1 - lamina 11 hojas - 554 figs 24 planos y lamina

2 vol
136

T. Punt Sculps.

VOYAGE HISTORIQUE DE L'AMERIQUE MERIDIONALE

FAIT PAR ORDRE DU ROI D'ESPAGNE

Par DON GEORGE JUAN,

COMMANDEUR D'ALIAGA DANS L'ORDRE DE MALTHE, ET COMMANDANT DE LA COMPAGNIE DES GENTILS-HOMMES GARDES DE LA MARINE,

ET

Par DON ANTOINE DE ULLOA,

LIEUTENANT DE LA MEME COMPAGNIE,

Tous deux Capitaines de Haut-Bord de l'Armée Navale du Roi d'Espagne, Membres des Sociétés Royales de Londres & de Berlin, & Correſpondans de l'Académie des Sciences de Paris.

OUVRAGE ORNE' DES FIGURES, PLANS ET CARTES NECESSAIRES.

ET QUI CONTIENT UNE

HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU,

Et les Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques, faites pour déterminer la Figure & la Grandeur de la Terre.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE DAUPHINE,

Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Libraire du Roi pour l'Artillerie & le Génie, à l'Image Notre-Dame.

M D C C L I I.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE ROYAL

DE POLOGNE,

PRINCE

ELECTORAL

DE SAXE,

&c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Votre ALTESSE ROYALE toujours charmée d'obliger ceux qui ont recours à sa bon-

bonté, & déjà inſtruite du mérite de cet Ouvrage, a daigné nous permettre de lui en dédier la Traduction. Cette permiſſion, MONSEIGNEUR, dont nous ne ſaurions aſſez témoigner notre ſincére reconnoiſſance, ne peut que confirmer le Public dans l'opinion avantageuſe qu'il a conçue de l'Ouvrage même ; & c'eſt un préjugé bien favorable pour un Livre, que d'y voir à la tête le nom d'un Prince qui a un goût ſi décidé pour les Arts & pour les Sciences. Souffrez, MONSEIGNEUR, qu'en mettant cette Traduction à vos pieds, nous vous préſentions en même tems les très-hum-

bles assurances du respect très-profond avec lequel nous sommes,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Les très-humbles & très-soumis Serviteurs.

ARKSTE'E & MERKUS.

AVERTISSEMENT
DES
LIBRAIRES.

LE Voyage des *Académiciens François*, envoyés au *Pérou* par Sa Majeſté *Très-Chrétienne*, pour y meſurer un degré du Méridien, a fait trop de bruit en *Europe*, pour qu'on ne ſouhaite pas d'en avoir une rélation un peu circonſtanciée: ce qui en a été publié juſqu'à-préſent à *Paris*, ſe borne presqu'uniquement aux Obſervations tant Aſtronomiques que Phyſiques, qui ont été le principal objet de ce Voyage, mais qui en même-tems ne ſont à la portée que d'un petit nombre de Lecteurs. Cependant les remarques que de ſi habiles gens ont faites ſur l'Hiſtoire tant Civile que Naturelle, & ſur la Géographie d'un Pays ſi peu connu, où ils ont paſſé pluſieurs années, ne peuvent qu'être extrêmement intéreſſantes. Mrs. les *Académiciens François* ne manqueront pas ſans-doute d'en donner un détail circonſtancié: en attendant qu'ils ſatisfaſſent à l'impatience du Public à cet égard, on verra avec plaiſir la Traduction de l'Ouvrage que nous publions à-préſent. C'eſt celui des deux Mathématiciens *Eſpagnols*, qui ont été choiſis par Sa Majeſté *Catholique*, pour accompagner Mrs. les *Académiciens de Paris*, & les aſſiſter dans leurs Obſervations. Par la lecture de ce Livre on ſe convaincra que ce choix n'auroit pas pu tomber ſur des ſujets plus capables. Il ne laiſſe rien à déſirer ſur cet important Voyage. Tous les Pays que ces Meſſieurs ont parcourus y ſont décrits avec la derniere exactitude; & rien de ce qui regarde les Mœurs des Habitans, leurs Loix, leur Gouvernement & leur Commerce, n'y eſt oublié, non plus que ce qui a rapport à l'Hiſtoire Naturelle.

Dans le ſecond Volume on trouvera une Hiſtoire Abrégée des *Yncas*, & des Vicerois qui ont gouverné juſqu'à-préſent le *Pérou*; nous l'avons ornée de pluſieurs Planches qui ne ſe trouvent point dans l'Original *Eſpagnol*, mais qu'il ne faut pas cependant regarder comme étrangeres au ſujet, puiſqu'elles ſont toutes tirées de l'*Hiſtoire des Yncas* de *Garcillaſſo de la Vega*. A la fin de ce même Volume on trouve le détail de toutes les *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques* ſur leſquelles a été fondée la meſure du degré du Méridien ſous l'Equateur. Et qu'on ne croye pas que cette derniere Partie ne contient que ce qu'on a déjà vu dans les Ouvrages qui ont été publiés en *France*. Si les *François* ont la gloire d'a-

voir formé les premiers le deſſein de faire cette meſure, nos Auteurs *Eſpagnols* ont l'avantage d'avoir les premiers fait part au Public de ſon exécution, puisque leur Livre a paru en 1748, c'eſt-à-dire, qu'il eſt antérieur à ce qui a été publié ſur le même ſujet en *France*; & ceux qui ſont en état d'en juger, nous aſſurent qu'on trouve dans cet Ouvrage une clarté & une préciſion bien propres à prouver que les Sciences les plus difficiles ne ſont pas moins cultivées en *Eſpagne* que dans le reſte de l'*Europe*, & qu'on a lieu d'eſpérer qu'elles y ſeront pouſſées à un haut degré de perfection, ſous les auſpices du grand Prince qui y régne à-préſent, & qui accorde aux Gens de Lettres une protection toute particuliere.

Mr. d'ULLOA eſt actuellement occupé à donner de éclairciſſemens ſur la diſpute qui s'eſt élevée à l'occaſion des Pyramides érigées aux deux extrémités de la Baye, qui a ſervi de fondement à la meſure du degré du Méridien: cet Ouvrage appartient naturellement à celui-ci, auſſi dès-qu'il paroîtra nous ne manquerons pas d'en publier inceſſamment la Traduction, qui ſera faite ſous les yeux de l'Auteur, & nous l'imprimerons dans le même format & avec le même caractere que celle-ci, pour qu'on puiſſe les relier enſemble. Au-reſte les Lecteurs s'appercevront aiſément que nous n'avons rien négligé pour rendre cette Edition auſſi belle qu'il nous a été poſſible; & afin qu'elle fût également correcte, des gens au fait des matieres qui ſont traitées dans ce Livre, ont bien voulu la revoir, & la comparer avec le texte original.

PRE-

PREFACE
DE
DON ANTONIO DE ULLOA.

LE Roi PHILIPPE V. d'heureuſe memoire, ayant jugé à propos d'envoyer dans l'*Amérique* Méridionale deux perſonnes de confiance pour y faire diverſes obſervations, principalement celles qui pouvoient ſervir à déterminer la véritable figure de la Terre, le choix de ce Monarque tomba ſur *Don George Juan* & ſur moi, & c'eſt la relation de ce voyage qui fait le ſujet de ce Volume & des trois autres ſuivans. Dans le Tome écrit par *Don George Juan* on eſt entré dans un détail convenable; & pour que tout fût traité avec plus de ſuccès & de clarté, nous avons cru, comme on peut le voir dans ſa Préface, devoir partager notre travail, & que *Don George Juan* ſe chargeât de décrire les *Obſervations Aſtronomiques* faites par l'un & l'autre tant en commun qu'en particulier, pendant que j'aurois ſoin du détail Hiſtorique de notre Voyage.

Le préſent Ouvrage eſt diviſé en deux Parties: la premiere comprend depuis notre départ de *Cadix* juſqu'à la concluſion de la meſure des degrés du Méridien Terreſtre contigus à l'Equateur, & c'eſt le ſujet des cinq premiers Livres, & le ſixiéme contient une deſcription de la Province de *Quito*. La ſeconde Partie roule ſur les voyages faits à *Lima* & au Royaume de *Chily*, en deux Livres qui forment le Tome III. & un autre Livre forme le IV. Volume, qui contient la rélation de notre Voyage de *Callao* juſqu'en *Europe*, à quoi on a joint une Chronologie des Monarques qui ont régné au *Pérou* depuis le premier *Ynca Manco Capac* Fondateur de ce vaſte Empire juſqu'au Roi glorieuſement régnant FERDINAND VI. avec la Liſte des Vicerois qui ont gouverné cet Empire depuis la conquête juſqu'à préſent. On a joint à cette Chronologie un récit abrégé des principaux événemens arrivés ſous les régnes des Empereurs *Yncas* & dans la ſuite.

En l'une & l'autre partie de cet Ouvrage on trouvera la deſcription des Mers où nous avons navigué, & des Pays que nous avons traverſés, avec un détail de ce qui nous a paru mériter quelque attention, tant à l'égard des Mœurs & Coutumes des Habitans, que par rapport à la nature du Climat, du Terroir,

des Plantes particulieres qu'il produit, & autres point curieux d'Hiſtoire Naturelle. Je dois pourtant avertir le Lecteur que les Philoſophes & les Botaniſtes de profeſſion ne trouveront pas ici des deſcriptions auſſi complettes & auſſi détaillées qu'ils pourroient le déſirer; une application indiſpenſable aux Obſervations Aſtronomiques & Géométriques, principal objet de notre miſſion dans les lieux où nous avons ſéjourné ou par où nous avons paſſé, ne nous a pas permis de donner une plus grande attention à d'autres objets. Ces ſortes de recherches n'ont pu être que le fruit de quelques heures de loiſir.

Mais ſi ces Meſſieurs nous trouvent trop ſuccints à certains égards, & particulierement au ſujet des Plantes, le peu que nous avons dit pourra bien paroître long & ennuyeux à une autre eſpéce de Lecteurs, qui veulent des avantures ou des faits hiſtoriques dans un voyage, & ne goûtent aucune autre ſorte de détail. Vouloir plaire à tout le monde, ce ſeroit une entrepriſe trop difficile, vu que ce qui fait plaiſir aux uns, comme ayant rapport à leur profeſſion, paroît fade & languiſſant à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuſer. J'ai tâché de tenir un milieu: pour cet effet, j'ai parlé des Plantes & des Animaux pour la ſatisfaction des Curieux, & j'ai évité la prolixité pour ménager la délicateſſe des autres, & le dégoût qu'auroient pu leur cauſer des détails trop circonſtanciés.

On trouvera peut-être auſſi que je m'étends trop au ſujet des Mers & des Vents; mais ces détails qui rebuteront ceux qui ne ſont pas marins, ont paru utiles & néceſſaires pour la perfection de la Navigation, puiſque ſans cela les Gens de mer ne retireroient aucune utilité de la lecture d'un pareil Ouvrage: il leur faut à eux des variations de l'Aiguille, des notices des Vents qui régnent dans chaque Parage; les Oiſeaux, & les Poiſſons qu'on y rencontre, ce ſont-là autant de marques qui contribuent à régler leur route.

Je n'ai pas cru devoir m'amuſer à réfuter certains traits répandus dans diverſes Hiſtoires & Rélations de voyages, au ſujet de ces Pays. Mon deſſein n'a été que de faire part au Public de mes remarques, & non de m'engager dans des diſcuſſions critiques pour ruiner des opinions peu fondées, & en acréditer de plus probables qui ne s'accordent point avec celles-là. Il ſuffira d'aſſurer le Lecteur qu'on n'avance rien dans cet Ouvrage qui n'ait été vérifié & examiné avec une attention extrême, tant en

gros

gros qu'en détail; qu'il n'y eſt fait mention d'aucun lieu où nous n'ayons été & fait quelque ſéjour; & qu'à l'égard de ceux dont nous parlons ſans y avoir paſſé, comme cela arrive dans la deſcription Géographique de la Province de *Quito* & des *Corrégimens* de la Viceroyauté de *Lima*, nous n'avons entrepris d'en faire mention qu'après avoir conſulté les perſonnes les mieux au fait. Nous en avons uſé de-même à l'égard des Miſſions des Peres Jéſuites, de l'étendue de chaque Diſtrict, & des Peuplades y contenues, des Paroiſſes & de ceux qui les dirigent, & de ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle de chaque lieu. Ceux à qui nous nous ſommes adreſſés, ont concouru avec zéle à remplir les vues de Sa Majeſté: ils ont ſatisfait à nos queſtions, éclairci nos doutes, & répondu à toutes nos difficultés avec toute la bonté imaginable. Chacun néanmoins eſt le maître de ſuivre l'opinion qui lui paroîtra la plus probable, en rendant à tous la juſtice qui leur eſt due.

On a inſéré dans d'autres Rélations pluſieurs propriétés d'Animaux & de Plantes, auſſi nouvelles pour nous en *Europe*, qu'il nous a été impoſſible de les trouver en *Amérique*, où elles ſont entierement inconnues. Si quelqu'un s'étonne que nous n'en faſſions pas mention, qu'il ſoit aſſuré que nous n'avons manqué ni de travail ni d'application pour approfondir juſqu'aux moindres choſes; mais que ſouvent nous avons trouvé des propriétés contraires à celles dont on nous avoit parlé, & que nous avons pris, pour ne nous point tromper, des précautions qu'obſervent rarement ceux qui font des rélations de ces Pays; vu qu'ils adoptent ſouvent ſans examen ce qu'ils ont ouï dire à des *Indiens*, à des Métifs, & autres ſortes de gens ſemblables, qui parlent de bonne foi, mais qui étant peu éclairés ſont cauſe que ces Ecrivains en impoſent au Public ſur des choſes qui examinées de près ne ſe trouvent pas telles qu'ils les ſuppoſent. Cela fait d'autant plus de tort à la vérité, qu'il eſt difficile de deſabuſer des perſonnes autoriſées du témoignage de ces Ecrivains, & attachées à tout ce qui porte un caractére de merveilleux & d'extraordinaire. De-là naiſſent des préjugés dont on a de la peine à ſe défaire, quoiqu'on en ſente l'abus. Si l'on trouve donc que nous avons omis certaines choſes dans cet Ouvrage, ou que ſur certains points nous diſons le contraire de ce que d'autres ont affirmé, on peut compter que l'omiſſion vient de ce que nous avons trouvé ces choſes ou fauſſes ou peu avérées, & que la con-

tradiction naît de ce que nous avons trouvé le contraire, ou du-moins que les faits allégués nous ont paru douteux & incertains.

Comme la repréſentation des objets fait plus d'impreſſion qu'un ſimple récit, tout l'Ouvrage eſt enrichi des Figures & Planches néceſſaires tant pour l'intelligence de l'Hiſtoire du Voyage que pour celle des Obſervations Aſtronomiques, Géométriques & Phyſiques, le tout exécuté par les plus habiles Graveurs d'*Eſpagne*. Ces Planches ſeront placées dans les lieux qui leur conviennent. De maniere que celles qui repréſentent les Bruyeres où ſe ſont faites les obſervations, & les ſignaux pour la meſure de la Méridienne dont il eſt traité dans le premier Tome, ſe trouveront à la fin du ſecond, parce qu'il contient la deſcription générale de toute la Province de *Quito*, Bruyeres, Fleuves & autres choſes qui appartiennent à cette deſcription. Dans le premier Tome on trouvera les figures des habillemens des Habitans de *Quito*, tant Blancs que Métifs (ou Métices), & *Indiens* dont il eſt parlé dans le même Tome. On y trouvera auſſi la figure & la ſtructure des Ponts. Les autres Planches contenant des Plans de Villes & de Ports, des Proſpects que la terre offre dans la Navigation, ſeront placées dans les lieux où elles appartiennent.

Parmi les Plans on trouvera à dire ceux de la Ville de *Panama*, & de ſon Golphe, lesquels ſe ſont égarés lorſque j'eus le malheur d'être pris par les *Anglois*; & comme *Don George Juan* n'en avoit pas les *Duplicata*, il n'a pas été poſſible de les inſérer ici, comme on l'auroit fait ſans cet accident, d'autant plus fâcheux que les *Duplicata* des autres Plans dont j'ai été chargé, ſe trouvent ici à *Madrit*, y ayant été envoyés à meſure qu'ils étoient levés ſur les lieux.

Enfin nous eſpérons que le Public nous ſaura quelque gré de notre travail, & qu'il nous pardonnera les défauts qu'il pourra remarquer dans notre ſtile: on ne doit pas attendre que des Marins s'expriment en Orateurs, ni en Hiſtoriens fleuris & éloquens.

TABLE

TABLE DES LIVRES
ET
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

VOyage au Royaume du *Pérou*, comprenant la deſcription des mœurs & uſages juſqu'au Royaume de *Quito*, avec diverſes remarques ſur la navigation & la connoiſſance des Mers. Deſcriptions de Villes & de Provinces, & méthode obſervée pour meſurer les degrés du Méridien ſous l'Equateur.

LIVRE PREMIER.

Raiſons pour lesquelles ce Voyage eſt entrepris. Navigation de la Baye de *Cadix* à *Carthagéne* des *Indes*. Deſcription de cette derniere Ville, & remarques ſur ce ſujet. Pag. 3

CHAPITRE I. *Motif du Voyage à l'*Amérique *Méridionale; deſſein de meſurer quelques degrés du Méridien ſous l'Equateur; ſortie de la Baye de* Cadix; *arrivée à* Carthagéne *des* Indes; *remarques ſur la Navigation dans cette traverſée.* ibid.

CHAP. II. *Séjour à* Carthagéne. *Deſcription de cette Ville, ſa ſituation, ſa découverte, ſa grandeur, ſes édifices & ſes richeſſes. Tribunaux qu'elle renferme, & leur Juriſdiction.* 19

CHAP. III. *Deſcription de la Baye de* Carthagéne *des* Indes, *ſa grandeur, ſa diſpoſition, & ſes marées.* 24

CHAP. IV. *Des Habitans de* Carthagéne, *de leur qualité; différence des* Caſtes *ou* Races, *& leur origine; Génie & Coutumes.* 27

CHAP. V. *Du Climat de la Ville de* Carthagéne *des* Indes. *Maniere dont les Habitans diviſent les Saiſons. Maladies auxquelles ſont ſujets les* Européens *nouvellement arrivés en ce Pays; cauſes de ces maladies. Autres maladies qui affligent également les Créoles & les Chapetons.* 38

CHAP. VI. *De l'Agrément des Campagnes aux environs de* Carthagéne, *des Plantes & des Arbres communs & particuliers qui y croiſſent.* 44

CHAP. VII. *Des Animaux & Oiſeaux domeſtiques & ſauvages qui ſe trouvent dans les Campagnes & Montagnes de* Carthagéne. *Eſpéces differentes de Reptiles & Inſectes venimeux avec leurs propriétés.* 48

CHAP.

TABLE DES LIVRES

CHAP. VIII. *Où il eſt traité des denrées que produit le terroir de* Carthagéne, *& de la nourriture des Habitans.* 61

CHAP. IX. *Du Commerce de* Carthagéne *après l'arrivée des Gallions, & autres Vaiſſeaux venans d'*Eſpagne. *Du Commerce qu'elle fait des Marchandiſes & Fruits de ſon crû avec les autres Contrées des* Indes. 70

LIVRE SECOND.

Voyage de *Carthagéne* au Royaume de *Tierra-Firme*, & à la Ville de *Portobélo.* 75

CHAP. I. *Départ de* Carthagéne *pour* Portobélo. *Vents aliſés ou généraux qui régnent ſur ces côtes. Avis ſur les courans & ſur le tems qu'ils arrivent.* ibid.

CHAP. II. *Deſcription de la Ville de* Saint Philippe de Portobélo. 77

CHAP. III. *Deſcription du Port de* Portobélo. 79

CHAP. IV. *Climat de* Portobélo. *Maladies épidémiques & funeſtes aux Equipages des Gallions.* 82

CHAP. V. *Habitans de* Portobélo: *leur Génie & leurs Uſages. Plantes, Arbres & Animaux qui ſe trouvent dans les Campagnes de cette Ville. Maniere de ſe pourvoir de Vivres.* 85

CHAP. VI. *Du Commerce de* Portobélo *pendant le ſéjour des Gallions, & du peu qu'il y en a en tems mort.* 90

LIVRE TROISIEME.

Voyage de *Portobélo* à *Panama.* Deſcription de cette derniere Ville, & Remarques ſur le Royaume de *Tierra-Firme.* 93

CHAP. I. *Départ de* Portobélo. *Navigation par la Riviere de* Chagre, *& Voyage de* Cruces *à* Panama *par terre.* ibid.

CHAP. II. *Deſcription de la Ville de* Panama. *Maniere dont les maiſons y ſont bâties. Tribunaux, & Richeſſes des Habitans.* 98

CHAP. III. *Du Climat & des Habitans de* Panama; *des Champs & des Fruits qu'ils produiſent.* 104

CHAP. IV. *De la nourriture ordinaire des Habitans de* Panama, *avec quelques Obſervations particulieres.* 106

CHAP. V. *Commerce que la Ville de* Panama *fait en tout tems avec les Royaumes du* Pérou *& de* Tierra-Firme. 108

CHAP. VI *Etendue de la Juriſdiction de l'Audience de* Panama *au Royaume de* Tierra-Firme. *Limites de ce Royaume & Provinces dont il eſt compoſé.* 114

LIVRE QUATRIEME.

Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil*. Remarques ſur cette Navigation, & Deſcription de la Ville de *Guayaquil* & de ſon Corrégiment ou Sénechauſſée. 121

CHAP. I. *Voyage du Port de* Périco *à* Guayaquil. *ibid.*

ADDITION *au Chapitre précédent, contenant la Deſcription d'un Inſtrument de nouvelle invention pour prendre hauteur en Mer, & où l'on fait voir les avantages qu'il a ſur tous ceux dont on ſe ſert dans la Navigation.* 126

CHAP. II. *Remarques ſur la Navigation depuis le Port* Périco *juſqu'à* la Puna. *Vents & Courans dans cette traverſée.* 137

CHAP. III. *De notre ſéjour à* Guayaquil, *& des meſures que nous prîmes pour nous rendre à la Montagne.* 140

CHAP. IV. *Deſcription de* Guayaquil. *Sa ſituation, découverte, fondation, grandeur, & ſtructure des Maiſons de cette Ville.* 141

CHAP. V. *Habitans, Coutumes & Richeſſes de* Guayaquil, *& différence des Habillemens des Femmes.* 144

CHAP. VI. *Climat de* Guayaquil. *Diviſion de l'Hiver & de l'Eté. Incommodités du Pays & maladies qui y régnent.* 147

CHAP. VII. *Alimens ordinaires des Habitans de* Guayaquil. *Rareté & cherté de quelques Denrées, & maniere d'apprêter les Mêts.* 150

CHAP. VIII. *Etendue du Corrégiment de* Guayaquil. *Lieutenances & Baillages dont il eſt compoſé.* 152

CHAP. IX. *Remarques ſur le Fleuve de* Guayaquil, *& ſur les Habitations qui peuplent ſes bords. Fabrique des Bâtimens qui trafiquent ſur ce Fleuve, & Pêche qui s'y fait.* 163

CHAP. X. *Du Commerce qui ſe fait par la voye de la Ville & du Fleuve de* Guayaquil *entre les Royaumes du* Pérou, *de* Tierra-Firme *& les Côtes de la nouvelle* Eſpagne, *& de celui que le Corrégiment de* Guayaquil *fait de ſes Denrées avec ces Provinces.* 174

LIVRE CINQUIEME.

Comprenant notre Voyage depuis *Guayaquil* juſqu'à la Ville de *Quito*: meſure de la Méridienne dans la Province de ce nom: difficultés à faire les ſtations dans les points qui formoient les triangles: deſcription de la Ville de *Quito*. 178

CHAP. I. *Paſſage de* Guayaquil *au* Caracol, *où ſe fait le débarquement en Hiver. Voyage du* Caracol *à* Quito. ibid.

CHAP. II. *De la peine que nous eûmes à faire les Observations de la Méridienne, & de la maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits tant que ces Opérations durerent.* 192

CHAP. III. *Comprenant les noms des Bruyeres, & autres Lieux où étoient les Signaux qui formoient les Triangles de la Méridienne, & ceux où chaque Compagnie séjourna pour faire les Observations convenables; avec de courtes remarques sur le tems qu'il fit pendant ces Opérations.* 206

CHAP. IV. *Description de la Ville de* Quito. *Tribunaux qui y sont établis.* 218

CHAP. V. *Des Habitans de* Quito, *de leurs différentes Classes, de leurs Mœurs, & de leurs Richesses.* 227

CHAP. VI. *Climat de* Quito: *maniere de distinguer l'Hiver de l'Eté, ses particularités; les inconvéniens auxquels on y est exposé; ses avantages & les maladies qui y régnent.* 238

CHAP. VII. *De la Fertilité du Terroir de* Quito: *des Alimens ordinaires des Habitans, de leur espéce, & de leur abondance en tout tems.* 243

CHAP. VIII. *Commerce de* Quito *& de toute la Province de ce nom, tant en marchandises d'*Espagne *qu'en celles du Pays & autres du* Pérou. 251

LIVRE SIXIEME.

Description de la Province de *Quito* quant à l'étendue de la jurisdiction de son Audience. Remarques sur la Géographie, l'Histoire tant Politique que Naturelle de ce Pays, & sur ses Habitans. 254

CHAP. I. *Etendue de la Province de* Quito, *ou Jurisdiction de l'Audience de ce nom: Gouvernemens & Corrégimens qu'elle comprend, & notice des derniers en particulier.* ibid.

CHAP. II. *Continuation des Remarques sur les derniers Corrégimens de la Province de* Quito. 269

CHAP. III. *Comprenant la Description du Gouvernement de* Popayan *& d'*Atacames, *appartenant à la Province de* Quito. *Comment ce Pays fut découvert, conquis & peuplé.* 282

CHAP. IV. *Description des Gouvernemens de* Quixos, *de* Macas, *& de* Jaën de Bracamoros, *avec une idée abrégée de la découverte & de la conquête qui en furent faites.* 296

CHAP. V. *Description du Gouvernement de* Maynas, *& de la Riviere du* Marannon *ou des* Amazones. *Découverte & cours de ce Fleuve. Rivieres qui s'y jettent.* 306

§. I. Où il est parlé des Sources du *Marannon*, & de diverses Rivieres qui

qui groſſiſſent ce Fleuve ; du cours qu'il a, & des divers noms ſous lesquels il eſt connu. 306

§. II. Premieres Découvertes & Navigations entrepriſes en divers tems pour reconnoître le *Marannon*. 319

§. III. Où il eſt traité des conquêtes faites ſur le *Marannon*, des Miſſions qui y ſont établies, des Nations qui habitent ſur les bords de ce Fleuve, avec d'autres particularités dignes de l'attention du Lecteur. 325

CHAP. VI. *Génie, Coutumes, & Qualités des* Indiens *de la Province de* Quito. 334

CHAP. VII. *Deſcription Hiſtorique des Montagnes & Bruyeres les plus remarquables des* Cordilleres *des* Andes ; *des Rivieres qui en viennent ; & la maniere de les paſſer.* 351

CHAP. VIII. *Continuation des particularités des* Paramos *ou Bruyeres. Animaux & Oiſeaux qu'on y trouve ; & autres particularités de cette Province, desquelles il n'a point encore été fait mention.* 360

CHAP. IX. *Phénoménes ſinguliers ſur les* Paramos *& dans le reſte de la Province. Maniere de courre le chevreuil, & adreſſe des chevaux de ce Pays.* 367

CHAP. X. *Courtes Remarques ſur les Minieres d'Argent & d'Or dont la Province de* Quito *abonde. Maniere d'extraire le Métal de quelques Mines d'Or.* 371

CHAP. XI. *Monumens des anciens* Indiens *dans la Province de* Quito, *& Remarques ſur quelques Pierres curieuſes qui ſe trouvent dans les Carrieres.* 381

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Contenant les motifs de notre Voyage à *Lima*. Relation de ce Voyage. Deſcription des Peuplades qui ſe rencontrent ſur la route, & de la Ville de *Lima*. 399

CHAP. I. *Voyage par terre de* Quito à Truxillo. *Raiſons de notre départ pour* Lima. *Relation de la Route & des Peuplades, avec la maniere de voyager en ces Pays.* ibid.

CHAP. II. *Arrivée à* Truxillo. *Deſcription abrégée de cette Ville, & continuation du voyage juſqu'à* Lima. 414

CHAP. III. *Deſcription de la Ville de* Lima *Capitale du* Pérou *& réſidence de ſes Vicerois ; ſon admirable ſituation, ſon étendue, & la majeſté de ſes Tribunaux.* 422

CHAP. IV. *De la Réception que la Ville de* Lima *fait à ſes Vicerois. Pompe &*

ſomptuoſité de cette Cérémonie, & d'autres qui reviennent tous les ans. 437

CHAP. V. *Du nombre des Habitans de* Lima; *leur race, leur humeur, leurs uſages, leur richeſſe, avec leur maniere de s'habiller.* 442

CHAP. VI. *De la température dont jouït la Ville de* Lima *ainſi que tout le Pays des Vallées. Diviſion des Saiſons de l'Année.* 452

CHAP. VII. *Fléaux auxquels la Ville de* Lima *eſt ſujette. Particularités des Tremblemens de terre. Maladies dont les Habitans de cette Ville ſont affligés.* 464

CHAP. VIII. *Fertilité du terroir de* Lima. *Eſpéces & abondance de Fruits qu'il produit, avec la maniere de cultiver les Terres.* 476

CHAP. IX. *Abondance de nourriture à* Lima; *différentes eſpéces d'alimens & maniere de s'en pourvoir.* 484

CHAP. X. *Commerce de* Lima, *tant en Marchandiſes d'*Europe, *que de celles du crû du* Pérou, *& de la Nouvelle* Eſpagne. 488

CHAP. XI. *Etendue de la Viceroyauté du* Pérou. *Audiences qui y ſont contenues. Evêchés dépendans de chacune. Corrégimens ou Sénéchauſſées ſelon leur rang, & en particulier de celles qui appartiennent à l'Archevêché de* Lima. 493

CHAP. XII. *Où l'on traite des Corrégimens contenus dans les Diocéſes de* Truxillo, Guamanga, Cuzco *&* Arequipa. 500

CHAP. XIII. *Audience de* Charcas. *Evêchés Suffragans de cet Archevêché, & Corrégimens compris dans ce Diocéſe.* 517

CHAP. XIV. *Notices des trois Evêchés de* la Paz, Santa Cruz *de la* Sierra, *&* Tucuman, *& des Corrégimens qu'ils contiennent.* 530

CHAP. XV. *Notices des deux derniers Gouvernemens de l'Audience de* Charcas, le Paraguay *&* Buénos-Ayres, *& des Miſſions que les* Jéſuites *y ont établies, avec la maniere dont ils les gouvernent, & la Police qu'ils y font obſerver.* 540

LIVRE SECOND.

Retour de *Lima* à *Quito*. Navigation du *Callao* à *Guayaquil*, & remarques à ce ſujet. Voyage fait à *Guayaquil* pour mettre cette Ville en état de réſiſter à l'Eſcadre *Angloiſe*, commandée par l'Amiral *Anſon*. Second Voyage à *Lima*, & de-là aux Iles de *Jean Fernandez* & à la Côte du *Chili*. Deſcription des Mers & Villes de ce Pays, & retour au *Callao*. Pag. 1

CHAPITRE I. *Voyage par mer du Port du* Callao *à celui de* Payta, *& de ce dernier à* Guayaquil *& à* Quito. *Deſcription de* Payta, *& remarques ſur cette traverſée.* ibid.

CHAP. II. *De ce qui nous ſurvint à* Quito, *& qui nous obligea de différer la concluſion des Obſervations. Motif qui nous fit partir ſubitement pour* Guayaquil. *Le Viceroi du* Pérou *nous appelle pour la ſeconde fois. Nouveau voyage à* Lima. 5

CHAP. III. *Voyage du Port de* Callao *aux Iles de* Juan Fernandez. *Notices des Mers & des Vents qu'on rencontre dans cette Navigation.* 13

CHAP. IV. *Deſcription des Iles de* Juan Fernandez. *Voyage de ces Iles à celle de* Ste. Marie, *& de celle-ci à la Baye de* la Conception, *avec des remarques ſur la Navigation, les Vents, & les Mers dans cette traverſée.* 21

CHAP. V. *Deſcription de la Ville de* la Conception *au Royaume de* Chili. *Ravages qu'elle a ſoufferts de la part des* Indiens. *Situation, Climat, & Habitans de cette Ville. Fertilité de ſon terroir, & ſon Commerce.* 32

CHAP. VI. *Deſcription de la Baye de* la Conception. *Remarques ſur les Ports de cette Baye. Poiſſons qu'on y prend. Carrieres ſingulieres de Coquilles.* 42

CHAP. VII. *Deſcription de la Ville de* Santiago, *Capitale du Royaume de* Chili; *ſa Fondation, ſa Grandeur, ſes Habitans & ſes Tribunaux.* 47

CHAP. VIII. *Rélation du Royaume de* Chili *en ce qui eſt de la Juriſdiction de l'Audience de* Santiago; *Gouvernement & Capitainie-Générale; des Gounemens particuliers & des Corrégimens.* 51

CHAP. IX. *Du Commerce du* Chili *avec le* Pérou, Buénos-Ayres *& le* Paraguay, *& de celui qui ſe fait entre ſes propres Provinces. Remarques ſur les* Indiens *Gentils qui habitent ſur les Frontieres. Maniere de traiter avec eux, & de les engager à vivre en paix.* 58

CHAP. X. *Voyage du Port de* la Conception *aux Iles de* Juan Fernandez, *& de-là au Port de* Valparayſo. *Deſcription de ce Port.* 66

CHAP. XI. *Voyage de* Valparayſo *au* Callao. *Remarques ſur cette Navigation. Second retour à* Quito *pour terminer les Obſervations. Troiſiéme voyage à* Lima *pour paſſer de-là en* Eſpagne *par le Cap* Hornes. 71

LIVRE TROISIEME.

Voyages du Port de *Callao* en *Europe*, avec des Remarques ſur la Navigation, depuis *la Conception* de *Chili* juſqu'à l'Ile de *Fernando de Noronna*, *Cap-Breton*, *Terre-Neuve*, & *Portsmouth* en *Angleterre*; & depuis le même Port du *Callao* juſqu'à celui du Cap *François* en l'Ile de *St. Domingue*, & de-là à *Breſt* en *France*. 77

CHAPITRE I. *Départ du* Callao: *arrivée au Port de* la Conception: *& voyage de-là à l'Ile de* Fernando de Noronna. *ibid.*

CHAP. II. *Réflexions ſur le Voyage par le Cap de* Hornes. *Notice des Courans*

rans & des Vents ordinaires dans cette traverſée ; des tems que nous y eûmes ; & des Variations de l'Aiguille obſervées depuis la Conception *juſqu'à l'Ile de* Fernando de Noronna. 87

CHAP. III. *Entrée au Port de l'Ile de* Fernando de Noronna. *Deſcription de ce Port.* 95

CHAP. IV. *Départ de l'Ile de* Fernando de Noronna *pour les Ports d'*Eſpagne. *Combat des Fregates* Françoiſes *contre deux Corſaires* Anglois, *& ſes ſuites.* 102

CHAP. V. *Voyage de* la Délivrance *au* Port de Louïs-Bourg *dans l'*Ile Royale *ou* Cap Breton, *où elle fut auſſi priſe. Remarques ſur cette Navigation.* 108

CHAP. VI. *Relation du voyage que fit* D. Jorge Juan *du Port de* la Conception *au Cap* François *en l'Ile de* St. Domingue, *& de-là à* Breſt *en* France, *juſqu'à ſon retour en* Eſpagne *& à* Madrid. 117

CHAP. VII. *De la Carte Marine qui comprend les Côtes du* Pérou, *& partie de la* Nouvelle Eſpagne, *& ſur quels fondemens elle a été dreſſée.* 129

CHAP. VIII. *Deſcription du Port & de la Forteresſe de* Louïsbourg *au* Cap Breton. *Siége de cette Forteresſe par les* Anglois, *& cauſes du ſuccès de ce ſiége, avec quelques remarques particulieres ſur le commerce que les* François *faiſoient dans ce Port par le moyen de la pêche de la Morue.* 139

CHAP. IX. *Contenant quelques remarques ſur la Colonie de* Boſton ; *ſon origine, ſon progrès, & autres choſes particulieres.* 151

CHAP. X. *Voyage de* l'Ile Royale *à celle de* Terre-Neuve. *Maniere dont on fait la pêche de la Morue, & Voyage de* Terre-Neuve *en* Angleterre. 157

ERRA.

ERRATA Pour Le Tome Premier.

pag. 9 lig. 24 74½ *lisez* 47½.
pag. 12 lig. 24 regulier. *lisez* d'ordinaire.
pag. 29 lig. 1 Les dans Rues de la Ville dans le queux *Eſtancias lisez* qu'eux dans les Rues de la Ville, dans les *Eſtancias.*
pag. 73 lig. 24 Chayre, *lisez* Chagre.
pag. 76 lig. 6 par Ouëſt Sud, *lisez* Ouëſt.
pag. 94 lig. 16 à ½ du ſoir, *lisez* à ½ après midi.
pag. 102 lig. 23 Le flot commence, *lisez* il faut pleine Mer.
pag. 103 lig. 1 Le fond, *lisez* la trop grande quantité.
pag. 110 lig. 14 48. *lisez* 43.
pag. 117 lig. 9 *a fine* Caſique *lisez* Caeique *Urraca.*
pag. 141 lig. 13 *a fine Picera* liſez *Piura.*
pag. 167 lig. 3 *a fine* Marée, *lisez* Vagues.
pag. 269 lig. 20 Ceranſe, *lisez* Cerarſe.
pag. 303 lig. 8 *a fine* deſcendre, *lisez* aller par terre.
pag. 314 lig. 13 arrive a. *lisez* ce Lieu à l'égard de.
pag. 353 lig. 3 Nord. *lisez* Nord-Eſt.
pag. 362 lig. 3 par jour ſuffiſent, *lisez* en differens jours de ſuite.
——— lig. 9 Province du *lisez* Province Méridionale du.
pag. 369 lig. 1 de l'Occident au Sud. *lisez* entre l'Ouëſt & le Sud.
——— lig. 23 à courre. *lisez* à la courir.
pag. 407 lig. 13 15000 *lisez* 1500.
pag. 416 lig. 9 *a fine* louvoyant *lisez* retournant.
pag. 468 lig. 18 Fennin *lisez* Fermin.
pag. 525 lig. 27 *Gruro* liſez *Oruro.*
pag. 534 lig. 16 il y a 70 *lisez* il y a en quelques endroits 70.

ERRATA pour le Tome Second.

pag. 3 lig. 22 & 23 Sud-Oueſt *lisez* Sud-Eſt.
pag. 43 lig. 17 arer le Vaiſſeau *lisez* chaſſer les Vaiſſeaux ſur leurs ancres.
pag. 79 lig. 34 prendre un ris *lisez* prendre tous les ris.
——— lig. 3 *a fine* deux grandes *lisez* deux baſſes.
pag. 83 lig. 2 *a fine* & remimes nos voiles de hune *lisez* & nous montâmes nos mâts de perroquet.
pag. 114 lig. 13 22 min. à l'Orient de *la Conception liſez* 22 min. & à l'Orient de *la Conception* de 19 deg. 1 min.
pag. 116 lig. 10 feſter *liſez* fixter.
pag. 117 lig. 2 *a fine* de 35 deg. 11 min. *lisez* 35 degrés & 11 degrés.
pag. 118 lig. 12 55 deg. *liſez* 58 deg.
——— lig. 26 minutes *liſez* milles.
pag. 119 lig. 6 Paru *liſez* Paris.
pag. 137 lig. 9 ce ſont les ſeules dans la Carte qui ſoient *liſez* toutes celles qui ſont dans la Carte ſont

Tome Second, Partie Seconde.

pag. 3 lig. 1 *a fine* La ſuperficie, *liſez* ſa ſurface.
pag. 4 lig. 16 Six ans *liſez* ſix cens ans.
——— lig. 24 Circumpolaires *liſez* près des poles.
pag. 8 lig. 21 en quoi *liſez* dans leſquels.
——— lig. 28 qu'ils *liſez* qu'elles.
pag. 212 en marge pl. 5. *liſez* pl. XLII.
pag. 223 en marge pl. 6 *liſez* pl. XLIII.
pag. 235 en marge pl. 7. *liſez* pl. XLIV.
pag. 235 & 236 en marge pl. 7. *liſez* pl. XLIV.
pag. 242 en marge pl. 8. *liſez* XLV.

AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome Premier.

Planche I. II. III. IV. V. Pag. 19
Planche VI. Pag. 20
Planche VII. Pag. 24
Planche VIII. Pag. 79
Planche IX. Pag. 126
Planche X. Pag. 122
Planche XI. Pag. 166
Planche XII. Pag. 220
Planche XIII. Pag. 230
Planche XIV. Pag. 358
Planche XV. Pag. 368
Planche XVI. Pag. 382
Planche XVII. Pag. 386
Planche XVIII. Pag. 387
Planche XIX. XX. Pag. 389
Planche XXI. N°. 1, 2 & 3. Ces trois demi feuilles doivent être collées, afin de ne faire qu'une Carte. Pag. 206
Planche XXII. Pag. 425
Planche XXIII. Pag. 445
Planche XXIV. Pag. 443
Planche XXV. Pag. 468

Tome Second, Premiere Partie.

Planche XXVI. Pag. 21
Planche XXVII. Pag. 28
Planche XXVIII. Pag. 31
Planche XXIX. Pag. 32
Planche XXX. Pag. 49
Planche XXXI. Pag. 25
Planche XXXII. Pag. 51
Planche XXXIII. Pag. 68
Planche XXXIV. Pag. 95
Planche XXXV. Pag. 122
Planche XXXVI. Pag. 129
Planche XXXVII. Pag. 139

Tome Second, Seconde Partie.

Planche XXXVIII. Pag. 30
Planche XXXIX. Pag. 53
Planche XL. Pag. 105
Planche XLI. Pag. 210
Planche XLII. Pag. 216
Planche XLIII. Pag. 224
Planche XLIV. Pag. 238
Planche XLV. Pag. 308
Planche XLVI. Pag. 85

VOYAGE
AU
PEROU,
PREMIERE PARTIE.
CONTENANT
LA RELATION
DE LA ROUTE SUIVIE JUSQU'AU
ROYAUME DE QUITO.
AVEC DIFFERENTES OBSERVATIONS

Sur la Navigation, & la Connoiſſance des Mers, la Deſcription des Villes & des Provinces, & la Méthode obſervée pour meſurer quelques degrés du Méridien immédiatement ſous l'Equateur.

VOYAGE AU PEROU,

LIVRE PREMIER.

Raiſons pour leſquelles ce Voyage eſt entrepris. Navigation de la Baye de *Cadix*, à *Carthagéne* des *Indes*. Deſcription de cette derniére Ville, & Remarques ſur ce ſujet.

CHAPITRE I.

*Motif du Voyage à l'*Amérique *Méridionale; deſſein de meſurer quelques degrés du Méridien ſous l'Equateur; ſortie de la Baye de* Cadix; *arrivée à* Carthagéne *des* Indes; *Remarques ſur la Navigation dans cette traverſée.*

LE cœur de l'homme eſt naturellement porté aux choſes, qui, plus elles préſentent de difficultés, plus elles paroiſſent avantageuſes. Il n'épargne aucune peine pour en venir à bout, & il s'anime à meſure que les difficultés ſemblent devoir le rebuter. L'éguillon de la gloi-

re inſéparable des grandes entrepriſes, eſt un puiſſant attrait qui enchante l'eſprit; l'eſpoir du gain ſe joint à ce motif & détermine la volonté; il diminue les périls, adoucit les incommodités, & applanit les obſtacles, qui ſans cela paroîtroient énormes & inſurmontables. Souvent néanmoins il ne ſuffit pas pour réüſſir d'avoir le déſir & la réſolution; & les moyens dont la prudence & la politique des hommes ſe promettoient d'heureux ſuccès par les meſures les plus juſtes, ne ſont pas toujours efficaces. La divine Providence, qui par ſes ſuprêmes & incompréhenſibles jugemens dirige le cours de nos actions & de nos ſuccès, ſemble leur avoir preſcrit des bornes, au-delà deſquelles toutes nos tentatives ſont vaines; les points où nous voulons pénétrer, nous reſtent cachés, par un effet de ſa ſageſſe infinie; & ce qui réſulte d'une ſemblable conduite, doit plutôt être l'objet de notre reſpect que de nos ſpéculations. La connoiſſance des bornes de l'eſprit humain, une recréation honnête, l'emploi de nos lumiéres pour la démonſtration des vérités, qu'on ne peut découvrir que par une étude continuelle propre à bannir l'oiſiveté, & à donner du plaiſir & du repos à l'âme, tous ces avantages méritent une eſtime ſinguliére, & ſont des objets qu'on ne peut trop recommander. De tout tems le déſir de pouvoir éclairer les autres par quelque nouvelle découverte, a excité les hommes au travail, & les a engagés dans des recherches continuelles qui ont été la principale ſource des progrès des Sciences.

Quelquefois le hazard a découvert des choſes, qui ont réſiſté longtems à la ſagacité & à l'application. Souvent l'objet de la penſée s'offrant comme environné d'écueils inévitables, a rebuté la plus ferme réſolution. La raiſon en eſt, que les obſtacles ſe préſentent ſous les couleurs les plus vives qu'on puiſſe imaginer, & que les moyens de les ſurmonter échappent aux recherches, juſqu'à ce qu'applanis à force de travail & d'application, on vient enfin à bout de les ſurmonter avec plus de facilité.

De toutes les découvertes dont l'Hiſtoire fait mention, ſoit que nous en ſoyons redevables au hazard, ou à l'étude, celle des *Indes* n'eſt pas la moins conſidérable. Ces Régions furent pendant pluſieurs ſiécles ignorées des *Européens*, ou du-moins effacées de leur ſouvenir, obſcurcies dans les ténébres de l'Antiquité, & enveloppées dans la confuſion & l'obſcurité où elles ſe trouvoient. Enfin l'heureuſe époque arriva, où l'induſtrie & la conſtance devoient faire diſparoître toutes les difficultés que l'ignorance augmentoit. C'eſt cette époque qui ſignala le régne, déjà recommandable par tant d'autres endroits, de *Ferdinand* d'*Arragon* & d'*Iſabelle*

de

de *Caſtille*. La raiſon & l'expérience diſſipérent toutes les idées de témérité & de ridiculité, dont on avoit été prévenu juſqu'alors. Il ſemble que la Providence ne permit le refus des autres Nations que pour relever la gloire de la nôtre, & pour récompenſer le zéle de nos Souverains qui dirigérent cette importante affaire, la prudence de leurs Sujets qui l'entreprirent, & la pieuſe fin que les uns & les autres ſe propoſoient dans tous leurs deſſeins. Au-reſte j'ai parlé du hazard & de l'étude, parce qu'il ne me paroît pas bien décidé ſi *Chriſtofle Colomb* a dû à ſa ſeule capacité & à ſon habileté dans la Coſmographie, l'aſſurance avec laquelle il ſoutenoit qu'il y avoit du côté de l'Occident des Régions & des Terres qui n'étoient point encore connues ni découvertes, ou s'il fut inſtruit par un certain Pilote qui les avoit déouvertes y ayant été jetté par la tempête, & qui ayant été reçu & bien traité dans la maiſon de *Colomb*, en reconnoiſſance de ce favorable accueil, lui remit en mourant les Papiers & Mémoires qui contenoient un détail de cette découverte.

Quoi qu'il en ſoit, l'étendue de ce vaſte Continent, la multitude & la grandeur de ſes Provinces, la variété de ſes Climats, ſes productions, ſes ſingularités, & enfin la difficulté de la communication entre cette partie du Monde & les autres, ſurtout avec l'*Europe*, tout cela eſt cauſe que ce Pays, quoique découvert & habité dans ſes principales parties par les *Européens*, eſt inconnu dans la totalité, & qu'on en ignore une infinité de choſes qui ne contribueroient pas peu à donner une idée plus parfaite d'une ſi conſidérable partie du Globe.

Ces ſortes de recherches ſont ſans doute dignes de l'attention d'un grand Monarque, & de l'application de ſes Sujets les plus éclairés; mais ce ne fut pas-là l'objet principal de notre Voyage. Un deſſein plus grand & plus important avoit ſurtout influé dans la réſolution que le Roi prit de nous envoyer dans ce Continent.

On n'ignore pas dans la République des Lettres la fameuſe queſtion qui s'eſt élevée dans ces derniers tems ſur la figure & la grandeur de la Terre, & que juſques-là on l'avoit crue parfaitement ſphérique. La prolixité des derniéres obſervations avoit fait naître deux opinions différentes parmi les Philoſophes. Suppoſant tous qu'elle étoit elliptique, les uns prétendoient que ſon plus grand diamétre étoit aux Poles, & les autres qu'il étoit à l'Equateur. On peut voir le détail de cette diverſité dans les Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques, faites par ordre de Sa Majeſté dans le Royaume du *Pérou*. La déciſion de ce procès, qui intéreſſoient non

ſeulement la Géographie & la Coſmographie, mais encore la Navigation, l'Aſtronomie & d'autres Arts & Sciences, fut ce qui donna lieu à notre entrepriſe. Qui auroit cru que ces Pays nouvellement découverts, ſeroient le moyen par lequel on parviendroit à la parfaite connoiſſance de l'ancien Monde, & que ſi le premier avoit été découvert par celui-ci, il le récompenſeroit à ſon tour par la découverte de ſa véritable figure juſqu'à-préſent ignorée ou controverſée? Qui, dis-je, auroit penſé que les Sciences trouveroient dans ce Pays-là des tréſors non moins eſtimables que l'or des Mines qu'ils renferment, & qui ont tant enrichi les autres Contrées? Que de difficultés ne s'eſt-il pas rencontré, que d'obſtacles n'a-t-il pas falu vaincre dans des opérations ſi longues? l'intempérie des Climats & des lieux où il les faloit faire, enfin la nature même de l'entrepriſe, comme on le voit en partie dans le Livre déjà cité, & comme on le verra dans celui-ci. Toutes ces circonſtances relévent infiniment la gloire du Monarque par la protection duquel l'entrepriſe a été heureuſement exécutée. Ce ſuccès étoit réſervé à ce ſiécle, & aux deux Monarques *Eſpagnols*, *Philippe V.* défunt & *Ferdinand VI.* notre Souverain. Le premier a fait exécuter l'entrepriſe, le ſecond l'a honorée de ſa protection, & en a fait publier la relation, non ſeulement pour que ſes Sujets profitaſſent des lumiéres qui y ſont répandues, mais auſſi afin que les autres Nations en recueilliſſent le même avantage, comme n'y étant pas moins intéreſſées. Et afin de rendre cette relation plus inſtructive nous parlerons des circonſtances particuliéres qui ont donné lieu à notre Voyage, & qui ont été comme la baſe & le fondement des autres entrepriſes dont nous ferons mention dans la ſuite, chacune ſelon ſong rang.

L'Académie des Sciences de *Paris*, toujours attentive aux progrès des Connoiſſances humaines, & toujours empreſſée à ſaiſir les moyens propres à les étendre, ne voyoit pas tranquillement l'incertitude où l'on étoit touchant la véritable figure & grandeur de la Terre, objet qui occupoit depuis pluſieurs années les premiers génies de l'*Europe*. Cette célébre Compagnie repréſenta à ſon Souverain la néceſſité de terminer une diſpute, dont la déciſion ſeroit extrêmement avantageuſe à la Géographie & à la Navigation. Le moyen qu'elle propoſa pour y parvenir, fut de meſurer quelques degrés du Méridien dans le voiſinage de l'Equateur, & de les comparer avec ceux qu'on avoit meſurés en *France*, ou (comme on fit encore avec plus de juſteſſe après notre départ) avec d'autres degrés pris & vérifiés ſous le Cercle Polaire, afin qu'on pût juger

juger des différentes parties de ſa circonférence par leur égalité ou leur inégalité, & par cette connoiſſance déterminer ſa figure & ſa grandeur. La Province de *Quito* dans l'*Amérique* Méridionale parut la plus propre au ſuccès de l'entrepriſe. Les autres Pays par où paſſe la Ligne Equinoxiale tant en *Aſie* qu'en *Afrique* étoient ou habités par des Barbares, ou d'une trop petite étendue pour ces ſortes d'opérations; & toute réflexion faite, celui de *Quito* fut jugé le ſeul convenable au plan projetté.

Le Roi *Très-Chrétien Louis XV.* le Protecteur des Arts & des Sciences, fit ſolliciter par ſes Miniſtres le Roi *Philippe V.* de vouloir bien permettre que quelques Membres de Sa Royale Académie ſe tranſportâſſent à *Quito* pour y faire les obſervations projettées, lui faiſant en même-tems inſinuer quel en étoit le but & l'utilité: objets ſimples & fort éloignés de tout ce qui peut inſpirer cette méfiance politique qu'on nomme raiſon d'Etat. Sa Majeſté, perſuadée de la ſincérité de ces inſtances, & voulant concourir à un ſi beau deſſein, ſans préjudicier à ſa Couronne ni à ſes Sujets, demanda l'avis du Conſeil des *Indes*. Ce Tribunal ayant examiné l'affaire, & donné une réponſe favorable, la permiſſion fut accordée avec toutes les recommandations néceſſaires, & les aſſurances de la protection Royale aux perſonnes qui devoient paſſer dans ces Pays pour ce ſujet. Les Patentes qui leur furent expédiées le 14. & 20. *Août* 1734. contenoient les ordres les plus précis aux Vicerois, Gouverneurs & autres Officiers de Juſtice, ainſi qu'à tous les Tribunaux, de les favoriſer, aider & ſecourir dans tous les lieux par où ils paſſeroient, leur facilitant les tranſports, de ſorte que perſonne ne pût leur faire payer plus que ceux du Pays n'étoient obligés de payer; ajoûtant d'ailleurs toutes les preuves imaginables de ſa munificence Royale, & de ſon empreſſement à contribuer aux progrès des Sciences, & à l'eſtime de ceux qui en font profeſſion.

A cette attention générale Sa Majeſté en ajoûta de particuliéres pour l'honneur de la Nation *Eſpagnole*, & pour entretenir parmi ſes Sujets le goût des Sciences. Elle deſtina deux Officiers de ſes Armées, habiles dans les Mathématiques, pour concourir aux obſervations qui ſe devoient faire, & pour leur donner plus de relief & en étendre l'utilité, ne voulant pas que les *Eſpagnols* fuſſent redevables à d'autres qu'à eux-mêmes du fruit qu'on s'en promettoit. D'ailleurs Sa Majeſté conſidéroit que les Académiciens *François* voyageant en compagnie de ces Officiers ſeroient plus conſidérés & reſpectés par les naturels du Pays, & ne donneroient aucun ombrage dans les Lieux par où ils devoient paſſer, aux perſonnes qui n'étoient

pas

pas ſuffiſamment inſtruites. En conſéquence, il fut ordonné aux Chefs & Directeurs du noble Corps des Gardes de la Marine, de choiſir & propoſer deux perſonnes, non ſeulement douées des lumiéres néceſſaires & d'une prudence à pouvoir entretenir une correſpondance amicale & réciproque avec les Académiciens *François*, mais encore pour exécuter également & avec une juſte proportion, les obſervations & expériences qu'on ſe propoſoit.

Don George Juan Commandeur d'*Aliaga*, de l'Ordre de *Malthe*, Sous-Brigadier des Gardes de la Marine, auſſi recommandable par ſon application aux Mathématiques, que par ſes ſervices, fut un de ceux ſur qui tomba le choix de Sa Majeſté & qui parut propre à contribuer au ſuccès de l'entrepriſe. Quoiqu'inférieur à lui à cet égard, je ne laiſſai pas d'avoir la même deſtination. L'un & l'autre revêtus du grade de Lieutenans de Vaiſſeau, & munis des ordres & des inſtructions néceſſaires, nous reçûmes commandement de nous embarquer ſur deux Vaiſſeaux de guerre qu'on armoit à *Cadix* pour tranſporter à *Carthagéne* des *Indes* & de-là à *Portobello* le Marquis de *Villa-Garcia* nommé Viceroi du *Pérou*. A peu près dans le même tems les Académiciens *François* devoient partir à bord d'un Bâtiment de leur Nation, & prenant leur route par l'Ile de *St. Domingue*, nous venir joindre à *Carthagéne*, pour continuer le Voyage tous enſemble.

Les deux Vaiſſeaux de guerre à bord deſquels nous devions nous embarquer, étoient le *Conquérant* de 64 Canons, & l'*Incendie* de 50. Le premier commandé par *Don Franciſco de Lianno* de l'Ordre de *Malthe*, & Capitaine de Haut-bord; le ſecond par *Don Auguſtin d'Iturriaga*, Capitaine de Fregate, leſquels décidérent que *Don George Juan* s'embarqueroit ſur le *Conquérant*, & moi ſur l'*Incendie*. Nous ne pûmes partir que le 26. de *Mai* 1735. jour auquel nous fîmes voile de la Baye de *Cadix*; mais le vent ayant changé, nous fûmes forcés de venir jetter l'ancre à une demie lieue environ de *Las Puercas*, & de demeurer-là tout le jour du 27. étant fort incommodés du vent & de la mer.

Le 28. le tems s'étant remis au beau & le vent devenu Nord-Eſt, on remit à la voile, & l'on continua la route de la maniére qu'on le verra dans les deux Journaux ſuivans.

JOUR-

JOURNAL
DE DON GEORGE JUAN
SUR LE VAISSEAU LE CONQUERANT.

LE 2 de *Juin* 1735 on eut connoiſſance des Iles *Canaries*, & les vents, qui ſont d'ordinaire fort variables dans cette traverſée, furent ou Nord-Oueſt, ou Nord, ou Nord-Eſt. Don *George Juan* trouva par ſon eſtime, que la Longitude entre *Cadix* & le *Pic de Ténériffe* étoit de 10 degr. 30 min.

Selon les obſervations du Pere *Feuillée*, faites à *Lorotava*, à 6 ½ minutes à l'Orient du *Pic*, la Longitude entre ce dernier & l'Obſervatoire de *Paris* eſt de 18 degr. 51 min. En ſouſtrayant 8 degr. 27 min. que la connoiſſance des tems compte entre l'Obſervatoire & *Cadix*, la Longitude entre cette Ville & le *Pic de Ténériffe* reſte à 10 degr. 24 min. & differe par conſéquent de 6 minutes de l'eſtime de Don *George Juan*.

Le 7. on perdit de vue les *Canaries*, & l'on continua à naviguer vers la *Martinique*, gouvernant au troiſiéme Quadrant par les 42 & 45 degrés, dont l'angle s'augmenta chaque jour, juſqu'à ce qu'approchant de l'Ile, on continua par ſon paralléle, & le 26 de *Juin*, on découvrit la *Martinique* & la *Dominique*, au milieu deſquelles on paſſa.

La Longitude entre *Cadix* & la *Martinique* fut, ſelon l'eſtime, de 59 degr. 55 min. ce qui eſt 3 degr. 55 min. plus que celle qui ſe trouve dans la Carte dreſſée par le Pilote *Antonio de Matos*, ſuivie généralement par ceux qui font cette route. Selon les Obſervations du Pere *Laval* faites à la *Martinique*, la différence en Longitude eſt de 55 degr. 8 ¾ min. & du Pere *Feuillée* 55 degr. 19 min.

Cette erreur vient en partie du peu d'exactitude de la Ligne de *Lok*; puiſque ſi le Pilote du Conquérant, qui éprouva le même défaut, avoit donné à la Ligne de *Lok* 50 piés *Anglois* au-lieu de 74 ½, la Longitude eſtimée n'auroit été que de 57 degrés. Cette faute de marquer mal la Ligne de *Lok* eſt preſque générale parmi les Pilotes *Eſpagnols* & ceux des autres Nations: & ce defaut ainſi que bien d'autres qui ſubſiſtent dans la Navigation, n'eſt point corrigé à cauſe du peu d'attention qu'on y fait.

La Ligne de *Lok* doit, d'un nœud à l'autre, contenir $\frac{1}{120}$ de mille, en ſuppoſant que l'horloge ou ſablier eſt juſte d'une demi-minute: & quoique

tous conviennent à cet égard, il n'en eſt pas de-même par rapport au mille, pour lequel on devroit ſe régler ſur les meſures les plus exactes, comme ſont celles de Mr. *Caſſini* en *France*, celles que nous avons conclues dans la Province de *Quito*, & celles que Mr. de *Maupertuis* a faites en *Laponie*. Si l'on prend le degré ſelon les meſures de Mr. *Caſſini* de 57060 toiſes, une *minute* ou *mille* contiendra 951 toiſes, ou 5706 piés de Roi, dont $\frac{1}{120}=47$ piés $6\frac{1}{2}$ pouces, réduits aux piés d'*Angleterre*, qui ſont à celui de *Paris* comme 16 à 15 *, ſont à peu de choſe près 50 piés $8\frac{1}{4}$ pouces, ce qui fait la diſtance qu'on devroit donner à la Ligne de *Lok*.

Cette meſure, ſur laquelle on auroit dû ſe régler juſqu'à-préſent, n'eſt pourtant pas entiérement exacte, ſi on la compare avec celle qui a été priſe en déterminant la figure de la Terre, bien différente de ce qu'on l'avoit crue juſqu'aujourd'hui; deſorte qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait eu des erreurs dans ce qui regarde la Navigation, dont les régles, ainſi que l'explication de ſes problêmes, pour procéder avec ſuccès, ſe trouvent dans le Traité des Obſervations que nous avons déjà cité.

MON JOURNAL

A BORD DE LA FREGATE L'INCENDIE.

LE même jour 28 *Mai* nous mîmes à la voile, & après avoir fait la route, par les 52 & 56 degrés au troiſiéme du quart de nonante, nous apperçûmes le 2 de *Juin* ſur les ſix heures du ſoir l'Ile des *Sauvages* & les *Canaries*, & le 3. l'Ile de *Ténériffe*. Je trouvai 11 degr. 6 min. de Longitude entre *Cadix* & la pointe de *Naga*, ce qui eſt conforme aux Cartes marines des *Anglois* & des *Hollandois*, mais un peu different de la véritable Longitude déterminée par le Pere *Feuillée* à *Lorotava* dans la même Ile de *Ténériffe*.

Le 4. nous reconnûmes les Iles de *la Palme*, *la Gomere*, & l'Ile de *Fer*, que nous perdîmes de vue le 5. Le 29. ſur le midi nous reconnûmes la *Martinique*, & pourſuivant notre route, nous paſſâmes entre cette Ile & la

* Le pié de *Paris* eſt à celui de *Londres*, comme 864 à 811 ſelon le dernier réglement fait par la Société Royale de *Londres*, & les meſures qu'elle a envoyées à l'Académie des Sciences à *Paris*, leſquelles m'ont été communiquées par le Préſident de la dite Société Mr. le Chevalier *Folkes*, d'où l'on peut juger que celles que le Pere *Toſca* a données ne ſont point du tout exactes.

la *Dominique*. La Longitude entre cette Ile & la Baye de *Cadix* ſe trouva, ſelon mon eſtime, de 57 degr. & 5 min. ce qui eſt un degré de plus qu'il n'y a ſur la Carte de *San Telmo*. Mais il eſt bon d'avertir que pour réduire ma route ſans courir riſque de trouver une grande différence en abordant à terre, j'eus la précaution de ſuivre deux calculs differens, l'un ſelon la meſure que les Pilotes donnent communément à la Ligne de *Lok* de $47\frac{1}{2}$ piés *Anglois*, & l'autre en la réduiſant à 47 piés de Roi; car quoiqu'à la rigueur elle devroit être de $47\frac{1}{2}$ piés de ceux-ci, la différence n'étant pas grande, je crus qu'il falloit abandonner ce demi-pié, comme inutile, pour arriver à la terre par mes points avant le Navire: par le premier, la Longitude entre *Cadix* & cette Ile fut de 60 à 61 degrés, ce qui s'accorde à peu de choſe près avec le Journal de *Don George Juan*.

De l'Ile de la *Martinique* nous continuâmes à faire route pour celle de *Curaçao*, que nous apperçûmes le 3. de *Juillet*. La différence des Méridiens entre celle-ci & la *Martinique* fut trouvée par *Don George Juan* de 6 degr. 49 min. & par moi, de 7 degr. 56 min. La cauſe de cette inégalité, c'eſt qu'ayant trouvé une différence ſenſible dans la Latitude, je me réglai ſur les courans, me figurant, ſuivant le ſentiment de tous les Marins, qu'ils alloient vers le Nord-Oueſt, ce que *Don George Juan* ne fit point, & voilà pourquoi ſon eſtime ſe trouva conforme à la veritable diſtance qui eſt entre ces deux Iles, & que la mienne ne le fut pas. Il n'eſt pas douteux que l'eau n'ait été en mouvement; car dans toutes les Latitudes, depuis le 30 de *Juin*, juſqu'au 3 de *Juillet*, celles qui ſont obſervées, excédent celles qui ne ſont qu'eſtimées de 10. 13. & de 15 minutes: d'où il faut conclure, que les courans portent directement au Nord, & non pas au Nord-Oueſt.

Depuis le 2. à ſix heures du matin juſqu'au jour que nous découvrîmes l'Ile de *Curaçao* & celle d'*Uruba*, nous naviguâmes ſur un eau verdâtre & peu profonde, d'où nous ne ſortîmes que le ſoir ſur les ſept heures & demie, que nous entrâmes dans le Golphe.

Notre route depuis la *Martinique* juſqu'à *Curaçao* fut, les deux premiers jours, par l'angle de 81 degrés au troiſiéme Quadrant, & les deux derniers jours par l'angle de 64 degrés. De-là juſqu'à *Carthagéne* notre route fut à une ſi médiocre diſtance de la côte, que nous pouvions reconnoître ſes Caps, & diſtinguer les lieux habités.

Le 5. nous découvrîmes les Montagnes de *Ste. Marthe*, fameuſes par leur hauteur & la neige dont elles ſont toujours couvertes; & le 6. au matin

nous paſſâmes au travers de la Riviere *de la Madelaine*, dont l'eau trouble ſe fait remarquer à quelques lieues dans la Mer. Nous nous trouvâmes ſur les ſix heures du ſoir au Nord de la pointe de *Canoa*, & nous mîmes à la Cape avec les Huniers. Nous reſtâmes ainſi juſqu'au ſept au matin, que nous remîmes toutes nos voiles au vent; & continuant notre route nous vinmes à huit heures du ſoir jetter l'ancre ſous le Fort de *Boca-Chica* à 34 braſſes d'eau, fond de vaſe. Le 8. nous eſſayâmes d'entrer dans la Baye de *Carthagéne*; mais nous n'en pûmes venir à bout que le 9. auquel jour nous fûmes amarés ſous la Ville même.

Pendant que nous avions paſſé entre les Iles *Canaries*, nous avions eu des vents foibles & variables, avec quelques calmes de peu de durée; mais à meſure que nous nous en éloignions, nous commençâmes à les éprouver plus forts, quoique néanmoins modérés, & ils ſe maintinrent de la ſorte juſqu'à 170 à 180 lieues de la *Martinique*, que nous eûmes des grains, ou boufées mêlées de pluye. Depuis que nous eûmes paſſé les *Canaries*, & à vingt lieues environ de ces Iles, nous eûmes le vent Nord-Oueſt, & à la diſtance à peu près de 80 lieues ils ſe tournerent au Nord-Eſt, & Eſt-Nord-Eſt. Ils ſe trouverent à peu près les mêmes au milieu du Golphe, puis tournerent à l'Eſt, fraichiſſant tantôt plus, tantôt moins, ſans toutefois que cette variation occaſionnât aucune incommodité.

Tels ſont les vents aliſés que l'on éprouve preſque toujours dans cette traverſée. Quelquefois ils ſe tournent au Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt, ce qui arrive rarement de continuer: d'autrefois ils ſont interrompus par de longs calmes, qui rendent le Voyage plus long que régulier. Tout cela dépend des ſaiſons; & ſelon celle où l'on fait cette traverſée, on a des tems plus ou moins favorables, & des vents plus ou moins propres à la Navigation. Le tems le plus propre pour profiter de ces vents généraux, lorſqu'ils commencent à ſoufler, eſt dès que le Soleil, retournant du Tropique du Capricorne, & paſſant vers celui du Cancer s'approche le plus de l'Equateur; car dès-qu'il approche de l'Equinoxe d'Automne, c'eſt le tems où l'on éprouve ordinairement les calmes.

Depuis les Iles de la *Martinique* & de la *Dominique*, juſqu'à celle de *Curaçao* & les côtes de *Carthagéne*, les vents continuerent du même côté que dans le Golphe, quoiqu'avec moins de conſtance & un tems moins ſerein. J'ai déjà dit qu'environ 170 lieues avant d'arriver à la *Martinique*, ils étoient mêlés de grains; leſquels étant plus fréquens après qu'on a dépaſſé ces Iles, on éprouve des calmes de peu de durée, & le vent recommen-

mence à ſoufler une demi-heure après, une heure, deux heures & quelquefois davantage. Je ne ſaurois dire préciſément de quel côté ces grains ſe forment; tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que dès-qu'ils ſont paſſés, le vent recommence à ſoufler du-même côté qu'auparavant, & à peu près avec la même force. Il eſt bon d'avertir que la moindre apparence qu'on apperçoive de ces grains dans l'Atmoſphere, il faut tenir la manœuvre préparée à les recevoir; car ils aſſaillent avec tant de promtitude, qu'ils ne donnent pas le tems de ſe reconnoître, & la moindre négligence à cet égard peut avoir de fâcheuſes ſuites.

Dans la traverſée de *Cadix* aux *Canaries*, il y a des occaſions, où quoique les vents ſoient d'ailleurs modérés, la Mer eſt quelquefois agitée par ceux de Nord & Nord-Oueſt; quelquefois les vagues ſont groſſes & longues, quelquefois petites & fréquentes, ce qui arrive quand il fait des tems venteux ſur les côtes de *France* & d'*Eſpagne*; car dans le Golphe, les vents ſont ſi modérés, que ſouvent on ne s'apperçoit pas du mouvement du Vaiſſeau, deſorte que la traverſée en eſt extrêmement douce & commode. Depuis les Iles de *Barlovento* juſques dans le Golphe, & avant d'arriver à ces Iles, dans les parages où l'on ſent ces violentes bouffées ou grains, la mer eſt agitée à proportion du tems qu'ils durent & de leur force: mais ſitôt que le vent ſe modere les eaux redeviennent claires & unies.

L'Athmoſphere du Golphe eſt préciſément auſſi ſerein & auſſi paiſible que les vents & la mer, deſorte qu'il eſt rare qu'on ne puiſſe obſerver la Latitude faute de Soleil ou de clarté en l'horiſon. Cela doit s'entendre de la bonne ſaiſon; car dans la mauvaiſe, il y a des jours ſombres où l'air eſt couvert de vapeurs, & l'horiſon fort brouillé. En tout tems on le voit dans le lointain, rempli de nuées blanches & élevées, qui ont divers rameaux, & forment quantité de figures qui ſervent d'ornement au Ciel & divertiſſent la vue fatiguée de voir continuellement deux objets ſi ſemblables, le Ciel & la Mer. Depuis les Iles de *Barlovento* en dedans, l'athmoſphere eſt beaucoup plus inégal; la quantité de vapeurs que la Terre exhale le troublent ſi fort, que quelquefois on ne voit que nuages, dont une partie eſt néanmoins diſſipée par la chaleur du Soleil; deſorte qu'on y voit des eſpaces ſereins & d'autres obſcurs, & qu'il n'eſt pas offuſqué tout le long du jour.

C'eſt une choſe connue & avouée de tous les Marins, que dans le cours de cette Navigation, auſſi loin que s'étend le Golphe, on ne ſent pas le moin-

moindre courant, mais bien depuis les Iles ; & même dans quelques parages les courans y ſont ſi violens & ſi irréguliers, qu'il faut une grande attention, pour ne pas ſe mettre en danger dans cet Archipel. Nous traiterons plus au long ce ſujet, ainſi que celui des vents, comme étant des propriétés de ces côtes ; mais comme ce n'en eſt pas ici le lieu, nous continuerons à parler des choſes qui appartienent à ce Chapitre.

Avant que d'arriver à la *Martinique* & à la *Dominique*, il y a un eſpace, où l'eau blanchâtre ſe diſtingue ſenſiblement de celle du Golphe. Don *George Juan* trouva par ſa route, que cet eſpace ſe termine à cent lieues de la *Martinique*, & ſelon moi à cent huit lieues environ. Sur quoi l'on peut prendre un milieu entre ces deux opinions, & mettre 104 lieues. Cette différence vient ſans-doute de ce que la couleur de cette eau ne ſe diſtingue pas ſi facilement de celle du Golphe, lorſqu'on eſt au bout de cet eſpace. Il commence à environ 140 lieues de la *Martinique*, ce qui doit s'entendre de-là où la différence de la couleur de ſes eaux eſt bien ſenſible : car ſi l'on compte de-là où l'on commence à s'en appercevoir un peu, il faudra mettre la diſtance à 180 lieues. Au-reſte c'eſt ſans-doute une eau croupiſſante, qui peut bien ſervir à juger des points où l'on veut aller, puiſqu'après l'avoir quittée on peut ſavoir à coup ſûr le chemin qu'on a encore à faire. Les Cartes ordinaires ne manquent point cet eſpace, excepté la nouvelle Carte qu'on a fait en *France* ; mais il ſeroit à-propos qu'il fût marqué dans toutes celles dont nous nous ſervons.

Il me reſte à parler des Variations de l'Aiguille, ſelon les différens parages, par la latitude & la longitude où ſe ſont trouvés les Navires. C'eſt un des points les plus importans de la Navigation, non ſeulement à cauſe de l'utilité générale qu'il y a pour un Navigateur de ſavoir de combien de degrés ſon Nord apparent differe du véritable Nord du Monde ; mais encore à cauſe de l'avantage particulier de pouvoir perfectionner, par des obſervations reïtérées, le Syſtême de la Longitude, & connoître, à un degré, ou un degré & demi près, le parage où ſe trouve le Vaiſſeau. C'eſt-là le plus haut point d'exactitude où ce Syſtême ait pu être porté par ceux qui l'ont renouvellé au commencement de ce ſiécle. De ce nombre eſt le célébre *Anglois* Mr. *Halley*, à l'exemple duquel d'autres perſonnes de la même Nation, & des *François* ſe ſont attachés à le perfectionner. On commence à jouïr des fruits de leur travail dans les Cartes de Variations, imprimées depuis peu : bien que l'utilité qu'on en peut tirer ſe réduiſe juſqu'à-préſent aux Voyages de long cours, où la différence de deux & même de trois

trois degrés, n'eſt pas regardée comme une erreur conſidérable, dès-qu'il eſt certain que cela n'ira pas au-delà. Ce Syſtême, quoique nouveau à l'égard de l'uſage qu'on en fait aujourd'hui, ne l'eſt pas en ſoi-même, pour les *Eſpagnols* & les *Portugais*: on en trouve des traces aſſez marquées dans pluſieurs anciens Auteurs, qui ont traité de la Navigation. *Manuël de Figueyredo*, Coſmographe Major de *Portugal*, a donné, dans ſon Hydrographie, ou Examen des Pilotes, imprimé à *Lisbonne* en 1608. Chap. 9. & 10. la méthode de connoître, par le moyen de la variation de l'Aiguille, le chemin qu'on fait en naviguant Eſt-Oueſt; & Don *Lazare de Flores* dans ſon *Art de Naviguer*, imprimé en 1672. Chap. 1. Part. 2. fait, en citant cet Auteur & s'appuyant de ſon autorité, la même remarque; ajoûtant au Chap. 9. que les *Portugais* regardent cette méthode comme ſi ſûre, qu'ils la recommandent dans tous leurs réglemens ſur la Navigation. Toutefois il faut avouer que ces anciens Auteurs n'ont pas traité ce point-là avec la délicateſſe & la ſagacité avec leſquelles les *Anglois* & les *François* l'ont traité par le ſecours d'un plus grand nombre d'obſervations qu'ils ont employées. Et pour que ceux à qui ces ſortes d'obſervations ſont utiles, puiſſent profiter de celles qui ont été faites dans notre Voyage, je les marquerai dans les deux Tables ſuivantes, après avoir averti le Lecteur, que les longitudes correſpondantes à chaque obſervation ſont les véritables, parce qu'on y a corrigé l'erreur de la route quant à la différence qui ſe trouve entre elle, & la véritable différence des Méridiens, ſelon les obſervations des Peres *Laval* & *Feuillée*.

Variations obſervées par Don George Juan, *dans leſquelles la Longitude Occidentale ſe compte depuis* Cadix.

Degrés de Latitude.	Degrés de Longitude.	Variation obſervée.	Variation par la Carte de Vars.	Différence.
27 . . . 30	11 . . . 00	08 . . 00 N.O.	09 . . 00 N. O.	01 . . 00
25 . . . 30	14 . . . 30	06 . . 20	07 . . 20	01 . . 00
24 . . . 00	17 . . . 00	04 . . 30	06 . . 00	01 . . 30
23 . . . 20	18 . . . 30	03 . . 30	05 . . 00	01 . . 30
22 . . . 30	20 . . . 00	02 . . 30	04 . . 30	02 . . 00
21 . . . 50	22 . . . 00	01 . . 30	04 . . 00	02 . . 30
21 . . . 35	26 . . . 00	00 . . 30	03 . . 00	02 . . 30
16 . . . 20	43 . . . 00	04 . . 30 N. E.	02 . . 30	02 . . 00
15 . . . 40	45 . . . 00	05 . . 00	03 . . 20	01 . . 40
Au-deſſus de la *Martinique* . . .		06 . . 00	05 . . 00	01 . . 00

Varia-

Variations que j'ai obſervées. La Longitude ſe compte de même que dans les précédentes.

Degré.	Min.			Degrés.	Min.		Degrés.	Min.		
36	20	00	25	09	30	N.O.	13	00	N O.	03 . . 30
31	23	08	22	07	00		10	30		03 . . 30
30	11	10	21	06	00		09	30		03 . . 30
26	57	14	54	04	00		07	00		03 . . 00
25	52	15	59	03	40		06	30		02 . . 50
16	28	43	46	00	30		02	00		01 . . 30
15	20	47	32	02	30		04	00		01 . . 30
Au-deſſus du Cap de la *Vela.*				06	00		07	30		01 . . 30

A ces obſervations de la Variation de l'Aiguille, comparées avec celles de la Carte de Variation inventée par le ſavant Mr. *Halley* en 1700 & corrigée en 1744 ſur les avis & les Journaux de *Guillaume Mountaine* & de *Jacob Dooſon*, à *Londres*, je joindrai quelques réflexions, pour faire voir le peu de ſoin qu'on apporte dans la fabrique des Aiguilles. Premiérement il paroît par les deux Tables précédentes que les Variations obſervées par Don *George Juan* ne ſont point conformes aux miennes. Ce qu'on ne peut attribuer au défaut des obſervations. Il n'y a qu'à les comparer pour ſe convaincre du contraire : en effet les différences remarquées par Don *George Juan* & celles de la Carte, ſont toujours uniformes entre elles, à peu de choſe près, puiſque la plus conſidérable de toutes eſt d'un degr. & 30 min. ; car d'un côté il y a 2 degr. 30 min. & de l'autre un degré ; ce qui ne vient probablement que du roulis du Vaiſſeau, qui ne laiſſe point repoſer l'aiguille, & de ce que le Diſque du Soleil n'eſt pas bien déterminé à cauſe des vapeurs, ou d'autres accidens inévitables, & qui ne cauſent pas une erreur ſenſible dans ces obſervations, quand la différence n'eſt que d'environ un degré. Ainſi en prenant un milieu entre toutes, il faudra conclure, que l'aiguille qui ſervit à ces obſervations varioit moins d'un degré 43 minutes, que celles qui s'accordent avec la Carte.

La même choſe ſe remarque dans les différences qui réſultent de mes obſervations avec celles de la Carte ; mais il faut obſerver que les ayant faites avec deux differentes aiguilles, celles qui appartiennent à chacune d'elles, s'accordent ; deſorte qu'entre les cinq premieres, la plus grande altération eſt de 40 minutes, qui interviennent depuis la plus petite différence de deux degr. juſqu'à 50 min. juſqu'à la plus grande de 3 degr. 30 min. : or, en prenant un milieu entre elles, la différence entre mes obſervations

&

& celles de la Carte ſera de 3 degr. 16 min. celles-ci moindres que celles-là. Les trois dernieres n'ont pas beſoin de cette opération, puiſque la différence d'un degré 30 min. y eſt égale, & que les obſervations ſont auſſi moindres à l'égard de celles qui ſont établies dans la Carte, l'eſpéce ayant encore paſſé à un ſigne contraire, c'eſt-à-dire, du Nord-Oueſt au Nord-Eſt. Il paroît de-là que la premiere aiguille dont je me ſuis ſervi, ſoit qu'elle eût été mal touchée, ſoit que l'acier en fût mal placé, varioit au Nord-Oueſt d'un degré 33 min. moins que celle de Don *George Juan*. Et comme cet Officier continua ſes obſervations juſques à la fin du Voyage avec la même Aiguille, la différence qui d'abord étoit négative, devint poſitive auſſitôt que le ſigne de la variation changea: & comme dans les miennes, je changeai d'inſtrument, cette différence reſta toujours négative à mon égard. La raiſon en eſt, que la différence des cinq premieres obſervations provenoit, moins d'une différence réelle dans la variation, que des poles des aciers, qui ne correſpondant pas parfaitement à la ligne Nord-Sud de la Roſe, s'inclinoient vers ſa partie Nord-Eſt; & par conſéquent, quelle que fût la valeur de cette inclinaiſon, elle diminuoit la variation de l'eſpéce contraire.

Par ces Obſervations ainſi comparées, on voit évidemment les erreurs où s'expoſent les Pilotes, pour ne pas donner aſſez d'attention aux Aiguilles qu'ils devroient choiſir non ſeulement bien faites & exactes, mais auſſi éprouvées ſur la ligne méridienne par des perſonnes d'une intelligence ſuffiſante, avant que de s'en ſervir dans aucun Voyage. Il régne à cet égard en *Eſpagne* une négligence, qui eſt la ſource de mille erreurs que cette inattention rend inévitables; puisque ſi un Pilote employe dans la correction du Rumb qu'il a navigué, une variation différente de la véritable, il trouvera néceſſairement de l'inégalité entre la latitude terminée par la route, & la latitude obſervée. Et pour faire l'équation néceſſaire ſelon les régles le plus communément reçues, s'il navigue dans les Rumbs près du Nord & du Sud, il faut qu'il augmente ou diminue la diſtance, juſqu'à ce qu'elle s'accorde avec la latitude; car dans ces ſortes de cas la cauſe principale procéde du Rumb. La même choſe arrive dans les Parages où l'on ſoupçonne qu'il y a des Courans; car ces ſoupçons naiſſent ſouvent dans la Navigation, quand on voit que la latitude de la route ne s'accorde pas avec celle de l'eſtime, quoique les eaux ne faſſent pas le moindre mouvement. Et cette différence vient de ce qu'on a employé une autre variation dans la correction du Rumb, que celle que l'Aiguille

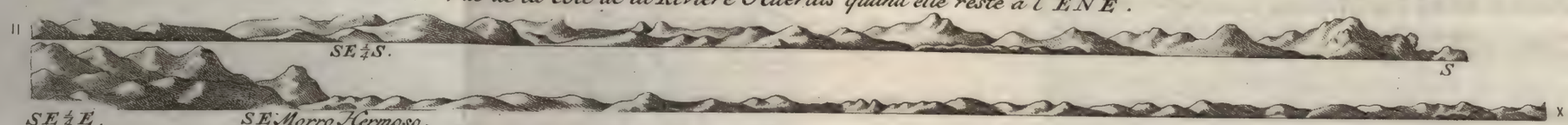
a, & par où l'on gouverne le Navire. C'eſt ce qui m'arriva depuis l'Ile de la *Martinique* juſqu'au dedans, & tous les Pilotes du Vaiſſeau concoururent à cette erreur. Il y a encore dans la Navigation une erreur à quoi les Pilotes ſont fort ſujets, quoique moins par leur propre faute: c'eſt de gouverner le Vaiſſeau par une Aiguille, & d'obſerver la variation par une autre; car quoiqu'elles ayent été comparées, & qu'on ait remarqué en quoi elles different, comme leurs mouvemens ſont inégaux, quand même il n'y auroit au commencement du Voyage que quelques degrés de différence entre elles, le mouvement que celle-là fait continuellement ſur le pivot, l'appeſantit plus que l'autre qu'on ne monte ordinairement que pour faire les obſervations, & qui tout le reſte du tems eſt gardée avec ſoin; de-là vient que l'altération de l'une & de l'autre reſte dans la même différence. Pour remédier à cela il conviendroit que toutes les Aiguilles deſtinées au ſervice des Navires, fuſſent également propres aux obſervations de la variation, & qu'on fît ces obſervations avec les mêmes Aiguilles qui ſervent à diriger la route du Vaiſſeau; & pour tirer avantage des Cartes de variation, il faudroit que les Aiguilles fuſſent touchées avec une même méthode, & ajuſtées au méridien d'un Parage avec la préciſion de la variation qu'on ſait y être la véritable. De cette maniere on ne remarqueroit pas tant de différence entre les obſervations faites ſur un Navire, & celles qui ont été faites ſur un autre dans le même lieu, quand l'intervalle entre les deux obſervations n'eſt pas aſſez conſidérable, pour rendre ſenſible la différence formelle de la variation obſervée depuis maintes années & admiſe par toutes les Nations.

Telles ſont les cauſes qui font que les Aiguilles different entre elles. Il peut y en avoir d'autres, mais il ſuffira d'avoir touché les principales.

Comme il eſt fort utile pour la connoiſſance des Terres qu'on a découvertes, de repréſenter les figures qu'elles forment ſelon les aſpects qui correſpondent à la ſituation où ſe trouve celui qui les obſerve, on doit apporter beaucoup de ſoin à bien deſſiner celles qui n'étant point offuſquées de vapeurs, ſe peuvent diſtinguer clairement; c'eſt ce qu'on verra dans les Eſtampes ſuivantes, dont les deux premieres ont été deſſinées par Don *George Juan*, & les trois autres par moi.

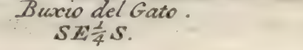
Vue de la côte de la Riviere de la Madeleine, laquelle s'étend fort loin; l'Embouchure A a quelques mornes avancés dans la terre, et l'eau est trouble, rougeâtre a plus de 5 lieues dans la Mer et forme comme une lisiere differente de l'autre eau.

Vue de la côte de la Riviere Huertas quand elle reste à l'ENE.



Vue de la côte de Cartagène quand le Morro Hermoso reste au SE et la pointe de Samba au SSO.

Côte de Carthagène, comme elle se presente depuis la pointe de Samba jusqu'à celle de Canoa.



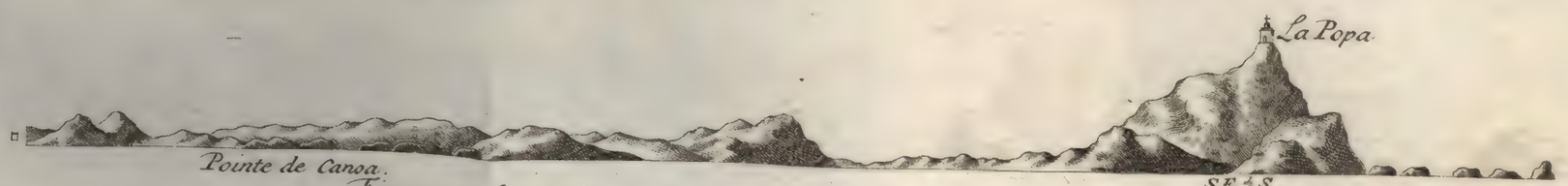


Figure que fait la côte depuis la pointe de Samba jusqu'à la Popa à Carthagène.

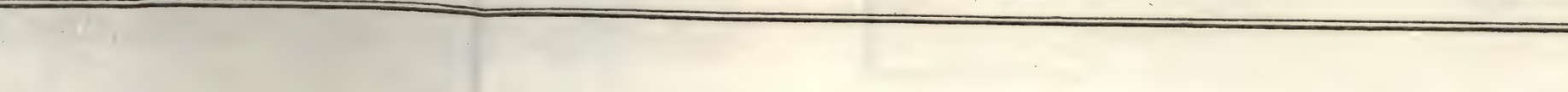
Sud

Diese Gestalt hat die Insel Orua, eine von den Cariben, dicht an der Küste Caracas, wenn man 5 bis 6 Seemeilen von ihr ist. Der Berg B. ist so wohl wegen seiner Figur, als auch deswegen bekannt, weil wenn er gegen S S W. bleibt, er hinter dem andern Berge zu liegen scheint, und hernach sich hervor begiebt.

Vue de l'Isle d'Orua une des Caraibes près de la côte de Caraques, quand on en est à 5 à 6 Lieuës. La Colline B. est fort connue tant par sa figure qu'à cause que quand elle reste au S S O. elle paroit être derriere l'autre Montagne, et ensuite on la voit devant.

Aussicht des Berges B. in der Insel Orua, wenn er gegen W S W. in der Entfernung von 6 Seemeilen bleibt.
Vue du Mogote B. dans l'Isle d'Orua quand il reste a l'O S O, à 6 ou 7 Lieuës de loin.

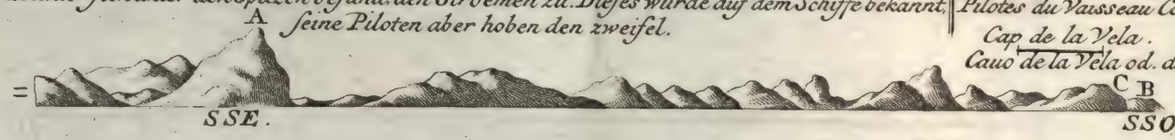
Cap de Coquibacoa.
Vorgebirge Coquibacoa.

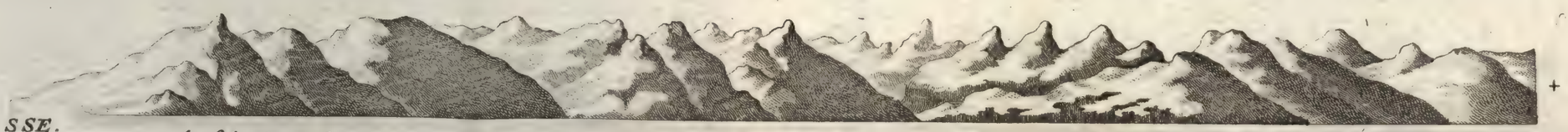


Diese Gestalt hat die Kuste bis an das Segel vorgebirge, wenn man 3 bis 4 Seemeilen davon entfernet ist; aus diesem Vorgebirge geht ein Berg wie B. und wenn er, wie hier gegen S S W. bleibt, so steht er sehr nahe am Lande, hernach zeiget er sich immer in einer groeßern Entfernung von demselben. Die Lootsen und See erfahrnen hielten den Berg A für den Popa, und die Spitze oder das Vorgebirge C für das Vorgebirge Abuxa, und schrieben den groſsen Unterschied, der sich unter den Spitzen befand, den Stroemen zu. Dieses wurde auf dem Schiffe bekannt, seine Piloten aber hoben den zweifel.

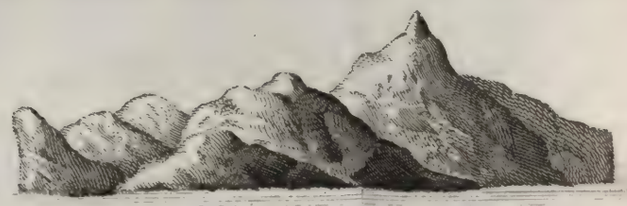
Vue de la côte jusqu'au Cap de la Vela quand on en est à 3 ou 4 Lieues de distance. De ce Cap sort un Mogote B, et quand il reste comme ici au S S O, il est fort près de terre; mais ensuite il en paroit plus éloigné. Les Pilotes et Marins du vaisseau croyoient que la Montagne A étoit celle de la Popa et que la Pointe ou Cap C étoit celui d'Abuxa, attribuant aux Courans la grande difference des points, mais le Pilotes du Vaisseau Com.te à qui la chose fut communiquée les tirerent de cette erreur.

Cap de la Vela.
Cauo de la Vela od. das Segel vorgebirge.

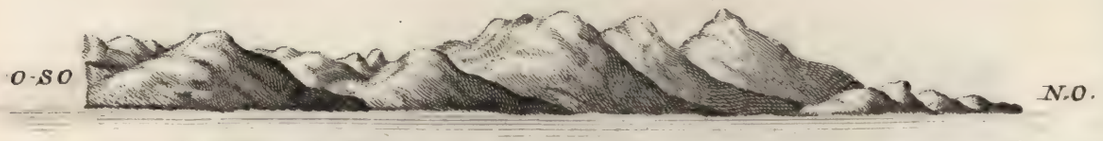




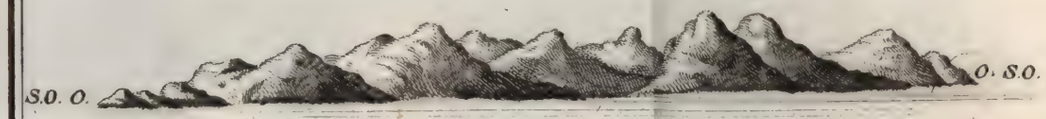
Aussicht der Schnee gebirge von St Martha. ‖ Vue des Montagnes négées de S.e Marthe.



Vue du Pic de Teibes, reſtant au SSO à la diſtance de 18. lieuës marines.



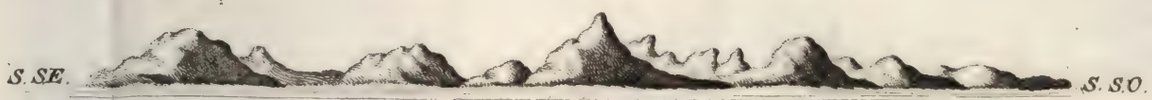
Vue de l' Isle de Palma depuis le milieu jusqu' à la pointe Orientale à 4 lieuës de diſtance.



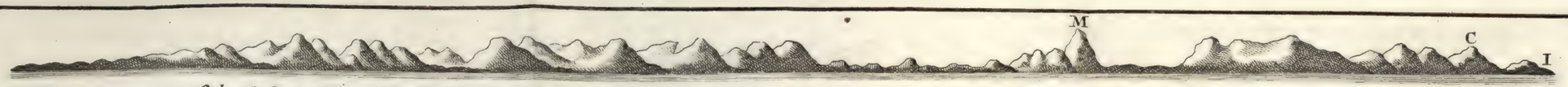
Vue de l' Isle de Palma, comme elle se preſente à la diſtance de 5 lieues.

Vue de l'Isle de Gomere l'une des Canaries, comme elle se preſente à 5 ou 6 lieuës de diſtance.

L' Isle-de-Fer l'une des Canaries, comme elle se preſente à une diſtance de 4 lieuës.

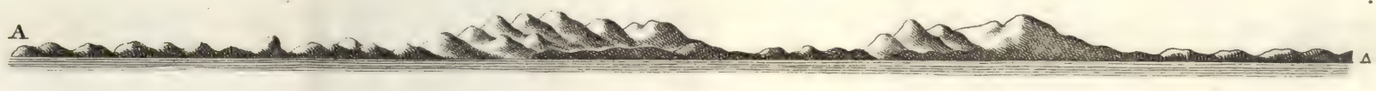


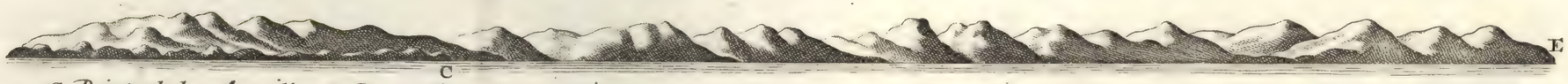
Isle de Curazao l'une des Caraibes près des côtes des Caraques comme elle se preſente à environ 4 lieuës de diſtance.



C. *Cabo de la Vela*. I. *Isle*. *La Pointe de la Piramide* M. *étant à l'angle de 16°. Cadran 3. à 4 ou 5 lieuës de distance*.

A. *Vue de la Côte près de l'Embouchure du Fleuve de la Madelaine*. C. *Pointe de las Avanillas*.
qui me restoit à l'angle du 53°. Cadran 3. à 4 ou 5 lieuës de distance.





C. *Pointe de las Avanilles*. E. *Beau Morne*. C *étant à l'angle de 26°. à 1½ lieuë de distance. et* E *à l'angle de 20°. Cadran 3*.

G. *Pointe de Samba*. I. *Pointe de l'Isle aux Sables*. G *étant à l'angle de 37°. Cad. 2. et* I *à l'angle de 42°. Cadran 3*.

Le Sommet de la Popa C *à l'angle de 14°. Cadran 2. à 4. a 5. lieuës de distance*.

A. *Bugio del Gato*. B. *St. Lazaro*. C. *Montagne de la Popa*. D. *Tierra bomba*. E. *Baye de Carthagene*.

ISLE DE LA PALMA

Die Nordliche Spitze liegt im Winkel von 59°, und die Südliche im Winkel von 53½° des 3 Quadranten in einer Entfernung von 6 bis 7 Seemeilen.
La Pointe du Nord à l'angle de 59° et celle du Sud à l'angle de 53½° du 3 Quadran à 6 ou 7 Lieuës de loin.

ISLE DE GOMERA

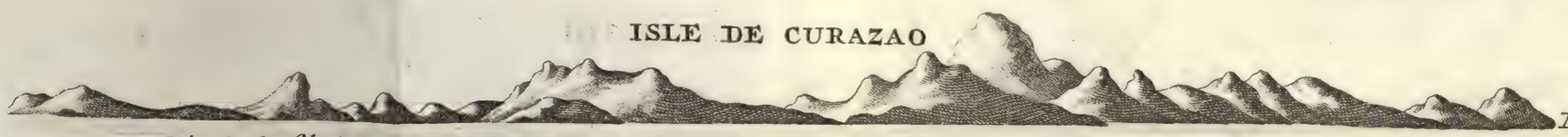
Die Nordliche Spitze steht im Winkel von 42° 45' und die Westliche im Winkel von 20° 15' des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 10 bis 11 Seemeilen.
La Pointe Nord est à l'angle de 40° 45' et celle de l'Ouest à l'angle de 20° 15' du 2 Quadran, 10 à 11 Lieuës.

PIC DE TENERIFFE

Der Gipfel ist im Winkel von 84° des 2ten Quadranten in einer Entfernung von 18 bis 20 Seemeilen. Wie der P. Feuillée will, so ist er 2283 Toisen über die Meeres flæche erhaben.

Le Sommet est à l'angle de 84° du 2 Quadran à 18 ou 20 Lieuës. et est suivant le P. Feuillée, 2283 Toises au dessus de la superficie de la Mer.

ISLE DE CURAZAO



Die Sud östliche Spitze liegt im Winkel von 15° des 3ten Quadranten, und die Nord östliche im Winkel von 41°.
La Pointe Sud Est etant à l'angle de 15° du 3 Quadran, et celle de Nord Est à l'angle de 41°.

ISLE D'ORUBA

Die Östliche Spitze liegt im Winkel von 3° und die Westliche im Winkel von 82° des 3ten Quadranten.
La Pointe de l'Est à l'angle de 3° et celle d'Ouest a l'angle de 82° du 3 Quadran.

CHAPITRE II.

Séjour à Carthagéne. *Deſcription de cette Ville, ſa ſituation, ſa découverte, ſa grandeur, ſes édifices & ſes richeſſes. Tribunaux qu'elle renferme, & leur Juriſdiction.*

LE 9. de *Juillet* 1735, jour de notre débarquement, Don *George Juan* & moi nous allâmes ſaluer le Gouverneur de la Place, & nous apprîmes que les Académiciens n'étoient point encore arrivés, & qu'on n'en avoit aucunes nouvelles. Sur quoi nous réſolûmes de les attendre conformément à nos inſtructions, & d'employer notre tems à quelque choſe d'utile. Malheureuſement nous n'avions point d'inſtrumens, ceux que Sa Majeſté avoit commandés à *Paris* & à *Londres* n'ayant pu être achevés avant notre départ de *Cadix*, & ne les ayant reçus qu'après notre arrivée à *Quito*. Nous fûmes cependant informés qu'il y en avoit dans la Ville quelques-uns, qui avoient appartenu à Don *Juan de Herréra*, Brigadier des Armées du Roi, & Ingénieur de la Place, & qui après ſa mort étoient tombés entre les mains de ſon fils & de quelques autres Officiers, que nous priâmes de vouloir bien nous les prêter, ce que nous obtinmes; & par le moyen de ces inſtrumens nous obſervâmes la latitude, la longitude & la variation de l'Aiguille, & réglâmes les Plans de la Place & de la Baye ſur ceux que le même Ingénieur avoit levés, en y ajoûtant ce qui manquoit, ſelon qu'il nous parut néceſſaire.

Nous employâmes à ces occupations juſqu'au milieu de *Novembre* 1735, fort impatiens de voir arriver les Académiciens *François*, & fort inquiets de ne point recevoir de leurs nouvelles. Enfin le 15. de ce mois un Bâtiment *François* armé en guerre vint dans la nuit donner fond à *Boca-Chica*, & nous apprîmes qu'il portoit ces Meſſieurs. Le 16. nous paſſâmes à bord de ce Bâtiment, où Mr. *de Ricour*, Capitaine de Vaiſſeau & Lieutenant de Roi de *Guarico* dans l'Ile de *St. Domingue*, qui le commandoit, nous fit mille politeſſes, ainſi que Mrs. *Godin*, *Bouguer* & *de la Condamine* Académiciens, qui étoient accompagnés de Mrs. *de Juſſieu* Botaniſte, *Seniergues* Chirurgien, *Verguin*, *Couplet*, & *Deſordonnais* Aſſociés, *Moranville* Deſſinateur, & *Hugot* Horloger. Les trois premiers deſcendirent à terre avec nous, & après les avoir accompagnés chez le Gouverneur, nous les conduiſîmes à la maiſon que nous leur avions fait préparer. Le jour ſuivant tous les autres vinrent à terre.

Comme notre deſſein étoit de paſſer à l'Equateur le plutôt poſſible, il ne fut plus queſtion que de choiſir la route que nous prendrions pour faire notre voyage plus commodément juſques à *Quito*. Nous étant déterminés pour la route de *Porto-bello*, *Panama*, & *Guayaquil*, nous nous diſpoſâmes à nous embarquer tous enſemble pour ce premier Port, & en attendant nous recommençâmes à faire avec les inſtrumens que les Académiciens avoient apportés, de nouvelles Obſervations ſur la Latitude, le poids de l'Air, la variation de l'Aiguille; obſervations dont nous donnerons le réſultat dans la Deſcription ſuivante.

La Ville de *Carthagéne* des *Indes* eſt ſituée à 10 degr. 25 min. & 48 ½ ſec. de Latitude Boréale, à 282 degr. 28 min. 36 ſec. de Longitude à l'Occident du Méridien de *Paris*, & à 301 degr. 19 min. 36 ſec. du Méridien du *Pic de Ténériffe*, ſuivant ce que nous avons conclu par la ſuite de nos obſervations, comme on pourra le voir dans le Livre des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*. Nous trouvâmes que l'Aiguille varioit au Nord-Eſt de 8 degr. & nous nous en aſſurâmes par les obſervations que nous fîmes à ce ſujet.

La Baye & le Pays, appellé auparavant *Calamari*, furent découverts en 1502, par *Rodrigue de Baſtidas*; & en 1504 *Juan de la Coſa*, & *Chriſtoval Guerra*, commencerent la guerre contre les *Indiens* qui l'habitoient. Ils trouverent plus de réſiſtance qu'ils ne ſe l'étoient imaginés; car ces *Indiens* étoient belliqueux, vaillans; & les femmes mêmes ne ſe diſpenſoient pas des fatigues & des périls de la guerre. Leurs armes étoient des fléches qu'ils empoiſonnoient avec le ſuc de quelques herbes, de maniere que les plus légeres bleſſures étoient mortelles. *Alonſo de Ojéda* ſuccéda aux deux premiers dans la même entrepriſe, & vint dans le Pays accompagné du même *Juan de la Coſa*, qui étoit premier Pilote, & d'*Amèric Veſpuce* Géographe de ce tems-là; mais il n'avança pas plus que les autres, quoiqu'il remportât divers avantages ſur les *Indiens*. *Alonſo* fut ſuccédé par *Grégoire Hernandez de Oviédo*. Enfin Don *Pédro de Hérédia* vint à bout de domter les *Indiens*; car ayant remporté ſur eux diverſes victoires, il établit & peupla la Ville avec titre de Gouvernement.

Carthagéne eſt ſi avantageuſement ſituée, ſa Baye eſt ſi large & ſi ſûre, qu'elle eut bientôt une part conſidérable au Commerce de ce Continent Méridional, & qu'elle fut bientôt jugée digne d'être érigée en Siége Epiſcopal. Toutes ces circonſtances contribuerent à la conſerver & à l'agrandir, étant recherchée non ſeulement par les *Eſpagnols* qui venoient s'y établir,

A St Mariens-bastey.
B Kreuz bastey.
C St Carls bastey.
D Gnaden bastey.
E St Claren bastey.
F St Catharinen bastey.
G St Lucas bastey.
H Bastey St Philipps des mærtyrers
I St Johanns bastey.
J St Vincents bastey.
K Fleischhaus bastey.
L Brücken bastey.
M St Ignatius bastey.
N St Franc. Xaviers bastey.
O St Iacobs bastey.
P Bastey Barahono S. Phe.
Q St Isabellen bastey.
R St Lorenz bastey.
S St Iosephs bastey.
T Bastey Media Luna.
V St Michael von Camboa bastey
X Castell St Philipp von Baragas.
Z Hospital St Lazarus.
1 Comptor thor.
2 Brücken thor.
3 St Catharinen thor.
4 St Dominicus thor.
5 Pfoertchen Mayoco.
6 Fleischhaus pfoertchen.
7 Thor Media Luna.
8 Koenigs pfoertchen.
9 Pulver magazin.
10 Cisternen.
11 Gefængniß.
12 Communications brücken.
13 Dom kirche.
14 St Dominicus.
15 St Augustin.
16 St Iohann de Dios.
17 Iesuiter collegium.
18 Neue Iesuiter kirche.
19 Gnaden kirche.
20 St Diego.
21 St Claren kloster.
22 St Theresien kloster.
23 St Franciscus.
24 Die H. Dreyeinigkeits parochie.
25 St Rochus Einsiedlerey.
26 Haus, wo man die Observationen gemacht.
27 Das Schlachthaus.
28 Das Fleischhaus.
29 Sanct Ioribio.

GRUNDRISS
der Stadt CARTHAGENA in INDIEN
im 10 Gr. 25 Min. 48 Sec. Norder breite, und 301 Gr. 19 Min. 36 Sec. Længe nach dem Meridian von Teneriffa gerechnet, deren Lage auf der nordlichen Küste des mittæglichen America ist: auf Befehl Sr. Koenigl. May. in Spanien 1735 aufgenommen.

Maas Stab von 200 Toisen.
100 200 300 400 500
100 200 Ruthen.

Der Ziegenhirt od. El Cabrero

Isle de Manga

El Pastelillo

Chambacu Grande

PLAN
de la Ville de
CARTHAGENE
des INDES,
Située par les 10 Deg. 25 Min. 48 Sec. de latitude Boréale, et par les 301 Deg. 19 Min. de Longitude comptée du Meridien de Teneriffe: où l'on voit la Situation de cette Ville sur la Côte Nord de l'Amerique Meridionale. Leve par ordre du Roi en 1735.

Echelle de 200 Toises.
100 200
100 200 300 400 500
Verges.

A Bastion de Ste Marie.
B Bastion de la Croix.
C Bastion de St Charles.
D Bastion de la Merci.
E Bast. de Ste Claire.
F Bast. de Ste Catherine.
G Bast. de St Luc.
H Bast. de Philipe Martyr.
I Bast. de St Jean.
J Bast. de St Vincent.
K Bast. de la Boucherie.
L Bast. du Pont.
M Bast. de St Ignace.
N Bast. de St Fr. Xavier.
O Bast. de St Jacques.
P Bast. Barahono St Phe.
Q Bast. Ste Isabelle.
R Bast. St Laurent.
S Bast. St Ioseph.
T Bast. de la demi-Lune.
V Bast. de St Michel de Camboa
X Fort des St Phil. de Baragas.
Z Hôpital de St Lazare.
1 Porte de la Contaderie.
2 Porte du Pont.
3 Porte de Ste Catherine.
4 Porte St Dominique.
5 Poterne de Mayoco.
6 Poterne de la Boucherie.
7 Porte de la demi-Lune.
8 Poterne du Roi.
9 Magazin à poudre.
10 Citernes.
11 Prison.
12 Ponts de communication.
13 l'Eglise Cathedrale.
14 Santo Domingo.
15 St Augustin.
16 St Juan de Dios.
17 Collége des Jesuites.
18 Eglise neuve des mêmes.
19 la Merci.
20 San Diego.
21 Ste Clara, ou Clairines.
22 Ste Therese.
23 St François.
24 Paroisse de la très Ste Trinité.
25 Hermitage de St Roch.
26 Maison ou l'on a fait les observations.
27 la Tuerie.
28 la Boucherie.
29 St Toribio.

G

tablir, mais enviée des Etrangers, qui excités, ou par ſon importance, ou par ſes richeſſes, l'ont envahie, priſe, & ſaccagée pluſieurs fois.

La premiere invaſion arriva peu de tems après ſa fondation en 1544 par certains Avanturiers *François* guidés par un *Corſe* de nation, qui y ayant fait un long ſéjour, les mit au fait de ſa ſituation, & leur enſeigna par quel côté ils pouvoient entrer & s'en rendre maîtres, comme en effet ils le firent. La ſeconde fois, par *François Drak*, appellé *le Deſtructeur des nouvelles conquêtes*, en 1585. Ce Pirate, après l'avoir abandonnée au pillage, y fit mettre le feu, & ayant réduit en cendres la moitié de cette Colonie, il voulut bien épargner le reſte pour 120000 ducats d'argent que les Colonies voiſines donnerent pour rançon.

Elle ſouffrit une troiſiéme invaſion en 1697 de la part des *François* ſous la conduite de Mr. *de Pointis*, qui ſe rendit devant la Place avec un gros armement, conſiſtant en partie en *Flibuſtiers*, ſorte de Pirates ſujets du Roi de *France*, & protégés par ce Monarque: ayant débarqué ſon monde, emporté la Fortereſſe de *Boca-Chica*; & rendu l'entrée du Port libre, il mit le ſiége devant le Fort de *St. Lazare*, & l'ayant emporté, la Ville battit la chamade. La capitulation ne la ſauva pas du pillage auquel la cupidité l'avoit condamnée. Quelques-uns ont attribué la facilité de cette conquête à une intelligence ſecrette entre le Gouverneur de la Place & *Pointis*; & ce qui augmenta le ſoupçon, fut que celui-là s'embarqua ſur l'Eſcadre ennemie avec tous ſes tréſors, qui avoient été exemts du pillage.

La Ville eſt ſituée ſur une Ile de ſable, qui formant un paſſage étroit du côté du Sud-Oueſt, ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra-Bomba*, juſqu'à *Boca-Chica*. La gorge qui les joint aujourd'hui, étoit autrefois l'entrée de la Baye, & ſubſiſta ainſi longtems; mais l'ordre étant venu de la fermer, il n'eſt reſté que l'entrée de *Boca-Chica*, qui même a été comblée depuis la derniere entrepriſe que les *Anglois* ont faite contre cette Place durant la derniere guerre, leſquels s'étant rendu maîtres des Forts qui la défendoient, entrerent par-là, & le devinrent bientôt de la Baye, eſpérant de l'être auſſi inceſſamment de la Ville: mais ils ſe tromperent prodigieuſement; car ils furent repouſſés, & obligés de ſe retirer avec honte & un perte très-conſidérable. Ce ſuccès fut cauſe qu'on eut ordre de rouvrir l'ancienne entrée, & c'eſt par-là que tous les Vaiſſeaux entrent aujourd'hui dans la Baye. Du côté du Nord-Eſt, la terre eſt de-même fort reſſerrée, n'ayant que la largeur de 35 toiſes d'une Mer à l'autre proche de la muraille; mais le terrein s'élargiſſant forme une autre Ile à ce côté, &

toute la Ville eſt exactement environnée de la Mer, excepté dans ces deux endroits, qui ſont même fort petits. Un pont de bois qui eſt à l'Eſt de la Ville ſert de communication à un grand Fauxbourg qu'ils appellent *Xéxémani*, bâti ſur une autre Ile, & qui communique à la terre-ferme par un autre pont de bois. Les fortifications de la Ville, & celles qui défendent le Fauxbourg, ſont à la moderne, & revêtues de bonnes pierres de taille. La Garniſon en tems de paix conſiſte en dix Compagnies de Troupes réglées de 77 hommes chacune, y compris les Officiers. Il y a auſſi un Corps de Milice compoſé de Compagnies Bourgeoiſes.

Du côté de *Xéxémani*, à une petite diſtance de ce Fauxbourg, eſt une Colline d'une hauteur médiocre, ſur laquelle eſt un Fort nommé le Fort de *San Lazaro*, qui commande toute la Ville & ſon Fauxbourg. La Colline a de hauteur 20 à 21. toiſes, ayant été meſurée géométriquement. Cette Colline eſt accompagnée de pluſieurs autres, qui s'étendent à l'Eſt, & s'élévent au-deſſus d'elle. Celles-ci ſont terminées par une autre plus élevée encore, appellée le Mont *de la Popa*, qui a 84 toiſes de haut, & ſur le ſommet duquel eſt bâti un Couvent d'*Auguſtins* Déchauſſées, ſous le nom de *Noſtra Sennora de la Popa*. On jouït dans cet endroit d'une vue admirable; car n'y ayant rien qui la borne, elle s'étend fort au loin ſur les Campagnes & ſur la Côte.

La Ville & ſes Fauxbourgs ne ſont pas moins beaux en-dedans Les rues en ſont droites, larges & toutes pavées; les maiſons bien bâties, la plupart d'un ſeul étage ſans le rez-de-chauſſée, les appartemens bien diſtribués, & toutes bâties de pierres & de chaux, excepté quelques-unes qui ſont de briques. Toutes ont des balcons & des treillis ou jalouſies de bois, matiere plus durable pour ces ſortes d'ouvrages que le fer; car celui-ci eſt bientôt rouillé & détruit par l'humidité, & par des vents nitreux, qui rendent les murailles enfumées, & ſont cauſe que les édifices paroiſſent toujours ſales en dehors.

Les Egliſes & Couvens qui ſont dans la Ville ſont l'*Igléſia Mayor*, ou Cathédrale, la Paroiſſe *de la Trinité* au Fauxbourg, bâtie par l'Evêque *Don Gregorio de Molléda*, qui a auſſi fondé dans la Ville en 1734 une Succurſale dédiée à *San Toribio*. Les Ordres Religieux qui ont des Couvens à *Carthagéne*, ſont celui de *St. François* dans le Fauxbourg, de *St. Dominique*, de *St. Auguſtin*, la *Merci*, de *St. Diégo* Recollets, un Collége de *Jéſuites*, & l'Hôpital de *San Juan*. Les Monaſteres de Filles ſont ceux de *Ste. Claire* & de *Ste. Théréſe*. Toutes ces Egliſes & Couvens

ſont

ſont d'une aſſez bonne architecture, & aſſez grands. Dans les ornemens ſervant au Culte on remarque ſeulement quelque pauvreté, & tous ne ſont pas d'une décence convenable. Les Communautés, & en particulier celle de *St. François*, ſont fournies d'un nombre ſuffiſant de ſujets, tant *Européens* que *Créoles* blancs, & *Indiens* du Pays.

Carthagéne avec ſon Fauxbourg fait une Ville comme celle du troiſiéme rang en *Europe*; elle eſt bien peuplée, quoique la plus grande partie de ſes habitans ſoit de race *Indienne*. Elle n'eſt pas des plus riches de ces Contrées; car outre les pillages qu'elle a ſoufferts, comme on n'y cultive ni n'exploite aucune Mine, on n'y voit guere d'autre argent que celui qu'on y fait tenir de *Santa-Fé* & de *Quito*, par voye de remiſe, pour les gages du Gouverneur, & des Officiers Civils & Militaires, & pour la ſolde des Troupes que le Roi y tient en garniſon: cependant il s'y trouve des perſonnes qui ſe ſont enrichies par le Commerce, & qui ſont logées d'une maniere convenable à leur opulence.

Le Gouverneur fait ſa réſidence dans la Ville, & a été indépendant dans le Gouvernement Militaire juſqu'en 1739. A l'égard des Affaires Civiles on peut appeller à l'audience de *Santa-Fé*, le Roi ayant érigé dans cette derniere Ville, cette même année 1739, un Officier ſupérieur ſous le titre de Viceroi de la *Nouvelle Grenade*. Celui qui a été revêtu le premier de cette Viceroyauté, c'eſt *Don Séhaſtian de Eſlava*, Lieutenant-Général des Armées du Roi; le même qui a défendu *Carthagéne* contre la puiſſante invaſion des *Anglois* en 1741, & qui les força, après un long ſiége, à ſe retirer & à laiſſer la Ville libre.

Il y a à *Carthagéne* un Evêque, dont la Juriſdiction ſpirituelle s'étend auſſi loin que le Gouvernement Militaire & Civil. L'Evêque & les Prébendiers forment le Chapitre Eccléſiaſtique. Il y a auſſi un Tribunal de la *Sainte Inquiſition*, dont la juriſdiction s'étend juſqu'aux trois Provinces de l'Ile *Eſpagnole* où il fut d'abord établi, & ſur *Tierra Firme* & *Santa-Fé*.

Outre ces Tribunaux, il y a un Magiſtrat Séculier, compoſé de Régidors, parmi leſquels on élit tous les ans deux Alcaldes, pour la Juſtice & Police de la Ville: ces deux charges ſont d'ordinaire deſtinées aux perſonnes les plus diſtinguées parmi les habitans.

Il y a auſſi un Tréſor Royal à *Carthagéne*, & deux Officiers des Finances du Roi, qui ſont un Maître-des-Comptes, & un Tréſorier. Ce ſont eux qui perçoivent tous les Droits Royaux & Deniers du Roi, & qui les diſtribuent. Enfin il y a encore un Homme de Loi, avec le titre

d'*Au-*

d'*Auditeur des Gens de guerre*, lequel a auſſi une eſpéce de Jurisdiction.

La Jurisdiction du Gouvernement de *Carthagéne* s'étend par l'Orient juſques aux bords de la large & profonde Riviere appellée *Rio de la Magdalena*; d'où elle s'étend au Sud juſques aux confins de la Province d'*Antioquia*, & au Couchant, la Riviere de *Darien* lui ſert de bornes. Au Septentrion elle s'étend juſqu'à l'Océan tout le long des côtes entre les embouchures de ces deux Rivieres. Ce Gouvernement, ſelon la plus commune opinion, a de l'Orient à l'Occident 53 lieues, & du Midi au Septentrion 85. On trouve dans cet eſpace pluſieurs Vallées fertiles appellées, aux *Indes*, *Savanes*, telles que celles de *Zamba*, de *Zenu*, *Tola*, *Mompoſe*, la *Barranca*, & autres; où il y a diverſes Peuplades, grandes & petites, compoſées d'*Européens*, de *Créoles Eſpagnols*, & d'*Indiens*. C'eſt une tradition dans le Pays, que tous ces lieux, auſſi-bien que *Carthagéne*, abondoient en Or avant l'arrivée des *Chrétiens*; & quoiqu'on voye encore des traces des anciennes Mines de ce métal dans les lieux de *Simiti*, *San Lucas*, & de *Guamaco*, il eſt certain qu'elles ſont entiérement négligées, peut-être parce qu'elles ſont épuiſées. Mais ce qui ne contribuoit pas moins alors à la richeſſe de cette Contrée, c'eſt le commerce qu'elle faiſoit avec les Pays voiſins, d'où elle tiroit, en échange de ce métal, tous les ouvrages que l'induſtrie y fabriquoit & dont ces Pays avoient beſoin. Ce prétieux métal étoit la plus commune parure des *Indiens* tant hommes que femmes.

CHAPITRE III.

Deſcription de la Baye de Carthagéne *des* Indes, *ſa grandeur, ſa diſpoſition, & ſes marées.*

LA Ville de *Carthagéne* a une des meilleures Bayes qu'on puiſſe voir, non ſeulement ſur cette côte, mais même dans tous les parages connus de ce Continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue Nord-Sud, beaucoup de fond & bon. L'air y eſt toujours fort ſerein, deſorte qu'on n'y ſent pas plus d'agitation que ſur une Riviere tranquille. Néanmoins, en y entrant, il eſt néceſſaire de bien gouverner, à cauſe de quelques baſſes qui s'y trouvent, & où il y a ſi peu de fond que les moindres Bâtimens y échouent. Pour prévenir ce danger, il eſt à propos de prendre un Pilote du Port avant que d'y entrer. C'eſt auſſi pour cette raiſon que le Roi en entre-

GRUNDRISS
von der BAY CARTAGENA in INDIEN

im 10 Gr. 25 M. 48 Sec. Norderbreite und im 301 Gr. 19 M. 38 S. der Laenge von der Insel Tenerifa an der nördlichen Küste des Mittäglichen America

Auf Befehl des Koenigces in Spanien im J. 1735 aufgenommen.

PLAN

De la BAYE de CARTHAGENE des Indes, par les 10 Deg. 25 Min. 48. Sec. de Latitude Nord, 30 Deg. 301 M. 38. Sec. de Longitude comptée de l'Isle de Teneriffe. Ladite Baye étant située à la Côte Septentrionale de l'Amerique Meridionale.

Levé par ordre du Roy en 1735.

Maaß-stab von 1000 Toisen
100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000
Echelle de 1000 Toises
Maaß-stab von 3000 Castilianischen Ruthen
1000 2000 3000
Echelle de 3000 Toises Castillanes.

Bucht Marais
Aquila
Laguinta
Basques
Lapona
Flores
Lazan
S. Phil.e de Barr.
Cartagena
Buenabista od. gute Aussicht
Canal de Panguica
Canal Panguica
Pinear
Kome de Cal od. Kalkofen
Canal de Laus
Kome de Cal
Canal Laus
Fourn Chaup
Dorf Baxane
Baxane Village
Boca Chica
Alte Mundung
Marais profs fond
Tiefer Pfuhl od. Bucht
Herrera
Pocura
El barradero
Elmamonal
Bocagrande
Kleine Mundung
I. Bruxas
Untiefen de la Cruz
Basse de la Cruz
I. Grues
Baf. Perico
I. Manzanillo od. I. de Manzanillo
Jamaica
Castel S. Cruz
Fort de Ste Croix
Golfe de Tierra Bonba
Meerbusen von Tierra Bonba
Tierra Bonba
Buchten Manbas
Ganbas
I. Salat
Neues Dorf
Ziegel Hütten der Jesuiten
Briquerie des Jesuites
Geschlossene Mundung
Boca cerrada ou Entrée fermée
St. Ludwigs Castel
Fort St. Louis
B. S. Jago
B. S. Philippe
Port de Cambra
Fort Cambra
Kleine Mündung
Boca Chica

entretient un qui a ſoin de marquer ces endroits dangereux quand le beſoin l'exige.

On entroit dans la Baye, comme il a déja été dit, par le Canal étroit de *Boca-Chica*, nom convenable à ſa petiteſſe (car *Boca-Chica* en *Eſpagnol* ſignifie bouche petite) puiſqu'il n'y pouvoit paſſer qu'un Vaiſſeau à la fois, encore faloit-il qu'il raſât la terre de bien près. Cette entrée étoit défendue par un Fort nommé *San Luis de Boca-Chica*, bâti du côté de l'Eſt, à l'extrémité de *Tierra-Bomba*, & par un autre Fort nommé de *St. Joſeph*, ſitué du côté oppoſé dans l'Ile de *Baru*. Celui-là, après avoir ſoutenu une rude attaque par mer & par terre de la part des *Anglois*, dans les dernier ſiége, & ayant été canonné pendant 11 jours, ſe trouva enfin ſans défenſes, ſes parapets démolis, ſon Artillerie toute démontée, & enfin abandonné. Les Ennemis s'en étant ainſi rendus maîtres, s'ouvrirent l'entrée, & paſſerent au fond de la Baye avec toute leur Eſcadre & leur Armement; mais par la précaution & la diligence des nôtres, ils trouverent toute l'Artillerie du Fort de *Santa Cruz*, enclouée. Ce Fort s'appelloit auſſi le *Grand Fort* à cauſe de ſa grandeur, & il dominoit tous les Navires qui donnoient fond dans la Baye. Les Forts de *Boca-Chica*, de *St. Joſeph*, & deux autres, l'un nommé *Munzanillo*, & l'autre *Paſtelillo*, lors de la levée du ſiége & de l'évacuation du Fort, furent démolis par l'Armée ennemie, déſeſpérée du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. Ce fut le ſuccès de cette invaſion, qui, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, a fait penſer, s'il ne ſeroit pas mieux de fermer & rendre impraticable l'entrée de *Boca-Chica*, & d'ouvrir l'ancien Canal, en le fortifiant de maniere qu'il ne fût pas facile aux Eſcadres ennemies de le forcer.

Les marées de la Baye ne ſont rien moins que régulieres, & l'on peut dire la même choſe, à peu de différence près, de celles de toute la côte. On remarque d'ordinaire qu'elle monte pendant un jour entier, & qu'elle baiſſe enſuite dans 4 ou 5 heures. Le plus grand changement qu'on obſerve dans ſa hauteur eſt de deux pieds, ou deux pieds & demi, quelquefois-même il eſt moins ſenſible, & ne ſe remarque que par les flots que l'eau pouſſe. Et c'eſt alors qu'il eſt dangereux d'échouer, malgré la ſérénité qu'y régne, & qu'il n'y ait pas le moindre changement de tems; mais la raiſon eſt que le fond étant de vaſe, quand un Bâtiment vient à s'y aſſabler, il faut néceſſairement l'alléger pour le remettre à flot.

Du côté de *Boca-Chica*, & à deux lieues & demie de diſtance, on trouve un bas-fond de gravier & de gros ſable, où il n'y a pas en pluſieurs endroits plus d'un pied & demi d'eau. En 1731. le Vaiſſeau de guerre

le Conquérant partant de *Carthagéne* pour *Portobello*, & paſſant par ce bas fond, eut le malheur de toucher, & fut en grand danger de périr; mais il fut favoriſé par le grand calme qui régnoit en mer, & il s'en tira heureuſement. Quelques-uns prétendoient que ce banc étoit connu & diſtinguée des autres par le nom de *Salmédina*, mais tous les Routiers qui étoient dans le Navire, s'inſcrivirent en faux contre ce ſentiment, & aſſurerent qu'avant que le Vaiſſeau touchât, il le leur avoit été inconnu. Les Pilotes & les Routiers remarquerent, pendant que le Vaiſſeau étoit aſſablé, que *Notre Dame de la Popa* étoit à l'Eſt-Nord-Eſt, deux degrés vers le Nord; le Fort de *San Luis de Boca-Chica* à l'Eſt Sud-Oueſt à trois lieues & demie ou à peu près, & la pointe Septentrionale de l'Ile de *Voſaria* au S. ¼ S. O. Bien entendu que ces remarques ſont faites ſur les rumbs apparens de l'Aiguille.

La Baye abonde en Poiſſons de diverſes eſpéces, ſains & de fort bon goût: les plus communs ſont les Aloſes, qui à-la-vérité ne ſont pas d'une grande délicateſſe: des Tortues en grande quantité, fort groſſes, & d'un goût agréable. Il s'y trouve auſſi beaucoup de *Taburous* ou *Requins*, animal monſtrueux & dangereux pour les Gens de mer, puiſqu'ils attaquent les hommes qui ont le malheur de tomber dans l'eau, & même dans les barques, & les dévorent en un inſtant.

Les Matelots des Navires qui s'arrêtent quelque tems dans la Baye, ſe divertiſſent à la pêche de ce monſtre, avec des hameçons pendus au bout d'une chaîne. Quand ils en prennent quelqu'un, ils le mettent en piéces, ſans pouvoir s'en régaler, car leur chair n'étant que graiſſe n'eſt bonne qu'à faire de l'huile. On en a vu qui avoient quatre rangs de dents molaires: ceux qui ne ſont pas ſi vieux n'en ont ordinairement que deux. Il eſt ſi vorace qu'il avale toutes les immondices qu'on jette des Vaiſſeaux dans la mer. J'en ai vu un qui avoit dans l'eſtomac le corps entier d'un chien, dont il n'avoit encore digéré que les parties le plus molles. Les Naturels du Pays prétendent avoir vu auſſi dans la Baye, des *Caymans*, ſorte de *Lézard* monſtreux & amphibie; mais comme cet animal n'aime que l'eau de Riviere, il eſt probable que ſi on en voit dans l'eau de Mer, ce ne peut être que très-rarement.

C'eſt dans cette Baye qu'arrivent les Gallions. Ils y demeurent juſqu'à ce que celui du *Pérou* ſoit arrivé devant *Panama*. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils lévent l'ancre & ſe rendent à *Portobello*, ou *Portovelo*, & à la fin de la Foire qui s'y tient, ils reviennent dans la Baye, y font les vivres & proviſions qui leur ſont néceſſaires pour leur retour, & le plus

plutôt qu'ils peuvent ils remettent à la voile. Pendant leur abſence la Baye eſt fort ſolitaire, n'y ayant que quelques Bâtimens du Pays, en petit nombre; ce ne ſont même que quelques Balandres & Felouques, qui ne s'arrêtent que pour ſe carêner & ſe radouber, afin de continuer leur voyage vers les lieux d'où elles ſont venues.

CHAPITRE IV.

Des Habitans de Carthagéne; *de leur qualité, différence des* Caſtes *ou* Races, *& leur origine; Génie & Coutumes.*

APrès avoir donné une deſcription aſſez détaillée de la Ville de *Carthagéne*, il nous paroît convenable de dire un mot de ſes Habitans. On les diviſe en diverſes *Caſtes* ou *Races*, formées par l'union des Blancs avec les Négres & les *Indiens*. Nous traiterons de chacune ſelon ſon rang.

Les Blancs qui habitent à *Carthagéne*, ſe peuvent diviſer en deux eſpéces: l'une d'*Européens*, & l'autre de *Créoles*, ou de Blancs nés dans le Pays. Les premiers ſont communément appellés *Chapetons*, & le nombre en eſt peu conſidérable, vu que la plupart, ou s'en retournent en *Europe* après avoir acquis un certain fond, ou paſſent plus avant dans les Provinces intérieures pour augmenter leur petite fortune. Ceux qui ſe ſont fixés à *Carthagéne*, y font tout le commerce, & vivent dans l'opulence, tandis que les autres habitans ſont miſérables, & réduits à vivre du travail de leurs mains. Les familles des *Créoles* blancs poſſédent les Terres ou Champs, & il y en a quelques-unes de grande diſtinction, comme étant deſcendues d'ayeux venus dans le Pays pour y exercer des emplois conſidérables, & qui y ayant amené leurs familles avoient jugé à propos de s'y fixer. Ces familles ſe ſont maintenues dans leur luſtre, en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux, ou avec des *Européens* qui ſervent ſur les Gallions. Il eſt vrai qu'il y en a quelques-unes qui commencent à décheoir.

Il y a auſſi d'autres familles de Blancs pauvres, qui ſont ou entées ſur des familles *Indiennes*, ou du-moins alliées avec elles, de maniere qu'il y a quelque mêlange dans leur ſang; mais quand la couleur ne les trahit pas, cela leur ſuffit pour ſe croire heureux, dès-qu'ils jouïſſent de l'avantage d'être Blancs.

Paſſons maintenant aux Eſpéces qui doivent leur origine au mêlange

des Blancs avec les Noirs, ou Négres. Nous commencerons par les *Mulâtres*, ſi connus de tout le monde, qu'il ſeroit ſuperflu d'expliquer la ſignification de ce nom: après ceux-là vient la troiſiéme Eſpéce ou Claſſe, appellée *Claſſe* des *Tercerons*, qui proviennent de l'union des Mulâtreſſes avec les Blancs, ou des Blanches avec les Mulâtres, & commencent à approcher des Blancs, bien-que leur couleur les décéle. La Claſſe des *Quarterons*, ou quatriéme Claſſe, provient du mêlange des Blancs avec la Claſſe des *Tercerons*; la derniere enfin, ou la Claſſe des *Quinterons*, vient du mêlange des Blancs avec les *Quarterons*, ou quatriéme Claſſe. Quand ils ſont arrivés à cette Claſſe, il n'eſt plus queſtion de race Négre, & l'on ne peut plus les diſtinguer des Blancs ni pour leurs manieres, ni pour leur couleur, & qui plus eſt les Enfans d'un Blanc & d'une *Quinteronne* ſont appellés *Eſpagnols*, & on les regarde comme hors de toute race de Négres, quoique leurs Grands-peres, qui ſouvent ſont encore en vie, ne different guere des Mulâtres. Ils ſont ſi jaloux de l'ordre de leurs *Caſtes* ou Race, que ſi par hazard on s'y méprend, & qu'on les traite un degré plus bas, ils s'en formaliſent, & le tiennent à injure, quelque éloigné qu'on ait été de les vouloir offenſer. Ils reprennent ceux qui ont commis cette faute par mégarde, & leur diſent qu'ils ne ſont pas tels qu'ils les ont nommés, & qu'ils eſperent qu'on ne voudra pas les priver d'un bien que la fortune leur a fait. Avant que d'arriver à la Claſſe des *Quinterons*, il y a pluſieurs obſtacles qui quelquefois les en éloignent; car entre le Mulâtre & le Négre, il y a encore une Race intermédiaire qu'ils appellent *Sambo*, laquelle eſt formée du mêlange de ces deux races avec le ſang *Indien*, ou des deux races mêmes. On les diſtingue auſſi par la race de leurs Peres. Entre les *Tercerons* & les *Mulâtres*, les *Quarterons* & les *Tercerons*, & ainſi de ſuite, ſont ceux qu'ils appellent *Tente en el Ayre*, comme qui diroit *les Enfans en l'air*, parce qu'ils n'avancent, ni ne reculent. Les Enfans nés du mêlange des *Quarterons*, ou des *Quinterons* avec le ſang *Mulâtre* ou *Terceron*, ſont appellés *Salto atrás*, c'eſt-à-dire, *Saut en arriere*; parce qu'au-lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, & ſe ſont rapprochés de la *Caſte*, ou Race des Négres. De-même tous les Enfans iſſus du mêlange depuis le Négre juſqu'au *Quinteron* avec le ſang *Indien*, ſont nommés *Sambos* de *Négre*, de *Mulâtre*, de *Terceron*, &c.

Ce ſont-là les *Caſtes* ou Races les plus connues & les plus communes; non qu'il n'y en ait beaucoup d'autres qui proviennent de l'union des uns avec les autres; mais les eſpéces ſont ſi différentes & en ſi grand nombre, qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes à quelle Claſſe ils appartiennent, & qu'on

ne voit les dans les rues de la Ville, dans les qu'eux *Eſtancias* * & dans les Villages. C'eſt par hazard que l'on rencontre des Blancs dans ces endroits, ſur-tout des femmes; car celles qui n'ont pas renoncé à toute pudeur, vivent fort retirées dans leurs maiſons.

Ces *Caſtes* ou *Races*, à compter depuis les Mulâtres juſques aux *Quinterons*, ſont toutes vêtues à l'*Eſpagnole*, & les unes & les autres d'habits fort légers, à cauſe de la chaleur du Climat. Ils n'exercent que des Arts Méchaniques dans la Ville. Les Blancs, *Créoles* & *Chapetons*, regardent ces occupations comme fort au-deſſous d'eux, & ne s'adonnent qu'au Commerce; mais comme la fortune ne prodigue pas également ſes faveurs, & que pluſieurs ne peuvent ſe ſoutenir par le crédit, on en voit qui aiment mieux vivre dans la miſere, que d'exercer les profeſſions qu'ils ont appriſes en *Europe*; & qui bien éloignés d'acquérir les richeſſes dont ils s'étoient flattés au ſeul nom des *Indes*, tombent dans la derniere indigence.

Parmi toutes ces *Caſtes* ou *Races*, celle des Négres n'eſt pas la moindre. On les diviſe en deux Claſſes, en Négres Libres, & en Négres Eſclaves; & on les ſubdiviſe encore en *Créoles* & en *Bozales*, ou nouveaux-venus; une partie de ces derniers eſt employée à la culture des *Haziendas* † ou *Eſtancias*. Ceux qui habitent dans la Ville y ſont employés aux travaux les plus rudes; au moyen de quoi ils gagnent leur vie, en payant néanmoins à leurs Maîtres une certaine portion de leur ſalaire par jour, & du peu qui leur reſte il faut qu'ils ſe nourriſſent. La violence des chaleurs ne leur permet pas de porter aucun habillement, & par conſéquent ils vont tout nuds, à la réſerve d'un petit pagne, ou morceau de toile de coton qu'ils portent pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les Eſclaves Négreſſes n'ont pas d'autre habillement. Les unes vivent dans les *Eſtancias*, mariées avec les Négres qui cultivent ces champs; & les autres dans la Ville, où elles gagnent à vendre dans les places les choſes comeſtibles, & à porter par la Ville les fruits, les confitures du Pays, & divers autres mêts tels que les gâteaux ou bignets de Maïz, & la Caſſave dont on fait le pain pour les Négres. Celles qui ont de petits Enfans, & qui les nourriſſent, comme elles font preſque toutes, les portent ſur les épaules, pour qu'elles puiſſent agir & avoir les bras libres.

Quand

* *Eſtancias* ſignifie proprement *ſéjour*, lieu où l'on s'arrête pour repoſer; mais à *Carthagéne* il s'entend pour une Maiſon de Campagne, qui quelquefois forme un Village conſidérable, à cauſe de la quantité des Eſclaves, qui en dépendent.

† *Hazienda*, ſignifie en cet endroit une Maiſon de Campagne avec les terres, qui en dépendent. Il a auſſi d'autres ſignifications qui ne viennent pas à notre ſujet.

Quand ces Enfans veulent téter, elles leur préſentent la mamelle, ou par-deſſous l'aiſſelle, ou par-deſſus l'épaule, & ainſi ſans les remuer de leur place elles leur donnent l'aliment qu'ils déſirent. Cela paroîtra incroyable à quiconque ne l'a pas vu; mais ſi l'on conſidere que ces Créatures laiſſent croître leurs mamelles ſans les gêner en aucune façon, & qu'il y en a à qui elles pendent au-deſſous de la ceinture, on ne trouvera pas étrange qu'elles puiſſent les jetter par-deſſus les épaules, pour que l'enfant les puiſſe ſaiſir.

L'habillement des Blancs, tant hommes que femmes, eſt peu différent de celui qu'on porte en *Eſpagne*. Les perſonnes en charge ſont vêtues comme on l'eſt en *Europe*, avec cette différence que tous leurs habits ſont fort légers, deſorte que pour l'ordinaire ils portent des veſtes de toile fine de *Bretagne* & les culotes de même : les pourpoints ſont de quelque étoffe fort mince, ordinairement de tafetas uni de toute couleur, dont l'uſage eſt général ſans exception de perſonne. Les perruques ne ſont point en uſage en cette Ville, & dans le tems que nous y étions, il n'y avoit guere que le Gouverneur & quelques Officiers de la Ville qui en portaſſent; mais le nombre en étoit fort petit. On n'y porte pas non plus de cravates; on ſe contente de fermer le col de la chemiſe avec quelque gros bouton d'or, mais le plus ſouvent on le laiſſe ouvert. Ils portent ſur la tête un bonnet blanc de toile fine; pluſieurs vont auſſi nu-tête, & ſe coupent les cheveux au chignon. Ils ont la coutume de porter des éventails pour s'éventer. Ces éventails ſont tiſſus d'une eſpéce de palme fine & fort déliée en forme de demi-lune avec un bout de la même palme qui ſert de manche. Ceux qui ne ſont pas Blancs, ni d'une famille diſtinguée, portent une cape ou eſpéce de manteau, & des chapeaux ronds. Quelques-uns, quoique Mulâtres & quelquefois même Négres, s'habillent comme les *Eſpagnols* & comme les plus diſtingués du Pays.

Les femmes *Eſpagnoles* portent une ſorte de jupe qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend de-là juſqu'aux talons; elles l'appellent *Polléra*. Elle eſt de tafetas uni & ſans doublure, les chaleurs ne leur permettant pas d'en uſer autrement. Un pourpoint, leur deſcend du haut du corps juſqu'au milieu. Elles ne le portent que dans la ſaiſon qu'elles nomment Hiver, en Eté elles le quittent & ne le peuvent ſouffrir. Elles ſe lacent toujours pour ſe couvrir la poitrine. Quand elles ſortent du logis elles prennent la mantille & la jupe, & ont coutume, lorſquelles vont à la Meſſe les jours de Preceptes, de le faire dès les trois heures du matin, pour éviter la chaleur qui commence avec le jour.

Les

Les femmes qui ne ſont pas exactement de race Blanche mettent par-deſſus la *Polléra* une *Baſquigne*, ou Jupe de tafetas de la couleur qu'il leur plait, mais jamais noire. Cette jupe eſt toute percée de petits trous pour laiſſer voir celle qui eſt par-deſſous. Elles ſe couvrent la tête d'une eſpéce de bonnet qui reſſemble à une mitre. Il eſt de toile blanche & fine, fort garni de dentelles. A force d'empois elles parviennent à le faire tenir tout droit ſur la tête. Il eſt terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front. Elles appellent ce bonnet *Pagnito*, & ne ſortent jamais ſans cette coifure. Les Femmes de condition, & en général toutes les Blanches, ſont vêtues de même dans leur négligé; mais cet habillement leur ſied mieux qu'aux autres, comme leur étant plus naturel. Elles ne portent jamais de ſouliers ni dedans ni hors de la maiſon, mais ſeulement une eſpéce de mules où il n'entre que la pointe du pied. Quand elles ſont dans leurs maiſons, tout leur exercice conſiſte à ſe coucher à moitié dans leur *Jamacas* *, où elles ſe bercent & ſe brandillent pour ſe rafraîchir. Ces *Jamacas* ſont ſi à la mode en cette Ville, que dans toutes les maiſons il y en deux, trois ou davantage, ſelon la famille. Les femmes y paſſent la plus grande partie du jour, & quelquefois les hommes s'y repoſent comme les femmes, ſans ſe ſoucier de l'incommodité qu'il y a de n'y pouvoir pas bien étendre le corps.

On remarque communément dans les deux Sexes beaucoup d'eſprit & de pénétration, & cette facilité à réüſſir dans toutes les Sciences & dans tous les Arts. Dans les Jeunes-gens on apperçoit une grande envie d'apprendre, & beaucoup de diſpoſitions aux Lettres, donnant dans cet âge tendre des marques de génie qu'on n'apperçoit ailleurs que plus tard & moins communement. Cette application leur dure juſqu'à l'âge de 20 à 30 ans; mais à peine y ſont-ils parvenus, qu'ils paroiſſent oublier avec la même facilité qu'ils ont appris; & ſouvent même avant que d'arriver à cet âge, où il faut commencer à recueillir les fruits de l'étude, ils abandonnent entiérement les Sciences, par une pareſſe naturelle qui met fin à leurs progrès & détruit l'eſpérance qu'on avoit conçue de leur génie.

La principale cauſe de cette décadence, vient ſans-doute du defaut de ne ſavoir pas à quoi employer ſes lumieres, & de n'avoir aucun objet d'émulation, ne pouvant ſe flatter que leurs talens leur procurent l'avancement dû à leur travaux littéraires; car il n'y a là ni Armée de terre, ni de mer, & les Emplois Littéraires ſont en ſi petite quantité, qu'il n'eſt pas é-

ton-

* C'eſt ce qu'on appelle autrement *Hamacs*, c'eſt-à-dire, des Lits ſuſpendus. *Not. du Trad.*

tonnant que, perdant l'eſpérance de ſe pouſſer par cette voye, ils perdent auſſi l'envie de ſe diſtinguer dans les Sciences, & que tombant dans l'oiſiveté, ils donnent auſſi dans le vice, auquel ils ſe livrent juſqu'à perdre la raiſon, & à oublier tous les bons principes qu'ils peuvent avoir appris dans leur bas-âge, lorſque l'obéiſſance à leurs Parens & aux Maîtres mettoit un frein à leurs paſſions. La même diſpoſition ſe remarque dans les Arts Méchaniques, où ils réüſſiſſent avec beaucoup d'adreſſe & en très-peu de tems, ſans toutefois parvenir à un certain degré de perfection, & ſans rafiner ſur ce qu'on leur a montré. Cependant rien n'eſt ſi admirable que la précocité des eſprits dans ce Pays-là, & d'y voir parler plus raiſonnablement de petits Enfans de deux à trois ans, que ceux d'*Europe* qui en ont ſix à ſept. A cet âge, où à peine ils ont les yeux ouverts à la lumiere ſans pouvoir la diſtinguer, ils connoiſſent tout ce qui eſt renfermé dans la méchanceté.

L'eſprit des *Américains* étant plus précoce que celui des *Européens*, on croit qu'il s'affoiblit auſſi beaucoup plutôt, & que des l'âge de 60 ans ils n'ont plus ce jugement ſolide, cette pénétration, cette prudence, qui eſt commune parmi nous à cet âge; ce qui fait dire que leur eſprit baiſſe & décroît, lorſque celui des *Européens* tend à ſa plus grande maturité. Mais ceci n'eſt peut-être qu'un préjugé vulgaire, qui ne tiendra pas contre des exemples contraires, ni contre les moyens de défenſe allégués par le célébre Pere *Fr. Benoit Feyjoo dans ſon 6. Diſcours Tom. IV.* de ſon *Theatro Critico.* Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que l'expérience eſt contraire à ce ſentiment. Ceux qui ont voyagé dans ce Pays avec quelque attention, y ont trouvé de bons eſprits de tout âge, & ne ſe ſont point apperçus que 10 ans de plus altéraſſent la raiſon de perſonne, ſi ce n'eſt de ceux qui livrés aux excès du libertinage étoufoient les lumieres de leur raiſon dans le vice. En effet on y trouve des perſonnes douées d'une grande prudence, & de grands talens tant dans les Sciences ſpéculatives que pratiques, dans la Politique & la Morale, & ces ſortes de perſonnes conſervent ces avantages juſques dans un âge fort avancé.

La Charité eſt une des vertus que les habitans de *Carthagène* font éclater, & la plus commune dans toutes les conditions. Ils l'exercent particuliérement envers les *Européens* nouvellement arrivés, qui venant, comme ils diſent, pour *buſquer fortune*, ne trouvent ſouvent que la miſere, les maladies, & enfin la mort. C'eſt ici un ſujet qui me paroît mériter qu'on en faſſe mention; & quoique les circonſtances en ſoient aſſez connues à ceux qui ont été dans ce Pays, je ne laiſſerai pas d'en dire un mot, ne fût-ce que pour deſabuſer certaines gens, qui avides de poſſéder

plus

plus de bien qu'ils n'en ont dans leur Patrie, penſent qu'il ſuffit d'aller aux *Indes* pour ſe trouver tout d'un coup dans l'opulence.

Ceux qu'on appelle dans les Vaiſſeaux *Pulizons*, ſont des hommes qui ſans emplois, ſans fond, ſans recommandation, viennent comme des vagabonds, & gens ſans aveu, chercher fortune dans un Pays où perſonne ne les connoît; & qui après avoir couru longtems les rues de la Ville, ſans avoir de retraite, ni de quoi ſe nourrir, ſont enfin obligés d'en venir à la derniere reſſource, qui eſt le Couvent des Cordeliers, où on leur donne, non pas pour appaiſer leur faim, mais pour les empêcher de mourir, de la bouillie de Caſſave, qui n'étant pas un mets ſupportable pour ceux du Pays, on peut juger quel goût elle doit avoir pour de pauvres gens qui n'y ſont point accoutumés. Le coin d'une Place, ou la porte d'une Egliſe ſont des gîtes dignes de gens qui font de tels repas. Telle eſt la vie qu'ils ménent, juſqu'à ce que quelque Négociant, qui paſſe dans les Provinces intérieures, & qui a beſoin de quelqu'un pour le ſervir, les emméne avec lui; car les Marchands de la Ville, qui n'ont pas beſoin d'eux, ne font pas grand accueil à ces *Avanturiers*, qu'on peut appeller ainſi à juſte titre. Affectés par la différence du Climat, nourris de mauvais alimens, abattus, découragés, ces miſérables deviennent la proye de mille maux qu'il n'eſt pas poſſible de ſe bien repréſenter. Déſeſpérés de voir leurs projets de fortune & d'opulence s'en aller en fumée, ils prennent infailliblement la maladie appellée à *Carthagéne*, la *Chapetonnade* *, ſans avoir d'autre réfuge que la Providence Divine; car il ne faut pas ſonger à l'Hôpital de *San Juan de Dios*, où l'on ne reçoit que ceux qui payent, & d'où par conſéquent la miſere eſt un titre d'excluſion. C'eſt alors qu'on voit éclater la charité du Peuple de cette Ville. Touchées de leurs maux, les Négreſſes & les Mulatreſſes libres les accueillent, & les retirent dans leurs maiſons, où elles les aſſiſtent, & les font guérir à leurs dépens, avec autant de ſoin & d'exactitude que ſi elles y étoient obligées. Si l'un d'eux meurt, elles le font enterrer par charité, & lui font même dire des Meſſes. La fin de ces témoignages de compaſſion & de charité, c'eſt qu'après ſa guériſon, le *Chapeton* enchanté de l'amitié qu'on lui a témoignée, ſe marie avec ſa Bienfaitrice Négreſſe ou Mulatreſſe, ou avec quelqu'une de ſes filles: & le voilà établi, mais dans un état beaucoup plus miſérable que celui qu'il auroit pu ſe faire dans ſa Patrie, en y travaillant ſelon les occaſions & ſes talens.

Le

* C'eſt-à-dire la maladie des Blancs, ou la maladie du Pays. Not. du Trad.

Le desintéreſſement des *Carthagénois* eſt ſi grand, qu'on ne peut ſoupçonner ces femmes de n'avoir que le mariage pour but de leur charité envers les *Chapetons*; d'autant plus qu'il n'eſt pas rare de les voir refuſer de s'allier avec eux, pour ne pas perpétuer leur miſere: mais plutôt elles tâchent, de leur procurer l'occaſion & les moyens de paſſer plus avant dans l'intérieur du Pays; les uns à *Santa Fé*, *Popayan* & à *Quito*, & les autres au *Pérou*, ſelon qu'ils ſont portés pour quelqu'un de ces lieux-là.

Ceux qui reſtent à *Carthagéne*, ſoit qu'ils y ayent fait quelqu'un de ces mauvais mariages dont nous avons parlé, ſoit qu'ils ſe trouvent dans un autre certain état bien dangereux pour le ſalut éternel, & qui n'eſt que trop ordinaire, ſe font *Pulperos** ou *Canotiers*, ou quelque autre choſe ſemblable; mais dans tous ces métiers, ils vont ſi mal habillés & ſont ſi accablés de travail, qu'ils n'ont certainement pas ſujet d'oublier la vie qu'ils ont menée dans leur Patrie, quelque miſérable qu'elle ait pu être. Ils ſont fort heureux, quand après avoir travaillé tout le jour & une partie de la nuit, ils peuvent ſe régaler de quelques Bananas, d'un peu de gâteau de Maïz ou de Caſſave, qui leur tient lieu de pain, & d'un morceau de *Taſaje*, qui eſt de la chair de vache, ſéche & ſalée. Ils paſſent ordinairement bien des années ſans goûter de pain de froment, qui dumoins ne leur manqueroit pas en *Eſpagne*.

D'autres auſſi malheureux que ceux-là, & dont le nombre n'eſt pas petit, ſe retirent de la Ville & vont s'établir dans quelque petite *Eſtancia*, où ils ſe bâtiſſent une *Bujio* ou Cabane de paille, & vivent-là peu différens des bêtes, cultivant les grains que le Pays produit, & vendant le fruit de leur travail pour ſubvenir à leur entretien.

Ce que nous avons dit des Négreſſes & Mulatreſſes doit s'entendre de toutes les *Caſtes* ou Races, & ſe ſuppoſer, à l'égard de la charité des femmes Blanches & de tous les Blancs en général, qui dans toutes les eſpéces ſont doux & prévenans; mais il faut avouër que les femmes étant d'un naturel plus doux encore & plus compatiſſant, l'emportent ſur les hommes dans la pratique de cette vertu *Chrétienne*.

Quant aux uſages de la Nation, il y en a quelques-uns qui different ſenſiblement de ceux des *Eſpagnols*, & même de ceux qui ſe pratiquent dans

* *Pulperos* ſont des gens qui travaillent à des eſpéces de Tente, appellées en *Eſpagnol Pulperias*, & les *Canotiers* ſont les Matelots qui naviguent dans les Pirogues, pour faire le tranſport des Marchandiſes de toute eſpéce.

dans les principaux Pays d'*Europe*. Les plus remarquables ſont, l'uſage du Brandevin, celui du Cacao, du Miel & autres douceurs, & l'uſage du Tabac à fumer; à quoi il faut ajoûter quelques ſingularités, dont il ſera fait mention en leur lieu.

L'uſage du Brandevin eſt ſi commun, que les perſonnes les plus réglées & les plus ſobres, ne manquent pas d'en boire tous les matins à onze heures: leur raiſon en eſt, que cette liqueur fortifie l'eſtomac, aiguiſe l'appétit, & rétablit les eſprits diſſipés par la continuelle tranſpiration. Ils s'invitent les uns les autres *para hacer las once*, A FAIRE LES ONZE, c'eſt-à-dire, à boire le Brandevin. Mais cette coutume, qui n'eſt pas mauvaiſe quand on la pratique avec modération, dégénere en vice chez pluſieurs, que cette liqueur affriande ſi fort, qu'ils commencent *à faire les onze* en ſortant du lit, & ne finiſſent qu'en y rentrant. Les Perſonnes de diſtinction boivent du Brandevin d'*Eſpagne*, mais le petit peuple & les Négres, courent à celui du Pays, qui eſt fait du jus ou du ſuc des cannes de ſucre, & qui eſt nommé à cauſe de cela *Eau de vie de canne*, dont il ſe fait un beaucoup plus grand débit que de l'autre.

Le *Chocolat*, qui n'eſt connu-là que ſous le nom de *Cacao*, eſt ſi commun, qu'il n'y a pas juſqu'aux Négres Eſclaves qui n'en prennent réglément tous les jours après leur déjeuné, & à cette fin il y a des Négreſſes qui en portent de tout prêt dans les rues pour le vendre, & le faiſant ſeulement un peu chaufer le diſtribuent pour un *Quartillo de Real de Plata*. Mais ce n'eſt pas du *Cacao* tout pur, il y en a ſeulement une petite quantité mêlée avec du Maïz. Celui que boivent les Perſonnes de diſtinction eſt de pur *Cacao* préparé tout comme en *Eſpagne*. Ils en reprennent une heure après le repas, & c'eſt une coutume ſi inviolable qu'il ne leur arrive jamais d'y manquer. Jamais ils n'en prennent à jeun, ou du-moins ſans avoir mangé un morceau auparavant.

Les Confitures & le Miel ſont encore de leurs mets favoris. Toutes les fois qu'ils s'aviſent de vouloir boire de l'eau, ce n'eſt jamais ſans avoir mangé avant quelques confitures. Souvent ils préférent le miel aux conſerves, & autres confitures au caramel, ou ſéches; ils trouvent que le miel adoucit davantage. Ils mangent les confitures avec du pain de froment, & ils en trempent auſſi dans le chocolat; mais pour le miel ils le mangent avec des tourtes ou gâteaux de Caſſave.

Leur paſſion pour le Tabac à fumer n'eſt pas moindre, ni moins générale. Là tout le monde fume, hommes & femmes, ſans diſtinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes Blanches ne fument que

chez elles. Cette retenue n'eſt pas imitée dans les autres *Caſtes*, & les hommes de toute eſpéce n'y regardent pas non plus de ſi près. Ils ne ſavent ce que c'eſt que diſtinguer les lieux & les tems pour leur fumerie. Ils petunent en tout lieu & en toute occaſion. Leur méthode eſt de fumer de petits rouleaux de feuilles de Tabac. Les femmes tiennent dans la bouche l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elles tirent la fumée pendant un aſſez long eſpace de tems, ſans l'éteindre & ſans que le feu les incommode: une des plus grandes marques d'amitié qu'elles puiſſent donner aux perſonnes avec qui elles ont quelque rélation, & qu'elles honorent de leur eſtime, c'eſt d'allumer pour eux du tabac, & de leur en préſenter à la ronde dans les viſites qu'elles reçoivent. Ce ſeroit les desobliger & les mortifier beaucoup, que de refuſer ce préſent de leur main: auſſi ne ſe hazardent-elles pas de faire cette politeſſe à ceux qu'elles ſavent ne pas aimer le tabac. Les Femmes de diſtinction s'accoutument à fumer dès leur bas-âge, & il n'eſt pas douteux qu'elles ne contractent cette habitude par l'exemple de leurs nourrices, qui ſont les Négreſſes Eſclaves. Et cet uſage étant ſi commun parmi les Femmes de qualité, il n'eſt pas ſurprenant que les perſonnes qui arrivent d'*Europe* & qui font quelque ſéjour à *Carthagéne*, ne puiſſent réſiſter à cette eſpéce de contagion.

La Danſe eſt un des plus grands amuſemens des gens de ce Pays-là. Quand les Gallions arrivent, ou qu'il y a des Gardes-côtes ou autres Vaiſſeaux qui viennent d'*Eſpagne* dans la Baye, on ne voit que Bals dans la Ville, dans leſquels il ſe commet de grands desordres cauſés par les équipages des Vaiſſeaux qui y accourent. Ces Bals ſont appellés *Faudangos*. Quand ces divertiſſemens ſe donnent dans des maiſons de diſtinction, tout s'y paſſe dans l'ordre, & rien n'en trouble la tranquillité. Les Bals commencent par quelques danſes *Eſpagnoles*, & continuent par celles du Pays, qui ne ſont pas ſans graces ni ſans vivacité. Elles ſont accompagnées de chanſons convenables, & durent juſqu'au jour.

Les *Faudangos* ou Bals de la populace conſiſtent principalement dans des excès de Brandevin & de Vin, d'où naiſſent des mouvemens & des geſtes indécens & ſcandaleux dont ils compoſent leurs danſes; & comme dans les intervalles ils ne ceſſent de boire, il ſurvient bientôt des querelles qui cauſent de grands malheurs. Les Etrangers qui ſont dans la Ville, ſont ceux qui arrangent ces Bals & qui en font les fraix; & comme l'entrée en eſt libre, & qu'on n'y épargne pas les liqueurs à ceux qui y viennent, ils ne deſempliſſent point.

On remarque encore quelques ſingularités dans leur deuil. C'eſt-là qu'é-

qu'éclate leur luxe & leur oſtentation, ſouvent aux dépens de leur commodité. Si le défunt eſt une perſonne de diſtinction, on place ſon corps ſur un magnifique lit de parade dreſſé dans le plus bel appartement de la maiſon, & éclairé de quantité de cierges & de bougies. Il reſte-là pendant l'eſpace de 24 heures, ou davantage, & pendant ce tems les portes de la maiſon ſont ouvertes pour que les perſonnes de connoiſſance puiſſent entrer & ſortir plus librement, & généralement toutes les femmes de baſſe condition qui ont coutume de venir pleurer le défunt.

Ces mêmes femmes, vétues ordinairement de noir, viennent le ſoir dans l'appartement où eſt le corps mort. Les unes s'approchent de lui & ſe mettent à genoux. Les autres ſe tiennent debout, & toutes les bras ouverts comme pour l'embraſſer: c'eſt alors qu'elles commencent à piauler d'un ton lamentable, pouſſant de tems en tems des cris affreux dont le nom du mort eſt toujours le refrein. Après qu'elles ont bien criaillé, elles commencent, ſans changer de ton & auſſi deſagréablement, l'hiſtoire du mort, où elles rapportent ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, & n'oublient pas ſurtout ſes foibleſſes, & les commerces d'impureté qu'il peut avoir eus. Elles en font même un détail ſi fidéle & ſi circonſtancié, qu'il n'y a pas de confeſſion générale qui contienne des deſcriptions plus particulieres. Après avoir paſſé quelque tems dans cet exercice, ſe trouvant fatiguées, elles ſe retirent dans un coin de la ſale, où elles trouvent du Brandevin & du Vin, & boivent de ce qu'elles aiment le mieux. Mais à peine ont-elles quitté le mort que d'autres s'en approchent & font la même choſe que les premieres, ſe relayant ainſi continuellement juſqu'à ce qu'il n'y en ait plus qui viennent de dehors. Après que ces pleureuſes ont fini leurs piailleries, les domeſtiques, les eſclaves & les amis de la maiſon continuent la même cérémonie durant toute la nuit, ſur quoi on peut ſe figurer quel cahos ce doit être que tout cela, & quelle muſique doivent faire les hurlemens de tant de voix diſcordantes.

L'enterrement eſt accompagné des mêmes clameurs, & après que le corps eſt inhumé, le deuil continue pendant 9 jours dans la maiſon, & les *Affligés*, tant hommes que femmes, ne doivent pas s'écarter de l'appartement où ils reçoivent les *Péſames* *. Toutes les perſonnes qui ont quelque liaiſon avec les *Affligés* doivent leur tenir compagnie les 9 nuits durant, depuis le coucher du Soleil juſqu'à ſon lever. Et l'on peut dire qu'ils ſont tous véritablement affligés; ceux qui ménent deuil, le ſont de la perte du

* Complimens de condoléance.

du défunt; & ceux qui leur tiennent compagnie, ne le ſont guere moins de l'incommodité qu'ils ſouffrent.

CHAPITRE V.

Du Climat de la Ville de Carthagéne *des* Indes. *Maniere dont les Habitans diviſent les Saiſons. Maladies auxquelles ſont ſujets les* Européens *nouvellement arrivés en ce Pays; cauſes de ces maladies. Autres maladies qui affligent également les Créoles & les Chapetons.*

LE Climat de *Carthagéne* eſt exceſſivement chaud; puisque par les obſervations que nous y fîmes au moyen d'un Thermométre de la façon de Mr. de *Reaumur*, le 19 de *Novembre* 1735, la liqueur ſe ſoutint aux 1025 ½ parties, ſans varier dans les épreuves réitérées que nous fîmes à diverſes heures, que depuis 1024 juſqu'à 1026. Dans les obſervations faites la même année à *Paris* avec un Thermométre de l'invention du même Auteur, la liqueur monta le 16 de *Juillet* à trois heures du ſoir, & le 10 d'*Août* à 3 ½ à 1025 ½, & ce fut la plus grande chaleur qu'on ſentit à *Paris* de toute cette année: par conſéquent la chaleur du jour le plus chaud du Climat de *Paris* eſt continuelle à *Carthagéne*.

La nature de ce Climat ſe fait encore mieux ſentir depuis le mois de *Mai* juſqu'à la fin de *Novembre*, qui eſt la Saiſon qu'ils appellent Hiver, à cauſe que pendant ce tems-là les pluyes, les tonnerres & les éclairs y ſont ſi fréquens que d'un inſtant à l'autre on voit les orages ſe ſuccéder. Les nues ſe fondent en eau, les rues de *Carthagéne* ſont inondées & les campagnes ſubmergées. Les habitans profitent de ces circonſtances pour remplir leurs citernes. C'eſt une précaution que l'on obſerve dans toutes les maiſons, pour ſuppléer au défaut de Riviere & de Source. Outre l'eau que chacun ramaſſe pour ſoi, il y a encore de larges citernes ſur les terre-pleins des baſtions de la Place, que l'on remplit, pour que la Ville ne manque jamais d'eau. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des puits dans la Ville, mais l'eau en eſt épaiſſe & ſaumache. On l'employe aux uſages les plus communs, mais elle n'eſt pas potable.

Depuis la Mi-*Décembre* juſqu'à la fin d'*Avril*, on jouït d'un tems plus agréable; car la chaleur n'eſt plus ſi inſupportable, parce que les vents de Nord-Eſt qui régnent alors, rafraîchiſſent la terre. Cet eſpace de tems eſt appellé l'Eté. Il y en a encore un autre qu'ils nomment le petit Eté de

de *St. Jean;* parce que vers le tems que l'Egliſe célébre la nativité de ce Saint, les pluyes ceſſent, & quelques vents de Nord commencent à ſouffler, & cela dure environ un mois.

Comme les grandes chaleurs ſont continuelles en ce Pays-là, ſans qu'il y ait aucune différence ſenſible à cet égard entre la nuit & le jour, la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitans en ont tous une couleur ſi pâle & ſi livide, qu'on diroit qu'ils relévent de quelque grande maladie. Leurs actions répondent à leur couleur; tous leurs mouvemens ont je ne ſai quoi de mou & de pareſſeux; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entre-coupées. Cependant ils ſe portent bien, quoiqu'ils ayent toutes les apparences du contraire. Ceux qui arrivent d'*Europe* conſervent leurs forces & leurs couleurs vives durant l'eſpace de trois à quatre mois; mais bientôt à force de ſuer & de tranſpirer ces couleurs ſe flétriſſent, l'air robuſte ſe diſſipe, & en un mot ces nouveaux-venus n'ont plus rien extérieurement qui les diſtingue des anciens habitans. C'eſt principalement dans la premiere jeuneſſe & à la fleur de l'âge que l'on eſt ſujet à ces accidens; car les perſonnes plus âgées en ſont exemtes, & ont beaucoup meilleur viſage, jouiſſant d'une ſanté ſi robuſte qu'ils atteignent la quatre-vingtiéme année & au-delà, & cela eſt même commun dans chaque *Caſte*, ou eſpéce d'habitans.

Les ſingularités des Maladies vont de pair avec celles du Climat. On peut les conſidérer ſous deux eſpéces différentes; celles qui n'affectent que les *Européens* nouvellement débarqués, & celles qui ſont communes à chacun, tant *Créoles* que *Chapetons*.

Les maladies de la premiere eſpéce ſont nommées vulgairement dans le Pays, les *Chapetonnades*, par alluſion au nom qu'on donne aux perſonnes nées en *Europe*. Ces maladies ſont ſi dangereuſes, qu'elles emportent une infinité de monde, & font périr quantité de gens des équipages des Vaiſſeaux qui viennent d'*Europe*. Elles ont cela de particulier, qu'elles ne font pas languir longtems: trois ou quatre jours ſuffiſent pour décider du ſort de ceux qui en ſont attaqués. Au bout de ce court eſpace, ou l'on eſt mort, ou l'on eſt hors de danger. La nature de cette maladie eſt peu connue: ordinairement elle vient à quelques perſonnes pour s'être refroidies; à d'autres par quelque indigeſtion, d'où s'enſuit bientôt le *Vomito priéto*, ou *Vomiſſement violent*, qui expédie le malade dans l'eſpace de tems ſusdit; car il eſt très-rare qu'on échappe dès qu'on eſt venu à ce ſymptôme. Il y en a qui dès qu'ils commencent à vomir, entrent

trent dans un délire ſi furieux, qu'il faut les lier pour les empêcher de ſe déchirer en piéces. Ils expirent au milieu de leurs tranſports, comme s'ils étoient atteints de la rage.

Il eſt bien étonnant que cette cruelle maladie reſpecte les gens du Pays & ceux qui y ſont habitués depuis longtems, tandis qu'elle fait de ſi cruels ravages parmi les *Européens* nouvellement arrivés: cependant la choſe eſt certaine: on voit ceux-là jouir d'une ſanté parfaite, tandis que cette funeſte épidémie porte la mort parmi les autres. On remarque encore qu'elle fait plus de ravage parmi les équipages des Vaiſſeaux, que parmi les perſonnes qui ont mangé des mêts plus ſains; d'où l'on conclut que la viande ſalée eſt pernicieuſe à ceux qui ſont atteints de ce mal: en effet les humeurs qu'elle engendre, joint au travail continuel des Matelots, met leur ſang dans une diſpoſition à ſe corrompre aiſément; & c'eſt de cette corruption, autant qu'on le peut conjecturer, que naît le *Vomito priéto*. Ce n'eſt pas que les Mariniers ſeuls en ſoient attaqués; il ſe trouve auſſi des Paſſagers, qui n'ont peut-être pas tâté de viande ſalée dans toute la traverſée, qui cependant en ſont affligés. Ce qui frappe le plus, c'eſt que les perſonnes qui ont été une fois dans ce Climat, & qui l'ayant quitté y reviennent au bout de deux ou trois ans, ou même davantage, n'en ſont jamais attaquées, & jouïſſent de la même ſanté que ceux du Pays, quoique leur façon de vivre n'ait pas été des plus tempérantes.

L'envie de connoître la cauſe d'une ſi étrange maladie, a donné de l'exercice aux plus habiles Chirurgiens des Vaiſſeaux, & aux Médecins de la Ville; & tous les progrès qu'ils ont pu faire dans cette recherche, ſe réduiſent à l'attribuer aux alimens & au travail des Gens de mer, ainſi que nous l'avons déjà obſervé. On ne ſauroit douter que cela ne contribue en effet en partie à ce mal; mais reſte à ſavoir pourquoi ceux qui ne ſont point dans le même cas, ne laiſſent pas d'être quelquefois la victime de cette maladie. Malheureuſement, quelque expérience qu'on ait faite, on n'a pu encore parvenir à trouver une bonne méthode pour la traiter, ni de ſpécifique pour la guérir, ni de préſervatif pour la prévenir. Les ſymptômes en ſont ſi différens, que ſouvent elle commence par les mêmes qu'on reſſent dans de légeres indiſpoſitions: le vomiſſement en eſt toutefois d'ordinaire le premier avantcoureur; & on a remarqué que les fiévres qui le précédent ſont accablantes, & embarraſſent beaucoup la tête.

Ordinairement cette maladie ne ſe manifeſte pas immédiatement après l'ar-

l'arrivée des Vaiſſeaux d'*Europe* dans la Baye, & n'eſt pas non plus fort ancienne dans le Pays; car ce qu'on y nommoit autrefois *Chapétonnades*, n'étoient que des indigeſtions, qui quoique toujours dangereuſes dans ces Climats, étoient néanmoins aiſément guéries par quelques remédes que les femmes du Pays ſavoient préparer & avec quoi elles les guériſſent encore, ſurtout quand on les applique dès le commencement. Les Vaiſſeaux paſſant enſuite à *Portovélo*, c'étoit-là que ſurvenoit la mortalité, toujours attribuée à l'irrégularité du Climat, & aux fatigues qu'eſſuyent les équipages en déchargeant, & chariant les Marchandiſes pendant la Foire.

Le *Vomito Priéto* étoit inconnu à *Carthagéne* & ſur toute cette côte avant 1729. & 1730. A la premiere de ces deux époques, *Don Domingo Juſtiniani*, commandant les Vaiſſeaux de Guerre Gardes-Côtes, perdit une partie de ſes équipages par cette maladie à *Santa Marta*. Ceux qui échaperent furent épouvantés des ravages que ce mal avoit fait, & de la mort d'un ſi grand nombre de leurs Camarades. A la ſeconde époque les équipages des Gallions commandés par *Don Manuel Lopez Pintado*, en furent affligés à *Carthagéne*, & les accidens en furent ſi ſoudains, que tel qu'on voyoit ſe promener un jour étoit porté le lendemain à la ſépulture.

Les Habitans de la Ville de *Carthagéne* & ceux de tous les Lieux où s'étend la juriſdiction de ſon Gouvernement, ſont extrêmement ſujets à la Lépre, ou Mal de *San Lazaro*. Le nombre de ceux qui en ſont infectés eſt conſidérable. Quelques Médecins en attribuent la cauſe à la chair de Porc qu'on ſert fréquemment ſur les tables: on peut leur objecter que dans diverſes Contrées des *Indes* où l'on mange encore plus de cette chair, on n'apperçoit pas les effets qu'ils lui attribuent: d'où il paroît qu'il faut en chercher la principale ſource dans la nature du Climat. Pour empêcher que cette maladie ne ſe communique, il y a un Hôpital appellé l'Hôpital de *Saint Lazare*, ſitué hors de la Ville, aſſez près d'une Colline où il y a un Château qui porte le même nom. C'eſt dans cet Hôpital qu'on renferme tous ceux qu'on ſait être attaqués de ce mal, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge, ni de rang; & on les y conduit de force, quand ils refuſent d'y aller de bonne grace. Cependant leur mal ne fait qu'augmenter parmi eux dans cet Hôpital, parce qu'on leur permet de ſe marier Lépreux avec Lépreuſe, & la maladie paſſe ainſi de génération en génération. D'ailleurs on leur donne ſi peu de choſe pour leur ſubſiſtance, que ne pouvant s'accommoder d'une économie qui leur retranche le néceſſaire, ils demandent la permiſſion de pouvoir aller mendier leur pain dans la Ville, à quoi on n'a garde de s'oppoſer; & le commerce qu'ils ont enſuite de cette permiſ-

ſion avec les perſonnes qui ſe portent bien, eſt cauſe que le nombre des malades ne diminue jamais. Il eſt même ſi conſidérable, que cet Hôpital reſſemble à une petite Ville par l'étendue de ſon enceinte. Dès que quelqu'un entre dans cet Hôpital pour cauſe de Lépre, on lui marque un endroit où il doit finir ſes jours. Là il ſe bâtit une cabane appellée dans le Pays *Bugio* & proportionée à ſes facultés, & il y vit comme chez lui, excepté qu'on lui défend de ſortir de cet eſpace, à-moins qu'il ne ſoit ſi pauvre qu'il faille lui permettre d'aller mendier ſon pain dans les rues de *Carthagéne*. Le terrain que l'Hôpital occcupe eſt environné de murailles dont on ne peut ſortir que par une ſeule porte.

Quoique ces infortunés ſouffrent les incommodités inſéparables de cette maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre longtems, deſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints de reprimer cette paſſion déréglée. Auſſi leur permet-on de ſe marier pour prévenir les deſordres qui ne manqueroient pas d'en reſulter.

Si la Lépre eſt une maladie commune & contagieuſe dans ce Climat, la Galle & la Rogne ne le ſont pas moins; ſurtout aux *Européens*, dont il y a très-peu qui en ſoient exemts, principalement quand ils ne ſe ſont pas familiariſés avec le Climat. Si on néglige d'apporter reméde à ce mal, & de le guérir dès le commencement, il eſt dangereux de le vouloir faire paſſer quand il eſt invétéré. Le ſpécifique le plus ordinaire & le plus efficace pour le guérir dès qu'il commence, eſt une certaine terre qu'ils nomment *Maquimaqui*, qu'on trouve dans le voiſinage de *Carthagéne*, d'où elle eſt tranſportée pour le même uſage dans les lieux où elle ne ſe trouve pas.

Encore une autre maladie fort ſinguliere, quoique moins commune, eſt celle qui eſt appellée vulgairement le *Serpenteau* ou *la Culebrilla*. Elle conſiſte, ſelon la plus ſaine opinion, en une tumeur cauſée par la malignité de certaines humeurs qui forment un dépôt entre les membranes de la peau, laquelle tumeur augmente tous les jours & s'étend, juſqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en eſt attaquée. Elle ſe loge principalement aux bras, aux cuiſſes & aux jambes; quelquefois elle ſe répand tout du long de ces parties. Les marques extérieures de ce mal, ſont de faire enfler en rond de la groſſeur d'un demi-doigt l'eſpace qu'il occupe, d'enflammer la peau, de cauſer des douleurs quoique peu vives, & de mortifier le bras ou la jambe attaquée. Les Gens du Pays guériſſent ce mal avec beaucoup d'adreſſe & de ſuccès. La premiere choſe qu'ils font, c'eſt d'examiner la partie *où il a*

la

la tête, pour me ſervir de leurs termes. Enſuite ils y appliquent un petit emplâtre ſupuratif, & frottent d'un peu d'huile tout l'eſpace où s'étend la tumeur. Le jour ſuivant en levant l'appareil, on voit la peau ouverte à l'endroit où étoit l'emplâtre, & ſortir de cette ouverture une eſpéce de petit nerf ou de muſcle de couleur blanche & environ de la groſſeur d'un gros fil, qu'ils diſent être la tête du *Serpenteau*. Ils le prennent avec grand ſoin, l'attachent à un petit bout de ſoye, & l'entortillent autour d'une carte roulée; ils refrottent encore avec de l'huile, & le jour ſuivant ils entortillent encore ſur la carte ce qui recommence à paroître du petit nerf, & continuent ainſi juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus rien, & que le malade en ſoit entiérement délivré. Pendant cette opération, leur plus grand ſoin eſt d'empêcher que le petit nerf ne ſe rompe avant qu'il ſoit tout ſorti; car ils prétendent que l'humeur que ce prétendu petit Serpent renferme, ſe répandant dans le corps rend la guériſon très-difficile & produit une grande quantité d'autres petits Serpens. Ils diſent auſſi que quand il joint ſa tête avec ſa queue pour faire un cercle dans l'eſpace où il eſt, faute d'y avoir remédié aſſez-tôt, il ſurvient des accidens ſi fâcheux que celui qui les ſouffre en meurt. Je crois que peu de gens s'expoſent à ce danger, vu que l'incommodité que ce mal cauſe, les oblige à recourir d'abord au reméde auquel il eſt bon de joindre quelques émolliens pour diſſiper l'humeur.

Ces bonnes gens ſont perſuadés que ce petit muſcle ou nerf eſt un véritable Serpent, & c'eſt pour cette raiſon qu'ils lui en ont donné le nom. Il eſt certain qu'on lui voit faire quelque mouvement dans le moment qu'il ſort, mais cela ne dure qu'un inſtant; & d'ailleurs ce mouvement peut venir de la compreſſion, ou de l'extenſion des parties nerveuſes dont il eſt formé, & il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit animé pour cela. Cependant je n'oſerois prononcer déciſivement ſur cette matiere.

Outre tous ces maux on eſt encore ſujet en ce Pays-là au *Paſme*, ou *Défaillance*, qui eſt une maladie mortelle, mais qui vient rarement ſeule. J'aurai occaſion d'en parler ailleurs plus au long, quand je viendrai à certains lieux des *Indes* où elle eſt beaucoup plus commune & non moins dangereuſe.

CHAPITRE VI.

De l'Agrément des Campagnes aux environs de Carthagéne, *des Plantes & des Arbres communs & particuliers qui y croiſſent.*

LE terroir autour de *Carthagéne* eſt ſi fertile qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer ces feuillages toujours verds, dont les Plantes qu'il produit ſont ornées. Les Bois & les Prez ſont continuellement émaillés de verdure, mais les naturels du Pays ne profitent guere de ces avantages: nés pareſſeux & indolens ils ne cultivent point la terre & en laiſſent le ſoin à la Nature, qui véritablement ſemble leur prodiguer ſes tréſors. Les branches & les rameaux que les Arbres pouſſent dans ce fertile terroir, s'entrelaſſent les uns dans les autres, forment des toits impénétrables à l'ardeur du Soleil & à la lumiere du jour.

La diverſité de ces Arbres eſt égale à leur grandeur & à leur groſſeur; ils different beaucoup de ceux d'*Europe*. Les plus grands & les plus gros ſont les *Caobes*, ou *Acajous*, les *Cédres*, l'*Arbre-Marie*, & les *Baumes*. Le bois des premiers ſert à fabriquer des Canots & des *Champanes*, ſortes de Barques dont les habitans ſe ſervent pour la pêche & pour leur commerce le long de la Côte & ſur les Rivieres auſſi loin que s'étend la juriſdiction de ce Gouvernement. Ces Arbres ne produiſent aucun fruit bon à manger. Il ſemble qu'ils s'épuiſent à produire un bois ſolide, beau, & odoriferant. Les Cédres ſont de deux ſortes, les uns tout blancs, & les autres rougeâtres. Ces derniers ſont les plus eſtimés. Le *Baume* & l'*Arbre-Marie*, outre l'utilité de leur bois, diſtillent une liqueur reſineuſe de differente eſpéce, l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre *Baume-Tolu*, qui eſt le nom d'un Village aux environs duquel cet Arbre croît en plus grande abondance, & où ſa liqueur a le plus de vertu.

Outre ces Arbres il y a des *Tamarins*, des *Néfliers*, des *Sapotes*, des *Papayes*, des *Gouyaves*, des *Caſſiers*, des *Palmiers*, des *Manzanilles*, & beauconp d'autres, qui produiſent des fruits bons à manger, & font un bois très-bon & de diverſes couleurs. Le *Manzanille* eſt un Arbre ſingulier: ſon nom vient du mot *Eſpagnol Manzana*, qui ſignifie *Pomme*; le fruit de cet Arbre ayant en effet la figure, la couleur, & l'odeur des Pommes; mais ſous cette beauté apparente il cache un poiſon ſi ſubtil, qu'on en reſſent les mauvais effets avant d'en avoir mangé. L'Arbre eſt grand, ſes branches ſe terminent en houpe, & la couleur de ſon bois tire un peu ſur le jaune. Quand on le coupe, il en ſort un ſuc blanc ſemblable à celui du Figuier, ſinon qu'il

qu'il a moins de conſiſtance, & qu'il n'eſt pas ſi blanc; du reſte il eſt auſſi venimeux que le fruit-même: s'il touche quelque partie du corps, il pénétre les chairs & y cauſe inflammation. De-là il ſe répand dans toutes les autres parties du corps, à-moins que par des remédes extérieurs on n'en arrête les progrès. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire, après qu'on l'a coupé de le laiſſer ſecher quelque tems, pour pouvoir enſuite le travailler ſans péril; & c'eſt alors qu'on voit la beauté de ce bois, qui eſt jaſpé & vené comme un marbre ſur un fond jaunâtre. Si par inadvertance quelqu'un a le malheur de manger du fruit de cet Arbre, tout ſon corps s'enfle dans le moment, & l'enflure augmente juſqu'à ce que le poiſon ne trouvant plus de quoi s'étendre, le malheureux qui l'a avalé, créve & meurt victime de ſon erreur. On en a vu de triſtes exemples dans les *Européens* qui ſervent ſur les Vaiſſeaux, & qui ont été envoyés à terre pour faire du bois. Les *Eſpagnols* en firent auſſi de cruelles épreuves dans le tems de la conquête de ces Contrées, mais ſelon *Herrera* (*a*) ils éviterent la mort en avalant de l'huile commune, qu'ils trouverent être un puiſſant antidote contre ce Poiſon. Pour prévenir les accidens que cette erreur peut cauſer, & éviter l'effet de diverſes autres Plantes pernicieuſes, il convient de ſe faire accompagner dans l'occaſion par quelqu'un du Pays qui les connoiſſe.

Mais pour faire mieux comprendre le degré de malignité du *Manzanille*, on aſſure que ſes branches ne ſont pas moins perfides, & que ſi l'on s'endort à l'ombre de ſes feuilles, on ſe réveille tout auſſi enflé que ſi l'on avoit mangé du fruit, d'où il réſulte de fâcheux accidens juſqu'à ce que par des frictions reïtérées, & l'uſage des tiſanes rafraichiſſantes on parvienne à diſſiper l'enflure. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt cet inſtinct que Dieu a donné aux bêtes pour les préſerver de cet Arbre. Elles l'évitent avec ſoin, & n'en mangent jamais le fruit.

Les Palmiers élevant leurs têtes toufues au-deſſus des autres Arbres forment une agréable perſpective ſur ces Montagnes. Il y en a de diverſes ſortes, quoiqu'aſſez peu differens à la vue; mais la diverſité de leurs fruits a fait diſtinguer l'eſpéce de l'Arbre. On en compte quatre principales; le *Cocotier*, le *Datier*, le *Palmier-Royal*, qui produit un fruit ſemblable aux *Dates* pour la figure; mais plus petit & ſans aucun goût agréable; & enfin le *Corozo*, dont le fruit plus gros que les *Dates*, eſt fort ſavoureux, & propre aux tiſanes rafraichiſſantes ſi utiles à la ſanté. Les fruits du *Palmier-Royal* s'appellent *Palmites;* ils ont fort bon goût & ſont ſi gros qu'il

(*a*) Herrera, *Dec. I. Lib. VII. cap. 16.*

qu'il y en a qui péſent deux ou trois Arrobes *; & quoique les autres eſpéces en produiſent d'auſſi gros, ils ne ſont ni ſi doux, ni ſi agréables au goût. De ces quatre eſpéces d'arbre on tire le vin de Palmier, mais plus ordinairement du *Palmier-Royal* & du *Corozo* qui produiſent le meilleur. La maniere de le faire eſt de couper quelquefois la palme, mais le plus ſouvent c'eſt de faire une inciſion dans le tronc de l'arbre, & de tenir un vaſe immédiatement au-deſſous pour recevoir la liqueur qui en coule. On la laiſſe fermenter cinq à ſix jours plus ou moins ſelon le Pays, & enſuite on en boit. La couleur de ce vin eſt blanche. Il mouſſe plus que le vin de Champagne, eſt fort piquant & monte facilement à la tête, deſorte qu'il enivre pour peu qu'on en boive avec excès. Son grand défaut c'eſt de s'aigrir en très-peu de tems. Les naturels du Pays prétendent qu'il eſt rafraichiſſant. C'eſt le régal des *Indiens* & des *Négres*.

Le *Gayac* & l'*Ebénier* ſont preſque auſſi durs que le fer. On porte quelquefois de ces bois en *Eſpagne* où ils ſont fort eſtimés, tandis qu'on en fait peu de cas dans le Pays où ils ſont ſi communs.

Parmi les Plantes qui naiſſent ſous les Arbres & dans les Bois, celle qu'on nomme *Senſitive* y eſt très-commune. La proprieté de cette Plante ſuffiroit, quand on n'auroit pas une infinité d'autres preuves, pour démontrer la ſenſibilité des Plantes. On n'a qu'à toucher une de ſes petites feuilles, & l'on voit auſſitôt celles du même rameau ſe retirer, & ſe preſſer les unes contre les autres ſi ſubitement, qu'il ſemble que tous leurs reſſorts n'ayent attendu que cet inſtant pour jouër tous à la fois. Après un petit eſpace de tems elles commencent à ſe déployer de nouveau, mais lentement, & à ſe ſéparer juſqu'à ce qu'elles ſoient tout à fait ouvertes. La *Senſitive* eſt une petite Plante d'un pied & demi de haut. Sa tige principale eſt menue, & les rameaux foibles & délicats à proportion. Les feuilles en ſont longues, fort minces & jointes enſemble, deſorte que toutes celles d'un rameau peuvent être conſidérées comme n'en faiſant qu'une ſeule de quatre à cinq pouces de long, ſur dix lignes de large. A les conſidérer chacune à part, on trouve que chaque petite feuille a quatre à cinq lignes de long, ſur un peu moins d'une ligne de large. Dès qu'on en touche une de ces petites, elles ſe redreſſent toutes & deviennent perpendiculaires, au-lieu de la figure horizontale qu'elles avoient auparavant, & unies par leur ſuperficie intérieure; celles qui faiſoient deux feuilles avant ce mouvement ſi ſenſible, n'en forment plus qu'une ſeule chacune de ſon côté.

* L'Arrobe eſt un poids de 25 livres.

côté. Le nom que les *Carthagénois* donnent à cette feuille ne convenant pas ici, nous trouvons à-propos de l'omettre. Dans d'autres endroits où elle eſt en plus grande eſtime, on l'appelle la *Vergonzoſa* ou *Pudique*, & la *Donzella* ou la *Pucelle*. Ces bonnes gens croyoient que les mots qui expriment ſon nom étant prononcés au moment de l'attouchement, produiſoient l'effet en queſtion ; prévenus de cette idée ils s'étonnoient qu'une herbe eût du ſentiment, & l'inſtinct de témoigner ſon obéiſſance à ce qui lui étoit ordonné, ou que honteuſe de l'injure qu'on lui faiſoit elle ne pût diſſimuler ſon reſſentiment.

Nous vîmes dans la ſuite beaucoup de cette herbe à *Guayaquil*, dont le Climat ſemble mieux lui convenir que celui de *Carthagéne*, tant parce qu'elle y eſt en plus grande quantité, que parce qu'elle y croît plus vigoureuſe, ayant au moins trois à quatre piés de hauteur, & ſes feuilles à proportion.

Sur les Montagnes aux environs de *Carthagéne* on trouve quantité de *Bejucos* * les uns plus gros que les autres; il y en a de figure & couleur différentes; quelques-uns ont le bois applati. Il y en a une eſpéce qui eſt ſurtout fort connue par le fruit qu'elle produit, auquel ils donnent le nom de *Habilla de Carthagena* †. Sa vertu particuliere mérite bien qu'on en parle. Cette *Habilla* a environ un pouce de large ſur neuf lignes de long, platte & en forme de cœur. Elle a une gouſſe blanchâtre un peu dure, quoique déliée; le dehors en eſt un peu rude. Cette gouſſe renferme un noyau comme celui d'une amande ordinaire, pas tout-à-fait ſi blanc, mais exceſſivement amer. C'eſt le plus excellent antidote que l'on connoiſſe contre la morſure des Viperes & des Serpens. Si un homme mordu par quelqu'un de ces reptiles peut manger de ce fruit auſſitôt, il arrête tous les effets du venin, & le diſſipe entierement. C'eſt pour cela que tous ceux qui travaillent ſur les Montagnes, n'entrent jamais dans un Bois pour couper du bois, pour ſarcler, ou pour chaſſer, ſans avoir auparavant pris à jeun un peu de cette *Habilla*, moyennant quoi ils marchent & travaillent ſans nulle crainte. J'ai ouï dire à un *Européen* qui étoit grand chaſſeur, qu'avec cette précaution, quoiqu'on fût piqué par un Serpent on n'en recevoit aucune incommodité. Les gens du Pays prétendent que la *Habilla*, de ſa nature, eſt chaude au ſuprême degré, ce qui eſt cauſe qu'on n'en peut manger beaucoup. Deſorte que la doſe ordinaire eſt moins que la qua-

* Eſpéce de Saule pliant & propre à faire des liens.

† Favéole ou Haricot de *Carthagéne*.

quatriéme partie d'un noyau. Quand on l'a priſe il faut bien ſe garder de boire immédiatement aucune liqueur échaufante, comme Vin, Brandevin, & autres de cette eſpéce. Tout ce qu'on peut dire de cela, c'eſt que l'expérience leur a ſervi de maître. La *Habilla* n'eſt pas inconnue dans quelques autres Contrées des *Indes* voiſines de *Carthagene*. Elle y eſt renommée pour ſa vertu particuliere, & on lui donne le même nom, parce que c'eſt le terroir de *Carthagéne* qui jouït du privilége de la produire.

CHAPITRE VII.

Des Animaux & Oiſeaux domeſtiques & ſauvages qui ſe trouvent dans les Campagnes & Montagnes de Carthagéne. *Eſpéces differentes de Reptiles & Inſectes venimeux avec leurs propriétés.*

APrès avoir parlé des Arbres & des Plantes les plus remarquables des environs de *Carthagéne*, reſte à informer le Lecteur des differens Animaux qu'on y trouve. Ces Animaux ſont de toute ſorte, les uns domeſtiques pour la nourriture des Habitans, les autres ſauvages, dont les differentes qualités & eſpéces ſurprennent & font admirer la diverſité que l'Auteur de la Nature a miſe dans la multitude de ſes ouvrages. Il y a des Quadrupédes & des Reptiles qui ont la peau tavelée de diverſes manieres, & qui habitent dans des lieux déſerts & arides; des Volatiles dont les plumages brillent de diverſes couleurs & recréent la vue. Les uns & les autres abondent dans ces Campagnes.

Les Animaux domeſtiques comeſtibles ſont les Vaches & les Cochons qui y ſont en grande quantité. La Vache ne fait pas une viande agréable, quoiqu'elle ne ſoit point abſolument mauvaiſe: mais la chaleur du Climat, rendant ces animaux ſecs & peu ſubſtantieux, la chair n'en ſauroit être bonne. Les Cochons au-contraire y ſont parfaitement bons & leur chair ſi délicate, qu'ils paſſent pour les meilleurs de toutes les *Indes*, & l'on croit même qu'ils ſont meilleurs que ceux d'*Europe*. C'eſt auſſi le régal des *Européens* & des *Créoles* de *Carthagéne*, & leur mets le plus ordinaire. Ils croient que c'eſt la viande la plus ſaine, & ils en uſent dans leurs maladies préférablement aux Perdrix & à la Volaille, comme Poules, Pigeons, Perdrix, & Oyes, qui ſont en abondance & de fort bon goût.

Il ne me paroît pas hors de propos de dire un mot de la maniere dont ils

ils prennent les Oyes ſauvages. Le bas prix auquel on les vendoit nous inſpira la curioſité de nous en inſtruire, & voici ce que nous en apprîmes. Dans le voiſinage de *Carthagéne* à l'Orient du Mont de la *Popa*, eſt un grand Etang nommé la *Cienéga de Teſcas*, fort abondant en poiſſons peu eſtimés par la réputation qu'ils ont d'être malſains, mais renommé par ſes Oyes. Sa communication avec la Mer rend ſon eau ſalée. Il ne croît ni ne décroît; car le peu de différence que la marée y cauſe, ne vaut pas la peine qu'on en parle. Tous les ſoirs une nuée d'Oyes ſe rend à cet Etang comme à leur gîte naturel, elles y accourent des campagnes voiſines, où elles vont pendant le jour pour s'y repaître. Ceux qui font métier de cette chaſſe, ou plutôt de cette pêche, jettent dans l'Etang quinze à vingt grandes Calebaſſes, qu'ils appellent *Totumos*. Les Oyes à force de voir ces Calebaſſes flotter ſur l'eau s'y accoutument, & ne les fuyent point. Au bout de trois ou quatre jours le chaſſeur revient de grand matin à l'Etang, muni d'une autre Calebaſſe où il a pratiqué quelques petits trous pour voir & pour reſpirer: il fourre la téte dans cette Calebaſſe, & entre enſuite dans l'eau de maniere qu'il n'y a que la Calebaſſe qui paroiſſe au dehors. Il s'approche des Oyes le plus doucement qu'il lui eſt poſſible, les ſaiſit d'un main par les jambes & les tire dans l'eau, puis il les prend de l'autre main. Ce manége dure juſqu'à ce que n'en pouvant tenir davantage, il eſt obligé de ſe retirer. Il remet ce qu'il a pris à ſon camarade, qui eſt auſſi dans l'eau au bord de l'Etang, après quoi il va recommencer ſa chaſſe & continue ainſi juſqu'à ce qu'il en ait aſſez, ou que ſoit venu le tems auquel ces Oiſeaux retournent à la Campagne.

La chaſſe procure de la venaiſon, comme Daims, Lapins, & une eſpéce de Sangliers appellés par les gens du Pays, *Sajones*; mais il n'y a guere que les *Négres* & les *Indiens* de la Campagne qui mangent de ces animaux, à l'exception du Lapin, dont les gens de la Ville ſe régalent aſſez ſouvent.

Les Bêtes féroces ſont de différentes ſortes. Il y a des Tigres fort dangereux *, qui cauſent beaucoup de mal non ſeulement aux troupeaux, mais aux hommes dès qu'ils les ſentent. La peau de ces animaux eſt fort belle. Ils ſont fort grands, & on en voit qui reſſemblent pour la taille à des poulains. On trouve encore dans les Bois, des Léopards, des Renards, des *Armadilles*, † des *Ardilles* ‡, & beaucoup d'autres moins conſidé-

* Mais pas tant à beaucoup près que ceux d'*Afrique*. Not. du Trad.
† Sorte de Lezard, couvert d'une Armure.
‡ Sorte d'Ecureuil.

ſidérables par leur groſſeur. Les arbres ſervent de retraite à quantité de Singes de diverſes ſortes, dont les uns ſont remarquables par leur groſſeur, les autres par leur couleur.

Le Renard de ce Pays a un moyen ſingulier de ſe défendre contre les Chiens & autres animaux qui le pourſuivent & lui font la guerre. Il mouille ſa queue de ſon urine en fuyant & la leur fait jaillir au muſeau, ce qui ſuffit pour les arrêter & leur faire perdre la piſte, tant l'urine de cet animal eſt puante & inſupportable. Par-là il leur échappe. Au-reſte la puanteur de cette urine eſt telle qu'on la ſent à un quart de lieue de l'endroit où il l'a répandue, & ſouvent pendant une demi-heure. Le Renard des *Indes* eſt petit. Il n'excéde guere la groſſeur d'un Chat ordinaire. Son poil tire ſur la couleur de Canelle, & eſt très-fin. Sa queue n'eſt pas fort longue; mais elle eſt extrêmement bien fournie d'un poil ſpongieux, lequel forme un panache qui ſert à ſa défenſe & à l'ornement de ſa figure.

La Nature prévoyante qui a donné au Renard ces armes défenſives, n'a pas oublié l'Armadille, dont le nom fait aſſez connoître ce qu'il eſt. Il eſt de la groſſeur d'un Lapin ordinaire, quoique d'une figure fort differente. Son grouin, ſes pieds, & ſa queue reſſemblent à ceux du Cochon. Tout ſon corps eſt couvert d'une écaille dure & forte, laquelle ſe conformant à toutes les irrégularités de la ſtructure du corps, le met à couvert des inſultes des autres animaux, & n'empêche point ſon allure. Outre cette écaille il en a une autre en façon de mantille, & laquelle eſt unie à la premiere par une jointure. Il s'en ſert pour garantir ſa tête, moyennant quoi toutes les parties de ſon corps ſont en ſureté. Le dehors de ces écailles repréſente divers deſſeins en relief, de differentes couleurs foncées & claires, de maniere que ce qui lui ſert de défenſe lui ſert auſſi de parure. Les *Négres* & les *Indiens* ne font pas difficulté de manger la chair de cet animal, & la trouvent même excellente.

Les Singes de ce Pays ſont de diverſes eſpéces; les plus communs ſont une ſorte de Sapajou que les Habitans nomment *Micos*, & qui ſont les plus petits. Ils ne ſont pas plus gros qu'un Chat ordinaire. Leur peau eſt griſâtre. Ils ſont trop connus pour s'amuſer à les décrire. Les gros qui le ſont moins trouveront leur place ailleurs, & plus à propos quand nous parlerons de quelque lieu où ils ſont en très-grande quantité.

Les Oiſeaux de ce Climat chaud ſont de ſi differentes ſortes, qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une idée exacte. Les cris & les croaſſemens des uns confondus avec le chant des autres, ne permet pas de diſtinguer les ramages doux & agréables de ceux-ci d'avec le ton rude & diſcordant de ceux-

ceux-là. Mais c'eſt une choſe admirable que l'équité avec laquelle la Nature répand ſes dons: car pour ne pas donner tout aux uns & rien aux autres, elle a paré des plus vives couleurs le plumage de ces Oiſeaux dont les croaſſemens ſont ſi deſagréables, & par une juſte compenſation elle a doué d'un chant mélodieux ceux dont le plumage n'a rien d'extraordinaire. Le *Guamayo* eſt une preuve de cette équité de la Nature. Les brillantes & vives couleurs de ſes plumes l'embelliſſent au point qu'il n'y a pas de Peintre qui puiſſe imiter un tel coloris. En revanche ſes croaſſemens ſont aigus & importuns, & cela lui eſt commun avec les autres Oiſeaux qui ont le bec courbé, fort, & la langue épaiſſe, comme les *Loros*, les *Cotorras* & les *Periquitos*. Tous ces Oiſeaux volent par troupe, & le tintamare qu'ils font en l'air s'entend de fort loin.

Toutes les ſingularités que l'on remarque dans les autres Oiſeaux ſemblent ſe rencontrer dans le bec de l'Oiſeau appellé communément dans ce Pays *Tulcan*, ou *Prêcheur*. Il eſt à peu près de la groſſeur d'un gros ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune & autres couleurs qui font un fort bel effet ſur le brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe à proportion du corps; mais ſans cela il ne pourroit pas ſoutenir la difformité de ſon bec: car il a au-moins de ſa racine au bout ſix à huit pouces de long: la partie ſupérieure a dans ſa racine un pouce & demi ou deux de baſe, formant une figure triangulaire qui continue juſqu'au bout. Les ſuperficies latérales forment une eſpéce de boſſe ou d'élevation ſur la partie ſupérieure: la troiſiéme ſuperficie ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboite avec la ſupérieure dans toute ſa longueur, deſorte que les deux parties ſont parfaitement égales dans l'étendue, s'avancent en ſallie & diminuent inſenſiblement depuis leur racine juſqu'au bout. Là, leur diminution eſt ſi conſidérable qu'elle forme une pointe forte & aigue, comme celle d'un poignard. Sa langue a la forme d'une plume. Elle eſt rouge auſſi-bien que tout le dedans de ſa bouche. On voit raſſemblées en ſon bec les plus vives couleurs qui parent les plumes des autres Oiſeaux. Ordinairement il eſt jaune à ſa racine, ainſi qu'à la boſſe ou élevation, & cette couleur forme tout autour comme un ruban d'un demi pouce de large; tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, excepté deux rayes d'un beau cramoiſi, à un pouce de diſtance l'une de l'autre vers la racine. Les lévres intérieures qui ſe touchent quand il a le bec fermé, ſont armées de dents qui forment deux machoires faites en maniere de ſcie. Le nom de *Prêcheur* qu'on donne à cet Oiſeau, vient de ce qu'étant perché au haut

d'un arbre pendant que les autres Oiſeaux dorment plus bas, il fait un bruit de ſa langue lequel reſſemble à des paroles mal-articulées, & il répand ce bruit à droite & à gauche, afin que les Oiſeaux de proye ne s'aviſent pas de vouloir profiter du ſommeil des autres pour les dévorer. Au reſte ces Prêcheurs s'apprivoiſent avec tant de facilité que dans les maiſons où il y en a, ils courent parmi les perſonnes, & viennent quand on les appelle pour recevoir ce qu'on veut leur donner. Leur nourriture ordinaire ce ſont les fruits; ceux qui ſont apprivoiſés mangent auſſi d'autres choſes, & en général tout ce qu'on leur donne.

Ce ſeroit une trop vaſte entrepriſe que de vouloir décrire tous les autres Oiſeaux extraordinaires que ce Pays produit; mais je ne puis m'empêcher de dire un mot de ceux auxquels ils donnent le nom de *Gallinazos*, à cauſe de la reſſemblance qu'ils ont avec les poules. Cet Oiſeau eſt de la groſſeur d'un Paonneau, ſinon qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec il n'a point de plume. Cet eſpace eſt entouré d'une peau âpre, rude, & glanduleuſe, qui forme diverſes verrues & autres inégalités ſemblables. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires ainſi que cette peau, mais communément d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Cet Oiſeau eſt familier dans la Ville, les toits des maiſons en ſont couverts; ce ſont eux qui les nettoient de toutes les immondices. Il eſt peu, ou point d'animal dont ils ne faſſent curée; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. La ſubtilité de leur odorat eſt telle que ſans autre guide ils vont à trois ou quatre lieues dans les endroits où il y a quelque charogne, qu'ils n'abandonnent que quand il n'en reſte plus que la carcaſſe. Si la Nature n'avoit pourvu ces Climats d'une ſi grande quantité d'Oiſeaux, ils ſeroient inhabitables à cauſe de la corruption que les continuelles chaleurs y cauſeroient, d'où naîtroit bientôt l'infection de l'air. Au commencement ils volent peſamment, mais enſuite ils s'élévent ſi haut qu'on les perd entiérement de vue. A terre ils marchent en ſautant avec une eſpéce de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Leurs pieds ont trois doigts par devant & un à côté, inclinant un peu par derriere. Les autres doigts qui forment le pied ſont tournés en dedans des deux jambes, de maniere que ceux d'un pied s'acrochant avec ceux de l'autre il ne leur eſt pas poſſible de marcher agilement, & ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une grife ou ſerre, longue & forte, mais ſans diſproportion.

Quand les *Gallinazos* n'ont pas de charogne à manger, ils attaquent dans les

les champs les bêtes qui paiſſent, ſurtout s'ils ſont preſſés de la faim. S'ils rencontrent une bête un peu bleſſée ſur le garot ou ſur l'échine, ils ſe jettent deſſus, la ſaiſiſſent par cet endroit; & il ne ſert de rien à ces pauvres animaux de ſe vautrer à terre, ni de vouloir les épouvanter par leurs cris, ils ne lâchent point priſe, & à coups de bec ils agrandiſſent ſi bien la playe que l'animal devient enfin leur proye.

Il y a encore d'autres *Gallinazos* un peu plus gros que ceux-là, lesquels ne quittent jamais les champs. Leur tête & partie de leur cou ſont blanches dans quelques-uns & rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Un peu au-deſſus du commencement du jabot, ils ont un colier de plumes blanches. Ils ne ſont pas moins carnaciers que les précédens. Dans le Pays on les appelle *Reyes* de *Gallinazos*, Roi des *Gallinazos*, probablement parce que le nombre en eſt petit, & qu'on a obſervé que quand l'un d'eux s'attache à une bête morte, les autres n'en approchent pas, juſqu'à ce qu'il en ait mangé les yeux par où il commence ordinairement, & qu'il ſe ſoit retiré.

Les Chauveſſouris ſont aſſez communes dans tout les Pays, mais la quantité prodigieuſe qu'il y en a à *Carthagéne* les rend remarquables. En effet le nombre en eſt ſi grand, que lorsqu'elles commencent à voler après le coucher du Soleil, on en voit des nuées qui couvrent les rues de cette Ville. D'ailleurs ce ſont d'adroites ſangſues s'il en fut jamais, n'épargnant ni les hommes ni les bêtes. On en voit de fâcheux exemples: car comme les Habitans, à cauſe des grandes chaleurs, laiſſent les portes & les fenêtres des chambres où ils couchent, ouvertes, les chauveſſouris y entrent, & ſi elles trouvent le pied de quelqu'un découvert elles le piquent à la veine plus ſubtilement que le plus habile Chirurgien, & ſucent le ſang qui en ſort, & après qu'elles s'en ſont raſſaſſiées, elles s'en vont laiſſant toujours couler le ſang. J'ai vu quelques perſonnes à qui pareil accident étoit arrivé, qui m'ont aſſuré elles-mêmes que pour peu qu'elles euſſent tardé de ſe réveiller, elles auroient dormi pour toujours; car l'abondance de ſang qui étoit ſorti de leur veine, & dont le lit étoit déjà tout trempé, ne leur auroit pas laiſſé aſſez de force pour arrêter celui qui ſortoit encore par l'ouverture. La raiſon pourquoi on ne ſent pas la piquure, vient ſans-doute de la ſubtilité du coup, & de l'air que les ailes de la chauveſſouris agitent, & qui rafraîchiſſant le dormeur, le diſpoſe encore plus à dormir, & en un mot l'empêche de ſentir cette légere piquure. La même choſe arrive à peu près aux chevaux, aux mules, &

aux bourriques. Mais les animaux qui ont la peau dure & épaiſſe ne ſont point expoſés à cet inconvenient.

Nous allons maintenant traiter des Inſectes & des Reptiles, qui ne ſont pas une moindre preuve du pouvoir de la Nature. Il y en a un ſi grand nombre que les Habitans n'en ſont pas peu incommodés; leur vie n'eſt même pas en ſureté contre la morſure venimeuſe de quelques-uns: tels ſont les Serpens, les *Centpieds*, les *Macrans*, ou Scorpions, les Araignées, & une infinité d'autres de diverſes eſpéces, & dont les venins n'ont pas tous une égale violence.

Les plus venimeux & les plus communs de tous les Serpens ſont les Corales ou Serpens-à-Coral, les *Caſcabéles* ou Serpens à ſonnettes, & les Serpens-de-ſaule. Les premiers ſont longs de quatre à cinq pieds, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps reſſemble à un Damier, étant mêlées de quarrés rouges, jaunes & verds, qui ſont un très-bel effet. Sa téte eſt platte & groſſe comme les viperes l'ont en *Europe*. Ses machoires ſont garnies de dents ou crochets, par le moyen desquels il introduit ſon venin, dont l'effet eſt ſi promt que d'abord le corps s'enfle, & le ſang commence bientôt après à ſe corrompre dans tous les organes des ſens; juſqu'à ce qu'enfin les tuniques des veines ſe rompent à l'extrémité des doigts, le ſang jaillit dehors, & en peu tems le patient perd la vie.

Le Serpent à ſonnettes n'eſt ordinairement pas ſi grand que le précédent. Il n'a que deux ou trois piés de long. Ceux qui ont un demi pié de plus ſont fort rares. Sa couleur eſt un gris de fer, cendré & ondé. A l'extrémité de ſa queue eſt attachée ce qu'on appelle ſa *caſcabéle* ou ſonnette. Celle-ci reſſemble à la coſſe d'un pois de gravance après qu'elle eſt ſechée ſur la plante. Elle eſt diviſée de-même, & contient cinq à ſix oſſelets ronds comme des pois, avec leſquels, dès qu'il ſe remue, il rend un ſon pareil à celui de deux ou trois ſonnettes, d'où eſt venu le nom qu'on lui donne. Ainſi la Nature qui a donné au Serpent-à-coral cette diverſité de couleurs vives pour le faire appercevoir, a auſſi donné à celui-ci ce bruit qui annonce ſon approche, & ſans lequel il ne ſeroit guere poſſible de le diſtinguer de la terre où il rampe, vu qu'il eſt de la même couleur.

On donne le nom de Serpent-de-ſaule à une autre eſpéce de Couleuvre fort nombreuſe, qui reſſemble aſſez au bois de ſaule par ſa couleur; & comme elles ſont toujours colées aux branches de cet arbre elles ſemblent en faire partie. Leur piquure, quoique moins dangereuſe que celle

le des autres eſt toujours mortelle, ſi on n'y apporte promptement le reméde de quelque antidote. Il y a des ſpécifiques infaillibles qui ſont connus des Négres, des Mulâtres & des *Indiens*, qui vont ſouvent dans les Montagnes, & à qui on donne le ſurnom de *Curandores* *. Le meilleur reméde c'eſt la *Habilla*, dont nous avons déjà parlé.

Tous ces Serpens dont la piquure eſt ſi dangereuſe, ne ſont jamais de mal à perſonne s'ils ne ſont offenſés. D'ailleurs loin d'être agiles, ils ſont au-contraire très-pareſſeux & preſque défaillans, deſorte que s'ils piquent ou mordent, c'eſt lorſqu'on a marché deſſus, ou qu'on les a autrement provoqués: hors de-là on paſſeroit cent fois devant eux ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement. Et ſi ce n'étoit la coutume qu'ils ont de ſe retirer pour ſe cacher dans les feuilles, on ne diſtingueroit pas s'ils ſont morts ou en vie.

Il y a peu de lieux en *Europe* où les *Cientopies*, ou *Centpieds* †, ne ſoient connus; mais ils le ſont bien davantage à *Carthagéne*, non ſeulement à cauſe du grand nombre qu'il y en a, mais auſſi à cauſe de leur monſtrueuſe groſſeur, & parce que pullulant beaucoup plus dans les maiſons qu'à la Campagne, on n'eſt pas ſans danger de leur part. Ils ſont ordinairement en longueur comme les deux tiers d'une aune: il y en a même qui ont près d'une aune de long ſur cinq à ſix pouces de large plus ou moins ſelon la longueur. Leur figure eſt preſque circulaire, toute la ſuperficie ſupérieure & latérale eſt couverte d'écailles dures couleur de muſc tirant ſur le rouge. Elles ont des jointures au moyen deſquelles elles ſe peuvent mouvoir de tous côtés. Cette eſpéce de toit eſt aſſez fort pour le défendre contre quelque coup que ce ſoit; & comme il n'eſt pas facile de les bleſſer par-là, il eſt néceſſaire de les frapper à la tête quand on veut les tuer. Ils ſont extrêmement agiles, & leur piquure eſt mortelle, mais quand on y remédie promtement il n'y a pas de danger pour la vie. On en eſt quitte pour ſouffrir en attendant que les remédes faſſent leur effet & détruiſent la malignité du poiſon.

Les Scorpions ne ſont pas moins communs que les *Centpieds*. Il y en a de diverſes ſortes; les uns noirs, les autres rouges, les autres bruns, & quelques-uns jaunes. Les premiers s'engendrent dans les bois ſecs & pourris, & les autres dans les coins des maiſons & dans les armoires.

Leur

* *Guériſſeurs.*

† C'eſt apparemment le même Inſecte que nous appellons en *François Cloporte* ou *Millepieds*, & que les *Grecs* nommoient *Polypodes*, Not. du Trad.

Leur groſſeur eſt differente: les plus grands ont trois pouces de long, non compris la queue. Leur piquure eſt plus venimeuſe dans les uns que dans les autres. Celle des noirs, ſelon l'opinion des habitans, eſt plus dangereuſe que celle des autres, mais elle n'eſt pas mortelle quand on y remédie promptement. Celle des autres ſe réduit à cauſer la fiévre, à engourdir la paume des mains & la plante des pieds, le front, les oreilles, les narines, les lévres, à faire enfler la Langue, à troubler la vue, & l'on reſte dans cet état une ou deux fois vingt-quatre heures, après quoi le venin commence à ſe diſſiper, & le malade ſe rétablit entierement.

Les gens de ce Pays ſont dans l'idée, que quand un Scorpion tombe dans l'eau il la purifie, & conſéquemment ils en boivent ſans ſcrupule. Ils ſont ſi accoutumés à ces Inſectes qu'ils n'en ont aucune crainte. Ils les prennent avec les doigts ſans répugnance, les ſaiſiſſant par la derniere vertébre de la queue pour n'en être point piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même & jouent enſuite avec eux. Nous avons obſervé qu'un Scorpion étant mis dans un vaſe de Criſtal avec un peu de fumée de Tabac dedans, a une ſi grande averſion pour cette odeur, que dès qu'il la ſent de ſi près, il devient comme enragé, ſe piquant la tête de ſon aiguillon juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tué lui-même. Cette expérience répétée pluſieurs fois m'a fait conclure que ſon venin produit ſur ſon corps le même effet qu'il fait ſur les autres.

Il y a encore un autre Inſecte appellé communément *Caracol Soldado*, *Limaçon Soldat*, qui, depuis le milieu du corps juſqu'à l'extrémité poſtérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, de couleur blanchâtre, & tourné en ſpirale; mais depuis l'autre moitié du corps juſqu'à l'extrémité contraire il reſſemble à une Ecreviſſe, tant en groſſeur que dans la diſpoſition de ſes pates. La couleur de cette partie du corps, laquelle eſt véritablement la principale, eſt blanche mêlée de gris; & la partie même a environ deux pouces de long ſur un & demi de large, non compris la queue ni l'autre partie. Il n'a aucune coquille ni écaille, & tout ſon corps eſt flexible. Il a une induſtrie ſinguliere pour ſe garantir du mal qu'on pourroit lui faire, c'eſt de chercher une coquille de Limaçon proportionnée à ſa grandeur, & de s'y fourrer dedans: quelquefois il marche avec cette coquille, d'autrefois il la laiſſe en quelque endroit, & va enſuite chercher à vivre: dès qu'il ſent qu'on veut le prendre, il court vite vers le lieu où il a laiſſé la coquille. Il y rentre en commençant par la partie poſtérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée & qu'il puiſſe ſe défendre avec ſes deux pates, dont il ſe ſert pour mordre à la maniere des écre-

écreviſſes. Sa morſure cauſe pendant 48 heures les mêmes accidens que la piquure du Scorpion. On a grand ſoin d'empêcher que le Patient ne boive de l'eau pendant qu'il reſſent les effets de ce venin; car on a remarqué, que de boire de l'eau dans ces circonſtances, cauſoit le *Paſme* * dont on rechape rarement.

Les Naturels du Pays racontent que quand cet animal a groſſi au point qu'il ne peut plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va ſur le bord de la Mer en chercher une plus grande; que là il tue le limaçon dont la coquille lui convient davantage, & s'empare de l'habitation. Il pratique la même méthode à l'égard de la premiere coquille. Cette derniere particularité, & le déſir de voir la figure de cet animal nous engagea *Don George Juan* & moi à prier quelques perſonnes de nous en procurer un; ce qu'ayant obtenu, nous vérifiâmes tout ce que je viens de dire, à l'exception de la piquure dont nous ne jugeâmes pas à propos de faire l'expérience, & le tout ſe trouva exactement vrai.

Il y a encore diverſes autres ſortes d'Inſectes, qui pour être moins gros, n'en ſont pas moins dignes d'attention, vu les ſingularités qui les diſtinguent, & le plaiſir que cauſent aux yeux une quantité innombrable de Papillons, dont il ſera difficile de faire connoître la diverſité & les propriétés. Quoiqu'à la variété de leurs figures, du deſſein de leur travail, & de leurs couleurs on ſente leur diſſemblance, on ne peut néanmoins décider leſquels ſont les plus beaux & les plus agréables à la vue.

La beauté de ceux-ci étant compenſée par l'incommodité des autres, je ne ſai s'il ne vaudroit pas mieux ſe paſſer du plaiſir de voir les uns, que d'être tourmenté par les autres. Les Moſquites dont on voit des nuées, ſurtout dans les Savanes, & ſur les Mangliers †, ſont des plus incommodes. Les Savanes les attirent par la verdure qui y régne, & ils trouvent ſur les Mangliers la nourriture qui leur eſt propre. Il n'eſt pas beſoin d'autres obſtacles pour rendre impraticables les chemins par les Savanes.

Cet Inſecte eſt de pluſieurs eſpéces, mais on en peut compter quatre principales; ceux de la premiere ſont appellés *Zancudos*; ils ſont plus gros que les autres. Ceux de la ſeconde ſont les Moſquites proprement dits, leſquels ne different pas de ceux d'*Eſpagne*. Enſuite viennent les *Gégénes*, qui ſont fort petits & faits autrement. Ils reſſemblent à ces petits vers qui mangent le bled, & qu'on appelle *Palomita*. Ils ſont de la groſſeur

* Le *Paſme* eſt une eſpéce d'étourdiſſement, de pamoiſon, ou convulſion.

† Ou Mangles. Les *François* appellent cet Arbre *Paletuvier*. Not. du Trad.

ſeur d'un grain de moutarde, & un peu cendrés. La quatriéme eſpéce comprend une ſorte de Cirons nommés les *Manteaux blancs*. Ils ſont ſi petits que l'on ſent la cuiſſon ardente que cauſe leur piquure, ſans qu'on apperçoive à peine ce qui l'a cauſée. La quantité qui s'en repand dans l'air donne occaſion d'obſerver qu'ils ſont blancs, & c'eſt de-là qu'ils ont pris leur nom. Ceux des deux premieres eſpéces ne manquent pas dans les maiſons. Leur piquure cauſe une groſſe tumeur, dont la cuiſſon ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. Ceux des deux dernieres eſpéces, que l'on voit très-communément dans les champs & dans les jardins, ne cauſent pas de tumeur en piquant, mais ils font reſſentir une demangeaiſon inſupportable. Ainſi l'ardeur du Soleil rend les jours longs & ennuyeux, & ces Inſectes incommodes ne rendent pas les nuits amuſantes. Pour s'en garantir pendant le ſommeil on a recours aux *Moſquiteros**; qui néanmoins ne ſont d'aucune reſſource contre les petits, à-moins que la toile ne fût ſi ſerrée, qu'ils ne puſſent pénétrer au-travers; mais en ce cas on s'expoſeroit à étouffer de chaleur & faute d'air.

L'Inſecte nommé à *Carthagéne Nigua*, & au *Pérou Pique*, eſt à peu près fait comme une puce, mais ſi petit qu'il eſt preſque imperceptible. Ses jambes n'ont pas les reſſorts des jambes des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la Providence; car ſi cet Inſecte avoit la faculté de ſauter, il n'y a corps vivant qui n'en fût rempli; & la quantité de cette engeance feroient périr les trois quarts des hommes dans les accidens qui pourroient leur arriver. Cet Inſecte eſt toujours dans la pouſſiere, & on le trouve plus abondamment dans les lieux malpropres. Il s'attache aux pieds, à la plante même, & aux doigts. Il perce ſi ſubtilement la peau, que les perſonnes auxquelles il s'attache, n'en ſentent rien. Quand il commence à s'étendre on s'en apperçoit, ſans pouvoir comprendre comment il eſt entré. Quand on le remarque, au commencement, il eſt aiſé de le tirer dehors; mais quand il n'auroit introduit que la tête, il faut ſacrifier la chair tout autour, vu qu'il ſe cramponne ſi fortement, qu'on rompt plutôt ce qui eſt dehors que de lui faire lâcher priſe. Quand on ne s'en apperçoit pas à tems, l'Inſecte perce ſans obſtacle la premiere peau, & ſe loge entre elle & l'épiderme. Là il ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique déliée & blanche, ayant la figure d'une perle platte. Il ſe tapit dans l'un des deux côtés de cet eſpace, de maniere que la tête & les pieds ſont tournés vers la partie extérieure, pour la commodité de la nourriture, & la

* Sorte de rideaux de Canevas ou Gaze, en uſage dans toute l'*Amérique*. Not. du Trad.

la partie poſtérieure de ſon corps répond au côté intérieur de la tunique, afin qu'il puiſſe y dépoſer ſes œufs. A meſure qu'il en pond davantage la petite perle s'élargit, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à avoir une ligne & demie, ou deux lignes de diamétre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Alors il eſt tems de la tirer de-là, ſans quoi elle créve d'elle-même, & répand une infinité de germes ſemblables à des lentes, d'où il ſe forme autant de *Niguas*, qui occupent tout le pied, où ils cauſent beaucoup de douleur, deſorte qu'il eſt bien difficile de les en tirer; car quelquefois ils pénétrent juſqu'aux os; & la douleur, même après qu'on les a tirés, dure juſqu'à ce que la chair ait bouché les cavités qu'ils ont creuſées & que la peau ſe ſoit refermée.

La méthode qu'on obſerve dans cette opération eſt longue & douloureuſe. Elle conſiſte à ſéparer avec la pointe d'une aiguille, la chair qui touche à la membrane où réſident les œufs de l'Inſecte: or ces œufs ſont ſi attachés à la chair, & à cette membrane, qu'il n'eſt pas aiſé de faire cette opération ſans crever la tunique qui les renferme, & ſans cauſer de vives douleurs à celui à qui on la fait. Après avoir bien cerné de tous côtés & détaché juſqu'aux moindres racines qui l'attachoient aux membranes & aux muſcles de cette partie, on fait ſortir la petite perle en queſtion, qui eſt plus ou moins grande, ſelon qu'elle y a demeuré plus ou moins. Si par hazard elle créve en la tirant, il faut encore plus d'attention à bien décharner & arracher toutes les racines, & ſurtout à ne pas laiſſer la principale *Nigua*; car avant que la playe fût guérie elle pondroit encore des œufs, & s'enfonceroit encore plus avant dans la chair, d'où par conſéquent il ſeroit plus difficile de l'arracher.

On met dans le trou que laiſſe la perle de la *Nigua* un peu de cendre chaude de tabac mâché ou pulveriſé. Dans les Pays chauds comme *Carthagéne*, il faut ſe garder pendant deux jours de ſe mouiller le pied. Sans cette attention on prend tout de ſuite le *Paſme*, maladie dangereuſe, dont il eſt bien rare qu'on échappe. Peut-être que cette obſervation qu'on a apparemment faite dans quelques perſonnes, eſt devenue une régle générale pour tous ceux à qui on a tiré la *Nigua*.

Dans le moment que cet Inſecte s'inſinue on ne ſent rien; mais le lendemain on ſent une demangeaiſon ardente & beaucoup de douleur, plus néanmoins en quelques parties qu'en d'autres, & de même de l'opération. C'eſt ce qu'on remarque à l'égard des ongles, quand l'Inſecte ſe trouve entre elles & la chair des orteils, ou à leur extrémité. On en eſt moins incommodé à la plante du pied ou autres endroits où la peau eſt plus groſſe.

Il y a quelques animaux à qui cet Inſecte fait une guerre opiniâtre, entre autres le *Cerdo*, qu'il attaque de telle maniere que quand il eſt mort on ne trouve aux pieds de devant & de derriere que les trous que cet Inſecte y a laiſſés.

Tout petit qu'eſt cet Inſecte, on le diſtingue en deux eſpéces, dont l'une eſt venimeuſe & l'autre ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble parfaitement aux puces quant à la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs, & eſt de la même couleur que les lendes. Elle ne fait d'autre effet que de cauſer la douleur, & l'incommodité ordinaire. L'autre eſpéce eſt jaunâtre, & le nid qu'elle ſe fat eſt un peu foncé & de couleur de cendre. L'effet qu'elle produit eſt plus extraordinaire; car ſe logeant à l'extrémité des orteils, elle cauſe inflammation aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigues, qui ne finiſſent qu'après qu'on a tiré la *Nigua*. C'eſt tout le reméde qu'il faut, car immédiatement après l'enflure paſſe & la douleur ceſſe. Ces glandes affligées ſont celles qui répondent au pied où réſide la cauſe du mal. Je ne ſaurois trouver la véritable raiſon d'un effet ſi ſingulier. On prétend que c'eſt parce que l'Inſecte pique de petits muſcles qui deſcendent de ces glandes juſqu'au pied, & que ces muſcles offenſés par le venin de la *Nigua* le communiquent aux glandes, ce qui y cauſe inflammation & douleur. Tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que je l'ai éprouvé pluſieurs fois, & les premieres je fus dans une grande inquiétude, juſqu'à ce qu'ayant remarqué à diverſes repriſes, que tous ces effets ceſſoient auſſitôt que la *Nigua* étoit dehors, je conclus qu'elle en étoit l'unique cauſe. La même choſe arriva à tous les Membres de l'Académie des Sciences qui nous accompagnoient dans ce Voyage, & en particulier à Mr. *de Juſſieu* Botaniſte du Roi de *France*, lequel fut le premier à diſtinguer ces deux eſpéces après avoir paſſé à diverſes fois par ces ſortes d'accidens.

Mais ſi les hommes ſont expoſés aux morſures des Animaux & aux piquures des Inſectes venimeux, les meubles des maiſons, & généralement toutes les marchandiſes tiſſues, comme toiles de lin, étoffes de ſoye, d'or & d'argent, ont d'autres Inſectes pour ennemis, leſquels ruïnent & détruiſent tout excepté les métaux, qui réſiſtent à leurs attaques. Le plus redoutable pour ces ſortes d'effets eſt celui qu'on appelle dans le Pays *Comégen*, qui n'eſt qu'une eſpéce de tigne ou d'artuſon, ſi vif, & ſi expéditif dans ſes opérations, qu'en moins de rien il ſait convertir en pouſſiere le ballot de marchandiſe où il ſe gliſſe; & ſans en déranger la forme il la perce partout d'outre en outre avec tant de ſubtilité, qu'on ne s'apperçoit pas qu'il y ait touché,

ché, juſqu'à ce qu'en maniant cette marchandiſe, on voit qu'au-lieu d'étoffe ou de toile, on n'a que des retailles & de la pouſſiere. Il faut une attention extrême pour prévenir ces accidens en tout tems, mais ſurtout lors de l'arrivée des Gallions: car c'eſt alors que ce vers deſtructeur peut faire le plus de dommage, vu la quantité d'effets qu'on débarque pour les magazins & les boutiques. On a ſoin de placer les ballots ſur des bancs élevés d'un tiers d'aune de-deſſus terre, & dont les pieds ſont enduits de goudron, qui eſt le ſeul préſervatif qu'on ait pu trouver contre cette engeance; car quoiqu'il perce le bois comme les marchandiſes, il n'approche pas de celui qui eſt goudronné. Cette précaution ne ſuffiroit pas pour éloigner le *Comégen* de ces précieux effets, ſi on n'avoit le ſecret de les éloigner des murailles, moyennant quoi il n'y a plus rien à craindre. Cet Inſecte eſt ſi petit que l'œil a de la peine à le diſcerner; mais ſon activité eſt telle qu'une nuit lui ſuffit pour détruire toutes les marchandiſes d'un magazin, s'il parvient à s'en rendre maître. Auſſi eſt-il ordinaire que quand on court les riſques du Commerce on ſpécifie à l'égard des marchandiſes qui vont à *Carthagéne*, & entre les pertes qui peuvent arriver dans cette Ville, celles que cauſe le *Comégen*. Mais ce qu'il y a de plus étonnant en tout cela, c'eſt que cet Inſecte eſt ſi particulier à cette Ville, que *Portobélo*, ni ſes environs, qui ont tant d'autres choſes communes avec *Carthagéne*, loin d'être ſujets à ce fléau ne connoiſſent pas même l'Inſecte, qui l'emporte ſi fort ſur la tigne & l'artiſon pour la vivacité & l'activité. Ce que nous venons de dire ſuffira pour donner une idée de ce Pays autant qu'il convient à notre ſujet. Car nous ne croyons pas devoir nous arrêter à ce que d'autres ont déjà rapporté, ni groſſir cet Ouvrage de quantité d'obſervations déjà publiées, & que tout le monde ſait. C'eſt pourquoi nous paſſerons à des objets plus intéreſſans, & à des particularités qui ſont éclater la puiſſance de l'Auteur de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Où il eſt traité des denrées que produit le terroir de Carthagéne, *& de la nourriture des Habitans.*

QUoique le terroir de *Carthagéne* n'ait pas l'avantage de produire tous les fruits qui croiſſent en *Europe*, il ne laiſſe pas d'en produire d'autres qui les valent bien, & dont les Habitans ſe nourriſſent. Il eſt

vrai que les *Européens* nouvellement arrivés ont de la peine à s'en accommoder, mais avec le tems ils s'y font ſi bien qu'ils en oublient les premiers.

Ce Climat eſt trop humide & trop chaud pour que l'Orge, le Froment & autres ſemblables grains y viennent bien: mais en revanche on y recueille quantité de Maïz & de Ris. Un boiſſeau de Maïz ſemé au labour en rend cent à la récolte. Ce Blé *Indien* ſert non ſeulement à faire le *Bollo* *, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais auſſi à engraiſſer les porcs & la volaille.

Le *Bollo* de Maïz n'a aucune reſſemblance avec le pain de froment, ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour le goût. Il a la figure d'un gâteau; il eſt blanc, mais fade & inſipide. La maniere de faire le *Bollo*, c'eſt de faire tremper le Maïz † & de l'écraſer enſuite entre deux pierres; après quoi à force de le broyer & de le changer d'eau, on vient à bout d'en ſéparer la peau ou gouſſe qui l'enveloppoit. L'ayant bien nettoyé, on le paîtrit, & puis on recommence à le moudre comme auparavant. Enſuite on l'enveloppe dans des feuilles de Plane ou de *Vijahua*, qu'on met dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire. Etant cuits on les retire de-là pour manger. Cette eſpéce de pain ne ſe conſerve pas longtems, paſſé 24 heures il devient pâteux & n'eſt point du tout bon à manger. Dans les bonnes maiſons on paîtrit le *Bollo* avec du lait, & il n'en eſt que meilleur; mais jamais on ne peut parvenir à le faire lever, parce que les liquides ne peuvent bien le pénétrer, & qu'il ne change jamais ſa couleur naturelle; par conſéquent il ne prend aucun goût étranger, & conſerve toujours celui de la farine de Maïz.

Outre le *Bollo*, il y a d'autres eſpéces de pain dont les Négres font un grand uſage: ils l'appellent *Caſſave*. Ce pain eſt fait de racines de *Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. La premiere choſe qu'ils font, c'eſt de dépouiller ces racines de leur premiere peau, & enſuite de les graiger ſur une grage ou rape de cuivre de quinze à dix-huit pouces de longueur. Leur ſubſtance ſe trouvant réduite en une farine ſemblable à la groſſe ſciure eſt jettée dans de l'eau pour en ôter un ſuc âcre & fort qui eſt un vrai poiſon. On change ſouvent l'eau pour filtrer cette farine & enlever ce ſuc malin; après quoi on la fait ſecher & on la paîtrit en façon de foüaſſe ou de gâteau rond de deux piés de long, & d'environ autant de diamétre,

* Sorte de gâteau ou de petits pains.

† Le Maïz ou Mahis eſt le même grain qu'on nomme quelquefois *Mil*, & quelquefois *Blé de Turquie*. Not. du Trad.

tre, ſur quatre lignes d'épaiſſeur. Il les font cuire dans de petits fours ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpéce de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantieuſe, mais fade. Elle ſe conſerve longtems ſans ſe corrompre. On y trouve au bout de deux mois le même goût que le premier jour, excepté qu'elle ſe durcit.

Quoique le *Bollo* & la *Caſſave* ſoient le principal aliment des Habitans, ils ne laiſſent pas de ſe régaler de pain de froment: mais comme il faut que la farine en vienne d'*Eſpagne*, on peut croire qu'il n'eſt pas à bon marché. Il n'y a guere que les *Européens* établis à *Carthagéne* & quelques *Créoles* qui en mangent en prenant le Cacao, ou en mangeant des confitures au caramel, qui eſt la ſeule occaſion où ils ne peuvent s'en paſſer. Dans tous leurs autres repas la coutume a jetté parmi eux dès le berceau de ſi profondes racines, qu'ils ne balancent pas de préférer le *Bollo* au pain de froment, & de manger du miel avec la *Caſſave*.

Ils font encore d'autres pâtiſſeries de la farine de Maïz, & en compoſent divers mets, auſſi bons pour la ſanté que le *Bollo* qui ne fait jamais mal à ceux qui y ſont accoutumés.

Outre les racines dont nous venons de parler, le terroir produit beaucoup de *Camotes*, qui reſſemblent fort aux Patates de *Malaga* pour le goût; mais d'une figure un peu différente, car elles ſont preſque rondes & leur ſuperficie rabotteuſe. Ils en font des conſerves, & s'en ſervent comme des légumes dans leurs ragoûts. Néanmoins comme cette racine y eſt fort commune, ils n'en tirent pas tout l'avantage qu'ils pourroient; il y a apparence que s'ils l'employoient dans la *Caſſave*, elle auroit meilleur goût qu'étant faite de racines fades de ſoi-même.

Les Cannes de ſucre ſont en ſi grande abondance dans ce Pays-là, que le miel y perd de ſon prix. Un partie du jus de ces cannes eſt convertie en eau de vie pour le mieux débiter. Au-reſte elles croiſſent ſi promtement qu'on les peut couper deux fois par an, & leur verdure variée égaye les campagnes.

Il y a auſſi beaucoup de Cotoniers, dont les uns ſont plantés & cultivés, & ce ſont les meilleurs; les autres ſont produits par la fertilité naturelle de la terre. Le Coton des uns & des autres étant filé ſert à faire toute ſorte d'ouvrages tiſſus, dont les Négres des *Haciendas* & les *Indiens* s'habillent.

Le *Cacaotier* croît en abondance ſur les bords de la Riviere de la *Madelaine*, & en d'autres lieux convenables à cet arbre. Le Cacaotier de *Carthagénee* eſt le plus eſtimé, tant parce que le fruit en eſt plus gros que celui

celui des *Caraques*, de *Maracaybo* & de *Guayaquil*, que parce qu'il eſt plus huileux. Le Cacao de *Carthagéne* eſt peu connu en *Eſpagne*; celui qu'on y envoye, eſt par maniere de préſens. Comme il a plus de réputation que le Cacao des autres lieux, il ſe conſume presque tout dans le diſtrict de cette Ville, & dans quelques autres endroits des *Indes*, où il s'en fait un grand débit: ce qui eſt cauſe qu'on en apporte des *Caraques* dans l'intérieur du diſtrict de *Carthagéne* pour ſupléer à celui de la *Madelaine* qu'on envoye ailleurs. Il n'eſt même pas mal de mêler celui-là avec celui-ci, afin que le Chocolat ſoit moins huileux qu'il ne l'eſt quand il n'eſt fait que du Cacao de la *Madelaine*. Pour diſtinguer celui-ci des autres on le vend par *milliers* dans *Carthagéne*, chaque *millier* du poids de quatre livres. Celui des *Caraques* ſe vend par boiſſeau de 110 livres, & celui de *Maracaybo* de 96.

Ce fruit eſt le tréſor le plus ſûr dont la Nature ait pu gratifier ce terroir, mais il n'eſt pas le ſeul: on y voit encore quantité d'autres Arbres & Plantes, qui portent d'autres fruits non moins utiles ni moins agréables, & qui ſont une preuve éternelle de ſa fertilité. On eſt ravi d'étonnement en voyant ces arbres produire, en toute ſaiſon, des fruits dont les uns ſont ſemblables à ceux d'*Eſpagne*, & les autres particuliers au Pays: ceux-là cultivés, & ceux-ci ſans autre culture que la diſpoſition naturelle du Climat.

Ceux qui reſſemblent aux fruits d'*Eſpagne*, ſont les Melons, les *Anguries* *, qu'on nomme dans le Pays *Patilles*, les Raiſins de treille, les Oranges, les Nefles, les Dates. Les Raiſins n'ont pas ſi bon goût que ceux d'*Eſpagne*; mais les Nefles y ſont beaucoup plus délicates, & ſi douces qu'elles en ſont un peu fades. Les autres n'ont point de différence remarquable, mais leur ſaveur parvient à un grand point de perfection.

Parmi ceux qui ſont particuliers au Pays, la Pomme-de-Pin mérite le premier rang. On la nomme communément la *Reine des Fruits*, tant à cauſe de ſa beauté que de ſon odeur & de ſon bon goût. Les autres ſont les *Papayes*, les *Guanabanes*, les *Gouyaves*, les *Sapotes*, les *Maméis*, les *Platanes*, les *Cocos*, & quantité d'autres qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter. Il ſuffira de dire que ce ſont-là les principaux.

La *Pomme-de-Pin* ou *Pigna* †, que les *Eſpagnols* nommerent ainſi à cauſe de la reſſemblance que ce fruit a avec ce qu'on nomme Pomme-de-Pin en *Europe*, naît d'une Plante qui reſſemble beaucoup à l'Aloés, excepté que les feuilles de celle-là ne ſont pas ſi grandes que celles de l'Aloés, ni ſi épais-

* Sorte de Melons d'eau.

† On la nomme plus ordinairement *Ananas*.

épaiſſes. Elles s'étendent toutes preſqu'horizontalement près de terre, juſqu'à ce qu'à meſure qu'elles diminuent elles ſe déploient moins. La hauteur de la Plante ne paſſe guere trois piés. Elle ſe termine par une eſpéce de fleur de Lys en maniere de couronne, & d'un cramoiſi éblouiſſant. Du centre de cette fleur on voit ſortir la *Pigna*, de la groſſeur d'une noix au commencement, & à meſure qu'elle croît, la fleur perd l'éclat de ſa couleur, & ſes feuilles s'élargiſſent pour faire place au fruit, & lui ſervir de baſe & d'ornement. Au haut de la *Pigna* même eſt une autre fleur en forme de couronne, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Plante, & ſont d'un verd fort vif. Cette fleur croît avec le fruit, juſqu'à ce que l'une & l'autre ſoient parvenues à leur dernier degré d'accroiſſement; juſques-là elles different peu pour la couleur. Dès que le fruit ceſſe de croître, il commence à mûrir, & à changer ſa couleur verte en une couleur de paille claire. A meſure que la couleur devient plus pâle le fruit répand une odeur ſi ſuave qu'il n'eſt pas difficile de le trouver, quoiqu'il ſoit couvert de pluſieurs branches. Pendant qu'il croît il ſe garnit d'épines médiocrement fortes, qui partent de toutes les extrémités des côtes qui forment ſon écorce. Mais à meſure qu'il mûrit ces épines ſe deſſéchent, & perdent leur conſiſtance, comme ſi elles craignoient de nuire à celui qui doit cueillir le fruit. Toutes les ſingularités qu'on obſerve dans cette production de la Nature, ne ſont pas un petit motif d'admirer la ſageſſe du Créateur, pour peu qu'on les conſidere avec attention. En effet la fleur qui ſert de couronne à la *Pigna* pendant qu'elle croît dans les Forêts, devient une nouvelle Plante étant ſemée, tandis que celle qui lui a ſervi de tige ſe deſſéche auſſitôt que l'on coupe le fruit, comme pour marquer qu'elle n'eſt plus bonne à rien. Outre la Plante que le rejetton de la *Pigna* peut produire, les racines continuent à en pouſſer de nouvelles, ce qui achéve d'en multiplier l'eſpéce.

La *Pigna* conſerve toujours ſon agréable odeur, après avoir été ſéparée de la Plante, juſqu'à ce qu'après un aſſez long eſpace elle commence à ſe pourrir. L'odeur qu'elle répand eſt ſi conſidérable, que non ſeulement on s'en apperçoit dans la chambre où eſt le fruit, mais que même elle pénétre dans les appartemens voiſins. La *Pigna* a cinq à ſept pouces de longueur, ſur trois à quatre de diamétre à ſa baſe, d'où elle va en diminuant juſqu'à l'extrémité oppoſée. Pour la manger on la péle, & on la coupe en rouëlles. Elle eſt ſi pleine de ſuc qu'en la mâchant elle ſe réduit toute en ſubſtance liquide. Elle a un goût de douceur, mêlé d'acide fort agréable. Son écorce infuſée dans de l'eau, après avoir fermenté, fait une bois-

ſon fort rafraîchiſſante & fort bonne, qui conſerve toujours les propriétés du fruit.

Tous les autres fruits de ce terroir ſont auſſi eſtimables que celui-là dans leur eſpéce. Quelques-uns ont le même avantage de répandre une odeur agréable comme la *Gouayave*, qui eſt outre cela pectorale & aſtringente.

Les Fruits les plus communs & les plus abondans de tous ſont les *Planes* ou *Platanes*, ſi connus en *Europe*, ſinon pour la figure & le goût, du-moins quant au nom. Il y en a de trois eſpéces, les *Bananes*, qui ſont les plus gros & qui ont environ un pied de long. Il s'en fait une grande conſommation, car outre qu'on les mange en guiſe de pain, on les met encore à toutes les ſauces. Le noyau en eſt dur & la chair auſſi, mais elle n'eſt point malfaiſante. La ſeconde eſpéce eſt les *Dominicos*, qui ne ſont ni ſi longs ni ſi gros que les *Bananes*, mais qui ſont d'un goût ſupérieur. On les mange comme les premiers.

Les *Guinéos* ſont la troiſiéme eſpéce, plus petits que les précédens; mais de beaucoup meilleur goût, quoique moins convenables à la ſanté, au dire des gens du Pays, qui prétendent qu'ils échaufent beaucoup. Leur longueur eſt d'ordinaire de quatre pouces. Quand ils ſont murs, leur écorce eſt jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des autres, & leur noyau eſt auſſi bon & auſſi délicat que la chair. Les gens du Pays ont coutume de boire de l'eau après avoir mangé de ce fruit: mais les équipages des Vaiſſeaux d'*Europe*, gens qui ménagent peu leur ſanté, & qui boivent de l'eau-de-vie avec tout ce qu'ils mangent, ne manquent pas, en uſant de ce fruit, d'en boire avec le même excès qu'ils ont accoutumé en toute autre occaſion, d'où réſultent en partie les maladies dont ils ſont accablés dans ce Pays, & les morts ſubites, qui à la vérité ont un peu étonné ceux qui ſe portoient bien, ſans leur inſpirer néanmoins la pratique de la ſobriété. Selon que nous l'avons éprouvé, ce n'eſt pas la qualité de l'eau-de-vie qui fait le mal, c'eſt la quantité. En effet quelques perſonnes de notre compagnie eſſayerent de boire modérément de cette liqueur après avoir mangé de ce fruit; ils réitérerent pluſieurs fois cette épreuve, & ne s'en trouverent pas plus mal. Entre pluſieurs manieres d'apprêter les *Guinéos*, celle qui nous a paru une des meilleures, c'eſt de les faire rôtir dans leur écorce ſur de la braiſe, & de les mettre enſuite dans un peu d'eau-de-vie & de ſucre pour les faire renfler. C'eſt ainſi qu'on en ſervoit tous les jours à notre table, & les *Créoles* mêmes les trouvoient très-bons.

Les *Papayes* ont ſix à huit pouces de long, & reſſemblent aux limons. Elles ſont plus groſſes à un bout qu'à l'autre. Leur écorce reſte toujours

verte,

verte. Leur chair eſt blanche, pleine de jus, un peu filaſſeuſe & d'un goût acide, ſans être piquant. C'eſt un Arbre qui produit ce fruit, & non pas une Plante, comme celle qui produit la Pomme-de-pin & le *Platane*. Ceux dont nous allons parler croîſſent auſſi ſur des arbres.

La *Guanabane* reſſemble beaucoup au melon, ſinon que ſon écorce eſt plus liſſe, & verdâtre. Sa chair eſt un peu jaune, comme celle de certains melons, & leur reſſemble aſſez pour le goût; mais ce qui met de la différence entre ces deux fruits, c'eſt que la *Guanabane* a une odeur un peu rebutante. Le pepin qu'elle renferme, eſt rond, obſcur, luiſant, & a environ deux lignes de diamétre. Il eſt compoſé d'une petite peau fort mince & tranſparente, & d'une moëlle un peu ferme & pleine de jus. L'odeur de cette ſemence eſt plus forte que celle du fruit, & incomparablement plus fade. Ceux du Pays prétendent qu'en mangeant cette ſemence on n'a rien à craindre du fruit, qui, ſelon eux, eſt peſant & indigeſte: mais quoique la ſemence n'ait point mauvais goût, elle rebute & affadit par ſon odeur.

Les *Sapotes* ſont ronds, d'environ deux pouces de circonférence. L'écorce en eſt fort mince & ſe détache facilement du fruit. Elle eſt brunâtre, nuancée de rouge. La chair eſt de couleur de feu, peu vineuſe, s'attachant au palais, fibreuſe & ſolide. Ce n'eſt pas un fruit délicat, mais il a aſſez bon goût. Elle renferme deux ou trois pepins & même davantage, leſquels ſont durs & oblongs.

Quant à la couleur les *Maméis* ne different des *Sapotes*, que parce qu'ils ſont d'un brun plus clair. D'ailleurs leur écorce ne ſe ſépare pas ſi aiſément de la chair, à moins qu'on ne la péle avec un couteau. Ce fruit reſſemble beaucoup au Brugnon. Il a ſeulement une couleur un peu plus vive, la chair un peu plus ferme, & un peu moins de jus. Le noyau eſt proportionné à la groſſeur du fruit, lequel a entre trois à quatre pouces de diamétre, de figure preſque circulaire, mais irréguliere. Le noyau a un pouce & demi de long ſur un de large en ſon milieu, rond dans cette partie quoique long dans le total. Sa ſuperficie extérieure eſt liſſe, de couleur brunâtre, excepté d'un côté où elle eſt traverſée verticalement par une bande blanchâtre en façon de côte de melon; & cette bande n'a ni la dureté ni le poli du reſte de l'écorce du noyau, qui ſemble être couvert en cet endroit, & un peu raboteux.

Le *Coco* eſt un fruit fort commun & peu eſtimé. Tout l'uſage qu'on en fait, c'eſt d'en boire le ſuc, pendant qu'il eſt en lait, & avant qu'il commence à ſe cailler. Alors il eſt plein d'une liqueur blanchâtre, auſſi liqui-

de que l'eau naturelle, de très-bon goût & rafraîchiſſante. L'écale qui couvre la Noix de *Coco* eſt verte en dehors & blanche en dedans, pleine de fibres qui la traverſent en long & qui ont de la conſiſtance. On la ſépare facilement avec un couteau. Le *Coco* eſt auſſi blanchâtre, quand il eſt à ce point dont nous avons parlé, & eſt d'ailleurs aſſez tendre; mais à-meſure que ſa chair prend de la conſiſtance & qu'elle devient plus ferme, elle change la couleur verte de ſon écale en jaune. Celle-ci ſéche auſſitôt que le dedans eſt parvenu à ſa perfection ou maturité; & elle prend alors une couleur brune, devient filaſſeuſe & ſi ſerrée qu'on a de la peine à l'ouvrir, & à la ſéparer du *Coco* auquel ſont unis quelques fibres de l'écale. De la chair de ces *Cocos* on tire un lait comme celui d'amande, & on ſe ſert de celui-là plutôt que de celui-ci pour apprêter le ris.

Bien que les Limons ſoient rares dans cette Ville, s'entend ceux qu'on voit ordinairement en *Europe*, & que l'on cueille en ſi grande abondance en quelques Contrées d'*Eſpagne*, il y en a une ſi grande quantité d'une autre eſpéce qu'ils appellent *Sutiles* ou *Seutiles*, que ſans ſoin ni culture les campagnes ſont couvertes des arbres qui les produiſent. Le fruit & l'arbre ſont beaucoup plus petits que ceux d'*Eſpagne*. Ce dernier n'a pas plus de huit ou dix pieds de haut, ce qui fait à peu près trois aunes. Dès le pied ou peu au-deſſous il ſe diviſe en diverſes branches, qui en s'étendant forment une houpe fort agréable; ſes feuilles, d'ailleurs ſemblables à celles des Citroniers, ſont plus petites & fort liſſes. Le fruit n'eſt pas plus gros qu'un œuf ordinaire, l'écorce en eſt fort déliée & fort fine. Il contient plus de jus à proportion de ſa groſſeur que les Citrons d'*Europe*, & il eſt infiniment plus acide & plus piquant, ce qui fait auſſi que les Médecins d'*Europe* ne le croient pas bon pour la ſanté, quoiqu'on s'y accoutume dans le Pays ſans ſcrupule. On l'employe dans toutes les ſauces, ſans qu'on s'apperçoive d'aucun mauvais effet. Une choſe particuliere qu'on remarque en cette Ville à l'égard de ces Limons, c'eſt que les Habitans ayent cette idée, qu'il ne faut mettre la viande près du feu que trois quarts d'heure, ou une heure avant le repas. Suivant cette opinion ils ne mettent jamais de l'eau au pot avec la viande ſans y exprimer en même tems le jus de trois ou quatre de ces Limons plus ou moins, ſelon la quantité de viande; par ce moyen la viande s'amollit & ſe cuit ſi bien, qu'elle eſt en état d'être ſervie au bout de ce court eſpace. Ces gens-là ſont ſi accoutumés à cette facilité d'apprêter leurs viandes, qu'ils ſe moquent des *Européens*, qui employent toute une matinée pour faire une choſe qui leur coute ſi peu de tems.

Les

Les Tamarins ne ſont rien moins que rares dans les campagnes de *Carthagéne*. C'eſt un grand arbre, fort touffu. Ses feuilles ſont d'un verd foncé. Il pouſſe des coſſes de médiocre grandeur, & plattes, au dedans desquelles eſt une moëlle de couleur brune, mielleuſe & filaſſeuſe. Ils donnent à ces coſſes le même nom qu'à l'arbre. Au milieu de la coſſe eſt un pepin, ou noyau dur aplati par les bords, & de ſix à huit lignes de long, ſur deux ou trois de large. Le goût en eſt aigredoux, mais l'acide y domine. On ne s'en ſert que pour le diſſoudre dans de l'eau dont on fait une boiſſon qui rafraîchit le ſang; mais il en faut boire modérément, & rarement, parce que ſon acide & ſa qualité froide affoibliſſent & gâtent l'eſtomac.

Un autre fruit qu'ils appellent *Mani* eſt fort différent de celui-là, car il eſt exceſſivement chaud, & par-là même fort malſain dans un pareil Climat. Ce fruit reſſemble aux pignons. Il le font rôtir pour le manger, ou ils le confiſſent.

Les fruits que le terroir ne produit pas ſont, outre le Froment, l'Orge & ſemblables grains dont nous avons déjà parlé, les Raiſins de Vigne, les Amandes, les Olives, & par conſéquent ils ne recueillent ni Vins, ni Huiles, ni Raiſins, qui ſont des Marchandiſes qu'il faut qu'ils tirent d'*Europe*, & qui pour cette raiſon ſont rares & cheres; & il y a même des tems où elles manquent abſolument. Quand cela arrive à l'égard du vin, c'eſt un grand mal pour la ſanté de bien des gens; car ceux qui ne boivent point d'eau-de-vie à leurs repas ordinaires, étant accoutumés à boire du vin, ce qui comprend preſque tous les Habitans excepté les Négres, la privation de cette liqueur cauſe une révolution dans leur tempérament. Leur eſtomac n'ayant plus la même activité pour la digeſtion ſe dérange & s'affoiblit, d'où naiſſent enſuite des maladies épidémiques qui affligent toute la Ville. C'eſt le cas où elle ſe trouvoit à notre arrivée. Le vin y étoit alors ſi rare qu'on n'y diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe.

Quand l'Huile manque, on ne s'en apperçoit gueres, vu qu'ils apprêtent tous leurs mêts chair ou poiſſon avec le ſaindoux ou graiſſe de Cochon, dont ils ont grande abondance, deſorte qu'ils en employent une partie à faire du ſavon, qui eſt fort bon, & point cher pour le Pays. Ils font des chandelles de ſuif pour éclairer la nuit. Ainſi le ſeul uſage qu'ils faſſent de l'huile c'eſt dans les ſalades.

On peut juger avec quelle profuſion les tables ſont ſervies dans un Pays qui abonde en viandes, fruits & poiſſons. Je parle des maiſons de diſtinction

où l'on ſe pique de vivre ſomptueuſement. La plupart des mêts accômmodés à la maniere du Pays ne different pas peu de ceux d'*Eſpagne*. Cependant ils en ſavent apprêter quelques-uns ſi délicatement, qu'elles ne ſont pas moins agréables aux Etrangers qu'à ceux du Pays même qui ſont les plus accoutumés à s'en régaler. L'*Agi-aco* eſt un de leurs mêts favoris, & il eſt rare qu'il manque à une table; il eſt compoſé de divers ingrédiens qui ſuffiroient pour en faire un excellent ragoût. Il y entre de la friture de Porc, des Oiſeaux, des Platanes, de la pâte de Maïz, & autres ingrédiens auxquels on ajoûte le *Piment*, ou *Agi*, comme ils l'appellent, pour y donner le haut-goût.

Les Habitans de *Carthagéne* font réglément deux repas par jour, & un troiſiéme plus léger. Le premier ſe fait le matin & conſiſte en quelque friture, & pâtiſſerie feuilletée faite de pâte de Maïz, ou autres choſes ſemblables, qui ſont ſuivies du chocolat. Le ſecond ſe fait à midi avec plus d'apparat; & le troiſiéme eſt le repas du ſoir, qui n'eſt proprement qu'une colation conſiſtant en confitures & chocolat. Quoique pluſieurs familles ſoupent formellement comme on fait en *Europe*, ils ne laiſſent pas de dire communément, que les ſoupés ſont pernicieux à *Carthagéne:* mais pour nous, nous ne remarquâmes rien de ſemblable, & en tout cas le mal ſera dans l'excès & non dans la choſe même.

CHAPITRE IX.

Du Commerce de Carthagéne *après l'arrivée des Gallions, & autres Vaiſſeaux venans d'*Eſpagne. *Du Commerce qu'elle fait des Marchandiſes & Fruits de ſon cru avec les autres Contrées des* Indes.

LA Baye de *Carthagéne* des *Indes* eſt la premiere échelle où ſe rendent les Gallions qui viennent d'*Eſpagne*, & par conſéquent elle jouit des prémices du Commerce par les ventes qui s'y font. Ces ventes, quoique dépouillées des formalités qu'on obſerve à la Foire de *Portobélo*, ne laiſſent pas d'être conſidérables. Les Négocians des Provinces intérieures, comme *Santa-Fé*, *Popayan*, & *Quito*, y apportent leurs fonds propres & ceux qu'on leur a confiés *por Encomienda*, c'eſt-à-dire, *pour des Commiſſions*, leſquels fonds ils employent à des marchandiſes, & à des proviſions. Les deux premieres Provinces, *Santa-Fé* & *Popayan*, ne peuvent recevoir les unes ni les autres que par la voye de *Carthagéne*. C'eſt pour-

pourquoi les Marchands partent de ces Provinces & viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or monnoyé, en lingots & en poudre, & avec des Emeraudes, qui ſont les pierreries les plus eſtimées de ces Pays, dans leſquels, outre les Mines d'Argent qu'on exploite à *Santa-Fé*, & qui s'augmentent tous les jours par de nouvelles découvertes, il y en a d'autres qui produiſent les plus belles Emeraudes qu'on puiſſe voir. A la vérité ces Pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en *Europe* & ſurtout en *Eſpagne*, où l'on n'en fait plus grand cas; ce qui a fait diminuer le ſalaire des Ouvriers & déchoir ce Commerce, qui étoit autrefois fort conſidérable. Les unes & les autres produiſent beaucoup d'or que l'on tire à *Choco*, & qui paye le quint au Roi dans le Bureau établi en cette Capitale.

Ce Commerce fut défendu pendant quelques années aux preſſantes ſollicitations des Négocians de *Lima*, qui ſe plaignirent qu'ils recevoient un grand préjudice de ce que les Marchandiſes d'*Europe* paſſant de *Quito* dans le *Pérou*, les Marchands de ce Royaume s'en fourniſſoient par cette voye, pendant qu'eux Négocians de *Lima* étoient occupés à faire leurs achats aux Foires de *Panama* & de *Portobélo*, & trouvoient à leur retour le prix des Marchandiſes fort baiſſé, ce qui leur cauſoit des pertes infinies. On eut alors égard à leurs repréſentations. Mais dans la ſuite on fit réflexion que de défendre aux Marchands de *Quito* & autres, l'achat des Marchandiſes à *Carthagéne* auſſitôt que les Gallions arrivent, c'étoit leur cauſer un retardement très-onéreux & préjudiable. C'eſt pourquoi il fut décidé, pour contenter les uns ſans préjudicier aux autres, que du moment qu'on publieroit dans ces Provinces l'arrivée des Gallions à *Carthagéne*, tout Commerce de Marchandiſes d'*Europe* ceſſeroit entre *Quito* & *Lima*, & que les bornes des deux Audiences ſeroient celles du Commerce de chacune; c'eſt-à-dire, que celui de *Quito* ne s'étendroit pas au-delà de la liſiere du *Corrégiment* ou Senechauſſée de *Loja* & de *Zamore*, qui appartiennent à l'Audience Royale de *Quito*; & que *Piura*, qui eſt un *Corrégiment* de l'Audience de *Lima*, ſeroit le terme du Commerce de cette Capitale du *Pérou*. Par cet expédient on parvint au but que l'on ſe propoſoit. Ce réglement fut exécuté pour la premiere fois en 1730 à l'arrivée de l'Eſcadre commandée par le Lieutenant-Général *Don Manuel Lopez Pintado*, que le Roi avoit chargé de rétablir le Commerce de *Carthagéne*, s'il trouvoit que le nouveau réglement remplît les deux objets qui l'avoient occaſionné, & qu'on ne pût trouver aucun expédient plus commode pour accommoder les parties; mais celui-là fut ſeul employé, & l'on trouva que non ſeulement il rempliſſoit l'objet principal, mais auſſi qu'il procuroit un autre avan-

avantage, puiſque pendant le ſéjour que les Gallions font à *Carthagéne*, les *Cargadores* * n'y reſtent pas ſans rien faire, & trouvent bien à ſe dédommager des fraix qu'ils y font, par les ventes de leurs marchandiſes.

Pendant que la défenſe ſubſiſtoit les Marchands de *Carthagéne* étoient ou obligés de profiter de la Flottille du *Pérou* pour deſcendre par *Guayaquil* à *Panama*, ou d'attendre, pour faire leurs emplettes, que la Foire étant finie, les Gallions revinſſent à *Carthagéne*, ce qui les réduiſoit à acheter le rebut des autres. La premiere voye ne leur étoit pas moins préjudiciable, puiſqu'avant d'arriver à *Guayaquil*, pour joindre la Flottille du *Pérou*, il leur faloit traverſer toute la juriſdiction de *Santa-Fé*, & faire par terre, avec l'argent deſtiné aux emplettes, un voyage de plus quatre cens lieues, & autant en revenant avec leurs marchandiſes; ce qui les conſtituoit en des fraix immenſes. Enfin les avaries † inévitables dans un voyage de ſi long cours, où il falloit traverſer des Rivieres & des Montagnes, & expoſer leurs marchandiſes à mille accidens, rendoient cette voye ſi impraticable, qu'il ne leur reſtoit d'autre reſſource que dans les Gallions qui revenoient de la Foire, au hazard encore de n'en rapporter rien, ou dumoins trop peu de choſe pour pouvoir ſatisfaire à toutes leurs emplettes; ſans compter que les Marchands des Provinces intérieures venant à *Carthagéne* pour faire des achats, riſquoient de n'y pas trouver de quoi ſe pourvoir, & de s'en retourner avec leur argent ſans avoir fait autre choſe que des fraix: autant d'inconvéniens qui ont fait abolir la défenſe, & régler les choſes ſur le pied avantageux où elles ſont.

A l'occaſion de la petite Foire, qu'il me ſoit permis d'appeller ainſi le Commerce qui ſe fait à *Carthagéne*, on voit quantité de boutiques pleines de marchandiſes, dont le profit eſt en partie pour les *Eſpagnols* venus ſur les Gallions & recommandés aux *Cargadores* ou Aſſociés avec eux, & l'autre partie pour les Marchands de la Ville. Les *Cargadores* favoriſent ceux-là en leur livrant la marchandiſe, pour cultiver leur nouvelle pratique, & ceux-ci en qualité d'anciens chalands. Ils fourniſſent les boutiques des uns & des autres à meſure qu'ils vendent, & les aſſortiſſent de tout ce qu'il faut. Pendant ce tems-là tout le monde gagne. Les uns donnent des chambres & des boutiques à louage: les autres font les ouvrages qu'on leur commande, chacun ſelon ſa profeſſion: & d'autres enfin profitent du travail de leurs Négres & Négreſſes Eſclaves, dont le ſalaire eſt d'autant plus fort qu'il y a plus d'ouvrage à faire. L'argent circule alors de tous

* Ceux qui ont chargé des Marchandiſes d'*Europe* pour les *Indes*.

† Dommages qu'un Marchand ſouffre dans ſon Commerce.

tous côtés, & chacun en a ſa part; de maniere que tous ont, non ſeulement de quoi acheter pour ſe vêtir juſqu'à l'arrivée d'une autre Eſcadre, mais auſſi quelque choſe de reſte. Auſſi voit-on dans ces occaſions des Eſclaves acheter leur liberté de l'argent qu'ils ont amaſſé après avoir payé leurs journées à leurs Maîtres, & acheté ce qui leur étoit néceſſaire.

Ces avantages s'étendent juſqu'aux Villages, aux *Eſtancias*, & aux plus miſérables *Chacarès* de cette juriſdiction; par la raiſon que l'abord des Etrangers augmente la conſommation des denrées, & les renchérit, ce qui eſt avantageux pour ceux dont la condition eſt de les cultiver & de les vendre.

Tout ce fracas de Commerce ne dure qu'autant que les Gallions ſéjournent dans la Baye. Après leur départ tout rentre dans le ſilence & dans ſa premiere tranquillité. Les Citoyens appellent cela, *le tems mort.* Le Commerce particulier que la Ville de *Carthagéne* fait dans ce tems mort avec les Peuples des autres Gouvernemens, eſt ſi peu de choſe, qu'il ne mérite pas qu'on y faſſe attention. La meilleure partie de ce Commerce ſe fait par quelques Balandres, qui viennent de la *Trinité*, de la *Havane*, de *St. Domingue* chargées de Tabac en corde & en poudre & de Sucre, & qui après s'en être défaits s'en retournent avec une Cargaiſon de Cacao de la *Madelaine*, des Vaſes de terre, du Ris, & d'autres marchandiſes ſemblables qui ſont rares dans ces Iles. Mais ſouvent on eſt des deux ou trois mois ſans voir un de ces Bâtimens. Il en eſt de-même à l'égard de ceux qui vont de *Carthagéne* à *Nicaragua*, la *Vera-Cruz*, *Honduras* & autres lieux. Ils vont un peu plus ſouvent à *Portobélo*, à *Chayre*, ou à *Santa Marta.* La raiſon de la foibleſſe de ce Commerce eſt que preſque tous ces lieux ſont pourvus des mêmes denrées, & par conſéquent on n'a pas occaſion de trafiquer avec eux.

Ce qui ſoutient *Carthagéne en tiempo muerto*, ou *au tems mort*, ce ſont les Bourgades de ſa juriſdiction, d'où l'on y apporte tout ce qui eſt néceſſaire à la nourriture & à l'entretien de ſes Habitans, comme *Maïz*, *Ris*, *Coton*, *Cochons* en vie, *Tabou*, *Platanes*, *Oiſeaux*, *Caſſave*, *Sucre*, *Miel* & *Cacao.* La plus grande partie de ces denrées eſt apportée dans des Canots, & des *Champanes*, ſorte de Batteaux propres à naviguer ſur les Rivieres. Les premiers côtoyent toujours le rivage de la Mer, & les ſeconds viennent par la Riviere de la *Madelaine*, ou par celle de *Sinu.* En échange de ces denrées ils ſe chargent de quelques Marchandiſes pour des habillemens dont les boutiques & les magazins des Négocians ſont pourvues par les Gallions, quelquefois par quelque priſe

faite ſur la côte par quelque Corſaire *Eſpagnol*, ou par des Bâtimens particuliers armés par les Habitans.

Tout ce qui eſt pour manger ne paye aucun droit au Roi. Chacun tue dans ſa maiſon les Cochons qu'il croit pouvoir vendre ce jour-là; car la chair de cet animal ne ſe mange point ſalée à *Carthagéne*, & les chaleurs ne permettent pas de la garder longtems fraîche. Les denrées qu'on apporte d'*Eſpagne* ſont l'Eau-de-vie, le Vin, l'Huile, les Amandes & les Raiſins ſecs, qui payent des droits d'entrée, & ſe vendent enſuite librement. Ceux qui les débitent en détail, ſont obligés de payer l'*Alcavale* * pour leur échope & boutiques.

Outre ces Marchandiſes qui font aller ce petit Commerce intérieur, il y a un Bureau des Finances du Roi pour l'*Aſſiento* des Négres Eſclaves que les Vaiſſeaux apportent dans cette Ville, où ils reſtent comme en dépôt, juſqu'à ce qu'on les faſſe paſſer dans les Provinces intérieures pour y être vendus à ceux qui en ont beſoin pour travailler aux *Haciendas*; car généralement on employe les Négres à cette ſorte d'ouvrage. L'*Aſſiento* fait un objet pour le Commerce de *Carthagéne*, mais un objet peu conſidérable. Les Bureaux des Finances Royales établis dans cette Ville ne produiſent pas aſſez pour l'entretien du Gouverneur, de la Garniſon, & des autres Officiers du Roi; on y ſuplée par les Bureaux de *Santa Fé* & de *Quito*, au moyen de quoi on trouve les ſommes néceſſaires pour le payement de ces perſonnes, & pour l'entretien des Fortifications, de l'Artillerie, & autres dépenſes néceſſaires à la ſureté de cette Place.

* Impôt ſur les Marchandiſes, & autres Effets.

LIVRE

LIVRE SECOND.

Voyage de *Carthagéne* au Royaume de *Tierra Firme*, & à la Ville de *Portobélo.*

CHAPITRE I.

Départ de Carthagéne *pour* Portobélo. *Vents aliſés ou généraux qui régnent ſur ces côtes. Avis ſur les courans & ſur le tems qu'ils arrivent.*

DEs que le Vaiſſeau *François* eut achevé de faire ſes proviſions, & qu'il ſe trouva prêt à remettre à la voile, nous paſſâmes ſur ſon bord avec notre bagage le 24. de *Novembre* de la même année 1735, & le jour ſuivant 25. nous levâmes l'ancre. Après quatre jours de navigation, c'eſt-à-dire, le 29. du même mois à 5½. du ſoir notre Vaiſſeau donna fond par 18. braſſes d'eau à l'entrée du Port de *Portobélo;* le Château de *Todofierro* étant au Nord-Eſt par les 4 deg. Nord & la pointe Méridionale du Port à l'Eſt ¼ N. E. la Longitude entre *Carthagéne* & *Punta de Nave* fut trouvée de 4 deg. 24 min.

Nous avions couru par O. N. O. & O. quart N. O. juſqu'à ce qu'on obſerva que le Vaiſſeau étoit par les 11 deg. de Latitude; alors nous portâmes à l'Oueſt, mais nous trouvant par les 3. deg. 10 min. de longitude. Depuis la détermination de *Carthagéne*, nous revirâmes au Sud-Oueſt & Sud quart Sud-Oueſt, & continuant par ce rumb, nous découvrîmes le 29. à 5½. du matin *Punta de Nave*, que nous laiſſâmes toujours au Sud, étant obligés de faire des bordées pour entrer dans le Port.

Nous eûmes des vents frais durant la traverſée, les deux premiers jours par Nord quart Nord-Eſt, & les autres jours par Nord-Eſt juſqu'au moment que nous découvrîmes la Terre; pendant tout ce tems la Mer fut un peu mâle ou agitée; mais dès que nous eûmes découvert *Punta de Nave*, le vent tomba, & nous n'eûmes plus qu'un vent de terre qui nous empêchoit d'aborder, ce qui fut cauſe que le Vaiſſeau ne put entrer ce jour-là au Port. Le jour ſuivant 30. il fut toujours contraire, deſorte qu'on fut obligé d'employer les rames & la touée pour avancer, & par ce moyen nous entrâmes dans le Port, d'où nous débarquâmes tous avec nos Bagages & les Inſtrumens néceſſaires pour commencer nos obſer-

vations. C'eſt ici le lieu de parler des Vents qui régnent dans cette traverſée & ſur cette côte comme ſur celle de *Carthagéne*, c'eſt ce que je vais faire dans les paragrafes ſuivans.

Il régne deux ſortes de Vents aliſés ſur ces côtes, les uns appellés *Briſes*, les autres *Vendavales*. Les premiers ſouflent par le Nord-Eſt, & les autres par Oueſt-Sud & Oueſt-Sud-Oueſt. Ceux-là commencent à ſe faire ſentir au milieu de *Novembre*, quoiqu'ils ne ſoient bien réglés qu'au commencement ou au milieu de *Décembre*, qui eſt ce qu'on appelle en ce Pays-là l'Eté. Ils continuent dans leur plus grande force & ſans varier juſqu'au milieu de *Mai*. Alors ils ceſſent, & ceux-ci leur ſuccédent, avec cette obſervation, que les *Vendavales* ne ſe font ſentir que juſqu'à la hauteur de 12. ou 12. & ½. deg. de Latitude; car au-delà de cette diſtance les *Briſes* régnent conſtamment, & fraîchiſſent quelquefois plus, quelquefois moins, ſe tournant tantôt à l'Eſt & tantôt au Nord.

Pendant que les *Vandavales* durent, il ſurvient de gros tems mêlés de pluye, mais cela n'eſt pas de durée; & dès qu'il ceſſe le calme ſuccéde pour quelque tems, peu à peu le vent ſe léve, ſur-tout lorſqu'on eſt près de terre, où il eſt plus régulier. La même choſe arrive à la fin d'*Octobre* & au commencement de *Novembre*, les vents n'étant pas alors encore bien réglés, ni bien établis.

Pendant que les *Briſes* régnent, les Courans portent depuis 12. juſqu'à 12. & ½. deg. par l'Oueſt, mais d'ordinaire avec moins de force dans les conjonctions * de la Lune que dans ſes oppoſitions. Communément au-delà de cette hauteur ils portent au Nord-Oueſt, ce qui pourtant ne doit s'entendre qu'avec reſtriction; car près de quelques Iles, & de quelques Baſſes, leur cours eſt irrégulier, parce qu'ils entrent quelquefois dans la Mer par le canal de leurs lits, quelquefois elles ſont pouſſées dehors par la rencontre d'autres, & tout cela provient des différens tours & détours qu'elles font, & de la diſpoſition des côtes. C'eſt pourquoi dans tous ces courans il eſt néceſſaire de naviguer avec précaution, & de ne pas ſe fier entiérement aux notices générales; car bien qu'elles ſoient fondées ſur l'expérience des Pilotes pratiques qui ont fait ces trajets ſur toute ſorte de Bâtimens grands & petits, pendant vingt & trente ans, & qui par conſéquent devroient être parfaitement inſtruits ſur ce ſujet, il eſt toujours certain que cette expérience eſt inſuffi-

* La *Conjonction* eſt le premier aſpect d'un Aſtre. Tous les mois la Lune eſt en conjonction avec le Soleil. N. D. T.

ſuffiſante, puiſque les Pilotes avouent eux-mêmes qu'il y a des endroits où les Courans ſont fort irréguliers, tels que ceux dont nous avons parlé.

Quand les *Briſes* commencent à foiblir, ce qui arrive dans le mois d'*Avril*, les courans portent à l'Eſt juſqu'à 8, 10, & 12 lieues de diſtance de la côte, & ſe maintiennent dans un cours égal tant que durent les *Vendavales*. Pour éviter cet inconvénient & celui des vents contraires qui ſouflent de terre dans cette ſaiſon dans le trajet de *Carthagéne* à *Portobélo*, il n'y a qu'à naviguer par les 12 ou 13 degrés, ou même davantage ſelon l'occaſion, moyennant quoi les Navires n'ont rien à craindre, & l'on eſt aſſuré du ſuccès du trajet.

Pendant que les *Briſes* ſont dans leur force, les eaux entrent avec impétuoſité dans le Golphe de *Darien*, & au-contraire pendant les *Vendavales* ſortent au-dehors. La raiſon de ce ſecond changement vient, de ce que quantité de Fleuves groſſis par les pluyes ordinaires dans cette ſaiſon, en ſe déchargeant dans ce Golphe, refoulent ſes eaux & les font regorger par la force de leurs courans & par l'accroiſſement de leurs eaux; mais pendant les *Briſes* le tribut qu'ils apportent au Golphe étant peu conſidérable, rien n'empêche qu'ils n'entrent dans ce même Golphe, & qu'ils ne continuent à ſortir par les ſinuoſités des côtes.

CHAPITRE II.

Deſcription de la Ville de Saint Philippe de Portobélo.

LA Ville de *Saint Philippe de Portobélo* eſt ſituée, ſelon nos obſervations, par les 9 degr. 34 min. 35 ſec. de Latitude Boréale, & par les 277 degr. 50 min. de Longitude, ſelon les obſervations du *P. Feuillée*, en prenant pour premier Méridien celui de *Paris*, ou à 296 degr. 41 min. en prenant celui du *Pic de Ténériffe*. Le Port de *Portobélo* fut découvert en 1502. le 2. *Novembre*, par l'Amiral *Chriſtofle Colomb*, qui le trouva ſi bon & ſi commode qu'il le nomma *Beauport*, ou *Portobélo*. Continuant ſes découvertes il arriva à celui qu'il nomma de *Baſtimentos*, où fut depuis fondée en 1510 par *Diego de Niqueza* la Ville de *Nombre de Dios*, ainſi appellée parce que le Commandant en abordant dit à ſes gens qu'il falloit s'établir-là au *Nom de Dieu*, ce qui fut exécuté. Il arriva quelques incidens qui retarderent les progrès de cette fondation: les *Indiens* de *Darién* ruinerent cette Ville naiſſante; il falut la repeupler de nouveau quel-

ques années après. Elle ſe maintint juſqu'en 1584. que le Roi *Philippe II.* ordonna qu'on l'abandonnât, & que les Habitans allaſſent peupler *Portobélo*. Ce qui fut exécuté par *Don Inigo de la Mota Fernandez*, Préſident de *Panama*. On conſidéra dans ce changement, que le Port de *Portobélo* étoit meilleur que l'autre, & qu'il paroiſſoit mieux ſitué pour le Commerce. *Portobélo* fut ſaccagé par *Jean Morgan*, fameux Pirate qui infeſta ces Mers-là. Il ſe contenta de la piller, & en partit ſans détruire une ſeule maiſon.

La Ville de *Portobélo* eſt ſituée en forme de croiſſant ſur le penchant d'une Montagne qni environne le Port. La plupart des maiſons y ſont de bois, quelques-unes ont le premier étage de pierrre & de chaux, & le reſte de bois. Elles ſont en tout environ au nombre de 130. preſque toutes fort grandes & fort logeables.

Cette Ville a un Gouverneur avec titre de Lieutenant-Général, parce qu'il eſt Lieutenant du Préſident de *Panama*, & qu'il eſt pourvu par le Roi ſans aucun tems limité. C'eſt toujours à un Militaire que l'on donne cet emploi, vu qu'il a ſous ſes ordres les Commandans des Forts qui défendent le Port, & dont les emplois ſont à vie.

Toutes les maiſons enſemble ne forment qu'une rue principale qui ſuit la figure du Port, avec quelques ruelles pour traverſer du penchant de la Montagne à la plage. Il y a deux places fort ſpacieuſes; l'une vis-à-vis le Bureau des Finances du Roi, qui eſt un Edifice bâti à chaux & à pierres, lequel touche au Mole où ſe font les débarquemens. L'autre place eſt près de la Cathédrale, qui eſt une Egliſe bâtie des mêmes matériaux que le Bureau des Finances. Elle eſt grande & aſſez ornée pour la petiteſſe du lieu. Elle eſt deſſervie par un Vicaire & quelques autres Prêtres natifs du Pays.

Outre cette Paroiſſe il y a encore deux autres Egliſes, l'une de *Nueſtra Segnora de la Merced*, qui eſt un Couvent des P. P. de *la Merci*; & l'autre s'appelle *San Juan de Dios*. Celle-ci doit être un Hôpital, mais elle n'en a que le titre, & au fond ce n'eſt rien moins que cela. L'Egliſe de *la Merci* eſt de pierre, mais fort délabrée & pauvre, de-même que le Couvent qui tombe en ruïne, & dont les Religieux ne pouvant y habiter commodément vivent répandus en diverſes maiſons particulieres.

L'Egliſe de *San Juan de Dios* eſt un petit bâtiment qui reſſemble à un Oratoire. Elle n'eſt pas en meilleur état que *Notre Dame de la Merci*. Toute la Communauté conſiſte en un Prieur, un Chapelain & un autre Religieux, & quelquefois moins. Ainſi le logement de la Communauté

eſt

eſt fort petit, puiſque proprement il n'y a point de Communauté. On n'y reçoit de malades que ceux qui peuvent payer le traitement de leurs maladies, & le reſte de leur entretien. D'où il ſuit qu'il n'eſt d'aucune utilité aux pauvres de la Ville, il ſert ſeulement de couvert aux malades des Vaiſſeaux de Guerre d'*Europe;* les Chirurgiens des Vaiſſeaux les traitent de leurs maladies, & les Vaiſſeaux pourvoyent à leurs beſoins.

En avançant vers l'Eſt à l'un des bouts de la Ville par où l'on va à *Panama*, on trouve un Quartier nommé *la Petite Guinée*, parce que c'eſt-là que demeurent tous les Négres & toutes les Négreſſes eſclaves & libres. Ce Quartier eſt toujours extrêmement peuplé dans le tems des Gallions, parce que les habitans de la Ville ſe retirent dans quelque coin de leurs maiſons pour louer le reſte de leurs appartemens aux *Européens*, aimant mieux ſe géner que de négliger cette occaſion de faire quelque profit. Les Mulâtres & autres pauvres gens qui ſont obligés alors de déloger, vont demeurer dans la *Petite Guinée*, & ſe logent comme ils peuvent dans les baraques déjà conſtruites dans ce Quartier, ou dans celles qu'on y conſtruit de-nouveau, & que les gens qui viennent de *Panama* aident à conſtruire, chacun ſelon ſa profeſſion.

Du côté de la Mer, dans un terrain ſpacieux entre la Ville & le Château de *la Gloire*, on dreſſe auſſi des baraques pour y loger les gens de mer, qui de leur côté y font des échopes, où ils étalent toute ſorte de denrées & de fruits d'*Eſpagne:* mais dès que la Foire eſt finie, tout cela diſparoît, les Vaiſſeaux partent, & ces lieux auparavant peuplés redeviennent déſerts.

Nous fîmes une expérience avec le Barométre dans un lieu plus élevé d'une toiſe que la ſuperficie de la Mer, & la hauteur du *Mercure* fut trouvée de 27 pouces 11½ lignes.

CHAPITRE III.

Deſcription du Port de Portobélo.

Le nom de ce Port en fait aſſez connoître les avantages pour toute ſorte de Bâtimens grands & petits; & quoique l'entrée en ſoit large, elle eſt aſſez bien défendue par le Château ou Fort de *Saint Philippe* de *Todo Fierro*, ſitué à la pointe de la côte du Nord, qui forme l'entrée. Cette entrée n'a qu'environ 600 toiſes de large, c'eſt-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. D'ailleurs la côte du Sud eſt dangereuſe à cauſe des pointes & des

rochers qui y ſont à fleur d'eau, deſorte que pour les éviter il faut dériver vers le Nord où il y a plus de fond, quoiqu'à tout prendre la véritable entrée ſoit par le milieu du Canal, où l'on trouve toujours quinze ou du-moins dix braſſes d'eau fond de vaſe & de craye mêlé de ſable.

A la côte qui forme le Port au Sud & vis-à-vis de la Rade étoit un autre Fort ſpacieux nommé *Saint Jaques de la gloire.* A l'Eſt de ce Fort, à la diſtance d'environ cent toiſes, la Ville commence, ayant devant ſoi une pointe de terre qui s'avance dans le Port. Sur cette avance étoit un petit Fort nommé le Fort de *St. Jérôme;* qui ne ſe trouvoit qu'à dix toiſes des maiſons. Tous ces Forts furent démolis par l'Amiral *Vernon*, qui à la tête d'une nombreuſe Armée navale ſe rendit maître de ce Port en 1740, l'ayant trouvé ſi dépourvu de tout, que la plus grande partie de l'Artillerie, ſurtout celle du Château de *Todo Fierro*, étoit démontée faute d'affuts; les Munitions de guerre en petite quantité, & en partie gâtées; la Garniſon foible, puiſqu'elle n'étoit pas même complette ſur le pied qu'elle doit être en tems de Paix. Le Gouverneur de la Ville *Don Bernardo Gutierrez de Bocanegra* étoit abſent, & ſe trouvoit à *Panama*, où il ſe juſtifioit de quelques accuſations intentées contre lui avant le ſiége. L'Armée *Angloiſe* ne trouvant de cette maniere aucune réſiſtance, n'eût pas de peine à réuſſir, & la Ville ſe rendit par capitulation. Les ennemis avoient beſoin de tout ce concours de circonſtances avantageuſes pour ſe rendre maîtres de *Portobelo.*

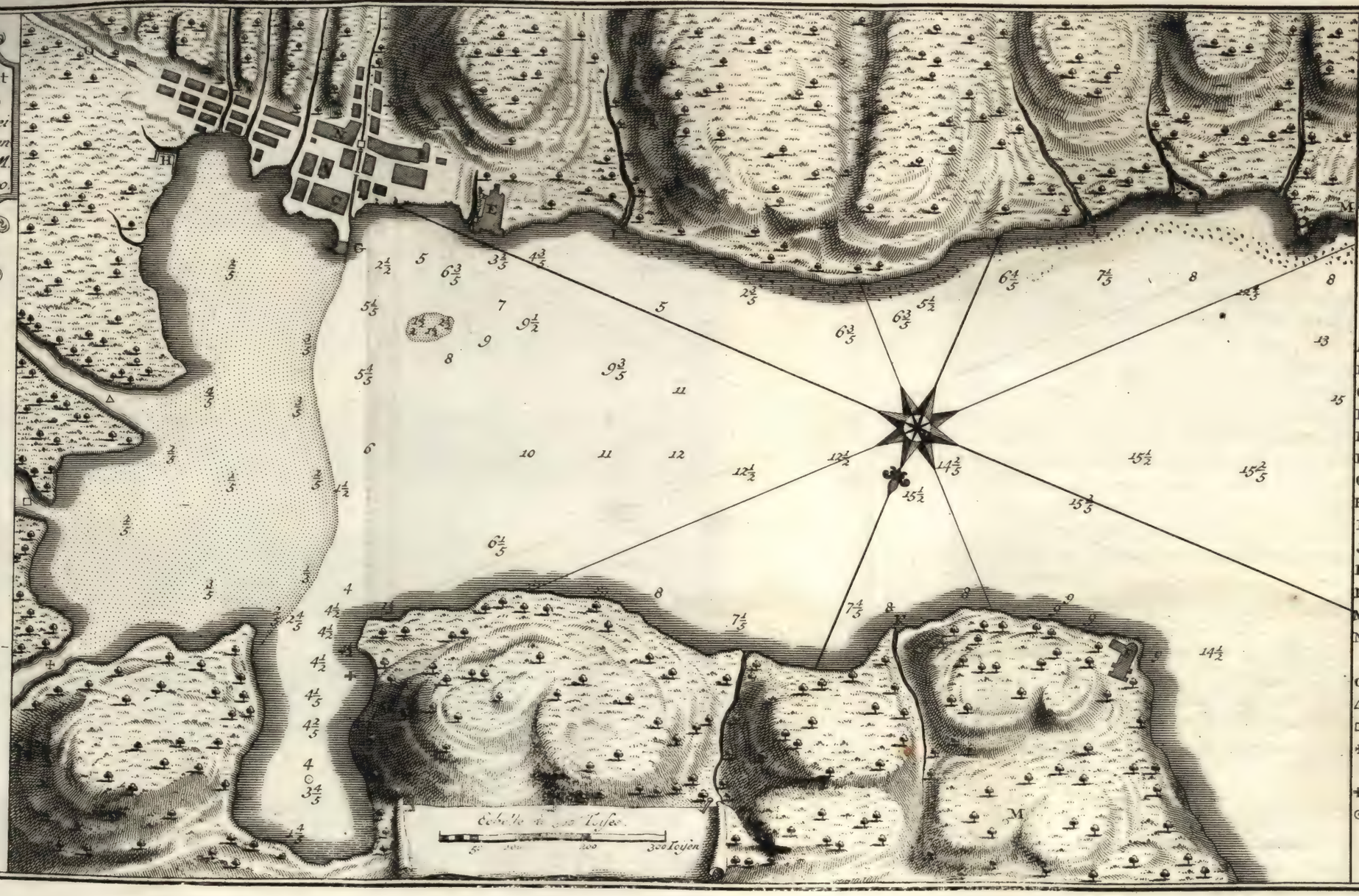
Le mouillage des Vaiſſeaux de guerre & des autres gros Navires, eſt au Nord-Ouëſt du Château de *la gloire*, ce qui eſt à peu près le milieu du Port. Les petits Bâtimens pouvant raſer de plus près la terre, s'avancent davantage, mais il faut qu'ils prennent garde de ne pas toucher à un banc de ſable à 150 toiſes du Fort, ou Pointe de *St. Jérôme*, à l'Ouëſt quart Nord-Ouëſt, où il n'y a que deux ou même qu'une braſſe & demie d'eau.

Au Nord-Ouëſt de la Ville eſt un petit Golphe, nommé la *Caldera*, où l'on trouve quatre braſſes & demie d'eau. C'eſt un endroit fort propre à la caréne, pourvu qu'on apporte tout ce qu'il faut pour cela: outre le fond dont nous venons de parler ce Golphe eſt à l'abri de tout vent. Pour y entrer il faut ranger la côte vers l'Ouëſt & paſſer environ par le tiers de la bouche de l'entrée, où l'on trouve cinq braſſes d'eau, tandis qu'on n'en trouve que deux ou trois pieds au tiers de la méme entrée à l'Eſt. Après que les Vaiſſeaux ſont entrés, ils peuvent s'affourcher Eſt & Ouëſt avec quatre cables dans un petit baſſin que forme la *Caldera* vers l'Ouëſt; car ils doivent toujours s'approcher de ce côté-là.

Au

GRUNDRISS
von der Bay und Stadt
PORTOVELO
im 9 Gr. 34½ M. Nörderbreite nach unsern Wahrnehmungen und im 297 Gr. 41½ M. Lœnge von der Insel Ferro, nach dem P. Feuillée, im J. 1736.

A. Die Pfarr kirche.
B. Der Gnaden.
C. St Johann de Dios.
D. La Contaduria od. die Rechenkammer.
E. Castel der Ehren.
F. Castel de Todo fierro od. Trotz allen.
G. St Hieronymus-Castel.
H. Brustwehr St Christoph.
I. Bach Triana.
J. Bach St Antonio.
K. Bach oder Wœsserchen.
L. Acienda del Tocal.
M. Vigias od. Warten.
N. Haus, worinnen die Wahrnehmungen von der Breite gemacht worden.
O. Weg von Panama.
△ Fluss Cascajal.
□ Canal St Isabella.
+ Mündung der Bay Chuchas.
+ Carenero oder Legeplatz.
⊙ La Caldera oder der Kessel.



PLAN
de la Baye et Ville de
PORTOBÉLO
par les 9 Dégrés 34½ Min de Latitude Septentrionale suivant nos observations, et par les 297 Deg. 41½ Min de Longitude de l'Isle de Fer suivant le P. Feuillée en 1736.

A. l'Eglise Paroissiale.
B. la Merci.
C. St Juan de Dios.
D. la Contadurie.
E. Fort de la Gloire.
F. Fort de Todo Fiero.
G. Fort St Jerome.
H. Parapet de St Christofle.
I. Ruisseau de Triana.
J. Ruisseau de St Antoine.
K. Ruisseau ou Aguadillo.
L. Hacienda del Tocal.
M. Vigies.
N. Maison où se firent les observations de la Latitude.
O. Chemin de Panama.
△ Riviere de Cascajal.
□ Canal de Ste Isabelle.
+ Embouchure de la Baye de Chuchas.
+ Carénage.
⊙ la Caldera.

Au Nord-Eſt de la Ville eſt l'embouchure de la Riviere de *Caſcajal*. On n'y peut faire d'eau douce qu'à un quart de lieue au-deſſus; & l'on y rencontre quelquefois des Caymans, qui ſont une eſpéce de Lézards monſtrueux.

Les Marées ne ſont point régulieres dans ces Parages; & à cet égard, comme à celui des Vents, ce Port ne differe point de celui de *Carthagéne*, excepté qu'ici les Navires ne peuvent entrer qu'à la toue, vu qu'ils ont toujours le vent contraire, ou un grand calme.

En conſéquence de pluſieurs obſervations que nous fîmes tant par l'Etoile polaire que par l'*Azimuth* du Soleil *, nous trouvâmes que l'aiguille varioit dans ce Port de 8 deg. 40 min. au Nord-Eſt.

Parmi les Montagnes qui environnent tout le Port de *Portobélo*, à commencer à la pointe du Fort de *Todo Fierro* bâti à demi côte de la premiere juſqu'à celle qui eſt à l'autre bout oppoſé, il y en a une entre autres qui eſt remarquable, tant à cauſe de ſa hauteur, que parce qu'elle eſt le Thermométre de la Ville, annonçant le tems qu'il doit faire. Cette Montagne, appellée *Monte Capiro*, donne d'un côté ſur le chemin qui méne à *Panama*, & de l'autre ſur le Port. Le ſommet de cette Montagne eſt toujours couvert de nuages qui l'environnent, & que l'on diſtingue des autres qui occupent cette Athmoſphere, en ce qu'ils ſont plus ſombres & plus épais. Ces nuages ſont appellés le *Capillo* ou Bonnet de la Montagne, d'où par corruption on aura dit *Capiro*, & de-là l'étymologie du nom de la Montagne. Quand ces nuages ſe condenſent & s'épaiſſiſſent, ils baiſſent de la hauteur où ils ſe tiennent d'ordinaire, & alors c'eſt un ſigne de tempête; au-contraire quand ils s'élévent & s'éclairciſſent c'eſt un ſigne de beau tems: mais il eſt bon d'avertir que ces changemens de tems ſe ſuccédent fréquemment & avec tant de promtitude qu'on n'a que bien rarement le loiſir de diſcerner le ſommet de la Montagne, qui eſt d'ordinaire éclipſé par l'obſcurité du tems, ou s'il eſt viſible ce n'eſt que pour un inſtant.

La juridiction du Lieutenant-Général qui commande à *Portobélo* ne s'étend pas au-delà de cette Ville & de ſes Forts, ou tout au plus ſur les Montagnes & Collines des environs, & dans les Vallées qu'elles laiſſent entre elles, où ſont quelques Métairies, ou *Haciendas* en petit nombre, la nature du Pays ne permettant pas autre choſe.

CHA-

* *Azimuth* eſt un mot *Arabe* & un terme d'Aſtronomie. C'eſt proprement un grand Cercle vertical qui paſſe par le *Zénith* & le *Nadir*, & coupe l'Horizon à angles droits. Not. du Trad.

CHAPITRE IV.

Climat de Portobélo. *Maladies épidémiques & funeſtes aux Equipages des Gallions.*

TOute l'*Europe* ſait juſques à quel point l'air de *Portobélo* eſt préjudiciable à la ſanté, non ſeulement des Etrangers qui y abordent, mais encore des Habitans, qui quoique familiariſés avec la malignité du Climat ne laiſſe pas d'être ſujets à des maux qui affoibliſſent leur tempérament, & leur cauſent ſouvent la mort. C'eſt une opinion commune dans cette Ville que les accouchemens y étoient autrefois, c'eſt-à-dire il y a environ vingt ans, extrêmement dangereux, & que peu de femmes en échappoient. Prévenues de cette idée, les femmes alloient faire leurs couches à *Panama*, & partoient pour cette Ville dès le quatre ou cinquiéme mois de leur groſſeſſe, d'où elles ne revenoient qu'après que tous les accidens qui ſuivent les accouchemens étoient ceſſés. Quelques-unes à-la-vérité avoient le courage de ne pas bouger de *Portobélo*, & d'y attendre leur délivrance; mais le nombre de ces femmes étoit très-petit en comparaiſon de celles qui préféroient les incommodités du trajet au riſque de mourir en ſuivant cet exemple.

L'amour extrême qu'une Dame de *Portobélo*, fort connue dans cette Ville, avoit pour ſon mari, la crainte que celui-ci ne l'oubliât pendant ſon abſence, & l'impoſſibilité où le mari étoit de l'accompagner à *Panama*, étant revêtu d'un emploi à *Portobélo* qui ne lui permettoit pas de s'éloigner, tout cela obligea la Dame en queſtion à hazarder d'interrompre l'uſage & l'ordre obſervé juſques-là. Les raiſons qu'elle avoit de craindre l'inconſtance de ſon mari étoient de nature à juſtifier ſa réſolution, & le parti qu'elle prenoit de s'expoſer à un danger incertain pour en éviter un qui étoit certain. Heureuſement elle s'en tira à merveille, & ſon exemple commença à raſſurer les autres, & peu à peu elles s'y ſont conformées, à meſure que leurs craintes occaſionnées par les mauvais ſuccès précédens ſe ſont évanouies, & que le préjugé qui leur faiſoit regarder ce Climat comme mortel pour les femmes en couche, ſe diſſipoit.

Les Habitans de cette Ville ont des idées bien plus ſingulieres encore. Ils prétendent que les animaux des autres Pays ceſſent de multiplier leur eſpéce dès qu'ils ſont tranſplantés à *Portobélo*; que les Poules, par exemple, qu'on y apporte de *Panama* & de *Carthagéne*, deviennent ſtériles auſſitôt après leur arrivée; que les Bœufs qu'on y améne de *Panama*, y devien-

deviennent ſi maigres, qu'on n'en peut preſque manger la chair, ſans que les pâturages, dont les Montagnes & les Vallons abondent, puiſſent empêcher le dépériſſement de ces animaux. Par la même raiſon on n'y voit point de haras de Chevaux ni d'Anes, & tout cela rend probable l'opinion où l'on eſt que ce Climat eſt contraire à la génération des animaux nés ſous un Ciel plus doux, ou du-moins beaucoup moins nuiſible que celui-là. Cependant nous défiant de la force des préjugés & en garde contre les erreurs vulgaires, nous approfondîmes les choſes, nous adreſſant pour cet effet à gens ſages & éclairés, qui nous parlerent d'un ton peu différent de l'opinion générale, & qui nous alléguerent des faits & des expériences faites par eux-mêmes ſur tous ces ſujets.

Le Mercure du Thermométre de Mr. *de Reaumur* marqua le 4 de *Décembre* de la même année 1735 à 6 heures du matin 1021, & à midi 1023.

Les Chaleurs de ce Climat ſont exceſſives, à quoi ne contribuent pas peu les hautes Montagnes dont la Ville eſt entourée, & qui fermant le paſſage au vent l'empêchent d'en être rafraîchie. Les arbres épais dont ces Montagnes ſont couvertes, ne permettent pas aux rayons du Soleil de ſecher la terre que leurs feuillages cachent; ce qui eſt cauſe qu'il en ſort continuellement des vapeurs épaiſſes, d'où ſe forment de gros nuages qui ſe réſolvent en pluyes abondantes, après leſquelles le Soleil recommence à paroître. Mais à peine a-t-il ſeché, par l'activité de ſes rayons, la ſuperficie du terrain que les arbres couvrent de leurs ombres, & les rues de la Ville, qu'il ſe trouve enveloppé dans de nouvelles vapeurs, & obſcurci pour le reſte du jour. Il ſurvient pendant ce tems-là & la nuit des pluyes ſucceſſives & ſubites, & le tems s'éclaircit avec la même promtitude, ſans que dans tous ces changemens on en éprouve aucun dans la chaleur.

Ces pluyes ſont des ondées violentes qui ſemblent d'abord devoir tout ſubmerger. Elles ſont accompagnées d'orage, de tonnerres, d'éclairs, avec un fracas épouvantable, & tel que les plus braves en ſont effrayés: & comme le Port eſt, pour ainſi dire, au milieu de ces Montagnes, le bruit eſt encore augmenté & retentit encore plus longtems par la repercuſſion du vague de l'air à laquelle répondent les échos que forment les concavités & les crevaſſes des Montagnes: on diroit d'un Canon qui gronde encore une minute après avoir été lâché. A tout ce fracas ſe joint le tintamarre des Singes de toute eſpéce qui ſont dans les Montagnes, particuliérement la nuit & le matin, quand les Vaiſſeaux de guerre tirent le coup de retraite ou de réveil.

Cette intempérie continuelle, & les fatigues que les Equipages eſſuyent dans le déchargement des Navires, & en tranſportant les marchandiſes, les uns dans de petits batteaux, les autres ſur des brouettes ou des haquets, après qu'elles ont été hiſſées à terre, tout cela augmente la tranſpiration & diminue leurs forces, deſorte que pour reprendre vigueur ils ont recours au Brandevin, dont il ſe fait alors un grande conſommation. Plus ils ſont haraſſés plus ils boivent, & cela joint au Climat qui leur eſt contraire dérange les meilleurs tempéramens, & leur cauſe ces fâcheuſes maladies trop communes dans ce Pays, & dont tous les accidens ſont mortels, parce que les corps attaqués de ces infirmités, ſont trop affoiblis pour y réſiſter, d'où réſultent des épidémies & des mortalités.

A-la-vérité ce ne ſoit pas les Marins ſeuls qui ſont ſujets à ces maux, il y a bien d'autres gens qui en ſont attaqués ſans avoir ſouffert ni de la mer, ni du travail. Dans ce cas il ne faut s'en prendre qu'au Climat, les autres cauſes ſont des acceſſoires qui contribuent à hâter le mal & à le répandre davantage: car il eſt évident que quand la maſſe du ſang ſe trouve diſpoſée à recevoir ces altérations, la maladie fait des progrès plus rapides & eſt terminée par une fin plus promte.

Dans quelques occaſions on a amené des Médecins de *Carthagéne*, afin que, comme étant mieux au fait de la méthode de traiter les maladies ordinaires dans ces Climats, ils aſſiſtâſſent les malades de *Portobélo;* mais tout cela n'a ſervi de rien, & n'a pas empêché que la moitié des Equipages des Gallions, ou autres Vaiſſeaux d'*Europe* obligés à faire quelque ſéjour dans ce Port, n'ait péri de cette maniere. C'eſt pour cela qu'on donne, non ſans raiſon, à cette Ville le nom de *Tombeau des Eſpagnols;* mais on peut ſans exagérer, l'appeller le tombeau de toutes les Nations qui y viennent. En 1726. ce terrible Climat détruiſit plus d'*Anglois* que le Canon ni les Mouſquets. Cette Nation ſe flattoit de s'emparer du tréſor raſſemblé à *Portobélo* à l'occaſion de la Foire des Gallions, qui par le décès du Marquis de *Grillo* étoient commandés par *Don Franciſco Cornajo*, l'un des meilleurs Officiers qu'ait eu l'*Eſpagne*, & ſous leſquels la Marine *Eſpagnole* a le plus brillé. Ce Général fit ranger ſes Vaiſſeaux ſur une ligne dans le Port, & dreſſer une batterie ſur la côte du Sud à l'entrée dudit Port. Il en confia la garde aux Troupes de la Marine, & ſe chargea lui-même du ſoin de la diriger & de la défendre. Enfin il n'y eut ſorte de precautions qu'il ne prît, n'épargnant ni ſoins ni vigilance, rien qu'il ne prévît & à quoi il ne pourvût. Par cette ſage conduite il jetta une telle épouvante dans la nombreuſe Flotte des *Anglois*, qui s'étoit préſentée

ſentée devant le Port, qu'elle n'oſa jamais en tenter l'entrée, & ſe contenta de le bloquer. Le Général *Eſpagnol* étoit bien aſſuré de tirer ſuffiſamment de vivres de *Carthagéne* pour la ſubſiſtance de ſes gens, & il eſpéroit que le manque de vivres forceroit l'Ennemi à s'en aller, ne pouvant l'y contraindre par la force. D'un autre côté le Général ennemi ne comptoit pas moins ſur le ſuccès de ſes projets, mais bientôt il s'apperçut que ſes Equipages diminuoient. En effet la maladie y fit de ſi grands ravages, qu'il ſe vit contraint d'abandonner ſon entrepriſe, & de retourner à la *Jamaïque* après avoir fait jetter à la mer plus de la moitié de ſes gens, victimes de l'inclémence de ce Climat.

Quelque pernicieux que ſoit le ſéjour de *Portobélo* pour la ſanté & la vie des *Européens*, on a remarqué que l'Eſcadre qui y aborda en 1730. n'y éprouva aucune maladie, quoique le travail & l'intempérance n'euſſent pas été moindres parmi les Equipages, & que le Climat n'eût pas changé, du moins ſenſiblement. Cette différence fut attribuée au ſéjour que l'Eſcadre avoit fait à *Carthagéne*, où elle avoit paſſé le tems de l'épidémie; d'où il ſuit que le tempérament des *Européens* n'eſt ſi altéré par ces Climats que faute d'y être accoutumé. Ce changement extraordinaire cauſe une révolution ſubite dans leur ſang, & les fait périr, ou les prépare à ne plus en éprouver les mauvais effets, juſqu'à ce que familiariſés avec l'air du Pays, ils jouiſſent d'une auſſi bonne ſanté que les *Créoles* & les autres habitans.

CHAPITRE V.

Habitans de Portobélo: *leur Génie & leurs Uſages. Plantes, Arbres & Animaux qui ſe trouvent dans les Campagnes de cette Ville. Maniere de ſe pourvoir de Vivres.*

IL n'y a preſque pas de différence eſſentielle entre *Carthagéne* & *Portobélo:* & je me borne à toucher ici les circonſtances qui diſtinguent cette derniere Ville, & à faire quelques remarques qui peuvent contribuer à faire connoître la nature de ces Pays.

Le nombre des Habitans de *Portobélo* n'eſt pas conſidérable, tant parce que la Ville eſt petite, qu'à cauſe de l'intempérie du Climat. Ils ne conſiſtent preſque qu'en Négres & en Mulâtres. Il n'y a pas au-delà de trente familles de Blancs. Ceux qui ſont un peu à leur aiſe, ſoit par le

Commerce, ſoit par les denrées de leurs Terres, vont paſſer leur vie à *Panama*. Deſorte qu'il ne reſte à *Portobélo* que les perſonnes qui y ſont obligées par leurs emplois, comme le Gouverneur, ou Lieutenant-Général, les Commandans des Forts, les Officiers Royaux, les Officiers & Soldats de la Garniſon, les Alcaldes ordinaires, ceux de la *Hermandad*, & le Grefier de la Ville, à cela près on y voit peu d'*Eſpagnols*. Lorsque nous y étions il y avoit environ 125 hommes de Garniſon, compoſés de Détachemens tirés de *Panama*. Ces Soldats, quoiqu'habitués dans une Ville ſi proche, ne laiſſent pas d'être des preuves parlantes du mauvais air de *Portobélo*, puiſqu'au bout d'un mois ils ſe trouvent ſi foibles, qu'ils ne peuvent faire le moindre travail, ni ſubvenir même à leurs exercices ordinaires, juſqu'à ce que s'y étant accoutumés ils reprennent leurs forces peu-à-peu. Aucun de ces gens-là, ni des enfans du Pays iſſus de Mulâtres, ne s'établit dans cette Ville; ces derniers ſe voyant dans une Claſſe plus diſtinguée que les Mulâtres, croiroient s'avilir que de vivre à *Portobélo*. Preuve de la mauvaiſe qualité du lieu, puiſque ceux à qui il a donné naiſſance l'abandonnent.

Les Uſages des Habitans de *Portobélo* ne different pas de ceux des *Carthagénois*, excepté que ces derniers paroiſſent plus francs & plus généreux, & que les premiers avouent que ce n'eſt pas tout-à-fait à tort qu'on les accuſe d'être intéreſſés.

Les Vivres ſont rares à *Portobélo*, & par conſéquent fort chers, ſurtout pendant le ſéjour des Gallions & le tems de la Foire: on les tire alors de *Carthagéne* & de *Panama*. De la premiere on apporte du Maïz, du Ris, de la Caſſave, des Cochons, des Poules, & toute ſorte de Racines: de la ſeconde on tire du gros Bétail, ils ont du Poiſſon excellent & en abondance. Les Fruits du Pays ſont abondans, comme auſſi les Cannes douces dont les *Chacares* ſont remplies, & il y a des Moulins pour le Sucre dans ces mêmes *Chacares* *. On y fait du Miel & de l'Eau-de-vie de Cannes.

L'Eau douce ne manque pas dans ce terroir, elle deſcend en torrens du haut des Montagnes. Quelques-uns de ces torrens coulent hors de la Ville, quelques autres au-travers. Les eaux en ſont légeres & bonnes pour la digeſtion, deſorte que quand on y eſt accoutumé, elles excitent l'appétit, & ont une qualité qui ne ſe trouve guere ailleurs. Toutefois cette même qualité qui dans un autre Pays les rendroit recommandables, les rend ici nuiſi-

* Nous avons déjà expliqué ailleurs ce qu'on entend dans ce Pays-là par le mot *Chacare*. Ce ſont des Chaumines, ou tout au plus de petites Granges dans un champ cultivé ou que l'on cultive.

nuiſibles; & c'eſt un grand malheur pour ce Pays que ce qui eſt bon de ſoi y devienne mauvais par l'influence du Climat. En effet cette eau eſt trop déliée & trop active pour des eſtomacs auſſi foibles que ceux des Habitans. Elle leur cauſe la diſſenterie dont il eſt rare qu'ils échappent, & toutes leurs autres maladies ſe terminent ordinairement par celle-là, qui à ſon tour eſt terminée par la mort.

Les Ruiſſeaux qui deſcendent en caſcades des Montagnes forment de petit reſervoirs dans les cavités des rochers, dont la fraîcheur & l'agrément eſt augmenté par le feuillage toujours verd des arbres qui les environnent: c'eſt-là que les Habitans de tout ſexe & de tout âge vont ſe baigner tous les jours à 11 heures du matin; en quoi ils ſont imités par les *Européens*, & les uns les autres cherchent à tempérer par-là l'exceſſive chaleur, & à ſe rafraîchir le ſang.

Comme les Montagnes & les Bois qui les couvrent touchent, pour ainſi dire, aux maiſons de la Ville, & qu'ils ſont peuplés d'animaux ſauvages & féroces, les Tigres qui y ſont en grand nombre ſe prévalent de cet azyle pour faire des ſorties dans les rues de la Ville à la faveur des ténébres, pour enlever les Poules, les Chiens, & quelquefois de petits Enfans lorſqu'ils en rencontrent. Quand une fois un de ces animaux a pris goût à cette chaſſe, il mépriſe celle qu'il peut faire ſur les Montagnes, & dès-qu'il eſt une fois affriandé par la chair humaine, il dédaigne celle des bêtes; alors on leur tend des piéges, ou étant tombés on les tue. Les Négres & Mulâtres qui ſont ſouvent dans les Montagnes pour couper du bois, ſont fort adroits à lutter contre ces animaux, & en viennent toujours à bout. Ils les attaquent debout au corps avec une intrépidité étonnante. Il y en a même qui ont la hardieſſe d'aller à cette chaſſe de propos délibéré, & qui ne reviennent qu'avec leur proye. Les armes dont ils ſe ſervent pour ces ſortes de combats, ſont un épieu de deux & demie à trois aunes de long, d'un bois fort, dont la pointe eſt durcie au feu, & une eſpéce de coutelas fait à peu près comme un grand couteau-de-chaſſe. Muni de ces armes le combattant tient l'épieu de la main gauche, & dans l'autre main il a le coutelas. Il attend de pied ferme que le Tigre s'élance ſur le bras qui tient l'épieu, & qui eſt enveloppé d'un petit manteau de *Bayéte* *. Quelquefois le Tigre ſentant le péril, ſemble ne vouloir rien avoir à démêler avec ſon ennemi, & ſe tient coi; mais

* J'avertis ici pour n'y plus revenir, que la *Bayéte* eſt une eſpéce de flanelle qu'on fait aux *Indes*. Not. du Trad.

mais le champion le touche légérement de l'épieu pour le provoquer, afin de mieux aſſener ſon coup: auſſitôt que ce fier animal ſe voit inſulté, il ſaiſit avec les griſes d'une de ſes pattes l'épieu, comme pour deſarmer ſon adverſaire, & de ſes autres grifes il empoigne le bras qui tient l'épieu, & qu'il déchireroit en piéces ſans le manteau qui l'enveloppe. C'eſt cet inſtant que le champion attend, & dont il ſe hâte de profiter pour lui décharger ſur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans ſa main droite, & qu'il cache derriere ſoi. De ce coup il lui coupe le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avoit ſaiſi. L'animal furieux ſe retire un peu en arriere ſans lâcher l'épieu, & revenant pour ſaiſir le bras de ſon autre patte, le champion lui décharge un ſecond coup avec le même ſuccès. Alors le Tigre, privé de ſes plus terribles armes, & incapable de ſe mouvoir, reſte à la diſcrétion de ſon ennemi, qui achéve de le tuer; après quoi il l'écorche, & revient triomphant avec la peau, les pieds & la tête de l'animal qui lui ſervent de trophée.

Parmi les divers Animaux qu'on rencontre dans ce Pays, il y en a un d'une eſpéce ſinguliere, appellé *Perico Ligero* *, nom qui lui a été donné par ironie à cauſe de ſon extrême pareſſe & de ſa lenteur. Il a la figure d'un Singe de médiocre groſſeur. Il eſt hideux à voir; ſa peau eſt toute ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ſes jambes ſont presque ſans poil. Il eſt ſi pareſſeux qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'enchaîner pour l'obliger à reſter dans un endroit, puiſqu'il n'en bouge que lorſque la faim le contraint de changer de place. Il ne s'étonne ni de la vue des hommes, ni de celle des bêtes les plus féroces: quand il ſe meut, il accompagne chaque mouvement d'un cri ſi desagréable & ſi lamentable, qu'il produit dans celui qui l'entend de la pitié & de l'horreur. Il fait la même choſe dans le moindre mouvement qu'il fait de la tête, des jambes & des pieds; ce qui ne vient probablement que de la contraction de ſes nerfs & de ſes muſcles, qui lui cauſe une douleur extréme lorſqu'il veut faire agir ſes membres. Toute ſa défenſe conſiſte dans ces cris deſagréables. Attaqué par une Bête féroce il prend la fuite, & en fuyant il redouble ſes cris en redoublant d'action; & celui qui le pourſuit eſt ſi importuné de ce bruit, qu'il renonce à ſa pourſuite pour ſe délivrer d'un ſon ſi deſagréable. Après avoir hurlé ainſi cinq à ſix fois en marchant, il répéte les mêmes cris pour ſe repoſer, & avant que de ſe remettre en marche il reſte longtems immobile. Cet animal vit de fruits ſauvages; quand il n'en trouve point à terre, il eſca-

* Mot à mot *Pierrot-coureur.*

eſcalade l'arbre qui en eſt le plus chargé. Dès qu'il eſt au haut, il abat autant de fruits qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter ſur l'arbre. Quand ſa proviſion eſt faite, il ſe met en un peloton, & ſe laiſſe tomber à plomb de l'arbre pour éviter la fatigue de deſcendre; après cela il demeure au pied de l'arbre tant que dure la proviſion de fruit, & ne change de place que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture.

Les Serpens ne ſont ni en moindre quantité ni moins dangereux dans les environs de *Portobélo* qu'à *Carthagéne*, & il y a infiniment de Crapauds. On en trouve non ſeulement dans les lieux marécageux & humides, comme dans les autres Pays, mais dans les rues, dans les cours des maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts. La quantité prodigieuſe qu'on en voit tout à la fois à la moindre giboulée, a fait imaginer à quelques-uns que chaque goûte d'eau ſe convertiſſoit en crapaud; & quoiqu'ils prétendent le prouver par la multiplication extraordinaire qui s'en fait à la moindre petite pluye, il ne me paroît pas que leur opinion ſoit bien certaine. Je ne ſuis pas éloigné de croire que la grande quantité qu'il y a de ces reptiles, tant dans les Montagnes, que dans les Ruiſſeaux voiſins, & dans la Ville même, produiſant une infinité de petits œufs, qui ſelon l'opinion la plus commune des Naturaliſtes contiennent le germe de ces reptiles, ces mêmes œufs ſont élevés avec les vapeurs d'où ſe forme la pluye, & tombant avec elle ſur la terre exceſſivement échauffée par la force des rayons du Soleil, ou déjà mêlés avec la même pluye après ſa chute & après que les crapauds les ont dépoſées en terre, ſe vivifient & s'animent en auſſi grande abondance qu'on le voit quelquefois en *Europe*. Mais comme ceux qui paroiſſent après la pluye ſont ſi gros qu'il y en a qui ont plus de ſix pouces de long, & qu'il n'y a pas moyen de les regarder comme l'effet d'une production momentanée, je croirois volontiers, fondé ſur mes propres obſervations, que l'humidité qui régne dans cette partie du Pays, la rend propre à produire des crapauds de cette eſpéce, & que ce reptile aimant les lieux où il y a de l'eau, fuit le terrain que la chaleur du Soleil deſſéche en peu de tems, & cherche les lieux où la terre eſt molle: il s'y tapit, & comme il reſte au-deſſus quelque partie de celle qui eſt séche, on ne l'apperçoit point; mais auſſitôt qu'il pleut, il ſort de ſon terrier pour chercher l'eau qui lui fait tant de plaiſir; & c'eſt ainſi que les rues & les places ſe rempliſſent de ces reptiles, dont l'apparition ſubite a fait croire que chaque goûte de pluye ſe transformoit en crapaud. Quand c'eſt la nuit qu'il pleut, on ne ſauroit ſe figurer la quantité de crapauds

qu'on voit le matin dans les rues & les places, on diroit d'un pavé; & l'on n'y peut marcher ſans les fouler aux pieds, d'où réſultent quelques morſures fâcheuſes; car outre que ces vilaines bêtes ſont venimeuſes, elles ſont ſi groſſes qu'elles bleſſent conſidérablement la perſonne que leurs dents ont atteinte. Nous avons dit que quelques-uns ont au-delà de ſix pouces de long, & nous ajoûterons que les plus petits ne different pas beaucoup de cette groſſeur. Rien n'eſt ſi desagréable ni ſi importun que leurs coaſſemens pendant la nuit, tout autour de la Ville, ſur les Montagnes, & dans les crevaſſes.

CHAPITRE VI.

Du Commerce de Portobélo *pendant le ſéjour des Gallions, & du peu qu'il y en a en tems mort.*

LA Ville de *Portobélo*, que ſon Climat malſain, la ſtérilité de ſon terroir, & la rareté des vivres rendent ſi peu conſidérable, devient une des plus peuplées de l'*Amérique* méridionale au tems des Gallions. Sa ſituation dans l'Iſthme qui ſépare la Mer du Sud de celle du Nord, la bonté de ſon Port, & le peu de diſtance qu'il y a entre elle & *Panama*, l'ont fait choiſir pour être le rendez-vous des deux Commerces d'*Eſpagne* & du *Pérou*, & le lieu d'une Foire fameuſe.

Dès-qu'on a reçu à *Carthagéne* la nouvelle que la Flotte du *Pérou* a dépoſé ſes cargaiſons à *Panama*, les Gallions mettent à la voile pour *Portobélo*, pour éviter des délais qui ne font qu'occaſionner des maladies parmi les Equipages. Le concours des perſonnes de l'une & de l'autre Flotte eſt ſi grand à *Portobélo*, que les logemens y ſont d'une cherté exceſſive. Une chambre de médiocre grandeur avec un petit bouge, ſe paye pour le tems de la Foire juſqu'à mille écus. Et il y a des maiſons dont les loyers montent à quatre, cinq, ou ſix mille écus, plus ou moins ſelon qu'elles ſont ſpacieuſes, & que le nombre des Commerçans eſt conſidérable.

Auſſitôt que les Vaiſſeaux ſont amarrés dans le Port, la premiere choſe qu'on fait, c'eſt de dreſſer pour chaque chargement une grande tente compoſée de voiles de Vaiſſeaux, tout près de la Bourſe. Les propriétaires des marchandiſes ſont préſens lorſqu'on les apporte dans cette eſpéce de magazin, pour reconnoître leurs balots aux marques qui les diſtinguent; & ce ſont les Matelots qui charrient ces marchandiſes ſur des brouëttes,

&

& qui partagent entre eux le ſalaire qui leur revient pour ce déchargement.

Pendant que les Gens de mer, & les Commerçans ſont occupés à arranger ces effets précieux, des troupeaux de plus de cent mules chacun arrivent de *Panama* par terre, chargées de caiſſons pleins d'or & d'argent pour le compte des Marchands du *Pérou*. Les uns ſont déchargés à la Bourſe, les autres au milieu de la Place, ſans qu'il arrive dans la confuſion d'une ſi grande foule de gens ni vol, ni perte, ni deſordre. On eſt frappé d'étonnement quand on a vu ce lieu en *tems mort*, ſi pauvre, ſi ſolitaire & ſi morne, ſon Port déſert & ſi propre à faire naître la mélancolie, & qu'on le voit enſuite fourmiller de tant de monde, les maiſons occupées, ſes places & ſes rues pleines de balots, de marchandiſes & de caiſſes d'or & d'argent monnoyé, en barres, ou travaillé, ſon Port rempli de Navires & de petits Bâtimens, dont les uns apportent par la Riviere de *Chagre* des marchandiſes du *Pérou*, comme *Cacao*, *Quinquina de Loxa*, Laine de *Vicogne* & *Pierres de Bézoar*; & les autres viennent de *Carthagéne* chargés de vivres pour la nourriture de tant de perſonnes: deſorte que cette Ville, que l'on fuit toute l'année quand on aime ſa ſanté, devient au tems dont nous parlons le dépôt des richeſſes de l'ancien & du nouveau Monde, & le théatre d'un des plus grands Commerces qu'il y ait.

Le déchargement étant fait, & les marchandiſes du *Pérou* arrivées, ainſi que le Préſident de *Panama*, on procéde à l'ouverture de la Foire. Pour cet effet les Députés des deux Commerces s'aſſemblent à bord du Vaiſſeau-Amiral des Gallions pour traiter de leurs affaires en préſence du Commandant de l'Eſcadre & du Préſident de *Panama* *, & pour régler le prix des marchandiſes. Ce qui eſt terminé après trois ou quatre ſéances; & les contracts étant ſignés de part & d'autre on en fait publier le contenu, afin que chacun procéde à la vente de ſes effets ſelon le tau dont on eſt convenu, pour que l'un ne puiſſe porter préjudice à l'autre. Les emplettes & les ventes, ainſi que les changes de marchandiſes & d'argent, ſe font par le moyen de Courtiers qui viennent à cet effet d'*Eſpagne* & du *Pérou*. Ceux-ci ſont chargés des mémoires contenant la liſte des marchandiſes dont les Marchands ont beſoin pour leur aſſortiment, & ceux-là des mémoires des marchandiſes à vendre. Après quoi chacun commence à diſpoſer de ce qui lui appartient; les Marchands *Eſpagnols* des caiſſes d'argent bien conditionnées qu'ils font embarquer, & les Négocians

dû

* Le premier comme Juge Conſervateur des Intérêts du Commerce de l'*Eſpagne*, & le ſecond comme celui du Commerce du *Pérou*.

du *Pérou* des marchandiſes qu'ils ont achetées, & qu'ils font tranſporter avec des Bâtimens nommés *Chatas* & *Bongos* par la Riviere de *Chagre*. Et par-là ſe fait la clôture de la Foire.

Cette Foire n'avoit anciennement point de tems limité; mais dans la ſuite on a fait réflexion qu'un trop long ſéjour dans ce Port étoit préjudiciable aux Commerçans de part & d'autre, par la mauvaiſe qualité du Climat; & le Roi a ordonné que la Foire ne dureroit que quarante jours, à compter de celui que les Vaiſſeaux mouilleroient dans le Port; & ſi dans cet eſpace les Négocians n'ont pu convenir du tau, il eſt permis à ceux d'*Eſpagne* de paſſer plus avant dans le Pays, même juſqu'au *Pérou*, avec leurs marchandiſes. Le Commandant des Gallions eſt toujours muni de cette permiſſion par écrit, & c'eſt à lui à en faire uſage. Quand le cas arrive, l'Eſcadre retourne à *Carthagéne*. Mais hors de ce cas il eſt défendu à tout Négociant *Eſpagnol* d'aller débiter ſes marchandiſes au-delà de *Portobélo*, ou de les envoyer plus loin pour ſon compte; tout cela ſeroit contraire aux conventions faites entre les Négocians de part & d'autre, & confirmées par le Roi. D'un autre côté il n'eſt pas non plus permis aux Marchands du *Pérou* de faire des remiſes d'argent en *Eſpagne* pour des achats de marchandiſes, le tout pour empêcher qu'ils ne ſe portent préjudice les uns aux autres.

Pendant que les *Anglois* jouiſſoient de l'avantage du *Vaiſſeau de permiſſion*, leurs Négocians venoient à cette Foire avec une cargaiſon pour leur compte, après avoir ſéjourné quelque tems à la *Jamaïque*. Cette cargaiſon alloit beaucoup au-delà de la moitié de celle de tous les Gallions; car outre que le port du Vaiſſeau paſſoit infiniment les 500 tonneaux ſtipulés, & qu'il alloit même au-delà de 900 tonneaux, il n'avoit ni vivres, ni eau, ni autres embarras qui occupent beaucoup de place dans un Navire. Il tiroit tout cela de la *Jamaïque*, & ſe faiſoit accompagner dans la traverſée de cinq à ſix Paquetbots chargés de marchandiſes, qu'ils tranſportoient ſur ſon Bord dès qu'ils arrivoient à la vue de *Portobélo*, & dont ils rempliſſoient les chambres & les entreponts autant qu'il leur étoit poſſible. Deſorte que ce ſeul Vaiſſeau contenoit plus d'effets que cinq à ſix de nos plus grands Navires: & cette Nation ayant la liberté de vendre, & vendant à meilleur marché que nos Négocians, notre Commerce en ſouffroit infiniment.

En *tems mort* le Commerce de *Portobélo* eſt peu de choſe, & ne conſiſte que dans le débit des Vivres qui viennent de *Carthagéne*, le Cacao qu'on embarque ſur la *Chagre*, & le Quinquina. Le Cacao eſt tranſporté dans des Balandres à la *Vera Cruz*; & le Quinquina eſt mis dans les magazins de

Porto-

Portobélo, ou embarqué ſur les Vaiſſeaux auxquels on a permis de paſſer d'*Eſpagne* à *Nicaragua*, ou à *Honduras*. Il vient auſſi à *Portobélo* quelques petits Bâtimens de l'Ile de *Cuba*, de la *Trinité*, & de *St. Domingue*, chargés de Tabac. Ils y chargent du Cacao, & de l'Eau-de-vie de Canne.

Tant que l'*Aſſiento* des Négres a duré avec les *François*, ou avec les *Anglois*, cette Ville a été une des principales Factoreries, & celle qui profitoit le plus de ce Commerce; car c'eſt par cette voye que non ſeulement *Panama* ſe fournit de Négres, mais auſſi que tout le *Pérou* s'en pourvoit. Pour cette raiſon, il eſt permis à ceux qui tiennent cet *Aſſiento*, d'apporter une certaine quantité de vivres qu'on juge néceſſaire, tant pour leur propre ſubſiſtance, que pour celle des Eſclaves de tout ſexe qu'ils aménent avec eux.

LIVRE TROISIEME.

Voyage de *Portobélo* à *Panama*. Deſcription de cette derniere Ville, & Remarques ſur le Royaume de *Tierra-Firme*.

CHAPITRE I.

Départ de Portobélo. *Navigation par la Riviere de* Chagre, *& Voyage de* Cruces *à* Panama *par terre.*

Comme nous n'avions pas deſſein de nous arrêter inutilement, & que nous ne ſongions qu'à remplir les devoirs de notre vocation, nous nous hâtâmes de quitter ces Climats ſi funeſtes à la ſanté, & de paſſer aux lieux de notre deſtination, tant pour exécuter promtement notre commiſſion, que pour abréger notre ſéjour aux *Indes* autant qu'il ſeroit poſſible. Dans cette vue, nous donnâmes avis de notre arrivée à *Don Dionyſio Martinez de la Vega*, Préſident de *Panama*; & lui fîmes part en même tems du motif de notre voyage, que nous n'avions entrepris que par ordre du Roi, le priant de vouloir bien donner ſes ordres pour que nous euſſions un Bâtiment qui nous tranſportât à *Panama* par la Riviere, le voyage n'étant pas praticable par terre à cauſe des Inſtrumens de Mathématiques que nous avions, & qui étoient d'un trop grand volume pour pouvoir être charriés ſur des mules par des chemins ſi étroits,

& ſi rudes. Ce Préſident, qui a toujours fait paroître un grand zéle pour le ſervice du Roi, ne ſe démentit point dans cette occaſion. Sa réponſe fut conforme à ſa politeſſe & à nos déſirs, & ſes offres de ſervice furent ſuivies de deux Bâtimens qui arriverent par ſes ordres à *Portobélo*. Nous ne perdîmes point de tems à faire embarquer les Inſtrumens & équipages tant des Académiciens *François* que les nôtres; & le 22 de *Décembre* de la même année 1735 nous mîmes à la voile.

Nous ſortîmes de *Portobélo* au moyen de nos avirons, le vent de terre nous étant contraire; mais la *Briſe* s'étant levée ſur les 9 heures du matin, nos deux Bâtimens éventerent leurs voiles, & le vent fraîchiſſant de plus en plus, nous vinmes, le même jour 22 à 4 heures du ſoir, débarquer à la *Douane*, qui eſt à l'embouchure de la *Chagre*. Le lendemain nous commençâmes à remonter ce Fleuve à force de rames.

Le 24. nous continuâmes de-même; mais nos rames ne pouvant ſurmonter la force du courant, nous fûmes obligés de nous faire touer. Nous meſurâmes le cours de l'eau à 1 ½ du ſoir, & trouvâmes qu'en 40 ½ ſec. l'eau parcouroit un eſpace de dix toiſes & un pied. Nous continuâmes d'aller à la toue juſqu'au 27 que nous arrivâmes à *Cruces*, qui eſt le lieu du débarquement, à 5 lieues environ de *Panama*. A meſure qu'on avance dans les terres la rapidité de l'eau augmente conſidérablement; puisque le 25 nous obſervâmes qu'en 26 ½ ſec. l'eau couroit 10 toiſes dans le lieu où nous paſſâmes la nuit, le 26 en 14 ½ ſec. les mêmes 10 toiſes; & à *Cruces* le 27 en 16 ſec. le même eſpace de 10 toiſes; deſorte que l'eau de cette Riviere parcourt 2483 toiſes par heure, ce qui fait à peu près une lieue.

Ce Fleuve, qui portoit autrefois le nom de *Lagartos* *, & qui n'eſt aujourd'hui connu que ſous celui de *Chagre*, tire ſa ſource des Montagnes voiſines de *Cruces*. Son embouchure, qui eſt par les 9 deg. 18 min. 40 ſec. de Latitude Septentrionale & 295 deg. 6 min. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, par où le Fleuve entre dans la Mer du Nord, fut découverte en 1510 par *Lope de Olano*. *Diego de Alvitez* la découvrit dans l'endroit où eſt *Cruces*, & le Capitaine *Hernando de la Serna* fut le premier *Eſpagnol* qui en 1527 deſcendit de-là juſqu'à ſon embouchure. L'entrée en eſt défendue par un Fort conſtruit à la côte de l'Eſt, ſur un roc eſcarpé & battu des flots de la Mer. Ce Fort eſt appelié *San Lorenzo de Chagres*. Il y a un Commandant avec un Lieutenant, l'un & l'autre nommés par le Roi. La Garniſon eſt compoſée d'un détachement des Troupes réglées de *Panama*.

A

* Riviere des *Lézards*.

A environ huit toiſes du Fort qui défend l'embouchure du Fleuve, eſt un Bourg qui en porte le nom. Les maiſons ſont de chaume, & les habitans compoſés de Négres, Mulâtres, & Métifs, gens de cœur & dispos, & en aſſez grand nombre pour tripler la Garniſon du Fort en cas d'attaque. A la côte vis-à-vis, & ſur un terrain uni & bas, eſt la Douane Royale par où paſſent & ſont enrégiſtrées les marchandiſes qui entrent dans le Fleuve. La largeur de ce Fleuve eſt d'environ 120 toiſes, mais elle diminue à meſure qu'on approche plus de ſa ſource. A *Cruces*, qui eſt le lieu où il commence d'être navigable, il n'a que 20 toiſes de large; & depuis ce Bourg juſqu'à ſon embouchure en droite ligne, on compte 20 milles vers Nord-Oueſt quart d'Oueſt 3 degr. 36 min. plus à l'Oueſt. Mais en ſuivant les tours & détours qu'il fait, toute l'étendue de ſon cours eſt de 43 milles.

La Riviere de *Chagre* renferme quantité de Caymans, dont quelques-uns ſe font quelquefois voir ſur les bords, qui ſont couverts d'une infinité d'arbres ſauvages ſi ſerrés & ſi près les uns des autres, que le rivage eſt impénétrable, outre que les intervalles ſont garnis de halliers & ſemés de buiſſons d'épines extrêmement fortes & aigues. On ſe ſert de ces arbres, & en particulier du Cédre, pour la fabrique des Canots & d'une eſpéce de Pirogue nommée *Bongos*, qui ſont les Bâtimens qui naviguent ſur ce Fleuve. Quelques-uns de ces arbres ruinés par l'eau, tombent déracinés dans le Fleuve quand il s'enfle. La grandeur de leur tronc, & l'étendue de leurs branches ne permet pas au courant de les entraîner, deſorte qu'ils reſtent couchés bien avant dans l'eau, & ſont des écueils bien dangereux pour les Bâtimens qui montent ou qui deſcendent; car comme une partie des branches eſt cachée ſous l'eau, c'eſt un grand miracle ſi le petit Bâtiment qui les heurte à l'imprévue ne fait pas capot. Outre cet inconvénient qui embaraſſe la navigation de cette Riviere, il y a encore celui des *Raudales*, qui ſont des endroits bas, où les Bâtimens, quoique fabriqués pour cette navigation, ne peuvent avancer, deſorte qu'il faut les alléger pour les remettre à flot, & leur faire paſſer ces endroits-là.

Les Bâtimens qui naviguent ſur ce Fleuve ſont de deux ſortes, les uns nommés *Chatas*, & les autres *Bongos*, qu'on appelle *Bonques* au *Pérou*. Les premiers ſont en forme de Barques, fabriqués de pluſieurs piéces, & d'une largeur convenable pour qu'ils ne tirent pas beaucoup d'eau. Ils portent ſix à ſept cens quintaux. Les *Bongos* ſont faits du ſeul tronc d'un arbre, & l'on ne peut les voir ſans admirer qu'il y ait des arbres aſſez prodigieuſement gros pour qu'on puiſſe en faire d'une ſeule piéce de pareils Bâtimens, vu qu'il y en a qui ont de largeur juſqu'à onze pieds de *Paris*, qui

qui font quatre aunes & un quart meſure d'*Eſpagne*, & portent depuis quatre juſqu'à cinq cens quintaux. Ces deux eſpéces de Bâtimens ont une maniere de chambre à la poupe, où logent les paſſagers. Cette chambre eſt couverte de planches recourbées qui vont juſqu'à la proue, avec une ſéparation au milieu qui tient toute la longueur du Bâtiment: le tout eſt encore couvert de cuirs de bœuf, pour que les ondées, qui ſont très-fréquentes, n'endommagent point les marchandiſes. Chaque Bâtiment a pour équipage 18 à 20 Négres robuſtes, outre le Patron, nombre ſans lequel il ne ſeroit pas poſſible de réſiſter au courant.

Toutes les Montagnes & les Bois près de la *Chagre* ſont remplis d'Animaux, & ſurtout de Singes de toûte ſorte, les uns noirs, les autres gris, rouges & bigarrés: les uns de la longueur d'une aune ou environ, d'autres moindres, & les plus petits d'un tiers d'aune. Leur chair eſt un grand régal pour les Négres, ſurtout celle des rouges. Mais il me ſemble que quand cette chair ſeroit d'un goût encore plus délicat, la ſeule figure de ces animaux devroit en dégoûter. En effet à peine ſont-ils tués que les Négres les échaudent ou les flambent pour les épiler. La chaleur fait retirer la peau, & après qu'ils ſont bien nettéiés, à voir leur peau blanche & tendue, & tout leur corps racourci & ramaſſé, on les prendroit pour un enfant de deux ans, qui eſt affligé & ſur le point de pleurer. Malgré cette reſſemblance qui eſt parfaite & qui donne de l'horreur, la rareté des autres viandes en divers endroits des *Indes*, fait que non ſeulement les Négres, mais les *Créoles* & les *Européens* mêmes n'y regardent pas de ſi près.

Rien à mon avis n'égale le ſpectacle que les Rivieres de ce Pays offrent à la vue. Tout ce que la Peinture peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cet aſpect ruſtique formé des mains de la Nature. L'épaiſſeur des Bôcages qui ombragent les Vallons, les Arbres de différente grandeur qui couvrent les Collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux jointe à la diverſité de leurs couleurs, tout cela enſemble fait le plus beau coup d'œil qu'on puiſſe imaginer. Ajoûtez-y cette quantité d'Animaux qui y forment diverſes nuances, & exprimez, ſi vous le pouvez, par des paroles l'agrément de ce ſpectacle; les Singes de diverſes eſpéces qui voltigent par troupe d'un arbre à l'autre, & s'attachent aux branches, qui s'uniſſent ſix & huit enſemble pour paſſer la Riviere, les meres portant leurs petits ſur le dos, & faiſant cent geſtes & cent grimaces ridicules; tout cela paroîtra inventé à plaiſir à quiconque ne l'a pas vu. Si l'on fait attention à la diverſité des Oiſeaux, on ne ſera pas moins étonné; car outre ceux dont nous avons parlé au Chapitre

tre VII. du Livre I. & qui ſont ici en ſi grande abondance qu'ils paroiſſent être originaires de ce Fleuve; on y voit des *Paons de Montagnes*, & des *Paons Royaux*, des Faiſans, des Tourterelles, & des Hérons. Ces derniers ſont de différente eſpéce; les uns ſont tout blancs, les autres auſſi blancs, mais avec des plumes rougeâtres au cou & par tous les endroits du corps où cette couleur paroît plus vive; ceux-ci noirs avec un cou & des aîles blanches tout autour, ainſi que ſous le corps, ceux-là de diverſes autres couleurs, & tous de grandeur différente. Ceux de la premiere eſpéce ſont les plus petits, & les blancs & noirs ſont les plus grands & les plus délicats à manger. Les Paons ſont d'un excellent goût, de-même que les Faiſans. Les Arbres de cette Riviere ſont chargés de toute ſorte de fruits. On eſtime entre autres les *Pignes* ou Pommes-de-pin qu'on y cueille, & qui ſurpaſſent celles des autres lieux, tant par leur groſſeur, que par leur goût, & par leur excellente odeur. Ce qui les a rendu fameuſes, & les fait rechercher dans toutes les *Indes*.

Dès que nos Bâtimens furent près de *Cruces*, nous débarquâmes & allâmes loger chez le Lieutenant de l'*Alcade* du Bourg, dont la maiſon ſervoit de Douane où l'on enrégiſtroit toutes les marchandiſes qui alloient deſcendre le Fleuve. Nous étant enſuite préparés à paſſer par terre à *Panama*, nous partîmes le 29. 11 ½ du matin, & le même jour à 6 ½ du ſoir nous entrâmes dans *Panama*. Notre premier ſoin fut d'aller ſaluer le Préſident; nous devions cette attention à ſa dignité, & à la maniere obligeante dont il nous avoit rendu ſervice. Ce Seigneur toujours poli, ſurtout envers les Etrangers, eut la bonté de recommander aux Officiers du Roi & à toutes les Perſonnes de diſtinction de la Ville de nous prévenir dans toutes les occaſions, montrant par-là ſon reſpect pour les ordres du Roi, & ſon zèle à ſe conformer aux intentions de ſon Souverain.

Les préparatifs indiſpenſables pour la continuation de notre voyage, nous retinrent plus à *Panama* que nous n'avions cru, ce qui nous donna le tems de faire diverſes obſervations ſur la Latitude, ſur le Pendule, & autres; ſans pouvoir néanmoins déterminer la Longitude, à cauſe que *Jupiter* ſe trouvoit près du Soleil. Pour moi, je m'occupai principalement à lever le plan de cette Place, de ſes fortifications, & de ſes côtes; & tout cela étant achevé nous fîmes embarquer nos inſtrumens & nos équipages, afin de pouvoir partir ſans perte de tems.

CHAPITRE II.

Description de la Ville de Panama. *Maniere dont les maisons y sont bâties. Tribunaux, & Richesses des Habitans.*

LA Ville de *Panama* est située dans l'Isthme du même nom, près de la plage que le flot de la Mer du Sud baigne. Elle est par les 8 deg. 57 min. 48 ½″ de Latitude Boréale selon nos observations. Quant à la Longitude les sentimens sont différens, aucun des Astronômes qui ont été-là n'ayant pu s'en assurer par ses observations. C'est pourquoi l'on doute encore si *Panama* est plus Oriental ou plus Occidental que *Portobélo*. Les Géographes *François* le croient plus Oriental, & l'ont ainsi placé dans leurs Cartes; mais les *Espagnols* croient le contraire, comme il paroît par leurs Cartes, auxquelles suivant mon avis on doit donner la préférence, vu les fréquens voyages que les *Espagnols* font de l'une de ces Villes à l'autre, & que ce sont ces voyages qui doivent leur avoir donné occasion de les placer ainsi; au-lieu que les *François* n'ont pas le même avantage, ni par conséquent les mêmes occasions de faire à cet égard des observations aussi fréquentes. J'avouerai cependant que de tous les *Espagnols* qui font ce petit voyage, il n'y en a presqu'aucun qui soit en état de faire des observations de ce genre, & de porter un jugement raisonnable sur la route qu'ils tiennent; mais il ne se peut aussi qu'il n'y ait eu parmi tant d'autres qui ont fait ce même voyage, des Pilotes entendus, & des personnes curieuses & capables de plus d'attention & de réflexion, sur l'avis desquels sans doute on s'est determiné à placer ainsi cette Ville. Ce sentiment est confirmé par la route que nous avons faite; car celle que nous prîmes en remontant le Fleuve, fut, depuis son embouchure jusqu'au Bourg de *Cruces*, Sud-Est quart d'Est 3 deg. 36 min. Est. La distance étant de 21 milles, il s'en faut de 20 min. que *Chagre* ne soit aussi Oriental que *Cruces*, puisque ces 20 min. font la différence qu'il y a entre les deux Méridiens. Présentement il faut considérer la distance naviguée depuis *Portobélo* jusqu'à *Chagre*; on vogua à voile & à rame pendant deux heures & demie à cause du vent de terre, nous conjecturâmes que nous faisions 1 ½ lieues par heures. Ensuite on vogua 7 heures par un vent frais de *Brise*, à 2 lieues par heures, ce qui fait en tout 18 lieues; & comme la route fut toujours dirigée à l'Oueſt, il se trouve 44 milles de différence dans la Longitude, ou 41 milles si l'on veut décompter les petits détours qu'il peut y avoir eu dans la route à l'Oueſt. En soustra-

yant

yant donc de cette route les 20 min. dont *Cruces* eſt plus Oriental que *Chagre*, il réſulte que *Cruces* eſt plus Occidental de 21 min. que *Portobélo*. Joignez maintenant la diſtance de *Cruces* à *Panama*, laquelle ſe dirige à peu près vers le Sud-Oueſt, en comptant les ſept heures de chemin à trois quarts de lieues chacune, à cauſe que le Pays eſt rude & pierreux, elles donneront 14 milles qui font 10½ min. de différence de Méridien: par conſéquent *Panama* ſe trouvera environ 31 min. à l'Occident de *Portobélo*, d'où il ſuit que les Cartes *Eſpagnoles* le placent mieux que les Cartes *Françoiſes*.

Les *Eſpagnols* furent redevables de la premiere connoiſſance qu'ils eurent de *Panama* à *Tello de Guſman*, qui y aborda en 1515. mais il n'y trouva que quelques cabanes de Pêcheurs, qui demeuroient-là à cauſe de la commodité de la pêche, d'où le lieu avoit pris ſon nom, car *Panama* en *Indien* ſignifie *un lieu poiſſonneux*. En 1513. *Vaſco Nugnez de Balboa* avoit déjà découvert la *Mer du Sud*, & en avoit pris juridiquement poſſeſſion au nom des Rois de *Caſtille*. La découverte de *Panama* fut ſuivie de la Peuplade qui y fut établie en 1518. par *Pedrarias Davila*, Gouverneur de la *Caſtille d'Or*, nom que l'on donnoit à cette partie du Royaume de *Tierra-Firme*; en 1521. cette Peuplade obtint le nom de Ville avec tous les avantages convenables à ce titre, leſquels lui furent accordés par Sa Majeſté Catholique l'Empereur *Charles V.*

Cette Ville eut le malheur d'être priſe & ſaccagée par le Pirate *Anglois Jean Morgan*, qui la réduiſit en cendres en 1670. Ce Pirate après avoir ſaccagé *Portobélo* & *Maracaybo* ſe retira aux Iles; là il fit avertir les autres Pirates qui infeſtoient ces Mers, qu'il avoit deſſein de paſſer à *Panama*, ſur quoi beaucoup de ces ſortes de gens ſe vinrent joindre à lui. Il vint débarquer à *Chagre* avec ces renforts, & commença à battre cette Forteresſe du Canon de ſes Vaiſſeaux. Il n'auroit ſans-doute pas réuſſi dans ſon deſſein ſans un hazard extraordinaire qui le favoriſa. Déjà ſes Vaiſſeaux étoient fort maltraités, quantité de ſes gens tués ou bleſſés, & ceux qui combattoient encore, fort découragés: déjà il méditoit de s'en retourner, quand une des fléches que les *Indiens* décochoient contre eux vint percer l'œil d'un des compagnons de *Morgan*. Cet homme ainſi bleſſé devient furieux; il arrache lui-même la fléche de la playe, la garnit d'étoupe ou de coton à l'un des bouts, & la fourre ainſi dans le canon de ſon fuſil déjà chargé. Il tire contre le Fort, dont les maiſons étoient couvertes de chaume & les murailles de bois, ſelon l'uſage du Pays. La fléche tombant directement ſur un de ces toits, y mit le feu. Les gens du

Fort occupés à combattre & à défendre les Parapets ne s'apperçurent point de l'incendie, juſqu'à ce que la flamme & la fumée leur annoncerent que tout le Fort étoit en feu; & comme le Magazin à poudre étoit ſous le Fort même, la flamme ne pouvoit guere tarder d'y pénétrer. Un accident ſi imprévu frappa les eſprits d'une terreur ſi ſoudaine, que la valeur des Soldats ſe changea en deſordre & en deſobéiſſance; chacun ne ſongea plus qu'à ſe mettre en ſureté, & à quitter ſon poſte pour fuir le double danger de bruler, ou de ſauter en l'air. Le Commandant, ou *Châtelain*, toujours conſtant au milieu du péril, & perſiſtant à vouloir ſe défendre, reſta dans ſon poſte ſans quitter les armes, n'ayant autour de lui que 15 ou 20 Soldats, réſolus de périr avec lui. Ce brave homme perdit la vie en faiſant ſon devoir juſqu'au bout, & tomba percé de coups. Après ſa mort ce peu de Soldats ſe voyant ſans Chef, & attaqués de tous côtés, ſe rendirent, & les Pirates s'emparerent du Bourg, qu'ils détruiſirent. Cet avantage, dont ils furent redevables à l'impoſſibilité d'arrêter les progrès du feu, leur ouvrit la route de *Panama*, qui ſans cela étoit impraticable. Ils laiſſerent leurs Vaiſſeaux à l'ancre avec les gens néceſſaires pour les garder, & s'embarquant dans leurs Chaloupes & leurs Canots, ils remonterent le Fleuve & vinrent débarquer à *Cruces*, d'où ils continuerent leur chemin par terre juſqu'à *Panama*. En arrivant ſur la *Savane*, qui eſt une Plaine ſpacieuſe devant cette Ville, ils trouverent quelques Troupes, avec leſquelles ils eurent diverſes eſcarmouches toutes à l'avantage de *Morgan*, qui ſe rendit maître de la Ville, qu'il trouva abandonnée & déſerte; car les Habitans épouvantés de la défaite de leurs gens s'étoient ſauvés à la Campagne, & ſe tenoient cachés dans les Bois. Maîtres de cette Ville les Pirates la pillerent tout à leur aiſe, & après s'y être arrêtés quelques jours, ils offrirent de ne point toucher aux Edifices moyennant une groſſe ſomme d'argent; mais quand ils eurent touché cette ſomme, ils oublierent leurs promeſſes, & y mirent le feu par mégarde, à ce que dit l'hiſtoire de leurs faits & geſtes, mais plus vraiſemblablement de deſſein prémédité. Les Pirates ſentirent eux-mêmes l'irrégularité de ce procédé, & pour s'en diſculper ils publierent que les Habitans avoient eux-mêmes été les Incendiaires. Ce moyen leur parut propre à excuſer le violement du Traité qu'ils avoient conclu.

Après ce malheur on fut obligé de rebâtir la Ville. On choiſit pour cet effet le terrain qu'elle occupe aujourd'hui, environ à une lieue & demie de celui où elle étoit auparavant, & beaucoup plus avantageux. Elle eſt toute ceinte d'une muraille de pierres fort larges, & défendue par une forte

forte Garniſon, dont on envoye des Détachemens pour la garde de *Darien*, de *Chagre* & de *Portobélo*. Aſſez près de la Ville du côté du Nord eſt une Colline nommée *Ancon*, qui s'éléve au-deſſus de la Plaine à la hauteur de 101 toiſes, ſelon la meſure Géométrique qui en a été priſe.

Les maiſons de *Panama* ſont toutes de bois, à un étage, avec un toit de tuiles. Elles ſont grandes & belles à voir par leur diſpoſition & la ſimétrie des fenêtres. On y en trouve auſſi qui ſont bâties de pierres, mais le nombre en eſt petit. Il y a hors de l'enceinte des murailles un fauxbourg plus grand que la Ville, & dont les maiſons ſont auſſi de bois & couvertes de même, à l'exception de quelques-unes les plus proches de la campagne, leſquelles ont des toiles de claye mélée de glayeul. Les rues, tant du fauxbourg que de la Ville, ſont droites, larges, & pavées de pierres, au moins la plupart.

Quoique les maiſons ne ſoient que de bois, cette Ville n'en eſt pas pour cela plus expoſée aux incendies; car ſoit qu'il tombe du feu ſur les planches ou contre les murailles, il ne fait que percer ſans allumer le bois, & s'éteint dans ſa cendre. Malgré tout cela cette Ville ne laiſſa pas d'être réduite en cendres en 1737, & la bonté du bois des maiſons ne la ſauva pas du ravage des flammes, bienqu'il ſemble qu'il faut que quelque autre cauſe ait concouru à le rendre plus combuſtible qu'il ne l'eſt naturellement. Le feu commença dans une cave où entre autres marchandiſes il y avoit du Brai, du Goudron, & de l'Eau-de-vie, de maniere que les flammes élevant ces matieres facilement avec ſoi, s'attachoient aux murailles & rendoient cette ſinguliere eſpéce de bois plus combuſtible. Le fauxbourg fut exemt de malheur, graces à la diſtance de 200 toiſes où il eſt de la Ville. Depuis cet accident on l'a rebâtie, & l'on a conſtruit une grande partie des maiſons de pierres, ce qui n'eſt pas bien difficile dans cet endroit-là.

Il y a dans *Panama* une *Audience Royale*, dont le Préſident eſt en même tems Gouverneur de la Ville, & Capitaine-Général du Royaume de *Tierra-Firme*; emplois qui ne ſe donnent qu'à des perſonnes de diſtinction, quoique communément on ne faſſe mention de celui qui les exerce que ſous le titre de Préſident de *Panama*.

Cette Ville a une Egliſe Cathédrale avec un Chapitre compoſé de l'Evêque & d'un nombre ſuffiſant de Prébendiers. Il y a un *Ayuntamiento*, ou Conſeil-de-Ville, compoſé d'Alcaldes ordinaires & de Régidors; des Caiſſes Royales, avec trois Officiers des Finances, qui ſont un Maître-des-Comptes, un Tréſorier, & un Facteur: enfin une Commiſſairerie de

l'*Inquiſition* compoſée d'Officiers nommés par le Tribunal de l'*Inquiſition* de *Carthagéne*.

La Cathédrale, ainſi que les Couvens, ſont bâtis à pierre & à chaux. Avant l'incendie il y avoit quelques Egliſes de bois, mais on a compris la néceſſité de bâtir plus ſolidement. Il y a des *Dominicains*, des *Cordeliers*, des *Auguſtins*, des P. P. de *la Merci*, & un Collége de *Jéſuites*; un Couvent de Sœurs de *Ste. Claire*, & un Hôpital de *San Juan de Dios*. Les Communautés ſont en général peu nombreuſes, parce que les Couvens n'ont pas d'aſſez groſſes rentes; & par une ſuite de cette médiocrité, les Egliſes ne ſont pas extrêmement ornées, quoique d'une décence convenable au Culte.

Les ameublemens des maiſons particulieres ſont aſſez jolis quoique de prix médiocre, parce que l'opulence ne régne pas dans cette Ville comme en quelques autres des *Indes*. Il y a des gens riches, & l'on n'y trouve aucun habitant qui n'ait de quoi vivre; mais en général on ne peut la compter ni parmi les Villes opulentes, ni parmi les pauvres.

Le Port de *Panama* eſt formé dans la rade même, & couvert de diverſes Iles, dont les principales ſont *Havo*, *Perico*, & *Flamencos*. Le mouillage eſt à celle du milieu, d'où il eſt appellé *Mouillage de Périco*. Les Vaiſſeaux y ſont en ſureté, & il eſt éloigné d'environ 2 ½ ou 3 lieues de la Ville.

Les Marées y ſont régulieres; & nous obſervâmes que le jour de la conjonction * le flot commence à trois heures du ſoir. L'eau monte & baiſſe conſidérablement; ce qui joint à la diſpoſition de la plage, qui eſt unie & au niveau de la Mer, fait que le flot en ſe retirant s'en éloigne & la découvre trop dans la baſſe marée. C'eſt une choſe digne d'être rapportée ici, que la différence qu'on obſerve entre les deux Mers *du Sud* & *du Nord* par rapport aux marées. Leurs mouvemens ont une correſpondance admirable, & ce qu'on regarde comme une irrégularité dans la *Mer du Nord*, eſt une régularité dans celle *du Sud*. Quand celle-là ceſſe de croître ou de décroître, celle-ci s'enfle ou baiſſe, s'étendant ſur les plages, ou (*a*) les élargiſſant, comme c'eſt l'effet propre du flux & reflux. Cette ſingularité eſt ſi conſtante, qu'on la remarque dans tous les autres Ports de la *Mer du Sud:* puiſqu'à *Manta*, qui eſt preſque ſous l'Equinoxial, la Mer croît & diminue réguliérement pendant ſix heures, plus ou moins, & l'on voit aſſez l'effet de ces deux mouvemens ſur les plages. La même choſe

* Voyez ce qui a été dit ci-deſſus.

choſe arrive dans la Riviere de *Guayaquil*, quand le fond de ces eaux n'interrompt pas l'ordre des marées. Il en eſt de-même à *Payta*, à *Guanchaco*, au *Callao*, & dans les autres Ports de cette Mer, avec la différence que l'eau monte ou baiſſe plus dans les uns que dans les autres; deſorte qu'on n'y ſauroit vérifier cette opinion bien fondée & répandue parmi les Gens de mer, qu'entre les Tropiques les marées ſont irrégulieres, tant dans la diſproportion du tems que la Mer employe dans le flux avec celui qu'elle met dans le reflux, qu'à l'égard de la quantité d'eau qui monte ou baiſſe à chacun de ces mouvemens, puiſqu'on y voit tout le contraire. Il ne ſera pas aiſé de trouver la raiſon de ce Phénoméne ſi ſingulier & ſi digne de remarque. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que l'Iſthme qui ſépare les deux Mers en queſtion, en diviſant leurs eaux, eſt un moyen par lequel renfermées dans leurs bornes l'une & l'autre Mer ſubiſſent des loix différentes.

L'Aiguille varie dans la Rade de *Panama* de 7 deg. 39 min. au Nord-Eſt. Cette Rade & toute la Côte abondent en pluſieurs ſortes d'excellens Poiſſons. Le rivage fournit auſſi quantité de Coquillages, & entre autres des Huitres groſſes & petites, mais dont celles-ci ſont beaucoup plus eſtimées.

Le fond de cette Mer eſt très-propre à la formation des Perles, dans la nacre desquelles on trouve des huitres exquiſes, & dont la pêche eſt fort abondante dans toutes les Iles de ce Golphe.

C'eſt au Port de *Périco* qu'abordent les Flottes du *Pérou*, lorsqu'elles viennent en Foire. Ce Port alors n'eſt jamais ſans Vaiſſeaux qui apportent des vivres qu'ils ont chargé dans les autres Ports du *Pérou*, ſans compter quantité de Barques le long de la côte, qui vont de-là au *Choco*, ou aux Ports de la Côte Occidentale du même Royaume.

Les Vents qui ſoufflent ici ſont les mêmes que ceux qui ſe font ſentir ſur toute la Côte. Les marées ſont plus ſenſibles dans les Iles qu'à quelque diſtance des mêmes Iles. On ne ſauroit donner de règle certaine ſur le rumb qu'elles ſuivent; car cela dépend du lieu où ſe trouve un Vaiſſeau, reſpectivement aux Canaux que ces Iles forment entre elles. D'ailleurs dans les mêmes Parages, elles varient ſelon les vents qui régnent. Il nous ſuffira donc d'avoir dit qu'il y a marée ſur ces Côtes. Chacun pourra profiter de cet avis comme il le jugera à propos.

CHA-

CHAPITRE III.

Du Climat & des Habitans de Panama ; *des Champs & des Fruits qu'ils produiſent.*

PLuſieurs endroits des *Indes* ſe reſſemblent ſi fort, tant à l'égard de leurs Habitans que de leurs Uſages & Coutumes, qu'on les prendroit tous pour les mêmes. La même reſſemblance ſe trouve dans les Climats, lorſque la diſpoſition accidentelle du terroir n'y met pas de différence. Il ſeroit inutile & ennuyant de répéter ici une matiere que nous avons déjà ſuffiſamment expliquée, il ſuffira de rapporter les différences. Ainſi, après avoir dit que les Habitans de *Carthagéne* reſſemblent à ceux de *Panama*, j'ajoûte que ces derniers ſont plus économes, plus laborieux, plus agiſſans, fins & ruſés où il s'agit de profit, & enfin entierement tournés à leurs intérêts, qui ſont la Bouſſole des *Européens* comme des *Créoles*; & il ſeroit difficile de décider laquelle de ces deux eſpéces d'hommes a donné l'exemple à l'autre. Le même eſprit d'économie & d'intérêt régne également chez les femmes, à la réſerve de quelques Dames venues d'*Eſpagne* avec leurs maris nommés à des Charges d'Auditeurs ou autres, leſquelles conſervent la même façon de penſer qu'elles ont apportée de leur Pays.

Les Femmes de *Panama* commencent à imiter celles du *Pérou* dans la façon de ſe mettre. Leur habillement conſiſte, quand elles ſortent, en une Mante, & une *Baſquigne* ou Jupe aſſez reſſemblantes à celles que l'on porte en *Eſpagne*: mais dans leur maiſon, ou quand elles font des viſites, ou qu'elles s'acquittent de quelque autre cérémonie, elles n'ont que la chemiſe depuis la ceinture en-haut. Cette chemiſe a de grandes manches ouvertes par en-bas; & ces ouvertures, ainſi que celle du cou, ſont ornées & garnies de dentelles d'autant plus fines que c'eſt en cela que conſiſte la plus grande magnificence du Beau-ſexe de *Panama*. Elles portent des ceintures, & cinq à ſix Chapelets de différente eſpéce pendus à leur cou; les grains des uns ſont enfilés avec du fil d'or, ceux des autres ſont de corail mêlés de grains d'or, & les ordinaires ſont enfilés avec du fil de ſoye. Ces grains ſont de différente groſſeur pour qu'ils paroiſſent davantage. Par-deſſus tout cela elles mettent deux ou trois chaînes d'or où pendent quelques reliquaires. Leur poignets ſont ornés de bracelets d'or ou de tombac, auxquels elles joignent un peu au-deſſus un autre bracelet de perles, de corail, ou de jayet. Le jupon qu'elles portent de la ceinture en-bas, ne leur deſcend que juſqu'aux mollets. De-là juſques près

de

de la cheville régne un cercle de denttelles larges qui pendent de la jupe de deſſous. Pour chauſſure elles portent des ſouliers. Les Femmes Métices & Négreſſes ſont diſtinguées des *Eſpagnoles*, en ce qu'elles n'oſent porter la mante ni la jupe, qui ſont des habillemens réſervés à ces dernieres, qui par ce privilége ont toutes le titre de *Segnoras*, quoique pluſieurs d'entre elles ne ſoient guere d'un rang à mériter ce titre.

Quoique ce que je vais dire regarde autant les Habitans de *Carthagéne* & de *Portobélo* que ceux de *Panama*, j'ai cru devoir le réſerver pour cet endroit. Les uns & les autres ont une façon ſinguliere de *culbuter* les paroles qu'ils prononcent; & comme il y a des Peuples arrogans & fiers, d'autres doux & polis, quelques-uns brefs & concis dans leurs paroles, ceux dont nous parlons ont une volubilité de langue, un bredouillement tout-à-fait importun & inſupportable quand on n'y eſt pas acoutumé. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que chacune de ces Villes a ſa façon particuliere de bredouiller, & de donner à leur voix un ton foible accompagné de diverſes ſyllabes propres à chacune, & auſſi diſtinguées les unes des autres qu'elles le ſont toutes de la façon de parler en *Eſpagne*. J'ai penſé que cela pouvoit provenir de la mauvaiſe diſpoſition des corps débilités par la grande chaleur du Climat. Je ne prétens pourtant pas nier que l'habitude n'y ait beaucoup de part.

Le Climat de *Panama* differe de celui de *Carthagéne* en ce qu'à *Panama* l'Eté commence plus tard & finit plutôt, parce que les *Briſes* y ſont plus tardives, & y ceſſent de meilleure heure. Par les obſervations que nous fîmes en divers jours avec le Thermométre, ſans qu'on remarquât aucune variation entre un jour & l'autre, nous trouvâmes le 5. & le 6. de *Janvier* 1736. qu'à 6 heures du matin la liqueur étoit à $1020\frac{1}{2}$, à midi à $1023\frac{1}{2}$, & le ſoir à trois heures à 1025. Mais il faut remarquer que c'eſt-là le tems où les *Briſes* commencent à régner, & que la chaleur n'eſt pas alors auſſi grande que dans les mois d'*Août*, de *Septembre* & d'*Octobre*.

A en juger par la qualité de ce Climat il ſemble que le terroir de *Panama* devroit produire beaucoup de Grains; mais la choſe ne va pas ainſi, & les grains du cru du Pays ſont en très-petite quantité. Après tout, c'eſt moins la faute du terroir, que du peu de ſoin que les Habitans prennent de le cultiver: ce qui ne provient que de la facilité qu'ils ont de négocier, & de leur éloignement pour l'Agriculture. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que dans les champs autour de cette Ville, on n'apperçoit aucune autre trace de culture que celle dont la Nature veut bien faire les fraix. On ne voit pas même qu'ils en ayent jamais eu d'autre. Cela fait que le

grain eſt rare & cher dans cette Ville. On n'y voit, par la même raiſon, ni Herbes potageres, ni Légumes, ce qu'on ne peut attribuer à la ſtérilité de la terre, puiſqu'un petit Jardin qu'un *Galicien* cultivoit dans le tems que nous étions à *Panama*, en produiſoit de toutes les ſortes. C'eſt ainſi que cette Ville eſt réduite à tirer du dehors les choſes les plus néceſſaires à la vie, & de les faire venir des Côtes du *Pérou*, ou de celles de ſa juriſdiction.

CHAPITRE IV.

De la nourriture ordinaire des Habitans de Panama, *avec quelques autres Obſervations particulieres.*

LE défaut même de proviſions du cru du territoire de *Panama*, eſt cauſe qu'on y vit plus noblement; car cette Ville ne ſubſiſtant que par le Commerce, tout ce qui s'y conſume y eſt apporté d'ailleurs: les Vaiſſeaux du *Pérou* ſont continuellement occupés à ce Négoce, & les Barques de la Côte ne ceſſent d'apporter ce que la Province de *Panama* produit dans les lieux de ſa juriſdiction, & dans ceux de la juriſdiction de *Veraguas*, d'où il arrive que *Panama* ſe trouve abondamment pourvu de tout ce qu'il y a de meilleur en Pain de froment, en Maïz, en Viande, & en Volaille. Soit la bonté de ces alimens, ſoit la diſpoſition du Climat, ſoit quelque autre raiſon qui m'eſt inconnue, il eſt certain que les Habitans de cette Ville n'ont pas la phiſionomie ſi pâle ni ſi décharnée que ceux de *Carthagéne* & de *Portobélo*.

Le mêt le plus ordinaire des Habitans de *Panama* eſt un Animal qu'ils nomment *Iguana*. Cet animal eſt amphibie, puiſqu'il vit également dans l'eau & ſur terre. Il a la figure d'un Lézard, mais il eſt plus grand, ayant ordinairement une aune de long, & même davantage. On en trouve pourtant qui ne ſont pas ſi grands. Sa couleur eſt jaune mêlée de verd; d'un jaune plus vif & plus clair ſous le ventre que ſur le dos, où le verd domine. Il a quatre pieds comme le Lézard: les doigts en ſont plus grands à proportion que ceux du Lézard, & unis par une membrane déliée qui les couvre, & forme la même figure qu'aux pieds d'une Oye, excepté que les ongles qui ſont au bout de chaque doigt ſont plus longs, & entiérement au-deſſus de la membrane. Sa peau eſt couverte d'une écaille qui lui eſt attachée & qui la rend dure & rude, & depuis la partie ſupérieure

de

de la tête, juſqu'à la naiſſance de la queue, qui a ordinairement une demie aune de long, il a une file d'écailles tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes, ſur une & demie ou deux lignes de large. Ces écailles ſont ſéparées l'une de l'autre, & forment une maniere de ſcie. Depuis l'extrémité du cou juſqu'à la racine de la queue les écailles diminuent tellement qu'on ne les apperçoit presque plus à ce bout; le ventre eſt diſproportionnément plus gros que le corps; & la gueule eſt garnie de dents aigues, & ſéparées l'une de l'autre. Il ſemble plutôt marcher ſur l'eau que nager, vu qu'il n'y enfonce que ces membranes qui l'y ſoutiennent. Il court avec tant de viteſſe ſur cet élément, que dans un inſtant on le perd de vue; mais ſur terre, ſans être pareſſeux, il s'en faut qu'il n'aille ſi vite. Quand les femelles portent, elles ont le ventre d'une exceſſive groſſeur, & pondent juſqu'à ſoixante œufs & davantage d'une ſeule ventrée. Ces œufs ſont gros comme des œufs de Pigeon; & ſont un grand régal, non ſeulement pour les habitans de *Panama*, mais pour ceux de bien d'autres endroits. Ils ſont enveloppés dans une membrane déliée & longue comme un ruban. Quand l'animal eſt écorché il offre une chair extrêmement blanche, que ces gens-là apprêtent & mangent avec autant d'appétit que les œufs: mais quant à moi, après avoir goûté de l'une & des autres, je trouve la chair un peu moins mauvaiſe, douçâtre, & d'une petite odeur forte & dégoûtante. Pour les œufs je les ai trouvés pâteux & d'un goût déteſtable. Quand ils ſont cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œufs de poule; & il ne tient pas aux habitans du Pays qu'on ne croye que la chair a le goût du poulet; mais je n'ai jamais pu être de leur ſentiment, & n'ai remarqué aucun rapport entre cette chair & celle des poulets. Il faut que les gens de ce Pays accoutumés à voir des Lézards ayent oublié l'horreur naturelle qu'on a pour ces animaux, pour ſe faire un régal de leur chair, qui eſt un mêt que nous ne goûtons pas facilement.

Les Habitans de *Panama* ſont extrêmement infatués de deux ſingularités qu'ils attribuent à la Nature; l'une eſt la Plante qu'*ils* nomment *l'Herbe-du-coq*, & l'autre *le Serpent à deux têtes*. Je dirai un mot de l'une & de l'autre.

C'eſt une opinion générale dans cette Ville, que la Campagne aux environs produit une eſpéce de Serpent qui a une tête à chaque extrémité de ſon corps, & qu'il nuit auſſi-bien de l'une que de l'autre, ſon venin n'étant pas moins préſent que celui du *Caſcabet*, ou *Serpent-à-ſonnettes*. Il ne nous fut pas poſſible pendant notre ſéjour dans cette Ville, de voir un de ces merveilleux Serpens à deux têtes, quelque effort que nous fiſſions

pour cela: mais ſuivant ce qu'on nous en dit, leur longueur ordinaire eſt d'une demie aune. Leur corps eſt rond, & reſſemble à un Ver-de-terre de ſix à huit lignes de diamétre, & leurs têtes different de celles des autres Serpens, étant toutes d'une venue comme le corps: mais il eſt plus probable qu'ils n'en ont qu'une, & qu'étant égale au corps elle reſſemble à la queue, d'où ils auront conclu qu'ils en avoient deux, faute de pouvoir diſtinguer la ſeule véritable. Ce Serpent eſt fort lent à ſe mouvoir. Il eſt de couleur griſe mélée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup la vertu de l'*Herbe-de-coq*, & ils prétendent qu'on peut couper la tête à un coq ou à un poulet, pourvu qu'on ne coupe pas une des vertébres du cou, & qu'en y appliquant cette herbe immédiatement après l'animal bleſſé eſt guéri ſur le champ. On donnera à cette guériſon tel tour qu'on voudra, il reſte toujours décidé que ce n'eſt qu'un bruit populaire: & ſi j'en parle, c'eſt pour éviter que ceux qui ont ouï parler de cette herbe, ne m'accuſent d'avoir ignoré ce qu'on en raconte. Durant notre ſéjour à *Panama*, nous ſollicitâmes beaucoup ceux qui nous parloient de cette herbe, de vouloir bien nous en montrer; mais nous ne pûmes l'obtenir, quoique quelques perſonnes habituées à *Panama* m'ayent depuis aſſuré qu'elle y étoit fort commune: ce qui prouve qu'elle n'a pas la vertu qu'on lui attribue, puiſque ſi elle l'avoit on n'auroit pas refuſé de nous en donner pour en faire l'expérience. Il y a grande apparence qu'elle a la propriété d'étancher le ſang d'une bleſſure où il n'y a pas de grand vaiſſeau offenſé; mais qu'elle puiſſe réunir les grandes arteres après qu'elles ont été coupées, ainſi que les nerfs & les tendons, c'eſt ce que perſonne ne croira facilement. Si elle produiſoit un tel effet ſur la volaille, il ſeroit tout ſimple qu'elle le produiſit ſur tout autre animal, & en ce cas les hommes auroient auſſi part au bénéfice; & ce ſeroit un meuble bien néceſſaire pour ceux qui vont à la guerre, qu'une ou deux onces d'un ſi ſouverain reméde pour guérir toutes les bleſſures mortelles.

CHAPITRE V.

Commerce que la Ville de Panama *fait en tout tems avec les Royaumes du* Pérou *& de* Tierra-Firme.

PAr ce qui a été dit du Commerce de *Portobélo* à l'arrivée des Gallions, on pourra juger de celui de *Panama* dans le même tems: puiſque c'eſt

c'eſt dans cette Ville qu'on débarque le Tréſor du *Pérou*, & qu'elle ſert d'entrepôt aux Marchandiſes qui remontent la *Chagre*. Ce Trafic eſt d'un grand profit aux Habitans. Il conſiſte dans le loyer des Maiſons, le fret des Bâtimens, les fournitures des Mules, & des Négres, qui vont prendre à *Cruces* les effets les plus volumineux & les plus fragiles, & les charrient par ce chemin coupé à pic ſur pierre vive, & qui traverſe les Montagnes des Cordilleres, ſi étroit en divers endroits qu'une bête de ſomme a de la peine à y paſſer ſon corps, & n'y ſauroit paſſer ſans un très-grand riſque avec une charge.

Hors du tems de l'*Armadille* ou Flotte du *Pérou*, *Panama* ne laiſſe pas de voir aborder beaucoup d'étrangers dans ſes murs; les uns y viennent pour paſſer dans les Ports de la *Mer du Sud*, les autres en revenant des mêmes Ports pour s'en retourner en *Eſpagne*; à quoi il faut ajoûter l'abord continuel des Vaiſſeaux qui apportent les denrées du *Pérou*, comme Farines, Vins, Eau-de-vie-de-vin ou de *Caſtille*, comme ils parlent dans toutes les *Indes*, Sucre, Savon, Sain-doux, Huiles, Olives, & autres choſes ſemblables. Les Vaiſſeaux de *Guayaquil* apportent du Cacao & du Quinquina, dont il ſe fait un grand débit dans cette Ville, ſurtout en tems de Paix. Le prix de ces denrées, particulierement de celles du *Pérou*, varie beaucoup. Il eſt des occaſions où les propriétaires en perdent une partie & ſouvent le total, & d'autres où ils gagnent trois cens pour cent, ſelon qu'il y a abondance ou rareté de denrées. Les Farines ſont ſujettes à ſe gâter & à ſe corrompre par la grande chaleur, de maniere qu'il faut quelquefois les jetter à la mer. Les Vins & le Brandevin, ou Eau-de-vie, s'échaufent dans les Jarres, & contractent une odeur de poix, qui les rendent entierement inutiles: le Sain-doux ſe fond, ſe conſume enſuite & ſe convertit en terre, & ainſi des autres Marchandiſes; deſorte que ſi les profits ſont grands, les riſques le ſont encore davantage.

Les Barques côtieres qui viennent de la côte de l'Oueſt & de celle de l'Eſt apportent à *Panama* du Porc, de la Volaille, du Taſſajo ou Viande ſalée & ſechée, du Sain-doux, du Fruit de plane, des Racines, & autres alimens dont cette Ville eſt par ce moyen toujours abondamment pourvue.

Les Vaiſſeaux du *Pérou* ou de *Guayaquil* hors du tems des Flottes s'en retournent à vuide. Quelquefois ils peuvent charger des Négres, parce que lorsque l'*Aſſiento* de ces Eſclaves a cours, il y a à *Panama* une Factorerie ſemblable à celle de *Portobélo* pour ce commerce. Les Négres ſont amenés à cette Factorerie, d'où on les diſtribue dans tout le Pays de *Tierra Firme* & dans le *Pérou*.

Le Préſident de *Panama* a le pouvoir de permettre tous les ans à un ou deux Vaiſſeaux de paſſer aux Ports de *Sonſonate*, du *Realejo*, & autres de la Province de *Guatemala*, & de la *Nouvelle Eſpagne*, pour charger de la Poix, du Goudron & des Cordages pour les Bâtimens qui trafiquent à *Panama*, & pour porter dans ces Ports les denrées du *Pérou* qui ne peuvent ſe conſumer à *Panama*. Ceux qui ont obtenu cette permiſſion, reviennent rarement immédiatement à *Panama*, parce que la meilleure partie de leur cargaiſon conſiſtant en Indigo, ou ils vont le porter à *Guayaquil*, ou ils vont en droiture dans les autres Ports plus au Sud.

La cherté des Denrées ordinaires à *Panama* & aux environs, vient de la quantité qu'il en faut & des fraix du tranſport; mais cet inconvénient eſt bien réparé par l'ineſtimable tréſor des Perles que l'on péche dans ſon Golphe. Cette pêche précieuſe ſe fait aux Iles *du Roi*, de *Taboga*, & autres au nombre de 48, qui forment un petit Archipel. Le premier à qui les *Indiens* donnerent connoiſſance de cette Miniere fut *Basco Hugnez de Balboa*, qui paſſant pour découvrir la Mer du Sud reçut du *Cacique Tumaco* un préſent de quelques perles. Elles ſont à-préſent d'autant plus communes à *Panama*, qu'il y a peu de perſonnes aiſées qui n'employent un certain nombre de Négres à cette pêche. Et comme la maniere de pêcher les perles n'eſt pas connue de tout le monde, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'en dire ici un mot en paſſant.

Les propriétaires des Négres choiſiſſent entre leurs Eſclaves ceux qui ſont les plus propres à cette pêche. Pour s'enfoncer dans l'eau il faut qu'ils ſoient bons nageurs, & qu'ils puiſſent retenir longtems leur haleine. Après en avoir choiſi un certain nombre, ils les envoyent aux Iles ſusdites où ils ont leurs *Puncheries* ou habitations & des barques propres pour cette pêche; là on les diſtribue ſur ces barques par bandes de 18 ou 20 plus ou moins ſelon la capacité du Bâtiment, & à chaque bande on joint un Caporal. Ils naviguent vers les Parages où ils ont reconnu qu'il y a des perles, & où il n'y a pas au-delà de 10, 12 ou 15 braſſes d'eau. Arrivés en cet endroit, ils jettent l'ancre, s'attachent une corde au milieu du corps qui tient par un bout à la barque à la place que chaque pêcheur occupoit, & prenant avec ſoi un petit poids afin de devaler plus aiſément dans l'eau, ils plongent, & dès qu'ils touchent le fond ils arrachent une perle qu'ils mettent ſous le bras gauche, ils tiennent la ſeconde dans la main du même bras, & la troiſiéme dans la main droite; avec ces trois perles, ou une quatriéme qu'ils tiennent quelquefois dans la bouche, ils reviennent pour prendre haleine, & fourrent ce qu'ils ont pris dans une eſcar-

eſcarcelle. Dès qu'ils ont un peu recommencé à reſpirer, ils ſe replongent dans l'eau, & continuent cet exercice juſqu'à ce qu'ils ayent rempli leur tâche, ou juſqu'à ce qu'ils ſoient ſur les dents. Chacun de ces Négres plongeurs eſt taxé à un certain nombre de perles pour le compte de leurs Maîtres. Ce qu'ils prennent au-delà eſt pour eux. Cette taxe eſt générale & égale pour chaque propriétaire d'Eſclaves. Dès qu'ils ont le nombre preſcrit de perles ils ceſſent de plonger, & procédent à l'ouverture de l'huitre ou coquille qui renferme la perle. Ils en tirent ces perles, & les remettent à l'Inſpecteur. S'il s'en trouve qui ſoient petites & de mauvaiſe qualité, elles ne laiſſent pas d'être comptées. Toutes celles que le Négre a priſes au-delà du nombre fixé ſont pour lui, quelque belles qu'elles ſoient; & ſi le Maître les veut avoir il faut qu'il les achette de ſon Eſclave, qui peut même les vendre à un autre; mais pour l'ordinaire il ne les refuſe pas à ſon Maître pour un prix modique.

Les Négres n'achévent pas chaque jour leur tâche: quelquefois ils ont le malheur de prendre des huitres où la perle n'eſt pas encore figée, d'autres où il n'y en a point du tout, & d'autres enfin où l'huitre eſt morte. Dans tous ces cas les piéces ainſi défectueuſes n'entrent point en ligne de compte, & il faut qu'ils les remplacent par des perles *de recibo* * pour me ſervir de leur termes.

Outre les peines & les fatigues que ces miſérables plongeurs eſſuyent dans cette pêche, vu que les écailles ſont ſi fortement attachées au roc qu'il n'eſt pas aiſé de les en arracher, ils courent encore de grands dangers de la part de certains Poiſſons cétacées, qui ſont en grande quantité dans ces Parages, & qui dévorent les Négres qu'ils apperçoivent au fond de l'eau, ou ſe laiſſent tomber ſur eux & les écraſent ou étoufent par leur poids †. Il ſemble que ces animaux veuillent défendre les productions les plus précieuſes de leur élément, contre les hommes qui viennent les ravir; & quoique tout le long de ces Côtes il y ait aſſez de ces Poiſſons monſtrueux & voraces, & qu'on y courre les mêmes riſques de leur part, ils ſe trouvent néanmoins en plus grand nombre dans les lieux où cette ſorte de richeſſe abonde. Les *Taburons* ou *Requins*, & les *Teinturieres*, ſont des poiſſons d'une grandeur démeſurée, qui ſe nourriſſent de la chair de ces

* *Perles recevables.*

† C'eſt ce que fait admirablement bien le Poiſſon qu'on nomme *Pantouflier* à la *Martinique*. On a remarqué que le Requin, le Lamentin & autres Poiſſons voraces attaquent plutôt un Négre qu'un Blanc. Not. du Trad.

ces malheureux plongeurs qu'ils attrapent. Les *Mantas* * les enveloppent dans leurs corps & les étouffent, ou ſe laiſſant tomber ſur eux de toute leur peſanteur ils les écraſent contre le fond. Il paroît, & ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on a donné le nom de *Manta* à ce Poiſſon, à cauſe de ſa figure; car il eſt large, & s'étend comme une courte-pointe: dès qu'il a attrapé un homme ou un autre animal, il l'enveloppe & le roule dans ſon corps comme dans une couverture, & à force de le ſerrer & de le comprimer il l'étouffe. Ce Poiſſon reſſemble à la Raye quant à la figure, excepté qu'il eſt infiniment plus gros.

Pour ſe défendre contre des ennemis ſi redoutables, chaque plongeur eſt armé d'un couteau fort pointu & bien affilé. Dès qu'il apperçoit un de ces poiſſons voraces, il l'attaque par quelque endroit dont il ne puiſſe être bleſſé, & lui plante ſon couteau dans le corps. Le poiſſon ſe ſentant bleſſé prend la fuite & laiſſe le Négre en repos. Le Caporal Négre, qui a l'inſpection ſur les autres Eſclaves, prend garde à ces cruels animaux, du haut de la barque où il eſt: dès qu'il en découvre un, il en avertit les plongeurs par le moyen des cordes que chacun d'eux a autour du corps; les ſecouſſes qu'il donne à ces cordes, font aſſez entendre aux Négres qu'ils doivent être ſur leurs gardes; ſouvent il ſe jette lui-même dans l'eau armé d'un pareil couteau, pour ſecourir le plongeur qui eſt en danger; mais malgré toutes ces précautions, il arrive aſſez ſouvent que les Pêcheurs de Perles trouvent la mort & la ſépulture dans l'eſtomac de ces poiſſons, ou qu'ils reviennent eſtropiés d'une jambe ou d'un bras que l'animal a mordu ou dévoré. On a tâché d'imaginer quelque machine artificieuſe pour écarter ces animaux, & pourvoir à la ſureté des plongeurs; & quoiqu'on ait inventé divers moyens, le ſuccès n'a pas répondu à l'idée qu'on s'en étoit faite.

Les Perles que l'on péche dans ces Parages ſont ordinairement de très-belle eau, & quelques-unes ont été remarquables par leur groſſeur & leur figure: il eſt bon d'obſerver, que comme il y en a d'une forme plus réguliere les unes que les autres, il s'en trouve auſſi qui ſont de très-belle eau, & d'autres dont la couleur eſt médiocre & très-imparfaite. Une partie des perles que l'on pêche dans les lieux en queſtion, eſt tranſportée en *Europe*, & c'eſt la moindre. L'autre partie, qui eſt la plus conſidérable, eſt envoyée à *Lima*, où les perles ſont extrêmement recherchées, & d'où l'on en envoye dans toutes les Provinces intérieures du Royaume du *Pérou*.

Ou-

* *Manta*, mot qui ſignifie couverture de lit.

Outre les Perles, le Royaume de *Tierra-Firme* avoit encore l'article de l'Or, que l'on tiroit des Minieres de ſa dépendance, ce qui n'augmentoit pas peu ſes richeſſes. Partie de ces Minieres ſont dans la Province de *Veraguas*, partie dans celle de *Panama*, & le plus grand nombre, les plus abondantes, celles qui produiſent le plus fin Or ſont dans la Province de *Darien*, & ont toujours été l'objet de l'attention des Exploiteurs de Mines; mais les *Indiens* s'étant révoltés & rendus maîtres de preſque toute la Province, il falut abandonner les Mines, & la plus grande partie en fut perdue. Tout ce qu'on en put conſerver, fut réduit à celles qui ſe trouvoient ſur les frontieres d'où l'on tire encore quelque peu d'Or. On pourroit en tirer beaucoup davantage, ſi la crainte qu'on a de l'inconſtance naturelle aux *Indiens*, & le peu de confiance qu'on prend en leur amitié, n'obligeoient les Maîtres des Mines à trop de précautions, & ne les empêchoient de prendre les meſures les plus efficaces pour en tirer tout le parti poſſible.

Quoique les Mines de *Veraguas* & de *Panama* ne ſoient pas expoſées au péril dont nous venons de parler, elles n'en ſont pas pour cela pouſſées avec plus de vigueur, par deux raiſons. La premiere, c'eſt que l'Or qu'elles fourniſſent n'eſt ni ſi abondant, ni de ſi bon aloi que celui des Mines de *Darien*. La ſeconde, qui eſt en même tems la plus importante, c'eſt que ces Mers produiſant abondamment des Perles, les gens du Pays ſont portés à cette pêche, parce qu'elle leur procure des profits plus certains, & ne les engage preſqu'à aucun fraix; c'eſt pourquoi ils préférent ce revenu à celui des Mines d'Or; ils ne laiſſent pas cependant d'en exploiter quelques-unes, mais en petit nombre, ſans celles des frontieres de *Darien*, dont nous avons déjà parlé.

Outre l'argent que le Commerce attire à *Panama*, il s'y fait tous les ans une remiſe conſidérable de Deniers Royaux, qu'on y envoye de *Lima* pour le payement des Troupes, des Officiers de l'Audience & autres qui ſervent le Roi, les revenus que ce Monarque tire de *Panama* même ne ſuffiſant pas pour payer tant de gens employés au ſervice de Sa Majeſté.

CHAPITRE VI.

Etendue de la Jurisdiction de l'Audience de Panama *au Royaume de* Tierra-Firme. *Limites de ce Royaume & Provinces dont il eſt compoſé.*

LA Ville de *Panama* ne jouit pas ſeulement de l'avantage d'être la Capitale de la Province du même nom, mais elle eſt auſſi Métropole du Royaume de *Tierra-Firme*, lequel eſt compoſé des trois Provinces, de *Panama*, de *Darien*, & de *Veraguas*. La Province de *Panama* eſt la plus conſidérable des trois. Elle eſt ſituée au centre du Royaume, ayant à l'Eſt le Pays de *Darien*, & à l'Ouëſt celui ds *Veraguas*.

Le Royaume de *Tierra-Firme* commence du côté du Septentrion à la Riviere de *Darien*, & continuant par *Nombre de Dios*, *Bocas del Toro*, *Bahia de l'Amirante*, il eſt terminé à l'Occident par le Fleuve de *Los Dorados*, & par la *Mer du Nord*. Vers la *Mer du Sud*, en tournant à l'Ouëſt, il s'étend depuis *Punta Gorda* dans la *Coſta Rica* ou *Côte Riche*, & continue par *Punta de Mariatos* & *Morro de Puercas* juſqu'au Golphe de *Darien*, d'où il s'allonge par la Côte du Sud, & par *Puerto de Pinas*, & *Morro Quemado*, juſqu'à la Baye de *St. Bonaventure*. Sa longueur du *Levant* au *Ponent* eſt de 180 lieues, quoiqu'en ſuivant la côte il ait plus de 230 lieues de long. Sa largeur du Nord au Sud eſt la même que celle de l'Iſthme qui renferme la Province de *Panama* & partie de celle de *Darien*. L'eſpace le plus étroit de l'Iſthme eſt depuis les Rivieres de *Darien* & de *Chagre*, à la côte de la *Mer du Nord*, juſqu'aux Rivieres de *Pito* & de *Caymito* vers la *Mer du Sud*, & dans cet eſpace on ne compte que 14 lieues. Mais enſuite l'Iſthme s'élargit vers le *Choco*, & vers *Sitara*, ainſi que par la partie Occidentale de la Province de *Veraguas*, où il a bien 40 lieues de largeur de l'une à l'autre Mer.

Cet Iſthme eſt traverſé par cette longue chaîne de hautes Montagnes ſi connues ſous le nom de *Cordillere des Andes*, qui commençant à s'élever dans la *Terre Magellanique* courent par le Royaume de *Chili*, & la Province de *Buénos Ayres* juſqu'à celle du *Pérou* & de *Quito*, d'où elles continuent en ſe retreciſſant & ſe reſſerrant pour traverſer l'Iſthme de *Panama*, après quoi elles recommencent à s'élargir & à s'étendre par les Provinces & Royaumes de *Nicaragua*, de *Guatimala*, de *Coſta Rica*, de *San Miguel*, de *Mexique*, de *Guayaca* & de *Puébla*, pouſſant une infinité de

de rameaux comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'*Amérique* avec les Septentrionales.

Pour qu'on puiſſe ſe former une idée plus juſte du Royaume de *Tierra-Firme*, je crois qu'il eſt à propos de parler de chacune de ſes trois Provinces en particulier, & pour commencer par celle de *Panama* comme la principale, je dis d'abord que la plus grande partie des Peuplades qu'elle contient, ſont ſituées dans les petites plaines qui ſont le long de la plage; le reſte de ſon Territoire eſt rude & coupé de Montagnes inhabitables tant par leur ſtérilité naturelle, que par l'intempérie de l'air qui y régne.

Toute la Province renferme trois Villes, une Villotte, des Forts, des Villages & des Habitations, dont on trouvera les noms ci-deſſous avec les *Caſtes* des Habitans ſpécifiées.

Les Villes ou Cités, ſont *Panama*, *Portobello*, & *Santiago de Nata de los Cavalleros*. L'emplacement que cette derniére occupe fut découvert par le Capitaine *Alonſo Perez de la Rua* en 1515, pendant que *Nata* étoit Cacique de ce Diſtrict. Le Licentié *Gaſpar de Eſpinoſa* la peupla la premiere fois en 1517 avec titre de Ville; les *Indiens* l'ayant priſe & brulée, il la rétablit, & on lui donna alors le titre de Cité. Elle eſt grande, les maiſons ſont de brique crue, ou de paille: ſes Habitans partie *Eſpagnols*, partie *Indiens*.

La Ville que l'on nomme *Los Santos* eſt une Peuplade moderne d'*Eſpagnols* Habitans de la Cité de *Nata*, leſquels pouſſés par l'eſpérance de faire mieux leurs affaires, abandonnerent cette derniere Ville pour s'aller bâtir des maiſons dans l'autre, & par-là *Los Santos* eſt devenue plus peuplée que *Nata*. Les environs de celle-là furent découverts par *Rodriguez Valenzuela*; il y avoit alors dans le même endroit une Bourgade *Indienne*, dont le Cacique s'appelloit *Guazan*. Par l'origine de cette Ville on peut aiſément juger que ſes Habitans ſont en partie *Eſpagnols*, en partie *Indiens*.

Les Bourgs & les Villages de cette Province ſont de différente eſpéce, & en grand nombre.

I. Nous mettrons à la tête de tous celui de *Nueſtra Segnora de Pacora*, habité par des Mulâtres & Enfans de Mulâtres.

II. *San Chriſtoval de Chepo*, qui tire ſon nom de ſes Caciques *Chepo* & *Chepauri*, fut découvert par *Tello de Guzman* en 1515. Outre les *Indiens* dont ce Village eſt peuplé, il y a une Compagnie de Soldats de la Garniſon de *Panama*, dont la plupart y ſont mariés & établis.

Diverſes *Rancheries* & Habitations d'*Indiens* ſont de la dépendance de ce Village. Ces *Rancheries* ſont ſituées dans les Coulées * du côté du Sud.

Dans les Savanes de *Rio*, ou Riviere de *Mamoni*, il y a diverſes Habitations répandues çà & là, ſavoir,

A *Rio de la Campana.*
Dans la Coulée de *Curcuti.*
A *Rio de Cagnas* & à ſon embouchure.
A *Rio de Platanar.*
A *Rio de Pinganti.*
A *Rio de Bayano.*
Dans la Coulée de *Terralbe.*
Dans celle de *Platanar.*
Dans celle de *Calobre.*
Dans celle de *Pugibay.*
Dans celle de *Marcelo.*
A *Rio de Mange.*

Le Village de *Chepo* a encore ſous ſa dépendance les Habitations ou *Rancheries* ſuivantes, qui ſont vers le Nord.

A *Rio del Playon.*
A *Rio Chico de la Conception.*
A *Rio de Guanacati.*
A *Rio de Coco* ou *Madinga.*

Sur la Riviere de Sarati.

III. Le Village de *St. Jean* ſitué ſur le chemin de *Panama* à *Portobello* & habité par des Mulâtres.

IV. Le Village de *Nueſtra Segnora de conſolation:* c'eſt une Peuplade de Négres.

V. Le Village de la *Santiſſima Trinitad de Chamé*, découvert par *Gonzalo de Badajoz.* Le Cacique du lieu ſe nommoit *Chamé*, d'où le nom eſt reſté au Village. Il eſt habité d'*Eſpagnols* & d'*Indiens.*

VI. Le Village de *St. Iſidore de Quiguones* découvert par le même *Badajoz.* Le Cacique ſe nommoit *Totronagua.* Ce Village eſt aujourd'hui peuplé d'*Eſpagnols* & d'*Indiens.*

VII. Le

* Les *Coulées* ſont des Vallons qui ſe forment entre les Montagnes par la chute de quelque Colline qu'un torrent furieux entraîne & fait couler. Les *Eſpagnols* des *Indes* appellent ces *Coulées Quebradas*, Crevaſſes.

VII. Le Bourg de *San Francisco de Paule*, qui est dans la *Cordillere*, habité par des *Espagnols* & des *Indiens*.

VIII. Le Village de *St. Jean de Pononomé*, ainsi appellé du nom de son Cacique. Il est composé d'*Indiens* qui ont encore conservé l'usage des arcs & des fléches dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, & sont fort vaillans.

IX. Le Village de *Ste. Marie*, situé dans un endroit qui fut découvert par *Gonzalo de Badajoz*. Le dernier Cacique de ce lieu se nommoit *Escolia:* il n'est habité que par des *Espagnols*.

X. Le Village de *Santo Domingo de Parita*. Ce dernier mot étoit le nom du Cacique, & le Village n'avoit anciennement que des *Indiens* pour habitans, mais aujourd'hui il y a beaucoup d'*Espagnols* parmi eux.

XI. Les Iles près desquelles on pêche les Perles, *Taboga*, *Taboguilla* & autres, furent découvertes par ordre de *Pedro Arias Davila*, le premier Gouverneur & Capitaine-Général qu'ait eu le Royaume de *Tierra-Firme*. Il y a dans ces Iles des Habitations de quelques *Espagnols* & de Négres plongeurs pour la pêche.

XII. Les *Iles du Roi* furent découvertes par *Gaspar de Moralès* & le Capitaine *François Pizarro*. Outre les Habitations d'*Espagnols*, grand nombre de plongeurs Négres font leur demeure dans ces Iles.

Seconde Province de Tierra-Firme.

La seconde Province de ce Royaume est celle de *Veraguas*, dont la Ville de *Sant-Jago* surnommée de *Veraguas* est la Capitale. L'Amiral *Christophle Colomb* fut le premier qui découvrit cette côte en 1503. Il donna le nom de *Verdes Aguas* à la Riviere nommée aujourd'hui *Veraguas*, à cause de la couleur verte de ses eaux, ou, comme d'autres le veulent, parce que les *Indiens* lui donnoient ce nom dans leur Langue: quoi qu'il en soit, c'est toujours de-là qu'est dérivé le nom de la Province. En 1518 les Capitaines *Gaspar de Espinosa* & *Diego de Alvitez* recommencerent la découverte par terre; mais ils n'y purent réussir, ayant rencontré le Cacique qui les repoussa & les empêcha de pénétrer plus avant, desorte qu'il falut se contenter alors de former un établissement dans le voisinage, où les *Espagnols* ne purent même se maintenir, à cause des invasions & des courses fréquentes des *Indiens*. Pour s'en mettre mieux à couvert, on jugea qu'il faloit avoir un établissement plus solide, & ce fut ce qui fit fonder la Ville de *Sant-Jago de Veraguas*, dans le lieu où elle est présentement.

Outre cette Ville la Province en contient encore deux autres, & divers Villages: Savoir,

La Ville & Cité de *Sant-Jago al Angel*, fondée en 1521 par *Benoit Hurtado* Régidor de *Panama*: elle a été depuis détruite & rebâtie deux fois. Ses Habitans ſont partie *Eſpagnols*, partie *Mulâtres*.

La Ville de *Nueſtra Segnora de los Remedios de Pueblo Nuevo* eſt habitée comme la précédente.

I. Le Village de *San Franciſco de la Montagna* habité par des *Indiens* tireurs de fléches.

II. Le Village de *San Miguel de la Halaya* peuplé de toute ſorte de gens.

III. Celui de *San Marcelo de Leonmeſa de Tabarana*, habité par les *Indiens*.

IV. Celui de *San Raphael de Guaymi*, auſſi d'*Indiens*.

V. Celui de *San Phelipe del Guaymi*, d'*Indiens*.

VI. Celui de *San Martin de los Coſtos*, d'*Indiens*.

VII. Celui de *San Joſeph de Bugava*, d'*Indiens*.

VIII. Celui de *San Auguſtin de Ulate*, d'*Indiens Changuins*.

IX. & X. Celui de *la Pietad*, & celui de *San Miguel*, auſſi d'*Indiens Changuins*.

XI. Les deux Bourgades de *St. Pierre* & de *St. Paul* des *Platanes*, d'*Indiens*.

XII. Celle de *San Pedro Nolaſco*, d'*Indiens Doraſes*.

XIII. Celle de *San Carlos*, d'*Indiens Doraſes*.

Troiſiéme Province de Tierra-Firme.

La troiſiéme Province de *Tierra-Firme* eſt celle de *Darien*, dont la plupart des Habitans ſont des *Indiens* vagabonds, qui ont ſecoué le joug, pour vivre dans leur ancienne liberté, ſans nulle Religion, & comme les Peuples les plus barbares. En 1716. il y avoit divers Villages, pluſieurs Doctrines * & Peuplades qui avoient juré obéiſſance au Roi d'*Eſpagne*, & qui étoient ſous la dépendance des Gouverneurs de *Panama*. Il n'en reſte plus aujourd'hui que quelques-unes en petit nombre. Voici les noms de celles qui ſubſiſtoient cette année-là.

I. Le Village & *Aſſiento* des Mines de *Santa Cruz de Cagua*; c'étoit une Peuplade conſidérable d'*Eſpagnols* & d'*Indiens*.

II. Le Village de *la Conception de Sabalo*, habité comme le précédent, mais moins peuplé.

III. Celui de *St. Michel de Tayequa*, habité de même.

IV. Celui de *Santo Domingo de Balzas*, habité par des *Eſpagnols* & des *Indiens*.

V. La

* C'eſt le nom que les Jéſuites donnent à des Peuplades d'*Indiens* qu'ils ont raſſemblés & civiliſés. Not. du Trad.

V. La Bourgade d'*Eſpagnols* dans le terrain de *Santa Maria.*

VI. La Doctrine de *San Geronimo de Yabira*, nom qui dans la Langue du Pays ſignifie *Vierge*: ce Village eſt près d'une Riviere qu'on appelle, par cette raiſon, *Riviere Vierge*; il eſt peuplé d'*Indiens.*

VII. Celle de *San Enriquez de Capeti*, ou l'*Endormi.*

VIII. Celle de *Santa Cruz de Pucro*: ce mot *Pucro* ſignifie en Langage du Pays une ſorte de bois léger nommé *Balſa* à *Guayaquil.*

IX. La Doctrine de *San Juan de Terracuna*, & de *Matarnati*: ces deux noms ſont ceux de deux Montagnes de *la Cordillere*, leſquelles touchent à cette Peuplade.

X. Le Village de *San Joſeph de Zéte-Gaati* n'eſt pas une Doctrine: *Zéte-Gaati* eſt le nom d'une eſpéce de Saule qui croît près de cet endroit.

Habitations au Sud.

Bourgade de *Nueſtra Segnora del Roſario de Rio-Congo.*
Autres Bourgades ſur les Rivieres de *Zabalos*, *Balſas* & *Uron.*
A *Rio de Tapanacul.*
A *Rio de Pucro.*
A *Rio de Paya* & à ſon embouchure.
Aux *Paparos*, ou *Villageois.*
A *Rio Tuqueza.*
A *Rio Tupiſa.*
A *Rio de Tabiſa.*
A *Chepigana.*

Habitations au Nord.

A *Rio de Queno*
A *Rio de Seraque.*
A *Rio Sutugunti.*
A *Rio Moreti.*
A *Rio Agraſenuqua.*
A *Rio de Ocabajanti.*
A *Rio de Uraba.*

Toutes les Doctrines & Peuplades étoient d'*Indiens* aſſez nombreux, puiſque quelques-unes de ces dernieres contenoient juſques à 400 perſonnes, & les autres pour l'ordinaire 150 à 200. Il eſt aiſé de conclure de-là combien les Doctrines devoient être peuplées: mais pour épargner au

au Lecteur l'ennui de parcourir tous les lieux habités de ce Royaume, desquels je n'ai pas cru devoir omettre les noms, je finirai par une liſte abrégée de tous ces lieux, ce qui ſuffra pour mettre le Lecteur au fait de ce Pays.

Liſte de tous les Lieux habités du Royaume de Tierra-Firme.

IV. Fortereſſes.
VI. Cités.
I. Ville d'*Eſpagnols* & d'*Indiens*.
XXXV. Villages. { XI. d'*Eſpagnols* & d'*Indiens*. / II. de *Mulâtres* & de *Négres*. / XXII. d'*Indiens*, la plupart Doctrines.

XXXII. Habitations ou Rancheries, qui comprennent chacune diverſes maiſons répandues dans les coulées, le long des Rivieres & dans les Savanes.

XLIII. Iles où l'on pêche les Perles. La plupart de ces Iles ſont ſituées dans le Golphe de *Panama*, les autres près de la côte de cette Ville, & quelques-unes au Sud de *Veraguas*.

LIVRE

LIVRE QUATRIEME,

Voyage du Port de *Périco* à *Guayaquil*. Remarques ſur cette Navigation, & Deſcription de la Ville de *Guayaquil* & de ſon Corrégiment ou Sénechauſſée.

CHAPITRE I.

Voyage du Port de Périco *à* Guayaquil.

NOus étant arrangés pour notre paſſage avec *Don Juan Manuel Morel*, Capitaine du Vaiſſeau le *San Chriſtoval*, & tous nos préparatifs étant faits, nous nous embarquâmes tous enſemble le 21. de *Février* 1736. & le jour ſuivant 22. nous mîmes à la voile de grand matin. Le vent étoit foible & variable, ce qui fut cauſe que nous ne perdîmes la terre tout-à-fait de vue que le 26. au coucher du Soleil. La derniere terre que nous apperçûmes fut *Punta de Mala*.

Par les obſervations que nous fîmes juſqu'au moment que nous perdîmes cette derniere pointe de vue, leſquelles s'accordoient avec les obſervations précédentes, mais différoient des concluſions que nous tirions de notre route, nous connûmes que les courans portoient au Sud-Ouëſt quart au Sud, 5 degrés à l'Ouëſt; & cette obſervation ſe trouva conforme au rapport des Pilotes, qui aſſuroient que cela continuoit de-même juſqu'à la hauteur de 3 à 4 degrés de Latitude: ſur quoi nous eûmes la précaution de corriger le Journal de route à raiſon d'un mille & un ſixiéme par heure. Il eſt bon d'avertir qu'avant que notre Vaiſſeau fût à la hauteur de *Punta de Mala*, nous n'apperçûmes aucune marque de courant; & que pendant que nous naviguâmes dans le Golphe de *Panama*, la Latitude de la route fut conforme à la Latitude obſervée.

Depuis que nous eûmes mis à la voile juſqu'à ce que nous eûmes *Punta de Mala* au Nord-Ouëſt quart au Nord 6 deg. 30 min. Ouëſt, nous continuâmes à faire route par 1 deg. 30 min. Sud-Sud-Ouëſt & 8 deg. 30 min. Ouëſt. Nous eûmes des vents variables & de peu de durée, avec des calmes par intervalle.

Auſſitôt que nous eûmes dépaſſé *Punta de Mala*, nous naviguâmes par les 8. deg. au tiers du Cadran, & par les 2 deg. 30 min. au deuxiéme, juſqu'au 1. de *Mars* 1736 à 6 heures du ſoir, que nous découvrîmes la terre

qui eſt proche de la Baye de *St. Matthieu*. Dès-lors nous portâmes au Sud-Ouëſt, tant pour éviter une baſſe de roche qui eſt à trois lieues dans la Mer, que pour ne pas nous expoſer aux courans qui nous auroient fait dériver vers le Golphe de la *Gorgone*.

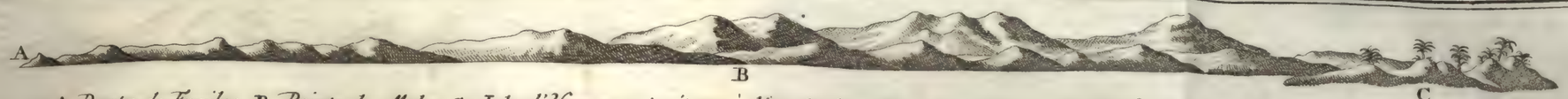
Cette baſſe fut découverte en 1594 par un Navire qui eut le malheur d'y toucher & d'y périr.

Depuis la Baye de *St. Matthieu* nous portâmes d'abord au Sud-Ouëſt par les 6 deg. 15 min. Ouëſt, & le jour ſuivant au Sud-Eſt au quart au Sud. Et ce jour même, qui étoit le 3, nous découvrîmes, à une heure après midi, le Cap *St. François* au Nord quart de Nord-Eſt.

Don George Juan trouva par ſon calcul la différence du Méridien de *Panama* avec celui de ce Cap *St. François*, de 00 deg. 36 min. que ce Cap eſt à l'Orient; & je trouvai par le mien 00 deg. 26 min. ce qui s'accorde à peu de choſe près avec la Carte de ces Côtes, dont nous parlerons ci-après; mais il faut ſuppoſer qu'on avoit donné à la Ligne de *Lok* pour chaque mille 47 piés 5 ½ pouces de Roi, qui répondent à 50 ½ pieds *Anglois*; & cette meſure confirme non ſeulement ce que nous avons dit au Chap. I. du I. Livre, mais démontre auſſi la juſteſſe de nos obſervations touchant les courans.

Auſſitôt que nous eûmes doublé ce Cap, nous courûmes à l'Ouëſt quart au Sud-Ouëſt, 3 deg. Ouëſt, Sud-Ouëſt quart à l'Ouëſt, 3 deg. Ouëſt. & les jours 6 & 7 au Sud quart au Sud-Eſt 7 deg. Eſt, & Sud-Eſt quart au Sud 6 deg. Eſt: le 7 à 8 heures du matin, nous revîmes le Cap *St. François* au Nord quart au Nord-Eſt 5 deg. Eſt, & le Cap *Paſſado* au Sud. Depuis lors nous ne fîmes plus que courir la côte à la vue des lieux les plus connus juſqu'au 9. que nous mouillâmes ſur les 3 ½ heures du ſoir à la Plage de *Manta*, à onze braſſes fond de ſable mêlé de vaſe: le Cap *St. Lorenzo* à O. S. O. & *Monte Chriſto* au S. au S. S. E. 6 deg. E.

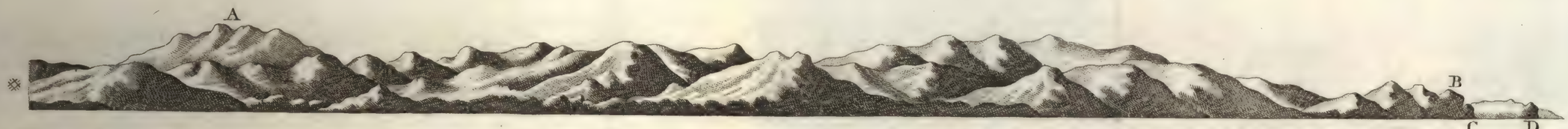
Deux raiſons nous engagerent à mouiller à cette Plage: la premiere, que notre deſſein étant de meſurer quelques degrés de l'Equateur outre ceux du Méridien, & ayant ouï parler à *Panama* de cette Côte, nous voulûmes la reconnoître, & voir ſi nous pourrions tirer parti des plaines qu'elle devoit contenir, & y commencer une ſuite de triangles qui devoient être continués de-là juſqu'aux Montagnes voiſines de *Quito*: la ſeconde, c'eſt que nous avions beſoin d'eau & de vivres; car nous nous étions flattés à *Panama* que la ſaiſon étant ſi avancée nous pourrions gagner les briſes, & par ce moyen arriver bientôt à *Guayaquil*, ce qui nous avoit empêché de faire des proviſions proportionnées à la longueur du tems que nous pré-



A. *Punta de Frailes*. B. *Pointe de Mala*. C. *Isle d'Yguanas*. A *étant à l'angle de* $34\frac{3}{4}°$ *et* C *à l'angle de* $66°\frac{3}{4}$ *de 3 Cad.*

Suite de la côte

A. *Pointe de la Baleine*. B. *Cap Pasado*. B *étant à l'angle de 3° de 2 Cad. le Cap St. François qui est aussi de côte basse étoit à l'angle de* $40°\frac{1}{2}$ *de 1 Cadran entre le Cap St. François et le Cap Pasado la terre est haute et ce sont ces hauteurs qu'on nomme de Quaques.*



A. *Monte Christo*. B. *Cap St. Laurent*. C. *El Frayle*. D. *La Monja*. A. *etant à l'angle de* $78°\frac{1}{4}$ *de 2 Cadr. et* D *à l'angle de* $25°\frac{1}{4}$ *à 3 lieuës de distance.*

Suite de la côte dans le lointain.

Isle de la Plata au N E $\frac{1}{4}$ E *à la distance de 5 lieues.*

Isle de Ste. Claire ou le corps mort au N. à la distance de 4 lieuës.

prévoyions alors devoir paſſer en mer, à en juger par celui qu'il y avoit déjà que nous y étions.

Pour nous éclaircir ſur le premier de ces deux motifs, nous prîmes tous terre le 10. & le ſoir nous nous rendîmes au Village de *Monte Chriſto*, qui n'eſt qu'à 2½ ou trois lieues de la Plage; mais nous reconnûmes bientôt que le Pays n'étoit pas propre à des opérations Géométriques, étant extrêmement montueux, & embaraſſé de tant de grands & gros arbres, qu'ils étoient ſeuls un obſtacle ſuffiſant pour empêcher l'exécution de notre projet. Le rapport des Habitans *Indiens*, ſi conforme à ce que nous voyions déjà, nous confirma dans l'idée que nous commencions à avoir du pays, & nous fit réſoudre à paſſer à *Guayaquil*, pour de-là aller à *Quito*. Sur quoi nous revinmes à la Plage de *Manta* le 11. & pendant que l'Equipage étoit occupé à faire les proviſions d'eau & de vivres, nous employâmes le tems à faire quelques obſervations, par leſquelles la Latitude de ce lieu fut déterminée auſtrale à 56 min. 5½ ſec. Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine*, conſidérant qu'il faudroit ſéjourner à *Guayaquil* pour attendre les Mules de *Guaranda* qui devoient nous tranſporter aux Montagnes, réſolurent de reſter-là pour faire quelques obſervations de Longitude & de Latitude, pour déterminer le lieu par où l'Equateur coupe la côte, examiner la longueur du pendule, & autres obſervations non moins importantes: pour cet effet ils ſe pourvurent des inſtrumens dont ils avoient beſoin pour exécuter leur deſſein.

Le 13. du même mois de *Mars* notre Vaiſſeau leva l'ancre, & ſe mit à ranger la côte. Le jour ſuivant nous paſſâmes entre elle & l'Ile de *la Plata*; & le 15. nous commençâmes à perdre de vue à 1. heure après-midi & cette Ile & le Cap de *St. Laurent*. Nous courûmes au S. S. E. juſqu'au 17. que nous découvrîmes *Cabo Blanco*, qui fait la pointe du Sud du Golphe de *Guayaquil*. Depuis *Cabo Blanco* nous rangeâmes la Côte du dedans du Golphe juſqu'au 18. à midi, qu'étant arrivés à l'embouchure de la Riviere de *Tumbez* nous jettâmes l'ancre à environ demie lieue de la terre, ayant l'embouchure de la Riviere à l'Eſt 5 deg. Nord; & l'Ile de *Ste. Claire*, appellée communément *el Muerto*, à-cauſe de la figure qu'elle fait, qui reſſemble à un corps mort, au Nord quart au Nord-Eſt, 4 deg. Eſt; notre Vaiſſeau étant mouillé à 14 braſſes d'eau, fond de vaſe.

Nous reſtâmes à l'ancre dans le même endroit juſqu'au 20, attendant que le Maître du Navire eût fini quelques affaires particulieres: après quoi nous remîmes à la voile à 6 heures du matin, & le ſoir à 6½ heures nous

mouillâmes, parce que la force du courant, qui eſt grande pendant le reflux, faiſoit dériver le Vaiſſeau. Nous continuâmes de la ſorte, tantôt jettant l'ancre, tantôt la levant, ſelon que les marées l'exigeoient. Nous obſervâmes que le courant ſuivoit continuellement le cours du reflux, & que le tems qu'il s'arrêtoit étoit fort court, puiſqu'en 19 heures & demie conſécutives nous n'y remarquâmes pas de pauſe: ce qui doit être attribué à la grande abondance des eaux de la Riviere* principale, & de celles qui s'y déchargent. Le 23. ayant mouillé à *Punta de Arenas* de l'Ile de *Puna*, nous envoyâmes au Port de cette Ile pour avoir un Pilote-Côtier qui fît entrer notre Vaiſſeau dans le Port; car quoique nous n'euſſions que ſept lieues juſques-là, nous ne pouvions naviguer ſans cette précaution, à cauſe de la quantité de baſſes qu'on rencontre dans ce court paſſage, & du danger où ſe trouve un Navire qui y touche. Le 24. à 7 heures du matin nous mouillâmes dans le Port de *la Puna*, laiſſant la *Pointe de la Centinela* au Sud Sud-Ouëſt 2 deg. 30 min. Ouëſt, & celle de *Maria Mandinga* à l'Ouëſt Sud-Ouëſt 1 deg. 15 min. Ouëſt à la diſtance d'un quart de lieue.

Depuis *Punta de Mala* juſqu'à la Baye de *St. Matthieu*, nous eûmes Vent de Nord & de Nord-Ouëſt; il devint enſuite Nord-Eſt, & le dernier jour de notre route il ſe mit à l'Eſt Nord-Eſt: mais quand nous fûmes à la vue de cette Baye il redevint Nord, ayant été précédé de quelques grains de pluye peu conſidérable, qui nous accompagnerent durant la traverſée juſqu'à *Manta*, les Vents ayant ſauté au Sud-Eſt, Sud, Sud-Ouëſt, & Ouëſt, avec des variations dans chacun de ces rumbs.

Nous avons déjà dit qu'à la Baye de *St. Matthieu* ce ne fut pas ſeulement le ſentiment des Pilotes par rapport aux courans qui portoient à la *Gorgone*, mais encore notre propre expérience, qui nous fit changer de rumb, changement d'ailleurs néceſſaire pour continuer notre route. Depuis le Cap *St. François* juſqu'à *Manta* tout le long de cette Côte les courans porterent toujours au Nord, ce qui fut cauſe que nous ne pûmes gagner le deſſus du vent, & que nous fûmes obligés de faire des bordées pour prendre le vent contraire.

Dans la traverſée de *Manta* juſqu'à *Cabo Blanco*, les vents ne nous furent pas plus favorables; puisqu'ils ſe maintinrent comme auparavant, à la réſerve d'un jour qu'ils ſauterent au Nord-Ouëſt & au Nord Nord-Eſt, ce qui nous mit à même de reconnoître ce Cap. Les courans porterent toujours au Nord, & depuis ce Cap jusqu'au Port de *la Puna* toujours à l'Ouëſt par les

* De *Guayaquil*. Not. du Trad.

les raiſons déjà rapportées; &, comme il eſt aiſé de juger, ils étoient bien plus forts & plus rapides pendant les heures du reflux que dans le tems du flux.

Comme nous ne voulions pas perdre l'occaſion d'obſerver une Eclipſe de Lune qui devoit arriver le 26. de *Mars*, & n'ayant pas trop de tems pour nous y préparer, nous nous propoſâmes de reſter dans un petit Village près du Port de *la Puna*. Mais étant deſcendus à terre, & ayant vu le peu de ſolidité de ces maiſons, toutes bâties de cannes juſqu'au toit, nous ne trouvâmes aucun lieu propre à placer le pendule; c'eſt pourquoi nous réſolûmes de paſſer à *Guayaquil* dans une Barque légere, & le même jour à 11½ heures de nuit nous laiſſâmes le Vaiſſeau à l'ancre & commençâmes à voguer, & nos Rameurs ayant ſurmonté les courans après bien des efforts nous abordâmes à *Guayaquil* le 21. à 5 heures du ſoir, & le 26. nous fûmes occupés à arranger le pendule; mais toutes nos peines furent inutiles; car l'air s'étant couvert de vapeurs durant la nuit, nous ne pûmes rien voir.

Quoique dans la Carte des Côtes de la *Mer du Sud* on ait marqué les variations de l'aiguille, que nous avons obſervées, je crois cependant qu'il eſt à propos de ne pas les omettre ici, & de ſuivre le même ordre que dans celles du Voyage de *Cadix* à *Carthagéne*, afin que ceux qui ne ſont pas à portée de conſulter cette Carte, ne ſoient pas privés de cette obſervation.

TABLE des Variations obſervées en la Mer du Sud, *dans les Lieux qui indiquent la Latitude & la Longitude, celle-ci comptée du Méridien de* Panama.

Latitudes. Degrés. Min.		Longitud. Degrés. Min.		Variat. Degrés. Min.	
8 . . . 17	Septentr.	359 . . . 55	à l'Occid. de *Panama.*	8 . . . 45	Nord-Eſt.
7 . . . 49		359 . . . 42		7 . . . 34	
7 . . . 30		359 . . . 31		7 . . . 49	
7 . . . 02		359 . . . 18		7 . . . 59	
3 . . . 55		358 . . . 21		7 . . . 34	
00 . . . 56		358 . . . 43		7 . . . 20	
00 . . . 36		359 . . . 06		8 . . . 29	
00 . . . 20		358 . . . 40		7 . . . 25	
00 . . . 15		358 . . . 56		7 . . . 30	
00 . . . 22	Auſtral.	359 . . . 50		8 . . . 17	
00 . . . 51	*Monte Chriſto* étant au S. E. ¼ S.			8 . . . 00	
L'Ile de *la Plata* étant au Sud.				15 d. 45 min.	Ouëſt.
& *Monte Chriſto* à l'Eſt Sud-Eſt.				7 d. 46 min.	
02 . . . 18	Auſtral.			8 . . . 00	
Cabo Blanco au Sud Sud-Ouëſt.				3 d. 30 min.	Ouëſt.
Punta de Méro à l'Eſt. 7 d. Nord.				8 d. 00.	
Punta de Méro au Sud 9 deg. Eſt à trois lieues de diſtance 8 deg. 15 min.					
A la Plage de *Tumbez*, dont la Latitude obſervée fut de 3 deg. 14 min.					
. . . . .				8 . . . 11	

ADDITION

Au Chapitre précédent, contenant la Description d'un Instrument de nouvelle invention pour prendre hauteur en Mer, & où l'on fait voir les avantages qu'il a sur tous ceux dont on se sert dans la Navigation.

NOUS eussions été bien des fois privés de la connoissance des Latitudes, qui est un objet de la plus grande importance pour tous les Navigateurs, si Mr. *Godin* n'avoit eu la précaution de se munir d'un Instrument qui venoit de paroître à *Londres*, & dont le but étoit de faciliter cette opération. Ce Savant ayant passé à *Londres* avant que d'entreprendre le Voyage d'*Amérique*, y acheta divers Instrumens, & entre autres celui dont il est ici question; lequel est dû à Mr. *Jean Hadley*, & qui nous fut d'un très-grand usage pour la sureté de notre Voyage, fondé sur la connoissance des Latitudes dans cette traversée: connoissance difficile tant par le concours de diverses circonstances, que parce que les côtes ont leur direction tantôt au Nord, tantôt au Sud, & que les courans suivent les mêmes rumbs. Par le moyen de cet Instrument nous vinmes à bout de prendre plusieurs fois les hauteurs Méridiennes du Soleil, pendant que la quantité de vapeurs qui occupoient l'athmosphere ne permettoit pas de distinguer l'image ou l'ombre de cet astre d'avec sa lumiere dans les Instrumens ordinaires, dont on se sert dans la Navigation. Cet Instrument ayant outre cela d'autres avantages non moins considérables, m'a paru mériter une description particuliere, pour le faire connoître à ceux qui en peuvent profiter, & qui n'en ont encore aucune connoissance. Nous traduirons le Memoire même de l'Auteur, à quoi l'on peut d'autant plus ajoûter foi, que les particularités qu'il contient ont été confirmées par notre propre expérience, tant de la part de *Don George Juan*, que de la mienne dans diverses occasions qui se sont offertes.

„ Description d'un Instrument pour prendre angles, nouvellement in-
„ venté par *J. Hadley*, Ecuyer, communiqué à la Société Royale de
„ *Londres* le $\frac{11}{24}$. de *Mai* 1731. n. 420. pag. 147. *Août* &c. 1731.

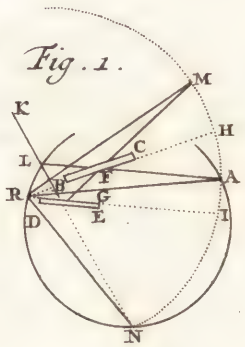
„ Le but de cet Instrument est de remédier aux inconvéniens qui
„ rendent si incertain l'usage de ceux qu'on employe d'ordinaire sur mer,
„ d'où il arrive qu'il est bien difficile de faire des observations avec ces
„ Instrumens, ou que celles qu'on fait sont peu assurées.

„ L'invention de celui qu'on propose ici, est fondée sur ces principes
„ communs de Catoptrique, c'est-à-dire, que si des rayons de lumiere
„ di-

REPRESENTATION
de l'Octante Anglois
pour les observations Astronomiques par le moyen de la Reflexion, tant sur Mer que sur Terre.

ABBILDUNG
und Vorſtellung des Engliſchen Octanten,
um die Aſtronomiſchen Wahrnehmungen, vermittelſt der Reflexion ſowohl zu Waſſer als zu Lande anzuſtellen.

Fig. 1.



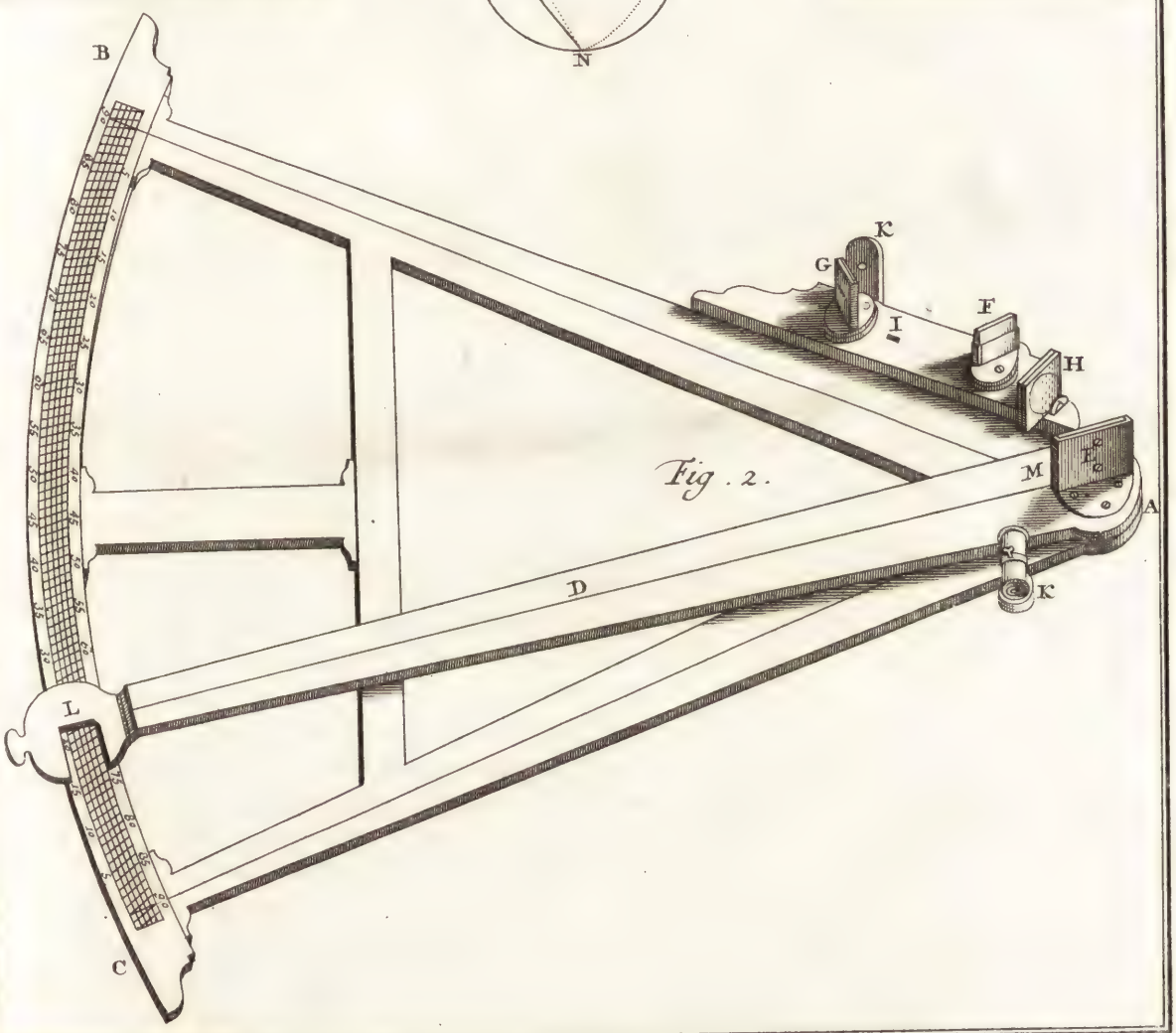


Fig. 2.

„ divergens ou convergens vers un point, ſont réfléchis par une ſurfa-
„ ce plane & polie, après la réflexion ils ſeront divergens ou convergens
„ vers un autre point placé au côté oppoſé de cette ſurface, à la même
„ diſtance qu'en eſt le premier point; & qu'une ligne, qui, étant per-
„ pendiculaire à la ſuperficie, paſſe par l'un de ces points, paſſera par
„ tous les deux. Il ſuit de-là, que ſi un rayon de lumiere qui part d'un
„ point d'un objet eſt réfléchi ſucceſſivement par deux ſuperficies pla-
„ nes, & qu'un troiſiéme plan perpendiculaire aux deux autres, paſſe
„ par le point de l'objet, il paſſera auſſi au travers de chacune des deux
„ images ſucceſſives formées par les réflexions, & les trois points ſeront
„ à diſtances égales de l'interſection commune des trois plans: ſi l'on ti-
„ re deux lignes à cette commune interſection, l'une du point original
„ dans l'objet, & l'autre de l'image tracée par la ſeconde réflexion, ces
„ deux lignes renfermeront un angle double de celui de l'inclinaiſon des
„ deux ſuperficies planes.

„ Soient *R F H Fig.* 1. *Planche* 9. & *R G I* les repréſentations des ſec-
„ tions du plan de la Figure par les ſuperficies planes des deux miroirs
„ *B C* & *D E*, élevés perpendiculairement ſur cette Figure, & qui ſe
„ rencontrent dans le point *R*, où la commune ſection eſt perpendiculai-
„ re au même plan: ainſi *H R I* eſt l'angle d'inclinaiſon. Soit *A F* un
„ rayon de lumiere de quelque point d'un objet comme *A* qui tombe ſur
„ le point *F* du premier miroir *B C*, & de-là eſt réfléchi par la ligne *F G*
„ au point *G* du ſecond miroir *D E*, d'où il eſt réfléchi encore par la li-
„ gne *G K*: prolongez les lignes *G F* & *K G* en arriere juſqu'en *M* &
„ *N*, qui ſeront les deux images ſucceſſives du point *A*; enſuite tirez les
„ lignes *R A*, *R M*, & *R N*.

„ Suppoſé que le point *A* ſoüit dans le plan de la Figure, le point *M* y
„ ſera auſſi par les Loix de la Catoptrique. La ligne *F M* eſt égale à la li-
„ gne *F A*, & l'angle *M F A* double de *H F A* ou *M F H*: par conſéquent *R M*
„ ſera égal à *R A*, & l'angle *M R A* double de *H R A*, ou *M R H*. De-même
„ le point *N* eſt dans le plan de la Figure & la ligne *R N* ſera égale à *R M*,
„ & l'angle *M R N* double de *M R I*, ou *I R N*. On n'a qu'à ſouſtraire
„ l'angle *M R A* de *M R N*, & l'angle *A R N* reſtera égal à la double dif-
„ férence de *M R I* & de *M R H*, ou bien ſera double de l'angle *H R I*, qui
„ eſt la meſure de l'inclinaiſon de la ſuperficie du miroir *D E* à celle du
„ miroir *B C*; & les lignes *R A*, *R M*, & *R N* ſeront égales.

„ *Premier Corolaire.* L'image *N* reſtera au même point, quoique les

„ deux

„ deux miroirs tournent enſemble circulairement ſur l'axe *R*, pourvu
„ que le point *A* reſte élevé ſur la ſuperficie de *BC*, & que la même in-
„ clinaiſon demeure.

„ *Deuxième Corolaire.* Si l'œil ſe poſe en *L*, qui eſt le point où la ligne
„ *AF* continuée coupe *GK*, les points *A* & *N* lui paroîtront à la diſtan-
„ ce angulaire *ALN*, laquelle eſt égale à *ARN:* car l'angle *ALN* eſt la
„ différence des angles *FGN* & *GFL*: & *FGN* comme *GFL* étant dou-
„ bles de *FGI* & de *GFR*, la double différence de *FRG*, ou *HRI*, ſera
„ égale à *ALN*: par conſéquent *L* eſt dans la circonférence d'un cercle
„ qui paſſe par *A N* & *R*.

„ *Troiſième Corolaire.* Si la diſtance *AR* eſt infinie, les points *A* & *N*
„ paroîtront à la même diſtance angulaire, en quelque point de la Fi-
„ gure que ſoient placés l'œil & les miroirs, pourvu que l'inclinaiſon
„ de leurs ſuperficies ne ſouffre aucun changement, & que leur ſection
„ commune reſte paralléle à elle-même.

„ *Quatrième Corolaire.* Toutes les parties d'un objet quelconque ſe ma-
„ nifeſteront à l'œil de l'Obſervateur par les deux réflexions ſucceſſives,
„ comme on vient de le dire, dans la même ſituation que ſi elles avoient
„ tourné enſemble circulairement autour de l'axe *R*, en conſervant leurs
„ diſtances reſpectives de l'une à l'autre, & l'axe reſtant dans la direc-
„ tion *HI*, c'eſt-à-dire, dans le même chemin qui meſure l'inclinaiſon du
„ ſecond miroir *DE* à l'égard du premier *BC*.

„ *Cinquième Corolaire.* Si l'on ſuppoſe que les miroirs ſont au centre
„ d'une ſphére infinie, & les objets dans la circonférence d'un grand cer-
„ cle, auquel la commune ſection de ces miroirs ſoit perpendiculaire, ces
„ objets paroîtront mus par les deux réflexions dans un arc de cercle deux
„ fois plus grand que l'inclinaiſon des miroirs, comme il a déjà été dit au-
„ paravant. Mais ſi les objets ſont éloignés de ce cercle ils paroîtront mus
„ en l'arc d'un cercle paralléle au premier: par la même raiſon la varia-
„ tion de leur lieu apparent ſe meſurera dans l'arc d'un grand cercle, dont
„ la corde eſt à la corde d'un arc (égal à la double inclinaiſon des miroirs)
„ comme les ſinus de complément de leurs diſtances reſpectives de ce cercle
„ ſont au rayon. Si ces diſtances ſont fort petites, la différence entre la tran-
„ ſlation apparente de quelqu'un de ces objets & celle de celui qui eſt dans
„ la circonférence dudit grand cercle, ſera à un arc égal au ſinus verſe de la
„ diſtance de l'objet du grand cercle à peu près, comme le double du ſinus
„ de l'angle d'inclinaiſon des miroirs eſt au ſinus du complément du même.

Cet

Cet Inſtrument conſiſte en un *Octant*, comme *ABC Fig. 2. Planche 9.* dont le limbe, ou arc *BC* contient 45 degrés diviſés en 90 parties égales, ou demi degrés, leſquels, par la nature des réflexions, valent comme des degrés entiers: ſur le centre de cet *Octant* tourne une Alidade ou Indice, qui marque par l'une de ſes extrémités les degrés dans les diviſions du limbe. Vers le centre eſt un Miroir *E* enchaſſé dans cette régle mobile perpendiculairement au plan de l'Inſtrument, dont la ſuperficie coïncide avec la ligne qui partant du centre de l'Inſtrument diviſe l'Alidade par le milieu, & marque les degrés dans le limbe comme *LM.* C'eſt ſur ce miroir que tombent les premiers rayons des objets, d'où ils ſont réfléchis à un autre petit miroir ſitué à l'un des bras de l'Inſtrument, lequel eſt dans le plan du premier ou dans un autre qui lui eſt paralléle, & au-deſſus duquel il s'éléve à la même hauteur que le miroir du centre: & comme l'enchaſſure de ce dernier couvre ſa partie poſtérieure, de-même celle du petit miroir en garnit la moitié qui eſt la plus proche de l'Inſtrument, & la ſeule qui ſoit enduite de vif-argent, comme il ſe voit à *F*, l'autre moitié reſtant tranſparente. Ce petit miroir qui regarde vers l'Obſervateur (au-contraire du grand) ſert à faire obſerver les objets qu'on a en face, tandis qu'on obſerve ceux qu'on a à dos par un autre petit miroir *G* placé au même bras de l'Inſtrument, un peu plus éloigné du centre; mais il faut qu'il ſoit perpendiculaire au plan, & dans le même que le grand miroir, c'eſt-à-dire, dans un plan parallèle à celui de l'Inſtrument, & qui en ſoit fort proche.

Le premier miroir placé au centre de l'Alidade & de l'Inſtrument reſte fixe. Mais comme ſon enchaſſure forme une baſe circulaire ou de quelque autre figure, laquelle eſt arrêtée par des vis ſur l'Alidade ou Indice, on lui laiſſe un peu de jeu, afin que par le moyen d'une des vis on puiſſe l'ajuſter de maniere qu'il réponde à la ligne du milieu de l'Alidade. Les deux petits miroirs conſervent deux mouvemens, l'un circulaire, & l'autre latéral; celui-ci ſe fait par le moyen des vis, qui retiennent les baſes de leurs enchaſſures ſur ce qui les reçoit au bras de l'Inſtrument, & ſert à les placer perpendiculairement au plan dudit Inſtrument: l'autre ſe fait par le moyen d'une cheville qui eſt à la partie poſtérieure, & qui fait mouvoir circulairement les deux baſes de chaque miroir, pour leur donner l'inclinaiſon néceſſaire: de maniere que l'Alidade étant miſe ſur zéro, la ſuperficie de ſon miroir, & celle du petit qui ſert à obſerver les objets en face, ſe trouvent paralléles; mais avec l'autre, par lequel on obſerve les objets qu'on a à dos, elles forment des angles droits parfaits.

La hauteur d'un Aſtre quelconque ſur l'horizon, priſe par cet Inſtrument, eſt déterminée par l'inclinaiſon des plans des deux miroirs l'un à l'égard de l'autre, quand l'objet ſe manifeſte exactement dans l'horizon. Cela doit s'entendre de l'inclinaiſon de chacun des petits miroirs à l'égard du principal, qui eſt celui de l'Alidade, & chacun dans ſon emploi; car à ce dernier égard les deux petits ſont indépendans l'un de l'autre. Dans l'obſervation des objets en face, le double de l'angle d'inclinaiſon eſt la hauteur cherchée, dont la valeur eſt marquée dans le limbe, par l'Indice. Dans l'obſervation des objets à dos, le double de la différence de cet angle d'inclinaiſon d'avec un droit eſt auſſi la hauteur de l'Aſtre, laquelle eſt marquée de la même maniere que la précédente par l'Alidade; car la même échelle de degrés ſert à l'une & à l'autre obſervation, ſans autre différence que de prendre dans l'une l'angle d'inclinaiſon des ſuperficies des deux miroirs, & dans l'autre ſon complément.

Pour l'uſage de chacun des deux petits miroirs il y a deux pinules où l'on applique l'œil; la place de ces deux pinules a été ſuffiſamment déterminée par les détails précédens. La pinule deſtinée à l'obſervation des objets en face, laquelle eſt *K* 1, a deux trous, ou lumieres, l'un desquels eſt auſſi élevé, par rapport au plan de l'Inſtrument, que le milieu de la partie enduite de vif-argent du petit miroir à laquelle il répond exactement, tandis que l'autre répond à la ligne qui ſépare cette partie enduite de vif-argent de celle qui ne l'eſt pas, ou ſe place un peu plus bas. La pinule *K* 2, qui ſert à obſerver les objets à dos, n'a qu'un trou qui répond exactement au milieu de la tranſparence du miroir *G*; car celui-ci a deux parties enduites de vif-argent, & entre les deux un petit eſpace qui ne l'eſt point, & qui étant par conſéquent tranſparent, & paralléle au plan de l'Inſtrument, ſert à découvrir l'horizon.

Il eſt des objets, le Soleil par exemple, dont l'éclat réfléchi éblouiroit les yeux, & empêcheroit l'obſervation: pour obvier à cela, il y a deux verres l'un plus obſcur que l'autre *H*; & l'on employe l'un ou l'autre ſelon que l'Aſtre eſt plus ou moins reſplendiſſant, ou tous les deux, pour tempérer l'éclat de ſes rayons. Ces deux verres ont chacun leur enchaſſure particuliere: à l'un des coins eſt un tenon à vis qui embraſſe ces deux enchaſſures, & qui entre dans deux trous pratiqués au rayon de l'Inſtrument où ſont les miroirs dans le trou *H* quand on obſerve les objets en face, & dans *I* quand on obſerve ceux qui ſont à dos. Ces deux verres tournent autour de la vis qui les aſſujettit au tenon, deſorte que

ſans

ſans tirer celui-ci du trou, on détourne les verres de la direction du rayon réfléchi, où on les y met, ſelon qu'il eſt néceſſaire.

La maniere de faire des obſervations avec cet Inſtrument, c'eſt de le placer verticalement, deſorte que ſon plan coïncide avec le cercle vertical, qui paſſe par le zénith de l'Obſervateur & l'objet. Après quoi on applique l'œil à la pinule convenable, & l'on tourne l'Alidade circulairement juſqu'à ce que par le petit miroir où l'on dirige la vue, on voye l'objet exactement dans l'horizon. Ce n'eſt pas par la réflexion qu'on le découvre, puiſqu'on le regarde au-travers de la partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Si l'Aſtre n'eſt pas encore arrivé au méridien, à meſure qu'il s'éléve davantage ſur l'horizon on le voit s'en éloigner par le petit miroir, & en avançant peu à peu l'Alidade, il ſe rajuſte & rencontre l'objet.

Si l'objet n'a qu'une foible luëur, comme cela arrive au Soleil quand il eſt offuſqué par des nüages, ainſi qu'aux Etoiles, il faut en ce cas que l'objet tombe ſur la partie du miroir qui eſt enduite de vif-argent, & l'on forme ſon jugement quand il vient à être dans une même ligne avec celle que fait l'horizon dans l'autre partie du miroir où il n'y a point de vif-argent. Mais alors on doit être attentif à conſerver la ligne dans laquelle on voit l'image de l'objet, à la conſerver, dis-je, auſſi paralléle au plan de l'Inſtrument qu'il ſera poſſible. Pour cette raiſon quand on obſerve l'objet en face, ſi le Soleil a aſſez de lumiere, il faut que ſon image réponde au milieu de la partie du miroir qui n'a point de vif-argent, & que l'on regarde par le trou le plus extérieur de la pinule: mais s'il eſt offuſqué, & que ſa lumiere ſoit foible, ou ſi l'on obſerve quelque Etoile, il faut que ſon image tombe ſur le bord de la partie enduite de vif-argent, & qu'on applique l'œil au trou le plus près de l'Inſtrument.

Dès que l'objet s'éléve ſur l'horizon, ou qu'il s'en approche, il faut mouvoir l'Inſtrument de gauche à droite ou de droite à gauche, le tenant toujours verticalement, & alors on verra que l'image du Soleil paroît comme nager ſur l'horizon; mais ſi l'objet eſt éloigné de l'horizon, & qu'il ne le touche d'aucune part, il faut avancer l'Alidade, & ajuſter l'Inſtrument vers la partie de l'horizon dont l'objet eſt le plus près, & quoiqu'alors l'objet ſe joigne à l'horizon, il s'en éloigne toujours par quelque endroit à meſure qu'il s'éléve.

Pour connoître ſi l'Inſtrument eſt bien droit, il faut le porter, en remuant tout le corps, ſans faire agir les bras de gauche à droite ou de droite à gauche. S'il eſt bien droit, l'objet paroîtra parcourir l'horizon;

s'il ne l'eſt pas, le même objet coupera l'horizon & donnera une hauteur incertaine. Et de cette façon tant que le plan de l'Inſtrument reſtera dans celui du cercle vertical mentionné ci-deſſus, l'image de l'objet obſervé ne ſortira pas de la ligne de l'horizon.

Pour obſerver le Soleil avec quelque exactitude, il ne faut pas prendre le centre de cet Aſtre; parce que ſon diamétre étant de 30 à 32 minutes, il n'eſt pas poſſible d'en déterminer préciſément le centre. Il faut donc prendre un des limbes ou bords de cet Aſtre, c'eſt-à-dire, le bord d'en-bas ou celui d'en-haut: & on corrige la hauteur en additionnant, ou en ſouſtrayant les 15 ou 16 minutes de ſon ſémidiamétre, ſuivant le limbe obſervé.

Pour faire cette correction on doit ſe ſouvenir que l'image de l'objet qu'on obſerve en face, n'eſt point renverſé enſuite des deux réflexions, puiſque le limbe inférieur du Soleil eſt réellement tel qu'il paroît; & ſi c'eſt ce limbe qu'on obſerve on doit additionner les 15 ou 16 minutes à la hauteur marquée par l'Indice dans l'*Octant*, afin d'avoir la véritable hauteur du centre du Soleil ſur l'horizon; mais il faut les ſouſtraire, ſi c'eſt le limbe ſupérieur qu'on obſerve. On fera le contraire ſi l'on obſerve le Soleil à dos; parce que de cette maniere les objets ſont renverſés, & ce qui eſt réellement inférieur paroît ſupérieur: deſorte qu'alors il faut ſouſtraire la valeur du demi-diamétre du Soleil, ſi l'on a pris le limbe inférieur dans l'apparence, lequel eſt celui qui parvient le premier à toucher l'horizon, & ſur lequel tout le corps de l'Aſtre eſt élevé; mais ſi on avoit pris le limbe ſupérieur apparent, qui laiſſe tout le corps de l'Aſtre comme néyé, il faudroit additionner la même quantité.

Pour obſerver une Etoile, le plus ſûr eſt de la regarder directement par la réflexion de l'Inſtrument, après avoir mis l'Indice ou Alidade au commencement de la diviſion du limbe, & le faiſant gliſſer (ſans perdre l'Etoile de vue) ſur ledit limbe, juſqu'à ce que l'objet arrive à l'horizon. Dès qu'on en eſt venu-là, il n'y a plus de difficulté pour continuer l'obſervation comme à l'ordinaire avec le Soleil. Mais s'il y a deux ou pluſieurs Etoiles d'égale clarté ou grandeur, les unes près des autres, l'obſervation peut être fautive par le riſque que l'on court de prendre une Etoile pour l'autre. Si l'horizon étoit fort ſerein, & l'Etoile peu lumineuſe, il ſeroit mieux d'employer l'obſervation à dos; par où l'Etoile ſe fera voir, & par le moyen du mouvement de l'Indice s'approchera de l'horizon, juſqu'à ce qu'elle s'y joigne. Ces dernieres obſervations ſe faiſant ordinairement de nuit, il eſt difficile de diſtinguer alors l'horizon. Pour y réuſſir il eſt à propos que l'Obſervateur s'approche autant qu'il ſe-

ra

ra poſſible de la ſuperficie de l'eau; par ce moyen l'horizon étant retreci devient plus aiſé à diſtinguer.

Il y a deux choſes à remarquer dans cet Inſtrument pour faire chaque obſervation, ſoit qu'on ait l'objet en face ou à dos; 1. de bien connoître ſi les miroirs ſont perpendiculaires au plan de l'Inſtrument; 2. d'examiner ſi l'inclinaiſon qu'ils doivent avoir entre eux l'un à l'égard de l'autre eſt celle qui convient. La premiere ne demande pas beaucoup d'aprêts, puiſqu'il ſuffit qu'ils ne s'écartent pas beaucoup de la poſition convenable de l'Inſtrument. Pour faire cet examen on choiſit un objet à la diſtance d'une demie lieue, (il ſeroit plus ſûr d'avoir recours à l'horizon) l'*Indice* étant au commencement de la diviſion ſur zéro, on regarde par la pinule qui répond au petit miroir par lequel on obſerve les objets en face. Si alors la ligne de l'horizon vue directement par les deux côtés du miroir, & celle que réfléchit le miroir de l'*Indice*, coïncident enſemble & ne font qu'une ſeule & même ligne, c'eſt une marque que le miroir eſt bien ſitué: Et s'il ne l'eſt pas encore on pourra y remédier par le moyen des petites vis miſes à cette fin ſur la planchette qui ſert de baſe à ſon cadre, hauſſant les unes & baiſſant les autres juſqu'à ce que les lignes coïncident. Le ſecond examen ſe fera en plaçant l'Inſtrument verticalement, & tenant l'*Indice* ſur zéro, on regarde comme auparavant par la pinule: ſi l'horizon apparent qui ſe trace dans la partie enduite de vif-argent du petit miroir, ſe rencontre avec celui qui ſe voit directement par-là, & qui n'eſt point apparent, & forment une ligne droite, les deux miroirs ſeront paralléles; s'ils ne le ſont pas, c'eſt que l'un eſt plus haut que l'autre; on tourne alors le petit autant qu'il eſt néceſſaire juſqu'à ce qu'il ſoit ajuſté par le moyen de la cheville qui eſt derriere l'Inſtrument, après quoi on preſſe une petite vis, qui eſt-là exprès pour empêcher le miroir de ſe mouvoir ou de ſe déplacer.

Pour les obſervations des objets qu'on a à dos, on examine le petit miroir deſtiné à cet effet, de la même maniere qu'on examine les autres. La premiere épreuve ſe fait en le plaçant horizontalement, & la ſeconde en le plaçant verticalement. Etant ainſi ajuſté l'obſervation que l'on fera d'un objet en face, s'accordera avec celle d'un objet à dos, à-moins que l'Obſervateur ne ſoit dans un lieu trop élevé au-deſſus de la ſuperficie de l'eau, comme cela arrive dans les grands Vaiſſeaux; car en ce cas l'Obſervateur n'eſt point dans la ligne droite qui va d'un bout de l'horizon à l'autre, mais plutôt il eſt beaucoup plus haut. Pour corriger cette petite différence, au-lieu de poſer l'*Indice* ſur zéro pour éprouver l'In-

ſtrument verticalement dans l'obſervation des objets à dos, on le placera loin du zéro le double du nombre de minutes qui ſe trouvent dans la différence qu'il y a entre l'horizon apparent & le véritable, ſelon que celui-là eſt plus bas que celui-ci. Après quoi les images ou lignes des deux horizons, c'eſt-à-dire, de l'horizon poſtérieur vu par réflexion, & de l'horizon antérieur qu'on a directement devant ſoi, s'accordant entre elles, on pourra en toute ſureté faire les obſervations.

Il n'eſt pas hors de propos d'avertir ici que l'horizon poſtérieur vu par la réflexion eſt renverſé, c'eſt-à-dire, que l'eau paroît au-deſſus & le Ciel en bas.

Quand on fait ces épreuves on ſuppoſe le miroir de l'*Indice* bien ajuſté dans ſon lieu & immobile. On l'examine par le moyen d'une échelle, &, comme on vient de le dire, il faut qu'il ſoit placé bien perpendiculairement & dans la ligne de la direction de l'*Indice*.

A l'égard de l'exactitude requiſe dans la fabrique de cet Inſtrument, il y a diverſes précautions que l'Ouvrier ne doit point négliger ; & principalement il ne ſauroit trop apporter d'attention dans la diviſion du limbe, car toutes les erreurs qu'il y commet ſont doubles : la raiſon en eſt, que comme chaque demi degré vaut un degré entier par l'effet de la réflexion, de-même l'erreur d'une minute dans la transverſale, ou point de diviſion, équivaut à deux. L'Alidade ou *Indice* doit avoir un mouvement fixe ſur le centre, & par conſéquent ſon axe doit reſter conſtamment perpendiculaire au plan de l'Inſtrument. Son mouvement doit être doux & par-tout égal, de peur qu'elle ne plie par la pointe ; & pour plus de ſureté à cet égard, il conviendroit qu'elle fût un peu plus forte, & qu'on la fît un peu plus large à l'extrémité qui eſt vers le centre ; on préviendroit par-là les inconvéniens où l'expoſe ſa trop grande flexibilité.

Les ſuperficies des miroirs doivent être exactement planes, & unies ; car la moindre inégalité ou courbure non ſeulement feroit confondre les objets, mais auſſi varier leur véritable ſituation, quand on les verroit par la réflexion ; enfin tout l'ouvrage y compris le bois & le métal, c'eſt-à-dire le limbe, le centre, & les rayons, doivent être dans un même plan, & tous les miroirs dans un autre paralléle à celui-là, & le plus près qu'il eſt poſſible. Les verres opaques, quoiqu'il ſoit à propos qu'ils ſoient bien unis, ne requierent pas une ſi grande exactitude que les autres verres, pour leſquels il faut une attention extrême, outre qu'il convient de leur donner aſſez d'épaiſſeur. Enfin il eſt néceſſaire que les ſuperficies de chaque verre opaque ſoient parfaitement paralléles, ou du-

moins

moins autant qu'il eſt poſſible: au-reſte ces ſortes de verres peuvent être ou de métal, ou de criſtal.

L'invention de cet Inſtrument procure dans les obſervations divers avantages, que n'ont pas ceux dont on s'eſt ſervi juſqu'aujourd'hui dans la Navigation. Ces avantages ſont:

Le roulis du Vaiſſeau n'empêche pas l'effet de cet Inſtrument, vu que l'objet lumineux venant à paroître ſur l'horizon par le moyen de la réflexion, on découvre & l'objet & l'horizon au-travers du même miroir; & quoique tout le corps de l'Inſtrument ſoit agité, & que les objets ſemblent mus dans le miroir, ils ne laiſſent pas de garder la même ſituation l'un à l'égard de l'autre: d'où il ſuit que ſi l'Aſtre & l'horizon ſont arrangés de maniere qu'ils ſe touchent, le mouvement ne les ſéparera point: tout au plus ils ſortiront du miroir ſi l'agitation eſt bien grande, mais ils rentreront, & avec la même facilité on verra l'Aſtre s'élever ſur l'horizon, s'il reſte dans le Méridien, ou s'il décline. Il ſera en même tems auſſi aiſé de connoître ſa ſituation, que de la corriger en perfectionnant & réitérant l'obſervation autant de fois qu'il ſera néceſſaire. Cet avantage ne ſe trouve pas dans les Inſtrumens ordinaires, & bien loin qu'on s'en puiſſe prévaloir dans pareilles occaſions, à peine, après beaucoup de peine & de travail, peut-on trouver par leur moyen une Latitude qui ne differe que de 10 à 12 minutes de la véritable, encore ne peut-on pas s'aſſurer de la juſteſſe de l'obſervation. Souvent même les obſervations faites par diverſes perſonnes ſur une Mer tranquille, & par un tems ſerein, different entre elles au-delà de la quantité que je viens de marquer.

Tous les Inſtrumens dont nous avons connoiſſance, & dont on ſe ſert communément dans la Navigation pour obſerver les Latitudes, ſont incommodes, en ce qu'il faut en obſervant avoir en même tems l'œil ſur deux objets, qui étant de différente eſpéce, & ſitués dans des diſtances fort inégales, ne peuvent être parfaitement diſtingués, & l'obſervation eſt ſujette à être interrompue: d'où il ſuit qu'on ne peut ſe faire aucune idée exacte de l'image ou de l'ombre du Soleil, ni de l'horizon, qui eſt retracée dans l'Inſtrument ordinaire; vu que l'horizon eſt trop éloigné de cette image, & qu'en faiſant attention à l'un on perd l'autre de vue; ce qui n'arrive point avec le nouvel *Octant* dont il eſt ici queſtion, dans lequel on découvre diſtinctement le diſque du Soleil & l'horizon dans le même lieu, & par cette raiſon lorſqu'ils coïncident ils ne forment plus qu'un ſeul objet. Et cet objet c'eſt le point de leur attouchement, ou la peti-

te

te diſtance qu'il y a de l'un à l'autre s'ils ne parviennent point à ſe toucher. Mais comme il importe de détruire cette diſtance pour que l'obſervation ſoit bonne, il eſt évident que quoique les objets ſoient ici ſéparés, on ne fait attention à aucun en particulier, puisqu'il ne s'agit pas de les comparer entre eux, mais ſeulement de les unir.

Dans tous les Inſtrumens ordinaires on ne peut obſerver la hauteur méridienne du Soleil, quand ſa lumiere eſt trop foible pour faire ombre & tracer ſon image dans lesdits Inſtrumens, ce qui arrive lorſque quelque nuage épais l'offuſque. Au-contraire, dans l'Inſtrument en queſtion l'obſervation ſe fait alors avec la même préciſion que ſi les rayons de cet Aſtre étoient dans toute leur force, avec cette ſeule différence, qu'étant foibles il n'eſt pas néceſſaire d'interpoſer les verres opaques deſtinés à tempérer leur éclat & leur vivacité. A quoi il faut ajoûter que quoique l'horizon ſoit un peu brouillé, il n'empêche pas le ſuccès de l'obſervation, pourvu qu'il ſoit perceptible à l'œil nud, puiſqu'on le voit de la même façon & ſans la moindre différence au-travers du miroir, & l'obſervation ſe fait auſſi exactement dans ces deux cas que s'il n'y avoit pas le moindre obſtacle au Soleil & à l'horizon. Ces ſortes de cas ſe rencontrent fréquemment ſur Mer, & ſont cauſe qu'on ne peut connoître la Latitude dans certains parages, où cette connoiſſance ſeroit extrêmement néceſſaire.

Tant que le Soleil eſt près du zénith, ou les hauteurs obſervées ſont peu exactes, ou elles ſont tout-à-fait inutiles, & dans aucun de ces cas il n'y auroit pas de prudence à s'y fier. La raiſon eſt, qu'il faut que le mouvement de l'Aſtre ſoit conſidérable pour qu'on l'apperçoive dans l'Inſtrument; mais la juſteſſe de l'Inſtrument dont nous parlons ici, eſt telle qu'on y remarque juſqu'à une minute, ce qui paroîtra étonnant à ceux qui ſont accoutumés d'obſerver avec des Inſtrumens où 3 ou 4 minutes ne ſe font point remarquer, quelque attentifs que ſoient ceux qui dirigent ces ſortes d'Inſtrumens. Pour s'en convaincre, il ſuffira de concevoir que le corps du Soleil eſt transpoſé à l'horizon par l'effet de la réflexion, & par conſéquent tous les mouvemens qu'il fait étant près du zénith, répondent ici à ceux qu'il fait le matin quand il commence à ſe lever ou le ſoir quand il ſe couche.

Aux quatre avantages eſſentiels que l'on vient d'expliquer, on peut en joindre d'autres qui réſultent du maniement dudit Inſtrument, leſquels en certains cas ne ſont pas moins importans que les précédens. Tel eſt celui-ci, ſavoir, qu'avec la même facilité qu'on obſerve le petit arc de la hauteur du Soleil, ou d'un autre Aſtre qu'on a en face, on obſerve auſſi le

plus

plus grand de celui qu'on a à dos. D'où il ſuit que ſi une partie de l'horizon eſt totalement offuſquée, ou interceptée par la côte voiſine, on peut faire l'obſervation par le côté oppoſé.

La diſpoſition de cet Inſtrument & la poſition qu'il requiert, ne l'expoſent pas tant au vent que les autres; tout le volume de celui-ci eſt presque couvert du corps de l'Obſervateur, de-là vient qu'il n'eſt pas ſi agité quand le vent eſt extrêmement fort. Enfin il a encore d'autres avantages & commodités qui le rendent préférable aux Inſtrumens de cette eſpéce inventés juſqu'ici, comme il ſera aiſé de s'en convaincre par l'uſage. Mais il eſt ſur-tout eſtimable par la facilité qu'il y a à le diriger.

CHAPITRE II.

Remarques ſur la Navigation depuis le Port Périco *juſqu'à* la Puna. *Vents & Courans dans cette Traverſée.*

LEs *Briſes* ſont, comme il a été dit, la cauſe du changement des Saiſons & du Climat de *Panama*, & d'où provient l'Eté. C'eſt ce même vent qui fait varier le tems dans la traverſée du Port de *Périco* à *la Puna*, ou plutôt juſqu'au *Cabo Blanco*. Après que ce vent a commencé à ſe faire ſentir à *Panama*, il s'étend peu à peu, & combat les vents de Sud juſqu'à ce qu'il les ait ſurmontés, & qu'il ſe ſoit établi. Ordinairement les *Briſes* ne ſe font pas ſentir au-delà de l'Equateur, où elles ont même aſſez peu de force, deſorte qu'elles ſont ſouvent interrompues par des calmes, ou par d'autres vents foibles & variables. Quelquefois pourtant elles pénétrent plus loin, & juſqu'à l'Ile de *la Plata*, ou aux environs. Leur plus grande force ſe fait toujours ſentir à meſure qu'on approche de *Panama*. Ce vent, qui court du Nord au Nord-Eſt, nettoye l'air de tout nuage, éclaircit les côtes en écartant les broüillards, & n'eſt point accompagné de pluyes orageuſes; mais il pouſſe des bouffées ſi violentes & ſi fréquentes, ſurtout depuis le Cap *San Franciſco* juſqu'au Golphe de *Panama*, que ſans une attention particuliere dans la maneuvre on courroit de grands riſques.

Quand les *Briſes* ceſſent, les vents de Sud commencent à s'animer, & parviennent à un degré de force au-deſſus des *Briſes* quand ils ſont bien établis. Ces vents ne viennent pas préciſément du Midi comme pluſieurs l'ont cru; mais ils courent du Sud-Eſt au Sud-Ouëſt, s'éloignant plus du

Sud en certains tems qu'en d'autres. Quand ils inclinent au Sud-Eſt, qui eſt le côté du Continent, ils ſont accompagnés d'orages & de tempêtes, qui heureuſement ne ſont pas de durée. Les Navires qui font la traite de la Côte du *Pérou*, de *Guayaquil* pour *Panama*, partent de leurs Ports reſpectifs pendant que les vents de Sud régnent, afin de profiter de ceux du Nord pour leur retour, & pour abréger leur voyage. Ce n'eſt pas qu'ils obſervent toujours cette régle, & qu'ils ne faſſent ce trajet pendant qu'il régne d'autres vents; mais en ce cas ils riſquent d'être plus longtems en mer juſqu'à ce qu'ils ayent gagné le Port de *Payta*. Quand il leur arrive de naviguer ainſi dans la Saiſon contraire, ils ſont obligés de toucher aux Ports de *Tumaco*, d'*Atacames*, de *Manta*, ou à *Punta de Santa Helena* pour faire de l'eau & des vivres.

Tels ſont les vents aliſés qui régnent toujours dans cette traverſée: ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelquefois des changemens à cet égard, mais ils durent peu, & le vent établi reprend toujours le deſſus.

Les courans ne tiennent pas une route ſi réguliere que les vents; car dans la Saiſon des *Briſes* les eaux courent depuis *Morro de Puercos* juſqu'à la hauteur de *Malpelo* au Sud-Ouëſt & Ouëſt, & de-là juſqu'au Cap *San Franciſco* elles portent à l'Eſt & Eſt-Sud-Eſt en inclinant vers la *Gorgone*. Depuis le Cap *San Franciſco* elles portent au Sud & Sud-Ouëſt, & conſervent cette direction juſqu'à 30 ou 40 lieues en mer; avec cette différence que leur mouvement eſt plus ou moins fort, ſelon la force ou la foibleſſe des *Briſes*.

Quand les vents de Sud ſoufflent, les courans portent depuis la Pointe de *Santa Helena* juſqu'au Cap *San Franciſco* par Nord & Nord-Ouëſt, auſſi à 30 ou 40 lieues en mer: de-là juſqu'à la hauteur & le méridien de *Malpelo* ils inclinent vers l'Eſt avec beaucoup de force, & au Sud-Eſt depuis *Morro de Puercos*, le long de la côte, néanmoins à quelque diſtance, puiſque leur direction tend vers le Golphe de la *Gorgone*; mais depuis *Malpelo* juſqu'à *Morro de Puercos* par le Méridien du premier, ils portent avec violence au Nord-Ouëſt & à l'Ouëſt. De-même, dans la traverſée de *Cabo Blanco* à la Pointe de *Santa Helena* les eaux de *Guayaquil* ſortant avec violence quand ce Fleuve eſt enflé, comme on le verra dans ſon lieu, courent à l'Ouëſt; & au-contraire, quand la Riviere eſt baſſe, ils entrent dans le Golphe de *la Puna*. Le premier effet ſe remarque pendant que les *Briſes* régnent, & le ſecond quand ce ſont les vents de Sud.

Dans quelque tems qu'on faſſe voile de *Perico* pour *Guayaquil* ou pour la Côte du *Pérou*, on tâche d'éviter l'Ile de *la Gorgone*, pour ne point

s'en-

s'engorgonner, comme parlent les Pilotes de cette Mer; ce qui n'arrive que trop fréquemment, ou par négligence, ou plus ordinairement quand les Vaiſſeaux ont été retardés par des calmes. Il n'eſt pas moins néceſſaire d'éviter l'Ile de *Malpelo*, dont le nom * annonce aſſez ce qu'elle eſt: & dans l'alternative de *s'engorgonner*, ou d'aller périr ſur cette Ile, il vaudroit encore mieux choiſir le premier que l'autre: on en ſeroit quitte à meilleur marché, & pour quelque retardement dans le voyage.

Dès qu'une fois on vient à découvrir l'Ile de *la Gorgone*, il eſt bien difficile de s'en éloigner en gouvernant par le Sud, le Sud-Ouëſt, l'Ouëſt, & même par le Nord; deſorte que le plus ſûr en pareil cas eſt de revirer vers *Panama*, en ſuivant la côte, parce que c'eſt-là que les eaux changent de direction; & il faut bien prendre garde de ne pas trop s'en éloigner, de peur de retomber dans le fil du courant qui porte au Sud-Eſt.

Les terres de toute la côte depuis *Panama* juſqu'à la pointe de *Santa Helena*, ſont de médiocre hauteur; mais dans quelques parages on découvre dans le lointain des Montagnes fort hautes, qui ſont partie des *Cordillères* intérieures. *Monte Chriſto* eſt l'endroit par où l'on connoît *Manta*: c'eſt une Montagne aſſez haute, au bas de laquelle eſt un Village de même nom.

Dans les anſes qne forme cette côte, particuliérement dans celles où il y a des embouchures de Rivieres, il eſt dangereux de trop s'avancer vers terre, à-cauſe qu'il y a des baſſes qui ne ſont même pas aſſez connues des Pilotes du Pays. Dans l'Anſe, ou Golphe, de *Manta*, il y en a une où divers Vaiſſeaux ont touché à trois ou quatre lieues de terre. Ils s'en ſont tirés heureuſement, parce que l'eau y eſt fort tranquille: mais on a été obligé de leur donner la caréne d'abord après, pour boucher les voyes d'eau qu'ils s'étoient fait en touchant.

Dans toute cette traverſée on éprouve rarement la Mer mâle. Les grains de vent & de pluye y ſont à-la-vérité plus fréquens, mais ils agitent peu la Mer, & ceſſent même dès que le vent commence à foiblir.

Pendant que les vents de Sud régnent il y a des brouillards ſur les côtes, qui en ſont ſouvent toutes couvertes; c'eſt ce que nous expérimentâmes en partie dans notre voyage; mais c'étoit peu de choſe, puiſque nous ne laiſſâmes pas de deſſiner les divers proſpects qu'elles formoient. C'eſt tout le contraire quand les *Briſes* régnent; car alors l'air étant toujours ſerein, les côtes ne ſont point offuſquées, & l'on peut alors s'en approcher avec plus de ſureté & de confiance.

CHA-

* *Malpelo*, comme qui diroit *Maupoil* ou *Mauvaispeil*.

CHAPITRE III.

De notre ſéjour à Guayaquil, *& des meſures que nous prîmes pour nous rendre à la Montagne.*

LE Navire le *San Chriſtoval*, que nous avions laiſſé mouillé à *la Puna*, remit à la voile après notre départ pour entrer dans le Fleuve, & la nuit du 26 de *Mars* 1736 vint jetter l'ancre vis-à-vis de la Ville. Le lendemain nos Equipages & Inſtrumens furent portés à terre, & nous commençâmes nos obſervations pour déterminer la ſituation de *Guayaquil* ſelon ſa Latitude & ſa Longitude: mais quoique l'envie d'y réuſſir nous rendît fort attentifs à obſerver une immerſion des ſatellites de *Jupiter*, pour nous conſoler en même tems de n'avoir pu obſerver l'Eclipſe de Lune, nous ne fûmes cette fois pas plus heureux qu'à l'égard de l'Eclipſe. L'air couvert de nuages qui avoient de la peine à ſe diſſiper entiérement, ne nous permit pas de venir à bout de notre deſſein. Le jour étant plus favorable que la nuit à nos opérations Aſtronomiques, nous en profitâmes pour prendre diverſes hauteurs méridiennes du Soleil; & nous tâchâmes de ſaiſir les momens de la nuit où les nuages laiſſoient quelque intervalle, pour obſerver les Etoiles que nous découvrions.

A notre arrivée à *Guayaquil* le Corrégidor de cette Ville, de qui nous recevions toute ſorte de civilités, ainſi que des Officiers du Roi & autres Perſonnes de diſtinction, donna avis au Corrégidor de *Guaranda* de notre arrivée, afin qu'il eût ſoin d'envoyer des voitures au Port de *Caracol*, pour nous tranſporter à la Montagne, dont le paſſage étoit alors effectivement interrompu à-cauſe de la Saiſon, car c'étoit vers la fin de l'Hiver dans ce Pays-là; tems extrêmement contraire à ce voyage, tant parce que les chemins ſont mauvais, que parce que toutes les Rivieres ſont débordées, & qu'on ne peut les guéer ſans danger, n'y ayant point de ponts à-cauſe de leur largeur.

Le Corrégidor de *Guaranda* étoit alors retenu à *Quito* pour des affaires concernant ſon emploi. Mais *Don Dionyſio de Alcedo, y Herrera*, Préſident & Gouverneur de cette Province, étant informé de notre deſſein, lui donna ordre de ſe rendre d'abord à ſon Corrégiment, & de pourvoir à tout ce qui nous ſeroit néceſſaire pour notre voyage; il envoya en même tems des ordres circulaires à tous les autres Corrégidors, dont les juriſdictions

tions ſe trouvoient ſur notre route juſqu'à *Quito*, leur enjoignant de nous rendre tous les ſervices poſſibles. Tout étant ainſi diſpoſé, & les Mules dont nous avions beſoin étant déjà en marche pour *Caracol*, où elles arriverent le 6 de *Mai*, nous nous préparâmes à nous embarquer ſur le Fleuve, qui eſt la route que l'on prend ordinairement: ce n'eſt pas qu'il n'y en ait une par terre, mais elle eſt impraticable à-cauſe des marais qui ſe trouvent tout le long du chemin depuis *Guayaquil* juſqu'à *Caracol*, ſans compter quantité de grandes Rivieres qu'il faut paſſer; de maniere que cette route ne ſe peut faire qu'en Eté, encore faut-il que le Voyageur ne ſoit embaraſſé d'aucun bagage, & qu'il ſache les lieux, où il y a des canots pour paſſer les Fleuves.

CHAPITRE IV.

Deſcription de Guayaquil. *Sa ſituation, découverte, fondation, grandeur, & ſtructure des Maiſons de cette Ville.*

QUoiqu'on ne ſoit pas bien aſſuré du tems auquel on commença à bâtir la Ville de *Guayaquil*, il eſt néanmoins décidé que ce fut la ſeconde Ville que les *Eſpagnols* fonderent, non ſeulement dans cette Province, mais même dans tout le Royaume du *Pérou*, puiſque ſelon les anciens Memoires conſervés dans les Archives de la Ville, ſa fondation ſuivit immédiatement celle de la Ville de *Picera*. Or celle-ci ayant été fondée en 1532, & la Ville de *los Reyes*, *Rimac* ou *Lima* en 1534, ou, ſelon d'autres, en 1535, ce doit être dans l'intervalle de ces deux ans qu'on jetta les premiers fondemens de *Guayaquil*, ſous la conduite de l'*Adelantado Belalcāzar**; mais elle ſubſiſta peu dans cette nouvelle forme. Les *Indiens*, après diverſes inſultes, la prirent & la détruiſirent. En 1537 le Capitaine *Franciſco de Orellana* la rétablit. D'abord elle fut ſituée ſur le Golphe de *Charopoto*, un peu plus au Nord qu'elle n'eſt préſentement, & à peu près dans l'endroit où eſt à-préſent le Village de *Monte Chriſto*; enſuite elle fut rebâtie dans le lieu qu'elle occupe préſentement, qui eſt la rive ou côte occidentale du Fleuve de *Guayaquil* par les 2. deg. 11. min. 21. ſec. de Latitude Auſtrale ſuivant nos obſervations. Sa Longitude n'eſt pas déterminée par des obſervations particulieres; mais, à en juger

* Commandant.

ger par celles que nous fîmes à *Quito*, elle eſt par les 297. deg. 17. min. du Méridien du *Pic de Ténériffe*. Ses anciens Habitans ayant été transférés par *Orellana*, comme nous venons de le dire, bâtirent leurs habitations ſur le penchant d'une Colline nommée *Cerrillo Verde*, & c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Ville, ou *Ciudad Vieja*. Dans la ſuite les Habitans ſe trouvant d'un côté trop reſſerrés par la colline, & de l'autre par les *eſteros* ou inégalités cauſées par les eaux qui creuſent ce terrain, ont jugé à-propos, non pas de quitter entiérement le lieu, mais de bâtir une autre Ville à 5 ou 600 toiſes de celle-là, & commencerent à exécuter ce projet en 1693, conſervant la communication avec la vieille Ville par un pont de bois, qui a environ 300 toiſes de long, & ſur lequel on traverſe ſans incommodité les creux qui ſont entre les deux Villes: dans les intervalles que ces creux laiſſent des deux côtés du pont, il y a des maiſons habitées par de pauvres gens, leſquelles uniſſent les deux Villes.

L'étendue de cette Ville eſt très-conſidérable, puiſque depuis la vieille Ville juſqu'à la nouvelle elle occupe tout le long du Fleuve un terrain d'une demi-lieue. Mais elle a très-peu de profondeur, chacun ſe piquant de bâtir ſur le bord du Fleuve, non ſeulement pour jouir de l'amuſement que fournit le Commerce qui s'y fait, mais auſſi pour profiter des vents agréables qu'il attire, & qui rafraîchiſſent ſes bords; vents d'autant plus attrayans qu'ils ſont rares en Hiver.

Toutes les Maiſons de l'une & de l'autre Ville ſont de bois; celles de la nouvelle & quelques-unes de la vieille ſont couvertes de tuiles; les autres ont des toits de chaume ou de *gamalote*. Préſentement il eſt défendu d'en faire de pareils, pour éviter les incendies, dont la Ville a reſſenti des effets dans neuf occaſions différentes, & toujours avec une très-grande déſolation. La plupart de ces incendies ſont arrivés par la malice des *Négres*, qui pour ſe venger des châtimens que leurs Maîtres leur infligeoient, ont jetté du feu ſur les toits de leurs maiſons, favoriſés par les ténébres & le ſilence de la nuit, & par-là ont ruiné non ſeulement les maiſons de ceux contre qui ils étoient animés, mais cauſé une perte infinie au reſte de la Ville.

Quoique les Maiſons ne ſoient que de bois, elles ſont néanmoins extrêmement belles & grandes; elles ſont toutes à un étage avec un entreſol, & le bas eſt occupé dans l'intérieur par des Magazins, & ſur le devant par des Boutiques de toute eſpéçe, qui ont généralement des portiques fort ſpacieux, qui ſont les ſeuls paſſages qu'on ait en Hiver, les rues étant alors impraticables.

Com-

Comme on y eſt toujours en crainte, & avec raiſon, contre le feu, on a jugé à-propos de ſéparer les cuiſines des maiſons, afin de prévenir les malheurs que la négligence peut cauſer quelquefois. Elles ſont fort élevées, à 12 ou 15 pas de diſtance des maiſons avec lesquelles elles communiquent par une galerie découverte en maniere de pont. Cette galerie eſt conſtruite fort légérement, afin qu'elle puiſſe être abattue dans l'inſtant que le feu prend à la cuiſine. Les Perſonnes diſtinguées de la Ville occupent les appartemens de l'étage d'en-haut, & les entreſols ſont loués aux Etrangers qui trafiquent dans la Ville, ou qui s'y arrêtent en paſſant avec leurs marchandiſes.

Le terrain ſur lequel la Ville neuve eſt ſituée, & tout celui d'alentour, n'eſt pas praticable en Hiver pour des gens à pied ou à cheval; car outre qu'il a un fond de craye ſpongieuſe, il eſt par-tout ſi égal, que n'ayant point de pente, il n'offre aucun écoulement à l'eau; deſorte que dès-qu'il pleut, ce n'eſt plus qu'un bourbier. On eſt donc obligé, quand les pluyes commencent & juſqu'à la fin de l'Hiver, de mettre au-travers des rues, des places & autres lieux où il n'y a pas de portiques, de groſſes & larges poutres pour pouvoir marcher par-deſſus. Cette invention a cela d'incommode, que ſi celui qui marche vient à gliſſer il s'enfonce dans la boue, d'où il ne peut ſe tirer qu'en remontant ſur la poutre. Dès-que l'Eté commence le terrain eſt bientôt ſec & ferme. Dans la vieille Ville le ſol n'eſt pas ſi mauvais, étant tout gravier; & quoique l'eau y cauſe quelque boue, elle n'amollit pas le fond, & n'empêche pas d'y marcher en tout tems.

La Ville de *Guayaquil* eſt défendue par trois Forts, dont deux ſont ſitués ſur le bord de la Riviere tout près de la Ville, & le troiſiéme eſt derriere & défend l'entrée d'un *Eſtero*. Toutes ces Fortifications ont été faites il n'y a pas long-tems. Autrefois il n'y avoit qu'une batterie ſur un cavalier de pierre, laquelle ſubſiſte encore & eſt dans la vieille Ville ou *Ciudad Vieja*. Les trois premiers Forts ſont bâtis de groſſes piéces de bois bien ſolides, & diſpoſées en façon de paliſſades les unes dans les autres. Ce bois ſe maintient incorruptible dans l'eau & dans la boue, & convient fort à un lieu ſi humide. Avant que cette Ville fût ainſi fortifiée, elle eut le malheur d'être priſe & ſaccagée dans deux occaſions par des Pirates qui pénétrerent dans la Mer du Sud en 1686 & 1709. Cette derniere fois ils auroient eu lieu de ſe repentir d'avoir entrepris cette attaque, ſans un Mulâtre, qui voulant ſe venger de quelques perſonnes de la Ville, introduiſit l'Ennemi dans la Place par des chemins ſecrets, par où les

Habi-

Habitans ne les attendoient pas, de maniere que ſe voyant ſurpris, ils ne purent empêcher que l'Ennemi ne ſe rendît maître de la Ville.

Les Egliſes & les Couvens ſont auſſi de bois à l'exception de celui de *Saint Dominique* ſitué dans la vieille Ville, lequel eſt de pierres. La trop grande ſolidité du terrain empêche qu'on n'employe beaucoup ces matériaux, à-cauſe de la difficulté de creuſer les fondemens. Les Couvens de la nouvelle Ville, outre l'Egliſe Paroiſſiale, ſont un de *St. François*, un de *St. Auguſtin*, & un Collége de *Jéſuites*: les uns & les autres ont fort peu de ſujets, à-cauſe de la modicité des revenus dont ils jouïſſent. Il y a auſſi un Hôpital de fondation, mais qui n'a que les quatre murailles.

La Ville & ſa juriſdiction eſt gouvernée par un Corrégidor pourvu par le Roi pour l'eſpace de cinq ans. Il eſt ſoumis au Préſident, & à l'Audience de *Quito*; les Lieutenans du Corrégidor repartis dans ſa juriſdiction le reconnoiſſent en revanche pour leur ſupérieur. Pour le Gouvernement Politique & Civil il y a un Corps d'*Alcaldes* ordinaires & de Régidors, & un Tribunal des Caiſſes du Roi compoſé de deux Juges, Officiers des Finances Royales, leſquels ſont le Tréſorier & le *Contador* ou Maître-des-comptes prépoſés pour le recouvrement des Tributs des *Indiens* de cette juriſdiction, des Droits d'entrée & de ſortie, & de l'Impôt ſur les denrées qui ſe conſument dans cette Ville.

Quant au Gouvernement Spirituel il y a un Vicaire de l'Evêque de *Quito*, qui eſt ordinairement le Curé de la Ville.

CHAPITRE V.

Habitans, Coutumes & Richeſſes de Guayaquil; *& difference des Habillemens des Femmes.*

LA Ville de *Guayaquil* eſt, à proportion de ſa grandeur, l'une des plus peuplées des *Indes*. Le Commerce y attire beaucoup d'Etrangers, ce qui ne contribue pas peu à la rendre fort peuplée. On y compte 20000 Ames de tout âge & de toute condition. Une grande partie de ſes Habitans les plus diſtingués ſont des *Européens* mariés & établis; après ces Familles & celles des Créoles, le reſte eſt compoſé de *Caſtes*, comme dans les autres Villes dont nous avons parlé.

Tous ces Habitans en état de porter les armes, ſont diſtribués en diverſes Compagnies, ſelon les qualités & *caſtes* des perſonnes; de manie-

re

re qu'ils ſont eux-mêmes les défenſeurs de leur Patrie & de leurs Biens. L'une de ces Compagnies, toute compoſée d'*Européens* & nommée la *Compagnie des Etrangers*, eſt la plus nombreuſe & la plus brillante; car ſans s'excuſer ſur leur rang ou qualité, ils prennent tous les armes dès-que l'occaſion le demande, & accourent aux ordres de leurs Officiers, gens choiſis parmi ceux qui ont ſervi en *Eſpagne*, & qui doivent avoir plus d'expérience & de conduite dans les expéditions militaires. Le Corrégidor eſt le principal Chef des Armes; il a ſous lui un Meſtre-de-Camp & un Sergent-Major pour la Diſcipline, & pour faire exercer les Compagnies.

Quoique le Climat de ce Pays ne ſoit pas moins chaud que celui de *Panama* & de *Carthagéne*, il a cela de particulier, que les hommes n'y ont pas le même tein qu'ailleurs; & ſi un Auteur a appellé ce Pays *Les Pays-Bas Equinoxiaux*, à cauſe de la reſſemblance de ſa ſituation avec les *Pays-Bas d'Europe*, on peut lui donner ce nom avec autant de raiſon à cauſe de la reſſemblance de la couleur des habitans. En effet, excepté ceux qui ſont nés du mêlange de différent ſang, tous les autres ſont blonds, & ont les traits du viſage ſi parfaits, qu'il faut avouer qu'ils ont l'avantage de la beauté non ſeulement ſur tous les autres habitans de la Province de *Quito*, mais même ſur ceux de tout le *Pérou*. Il y a là-dedans deux choſes d'autant plus remarquables, qu'elles ſont contraires à l'opinion commune; l'une eſt que le Pays étant ſi chaud, les naturels n'y ſont point bazanés ou olivâtres; l'autre que les *Eſpagnols* n'ayant pas naturellement le tein auſſi blanc que les Nations Septentrionales d'*Europe*, leurs enfans, s'entend ceux qu'ils ont eus d'une *Eſpagnole*, ſont blonds à *Guayaquil*. Je ne vois aucune raiſon qui puiſſe décider cette difficulté; car ſi l'on veut l'attribuer aux eaux de la Riviere ſur laquelle la Ville eſt bâtie, je ne crois pas qu'on puiſſe ſe payer de cette raiſon, puiſque bien d'autres hommes ont l'avantage de vivre ſur les bords d'un Fleuve ſans avoir celui d'être blanc. Au-lieu qu'ici il y a beaucoup de blondins, & que tous les petits enfans y ont les cheveux & le ſourcils blonds, accompagnés de fort beaux traits de viſage.

A ces avantages perſonnels la Nature, libérale envers les habitans de cette Ville, a ajoûté d'autres qualités, comme l'agrément & la politeſſe, par leſquelles ils ne brillent pas moins, & qui engagent pluſieurs *Européens*, après qu'ils ont fait quelque ſéjour à *Guayaquil*, à s'y marier & à s'y établir, ſans qu'on puiſſe dire que l'intérêt y ait part; puiſque les Filles n'y ſont pas auſſi avantagées des dons de la Fortune que dans quelques autres Villes de ces Contrées, car les habitans n'y ſont pas ſi riches.

L'Habillement des Femmes de *Guayaquil* eſt aſſez ſemblable à celui des Femmes de *Panama*, excepté qu'au-lieu de la *Polléra*, elles portent le *Faldellin* quand elles vont en viſite, ou qu'elles régalent chez elles. Cette *Robe*, ou *Faldellin*, n'eſt pas plus longue que la *Polléra*. Elle eſt ouverte par devant, & les deux côtés ſe croiſent l'un ſur l'autre. Elle eſt garnie de bandes d'une autre étoffe plus riche, de demie aune de large, & ces bandes ſont chargées de dentelles fines, de franges d'or & d'argent & de très-beaux rubans, les uns & les autres diſpoſés avec tant d'art & de ſimétrie, qu'ils rendent cet habillement extrêmement beau & brillant. Quand elles ſortent & qu'elles ne veulent pas mettre la mante, elles mettent une cape de bayette de couleur de muſc clair, également garnie de bandes de velours noir, mais ſans dentelles ni autre choſe. Leur cou & leurs bras ne ſont pas moins parés qu'à *Panama*, de chaînes, de perles, de roſaires, de bracelets, & d'ouvrages de corail. A leurs oreilles elles portent des pendans chargés de pierreries, auxquels elles ajoûtent de petits boutons de ſoye noire de la groſſeur d'une Noiſette tout hériſſés de perles: on les appelle *Polizonés*, & on ne peut rien voir de plus beau.

Les richeſſes de cette Ville ne ſont pas extraordinaires, quoiqu'à ſon commerce on pût ſoupçonner le contraire. Les deux ſaccagemens qu'elle a ſoufferts, & les incendies ſont ſans-doute cauſe de cette médiocrité: en effet elle a été entiérement détruite par ces accidens; & quoique les maiſons n'y ſoient bâties que de bois, comme nous l'avons dit, & que ces matériaux ne coutent que la peine de les couper, les Montagnes en étant chargées, cela n'empêche pas qu'il n'y ait des maiſons qui reviennent à 15 ou 20000 piaſtres, & ſouvent davantage ſelon leur grandeur: les ouvriers y ſont fort chers & le fer encore plus, c'eſt ce qui eſt cauſe que les maiſons coutent tant. Les *Européens* qui ont fait quelque fortune dans cette Ville, & qui n'y ont pas de biens fonds qui les y retiennent, ſe tranſportent ordinairement avec leurs familles à *Lima*, ou à quelque autre Ville du *Pérou*, où ils ne craignent ni les Elémens, ni les Ennemis. Cependant il y a des habitans à *Guayaquil* riches de 50 à 60000 écus, & beaucoup qui le ſont moins. En général ce n'eſt point par l'opulence que ce Peuple brille, quand on le compare avec les habitans du *Pérou*, comme nous le verrons en ſon lieu.

CHA-

CHAPITRE VI.

Climat de Guayaquil. *Diviſion de l'Hiver & de l'Eté. Incommodités du Pays & maladies qui y régnent.*

L'Hiver commence à *Guayaquil* avec le mois de *Décembre*, quelquefois il tarde juſqu'au milieu, & quelquefois juſqu'à la fin de ce mois. Il dure juſqu'en *Avril* ou en *Mai*. Il ſemble, dans cette Saiſon, que tous les Elémens, les Serpens & les autres Inſectes ſoient d'accord pour tourmenter les hommes. La chaleur eſt extrême, puiſqu'autant qu'on en peut juger par les expériences du Thermométre, le 3. *Avril*, tems auquel elle commence à diminuer, cet Inſtrument marquoit à 6 heures du matin 1022, à midi 1025, & à trois heures du ſoir 1027; d'où il ſuit qu'au plus fort de l'Hiver ce Climat eſt plus chaud que celui de *Carthagéne*. Les pluyes ne ſont pas moins fortes & continuelles, accompagnées de tonnerres & d'éclairs épouvantables. Enfin tout ſemble conjuré contre ces pauvres habitans: la chaleur y eſt intolérable en ſoi-même; les pluyes & les Rivieres qui entrent dans le Fleuve le faiſant enfler, inondent tout le terrain & le rendent impraticable. Le calme qui régne pendant ce tems-là fait déſirer la fraîcheur, & la quantité innombrable d'Inſectes qui infectent l'air & la terre eſt inſupportable. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Millepieds entrent familiérement dans les maiſons au péril de la vie des habitans, ſi par malheur ils viennent à les piquer; & quoique ces cruels Reptiles ne manquent pas durant toute l'année, il ſemble que dans le tems dont nous parlons il en pleuve par milliers, & qu'ils ayent plus d'agilité. Il eſt donc bien néceſſaire alors de ne pas ſe coucher ſans avoir ſoigneuſement examiné le lit; car il arrive ſouvent que quelqu'une de ces Bêtes s'y cache; & autant pour prévenir ce danger que pour ſe garantir des autres Inſectes, il n'y a perſonne qui n'ait un *Toldo* pour dormir *, ſans en excepter les Négres eſclaves & les *Indiens*. Les Pauvres en font de *Tucuyo*, qu'on appelle auſſi *Toile d'Algodon*, qui ſe fabrique dans les Montagnes; & les autres ſe ſervent de toile blanche & fine, chacun ſelon ſes facultés; ils garniſſent ces *Toldos* de dentelles plus ou moins belles à proportion de leurs moyens.

Quoique dans tous ces Pays chauds & humides la quantité & la diverſité d'Inſectes volatils ſoient très-grandes, je crois que *Guayaquil* l'emporte

* Le *Toldo* eſt un grand drap qui environne & couvre le lit.

te de beaucoup à cet égard, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'une chandelle reſte allumée trois ou quatre minutes hors d'un fanal; la quantité d'Inſectes qui voltigent autour de la lumiere, & ſe précipitent deſſus, eſt telle qu'elle eſt éteinte en un moment. Les perſonnes qui ſont obligées d'être près de la lumiere en ſont bientôt écartées par ces Inſectes, qui leur entrent dans les yeux, dans les oreilles, & par-tout où ils peuvent. Ce fut un ſupplice pour nous, que de faire des obſervations pendant la nuit dans cette Ville; car d'un côté nous étions expoſés aux piquures, & de l'autre nous ne pouvions ni voir, ni reſpirer; en un mot l'incommodité étoit ſi grande, que nous étions ſouvent obligés de finir plutôt que nous ne ſouhaitions.

Une autre playe de cette Ville, non moins fâcheuſe que les précédentes, ce ſont les Rats qu'ils nomment *Péricotes*; qui ſont en ſi grande quantité que les maiſons en foiſonnent. Dès-qu'il commence à faire nuit ils ſortent de leurs nids, & trottent dans les appartemens des maiſons avec tant de bruit qu'ils éveillent ceux qui n'y ſont pas accoutumés; ils eſcaladent les lits & les armoires, & ſont ſi aguerris que ſi quelqu'un poſe une chandelle quelque part où ils puiſſent atteindre, ils l'enlévent en ſa préſence & la vont manger à l'autre bout de la chambre, à-moins qu'on n'ait la précaution de la tenir dans une lanterne, ce qui eſt très-néceſſaire, vu que le contraire expoſeroit la maiſon à un grand danger; cependant il n'eſt pas poſſible de ne pas manquer quelquefois d'attention.

Toutes ces incommodités qui paroiſſent inſupportables à qui n'y eſt point accoutumé, & qui ſemblent devoir rendre ce Pays inhabitable, ne ſont que peu d'impreſſion ſur les naturels du Pays, leſquels s'y étant accoutumés depuis longtems ne paroiſſent guere s'en ſoucier; & tous ces maux enſemble ne leur ſemblent rien au prix du froid qui régne ſur les Montagnes, & que les *Européens* trouvent très-médiocre.

L'Eté eſt ici la Saiſon la plus ſupportable, car c'eſt alors que ces ſortes d'incommodités diminuent. Quelques Auteurs ont prétendu le contraire, mais certainement ils ſe ſont trompés. La chaleur eſt moins étouffante, à cauſe que les Vents qu'ils nomment *Chandui* ſouflent alors. Ces Vents ſont ceux de Sud-Ouëſt, & d'Ouëſt-Sud-Ouëſt; & les habitans les appellent *Chandui*, parce qu'ils viennent du côté d'une Montagne qui porte ce nom. Ils ſouflent journellement depuis midi juſqu'à cinq ou ſix heures du matin, & rafraîchiſſent la terre, modérant en meme tems l'exceſſive chaleur. Le Ciel pendant ce tems eſt toujours ſerein, les pluyes ſont rares, les vivres en plus grande abondance, & les fruits du Pays ont meilleur.

leur goût étant cueillis frais, principalement les Melons, & cette autre eſpéce du même fruit nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere dans de grandes *Balzes** juſqu'à la Ville où les Melons du crû du Pays ne peuvent tous ſe conſumer. Enfin l'Eté eſt la Saiſon la plus ſaine comme la plus agréable.

En Hiver on y eſt ſujet aux fiévres tierces & quartes plus qu'en nul autre lieu, & on néglige de les guérir avec le Spécifique ſi connu ſous le nom de *Quinquina*, pour lequel ils ont même de la répugnance, ſe figurant qu'ayant une qualité chaude il ne peut être convenable à ceux qui vivent dans ce Climat. Aveuglés par ce préjugé, & ne conſultant pas de Médecin qui les en délivre, ils laiſſent invétérer le mal au point que pluſieurs en meurent. Les habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur Climat, ne peuvent ſouffrir celui de *Guayaquil*, qui les affoiblit juſqu'à les jetter dans un état de langueur. Ils s'y laiſſent tenter par la beauté des fruits & en mangent avec excès, ce qui leur cauſe bientôt des fiévres, qui ſont auſſi communes pour eux dans une Saiſon que dans l'autre.

Outre ces maladies qui y ſont très-ordinaires, on y a auſſi éprouvé le *Vomito Priéto* en 1740, lorſque les Gallions de la *Mer du Sud* ayant quité *Panama* à-cauſe de la guerre, & étant venus à *Guayaquil* pour mettre le Tréſor en ſureté, y apporterent cette maladie épidémique dont il mourut beaucoup de gens, la plupart appartenant aux Vaiſſeaux, ou des Etrangers, mais peu de perſonnes du Pays. J'ai dit que les Gallions apporterent cette maladie à *Guayaquil*, & j'ai ſuivi en cela l'opinion générale, fondée ſur ce qu'avant cette époque elle y avoit été inconnue.

Les Habitans de cette Ville ſont fort ſujets à la Cataracte, & autres maladies des yeux, qui les rendent ſouvent tout-à-fait aveugles. Si cela n'eſt pas commun, du-moins eſt-il plus ordinaire qu'en aucun autre lieu. La cauſe de ces accidens procéde ſelon moi des vapeurs continuelles qu'engendre cette inondation conſtante qui couvre tout le Pays durant l'Hiver, & que la qualité du terroir qui eſt tout de craye rend très-viſqueuſes. Ces vapeurs pénétrent aiſément les tuniques extérieures, & non ſeulement épaiſſiſſent le criſtalin, mais même obſcurciſſent la prunelle, d'où naiſſent les Cataractes & les autres maux des yeux.

* On verra ci-après ce que c'eſt, l'Auteur en donne lui-même une deſcription.

CHAPITRE VII.

Alimens ordinaires des Habitans de Guayaquil. *Rareté & cherté de quelques Denrées, & maniere d'apprêter les Mêts.*

ICi, comme à *Carthagéne*, la Nature & la néceſſité ont fait imaginer diverſes ſortes de Pains de ſemence & de racines, pour ſupléer au pain de froment qui y eſt fort rare. Le pain le plus ordinaire à *Guayaquil* eſt celui qu'ils appellent *Pain du Pays*, ou *Pain Créole*, qu'ils font de Platanes. Dès que ce fruit eſt formé, ils ne lui donnent pas le tems de ſe meurir, ils le coupent, le rôtiſſent, & le ſervent tout chaud ſur la table. Il ſemble que l'habitude plus que la néceſſité leur a donné du goût pour cette eſpéce de pain; puiſque les farines qu'on apporte des Montagnes ſuffiroient pour fournir de pain toute la Ville, à la réſerve des Pauvres, pour qui le Pain de farine ſeroit ſans-doute trop cher en comparaiſon du Platane. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que le Pain de froment eſt beaucoup moins de leur goût que celui dont nous parlons, & cela n'eſt pas étonnant; car ils font ſi mal le Pain de froment, que les *Européens* mêmes ne peuvent le manger, & ſont contraints de s'accoutumer au *Pain Créole*, qui, quand on y eſt un peu fait, n'a point mauvais goût, & fait aiſément oublier le Pain de froment.

Il faut tirer du dehors preſque tous les autres alimens. On les apporte tous des Montagnes & du *Pérou*, à l'exception des Vaches, Fruits & Racines que le terroir de la Ville produit. Il ſemble que les eaux du Fleuve qui l'arroſe devroient fournir en abondance le Poiſſon le plus exquis; cependant ce n'eſt point cela, le poiſſon eſt cher à *Guayaquil*, parce que le peu qu'on en prend dans les environs eſt de très-mauvaiſe qualité, & ſi plein d'arêtes, que les ſeuls naturels du Pays, à force d'habitude, peuvent le manger ſans danger. Il y a apparence que le poiſſon n'eſt ſi mauvais, que parce qu'il participe du mêlange des eaux douces & ſalées. A quelques lieues au-deſſus de la Ville on en pêche de très-bon, & l'on en pourroit prendre en grande quantité, ſi les chaleurs ne l'empêchoient de ſe conſerver longtems ſans ſel; c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on en apporte fort peu dans la Ville, & même aſſez rarement, le Pêcheur craignant avec raiſon de perdre ſa peine & ſon tems.

Les Côtes & les Ports du voiſinage abondent en Poiſſons excellens pour le goût & pour la ſanté; on en apporte, mais rarement, une certaine quantité à *Guayaquil*, vu qu'il ſe conſerve un peu mieux que celui de la Riviere,

Riviere, & c'eſt ce poiſſon joint aux poiſſons à coquille de différentes eſpéces qu'on y trouve en abondance & de fort bonne qualité, qui fait la meilleure partie de la nourriture des habitans de cette Ville. L'*Eſtéro Salado*, ou *Canal Salé*, leur fournit des Homars très-bons & en abondance dont ils font divers ragoûts, & ils tirent de l'*Eſtéro* de *Jambéli*, ſur la Côte de *Tumbez*, une grande quantité d'Huitres, qu'on prend près de quelques Iles, & qui ſont fort grandes & fort délicates; ce ſont même les meilleures qu'il y ait ſur toutes ces Côtes depuis *Panama* juſqu'au *Pérou*, où elles ſont fort renommées & où l'on en fait venir en quantité.

La même raiſon qui éloigne les bons Poiſſons de cette partie de la Riviere de *Guayaquil*, & renvoye les uns dans l'eau douce, & les autres dans l'eau ſalée, qui leur eſt naturelle, prive la Ville d'eau propre à boire, principalement en Eté; car alors il faut la tirer de quatre à cinq lieues au-deſſus de cet endroit du Fleuve, quelquefois plus haut, quelquefois plus bas ſelon la crue de ſes eaux. Il y a des *Balzes* occupées à apporter l'eau à la Ville, où elle eſt vendue. En Hiver ce petit négoce diminue beaucoup, parce que les Rivieres qui ſe déchargent dans ce Fleuve en font enfler alors les eaux au point que celles de *Guayaquil* deviennent buvables.

A *Carthagéne* & ailleurs tous les Mêts s'apprêtent avec la graiſſe de Porc, mais à *Guayaquil* c'eſt avec la graiſſe de Bœuf; mais ſoit que ces animaux, que ce Climat ne laiſſe guere engraiſſer, n'ayent pas la graiſſe naturellement bonne, ſoit qu'en la tirant de leur ventre on ne la ſépare pas bien de la matiere fécale, il eſt toujours certain qu'elle n'a que le goût & l'odeur de cette matiere; ce qui la rend inſupportable aux Etrangers. Pour comble de malheur ils ajoûtent à tous leurs ragoûts, de l'*Aji*, qui eſt une eſpéce de Piment ſi fort qu'à la ſeule odeur, tout petit qu'il eſt, on s'apperçoit qu'il doit être extrêmement piquant. C'eſt pourquoi ceux qui n'y ſont point accoutumés font pénitence, de quelque maniere qu'ils s'y prennent; car s'ils mangent de quelques mêts ils ſe mettent la bouche en feu, & s'ils n'en mangent pas il faut qu'ils jeûnent juſqu'à ce que la faim ſurmonte l'averſion qu'ils ont pour cet aſſaiſonnement; & quand une fois ils s'y ſont accoutumés, ils trouvent inſipides tous les mêts où il n'y pas d'*Aji*.

Les habitans de *Guayaquil* donnent à manger avec beaucoup d'oſtentation, mais leurs tables ſont ſervies avec un certain goût peu propre à réveiller l'appétit d'un *Européen*. Ils commencent par des plats de ſucreries & confitures, & continuent par des ragoûts où ils mêlent les ingrédiens les plus piquans, & ainſi alternativement ils mêlent l'*Aji* avec le ſucre, juſ-

juſqu'à la fin du repas. La Boiſſon ordinaire en ces ſortes d'occaſions c'eſt l'Eau de vie de vin, qu'ils nomment *Eau de vie de Caſtille*, des Roſſolis faits de cette eau de vie avec beaucoup de ſucre, & du Vin, buvant indifféremment des uns & des autres pendant le repas : mais ordinairement les *Européens* préferent le vin aux liqueurs.

Le *Ponche* eſt encore une boiſſon que les *Guayaquiliens* aiment fort, & on a remarqué qu'étant priſe modérément elle eſt fort convenable à ce Climat. C'eſt ainſi qu'en uſent les Perſonnes de diſtinction, ils en boivent un peu ſur les onze heures du matin, & le ſoir, pour tempérer la ſoif, ſe gardant bien de boire beaucoup d'eau; car outre le déboire que l'eau contracte naturellement par la grande chaleur, elle excite encore extrêmement la tranſpiration. De-là vient que la mode de boire du *Ponche* eſt ſi générale, que les Dames mêmes en boivent régulierement. L'acide eſt mêlé avec l'eau de vie en petite quantité dans cette boiſſon, c'eſt pourquoi elle eſt rafraîchiſſante & ne ſauroit faire de mal.

CHAPITRE VIII.

Etendue du Corrégiment de Guayaquil. *Lieutenances ou Baillages dont il eſt compoſé.*

LE Corrégiment de *Guayaquil* commence vers le Septentrion au *Cap Paſſado*, ainſi nommé parce qu'il eſt par les 20 min. au Sud de l'Equinoxial environ un demi-degré au Nord du Golphe de *Manta*. Depuis ce Cap il s'étend tout le long de la Côte, & renfermant l'Ile de *la Puna* il va juſqu'au Village de *Machala* ſur la Côte de *Tumbez*, & de ce côté-là il confine à la Juriſdiction de *Piura*, d'où il tourne à l'Eſt, & finit à celle de *Cuença:* de-là il s'étend vers le Nord par le côté occidental de la *Cordillere des Andes* juſqu'aux confins des Juriſdictions de *Rio-Bamba* & de *Chimbo*. Son étendue du Nord au Sud eſt d'environ 60 lieues, & de 40 à 45 de l'Orient à l'Occident, à compter de la Pointe de *Ste. Héléne* juſqu'aux Plages qu'on nomme dans le Pays *Ojibar*. Tout le Territoire de ce Corrégiment eſt de Plaines, comme les environs de ſa Capitale, & eſt ſubmergé de-même tous les Hivers. On le diviſe en ſept Lieutenances ou Baillages : le Corrégidor nomme ceux qui doivent remplir ces poſtes avec le titre de ſes Lieutenans, & l'Audience de *Quito* les confirme. Ces Baillages

lages ſont *Puerto Viéjo*, *Punta de Santa Elena*, *la Puna*, *Yaguache*, *Babahoyo*, *Baba*, & *Daule*.

Le Baillage de *San Gregorio de Puerto Viéjo* confine du côté du Nord avec le Gouvernement d'*Atacames*, & vers le Sud au Baillage de *Punta de Santa Elena*. La Ville de ce nom, Capitale du Baillage, jouit des priviléges de Cité, bien-qu'elle ſoit fort petite & pauvre. A ce Baillage appartiennent les Villages de *Monte Chriſto*, *Picoaſa*, *Charapoto*, & *Xipi-Japa*, qui ſont tous autant de Paroiſſes dont les Curés ſont en même tems Directeurs Spirituels des autres moindres Villages qui ſe trouvent dans ce Diſtrict.

La Peuplade de *Monte Chriſto* étoit auparavant établie dans *Manta*, & portoit le nom de ce lieu. Elle étoit conſidérable à-cauſe du Commerce qu'y attiroient les Bâtimens qui paſſoient de *Panama* dans les Ports du *Pérou*. Mais les Pirates qui infeſtoient ces Mers ayant ſaccagé, pillé & détruit *Manta*, les habitans ſe retirerent au pied de la Montagne, & y formerent un Bourg, qui a pris ſon nom de la Montagne même.

On recueille quelque Tabac dans cette Juriſdiction, mais il n'eſt pas de la meilleure ſorte. Les autres productions de ſon terroir ſont la Cire, le Chanvre, & le Coton, en ſi petite quantité qu'à peine ſuffiſent-ils pour l'entretien des habitans, qui ne ſont pourtant pas en grand nombre à-cauſe de la pauvreté générale qui régne dans toutes ces Peuplades. Le Bois eſt la production la plus abondante de ce terroir, ce qui n'eſt pas étonnant dans un Pays ſi chaud & ſi humide.

Anciennement il y avoit une Pêche de Perles ſur la Côte, & ſur le Golphe appartenant à ce Baillage: mais il y a longtems qu'elle ne ſubſiſte plus, tant à-cauſe de la quantité de Monſtres marins, comme *Mantas* & *Tinturieres*, dont il a été parlé ailleurs; que parce que les habitans étant la plûpart *Indiens*, ou *Mulâtres*, n'ont pas les moyens néceſſaires pour acheter des Négres pour cette Pêche. C'eſt peut-être de la quantité de Poiſſon *Manta* que le Golphe a pris le nom qu'il porte: la choſe eſt d'autant plus croyable, que tous les habitans des environs ne s'occupent à autre choſe qu'à la pêche. Ils ſavent ſaler le Poiſſon, & ils en font négoce dans les Provinces intérieures. L'adreſſe avec laquelle ils vont pêcher à la Senne dans la Mer, eſt quelque choſe d'admirable pour les *Européens*. Ils jettent dans l'eau une eſpéce de ſolive ou de bâton de *Balze* de la longueur de 2 ou 3 toiſes (5 ou 6 aunes) ſur environ un pied de diamétre dans ſa groſſeur, ce qui eſt ſuffiſant pour le poids qu'il doit porter, lequel conſiſte en une ſenne couchée ſur un bout de la ſolive, tandis que ſur

l'autre bout eſt un *Indien* debout ſur ſes pieds, voguant avec une *Canuéte*, qui eſt une Rame particuliere à ce Pays. Il s'éloigne à une bonne demie lieue de la Plage. Là il largue ſa ſenne ou filet. Un autre *Indien* voguant de-même ſur une ſolive pareille, ſaiſit le bout de la ſenne que ſon camarade vient de jetter dans l'eau; & tenant ainſi la ſenne tendue par les deux bouts ils ſe tournent en avançant vers le rivage, où leurs compagnons les attendent pour les aider à tirer la ſenne à terre. Maintenant je laiſſe juger au Lecteur s'ils ne faut pas que ces *Indiens* ayent bien de l'adreſſe & de la legéreté pour ſe tenir en équilibre ſur une ſolive ronde, où ils ſont obligés de faire divers mouvemens & de changer à chaque inſtant de ſituation, pour ne pas être renverſés par le mouvement des vagues: mais ce qui eſt plus difficile à concevoir, c'eſt qu'ils puiſſent avoir l'attention néceſſaire à voguer, & en même tems à tirer la ſenne vers la terre. La vérité eſt qu'étant grands nageurs, s'ils viennent à trébucher, ce qui eſt très-rare, ils rattrapent bientôt la ſolive & y remontent deſſus comme ſi de rien n'étoit, & ſans riſque de faire naufrage.

Je mettrai pour le ſecond Baillage la *Punta de Santa Elena*, comme étant le plus proche du précédent vers le Sud. Ce Baillage s'étend le long de la Côte Occidentale depuis les Iles de *la Plata* & *Salango* juſqu'à cette même *Punta de Sta. Elena*; & de-là il s'étend au Septentrion le long de la Côte que forme le Golphe de la Riviere de *Guayaquil*. Dans cet eſpace-ci il renferme les Villages de *la Punta*, *Chongon*, le *Morro*, *Colonche*, & *Chanduy*. Deux Curés Doctrinaires font leur réſidence dans les Villages de *Chongon* & de *Morro*, les autres Villages ſont des annexes de leurs Paroiſſes. Le Lieutenant ou Baillif fait ſa demeure à la Ville ou plutôt au Village de *la Punta* à deux lieues du Port de ce nom, où il n'y a point d'Habitations, mais ſeulement quelques Baraques pour ſerrer le Sel & autres effets.

Le Port de *la Punta* eſt ſi abondant en Salines, qu'il ſuffit tout ſeul pour fournir du ſel à toute la Province de *Quito* & à la Juriſdiction de *Guayaquil*. Ce ſel eſt un peu brun, mais fort peſant & très-bon pour les Salaiſons.

C'eſt ſur les Côtes de la Lieutenance ou Baillage de *la Punta de Santa Elena* que ſe trouve la Pourpre, dont les Anciens faiſoient tant de cas, & qu'on a oubliée depuis, parce que l'animal dont on la tiroit n'étant pas connu, quelques Modernes ont cru que l'eſpéce en étoit perdue. Cet animal néanmoins ſe trouve dans une coquille de limaçon, & reſſemble aux Limaçons ordinaires, que nous appellons *Bulgados*. On les rencontre

ſur

ſur les rochers que la Mer baigne. Ils ſont de la groſſeur d'environ une noix, un peu plus. Cet Eſcargot renferme une liqueur qui eſt la véritable Pourpre, & qui probablement lui tient lieu de ſang. On n'a qu'à y tremper un fil de coton, ou quelque choſe de ſemblable, en peu de tems il prend une couleur ſi vive & ſi adhérente, qu'il n'y a point de leſſive qui puiſſe l'effacer; au-contraire elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. Dans la Juriſdiction du Port de *Nicoya*, qui appartient à la Province de *Guatemala*, on trouve ce même Limaçon, & l'on en employe la liqueur à teindre le fil de coton. On s'en ſert auſſi pour des rubans, des dentelles & autres ornemens; & l'on en fait des ouvrages, dont le tiſſu eſt extrêmement eſtimé à-cauſe de l'éclat & de la vivacité de cette couleur. La maniere d'extraire la liqueur eſt différente. Les uns tuent l'animal, & pour cet effet ils le tirent de ſa coquille, le poſent enſuite ſur le revers de la main, & le preſſent avec un couteau depuis la tête juſqu'à la queue; après quoi ils ſéparent du reſte du corps la partie où s'eſt amaſſée la liqueur, & jettent le reſte. Ils font la même manœuvre avec pluſieurs Limaçons, juſqu'à ce qu'ils en ayent une quantité ſuffiſante. Alors ils paſſent au-travers de la liqueur le fil qu'ils veulent teindre, & n'y font pas d'autre façon. Mais la couleur qu'il doit avoir ne paroît pas d'abord; on ne la remarque que quand le fil eſt ſec; car la couleur de la liqueur, ou humeur, eſt blanchâtre tirant ſur celle du lait, enſuite elle devient verte, & enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le Limaçon, & ſans le tirer entiérement de ſa coquille ils le preſſent & lui font baver une humeur dont ils teignent le fil, après quoi ils le remettent ſur le roc où ils l'ont pris, & quelque tems après ils lui font rendre la même liqueur, mais ils n'en tirent pas tant que la premiere fois, & dès la quatriéme il n'en rend que très-peu; ſi l'on continue il meurt à force de perdre ce qui fait le principe de ſa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. En 1744 me trouvant dans ce Baillage de *Santa Elena*, j'eus occaſion d'examiner cet animal, de voir extraire ſa liqueur ſelon la premiere méthode & teindre quelques fils. Ce fil teint en pourpre n'eſt pas fort commun, comme ſe le ſont imaginé quelques Auteurs; car quoique ce Limaçon multiplie aſſez, la grande quantité qu'il en faut pour teindre quelques onces de fil, eſt cauſe qu'on n'en trouve que peu & qu'avec aſſez de difficulté; de-là vient que la teinture en eſt fort chere, & d'autant plus eſtimée. Cette raiſon jointe à la ſingularité de la couleur m'engagea à en acheter pluſieurs, dont il me reſte encore un que je conſerve comme une choſe rare. Parmi diverſes circonſtances qui rendent cette couleur

remarquable & digne d'attention, la plus ſinguliere eſt ſans-doute la différence de poids qu'elle donne au même coton ſelon les différentes heures du jour. Je ne pus rien apprendre de cette propriété à *Punta de Santa Elena*; apparemment les habitans de ce lieu, peu curieux de leur naturel, n'ont pas pouſſé leurs ſpéculations juſqu'à ſe mettre au fait d'une ſingularité ſi grande. Mais quoi qu'il en ſoit, ceux de *Nicoya* ne l'ignorent pas, & les Marchands qui achettent d'eux de pareil coton, ne manquent jamais de ſpécifier à quelle heure il ſera peſé, pour éviter toute tromperie, le Vendeur & l'Acheteur ſachant fort bien quelles ſont les heures où cette marchandiſe péſe plus ou moins. On peut inférer que ce qui arrive à *Nicoya* à l'égard de la variation du poids dans le coton teint en pourpre, doit auſſi arriver à *Punta de Santa Elena*, vu que le Limaçon eſt de la même eſpéce dans l'un & l'autre lieu, & que la teinture qu'il donne n'eſt point du tout différente. Une autre particularité aſſez remarquable que je tiens de perſonnes dignes de toute croyance ſur cette matiere, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle ni ſi parfaite dans le fil de lin que dans le fil de coton. Il ſeroit à propos que cette particularité fût mieux examinée, & que l'on fît différentes épreuves tant ſur du lin, que ſur de la ſoye & ſur de la laine.

Quelques-uns ont prétendu que l'animal qui donne cette teinture naiſſoit dans une nacre: il ſe peut qu'ils entendent par ce nom toutes les coquilles en général, tant plattes que rondes & ſpirales; mais pour ôter toute équivoque j'avertirai qu'il ne ſe trouve que dans les coquilles de cette derniere eſpéce: c'eſt pour cela auſſi que le fil ainſi teint de cette pourpre eſt appellé *Caracolillo* *.

Ce Baillage produit outre cela des Bêtes à cornes, des Mules, de la Cire, du Poiſſon. Il ne contient que peu de Villages, mais ils ſont plus peuplés que ceux des autres Baillages. Le Port de la *Punta* eſt fort fréquenté par les Vaiſſeaux, s'entend ceux qui vont de *Panama* aux Ports du *Pérou*; ils s'y pourvoyent de Veaux, de Cabrits & de Volaille, enfin de toute ſorte de vivres qu'on y trouve en abondance. On y voit auſſi très-ſouvent des Bâtimens de cent & de deux cens tonneaux qui y viennent charger du ſel pour le compte des Marchands de *Guayaquil*, qui y font de gros profits, vu qu'il y eſt à grand marché.

La *Puna* eſt le troiſiéme Baillage qui vient après celui-là, du côté méridional.

* Diminutif de *Caracol*, qui en *Eſpagnol* ſignifie en général tout ce qui a la figure d'une ligne ſpirale, & en particulier un limaçon.

ridional. Ce qu'on appelle la *Puna* eſt une Ile ſituée au milieu du Golphe que forme l'emboıchure de la Riviere de *Guayaquil*. Elle a la figure d'un quarré long, & sétend de Nord-Eſt à Sud-Ouëſt environ ſix ou ſept lieues. Si l'on en croit la tradition, elle étoit anciennement ſi peuplée qu'elle contenoit 12 à 14000 habitans; mais aujourd'hui elle eſt réduite à un petit Village ſitué près du Port qui eſt au Nord-Eſt. Les habitans de ce lieu ſont la plupart Mulâtres avec quelques *Eſpagnols* & très-peu d'*Indiens*. Le Village de *Machala* ſur la Côte de *Tumbez* appartient à ce Baillage, ainſi que le Village de *Naranjal*, Port où l'on débarque, ſur le Fleuve de même nom, qu'on appelle auſſi Riviere de *Suya*, par où l'on paſſe dans les Juriſdictions de *Cuenca* & d'*Alauſi*: l'un & l'autre Village ne ſont pas plus conſidérables que celui de l'Ile. Ils dépendent tous du Lieutenant du Corrégidor pour le Temporel, & du Curé pour le Spirituel: ceux-ci font leur réſidence dans l'Ile, tant parce que *Puna* eſt le Village principal, qu'à-cauſe de la commodité de ſon Port où l'on charge les gros Vaiſſeaux, ce qui ne ſe peut faire dans l'intérieur de la Riviere de *Guayaquil* à-cauſe des bancs de ſable qu'il y a: d'autres Vaiſſeaux y viennent faire du bois.

Le terroir de *Machala*, & celui de *Naranjal*, produiſent quantité de Cacao, celui de *Machala* eſt le meilleur qui ſe cueille dans toute la Juriſdiction de *Guayaquil*. Dans ſes environs, ainſi que dans toute l'Ile de *la Puna*, on trouve une grande quantité de Mangles ou Mangliers. Ces arbres couvrent par leurs branches entrelacées & leurs troncs épais toutes ces Plaines, qui étant fort unies & fort baſſes ſont continuellement inondées par le flux de la Mer. Comme le Manglier eſt un arbre peu connu en *Europe* j'en donnerai ici la deſcription.

Cet Arbre ſe diſtingue des autres, en ce qu'il croît & ſe nourrit dans les terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, & qu'il demande des lieux bourbeux où la corruption s'engendre aiſément. En effet dès que l'eau s'eſt retirée, tous les lieux où il y a des Mangliers répandent une vilaine odeur de bourbe. Dès que cet arbre ſort de terre il commence à ſe diviſer en branches noueuſes & torſes; & à produire par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui ſe multiplient juſqu'à ce qu'elles forment un entrelaſſement impénétrable: quand l'arbre eſt déjà un peu grand, on ne peut diſcerner les rejettons des branches principales; car outre qu'elles ſont plus embrouillées qu'un labirinte. on ne remarque aucune différence entre celles de la ſixiéme & celles de la premiere production par rapport à la groſſeur, qui dans toutes eſt preſque d'un & demi ou deux pouces de diamétre. Elles ſont ſi ſouples & ſi maniables qu'on a beau les

tordre, on ne peut les rompre qu'avec le tranchant de quelque inſtrument de fer. Elles s'étendent preſqu'horizontalement, ce qui n'empêche pas le tronc, ou les troncs principaux de croître en hauteur & en groſſeur. Ses feuilles ſont petites en comparaiſon de la grandeur de ſes branches; elles n'ont qu'un pouce & demi ou deux de long, de figure preſque ronde; elles ſont épaiſſes, & d'un verd pâle. Les troncs principaux croiſſent d'ordinaire juſqu'à la hauteur de 18 à 20 aunes, & même davantage, ſur 8, 10, ou 12 pouces de diamétre. Ils ſont couverts d'une écorce mince & raboteuſe, qui n'a guére plus d'une ligne d'épaiſſeur. Le bois du Manglier eſt ſi peſant, ſi compacte, & ſi ſolide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il donne beaucoup de peine à couper. Quand on l'employe dans la fabrique des Vaiſſeaux, il eſt un tems infini dans la Mer ſans ſe corrompre, ni ſans être endommagé.

Les *Indiens* de cette Juriſdiction payent pour tribut annuel une certaine quantité de bois de Manglier, que l'on employe aux uſages convenables à ſes propriétés.

Le Baillage de *Yaguache* eſt ſur la Riviere du même nom, laquelle ſe jette dans celle de *Guayaquil* du côté du Sud. Il commence au pied des Montagnes, au Sud de *Rio-Bamba*. Sa Juriſdiction eſt compoſée de trois Villages, dont le principal eſt *San Jacinto* de *Jaguache*, où eſt la Douane Royale. Les autres deux ſont *Gnauſa*, & *Alonche*. Ces trois Villages ont deux Curés pour le Gouvernement Spirituel des Ames, l'un d'eux demeure au Village principal, & l'autre à *Gnauſa*. Ces Villages ſont peu peuplés; mais en revanche il y a beaucoup de monde répandu dans les Biens de Campagne, & dans les *Chacaras* des pauvres gens.

Le Bois eſt le produit le plus important de la Juriſdiction de *Yaguache*. On y recueille peu de *Cacao*; mais on y nourrit des Troupeaux, & l'on y recueille beaucoup de Coton, en quoi conſiſtent les *Haciendas* ou Biens de Campagne.

Bababoyo, dont le nom eſt aſſez connu dans ces Contrées, à-cauſe que c'eſt-là qu'eſt établi le Bureau de la Douane Royale, par où paſſe tout ce qui va dans les Montagnes, & tout ce qui en vient. Sa Juriſdiction eſt fort étendue. On y compte outre le Village principal, ceux d'*Ujibar*, de *Caracol*, de *Quilca* & de *Mangaches*. Ces deux derniers ſont au pied des Montagnes éloignés du Village principal, qui eſt *Ujibar*, où le Curé fait ſa demeure en Hiver; mais en Eté il va demeurer à celui de *Bababoyo*, qui eſt un grand paſſage de gens qui trafiquent & qui paſſent avec leurs effets d'un lieu à l'autre, ſans compter qu'il eſt fort peuplé d'habitans.

Le

Le terroir de ce Baillage eſt ſi uni & ſi bas, que dès-que les Rivieres du *Caluma*, ou d'*Ujibar* & de *Caracol*, commencent à s'enfler par l'effet des premieres pluyes, leurs lits n'étant pas aſſez profonds, elles ſe débordent & ſe répandent dans les Campagnes, où elles forment un Océan, plus profond en quelques endroits qu'en d'autres, particuliérement à *Bababoyo*, où l'eau inonde tout le bas des maiſons, même juſqu'au premier étage, deſorte qu'il n'y a pas moyen alors de les habiter: c'eſt pourquoi auſſi elles ſont abandonnées durant tout l'Hiver.

Les Champs de cette Juriſdiction, & ceux de *Baba*, dont nous parlerons tout à l'heure, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de *Cacaotiers* ou *Cacaoyers*, juſques-là qu'il y en a beaucoup qui ſont négligés, & abandonnés aux Singes & autres animaux qui recueillent ſeuls les fruits que produit la fécondité de la terre, malgré la négligence des hommes. Cette même terre produit du Coton, du Riz, de l'*Áji*, & des Fruits. Elle nourrit auſſi des Bœufs, des Chevaux, des Mules que l'on fait retirer de ces Plaines dans les Montagnes pendant les inondations; & quand les eaux ſe ſont écoulées on les raméne dans la Plaine, pour leur faire brouter la *Gamalote*, qui eſt une herbe qui pouſſe en ſi grande abondance qu'elle couvre toute la terre, & croît à la hauteur de plus de deux aunes & demie, & ſi près à près qu'on ne ſauroit paſſer au-travers, & qu'elle embarraſſe même les chemins battus par les Négocians.

La feuille de la *Gamalote* eſt ſemblable à celle de l'Orge, excepté qu'elle eſt plus longue, plus large, plus groſſe & plus rude, d'un verd un peu obſcur & vif, le tuyau fort, & garni de nœuds à la racine de chaque feuille, ayant en groſſeur un peu plus de deux lignes de diamétre. Quand la *Gamalote* a fait ſon crû & que le Pays vient à être inondé, la hauteur de l'eau ſurpaſſant celle de l'herbe, celle-ci eſt ſubmergée, & pourrit, de maniere que quand l'inondation ceſſe, on voit la terre couverte de cette herbe couchée dans le limon; mais à peine le Soleil a-t-il fait ſentir la chaleur de ſes premiers rayons, qu'elle recommence à pouſſer, & croît ſi bien en peu de jours, qu'elle reverdit toutes les Campagnes. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Herbe eſt auſſi profitable aux Troupeaux de la Plaine que nuiſible à ceux des Montagnes: ce que l'on a obſervé en diverſes occaſions.

La Lieutenance ou le Baillage de *Baba* eſt une des plus grandes du Corrégiment de *Guayaquil*. Sa Juriſdiction s'étend juſqu'au panchant de la *Cordillere* ou Montagnes d'*Angamarca*, qui appartiennent au Corrégiment de *Latacunga*, ou *Liatacunga*, comme prononcent les *Indiens*. Outre le

Vil-

Village principal qui donne ſon nom à tout le Baillage, il y en a d'autres qui en ſont des annexes, dont l'Adminiſtration Spirituelle n'a qu'un ſeul Curé, qui fait ſa demeure ordinaire à *Baba*, ainſi que le Lieutenant du Corrégidor. Anciennement la Riviere qui porte le nom du Village couloit tout auprès; mais dans la ſuite *Don N. Vinces* ayant fait tirer un canal pour arroſer les Cacaotiers de ſes terres, & la Riviere ayant plus de pente vers ce nouveau lit que vers l'ancien, s'y précipita de maniere que quand on voulut la forcer à reprendre ſon premier canal, on n'en put jamais venir à bout, deſorte qu'elle a continué à couler à une aſſez grande diſtance du Village. Les annexes de ce Village ſont *San Lorenzo*, & *Palenque*, qui eſt fort éloigné du principal, étant ſitué au pied des Montagnes: les *Indiens* qui y habitent ſont peu policés.

Le Cacaotier, dont j'ai dit que ce Diſtrict produiſoit une ſi grande quantité, a ordinairement 18 à 20 pieds de haut, & non 4 à 5 pieds, comme l'ont dit quelques Ecrivains, qui peut-être n'en parlent ainſi que parce qu'ils n'en ont vu que dans le commencement de leur crue. Quoi qu'il en ſoit, lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſelon qu'eſt bonne & vigoureuſe la racine principale d'où les autres naiſſent. Chaque tronc a depuis 4 juſqu'à 7 pouces de diamétre, les uns plus, les autres moins. A meſure qu'ils croiſſent, ils penchent vers la terre, & c'eſt auſſi pour cela que leurs branches ſont éparſes & éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de 4 juſqu'à 6 pouces, ſur 3 à 4 de large, fort liſſes, fort agréables à l'odorat, & terminées en pointe; en un mot faites à peu près comme la feuille de l'Oranger connue en *Eſpagne* ſous le nom d'*Oranger de la Chine*, & au *Pérou* ſous celui d'*Oranger de Portugal*. Elles different un peu dans la couleur, en ce que la feuille du Cacaotier eſt d'un verd qui tient un milieu entre l'obſcur & le cendré, & n'eſt point luiſante comme celle de l'Oranger, & enfin le Cacaotier n'en a pas à beaucoup près autant. Du tronc de l'arbre, ainſi que des branches, naiſſent les gouſſes qui contiennent le Cacao. Elles ſont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le piſtil contient la gouſſe encore petite. Cette gouſſe croît de la longueur de 6 à 7 pouces, ſur 4 à 5 de large. Elle a la figure d'un melon pointu, & diviſé en côtes marquées tout du long depuis la tige juſqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le melon. Toutes les gouſſes ne ſont pas exactement de la grandeur que nous venons de marquer, & leur volume n'eſt pas toujours proportionné à la groſſeur de la branche, ou du tronc qui les produit, & auquel elles ſont attachées, comme ſi elles

elles étoient des excreſcences; car il y en a de beaucoup plus petites, & il arrive ſouvent qu'une petite eſt attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'eſt à un rameau fort foible. J'ai obſervé qu'ordinairement, quand deux gouſſes croiſſent l'une près de l'autre, il y en a une qui tire à ſoi presque toute la ſubſtance nutritive, & qui par conſéquent devient fort grande, & l'autre reſte petite.

La gouſſe eſt verte comme les feuilles pendant qu'elle croît, mais dès-qu'elle ceſſe de croître elle devient jaune. L'écorce qui la couvre eſt mince, liſſe, & unie. Quand la gouſſe eſt parvenue au point de maturité qu'il faut, on la cueille, & on la coupe en rouelles: alors on découvre ſa chair intérieure, qui eſt blanche, pleine de jus, & qui renferme de petite pepins, diſpoſés le long des côtes, & qui n'ont pas plus de conſiſtance que la chair méme, mais ſont plus blancs, compoſés d'une membrane fort déliée qui contient une liqueur qui reſſemble à du lait, mais transparente & un peu viſqueuſe: on peut les manger comme un autre fruit, ils ont un goût aigre-doux qui n'eſt point desagréable; mais les gens du Pays prétendent que leur fève eſt nuiſible à la ſanté & fiévreuſe. Quand la gouſſe eſt jaune en dehors, c'eſt une marque que le *Cacao* commence à ſe nourrir de ſa ſubſtance, & à prendre de la conſiſtance, & que le pepin ſe remplit & croît. Bientôt la couleur jaune devient pâle, & enfin la graine ou pepins du dedans, étant à un parfait degré de maturité, l'écorce extérieure de la gouſſe prend une couleur de muſc foncée, & c'eſt la marque qu'il faut la cueillir. L'épaiſſeur de l'écorce eſt alors d'environ deux lignes; & chaque grain eſt renfermé dans les diviſions que forment les membranes de la gouſſe, tant dans la largeur que le long des côtes, ſuivant les diviſions de la gouſſe.

Auſſitôt que la gouſſe eſt détachée de l'arbre, on l'ouvre, & on en vuide les grains ſur des cuirs de bœuf ſecs, préparés pour cet effet, ou plus ordinairement ſur des feuilles de *Vijahuas* où l'on les fait ſecher. Etant ſecs on les met dans des peaux pour les transporter où ils doivent être vendus. La vente s'en fait par *charges*, chaque *charge* contient dans ce Pays-là 81 livres. Le prix n'en eſt point fixe. Il eſt des tems où la diſette d'Acheteurs fait qu'on les vend ſix ou ſept réales la charge, ce qui eſt moins que les fraix qu'on fait pour la récolte de cette fameuſe Graine; mais quand il y a des débouchés, le prix courant eſt de trois à quatre écus la charge. En tems de Gallions ou autres occaſions ſemblables, où il ſe préſente beaucoup d'Acheteurs, le prix augmente à proportion.

La Récolte du *Cacao* ſe fait deux fois par an, & l'une n'eſt ni moins

abondante, ni de moins bonne qualité que l'autre. Ces deux Récoltes produiſent dans l'étendue de la Juriſdiction de *Guayaquil* 40 à 50000 *charges* de *Cacao*.

Les *Cacaotiers* ou *Cacaoyers* requierent une ſi grande abondance d'eau, qu'il faut que la terre où ils ſont ſemés ſoit preſque changée en marais pour qu'ils viennent bien. Si l'eau leur manque, ils ceſſent de produire du fruit, ſe deſſéchent & dépériſſent entiérement. Outre cela il faut qu'ils ayent continuellement de l'ombrage, deſorte que les rayons du Soleil ne tombent point directement deſſus; c'eſt pour cela que quand on les ſéme on a ſoin de planter d'autres arbres plus robuſtes auprès, à l'abri desquels ils puiſſent croître & fructifier. Le terroir de *Guayaquil* eſt fort propre aux *Cacaotiers*, vu que l'eau n'y manque pas; car etant compoſé de *Savanes* ou grandes Plaines, comme nous l'avons dit, il eſt inondé tout l'Hiver, & en Eté il eſt arroſé par les Canaux tirés des Rivieres. Enfin il a un ſecond avantage pour faire proſpérer les *Cacaotiers*, c'eſt que toute ſorte d'autres Arbres y croiſſent ſans difficulté & fort promptement.

Toute la culture du *Cacaotier* conſiſte à ſarcler les petites Plantes qu'un terroir ſi humide ne peut manquer de produire; car ſi l'on néglige cette attention, ces petites Plantes pouſſent ſi fort en peu d'années qu'elles conſument les *Cacaotiers*, leur ôtant la nourriture qui devoit les fertiliſer.

Daule eſt le dernier Bailliage dont il nous reſte à parler: le principal Village de ce Bailliage s'appelle auſſi *Daule*, du nom de la Riviere ſur laquelle il eſt ſitué. Il eſt fort grand, & contient pluſieurs grandes maiſons appartenant à des habitans de *Guayaquil*. C'eſt dans ce Village que demeurent le Lieutenant & le Curé, qui ont ſous leur juriſdiction les Villages de *Sainte Lucie* & de *Valſar*. Il y a dans ce Diſtrict diverſes Plantations de Tabac, de Cannes de Sucre, de Cacao, de Coton, de Fruits & de Grains.

La Riviere de *Daule*, qui comme celle de *Baba* porte le tribut de ſes eaux dans le Fleuve de *Guayaquil*, eſt conſidérable & ne contribue pas peu au commerce avec cette Ville. Celui que le Village de *Daule* y fait, conſiſte dans les Fruits que ſon terrain produit en grande abondance, & particuliérement les Platanes, qui en tout tems ſervent de pain aux habitans. Quant au Tabac que l'on recueille dans les autres parties du reſſort de *Guayaquil*, il n'eſt pas d'auſſi bonne qualité que celui du Bailliage de *Daule*.

Preſque dans tous ces Bailliages on nourrit du gros Bétail plus ou moins, ſelon

ſelon la diſpoſition du terroir, & qu'on eſt à portée des lieux élevés où l'eau ne puiſſe atteindre, pour y retirer les Troupeaux en Hiver.

CHAPITRE IX.

Remarques ſur le Fleuve de Guayaquil, *& ſur les Habitations qui peuplent ſes bords. Fabrique des Bâtimens qui trafiquent ſur ce Fleuve, & Pêche qui s'y fait.*

LA Riviere de *Guayaquil* étant le Canal par où ſe fait le Commerce de la Ville de ce nom, nous croyons devoir placer ici la deſcription de ce Fleuve, avant que de parler du Commerce, afin que le Lecteur puiſſe mieux comprendre ce qui ſera dit ſur cette matiere.

L'étendue navigable de cette Riviere, depuis la Ville juſqu'à la Douane de *Babahoyo* où l'on débarque, eſt communément diviſée par ceux qui font ſouvent cette route en *tours*, par où l'on entend les inflexions que le Fleuve fait en ſerpentant; & comme il ſerpente beaucoup, on compte vingt de ces tours, quoiqu'à la rigueur il y en ait vingt-quatre en comptant depuis la Ville juſqu'au *Caracol*, qui eſt le Port où l'on débarque en Hiver. Les plus larges de ces tours ſont les trois que le Fleuve fait près de la Ville, leſquels ont environ deux lieues & demie d'étendue, & les autres environ une lieue: d'où il faut conclure que la diſtance de *Guayaquil* à la Douane de *Babahoyo*, computée par les différens tours du Fleuve, eſt de 24 ½ lieues, & juſqu'à *Caracol* de 28 ½. On fait cette route fort diverſement à l'égard du tems qu'on employe dans le trajet. Quelquefois on eſt 8 à 9 jours pour aller de *Guayaquil* à *Caracol* en remontant le Fleuve en Hiver dans une *Chata*, & on le deſcend en deux. En Eté on le remonte en trois marées dans un Canot léger, & il en faut un peu plus de deux pour le deſcendre. La même choſe arrive à l'égard des autres Bâtimens, avec cette différence qu'on employe toujours moins de tems à deſcendre qu'à monter, à cauſe de la pente naturelle que le Fleuve a dans les tours voiſins de la Douane, où la plus grande force de la marée ne produit d'autre effet que de retarder l'eau qui deſcend.

Depuis *Guayaquil* juſqu'à *Iſla Verde*, qui eſt l'embouchure de la Riviere dans le Golphe de *la Puna*, les Pilotes comptent environ 6 lieues. Cette diſtance eſt compoſée de pluſieurs *tours* dans la même forme que de l'autre côté: d'*Iſla Verde* à *la Puna* il y a trois lieues; deſorte que depuis le

Caracol, qui eſt le Port de la Riviere le plus éloigné où les Bâtimens puiſſent arriver, juſques à *la Puna* il y a 37 lieues & demie. Dans la diſtance entre *Iſla Verde* & *la Puna* le Fleuve s'élargit tellement qu'on ne voit que le Ciel & l'Eau vers Nord & Sud; ſeulement dans quelques endroits on apperçoit les Mangliers vers le Nord.

La largeur du Fleuve à l'embouchure près d'*Iſla Verde* eſt d'environ une lieue. Il a la même largeur & même un peu plus à *Guayaquil*. Mais depuis cette Ville en haut il ſe retrecit, & forme dans tout ſon cours outre ſon lit principal divers Bras ou *Eſtéros*, dont l'un a ſon embouchure vis-à-vis de la Ville, & eſt appellé *Eſtéro de Santay;* & l'autre qui ſe rejoint au Fleuve à une médiocre diſtance de la Douane de *Babahoyo*, eſt nommé *Eſtéro de Lagartos* *. Ce ſont-là les deux Bras les plus conſidérables, qui s'éloignant beaucoup du Fleuve principal, forment de fort grandes Iles.

Les Marées, comme nous l'avons dit, ſont ſentir leurs effets juſqu'à cette Douane, refoulant les eaux du Fleuve, & les faiſant enfler ſenſiblement. Il n'en eſt pas de-même en Hiver, à-cauſe de la force de leur courant, & l'on n'y remarque ces effets que dans les tours près de *Guayaquil*. Il y a même trois ou quatre occaſions dans l'année où l'abondance des eaux que le Fleuve raſſemble, font entiérement diſparoître les marées. Cela arrive pour la premiere fois vers Noël.

La cauſe principale des débordemens de ce Fleuve vient des eaux qu'il reçoit des Montagnes; car quoiqu'il pleuve beaucoup dans le Plat-pays, la plus grande partie des eaux de ces pluyes reſte dans les Plaines & dans les Marais, deſorte que le Fleuve n'en ſeroit pas beaucoup augmenté ſans les eaux des Montagnes.

La crue des eaux du Fleuve change la ſituation des Bancs de ſable, qui ſont entre la Ville & *Iſla Verde;* c'eſt pourquoi il faut aller à la ſonde & les bien noter, pour que les gros Bâtimens puiſſent entrer ſans danger d'échouer.

Les rivages du Fleuve de *Guayaquil*, comme ceux des Rivieres de *Yaguache*, de *Baba*, de *Daulo*, & des *Eſtéros* ou Canaux qu'il forme, ſont parſemés de Maiſons de campagne & d'Habitations de pauvres gens de toutes *Caſtes*, qui ſont-là à portée de la pêche, & des terres qu'ils doivent enſemencer. Les petits eſpaces qui ſont entre ces habitations & maiſons de campagne, ſont remplis d'arbres de tant de différente eſpéce, qu'il ſeroit difficile à l'Art d'imiter de ſi beaux Payſages que la Nature forme

* Canal des Caymans.

me conjointement avec ces maiſons ruſtiques, dont il eſt à propos que nous donnions ici une idée.

Les principaux & les plus ordinaires matériaux des Maiſons qui ſont ſur les bords du Fleuve de *Guayaquil*, ne ſont autre choſe que des cannes. Nous parlerons ailleurs de leur groſſeur & autres particularités. Il ſuffira de remarquer ici qu'elles ſont employées pour le toit intérieur des maiſons au-lieu de charpente, pour les murailles, les planchers, pour les eſcaliers des maiſons petites & baſſes, & autres commodités néceſſaires. Les grandes maiſons ne different de celles-là que par quelques piéces de charpente, & par leurs eſcaliers qui ſont de bois. La maniere de les bâtir conſiſte à ficher en terre dix à douze piéces de bois plus ou moins ſelon que la maiſon doit être grande, en maniere de fourche, d'une hauteur ſuffiſante; car tous les appartemens doivent être en-haut, ſans rez-de-chauſſée. On met des poutres en-travers pour arrêter ces piéces de bois, & ces poutres ſont à 4 ou 5 aunes au-deſſus de la terre. Ils mettent là-deſſus de ces gros roſeaux en guiſe de ſolives, & s'en ſervent en même tems pour faire les planchers, qui ſont auſſi fermes & auſſi ſolides que s'ils étoient de bois; les cloiſons qui ſéparent les chambres ſont auſſi faites de ces cannes. Quant aux murailles extérieures, ou elles ſont tout ouvertes pour donner une libre entrée à la fraîcheur, ou elles ſont ſeulement treilliſſées à peu près comme un balcon. Les toits de ces grandes maiſons ont leurs piéces principales de bois, les ſolives ſont de cannes, recouvertes d'autres cannes couchées en-travers, le tout eſt couvert en dehors de feuilles de *Vijahua* au-lieu de tuiles. De pareilles maiſons ſont bientôt bâties & à peu de fraix, & cependant elles ne laiſſent pas d'être auſſi logeables qu'on peut les ſouhaiter. A l'égard des pauvres gens, toute la dépenſe ſe réduit à leur travail perſonnel: car quand ils veulent ſe bâtir une habitation, ils n'ont qu'à ſe mettre dans un petit canot ſur les *Eſtéros*, & avec leur couteau ſeulement aller ſur la premiere Montagne couper les cannes, la *Vijahua* & les *Bejucos* dont ils ont beſoin, & ayant conduit le tout au bord de l'eau ils font un radeau des cannes qu'ils ont coupées, ſur lequel ils chargent les autres matériaux, après quoi ils deſcendent la Riviere juſqu'au-lieu où ils veulent fixer leur demeure. Là ils procédent à l'édifice, attachant avec la *Bejuque* * les piéces qu'il faudroit clouer. En peu de jours la maiſon eſt conſtruite avec tous les appartemens

* La *Bejuque* eſt une eſpéce de Saule pliant & ſi ſouple qu'on s'en ſert au-lieu de corde. Not. du Trad.

temens néceſſaires; il y a de ces maiſons qui ſont auſſi grandes que celles qui ſont faites de merrin.

Le bas de ces maiſons tant petites que grandes, ainſi que de celles de tous les lieux de la Juriſdiction de *Guayaquil* bâties dans le même goût, eſt ouvert à tous les vents, ſans muraille, ni rien autre choſe que le pied des piquets ſur leſquels tout l'édifice eſt appuyé. D'ailleurs il ſeroit aſſez inutile d'en faire un rez-de-chauſſée logeable, vu que tout l'Hiver cette partie du logis eſt ſubmergée. Dans les lieux qui ne ſont point ſujets à cet inconvénient, on la ferme d'une muraille de cannes; & ces rez-de-chauſſée ſervent de Magazin au *Cacao* & autres marchandiſes & fruits. Là où les inondations ont lieu, l'eau paſſe & repaſſe au-travers de cette partie inférieure, & ceux qui habitent dans l'étage au-deſſus, ne manquent pas de tenir leurs canots toujours prêts pour pouvoir voguer d'une maiſon à l'autre. Ils ſont ſi adroits dans cet exercice, qu'on voit quelquefois une petite fille ſe mettre ſeule dans une nacelle fort mince & fort légére, où un homme moins habile n'oſeroit mettre le pied, gouverner ce miſérable petit Bâtiment, & traverſer là-deſſus des courans rapides & violens, avec autant de ſang froid que ſi elle étoit dans un Vaiſſeau ſolide: entrepriſe qui embaraſſeroit les plus habiles Marins qui n'y ſeroient point accoutumés.

Les pluyes continuelles de l'Hiver, & le peu de ſolidité de ſes maiſons, obligent à des réparations périodiques; c'eſt-à-dire, qu'il faut racommoder en Eté ce que l'Hiver a gâté, & mettre la maiſon en état de réſiſter à l'Hiver ſuivant. Quant à celle des Pauvres, il faut les rebâtir de-nouveau tous les deux ans, & renouveller les matériaux, excepté les piquets qui ſervent de fondement dont on peut ſe ſervir longtems.

Après avoir parlé des Bâtimens fixes de ce Pays, il eſt juſte que nous parlions des Bâtimens flottans qui y ſont en uſage. Nous omettrons les *Chates* & les Canots, comme étant trop connus; & nous ne parlerons que des *Balzes*, dont le nom fait aſſez connoître la fabrique *, mais non la façon particuliére de leur Gouvernement Nautique, & l'uſage que les *Indiens* en font pour leur Navigation, ſans que ces Peuples groſſiers & ignorans ayent eu d'autre Maître que la néceſſité & l'expérience.

Les *Balzes*, qu'on nomme auſſi *Jangades*, ſont compoſées de 5. 7. ou 9. ſolives d'un bois qui, quoiqu'il ne ſoit connu-là que ſous le nom-même de *Balze*, eſt appellé *Pucro* par les *Indiens* du *Darien*; & qui ſelon toute apparence eſt le même que celui que les *Latins* nommoient *Ferula*, dont *Columelle* parle au *Liv. V.* & *Pline* au *Liv. XIII. Chap.* 22. où il remarque

* *Balza* en *Eſpagnol* ſignifie un *Radeau*.

BALSA oder FAHRZEUG VON GUAYAQUIL mit seinen Verhaeltnissen vorgestellet.

A. Das Vordertheil.
B. Das Hindertheil.
C. Die Laube oder Hütte.
D. Stangen welche statt des Mastes dienen
E. Segelleinen.
F. Schutzhoelzer.
G. Ruder welches zum Schutzholze und Steuerruder dienet.
H. Die Küche.
I. Wasserflaschen.
K. Haupttauen oder die Wand.
L. Der Boden oder das Bedeck.

F. de Bakker Sculp.

marque qu'il y en a de deux ſortes, l'un plus petit, que les *Grecs* nommoient *Nartechia*, & l'autre plus grand, qu'ils appelloient *Nartheæ*. *Nebrya* l'appelle en *Eſpagnol Canna beja*, ou *Canna heja*. *Don George Juan* en a vu à *Malthe*, où il croît naturellement; & il dit qu'il n'y a point de différence entre celui-là & la *Balza* ou *Pucro*, ſinon que la *Canna beja*, que les *Malthois* nomment *Ferula* comme les *Latins*, eſt beaucoup plus petite. Quoi qu'il en ſoit, la *Balza* eſt un bois blanchâtre, mou, & fort léger, tellement qu'un morceau de trois à quatre aunes de long & d'un pied de diamétre peut être levé & tranſporté d'un lieu à un autre par un petit garçon ſans la moindre difficulté? C'eſt avec ce bois que les *Indiens* font leurs *Jangades* ou *Balzes*, comme on peut le voir dans la Planche XI. Au-deſſus eſt une eſpéce de tillac ou de couvert *L*, fait de planchettes de *Cannas* ou Roſeaux; & par-deſſus cela ils mettent un toit *C*, lequel a deux côtés. Au-lieu de vergue, ils attachent la voile à deux perches de Manglier qui ſe rencontrent en haut *D*; & dans les *Balzes* qui ont le mât de trinquet il en eſt de-même.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur le Fleuve que les *Balzes* naviguent; elles vont auſſi en Mer, & même font le trajet juſqu'à *Payta*. Leur grandeur eſt différente, auſſi-bien que leur uſage. Les unes ſont employées pour la pêche; les autres pour trafiquer ſur le Fleuve, tranſportant toute ſorte de marchandiſes, depuis la *Bodega* ou Douane de *Babahoyo* juſqu'à *Guayaquil*, & de-là à *la Puna*, *Salto de Tumbez*, & *Payta*. Il y en a qui ſont très-proprement conſtruites, & qui ſervent à tranſporter les familles à leurs Terres & Maiſons de campagne. On eſt dans ces *Balzes* auſſi commodément que dans une maiſon. On n'y eſt point incommodé du mouvement, & l'on y eſt fort au large, comme on en peut juger par la grandeur du Bâtiment; les *Pucros* dont elles ſont faites ayant 12 à 13 toiſes de long ſur 2 ou 2½ pieds de diamétre dans leur groſſeur, deſorte que les 9 ſolives dont elles ſont compoſées forment une largeur d'environ 20 à 24 pieds, toiſe de *Paris*, qui ſont à peu près 4 de ces toiſes, & reviennent à 8 ou 9 aunes de *Caſtille*. On peut par-là ſe faire une idée des *Balzes* qui n'ont que 7 ſolives ou même moins.

Les ſolives qui compoſent cette eſpéce de Bâtiment, ne ſont jointes que par des liens de *Bejuques*, avec leſquels, & au moyen des piéces ou ſoliveaux en-travers qui croiſent ſur chaque bout, ils ſont amarrés ſi fortement l'un contre l'autre, qu'ils réſiſtent aux plus fortes marées dans les traverſées à la Côte de *Tumbez* & de *Payta*. Ces liens ont l'avantage qu'étant une fois bien noués, ils ne ſe défont jamais, malgré le mouvement conti-

continuel, quoique foible, qu'un tel Bâtiment ne peut manquer d'avoir. Il arrive néanmoins quelquefois que les *Indiens* négligeant de viſiter les *Bejuques* & de les changer avant de partir, quand ils ſont uſés par le tems & le travail, le Bâtiment chargé de marchandiſes, ou d'autres effets, combat quelque tems contre les flots; mais enfin il ſe déjoint, la cargaiſon ſe perd, & les paſſagers périſſent. Quant aux *Indiens* ils ſe tirent mieux d'affaire, & montant ſur la premiere ſolive qu'ils trouvent, cela leur ſuffit pour ſe ſauver, & pour aborder au premier Port. Il arriva une ou deux avantures pareilles pendant que nous étions dans la Province de *Quito:* triſte effet de la négligence & de la confiance barbare des *Indiens*, qui ne prennent aucune meſure pour prévenir de pareils accidens.

La plus groſſe ſolive, ou pour mieux dire la plus groſſe poutre de la *Balze*, avance en ſaillie vers la poupe un peu plus que les autres. C'eſt à celle-là qu'on attache la premiere poutre à droite & à gauche, & les autres ainſi de ſuite. C'eſt la maîtreſſe-piéce du Bâtiment, & c'eſt auſſi pour cela que le nombre des ſolives eſt toujours impair. Les grandes *Balzes* portent ordinairement depuis quatre juſqu'à cinq cens quintaux de marchandiſes, ſans que la proximité de l'eau y cauſe le moindre dommage; car les coups de Mer n'y peuvent entrer, & l'eau qui bat entre les ſolives n'y pénétre point, parce que tout le corps du Bâtiment ſuit le cours & le mouvement de l'eau.

Juſqu'ici nous n'avons parlé que de la fabrique des *Balzes*, & du trafic auquel on les emploie. Mais nous ne devons pas oublier une particularité bien plus extraordinaire: c'eſt que ces Radeaux peuvent voguer & louvoyer quand le vent eſt contraire auſſi-bien qu'aucun Vaiſſeau à quille. Ils courent ſi ſurement le bord qu'on veut leur faire courir, que ſi elles s'écartent de la route, ce n'eſt jamais que de peu. Cela ſe fait par un autre moyen que par le gouvernail. On a des planches de 3 à 4 aunes de long ſur une demie aune de large, qu'ils appellent *Guares*, & qu'ils arrangent verticalement à la poupe & à la proue, entre les ſolives de la *Balze*; ils enfoncent les unes dans l'eau & en retirent un peu les autres, & par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & on ſe maintient à la cape, ſelon qu'on veut maneuvrer. Invention qui juſqu'à-préſent a été inconnue aux Nations les plus éclairées de l'*Europe*, & dont les *Indiens* qui l'ont découverte ne connoiſſent que la maneuvre ou le méchaniſme, ſans que leur eſprit mal-cultivé ait jamais cherché d'en pénétrer la cauſe & les raiſons, ni pu les concevoir. Mais ſi la choſe étoit connue & pratiquée en *Europe*, il n'arriveroit pas tant de nau-

naufrages lamentables, & ceux qui ont péri faute d'une pareille invention auroient du-moins conſervé leur vie. Lorſque la Fregate du Roi la *Génoiſe* fit naufrage à la *Vibora*, pluſieurs perſonnes tâcherent de ſe ſauver par le moyen d'une *Jangade* ou Radeau qu'ils firent à la hâte, & ſur lequel ils s'embarquerent; mais ils ne purent venir à bout de leur deſſein pour s'être livrés aux flots ſans autre gouvernail que celui des courans, & s'être abandonnés au gré des vents. Des exemples ſi tragiques m'ont déterminé à examiner ſur quoi eſt fondée la maniere de gouverner ces Bâtimens & en quoi elle conſiſte, afin que chacun puiſſe s'en ſervir dans l'occaſion; & pour mieux réuſſir dans mon deſſein, je me ſervirai d'un petit Mémoire que *Don George Juan* a compoſé ſur cette matiere.

La détermination, dit-il, dans laquelle ſe meut un Vaiſſeau pouſſé par le vent, eſt une ligne perpendiculaire à la voile, comme le démontrent Mrs. *Renau* dans la *Théorie des Manœuvres* Chap. 2. Art. 1. *Bernoulli* Chap. 1. Art. 4. & *Pitot* Sect. II. Art. 13. Or la réaction étant égale & contraire à l'action, la force que l'eau oppoſe au mouvement du Vaiſſeau doit être comme une ligne perpendiculaire à la voile, laquelle ligne commence ſous le vent & finit au-deſſus; pouſſant avec plus de force un grand corps qu'un petit, en raiſon compoſée de leurs ſuperficies & des quarrés des *Sinus* des angles d'incidence, c'eſt-à-dire, dans la ſuppoſition de l'égalité des viteſſes: d'où il ſuit que toutes les fois qu'on enfonce une *Guare* dans l'eau à la proue du Bâtiment, celui-ci ſera au lof, & ſi on la retire il ſera à dérive. De-même, ſi on enfonce la *Guare* à la poupe dans l'eau, le Bâtiment ſera à dérive, & au-contraire ſi on la retire il ſera au lof. Telle eſt la méthode des *Indiens* pour gouverner leurs *Balzes*; ils augmentent le nombre des *Guares* juſques à quatre, cinq ou ſix pour ſe maintenir ſur le vent: car il eſt évident que plus on en enfonce, plus on augmente la réſiſtance que le Bâtiment trouve à fendre l'eau par le côté, vu que les *Guares* font l'office des Ourſes dont les Mariniers ſe ſervent ſur les petits Bâtimens. La manœuvre de ces *Guares* eſt ſi facile, que dès-qu'on a mis le Bâtiment dans la direction de ſa route, il ſuffit d'en enfoncer ou retirer une ſeule un ou deux pieds quand il eſt néceſſaire, & il ſe maintient par-là dans ſa direction.

Le Fleuve de *Guayaquil* & ſes *Eſtéros* abondent en Poiſſons, comme nous l'avons déjà obſervé. Les *Indiens* & les *Mulâtres*, qui ont leurs habitations ſur ſes bords, s'occupent quelque tems à la pêche, & s'y préparent auſſitôt que l'Eté commence à tirer vers ſa fin: alors ils ont ſemé, & fait la récolte de leurs petites *Chacares*. Ils ne penſent qu'à préparer

leurs *Balzes*, à les viſiter, les réparer, à les couvrir de nouvelles feuilles de *Vijahua*, pour qu'elles puiſſent réſiſter à la pluye. Ils ſe pourvoyent de ſel pour mariner le poiſſon, préparent leur fléches & leurs harpons, & font proviſion de vivres à proportion du tems qu'ils veulent employer à la pêche: ils amaſſent du *Maïz*, des *Platanes*, & quelque peu de *Taſſajo**. Tout étant ainſi diſpoſé ils embarquent leurs Canots dans la *Balze*, de-même que leurs femmes, leurs enfans, & le peu de meuble qu'ils ont chez eux. Ceux qui poſſédent quelques Vaches, ou Chevaux, comme cela eſt aſſez ordinaire, les envoyent dans les Montagnes pour les y faire paſſer l'Hiver; & pour eux ils s'embarquent ſur leur *Balze*, & vont ſe poſter à l'embouchure de quelque *Eſtéro*, où ils croyent qu'il y a beaucoup de poiſſons. Ils y demeurent juſqu'à ce qu'ils ayent fait capture; s'ils voyent qu'il n'y ait rien à faire, ils paſſent à un autre, & leur pêche finie ils s'en retournent chacun chez ſoi. Là ils apportent des feuilles de *Vijahua*, des *Bejuques*, & des Roſeaux ou *Cannas* pour réparer les dommages que leurs maiſons ont ſoufferts. Quand la communication eſt ouverte avec la Province des Montagnes, & que les Troupeaux commencent à deſcendre, ils paſſent avec leur poiſſon juſqu'aux *Bodegas* de *Babahoyo* où ils le vendent, & du produit ils achettent de la *Bayéte* du Pays, du *Tucayo*, & les autres choſes néceſſaires pour ſe vétir eux & leurs familles.

Voici quelle eſt la maniere de pêcher d'un *Indien*. Il ſe poſte à l'embouchure d'un *Eſtéro* avec ſa *Balze* amarrée au bord de l'eau, ſe met dans un de ſes petits Canots avec quelque fléches, ou quelques harpons. Dès-qu'il voit le poiſſon, il le ſuit juſqu'à ce qu'il en ſoit aſſez proche: alors il lui décoche ſa fléche ou ſon harpon, le bleſſe, & le prend dans ſon Canot: la même fléche lui ſert encore pour d'autres poiſſons. Ils ſont ſi adroits dans cet exercice, qu'il eſt bien rare qu'ils manquent leur coup. Si le lieu ou parage eſt abondant, en 3 ou 4 heures le Canot eſt chargé; le Pêcheur retourne à la *Balze* pour y vuider & ſaler ſa pêche.

Quelquefois ils employent à leur pêche une Herbe qu'ils nomment *Barbaſco*, ſur-tout dans les lieux où les *Eſtéros* forment quelque mare ou marais. Ils prennent une bouchée de cette herbe, la mâchent, & l'incorporent enſuite dans de l'apât qu'ils répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, que dès-que le poiſſon en a goûté, il eſt ivre, & ſurnage comme s'il étoit mort; deſorte que le Pêcheur n'a que la peine de le prendre. Tout le fretin qui goûte de cette herbe meurt; mais le gros poiſ-

* *Viande ſechée au vent.*

poiſſon, après un aſſez long intervalle, revient à ſon état naturel, à-moins qu'il n'en ait trop mangé. Il ſemble que le Poiſſon pris de cette maniere devroit être mal-ſain, toutefois l'expérience prouve le contraire; c'eſt pourquoi auſſi on le mange ſans crainte. Outre ces deux manieres de pêcher, ils en ont encore une troiſiéme, qui ſe fait par le moyen d'une eſpéce de ſenne ou filets, qu'ils nomment *Chinchorros;* mais alors ils ſe joignent pluſieurs Pêcheurs enſemble pour faciliter la manœuvre de leurs *Chinchorros.*

Le Poiſſon le plus gros qu'on prenne dans les *Eſtéros*, c'eſt le *Bagre.* Il a une aune ou une aune & demie de long. Il eſt filaſſeux, fade, & mal-ſain, c'eſt pourquoi on ne le mange jamais frais. Le *Robalo* * eſt le plus délicat, & il a en effet très-bon goût; mais comme on ne le trouve que dans les *Eſtéros* éloignés & au-deſſus de *Guayaquil*, on n'en voit point dans cette Ville.

Toutes ces Rivieres & *Eſtéros* auroient une plus grande quantité de Poiſſons, ſi les *Caymans*, ou Lézards comme on les appelle dans ce Pays, n'en détruiſoient pas tant. Le Cayman eſt un animal amphibie, qui vit tantôt dans l'eau & tantôt ſur terre, quoiqu'ordinairement il ne s'écarte guere du bord des Rivieres où il a fixé ſa demeure. La quantité que l'on voit de ces animaux le long des Canaux ou des Rivieres eſt ſi grande, qu'on ne peut les compter. Quand ils ſe ſont raſſaſſiés dans l'eau, ils viennent à terre ſe ſecher au Soleil; ils reſſemblent à quantité de troncs d'arbres à moitié pourris, que l'eau a jettés ſur le rivage. Dès qu'ils ſentent un Bâtiment qui approche, ils ſe jettent à l'eau. Il y en a de ſi monſtrueux, qu'ils ont plus de 5 aunes de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils tiennent la gueule ouverte & reſtent ainſi, juſqu'à ce qu'il s'y ſoit raſſemblé une aſſez grande quantité de mouches & de moſquites; alors ils la ferment pour les avaler: malgré les contes que des Auteurs ont débités ſur cet animal, je ſai par expérience, de-même que toute notre compagnie, qu'il fuit les hommes quand il eſt à terre; & dès-qu'il apperçoit quelqu'un, il ſe jette dans l'eau. Tout ſon corps eſt couvert d'écailles ſi fortes qu'elles réſiſtent aux balles, à-moins qu'on ne l'atteigne à l'aiſſelle, qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

Cet animal naît d'un œuf. Quand la femelle veut pondre, elle vient à terre ſur le bord de la Riviere. Là elle creuſe un grand trou dans le ſable & y dépoſe ſes œufs, qui ſont de la groſſeur d'un œuf médiocre d'Autruche,

* *Loup marin.*

che, & dont la coque eſt blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaiſſe. Elle en pond plus de cent d'une ſeule portée dans l'eſpace d'un ou deux jours. Dès-qu'elle les a mis bas, elle les couvre de ſable, & a l'attention de ſe rouler deſſus pour cacher l'endroit où ils ſont, pouſſant même la précaution juſqu'à ſe vautrer tout autour pour mieux deſorienter les ennemis de ſon eſpéce. Après avoir ainſi pourvu à leur ſureté, elle ſe replonge dans l'eau, & les laiſſe couver auſſi longtems que la Nature lui enſeigne qu'ils doivent couver. Alors elle vient ſuivie du mâle, & écartant le ſable, elle découvre les œufs, en caſſe la coque, & auſſitôt les petits Caymans ſortent ſans autre accident, de maniere que d'une couvée il n'y a preſque pas un œuf de perdu. Dès qu'ils ſont hors de la coque la mere les met ſur ſon dos & ſur les écailles de ſon cou, tâchant de gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade; mais durant ce tems-là les *Gallinazos*, toujours alerte, en enlévent quelques-uns, & le mâle même en mange autant qu'il peut, juſqu'à ce qu'enfin la femelle ait gagné l'eau avec le peu qui lui reſte; mais ceux qui ſe détachent d'elle ou ne nagent pas, elle les dévore; deſorte que d'une ſi nombreuſe couvée à peine en échappe-t-il cinq à ſix.

Les *Gallinazos*, dont nous avons déjà parlé ailleurs dans l'article de *Carthagéne*, ſont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent ſurtout à leurs œufs, & uſent de beaucoup de ruſe pour s'en emparer. Il y a en Eté de ces *Gallinazos* qui ne ſont occupés qu'à obſerver les femelles des Caymans, car c'eſt dans cette Saiſon qu'elles pondent, lorſque les bords des Fleuves ne ſont plus inondés. Les *Gallinazos* ſe mettent en ſentinelle ſur quelque arbre tout près de-là, ſe cachent ſous les feuilles & ſous les branches, pour que la femelle ne puiſſe les appercevoir. Le *Gallinazo* la laiſſe tranquillement pondre ſes œufs, & n'interrompt pas même les précautions qu'elle prend pour les cacher; mais à peine a-t-elle tourné le dos, qu'il fond ſur le nid, & avec ſon bec, ſes ſerres & ſes aîles, il découvre les œufs, & les gobe ſans en laiſſer que les coquilles. Le banquet ſeroit grand pour celui qui a eu la patience d'attendre cette occaſion, ſi une multitude de ſes ſemblables n'accouroit pour l'aider dans cette opération, & ne lui enlevoit une partie du prix de ſon induſtrie & de ſes peines. Je me ſuis ſouvent diverti à voir cette manœuvre des *Gallinazos* durant notre paſſage de *Guayaquil* aux *Bodegas* de *Babahoyo*, & par curioſité je pris quelques-uns de ces œufs. Les perſonnes qui naviguent fréquemment ſur le Fleuve, & particuliérement les Mulâtres, ne font pas difficulté de s'en régaler quand ils ſont frais. Admirons la ſageſſe de la Providence, qui a donné

donné aux Caymans mâles ce panchant à dévorer ces petits animaux dont ils ſont peres, & aux *Gallinazos* ce goût pour les œufs des femelles. Sans cela les eaux du Fleuve, ni toute la plaine, ne ſuffiroient pas pour contenir la quantité de Caymans qui naîtroient de ces nombreuſes pontes; puiſque malgré la déconfiture que les uns & les autres en font, on ne ſauroit s'imaginer combien il en reſte encore.

Les Caymans ſont les plus grands deſtructeurs du poiſſon que le Fleuve produit; ils en font leur pâture ordinaire, & les pêchent avec autant d'artifice que les plus habiles Pêcheurs. En effet ils ſe joignent 8 ou 10 enſemble, & ſe vont placer l'un près de l'autre à l'embouchure d'une Riviere ou d'un *Eſtéro*; par ce moyen il ne ſort aucun poiſſon qui ne devienne leur proye, & cependant il faut que le poiſſon tâche de ſortir, parce que pendant que ces 8 ou 10 Caymans forment ce cordon à l'embouchure de la Riviere ou du Canal, il y en a d'autres qui le chaſſent par en haut. Le Cayman ne peut manger ſous l'eau; c'eſt pourquoi quand il a pris quelque choſe, il éléve la tête au-deſſus de l'eau, & peu à peu il introduit ſa proye dans l'intérieur de ſa gueule, où il la mâche pour l'avaler. Quand ils ont fini leur pêche, ils ſe retirent ſur les bords des Rivieres pour ſe repoſer à terre, ſans être détourné par les ténébres de la nuit.

Quand ces animaux ſont preſſés de la faim, ils viennent à terre, & courent dans les plaines voiſines de quelque Riviere ou Ruiſſeau; les Veaux & les Poulains ne ſont pas à l'abri de leurs pourſuites, & dès-qu'une fois ils ont goûté de leur chair ils en ſont ſi afriandés, qu'ils ne ſe ſoucient plus de poiſſon. Alors ils vont à la chaſſe des Hommes & des Bêtes à la faveur des ténébres. On a vu de triſtes exemples de leur voracité, quand quelque enfant mal-aviſé s'eſt trouvé à ces heures-là hors de la maiſon, ſans en être cependant fort éloigné. Un Cayman eſt venu, a pris l'enfant dans la gueule & l'a emporté dans la Riviere, pour ne point s'expoſer à ceux que les cris de cette petite victime pouvoient faire accourir à ſon ſecours. Leur coutume eſt de porter ces ſortes de proye juſqu'au fond de l'eau; & après les avoir étoufées de les venir manger au-deſſus.

On a des exemples qu'ils en ont uſé de-même à l'égard de quelques Canotiers, qui s'étant imprudemment endormis ſur les planches de leurs Canots, avec une jambe ou un bras hors du Canot, ont paſſé des bras du ſommeil dans ceux de la mort; car ces animaux les ſaiſiſſant les ont tirés dans l'eau & dévorés incontinent. Les Caymans qui ont ainſi goûté une fois de la chair humaine, ſont toujours les plus redoutables. Les perſonnes qui ont leurs habitations dans des lieux où ces animaux ſont en

grand nombre tâchent de les prendre & de les tuer. Pour cet effet ils lui tendent un piége, qu'ils appellent *Caſonéte*: c'eſt une eſpéce d'hameçon, qui conſiſte en un morceau de bois fort & pointu par les deux bouts, lequel eſt enveloppé dans les poûmons de quelque animal. La *Caſonéte* eſt attachée à une forte courroye liée bien ferme à terre. L'hameçon flotte ſur l'eau, & le Cayman qui l'apperçoit le hape, impatient d'avaler la viande qu'il voit devant lui; mais il s'engorge tellement que les pointes du bois lui entrant dans les deux machoires il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Cependant on le tire à terre. Là il devient furieux & attaque les aſſiſtans, qui l'agacent comme un Taureau, & ſe divertiſſent à le voir s'élancer contre l'un & contre l'autre, bien aſſurés que tout le mal qu'il peut faire eſt de renverſer celui qui n'eſt pas aſſez agile pour l'éviter.

Le Cayman reſſemble extrêmement au *Lézard*, ce qui eſt cauſe que dans ce Pays-là on lui donne le nom de *Lézard*. Il y a néanmoins quelque différence entre la tête du *Lézard* & celle du Cayman, comme on le peut voir dans toutes les figures qui le repréſentent. La tête du Cayman eſt fort longue, & ſe termine en pointe, formant un muſeau comme le grouïn d'un Cochon, & c'eſt ce muſeau qu'il tient continuellement hors de l'eau quand il eſt dans une Riviere; d'où l'on peut conclure qu'il a beſoin de reſpirer fréquemment un air groſſier. Ses deux machoires ſont garnies de dents fort ſerrées, très-fortes & terminées en pointe. Quelques-uns leur ont attribué des vertus ſingulieres. Je ne ſaurois dire ſi c'eſt avec raiſon; mais il eſt certain que je n'en ai rien ouï dire dans le Pays, ni aucun de mes compagnons de voyage non plus, quoique nous fuſſions extrêmement ſoigneux de nous inſtruire de tout ce qui les regardoit.

CHAPITRE X.

Du Commerce qui ſe fait par la voye de la Ville & du Fleuve de Guayaquil *entre les Royaumes du* Pérou, *de* Tierra-Firme *& les Côtes de la nouvelle* Eſpagne, *& de celui que le Corrégiment de* Guayaquil *fait de ſes Denrées avec ces Provinces.*

ON peut conſidérer le Commerce de *Guayaquil* ſous deux differens points de vue. L'un ſtable, conſiſtant dans les Denrées & Marchandiſes

diſes de ſon crû ; l'autre paſſager, conſiſtant en Marchandiſes étrangeres, auxquelles *Guayaquil* ſert comme d'échelle pour paſſer dans les Provinces du *Pérou*, de *Tierra-Firme* & de *Guatemala*. C'eſt dans le Port de cette Ville qu'on débarque toutes les Marchandiſes qui ayant fait le trajet par Mer doivent être tranſportées dans les Provinces des Montagnes, & qu'on apporte de ces mêmes Provinces les Marchandiſes de leur crû qui doivent être tranſportées par Mer dans les différens Ports des Côtes voiſines. Ces deux Commerces étant de différente nature, je traiterai d'abord du premier, & enſuite du ſecond.

Le *Cacao*, qu'on doit regarder comme la principale Denrée du Terroir de *Guayaquil*, eſt embarqué pour *Panama*, ou pour les Ports de *Sonſonate Realejo*, & autres Ports de la nouvelle *Eſpagne*, ou enfin pour ceux du *Pérou*, où le débit eſt néanmoins médiocre. Il eſt aſſez remarquable que dans cette Ville & ſa Juriſdiction, où le *Cacao* abonde le plus, il s'en conſume le moins.

Le Bois, que nous pouvons mettre pour ſecond article, ſe tranſporte & ſe débite au Port de *Callao*, quelquefois auſſi dans ceux qui ſont entre celui-là & *Guayaquil*. Il n'en coute aux habitans de cette Ville que de le faire couper & conduire par le plus proche *Eſtéro*, ou Riviere juſqu'à *Guayaquil*, ou à *la Puna*. Les Bâtimens légers qui ne tirent pas beaucoup d'eau viennent juſques-là, & c'eſt dans l'un ou l'autre de ces deux Ports qu'on charge ce bois tout coupé. Les Navires qui n'y ſont entrés que pour ſe caréner, en font grande proviſion & le vont trafiquer ; & les Vaiſſeaux qui ſortant des Chantiers ne ſont pas deſtinés à des voyages d'un grand avantage, ſont employés à charger de ce bois & à le transporter où l'on en a beſoin ; par-là les uns ſe dédommagent des fraix de la caréne, & font même des profits, & les autres rendent en partie ce que leur fabrique a pu couter.

Si les deux articles précédens ſont conſidérables, celui du Sel ne l'eſt pas moins, quoiqu'il n'ait d'autre débouché que les Bourgs & Villages intérieurs de la Province de *Quito*. Ajoûtez à tout cela le Coton, le Riz, le Poiſſon ſalé & ſec.

Enfin toute cette Juriſdiction de *Guayaquil* fait un grand Commerce avec les Pays des Montagnes en Bœufs, Vaches, Mules, Mulets, que ſes vaſtes Campagnes nouriſſent en grande quantité.

Il y a encore d'autres articles moins importans, qui n'entrent point en ligne de compte, comme le Tabac, la Cire, le *Mani*, l'*Aji*, & la Laine de *Ceiba*, & autres ſemblables, qui pris à part ne méritent pas tant d'atten-

d'attention, mais qui tous enſemble font un objet non moins conſidérable qu'un des articles ci-deſſus.

La Laine de *Ceibo* eſt ainſi appellée du nom de l'Arbre qui la produit. Cet arbre eſt fort haut & fort touffu. Le tronc en eſt droit & fort peu inégal; les feuilles en ſont médiocres & rondes. Il pouſſe parmi ſes feuilles une petite fleur, dans laquelle ſe forme un bouton ou eſpéce de cocon qui croît de la longueur d'un pouce & demi ou deux, ſur environ un pouce de diamétre. C'eſt dans ce bouton ou cocon qu'eſt renfermée la laine en queſtion. Dès que le cocon eſt mûr & ſec il s'ouvre, & laiſſe voir la laine qu'il contient, laquelle reſſemble à un flocon de coton, & eſt un peu rouge. Cette laine eſt beaucoup plus douce & plus fine que le Coton; la mouſſe ou filaſſe dont elle eſt compoſée plus menue & plus déliée, d'où vient que les naturels du Pays croyent communément qu'on ne peut la filer: mais pour moi je ſuis perſuadé que cela vient de ce qu'on n'a pas encore trouvé le véritable moyen de la rendre filable; & ſi jamais on y parvient, je crois qu'on pourra lui donner le nom de *Soye de Ceibo*, à-cauſe de ſa grande fineſſe, plutôt que celui de *Laine*. Le ſeul uſage qu'on en ait fait juſqu'ici a été d'en remplir des matelas, à quoi elle eſt plus propre que tout autre choſe, tant à-cauſe de ſa molleſſe naturelle, que par la facilité qu'elle a étant miſe au Soleil de ſe lever & gonfler juſqu'à rendre la toile du matelas tendue comme un tambour, ſans qu'elle diminue pour être tranſportée enſuite à l'ombre, à-moins qu'on ne l'expoſe à l'humidité qui eſt la qualité contraire qui la comprime. On prétend dans le Pays que cette laine eſt extrêmement froide, c'eſt ce qui fait que l'uſage n'en eſt pas auſſi général qu'il pourroit l'être. J'ai pourtant connu diverſes perſonnes qui ont couché toute leur vie ſur des matelas faits de cette laine, ſans s'en être jamais trouvé mal.

En échange des Marchandiſes que la Juriſdiction de *Guayaquil* envoye dans les Provinces les plus éloignées, elle reçoit du *Pérou* pour ſa propre conſommation des Vins, des Eaux-de-vie, de l'Huile, des Fruits ſecs; & de la Province de *Quito*, elle reçoit des *Bayétes* qu'on y fabrique, des *Tucuyos*, des Farines, des *Papas*, du Lard, des Jambons, des Fromages, & autres ſemblables Marchandiſes. Elle tire de la Juriſdiction de *Panama* les Marchandiſes qu'on apporte d'*Europe* aux Foires d'*Amérique*; & de celle de la *Nouvelle Eſpagne*, le Fer qu'on y tire des Mines, lequel n'eſt pas à-la-vérité ſi bon que celui d'*Europe*, étant fort aigre & caſſant; mais on ne laiſſe pas de l'employer dans les ouvrages où cette mauvaiſe qualité n'eſt point un obſtacle; dans la fabrique des Vaiſſeaux que l'on

l'on conſtruit dans les Chantiers de cette Ville, ce fer eſt de peu d'uſage; en revanche on apporte de cette Côte de la Poix & du Goudron pour ces Vaiſſeaux & pour ceux que l'on caréne à *Guayaquil*. On tire de la même Côte, ou du *Pérou*, des Cordages de Chanvre: il eſt vrai que les Propriétaires des Vaiſſeaux font venir cette derniere marchandiſe, ainſi que le Fer d'*Europe*, pour leur compte, & que les habitans de cette Ville n'en font pas commerce.

Le Commerce paſſager n'eſt pas moins conſidérable que le précédent. Il conſiſte dans la correſpondance qu'il y a entre le Royaume de *Quito* & celui de *Lima*, & dans l'échange réciproque que ces deux Contrées font des Denrées de leur crû & des Marchandiſes de leurs Fabriques. *Lima* fournit des Vins & des Huiles, & *Quito* des *Draps*, des *Bayétes*, des *Tucuyos*, des *Serges*, des *Chapeaux*, des *Bas*, & divers autres Ouvrages de *Laine* pour la parfaite teinture desquels on ne peut guere ſe paſſer d'Indigo, dont le Pays de *Quito* manque: les Marchands de *Guayaquil* le tirent des Côtes de la nouvelle *Eſpagne*, pour en fournir toutes les Fabriques des Montagnes & de la Province de *Quito*.

C'eſt principalement en Eté que ces Commerces fleuriſſent, parce que c'eſt alors que les Marchandiſes que produiſent les Montagnes peuvent deſcendre, & qu'on peut tranſporter dans ce Pays de Montagnes les Marchandiſes de *Guayaquil*, & celles des autres Ports ou Côtes, qui doivent paſſer par-là: cependant il y a toujours des Bâtimens dans la Riviere de *Guayaquil* pour y charger les Marchandiſes du crû de cette Juriſdiction, qu'on peut tranſporter par Mer en tout tems. Ce Commerce continuel de la Ville de *Guayaquil* pouvoit ſeul l'empêcher d'être anéantie après les ſaccagemens des Pirates & les incendies qu'elle a ſoufferts tant de fois; c'eſt auſſi uniquement par les avantages du Négoce qu'elle s'eſt relevée avec éclat de ſes infortunes paſſées, & qu'elle eſt aujourd'hui dans un état auſſi floriſſant que ſi elle avoit toujours proſpéré depuis ſa fondation, & autant que le permettent la qualité du terrain où elle eſt ſituée, le climat, & les incommodités auxquelles elle eſt ſujette en Hiver, ainſi que nous l'avons déjà obſervé.

LIVRE CINQUIEME.

Comprenant notre Voyage depuis *Guayaquil* juſqu'à la Ville de *Quito*: meſure de la Méridienne dans la Province de ce nom: difficultés à faire les ſtations dans les points qui formoient les triangles: deſcription de la Ville de *Quito*.

CHAPITRE I.

Paſſage de Guayaquil *au* Caracol *où ſe fait le débarquement en Hiver. Voyage du* Caracol *à* Quito.

AUSSITÔT que nous eûmes avis que les montures que le Corrégidor de *Guaranda* devoit nous envoyer pour nous tranſporter, étoient en route pour le *Caracol*, nous nous diſpoſâmes au départ, & nous nous embarquâmes ſur le Fleuve le 3. *Mai* 1736, dans une grande *Chata*. Après bien des retardemens cauſés par le courant de l'eau, bien des incommodités & des accidens, nous arrivâmes le 11. du même mois au Bourg du *Caracol*, où nous débarquâmes.

Il ſeroit difficile de donner une idée exacte de ce que nous ſoufrîmes de la part des *Moſquites* pendant notre navigation ſur ce Fleuve; ni la précaution que nous avions eue de mettre des guêtres, ni les *Toldos* ou *Moſquiteres* ne purent nous garantir de ce cruel martyre. Pendant le jour nous étions dans un mouvement continuel, & la nuit nous ſouffrions des douleurs inſupportables. Les gants à-la-vérité nous garantiſſoient les mains; mais le viſage reſtoit expoſé, & l'habit n'empêchoit pas que le reſte du corps ne fût tourmenté; les aiguillons pénétroient au-travers du drap, piquoient la chair, & y cauſoient un feu & une demangeaiſon horrible. La plus cruelle de toutes les nuits que nous paſſâmes ſur ce Fleuve, fut celle où nous fîmes alte dans une maiſon fort grande & d'aſſez bonne apparence pour le Pays, mais inhabitée. A-peine nous étions-nous emparés de cette ſolitude, que nous y fûmes aſſaillis d'une quantité prodigieuſe de *Moſquites*, qui loin de nous laiſſer dormir, ne nous permirent pas même d'être un moment en repos. Ceux de nous qui s'étoient couchés dans leurs *Toldos*, croyant être à couvert de ces cruels inſectes, ſe trouverent dans l'inſtant même attaqués de tous côtés, & réduits à ſe lever pour être moins incommodés: ceux qui étoient dans la maiſon en

for-

ſortoient pour ſe délivrer de cette horrible engeance, aimant mieux s'expoſer au danger incertain d'être mordu par quelque Serpent, que de ſe livrer à un ſupplice aſſuré. Ils gagnoient les champs pour y prendre quelque repos; mais bientôt ils ſentoient qu'ils s'étoient abuſés, & qu'il étoit difficile de décider en quel lieu on étoit le plus perſécuté dans le *Toldo*, ou hors du *Toldo*, ou dans les Champs. D'un côté la grande fumée que nous faiſions en brulant divers arbres nous étoufoit, & de l'autre ces diaboliques inſectes ne diminuoient point pour cela, mais au-contraire ſembloient s'acroître à tout moment. Quand le jour fut venu, nous apperçûmes les effets des cruelles careſſes de ces abominables camarades de chambrées: nos viſages enflés, nos mains enflammées & pleines d'ampoules, faiſoient aſſez juger dans quel état étoit le reſte du corps. La nuit ſuivante nous allâmes gîter dans une maiſon habitée, où les *Moſquites* ne marquoient pas, bien-qu'en moindre quantité que dans la précédente. Nous racontâmes notre avanture à notre hôte, qui nous dit gravement que la maiſon dont nous parlions, avoit été abandonnée parce qu'une âme y faiſoit ſon purgatoire; à quoi l'un de la compagnie repliqua ſur le champ, qu'*il étoit bien plus naturel qu'on l'eût abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire des vivans.*

Les Mules étant arrivées au *Caracol* nous nous mîmes en chemin le 14 *Mai* 1736, & après avoir marché quatre lieues par des *Savanes*, des Bois de Planes & de Cacaotiers, nous arrivâmes ſur les *Plages* de la Riviere d'*Ojibar*, que nous côtoyâmes & traverſâmes à gué neuf fois, non ſans quelque péril, à-cauſe de ſa grande rapidité, des rochers dont elle eſt ſemée, de ſa profondeur & de ſa largeur. A $3\frac{1}{2}$ du ſoir nous fîmes alte dans une maiſon près de la Riviere, dans un Lieu nommé le *Port des Moſquites*.

Tout le chemin depuis le *Caracol* juſqu'aux *Plages* ou *Berges* d'*Ojibar* eſt ſi marécageux, que nous marchions continuellement ou par une ravine, ou par un bourbier, où nos mules entroient juſqu'au poitrail; mais quand nous eûmes paſſé les *Plages* ou *Berges*, le chemin devint plus ferme & moins incommode.

Le nom du Lieu & de la Maiſon où nous paſſâmes la nuit, donne aſſez à entendre ce que c'étoit. La maiſon étoit auſſi inhabitée que celle que nous avions rencontrée ſur le Fleuve de *Guayaquil*, & elle étoit auſſi devenue le ſejour de *Moſquites* de toute eſpéce; deſorte que ſi la nuit que nous paſſâmes dans celle-là fut fâcheuſe, celle que nous paſſâmes dans celle-ci ne lui en devoit rien: en effet ces maudits inſectes nous firent une ſi cruelle guerre, que quelques-uns de nous prirent le parti de s'aller

jetter dans la Riviere & de ſe tenir dans l'eau, eſpérant d'être par-là délivrés de cette engeance; mais leurs viſages, la ſeule partie du corps qu'ils ne pouvoient plonger dans l'eau, en furent bientôt ſi couverts, qu'il falut renoncer à cet expédient & laiſſer partager le martyre à toutes les autres parties du corps.

Le 15. nous continuâmes notre route par une Montagne couverte d'arbres épais, au ſortir de laquelle nous arrivâmes encore aux *Plages*, & paſſâmes la Riviere à gué quatre autres fois, avec non moins de danger que les précédentes: ſur les cinq heures du ſoir nous fîmes alte au bord de la Riviere dans un endroit nommé *Caluma*, qui dans notre Langue ſignifie *Poſte des Indiens*. Il n'y avoit dans cet endroit aucune maiſon pour nous loger, & nous n'en avions point rencontré de toute cette journée; mais les *Indiens* voituriers & autres qui nous accompagnoient, entrerent dans la Montagne, couperent des pieux & des feuilles de *Vijahua*, & nous bâtirent de ces matériaux des cabanes qui nous mirent tous à couvert de la pluye. Ces cabanes furent faites en moins d'une heure, aſſez grandes & ſi bien couvertes que la pluye n'y put pénétrer. En quoi il faut admirer la Providence, qui produit ces matériaux dans ces Déſerts.

Le chemin de ce jour-là dans les Montagnes fut très-incommode, à-cauſe de la quantité d'arbres qui ſe touchent preſque, deſorte que nous étions expoſés à nous bleſſer à chaque inſtant en paſſant; & malgré la plus grande attention, nous ne laiſſions pas de nous meurtrir les genoux & les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches. Quelquefois les Mules & les Cavaliers s'embaraſſoient dans les *Béjuques* qui traverſoient d'un arbre à l'autre, & alors ou ils tomboient rudement, ou ils ne pouvoient ſe débaraſſer ſi on ne les ſecouroit.

Le 16. à ſix heures du matin le Thermométre marquoit à *Caluma* 1016, deſorte que nous commençâmes à reſpirer un air plus frais. A $8\frac{1}{2}$ heures du matin nous nous remîmes en chemin, & à midi nous paſſâmes par un lieu nommé en *Indien Mama Rumi*, c'eſt-à-dire en *Eſpagnol Madre de Piedra* *. C'eſt la plus belle caſcade qu'on puiſſe imaginer. Le Rocher d'où l'eau ſe précipite a au-moins 50 toiſes de haut, qui font $116\frac{1}{2}$ aunes de *Caſtille*. Il eſt taillé à pic, & bordé à droite & à gauche d'arbres extrêmement hauts & touffus. La blancheur de l'eau éblouit la vue, & rien n'égale la clarté & le criſtal des ondes dont elle forme la nape de ſa chute.

* Mot à mot *Mere de Roche*; mais il faut obſerver que le mot *Eſpagnol Madre* ſe prend auſſi pour le lit, le canal où coule une Riviere. N. D. T.

te. Elle vient ſe repoſer dans un fond de roche, d'où elle ſort pour continuer ſon cours dans un lit un peu incliné ſur lequel paſſe le Chemin Royal. Cette caſcade ou cataracte eſt nommée par les *Indiens* *Paccha* & par les *Eſpagnols* du Pays *Chorréra*. Nous continuâmes notre chemin, & après avoir repaſſé la Riviere encore deux fois ſur des ponts non moins dangereux que les gués, nous arrivâmes à deux heures après midi à un endroit nommé *Tarigagua*, où nous terminâmes notre journée, & trouvâmes une maiſon de bois, & de *Vijahua*, aſſez grande, conſtruite expreſſément pour nous loger, & nous délaſſer de la fatigue du chemin de ce jour, non moins incommode que les précédens. D'un côté il n'offroit que des precipices affreux, & de l'autre il étoit ſi étroit que les montures & les Cavaliers ne pouvoient preſque point paſſer, & encore moins éviter de heurter tantôt à un arbre, tantôt à l'autre, & quelquefois contre le roc, deſorte qu'en arrivant au gîte nous étions tous fort meurtris.

Je viens de dire que les Ponts n'étoient pas moins dangereux que les gués. En effet, comme ils ſont de bois & fort longs, ils branlent quand on les paſſe; d'ailleurs ils ont à-peine trois pieds de large, ſans gardefous ni parapets ſur les bords, deſorte que ſi une monture vient à broncher elle tombe infailliblement dans l'eau & périt avec ſa charge, comme on nous dit que cela arrivoit fréquemment. On fabrique ces ponts tous les Hivers pour s'en ſervir à paſſer alors la Riviere, car en Eté elle eſt guéable, & on n'a que faire de pont. Ils ſont ſi peu ſolides, qu'il faut tous les ans en faire de neufs. L'eau de la pluye les gâte & les pourrit tellement dans cet eſpace de tems, qu'ils deviennent tout-à-fait inutiles.

Quand une perſonne de marque, comme Préſident, Evêque, Auditeur & autres ſemblables, doit paſſer du *Caracol* ou de *Bababoyo* à *Guaranda*, c'eſt le Corrégidor du même *Guaranda* qui a ſoin d'envoyer des *Indiens* pour fabriquer des *Rancheries*, ou *Baraques*, aux lieux où ils doivent ſe repoſer ſur la route, comme à *Tarigagua* & autres endroits. Après leur paſſage, ces *Baraques* reſtent ſur pied & ſervent aux Voyageurs, juſqu'à ce que faute d'entretien & de réparation, elles tombent & ſoient détruites; & alors les Voyageurs ſont réduits à n'avoir pour tout gîte que les *Chozas*, ou Hutes que leurs *Indiens* Voituriers ou Guides leur bâtiſſent à la hâte.

Le 17 à ſix heures du matin le Thermométre marquoit à *Tarigagua* 1014½, & ce degré nous paroiſſoit un peu frais à nous qui étions accoutumés à des Climats très-chauds. Il eſt remarquable que dans cet endroit, on voit quelquefois deux températures tout oppoſées à la même heure. Cela

arrive quand deux perſonnes, dont l'une vient des Montagnes & l'autre de *Guayaquil*, ſe rencontrent ici enſemble; le premier trouve dès-lors le Climat ſi chaud qu'il ne peut ſouffrir qu'un habit fort léger, & l'autre trouve au-contraire que le froid y eſt ſi ſenſible qu'il s'affuble de ſes plus gros habits. Celui-là trouve l'eau de la Riviere ſi chaude, qu'il commence à s'y baigner, & celui-ci la trouve ſi froide qu'il évite d'y tremper la main. La même choſe s'obſerve dans une ſeule & même perſonne, qui dans la même ſaiſon de l'année fera le voyage de *Guayaquil* aux Montagnes, & des Montagnes à *Guayaquil*. Une différence ſi frappante ne vient que du changement naturel, dont on doit s'appercevoir, en quittant un Climat auquel on étoit accoutumé, & paſſant à un autre qui lui eſt oppoſé: ainſi deux perſonnes accoutumées, l'une au Climat froid des Montagnes, l'autre au Climat chaud de *Guayaquil*, doivent ſentir une différence égale, l'un par un excès de chaleur, l'autre par un excès de froid, en arrivant dans un lieu mitoyen comme *Tarigagua:* ce qui prouve cette fameuſe opinion, que les ſenſations ſont ſujettes à autant d'altérations apparentes, qu'il y a de diverſité dans les ſens de ceux que les objets affectent. En effet, ſelon la différente diſpoſition des ſens l'impreſſion des objets eſt différente, & les organes ſont diverſement affectés, parce qu'ils ſe trouvent diverſement diſpoſés. A 9¼ du matin nous commençâmes à marcher par la Montagne de *Saint Antoine*, qui commence à *Tarigagua*, & à une heure après midi nous arrivâmes à un endroit appellé en *Indien Guamac* & en *Eſpagnol Cruz de Canna* *. C'eſt un petit eſpace de plaine un peu en pente, qui faiſoit, à ce qu'on nous dit, le milieu de la montée. Nous fûmes contraints de reſter-là, n'en pouvant plus de la fatigue du chemin.

Il n'eſt pas aiſé de repréſenter au juſte l'âpreté du défilé qu'il faut traverſer depuis *Tarigagua* pour paſſer la Montagne de *Saint Antoine*. Tout ce que nous avions eu de mauvais chemin juſques-là, n'étoit que bagatelle au prix de celui-ci. Qu'on ſe figure une montée preſque à plomb, & une deſcente ſi rude que les mules ont toutes les peines du monde de s'y tenir debout. En quelques endroits le chemin eſt ſi étroit qu'il ne peut preſque pas contenir une monture, & en d'autres il eſt ſi bordé de précipices qu'à chaque pas on craint de tomber & de périr dans ces rochers. Ces chemins, qu'on pourroit plutôt nommer de petits ſentiers, ſont remplis dans toute leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous profonds de ¾ d'aune & quelquefois davantage, où les mules mettent leurs pieds

* *Croix de roſeaux.*

pieds de devant & de derriere ; quelquefois elles traînent par-deſſus le ventre & les pieds des Cavaliers ; de maniere que ces trous ſont des eſpéces d'eſcaliers ſans leſquels les chemins ne ſeroient pas praticables. Mais en revanche ſi la monture met le pied entre deux de ces trous, ou ne le place pas bien dedans, elle tombe, & le Cavalier court plus ou moins de danger, ſelon le lieu & le côté par où il tombe. Quelqu'un dira, pourquoi ne pas aller à pied dans de pareils chemins? Cela ſeroit bon s'il étoit aiſé de poſer toujours les pieds fermes ſur les éminences qui ſont entre les trous; car ſi l'on vient à gliſſer, il faut malgré qu'on en ait s'enfoncer dans le trou même, c'eſt-à-dire dans la boue juſqu'à la ceinture; car tous ces trous en ſont remplis, & ſouvent même comblés.

Ces trous ſont appellés *Camellons* par les gens du Pays. Ils rendent cette route périlleuſe & extrêmement incommode. Ce ſont autant de trebuchets pour les pauvres mules. Cependant, qui le croiroit? les paſſages où il n'y a pas de pareils trous ſont encore plus dangereux: la raiſon en eſt, que ces Berges étant extrêmement eſcarpées & gliſſantes, vu la nature du terrain qui eſt de craye continuellement détrempée par la pluye, il ne ſeroit pas poſſible aux bêtes de charge d'y marcher, ſi les Voituriers *Indiens* n'alloient devant les mules pour préparer le chemin, afin qu'elles puiſſent avancer avec ſureté. Pour cet effet ils portent chacun un petit hoyau, avec quoi ils ouvrent de petits foſſés ou rigoles, à la diſtance d'un pas l'un de l'autre, au moyen de quoi les mules affermiſſent leurs pieds & ſurmontent l'âpreté du terrain. Ce travail ſe renouvelle toutes les fois qu'il paſſe une autre troupe de mules, parce que dans l'eſpace d'une nuit la pluye défait ce que les Muletiers du jour précédent avoient fait. On ſe conſoleroit encore de l'incommodité qu'il y a d'avoir toujours des gens pour préparer ainſi les chemins, des meurtriſſures que l'on reçoit fréquemment, & du desagrément de ſe voir croté depuis les pieds juſqu'à la tête, & mouillés juſqu'à la peau, ſi on n'avoit ſous ſes yeux des précipices & des abîmes qui font treſſaillir d'horreur; car on peut dire, ſans outrer le tableau, que ce ſont des paſſages où le plus brave ne ſauroit marcher ſans friſſonner de crainte, un ſpectacle qui fait frémir le plus déterminé, particulierement ſi l'on vient à faire réflexion ſur la proximité du danger, & le peu de diſtance qu'il y a de la foibleſſe des animaux auxquels on confie un bien auſſi précieux que la vie, & les précipices qui ſemblent n'être-là que pour vous engloutir.

La maniere de deſcendre de ces lieux élevés ne doit pas cauſer moins de trouble, que celle dont nous venons de parler. Pour bien entendre cela,

la, il faut conſidérer que dans les paſſages des Montagnes dont la pente eſt trop roide, les pluyes détruiſent les *Camellons*, elles font couler la terre & emportent ces petites foſſes. D'un côté on a pour l'ordinaire des côteaux eſcarpés, & de l'autre des abîmes dont la vue ſeule glace les veines; & comme tout cela ſuit la même direction que les Montagnes, & les mêmes irrégularités, il faut néceſſairement que le chemin s'y conforme, deſorte qu'au-lieu d'aller droit, il fait deux ou trois zig-zags dans l'eſpace de 250 ou 300 aunes ou un peu plus. C'eſt dans ces zig-zags que les *Camellons* ne peuvent ſubſiſter. Pour deſcendre de ces hauteurs les mules mêmes ſe préparent de cette ſorte. Dès-qu'elles ſont parvenues au-lieu où commence la deſcente, elles s'arrêtent & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu ſur une ligne égale, comme pour ſe cramponner. Elles joignent de-même leurs pieds de derriere, les avançant auſſi un peu en avant comme ſi elles vouloient s'accroupir. S'étant ainſi arrangées, elles commencent à aller quelques pas, comme pour éprouver le chemin, après quoi, ſans changer de poſture, elles ſe laiſſent couler en bas avec tant de viteſſe qu'on diroit que le vent les emporte. Pendant ce tems-là le Cavalier n'a autre choſe à faire qu'à ſe tenir ferme ſans remuer, parce qu'un mouvement fait mal-à-propos ſuffiroit pour faire perdre l'équilibre à la mule, & les précipiter tous les deux: d'ailleurs ſi elle s'écartoit tant ſoit peu de ce ſentier étroit, elle ſe perdroit dans quelque abîme. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt l'adreſſe de ces animaux, qui dans un mouvement ſi rapide où il ſemble qu'ils ne peuvent ſe gouverner, ſuivent les differens tours du chemin, comme s'ils l'avoient reconnu auparavant & qu'ils l'euſſent exactement meſuré, afin de ſe précautionner contre les irrégularités qui pourroient les en écarter. Si tout cela n'étoit ainſi, il ſeroit impoſſible de paſſer par de ſemblables routes, où les brutes ſont obligées de ſervir de guides aux hommes.

Mais quoique ces mules à force de faire ce voyage ſoient accoutumées à ce dangereux manége, leur état de brutes, ni la coutume, n'empêchent pas qu'elles ne faſſent paroître, avant d'entrer dans cette carriere, une eſpéce de crainte, ou de ſaiſiſſement; car dès-qu'elles arrivent au lieu où commence une pareille gliſſoire, elles s'arrêtent ſans qu'on ait beſoin de tirer la bride pour les en avertir: & ſi par mégarde on leur donne de l'éperon, elles ne ſe hâtent pas davantage, & ne bougent point de la place, qu'elles n'ayent pris leurs précautions. De-même en s'arrêtant à l'entrée d'une de ces gliſſoires, elles font paroître l'altération qu'elles ſouffrent; car elles commencent d'abord à trembler, & l'on remarque en elles une

eſpéce

eſpéce de raiſonnement; car examinant le chemin auſſi loin qne leur vue peut s'étendre, elles ſemblent vouloir éviter le danger qu'elles annoncent en s'ébrouant fortement, & épouvantant le Cavalier, qui, quand il n'eſt pas accoutumé à ces ſortes de cas, n'eſt pas peu étonné & allarmé de ces preſſentimens. Alors les *Indiens*, prenant les devans, ſe poſtent tout le long du paſſage, grimpant ſur quelque roc qui avance en ſaillie, s'accrochant & ſe cramponnant à quelques racines d'arbres qui paroiſſent à découvert dans ces lieux-là. Ils animent les Mules par leurs cris, & ces animaux encouragés par ce bruit ſe déterminent à courir le riſque de la deſcente, & ſe laiſſent aller tout le long de la gliſſoire. Outre la pente eſcarpée de ces Berges ſi droites qu'on ne peut y mettre les pieds ſans tomber, la nature du terrain & du climat contribue à rendre la gliſſade plus violente. En effet, comme je l'ai déjà remarqué, ce terrain eſt une craye graſſe, dont la ſuperficie, continuellement délayée par la pluye qui ne ceſſe ni nuit ni jour, reſſemble à du ſavon détrempé, & fait préciſément le même effet.

Il y a des endroits où en deſcendant ces gliſſoires, on ne court pas risque de tomber dans des précipices; mais le chemin y eſt ſi reſſerré, ſi profond, ſes côtés ſi hauts & ſi perpendiculaires, que le péril y eſt peut-être plus grand que dans les autres. Les montures ont ſi peu de place pour arrranger leurs pieds, & ces ſentiers ſont ſi étroits qu'à-peine ils peuvent contenir la Mule & le Cavalier, deſorte que ſi celle-là tombe, il eſt tout ſimple qu'elle foule celui-ci; & dans un lieu où l'on n'a pas la liberté de ſe mouvoir, il eſt aſſez ordinaire qu'on ſe caſſe quelque bras ou jambe, ou même qu'on perde la vie. C'eſt une choſe admirable que de conſidérer ces Mules, quand après avoir ſurmonté leur premiere frayeur, elles ſe livrent au mouvement impétueux qui les fait gliſſer en-bas; avec quelle adreſſe elles roidiſſent leurs jambes de devant ſur une ligne égale, pour garder l'équilibre & ne pas tomber de côté; & comme elles ſe préparent elles-memes à une diſtance raiſonnable, avant de donner à leur corps cette inclinaiſon inſenſible qui eſt néceſſaire pour paſſer heureuſement les détours du chemin. Certainement les hommes ne ſauroient témoigner plus de prudence. Quand une Mule a paſſé pluſieurs fois par ces ſortes d'épreuves, & qu'elle y eſt bien exercée, elle acquiert une certaine reputation dans le Pays, & mérite bien qu'on faſſe cas de ſon expérience.

A l'entrée de l'Hiver & au commencement de l'Eté ces voyages ſont plus périlleux & plus incommodes que dans toute autre Saiſon; car alors

la pluye forme des torrens épouvantables, qui en quelques endroits font diſparoître les chemins, & en quelques autres les ruïnent tellement qu'il n'eſt pas poſſible d'y paſſer, à-moins qu'on n'ait la précaution d'envoyer auparavant des *Indiens* pour les raccommoder; mais nonobſtant les réparations qu'ils y font à la hâte, ces chemins reſtent tels que quand cette Nation les croit paſſables, on peut compter qu'ils effrayent encore les *Européens*.

Le peu de ſoin qu'on a d'entretenir ces chemins, qui paſſent le plus ſouvent par des Montagnes & des Rochers, en augmente l'incommodité naturelle. Si un arbre eſt déraciné & tombé au-travers du chemin, bouchant entiérement le paſſage, il ne faut pas croire qu'on ſe mette en peine de l'en ôter: & quoique tous ceux qui paſſent n'ayent pas peu de peine à ſurmonter cet embarras, il n'y a perſonne qui ait la complaiſance de couper l'arbre pour débaraſſer le chemin à ceux qui viennent après. Ces arbres ſont quelquefois ſi gros, qu'il y a des troncs qui ont au-delà d'une aune & demie de diamétre. Quand leur volume eſt tel ou à peu près, les *Indiens* en diminuent à coups de hache une partie, ſelon qu'ils le jugent néceſſaire, & ils aident enſuite les Mules à ſauter par-deſſus le reſte du tronc: pour cet effet ils déchargent ces animaux, & à force de travail ils leur font ſurmonter cet obſtacle, non ſans perte de beaucoup de tems & autres dommages. Après tous ces efforts ils laiſſent l'arbre dans la même ſituation où ils l'ont trouvé, & ceux qui viennent après eux tiennent la même conduite, laiſſant toujours aux autres le ſoin de s'aider de la même maniere; l'arbre reſte ainſi juſqu'à ce que le tems l'ait pourri, & alors le chemin redevient libre. Au-reſte il ne faut pas croire que ce ne ſont que les chemins qui conduiſent de *Guayaquil* aux Montagnes, dont on a ſi peu de ſoin: cette négligence eſt générale dans cette Contrée, tout chemin qui eſt dans une Montagne eſt auſſi mauvais.

Le 18 à 6 heures du matin, le Thermométre marquoit à *Cruz de Cannas* 1010. Nous recommençâmes à marcher par un chemin pareil à celui du jour précédent, & arrivâmes à un endroit appellé en Langue du Pays *Pucara:* c'eſt-là que finit la Berge de la Riviere. Le mot *Pucara* répond au mot *Porte*, ou *Paſſage étroit de Montagne*. Il ſignifie encore plus proprement une *Fortereſſe*, un *Lieu fortifié;* & peut-être ceux qui ont donné ce nom au paſſage en queſtion, ont-ils voulu marquer qu'ils le regardoient comme une Fortereſſe naturelle, défendue par ſa ſituation. Delà nous recommençâmes à cheminer, deſcendant inſenſiblement vers le côté qui regarde la Province de *Chimbo*, par un chemin ſemblable aux précédens. Le Corrégidor

gidor de *Guaranda* ou *Chimbo* vint au-devant de nous, accompagné de l'Alcalde Provincial & des principales perſonnes de ſon Bourg, & nous joignit à demie lieue environ de ſa réſidence. Il nous fit beaucoup d'amitiés, & à quelques pas de-là nous rencontrâmes le Curé du meme Bourg, Religieux Dominicain, accompagné de quelques-uns de ſes Confreres & de pluſieurs habitans qui venoient auſſi nous complimenter ſur notre heureuſe arrivée. Ils étoient ſuivis d'un gros de *Cholos*, c'eſt-à-dire, de jeunes Garçons *Indiens*, à pied, qui vouloient pareillement nous marquer en leur maniere la joye que leur donnoit notre arrivée.

Ces *Cholos* étoient vétus de bleu avec une ceinture de ruban, ayant ſur la tête une eſpéce de turban. Ils portoient dans leurs mains de petits étendards, & dans cet équipage ils formoient deux ou trois Compagnies, danſant à leur façon, criant, & prononçant quelques paroles en leur Langue, qui exprimoient, à ce qu'on nous dit, le plaiſir qu'ils avoient de nous voir en leur Pays. Ce cortége nous accompagna juſques au Bourg, où nous ne fûmes pas plutôt arrivés qu'on mit toutes les cloches en branle, on ſonna de divers cors, on fit entendre des fifres & des tambourins.

Surpris d'une réception ſi bruyante, nous demandâmes au Corrégidor quelle en pouvoit être la raiſon. A quoi il répondit qu'il n'y avoit dans tout cela rien qui dût nous étonner; qu'on n'en uſoit jamais autrement envers les Etrangers de quelque diſtinction; & que c'étoit une coutume générale dans tout le Pays, chaque Bourg ſe piquant à l'envi de bien recevoir les Voyageurs diſtingués qui abordoient chez eux.

Tout ce que l'on découvre au-delà du *Pucara*, quand on a paſſé les hauteurs de cette *Cordillére*, eſt un terrain ſans Montagnes, ni Arbres, de deux lieues environ d'étendue, mêlé de Plaines raſes, & de fort petites Collines, les unes & les autres ſemées de Froment, d'Orge, de Maïz, & autres Grains, dont la verdure différente de celle des Montagnes réjouiſſoit la vue, & paroiſſoit un objet tout nouveau à des gens qui depuis près d'un an étoient accoutumés aux verdures des Pays chauds & humides, entiérement différentes de celles-ci qui reſſemblent ſi fort à celles de nos Campagnes d'*Europe*.

Nous nous repoſâmes à *Guaranda* juſqu'au 21 du même mois, logés & ſervis dans la maiſon du Corrégidor. Le même jour nous partîmes pour continuer notre route vers *Quito*, & ce jour-là, ainſi que les deux jours précédens, le Thermométre marqua 1004 ½.

Le 22 nous commençâmes à traverſer la Bruyere ou le Déſert de *Chimborazo*, laiſſant toujours la Montagne de ce nom à la gauche, &

cheminant par différens Tertres & Collines ſablonneuſes, qui depuis le Cap de Neige vont toujours en ſe dilatant. Ce Cap, au moyen de ſes Terres qui vont par un long eſpace en panchant des deux côtés vers la Mer, environne & revêt pour ainſi dire la Montagne dont je viens de parler, & en forme en quelque maniere les côtés. Sur les 5 ½ heures du ſoir nous arrivâmes à un endroit nommé *Rumi-machai*, c'eſt-à-dire, *Cuve de pierre.* Ce nom vient de ce qu'il y a-là un gros Rocher, qui forme un Creux ou une eſpéce de Caverne dans ſa concavité, & cette Caverne ſert de couvert & de logement aux Voyageurs.

Cette journée ne laiſſa pas d'être incommode; car quoique le chemin n'eût ni précipes, ni paſſages dangereux, comme ceux que nous avions eus juſqu'à *Guaranda*, néanmoins le froid exceſſif & la violence du vent nous incommodoient extrêmement. Après que nous eûmes paſſé le grand *Arénal* & ſurmonté les plus grandes difficultés de cette eſpéce de Bruyere, nous apperçûmes les ruïnes d'un ancien Palais des *Incas*, ſitué dans l'eſpace que deux Montagnes laiſſent entre elles, & dont il ne reſte plus que quelques pans de muraille.

Le 23 à 5 ¾ heures du matin le Thermométre marquoit 1000, ce qui eſt le terme de la congélation dans cet Inſtrument. La Campagne parut toute blanche de frimats & de gréſil, & la cabane où nous avions couché toute couverte de gelée. A 9 heures du matin nous pourſuivîmes notre route côtoyant toujours le *Chimborazo* à l'Eſt. A 2 heures du ſoir nous arrivâmes à *Mocha*, qui n'eſt qu'un petit Hameau fort pauvre, où nous paſſâmes la nuit.

Le 24 à 6 heures du matin le Thermométre marquoit 1006: à 9 heures avant midi nous continuâmes notre chemin vers une Auberge, appellée *Hambato*, où nous arrivâmes à une heure après-midi. Dans ce Paſſage on trouve diverſes crevaſſes ou coulées qui deſcendent du *Carguairaizo*: cette Montagne, toujours couverte de neige, eſt à quelque diſtance & au Nord du *Chimborazo.* Entre les crevaſſes dont je viens de parler, il y en a une par où il ne coule jamais d'eau, & même la terre argilleuſe dont elle eſt formée, reſte ſéche à plus de 4 aunes de profondeur. Cette ouverture a été cauſée par un grand Tremblement de terre, dont nous parlerons dans un autre endroit.

Le 25 du même mois le Thermométre avoit marqué 1010 à 5 ½ heures du matin dans *Hambato* où nous paſſâmes la nuit, & le 26 à 6 heures du matin la liqueur ſe maintint à 1009 ⅔. Le même jour nous paſſâmes la Riviere de *Hambato* ſur un pont de bois, enſuite celle de *St. Michel*

chel ſur un pareil pont, & arrivâmes à *Latacunga*, Auberge de paſſage.

Le 27 le Thermométre marqua à 6 heures du matin 1007. Le même jour nous partîmes de *Latacunga*, & arrivâmes ſur le ſoir au Village de *Mula-halo*, après avoir paſſé à gué une Riviere nommée *Alaques*.

Le 28 la Liqueur du Thermométre ſe maintint à *Mula-halo* au même degré qu'à *Latacunga*. Le ſoir du même jour nous arrivâmes à une Maiſon de campagne, ou eſpéce de Gentilhommiere nommée *Chi-ſchinche*. Le chemin de cette journée commença par une Plaine aſſez grande, au bout de laquelle ſe trouve un Edifice conſtruit autrefois par les *Indiens* Gentils, & qui étoit un des Palais de leurs *Incas*. On le nomme *Callo*, & il donne ſon nom à toute la Plaine. De-là nous montâmes un Côteau, au haut duquel on trouve une Plaine auſſi étendue que la précédente, & dont le nom eſt *Tiopullo*. En bas, du côté du Nord, eſt une maiſon où nous paſſâmes la nuit.

Le 29 à ſix heures du matin le Thermométre marqua 1003 $\frac{1}{4}$. Nous commençâmes notre journée un peu de bonne heure, parce que c'étoit la derniere. Nous marchâmes par divers ſentiers & crevaſſes, & enfin nous arrivâmes à une grande Plaine nommée *Turu-bamba*, c'eſt-à-dire, *Plaine bourbeuſe*, à l'extrémité de laquelle eſt la Cité de *Quito*, où nous entrâmes le même jour à cinq heures du ſoir. Le Préſident qui gouvernoit alors cette Province étoit *Don Denys de Alzedo y Heirera*, qui nous avoit fait préparer un logement au Palais de l'audience, & nous régala ſplendidement les trois premiers jours, pendant leſquels nous reçûmes les viſites de l'Evêque, des Auditeurs, des Chanvines, & des Régidors de cette Ville, ainſi que de toute la Nobleſſe & autres Perſonnes de diſtinction, qui voulurent à l'envi les unes des autres faire éclater leur politeſſe envers nous.

Après avoir parlé aſſez au long des incommodités & des périls auxquels nous avons été expoſés dans les diverſes Contrées par leſquelles nous avons paſſé, il ne ſera pas moins convenable de faire mention des choſes les plus remarquables que la Nature y produit.

Il y a deux ſortes de terrain dans l'eſpace qui eſt entre *Babahoyo*, ou depuis le *Caracol* juſqu'à *Guaranda*. Le premier juſqu'à *Tarigagua* eſt uni, & depuis *Tarigagua* juſqu'à *Guaranda* ce n'eſt que montées & que deſcentes. L'un & l'autre, & même juſqu'à deux lieues au-delà de *Pucara*, ſont remplis de Montagnes couvertes de grands arbres de différentes eſpéces, dont le branchage & les feuilles, auſſi-bien que la groſſeur de leurs troncs, ont quelque choſe de ſingulier. Les Montagnes qui for-

ment cette *Cordillere* ſont auſſi garnies de bois dans leur partie occidentale, qu'elles en ſont dénuées à la partie orientale. C'eſt du ſein de ces Montagnes que ſort la Riviere, qui groſſie de toutes parts par une infinité de ruiſſeaux, occupe un ſi vaſte lit depuis le *Caracol* juſqu'à *Guayaquil*.

Toute l'étendue de la Montagne, qui a beaucoup de terrain uni dans ſa partie ſupérieure, abonde en divers Animaux & Oiſeaux qui ne different pas de ceux dont nous avons parlé à l'article de *Carthagéne*. On peut y ajoûter les Paons ſauvages, les Faiſans, une eſpéce de Poules, & quelques autres dont il y a ſi grande quantité dans ces Montagnes, que s'ils ne ſe perchoient pas ſi haut & ne ſe cachoient ſous les feuilles des arbres, les Voyageurs n'auroient beſoin que d'un fuſil & de munitions pour avoir à tout moment des proviſions de bouche. Il s'y trouve beaucoup de Serpens & un grand nombre de Singes. Parmi ces derniers il s'en trouve une eſpéce particuliere, qu'on nomme dans le Pays *Marimondas*. Ils ſont ſi grands que quand ils ſe dreſſent ſur leurs pieds ils ont une aune & demie & même davantage de hauteur. Ils ont le poil noir, & ſont extrêmement laids, mais fort aiſés à apprivoiſer: quoiqu'ils ſoient aſſez communs dans tous les Pays montagneux, il ſemble qu'ils le ſoient encore plus dans les environs de *Guayaquil*.

Entre pluſieurs Plantes que produiſent ces Montagnes, il y en a trois qui me paroiſſent mériter par leur ſingularité, que j'en donne quelque deſcription. Ce ſont les *Cannes*, la *Vijahua*, & les *Béjuques*, matériaux dont on bâtit les maiſons de la Juriſdiction de *Guayaquil*, & qui ſervent encore à beaucoup d'autres uſages.

Les *Cannas* ou *Cannes* ſont remarquables tant par leur exceſſive longueur & groſſeur, que par l'eau que ſes tuyaux renferment. Leur longueur eſt ordinairement de ſix à huit toiſes, & quoique leur groſſeur varie, les plus épaiſſes n'ont que ſix pouces, pied de Roi, de diamétre, ce qui fait à peu près un quart d'aune de *Caſtille*. La partie ferme & maſſive de chaque tuyau a ſix lignes d'épaiſſeur: ſi on fait attention à leur épaiſſeur, il eſt aiſé de comprendre qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pied & demi de large; & on ne s'étonnera pas de l'uſage qu'on en fait, ſoit dans la bâtiſſe des maiſons, ſoit en pluſieurs autres choſes. Du moment qu'elles pouſſent on les laiſſe croître juſqu'au dernier degré, & alors on les coupe, ou on les laiſſe ſecher ſur pied. La plupart des tuyaux ſont remplis d'eau, avec cette différence que pendant la pleine Lune, ou ils ſont tout-à-fait pleins, ou peu s'en faut, & qu'à-meſure que la Lune décroît leur eau diminue, juſqu'à ce que dans la conjonction

tion ils en ſont entiérement vuides, ou en retiennent ſi peu qu'à peine peut-on reconnoître qu'il y en ait eu. J'en ai coupé dans tous les tems, & l'expérience m'a toutes les fois aſſuré de ce fait. J'ai auſſi obſervé que quand l'eau diminue elle ſe trouble, & qu'au-contraire quand la Lune eſt en ſon plein, ou environ ce tems-là, elle eſt claire comme du criſtal. Les *Indiens* ajoûtent d'autres particularités: ils diſent que tous les tuyaux ne ſe rempliſſent pas d'eau à la fois, mais qu'entre deux qui deviennent pleins il y en a un qui reſte vuide. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quand on ouvre un tuyau qui eſt vuide, on en trouve deux autres de ſuite qui ſont pleins. C'eſt ce qu'on obſerve ordinairement dans toutes les *Cannes*. On attribue à cette eau la vertu de préſerver de toute apoſtume qui peut naître d'une chute. C'eſt pour cela que tous les Voyageurs qui deſcendent des Montagnes ne manquent guere d'en boire, pour prévenir les ſuites des coups & meurtriſſures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. Après qu'on a coupé ces *Cannes* on les laiſſe ſecher d'elles-mêmes, ou guérir, pour parler comme eux: étant ſéches elles ſont extrêmement fortes, & l'on s'en ſert pour des chevrons ou ſolives; on en fait auſſi des tables ou des planches & des mâts pour les *Balzes*; on en double les ſoutes des Vaiſſeaux, quand ils ont chargé du Cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne conſume le bois. On en fait des perches ou bras de Litieres, & divers autres ouvrages ſemblables.

Les *Vijahuas* ſont des feuilles ſi grandes, qu'elles pourroient ſervir de linceul ou drap de lit. Elles viennent de terre ſans culture, & naiſſent ſans tige. Elles ont d'ordinaire cinq pieds de long, ſur deux ou deux & demi de large. Sa principale côte, qui ſort immédiatement de la terre, a quatre ou cinq lignes de large, & tout le reſte de la feuille eſt liſſe & fort uni. Elle eſt verte en dedans & blanche en dehors, & ſe trouve couverte en ce côté extérieur d'une pouſſiere très-fine & gluante. Outre l'uſage ordinaire de ſervir de toit aux maiſons, on l'employe encore à empaqueter le Sel, le Poiſſon, & autres choſes ſemblables que l'on tranſporte dans les Montagnes, au moyen de quoi on garantit ces Marchandiſes de l'humidité. Elles ſont encore d'une grande utilité dans ces Déſerts, quand on veut bâtir une hute ſur le champ, comme nous l'avons vu ci-deſſus.

Les *Béjuques* ſont une eſpéce de corde ou de lien de bois. Il y en a de deux eſpéces; les uns croiſſent de la terre & s'entortillent aux arbres, & l'on donne le même nom de *Béjuques* aux branches ſouples de certains arbres qui ont le même uſage que les premiers. Les uns & les autres croiſſent en ſe courbant juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant

ils

ils atteignent un autre tronc : alors ils pouſſent en s'entortillant autour de l'arbre juſqu'à ſa cime, après quoi ils commencent à croître en deſcendant vers la terre ; deſorte qu'ils forment ainſi pluſieurs liens, & qu'on en voit même qui tiennent à deux arbres comme une corde qu'on y auroit attachée par chaque bout à deſſein. Ils ſont ſi flexibles & ſi ſouples qu'on peut les plier & les tordre ſans les rompre. On en fait des nœuds très-fermes & très-ſerrés : au-reſte ils deviennent exceſſivement gros ſi on ne les coupe. Les plus minces ont quatre à cinq lignes de diamétre, & pour l'ordinaire ils en ont ſix ou huit ; toutefois il y en a de beaucoup plus gros, mais dont on ne fait aucun uſage à-cauſe de leur dureté. En général tous, à l'exception de ces derniers, ſervent à attacher tout ce que l'on veut : ſi on en joint pluſieurs enſemble, de la maniere dont on fait les groſſes cordes en *Europe*, on s'en peut ſervir comme de cables pour amarrer les *Balzes* ou autres petits Bâtimens, & ils ſont de très-bon uſage pour la durée dans l'eau.

Il croît encore dans ces Montagnes un Arbre nommé *Matapalo* *, & ce nom lui convient parfaitement. Il croît foible & mince à côté d'un puiſſant arbre, auquel il ſe joint, & le long duquel il monte juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à le dominer : alors il élargit ſa houpe extraordinairement, juſqu'à dérober à l'arbre les rayons du Soleil ; il ſe nourrit de la ſubſtance de ce même arbre qui lui a ſervi d'appui, juſqu'à ce qu'il l'ait conſumé & détruit, par-là il reſte maître de la place ; après quoi il devient ſi gros, qu'on s'en ſert pour faire des Canots fort grands, à quoi ſon bois eſt extrêmement propre par la quantité de ſes fibres & ſa légéreté.

CHAPITRE II.

De la peine que nous eûmes à faire les Obſervations de la Méridienne, & de la maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits tant que ces Opérations durerent.

TOut ce que nous avions fait pendant une année de tems que nous avions paſſé avant que d'arriver à *Quito*, n'avoit abouti qu'à ſurmonter les difficultés du voyage qu'il nous falloit faire pour parvenir dans ces Lieux où nous devions exécuter le principal ouvrage dont nous étions chargés. Dans le fond ce n'étoit pas peu de choſe que d'avoir achevé un voyage auſſi immenſe, traverſé tant de Mers & de Climats différens. Les pre-

* Mot à mot *Tue-pieu*.

premiers jours de notre arrivée à *Quito* furent employés à recevoir les visites de différentes perſonnes & à les rendre à notre tour, après quoi nous commençâmes à travailler à l'exécution de nos deſſeins. Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* venoient de nous joindre, étant arrivés à *Quito*, le premier le 10. de *Juin* 1736 par la même route de *Guaranda*, & le ſecond le 4. du même mois par la Riviere *des Emeraudes* & le Gouvernement d'*Atacames*.

Pour commencer nos opérations, il nous faloit meſurer un terrain qui pût ſervir de baze à tout l'ouvrage. C'eſt à quoi nous fûmes occupés tout le reſte de cette année, comme il eſt rapporté dans le Livre des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*. Le choix de ce terrain nous couta des peines infinies, n'ayant ceſſé d'être incommodés du vent, de la pluye, & quelquefois des ardeurs du Soleil. Après bien des courſes & du travail, nous nous fixâmes à un terrain uni, plus bas que le ſol de *Quito* de 249 toiſes, & à quatre lieues au Nord-Eſt de cette Ville. On l'appelle la *Plaine d'Yaruqui*, du nom du Village à côté duquel ce lieu eſt ſitué. Il y a dans ces environs des Plaines plus grandes que celle-là, mais elles auroient été trop éloignées de la direction de notre baze, ce terrain étant aſſez bas en comparaiſon de celui de *Quito*, & auſſi moins froid que ce dernier. De-plus il ſe trouve fermé à l'Orient par la haute *Cordilere* de *Guanami* & de *Pambamarca*, & à l'Occident par celle de *Pichincha*. Le ſol eſt tout de ſable; deſorte qu'outre la chaleur que les rayons du Soleil y produiſent, ces mêmes rayons ſont encore réfléchis par les deux *Cordilleres* qui terminent de deux côtés cette Plaine: de-là vient auſſi qu'elle eſt expoſée à de fréquens orages de tonnerres, à des éclairs, & à des pluyes; & comme des côtés du Nord & du Sud elle eſt tout ouverte, il s'y forme de ſi grands & de ſi fréquens tourbillons, que cet eſpace ſe trouve quelquefois rempli de colonnes de ſable élevées par la rapidité & le tournoyement des rafales de vent qui ſe heurtent: deſorte qu'il arrive quelquefois, & il y en a eu un exemple pendant que nous y étions, qu'un *Indien* ſe trouvant pris & enveloppé dans un de ces tourbillons, en fut abſolument étouffé. Il n'y a rien-là qui doive étonner, puiſqu'il eſt tout ſimple que la quantité de ſable contenue dans une de ces colonnes empêche entiérement la reſpiration & ſuffoque celui qui s'y trouve enveloppé.

Notre tâche journaliere conſiſtoit à meſurer ce terrain dans une ligne horizontale, nivelant continuellement pour en corriger les défauts. Nous commencions cet exercice avec le jour, & nous ne diſcontinuyons qu'à l'approche de la nuit, à-moins que quelque orage ſubit ne nous obligeât à le ſus-

ſuſpendre auſſi longtems qu'il duroit; & en attendant qu'il ceſſât nous nous retrions dans une petite tente de campagne, qu'on nous tenoit toujours prête pour ce ſujet: nous y entrions auſſi réguliérement à midi pour prendre quelque repos, pendant que le Soleil dardoit ſes rayons avec le plus de force.

Avant qu'on ſe fût déterminé à meſurer la baze dans cette Plaine, on avoit eu deſſein de faire cette opération dans le terrain également uni de *Cayambe* qui eſt à douze lieues environ au Nord de *Quito*. Ce dernier lieu fut donc celui où toute la Compagnie ſe tranſporta d'abord pour l'examiner. Ce fut auſſi-là que mourut Mr. *Couplet* le 17 de *Septembre* 1736, après deux jours de maladie. Il étoit à-la-vérité parti de *Quito* un peu indiſpoſé, mais comme il étoit d'un tempérament robuſte, il mépriſa cette légere indiſpoſition, & voulut être du voyage; mais en arrivant ſon mal redoubla, & il n'eut que le tems de ſe préparer en bon *Chrétien* à la mort. Ce décès preſque ſubit d'un homme qui étoit à la fleur de ſon âge nous conſterna d'autant plus, que nous ignorions de quel mal il avoit été atteint.

La meſure de la baze fut ſuivie de l'obſervation des angles tant horizontaux que verticaux des premiers triangles que nous y voulûmes conſtruire, & dont pluſieurs ne ſervirent point, parce que dans la ſuite on changea leurs diſpoſitions, & on leur donna une autre forme meilleure que celle qu'on avoit d'abord imaginée. Pour cet effet Mr. *Verguin* fut envoyé avec quelques autres pour reconnoître le terrain au Sud de *Quito*, & en lever un Plan ou Carte Géographique, pendant que Mr. *Bouguer* feroit la même choſe du côté du Nord: précaution néceſſaire pour reconnoître les points où les ſignaux devoient être placés afin de former des triangles plus réguliers, & que la direction de leurs côtés ne fût point coupée par l'interpoſition d'autres hauteurs conſidérables.

Pendant qu'on travailloit à lever des Cartes de tous ces Terrains, Mr. *de la Condamine* ſe tranſporta à *Lima*, dans la vue d'y ſolliciter quelque ſecours d'argent ſur les Lettres de crédit & de recommandation qu'il avoit apportées de *France*, pour ſubvenir aux dépenſes de ſa Compagnie, en attendant qu'il leur vînt des ſubſides de *France*. *Don George Juan* l'y ſuivit, pour s'aboucher avec le Viceroi, & terminer quelques différends ſurvenus avec le nouveau Préſident.

Ces deux Meſſieurs ayant heureuſement terminé leur Commiſſion, revinrent à *Quito* vers le milieu de *Juin* 1737, dans le tems que Mr. *Bouguer* venoit de finir ſa tâche, de-même que ceux qui avoient été du côté du Sud.

Sud. Il fut réſolu de continuer les triangles par ce dernier côté, & la Compagnie ſe partagea alors en deux, tant de *François* que d'*Eſpagnols*. Chaque diviſion partit pour ſe rendre au lieu qui lui étoit aſſigné. *Don George Juan* & Mr. *Godin* avec ceux qui les accompagnoient, paſſerent à la Montagne de *Pambamarca*, Mrs. *Bouguer, de la Condamine*, & moi, étions déjà montés au plus haut de la Montagne de *Pichincha*. On ſouffrit beaucoup dans l'une & l'autre deſtination, tant de la rigoureuſe température de ces lieux que de la violence des vents, qui ſouffloient continuellement, & qui nous incommodoient d'autant plus que notre tempérament n'étoit point fait à ces ſortes de ſouffrances. Il ſemble que nous trouvant dans la *Zone-Torride* au-deſſous de l'Equateur, il étoit naturel que nous fuſſions brulés de l'excès du chaud, & toutefois c'étoit tout le contraire, puiſqu'en effet nous étions la plupart du tems tranſis de froid. On pourra juger du degré de froidure auquel nous étions expoſés, ſi l'on jette les yeux ſur la Note ſuivante, où ſont contenues les expériences faites à *Pichincha* avec le Thermométre placé à l'abri du vent.

Le 15 d'*Août* 1737 à midi la liqueur étoit à la hauteur de .... 1003. A 4 heures du ſoir .... 1001 ½. A 6 heures du ſoir 998 ½.

Le 16 d'*Août* à 6 heures du matin .... 997. A 10 heures du matin .... 1005. A midi .... 1008. A 5 heures du ſoir .... 1001 ½. A ſix .... 999 ½.

Le 17 à 5 heures ¾ du matin .... 996. A 9 heures du matin .... 1001. A midi & ¾ .... 1010. A 2 heures ¼ du ſoir .... 1012 ¼. A 6 du ſoir .... 999. A 10 du ſoir .... 998.

Le terme de la congélation étant, comme on l'a déjà dit, 1000 dans ce Thermométre.

On jugea à propos pour ſe loger dans ces Montagnes de ſe munir d'une tente de campagne qui ſervît à chaque Compagnie, mais nous ne pûmes en faire uſage à *Pichincha*, parce que la place étoit trop petite pour un ſi grand volume; & pour ſuppléer à la tente il fallut conſtruire une cabane proportionnée au terrain. Cette cabane étoit ſi petite, qu'à-peine elle pouvoit nous contenir tous tant que nous étions. Cela ne paroîtra pas étrange ſi l'on conſidere le peu d'étendue & la mauvaiſe diſpoſition du lieu; car nous étions ſur le ſommet d'une Roche qui s'éléve environ 200 toiſes au-deſſus de la Bruyere de *Pichincha*. Ce Rocher forme diverſes pointes, & nous étions poſtés ſur la plus haute. Toute la Roche étoit couverte de neige & de glace, ainſi notre cabane ne pouvoit manquer d'être chargée de l'une & de l'autre.

Les mules peuvent monter juſqu'au pied de cette formidable Roche. Mais de-là juſqu'au ſommet il faut abſolument aller à pied en montant ou plutôt gra-

graviſſant pendant quatre heures entieres. Une agitation ſi violente, jointe à la trop grande ſubtilité de l'air, nous ôtoit les forces & la reſpiration. J'avois déjà monté plus de la moitié du chemin lorſque haraſſé de fatigue, & ne pouvant plus reſpirer, je tombai ſans connoiſſance, & preſqu'étouffé. Cet accident m'obligea, lorſque je me trouvai un peu mieux, de deſcendre au pied de la Roche où étoient reſtés nos Inſtrumens & nos Domeſtiques, & de remonter le jour ſuivant, à quoi j'aurois tout auſſi peu réuſſi ſans le ſecours de quelques *Indiens*, qui me ſoutenoient dans les endroits les plus eſcarpés & les plus difficiles.

L'étrange maniere de vivre à laquelle nous fûmes réduits pendant le tems que nous employâmes à meſurer géométriquement la Méridienne, mérite qu'on en donne quelque idée. C'eſt ce que fera un récit abrégé de ce que nous eûmes à ſouffrir au *Pichincha*. Car toutes les autres Montagnes & Roches étant preſque également ſujettes aux injures du froid & des vents, il ſera aiſé de juger du courage & de la conſtance dont il falut nous armer pour ne point abandonner un travail qui nous expoſoit à diverſes incommodités des moins ſupportables, & ſouvent même à un danger évident de périr. Toute la différence qui s'eſt trouvée en ces ſortes d'endroits, conſiſtoit dans le plus ou le moins d'éloignement des vivres, & dans le degré d'intempérie qui devenoit plus ou moins ſenſible, ſuivant la hauteur des lieux, ou la conſtitution des tems où il nous y falloit monter.

Nous nous tenions ordinairement dans la cabane, tant à-cauſe de la rigueur du froid & de la violence des vents, que parce que nous étions continuellement enveloppés d'une nuée ſi épaiſſe, qu'elle ne nous permettoit pas de voir un objet diſtinctement à la diſtance de 7 ou 8 pas. Quelquefois pourtant ces ténébres ceſſoient & le Ciel s'éclairciſſoit, lorſque les nuages s'affaiſſant par leur propre poids deſcendoient au col de la Montagne & l'environnoient ſouvent de près, quelquefois à une aſſez grande diſtance; alors ces nuages paroiſſoient comme une vaſte Mer au milieu de laquelle notre Rocher s'élevoit comme une Ile. Nous entendions le bruit des orages qui crevoient ſur la Ville de *Quito* & ſur les environs; nous voyions partir la foudre & les éclairs fort au-deſſous de nous, & pendant que des torrens de pluye inondoient tout le Pays d'alentour, nous jouiſſions d'une paiſible ſérénité. En effet pendant ce tems-là nous ne ſentions presque point de vent, le Ciel étoit clair, & le Soleil, dont les rayons n'étoient plus interceptés, tempéroit la froideur de ces Lieux. Mais auſſi c'étoit tout le contraire, quand les nuages étoient élevés; leur denſité nous rendoit la reſpiration fort difficile,

la

la neige & la grêle tomboient continuellement par gros flocons, la violence des vents nous faiſoit appréhender à tous momens de nous voir enlevés avec notre habitation, & jettés dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt enſévelis ſous les glaces & les neiges qui s'ammoncelant ſur le toit pouvoient croûler avec lui ſur nos têtes.

La force des vents étoit telle que la viteſſe avec laquelle ils faiſoient courir les nues, éblouiſſoit les yeux. Le craquement des Rochers qui ſe détachoient & qui ébranloient en tombant la pointe où nous étions, augmentoit encore nos frayeurs. Il étoit d'autant plus frappant, que jamais aucun autre bruit ne s'entendoit dans ces Déſerts; auſſi n'y avoit-il point de ſommeil qui pût y tenir pendant les nuits.

Lorſque le tems étoit un peu tranquille, & que les nuages s'étant portés ſur les autres Montagnes où nous devions faire des obſervations, nous ôtoient le moyen d'y vaquer, nous ſortions de notre cabane pour faire quelque exercice qui nous échauffât un peu. Tantôt nous deſcendions & remontions un petit eſpace, tantôt nous nous amuſions à faire rouler de gros cailloux du Rocher en bas, & nous éprouvions avec étonnement que toutes nos forces réunies pouvoient à-peine égaler celles des vents à cet égard. Au-reſte nous n'oſions nous écarter beaucoup de la pointe de notre Roche, afin d'y pouvoir revenir promtement dès-que les nuages commençoient à s'en emparer, ainſi que cela arrivoit ſouvent & ſubitement.

La porte de notre cabane étoit fermée de cuirs de bœuf, & en dedans nous avions grand ſoin de boucher tous les trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer; car quoiqu'elle fût bien couverte de paille le vent ne laiſſoit pas de s'y introduire, tous nos ſoins & nos peines ne ſuffiſant pas à l'en bannir entiérement. Souvent les jours par leur entiere obſcurité ne ſe diſtinguoient point des nuits; & toute la clarté que nous avions venoit d'une ou deux lampes, que nous tenions toujours allumées, pour nous reconnoître les uns les autres, ainſi que pour paſſer le tems à quelque lecture. La petiteſſe de la cabane remplie de perſonnes, & la chaleur que donnoient les lampes, nous laiſſoient encore dans la néceſſité d'avoir chacun une chaufferette, pour tempérer la rigueur du froid. Avec ces précautions nous nous ſerions moqués de la froidure, ſi nous n'avions été continuellement dans un danger prochain de périr, & ſi toutes les fois qu'il neigeoit nous n'avions été obligés de ſortir de notre hute munis de pêles, pour décharger le toit de la neige qui s'y entaſſoit, ſans quoi il ſe ſeroit affaiſſé ſous ce poids. Ce n'eſt pas que nous n'euſſions des Domeſtiques & des *Indiens* qui auroient pu faire cet ouvrage; mais ils étoient ſi en-

gourdis du froid, qu'il n'étoit pas aiſé de les faire ſortir de leur canoniere * où ils ſe blotiſſoient, & ſe chauffoient continuellement au feu qu'ils avoient ſoin d'entretenir. Deſorte qu'il falloit partager avec eux cette corvée, encore ne s'y portoient-ils que lentement & avec pareſſe.

On peut juger maintenant en quel état devoient être des corps obligés de ſoufrir la rigueur d'un pareil Climat. Nos pieds étoient enflés & devenus ſi ſenſibles qu'ils ne pouvoient ni ſoufrir la chaleur du feu, ni presque marcher, ſans douleur. Nos mains étoient pleines d'engelures; nos lévres enflées & gerſées au point que le mouvement qu'il leur faloit faire, quand nous parlions ou que nous mangions, les faiſoit ſaigner. On peut croire que dans cet état nous n'avions guere envie de rire, auſſi ne pouvions-nous le faire ſans que nos lévres par l'extenſion qu'elles prennent dans cette fonction, ne ſe fendiſſent encore plus, & ne nous cauſaſſent un ſurcroît de douleur pendant un ou deux jours.

Notre nourriture la plus ordinaire conſiſtoit en un peu de riz, où nous faiſions bouillir un morceau de viande, ou quelque oiſeau que nous faiſions apporter de *Quito*. Au-lieu d'eau pour cuire ce riz, nous nous ſervions de neige, ou jettions un morceau de glace dans la marmite, car il n'y avoit aucune eau courante, tout étoit gelé. Quand nous voulions boire nous faiſions fondre de la neige. Pendant que nous mangions il faloit tenir l'aſſiette ſur le charbon, car dès-qu'on l'en retiroit le manger ſe geloit. Au commencement nous buvions des liqueurs fortes, dans l'idée que cette boiſſon nous rechaufferoit un peu; mais elles devenoient ſi foibles, qu'on ne s'appercevoit pas de leur force en les buvant, & qu'elles ne nous échauffoient pas plus que l'eau ordinaire. D'ailleurs nous appréhendions que leur fréquent uſage ne nuiſît à notre ſanté, c'eſt pourquoi nous n'en bûmes plus que rarement, & ordinairement nous en régalions nos *Indiens*, à qui outre le ſalaire ordinaire que nous leur donnions quatre fois plus fort que celui qu'ils gagnoient à la journée, nous faiſions encore diſtribuer les vivres qu'on nous envoyoit de *Quito*.

Malgré cette groſſe paye & nourriture que nous fourniſſions à nos *Indiens*, il n'y avoit pas moyen de les retenir auprès de nous; dès-qu'ils avoient tâté de ce Climat, ils ne ſongeoient qu'à déſerter & nous abandonnoient. Il nous arriva à ce ſujet au commencement de notre ſéjour en ce Déſert une avanture, qui auroit pu avoir de fâcheuſes ſuites pour nous, ſi l'un d'eux n'eût été plus raiſonnable que les autres, & ne nous eût avertis enfin de leur évaſion. Pour bien comprendre le fait il faut ſavoir

* C'eſt une eſpéce de petite tente.

ſavoir que nos *Indiens* ne pouvant être baraqués dans un lieu auſſi peu ſpacieux qu'étoit la pointe du Rocher où nous ſéjournions, deſcendoient tous les ſoirs au pied de la Roche, pour coucher dans une eſpéce de caverne, où le froid étoit beaucoup moins ſenſible; ſans compter qu'ils avoient la liberté d'y faire grand feu, & par conſéquent d'y être au-moins pendant la nuit, garantis des incommodités que l'on ſouffroit en-haut. Avant de ſe retirer ils fermoient en-dehors la porte de notre cabane, qui étoit ſi baſſe qu'on ne pouvoit y paſſer ſans ſe courber: & comme la neige qui tomboit durant la nuit faiſoit une eſpéce de mur devant cette porte & la bouchoit preſqu'entiérement, il faloit que tous les matins nos *Indiens* vinſſent ôter ce qui en empêchoit l'ouverture; car quoique nos Négres reſtâſſent dans la Canoniere, ils étoient ſi engourdis du froid, & avoient les pieds en ſi mauvais état, qu'ils ſe feroient plutôt laiſſé mourir que de ſe remuer. Les *Indiens* venoient donc faire cette corvée réglément tous les matins à 9 ou 10 heures. Mais le 4. ou 5. jour de notre arrivée, il étoit midi qu'ils n'avoient point encore paru. Nous ne ſavions qu'en penſer, lorſque celui qui avoit eu la conſtance de reſter vint nous donner avis de la fuite des quatre autres, & nous entrouvrit la porte de maniere que nous nous vîmes en état de la rendre entiérement libre: cela fait nous dépéchâmes l'*Indien* au Corrégidor de *Quito*, pour l'informer de l'extrémité où nous avions été réduits. Ce Magiſtrat nous envoya ſur le champ d'autres *Indiens*, leur enjoignant de nous ſervir fidélement à peine d'être ſévérement châtiés. Cette menace ne fut pas capable de les retenir, & après avoir été deux jours ſur la Montagne, ils déſerterent comme les premiers. Cette ſeconde déſertion fit réſoudre le Corrégidor d'envoyer un Alcalde avec les quatre *Indiens* qu'il nous faloit, & de les faire relever par d'autres de quatre en quatre jours.

Nous paſſâmes 23 jours ſur cette Roche, c'eſt-à-dire juſqu'au 6 de *Septembre*, ſans que nous euſſions pu finir les obſervations des angles; par la raiſon que quand nous pouvions jouïr d'un peu de clarté ſur la hauteur où nous étions, les autres ſur le ſommet desquels étoient les ſignaux qui formoient les triangles pour la meſure Géométrique de notre Méridienne, étoient enveloppés de nuages: & les inſtans où nous jugions que ceux-ci alloient être libres de cet embarras, & ne le devenoient pourtant jamais entiérement, étoient le tems où la Montagne de *Pichincha* y étoit le plus aſſujettie. Nous fûmes donc obligés de placer les ſignaux dans un lieu plus bas, où la température pût auſſi être moins rigoureuſe. Cela n'empêcha pas que nous ne continuaſſions notre ſéjour ſur cette Montagne juſ-

jusqu'au commencement de *Décembre*; auquel tems ayant terminé l'observation qui regardoit en particulier *Pichincha*, nous nous transportâmes en d'autres lieux, où nous ne fîmes pas moins de séjour, ni n'eûmes pas moins d'incommodités, de froid & de peine. En effet, comme tous les signaux devoient être placés sur des lieux élevés, il nous étoit assez ordinaire de trouver par-tout les mêmes desagrémens; le seul repos dont nous pouvions jouïr, se trouvoit seulement dans le tems que nous mettions à passer d'une Montagne à l'autre.

Dans toutes les stations que nous fîmes après celle de *Pichincha* pendant le travail qui étoit nécessaire pour former notre Méridienne, toute la Compagnie logea sous une tente de campagne, qui malgré sa petitesse nous étoit un peu plus commode que la premiere cabane; à cela près qu'il faloit encore plus d'attention à l'alléger du poids de la neige, de peur qu'elle n'en fût déchirée. Il est vrai qu'au commencement nous la faisions dresser dans les lieux les plus à l'abri, mais cela ne dura pas longtems, ayant été décidé que ces tentes serviroient de signaux, afin d'éviter les inconvéniens auxquels étoient sujets les signaux de bois. Les vents étoient si violens dans ces endroits-là, que quelquefois notre tente en étoit renversée, & les piquets qui la soutenoient, abattus. Alors nous eûmes lieu de nous applaudir d'avoir fait apporter des tentes de réserve, & de pouvoir en dresser une à la place de celle que le vent venoit d'arracher; sans cette précaution nous aurions péri infailliblement. Dans le Désert d'*Assuay* trois tentes que la Compagnie où j'étois avoit fait apporter, furent abattues les unes après les autres à diverses reprises, & les deux gros chevrons en étant aussi brisés, nous n'eûmes point d'autre ressource que de nous résoudre à quitter au plus vite ce poste, qui n'étoit pas éloigné du signal de *Sinasaguan*, & nous nous retirâmes à l'abri d'une crevasse. Les deux Compagnies se trouvoient alors dans le même Désert, & ne souffrirent pas moins l'une que l'autre. Les *Indiens* de toutes les deux s'enfuirent dès-qu'ils virent les ravages que le vent faisoit, qu'ils commencerent à sentir le froid, & qu'ils se virent employés à déblayer la neige; desorte que n'ayant personne qui nous aidât, il nous falut faire nous-mêmes toutes ces corvées, jusqu'à ce qu'on nous envoyât d'une Métairie, qui étoit à un peu plus de trois lieues de nous, au pied de la Montagne, un renfort d'autres *Indiens*, qui nous accompagnerent ensuite au lieu où nous nous retirâmes.

Pendant que nous étions ainsi exposés aux tempêtes, aux frimâts & à la neige, que nos *Indiens* nous abandonnoient, que nous manquions de vivres,

vivres, & de bois pour nous chaufer, & pour ainſi dire ſans logement, le Curé de *Cannar* *, Village ſitué au pied de ces *Cordileres* à environ cinq lieues d'un chemin très-rude au Sud-Ouëſt du ſignal de *Sinaſaguan*, faiſoit de ferventes prieres pour nous. Ce bon-homme, & tous les *Eſpagnols* du Village voyant les nuages noirs & épais dont l'air étoit couvert, préſage d'un horrible tempête, ne doutoient preſque pas que nous ne périſſions dans ce lieu. Deſorte que lorſqu'ayant fini les obſervations, & partant de cette Montagne, nous vinmes à paſſer par le Village en queſtion, ces bonnes gens témoignerent une ſurpriſe extraordinaire, & nous accablerent de félicitations ſur ce que bravant un très-grand danger, nous avions eu le bonheur d'en ſortir victorieux & triomphans. C'étoit en effet une eſpéce de triomphe aux yeux de gens accoutumés à regarder avec horreur ces ſortes d'endroits.

Au commencement de nos travaux, nous avions réſolu de conſtruire nos ſignaux de bois en forme pyramidale; mais nous fûmes obligés d'abandonner cette méthode, qui nous jettoit dans des longueurs infinies & perpétuoit nos ſouffrances. En effet quand après pluſieurs jours de ténébres cauſées par des nuages conſtans, nous obtenions un moment de clarté, ou la vue rapportoit les ſignaux à d'autres Montagnes, & par-là ils ſe confondoient & ne ſe pouvoient diſtinguer, ou ils étoient arrachés par le vent, ou détruits par les *Indiens*, qui gardoient les Troupeaux ſur le panchant des Montagnes, & qui venoient dérober le bois des ſignaux & les cordes qui les ſoutenoient: deſorte que pour remédier à ces inconvéniens, nous jugeâmes qu'il falloit employer pour ſignaux les tentes-mêmes où nous habitions: car ni les ordres de la Juſtice, ni les menaces des Curés, ne ſuffiſoient pas pour retenir les voleurs encouragés par l'aſſurance de l'impunité, n'étant pas poſſible dans ces Lieux inhabités de découvrir les auteurs du vol.

Nous fîmes dans les Bruyeres de *Pambamarca* & de *Pichincha* le noviciat de la vie que nous menâmes depuis le commencement d'*Août* 1737, juſqu'à la fin de *Juillet* 1739. Dans cet eſpace de tems ma Compagnie habita dans 35 différentes Bruyeres, & celle de *Don Jorge Juan* dans 32; l'on en donnera une plus ample notice dans le Chapitre ſuivant, avec le nom de chacune de ces Bruyeres, qui faiſoient les points où ſe formoient les triangles. Nous n'éprouvâmes par-tout d'autre ſoulagement que celui de l'accoutumance, nos corps s'étant enfin endurcis & fami-

* Le mot de *Cannar* ſe prononce *Cagnar*.

familiarisés avec ces Climats, ainsi qu'avec la rusticité des Alimens, que nous n'avions souvent qu'en très-petite quantité quand nous étions trop éloignés des lieux habités. Nous nous habituâmes aussi à cette profonde solitude, & à la diversité de température que nous éprouvions quelquefois, comme il arrivoit quand nous descendions d'une Montagne pour passer à l'autre; car alors nous traversions des Plaines & des Vallons * où régnoit une chaleur modérée en soi, mais excessive pour des gens qui venoient d'un Climat si froid. Enfin l'habitude nous rendit insensibles aux périls où nous nous exposions en grimpant sur ces Montagnes, & en nous y arrêtant si longtems. A notre départ de quelqu'un de ces lieux élevés, les cabanes de *Indiens* & les étables ou vacheries dispersées sur le panchant de ces Montagnes où nous avions séjourné, nous paroissoient des Palais; les hameux les plus rustiques des Villes opulentes, la conversation d'un Curé & de deux ou trois personnes qui lui tenoient compagnie, nous sembloit cõmparable au commerce de *Platon*; le plus petit marché qui se tenoit lorsque nous passions les dimanches par ces Villages, nous paroissoit une grande foire. En un mot tous les objets grossissoient à nos yeux, quand nous quittions pour deux ou trois jours cet exil, où nous étions quelquefois cinquante jours de suite. Il y eut des occasions où nous aurions perdu toute patience & abandonné notre entreprise, si l'honneur & la fidélité à nos devoirs, n'avoient soutenu notre courage, & ne nous avoient déterminés à mourir à la peine, ou à terminer un ouvrage si désiré des Nations policées, & protégé par deux grands Monarques nos Souverains.

C'est ici le lieu de dire un mot des différens jugemens que notre travail faisoit faire aux habitans des Villages voisins. D'un côté ils admiroient notre témérité, & de l'autre ils ne comprenoient rien à la constance que nous faisions paroître. Dans cette confusion de leurs idées, ils interrogeoient curieusement nos *Indiens* sur le genre de vie que nous menions dans ces Déserts, & les réponses qu'ils en recevoient ne faisoient qu'augmenter leur étonnement. Ils voyoient que la plupart des *Indiens*, malgré le gros salaire que nous leur donnions, & quoique naturellement robustes & accoutumés aux fatigues, refusoient de nous servir, ils étoient témoins de la tranquillité d'esprit avec laquelle nous passions un tems indéterminé sur le sommet de ces hautes Montagnes, & de la constance avec laquelle nous passions de l'une à l'autre, aussi tranquillement que si nous n'avions rien eu à souffrir dans celle que nous quittions. Tout cela leur

* En *Espagnol*, *Cumadas*, qui veut dire un chemin étroit entre deux Montagnes.

leur paroiſſoit ſi étrange, qu'ils ne ſavoient véritablement qu'en penſer. Les uns nous regardoient comme des fous, les autres comme des gens avides de richeſſes, qui cherchoient des Mines d'or par le moyen de quelque nouvelle méthode. Il y en avoit qui nous croyoient ſorciers, & tous enſemble étoient agités de diverſes opinions à-meſure qu'ils réfléchiſſoient davantage ſur nos actions, ne trouvant pas de proportion entre les peines & les fatigues que nous ſoufrions, & les deſſeins qu'ils nous attribuoient. Tout cela les mettoit en défaut, & quand on leur diſoit le véritable motif de nos travaux, ils n'avoient garde d'y ajoûter foi, n'ayant pas aſſez de lumieres pour en concevoir l'importance.

Je pourrois raconter diverſes avantures plaiſantes qui nous arriverent à ce ſujet. Mais il ſuffira de deux, dont je me ſouviens parfaitement. Dans le tems que nous étions au ſignal de *Vengotaſin*, à peu de diſtance du Bourg de *Latacunga*, il y avoit une vacherie à une lieue de la hauteur où étoit notre canoniere, ou tente de campagne: tous les ſoirs nous deſcendions pour paſſer la nuit dans la vacherie, nous y étions invités par la proximité du lieu, & parce que la deſcente n'étoit pas des plus rudes. S'il faiſoit beau, nous pouvions aiſément revenir le matin à la canoniere, & retourner le ſoir à la vacherie. Un matin que nous faiſions ce voyage, nous crûmes appercevoir de loin trois ou quatre *Indiens* à genou. Etant à portée d'eux, nous les trouvâmes en effet dans cette poſture, les mains élevées vers le Ciel, & faiſant des exclamations dans leur idiôme que nous n'entendions point; mais leur action & leurs regards faiſoient aſſez connoître que c'étoit à nous qu'ils parloient. Envain nous leur fîmes ſigne pluſieurs fois de ſe lever, ils n'en voulurent rien faire, juſqu'à ce que nous fuſſions loin. Nous arrivons à notre tente, & nous commençons à préparer nos Inſtrumens, lorſque tout-à-coup nos oreilles ſont frappées de cris réitérés que l'on faiſoit à la porte de la tente. Nous ſortîmes pour voir ce que c'étoit, & nous vîmes les mêmes *Indiens* dans la même poſture où nous les avions rencontrés. Sur quoi nous appellâmes un Domeſtique qui parloit *Indien* & *Eſpagnol*, & nous lui ordonnâmes de nous interpréter ce que ces bonnes gens diſoient. Il nous apprit que le plus vieux étoit le Pere des autres: qu'on lui avoit dérobé un Ane, ou que du-moins il l'avoit perdu, & que comme rien ne nous étoit caché, il nous prioit de vouloir bien lui faire recouvrer ſon Ane. Cette naïveté nous divertit beaucoup. Nous fîmes notre poſſible par le moyen de notre interpréte pour desabuſer ces pauvres gens, mais on ne put jamais leur ôter cette idée de l'eſprit. Enfin, las de nous ſolliciter inutilement,

& voyant que nous ne faiſions aucun cas de leurs prieres, ils ſe leverent, & s'en allerent fort déſolés, & bien perſuadés que c'étoit plus par malice, que par ignorance, que nous ne voulions pas leur indiquer où étoit leur Ane.

L'autre avanture m'arriva à moi-même en particulier, non pas avec de pauvres & idiots Payſans *Indiens*, mais avec une des principales perſonnes de la Ville de *Cuenca*. Nous étions alors ſur la Montagne de *Bueran*, peu éloignés du Village de *Cannar*, lorſque le Curé du lieu me fit dire qu'il étoit arrivé chez lui deux P. P. Jéſuites de ma connoiſſance; que ſi je voulois les voir, je n'avois qu'à deſcendre de la Montagne; ce que je fis auſſi, & en chemin je rencontrai un Gentilhomme de *Cuenca*, qui alloit viſiter ſes *Haciendas*, & qui auſſitôt qu'il avoit pu diſtinguer notre canoniere avoit compris ce que c'étoit, d'autant plus qu'il m'en voyoit deſcendre. Ce Cavalier me connoiſſoit de nom, mais ne m'avoit jamais vu. Dès-qu'il fut à portée de moi, me voyant dans un équipage auſſi ruſtique que celui que les Métifs & gens du plus bas peuple portent dans ce Pays, & qui étoit pourtant le ſeul que nous puſſions porter dans notre travail, il me prit pour un des Domeſtiques. Il me fit pluſieurs queſtions, & m'étant apperçu de ſon erreur, je ne jugeai à propos de le deſabuſer qu'après qu'il auroit débité tout ce qu'il penſoit. Il me dit donc que lui & tous les habitans du Pays étoient perſuadés que le motif que nous alléguions de vérifier la figure de la Terre, n'étoit pas aſſez puiſſant pour nous réduire au genre de vie que nous menions: Qu'il n'étoit pas poſſible que nous n'euſſions découvert diverſes Mines, quoique nous n'en vouluſſions pas convenir; mais que les gens d'eſprit comme lui n'étoient pas la dupe de nos négatives. Je crus qu'il étoit tems de lui faire ſentir le ridicule de ces idées. J'y employai toute ma logique, mais ce fut envain; notre Gentilhomme n'en voulut rien rabattre, & s'affermit au-contraire davantage dans ſon opinion, prétendant que par les ſecours de la Science Magique que nous poſſédions, nous pouvions plus faire de ces ſortes de découvertes que nul autre. Il ajoûtoit à toutes ces folles imaginations, d'autres idées qui ne ſentoient pas moins le petit peuple, & jamais il ne me fut poſſible de le guérir de ſa prévention.

Toute la ſuite des triangles étant terminée du côté du Sud, nous meſurâmes une ſeconde baze, pour que chaque Compagnie pût en vérifier la juſteſſe, & l'on commença les Obſervations Aſtronomiques au dernier triangle. Mais nos Inſtrumens n'étant pas tout-à-fait propres à notre deſſein, nous fûmes obligés de retourner au mois de *Décembre* de la même année, pour conſtruire un Inſtrument plus propre à ce que nous nous propoſions.

poſions. Ce travail nous retint juſqu'au mois d'*Août* de l'année ſuivante 1740, auquel tems l'Inſtrument ſe trouvant achevé, nous nous rendîmes à *Cuenca*, & dès notre arrivée nous commençâmes nos obſervations, qui furent longues & durerent juſqu'à la fin de *Septembre*, parce que l'Atmoſphere de ce Pays eſt peu favorable aux Aſtronômes; car ſi ſur les Montagnes les nuages dont nous étions environnés nous empêchoient de voir les autres ſignaux, ceux qui au-deſſus de cette Ville formoient un pavillon ne nous permettoient pas d'appercevoir les étoiles quand elles paſſoient par le Méridien. Mais à force de patience en étant venus à bout, nous nous diſpoſâmes à paſſer au Nord de l'Equateur pour les Obſervations Aſtronomiques qu'il convenoit de faire à l'autre bout de la Méridienne, & finir par-là notre ouvrage: mais ce voyage fut différé pour quelque tems, par un motif alors plus preſſant que les obſervations, que nous laiſſâmes ſuſpendues pour courir à *Lima*, comme je le dirai dans la ſeconde Partie.

Au mois de *Décembre* 1743, les raiſons qui nous avoient retenus à *Lima*, à *Guayaquil*, & au *Chily*, ne ſubſiſtant plus, nous retournâmes à *Quito* au mois de *Janvier* 1744, & ce fut alors que nous prolongeâmes la Méridienne par le Nord de l'Equateur, *Don Jorge Juan* & moi, par le moyen de quatre triangles, qui la porterent juſqu'à l'endroit où en 1740 Mr. *Godin* avoit fait la ſeconde Obſervation Aſtronomique, que nous réitérâmes en même tems, & terminâmes le tout au mois de *Mai* de la même année 1744, comme on le verra dans le Tome déjà cité des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*, où l'on trouvera toutes les autres Obſervations & les Expériences qui furent faites.

Meſſieurs *Bouguer* & de la *Condamine* ayant dans ce tems-là terminé leur tâche, partirent de *Quito* dans le deſſein de retourner en *France*, le premier par la voye de *Carthagène*, & le ſecond par la Riviére de *Marannon* ou des *Amazones*: mais tout le reſte de la Compagnie reſta à *Quito*, les uns à-cauſe de la guerre, craignant d'être pris ſur mer par les Ennemis, les autres faute de moyens; car ayant contracté quelques dettes, ils ne vouloient point partir avant de les avoir acquittées: deſorte que ces deux Meſſieurs furent les ſeuls qui prirent la réſolution de ſatisfaire le deſir qu'ils avoient de revoir leur Patrie, & de s'aller repoſer de tant de fatigues & de travaux dont nous reſſentions tous les effets, la ſanté de chacun de nous ſe trouvant plus ou moins altérée.

CHAPITRE III.

Comprenant les noms des Bruyeres, & autres Lieux où étoient les Signaux qui formoient les Triangles de la Méridienne, & ceux où chaque Compagnie séjourna pour faire les Observations convenables; avec de courtes remarques sur le tems qu'il fit pendant ces Opérations.

POur satisfaire entiérement à la curiosité du Lecteur au sujet des lieux où chaque Compagnie fit ses observations, & du tems qu'on fut obligé d'y séjourner, j'ai cru devoir en parler dans des articles à part, sans néanmoins entrer dans un détail ennuyeux de mille circonstances, dont la plupart même ne seroient que des répétitions de ce que nous avons déjà dit ailleurs. On n'inférera point ici non plus les stations qui en 1736, d'abord qu'on eut achevé de mesurer la baze de *Taruqui*, furent faites aux extrémités de cette baze, & sur les Bruyeres de *Pambamarca* & d'*Yllahalo*, vu qu'on fut obligé de les reïtérer, lorsqu'on changea l'ordre & l'arrangement des triangles: ainsi nous les considérerons comme si on ne les eût point pour lors achevées: je commencerai par les signaux où cette circonstance ne se rencontra point, & je les arrangerai selon leur ordre.

Bruyeres où étoient les signaux de la Compagnie, composée de Mrs. *Bouguer*, *de la Condamine*, & moi.

I. *Signal & Station, dans la Bruyere de* Pichincha.

Pichincha. Au commencement la station fut au sommet de cette Montagne; mais ensuite, ayant remarqué que le lieu le plus élevé n'étoit pas le plus propre aux observations, la station fut établie au pied du Rocher, où nous plaçâmes aussi le signal. Les observations commencerent au *Pichincha* le 14 d'*Août* 1737, & ne finirent que vers le commencement de *Décembre* de la même année.

II. *Signal, à* Oyambaro, *terme Austral de la baze d'*Yaruqui.

Le 20 de *Décembre* 1737 nous passâmes à *Oyambaro*; & le 29 du même mois tout ce qu'on y vouloit opérer, fut fini.

III. *Signal, à* Caraburu *terme Boréal de la baze d'*Yaruqui.

Le 30 de *Décembre* nous nous rendîmes à *Caraburu*, & y demeurâmes jusqu'au 24 *Janvier* de l'année 1738, ayant été retenus partie par le mauvais tems, partie par le manque de signaux.

IV. *Signal, dans la* Bruyere *de* Pambamarca.

Nous fîmes une nouvelle station dans cette Bruyere, où nous avions déjà

CARTE
De la Meridiene mesurée au ROYAUME DE QUITO
Par ordre du Roy notre Souverain
pour parvenir à la Connoissance du Degré Terrestre et de la figure de la terre par D. Jorge Juan et D. Ant de Ulloa
En 1744

KARTE
von der Gemessenen Mittagslinie in dem KOENIGREICHE QUITO
Auf Befehl Sr Koenigl Majest in Spanien
zur Erkentniß der rechten Gehalts eines Grades und der Gestalt der Erden von dem Hrn Georg Juan und dem Hrn Antonio de Ulloa
im Jahre 1744 ausgemessen

Les Lignes droites continuées designent la Suite des Triangles de D. Jorge Juan; les Lignes coupées ou composées de plusieurs petites parties, designent les Triangles de D. Antonio de Ulloa; celles qui sont formées par des points designent les triangles auxiliaires.

Montagne negée
Antisana
Schnee Gebirge

Pambamarca
Guamani
Montagne negée
Cantouna
Montagne negée et Volcan eteint
Volcan et Montagne
Venez tamo
Montagne negée
Montagne negée
Montagne negée

déjà été en 1736, quand nous eûmes achevé de meſurer la baze d'*Taruqui*, comme il a déjà été dit. J'y montai avec le reſte de notre Compagnie le 20 de *Janvier* 1738, & nous y demeurâmes juſqu'au 8 de *Février*; & quoique les frimâts & la neige ne nous y incommodaſſent pas tant qu'au *Pichincha* & en quelques autres Montagnes où nous fûmes depuis, les vents y étoient ſi forts qu'on ne pouvoit s'y tenir debout qu'avec beaucoup de difficulté; ce qui fut cauſe que nous ne pûmes qu'avec beaucoup de peine exécuter les obſervations avec l'exactitude & le loiſir convenables; parce que nous ne trouvions pas d'abri où les quarts de cercle puſſent être tranquilles.

V. *Signal, en la Montagne de* Tanlagua.

Le 12 de *Février* nous montâmes ſur la Montagne de *Talangua*, & le jour ſuivant nous finîmes les obſervations que nous y voulions faire. Cette Montagne eſt petite en comparaiſon des autres qui forment ces *Cordilleres*, & il n'y avoit pas à beaucoup près autant d'incommodités à ſouffrir: cela doit s'entendre du ſommet, car d'ailleurs les côtes ou flancs en ſont ſi eſcarpés & ſi droits qu'on ne peut y gravir qu'à quatre pieds, & il faut bien prendre garde de ſe tenir ferme, ſans quoi on courroit grand riſque. On peut juger combien cet exercice eſt fatigant, puiſqu'il y a au-moins pour quatre ou cinq heures à monter. La deſcente n'eſt pas moins rude, il faut preſque toujours être aſſis, & ſe laiſſer couler tout doucement & peu à peu ſur le derriere, pour ne point rouler juſqu'au bas du précipice.

VI. *Signal, Plaine de* Changalli.

Nous paſſâmes le 7 de *Mars* à la ſtation de *Changalli*, & y reſtâmes juſqu'au 20. C'eſt une Plaine où nous ne ſouffrîmes aucune incommodité. Nous fûmes logés dans une *Hacienda*, ou Métairie fort près du ſignal, & à portée du Village de *Pintac*. Nous profitâmes de tous les momens où les ſignaux des Montagnes n'étoient point offuſqués par des nuages, deſirant de finir au-plutôt les obſervations que nous devions faire dans cette Plaine; mais nous fûmes retardés, même lorſque les Montagnes étoient dégagées de vapeurs, parce que nous trouvions des ſignaux à dire; c'étoient ceux que le vent avoit abattus. Ce fut alors que nous prîmes la réſolution d'employer au-lieu de perches, des canonieres, ou petites tentes pour ſignaux, & nous ſuivîmes depuis cette méthode.

VII. *Signal à* Pucaguaico *ſur le panchant de la Montagne de* Cotopacſi.

Pucaguaico eſt un Volcan affreux à mi-côte de la Montagne de *Cotopacſi*. Nous y montâmes le 21 de *Mars*, & le 4 d'*Avril* nous en deſcendîmes, ſans y avoir fait autre choſe que de nous y morfondre dans la neige

ge & la glace, & d'y être tourmentés par de ſi horribles vents, qu'on eût dit qu'ils alloient emporter le Volcan. Nous y pâtîmes pour le moins autant que ſur le ſommet du *Pichincha*. Il n'y avoit pas juſqu'aux bêtes qui ne témoignaſſent ne pouvoir réſiſter à la rigueur de ce Climat, puiſque les mules deſtinées à nous porter, s'en éloignoient & alloient chercher un Ciel plus doux, dès-quelles pouvoient s'échapper.

Nous nous apperçûmes à *Pucaguaico*, que le ſignal qui ſuivoit par le côté du Sud, avoit beſoin d'être changé, ou du-moins qu'il en faudroit mettre un entre-deux: on délibéra ſur le parti qu'il y avoit à prendre: mais comme avant de ſe déterminer il y avoit encore d'autres choſes à faire, on ſuſpendit-là les opérations, & l'on profita de cet intervalle pour faire des obſervations ſur *la viteſſe du Son*, & autres rapportées dans le Tome qui traite de cette matiere. Tout étant prêt pour recommencer nos opérations, nous retournâmes pour la ſeconde fois à *Pucaguaico*, où nous demeurâmes depuis le 16 juſqu'au 22 d'*Août*, que nous achevâmes les obſervations néceſſaires.

VIII. *Signal, ſur le* Corazon.

Avant que de finir la ſtation de *Pucaguaico*, nous étions montés à la Bruyere du *Corazon*, le 12 de *Juillet*, & n'en étions partis que le 9 d'*Août*. Le *Corazon* eſt une Montagne aſſez ſemblable à celle de *Pichincha* pour la hauteur, ayant auſſi ſur ſon ſommet une Roche fort élevée, au pied de laquelle étoit le ſignal; deſorte que cette ſtation reſſembloit beaucoup à celle de *Pichincha*, excepté que nous n'y ſouffrîmes pas tant que ſur le ſommet de la Roche du même *Pichincha*, quoiqu'on n'y fût pas exemt de glace, de neiges, & de vent.

IX. *Signal*, Papa-Urco.

Il fut décidé qu'on mettroit ſur *Papa-Urco* le ſignal intermédiaire, qui devoit être placé entre *Pucaguaico* & *Vengotaſin*, qui eſt plus vers le Sud. *Papa-Urco* eſt une Montagne de médiocre hauteur, où nous montâmes le 11 d'*Août* & n'en partîmes que le 16 du même mois, que nous retournâmes à *Pucaguaico*, deſorte que *Papa-Urco* fut pour nous une recréation entre les ſtations de *Corazon* & de *Pucaguaico*.

X. *Signal, ſur la Colline de* Milin.

Milin eſt plutôt une Colline qu'une Montagne. Les obſervations que nous avions à y faire, ne durerent que depuis le 23 juſqu'au 29 d'*Août*.

XI. *Signal, ſur la Montagne de* Ventogaſin.

La Montagne de *Ventogaſin* n'eſt pas fort haute. Nous y ſéjournâmes plus longtems que nous n'avions cru, ayant employé à y obſerver depuis le

le 4 de *Septembre* juſqu'au 18, par la raiſon que nous eûmes bien des difficultés à ſurmonter avant de pouvoir placer le ſignal qui devoit ſuivre du côté du Sud. Cette Montagne eſt tout près de *Latacunga*, qui a dans ſes environs pluſieurs Métairies, ce qui nous procuroit des commodités que nous ne trouvions pas dans pluſieurs autres ſtations.

XII. *Signal, ſur la Montagne de* Chalapu.

La ſtation ſur la Montagne de *Chalapu* fut la plus courte de toutes celles que nous fîmes dans tout le cours de la Méridienne; car y étant montés le 20 de *Septembre* nous en deſcendîmes le 23. Cette Montagne eſt d'une hauteur médiocre, peu éloignée du Bourg de *Hambato*, le panchant en eſt ſemé de Métairies. On n'y peut gueres monter qu'à pied.

XIII. *Signal de* Chichi-Choco.

Le ſignal de *Chichi-Choco* étoit placé ſur le panchant de la Montagne de ce nom, qui eſt une branche de la fameuſe Montagne, ou *Cordillere* du *Carguairaſo*. Nous n'y fûmes que depuis le 24 juſqu'au 29 de *Septembre*; & quoique le lieu où étoit le ſignal fût peu élevé en comparaiſon des autres Montagnes, il ne laiſſoit pas d'être fort froid à-cauſe du voiſinage du *Carguairaſo*. Dans le tems que nos *Indiens* étoient occupés à charger nos effets ſur les mules, & nous autres ſous la tente prêts à partir, il ſe fit un tremblement de terre, que l'on ſentit à quatre lieues à la ronde: notre tente de campagne en fut ballotée d'un côté à l'autre, & la terre faiſoit un mouvement ſemblable aux vagues; néanmoins ce tremblement étoit un des plus petits que l'on ſente dans ce Pays.

XIV. *Signal de* Mulmul.

Ce ſignal & les trois ſuivans occaſionnerent divers voyages, parce qu'on fut contraint pour l'exactitude des obſervations à former des triangles auxiliaires, pour vérifier les diſtances réſultantes des principaux: la difficulté de diſtinguer quelques ſignaux des autres, obligea à les changer de place, & conſéquemment à aller d'une ſtation à l'autre. Le 8 de *Novembre* 1738 on paſſa à *Riobamba*, où je me trouvois depuis le 20 d'*Octobre*, à-cauſe d'une maladie ſérieuſe qui m'étoit ſurvenue à *Chichi-Choco*, & qui s'étant encore augmentée à *Mulmul* me contraignit de m'arrêter dans une vacherie de cette Montagne, & j'achevai enſuite de me rétablir à *Riobamba*, ce qui m'empêcha d'aſſiſter aux Obſervations des Signaux XV. XVI. & XVII. c'eſt-à-dire, ceux de *Guayama*, de *Llmal*, & de *Nabuſo*.

XVIII. *Signal de* Siſa-Pongo.

Le ſignal de *Siſa-Pongo* nous occupa depuis le 19 de *Novembre* 1738

juſqu'à la fin du même mois. Les opérations furent ſuſpendues à cette ſtation, en attendant le retour de *Don Jorge Juan* & de Mr. *Godin*, qui, comme je l'ai dit, étoient allés faire un voyage à *Quito*. Dans cet entretems Mr. *Bouguer* entreprit de faire des obſervations relatives au Syſtême de l'Attraction, & choiſit pour cet effet la Montagne de *Chimborazo*. Cette ſtation, & la ſeconde qui ſe fit ſur l'*Arénal* de cette Montagne, furent les plus fâcheuſes de toute la Méridienne. Au-reſte ces obſervations n'ont point été inſérées dans le Tome des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*, parce que je ne pus aſſiſter qu'aux premieres, qui furent faites ſur le *Chimborazo* depuis le 29 de *Novembre* 1739 juſqu'au 17 *Décembre*, m'étant trouvé de-nouveau attaqué de la même indiſpoſition que j'avois eue auparavant.

XIX. *Signal de* Lalanguſo.

Nous reſtâmes ſur la *Bruyere* de *Lalanguſo* depuis le 24 juſqu'au 31 *Janvier* 1739.

XX. *Signal*, *Bruyere de* Chuſay.

La *Bruyere* de *Chuſay* fut une des plus longues ſtations de la Méridienne, puiſque nous y fûmes détenus depuis le 3 de *Février* 1739 juſqu'au 24 *Mars*; ce qui fut occaſionné par la difficulté de trouver des lieux propres à placer les ſignaux qui ſuivoient, de maniere que des uns on pût découvrir les autres, & qu'ils formaſſent des triangles réguliers. En effet les hautes Montagnes de la *Cordillere* de l'*Azuay* où ces ſignaux devoient être placés, ſe font obſtacle les unes aux autres. Outre la longueur de la ſtation de cette *Bruyere*, nous y ſouffrîmes beaucoup de l'intempérie de l'air.

XXI. *Signal*, *Bruyere de* Tioloma.

Nous demeurâmes ſur cette Bruyere depuis le 26 de *Mars* juſqu'au 25 d'*Avril*.

XXII. *Signal ſur la Bruyere de* Sinaſaguan.

Notre ſéjour ſur la Bruyere de *Sinaſaguan*, dont nous avons déjà fait mention, fut depuis le 27 d'*Avril* juſqu'au 9 de *May*. J'ai déjà parlé de ce que nous ſouffrîmes dans ce Déſert, ainſi je ne le répéterai pas.

XXIII. *Signal ſur la Bruyere de* Bueran.

La ſtation de *Bueran* dura depuis le 10 de *May* juſqu'au 1 de *Juin*. Ce n'eſt au-reſte qu'une Colline, qui n'eſt qu'à deux lieues du Village de *Cannar*. Le ſéjour que nous y fîmes, n'eut rien de deſagréable. La proximité du Village nous procuroit toutes les proviſions dont nous avions beſoin, & l'air y étoit doux en comparaiſon des autres Montagnes. Tous les Dimanches nous allions au Village pour entendre la Meſſe, & par-là nous

nous faiſions un peu diverſion à la profonde ſolitude où nous vivions. Pendant que nous étions ſur cette Bruyere la foudre tomba ſouvent dans les Plaines voiſines, & les *Indiens*, les animaux & les maiſons de campagne en reſſentirent par trois fois les triſtes effets. Cette Contrée eſt fort ſujette à de violens orages, ſurtout la Bruyere de *Burgay*, qui eſt tout près de celle de *Bueran*.

XXIV. *Signal*, *Bruyere d'*Yaſuay.

La ſtation d'*Yaſuay* ne finit que le 16 de *Juillet*, parce qu'avant de la terminer il falloit chercher le lieu le plus commode pour meſurer une ſeconde baze, par où l'on pût vérifier l'exactitude des Opérations Géométriques pratiquées juſqu'alors, & après avoir choiſi le lieu, voir quelle ſeroit la meilleure maniere de placer les ſignaux entre *Yaſuay* & la baze en queſtion. Pour cet effet nous nous tranſportâmes à *Cuenca*, & de-là nous fûmes reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*. Dès-que cela fut fait, & qu'il fut décidé qu'on meſureroit dans le premier de ces deux lieux la baze qui devoit ſervir, à l'égard de notre Compagnie, de preuve à la meſure des triangles, tandis que dans le ſecond on meſureroit la baze néceſſaire à l'autre Compagnie pour la même opération, on plaça les ſignaux qui manquoient, & nous retournâmes à notre premier ouvrage ſur la Bruyere d'*Yaſuay*, où nous étions venus dès le 7 de *Juillet*. C'eſt la Montagne la plus haute de la Juriſdiction de *Cuenca*. Elle eſt d'ailleurs ſi eſcarpée, qu'on ne peut y monter en partie qu'à pied & avec difficulté. Malgré ſa hauteur l'air n'y eſt pas auſſi fâcheux qu'à *Sinaſaguan*, ni qu'aux autres Montagnes qui ſont vers le Nord de cette *Cordillere*.

XXV. *Signal*, *ſur le Monticule de* Borma.

Le Monticule de *Borma* n'eſt gueres haut, non plus que les autres du côté de *Cuenca*: de-là vient que ſon ſommet n'eſt pas engagé dans des nuages: c'eſt pourquoi nos obſervations s'y firent avec d'autant plus de facilité, que la Montagne de *Yaſuay*, qui étoit beaucoup plus expoſée à cet inconvénient, en fut entierement exemte le 19 de *Juillet*, ce qui fit que nous eûmes achevé en très-peu de tems.

XXVI. XXVII. XXVIII. XXIX. *Signaux de* Pugin, Pillachiquir, Alparupaſca, & Chinan: *ces deux derniers étant les termes Nord & Sud de la baze de* Talqui.

Les ſtations de *Pugin*, *Pillachiquir*, *Aparupaſca*, & *Chinan* ne nous arrêterent guere. D'ailleurs comme elles étoient près de la baze de *Talqui*, nous nous logeâmes dans des Métairies ou *Haciendas*, d'où nous allions journellement meſurer les angles. Il faut en excepter ſeulement la ſta-

tion de *Pillachiquir*, qui étant plus éloignée des *Haciendas* que les autres, ne nous permettoit pas d'uſer de cette commodité; mais nous fûmes aſſez heureux pour y terminer les obſervations le même jour que nous y fûmes pour les faire.

XXX. XXXI. Guana Cauri *&* *la Tour de la principale Egliſe de* Cuenca.

Ayant terminé cette ſuite de triangles, aux deux derniers près des extrémités de la ſeconde baze, il falut en former d'autres pour ſervir d'Obſervatoire, où après avoir achevé la meſure Géometrique, on pût commencer l'Aſtronomique. Les triangles qui me tomberent en partage étoient formés par un ſignal ſur le Mont de *Guanacauri*, & par la Tour de la grande Egliſe de *Cuenca*, où ſe firent les obſervations convenables, au même tems qu'on faiſoit les Obſervations Aſtronomiques.

A la partie Septentrionale de la Méridienne on forma de nouveaux triangles, comme il a été dit dans le Chapitre précédent, ce qui occaſionna de nouvelles ſtations ſur les Montagnes où furent placés les ſignaux qui formoient ces nouveaux triangles. On ſuivit le même ordre qui avoit été réglé & ſuivi pendant qu'on traçoit la Méridienne, ſavoir que chaque membre de la Compagnie obſerveroit deux angles dans tous les triangles; & ceux qui m'échurent en partage furent les ſuivans.

XXXII. XXXIII. XXXIV. XXXV. *Signaux de* Guapulo, *de* Campanario, *de* Coſin *&* *de* Mira.

Les Obſervations qui devoient ſe faire à ces quatre ſignaux, ne purent être terminées qu'après que nous eûmes vu la fin des affaires qui nous avoient appellés *Don Jorge Juan* & moi à *Lima* & au *Chily*, & que nous fûmes revenus à *Quito*. Nous ne fûmes point obligés de demeurer ſur la premiere & la derniere de ces quatre ſtations, parce qu'étant fort proche de *Quito* & du Village de *Mira*, nous nous y rendions quand le tems étoit favorable; mais il n'en fut pas de-même à l'égard de celles de *Campanario* & de *Coſin*. Toutes les quatre furent abandonnées le 23 *May* 1744, jour auquel nous terminâmes, *Don Jorge Juan* & moi, les Obſervations Aſtronomiques que nous avions repriſes le 14 *Février* de la même année, & par-là fut terminé tout ce qui concernoit la Méridienne.

Signaux & Stations de Mr. Godin *&* *de* Don Jorge Juan.

Les ſtations qui ſe firent après qu'on eut achevé de meſurer la baze de *Yaruqui* en 1736, & qui enſuite ne ſervirent point, comme il a déjà été dit, furent communes aux deux Compagnies; parce qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de la méthode qui fut ſuivie depuis, ſavoir que chacune obſervât deux angles dans tous les triangles pour faciliter & abréger le travail;

travail; deſorte que *Don Jorge Juan* & Mr. *Godin* étoient ſur les Montagnes d'*Illahalo* & de *Pambamarca* en même tems que Mrs. *Bouguer*, *de la Condamine*, & moi.

I. & II. *Signaux aux extrémités de la Baze d'*Yaruqui.

Pour faire les obſervations convenables à ces deux ſignaux, ces Meſſieurs partirent de *Quito* le 20 d'*Août* 1737, & les terminerent le 27 du même mois.

III. *Signal*, *Bruyere de* Pambamarca.

Après qu'ils eurent fait aux extrémités de la baze les obſervations néceſſaires, ils paſſerent à la Bruyere de *Pambamarca*, où ils finirent leurs opérations le 1 *Septembre* 1737.

IV. *Signal*, *la Montagne de* Tanlagua.

Ayant terminé leurs opérations ſur *Pambamarca*, ils deſcendirent au Village de *Quinche*, qui eſt le plus près ſur le chemin de la Montagne de *Talangua*: mais les *Indiens* qui devoient les accompagner, bien inſtruits de ce qu'ils auroient à ſouffrir de l'intempérie de l'air ſur cette Montagne, & déjà épouvantés de ce qu'ils avoient éprouvé ſur *Pambamarca*, eurent la précaution de s'enfuir. Ceux du Village craignant que cette fuite ne fît tomber le ſort ſur eux, diſparurent & ſe cacherent. Les mouvemens que l'Alcalde ſe donna pour découvrir le lieu de leur retraite, ni les ſoins du Curé pour les déterrer & les engager à revenir, ne ſervirent de rien. Après que ces Meſſieurs eurent paſſé deux jours dans ce Village ſans que les déſerteurs paruſſent, il falut que le Curé diſpoſât ſon Sacriſtain & quelques autres *Indiens* employés au ſervice de l'Egliſe, à les accompagner & à prendre ſoin des mules de charge juſqu'à *Tanlagua*, qui eſt une Métairie où ils arriverent le 5 de *Septembre* 1737, & le jour ſuivant ils commencerent à monter la Montagne, mais avec tant de difficulté qu'ils furent tout un jour à en ſurmonter l'âpreté. Les *Indiens* portoient ſur leur dos la tente de campagne, les Inſtrumens & le bagage; ils ne purent ce jour-là monter juſqu'au haut, & furent obligés de s'arrêter à mi-chemin, & de paſſer la nuit ſans couvert ni abri. Peu s'en falut qu'ils ne périſſent de froid. En effet il ſurvint une forte gelée, qui les maltraita ſi fort qu'ils ne pouvoient remuer ni bras ni jambes. Nos Meſſieurs ne purent point alors achever les obſervations, trouvant qu'il manquoit des ſignaux, qui avoient été renverſés par la violence des vents, ou dérobés par les Pâtres *Indiens*. En attendant qu'on les remît ſur pied, ils ſe rendirent à *Quito*, pour y mieux employer leur tems, & examiner les diviſions des quarts-de-cercle. Tout cela fut long, & les occupa juſqu'au

mois de *Décembre* 1737, que les ſignaux ayant été rétablis, ils retournerent à *Tanlagua* le 20 de *Décembre*, & le 27 les obſervations furent terminées.

V. *Signal ſur la Colline de* Guapulo.

Guapulo n'eſt pas fort haut, & cette Colline eſt tout près de *Quito*, deſorte que ces Meſſieurs n'avoient que faire d'y coucher: tous les matins ils ſortoient de la Ville & ſe rendoient à la tente de campagne, où étoient tous les Inſtrumens qui ſervoient aux obſervations; & quoiqu'ils travaillaſſent avec beaucoup de diligence & d'aſſiduïté, les obſervations ne purent être finies que le 24 de *Janvier* 1738.

VI. *Signal dans la Cordillere & Bruyere de* Guamani.

Le ſignal de *Guamani* ſe trouvant placé de maniere qu'on ne découvroit point celui du *Corazon*, il falut remédier à cet inconvénient, ce qui occaſionna deux voyages; le premier le 28 de *Janvier*, le ſecond le 7 de *Février*, & ce dernier fut ſi heureux que le lendemain 8 du même mois tout y fut achevé.

VII. *Signal ſur le* Corazon.

Il y eut auſſi deux voyages ſur cette Montagne, l'un le 11 de *Février*, l'autre le 12 de *Mars* 1738.

VIII. *Signal, de* Limpie-Pongo *ſur la Bruyere de* Cotopacſi.

Le 16 de *Mars* ces Meſſieurs monterent à la Bruyere de *Cotopacſi*; ils y reſterent juſqu'au 31, qu'ayant reconnu qu'on ne pouvoit pas découvrir de-là le ſignal de *Guamani*, il falut en aller poſer un entre deux, ce qui ne fut achevé que le 9 d'*Août* 1737, jour auquel on revint au ſignal de *Limpie-Pongo*, où l'on reſta juſqu'au 13. Ce fut dans ce ſecond voyage, que *Don Jorge Juan* montant la Montagne ſur ſa mule, tomba avec ſa monture dans un creux de quatre à cinq toiſes de profondeur, ſans ſe faire aucun mal.

Outre le ſignal qu'il falut mettre entre ceux de *Guamani* & de *Limpie-Pongo*, on fut encore obligé d'obſerver les angles de quelques ſtations déjà terminées. Pendant que les obſervations de *Limpie-Pongo* furent ſuſpendues, ils firent des obſervations ſur la viteſſe du Son, pour remplir cet intervalle de tems.

IX. *Signal, Bruyere de* Chinchulagua.

Le ſignal de *Chinchulagua* étoit ſitué ſur la Bruyere de ce nom. Les obſervations y furent achevées le 8 *Août* 1738. Mais s'étant élevé quelque doute touchant l'un des angles obſervés, il falut réitérer cette ſtation après qu'on eut terminé celle de *Limpie-Pongo*, pour s'en aſſurer.

X. *Si-*

X. *Signal, ſur la Montagne de* Papa-Urco.

Après qu'ils eurent vérifié l'obſervation de *Chinchulagua*, ils paſſerent au ſignal de *Papa-Urco*, où ils finirent les obſervations le 16 du même mois; & de-là ils retournerent à *Quito* pour quelques affaires concernant Meſſieurs les Académiciens *François*.

XI. *Signal, ſur la Colline de* Milin.

Les affaires qui avoient appellé Mr. *Godin* à *Quito*, furent terminées dans le courant de ce mois, & le 1. *Septembre* 1738 tous ces Meſſieurs retournerent au ſignal de *Milin*, où ils furent occupés juſqu'au 7.

XII. *Signal, ſur la Bruyere de* Chulapu.

De *Milin* ils paſſerent à *Chulapu*, où ils reſterent juſqu'au 18 *Septembre*. Juſqu'à ce ſignal excluſivement chacune des deux Compagnies obſerva les trois angles de tous ſes triangles, tant parce qu'ils différoient entre eux, que parce que cette attention vérifioit les erreurs des diviſions des quarts-de-cercle, trouvées par les autres méthodes dont on s'étoit ſervi pour les connoître. Mais depuis ce ſignal en avant chaque Compagnie ſe contenta d'obſerver deux angles des mêmes triangles & en commun, comme on en étoit convenu.

XIII. *Signal, de* Jivicatſu.

Le ſignal de *Jivicatſu* ſitué ſur la Colline de ce nom n'occupa ces Meſſieurs que depuis le 18 juſqu'au 26 de *Septembre*. Cette ſtation fut des moins incommodes; la Colline étoit peu élevée, & l'air n'y étoit point froid; les environs en ſont agréables, & ils étoient à portée du Village de *Pillaro*, d'où ils pouvoient tirer toutes les proviſions dont ils avoient beſoin.

XIV. & XV. *Signaux, ſur les Bruyeres de* Mulmul & *de* Guayama.

Je joins ces deux Montagnes enſemble, parce que leurs croupes ſont unies par de petites Collines où l'on trouve une vacherie, qui ſert de retraite aux Bouviers *Indiens* qui ménent paître leurs bœufs & vaches ſur les panchans de ces Montagnes. Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* ſe logerent dans cette vacherie, d'où ils avoient coutume de ſe rendre le matin ſur l'une & l'autre Montagne, pour y faire leurs obſervations quand le tems étoit favorable. Mais comme la diſtance entre ces deux Montagnes étoit ſi courte, & qu'il faloit vérifier les diſtances ſuivantes qu'on auroit à conclure par celle-ci, par celle de trois autres triangles auxiliaires, il fallut indiſpenſablement déterminer les endroits où l'on devoit former ces triangles, & s'arrêter dans ce lieu juſqu'à ce que ces diſtances étant établies, on pût achever toutes les obſervations, ce dont on ne vint à bout que le 20 d'*Octobre* 1738.

Après

Après cela ils paſſerent à *Riobamba*, dans la réſolution de continuer leur travail ſans intermiſſion; mais ayant rencontré quelques difficultés par rapport à la meilleure maniere de diſpoſer les triangles ſubſéquens, & commençant tous tant que nous étions, tant *François* qu'*Eſpagnols*, à ſentir quelque diſette d'argent, on trouva à propos de profiter du tems qu'il faloit pour déterminer les lieux où l'on placeroit les ſignaux, pour renouveller nos finances; & pour cette fin Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* ſe mirent en route pour *Quito* le 7 *Novembre* 1738, d'où ils ne purent être de retour que le 2 de *Février* 1739, parce que le premier y fut attaqué de la fiévre, qui ne lui permit pas de ſe remettre plutôt en chemin.

XVI. & XVII. *Signaux*, *d'*Amula, & *de* Siſa-Pongo.

Les obſervations qui devoient ſe faire au ſignal d'*Amula* furent terminées avant le voyage dont nous venons de parler, & depuis le 2 de *Février* 1739 que ces Meſſieurs revinrent à *Riobamba* juſqu'au 19, on acheva celles de *Siſa-Pongo*.

XVIII. *Signal*, *de la Montagne de* Seſgum.

On ne demeura ſur cette Montagne que depuis le 20 juſqu'au 23 de *Février*, parce que le ſignal étoit placé ſur le panchant d'une hauteur d'où l'on profitoit des momens que les autres Bruyeres étoient débaraſſées des nuages dont elles ſont ordinairement environnées.

XIX. *Signal*, *Bruyere de* Senegualap.

La ſtation fut plus longue à ce ſignal, & dura depuis le 23 de *Février* juſqu'au 13 de *Mars* 1739, quoique cette Bruyere ne fût pas des plus incommodes de la Méridienne.

XX. *Signal*, *Bruyere de* Chuſay.

De *Senegualap* ils paſſerent à la Bruyere de *Chuſai*, où cette Compagnie ne ſouffrit pas moins que la nôtre. Ils y reſterent depuis le 14 de *Mars* juſqu'au 23 d'*Avril* 1739.

Cette ſtation n'étoit point du reſſort de ma Compagnie; car en ſuivant l'ordre alternatif établi entre les deux Compagnies, nous devions aller au ſignal de *Senegualap*; mais après que nous eûmes achevé les obſervations à *Lalauguſo*, voyant que Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* s'arrêtoient trop longtems à *Quito*, nous ſubdiviſâmes notre Compagnie en deux, pour continuer à meſurer en attendant le retour de ces Meſſieurs. Par cet arrangement Mr. *Bouguer* paſſa au ſignal de *Senegualap*, & Mr. *de la Condamine* & moi nous allâmes à celui de *Chuſay*, où Mr. *Godin* & *Don Jorge Juan* nous ayant joints, notre Compagnie ſe réunit, & nous continuâmes notre ouvrage ſelon l'ordre que chaque Compagnie devoit obſerver.

XXI. *Si-*

XXI. *Signal*, *Bruyere de* Sinaſaguan.

Cette ſtation étoit une de celles où les deux Compagnies devoient obſerver en commun. Elles s'y rencontrerent toutes les deux dans le même tems. Celle de *Don Jorge Juan* y reſta depuis le 28 d'*Avril* juſqu'au 9 de *May* 1739, & toutes les deux eurent part au travail & aux peines qui ne furent pas petites, l'air de cette Montagne étant très-froid & très-rude.

XXII. *Signal*, *Bruyere de* Quinoa-Loma.

La Montagne de *Quinoa-Loma* fut une des plus fâcheuſes que l'on rencontra en traçant la Méridienne. On y demeura depuis le 9 de *May* juſqu'au 31, qu'on mit fin à la meſure des angles correſpondans à ce ſignal.

De *Quinoa-Loma* ces Meſſieurs ſe rendirent au Village de *Los Azogues*, où ils laiſſerent Inſtrumens & bagages, pour aller à *Cuenca* reconnoître les Plaines de *Talqui* & de *Los Bannos*, pour en choiſir une qui ſervît de baze; & s'étant déterminés pour cette derniere, ils convinrent avec nous de la maniere dont il falloit diſpoſer les ſignaux; après quoi ils retournerent à *Los Azogues*.

XXIII. *Signal*, *Bruyere d'*Yaſuay.

Le 15 de *Juin* la Compagnie de *Don Jorge Juan* paſſa au ſignal de la Bruyere d'*Yaſuay*, & y reſta juſqu'au 11 de *Juillet*, qu'elle retourna à *Cuenca*, où elle s'occupa à meſurer la baze de *Los Bannos*, & à commencer les Obſervations Aſtronomiques, qui durerent juſqu'au 10 de *Décembre* de la même année qu'elle retourna à *Quito*, pour y fabriquer un nouvel Inſtrument plus propre à faire ces obſervations avec plus de juſteſſe.

XXIV. XXV. XXVI. & XXVII. *Signaux*, Namurelte, Guanacauri, Los Bannos, *& la Tour de la Grande Egliſe de* Cuenca.

Pendant que ces Meſſieurs faiſoient les Obſervations Aſtronomiques à *Cuenca*, ils acheverent celles qui appartenoient à la meſure Géométrique, aux quatre ſignaux ci-deſſus. Les trois premiers ſervirent à joindre la baze (laquelle s'étendoit depuis *Guanacauri* juſqu'à *Los Bannos*) avec la ſuite des triangles, & le dernier ſervoit d'obſervatoire conjointement avec la dite baze. Et par-là finirent toutes les ſtations: car quoique l'année ſuivante on fût obligé de retourner à *Cuenca* pour y réitérer les Obſervations Aſtronomiques, il n'en eſt pas moins vrai que dès-lors toutes les opérations concernant la meſure Géométrique furent terminées de ce côté-là.

XXVIII. XXIX. XXX. XXXI. & XXXII. *Signaux ſur les Montagnes de* Guapulo, Pambamarca, Campanario, Cuicocha, *&* Mira.

En 1744, les affaires qui nous avoient appellés à *Lima*, *Don Jorge Juan* & moi, étant finies, nous revinmes dans la Province de *Quito* pour

achever les Obſervations Aſtronomiques, qui ayant été terminées à *Cuenca* avoient été ſuſpendues, comme il a déjà été remarqué. *Don George Juan* fit cinq ſtations de plus; parce qu'il fut obligé de réitérer celles de *Guapulo*, & de *Pambamarca*, afin de prolonger les triangles vers le Nord, & qu'il lui falut retourner ſur les Montagnes de *Campanario* & de *Cuicocha*. Il fut obligé de ſéjourner ſur ces deux dernieres & ſur *Pambamarca*, expoſé à l'intempérie de l'air, comme on l'avoit été la premiere fois. Il n'en fut pas de-même ſur celles de *Guapulo* & de *Mira*; & comme j'eus part à cette derniere ſtation & obſervation, & que nous les fîmes enſemble, je ne répéterai pas combien de tems nous y employâmes, l'ayant déjà marqué plus haut.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Ville de Quito. *Tribunaux qui y ſont établis.*

EN faiſant la deſcription des Villes où j'ai été, mon plan, comme on l'a pu voir juſqu'ici, n'eſt point de compiler des Remarques Hiſtoriques & Chronologiques, on ne doit pas s'attendre que je m'écarte de cette méthode à l'égard de *Quito*. Mon but eſt de faire connoître ces Contrées telles qu'elles ſont actuellement, ſoit à l'égard de leur fertilité, ſoit à l'égard des mœurs & coutumes de leurs habitans. Par-là ceux qui ne les connoiſſent que de nom, pourront éviter les erreurs nuiſibles où l'on tombe, quand on s'aviſe de juger des choſes dont on n'a pas de juſtes idées. Je ne parlerai du paſſé que très-ſuccinctement, & autant qu'il conviendra à mon ſujet. Je dirai donc préliminairement, que le Royaume de *Quito* fut ſoumis au joug des *Incas* par *Tupac-Inca-Yupanqui*, le XI. de ces Empereurs.

Garcilaſſo de la Vega, qu'il paroît que nous devons ſuivre à cet égard, ajoûte dans ſon *Hiſtoire des Incas* *, que la conquête de ce Pays fut faite par le Fils aîné de cet Empereur, nommé *Huayna-Capac*, qui commandoit l'Armée de ſon Pere, auquel il ſuccéda à l'Empire: que *Huayna-Capac* eut entre autres Fils naturels *Alta-Huallpa* né de la Fille du dernier Roi de *Quito*; que ce Fils étoit doué de beaucoup de bonnes qualités, qui le rendoient

* Intitulée en *Eſpagnol*, *Commentarios Reales de los Ingas del Peru.* On ſait que *Garcilaſſo* étoit lui-même de la famille des *Incas*. Not. du Trad.

doient aimable; & que ſon Pere ayant une grande tendreſſe pour lui, engagea *Huaſcar* ſon Fils aîné & légitime à lui céder le Royaume de *Quito* à titre de Fief de l'Empire: c'étoit une Loi de l'Empire, que les Provinces conquiſes y demeuraſſent toujours unies; par conſéquent il ne pouvoit pas en diſpoſer autrement. Qu'*Alta-Huallpa* étant ainſi devenu Roi de *Quito* ſe révolta contre ſon Frere, après la mort d'*Huayna-Capac*; qu'il s'empara de l'Empire, qu'il mit aux fers, & fit mourir *Huaſcar*; mais que Dieu ſuſcita *Don Franciſco Pizarro* pour faire ſouffrir la même peine à ce Prince ingrat & cruel; que *Pizarro* chargea de la conquête de *Quito Sebaſtien de Belalcazar*, lequel ayant défait les *Indiens* en diverſes rencontres, s'empara du Royaume, & en rebâtit la Capitale qui avoit été ruinée, y établiſſant les *Eſpagnols* en 1534, & voulant qu'elle portât deſormais le nom de *San Franciſco de Quito*, qu'elle conſerve encore aujourd'hui.

Cette Ville eſt par les 00 deg. 13 min. 33 ſec. de Latitude Auſtrale, & 298 deg. 15 min. 45 ſec. de Longitude comptée du Méridien de *Ténériffe*, ſelon nos propres obſervations. Elle eſt ſituée dans l'intérieur des Terres de l'*Amérique* méridionale, & ſur le côté oriental de la partie occidentale de la *Cordillera de los Andes*, à peu près à 35 lieues des côtes de la Mer du Sud.

Elle eſt épaulée au Nord par la Montagne de *Pichincha*, célébre dans le Pays par ſa hauteur, & par les richeſſes qu'on prétend qu'elle renferme depuis le tems des Idolâtres, ſans qu'on en ait d'autre aſſurance qu'une tradition vague. La Ville eſt ſituée ſur le panchant de cette haute Montagne, environnée de Collines, & poſée ſur d'autres Collines formées par les Crevaſſes, ou *Guaycos*, pour me ſervir du nom qu'on leur donne dans le Pays, qui ſont les Vallons de *Pichincha*. Ces Crevaſſes, ou *Guaycos*, la traverſent d'un bout à l'autre; & quelques-unes ſont ſi profondes qu'il a falu bâtir des voûtes par-deſſus pour égaliſer un peu le terrain, deſorte qu'une partie de la Ville a ſes fondemens ſur des arcades: de-là vient que pluſieurs de ſes rues ſont très-irréguliéres, & qu'étant mêlées de Collines & de Crevaſſes, il faut, en les traverſant dans leur longueur, tantôt monter, tantôt deſcendre. Cette Ville eſt de la grandeur de celles du ſecond ordre en *Europe*, & paroîtroit beaucoup plus étendue qu'elle ne paroît, ſi elle étoit ſur un terrain moins inégal & moins crevaſſé.

Elle a dans ſon voiſinage deux Plaines ſpacieuſes, l'une au Sud, appellée *Turu-Bamba*, qui a bien trois lieues d'étendue, l'autre au Nord, nommée *Inna-Quito*, laquelle s'étend à deux lieues. Toutes les deux ſont remplies de Maiſons de campagne & de Terres cultivées qui ornent beau-

coup les environs de la Ville: ajoûtez à cela que la verdure continuelle des herbes, l'émail des fleurs dont les Champs de ces Plaines, & les Collines d'alentour ſont toujours couvertes, forment un Printems éternel. On nourrit dans ces Champs & ſur ces Collines de nombreux Troupeaux de gros & de menu Bétail, qui ne peuvent conſumer l'herbe que produit ce fertile terroir.

Ces deux Plaines ſe retréciſſent à-meſure qu'elles approchent de la Ville, & en ſe joignant elles forment une gorge dans l'endroit où les Côteaux & les Collines ſemblent vouloir ſe joindre, & c'eſt-là que la Ville eſt placée. On auroit peut-être dû la bâtir dans l'une des deux Plaines en queſtion, elle auroit été plus belle & plus commode; mais il paroît que ſes premiers Fondateurs ont moins cherché l'agrément & la commodité qu'à conſerver la mémoire de leur conquête, en bâtiſſant ſur le même terrein de l'ancienne Ville des *Indiens*, qui choiſiſſoient ces ſortes d'endroits pour bâtir, & pour ainſi dire ſur ſes ruines. Ils ne croyoient pas ſans-doute qu'elle dût devenir ſi conſidérable, c'eſt pourquoi ils ſe contenterent de ſubſtituer des édifices ſolides aux maiſons fragiles qui y étoient auparavant, & inſenſiblement ces édifices s'accrurent. *Quito* étoit autrefois beaucoup plus opulente qu'aujourd'hui. Le nombre des habitans, particuliérement des *Indiens*, y eſt fort diminué, comme il paroît par les ruines, qu'on voit encore de rues entieres.

Vers le Sud, dans la partie de la Ville ſituée dans cette gorge que forme la Plaine de *Turu-bamba*, eſt une Colline, qu'ils nomment *el Panecillo*, à-cauſe de ſa figure, qui reſſemble à un Pain de ſucre. Cette Colline n'a pas plus de cent toiſes de haut: entre elle & les Collines qui couvrent la Ville à l'Orient eſt un chemin fort étroit. Au Sud & à l'Ouëſt le *Panecillo* fournit d'abondantes ſources d'eaux délicieuſes, & de *Pichincha* il ſe précipite divers ruiſſeaux par les *Guaycos*, d'où par le moyen des conduits & tuyaux ſouterrains l'eau eſt diſtribuée dans toute la Ville: & de ce qui en reſte, ainſi que de celle des ſources, ſe forme une Riviere qui coule au Sud de la Ville, & à laquelle ils donnent le nom de *Machangara*. On la paſſe ſur un pont de pierre.

La Montagne de *Pichincha* eſt un Volcan qui vomiſſoit du tems des *Indiens* Gentils, ce qu'il a auſſi fait quelquefois depuis la conquête. La bouche de ce Volcan eſt dans une Roche à peu près auſſi haute que celle où nous fîmes notre ſtation, & ces deux Roches ſont très-proche l'une de l'autre; le caillou ou roc de cette crête eſt tout calciné, & reſſemble au tuf. Le Volcan ne vomit point de feu, & n'exhale aucune fumée; mais

PLAN
DE LA VILLE ET CITÉ DE
S.T FRANÇOIS DE QUITO,
Située par les 00° D. 13⅓ M. de Latitude Meridionale, et par les 81. D. 45 M. de Longitude comptée vers l'Ouest en prenant pour prémier Meridien l'Observatoire de Paris.

GRUNDRISS VON DER STADT
S. FRANCISCO DEL QUITO
in dem 00 Gr. 13⅓ M. Suder breite, und in dem 81 Gr. 45 M. der Længe gegen Westen gelegen von der Pariser Mittagslinie gerechnet.

A. Die Haupt kirche.
B. Die Sacristey.
C. Pfarrkirche St Barbara.
D. Pfarrkirche St Rochus.
E. Pfarrkirche St Sebastian.
F. Pfarrkirche St. Marcus.
G. Pfarrkirche St Blasius.
H. Pfarrkirche St Prisca.
I. Pallast de la R. Audiencia.
K. Rathhaus.
L. Bischoeflicher Pallast.
M. Koenigliche Capelle.
N. Die Gefængniss.
O. Gemeines Gefængniss.
P. St. Martha Weibergefængniss.
Q. Kirche und Koenigl. Colleg. St Fernando.
R. St Ludwigs collegium.
S. St Dominicus.
T. St Franciscus.
V. St Augustin.
X. Der Gnaden.
Z. Der Jesuiter.
&. St Diego.
a. Dominicaner Moenche.
b. Gnaden Kloster.
d. Nonnen der Empfængniss.
e. Nonnen von St Catharina.
f. Nonnen von St Clara.
g. Carmeliterinnen von Quito.
h. Carmeliterinnen von Tacunga.
m. Neue Kirche derselben.
n. Beaterium der Dienstbothen od. de Mercenarias.
p. Hospital de Belermitas.
q. Einsiedeley V. L. Fr. von Illescas.
r. Jerusalems capelle.
s. Capelle der Engels koenigin.
t. Kirche St Bonaventura.
x. V. L. Fr. von Cantuña Capelle.
y. Capelle der Engebohrnen oder Indianer.
1. Capelle von V. L. Fr. de los Desamparados od. der Verlassenen.
2. Einsiedeley St Christi de la Loma.
3. Capelle von St Johann von Lateran.
4. Einsiedeley V. L. Fr. von Troste.
5. El Sto Christo de la Paz oder Christus vom Frieden.
6. Einsiedeley zum wahren kreuze.
7. Kirche V. L. Fr. zu Bethlehem.
8. Brunnen.
9. Muhlen.
10. Walkmühle.
11. Schlachthaus.
12. Der Galgen.
13. Haus worinnen die ersten Wahrnehmungen von der Breite und der Obliquitæt der Ecliptik gemacht worden.
14. Haus worinnen die zweyten Wahrnehmungen der Breite gemacht worden.

A. l'Eglise Cathédrale.
B. le Sagrario.
C. Paroisse de Ste Barbe.
D. Paroisse de St Rocq.
E. Paroisse de St Sebastien.
F. Paroisse de St Marc.
G. Paroisse de St Blaise.
H. Paroisse de Ste Prisque.
I. Palais de l'Audience.
K. Maison du Cabildo.
L. Palais de l'Eveque.
M. Chapelle Royale.
N. Prison d'Etat.
O. Prison ordinaire.
P. Ste Marthe Maison de force pour les femmes.
Q. Eglise et College Rl de St Fernand.
R. College de St Louis.
S. St Dominique.
T. St François.
V. St Augustin.
X. la Merci.
Z. Jesuites.
&. St Jacques.
a. Recollets de Ste Domingo.
b. Recollets de la Merci.
d. Religieuses de la Conception.
e. Religieuses de Ste Catherine.
f. Religieuses de Ste Claire.
g. Carmelites de Quito.
h. Carmelites de la Tacunga.
m. Eglise neuve des mêmes.
n. Beaterie des filles de la Merci.
p. Hôpital de Bethleem.
q. Hermitage de Notre Dame de Illescas.
r. Chapelle de Jerusalem.
s. Chapelle de la Reine des Anges.
t. Eglise de St Bonaventure.
x. Chapelle de Nre Dme de Cantuña.
y. Chapelle des Indiens.
1. Chapelle de Nre Dme de los Desamparados ou des Abandonnés.
2. Hermitage de St Christ de la Loma.
3. Chapelle de St Jean de Latran.
4. Hermitage de Nre Dme de Consolation.
5. le St Christ de la Paz.
6. Hermitage de la vraye Croix.
7. Eglise de Nre Dme de Bethléem.
8. Fontaines.
9. Moulins.
10. Moulin à foulon.
11. Boucherie.
12. Gibet.
13. Maison où se firent les premières observations de la Latitude et de l'obliquite de l'Ecliptique.
14. Maison ou se firent les Secondes observations de Latitude.

Echelle de 200 Toises
50 100 200 Toises
Maasstab.

† { El Panecillo oder das Broedtchen ein Hugel der 106 Toisen hoecher liegt als der Plaza Mayor oder große Markt.
† { Le Panecillo, Colline elevée de 100 Toises au dessus du plan de la Place Mayor.

♇ { See die zuweilen auszutrocknen pflegt.
♇ { Lagune qui est quelquefois à Sec.

J

mais il eſt des tems où il effraye par les ronflemens affreux que le vent fait dans ſes concavités intérieures, & qui reſſemblent au bruit du tonnerre: les habitans tremblent alors, ſe rappellant les ravages que ce Volcan a cauſés en crevant, couvrant toute la Ville & les Champs voiſins de cendres, & pouſſant des nuages de la méme matiere, qui obſcurciſſoient l'air. Près de la Plaine d'*Inna-Quito* eſt un endroit nommé *Rumi-Pamba*, comme qui diroit la *Plaine des Cailloux*; & ce nom lui a été donné, parce qu'il eſt ſemé de gros cailloux ou morceaux de roc que le Volcan y a pouſſés en crevant. Le ſommet de cette Montagne, comme nous l'avons déjà dit, n'eſt jamais ſans glace & ſans neige. On en apporte une grande quantité dans la Ville, qu'on employe dans pluſieurs ſortes de Boiſſon.

La grand' Place eſt quarrée: ſes quatre faces ſont ornées de grands Edifices; l'une de l'Egliſe Cathédrale; l'autre du Palais de l'Audience; l'autre de l'Hôtel de Ville; & la quatriéme du Palais Epiſcopal. Cette Place eſt grande, le centre en eſt occupé par une fort belle Fontaine. Le Palais de l'Audience qui devroit en faire le plus bel ornement, la défigure. Cet Edifice a été négligé à un point que les trois quarts en ſont ruinés. Il n'en reſte plus que la Chambre de l'Audience, celle de l'*Acuerdo*, celle des Finances, & les murs extérieurs qui menacent ruine. Les quatre grandes rues qui aboutiſſent aux angles de la Place ſont droites, larges & belles: mais dès-qu'on s'écarte de la Place de la longueur de trois ou quatre *Quadras* *, on s'apperçoit de leur inégalité; car des-lors il faut monter & deſcendre. C'eſt ce défaut qui eſt cauſe qu'il n'y a dans toute la Ville ni caroſſe, ni autre eſpéce de voiture. Au-lieu de cela les Perſonnes de diſtinction ſe font accompagner d'un domeſtique qui porte un grand paraſol, & les Dames ſe font porter en chaiſe. Aux quatre rues près dont nous venons de parler, toutes les autres ſont tortes, ſans ſymétrie & ſans ordre. Quelques-unes ſont traverſées de crevaſſes, & les maiſons qui ſont à côté, ſuivent les tours & courbures de ces crevaſſes. Les principales rues ſont pavées; mais dans pluſieurs quartiers elles ne le ſont pas, & on n'y peut marcher, tant elles ſont inondées par les fréquentes pluyes.

Outre la Place principale, il y en a encore deux fort ſpacieuſes, & pluſieurs petites près des Couvens d'Hommes & de Femmes. Les Bâtimens, par

* Ils appellent *Quadra* dans ce Pays-là l'eſpace entre un coin d'une rue, & l'autre. Ordinairement la *Quadra* eſt évaluée à cent aunes; mais il y en a qui ſont davantage, & d'autres moins.

par l'architecture de leurs frontispices & de leurs portails, ornent beaucoup ces Places; & particuliérement le Couvent des Religieux de *St. François*, qui eſt tout de pierre de taille. Par les belles proportions, la beauté de tout l'ouvrage & l'invention, il pourroit figurer entre les beaux Edifices de l'*Europe*, & doit être d'autant plus eſtimé dans ce Pays-là qu'il a couté des ſommes immenſes.

Les principales maiſons ſont grandes, quelques-unes ont les appartemens fort dégagés & bien diſtribués. Elles ont toutes un étage, outre le rez-de-chauſſée. En-dehors elles ſont ornées de balcons; mais les portes & les fenêtres, ſurtout en-dedans, ſont petites & étroites, dans le goût des *Indiens*, qui aiment à bâtir dans les coulées, & à faire de petites portes & fenêtres à leurs habitations, ſe perſuadant que cela les met davantage à l'abri du vent. Je ne prétens pas nier que cela ne puiſſe être, mais il eſt probable que les *Eſpagnols* n'ont bâti ainſi que par imitation.

Les matériaux ordinaires qu'ils employent dans la bâtiſſe, ſont les briques crues & la boue, mais la terre en eſt de ſi bonne qualité que ces matériaux réſiſtent autant que de plus ſolides, pourvu cependant qu'ils ne reſtent pas expoſés à la pluye. Les *Indiens*, avant la conquête, ſe ſervoient de cette terre pour bâtir leurs maiſons, & toute ſorte de murailles; on en voit encore des reſtes tant aux environs de la Ville qu'en divers autres endroits de la Province, ſans que le tems puiſſe achever de les détruire: preuve évidente de la ſolidité des Edifices où l'on employe cette terre.

La Ville eſt diviſée en ſept Paroiſſes, qui ſont *el Sagrario*, *San Sebaſtian*, *San Blas*, *Santa Barbara*, *San Roque*, *San Marcos*, & *Santa Priſca*. A l'exception de la Cathédrale & du *Sagrario*, qui ſont richement pourvues d'argenterie, d'étoffes précieuſes, & d'ornemens d'un très-grand prix, les autres Paroiſſes ſont pauvres à cet égard, & n'ont que ce qu'il faut abſolument pour le culte: pluſieurs même ne ſont point pavées en-dedans, & le reſte y répond. La Chapelle du *Sagrario* eſt grande, & bâtie toute de pierre d'une bonne architecture, auſſi belle en-dehors que bien diſtribuée en-dedans.

Les Couvens de *Quito* ſont ceux de *St. Auguſtin*, de *St. Dominique*, de *St. François*, & de la *Merci*, outre un de *Recollets*, un autre de *Dominicains*, & un autre de la *Merci*. A ces trois derniers près tous ces Couvens ſont Chefs de Province. Un grand Collége de *Jéſuites*, deux Colléges pour les études des Séculiers, l'un ſous le nom de *St. Louis*, où les *Jéſuites* régentent, & l'autre de *San Fernando*, ſous la conduite des P P. *Dominicains*. Le Roi a fondé dans le premier douze Bénéfices deſtinés pour

pour les fils des Auditeurs & autres Officiers Royaux. Ce Collége eſt une Univerſité, & a *St. Gregoire* pour Patron. Le Collége de *San Fernando* eſt de fondation Royale, & a *St. Thomas* pour Patron. Sa Majeſté paye les honoraires des Régens ou Lecteurs; dont quelques-uns ſont gradués, comme ceux qui enſeignent le Droit Civil, le Droit Canonique, & la Médecine; mais cette derniere Chaire eſt toujours vacante, parce qu'il n'y a perſonne qui enſeigne cette Science, quoiqu'on diſpenſe du concours. Le Couvent de *St. François*, ou des *Cordeliers*, a une *Caſa de Eſtudios* ou Collége, ſous le nom de *St. Bonaventure*, pour les Religieux de l'Ordre: & quoique ce Collége faſſe partie du Couvent, il a néanmoins ſes Supérieurs à part.

Les Couvens de Filles ſont ceux de *la Conception*, de *Ste. Claire*, de *Ste. Catherine*, & deux de *Carmélites déchauſſées*: l'un de ceux-ci a eu ſa premiere fondation au Bourg de *Latacunga*; mais ayant été renverſé par un tremblement de terre avec le reſte du Bourg, les Religieuſes ſe transporterent à *Quito* & y ſont reſtées depuis, quoique leur Couvent non plus que l'Egliſe ne fût pas encore achevé lorſque nous partîmes de cette Ville.

Le Collége des *Jéſuites*, auſſi-bien que tous les Couvens d'Hommes, ſont grands, bien bâtis, & extraordinairement riches; les Egliſes richement ornées, grandes & fort décentes. Aux Fêtes ſolemnelles on y voit briller, comme à la Cathédrale, quantité d'argenterie, qui ſert en même tems à relever la majeſté du Culte Divin & à la magnificence de ces Temples; les riches tapiſſeries & les ornemens ſomptueux contribuent également à ce double effet. Les Couvens de Filles, ſans être ſi richement ornés, ne laiſſent pas d'avoir de la magnificence. Il n'en eſt pas de-même des Paroiſſes, la pauvreté s'y remarque par-tout; mais c'eſt en quelque maniere par la négligence de ceux à qui la charge en eſt commiſe.

L'Hôpital de *Quito* eſt diſtribué en Sales, les unes pour les Hommes, les autres pour les Femmes. Quoiqu'il ne ſoit pas extrémement renté, il a néanmoins de quoi ſubvenir aux dépenſes néceſſaires. Cet Hôpital eſt dirigé par les Peres Hoſpitaliers de *Notre Dame de Bethléhem*. Autrefois des particuliers en avoient l'adminiſtration; mais la diſſipation des deniers cauſée par leur négligence ou par leur avarice, a été cauſe qu'on y a établi ces Religieux, qui depuis qu'ils y ſont, ont fait bâtir tout leur Couvent, une Infirmerie, & une Egliſe, qui quoique petite ne laiſſe pas d'être fort ornée & fort belle.

La Congregation des Religieux Hoſpitaliers de *Bethléhem* a été fondée dans la Province de *Guatemala* par Frere *Pierre de St. Joſeph Betancour*, né

au

au Village de *Chaſna* ou *Villa fuerte* dans l'Ile de *Ténériffe* en 1626. Il étoit fils d'*Amador Gonzalès de Betancour* & d'*Anne Garcie*. Après ſa mort, la Congrégation qu'il avoit inſtituée, fut approuvée par le Pape *Clement X.* dans ſes Bulles du 2 *May* 1672, & plus formellement par celles du 3 *Novembre* 1674. Elle fut depuis érigée en Communauté réguliere par une Bulle d'*Innocent XI.* datée du 26 *Mars* 1687, & depuis ce tems elle s'eſt accrue & étendue dans ces Contrées, comme un Ordre Religieux. De la Province de *Guatemala* ce nouvel Ordre s'étoit déjà étendu au *Mexique*, enſuite à *Lima* en 1671, où on lui confia l'Hôpital *del Carmen*. Dans la Ville de *St. Michel de Piura* il prit poſſeſſion de l'Hôpital de *Santa Ana*, le 20 d'*Octobre* 1678, & à *Truxillo* de celui de *San Sebaſtian* au mois de *Juillet* 1680. Enfin diverſes autres Villes & Bourgs ont appellé ces Religieux pour avoir ſoin de leurs Hôpitaux, & depuis peu d'années la Ville de *Quito* a ſuivi cet exemple.

Ces Moines ſont déchauſſés. Leurs habits ſont de bure, d'un brun obſcur, & peu différens pour la forme de ceux des Capucins, auxquels ces Religeux reſſemblent encore par la barbe. Sur un des côtés du manteau ils portent l'image de *Notre Dame de Bethléem*. Tous les ſix ans ils aſſemblent leur Chapitre alternativement au *Mexique* & à *Lima*, pour élire leur Général. Qui voudra en ſavoir davantage ſur ce ſujet, n'a qu'à lire l'Ouvrage de *Fr. Joſeph Garcia de la Conception*, intitulé *Hiſtoria Bethlemitica*, imprimé à *Seville* en 1723, ou celui du Docteur *Medrano*, qui a pour titre *Vida del Padre de Betancour*.

L'Audience Royale eſt le premier Tribunal de *Quito*. Elle y fut établie en 1563. Elle eſt compoſée d'un Préſident, qui eſt en même tems Gouverneur de toute la Province; de quatre Auditeurs, qui ſont en même tems *Alcaldes de Cour*, & Juges Civils & Criminels; & d'un *Fiſcal du Roi*, ainſi nommé parce qu'outre qu'il connoît des affaires qui reſſortiſſent à l'Audience, il concourt auſſi dans tout ce qui eſt du reſſort du Bureau des Finances du Roi, & des autres Droits du Souverain. Il y a un autre Fiſcal avec titre de *Protecteur des Indiens*, prépoſé pour la défenſe de cette Nation, & qui plaide pour eux devant l'Audience. La Juriſdiction de celle-ci s'étend ſur tout ce qui appartient à la Province. On ne peut appeller de ſes jugemens qu'au Conſeil Suprême des *Indes*, & ſeulement dans le cas de déni de Juſtice, ou d'injuſtice notoire.

Après l'Audience Royale vient la Chambre des Finances ou Caiſſe Royale, compoſée d'un Maître des Comptes, d'un Tréſorier, & du Fiſcal du Roi. Les deniers qui entrent dans ces Caiſſes, ſont les Tributs

des

des *Indiens* de ce Corrégiment & de ceux d'*Otobalo*, de la Ville de *St. Michel* d'*Ibarra*, de *Latacunga*, de *Chimbo*, de *Riobamba*, & des Impôts de ces mêmes Bailliages; à quoi il faut ajoûter les Droits de Douane des Magazins de *Babahoyo*, *Yaguache*, & du *Caracol*. Les ſommes provenant de tous ces droits ſont envoyées en partie à *Carthagéne* & à *Santa Marta*, & en partie employées aux penſions du Préſident, des Auditeurs, du Fiſcal Royal, & du Protecteur des *Indiens*, des Corrégidors, des Curés, des Gouverneurs de *Mayuas*, & de *Quijos*; une troiſiéme portion eſt deſtinée aux payemens des Commanderies à ceux qui les poſſédent, & des *Cacicats* pour les Caciques des Villages.

Il y a un Tribunal de la *Croiſade*, compoſé d'un Commiſſaire, qui eſt ordinairement un *Chanoine*, ou quelque autre Eccléſiaſtique conſtitué en dignité du Chapitre de la Cathédrale; & d'un Tréſorier, par les mains de qui paſſent toutes les affaires appartenant à la *Croiſade*.

Outre cela il y a une Tréſorerie des *Biens des Morts*, établie anciennement dans toutes les *Indes* pour avoir ſoin des fonds délaiſſés par des perſonnes dont les héritiers étoient en *Eſpagne*, & empêcher que lesdits fonds ne fuſſent diſſipés ou aliénés au préjudice des intéreſſés: Inſtitution vraiment *Chrétienne*, ſi elle étoit obſervée de maniere que les fonds ne ſouffriſſent pas de grandes diminutions avant d'arriver à ceux à qui ils appartiennent.

Il ne faut pas oublier parmi les Tribunaux, le *Commiſſariat de l'Inquiſition*, compoſé d'un Commiſſaire, d'un *Alguazil Mayor*, & des *Familiers du Saint Office*, tous nommés par l'Inquiſition de *Lima*.

L'*Ayuntamiento*, ou Corps de Ville, conſiſte en un Corrégidor, en deux Alcaldes ordinaires qui ſont nommés annuellement, & en Régidors. Ceux-ci ont le droit d'élire les Alcaldes: cérémonie qui ne cauſe pas peu de rumeur dans cette Ville, attendu qu'elle eſt diviſée en deux factions, l'une compoſée des *Créoles*, l'autre des *Européens*, ou *Chapetons*. Ces deux Partis ſont ſi oppoſés l'un à l'autre, qu'ils ne peuvent vivre en bonne amitié. C'eſt le Corps de Ville qui nomme & élit encore l'*Alcalde Mayor* des *Indiens* de *Quito*, qui eſt toujours pris parmi les *Governadores* ou *Caciques* des Villages ſitués à 5 lieues autour de cette Ville. Le même Corps de Ville nomme d'autres Alcaldes inférieurs pour le maintien de la Police, & ces Alcaldes, ainſi que l'*Alcalde Mayor des Indiens*, ne ſont autre choſe que les *Alguazils* du Corrégidor & des Alcaldes ordinaires, quoique dans leur premiere inſtitution ils ayent eu plus d'autorité. Il y a d'autres Alcaldes *Indiens* nommés *Alcaldes de Harrieros*, ou *des Voituriers*, prépo-

ſés pour avoir ſoin de faire fournir des mules aux Voyageurs; & quoique les uns & les autres doivent être ſubordonnés à l'*Alcalde Mayor* des *Indiens*, on peut dire que ce n'eſt que dans le droit; car dans le fait il n'a pas la moindre autorité ſur eux.

Le Chapitre de la Cathédrale eſt compoſé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Tréſorier, d'un *Doctoral*, d'un Pénitencier, d'un *Magiſtral*, de trois Chanoines *de Préſentation*, de quatre appellés Prébendiers, & de deux Demi-Prébendiers. Leurs revenus ſont fixes; ceux de l'Evêque montent annuellement à 24000 écus. La dignité de Doyen en rapporte 2500. Les quatre dignités ſuivantes 2000 chacune. Les ſix Canonicats 1500, les Prébendes 600 écus, & les Demi-Prébendes 420. Le Siége Epiſcopal de *Quito* fut fondé en 1545. On célébre dans l'Egliſe Cathédrale avec une magnificence toute particuliere la Fête-Dieu, & celle de la Conception de la Sainte Vierge; tous les Tribunaux & toutes les Perſonnes de diſtinction de la Ville y aſſiſtent. Je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence quelques circonſtances de la premiere, & ſurtout la pompe avec laquelle on porte en proceſſion le Saint Sacrement, & les danſes des *Indiens* qui l'accompagnent. Les rues par où il doit paſſer ſont tendues de magnifiques tapiſſeries, ornées d'Arcs de triomphe, & d'Autels de diſtance en diſtance. On y voit briller les plus beaux ouvrages d'orfévrerie & les plus riches joyaux. La Proceſſion commence avec un cortége tel qu'on peut ſe l'imaginer, & achéve ſes ſtations avec non moins de magnificence que de ſolemnité.

A l'égard des Danſes des *Indiens*, il faut ſavoir que c'eſt la coutume dans les Paroiſſes de *Quito*, ainſi que dans toutes celles de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, que les Curés nomment, un mois avant la célébration de cette Fête, un certain nombre d'*Indiens* pour former ces danſes. Ceux-ci s'exercent à bien jouër leur rôle, & répétent les danſes, qu'ils conſervent encore depuis leur *Paganiſme*. Un *Indien* touche d'un tambourin & d'une flûte, & les autres font quelques pirouettes aſſez maladroitement, & voilà toute leur danſe, qui aſſurément n'a rien d'agréable à la vue. Ils s'affublent d'un pourpoint fait en maniere de tonnelet, avec une camiſole, & un jupon plus ou moins riche, ſelon les facultés de chacun: ſur leurs bas ils mettent des bottines ou brodequins piqués, & garnis d'un bon nombre de grelots fort gros: ils ſe couvrent la tête & le viſage d'un grand maſque fait de rubans de diverſes couleurs. Dans cet équipage ils ſe donnent eux-mêmes pour des Anges, quoiqu'ils n'en ayent guere la mine. Ils ſe joignent par bandes de huit ou dix, & paſſent les jours entiers

à

à courre les rues au bruit de leurs grelots, & s'arrêtant à chaque inſtant ils font leurs danſes en grande confuſion. Ce qu'il y a de plus ſingulier en tout cela, c'eſt que ſans être payés, ni autre motif que leur propre goût, ils ſoutiennent cet exercice ſans ſe laſſer, depuis quinze jours avant la Fête juſqu'au-delà d'un mois après qu'elle eſt paſſée, ne ſe ſouciant ni de travailler, ni d'aucune autre choſe, & continuant ainſi du matin juſqu'au ſoir ils ne s'ennuyent point, tandis que les Spectateurs paroiſſent excédés d'ennui de voir toujours les mêmes objets.

Ils paroiſſent dans le même équipage à toutes les autres Proceſſions, de-même qu'aux Courſes des Taureaux, tems ſolemnels pour eux, en ce qu'ils ſont alors diſpenſés de travailler.

Les Magiſtrats & le Chapitre de la Cathédrale célébrent annuellement deux Fêtes à l'honneur de Notre-Dame, dont on conſerve deux images, l'une à *Guapulo*, & l'autre à *Quinche*, Villages de la juriſdiction du Corrégidor de *Quito*. Ces deux images ſont apportées avec beaucoup de dévotion dans cette Ville, où l'on fait à cette occaſion une grande fête & une neuvaine; le premier jour, l'Audience & tous les autres Tribunaux aſſiſtent à la cérémonie; après que tout eſt fini les images ſont reportées dans leurs Egliſes, dont l'une eſt à une lieue & l'autre à ſix de *Quito*. Ces démonſtrations pieuſes n'ont d'autre origine que les tremblemens de terre & les vomiſſemens du Volcan de *Pichincha*, leſquels exciterent la dévotion des habitans de *Quito*, qui implorerent à cette occaſion l'interceſſion de la Très-Sainte Vierge, & par-là furent exemts du malheur qu'éprouverent les Bourgs de *Latacunga*, de *Hambato*, & une grande partie de *Riobamba*, leſquels furent entiérement détruits, tandis qu'à *Quito* il n'eſt arrivé aucun accident fâcheux, quoique ces tremblemens s'y ſoient fait ſentir auſſi forts & auſſi fréquens que dans ces autres endroits.

CHAPITRE V.

Des Habitans de Quito, *de leurs différentes Claſſes, de leurs Mœurs, & de leurs Richeſſes.*

LA Ville de *Quito* eſt fort peuplée: on compte des Familles fort diſtinguées parmi ſes habitans, quoique le nombre de ces familles ne ſoit pas grand eu égard à l'étendue de la Ville, où le nombre des pauvres & des gens de la moyenne claſſe eſt à proportion beaucoup plus grand. Ces fa-

milles doivent leur origine ou aux premiers Conquérans, ou à des Préſidens, ou à des Auditeurs, ou à des Perſonnes conſidérables venues d'*Eſpagne* en diverſes occaſions. Ces Maiſons ſe ſont conſervées dans leur luſtre, en s'alliant entre elles ſans ſe méler avec des gens du commun.

Les habitans de baſſe condition, ou petit-peuple, peuvent être diſtingués en quatre claſſes, ſavoir les *Eſpagnols* ou Blancs, les Métifs, les *Indiens* ou Naturels du Pays, & les Négres & leurs deſcendans, leſquels ne ſont pas en fort grand nombre en comparaiſon de quelques autres Villes des *Indes*; car il n'eſt pas aiſé d'amener des Négres juſqu'à *Quito*, & d'ailleurs ce ſont les *Indiens* qui cultivent les Terres en ce Pays-là.

Par le nom d'*Eſpagnol* on n'entend pas ici un *Chapeton* ou *Européen*, mais proprement un homme né de Parens *Eſpagnols* ſans nul melange d'autre ſang. Pluſieurs Métifs paroiſſent plus *Eſpagnols* que ces *Eſpagnols*-là; car ils ont la peau blanche & les cheveux blonds; c'eſt pourquoi auſſi ils ſont conſidérés comme *Eſpagnols*, quoiqu'ils ne le ſoient pas réellement.

Après avoir ainſi déterminé les familles qui jouiſſent du privilége de la couleur blanche, on pourra les regarder comme faiſant la ſixiéme partie des habitans de *Quito*.

On appelle *Métifs* ou *Métices*, ceux qui ſont iſſus d'*Eſpagnols* & d'*Indiens*: il faut les conſidérer ſelon les mêmes degrés déjà expliqués à l'article de *Carthagéne* à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette différence, que les degrés des Métifs à *Quito* ne montent pas ſi haut, étant réputés Blancs & *Eſpagnols* dès la ſeconde ou troiſiéme génération. La couleur des Métifs eſt obſcure, un peu rougeâtre, mais pas tant que celle des Mulâtres clairs *; c'eſt-là le premier degré, ou la procréation d'un *Eſpagnol* & d'une *Indienne*: quelques-uns néanmoins ſont auſſi hâlés que les *Indiens* mêmes, & ne différent d'avec eux que par la barbe qui leur vient: au-contraire il y en a qui tirent ſur le blanc, & qui pourroient être regardés comme Blancs, s'il ne leur reſtoit certaines marques de leur origine, qui les décélent, quand on y prend garde. Ces marques, ſont un front ſi étroit que leur cheveux paroiſſent toucher à leurs ſourcis, & occupent les deux temples, ſe terminant au-deſſous de l'oreille: ces mêmes cheveux ſont d'ailleurs rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils ont le nez petit & mince avec une petite éminence à l'os, d'où il ſe termine en pointe, & ſe recourbe vers la lévre ſupérieure. Ces ſignes, auſſi-bien que quelques taches noires qu'ils ont ſur le corps, décélent

* Il faut obſerver, pour bien entendre ceci, que la peau des *Indiens* eſt rougeâtre, & d'une couleur aſſez ſemblable à celle du cuivre. Not. du Trad.

lent ce que la couleur du tein ſemble cacher. Au-reſte les Métifs ſont à peu près le tiers des habitans de cette Ville.

L'autre tiers eſt compoſé d'*Indiens*, le reſte qui fait comme un ſixiéme, eſt compoſé d'un mélange de diverſes races. Toutes ces claſſes priſes enſemble ſont, ſelon les calculs les plus avérés & conformes aux Régîtres des Paroiſſes, le nombre de 50 à 60000 âmes que cette Ville contient.

On conçoit que parmi ces quatre eſpéces de gens, les *Eſpagnols* ſont les plus conſidérés: mais il faut tout dire, ils ſont auſſi les plus pauvres & les plus miſérables; car ils aiment mieux être gueux que de travailler de leurs mains; & ils croiroient en exerçant une profeſſion ou métier, avilir leur dignité, laquelle conſiſte à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs moins orgueilleux apprennent des métiers, & s'appliquent aux Arts: ils deviennent Orfévres, Peintres, Sculpteurs & autres choſes ſemblables; laiſſant néanmoins aux *Indiens* les métiers trop méchaniques & moins eſtimés. Ils excellent dans ces profeſſions, particuliérement dans la Peinture & la Sculpture; & l'on a vu un Métif Peintre nommé *Miguel de Santiago*, dont les ouvrages ont été eſtimés en *Eſpagne*, & même à *Rome*, où quelques-uns de ſes tableaux ſont parvenus. Ils ont un talent ſingulier pour imiter tout ce qu'ils voyent, & ſont beaucoup moins propres à l'invention qu'à l'imitation. Ce qu'on doit le plus admirer, c'eſt qu'ils puiſſent réuſſir auſſi-bien qu'ils font, n'ayant preſqu'aucun des Inſtrumens convenables aux ouvrages qu'ils entreprennent. Il faut avouer auſſi qu'ils ont un panchant extrême à la pareſſe, & que la fainéantiſe eſt le caractere qui les domine; deſorte que très-ſouvent ils quittent leur travail, pour ſe promener des jours entiers d'une rue à l'autre ſans rien faire. Les *Indiens* ſont ſujets au même défaut. Comme ils ſont la plupart Cordonniers, Maçons, Tiſſerands, &c. c'eſt à eux qu'il faut s'adreſſer pour ces ſortes d'ouvrages. Ils ſont Barbiers, & ſaignent auſſi adroitement qu'en *Europe*. Mais leur fainéantiſe eſt telle que pour avoir une paire des ſouliers, après avoir attendu longtems, il faut envoyer prendre l'*Indien*, lui donner tous les matériaux néceſſaires, & l'enfermer juſqu'à ce que les ſouliers ſoient faits. Une choſe qui ne contribue pas peu à leur pareſſe, c'eſt la coutume qu'on a de payer les ouvrages avant qu'ils ſoient faits. Dès-que l'*Indien* a reçu ainſi ſon ſalaire d'avance, il ſe met peu en peine de faire l'ouvrage & ne ſonge qu'à ſe rigoler avec la *Chicha* *: il ne ſort de ſon ivreſſe que lorſqu'il n'a plus d'ar-

* Sorte de Biére de Maïz mâché par de vieilles femmes. Elle enivre facilement. N. d. T.

d'argent; après cela il n'eſt pas aiſé de ravoir ce qu'on lui a donné, il faut attendre qu'il lui plaîſe de faire l'ouvrage pour lequel il a été payé.

Les habitans de *Quito* s'habillent un peu différemment de la maniere d'*Eſpagne*, les hommes moins encore que les femmes. Ceux-là portent ſous la cape une caſaque ſans plis, qui leur deſcend juſqu'aux genoux, les manches ſans paremens, ouvertes par les côtés; ſur toutes les coutures du corps & des manches il y a des boutonnieres & deux rangs de boutons pour ornement. A cela près les Gens de qualité ſont vétus magnifiquement d'étoffes d'or ou d'argent, de drap fin, & de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de laine & de ſoye.

L'habillement des Métifs eſt tout bleu, & de drap du Pays; & quoique les *Eſpagnols* du bas étage tâchent de ſe diſtinguer de ces gens-là, ſoit par la couleur, ſoit par la qualité du drap, il y a en général peu de différence à cet égard entre les uns & les autres.

S'il y a un habillement qui ſemble ſingulier à force d'être chetif & pauvre, c'eſt celui des *Indiens*: car premiérement ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu de la jambe une maniere de chauſſes ou de caleçons de toile blanche de coton fabriquée dans le Pays, quelquefois auſſi de toile d'*Europe*: la partie inférieure de ce caleçon, qui va le long de la jambe, eſt ouverte, & garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la groſſiéreté de la toile. La plupart ne portent point de chemiſe, & ſe couvrent le corps d'une chemiſette de coton noir tiſſue pour cet uſage. Cette chemiſette a la forme d'un ſac, au fond duquel il y a trois trous, l'un au milieu, les autres deux à chaque côté; le premier ſert à paſſer la téte, & les deux autres à paſſer les bras, qui reſtent nuds, & le corps eſt couvert par la chemiſette juſqu'aux genoux. Par-deſſus cela ils mettent un *Capiſayo*, qui eſt une eſpéce de manteau de ſerge, au milieu duquel eſt un trou pour paſſer la tête, ſur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le Pays, & voilà leur plus pompeux équipage, qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent de mode, jamais ils n'ajoûtent rien à leur habillement ordinaire, jamais ils ne ſe couvrent les jambes, & ne portent de ſouliers, & cependant ils vont également dans les lieux froids & dans les lieux chauds.

Les *Indiens*, qui ſont un peu plus à leur aiſe, & ſurtout les Barbiers & ceux qui ſaignent, ſe diſtinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons ſont de toile plus fine; ils portent des chemiſes, mais ſans manches. Autour du col de la chemiſette eſt attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, laquelle forme une eſpéce de fraiſe, en ſe rabattant ſur

la

J. Punt delin. et Sculp.

1. Spanierinn aus Quito.
2. Vornehme Indianerinn.
3. Indianischer Balbier.
4. Mestiza aus Quito.
5. Indianischer Bauer.
6. Gemeine Indianerinn.

& noir, qu'elles nomment *Lliclla*, & voilà tout leur ajuſtement; leurs bras reſtent nuds de-même que leurs jambes.

Les *Caciqueſſes*, c'eſt-à-dire, les Femmes des principaux *Indiens*, *Alcaldes Mayores*, Gouverneurs, & autres, s'habillent d'une troiſiéme maniere, qui eſt un compoſé des deux précédentes, & conſiſte en une eſpéce de jupon de Bayéte, garnie de rubans tout autour, & par-deſſus laquelle elles mettent au-lieu d'*Anaco* une robe noire qu'elles nomment *Acſo*, & qui leur deſcend depuis le chignon en-bas: il eſt ouvert par un côté, pliſſé de haut en bas, & ceint avec un cordon au-deſſus des hanches, de maniere qu'il ne croiſe pas comme la Jupe ou *Faldellin*. Au-lieu de la *Lliclla* que les *Indiennes* du commun portent ſur les épaules, elles en portent une beaucoup plus grande qui leur deſcend depuis le cou à peu près juſqu'au bout du jupon. Elles l'arrêtent par-devant ſur la poitrine avec un grand poinçon d'argent nommé *Tupu*, comme les épingles de l'*Anaco*. Elles ſe couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derriere, & donnent à ce linge le nom de *Colla*. Elles s'en ſervent pour ornement, pour ſe diſtinguer, & pour ſe garantir du Soleil; mais ce qui les diſtingue le plus, c'eſt qu'elles portent des ſouliers. Cet habillement, & celui des autres *Indiens* & *Indiennes*, eſt le même qu'ils avoient coutume de porter du tems de leurs *Incas*: celui-là étoit particulier aux Gens de diſtinction, & celui-ci étoit propre aux perſonnes du commun. Les Caciques ne ſont pas aujourd'hui habillés autrement que les Métifs; ils portent la cape, le chapeau, & des ſouliers, c'eſt tout ce qui les diſtingue des *Indiens* du commun.

Les Hommes de ce Pays, tant *Créoles* qu'*Eſpagnols*, ſont bien faits & bien proportionnés. Les *Métifs* ſont en général d'une taille au-deſſus de la médiocre, & très-bien bâtis. Les *Indiens* & *Indiennes* ne ſont pas grands, mais ils ſont aſſez bien faits, quoique courtauds & trapus. A-la-vérité il y en a quantité qui ſont monſtrueux à force d'être petits, d'autres qui ſont imbécilles, muëts, aveugles, & d'autres à qui il manque quelque membre en naiſſant. Ils ont la tête bien fournie de cheveux qu'ils ne coupent jamais, & ſont accoutumés de les laiſſer flotter, ſans jamais les attacher, ni aſſujettir en aucune maniere, pas même pour dormir. Les femmes enveloppent les leurs dans un ruban, rejettant ſur le front ceux qu'elles ont depuis le milieu de la tête en avant, & les coupant à la hauteur des ſourcis depuis une oreille juſqu'à l'autre. Ils conſiderent leurs cheveux comme faiſant partie d'eux-mêmes, & c'eſt pour cela qu'ils ne les coupent jamais, regardant comme la plus cruelle injure qu'on leur puiſſe

puiſſe faire, celle de les priver de leur chevelure; deſorte que ne ſe plaignant point des autres châtimens que leurs Maîtres leur infligent, ils ne leur pardonnent jamais celui-là. Auſſi cette peine n'eſt-elle permiſe que pour des crimes graves. Ces cheveux ſont d'un noir foncé, & pourroient plutôt être appellés des crins que des cheveux, tant ils ſont rudes & groſſiers. Pour ſe diſtinguer des *Indiens*, les *Metifs* ſe coupent tout-à-fait les cheveux; mais les femmes de la meme race n'imitent pas cet exemple. Les *Indiens* n'ont jamais de barbe; car je ne crois pas qu'on veuille donner ce nom à quelques poils fort courts & fort rares, qui leur viennent par-ci par-là dans un âge avancé: les hommes ni les femmes parmi eux n'ont jamais ce poil folet, qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté.

Les Jeunes-gens de diſtinction dans ce Pays s'appliquent à l'étude de la Philoſophie & de la Théologie; quelques-uns étudient la Juriſprudence ſans en vouloir faire profeſſion. Ils réuſſiſſent aſſez bien dans ces Sciences, mais ils ſont d'une ignorance extrême dans les Matieres Politiques, l'Hiſtoire, & les autres Sciences Humaines, qui contribuent tant à former l'eſprit, & à l'élever à un degré de perfection où il ne peut arriver lorſqu'il eſt dénué de ces lumieres. Tout cela ne vient que du peu d'occaſions que les Jeunes-gens ont de fréquenter des perſonnes inſtruites de ces Sciences, & en état de les en inſtruire eux-mêmes; car les Marchands que le Commerce attire dans ces Pays, ne ſont pas au fait de ces choſes: deſorte qu'après 7 ou 8 années d'étude dans les Colléges, ces Jeunes-gens n'ont rien appris qu'un peu de Scholaſtique, & ignorent parfaitement toutes les autres Sciences. Cependant la Nature leur a donné toutes les diſpoſitions néceſſaires pour réuſſir ſans beaucoup de travail dans tout ce qu'on leur enſeigne.

Les Femmes de diſtinction joignent aux agrémens de leur figure un caractere de douceur, qui eſt général chez ce Sexe dans toutes les *Indes*: les enfans ſont pour ainſi dire élevés ſous les aîles de leurs Meres, & l'éducation qu'ils en reçoivent n'eſt propre qu'à leur inſpirer des ſentimens de vanité & d'orgueil: l'amour immoderé qu'elles ont pour eux, va juſqu'à leur voiler leurs vices, ce qui eſt la perte des Jeunes-gens, la ruine des bonnes Mœurs, & l'écueil de la Raiſon. Non ſeulement ces Meres aveugles ne veulent point voir les folies & les écarts de leurs enfans, mais même n'oublient rien pour les cacher aux Peres, qui pourroient y mettre ordre.

On obſerve qu'il y a dans ce Pays beaucoup plus de femmes que d'hommes; & cela eſt d'autant plus remarquable, que les hommes ne voyagent ni ne

s'abſentent point ici, comme il eſt ordinaire en *Europe*. On voit des familles chargées de filles, & peu de garçons. Le tempérament même des hommes, ſurtout ceux qui ont été élevés délicatement, s'affoiblit dès l'âge de trente ans; les femmes au-contraire deviennent plus fortes & plus robuſtes après cet âge. Le Climat peut être cauſe de cette différence, & les alimens y contribuent peut-être auſſi: mais je ſuis perſuadé que ce qui y a le plus de part, c'eſt la débauche à laquelle on ſe livre, pour ainſi dire, dès l'enfance; car de-là vient que l'eſtomac perdant ſa vigueur, n'a plus la force néceſſaire pour faire la digeſtion; deſorte que pluſieurs perſonnes rendent demie-heure, ou une heure après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, ſoit que cela arrive par la force de l'habitude, ou par le moyen de quelque drogue; s'ils manquent un jour à le faire, ils s'en trouvent incommodés. Mais quoiqu'accablés d'infirmités, ils ne laiſſent pas de vivre l'âge ordinaire, on en voit même de fort vieux.

L'unique exercice que font les Perſonnes de diſtinction qui n'ont point pris le parti de l'Egliſe, eſt de viſiter de tems en tems leurs Biens de campagne, & d'y paſſer tout le tems de la récolte. Il eſt rare que ces Perſonnes s'appliquent au Commerce; ils l'abandonnent aux *Chapetons*, ou *Européens*, qui font des voyages, & ſe donnent des mouvemens pour le Négoce, dont la pareſſe des *Créoles* ne s'accommoderoit point: il y en a néanmoins quelques-uns de ceux-ci, & même quelques *Métifs*, qui ont des boutiques dans la Ville où ils revendent en détail.

Ce deſœuvrement général, ſuite de la pareſſe & de la fainéantiſe naturelle, le manque total d'éducation chez les gens du commun, joint à l'oiſiveté, augmente en eux ce goût général dans toutes les *Indes* pour les danſes qu'ils nomment *Fandangos*. Ces danſes ſont plus fréquentes & plus licentieuſes à *Quito* que nulle autre part. Les poſtures indécentes y ſont pouſſées au plus haut degré d'abomination qu'on puiſſe imaginer, & le deſordre qui en réſulte eſt égal. Ces ſortes de divertiſſemens ſont célébrés avec une profuſion d'Eau-de-vie de *Cannes* & de *Chicha*, dont les effets troublent d'ordinaire deſaſtreuſement la fête. Au-reſte ceci ne regarde point les Perſonnes de qualité; ce ſeroit leur faire tort que de les accuſer de tels excès.

L'Eau-de-vie de *Cannes* eſt une boiſſon très-commune dans ce Pays, avec cette différence que les honnêtes-gens en uſent modérément; on la prépare ordinairement en Roſſolis, & on la ſert dans les Feſtins. On la préfere au Vin, qu'on dit être pernicieux. Les *Chapetons* s'accoutument auſſi à cette liqueur, le Vin qu'on apporte de *Lima* étant fort cher & fort

fort rare; mais ils préferent l'Eau-de-vie de Vin à celle de *Cannes*. Les effets de cette boiſſon ſe remarquent communément parmi les *Métifs*, car ce ſont eux qui en conſument le plus; ils en boivent à toute heure, & ne ceſſent d'en boire que quand leurs finances ſont à ſec. Les *Eſpagnoles* de baſſe condition & les *Métives* en boivent auſſi à l'excès, & réſiſtent plus à l'ivreſſe qu'on ne devroit l'attendre de leur ſexe.

Le *Maté* eſt encore une boiſſon fort commune en ce Pays-là, elle y tient la place du Thé, quoique la maniere de le prendre ſoit fort différente. Elle eſt compoſée de l'Herbe connue dans toute cette partie de l'*Amérique*, ſous le nom d'Herbe du *Paraguay*, parce que c'eſt de-là qu'elle vient. Pour la préparer ils en mettent une certaine quantité dans une coupe de Calebaſſe armée d'argent, laquelle ils appellent *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*; ils jettent dans ce vaſe une portion de ſucre, & verſent un peu d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe ſe détrempe, enſuite ils empliſſent le vaſe d'eau bouillante: & comme l'herbe eſt fort menue, ils boivent par un tuyau, aſſez grand pour que l'eau puiſſe couler, mais trop petit pour que l'herbe puiſſe paſſer en même tems. A-meſure que l'eau diminue on la renouvelle, ajoûtant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ne ſurnage plus à l'eau; alors on en met une nouvelle doſe. Ils y mêlent ſouvent du jus d'Orange amere, ou de Citron, & des fleurs odoriférantes. Cette boiſſon ſe prend ordinairement le matin à jeun; il y a néanmoins des gens qui en prennent encore l'après-diné. Il ſe peut que l'uſage de cette boiſſon ſoit ſalutaire; mais la maniere de la prendre eſt extrêmement dégoûtante; car quelque grande que ſoit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau, & tour à tour, juſqu'à ce qu'on en ait aſſez, faiſant ainſi paſſer le *Maté* de l'un à l'autre. Les *Chapetons* ne font pas grand cas de cette boiſſon, mais les *Créoles* en ſont paſſionnément friands. Quand ils voyagent, ils en ont toujours proviſion, & ne manquent jamais d'en prendre chaque jour, la préférant à toute ſorte d'alimens, & ne mangeant jamais qu'après l'avoir priſe.

Il n'y a point de vice que l'oiſiveté n'enfante, ni deſœuvrement d'où il ne naiſſe quelque vice. Cela étant, quels vices ne doivent pas régner dans un Pays, dont la plupart des habitans ne s'occupent à rien d'utile, qui puiſſe détourner leur imagination des objets qui la ſéduiſent. Nous avons déjà vu que l'ivrognerie eſt un des vices dominans des habitans de ce Pays; mais que dirons-nous de leur paſſion pour le jeu? Paſſion ſi générale, que les perſonnes les plus diſtinguées, & les plus reſpectables par leurs emplois, n'en ſont pas exemtes, & à leur imitation ceux d'un moin-

dre état la pouſſent juſqu'à la fureur, jouant tant qu'il leur reſte de quoi jouer; les uns perdant les fonds qu'ils ont, & les autres l'habit qu'ils portent, & ſouvent même celui de leurs femmes. Quelques-uns ont attribué ce panchant général qu'on a pour le jeu dans la plus grande partie des *Indes*, à des cauſes qui me paroiſſent peu probables; & je ſuis perſuadé qu'il n'en faut chercher la ſource que dans l'oiſiveté, la pareſſe, la fainéantiſe; car l'eſprit n'étant occupé à rien, cherche naturellement quelque choſe qui l'amuſe & qui l'intéreſſe.

Le petit-peuple, & ſurtout les *Indiens*, ſont extrêmement portés au larcin, & volent ordinairement avec adreſſe: les domeſtiques mêmes ne ſont pas exemts de ce défaut. De-là vient la méfiance des Maîtres à leur égard. Les *Métifs*, quoique naturellement poltrons, ſont néanmoins de hardis filoux. Rarement ils attaquent quelqu'un en rue, même à heure indue: mais ils ſont ſubtils à enlever les chapeaux, ce qu'ils appellent *volarlos*, qui veut dire *s'envoler avec*, comme ils ſont en effet, & ſi vite que d'ordinaire celui qui a été volé ne ſauroit dire par quel côté s'eſt enfui le voleur. Ces ſortes de vols paroiſſent d'abord de peu de conſéquence, ils ne laiſſent pourtant pas d'être quelquefois conſidérables: en effet les Gens de condition & même les ſimples Bourgeois, qui ont quelque bien, & qui portent la cape, ont des chapeaux blancs de Caſtor qui coutent 15 à 20 écus de ce Pays-là. Le bas de la forme de ces chapeaux eſt entouré d'un cordon d'or ou d'argent arrêté par une boucle de diamans ou d'émeraudes, ou d'autres pierres fines montées en or. Il s'eſt commis quelques vols ſur les grands-chemins, mais les exemples en ſont rares. On peut même mettre ces ſortes de vols au rang des vols domeſtiques, ayant été commis, ou par les muletiers, ou par les valets. Quand les voleurs veulent faire quelque grand coup dans la Ville, ils profitent de l'obſcurité & du ſilence de la nuit, & appliquent le feu à la porte des boutiques ou des magazins où ils ſe figurent qu'il doit y avoir de l'argent, & y ayant fait une ouverture ſuffiſante pour paſſer un homme, l'un d'eux y entre & les autres reſtent dehors pour mieux cacher leur jeu, juſqu'à ce que l'autre ait fait ſon coup. Pour éviter ces accidens, les Marchands entretiennent une Compagnie de gens armés, qui doivent patrouiller toute la nuit dans les rues où ces ſortes de cas ſont à craindre: par-là les boutiques ſont en ſureté, & ſuppoſé qu'il arrivât quelque accident pareil, le Capitaine de la patrouille eſt obligé de bonifier tout ce qui a été dérobé dans les boutiques confiées à ſes ſoins.

Les *Indiens*, ni les *Métifs*, ni toute la canaille de *Quito*, ne croyent pas

pas que ce ſoit dérober que de prendre les choſes comeſtibles. Si un *Indien* ſe trouve par hazard dans un lieu où il y a de l'argenterie ou autres effets, il s'approche tout doucement, & après avoir examiné ſi perſonne ne le voit, il en prend une piéce ſeulement, & choiſit toujours la moins précieuſe, ſe flatant qu'on s'en appercevra d'autant moins. Dès-qu'une fois il s'en eſt ſaiſi, s'il vient à être découvert, fût-il même pris ſur le fait, il nie toujours par un mot extrêmement expreſſif dans ſa Langue, & qui s'eſt introduit dans la Langue *Eſpagnole* que l'on parle dans ce Pays. Cet mot eſt *Yanga*, qui eſt une réponſe à la queſtion que l'on fait ſur le vol, & ſignifie, *ſans néceſſité*, *ſans profit*, *ſans mauvaiſe intention*. Et ce mot ſert à une infinité d'excuſes & de défaites, & à prouver que le voleur n'eſt point coupable. Si l'*Indien* n'a point été apperçu, & qu'on n'ait contre lui que des ſoupçons violens, il n'eſt pas poſſible de les conſtater; car jamais il n'avoue; c'eſt-là une coutume générale parmi cette Nation.

Le Langage qu'on parle à *Quito*, & dans les autres lieux de la Province, n'eſt point uniforme; la Langue *Eſpagnole* y eſt auſſi commune que l'*Indienne*, & les *Créoles* parlent autant l'une que l'autre. En général il y a dans toutes les deux un mêlange de beaucoup de mots pris de l'une ou de l'autre. La premiere que les Enfans parlent, eſt l'*Indienne*, parce que c'eſt la Langue de leurs nourrices, qui pour l'ordinaire ne parlent ni n'entendent l'*Eſpagnol*, deſorte qu'il eſt rare qu'un Enfant ſache parler *Eſpagnol* avant l'âge de cinq à ſix ans, & même dans la ſuite ils ſe font un jargon où ils mêlent indifféremment les expreſſions de l'une dans l'autre; ce qui arrive même aux *Européens* qui ſont parvenus à parler la Langue du Pays. Surtout ils en contractent la coutume de parler dans un ſens impersonnel, coutume ſi générale qu'elle s'étend juſqu'aux perſonnes les plus qualifiées. Outre qu'il leur eſt ordinaire d'employer des termes impropres, de maniere que quand on n'y eſt pas fait, un *Eſpagnol* a beſoin d'un Interprête pour entendre l'*Eſpagnol* qu'ils parlent.

La ſomptuoſité des Enterremens dont nous avons parlé en d'autres endroits, n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſe pratique à *Quito* en ces occaſions. La pompe & le luxe y ſont pouſſés à l'excès, & ruïnent bien des maiſons, par une funeſte vanité qui fait que l'un ne veut pas céder à l'autre en magnificence. On peut dire à ce propos & avec raiſon, que ces gens-là n'amaſſent du bien pendant leur vie que pour pouvoir ſe faire enterrer après leur mort. Pour peu que le défunt laiſſe de bien, il faut que toutes les Communautés Religieuſes, le Chapitre même de la Cathédrale, aſſiſtent à ſon enterrement. Il faut que la pompe funébre ſe faſſe au double ſon des cloches

de toutes les Egliſes. Ces obſéques ſe font après avec le même appareil, & l'anniverſaire au bout de l'an. C'eſt une affaire importante pour l'orgueil des habitans de n'être pas enterré dans leur Paroiſſe, & cette manie s'étend juſqu'au menu-peuple qui n'a que ſa miſere pour appanage. On n'oublie pas l'offrande aux obſéques ou à l'anniverſaire: elle conſiſte en des brocs de vin, en du pain & des animaux, chacun ſelon ſon pouvoir.

La Ville de *Quito* n'eſt pas riche en comparaiſon de quelques autres Villes des *Indes*. Elle a été autrefois beaucoup plus opulente, comme il paroît par les anciennes Rélations; mais aujourd'hui ſes facultés ſont fort diminuées, & ne peuvent pas faire grand bruit dans le Monde. Les plus riches des habitans ſont ceux qui ont des *Haciendas de campo*, ou Biens de campagne, qui ſont de diverſes ſortes, comme je le dirai ci-après. Le Commerce dont je parlerai en ſon lieu, n'enrichit perſonne dans ce Pays juſqu'à un certain point, & fait tout au plus des gens à leur aiſe. On voit auſſi des *Haciendas* très-conſidérables; mais qui ne rendent pas à proportion de leur étendue, ni du commerce continuel qui ſe fait, quoique médiocre. Malgré cela toutes ces grandes maiſons ne laiſſent pas d'être bien pourvues de vaiſſelle d'argent, ſur laquelle ils mangent tous les jours; les pauvres gens malgré leur peu de moyens, ont auſſi quelque piéce d'argenterie, qui paroît toujours ſur leur table.

CHAPITRE VI.

Climat de Quito: *maniere de diſtinguer l'Hiver de l'Eté, ſes particularités: les inconvéniens auxquels on y eſt expoſé: ſes avantages & les maladies qui y régnent.*

POur juger du Climat de *Quito* il faut plus que la ſpéculation, & il eſt néceſſaire d'avoir recours à l'expérience, pour redreſſer les erreurs du jugement. En effet qui pourra ſe perſuader, à-moins d'en avoir été témoin, ou de l'avoir ouï dire à des perſonnes dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, &, pour mieux dire, ſous l'Equateur même, non ſeulement la chaleur n'a rien d'incommode, mais que meme il y a des endroits où le froid eſt très-ſenſible; & que dans ceux où il eſt moins exceſſif, on a l'avantage de jouïr d'un Printems continuel, & de voir des Campagnes couvertes d'une perpétuelle verdure & émaillées d'une infinité de fleurs. La douceur du Climat, l'égalité des nuits & des jours,

jours, rendent délicieux un Pays qui de prime-abord paroît inhabitable par ſa ſituation, à n'en juger que par les lumieres du bon-ſens. La Nature y déploye ſa magnificence avec tant de prodigalité, qu'elle le rend préférable aux Pays ſitués ſous les Zones tempérées, où l'on reſſent les incommodités des changemens de Saiſons, en paſſant du froid au chaud & du chaud au froid.

Le moyen que la Nature employe pour faire de ce Pays un ſéjour délicieux, conſiſte à raſſembler diverſes circonſtances, dont une ſeule le rendroit inhabitable, ou du-moins très-incommode, ſi elle venoit à manquer: mais par le concours de toutes enſemble les rayons du Soleil ſont affoiblis, & la chaleur de cet Aſtre eſt modérée. La principale de ces circonſtances, c'eſt l'élevation de ce terrain au-deſſus de la ſuperficie de la Mer, ou, pour mieux dire, de toute la Terre. C'eſt cette élevation qui diminue la réflexion de la chaleur; & qui fait que dans ce Pays, qui atteint à une région ſi haute de l'Atmoſphere, les vents ſont plus ſubtils, la congélation plus naturelle, & la chaleur plus foible: effets ſi naturels, qu'il n'eſt pas douteux qu'ils ne ſoient le principe & la cauſe de la température de ce Pays, & des merveilles que la Nature y produit. D'un côté, des Montagnes d'une hauteur & d'une étendue immenſe, toutes couvertes de glace & de neige depuis leur ſommet juſqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles brulent continuellement, tandis qu'ils font voir au-dehors leurs pointes élevées, & leur ouverture: l'air tempéré qui régne dans les Plaines, la chaleur qu'on ſent dans les crevaſſes & dans les vallons: enfin, ſelon que le terrain eſt profond, ou élevé, bas ou haut, cette variété de Climats qu'on peut à-peine concevoir entre les deux extrémités du froid & du chaud.

Le Climat de *Quito* eſt tel que ni les chaleurs, ni le froid n'y ſont pas incommodes, quoique les neiges & les glaces ſoient ſi proche de cette Ville. Les Expériences faites par le moyen du Thermométre ſont une preuve ſuffiſante de ce que j'avance. Le 31 de *Mai* 1736 à ſix heures du matin il marquoit... 1011. A midi & demi..... 1014. Le 1. de *Juin* à ſix heures du matin ..... 1011. A midi .... 1013½. Sur quoi il faut remarquer que cela reſte ainſi durant toute l'année, & que la différence d'un jour à un autre eſt preſque imperceptible: ainſi les matinées ſont fraîches, le reſte du jour eſt tempéré, & les nuits ne ſont ni fraîches, ni chaudes, mais agréables: de-là vient qu'il y a ſi peu d'uniformité dans les habits à l'égard du tems; & qu'on voit des gens vétus de ſoye & autres étoffes légeres, pendant que d'autres portent du drap, ou quelque autre

autre étoffe peſante, ſans que le froid incommode ceux-là, ni que ceux-ci ſe plaignent d'une chaleur exceſſive.

Il régne continuellement à *Quito* des vents ſalutaires, ſans être forts; les plus ordinaires ſont ceux qui ſouflent par le Sud ou par le Nord. Il en vient auſſi d'autres côtés ſans diſtinction de Saiſon. Comme ces vents ſont conſtans de quelque part qu'ils viennent, ils rafraîchiſſent continuellement la terre, & empêchent l'impreſſion exceſſive que les rayons du Soleil pourroient y faire. Si tous ces avantages n'étoient pas balancés par de grandes incommodités, ce Pays pourroit etre regardé comme le meilleur de l'Univers: mais qu'on eſt obligé de rabattre de cette idée, quand on penſe aux terribles & continuelles pluyes qu'il y fait; aux tonnerres, aux éclairs dont elles ſont accompagnées; aux tremblemens de terre qui ſurprennent, & arrivent lorſqu'on y ſonge le moins!

Il fait ordinairement beau toute la matinée en ce Pays-là, juſqu'à une ou deux heures après-midi: le Ciel eſt ſerein, le Soleil fort brillant, & l'Air exemt de tout nuage; mais dès-que cette heure eſt paſſée, les vapeurs commencent à s'élever, l'air ſe couvre de nuages noirs & épais, qui ſe convertiſſent bientôt en orage: alors la foudre, le tonnerre, les éclairs ſe ſuccédant continuellement, font retentir avec un fracas horrible les Montagnes d'alentour, & cauſent ſouvent bien des malheurs dans la Ville, qui eſt enfin inondée d'eau. Les rues ſont changées en rivieres, les places en étangs malgré leur pente, & cela dure juſqu'à ce que le Soleil étant ſur le point de terminer ſa carriere dans cet Hémiſphere, le tems redevient ſerein, & le Ciel paroît auſſi beau qu'auparavant. Il faut tout dire, ces révolutions ne ſont pas ſi régulieres qu'il n'arrive quelquefois que la pluye dure toute la nuit, & même toute la matinée, deſorte que trois ou quatre jours ſe paſſent ſans qu'il ceſſe pour ainſi dire de pleuvoir.

Il arrive auſſi quelquefois que le tems reſte beau ſans interruption pendant trois, quatre, ſix, & huit jours: il eſt cependant plus ordinaire qu'après qu'il a plu ſix ou huit jours de la maniere dont on vient de le dire, on ait deux ou trois jours ſans pluye. On peut compter à vue de pays, que la quatrieme ou cinquiéme partie des jours de l'année ſont de ceux dans leſquels le beau tems eſt mêlé de mauvais.

La diſtinction qu'on y fait de l'Hiver & de l'Eté, conſiſte en une fort petite différence. Depuis le mois de *Décembre* juſqu'au mois d'*Avril*, de *Mai*, ou de *Juin*, c'eſt l'Hiver, tout le reſte s'appelle Eté. Le premier de ces deux intervalles eſt le plus orageux, l'autre eſt marqué de plus de jours ſereins. Si les pluyes ſont interrompues au-delà de quinze jours, toute

te la Ville eſt en allarmes, & les habitans en priéres & en oraiſons, pour obtenir leur retour; & quand elles continuent ſans intermiſſion les priéres publiques recommencent, pour les faire ceſſer. La raiſon de cette conduite eſt que la ſéchereſſe produit des maladies & des accidens fort dangereux, & que la pluye continuelle ruine les ſemences & les pourrit, en empêchant le Soleil de pénétrer la terre de ſes rayons & de lui imprimer ſon activité. Les pluyes ſervent non ſeulement à tempérer la chaleur des rayons du Soleil, mais auſſi à nettoyer les rues de la Ville, que les gens du commun rempliſſent de toute ſorte d'immondices. Ces gens, tant hommes que femmes, falliſſent ces rues à toute heure, & en font un monceau de fumier.

La diſpoſition de ce Pays aux tremblemens de terre n'en eſt pas un des moindres deſagrémens: il eſt bien vrai que les tremblemens n'y ſont pas ſi fréquens que dans quelques autres Villes des *Indes*, mais ils ne laiſſent pourtant pas que de s'y faire ſentir de tems en tems, & quelquefois même d'une maniere violente. Pendant notre ſéjour à *Quito*, ou aux environs, il y en eut deux aſſez forts pour renverſer quelques Maiſons de campagne où pluſieurs perſonnes furent enſévelies toutes vives.

C'eſt à la qualité du Climat qu'il faut attribuer une particularité qui doit le rendre recommandable: c'eſt que l'air y eſt ſi pur & ſi contraire à la génération des Inſectes, que non ſeulement on n'y voit pas de ces Mosquites qui tourmentent les hommes par leurs piquures dans les Climats chauds, mais même les habitans ne les connoiſſent pas: on n'y eſt pas non plus incommodé des Punaiſes, car elles y ſont fort rares: les Serpens, s'il y en a, n'y ſont pas dangereux: & en général il eſt peu ſujet aux Inſectes incommodes, excepté à la *Pique* ou *Nigua*, dont nous avons parlé ailleurs.

Quoiqu'à proprement parler il ne ſoit jamais queſtion en ce Pays-là ni de Peſte ni de Contagion, vu qu'il n'y en a jamais eu dans toute l'étendue de l'*Amérique*, il y a néanmoins des maladies qui reſſemblent beaucoup à celles-là, & qui courent ſous le nom de *Fiévres malignes*, de *Pleuréſies* ou *Points de côtés*, leſquelles cauſent ſouvent de grandes mortalités; deſorte que quand elles régnent dans la Ville, on peut dire qu'il y a une eſpéce de Contagion ſous un nom différent. Il y a une autre maladie épidémique qu'ils nomment *le Mal de la Vallée*, ou *Vicho*: elle eſt ſi commune, qu'au commencement d'une autre indiſpoſition ils appliquent toujours les remédes propres à celle-là, étant ordinaire qu'elle ſurvienne après deux ou trois jours de fiévre. Mr. *de Juſſieu* aſſuroit qu'ils donnent ſouvent

vent ces remédes à ceux qui n'ont point du tout ce mal, lequel n'eſt autre choſe ſelon lui que la cangréne qui ſe met au boyau *rectum*; ajoûtant qu'il étoit commun dans ce Climat, & qu'il importoit de le guérir avant qu'il fît des progrès, dès-qu'il exiſte réellement : c'eſt ce qui arrive plus ordinairement qu'en nulle autre occaſion, quand on eſt atteint de la diſſenterie, ou de quelque infirmité ſemblable. Mais comme ces Peuples ſe ſont mis dans l'eſprit qu'il n'y a point de maladie qui ne ſoit accompagnée du *Vicho*, ils ne manquent jamais de prendre des remédes en conſéquence. Ces remédes ſont violens, & conſiſtent en de petites boules qu'ils introduiſent dans l'inteſtin par l'anus. Ces boules ſont compoſées de Citrons pelés juſqu'au jus, de Poudre à canon, d'*Aji*, ou de *Piment*, le tout pilé & broyé enſemble. Ils les changent trois à quatre fois par jour, juſqu'à ce qu'ils ſe croyent guéris de ce mal.

Les Maladies Vénériennes ſont très-communes dans cette Contrée, & il y a très-peu de perſonnes qui en ſoient exemtes, quoiqu'elles faſſent plus d'effet ſur les uns que ſur les autres, & que dans quelques-uns elles ne ſe manifeſtent pas au-dehors: on remarque même que de petits Enfans incapables par eux-mêmes de contracter cette maladie, ſoit à cauſe de leur bas-âge, ou de leur ſexe, ou de leur qualité, ne laiſſent pas de reſſentir les mêmes accidens que ceux chez qui elle eſt une ſuite du libertinage. On ſent qu'il n'eſt pas néceſſaire de cacher ce mal, ni d'en faire myſtere dans un Pays comme celui-là. Ce qui contribue à le rendre ſi général, c'eſt le peu de ſoin qu'on a de ſe guérir quand on en eſt atteint. Le Climat eſt fort favorable à ceux qui ont cette maladie, c'eſt pourquoi auſſi le tempérament réſiſte davantage à la malignité du venin qu'en d'autres Pays. Il eſt rare que cette indiſpoſition oblige à garder le lit, & encore plus qu'on veuille s'aſſujettir à ce qu'il faut faire pour une parfaite guériſon. Il n'eſt pas douteux que cela ne doive en quelque maniere abréger leur vie; mais ils y ſont d'autant moins attention, qu'il eſt aſſez ordinaire de voir des gens qui atteignent l'âge de ſoixante & dix ans, & même au-delà, ſans que la maladie héréditaire, ou contractée dès leur plus bas âge, les ait quittés un inſtant.

Quand les vents de N d & de Nord-Eſt, qui ſont les plus froids, régnent, on eſt affligé de catarres qu'ils appellent *Pechugueras*, & toute la Ville reſſent cette incommodité, qui eſt aſſez fâcheuſe. L'air eſt alors un peu desagréable; car les matinées ſont plus froides qu'à l'ordinaire, & il faut ſe vêtir plus que de coutume; mais cela ceſſe vers le milieu du jour.

Tout comme on n'éprouve point à *Quito*, ni dans toute l'étendue de l'*Amé-*

l'*Amérique* Méridionale, les ravages de la Peſte, qui ſont ſi terribles en *Europe* & en diverſes autres parties du Monde, de-même les Chiens n'y ſont point ſujets à la rage. A-la-vérité on y a quelque idée de la Peſte, puiſqu'on en donne le nom à quelques maladies dont les effets ſont aſſez ſemblables à ceux de la Peſte. Mais on ne peut pas dire la même choſe de la Rage, puiſqu'ils ignorent abſolument ce que c'eſt, & les triſtes effets occaſionnés par le venin de cette maladie leur ſont entiérement inconnus. Au-lieu de cela les Chiens de ce Pays ſont ſujets à un mal qu'on peut comparer à la petite-vérole des créatures raiſonnables; car étant encore petits ils prennent cette maladie, & il y en a très-peu qui en ſoient exemts. S'ils en échappent ils en ſont quittes pour toujours. Cette maladie eſt auſſi appellée Peſte. Le Chien qui en eſt atteint a des convulſions dans toutes les parties de ſon corps, il mord continuellement autour de ſoi, il a des vertiges, il jette des grumeaux de ſang par la gueule. S'il n'eſt pas aſſez fort pour réſiſter à ces accidens, il créve. Au-reſte ce mal eſt commun à tous les Chiens des Provinces & Royaumes de l'*Amérique* Méridionale.

CHAPITRE VII.

De la Fertilité du Terroir de Quito: *des Alimens ordinaires des Habitans, de leur eſpéce, & de leur abondance en tout tems.*

ON croira qu'après avoir parlé du Climat de ce Pays je vais traiter des Fruits que le terroir produit ſi abondamment; mais comme dans chaque Corrégiment il y a des fruits différens, j'ai penſé qu'il ſeroit plus exact de renvoyer cette matiere juſqu'à ce que je vienne à faire mention de chaque Corrégiment en particulier. Je me contenterai donc de parler ici en général de la beauté de ces Campagnes, qui n'ont pas leurs pareilles à cet égard; car ſi le Climat eſt exemt de changement ſenſible, la terre n'eſt point expoſée à la ſtérilité que cauſent les trop grandes chaleurs, durant leſquelles les Plantes, les Grains, & les Arbres ſemblent languir & ſecher ſur pied, dépouillés de leurs plus beaux ornemens, & comme épuiſés.

Il ſeroit difficile de bien repréſenter par des paroles la fertilité de ces Campagnes, & elle paroîtroit incroyable, ſi on ne refléchiſſoit ſur les circonſtances déjà rapportées du Climat; car le chaud & le froid y ſont tellement tempérés, qu'on ne ſauroit déſirer un plus juſte milieu entre ces

deux contraires. L'humidité y étant continuelle, & le Soleil fréquemment en état d'agir, de pénétrer & de fertiliſer la terre, il n'eſt pas étonnant que ce Pays ſoit plus fertile que ceux qui ne jouïſſent pas des mêmes avantages; car ſans qu'il y ait de changement ſenſible dans tout le cours de l'année, toute l'année même a les propriétés de l'Autonne, tous les charmes du Printems, toutes les qualités de l'Eté, & toutes celles qu'il faut pour produire les effets de l'Hiver. On remarque avec étonnement qu'à-meſure que l'herbe des Prez ſéche, il en revient d'autre à la place; & qu'à-peine les fleurs qui émailloient ces Prez ſont fanées, qu'on en voit éclôre de nouvelles. Il en eſt de-même des Arbres, dont les fruits ſont à-peine mûrs & cueillis, leurs feuilles à-peine flétries, qu'il en revient d'autres; deſorte que les Arbres ſont continuellement ornés de feuilles vertes & de fleurs odoriférantes, qu'ils ſont toujours chargés de fruits les uns plus verds & plus petits que les autres.

La même choſe arrive à l'égard des Grains: on voit dans le même lieu moiſſonner d'un côté & ſemer de l'autre: on voit en même tems germer les grains qui ont été ſemés peu auparavant, croître ceux que le Laboureur avoit confié à la terre plutôt, & les plus avancés pouſſent des épis, deſorte que ces Collines ſont une vive peinture des quatre Saiſons de l'Année.

Quoique ce que nous venons de dire ſoit général, il ne laiſſe pas d'y avoir des tems réglés pour les grandes récoltes: mais il arrive ſouvent que c'eſt le tems le plus propre à ſemer dans un lieu, tandis que dans un autre qui n'en eſt qu'à trois ou quatre lieues, ce tems eſt paſſé depuis un ou deux mois, & n'eſt pas encore arrivé dans un troiſiéme qui n'eſt pas plus éloigné du premier. Ainſi toute l'année ſe paſſe à ſemer & à recueillir, ſoit dans le même lieu, ſoit en divers lieux éloignés les uns des autres. Cette différence provient de la diverſité des ſituations des Montagnes, des Collines, des Plaines, des Coulées: la même diverſité qui régne dans ces ſituations par rapport au Climat, ſe trouve à l'égard des ſemailles, ſans que cela détruiſe ce que j'ai dit ailleurs, comme nous le verrons dans la deſcription des Corrégimens.

Cette grande fertilité du terroir doit naturellement produire une grande abondance de toute ſorte de Fruits & de Denrées d'un goût excellent. C'eſt auſſi ce que l'on remarque dans les viandes que l'on mange à *Quito*, ſoit Veau, Porc, Mouton, ou Volaille. Le Pain de froment y eſt auſſi en abondance, quoiqu'il ne ſoit pas des meilleurs; ce qui ne vient que de ce qu'il eſt boulangé par des *Indiennes*, qui ne ſavent ni le paîtrir ni le cuire: car d'ailleurs il pourroit être auſſi bon qu'aucun autre, vu que le froment

ment eſt excellent, comme il paroît par le pain qui s'en fait dans quelques maiſons particulieres.

Le Veau & le Bœuf, qu'on peut comparer à ce qu'il y a de meilleur en *Europe*, ſe vendent par arrobes dans les boucheries, & chaque arrobe coute quatre réaux du Pays, & chacun peut choiſir ce qui lui plaît. Le Mouton ſe vend par piéces, c'eſt-à-dire, tout entier, par moitié, ou par quartiers; & s'il eſt gras & jeune, il coute tout entier 5 à 6 réaux. Pour tous les autres vivres on les vend ſans poids ni meſure: l'uſage & une certaine combinaiſon font régler la quantité ſur le prix.

La choſe dont il n'y a pas grande abondance dans ce Pays, ce ſont les Légumes verds; au-lieu de cela on a des Racines, & des Légumes ſecs. Les eſpéces des Racines ſont les *Camotes*, les *Arracaches*, les *Yucas*, les *Ocas*, & les *Papas*. Les trois premieres viennent des Contrées chaudes, où croiſſent les Cannes de ſucre: ils appellent ces Contrées *Vallées* ou *Yungas*, quoique ces deux noms ayent deux ſens différens; car par le premier ils entendent ces petites Plaines enfoncées entre des Collines, & par le ſecond celles qui ſont au pied des *Cordilleres*; le Climat des uns & des autres eſt chaud. C'eſt de-là que l'on tire les Fruits de *Platanes*, les *Guinéos*, l'*Aji* ou *Piment*, les *Chirimoyes*, les *Aguacatés*, les *Grenadilles*, les *Pignes* ou *Ananas*, les *Gouyaves*, les *Guabas*, & les autres qui y viennent naturellement, comme dans les autres Pays dont nous avons parlé. Les Contrées froides produiſent de petites Poires, des Peches, des Pavies, des Brugnons, des *Guaitambos*, des *Aurimèles*, des Abricots, & quelques Melons, & des Melons d'eau. Ces derniers ont une ſaiſon déterminée, & les autres croiſſent également dans tous les tems de l'année. Les Contrées où le climat n'eſt proprement ni chaud ni froid, produiſent auſſi toute l'année des *Frutilles* ou *Fraiſes* du *Pérou*, des Figues de *Tuna*, & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, & qui demandent un Pays chaud, ſont auſſi produits toute l'année & en grande abondance: tels ſont les Oranges de *Portugal* & les Oranges ameres, les *Citrons Royaux*, & les petits Limons, les *Limes douces* & aigres, les *Cedrato*, & les *Toronjes*, qui ſont encore une autre eſpéce de Citrons tout ronds & petits. Les Arbres qui portent ces fruits, ont des fleurs pendant toute l'année, & ne ceſſent de porter du fruit, imitant dans ce Climat chaud la propriété des Arbres qui y croiſſent naturellement.

Les tables ſont toujours abondamment couvertes de ces diverſes eſpéces de fruits; ce ſont les premiers plats que l'on ſert, & les derniers que l'on ôte. Ils ſervent non ſeulement à recréer la vue, mais à flater le

goût, puiſque c'eſt aſſez la coutume de s'en ſervir pour rendre les autres mêts plus piquans.

Les *Chirimoyas*, les *Aguacates*, les *Guabas*, les *Grenadilles*, les *Frutilles* ou *Fraiſes* du *Pérou*, ſont des fruits dont nous n'avons encore fait aucune mention, non plus que des Racines nommées *Ocas* & *Papas*, c'eſt pourquoi je vais en parler un peu en détail. La *Chirimoya* eſt, ſelon le ſentiment commun, le Fruit le plus délicieux non ſeulement des *Indes*, mais auſſi de tous ceux dont on ait connoiſſance en *Europe*. Sa groſſeur n'eſt point égale. Il y en a qui ont un pouce, d'autres deux, quelques-unes quatre, & juſqu'à cinq pouces de diamétre. Elle eſt de figure ronde, un peu applatie par la tige où elle forme une eſpéce de nombril. Elle eſt couverte d'une écorce mince, molle, & ſi unie à la chair, qu'on ne peut la ſéparer ſans couteau. En-dehors elle eſt d'un verd obſcur avant d'être mure, mais à meſure qu'elle meurit elle devient d'une couleur plus claire. L'écorce, ou la peau qui la couvre, a pluſieurs côtes ou veines, qui paroiſſent au-deſſus comme des écailles, dont elle eſt toute couverte. Le dedans eſt blanc mêlé de quelques fibres preſqu'imperceptibles qui forment le trognon, lequel s'étend d'un bout à l'autre du fruit. Le jus du fruit même eſt doux avec un mêlange d'acide fort léger, & une ſi agréable odeur que le goût n'en eſt pas peu relevé. Les pepins ou graines ſont enveloppés dans la chair, & ont environ ſept lignes de long ſur trois à quatre lignes de large. Ils ſont un peu plats, & mêlés de rayes qui rendent leur ſuperficie inégale.

L'Arbre qui porte ce fruit eſt haut & touffu, le tronc en eſt rond, gros & un peu raboteux. Ses feuilles ſont arrondies, cependant un peu plus longues que larges, & ſe terminent en pointe. Elles ont environ trois pouces de long ſur deux ou deux & demi de large, & leur couleur eſt un verd foncé. C'eſt une ſingularité dans ce Climat, que la propriété qu'a cette Arbre de ſe dépouiller de ſes feuilles pour en reprendre de nouvelles, qui à leur tour ſe ſéchent & tombent tous les ans. La fleur qu'il pouſſe avant de produire le fruit, a auſſi quelque choſe de particulier: d'abord ſa couleur n'eſt guére différente de celle des feuilles, mais quand elle eſt parvenue à ſa perfection, elle eſt d'un verd jaunâtre. Quant à la figure elle reſſemble à la fleur de Caprier, un peu plus groſſe, plus épaiſſe, & ouverte en quatre pétales. Elle n'eſt pas belle à voir, mais d'autant plus agréable à ſentir, & à cet égard il n'y a point d'odeur qui en approche. Ces fleurs ne ſont pas en grande quantité, l'Arbre n'en produit qu'autant qu'il doit produire de fruits. Le nombre en eſt même diminué par la

paſſion

paſſion que les Dames ont pour cette fleur: ce qui fait qu'on les coupe avant que le fruit ait germé, & elles ſe vendent fort cher.

L'*Aguacaté* eſt appellé à *Lima* & en d'autres lieux du *Pérou*, *Palta*, qui eſt le nom propre que les *Indiens* lui ont donné. C'eſt un des bons fruits de ce Pays. Sa figure eſt aſſez ſemblable à celle des Citrouilles ou Calebaſſes, dont on fait des Tabatieres; c'eſt-à-dire qu'elle eſt ronde par en-bas, & va toujours en s'allongeant juſqu'à ce qu'elle forme un goulot par en-haut, qui ſe termine à la tige: de-là juſqu'à ſa baze il a environ quatre à cinq pouces de long. Il eſt couvert d'une écorce fort déliée, qui ſe ſépare aiſément de la chair quand le fruit eſt mûr. En-dehors elle eſt luiſante, liſſe & comme verniſſée, de couleur verte avant & après ſa maturité, mais d'un verd plus clair quaud il a meuri. La chair qu'elle couvre a de la conſiſtance, mais pas aſſez pour qu'elle ne ſe ſépare pas étant preſſée avec les doigts. Elle eſt blanche tirant ſur le verd. Le goût n'en eſt point doux, il faut la manger avec un peu de ſel pour la rendre meilleure. Elle eſt un peu filaſſeuſe; mais celles qui ſont de bon acabit, le ſont beaucoup moins que les autres. Ce fruit renferme un noyau de deux pouces de long & d'un pouce & demi de diamétre. Il ſe termine en pointe, il eſt amer, & n'eſt pas ſi dur qu'on ne puiſſe l'ouvrir au moyen d'un couteau. Ce noyau eſt compoſé de deux gouſſes, au milieu desquelles on voit le germe de l'Arbre: ſon écorce n'eſt qu'une peau déliée qui le ſépare de la chair du fruit, à laquelle cette peau eſt pourtant quelquefois attachée & d'autrefois collée au pepin. L'Arbre qui produit l'*Aguacaté* eſt fort haut & fort toufu. Ses feuilles ſont un peu plus grandes que celles du *Chirimoyer*, & d'une forme un peu différente.

Dans toute la Province de *Quito* on donne le nom de *Guabas* à un Fruit qu'on appelle dans tout le reſte du *Pérou*, *Pacaés*, qui eſt le nom *Indien*. Ce fruit conſiſte en une coſſe pareille à celle de l'*Algarrobo* *, un peu platte de deux côtés; ſa longueur eſt d'environ un tiers d'aune du-moins pour l'ordinaire, quoiqu'il y en ait de plus longues & de plus courtes ſelon le Pays. Sa couleur eſt un verd foncé. Toute la coſſe eſt couverte d'un duvet qui eſt doux quand on y paſſe la main de haut en bas, mais en remontant c'eſt le contraire, comme il en eſt du velour. On ouvre cette coſſe en long, & les diverſes cavités qu'elle renferme d'un bout à l'autre ſont remplies d'une moëlle ſpongieuſe, légere, & blanche comme le Coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une groſſeur démeſurée, puiſqu'ils ne laiſſent tout autour de ſoi qu'une place d'une ligne ou d'une

* L'Auteur a déjà expliqué ce que c'eſt que l'*Algarrobo* aux *Indes*.

d'une ligne & demie à la moëlle, qui du-reſte fait un jus frais & doux. L'Arbre eſt à peu près comme les deux ci-deſſus.

La *Grenadille* eſt faite comme un œuf de Poule, mais plus groſſe. L'écorce en eſt fort liſſe, luiſante au-dehors, & de couleur incarnate. Endedans elle eſt blanche & molle: elle a environ une ligne & demie d'épaiſſeur. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe & liquide. Dans cette ſubſtance ſont enveloppés des pepins ou graines fort petites, délicates, & beaucoup moins dures que les grains des Grenades ordinaires; une membrane extrêmement fine & tranſparente enveloppe toute la ſubſtance de cette moëlle, & la ſépare de l'écorce. Le goût de la Grenadille eſt aigre-doux, fort agréable, cordial & rafraîchiſſant; deſorte que quoiqu'on en mange avec excès il n'y a point à craindre qu'elle faſſe du mal, non plus que les deux autres eſpéces de fruit dont je viens de parler. Au-reſte ce fruit n'eſt point produit par un Arbre, mais par une Plante, qui pouſſe une fleur ſemblable à celles qu'on nomme *Fleurs de la Paſſion*, laquelle répand une odeur très-ſuave. Il eſt bon de rapporter ici une particularité que l'on remarque généralement dans la plupart des fruits de ces Pays, ſurtout ceux des Climats chauds; c'eſt qu'ils ne meuriſſent pas ſur les Arbres, comme ceux d'*Europe;* mais pour qu'ils meuriſſent il faut les cueillir & les garder quelque tems, & alors ils ſont bons à manger; car ſi on ne les cueilloit pas ils ne meuriroient jamais, mais ſe flétriroient, & ſe deſſécheroient au point qu'ils ne ſeroient plus bons à rien.

Le dernier Fruit dont il me reſte à parler, c'eſt la *Frutille* ou Fraiſe du *Pérou*. Elle eſt fort différente des Fraiſes d'*Europe* par ſa groſſeur, puiſqu'elle a ordinairement un bon pouce de long, ſur deux tiers de pouce dans ſon diamétre. Il y en a de plus groſſes encore en d'autres lieux du *Pérou*: elles n'ont pas ſi bon goût que celles d'*Europe*, parce qu'elles ont trop de jus; elles ne ſont pourtant pas mauvaiſes. La Plante ne differe du Fraiſier d'*Eſpagne*, qu'en ce que les feuilles de celle-là ſont un peu plus grandes.

Les *Papas* ſont une Racine de Climat froid. Ils ſont communs en *Eſpagne* & en d'autres Pays d'*Europe*. En *Eſpagne* on les connoît ſous le nom de *Patates* *. Il n'eſt pas néceſſaire d'en dire autre choſe, ſinon qu'il y en a en abondance dans ce Pays, & que les habitans les mangent en guiſe de pain. Ils en font toute ſorte de ragoûts, & en général c'eſt leur principale nourriture. Les *Creoles* les préférent à la Volaille & aux meilleures Viandes. Ils en font un ragoût particulier qu'ils nomment *Locro*,

* En *François Topinambous*, ou *Pommes de terre.*

cro, & que l'on ſert ſur toutes les tables, & toujours à la fin du repas, pour boire de l'eau après: précaution néceſſaire ſelon eux, pour que l'eau qu'ils boivent après le repas ne leur faſſe point de mal. Les gens pauvres n'ont pas d'autre reſſource que les *Papas* pour ſe nourrir; ces racines leur tiennent lieu de tout autre mêt plus ſolide.

L'*Oca* eſt une racine longue de deux ou trois pouces, & groſſe d'environ un demi pouce, mais non pas dans toute ſa longueur; car elle forme divers nœuds, qui la rendent inégale & torte. Elle eſt couverte d'une peau mince, qui eſt jaune dans quelques-unes, & rouge en d'autres, & quelquefois elle participe de l'une & de l'autre couleur. Cette racine ſe mange bouillie ou frite, & a le goût de la Chataigne, avec cette différence, qui diſtingue les fruits des *Indes*, qu'elle eſt douce. On en fait des conſerves au ſucre, qui au goût des gens du Pays ſont délicieuſes. On la ſert ſur les tables parmi les autres mêts, étant bonne à manger en toute ſaiſon. Cette racine eſt celle d'une Plante plus petite que les *Camotes*, les *Yucas*, & autres dont il a été parlé.

Parmi les Grains que ce Pays produit, & dont il n'eſt pas néceſſaire de nommer ici toutes les eſpéces, étant les mêmes que ceux d'*Europe*, le Maïz & l'Orge ſont ceux dont le Peuple & ſurtout les *Indiens* ſe ſervent au-lieu de pain. Ils mangent le Maïz de pluſieurs façons; la plus commune eſt de le faire rôtir, & alors ils l'appellent *Camcha*. C'eſt de ce même grain qu'ils font la *Chicha*, boiſſon ordinaire des *Indiens* avant la conquête, & dont ils ſont encore très-friands. Voici comme ils la préparent. Ils font tremper le Maïz, & lorſqu'il commence à pouſſer un peu ſon germe, ils le retirent de l'eau, le font bien ſecher au Soleil, puis le font un peu rôtir au feu, & le moulent enſuite. Ils braſſent cette farine juſqu'à un certain point, & la mettent enfin dans de grandes cruches, y ajoûtant autant d'eau qu'il eſt néceſſaire. Cette eau fermente le ſecond ou troiſiéme jour, & quand elle a fermenté autant de tems, ils en boivent. Cette boiſſon eſt, dit-on, rafraîchiſſante: ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle enivre quand on en boit avec auſſi peu de modération que les *Indiens*. Ceux-ci, quand ils en ont une cruche, ne la quittent point qu'ils ne l'ayent vuidée, & qu'ils n'ayent perdu la raiſon. Le goût de la *Chicha* eſt aſſez bon, & reſſemble aſſez au goût du *Cidre;* mais elle a le défaut de ne pouvoir ſe conſerver plus de huit jours, elle s'aigrit au bout de ce tems. Outre qu'elle rafraîchit, elle a encore d'autres propriétés médicinales, & entre autres celle d'être fort appéritive. On attribue auſſi à cette boiſſon l'avantage qu'on remarque que les *Indiens* ont, de n'être jamais ſujets à des ſuppreſ-

ſions d'urine : elle eſt d'ailleurs fort nourriſſante ; & l'on obſerve que ſans manger autre choſe que de la *Camcha*, du *Moté*, de la *Machca*, & ſans boire que de la *Chicha*, les *Indiens* ſont forts, robuſtes, & d'un bon tempérament.

Le même Maïz cuit dans de l'eau juſqu'à ce que le grain s'ouvre, tient lieu de *Camcha* ; & non ſeulement ſert à la nourriture des *Indiens*, mais auſſi des autres pauvres gens, & ſurtout des domeſtiques, qui étant accoutumés dès leur enfance à cet aliment, auſſi-bien qu'à la *Camcha*, le préferent ſouvent au pain.

Quand le Maïz eſt encore tendre ou en lait, ils le nomment *Choglos* : on le vend en épis, on l'accommode de diverſes manieres, & tout le monde en mange par régal.

Le *Quinoa* eſt une ſemence particuliere & naturelle à ce Pays. Elle reſſemble à nos Lentilles, mais elle eſt beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle ſert de nourriture & de reméde. En la premiere qualité, elle a fort bon goût ; & en la ſeconde elle eſt admirable pour prévenir toute ſorte d'abſcès & d'apoſtumes. Quand on la fait cuire elle s'ouvre, & il en ſort un petit filament tourné en ſpirale, qui reſſemble à un vermiceau, & qui eſt plus blanc que le dehors de la ſemence. La Plante qui produit cette eſpéce de légume ſe ſéme, & ſe coupe tous les ans. Elle croît à la hauteur de trois à quatre pieds, ou d'une aune & demie à peu près. Ses feuilles ſont grandes & pointues, aſſez ſemblables à celles de la *Mauve*. Du milieu de ſa tige, elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long ou un peu plus, ſemblable à celle de la Plante de Maïz, dans laquelle, comme dans un épi, ſont les grains de la ſemence. On mange la *Quinoa* cuite comme le riz ; l'eau dans laquelle elle a bouilli ſert d'apozéme étant bue ; & quand on veut appliquer la ſemence même extérieurement, on la moud, & on la fait bouillir, après quoi on en fait un emplâtre, qui appliqué ſur une contuſion, attire l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt ; & elle l'attire ſi promtement, qu'en très-peu de tems on en apperçoit les effets, comme il eſt vérifié par une infinité d'expériences.

Outre les Viandes ordinaires, on a auſſi du Gibier ; des Lapins en abondance ſur les Montagnes ; des Perdrix, mais en petit nombre, & d'une eſpéce qui reſſemble peu à celles d'*Europe*, n'étant pas plus groſſes que des Cailles ; beaucoup de Tourterelles : mais on en trouve peu à acheter, les habitans n'étant point du tout portés à la chaſſe.

Le Fromage eſt un des principaux alimens des habitans de *Quito*. On compte qu'il s'y en débite tous les ans pour 70 à 80000 écus, monnoye du

du Pays. Ils l'apprêtent de diverſes manieres. Les Beurre de vache qui ſe fait aux environs de *Quito* eſt fort bon, & il s'en conſomme une grande quantité, quoique moins que de fromage.

Le goût des habitans de ce Pays pour les douceurs ſurpaſſe tout ce que nous avons dit des autres Peuples. Il eſt étonnant combien il ſe conſomme de Sucre & de Miel dans cette Ville & dans les lieux conſidérables de ſa juriſdiction. Après qu'ils ont tiré le Miel ou Jus des *Cannes* ils le laiſſent cailler, & en font de petits pains en maniere de tourtes, qu'ils appellent *Raſpaduras*. C'eſt la nourriture la plus commune des pauvres gens: avec une de ces tourtes, du fromage & du pain, ils font un repas qu'ils préferent aux mêts chauds. D'où il eſt aiſé de conclure qu'on vit dans ce Pays un peu différemment de la maniere d'*Eſpagne*. Je crois en avoir dit aſſez pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur à cet égard.

CHAPITRE VIII.

Commerce de Quito *& de toute la Province de ce nom, tant en marchandiſes d'*Eſpagne *qu'en celles du Pays & autres du* Pérou.

ON peut juger par tout ce que nous venons de dire du Commerce & des Fabriques de la Province de *Quito*. Tout le Négoce, pour ainſi dire, eſt entre les mains des *Chapetons* ou *Européens*, les uns habitués dans le Pays, les autres qui y viennent du dehors. Ceux-ci achettent des Marchandiſes du Pays, & y vendent celles d'*Europe*. Les Marchandiſes du Pays conſiſtent, comme il a déjà été dit, en Toiles de coton, les unes blanches, qu'ils nomment *Tucuyos*, les autres rayées; en Bayétes & en Draps qu'ils envoyent à *Lima*, où ils ſont vendus: de-là on les envoye dans toutes les Provinces du *Pérou*: le retour conſiſte en Argent, en Fils d'or & d'argent, en Franges fabriquées à *Lima*, en Vins, Eaux-de-vie, Huiles, & autres Marchandiſes de ces Provinces, comme Cuivre, Etaim, Plomb, Vif-argent, &c. Les Fabriquans envoyent les Marchandiſes pour leur propre compte avec les ſusdits Marchands, ou les leur vendent s'ils y trouvent leur avantage.

Quand les Gallions ſont à *Carthagène*, ces mêmes Commerçans s'y rendent par *Popayan* ou *Santa-Fé*, pour employer leurs fonds en Marchandiſes d'*Europe*, & les répandent à leur retour dans toute cette Province.

Quant aux Fruits & aux Denrées du cru du terroir, elles ſe conſomment

preſque toutes dans la Province, excepté les Farines, que l'on tranſporte des Corrégimens de *Riobamba* & de *Chimbo* à *Guayaquil*: c'eſt le Négoce des *Métifs* & des pauvres gens de ces endroits-là. Il pourroit être plus conſidérable, ſi les fraix du tranſport l'étoient moins. Cela renchérit ſi fort cette Marchandiſe, qu'il n'y a pas de proportion entre la peine de la faire charrier dans les lieux où elle eſt néceſſaire, & le peu d'eſpérance qu'il y a d'y gagner.

Les Toiles fabriquées en particulier par les *Indiens*, ainſi que les Denrées, ſont portées, quoiqu'en médiocre quantité, dans la Juriſdiction de *Barbacoas*. C'eſt par ce Négoce que les *Chapetons* font leur premier eſſai. Ils troquent ces Marchandiſes contre de l'Or, que l'on tire dans cette Contrée, & qu'ils envoyent vendre à *Lima*, où il eſt en plus grande eſtime & à plus haut prix. Les Draps & Bayétes trouvent un pareil débouché dans les autres parties des Gouvernemens de *Popayan* & de *Santa-Fé*, & ce Commerce va toujours; mais en *tems mort* on ne reçoit point de Marchandiſe d'*Europe* en échange, & les retours ſont en Or en barre. Cet Or paſſe enſuite à *Lima* comme celui de *Barbacoas*.

On tire des côtes de la *Nouvelle-Eſpagne* l'Indigo, dont il ſe fait une grande conſommation dans les Fabriques; vu que la plupart des Draps du Pays ſont teints en bleu, qui eſt la ſeule couleur à la mode en ce Pays, & la ſeule qui plaîſe aux habitans. Par la voye de *Guayaquil* il vient du Fer & de l'Acier tant d'*Europe*, que de la côte de *Guatemala*. Ces deux eſpéces de Marchandiſes ſont d'un ſi grand uſage dans les *Haciendas* pour la culture des Champs, qu'elles ſont d'un prix exceſſif, le Fer ſe vendant quelquefois cent écus le quintal, & l'Acier cent cinquante.

Le Commerce réciproque entre les divers Corrégimens de la Province, eſt entre les mains des habitans mêmes des Villages. Ceux du Corrégiment de *Chimbo* achettent dans les Villages des Corrégimens de *Riobamba* & de *Quito* des *Tuouyos*, des *Bayétes* du Pays qu'ils portent à *Guayaquil*, & en rapportent en échange du Sel, du Poiſſon ſec, du Coton, qui étant manufacturé dans la Province de *Quito* retourne à *Guayaquil* en Toiles. Les Juriſdictions de *Riobamba*, *Alauſi*, & *Cuenca*, ont un Commerce réglé avec *Guayaquil* par le moyen des Magazins de *Yaguache* & de *Naranjal*.

Ce Commerce conſiſte en Marchandiſes du Pays; & quoiqu'il ſoit médiocre, ne conſiſtant qu'en trois articles, qui ſont Draps, Bayétes & Toiles, il ne laiſſe pas d'être fort utile, vu que non ſeulement les pauvres gens dont le nombre ſurpaſſe toujours celui des riches, mais encore les gens aiſés à l'exception de ceux de la Capitale, ne portent que de ces Draps

Draps & Toiles du Pays, n'étant pas en état d'acheter ces Marchandiſes d'*Europe*. Il n'y a que les *Eſpagnols* qui ſont raiſonnablement riches, & les Perſonnes de diſtinction qui ſe vétiſſent de ces étoffes. Par où il eſt aiſé de juger de la quantité de *Draps*, *Bayétes*, *Tucuyos*, &c. qui doivent ſe fabriquer dans le Pays, & tout cela par les *Indiens*, ſoit dans leurs propres maiſons, ſoit dans les Fabriques ou Manufactures: ce qui contribue à conſerver cette Province dans l'état où elle eſt, tant par l'emploi de tant de monde, que par les autres avantages qu'on en retire.

LIVRE SIXIEME.

Deſcription de la Province de *Quito*, quant à l'étendue de la juriſdiction de ſon Audience. Remarques ſur la Géographie, l'Hiſtoire tant politique que naturelle de ce Pays, & ſur ſes Habitans.

CHAPITRE I.

Etendue de la Province de Quito, *ou Juriſdiction de l'Audience de ce nom: Gouvernemens & Corrégimens qu'elle comprend, & notice des derniers en particulier.*

NOus avons traité, dans les cinq Livres précédens, de diverſes matieres, en ſuivant l'ordre dans lequel elles ſe ſont préſentées durant le cours de notre voyage, & ſelon la nature des affaires qui en étoient l'objet. On a pu remarquer dans cette ſuite de rélations, que les deſcriptions des Lieux & des Provinces marchent d'un pas égal avec les Obſervations Aſtronomiques. C'eſt que nous avons cru que ſi celles-ci intéreſſent les Sciences & ceux qui en font profeſſion, celles-là n'intéreſſent pas moins les perſonnes qui s'appliquent à l'Hiſtoire, à la Politique, à la Géographie, & à l'Etude des Mœurs & des Coutumes des différens Peuples. Nous avons donné dans le cinquiéme Livre une deſcription de la Ville de *Quito*; & pour ne rien laiſſer à déſirer, nous ajoûterons ici celle de la Province de ce nom, que nous connoiſſons mieux qu'aucune des autres où nous avons été; parce que nous l'avons preſque toute parcourue pour exécuter nos Opérations Géométriques & Aſtronomiques, & les autres commiſſions dont nous étions chargés. Ce ſera donc d'après nos propres obſervations que nous parlerons, ou ſur le témoignage des perſonnes les plus dignes de foi que nous ayons eu occaſion de conſulter ſur les choſes que nous n'avons pu voir de nos propres yeux; témoignage que nous n'admettons même qu'après un mûr examen, & qu'avec toutes les précautions que peut ſuggérer la plus ſévere Critique; deſorte que nous pouvons avec juſte raiſon garantir la conformité de ce que nous dirons avec la plus exacte vérité, qui eſt le principal objet de l'Hiſtoire.

La Province de *Quito*, dès le commencement de l'établiſſement des

Eſpa-

Eſpagnols, fut ſubordonnée à *Lima* Capitale du *Pérou*, & aux Vicerois de ce nom juſqu'en 1718, auquel tems on établit un Viceroi à *Santa-Fé de Bogota* Capitale du Royaume de la *Nouvelle-Grenade*, & la Province de *Quito* fut annexée à ce nouvel Etat pour faire partie de ſa Juriſdiction. Pour que cette Viceroyauté ne fût point à charge au Tréſor Royal, on ſupprima l'Audience de *Quito*, & les appointemens des membres qui la compoſoient furent aſſignés au nouveau Viceroi. Le même motif fit auſſi abolir l'Audience de *Panama* au Royaume de *Tierra Firme* (quoique ce Royaume reſtât toujours de la dépendance des Vicerois de *Lima*). Le but qu'on ſe propoſoit par cet arrangement, n'eut pas le ſuccès qu'on en avoit eſpéré. On s'apperçut bientôt que les Villes où ces Tribunaux avoient été ſupprimés ne pouvoient ſe paſſer d'eux, à-cauſe du préjudice que le Public ſouffroit de leur ſuppreſſion, & des fraix immenſes qu'il falloit faire pour pourſuivre une affaire, vu la diſtance de *Panama* à *Lima*, & de *Santa-Fé* à *Quito*. Joignez à cela que ce qu'on avoit gagné par l'abolition des deux Audiences, ne ſuffiſoit pas pour ſoutenir une Dignité auſſi diſtinguée que l'eſt celle de Viceroi. Tout cela bien conſidéré, fit rétablir les choſes ſur l'ancien pied dès 1722; & pendant ce court eſpace de tems la nouvelle Viceroyauté fut exercée par *Dom George de Villelongue*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & qui étoit Gouverneur du *Callao*, & commandant les armes du *Pérou*, lorſqu'il fut revêtu de la Dignité de Viceroi. Les Audiences ainſi rétablies continuerent ſur le même pied que ci-devant: mais les raiſons qu'on avoit eues d'établir un Viceroi à *Santa-Fé*, ſubſiſtant toujours, on ſongea à le rétablir, ſans ſupprimer les Audiences, & ſans que cela fût à charge au Public ni au Tréſor Royal. En 1739 le projet fut de-nouveau mis en exécution, & la Dignité de Viceroi de la *Nouvelle-Grenade* fut conférée à *Don Sébaſtien de Eſlava* Lieutenant-Général, qui étant parti vers la fin de la même année pour prendre poſſeſſion de ſa nouvelle Charge, l'exerce encore aujourd'hui avec un applaudiſſement général. Toute l'étendue du Royaume de *Tierra-Firme*, & toute la Province de *Quito*, ont été remiſes ſous la juriſdiction du nouveau Viceroi.

Du côté du Nord, la Province de *Quito* eſt limitrophe de celle de *Santa-Fé* de *Bogota*. Elle comprend de ce côté-là une partie du Gouvernement de *Popayan*: au Sud elle confine aux Corrégimens de *Piura* & de *Chachapoyas*: à l'Orient elle occupe toute l'étendue du Gouvernement de *Maynas* ſur la Riviere de *Marannon* ou des *Amazones*, juſques à la Ligne de ſéparation qui diviſe les Conquêtes des *Eſpagnols* de celles des *Portugais*:

tugais: à l'Occident elle a pour bornes les Côtes de *Machala* ſur le Golphe de *la Puna* juſqu'à celles que comprend le Gouvernement d'*Atacames*, & la Juriſdiction de *Barbacoas* ſur le Golphe de la *Gorgone*. Du Nord au Sud ſa plus grande largeur eſt de 200 lieues, & ſa longueur de l'Orient à l'Occident juſqu'à la Ligne ci-deſſus mentionnée eſt de plus de 600 lieues en droiture: mais une grande partie du Pays, eſt ou habitée par des Nations Barbares, ou peu connue des *Eſpagnols*, & par conſéquent peu habitée. La ſeule partie de cette vaſte Contrée qu'on puiſſe dire à la rigueur être bien peuplée, c'eſt l'eſpace que laiſſent entre elles les deux *Cordilleres* des *Andes*, lequel, comparé à ce grand Pays, reſſemble à une ruelle: il s'étend depuis le Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* juſqu'à celui de *Loja*: il renferme encore & comprend l'eſpace qui s'étend de-là juſqu'au Gouvernement de *Popayan*, y compriſe même une partie de ce Gouvernement, & enfin tout le Pays qui s'étend depuis la *Cordillere* Occidentale juſques à la Mer. L'étendue de ces Corrégimens d'Orient en Occident eſt environ de 15 lieues ou un peu plus, ce qui eſt la diſtance qu'il y a entre les deux *Cordilleres*. A quoi il faut ajoûter ce qui eſt compris dans les Gouvernemens de *Jaen de Bracamoros*, qui confine au Corrégiment de *Loja* au bout de toute la Province, à l'Eſt de la *Cordillere* Orientale; & en allant vers le Nord celui de *Quixos*, & à l'Orient de celui-ci le Gouvernement de *Maynas*: il y a entre les uns & les autres de longues liſieres habitées ſeulement par des *Indiens* idolâtres. Au Nord de toute la Province eſt le Gouvernement de *Popayan*, qui à tout prendre fait une Province à part. Ainſi dans la partie occidentale de cette ruelle formée par les deux *Cordilleres*, eſt le Gouvernement d'*Atacames* nouvellement érigé, & le Corrégiment de *Guayaquil*: dans la partie orientale les trois autres Gouvernemens nommés ci-deſſus, & dans celle du Nord le Gouvernement de *Popayan*.

Outre ces cinq Gouvernemens cette Province contient neuf Corrégimens, auxquels on donne dans le Pays le nom de *Provinces*, ſubdiviſant la Province de *Quito* en autant d'autres Provinces qu'elle contient de Gouvernemens & de Corrégimens. C'eſt ſur quoi il eſt bon de prévenir le Lecteur, pour éviter toute équivoque & obſcurité lorſqu'il m'arrivera de donner le nom de *Province* à la juriſdiction d'un Corrégiment, quoique je ſois réſolu de m'en abſtenir autant qu'il ſera poſſible. Voici les noms de ces Corrégimens, en commençant par celui qui eſt le plus Septentrional.

I. Ville

I. Ville de *St. Michel d'Ibarra.*
II. Village d'*Otabalo.*
III. Cité de *Quito.*
IV. Bourg de *Latacunga.*
V. Ville de *Riobamba.*
VI. Bourg de *Chimbo*, ou *Guaranda.*
VII. Cité de *Guayaquil.*
VIII. Ville de *Cuenca.*
IX. Cité de *Loja.*

Nous allons donner une idée de chacun de ces Corrégimens, après quoi nous paſſerons aux Gouvernemens.

I. La Ville de *St. Michel* d'*Ibarra* eſt le Chef-lieu de ce Corrégiment, qui outre cela contient huit Villages ou Paroiſſes principales, ſavoir:

I. *Mira.*
II. *Pimanpiro.*
III. *Carangue.*
IV. *St. Antoine de Carangue.*
V. *Salinas.*
VI. *Tumbabiro.*
VII. *Quilca.*
VIII. *Caguasqui.*

Autrefois toute la Juriſdiction du Corrégiment d'*Otabalo* appartenoit à celui dont il eſt queſtion ici; mais on l'en a ſeparée pour en faire deux, à-cauſe qu'elle étoit trop étendue.

La Ville de *St. Michel d'Ibarra* eſt ſituée dans une Plaine ou Prairie fort ſpacieuſe, près d'un des côtés, entre deux Rivieres auxquelles cette Plaine doit la bonté de ſes pâturages, à peu de diſtance d'une Montagne médiocre qu'elle a à l'Orient. Le terrain où elle eſt bâtie eſt mou & humide, c'eſt pourquoi les maiſons s'affaiſſent & s'enfoncent. Cette Ville eſt aſſez grande, les rues en ſont larges & droites, les maiſons bâties de pierres ou de briques crues & couvertes de tuiles. Il y a hors de ſon enceinte divers Quartiers ou Fauxbourgs habités par des *Indiens*, dont les maiſons ſont des baraques ou des chaumieres du meme goût que celles que ces Peuples ont accoutumé de bâtir, c'eſt-à-dire petites & pauvres. Les maiſons du dedans de la Ville ſont aſſez jolies; celles de la Place ont un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée; toutes les autres ſont baſſes, & n'ont que le rez-de-chauſſée. L'Egliſe Paroiſſiale eſt bâtie des mêmes matériaux que les maiſons. Elle eſt belle & bien ornée. Outre cette Egliſe il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un des P. P. de la *Merci*, un Collége de *Jéſuites*, & un Monaſtere de Filles de la *Conception.* On fait monter le nombre des habitans à dix ou douze mille âmes de tout âge, de tout ſexe, & de toute condition.

Dans la Juriſdiction de ce Corrégiment eſt le célébre Lac de *Yagar-Cocha*, ſi connu dans l'Hiſtoire des *Incas* pour avoir été le tombeau des habitans d'*Otabulo*, lorſque *Huayna-Capac XII. Inca*, irrité de la réſiſtance que ce Peuple avoit faite à ſes armes, leur fit couper la tête à tous, tant à ceux

qui furent pris qu'à ceux qui se rendirent, & fit jetter leurs corps dans le Lac qui en fut tout rougi, d'où lui est aussi venu le nom *Indien* de *Yagar-Coca*, qui signifie *Lac de sang*.

Le climat de cette Ville est fort doux, moins froid que celui de *Quito*, mais pas si chaud qu'on en soit incommodé. Tous les Villages de sa juris-diction ont différente température, l'air est pourtant chaud dans la plu-part à-cause de leur situation dans des terrains bas. Ces terrains sont ap-pellés dans le Pays *Vallées*, comme il a déjà été dit; telles sont les Val-lées de *Chota*, de *Carpuela*, & plusieurs autres. Une partie des Planta-tions ou *Haciendas* consiste en Cannes de Sucre, qu'on travaille dans des *Tra-piches* ou Moulins, où il se fabrique beaucoup de Sucre & fort blanc; les autres produisent des Fruits propres aux climats chauds, les autres du Coton en abondance & très-bon.

Les Cannes de Sucre n'y sont pas si tardives que dans la Jurisdiction de *Qui-to*: on peut les moudre en tout tems, parce qu'on n'est pas obligé de les cou-per plutôt en une saison qu'en l'autre; & qu'elles ne diminuent rien de leur bonté, pour n'être coupées qu'un ou deux mois après leur maturité. Ainsi on se contente de les couper par *quadras*, c'est-à-dire par quartier, ou de trois mois en trois mois, & toute l'année les *Trapiches* ou Moulins sont occupés.

Les autres Lieux où le climat est moins chaud, sont remplis de *Hacien-das*, de Grains, Maïz en abondance, Froment, & Orge, que l'on sème de la même maniere qu'à *Otabalo*, dont nous donnerons bientôt l'expli-cation. Il y a aussi beaucoup de Haras, mais peu de Troupeaux de Mou-tons en comparaison; & quoiqu'il y ait moins de Fabrique de Draperie qu'à *Otabalo*, les *Indiens* ne laissent pas d'y fabriquer quelques Toiles & Etoffes de laine & de coton.

Il y a dans le district du Village de *Las Salinas* des Mines de Sel, qui se consomme dans ce Bailliage, ou est transporté dans les Pays au Nord. Ce sel est mêlé de nitre, & n'est pourtant point mal-sain quand on y est accoutumé. Le seul défaut qu'il ait, c'est de n'être pas bon pour les salai-sons, à quoi il faut qu'on employe le sel de *Guayaquil*.

Dans les terres de la dépendance du Village de *Mira*, il y a des endroits où l'on voit des Anes sauvages, qui se multiplient beaucoup, & qui sont difficiles à prendre. Les Propriétaires de ces terres permettent à qui les en prie, de donner la chasse à ces animaux, & d'en prendre autant qu'ils peuvent, moyen-nant une petite reconnoissance proportionnée au nombre des jours qu'ils y em-ployent. La maniere de prendre ces Anes sauvages, consiste à assembler for-ce *Indiens* à cheval & à pied, & à faire une battue pour les environner dans quel-

quelque *Cagnade* ou Vallon. Là on leur jette le lacqs à pleine courſe de cheval, pour qu'ils ne puiſſent échaper; car dès qu'ils ſe voyent enclos & renfermés, ils tâchent de ſe ſauver; & dès que l'un d'eux a fait une ouverture, tous les autres le ſuivent à la file, & ſe ſauvent par le même endroit. Dès qu'on les a enlacés, on les renverſe par terre, & on leur met des entraves pour les empêcher de courir. Quand on s'en eſt ainſi aſſuré, on les laiſſe juſqu'à ce que le tems que doit durer la chaſſe ſoit expiré, & alors on les accouple avec des Anes domeſtiques pour les emmener avec moins de peine. Mais on a beau faire, la choſe n'en eſt pas moins difficile; car ces animaux ſont ſi braves que perſonne n'oſeroit tenir devant eux. Quand ils ſont en liberté ils courent comme le meilleur cheval, tant aux deſcentes qu'aux montées. S'ils ſe ſentent preſſés, ils ſe défendent en ruant & mordant avec tant d'adreſſe, que ſans ceſſer de courre ils eſtropient ſouvent ceux qui les pourſuivent. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dès la premiere charge qu'on leur met ſur le dos ils perdent leur légéreté, deviennent doux & paiſibles, & quittent cet air farouche qu'ils avoient dans les champs, pour prendre cet air de lenteur & de ſtupidité qui ſemble être l'apanage de tous les animaux de leur eſpéce. Les Anes ſauvages ne ſouffrent point qu'aucun cheval mette les pieds dans le champ où ils ſont: s'il y en vient quelqu'un par hazard, le ſentir & lui courre-ſus n'eſt qu'une même choſe; ils ne lui donnent pas le tems de fuir, & ne ceſſent de le mordre qu'après qu'ils lui ont ôté la vie. Quand on paſſe près des champs où il y a des Anes ſauvages, on eſt alourdi des concerts continuels de leurs voix, répétées par les échos des collines & des coulées. A peine les uns ont fini d'un côté, que les autres commencent de l'autre, de maniere que cela ne finit point.

II. Le Corrégiment qui vient du côté du Sud après celui de *St. Michel d'Ibarra*, c'eſt celui d'*Otabalo*, qui comprend huit Villages ou Paroiſſes.

I. *Cayambe.*
II. *Tabacundo.*
III. *Otabalo.*
IV. *Atontaqui.*
V. *Cotacache.*
VI. *San Pablo.*
VII. *Tocache.*
VIII. *Urquuqui.*

Le Bourg d'*Otabalo* eſt grand, bien ſitué, & ſi peuplé, qu'on y compte 18 à 20000 âmes: les *Eſpagnols* font la plus grande partie des habitans, & tout le reſte eſt compoſé de familles *Indiennes*.

Le terroir de ce Corrégiment eſt cultivé & plein d'*Haciendas*, comme le précédent, excepté qu'il n'y a pas tant de *Trapiches* ou Moulins à Sucre:

mais en revanche les Fabriques d'Etoffes y ſont en plus grande quantité & plus riches, à-cauſe du nombre d'*Indiens* qu'il y a, & du goût que ceux-ci ont pour ces Manufactures. Car outre les Etoffes qui ſe font dans les Fabriques mêmes, les Particuliers qui ne ſont pas *Mitagos*, c'eſt-à-dire engagés ou mercenaires, en font quantité pour leur compte, comme *Tucuyos*, ou Toiles de coton, tapas, pavillons pour les lits, courtes-pointes damaſcées, les unes blanches & rayées, les autres bleues ou tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages ſont faits de coton, & on les eſtime beaucoup tant dans la Province de *Quito* que dans les autres Provinces où on les envoie.

La maniere de ſemer le Froment & l'Orge dans cette Juriſdiction n'eſt pas la même que dans les autres; car au-lieu d'écarter le grain en le ſemant, comme on fait ailleurs, ils diviſent un champ labouré en quarreaux, chaque quarreau formé par deux ſillons tirés en pente & à quelque diſtance l'un de l'autre. Dans ces ſillons, ils font des trous à un pied de diſtance l'un de l'autre: ils inſerent dans chaque trou cinq à ſix grains de ſemence. Cette méthode eſt un peu longue, mais le Propriétaire eſt amplement dédommagé de cette longueur, par l'abondance de la récolte qui a coutume de rendre cent ou cent cinquante pour un.

Les *Haciendas* de cette Juriſdiction nourriſſent quantité de Chevaux & de Vaches dont on tire beaucoup de lait, qui procure du fromage en abondance. Ce qui contribue à ces engrais, c'eſt la quantité de ruiſſeaux dont le Pays eſt arroſé. On n'y manque pas non plus de Brebis, quoiqu'elles n'y ſoient pas en auſſi grande quantité que le gros Bétail.

Le Village de *Cayambe* eſt ſitué au milieu d'une grande Plaine qui a derriére elle une Montagne des plus grandes de ces *Cordilleres*. Cette Montagne eſt appellée *Cayamburo*: elle n'eſt ni moins élevée, ni moins couverte de neige que le *Chimborazo*. Elle paroît au-deſſus de toutes les autres qui ſont entre elle & *Quito*, & on en voit la cime de cette Ville-même. Les autres Montagnes qui, ſans le voiſinage de celle-ci, paroîtroient hautes, ſemblent plutôt des monticules que des montagnes vis-à-vis du *Cayamburo*. Mais c'eſt ce voiſinage qui rend la Plaine de *Cayambe* froide & deſagréable, étant expoſée aux vents, qui y ſouflent continuellement & avec force.

Dans le territoire de ce Corrégiment on trouve deux Lacs, dont l'un eſt appellé *de San Pablo*, à-cauſe du Village de ce nom bâti ſur le bord de ce Lac, qui peut avoir une lieue de long, ſur demie lieue de large. Ses bords ſont remplis d'une ſorte de Joncs appellés dans le Pays *Totoral*; on

y trouve des *Oyes*, & des *Gallarétes*. Les eaux qui tombent de la Montagne de *Mojanda* ſe perdent dans ce Lac, & il en ſort un des bras qui forment la Riviere appellée *Rio-Blanco*. L'autre Lac ne differe pas beaucoup de celui-là en longueur & en largeur: il eſt ſur une Montagne appellée *Cuicocha*, & il en tire ſon nom. Sa ſituation n'eſt pas préciſément ſur le ſommet de la Montagne, mais à mi-côte, dans un terrain plat qui ſe trouve ſur la croupe de la Montagne avant d'arriver au ſommet. Au milieu de ce Lac il y a deux Iles, où l'on trouve des *Cuyes* de montagne & des Daims, leſquels traverſent le Lac pour venir en terre-ferme, & pour retourner dans les Iles quand ils ſe voyent pourſuivis par les Chaſſeurs.

Ce Lac produit une eſpéce de petit Poiſſon ſemblable aux *Camarons*; mais ſans écaille. On les nomme dans le Pays *Prennadillas*. On en envoye de tout marinés à *Quito*, où ils ſont eſtimés, parce qu'on n'y voit point de poiſſon frais. Cette Peche n'eſt pas des plus abondantes. Le même Poiſſon ſe prend auſſi dans le Lac de *San Pablo*.

Le Corrégiment de *Quito* eſt compoſé de 25 Paroiſſes outre celles de la Ville.

I. *St. Jean l'Evangéliſte.*
II. *Ste. Marie Madeleine.*
III. *Chilogalle.*
IV. *Cono-Coto.*
V. *Zambiza.*
VI. *Pintac.*
VII. *Sangolqui.*
VIII. *Amaguanna.*
IX. *Guapulo.*
X. *Cumbaya.*
XI. *Coto-Collao.*
XII. *Puembo & Pifo.*
XIII. *Yaruqui.*
XIV. *Le Quinche.*
XV. *Guayllabamba.*
XVI. *Machache.*
XVII. *Aloaſi.*
XVIII. *Aloa.*
XIX. *Uyumbicho.*
XX. *Alangaſi.*
XXI. *Pomasque.*
XXII. *San Antonio de Lulumbamba.*
XXIII. *Perucho.*
XXIV. *Cola-Cali.*
XXV. *Tumbaco*

Ce Corrégiment eſt encore appellé le *Territoire des cinq lieues*, mais il eſt certain qu'il en a davantage en quelques endroits. Il eſt rempli d'*Haciendas*, les unes dans des plaines, les autres dans de grandes & ſpatieuſes coulées, & pluſieurs ſur les montagnes. Les Fruits qu'on y recueille ſont différens ſelon la nature du climat & la diſpoſition du terrain: dans les plaines où l'air eſt tempéré, on recueille beaucoup de Maïz: dans les coulées, & les *Cagnades* profondes, où l'air eſt chaud, on trouve beaucoup de Cannes de Sucre, & du ſucre qu'on en tire on fait une ſorte de paſtilles

appellées *Raſpaduras*, une eſpéce de Miel, du *Guarapo*, & l'on y diſtile du *Rum*, ou Eau-de-vie de canne. Les Fruits que le terroir produit ſont employés à diverſes ſortes de confitures qu'ils appellent *Rayados*, dont les gens de ce Pays font une grande conſommation.

Les Cannes de Sucre ſon fort tardives dans le terroir de ce Corrégiment; car quoique l'air ſoit chaud dans les lieux où on les cultive, il ne l'eſt pourtant pas aſſez pour qu'elles mûriſſent hâtivement, deſorte qu'on ne peut les couper que trois ans après avoir été plantées : elles ne donnent leur fruit qu'une fois, & après qu'on l'a cueilli on tire encore le germe appellé *Soca*, qui ſert à replanter la canne.

La Boiſſon dont nous avons parlé tout à l'heure, & qui eſt appellée *Guarapo*, n'eſt autre choſe que le ſuc des cannes tel qu'il ſort du *Trapiche*, & après qu'on l'a laiſſé un peu fermenter. Cette liqueur a un goût aigre-doux fort agréable; mais pour peu qu'on en prenne avec excès elle monte à la tête & enivre comme le vin; elle eſt fort en vogue parmi les gens du commun.

Les *Haciendas* des Montagnes, où l'air eſt plus ou moins froid, produiſent du Froment & de l'Orge, toute ſorte d'Herbes potageres, & beaucoup de *Papas*. Sur le ſommet de ces Montagnes paiſſent divers Troupeaux de Brebis & de Vaches qui donnent beaucoup de fromage & de beurre. Il y a d'autres *Haciendas* où l'on fabrique des Draps du Pays, des Etamines, des Bayétes, & des Serges.

Par tout ce que nous avons dit, on comprendra aiſément qu'il n'eſt pas poſſible de fixer le climat qui régne dans les divers endroits de ce Pays. Il eſt ſi différent qu'ici vous ſentez une chaleur qui vous rappelle que vous êtes ſous la Zone torride; & là, ſans aller fort loin, vous ne voyez que neige & que glace. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt la régularité & la conſtance de l'air dans ce Pays. En effet dans les lieux où l'air eſt tempéré, jamais il ne devient froid, & la chaleur n'augmente jamais au-delà de ſon degré naturel. Ce n'eſt que dans les Montagnes que l'air varie, parce qu'étant naturellement froid, il le devient encore davantage par les vents qui ſouflent ſouvent avec une violence extrême, ou même par le tems qu'il fait quelquefois, & qu'on nomme *Tiempo de Paramos*, par où l'on entend que les Montagnes ſont pour la plupart couvertes de nuages qui ſe convertiſſent continuellement en greſil mêlé de neige; car alors le froid eſt ſi aigu qu'on ne peut y réſiſter long-tems. Au-contraire quand l'air eſt un peu ſerein, que le vent ſoufle modérément, & que les rayons du Soleil

ſeil peuvent pénétrer juſqu'à ces Montagnes, l'air y eſt aſſez ſupportable.

Dans les Villages, l'Egliſe & la Maiſon du Curé ſont appellées le Couvent, quoique le Curé ſoit Prêtre Séculier, mais parce qu'ils ont eu autrefois des Religieux pour Curés. La plupart de ces Villages ſont bâtis ſans aucune forme ni méthode. La maiſon du Curé eſt la principale, les autres ſont plutôt des *Chozas* ou chaumieres répandues çà & là dans les champs, faites de boue & couvertes de paille. Chacune à ſa *Chacarite*, c'eſt-à-dire, un petit eſpace de terre que chacun cultive pour ſoi. La plupart des habitans de ces Villages ſont des *Indiens*, qui y font leur demeure quand ils ne ſont pas de *Mita* ou engagés ailleurs. Il y a auſſi des *Métifs*, dont le nombre ſurpaſſe même en certains endroits celui des *Indiens*, & on y rencontre auſſi quoique rarement quelques familles d'*Eſpagnols*.

Le premier Corrégiment que l'on rencontre au Sud de *Quito* eſt celui de *Latacunga*. Le mot *Aſſiento* par où l'on déſigne ce lieu, & pluſieurs autres de la même eſpéce, ſignifie un Lieu moindre qu'une Ville, mais plus qu'un Village. L'*Aſſiento* ou Bourg de *Latacunga* eſt ſitué dans une Plaine ſpacieuſe, qui a à dos du côté de l'Eſt la *Cordillere* orientale des *Andes*, & d'où s'avance une Montagne fort haute, au pied de laquelle eſt *Latacunga*, par les 55 min. 14½ ſec. de Latitude Auſtrale. A l'Occident le Bourg eſt environné d'une Riviere qu'on paſſe à gué, mais qu'il faut paſſer ſur des ponts pour peu qu'elle s'enfle; car elle eſt d'ailleurs aſſez profonde. Le Bourg eſt bien bâti & les maiſons en ſont bien alignées, les rues larges & droites. Les maiſons ſont à pierres & à chaux, toutes voûtées & fort bien ſituées: elles n'ont que le rez-de-chauſſée, à-cauſe des tremblemens de terre auxquels elles ſont expoſées. Le 20 de *Juin* 1698, il en fit un qui renverſa toutes les maiſons de *Latacunga*, & ſe fit généralement ſentir dans toute la Province de *Quito*, où pluſieurs autres Lieux ſouffrirent de grands dommages, comme nous le dirons ci-après. A *Latacunga* parmi plus de 600 maiſons il ne reſta ſur pied que l'Egliſe des *Jéſuites* & une partie d'une maiſon, encore fallut-il abattre l'une & l'autre tant elles avoient été maltraitées; tout le reſte croûla, & les habitans furent preſque tous écraſés ſous leurs ruines, & paſſerent des bras du ſommeil dans ceux de la mort; car le tremblement de terre commença à une heure du matin, & continua toute la nuit & une partie du jour.

Les pierres dont les maiſons & les Egliſes de l'*Aſſiento* ſont bâties, reſſemblent beaucoup à la pierre-ponce, étant poreuſes & ſpongieuſes à tel point qu'elles nagent ſur l'eau. On les tire des carrieres formées par les Volcans. La chaux s'inſinue parfaitement dans ces pierres, & leur légereté

reté jointe au peu d'élevation des maiſons, ſemblent aujourd'hui garantir la vie des habitans. Lors de ce grand tremblement elles avoient un étage outre le rez-de-chauſſée.

La Jurisdiction de ce Corrégiment comprend dix-ſept Villages, qui ſont,

I. *Zicchos-Mayor.*
II. *Zicchos-Menor.*
III. *Yungas* ou *Colorados.*
IV. *Yſilimbi.*
V. *Chiſa-Halo*, ou *Toacaſo.*
VI. *Pillaro.*
VII. *San Phelipe.*
VIII. *Mula-Halo.*
IX. *Alaquez.*
X. *San Miguel de Molléambato.*
XI. *Saquiſili.*
XII. *Pugili.*
XIII. *Tanicuchi.*
XIV. *Cuzubamba.*
XV. *Tiſaleo.*
XVI. *Angamarca.*
XVII. *Pila-Halo.*

L'air du Bourg eſt froid, n'étant qu'à 6 lieues de la Montagne de *Cotopaxi*, non moins haute, & couverte de neige, que le *Chimborazo*, & le *Coyamburo.* Cette Montagne eſt un Volcan qui creva avec beaucoup de violence en 1533, lorſque *Sébaſtien de Belalcazar* ſe trouvoit déjà dans cette Province, ayant entrepris d'en faire la conquête. Cet accident ne favoriſa pas peu ſes deſſeins; car les *Indiens* prévenus par leurs Devins que le Pays paſſeroit ſous la domination d'un Prince inconnu, & qu'ils lui ſeroient tous aſſujettis lorſque ce Volcan créveroit, regarderent cet événement comme le ſignal de leur défaite, & en furent ſi découragés que *Belalcazar* ne trouva que peu ou point de réſiſtance; & dans l'eſpace d'un an il ſe vit maître de toute la Province, & en ſoumit les Peuples & & leurs Caciques au Roi d'*Eſpagne.* La Plaine quoique ſpacieuſe eſt toute ſemée de gros morceaux de roc, dont quelques-uns lors de l'éruption du Volcan furent lancés juſqu'à plus de cinq lieues à la ronde. En 1743 nous trouvant ſur les côtes du *Chili*, le même Volcan creva. Mais je réſerve pour un autre lieu les particularités de ce dernier accident.

Les Villages de cette Jurisdiction étant ſitués les uns dans des lieux bas, les autres dans des lieux élevés, ont auſſi des climats fort divers. En général ces Villages ſont plus grands & plus peuplés que ceux d'aucun autre Corrégiment de la Province. Les habitans ſont *Indiens*, ou *Métifs*, & on y trouve peu d'*Eſpagnols.*

Outre l'Egliſe Paroiſſiale qui eſt dans ce Bourg, & qui eſt deſſervie par deux Curés, l'un pour les *Eſpagnols*, l'autre pour les *Indiens*, il y a un Couvent de *Cordeliers*, un de *St. Auguſtin*, un de la *Merci*, & un de *Jéſuites.* Toutes les Egliſes y ſont fort bien bâties, très-propres, & ornées

nées à proportion du nombre des habitans, qu'on fait monter à 10 ou 12000 ames; la plupart ſont *Eſpagnols* & *Métices*, & parmi les premiers il y a des Familles d'une qualité diſtinguée & aſſez riches. Les *Indiens* y vivent comme à *Quito* dans des quartiers ſéparés proche de la Campagne.

On trouve dans ce Bourg toute ſorte d'Artiſans; on y fabrique, comme dans le reſte de ſa Jurisdiction, des Draps, des *Bayétes*, de *Tucuyos*. On y fait beaucoup de Lard, que l'on envoye à *Quito*, *Riobamba*, & *Guayaquil*, où il eſt fort eſtimé, à-cauſe qu'il eſt ſi bien préparé que le goût en eſt exquis, & qu'il ne ſe corrompt pas ni ne perd rien de ſa bonté.

Les Campagnes aux environs du Bourg ſont ſemées d'*Alfalfa* *, & de Saules dont les feuilles toujours vertes forment un aſpect riant, qui ne contribue pas peu à rendre ce ſéjour un des plus agréables.

Les *Indiens* des Villages de *Pujili* & de *Saquiſili*, ſont excellens Potiers, & font toute ſorte d'ouvrages d'argile, pots, cruches, terrines, &c. On en tranſporte dans toute la Province de *Quito*. L'argile qu'ils emploient eſt rouge, fine, & a une très-bonne odeur.

Le Corrégiment de *Riobamba* vient enſuite, dont le Chef-lieu eſt la Ville du même nom. Sa Jurisdiction eſt diviſée en deux Bailliages. Le Corrégidor de *Riobamba* nomme le Baillif de l'*Aſſiento* de *Hambato*, Bourg ſitué entre cette Ville & *Latacunga*. La Jurisdiction de *Riobamba* comprend dix-huit Villages, ſavoir,

I. *Calpi*.
II. *Lican*.
III. *Yaruquiz*.
IV. *St. Louis*.
V. *Cajabamba*.
VI. *St. Andrés*.
VII. *Puni*.
VIII. *Chambo*.
IX. *Quimia*.
X. *Pungala*.
XI. *Lito*.
XII. *Guano*.
XIII. *Hilapo*.
XIV. *Guanando*.
XV. *Pénipe*.
XVI. *Cubijies*.
XVII. *Cévadas*.
XVIII. *Pallactanga*.

Le Bailliage du Bourg de *Hambato* contient ſix Villages:

I. *Iſamba*.
II. *Quiſapincha*.
III. *Quéro*.
IV. *Péliléo*.
V. *Patate*.
VI. *Sta. Roſa de Pilaguin*.

La Ville de *Riobamba* eſt ſituée par 1 deg. 41 ½ min. de Latitude Méridionale à l'occident de *Quito*. C'étoit une Bourgade d'*Indiens* lorſque *Sébaſtien* de *Belalcazar* y entra en 1533. L'année ſuivante le Maréchal *Diégo*

* Sorte de *Luzerne*.

Diégo de Almagro jetta les premiers fondemens de la Ville, qui ſe trouve dans une Plaine fort large, quoiqu'environnée de Montagnes. Vers le Nord elle a une autre Plaine fermée par la haute Montagne de *Chimborazo*, qu'on voit de ce côté-là en plein, & dont la croupe n'eſt pas fort éloignée de la Ville. Dans la Plaine du Sud où la Ville eſt ſituée, il y a un Lac d'environ une lieue de long ſur trois quarts de lieues de large. Ce Lac eſt appellé *Colta*. On trouve des *Oyes* & des *Gallaretes* en quantité ſur ſes bords, & aux environs beaucoup de *Haciendas*.

Les rues & la grand' place de cette Ville ſont fort régulieres, droites & dégagées. Les maiſons ſont bâties d'une pierre aſſez légere, mais moins que la pierre-ponce de *Latacunga*. Quelques-unes ont un étage, ſans le rez-de-chauſſée, particuliérement celles qui ſont face à la grand' place. Le reſte eſt fort bas, crainte des tremblemens de terre, dont elle a auſſi reſſenti les triſtes effets, ſurtout de celui de 1698. Avant la conquête les *Indiens* qui compoſoient la Peuplade de *Riobamba*, auſſi-bien que ceux qui ſuivoient par la partie méridionale de ſa Juriſdiction, étoient appellés *Peruayes*; nom qu'ils ont conſervé depuis, & par où on les diſtingue encore aujourd'hui des autres *Indiens* de la Province.

Outre la grande Egliſe, il y a une autre Paroiſſe ſous le nom de *St. Sébaſtien*, & des Couvens des mêmes Religieux qu'à *Latacunga*, avec un Monaſtere de Filles de la *Conception*. Il y a auſſi un Hôpital preſque tout ruiné, où l'on ne reçoit point de malades.

Une Riviere qui coule à l'occident baigne les murailles de la Ville, & arroſe les Campagnes voiſines par le moyen de divers canaux.

Le nombre des habitans eſt eſtimé de 16 à 20000 âmes; leurs mœurs & leurs uſages ne ſont pas différens de ceux des Citoyens de *Quito*, dont les plus diſtingués tirent preſque tous leur origine de *Riobamba*; parce que les premieres Familles de diſtinction qui paſſerent d'*Eſpagne* en *Amérique* après la conquête, s'établirent dans cette derniere Ville comme dans leur Patrimoine, & que depuis les Familles diſtinguées de *Quito* ſe ſont toujours alliées par des mariages avec celles-ci.

Le *Cabildo*, ou Corps de Ville, eſt compoſé de *Régidors* pris dans les principales Familles, & parmi leſquels on élit tous les ans les Alcaldes ordinaires, par l'unanimité des ſuffrages; car s'il s'en trouve un de contraire, l'élection eſt nulle. C'eſt à la Ville à confirmer ou à rejetter enſuite les Elus, ce qui eſt un privilége dont aucune autre Ville de la Province ne jouït.

Le

Le voiſinage de la Montagne de *Chimborazo* rend le climat de cette Ville un peu plus froid que celui de *Quito*. Quand le vent ſouffle de ce côté-là, le froid augmente à tel point que les Perſonnes de diſtinction ſe retirent à leurs *Haciendas*, qui, quoiqu'à peu de diſtance de la Ville, jouïſſent d'un climat plus doux. C'eſt ſurtout depuis le mois de *Décembre* juſqu'au mois de *May* qu'on eſt expoſé à ce froid, parce que c'eſt alors que régnent les vents de Nord & de Nord-Ouëſt. Les pluyes y ſont moins fortes & moins fréquentes qu'à *Quito*, & les tempêtes n'y ſont pas ſi violentes; le Ciel y eſt ſouvent ſerein, ainſi que dans tout le reſte de la Jurisdiction.

Les *Haciendas* ſont très-fréquens dans ce Diſtrict, & les Fabriques y ſont en plus grand nombre, & plus conſidérables qu'en nul autre lieu de la Province. Les *Indiens* y ſont naturellement portés à cette ſorte de travail, principalement dans le Village de *Guano*, lieu fameux par ſes Fabriques de Bas de laine. Les *Haciendas* où l'on nourrit du menu bétail ſont riches, & fourniſſent toute la laine qu'il faut pour les étoffes de cette eſpéce. Le Terroir eſt fertile; il produit en abondance toute ſorte de Légumes: on y voit plus fréquemment, ce que j'ai déjà dit ailleurs, ſemer d'un côté & recueillir de l'autre. La Campagne eſt peinte de tant de diverſes couleurs, que l'Art pourroit à-peine mettre une ſi grande variété dans ſes tableaux.

Dans la Jurisdiction de ce Corrégiment ſe trouve une vaſte Plaine au Sud de la Ville. On la nomme *Tiocaxas*. Elle eſt fameuſe dans l'Hiſtoire, pour avoir été le théatre d'une ſanglante bataille entre les *Eſpagnols* commandés par *Belalcazar*, & les *Indiens Puruayes*, qui vouloient l'empêcher de pénétrer juſqu'à *Riobamba*, & dans le reſte de la Province. La bataille fut indéciſe.

L'*Aſſiento* de *Hambato*, ſecond Bailliage de ce Corrégiment, eſt bâti dans une Plaine fort étendue formée par une vaſte coulée. Au Nord coule une Riviere que l'on paſſe ſur des ponts, à-cauſe de ſa profondeur & de ſa rapidité. Le Bourg eſt en fort bonne ſituation, & n'eſt guere moins conſidérable que *Latacunga*, puiſque l'on y compte 8 à 10000 âmes. Les maiſons y ſont bâties de briques crues; elles ſont jolies, mais fort baſſes crainte des tremblemens de terre. Il y a une Paroiſſe, deux Succurſales, & un Couvent de Religieux *Cordeliers*. *Hambato* fut entiérement détruit par le tremblement de terre qui détruiſit *Latacunga*. La terre s'ouvrit en différens endroits aux environs du Bourg, & il en reſte encore au ſud du Bourg une fente de quatre à cinq pieds de large & d'environ une lieue

de long du Nord au Sud; & du côté du Nord, après avoir passé la Riviere, on trouve d'autres fentes pareilles. Dans cette occasion la Montagne de *Carguairasso* toujours couverte de neige, étant venue à crever, les cendres qu'elle vomit s'étant mêlées à la prodigieuse quantité de neige que les flammes de ce Volcan fondirent, formerent une Riviere bourbeuse, qui fondant sur les Campagnes avec cette rapidité proportionnée à sa pente, détruisit les Champs ensemencés, engloutit les Troupeaux qui paissoient sur sa route, & couvrit de fange tous les lieux par où elle passa: on voit encore cette fange sechée par le tems au sud du Bourg.

Les habitans de *Hambato* ne different pas de ceux de *Quito* quant aux coutumes: il n'y a pas parmi eux tant de Gens de distinction qu'à *Riobamba*. Du-reste ils sont naturellement guerriers; mais méchans, & fort décriés sur la probité dans tout le reste de la Province, de-même que chez leurs voisins.

Cette Jurisdiction l'emporte en bien des choses sur les autres Jurisdictions de la Province, soit par les ouvrages qui s'y font, soit parce que la terre y produit toutes sortes de Denrées. Le Pain qu'on fait dans le Bourg est fameux dans toute la Province, on en transporte des *roscas* * à *Quito*, où l'on en mange par régal: on en envoye en divers autres endroits, sans que le tems qu'on met à les voiturer diminue de sa bonté. Dans le Village de *Quéro* on fait toute sorte d'ouvrages de menuiserie recherchés dans toute la Province, les habitans de ce Village étant presque tous menuisiers, & les seuls de la Province qui s'appliquent à ce métier. Le terroir du Village de *Patate* est fertile en Cannes de Sucre, & le Sucre en est excellent. Celui de *Ste. Rose Pilaguin*, situé sur la croupe du *Carguairasso*, produit beaucoup de bon Orge; & le terroir aux environs de *Hambato* est fertile en Fruits excellens, dont on envoye une quantité considérable à *Quito*, surtout de l'espéce de ceux que nous avons en *Europe*, & qui y viennent très-bien à-cause de la température de l'air.

Le Corrégiment de *Chimbo* est à l'occident de celui de *Riobamba*, entre celui-ci & celui de *Guayaquil*. Il est composé d'un Bourg & de sept Villages: le Bourg est *Chimbo*, où résidoit autrefois le Corrégidor, qui fait maintenant son séjour à *Guaranda*, pour la commodité du Commerce. Le Bourg ou *Assiento* est composé d'environ 80 familles pauvres, parmi lesquelles il y a quelques *Espagnols* établis; mais les *Métifs* & *Indiens* font le plus grand nombre de ses habitans.

Villa-

* Sorte de biscuit.

Villages du Corrégiment de *Chimbo.*

I. *San Lorenzo.*
II. *Aſancoto.*
III. *Chapacoto.*
IV. *San Miguel.*
V. *Guaranda.*
VI. *Guanujo.*

Le Village de *Guaranda* eſt le plus peuplé de tous. Les habitans ſont la plupart *Métifs*, les autres ſont *Indiens*, & il y a peu d'*Eſpagnols.*

Comme ce Corrégiment de *Cümbo* eſt le premier des Montagnes qui confine à celui de *Guayaquil*, c'eſt auſſi celui qui entretient les plus de Mules qui vont par grandes troupes appellées *Reynas*, & entretiennent le Commerce entre *Quito* & les autres Provinces du *Pérou* par la voye de *Guayaquil*, où elles tranſportent des ballots de Drap & autres Etoffes & Toiles des Fabriques de la Province de *Quito*, ainſi que les Farines & autres Denrées qu'elle produit; & en rapportent à leur retour du Vin, de l'Eau-de-vie de vin, des Raiſins ſecs, du Sel, du Coton, du Poiſſon, de l'Huile & autres Denrées, qui manquent dans cette Province. Ce Commerce eſt d'une utilité conſidérable pour les habitans de cette Jurisdiction; mais il faut remarquer qu'il ne peut avoir lieu que pendant l'Eté; car dès que l'Hiver vient, les chemins ſont impraticables pour des Bêtes de ſomme, comme nous l'avons dit ailleurs; c'eſt ce que les gens du Pays appellent *Cerranſe la Montanna**.

L'air de *Guaranda* & de la plus grande partie de la Jurisdiction de *Chimbo* eſt très-froid, à-cauſe de la proximité du *Chimborazo.* Le terroir eſt fort étendu & fertile, comme dans les autres parties de la Province desquelles il a été fait mention; mais les *Haciendas* conſiſtent généralement, ou en Troupeaux de Mules qu'on y nourrit, ou en Grains.

Le Corrégiment de *Guayaquil* eſt le dernier à l'occident de celui de *Guaranda.* En ayant déjà donné ailleurs la deſcription, nous nous contenterons d'y renvoyer ici le Lecteur.

CHAPITRE II.

Continuation des Remarques ſur les derniers Corrégimens de la Province de Quito.

LE Corrégiment de *Cuenca* commence au Sud de celui de *Riobamba.* *Cuenca*, qui en eſt le Chef-lieu, fut fondée en 1557 par *Gil Ramirez Davalos.* La Jurisdiction eſt diviſée en deux Parties ou Bailliages, dont l'un

* *La Montagne eſt fermée.*

l'un appartient à la Ville même, & l'autre au Bourg d'*Alauſi*, & s'étend juſqu'aux confins de la Juriſdiction de *Riobamba*. Le Bailliage d'*Alauſi* eſt gouverné par un Lieutenant nommé par le Corrégidor de *Cuenca*, & compte dans ſon reſſort quatre Villages principaux.

I. *Chumche.*
II. *Guaſuntos.*
III. *Cibambe.*
IV. *Tiſan.*

Le Bailliage de *Cuenca* en compte dix :

I. *Azogues.*
II. *Atuncannar.*
III. *Giron.*
IV. *Cannary-Bamba.*
V. *Spiritu Santo.*
VI. *Paccha.*
VII. *Gualaſéo.*
VIII. *Pauté.*
IX. *Délec.*
X. *Molleturo.*

La Ville de *Cuenca* eſt ſituée par les 2 deg. 53 min. 42 ſec. de Latitude Auſtrale, & à 29 min. 26 ſec. à l'occident du Méridien de *Quito*. Elle eſt dans une Plaine fort grande, que traverſe une Riviere nommée *Machangara*, à un peu plus d'une demie-lieue au nord de la Ville. Le *Matadero*, autre Riviere qui baigne les murs de la Ville du côté du Sud, coule par la même Plaine. Une troiſiéme Riviere nommée *Tanuncay* coule un peu plus loin, environ à un demi quart de lieue de la Ville. Enfin à la même diſtance paſſe une quatriéme Riviere, qui eſt celle de *Los Bagnos*, nom qu'elle prend d'un Village près duquel elle paſſe. Ces quatre Rivieres, quoique guéables ordinairement, ſont dangereuſes dès-qu'elles s'enflent, & alors il faut les paſſer ſur des ponts.

La Plaine où la Ville eſt bâtie s'étend à plus de ſix lieues au Nord. Les quatre Rivieres dont nous avons parlé courent au-travers de cette Plaine, & à quelque diſtance de-là elles ſe joignent enſemble & ſe confondent pour former un Fleuve conſidérable. Du côté du Sud on trouve encore une autre Plaine d'environ deux lieues, toute couverte d'Arbres plantés réguliérement, & de *Chacaros* ou Terres cultivées qui embelliſſent le Pays en tout tems.

On peut compter parmi les Villes du quatriéme rang celle de *Cuenca*. Les rues ſont droites & aſſez larges, les maiſons bâties de briques crues, & couvertes de tuiles. Pluſieurs ont un étage outre le rez-de-chauſſée: celles du Fauxbourg ſont conſtruites ruſtiquement & ſans alignement, n'étant habitées que par des *Indiens*: les rues ſont arroſées de l'eau de diverſes rigoles, que les Rivieres fourniſſent: & la Ville pourroit être le jardin & les délices non ſeulement de cette Province, mais de tout le *Pérou*, tant à-cauſe de la commodité des eaux qui y coulent de toutes parts,

parts, que par ſa ſituation & la fertilité du terrain : avantages bien rares dans ces Contrées, mais que la faineantiſe & l'indolence des habitans rendent inutiles. Les Montagnes qui élévent ſi fort leurs têtes dans le *Pérou* juſqu'à *Quito*, diminuent ici, & deviennent de petites Collines qui ſemblent n'être faites que pour la variété des Champs; mais bientôt elles recommencent à s'élever, & l'on s'en apperçoit en voyant l'*Azuay*, Montagne qui ſépare cette Juriſdiction de celle d'*Alauſi*. Ainſi rien ne borne la vue autour de *Cuenca*; elle peut parcourir ſans obſtacle de vaſtes & agréables Campagnes.

Il y a trois Paroiſſes à *Cuenca*. La principale eſt pour les *Eſpagnols* & les *Métifs*; les deux autres, appellées l'une *St. Blaiſe*, & l'autre *St. Sébaſtien*, ſont pour les *Indiens*. Outre ces trois Egliſes, il y a encore un Couvent de *Cordeliers*, un de *Dominicains*, un d'*Auguſtins*, un de la *Merci*, & un Collége de *Jéſuites*, deux Couvens de *Religieuſes*, un de la *Conception* & l'autre de *Ste. Théréſe*. Quant à l'Hôpital il eſt dans un état pitoyable, & ne mérite pas ce nom. Il eſt mal adminiſtré, & plus qu'à demi-ruiné.

Le Corps de Ville eſt compoſé de Régidors & d'Alcaldes ordinaires, qu'on élit ſelon la coutume tous les ans, & qui ont à leur tête le Corrégidor. Le Tribunal, ou Chambre des Finances établie à *Cuenca* eſt compoſée d'un Controlleur & d'un Tréſorier. Cette Chambre étoit autrefois à *Séville de l'Or*, Ville & Chef-lieu du Bailliage de *Macas*; mais après la perte de la Ville de *Logronno*, de la Bourgade de *Guamboya* & autres Lieux, elle fut transférée à *Loja*, & de-là à *Cuenca* où elle eſt reſtée juſqu'à-préſent. Les Deniers qui entrent dans les Caiſſes du Roi conſiſtent dans les Tributs des *Indiens* de ce Bailliage, de celui d'*Alauſi*, du Corrégiment de *Loja*, & du Gouvernement de *Jaen de Bracamoros*; à quoi il faut ajoûter les *Alcavales*, ou Impôts ſur les Denrées, & les Droits de Douane des Magazins de *Naranjal*.

Quant aux habitans de *Cuenca*, ils ne different pas dans leur eſpéce de ceux de *Quito*, mais on y remarque quelque différence quant au génie & aux mœurs. En effet ceux de *Cuenca* ſurpaſſent en pareſſe tous les autres Peuples, ils ont une averſion inſurmontable pour toute ſorte de travail : le petit-peuple y eſt tapageur, vindicatif, & enclin à toute ſorte de méchancetés. Les femmes au-contraire y ſont laborieuſes, & aiment à s'occuper. Elles filent la laine, & fabriquent des Bayétes qui ſont eſtimées dans tout le *Pérou* par leur bonne qualité & la fineſſe de la teinture qu'elles ſavent leur donner : elles font auſſi des *Tucuyos*, traitent avec les Marchands, vendent, achettent, & font aller ce petit Commerce, qui eſt

toute

toute la reſſource de leurs familles, pendant que leurs Maris, ou leurs Freres, ou leurs Peres ſe livrent à l'oiſiveté & à tous les vices qui en ſont la ſuite. On croit que le nombre des habitans de cette Ville monte à 25 ou 30000 âmes. Ces habitans & tous ceux de cette Jurisdiction ſont connus ſous le nom vulgaire de *Morlaques*.

La douceur du climat répond à la bonté du terroir de ce Pays. En effet la liqueur ſe maintient dans le Thermométre depuis 1013 juſqu'à 1015 dans toutes les ſaiſons de l'Année, par conſéquent on y ſent très-peu de froid, & la chaleur n'y eſt point incommode. Les orages y ſont pareils à ceux de *Quito;* quand l'air eſt paiſible le Ciel eſt ſerein, & le Climat eſt ſain, beaucoup moins ſujet à cauſer des fiévres malignes, & des pleuréſies que celui de *Quito*, quoique ces deux maladies ſoient générales dans toute la Province. Les Campagnes ſont remplies de *Haciendas*, dont pluſieurs ſont fertiles en Cannes de Sucre, les autres conſiſtent en Grains qui ſervent à nourrir du Bétail, & l'on y fait quantité de Fromage, fort recherché dans toute la Province & au-dehors, & qui ne le céde pas à celui d'*Europe*.

Azun-Cannar, qui veut autant dire que *Grand Cannar*, eſt un Village fameux par la grande quantité de Grains que ſon terroir produit, de-même que par la valeur des anciens *Indiens*, par les richeſſes renfermées dans les terres de ce Lieu, & par la fidélité des habitans envers *Tupac-Yupanqui*, *Inca* auquel ils ſe ſoumirent, ne ſe voyant pas en état de réſiſter aux forces de ce Prince. Il firent plus, & lui rendirent tous les honneurs dont ils purent s'aviſer; deſorte que l'*Inca*, charmé de leur zéle, voulut leur en témoigner ſa ſatisfaction, & fit bâtir dans leur Pays des Temples magnifiques pour le Culte du Soleil, des Palais, des Maiſons ſomptueuſes, & des Fortereſſes, le tout de pierre & dans le goût des Edifices & Fortereſſes de *Cuzco*. Les murs en-dedans étoient revêtus de lames d'or. On voit encore dans ce Pays les reſtes d'un Palais & d'une Fortereſſe, qui ne ſont pas ſi défigurés qu'on n'y apperçoive des traces de cette magnificence; nous en ferons ailleurs la deſcription. Ces *Indiens Cannaris* furent la victime de leur fidélité; car s'étant déclarés pour *Huaſcar Inca* leur légitime Souverain contre le rebelle *Ata-Huallpa* ſon Frere, & celui-ci ayant été victorieux, fit tomber tout le poids de ſa vengeance ſur ce pauvre Peuple, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, & en fit égorger 6000 hommes, dont le ſang acheva de ſouiller la victoire du Tyran, & acquit à ce Peuple une gloire immortelle.

Les *Indiens* de *Guaſuntos* & de *Pomallacta* avoient toujours été étroi-

tement

tement alliés avec ceux d'*Atun-Cannar*, & pour marquer encore mieux leur aſſociation avec eux ils prenoient le nom de *Cannarijans*. On voit encore chez eux des veſtiges d'anciennes Fortereſſes.

L'*Aſſiente* d'*Alauſi*, qui, comme nous l'avons dit, eſt le Chef-lieu du Bailliage de ce nom, ne contient qu'un petit nombre d'habitans, parmi leſquels on compte quelques Familles diſtinguées d'*Eſpagnols*; le reſte eſt de *Métifs* & d'*Indiens*. Il n'y a d'autre Egliſe que la Paroiſſe, qui même eſt aſſez pauvre.

Le Village de *Ticſan* appartenant à ce Bailliage a été ruiné par des tremblemens de terre, & abandonné par les habitans, qui ſe ſont bâti des habitations dans un lieu qu'ils ont cru moins expoſé à ces fâcheux accidens, dont toutes les Montagnes d'alentour portent ce triſtes marques, étant toutes fendues & entrouvertes en précipices cauſés par les fréquentes ſecouſſes de la terre. On voit même en pluſieurs endroits des crevaſſes de deux à trois pieds de large, ce qui prouve que ce qui fait trembler la terre y fait auſſi des ouvertures. L'air de ce Bailliage eſt un peu plus froid que celui de *Cuenca*, mais le terroir n'y eſt pas moins fertile.

Je parlerai ailleurs plus au long des Mines du Pays de *Cuenca*, parmi leſquelles, ſelon l'opinion commune, celles d'Or & d'Argent ne ſont pas les moindres. La renommée s'eſt même tant plû à les groſſir, que pour prouver combien ces précieux Métaux y abondent, on rapporte une avanture de la vérité de laquelle je ne prétens pas être garant: elle eſt trop au-deſſus de l'ordre des choſes naturelles pour ne pas révolter la Raiſon. Je ne laiſſerai pourtant pas de la rapporter, non pas pour la rendre plus croyable, mais pour donner une idée de l'opinion qu'on a des richeſſes qu'on prétend que cette terre renferme dans ſes entrailles: opinion qui ne peut être qu'une tradition des anciens *Indiens*; car dans ces ſortes d'affaires où le ſuccès eſt incertain, la fiction eſt d'ordinaire appuyée ſur quelque principe qui ne l'eſt point.

Entre les Vallées de *Chuqui-Pata*, qui s'étendent au Sud du Village des *Azogues*, & celle de *Paute* qui s'étend à l'Orient juſqu'à la Riviere du même nom, on trouve diverſes Collines qui ſéparent les deux Plaines, & parmi ces Collines il en eſt une qui s'éléve de beaucoup au-deſſus des autres & ſe fait remarquer par ſa hauteur. On la nomme *Supay-Urco*, & ce nom lui vient de l'hiſtoire que nous allons raconter. Un habitant de la Province d'*Eſtramadure* en *Eſpagne*, ſe trouvant dans une miſere extrême, entra dans un tel déſeſpoir, que tantôt il invoquoit le Diable à ſon ſe-

ſecours, tantôt il prenoit la réſolution de s'arracher une vie qui lui étoit à chargé. Enfin tranſporté de fureur il alloit attenter ſur ſes jours, quand le Diable lui apparut, mais ſous une forme & des habits capables de déguiſer ſa profeſſion. Le Diable voyant l'*Eſtramadour* dans ce terrible tranſport, feignit d'en ignorer la cauſe, & la lui demanda. L'autre l'en ayant inſtruit, le Diable pour le conſoler, lui offrit de lui enſeigner un endroit où il pourroit prendre à ſon gré autant de richeſſes qu'il voudroit; qu'il n'avoit qu'à le ſuivre. L'*Eſtramadour* accepta avec plaiſir l'offre qu'on lui faiſoit, & prévoyant qu'il lui faudroit marcher quelques jours avant que d'arriver à cet endroit, il ſe munit de quelques pains qu'il mit dans ſes poches; mais en attendant l'heure où il devoit ſe rendre à un certain lieu preſcrit par ſon conducteur, où celui-ci avoit promis de le joindre pour faire enſuite le voyage enſemble, il arriva qu'il s'endormit, & qu'à ſon réveil il ſe trouva dans un Pays auſſi inconnu à ſes yeux que le pouvoit être la Plaine de *Chuqui-Pata* qui paroiſſoit à ſa vue, & la Montagne de *Supay-Urco*, ſur la croupe de laquelle il ſe trouvoit transplanté. On peut juger quel fut l'étonnement de notre homme à l'aſpect d'une terre qui lui ſembloit ſi étrangere. Il ne ſavoit ſi c'étoit réalité ou illuſion. Dans cette perplexité, il réſolut de s'approcher d'une des maiſons qu'il découvroit, & de tâcher d'éclaircir ſes doutes. Il ſe trouva, par le plus grand hazard du monde, que l'habitation où il ſe préſenta appartenoit à un particulier natif de la Province d'*Eſtramadure* en *Eſpagne*. Celui-ci averti par ſes domeſtiques qu'il y avoit-là un étranger qui ſe diſoit *Eſtramadour*, accourut pour le voir, & le pria d'entrer chez lui; & comme c'étoit l'heure de déjeuner, il le pria d'agréer qu'il le régalât. On ſe mit donc à table, & en attendant qu'on eût ſervi, l'*Eſtramadour* fit mille queſtions à ſon nouvel hôte ſur ſon Pays, ſes amis, ſes parens, qu'il n'avoit vus depuis longtems. Le nouveau-venu ayant ſur ces entrefaites tiré ſon pain de ſa poche, le maître du logis frappé à cette vue, & ne pouvant comprendre comment il avoit pu conſerver dans un ſi long voyage du pain qui paroiſſoit encore frais, & qui par ſa figure témoignoit avoir été fait en *Eſtramadure*, veut éclaircir les doutes qui naiſſent en foule dans ſon eſprit: il interroge ſon hôte, & le prie de lui apprendre comment il avoit pu en ſi peu de tems faire un ſi long voyage & traverſer tant de Mers; à quoi celui-ci ayant ſatisfait, on ne douta plus que cette étonnante avanture ne fût l'ouvrage de Satan; & depuis ce tems-là, ajoûte-t-on, la Montagne fut appellée *Supay-Urco*, qui ſignifie, *Montagne du Diable*: chacun s'étant perſuadé que Satan avoit tranſporté cet homme

me ſur cette Montagne pour l'enrichir, en le mettant à même de fouiller dans les tréſors qu'elle renferme dans ſes entrailles. Cette hiſtoire eſt ſi accréditée parmi les habitans de la Juriſdiction de *Cuenca*, qu'il n'y a perſonne qui l'ignore. Le Pere *Manuel Rodriguez*, dans ſon Hiſtoire du *Marannon*, Liv. II. Chap. IV. en fait auſſi mention: d'où il paroît que cette tradition eſt auſſi ancienne que ceux de *Cuenca* le donnent à entendre, que ſans être altérée par le laps des tems elle a ſubſiſté conſtamment dans ce Pays juſqu'aujourd'hui; & qu'enfin c'eſt-là la raiſon pourquoi on eſt communément perſuadé dans cette Contrée, que la Montagne en queſtion renferme des richeſſes immenſes, ſans qu'ils en ayent d'autre preuve que leur préjugé.

Loja eſt le dernier Corrégiment de l'Audience de *Quito* de ce côté-là. La Ville qui donne ſon nom à ce Corrégiment fut fondée en 1546. par le Capitaine *Alonſo de Mercadillo*. Elle ne différe preſqu'en rien du *Cuenca*, ſinon que l'air y eſt plus chaud, comme dans tout le reſte de ſa Juriſdiction, laquelle renferme 14 Villages, qui ſont:

I. *Saraguro, y Onna.*
II. *San Juan del Valle.*
III. *Zaruma.*
IV. *Yuluc.*
V. *Guachanama.*
VI. *Gonzanama.*
VII. *Cariamanga.*
VIII. *Zozoranga.*
IX. *Dominguillo.*
X. *Catacocha.*
XI. *San Lucas de Amboca.*
XII. *El Siſne.*
XIII. *Malacatos.*
XIV. *San Pedro del Valle.*

La Ville a deux Paroiſſes, & des Couvens de divers Ordres, entre autres un de Filles, un Collége de Jéſuites, & un Hôpital.

C'eſt dans le terroir de ce Corrégiment que croît le fameux Spécifique contre les fiévres intermittentes connu en *Eſpagne* ſous le nom de *Caſcarilla de Loja*, & dans le reſte de l'*Europe* ſous celui de *Quinquina*. Il y en a de diverſes qualités, & entre autres un plus parfait que les autres par ſon efficacité. M. *de Juſſieu*, dont nous avons déjà parlé ailleurs, étant chargé principalement de l'examen des Plantes, fit un voyage exprès à *Loja* pour examiner l'Arbre qui produit ce fameux Fébrifuge. Il en a fait une deſcription fort circonſtanciée pour la ſatisfaction de ceux qui s'appliquent à la Botanique, & avec cette capacité qu'on lui connoît il en diſtingue les différentes eſpéces. Il voulut bien avant ſon départ donner au *Corrégidor* de *Loja* les inſtructions néceſſaires pour diſtinguer la meilleure eſpéce, ainſi qu'aux *Indiens* qui ſont employés à la couper, pour qu'ils ne la mêlaſſent pas avec les autres, & qu'on eût toujours eu *Europe* celle

qui eſt la plus efficace. Il leur enſeigna en même tems la maniere d'en faire des extraits; & enfin il eut la ſatisfaction d'en établir l'uſage dans ce Pays, où elle n'étoit jamais employée, quoique le climat y cauſe autant de ces ſortes de fiévres, qu'aucun autre: mais c'eſt que les habitans ſe figuroient que cette Drogue ne paſſoit en *Europe* que pour y être employée à teindre les Etoffes; & quoiqu'ils n'ignoraſſent pas abſolument ſa vertu, ils croyoient que ce Simple étant extrêmement chaud, il ne pouvoit leur être utile, & ils en appréhendoient même l'uſage. Mais Mr. *de Juſſieu* les raſſura, & les deſabuſa tellement par quelques heureuſes expériences, qu'ils en uſent aujourd'hui fréquemment & avec tant de confiance, qu'ils en prennent pour toute ſorte de fiévres, & toujours avec un ſuccès capable de les confirmer dans l'idée qu'ils ont de ſa propriété. C'eſt ce que j'ai appris de perſonnes dignes de foi qui avoient été à *Loja*, & par des gens mêmes de cette Ville.

L'Arbre qui produit cette fameuſe Ecorce n'eſt pas grand, il n'a guere plus de deux toiſes & demie de haut du pied juſqu'au ſommet. Le tronc & les branches ſont d'une groſſeur proportionnée. La différence vient préciſément de la groſſeur de l'Arbre, l'écorce des plus gros n'étant pas la meilleure. Il y a auſſi quelque différence à faire dans la fleur & la graine. Pour tirer le *Quinquina*, on coupe l'Arbre, on cerne l'écorce, & après qu'on l'a détachée du bois, on la fait ſecher. A force de couper ces Arbres on n'auroit depuis longtems plus de *Quinquina*, ſi les graines qui tombent à terre n'en produiſoient d'autres, deſorte qu'on voit des Montagnes qui en ſont toutes couvertes: ce qui n'empêche pas qu'on ne remarque une diminution conſidérable; car comme on n'a pas l'attention d'en ſemer de nouveaux, ceux qui viennent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on coupe.

On a découvert dans le Territoire de *Cuenca* pluſieurs Montagnes où croiſſent des Arbres de la même eſpéce; & dans le tems que j'étois dans ce Pays le Curé Mayeur de *Cuenca* fit ramaſſer une certaine quantité de ce *Quinquina* qu'il envoya à *Panama*, qui eſt le ſeul débouché de cette marchandiſe: cet exemple, joint aux aſſurances données aux habitans de cette Ville que leur *Quinquina* étoit le même que celui de *Loja*, en engagea pluſieurs à découvrir davantage de ces Arbres, & ils trouverent que dans toute l'étendue de cette Juriſdiction il y avoit des Montagnes qui en étoient toutes remplies.

Le terroir de *Loja* a auſſi l'avantage de produire de la Cochenille, qui ſelon de fort habiles gens eſt de la même eſpéce & de la même qualité

que

que celle de la Province d'*Oaxa* dans la *Nouvelle Eſpagne*; mais les habitans de *Loja* ne ſont pas ſi ſoigneux que ceux de cette Province, d'en cueillir en aſſez grande quantité pour en faire un Commerce réglé. Ils ſe contentent d'en cultiver autant qu'il leur en faut pour leur uſage particulier, & pour celui des Teintureries de *Cuenca*. C'eſt à la Cochenille qu'il faut attribuer le cas que l'on fait des Bayétes de *Cuenca* & des Tapis de *Loja*, que l'on préfere à ceux de *Quito*. Je ne nierai pourtant pas que cette préférence ne puiſſe provenir de l'habileté des Ouvriers, plus adroits à *Loja* & à *Cuenca* que ceux de *Quito* & des autres lieux de cette Province où l'on fabrique les mêmes marchandiſes. La Cochenille croît auſſi dans le Bailliage de *Hambato*, quoiqu'on n'en faſſe pas des récoltes formelles; mais il n'eſt pas douteux que ſi on la cultivoit avec plus de ſoin, elle ne vînt auſſi bien en abondance qu'en petite quantité.

Puiſque je ſuis venu inſenſiblement à parler de cet Inſecte ſi fameux par le beau rouge qu'il donne à la Laine, à la Soye, au Lin & au Coton, il ne ſera pas hors de propos de le faire connoître un peu plus particuliérement: pour cet effet je rapporterai non ſeulement ce que j'ai obſervé moi-même à *Loja* & à *Hambato*, mais auſſi ce que j'ai appris de perſonnes au fait de cette matiere, & qui connoiſſent à fond les productions de la Province d'*Oaxaca*, qui eſt pour ainſi dire la ſource de la Cochenille.

La Graine ou Cochenille croît, ſe nourrit, & ſe perfectionne dans une Plante, connue dans la Province d'*Oaxaca*, & dans tous les lieux où elle vient, ſous le nom de *Nopal** ou *Nopaléra*. Elle reſſemble, mais avec quelque différence dans les feuilles, à la Plante nommée *Tuna*, qui croît en abondance dans l'*Andalouſie*. Les feuilles de la *Tuna* ſont larges & plattes, pleines d'épines par-tout, les unes grandes, les autres petites; celles du *Nopal* au-contraire ſont preſque rondes, ou plutôt ovales, formant diverſes éminences; elles ne ſont point couvertes d'épines, mais d'une peau déliée & lice, toujours vertes.

On ſéme le *Nopal* en faiſant en terre des trous de démie aune de profondeur, à deux aunes de diſtance les uns des autres, & rangés à la file comme on plante les Vignes. Dans chacun de ces trous on met une ou deux feuilles de *Nopal* étendues, que l'on couvre enſuite de terre. La feuille commence bientôt après à paroître & à pouſſer une plante, qui va toujours en croiſſant, & commence à former un tronc, qui ſe diviſe en même tems en pluſieurs branches, qui produiſent ſucceſſivement de nouvelles feuilles,

* Les *François* des Iles la nomment *Raquette*, & quelques Voyageurs l'appellent *Figuier des Indes*. Not. du Trad.

feuilles, dont les plus grandes ſont celles qui ſont le plus près de l'endroit où naît le tronc. Ce tronc eſt rempli de nœuds de-même que les rameaux, c'eſt de ces nœuds que les feuilles viennent; toute la plante n'a que trois aunes de hauteur au plus.

Le *Nopal* eſt dans ſon plus grand degré de perfection, comme les autres Plantes dès le Printems, qui commence en *Oaxaca* & dans ces parties ſeptentrionales de l'*Amérique Eſpagnole* avec les mêmes mois qu'en *Eſpagne*. Alors il fleurit, & ſa fleur eſt petite, ayant la figure d'un cocon incarnat, du centre duquel ſort la *Tuna* (c'eſt le nom qu'on donne auſſi au fruit); & à-meſure que celle-ci croît, la fleur perd ſa vive couleur & ſe ternit juſqu'à ce qu'elle tombe. Quand la Figue ou *Tuna* eſt mure, ſa peau extérieure eſt blanche, mais ſa chair eſt d'un beau cramoiſi. Ceux qui en mangent peuvent compter que leur urine reſſemblera parfaitement à du ſang quant à la couleur, ce qui effraye d'abord ceux qui n'y ſont point accoutumés; mais c'eſt ſans conſéquence, & le fruit eſt ſain & fort bon à manger.

Pour cultiver les *Nopales*, il ne faut qu'avoir ſoin de nettoyer le terrain où ils croiſſent de toute autre herbe, afin qu'ils profitent mieux. On les émonde après qu'on en a tiré la graine, ce qui ſe fait en coupant & retranchant toutes les feuilles, afin qu'ils en pouſſent de nouvelles l'année ſuivante; car il eſt remarquable que quand ces rejettons ſont nouveaux la graine qui s'en nourrit eſt de meilleure qualité, & groſſit davantage que quand ils ſont vieux de quelques années, auquel cas il faut les replanter au moyen des feuilles qu'on en a coupées.

Il fut un tems où l'on croyoit que la Graine ou Cochenille étoit un fruit, une ſemence de certains Arbres ou Plantes: c'étoit une erreur fondée ſur l'ignorance où l'on étoit de la maniere dont elle ſe reproduiſoit & ſe multiplioit. Aujourd'hui il n'y a perſonne qui ne ſache que c'eſt un Animal vivant, & non un Fruit. Son nom vient de ſa reſſemblance avec les *Cochinillas* *, qu'on trouve dans les lieux humides, & en particulier dans les jardins. Quand on les touche elles ſe tortillent, & forment une petite balle un peu plus petite qu'un pois. En quelques Provinces on les connoît ſous le nom de *Baquillas de San Anton*, ou *petites Vaches de St. Antoine*. Telle eſt la figure de la Cochenille, avec cette différence qu'elle ne

* Ce mot *Eſpagnol* eſt un diminutif de *Cochino*, *Cochon*, & c'eſt ainſi qu'on appelle en *Eſpagne* les *Cloportes*, ſorte d'Inſecte qu'on appelle en quelques Provinces de *France Porc*, ou *Porcelet de St. Antoine*, & en *Dauphiné Caiou*, qui ſignifie *Cochon*. Au-reſte cet Inſecte eſt commun dans les caves, les vieilles murailles & en général par-tout où il y a de l'humidité. Not. du Trad.

ne ſe tortille point. Sa groſſeur n'excéde pas celle des Tiques, ſorte de Vermine qu'on voit communément ſur la peau des Chiens & dans la toiſon des Brebis.

Cet Animal dépoſe ſes œufs avec beaucoup de ſoin ſur les feuilles du *Nopal*: là, à-meſure qu'ils éclôſent, ils ſucent le jus de la feuille & le convertiſſent inſenſiblement en leur propre ſubſtance, qui les rendent du plus beau rouge qu'on puiſſe voir, au-lieu qu'ils étoient auparavant comme de l'eau & ne paroiſſoient bons à rien. La Cochenille dépoſe ſes œufs ou ſa ſemence pendant les mois de *May* & de *Juin*, pendant que la plante eſt dans ſa plus grande vigueur & a le plus de ſubſtance. D'abord l'Animal en ſortant du germe, n'eſt pas plus gros qu'un Ciron, mais dans l'eſpace de deux mois il groſſit au point que nous venons de le dire: avant que d'éclôre il eſt ſujet à divers accidens qui le détruiſent, & avec lui l'eſpérance de la récolte. Un des plus dangereux de ces accidens, c'eſt le vent de Nord, qui étant naturellement impétueux, emporte les œufs de la Cochenille en les détachant du *Nopal*. Les pluyes, les neiges, les brouillards & les gelées tuent ces Animaux, & brulent en même tems les feuilles de la plante. Dans ces ſortes de cas l'unique moyen de les conſerver, c'eſt d'entretenir du feu & de faire beaucoup de fumée à une petite diſtance.

Les Poules, & certains petits Oiſeaux ſont les ennemis mortels des Cochenilles dont ils aiment fort à ſe nourrir, de-même que quelques Inſectes qui naiſſent là où il y a des *Nopals*: c'eſt pourquoi il faut les garantir des uns & des autres, écartant avec ſoin les Oiſeaux, & détruiſant les Vermiſſeaux qui leur nuiſent.

Quand la Cochenille eſt au point qu'elle doit être, on la met dans des pots de terre, obſervant qu'elle n'en puiſſe ſortir, ni s'éparpiller; car en ce cas elle ſe perdroit, ce qui n'arrive point quand elle eſt ſur le *Nopal*; parce que cette plante étant ſon élément naturel, elle ne s'en écarte jamais, quoiqu'elle paſſe d'une feuille à l'autre. Pour éviter qu'elles ne s'écartent, on les couvre dès-qu'elles ſont parvenues à leur parfaite groſſeur, & auſſitôt qu'on les a amaſſées on les tue: c'eſt ce que les *Indiens* font de diverſes manieres, les uns employant l'eau chaude, les autres le feu, & les autres le Soleil; & de-là vient que la couleur de la Cochenille eſt plus ou moins vive, pâle, ou foncée. Toutes ces trois méthodes requierent un certain tempérament. Quand c'eſt avec de l'eau chaude on fait attention au degré de chaleur qu'elle doit avoir, & à la quantité qu'on en verſe. Ceux qui employent le feu mettent la Cochenille

nille ſur des pêles qu'ills fourrent dans un four chauffé, meſurément à ce deſſein; car il importe, pour que la Cochenille ſoit de meilleure qualité, qu'on ne la laiſſe pas trop ſecher en la tuant. Tout cela bien conſidéré, il paroît que la meilleure maniere eſt d'employer la chaleur du Soleil pour cette opération.

Outre l'attention qu'il faut avoir dans la maniere de tuer la Cochenille, il faut auſſi connoître parfaitement le point où il convient de l'ôter du *Nopal*; mais comme cela dépend de l'expérience, on n'en peut donner des régles fixes. On remarque même que dans les Provinces où les *Indiens* s'employent à ce travail, il y a de la différence entre la Cochenille qu'on recueille dans un Village, & celle qu'on recueille dans l'autre, & même entre celle que chaque *Indien* du même Village recueille, chacun ſe réglant ſur la pratique & la méthode particuliere qu'il s'eſt faite.

On peut à certains égards comparer la Cochenille aux Vers-à-ſoye, particuliérement dans la maniere de faire leur ſemence; car après qu'on a pris les Cochenilles qu'on deſtine à cet uſage, on les met dans un cofin doublé en-dedans de groſſe toile en pluſieurs doubles pour qu'il ne s'en perde aucune : la Cochenille y poſe ſes œufs, après quoi elle meurt. On tient le cofin bien fermé juſqu'à ce qu'il ſoit tems de porter la ſemence aux *Nopals:* alors on prend garde s'il y a quelque mouvement dans le cofin, & s'il y en a on en infere que la Cochenille eſt écloſe: mais comme cet Animal eſt ſi petit dans ſa naiſſance, il n'eſt pas aiſé de l'appercevoir diſtinctement. C'eſt cette ſemence que l'on place ſur les feuilles du *Nopal*; la quantité qu'un œuf de Poule peut en contenir ſuffit pour en remplir une de ces plantes dans toute ſon étendue; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que pour ſe nourrir cet Animal ne ronge pas la feuille ni ne l'altére viſiblement, il ne fait qu'en ſucer inſenſiblement le jus à-travers la peau qui couvre les feuilles.

Les Pays connus où croît la Cochenille ſont *Oaxaca*, *Tlaſcala*, *Chalula*, la *Nouvelle-Gallice*, *Chiapa* dans la *Nouvelle Eſpagne*, *Hambato*, *Loja*, & *Tucuman* du *Pérou*; & quoique dans tous ces Pays les *Nopals* croiſſent auſſi-bien dans l'un que dans l'autre, ce n'eſt pourtant qu'à *Oaxaca* que l'on fait de grandes récoltes de Cochenille & un grand Commerce de cette ſorte de Marchandiſe, parce les *Indiens* s'y appliquent à la cultiver; & dans les autres Pays la Cochenille vient ſans culture & ſans ſoin de la part des habitans, c'eſt pourquoi on appelle *Cochenille ſauvage* celle qu'on y recueille; non qu'elle ſoit d'une autre eſpéce, non plus que les *Nopals*; car quoiqu'elle differe dans la couleur d'avec celle d'*Oaxaca*, cela ne vient

que

que du défaut de culture, & non de la différence d'eſpéce. La raiſon pourquoi les *Indiens* ne la cultivent pas dans les autres Pays, c'eſt ou parce qu'ils ne ſont point au fait de ce Négoce, ou parce qu'ils ſont rebutés des ſoins qu'il faut avoir pour conſerver ces petits animaux juſqu'à leur degré de perfection, & de la difficulté de les préſerver des accidens qui en font perdre la récolte.

Quant au climat qui convient le plus à cet Animal, on ne peut le déterminer bien préciſément, vu que dans le Pays d'*Oaxaca* il y a différentes ſortes de climats, comme dans la Province de *Quito*: dans un endroit l'air eſt chaud, dans l'autre tempéré, & froid dans le troiſiéme, & néanmoins la Cochenille vient auſſi-bien dans l'un que dans l'autre. On peut cependant aſſurer que le climat tempéré eſt le plus convenable, & le terroir le plus ſec & le plus aride eſt le plus avantageux à la plante: c'eſt ainſi du-moins que le dénote le *Nopal*, qui croît beaucoup mieux dans ces ſortes de terroirs que dans aucun autre: auſſi remarque-t-on que cette plante eſt beaucoup plus commune à *Hambato* & à *Loja*, que dans les endroits où il fait plus chaud ou plus froid.

A mon avis, la Province d'*Andalouſie* en *Eſpagne* ſeroit un Pays fort convenable pour la Cochenille, tant par rapport à la nature du Climat, que parce que les *Tunas* ou *Figuiers d'Inde* y viennent ſi bien. Elle y ſeroit à l'abri des gelées, des brouillards & des neiges, ſurtout durant le Printems, l'air y étant ſi tempéré que le froid ni le chaud n'y ſont jamais exceſſifs, & tel qu'il le faut à l'animal en queſtion, ainſi que nous l'avons déjà dit.

Loja a été autrefois une des principales Villes de cette Province, mais aujourd'hui on y compte à peine 10000 habitans. Ils ſont connus dans toutes ces Contrées ſous le nom de *Lojanos*, & ne ſont pas ſi méchans que ceux de *Cuenca*. Pour le naturel, les coutumes, & les qualités, ils reſſemblent aux autres Peuples de ce Corrégiment, ſans être auſſi ſujets à la pareſſe que ceux de *Cuenca*. Ce Corrégiment fournit une grande quantité de Bœufs & de Mules aux autres lieux de la Province, & même à *Piura* dans les Vallées; on y fabrique auſſi des tapis très-beaux & eſtimés dans tout le Pays.

Le Corrégidor de *Loja* réunit toujours en ſa perſonne les Dignités de Gouverneur de *Yaguarſongo* & d'*Alcalde Mayor* des Mines de *Zaruma*, & en ces deux qualités, quand il ſe trouve dans les cérémonies publiques de l'Egliſe, il eſt aſſis dans un fauteuil: prérogative qui n'appartient qu'aux Préſidens, ou Gouverneurs de Province. L'emploi de Gouverneur de *Yaguar-*

guarſongo n'eſt préſentement qu'un titre, vu qu'il n'y a plus dequoi en exercer les fonctions, les lieux qui compoſoient ce Gouvernement ayant été les uns détruits dans le ſoulévement des *Indiens*, & les autres incorporés au Gouvernement de *Jaen*; deſorte qu'il ne reſte au Corrégidor de *Loja*, que les honneurs qu'il ſemble qu'on ne lui rende que pour conſerver la mémoire de ce Gouvernement.

La Ville de *Zaruma*, dans la Juriſdiction de laquelle ſe trouvent les Mines d'Or dont je parlerai ailleurs, reconnoît le Corrégidor de *Loja* pour ſon *Alcalde Mayor*. Elle fut une des premieres Villes que l'on fonda dans cette Province, & s'eſt vue l'une des plus riches & des plus opulentes; mais aujourd'hui elle eſt dans un état fort médiocre. Les plus conſidérables Familles *Eſpagnoles* s'étant retirées partie à *Cuenca*, partie à *Loja*, la Ville & les Mines ſont tombées en décadence, deſorte qu'on ne compte pas au-delà de ſix mille âmes dans cette Ville. Le dérangement arrivé aux Mines, moins par le manque de métal, que par la négligence des propriétaires, a fait un tort infini au Bailliage de *Loja*, & diminué de beaucoup le nombre de ſes habitans.

Voilà tout ce que j'avois à dire des neuf Corrégimens qui ſont la meilleure & la plus riche partie de la Province de *Quito*. Je remets aux Chapitres ſuivans à parler des Gouvernemens. Cependant j'avertirai ici en paſſant que la ſituation des premiers ſe pourra voir dans la Carte de la Méridienne, que nous donnerons ci-après.

CHAPITRE III.

Comprenant la Deſcription du Gouvernement de Popayan *& d'*Atacames, *appartenant à la Province de* Quito. *Comment ce Pays fut découvert, conquis & peuplé.*

APrès avoir traité, dans les Chapitres précédens, des Corrégimens de la Province de *Quito*, ce ſeroit ne faire connoître ce Pays qu'à moitié, que de ne point faire mention des Gouvernemens où les Decrets & les Déciſions de l'Audience Royale ne ſont pas moins reſpectés que dans les Corrégimens, deſorte que les uns & les autres forment la Juriſdiction de ce Tribunal, & la vaſte Province de *Quito*. Je ſai bien qu'il eſt très-ordinaire aux Gens de ce Pays-là d'appeller Province chaque Gouvernement, cha-

chaque Corregiment, & même les Lieutenances dans leſquelles les uns & les autres ſont ſubdiviſés: mais c'eſt un abus que nous ne devons pas ſuivre ici, d'autant plus qu'il n'eſt réellement fondé que ſur ce qu'anciennement ces Diſtricts étoient habités par différentes Nations *Indiennes*, dont chacune avoit ſon *Curaca* particulier, qui étoit une eſpéce de Souverain; & qui même après que les *Incas* eurent ſubjugué ces Peuples, conſerverent tous les droits qui pouvoient compâtir avec l'autorité ſuprême des Empereurs, dont ils devinrent plutôt les Vaſſaux immédiats que les Sujets. Si nous voulions nous conformer à cette diviſion, chaque Peuple deviendroit une Province; puiſqu'en effet, du tems du Paganisme des *Indes*, chaque Peuple avoit ſon Seigneur ou *Curaca*; & quelquefois, comme dans les Vallées, dans la même Juriſdiction de *Popayan*, dans celle de *Maynas*, & le long du Fleuve *Marannon*, non ſeulement ces différens Peuples avoient chacun ſon *Curaca* revêtu de toute l'Autorité Souveraine, mais parloient même une langue différente, ſe gouvernoient par des Loix & des Coutumes particulieres, & étoient à tous égards indépendans les uns des autres. Tous ces Peuples ſe trouvent aujourd'hui réünis ſous le même Gouvernement, & compoſent une même Province: ainſi les Gouvernemens qui pour la Juſtice reſſortiſſent à l'Audience de *Quito*, doivent être regardés comme faiſant partie de cette Province, & par conſéquent je ne ſaurois me diſpenſer d'en faire la Deſcription.

Le premier Gouvernement de la Province de *Quito*, qui la termine au Nord, c'eſt celui de *Popayan*. Ce Gouvernement n'appartient pourtant qu'en partie à la Juriſdiction de l'Audience de *Quito*, c'eſt ce qui eſt au Sud & à l'Occident: mais ce qui eſt au Nord & à l'Orient eſt ſous la Juriſdiction de l'Audience de *Santa Fé*, ou *Nouveau Royaume de Grenade*: c'eſt pourquoi auſſi, ſans omettre les choſes eſſentielles qui concernent tout le Gouvernement en général, je parlerai plus en détail de la partie qui eſt ſous la Juriſdiction de l'Audience de *Quito*, pour ne point changer l'ordre & la méthode que j'ai ſuivie juſqu'ici dans la Deſcription des Corégimens.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan*, ou du-moins la plus grande partie, fut conquiſe par le célébre *Adelantado Sebaſtian de Belalcazar*. Ce Général ſe trouvant alors Gouverneur de la Province de *Quito*, & ayant appris que du côté du Nord il y avoit des Contrées non moins étendues ni moins riches que celles de ſon Gouvernement, il forma la réſolution d'y porter la guerre, pouſſé de ce noble deſir qui dominoit alors les *Eſpagnols*, d'étendre le bruit de leur nom & la gloire de leurs

exploits par de nouvelles entrepriſes. Il partit à la tête de trois cens Soldats de ſa nation tous gens d'élite, & commença ſon expédition l'an 1536. Il força tous les défilés que les *Indiens* gardoient, & vint livrer bataille aux deux plus puiſſans *Curacas* de ces Contrées, l'un nommé *Calambas*, & l'autre *Popayan*, dont le nom eſt reſté à tout le Pays de ce Gouvernement & à la Capitale. Ces deux Chefs *Indiens* étoient freres, tous les deux fort acrédités chez ces Nations, & tous les deux vaillans. *Belalcazar* les vainquit, s'empara de leur Pays, & le bruit de ſa victoire effraya ſi fort les Peuples voiſins, qu'ils ſe ſoumirent tous, & promirent obéiſſance aux Rois d'*Eſpagne*. *Belalcazar*, après pluſieurs chocs & combats, ayant mis fin à la guerre par une bataille déciſive, établit le Siége de la Domination *Eſpagnole* dans ces Contrées, au milieu même des Pays qu'il venoit de conquérir, & choiſit pour cet effet la même année le lieu où il étoit campé; emplacement des plus agréables par la beauté des campagnes, la fertilité des terres, & la ſalubrité de l'air. L'année ſuivante 1537 il y jetta les fondemens de la premiere Ville, laquelle conſerve encore aujourd'hui le nom de *Popayan*, & eſt la Capitale de tout le Gouvernement; & pendant qu'on la bâtiſſoit, il diviſa ſes troupes en pluſieurs petites Eſcouades commandées par d'habiles Capitaines, & les envoya par diverſes routes dans les terres voiſines, tant pour prévenir l'oiſiveté que pour contenir les *Indiens* ſoumis, les empêcher de ſe réünir, ou de ſe joindre à ceux qui réſiſtoient encore, & ſoumettre ceux qui étoient plus éloignés.

Belalcazar n'eut pas plutôt achevé de bâtir la Ville de *Popayan*, qu'ayant reçu avis de ſes Officiers que le Pays renfermoit des richeſſes conſidérables, il partit pour aller examiner toutes ces choſes en perſonne, & augmenter le nombre des Colonies. Etant arrivé à *Cali* dans le Pays des *Indiens Gorrons*, il y fonda la Ville qui conſerve encore le même nom de *Cali*, quoique placée ſur un autre terrain, *Miguel Munos* l'ayant transférée ailleurs, pour la tirer d'un terrain où l'air étoit extrêmement pernicieux. De *Cali*, *Belalcazar* paſſa dans d'autres terres où il fonda une troiſiéme Ville ſous le nom de *Santa Fé de Antioquia*, & ce fut ainſi que tout le Pays fut peuplé. Le Général s'y plaiſoit toujours de plus en plus, à-cauſe de la fertilité & des richeſſes qu'il y découvroit.

Pour mettre le comble à ſa gloire *Belalcazar* ne s'occupa qu'à découvrir un chemin qui conduisît directement de *Quito* à la Mer du Nord, comme il en avoit découvert un qui conduiſoit à la Mer du Sud. Pendant qu'il étoit occupé à bâtir *Popayan*, ſes Capitaines firent une découverte importante: c'étoit qu'à peu de diſtance de cette derniere Ville il y avoit deux

des

des principales ſources de la grande Riviere de la *Madeleine*, par où il conçut l'eſpérance de pouvoir paſſer à la Mer du Nord; & s'en étant inſtruit, voyant d'ailleurs les affaires du Pays en bon état, ſa conquête aſſurée, & les principales Colonies bien établies, il réſolut de paſſer en *Eſpagne* en ſuivant le cours de cette Riviére, & de ſolliciter la Dignité de Gouverneur du Pays qu'il venoit de découvrir, de conquérir & de peupler. Comme ſes ſervices parloient en ſa faveur, il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce qu'il demandoit. Il fut le premier Gouverneur de ces Pays, qui furent toujours unis depuis ſous un même Gouvernement, excepté dans ces derniers tems, qu'on en a ſéparé le Pays de *Choco*, pour en faire un Gouvernement particulier: c'eſt ce qui a été exécuté en 1730, quoiqu'on n'y ait pourvu qu'en 1735. Comme ce Gouvernement appartient au nouveau Royaume de *Grenade*, je n'en ferai pas autrement mention.

La Ville de *Popayan* eſt la premiere de ces Contrées qui ait reçu le titre de Cité, qui lui fut accordé le 25 de Juin 1538. Elle eſt bâtie dans une plaine fort raſe vers le Nord, & eſt ſituée au Nord de l'Equateur par les 2 deg. 25. min. & à l'égard du Méridien de *Quito* plus à l'Orient environ 2 deg. A l'Orient de la Ville eſt une Montagne médiocrement haute, & couverte d'arbres de haute futaie appellée l'*M*, à-cauſe qu'elle a la figure de cette lettre; & à l'Occident s'élévent quelques petites collines plus propres à recréer la vue que ne le ſeroit un païs uni.

La Ville eſt médiocrement grande, les rues larges, & tirées au cordeau. Elles ne ſont pas entiérement pavées, mais ſeulement en partie; le terrain le plus proche des maiſons eſt pavé; le reſte qui fait le milieu de la rue ne l'eſt pas, mais le ſol eſt un gravois menu, qui ne peut jamais être converti en poudre, ni en boue, deſorte qu'on y marche plus commodément & plus proprement que ſur le pavé.

Les maiſons ſont de briques crues, & bâties dans le goût de celles de *Quito*; la plupart ont un étage outre le rez-de-chauſſée, les autres ſont fort baſſes. A les voir en-dehors on juge que les appartemens en ſont bien diſtribués, & ils ſont tous meublés de meubles & ornemens d'*Europe*: ce qui n'eſt pas une petite magnificence, vu la cherté des marchandiſes d'*Europe*, occaſionnée par les riſques qu'elles courent pour venir dans un Pays où il faut les voiturer à une grande diſtance par terre.

Il y a une Egliſe érigée en Cathédrale l'an 1547, c'eſt là ſeule Paroiſſe de la Ville: non qu'elle ne ſoit pas aſſez conſidérable pour en entretenir davantage; mais parce que cette Egliſe s'étant trouvée ſeule dès le commencement, les Prébendiers qui la deſſervent n'ont jamais voulu conſen-

tir qu'elle fût ſubdiviſée, & qu'on l'affoiblît pour former d'autres Paroiſſes. En revanche il y a des Couvens de *St. François*, de *St. Dominique*, de *St. Auguſtin*, & un Collége de la Compagnie de *Jéſus*, où l'on enſeigne les Humanités, & où l'on parle aujourd'hui d'y fonder une Univerſité & d'en confier la direction à ces P. P. qui en ont déjà obtenu le privilége. Tous ces Couvens ne contiennent qu'un nombre médiocre de ſujets, guére plus de ſept à huit chacun. Il n'en eſt pas de-même des Couvens de Filles, tels que ceux de *Ste. Théréſe* & de l'*Incarnation*: ce dernier, qui eſt ſous la Régle de *St. Auguſtin*, ne contient guere plus de 40 à 50 Religieuſes Profeſſes; mais le nombre des Novices, des Penſionnaires, & des Servantes monte à plus de 400 perſonnes. Au-reſte ils ſont bien bâtis, ainſi que les Egliſes. Il y avoit auſſi autrefois un Couvent de *Carmes déchauſſés*, ſitué dans une grande plaine au milieu de la croupe de l'*M*: mais les Religieux trouvant cet endroit mal-ſain, à-cauſe de la trop grande ſubtilité de l'air & des vents froids qui y régnent continuellement, ils l'abandonnerent au bout de quelques années, & s'établirent au pied de la Montagne, où quoique dans une ſituation plus avantageuſe ils ne purent pas ſubſiſter longtems, n'y trouvant d'autre nourriture convenable à leur Inſtitut, qui étoit d'obſerver une abſtinence perpétuelle, que du poiſſon ſec ou ſalé avec des légumes: cela les détermina à s'en retourner à leur premier Couvent, d'où ils étoient ſortis pour faire cette fondation. La même choſe eſt arrivée à un autre Couvent qu'on avoit commencé d'établir au Bourg de *Latacunga*, & qui fut abandonné, faute d'y pouvoir ſubſiſter n'y ayant aucun Poiſſon frais. Il eſt remarquable que les Couvens de Filles de la même Régle de *Ste. Théreſe* ſe maintiennent fort bien, & il n'y a pas d'exemple qu'il s'y ſoit trouvé moins de Religieuſes qu'il n'en faut pour remplir le nombre preſcrit.

De la Montagne de l'*M* deſcend une Riviere, qui traverſant la Ville ne contribue pas peu à la tenir propre, par le ſoin qu'elle a d'entraîner dans ſa courſe toutes les immondices. Cette Riviere partage la Ville, & l'on va de l'un à l'autre côté par le moyen de deux ponts, l'un de pierre, l'autre de bois: elle s'appelle *Rio del Molino*; ſes eaux ſont fort ſaines & médicinales, parce qu'elles contractent la vertu de quantité de ronces par où elles paſſent. Sur cette même Montagne eſt une Source dont l'eau eſt excellente, mais non pas aſſez abondante pour en fournir à toute la Ville: auſſi eſt-elle réſervée pour les Couvens de Filles, & pour un petit nombre de maiſons particulieres qui ſont les plus riches & les plus diſtinguées de la Ville. A une lieue ou un peu plus au Nord de *Popayan*, paſſe

la

la Riviere de *Cauca*: elle eſt profonde, ſes débordemens ſont terribles, & arrivent d'ordinaire dans les mois de *Juin*, *Juillet*, & *Août*, ſaiſon où les pluyes ſont continuelles ſur le *Guanacas*, où cette Riviere prend ſa ſource. Les orages ſont alors ſi fréquens & ſi furieux ſur cette Montagne, qu'il eſt dangereux d'en paſſer trop près, comme ceux qui ont eu l'imprudence de s'y expoſer, l'ont éprouvé à leurs dépens.

A *Quito* & dans les autres Villes de la Province de ce nom, le mêlange du ſang eſt du ſang *Eſpagnol* & *Indien*; mais à *Popayan*, comme à *Carthagéne* & autres lieux où il y a beaucoup de *Négres*, la plus grande partie de la populace eſt un mêlange du ſang *Eſpagnol* avec le ſang *Négre*. Cela vient de ce que chacun y a des Eſclaves *Négres*, tant pour la culture des Champs que pour le travail des Mines, & qu'il y a très-peu d'*Indiens* en comparaiſon de *Quito*, & de toute cette Province. Cela ne doit pourtant s'entendre que de *Popayan*, & des autres Villes *Eſpagnoles* de ce Gouvernement, où le nombre des *Négres* excéde de beaucoup celui des *Indiens*; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup de Villages de ces derniers. On compte 20 à 25000 âmes de toute race à *Popayan*, & beaucoup de Familles *Eſpagnoles*, parmi leſquelles il y en a environ 60 d'ancienne Nobleſſe, iſſues de Maiſons diſtinguées en *Eſpagne*. Il eſt remarquable que tandis que le nombre des habitans diminue dans pluſieurs autres Villes des *Indes*, il s'accroît tous les jours dans *Popayan*, ce qu'on attribue aux abondantes Mines d'Or qu'il y a dans tout ce Diſtrict, leſquelles y attirent & y font ſubſiſter un grand nombre de perſonnes.

Le Gouverneur fait ſa réſidence ordinaire à *Popayan*. Il dirige les Affaires Politiques, Civiles, & Militaires. Il eſt le Chef du Corps de Ville, compoſé de deux Alcaldes ordinaires, & d'un nombre convenable de Régidors, comme dans les autres Cités.

Il y a à *Popayan* une Chambre des Finances pour la perception des Deniers du Roi, Tributs des *Indiens*, Alcavales, Quint des Métaux, & autres ſemblables.

Le Chapitre de l'Egliſe Cathédrale eſt compoſé de l'Evêque, qui jouit d'un revenu de 6000 *Peſos* par an, d'un Doyen qui en a 500, d'un Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Tréſorier, qui en ont chacun 400. L'Evêque eſt Suffragant de l'Archevêque de *Santa-Fé de Bogota*.

Le Tribunal de l'Inquiſition établi à *Carthagéne* étend ſa juriſdiction juſqu'à *Popayan*, où il nomme un Commiſſaire. Outre celui-là il y en a encore un pour les Affaires de la *Cruzada*; mais leur autorité ne s'étend pas au-delà du Diocéſe qui n'eſt pas ſi étendu que le Gouvernement, vu qu'une

qu'une partie des Pays qui compoſent ce dernier, ſont du Diocéſe de *Quito*.

La Juriſdiction du Gouvernement de *Popayan* s'étend par le Sud juſqu'à la Riviere de *Mayo*, & juſqu'à *Ipiales*, par où il confine avec le Corrégiment de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Au Nord-Eſt elle eſt bornée par la Province de *Santa-Fé*, qui confine à celle d'*Antioquia*, la derniere de ce Gouvernement de ce côté-là; & au Nord il eſt borné par le territoire du Gouvernement de *Carthagéne*. A l'Occident il n'avoit autrefois d'autres limites que la *Mer du Sud*; mais aujourd'hui il eſt retreci par le nouveau Gouvernement de *Choco*, & ne confine plus à cette Mer que par les côtes qui appartiennent au Bailliage de *Barbacoas*. A l'Orient il touche aux ſources de la Riviere de *Caquéte*, qu'on croit être auſſi les ſources des Fleuves *Orinoco*, ou *Oronoque*, & *Négro*. Ses limites ne ſont pas bien déterminées, mais on juge qu'il peut avoir 80 lieues de l'Orient à l'Occident, & un peu moins du Nord au Sud. Sa Juriſdiction comprenant une infinité de lieux tant grands que petits, eſt diviſée en divers Territoires ou Bailliages, où le Gouverneur nomme chaque Baillif pour y adminiſtrer la juſtice. Il les nomme, & l'Audience dont le Bailliage relève les confirme; circonſtance néceſſaire pour que ces Magiſtrats ſubalternes ſoient plus reſpectés dans leurs fonctions.

Bailliages du Gouvernement de *Popayan*.

I. *Santiago de Cali.*
II. *Santa-Fé de Antioquia.*
III. *Las quatro Ciudades.*
IV. *Timana.*
V. *Guadalajara de Buga.*
VI. *San Sebaſtian de la Plata.*
VII. *Almaguer.*
VIII. *Caloto.*
IX. *San Juan de Paſto.*
X. *El Rapoſo.*
XI. *Barbacoas.*

Tous ces Bailliages, outre le Chef-lieu, contiennent, des Bourgs & Villages conſidérables & bien peuplés, ſans compter les *Haciendas*, dont pluſieurs ſont ſi riches, & ont tant de gens employés qu'elles reſſemblent plus à des Villages qu'à des Habitations champêtres.

Parmi les Bailliages que nous venons de nommer, ceux qui ſont au nord & à l'orient de la Ville de *Popayan*, tels que *Santa-Fé de Antioquia*, *las quatro Ciudades*, *Timana* & *San Sebaſtian de la Plata*, appartiennent à l'Audience & Province de *Santa-Fé*; les autres qui ſont plus près de *Quito* appartiennent à la Province de ce nom; ceux de *San Juan de Paſto* & de *Barbacoas* ſont du Diocéſe de l'Evêché de *Quito*.

Les Bailliages de *Cali* & de *Buga*, ſitués entre *Popayan* & le *Choco*, ſont riches à-cauſe du commerce qui ſe fait entre ces deux Gouvernemens. Il n'en

n'en eſt pas de-même du Bailliage d'*Almaquer*, qui n'a que fort peu d'étendue, & dont le Commerce n'eſt pas conſidérable. Celui de *Caloto* eſt fort étendu, riche & abondant en Denrées; le terroir y étant très-fertile, le *Rapoſo* peut aller de pair avec *Cali* & *Buga*; du côté de *Choco* le Bailliage de *Paſto* eſt auſſi fort étendu, mais pas ſi riche; mais celui de *Barbacoas* eſt petit, & manque des choſes néceſſaires à la vie, excepté de Racines & de Grains qui croiſſent dans les terroirs chauds & humides.

Le climat de ce Gouvernement eſt en tout ſemblable à celui du reſte de la Province de *Quito*, dont j'ai déjà parlé, c'eſt-à-dire, qu'il varie ſelon les différentes ſituations des lieux: dans les uns il fait plus froid que chaud, & dans les autres plus chaud que froid, & en quelques endroits, particuliérement à *Popayan*, il régne un Printems perpétuel. La même choſe peut ſe dire de la fertilité des Terres, elles produiſent abondamment des Grains, ou des Fruits, ſelon la qualité de chaque terroir. Les Terres de ce Gouvernement aux environs de la Ville fourniſſent beaucoup de Troupeaux, tant pour la conſommation des Villes que pour le ſervice des habitans. Le Bailliage de *Paſto* fait un Commerce conſidérable avec *Quito*, où il fournit beaucoup de Bétail, de Mules & de Chevaux. Le territoire de *Popayan* eſt fort ſujet aux orages & aux tremblemens de terre, qui y ſont même plus fréquens qu'à *Quito*, où ils ſont pourtant ſi ordinaires. Il n'y a pas longtems, c'eſt-à-dire en 1735 le 2 *Février*, qu'il ſouffrit une ſi furieuſe ſecouſſe, que la plus grande partie des maiſons en fut renverſée. Il paroît que ces fréquens orages & tremblemens de terre ſont l'effet des métaux que cette terre renferme en beaucoup plus grande quantité que la Province de *Quito*.

On prétend que *Caloto* eſt de tous les lieux de ce Gouvernement celui qui eſt le plus ſujet aux tonnerres & à la foudre; de-là eſt venu l'uſage des *las Campanillas* ou *Clochettes de Caloto*: quelques perſonnes qui en font beaucoup de cas s'en ſervent, dans la perſuaſion que le ſon de ces clochettes a une vertu particuliére contre la foudre. Et à ce propos ils vous racontent tant de prodiges, qu'on ne ſait qu'en croire. Sans prétendre ici décider de la vérité ou de la fauſſeté de ces bruits, & laiſſant à chacun la liberté de croire ou de ne pas croire, ſelon ce que ſa prudence lui dictera, je rapporterai ce qu'on penſe communément dans ce Pays ſur le ſujet en queſtion. La Bourgade de *Caloto*, dont le Diſtrict contenoit un grand nombre d'*Indiens* connus ſous le nom de *Paezes*, étoit très-conſidérable au commencement de ſa fondation; mais ces *Indiens* s'étant ſoulevés, aſſaillirent ſubitement le Bourg, mirent le feu aux maiſons, & le détruiſirent entié-

entiérement, maſſacrant ſans quartier tous les habitans. Ils en vouloient ſurtout au Curé, qui tâchoit de les tirer de l'Idolâtrie, & les avoit toujours endoctrinés avec beaucoup de zéle. Ils l'égorgerent donc auſſi, & ſe ſouvenant que la cloche de l'Egliſe avoit été l'inſtrument dont on s'étoit ſervi pour les avertir de l'obligation qu'on leur avoit impoſée d'aſſiſter au Cathéchiſme, ils réſolurent de la détruire, & ſe mirent en devoir de la mettre en piéces; mais n'ayant pu y réuſſir ils prirent le parti de l'enterrer. La nouvelle de cette révolte étant parvenue aux *Eſpagnols* du voiſinage, ils marcherent pour faire rentrer les rebelles dans le devoir & relever le Bourg ruiné. Ayant réuſſi dans l'un & l'autre de ces deux points, ils retirerent la cloche du lieu où les *Indiens* l'avoient jettée, & la placerent dans le clocher de la nouvelle Egliſe: là-on s'apperçut bientôt du pouvoir qu'elle avoit ſur les tempêtes; car dès-qu'il paroiſſoit quelque gros nuage qui menaçoit de la foudre & des éclairs, on n'avoit qu'à la ſonner tant ſoit peu, & auſſitôt le Ciel devenoit ſerein, les nuages s'écartoient, & alloient crever ailleurs. Des merveilles de cette nature ne pouvoient pas manquer de faire du bruit. La renommée s'en répandit bientôt de tous côtés. Pluſieurs perſonnes ſolliciterent d'avoir des morceaux de cette cloche pour avoir part à ſes bienfaits; & de ces morceaux ils ont fait les battans des clochettes qui courent ſous le nom de *Campanillas de Caloto.*

Dans les Vallées de *Neyba*, & autres du Gouvernement de *Popayan*, on trouve un Inſecte bien extraordinaire, & bien dangereux par la violence du venin qu'il contient dans ſon petit volume. Cet Inſecte eſt une eſpéce d'Araignée ou de Vermiſſeau ſi petit qu'il a à peine la groſſeur d'une Punaiſe. On l'appelle *Coya* ou *Coyba.* Il eſt de couleur d'écarlate, & ſe tient comme les Araignées dans les coins des murailles, & parmi les herbes. L'humeur qu'il renferme dans la petite circonférence de ſon corps eſt ſi maligne, que ſi on l'écraſe & qu'elle rejailliſſe ſur la peau de quelque perſonne ou bête, elle pénétre les pores, & s'inſinuant dans la maſſe du ſang fait enfler horriblement le corps, ce qui eſt bientôt ſuivi de la mort. L'unique reméde à ce mal, c'eſt de flamber le malade auſſitôt qu'il commence à enfler, & de ſe ſervir pour cet effet d'une certaine paille que l'on trouve dans ces Plaines. Auſſitôt que cette paille eſt allumée quelques *Indiens* prennent le malade les uns par les pieds les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adreſſe cette opération, après laquelle on peut compter qu'il ne mourra pas de cet accident. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ſi l'Inſecte créve dans la paume de la main

de

de quelqu'un, celui-ci n'en recevra aucun dommage: d'où l'on peut inférer que la calloſité ordinaire du dedans des mains empêche le venin de pénétrer, au-lieu que ſur le revers la peau eſt plus déliée. Les Voituriers *Indiens* qui paſſent & repaſſent par les lieux où il y a de ces Inſectes, les écraſent entre les deux mains pour ſatisfaire la curioſité des Voyageurs: je ne voudrois pourtant pas conſeiller aux perſonnes qui ont la peau plus fine que ces ſortes de gens, de faire une pareille épreuve; je ne doute pas qu'ils ne s'en trouvaſſent auſſi mal que ſi c'étoit ſur une autre partie de leurs corps.

La Nature, auſſi admirable dans ſes ouvrages que dans les précautions qu'elle prend pour les conſerver, a donné la raiſon aux Hommes pour fuir tout ce qui leur eſt nuiſible, & un inſtinct aux Brutes pour prévenir les ennemis qui peuvent les detruire. Les perſonnes qui paſſent par ces Vallées où les *Coyas* pullulent & mettent les paſſans en un danger évident, ces perſonnes, dis-je, averties d'avance par les *Indiens* qui les accompagnent, ont grand ſoin, dès-qu'elles ſentent que quelque choſe les pique ou les demange au col ou au viſage, de ne pas ſe grater, ni même de porter la main à cette partie, parce que la *Coya* eſt ſi délicate que dans le moment elle créveroit; & comme elle ne fait point de mal tant que ſon ſang ou ſa liqueur eſt renfermée dans ſa peau, la perſonne qui la ſent remuer avertit quelqu'un de la compagnie, qui examinant l'endroit où eſt la *Coya* ne fait autre choſe que de ſouffler deſſus & l'enléve par ce moyen. A l'égard des Animaux, leur inſtinct leur faiſant craindre qu'il n'y ait des *Coyas* dans l'herbe qu'ils broutent, avant d'y mordre ils s'ébrouent fortement pour écarter ce dangereux Inſecte. Quand par leur odorat ils ſentent qu'il y a un nid de cette engeance dans un endroit, ils s'en éloignent & paſſent à un autre. De cette maniere ils évitent un ſi cruel poiſon. Il arrive néanmoins quelquefois que l'Inſecte eſt ſi bien caché dans l'herbe, que la Mule ne peut l'en écarter par ſes ébrouemens, & qu'elle broute néanmoins cette herbe: en ce cas il n'y a point de reméde, il faut que la Mule créve.

Parmi les Herbes que produit le Pays de *Popayan*, on diſtingue la *Cuca* ou *Coca*, ſi eſtimée des *Indiens* qu'il n'y a point de mets, point de métal, point de pierres précieuſes qu'ils ne cédent volontiers pour en avoir. C'eſt une plante foible & qui s'entrelaſſe aux autres plantes, à peu près comme le Sarment. La feuille en eſt fort lice, longue d'environ un pouce & demi. Les *Indiens* la mâchent après l'avoir mélée avec de la craye ou terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils mettent dans la bouche

partie de feuille de *Coca*, & partie de *Mambi*, & mâchant le tout enſemble; ils crachent d'abord, mais enſuite ils avalent leur ſalive mêlée de ce jus, & tournent le morceau tantôt d'un côté de la bouche, tantôt de l'autre juſqu'à ce que la feuille ne rende plus de jus, alors ils la rejettent. Cette herbe leur tient lieu de toute autre nourriture, tant qu'ils en ont, ils ne mangent rien quelque travail qu'ils faſſent. Ils prétendent que le jus de la *Coca* les rend vigoureux, & en effet l'experience fait voir qu'ils ont moins de force quand cette herbe leur manque. Ils ajoûtent qu'elle raffermit les gencives, & fortifie l'eſtomac. Cette Herbe croît en abondance dans les Provinces méridionales du *Pérou*, où les *Indiens* la cultivent avec ſoin. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de *Cuzco*. Il s'en fait un grand commerce, particuliérement aux lieux où l'on exploite des Mines; car les *Indiens* ne ſauroient travailler ſi cet aliment leur manquoit; c'eſt pourquoi les Propriétaires des Mines ont ſoin de leur en fournir tant qu'ils veulent, en rabattant ſur leur ſalaire journalier.

La *Coca* eſt abſolument la même Plante que celle qui eſt connue dans les *Indes* Orientales ſous le nom de *Bettel*. Il n'y a aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'uſage qu'on en fait. Elle a les mêmes propriétés, & les *Indiens* Orientaux n'en ſont pas moins friands que ceux du *Pérou* & de *Popayan*. Mais dans le reſte de la Province de *Quito*, non ſeulement cette Plante ne croît point, mais même les *Indiens* n'en font aucun cas.

Dans le Bailliage ou *Partido* de *Paſto*, qui eſt le plus méridional de ce Gouvernement, il y a certains Arbres d'où l'on voit ſuinter continuellement une gomme ou réſine appellée *Mopamopa:* on s'en ſert pour faire toute ſorte de laque ou vernis en bois. Ce vernis eſt ſi beau & ſi durable que l'eau bouillante même ne peut ni le ternir, ni le détacher. La maniere de l'appliquer conſiſte à mettre dans la bouche un morceau de la réſine, & l'ayant délayée avec la ſalive on y paſſe le pinceau, après quoi l'on prend la couleur que l'on veut avec le même pinceau, & on l'applique ſur le bois, où elle forme un vernis permanent & auſſi beau que la laque de la *Chine*. Les Ouvrages que les *Indiens* verniſſent ainſi, ſont d'un bon débit à *Quito*, où l'on en eſt fort curieux.

Popayan eſt un des Pays de la Province de *Quito* qui fait le plus de commerce, c'eſt le chemin par où elle reçoit les Etoffes & autres marchandiſes d'*Eſpagne* qui paſſent de *Carthagéne* à *Popayan* & de-là à *Quito*. De maniere que *Popayan* eſt l'Echelle de tout ce commerce, qui ſe répand de-là dans les Corrégimens de toute la Province. Outre ce négoce qu'on peut appeller paſſager, il a un trafic réciproque avec *Quito*, lequel conſiſte

ſiſte en Mules & Bêtes à cornes, qu'il envoye en échange pour des *Bayétes*, *Pagnes* &c. Le Commerce actif conſiſte en Bœuf fumé ou ſeché, Jambons, Tabac en feuille, Saindoux, Eau-de-vie de canne, Fil de coton, de la Pite, des Rubans, & autres menues marchandiſes qu'on tranſporte au *Choco*, où elles ſont échangées pour de l'Or. On apporte de *Santa Fé* à *Popayan* du Tabac en poudre qui ſe fabrique à *Gunjar*, & l'on en rapporte des *Draps* & des *Bayétes* des Fabriques du Pays. Il y a encore un autre commerce; c'eſt le Change de l'Argent contre de l'Or: car ce dernier étant en abondance dans le Pays, & le premier y étant rare, on y apporte de l'Argent pour acheter de l'Or, qui étant enſuite converti en Doublons procure un profit conſidérable. La même choſe ſe pratique au *Choco* & à *Barbacoas*, où l'on eſt dans le même cas.

La Ville de *Popayan* étant comme le centre de tous ces différens commerces, eſt auſſi le lieu où ſont les plus fortes bourſes du Pays. On y compte cinq à ſix habitans riches de 100 mille *Peſos* & au-delà; environ vingt depuis quarante juſques à quatre-vingt-mille, & beaucoup d'autres un peu au-deſſous. Je ne comprens point ici les Biens fonds ou *Haciendas*, ni les Mines dont ce Pays abonde. Celles-là quant à leurs productions & au climat ne different pas de celles de la même Province, dont nous avons parlé.

A l'Ouëſt de la *Cordillere* Occidentale des *Andes* eſt le Gouvernement d'*Atacames*, qui confine de ce côté-là avec la Juriſdiction des Corrégimens de *Quito*, & de *St. Michel de Ibara*, au Nord avec le Bailliage de *Barbacoas* du Gouvernement de *Popayan*; à l'Occident avec les côtes de la Mer du Sud; & au Midi avec les Terres de *Guayaquil*, de maniere qu'il s'étend le long de la côte depuis l'Ile de *Tumaco* & la Plage de *Heuſmal* qui eſt par 1½ deg. à peu près de Latitude Boréale, juſques à la Baye des *Caraques* & les Montagnes de *Baûme*, qui ſont par les 34 min. de Latitude Auſtrale.

Le Pays qui compoſe le Gouvernement d'*Atacames* a été longtems inculte, & en partie inconnu; car après que *Sébaſtien de Belalcazar* en eut fait la conquête, on le négligea entiérement; ſoit parce que les *Eſpagnols* furent plus occupés à de nouvelles conquêtes qu'à faire valoir celles qu'ils avoient déjà faites; ſoit que le Pays même leur parût moins propre que celui des Montagnes à nourrir des Colonies; ſoit enfin parce qu'ils le croyoient ingrat, ſtérile, mal-ſain. On ſe contentoit d'envoyer des Curés de *Quito* pour inſtruire les Naturels du Pays, mais ſans établir parmi eux aucune police ſemblable à celle qu'on voyoit régner parmi les autres *Indiens*, par-

parmi leſquels il y avoit des Colonies *Eſpagnoles*. Ainſi ces Peuples devenoient *Chrétiens*, mais reſtoient dans toute la ruſticité & la barbarie qu'on peut ſe figurer dans des gens privés de tout commerce raiſonnable qui pût les civiliſer, ne ſortant de leurs Forêts que pour aller vendre à *Quito* leurs Denrées, l'*Agi* & l'*Achot*. Quand ils arrivoient dans cette Ville ils étoient dans un étonnement inexprimable, en voyant un ſi grand concours de gens dans un même lieu. C'étoit en effet une choſe merveilleuſe pour des gens qui ne connoiſſoient que leurs pauvres chaumieres, qui étoient toujours renfermés dans des Bois, bornés par des Montagnes, diſperſés çà & là, & vivant parmi les Bêtes féroces.

Quoique le Pays d'*Atacames* fût ainſi abandonné, même depuis que ſes habitans s'étoient ſoumis à la Foi *Chrétienne*, & à l'obéiſſance des Rois d'*Eſpagne*, on ne laiſſoit pas de ſentir l'importance de cette acquiſition & la néceſſité d'y former des établiſſemens, pour en faire l'Echelle du Commerce entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme*, & remédier à l'incommodité de le faire par la voye de *Guayaquil*, voye trop longue & qui apportoit un préjudice conſidérable à ce Commerce, & le rendoit preſqu'impraticable; au-lieu qu'en établiſſant des *Eſpagnols* à *Atacames*, la communication devenoit plus aiſée entre *Tierra-Firme* & *Quito*, dont la Province pouvoit fournir ce Royaume des Denrées dont elle abonde, & recevoir de celui-ci avec la plus grande facilité toutes les Marchandiſes d'*Europe* dont elle a beſoin.

Ces conſidérations furent cauſe qu'en 1621 on conféra l'emploi de Gouverneur d'*Atacames* & Riviere des *Emeraudes* à *Paul Durango Delgadillo*; qui, quelques années auparavant, avoit fait un accord avec le Marquis de *Montes-Claros* alors Viceroi du *Pérou*, par où il s'étoit engagé d'ouvrir un chemin entre la Ville de *St. Michel de Ibarra*, & la Riviere de *Santiago*, l'une de celles qui traverſent le Pays de ce Gouvernement; mais n'ayant pu y réuſſir après bien du travail, on donna ſa place à *Franciſco Perez Menacho* en 1626. Ce nouveau Gouverneur n'eut pas un meilleur ſuccès que le précédent.

A ces deux-là ſuccéda *Jean Vincencio Juſtiniani*, qui abandonnant le plan de ſes Prédéceſſeurs réſolut d'ouvrir le chemin par la Riviere de *Mira*, mais il ne réuſſit pas mieux que les autres; & *Hernando de Soto Calderon*, qui lui ſuccéda en 1713, fut auſſi malheureux. Les choſes reſterent en cet état juſqu'en 1735, que *Don Pedro Vincent Maldonado* prenant ſur lui le ſuccès de cette affaire, fut revêtu de l'emploi de Gouverneur avec les mêmes avantages & prérogatives dont avoient joui ſes prédéceſſeurs.

Ce

Ce Seigneur fut plus heureux que ceux-là, & par ſes ſoins la communication fut ouverte & aſſurée en 1741, depuis *Quito* juſqu'à la Riviere *des Emeraudes* en droiture. Et ayant rendu compte de tout à l'Audience de *Quito* il en fut approuvé, après quoi il repaſſa en *Eſpagne* pour demander que le Gouvernement lui fût confirmé, & qu'on lui accordât les graces & les récompenſes qui lui avoient été promiſes. Le Conſeil des *Indes* ſatisfait de ſa conduite, trouva ſes demandes juſtes, & en ayant parlé à Sa Majeſté, il fut décidé qu'il ſeroit confirmé dans le Gouvernement, ce qui fut exécuté en 1746, & l'année ſuivante 1747 *Atacames* fut érigé formellement en Gouvernement par Lettres Patentes, & *Don Pedro Vincent Maldonado* eſt le premier qui l'ait poſſédé avec les honneurs & les diſtinctions conformes à cette Dignité *.

Les Villages & autres Lieux compris actuellement dans le Gouvernement d'*Atacames* ſont petits & pauvres. Ils ſe reſſentent encore du défaut de commerce où tout le Pays a été; mais par le changement dont on commence à éprouver les avantages, & par le zéle du Gouverneur, on doit eſpérer que dans peu de tems les affaires changeront de face. La fertilité du Pays à l'égard des Denrées qui lui ſont propres, contribuera beaucoup à y attirer des Colons, & la communication ouverte entre *Quito* & le Royaume de *Tierra-Firme* y fera fleurir le commerce. En attendant on y compte 20 Villages, cinq ſur les côtes maritimes de ſa juriſdiction, leſquels ſont les premiers de la liſte ſuivante, & les autres dans l'intérieur du Pays.

I. *Tumaco.*
II. *Tola.*
III. *St. Mathieu des Emeraudes.*
IV. *Atacames.*
V. *La Canoa.*
VI. *Lachas.*
VII. *Cayapas.*
VIII. *Inta.*
IX. *Gualéa.*
X. *Nanégal.*
XI. *Tambillo.*
XII. *Niguas.*
XIII. *Cachillacta.*
XIV. *Mindo.*
XV. *Yambe.*
XVI. *Cocaniguas.*
XVII. *Canſa-Coto.*
XVIII. *Santo Domingo.*
XIX. *San Miguel.*
XX. *Nono.*

Les

* Monſieur *Maldonado* n'a pas joui longtems de ſa nouvelle Dignité; peu de tems après en avoir été revêtu, il mourut à *Londres*, fort regretté de ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître: à un mérite des plus diſtingués il joignoit des connoiſſances peu communes, & travailloit continuellement à en acquérir de nouvelles, qui le miſſent de plus en plus en état d'être utile dans ſon Gouvernement, dont il ſe propoſoit d'aller prendre poſſeſſion au-plutôt. Not. du Trad.

Les habitans des cinq premiers Villages ſont *Eſpagnols*, *Métifs*, *Négres*, & d'autres gens iſſus du mêlange de ceux-là. Le quinze autres n'ont pour habitans que des *Indiens*, & très-peu d'*Eſpagnols* & de *Mulâtres*. Pour le Gouvernement Spirituel il y a onze Curés *Doctrinaires*, qui réſident conſtamment dans les principaux Villages, & aſſiſtent les autres comme étant des annexes de ceux-là.

A *Atacames* le climat eſt le même qu'à *Guayaquil*, & la terre y produit les mêmes Denrées. Dans quelques endroits le terroir eſt meilleur, parce qu'étant plus élevé, il n'eſt pas expoſé en Hiver aux inondations que les débordemens des Rivieres cauſent à *Guayaquil*; auſſi le Cacao qu'il produit ayant toute l'humidité neceſſaire ſans être entiérement noyé, eſt d'une qualité ſupérieure & beaucoup plus huileux. On y recueille auſſi beaucoup de Vanille, d'Achot, de Salſe-pareille, & de l'Indigo bâtard *. On y fait auſſi beaucoup de Cire. Les Montagnes y ſont couvertes d'Arbres de haute futaye, ſi ſerrés qu'on ne peut les traverſer. Ces arbres ſont, comme ceux des Montagnes de *Guayaquil*, propres les uns pour bâtir des maiſons, les autres pour la bâtiſſe des Vaiſſeaux.

CHAPITRE IV.

Deſcription des Gouvernemens de Quixos, *de* Macas, *& de* Jaen de Bracamoros, *avec une idée abrégée de la découverte & de la conquête qui en furent faites.*

APrès le Gouvernement de *Popayan*, dont nous avons traité dans le Chapitre précédent, vient celui de *Quixos* & *Macas* vers le côté oriental de la *Cordillere des Andes*. Ce Gouvernement doit être conſidéré comme diviſé en deux Bailliages, celui de *Quixos*, qui comprend la partie ſeptentrionale du Gouvernement, & celui de *Macas* qui en fait la partie la plus méridionale. Entre deux eſt le Pays de *Canelos*. Je traiterai de l'un & de l'autre ſéparément, en commençant par *Quixos*. Celui-ci eſt borné au Nord par le Territoire de *Popayan*, à l'Orient par la Riviere d'*Aguarico*, & à l'Occident par les Corrégimens de *Quito* de *Latacunga* & de *St. Michel de Ibarra*, dont il n'eſt ſéparé que par les *Cordilleres* de *Cotopaxi* & de *Cayamburo*. Le Pays de *Quixos* fut découvert & reconnu par *Gonzale Diaz de Pineda* en 1536. Ce *Gonzale Diaz de Pineda* étoit un des Capitaines

* Les *Eſpagnols* l'appellent *Yerva de Tinta Annil*. N. D. T.

taines que *Belalcazar* envoya pour reconnoître le cours de la grande Riviere de la *Madeleine*, & les Pays voiſins de celui qu'on venoit de ſoumettre, pendant que lui-même étoit occupé à fonder *Popayan*. *Gonzale Diaz* fut choiſi pour aller du côté du Midi, où il trouva le Pays de *Quixos*; & ayant remarqué qu'il y avoit beaucoup de Mines d'Or, & même des Arbres qui portent la Canéle, il s'en retourna fort ſatisfait, & informa les ſiens de tout ce qu'il avoit vu, & dont il avoit pu s'inſtruire chemin faiſant. C'eſt ce qui donna lieu à l'entrée qu'y fit en 1539 *Gonzale Pizarro*, alors Gouverneur de *Quito*; mais cette expédition ayant mal tourné, la conquête de ce Pays reſta ſuſpendue juſqu'en 1559, que *Don Andrés Hurtado de Mendoza* Marquis de *Cannéte*, alors Viceroi du *Pérou*, ordonna à *Gil Ramirez Davalos* de marcher pour réduire les *Indiens* du Pays en queſtion, & y former des établiſſemens. Ce Général exécuta heureuſement ſa commiſſion, & fonda la Bourgade de *Baëza*, qui devint la Capitale du Gouvernement en 1559, & qui fut ſuivie des Villes & Villages qui ſubſiſtent encore, & qui ne ſe ſont point du tout accrus ni améliorés depuis leur fondation.

La Bourgade de *Baëza*, malgré l'avantage qu'elle a eu d'avoir été la premiere Peuplade de ce Pays, & la réſidence des Gouverneurs, eſt toujours reſtée dans ſon état de médiocrité; parce que les Villes d'*Avila* & d'*Archidona*, ayant enſuite été bâties, attirerent toute l'attention des Chefs, qui laiſſerent *Baëza* comme ils l'avoient trouvée. Mais ces deux Villes qui furent alors décorées du titre de Cité, ne ſont jamais parvenues à un état digne de ce titre, & leur premiere enceinte eſt reſtée telle qu'elle étoit au commencement. Ce qu'on ne peut attribuer qu'à la nature du Pays, qui n'étant pas comparable à celui de *Quito* pour la douceur du climat, la fertilité & les commodités de la vie, n'a pu attirer des gens à qui il étoit libre de mieux choiſir. *Baëza* loin de s'agrandir a diminué de telle ſorte, que ce n'eſt préſentement plus qu'un Hameau de huit ou neuf maiſons de paille, habitées par une vingtaine de perſonnes de tout âge. Ce Hameau eſt une annexe de celui de *Papallacta*, auquel un troiſiéme eſt encore annexe, c'eſt celui de *Maſpu*. Ces trois Hameaux ne ſont qu'une Paroiſſe, dont le Curé demeure à *Papallacta*. Le Gouverneur ne fait plus ſa réſidence à *Baëza*, mais à *Archidona*.

Archidona n'a que le nom de Cité, qui la diſtingue d'un Bourg médiocre. Elle eſt ſituée par 1 degré & quelques minutes au Sud de l'Equinoxial, & environ 1 deg. 50 min. à l'Orient du Méridien de *Quito*. Ses maiſons ſont de merrein, couvertes de pailles, habitées par 650 à 700 perſonnes

nes de tout âge, tant *Eſpagnols* qu'*Indiens*, *Négres*, *Métifs*, & *Mulâtres*. Il n'y a qu'un Curé, dont la Jurisdiction Spirituelle s'étend ſur les Villages de *Miſagualli*, de *Tena*, & de *Napo*. Ce dernier tient ſon nom d'une Riviere ainſi appellée, ſur le bord de laquelle il étoit ſitué. Ce voiſinage a été funeſte à ce Village; car le 30 de *Novembre* 1744 le Volcan de *Cotopacſi* ayant recommencé à crever, & fait couler une prodigieuſe quantité de neige fondue par ſes flammes, la Riviere en fut ſi enflée qu'elle ſortit de ſon lit & raſa le Village, comme ſi jamais il n'y en avoit eu. Nous parlerons de ce Volcan.

Avila eſt une Ville ſituée par les 00 deg. 40 min. de Latitude Auſtrale, & environ par les 2 deg. 20 min. à l'Orient de *Quito*. Elle eſt encore plus petite que la précédente. Les maiſons y ſont bâties de-même, & il y a à peine 300 habitans tant grands que petits. Il y a auſſi un Curé qui dirige encore ſix Villages, dont quelques-uns ſont auſſi grands que la Ville. Ces Villages ſont

I. La *Conception*.
II. *Loreto*.
III. *San Salvador*.
IV. *Motté*.
V. *Cota Pinni*.
VI. *Santa Roſa*.

Les lieux dont nous venons de parler, forment la partie la plus conſidérable du Gouvernement de *Quixos*. Mais il comprend encore les Villages des Miſſions de *Succambios*, dont le Chef-lieu eſt celui de *St. Miguel*. Au commencement de ce ſiécle ces Villages étoient au nombre de dix, mais aujourd'hui ils ſont réduits à cinq, ſavoir,

I. *San Diégo de los Palmares*.
II. *St. Franciſco de los Curiquaxes*.
III. *St. Joſeph de Abuccées*.
IV. *San Chriſtoval de los Yaguages*.
V. *San Pedro de Alcantara de la Coca*, ou *Nariguera*.

Les habitans des deux Villes, & des Villages, vivent dans des appréhenſions continuelles, & ſont toujours pour ainſi dire les armes à la main pour défendre leurs maiſons, & leurs *Chacarés* ou Biens de campagne, contre les fréquentes invaſions des *Indiens* infidéles, qui environnent tellement le Pays, que chaque Village eſt menacé de la part de ces Barbares qui habitent dans ſon voiſinage. Ces *Indiens* ſont auſſi différens de nation & de langage que nombreux. Toutes les fois que les habitans ont pris les armes pour les repouſſer, ils n'ont eu d'autre avantage que d'être entrés ſur leurs terres, & d'y faire quelques priſonniers, après quoi il a falu s'en retourner comme on étoit venu, ſans aucun butin; car ces Peuples ne poſſédant rien, & n'eſtimant rien de ce que les autres hommes eſtiment, portent toutes leurs richeſſes avec eux: quand ils ſe-

voient

voient pourſuivis d'un côté, ils paſſent dans un autre ; & quand les nôtres ſe ſont retirés & que le danger eſt paſſé, ils reviennent ſur leurs pas & recouvrent le Pays, qu'ils trouvent tout auſſi inculte qu'ils l'avoient laiſſé. Ils ſe rapprochent peu à peu des Villages *Eſpagnols*, & quand ils remarquent que les habitans ne ſont point ſur leurs gardes, ils les attaquent ſubitement & pillent tout ce qu'ils peuvent. Ce danger où les deux Villes ſont expoſées, a été, indépendamment du climat, une des principales raiſons qui a empêché leur accroiſſement.

L'air eſt fort chaud dans tout ce Pays, & les pluyes y ſont continuelles. La ſeule choſe en quoi il differe de celui de *Guayaquil*, de *Portobélo*, & autres de la même eſpéce, c'eſt que l'Eté n'y eſt pas ſi long. Du-reſte on y ſouffre les mêmes incommodités, & l'on y eſt ſujet aux mêmes maux. Le Pays en ſoi eſt montagneux, fourré de Bois épais & d'Arbres prodigieuſement gros, parmi leſquels on voit des Caneliers, ſurtout vers la partie méridionale & à l'occident. Ces Caneliers furent découverts par *Gonzale Diaz de Pineda*, & furent cauſe qu'on donna aux terroirs qui les produiſent le nom de *Canelos*, qu'ils conſervent encore. On tire une certaine quantité de cette Canéle, qui eſt conſumée tant dans la Province de *Quito*, que dans les Vallées. Cette Canéle n'eſt pas ſi bonne que celle des *Indes Orientales*, mais à cela près elle lui reſſemble beaucoup dans tout le reſte. L'odeur, la groſſeur du tuyau & ſon épaiſſeur, ne different pas de celle-là ; quant à la couleur, la Canéle de ce terroir-ci eſt d'un brun plus foncé. La plus grande différence eſt dans le goût. Celle de *Quixos* eſt plus piquante, & n'a pas la délicateſſe de celle d'*Orient*. La feuille eſt parfaitement ſemblable, & a une odeur auſſi excellente que l'écorce : la fleur & la graine ſurpaſſent celle d'*Orient* : l'odeur de la fleur n'a rien de comparable, vu l'abondance des particules aromatiques qu'elle enſerre. C'eſt ce qui fait croire avec aſſez de fondement, que ſi ces Arbres étoient cultivés, la Canéle pourroit ſe perfectionner au point que ſi elle n'effaçoit pas celle de *Ceylan*, elle ne lui ſeroit point inférieure.

Les autres Denrées que produit ce terroir, ſont les mêmes que celles que produiſent tous les Pays où le climat eſt pareil à celui-ci ; & ainſi on y recueille des Fruits, des Racines, des Légumes ; mais le Bled, l'Orge & autres ſemblables Grains qui requierent un climat froid, n'y viennent pas bien.

Le Bailliage de *Macas*, qui eſt le ſecond de ce Gouvernement, eſt borné à l'Orient par les Terres du Gouvernement de *Maynas* ; au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Yaguarſongo* ; & à l'Occident la *Cordillere* Orien-

tale des *Andes* le ſépare des Corrégimens de *Riobamba* & de *Cuenca*. Le Lieu principal eſt décoré du titre de Cité de *Macas*, qui eſt le nom qu'on donne communément à tout le Pays, plus connu aujourd'hui ſous cette dénomination que ſous celle de *Seville de l'Or* qu'on lui donnoit anciennement. Cette Ville eſt par les 2 deg. 30 min. de Latitude Auſtrale, 40 min. à l'Orient de *Quito*. Elle eſt ſi peu de choſe qu'à peine y compte-t-on 130 maiſons de merrein couvertes de chaume; & quand on dit qu'il y a 1200 âmes, cela doit s'entendre de toutes les perſonnes qui vivent dans le reſſort de ce Bailliage, & qui en général ſont *Métifs* ou *Mulâtres*, y ayant très-peu d'*Eſpagnols*. Huit autres Villages appartiennent encore à ce Gouvernement. En voici les noms.

I. *San Miguel de Narbaes.*
II. *Barahonas.*
III. *Yuquipa.*
IV. *Juan Lopez.*
V. *Zunna.*
VI. *Payra.*
VII. *Copuéno.*
VIII. *Aguayos.*

Tous ces Villages ſont ſous le Gouvernement Spirituel de deux Curés, dont l'un demeure dans la Ville & a les quatre premiers Villages pour annexes; l'autre demeure à *Zunna*, & eſt Curé de ce lieu & des trois autres. Lorſqu'on fit la conquête de ce Pays il étoit fort peuplé, & ſi riche qu'on donna à la Capitale le nom de *Seville de l'Or*; mais il ne reſte plus aujourd'hui que le ſouvenir de cette opulence. Cette décadence eſt venue d'un ſoulévement des *Indiens* du Pays, leſquels après avoir juré obéiſſance aux Rois d'*Eſpagne*, prirent tout d'un coup les armes, s'emparerent de la Ville de *Logronno* & d'un Village nommé *Guamboya*, appartenant à cette Juriſdiction, & très-riches. Cette révolte ruïna tellement le Pays, qu'on n'y voit aujourd'hui d'autre monnoye que les Marchandiſes & les Denrées qu'il produit, & que les habitans ſont obligés de troquer, pour avoir des proviſions de bouche & autres marchandiſes dont ils ont beſoin.

Macas eſt trop près de la *Cordillere* des *Andes*, pour que ſon climat ne ſoit pas différent de celui de *Quito*. En effet outre que c'eſt auſſi un Pays de Montagnes, on y remarque ſuffiſamment la différence qu'il y a entre les deux Saiſons de l'année les plus éloignées l'une de l'autre. Autant que le terroir de *Macas* eſt différent de celui des Corrégimens de la Province de *Quito*, autant y a-t-il de différence par rapport aux Saiſons. Ainſi l'Hiver commence-là au mois d'*Avril*, & dure juſqu'en *Septembre*, qui eſt le tems où l'on a l'Eté dans les Pays qui ſont entre les *Cordilleres*; & à *Macas* c'eſt en *Septembre* que l'Eté commence; car c'eſt alors qu'on y jouit

jouit de la fraîcheur des vents de Nord, d'autant plus frais qu'ils ont paſſé ſur la neige de ces hautes Montagnes. Le Ciel eſt ſerein, la terre a un air de gayeté qui en inſpire aux hommes; on eſt enfin délivré des incommodités de l'Hiver, qui ne ſont pas moins inſupportables ici qu'à *Guayaquil*.

Le terroir eſt fertile en Grains & autres Denrées qui demandent un climat chaud; mais ce qu'on y cultive le plus, c'eſt le Tabac, dont y fait d'abondantes récoltes. On en fait des rouleaux que l'on envoye au *Pérou*, où il eſt fort eſtimé. Les Cannes de Sucre y viennent bien, ainſi que le Coton; mais ils ne ſément de l'un & de l'autre qu'autant qu'il leur en faut pour leur uſage, n'étant pas peu embaraſſés à garantir leurs biens des courſes que ſont les *Indiens* guerriers pour les détruire: car ces pauvres habitans ſont auſſi environnés de ces Barbares que ceux de *Quixos*; & quand ils les croyent loin, c'eſt alors qu'ils les ont ſur les bras. De-là vient qu'il faut preſque toujours avoir les armes à la main pour repouſſer leurs inſultes.

Parmi les Arbres & les Plantes qui couvrent tout ce Pays on trouve le *Storax*, qui eſt un Arbre dont la gomme répand une odeur bien ſupérieure à toutes les autres. Cette Gomme ou Réſine eſt aſſez rare, parce que les lieux où les arbres croiſſent étant un peu écartés des habitations, il eſt dangereux d'y aller à cauſe des *Indiens Bravos* qui ſe cachent quelquefois entre les arbres, & ſont à l'affut comme des bêtes féroces. La même choſe arrive à l'égard de la Poudre d'azur qu'on y trouve en divers endroits bien qu'en petite quantité, mais il y en a d'une qualité admirable.

Dans le terroir de la dépendance de *Macas* on rencontre auſſi des Caneliers, & ſelon le rapport que m'en fit le Curé de *Zunna*, *Don Juan Joſeph de Loza y Acunna*, perſonnage de mérite & ſavant dans l'Hiſtoire Naturelle, la canéle qu'on en tire eſt d'une qualité ſupérieure à celle de *Ceylan*, qu'on diſtingue à *Macas* par le nom de *Canéle de Caſtille*. C'eſt ce qui m'a été confirmé par d'autres perſonnes intelligentes. Cette *Canéle de Macas* n'eſt pas peu différente de celle de *Quixos*. Il paroît par le témoignage de ces mêmes perſonnes, que ce qui rend la premiere ſi excellente, c'eſt que l'arbre qui la produit ſe trouve à *Macas* dans des lieux découverts, exempt de l'ombrage des autres arbres qui lui peuvent dérober les rayons du Soleil, & débaraſſé des racines étrangeres qui pourroient lui prendre la nourriture néceſſaire pour donner au fruit la perfection requiſe. Cette conjecture eſt confirmée par l'expérience qu'on a faite d'un Canelier planté par hazard ou à deſſein dans le terroir de la Ville même de *Macas*, duquel on a tiré une écorce fort ſupérieure à celle d'Orient

rient tant pour le goût que pour l'odeur; soit que réellement elle fût meilleure, soit parce qu'étant fraîche elle n'avoit pas eu le tems de perdre ses particules aromatiques. La fleur de ce Canelier avoit une odeur qui surpassoit encore celle de l'écorce.

On tire beaucoup de *Copal* du terroir de *Macas*, on y trouve aussi de la Cire sauvage appellée par les habitans *Cera de palo*, qui n'est pas bonne; car outre qu'elle est rouge, elle ne se durcit point, & répand une odeur très-desagréable. Celle de *Guayaquil* & des Vallées a les mêmes défauts, & toutes les Cires de ces Pays ne valent pas celle d'*Europe*; aussi les Abeilles sont-elles un peu différentes. Celles de ce Pays sont beaucoup plus grosses que celles d'*Europe*, elles sont presque noires; mais peut-être la cire n'en seroit-elle pas plus mauvaise, si l'on y savoit l'art de la nettéier, & de la préparer comme on fait en *Europe*. Du-moins si elle n'égaloit pas celle-là en tout, elle pourroit acquérir plus de consistance.

IV. Le Gouvernement de *Jaen* est le terme de la Jurisdiction de l'Audience de *Quito* du côté du Sud, & suit celui de *Macas*. Le Pays de ce Gouvernement fut découvert & conquis par *Pedro de Vergara*, à qui *Hernando Pizarro* confia cette commission en 1538. Ensuite *Juan de Salinas* entra dans ce Pays avec le titre de Gouverneur, & ce fut alors qu'on s'y établit formellement; car le nouveau Gouverneur ayant appaisé les soulévemens des *Indiens*, & engagé ces Peuples à se soumettre, rien ne l'empêcha d'y jetter les fondemens des principales Peuplades qu'on y voit encore, mais si chetives qu'elles ne valent pas mieux que celles de *Macas* & de *Quixos*. Quelques-unes ont le titre pompeux de Cité, & le conservent encore; mais c'est plutôt pour jouir des priviléges qui y sont attachés, que pour donner l'idée d'une grandeur qu'elles n'ont pas.

Anciennement ce Gouvernement étoit connu sous les noms d'*Igualsongo* & de *Pacamoros*, dont on a fait par corruption *Yaguarsongo*, & *Bracamoros*; c'étoient les noms qu'il avoit sous *Juan de Salinas*. On continua pendant plusieurs années à l'appeller ainsi, jusqu'à ce que les *Indiens* des deux districts s'étant soulevés, détruisirent les principaux lieux, & ceux qu'ils épargnerent après avoir resté près d'un siécle dans l'état misérable où ils sont encore, s'unirent à la Ville de *Jaen*, le tout ensemble formant un Gouvernement sous le nom de *Jaen de Bracamoros*, & le titre de Gouverneur d'*Yaguarsongo* passa aux Corrégidors de *Loja*, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le surnom de *Bracamoros* a été ajoûté à *Jaen* à-cause de la réunion des Peuplades de *Pacamoros* ou *Bracamoros* à cette Ville, laquelle fut fondée en

en 1549. par *Diego Palomino*, dans la Juriſdiction de *Chaca-Inca* appartenante à la Province de *Chuquimayo*. C'eſt dans *Jaen* que réſide le Gouverneur du Pays. La Ville eſt ſituée ſur la rive boréale de la Riviere de *Chinchipe*, dans un coude qu'elle forme en ſe dégorgeant dans le *Marannon*. Elle eſt par les 5 deg. 25 min. de Latitude Auſtrale; & quoique ſa Longitude ne ſoit pas bien certaine, on peut compter qu'elle n'eſt pas fort éloignée du Méridien de *Quito*, ou qu'elle eſt ſous le même Méridien. Au-reſte nous ne croyons pas qu'elle mérite une plus ample deſcription, n'étant guere moins petite ni moins pauvre que les Villes de *Macas* & de *Quixos*: il faut pourtant convenir qu'elle eſt plus peuplée; car on y compte jusqu'à trois ou quatre mille âmes, la plupart *Métifs*, quelques *Indiens*, & très-peu d'*Eſpagnols*.

Les Peuplades fondées par *Jean de Salinas*, dans ſon Gouvernement de *Taguarſongo* & de *Bracamoros*, conſiſtoient en trois Villes, qui ſubſiſtent encore, auſſi dénuées de défenſe & pauvres que celle de *Jaen*. Elles ont conſervé jusqu'aujourd'hui les noms qu'elles reçurent d'abord, qui ſont, *Valladolid*, *Loyola*, & *Santiago des Montagnes*. Cette derniere eſt ſur les confins du Gouvernement de *Maynas*, & n'eſt éloignée de *Borja*, Capitale de ce Gouvernement, que par le *Pongo de Manceriche* *. Outre ces Villes il y a dans le Pays de *Jaen de Bracamoros* diverſes petites Bourgades dont voici les noms.

I. *San Joſeph.*
II. *Chito.*
III. *Sander.*
IV. *Charope.*
V. *Pucara.*
VI. *Chincipe.*
VII. *Chyrinos.*
VIII. *Pomaca.*
IX. *Tomependo.*
X. *Chuchunga.*

Les habitans de tous ces lieux-là ſont *Indiens*, à la réſerve d'un très-petit nombre de Métifs.

Nous avons dit que *Jaen* eſt ſitué ſur le confluent de la *Chincipe* & du *Marannon*, & nous ajoûterons que ce dernier Fleuve n'eſt pas encore navigable en cet endroit, & que pour s'y embarquer il faut deſcendre depuis *Jaen* jusqu'à *Chuchunga*, qui n'eſt qu'un hameau ſur le bord de la Riviere du même nom, & par les 5 deg. 21 min. †. Là on s'embarque pour gagner le *Marannon*. *Chuchunga*, qui eſt l'Embarcadaire de ce Fleuve, eſt à quatre journées de chemin de *Jaen*, ſelon la maniere de compter du Pays: par où l'on ne doit pas juger de la diſtance; parce que les difficul-

* L'Auteur expliquera ci-après ce que c'eſt que le *Pongo de Manceriche*.

† Latitude obſervée par Mr. *de la Condamine* dans ſon Voyage du *Maragnon* l'an 1743.

ficultés des routes font employer un tems peu proportionné à la distance réelle, & un chemin qu'on pourroit faire ailleurs dans une heure ou deux, coute quelquefois un jour entier dans ce Pays-là.

Le Climat de *Jaen* & de tout le Pays de sa Jurisdiction n'est pas différent de celui de *Quixos*, excepté qu'il est moins pluvieux, & qu'il jouit comme celui de *Macas* de quelque intervalle d'Eté. La chaleur y est plus temperée, & les autres incommodités ordinaires de l'Hiver y sont beaucoup moindres.

Le Pays est fertile en Denrées propres au climat. Il est rempli d'Arbres sauvages, parmi lesquels le *Cacaoyers* croissent & donnent du fruit en abondance, lequel égale en bonté le *Cacao* cultivé; mais on n'en profite guere, vu qu'il s'en consomme très-peu dans le Pays ni aux environs; & que de l'envoyer en *Europe*, les fraix du transport le feroient monter à un prix qui ne permettroit pas de le vendre. C'est pourquoi on le laisse à la discrétion des Singes & autres Animaux, ou se perdre sur les arbres.

Dès le commencement de la conquête & de la découverte de ce Pays, il passoit pour renfermer de grandes richesses; & en-effet on en tiroit beaucoup d'Or, mais cela cessa lors de la révolte des *Indiens*; & l'opinion commune est que cette révolte fut occasionnée par la dureté avec laquelle les *Espagnols* les outroient de travail dans l'exploitation des Mines. Aujourd'hui l'Or qu'on en tire est en petite quantité, encore n'est-ce pas des Minieres qu'il vient, mais de ce que les *Indiens* ramassent en lavant le sable des Rivieres qui se débordent; par-là ils trouvent des grains, de la poudre & des paillettes d'or, qui leur servent de monnoye pour payer les tributs, ou se pourvoir des choses dont ils ont le plus besoin. Leur indifférence pour ce métal est telle, que quoiqu'ils puissent en amasser beaucoup en continuant à laver du sable, ils ne veulent pas s'en donner la peine; & il n'y a guere que les plus pauvres d'entre eux qui ayent recours à ce moyen quand la nécessité les presse. Quant aux *Indiens* Gentils, ou indépendans, ils ne se mettent pas plus en peine de l'or que de la boue.

Le Gouvernement de *Jaen* est extrêmement fertile en Tabac. La culture de cette plante fait la principale occupation des habitans. Quand ils ont cueilli & seché les feuilles, ils en font des carottes, chacune de cent feuilles, & les préparent avec des bouillons d'Hydromel ou des décoctions de quelques Herbes propres à lui conserver sa force. C'est dans cette forme qu'on le transporte au *Pérou*, dans toute la Province de *Quito* & dans tout le *Chily*, où l'on ne se sert pas d'autre tabac pour fumer

fumer dans des cornets de papier selon la coutume de tous ces Pays. Ce tabac n'eſt ſi recherché, qu'à cauſe de la préparation qu'on lui donne en l'humectant dans cette décoction à meſure qu'on le forme en carottes: car par-là il rend une fumée plus forte & d'un goût particulier, en un mot telle qu'on la ſouhaite pour cet uſage. Le Coton croît abondamment dans ce terroir, & l'on y éléve beaucoup de Mules. C'eſt dans ces trois articles que conſiſte tout le commerce que ce Pays fait avec les Corrégimens de la Province, & les autres Contrées du *Pérou*.

Dans les Pays du Gouvernement de *Jaen* de *Bracamoros*, de *Quixos* & de *Macas*, il y a une quantité étonnante de Bêtes féroces des mêmes eſpéces dont on a parlé en traitant de Pays ſemblables à ceux-là pour le climat. Outre les Tigres, on y voit des *Lions* bâtards *, des Ours, des *Dantes* ou *Gran Beſtias*. Ces trois eſpéces ne ſont pas communes dans les autres Pays dont il a été fait mention, & c'eſt le voiſinage des Cordilleres qui fait que ces animaux ſe trouvent plus ordinairement dans ces campagnes; car portés de leur naturel à vivre dans des lieux froids, ils ne laiſſent pas de deſcendre quelquefois de ces Montagnes voiſines, & de venir dans des Pays où ils ne paroîtroient peut-être point ſans ce voiſinage. Parmi les Reptiles qu'on voit dans le Pays de *Macas*, il y en a un fort remarquable: c'eſt un Serpent que les *Indiens* nomment *Curi-Mullinvo*, nom qui lui a été donné à cauſe d'une peau de couleur d'or & tavelée comme celle des Tigres; car *Curi* en *Indien* ſignifie *Or*. Cette peau eſt toute couverte d'écailles, & la figure du reptile même eſt affreuſe. La téte eſt d'une groſſeur démeſurée, & le corps à proportion. Sa gueule eſt armée de deux rangs de dents, & de crochets auſſi grands & plus aigus que ceux des Chiens ordinaires. Les *Indiens Idolâtres*, pour ſe donner un air plus terrible & plus vaillant, peignent ſur les rondaches ou targuettes dont ils ſe ſervent à la guerre, des figures de ce ſerpent; qui au-reſte eſt ſi dangereux que quand il mord il en coute ſurement la vie, n'étant pas facile de lui faire lâcher priſe quand une fois il a ſaiſi quelqu'un.

* C'eſt apparemment l'animal que d'autres Voyageurs appellent *Lion du Pérou*.

CHAPITRE V.

Deſcription du Gouvernement de Maynas, *& de la Riviere* Marannon *ou des* Amazones. *Découverte & cours de ce Fleuve. Rivieres qui s'y jettent.*

AUx Gouvernemens de *Popayan* & de *Jaen de Bracamoros*, qui ſont les limites de la Province de *Quito* par le Sud & le Nord, il faut joindre celui de *Maynas*, par lequel cette Province eſt terminée à l'Orient, & qui eſt le terme de la Juriſdiction de l'Audience. Je me ſuis déterminé à dire un mot de ce Gouvernement, parce que voulant traiter du Fleuve des *Amazones*, il m'a paru convenable de donner une idée d'un Pays que ce Fleuve arroſe, & qui d'ailleurs entre dans mon plan.

Le Gouvernement de *Maynas* s'étend vers l'Orient, & ſuit immédiatement ceux de *Quixos* & de *Jaen de Bracamoros*. C'eſt dans ſon territoire que prennent leurs ſources les différentes Rivieres, qui après avoir parcouru une vaſte étendue de pays, ſe réuniſſent & forment entre elles la fameuſe Riviere des *Amazones* ou *Marannon*. Les Rives de celle-ci & de pluſieurs autres qui lui rendent le tribut de leurs eaux criſtallines, entourent ce Pays & le traverſent. Au-reſte ſes limites au Nord & au Sud ſont ſi peu connues, que tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il ſe perd dans les terres habitées par les *Indiens* Infidéles; ce qu'on en ſait de plus ne peut être que ſur le raport des Jéſuites, qui ſont chargés du Gouvernement Spirituel des Nations Barbares qui l'habitent. A l'Orient il confine aux terres des *Portugais*, & eſt borné pax la fameuſe Méridienne ou *Ligne de ſéparation*, qui limite également les poſſeſſions des Couronnes d'*Eſpagne* & de *Portugal* en *Amérique*.

Comme le Fleuve des *Amazones* eſt ce qu'il y a de plus remarquable dans le Gouvernement de *Maynas*, je paſſe à la deſcription particuliere de ce Fleuve, laquelle contiendra en même-tems le détail de ce Gouvernement, vu la liaiſon qu'il y a entre ce Pays & ce Fleuve; & pour ne rien laiſſer à deſirer à la curioſité du *Lecteur* ſur un ſujet d'autant plus intéreſſant qu'il eſt peu connu, & d'autant plus difficile à connoître qu'il eſt plus éloigné, je diviſerai cette matiere en trois paragraphes que je renfermerai dans ce Chapitre.

§. I. Où il eſt parlé des Sources du *Marannon*, & de diverſes Rivieres qui groſſiſſent ce Fleuve; du cours qu'il a, & des divers noms ſous leſquels il eſt connu.

Il

Il en eſt du Fleuve des *Amazones* comme d'un grand & puiſſant Arbre que nourriſſent une infinité de racines, ſans que l'on puiſſe dire préciſément quelle eſt ſa racine primitive, & celle dont il tire ſon origine. En effet il eſt bien difficile de décider quelle eſt la premiere & la principale ſource d'un Fleuve qui en a tant, & de la lui aſſigner dans le *Pérou*, tandis que tant d'autres Rivieres ſortant des *Cordilleres*, & groſſies par les neiges & les glaces qui ſe fondent dans leurs eaux, vont former un Fleuve qui dans ſon principe ne mérite pas même le nom de Riviere.

Les racines, ou pour parler plus proprement, les ſources de ce grand Fleuve ſont en ſi grand nombre, qu'on peut, ſans craindre de ſe tromper, en compter autant qu'il y a de Rivieres qui deſcendent de la *Cordillere* orientale des *Andes*, depuis le Gouvernement de *Popayan*, où ſont les ſources de la Riviere de *Caquéte* ou *Yupura*, juſqu'à la Province ou Corrégiment de *Guanuco*, à 30 lieues ou environ de *Lima*. Toutes les eaux qui deſcendent de cette partie orientale de la *Cordillere* croiſſant à-meſure qu'elles s'éloignent de leurs foibles ſources, & qu'elles reçoivent d'autres eaux, forment ces Rivieres conſidérables, qui ſe réuniſſant dans un terrain plus ſpacieux, compoſent cet immenſe Fleuve de *Marannon*, dont nous traitons ici. Les unes traverſant plus de Pays tirent leurs ſources de plus loin, les autres venant de plus près ſont groſſies par une plus grande quantité de ruiſſeaux, & ſuppléent par-là à ce qui leur manque du côté de leur cours, & égalent celles qui viennent de plus loin; deſorte qu'on ne peut décider plutôt pour l'un que pour l'autre, & que bien loin de vouloir prononcer ici définitivement ſur cette queſtion, je me contenterai de nommer les Rivieres qui parcourent une plus grande étendue de Pays, & celles qui tombant en caſcade des Montagnes des *Andes*, groſſiſſent leurs eaux en peu de tems, & ſe précipitent avec tant de force & de rapidité, qu'elles ſemblent vouloir devancer celles-là, & les recevoir dans le lit commun dont elles ſont déjà en poſſeſſion. Après cela je laiſſerai à chacun la liberté de juger de la véritable ſource du *Marannon*, ſelon qu'il y trouvera plus de raiſon & de probabilité.

L'opinion la plus généralement reçue aujourd'hui touchant la ſource la plus reculée du Fleuve des *Amazones*, eſt celle qui la place dans la Sénechauſſée ou Corrégiment de *Tarma*, prenant le commencement de ſon cours dès la *Lagune* ou Lac de *Lauricocha*, près de la Ville de *Guanuco*, par les 11 degrés ou environ de Latitude Auſtrale. De-là il coule au Sud à la hauteur de preſque 12 degrés, traverſant le Pays appartenant à ce Corrégiment, & tournant inſenſiblement vers l'Orient, il paſſe par les

Terres de *Jauxa*. Enſuite il tourne au Nord après avoir paſſé à l'orient de la *Cordillere* des *Andes*, & laiſſant à l'occident les Provinces de *Moyo-Bamba* & de *Chacha-Poyas*, il continue ſon cours juſqu'à la Ville de *Jaen*, qui eſt, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, par les 5 deg. 21 ſec. Là il fait un angle ou coude, & pourſuit ſon cours vers l'Orient juſqu'à ce qu'il paye le tribut de ſes eaux à l'Océan, par une embouchure qui s'étend en largeur depuis la Ligne Equinoxiale juſqu'aux deux premiers degrés de Latitude Boréale. Sa longueur depuis la *Lagune* de *Lauricocha* juſqu'à *Jaen*, eſt de plus de deux cens lieues, y compris les détours qu'il fait. De-là juſqu'à la Mer où eſt ſon embouchure, ſa longueur eſt à l'Orient de 30 degrés de différence dans la Longitude, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut compter à 900 en y comprenant les tours & les détours qu'il fait dans tout cet eſpace, & environ à 1100 tout l'eſpace qu'il parcourt depuis la *Lagune* de *Lauricocha* juſqu'à ce qu'il ſe perde dans l'Océan.

La branche qui part de *Lauricocha* n'eſt pas la ſeule qui vienne de ce côté-là au *Marannon*, & ce n'eſt pas non plus la plus méridionale de celles qui groſſiſſent ce Fleuve; puiſqu'au ſud de la même *Lagune*, & non loin d'*Aſungaro* eſt la ſource de la Riviere qui paſſe par *Guamanga*. Plus loin dans les Provinces de *Vilcas* & d'*Andaguaylas* il y a deux autres Rivieres, qui après avoir coulé quelque tems ſéparément uniſſent leurs eaux, & les vont décharger dans la Riviere qui ſort de la *Lagune* de *Lauricocha*. Une autre vient de la Province de *Chumbi-Vilcas*. Enfin celle qui prend ſa ſource le plus au Sud, c'eſt celle d'*Apurimac*, qui prenant ſon cours vers le Nord, paſſe par *Cuzco* non loin de *Lima-Tambo*, & reçoit pluſieurs autres Rivieres, après quoi il rencontre le *Marannon*, & s'unit avec lui à ſix-vingt lieues environ à l'orient de l'endroit où celui-ci reçoit la Riviere de *Santiago*. Celle-là eſt ſi large & ſi profonde, qu'on ne ſait ſi c'eſt elle qui ſe jette dans le *Marannon*, ou ſi c'eſt celui-ci qui ſe dégorge dans l'*Ucayale* (c'eſt ainſi qu'on appelle la Riviere d'*Apurimac*, à-meſure qu'elle approche du *Marannon*). Les eaux des deux Rivieres en s'uniſſant ſe heurtent avec tant de violence, que celles de l'*Apurimac* ou *Ucayale* forcent le *Marannon* à changer de cours & à céder au poids qui le heurte, deſorte que ſes eaux qui avoient un cours direct, courent en ſerpentant. Pluſieurs croyent que l'*Uyacale* eſt le véritable *Marannon*: ils fondent leur opinion ſur ce qu'il eſt démontré que ſa ſource eſt la plus éloignée, & que s'il ne ſurpaſſe pas il égale du-moins en profondeur la Riviere de *Lauricocha*.

Dans l'eſpace depuis le Confluent du *Marannon* & de la Riviere de *Santiago*,

go, où ſe trouve le *Pongo* de *Manzeriche*, juſqu'à l'embouchure de la Riviere d'*Ucayale*, & preſqu'au milieu de cet eſpace, la Riviere de *Guallaga*, qui prend auſſi ſa ſource dans les Cordilleres à l'orient de la Province de *Guamanga*, ſe jette dans le *Marannon*. Une autre Riviere qui a ſa ſource dans les Montagnes de *Moyo-Bamba* concourt à former le *Marannon* après s'être jointe à la *Guallaga*. La premiere a ſur ſa rive au milieu de ſon cours un Village appellé *Llamas*: on croit que c'eſt-là que s'embarqua *Pedro de Orſua* avec des Troupes pour aller à la découverte du *Marannon*, & pour conquérir les Pays qu'il arroſe.

A l'orient de l'*Ucayale*, le *Marannon* reçoit la Riviere d'*Yabari*, & enſuite quatre autres, qui ſont l'*Yutay*, l'*Yurva*, la *Oſéfe* & le *Coari*, qui viennent toutes du côté du Sud, où elles ont leurs ſources preſque dans les mêmes Cordilleres d'où ſort l'*Ucayale*; mais comme les Pays qu'elles traverſent ſont habités par des *Indiens* idolâtres aſſez peu connus des *Eſpagnols*, on ignore la véritable route qu'elles tiennent avant d'entrer dans le *Marannon*. On ſait ſeulement d'après quelques *Indiens*, qu'elles ſont navigables en certains mois de l'année. On prétend auſſi que quelques perſonnes ont pénétré dans le Pays en remontant ces Rivieres, & ont reconnu à certaines marques qu'elles coulent fort près des Provinces du *Pérou*.

Au-delà de la Riviere de *Coari* en tirant vers l'Orient, celle de *Chuchibara*, autrement *Purus*, tombe dans le *Marannon*, & enſuite la Riviere de *Madere*, qui eſt une des plus conſidérables de celles qui ſe jettent dans ce Fleuve. En 1741 les *Portugais* remonterent cette Riviere ſi avant, qu'ils vinrent à peu de diſtance de *Santa Cruz de la Sierra* par les 17 ou 18 deg. de Latitude Méridionale. Depuis le boqueron de la Riviere de *Madere* juſqu'à la Mer, les *Portugais* donnent au *Marannon* le nom de *Riviere des Amazones*, mais de-là au-deſſus ils l'appellent *Rio de Salimoes*. Bientôt après la *Madere*, vient la Riviere des *Topayos*, qui eſt une des plus grandes de celles qui groſſiſſent le *Marannon*. Sa ſource eſt dans les Mines du *Breſil*. Enfin les Rivieres de *Dos Bocas*, de *Xingu*, de *Tocantines* & de *Muju*. C'eſt ſur le bord oriental de cette derniere qu'eſt bâtie la Ville de *Gran-Para*. Au-reſte toutes ces quatre Rivieres ont leurs ſources dans les Montagnes du *Breſil*.

Après avoir vu quelles ſont les racines les plus éloignées du fameux Fleuve des *Amazones*, & les principales Rivieres qu'il reçoit du côté du Sud, reſte à parler de celles qui ont leurs ſources moins éloignées dans les Cordilleres, & qui dès leur naiſſance prennent leur cours vers l'Orient, traverſant la vaſte étendue de cette partie de l'*Amérique*, & de celles enfin qui vien-

viennent du côté du Nord. Nous les nommerons toutes ſelon l'ordre qu'elles ont entre elles, en deſcendant du Midi au Septentrion.

Dans les Montagnes de *Loja* & *Zamora* pluſieurs petites Rivieres prennent leurs ſources, & réunies enſemble forment la Riviere de *Santiago*. D'autres petites Rivieres qui viennent des Montagnes de *Cuenca*, forment la Riviere de *Paute*. Celle-ci perd ſon nom en ſe joignant à celle de *Santiago*, ainſi appellée à cauſe de la Ville de ce nom, près de laquelle elle ſe joint aux deux Rivieres qui viennent de *Lauricocha* & d'*Apurimac*. La *Marona* eſt une Riviere qui prend ſa ſource dans la Montagne de *Sangay*, & paſſant près de la Ville de *Macas* court au Sud-Eſt, juſqu'à ce qu'elle rencontre le *Marannon*, auquel elle ſe joint à environ vingt lieues à l'Orient de *Borja*, Capitale du Gouvernement de *Maynas*.

La *Paſtaza* & le *Tigre* ont leurs ſources dans les Montagnes du Corrégiment de *Riobamba*, de *Latacunga*, & de *St. Michel de Ibarra*. Les Rivieres de *Coca* & de *Napo* viennent de la Cordillere de *Cotopacci*. Ces deux Rivieres, après avoir couru un aſſez long eſpace à quelque diſtance l'une de l'autre, ſe joignent enſemble, & retenant le nom de *Napo*, ſe perdent dans le *Marannon*, après avoir parcouru plus de deux cens lieues de pays en droite ligne de l'Occident à l'Orient avec une inclinaiſon preſque imperceptible vers le Sud. Le Pere *Chriſtoval de Acunna*, dont nous parlerons ci-après, croit que le *Napo* eſt le véritable *Marannon*; parce qu'étant la principale & la plus conſidérable de toutes ces Rivieres, on peut dire que c'eſt dans celle-ci que les autres ſe jettent.

Le *Putu-Mayo*, autrement *Ica*, vient des Montagnes du Corrégiment de *St. Michel de Ibarra* & de celles de *Paſto*. Cette Riviere, après avoir parcouru plus de 300 lieues de Pays entre Eſt & Sud-Eſt, ſe jette dans le *Marannon*, beaucoup plus à l'Orient que le *Napo*. Enfin la Riviere de *Caquéte*, qui vient du pays de *Popayan*, ſe diviſe en deux bras, l'un desquels, qui eſt le plus occidental, ſe jette, ſous le nom de *Yupura*, dans le Fleuve *Marannon*, & ſemblable au *Nil* il y entre par ſept ou huit bouches ſi écartées les unes des autres qu'entre la premiere & la derniere on compte plus de cent lieues: l'autre bras qui a ſon cours plus à l'Orient, n'eſt pas moins célébre ſous le nom de *Rio Negro*. On croit que c'eſt par le *Negro* que *l'Orinoco* ou l'*Orénoque* communique avec le *Marannon*; c'eſt du-moins l'opinion de M. *de la Condamine*, qui cite à ce ſujet une Lettre du *P. Jean Ferreira*, Recteur du Collége des *Jéſuites* de la Ville de *Gran-Para*, dans laquelle ce Religieux marque expreſſément, qu'en 1744 quelques *Portugais* d'un camp volant qui avoit pris poſte ſur *Rio Negro*, s'étant

tant embarqués ſur cette Riviere, l'avoient deſcendue juſques près des Miſſions de l'*Orenoque*, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec qui ils avoient remonté le *Négro*, & étoient revenus au camp-volant, ſans faire aucun chemin par terre. A quoi cet Auteur ajoûte les réflexions ſuivantes. La Riviere de *Caquéte* vient de *Mocoa*, Pays contigu à *Almaguer* dans la Juriſdiction de *Popayan*, qui eſt à l'Occident. Cette Riviere, dont nous avons fait mention, & qui tire ſon nom d'un petit lieu près duquel elle paſſe aſſez près de ſa ſource, prend ſon cours vers l'Orient inclinant peu au Sud, & ſe partage en deux bras, l'un qui court plus au Sud ſous le nom de *Yapura*, lequel ſubdiviſé enſuite en pluſieurs autres bras ſe jette, comme nous l'avons dit, par ſept ou huit bouches dans le *Marannon*; l'autre pourſuivant ſa route vers l'Orient ſe ſubdiviſe encore en deux bras, l'un desquels prend ſon cours vers le Nord-Eſt & entre dans l'*Orenoque*, & l'autre qui court au Sud-Eſt & le *Rio Négro*. Il eſt certain que cette ſubdiviſion de bras en Rivieres profondes qui prennent des cours ſi oppoſés, n'eſt pas une choſe ordinaire; mais elle n'eſt pas non plus abſolument hors de vraiſemblance. En effet il eſt fort poſſible qu'une Riviere arrivant dans un terrain uni, & preſque par-tout de niveau, s'épanche à droite & à gauche auſſitôt qu'elle rencontre un peu de pente dans le terrain, & ſe diviſe en deux ou pluſieurs bras: ſi la pente n'eſt pas bien grande, & que la Riviere ſoit conſidérable & fort profonde, chaque bras ſera navigable, & l'on paſſera de l'un à l'autre ſans difficulté. C'eſt ce qui arrive dans les *Eſteros* en Pays de plaine, & que nous avons vu par expérience dans le Pays de *Tumbez*. En effet l'eau de la Mer y entre dans le montant par pluſieurs bouches, dont quelques-unes ſont éloignées de plus de vingt lieues l'une de l'autre. Celui qui navigue entre par un bras à la faveur du montant; mais en arrivant-là où le terrain s'éléve, la marée lui devient contraire, & il commence à ſentir à l'oppoſite l'eau que le même montant fait entrer par un autre bras. De-même le juſſant ſépare les eaux à ce point-là, & chaque portion d'eau prend pour reſſortir la même route ou le même côté par où elle eſt entrée, ſans que pour cela le lieu où la ſéparation ſe fait, reſte à ſec. Mais quand même le lieu où les eaux de la *Caquéte* ſe ſubdiviſent, ne ſeroit pas uni, & à peu près horizontal, mais fort en pente, cela étant égal des deux côtés, rien n'empêche qu'une partie des eaux ne panche vers l'*Orenoque*, & l'autre partie vers le *Négro*. Tout ce qui en réſulteroit, c'eſt que la grande rapidité des eaux dans cet endroit-là les rendroit innavigables; mais il ne s'enſuivroit nullement qu'étant arrivées elles ne puſſent ſe diviſer, & tenir dif-

différentes routes, puiſque tout cela conſiſte à faire une Ile plus ou moins grande.

On entre dans le *Marannon* par trois différentes routes en partant de *Quito*. Ces trois routes ſont très-incommodes par la quantité de roches & de pierres dont elles ſont ſemées & par la nature du climat, deſorte qu'il faut marcher à pied les trois quarts du tems. Le premier de ces chemins, qui eſt en même tems le plus près de *Quito*, paſſe par *Baeza* & *Archidona*, d'où l'on va s'embarquer ſur le *Napo*. Le ſecond eſt par *Hambato* & paſſe par *Patate* & au pied de la Montagne de *Tunguragua*, & de là juſqu'au Pays de la Canéle que traverſe la Riviere de *Bobonaza*, qui ſe joint à *Paſtaza*, & toutes deux vont ſe perdre dans le *Marannon*. Le troiſiéme chemin paſſe par *Cuenca*, *Loja*, *Valladolid* & *Jaen*. Dès cette Ville, ou dès le Village de *Chuchunga*, qui eſt l'Embarcadaire du *Marannon*, ce grand Fleuve eſt navigable. C'eſt à *Chuchunga* que l'on s'embarque pour aller à *Maynas*, ou pour naviguer plus loin ſur le Fleuve. De tous ces chemins le dernier eſt le ſeul qui ſoit praticable pour les Bêtes de ſomme, & par où elles puiſſent arriver juſqu'à l'Embarcadaire ſans obſtacle: mais comme il eſt en même tems le plus long, il eſt auſſi le moins fréquenté; car les Miſſionnaires qui font ces voyages plus fréquemment que perſonne autre, pour éviter la longueur de ce chemin & le danger qu'il y a au paſſage du *Pongo de Manzeriche*, aiment nieux s'expoſer aux fatigues & aux incommodités des deux autres, parce qu'ils ſont moins longs, quoique non moins dangereux.

Dans le cours immenſe de ce Fleuve depuis *Chuchunga* juſqu'à la Mer il y a des endroits où ſes bords reſſerrés par les terres forment divers détroits où la rapidité de ſes eaux rend le paſſage dangereux. Dans quelques autres endroits ſon cours changeant tout-à-coup de direction & ſe recourbant, ſes eaux heurtent avec violence les rochers eſcarpés de ſes bords, ce qui leur fait former des tournoyemens, qui les rendent comme immobiles; & ce repos apparent n'eſt guere moins dangereux pour les Bâtimens, que le mouvement impétueux cauſé par les détroits, qu'ils ont heureuſement franchis. Parmi ces détroits qui rendent cette navigation périlleuſe, le plus fameux eſt celui qui eſt entre *Santiago de Las Montannas* & *Borja*, auquel on donne le nom de *Pongo de Manzeriche*. *Pongo* en *Indien* ſignifie une *Porte*, & ces Peuples appelloient ainſi généralement tous les lieux étroits. *Manzeriche* eſt le nom de la Contrée voiſine du détroit en queſtion.

Les Rélations des *Eſpagnols* qui ont paſſé par-là, font ce paſſage ſi étroit

étroit qu'elles ne lui donnent que 25 aunes de large, & assurent qu'il a trois lieues de long, que l'on fait sans autre secours que le mouvement des eaux, en un quart d'heure de tems avec beaucoup de danger. Si cela est ainsi, ce seroit à raison de 12 lieues par heure, ce qui certainement est une viteſſe étonnante. Mais selon Mr. *de la Condamine*, qui a examiné tout cela avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans-doute de beaucoup sur celui des Voyageurs ordinaires, & mérite infiniment plus de créance, le *Pongo*, dans l'endroit où il est le plus étroit, a 25 toises de large, ce qui fait un peu plus de 60 aunes; & ce savant Mathématicien ne lui donne que deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le retreciſſement jusqu'à la Ville de *Borja*, ajoûtant qu'il fit ces deux lieues dans une *Balze* en 57 minutes, ce qui est plus dans l'ordre ordinaire. Il dit aussi que la *Balze* avoit le vent contraire, ce qui sans-doute retarda l'impulsion du courant. Or en computant le tems qu'il mit à faire ces deux lieues, il résulte que la viteſſe de l'eau étoit de deux & demie, ou tout au plus de trois lieues par heure.

La largeur & la profondeur de ce grand Fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il est à supposer que dans les *Pongos*, ou *Détroits*, il gagne dans la profondeur ce qu'il perd dans la largeur: & en effet quand on regarde quelques-unes des Rivieres qu'il reçoit, on est trompé par les apparences: on diroit à voir la largeur de leurs lits, qu'ils surpassent le *Marannon*, mais quand on les voit mêler leurs eaux avec les siennes, le peu d'augmentation qu'on remarque dans celui-ci desabuse bientôt de cette fausse opinion: car ce grand Fleuve continuant son cours sans aucun changement sensible, ni dans sa largeur, ni dans sa viteſſe, fait bien voir la différence qu'il y a entre lui & les Rivieres en question. Dans quelques endroits il déploye ses eaux au large, & forme une grande quantité d'Iles: c'est ce qu'on remarque principalement depuis un endroit un peu à l'orient de l'embouchure du *Napo*, jusqu'à celle du *Coari*, qui est un peu à l'occident du *Négro*. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'Iles. Entre la Mission de *los Pebas*, qui présentement est la derniere des *Espagnols*, & celle de *San Pablo*, où commencent celles des *Portugais*, Mr. *de la Condamine*, & *Don Pedro Maldonado*, mesurerent la largeur de quelques-uns de ces bras du *Marannon*, & ils trouverent qu'ils avoient chacun près de 900 toises, qui font 2356$\frac{1}{4}$ aunes de *Castille*, ou environ la troisiéme partie d'une lieue marine Près de la Riviere de *Chuchunga*, où le *Marannon* commence à être navigable, & où Mr. *de la Condamine* s'embarqua, ce Savant trouva que sa largeur étoit de 135 toises, qui sont

355½ aunes de *Caſtille*; & quoiqu'il ſoit-là preſqu'à ſon commencement, on ne trouvoit pas de fond à 28 braſſes de ſonde, quoiqu'on ne fût qu'au tiers de ſa largeur.

Les Iles que le Fleuve forme à l'Orient du *Napo*, finiſſent à la Riviere de *Coari*, & le *Marannon* recommence à réunir ſes eaux dans un ſeul canal. Là ſa largeur eſt de 1000 à 1200 toiſes, ou 2618 à 3142 aunes, ce qui fait une petite demi-lieue. Le même Mr. *de la Condamine* prenant contre le courant les précautions néceſſaires, comme il avoit fait dans l'embouchure de la Riviere de *Chuchunga*, de maniere que faiſant ramer contre le fil de l'eau pour que le canot fût immobile, il ne put trouver de fond à 103 braſſes de ſonde. Le *Négro* meſuré à deux lieues au-deſſus de ſon embouchure, fut trouvé de 1200 toiſes de large; c'eſt la largeur que le Fleuve même a dans cet endroit; & la même choſe arrive à quelques autres Rivieres déjà nommées, telles que l'*Ucayale*, la *Madere* & autres.

Cent lieues au-deſſous de l'embouchure du *Négro*, les bords du *Marannon* recommencent à ſe retrecir près de la Riviere de *Trumbetas:* c'eſt cet endroit qu'on nomme le *Détroit* de *Pauxis*. Là, ainſi que dans les poſtes de *Para*, *Curupa*, & *Macapa* ſur les bords du Fleuve, & ſur la rive orientale du *Négro*, les *Portugais* ont des Forterceſſes. Au Détroit de *Pauxis* le Fleuve a 900 toiſes de large ou 2356⅔ aunes. C'eſt-là que l'on commence à ſentir les effets des marées, quoiqu'il y ait encore plus de deux cens lieues de-là juſqu'à la Mer. Ces effets conſiſtent en ce que les eaux ſans changer de cours diminuent de viteſſe, & s'enflent juſqu'à ſortir de leur lit. Le flux & le reflux y ſont réguliers de douze en douze heures. Mais Mr. *de la Condamine* obſerva avec beaucoup de raiſon, comme on pourra le voir dans la Relation de ſon Voyage, que le flux & le reflux que l'on ſent à la même heure & au même jour dans divers autres parages voiſins, depuis la côte maritime, ou embouchure du Fleuve, juſqu'à *Pauxis*, n'eſt pas le flux & le reflux qu'on éprouve dans la Mer au même jour & à la même heure déterminée; mais que c'eſt plutôt l'effet des marées des jours précédens, en d'autant plus grand nombre, que la diſtance eſt plus grande du parage à l'embouchure; car l'eau d'une marée ne pouvant monter 200 lieues, ni beaucoup moins, en 12 heures, il faut néceſſairement que produiſant ſon effet juſqu'à une diſtance déterminée pendant le cours d'une journée, & que continuant à le produire les jours ſuivans à l'aide d'autres marées qui ſe ſuivent par un mouvement ſucceſſif, il parcoure ce long eſpace, de maniere que le mon-

montant & le juſſant ſe ſuccédent alternativement d'une certaine heure à l'autre, & qu'en certains endroits ces heures ſe trouvent repondre à celles des marées de la Mer.

Après avoir parcouru un eſpace immenſe, reçu dans ſon ſein tant de différentes Eaux & Rivieres, formé des tours & des détours, des ſauts & des détroits; après s'être diviſé en divers bras, après avoir formé tant d'Iles, les unes grandes, les autres petites, le *Marannon* commence dès l'embouchure de la Riviere de *Xingu* à tourner vers le Nord-Eſt, étendant ſes eaux, comme pour entrer dans la Mer avec plus d'aiſance; & dans ce large eſpace il forme pluſieurs grandes Iles, dont quelques-unes ſont très-fertiles. La plus remarquable eſt celle de *Los Joannes* ou de *Marayo;* pour la formation de laquelle il ſe détache du ſein du Fleuve un bras ou canal à 25 lieues au-delà de l'embouchure du *Chingu* ou *Xingu*, lequel bras eſt appellé *Tagipuru*; & prenant ſon cours au Sud, à l'oppoſite du cours du Fleuve-même, il reçoit la Riviere appellée *Dos Bocas*, laquelle eſt formée du *Guanupu* & du *Pacayas*, & qui a plus de deux lieues de large à ſon embouchure. La Riviere des *Tocantines* ſe joint enſuite à celles-là, & eſt encore plus large à ſon embouchure: après elle vient la Riviere de *Muju*, ſur le bord oriental de laquelle eſt bâtie la Ville de *Gran-Para*. Un peu au-deſſous, le *Capi*, qui baigne auſſi les murailles de cette Ville, ſe jette dans le *Muju*.

Après que le *Dos-Bocas* s'eſt joint au Canal de *Tagipuru*, le cours de celui-ci tirant vers l'Orient forme la figure d'un arc, juſqu'à la Riviere des *Tocantines*, d'où il court au Nord-Eſt comme le *Marannon*, laiſſant entre deux l'Ile de *Los Joannes*, dont la figure eſt presque triangulaire, quoiqu'un peu arrondie vers le Sud: cette Ile a plus de 150 lieues de circonférence. C'eſt elle qui ſépare les deux bouches par leſquelles le Fleuve entre dans la Mer. La principale de ces bouches eſt entre le Cap *Maguari*, qui eſt dans l'Ile, & le Cap du Nord; elle a 45 lieues de large: l'autre qui eſt celle du Canal de *Tagipuru* & des Rivieres qui l'ont joint dans ſon cours, a douze lieues de large, depuis le même Cap *Maguari* juſqu'à la pointe de *Tigioca*.

Ce fameux Fleuve des *Amazones*, le plus grand de tous ceux dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire tant ſacrée que profane, eſt connu ſous trois noms différens, & ſa renommée eſt ſi étendue que ſous chacun des trois, il n'y a perſonne qui ne le connoiſſe; deſorte que chacun de ces noms annonce également la grandeur de ce Fleuve, l'avantage qu'il a ſur tous ceux qui arroſent & fertiliſent l'*Europe*, tous ceux qui parcourent

les vaſtes Pays d'*Afrique*, tous ceux qui embelliſſent les Campagnes de l'*Aſie*; & il ſemble que c'eſt ce que le hazard a voulu donner à entendre, en lui impoſant trois noms différens; deſorte qu'on peut dire que ſous chacun de ces noms, comme ſous une énigme, il enveloppe les noms des trois Fleuves les plus célébres de l'ancien Monde, le *Danube* en *Europe*, le *Gange* en *Aſie*, & le *Nil* en *Afrique*.

Ces trois noms, qui annoncent la grandeur de ce Fleuve, ſont ceux de *Marannon*, des *Amazones*, & d'*Orellana*. On ne ſait point lequel de ces trois noms il portoit avant que les *Eſpagnols* le découvriſſent, ni quel nom les *Indiens* lui donnoient, quoiqu'il ne ſoit point douteux qu'il ne lui en donnaſſent un, & peut-être même pluſieurs; car ſes bords étant habités par diverſes Nations, il étoit naturel que chacune lui donnât un nom particulier, ou le deſignât par celui que quelque autre lui avoit impoſé. Mais ou les premiers *Eſpagnols* négligerent de s'en inſtruire en y navigeant, ou ces noms ſont reſtés confondus dans les autres qu'on lui donna d'abord, de maniere qu'il n'en reſte plus aucune idée.

Des trois noms rapportés ci-deſſus, le plus ancien eſt celui des *Marannon*: à-la-verité quelques Auteurs prétendent le contraire; mais à cet égard, auſſi-bien que pour la raiſon qu'ils alleguent, pourquoi ce nom a été impoſé à ce Fleuve, il paroît qu'ils s'abuſent: puiſqu'ils ſuppoſent qu'il lui fut impoſé par les *Eſpagnols* qui le deſcendirent avec *Pedro Orſua* en 1559 ou 1560. Or il eſt certain que pluſieurs années auparavant il le portoit déjà. En-effet *Pierre-Martyr*, dans ſes Décades * parlant de la découverte des côtes du *Breſil* faite en 1500 par Vincent *Yannez Pinzon*, rapporte entre autres choſes qu'il étoit arrivé à une Riviere appellée *Marannon*. Ce Livre fut imprimé en 1516, long-tems avant que *Gonzalo Pizarro* entreprît la découverte & la conquête de ce Fleuve par terre, & que *Franciſco de Orellana* s'y embarquât. C'eſt une preuve ſans replique qu'il avoit déjà le nom de *Marannon;* mais il n'eſt pas aiſé, ni de déterminer le tems où il lui fut impoſé, ni ſon étimologie. Quelques-uns, ſuivant l'opinion d'*Auguſtin* de *Zarate* †, dérivent ce nom de celui d'un Capitaine *Eſpagnol* nommé *Marannon*, qui, diſent-ils, fut le premier qui y navigua; mais cette opinion eſt plus ſpécieuſe que ſolide, & n'a d'autre fondement que la reſſemblance des noms, qui eſt un argument bien ſujet à caution. Et ce qui me le perſuade, c'eſt qu'il n'eſt pas

* Pedro Martyr de Angleria dec. 1. l. 9.

† Auguſtin Zarate, Hiſt. du *Pérou* liv. 4. cap. 4.

pas fait la moindre mention d'un tel Capitaine dans toutes les Hiſtoires où il eſt queſtion des découvertes de ces Contrées. D'où l'on peut inferer que *Zarate* voyant que ce Fleuve s'appelloit *Marannon*, s'eſt imaginé que ce nom lui étoit venu de quelqu'un qui y avoit navigué; car s'il en avoit ſu davantage, il étoit tout ſimple qu'il parlât d'une maniere moins vague, & qu'il inſerât dans ſon Hiſtoire les particularités de cette découverte; & au cas qu'on prétendît qu'il les a omiſes, comme les jugeant trop peu importantes, on conviendra que tous les autres Hiſtoriens n'en ont pas jugé de-même, & qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ayent affecté de laiſſer dans l'oubli un *Eſpagnol* qui avoit donné ſon propre nom au plus grand Fleuve que l'on connoiſſe au Monde. Ce qui eſt plus probable, c'eſt que quand *Vincent Yannez Pinzon* arriva ſur ce Fleuve, il entendit que les *Indiens* qui habitoient dans cette multitude d'Iles qu'il forme, & ſur ſes bords, lui donnoient ce nom, ou quelque autre qui avoit un ſon à peu près ſemblable, d'où *Yannez Pinzon* conclut qu'il s'appelloit *Marannon*. Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il eſt indubitable que ce nom eſt le plus ancien de tous ceux par où l'on déſigne ce Fleuve; & que ce ne fut ni *Orſua*, ni ſes gens qui le lui impoſerent par alluſion aux démêlés qu'ils eurent enſemble, & qu'on exprime en *Eſpagnol* par le mot *Marannas;* ou parce qu'ils s'égarerent dans la multitude de ſes Iles, qui forment comme un labyrinthe de *Canaux* (*Enmarannado*) dont on a de la peine à ſortir, ainſi que le racontent d'autres Hiſtoriens.

Le ſecond nom eſt celui de *Riviere* des *Amazones*, qui lui fut impoſé par *Franciſco de Orellana*, parce que parmi les Nations qui prirent les armes pour lui diſputer le paſſage & l'empêcher de débarquer à terre, il y en avoit une de femmes guerrieres, qui l'attaquerent, maniant l'arc & les fléches avec autant d'adreſſe que les *Indiens* les plus expérimentés, & qui ſe comporterent ſi vaillamment dans la chaleur du combat, qu'elles l'obligerent à s'éloigner du rivage, & ſans pouvoir débarquer là où elles étoient, il fut contraint de naviguer par le milieu du Fleuve pour ſe mettre hors de la portée de leurs coups. Ce Général étant de retour en *Eſpagne* y raconta cette circonſtance; c'eſt pourquoi dans les Lettres Patentes qui lui furent expédiées pour lui en conférer le Gouvernement, il fut dit expreſſément que c'étoit pour le récompenſer de la conquête des *Amazones*, dont depuis ce tems-là le Fleuve a conſervé le nom.

On a douté ſi le *Marannon* & la Riviere des *Amazones* étoient un même Fleuve, & pluſieurs ont été perſuadés que c'étoient deux Fleuves différens; mais ce ſentiment n'a été occaſionné que parce qu'avant la fin

du ſiécle paſſé on n'avoit pas encore reconnu cette Riviere avec aſſez de ſoin.

Tous les Ecrivains qui font mention de ce Fleuve, & du Voyage d'*Orellana*, aſſurent poſitivement l'avanture des *Amazones*. Ce témoignage unanime eſt une preuve ſuffiſante, dans une affaire où il n'y a rien d'ailleurs de contraire à la vraiſemblance; mais ce qui eſt plus fort, c'eſt le ſouvenir qui ſe conſerve encore parmi les Naturels du Pays, ſelon le témoignage d'un Génie des plus étendus & de plus ſpéculatifs qui ſoient jamais ſortis de la Province de *Quito*. Je parle de *D. Pedro Maldonado*, natif de la Ville de *Riobamba*, & domicilié à *Quito*, qui mérite une place honorable parmi ceux qui cultivent les Sciences. Cet illuſtre perſonnage ayant réſolu de paſſer en *Eſpagne*, s'embarqua ſur le *Marannon* en compagnie de Mr. *de la Condamine* en 1743; & parmi une infinité d'occupations, il ne négligea pas d'examiner ce Fleuve, & ſur-tout à l'égard des *Amazones*. Quelques vieux *Indiens* lui rapporterent qu'on avoit connu dans ce Pays des Femmes, qui formant une République particuliere entre elles, n'admettoient jamais aucun homme dans le Gouvernement; ajoûtant que ces femmes vivoient encore dans la même forme de Gouvernement, mais qu'elles s'étoient retirées loin des bords du Fleuve dans l'intérieur du Pays; & ils aſſuroient même en avoir vu de tems en tems quelques-unes. Cela eſt rapporté auſſi par Mr. *de la Condamine* dans la Rélation de ſon Voyage par cette Riviere, Ouvrage qui a été imprimé à *Paris* en 1745. Ce Savant avoit été en compagnie de *Don Pedro Maldonado* dans ce voyage, & n'avoit pas eu moins d'attention à s'informer de tout. Il raconte quelques faits entre autres qui lui furent cités par les *Indiens*, ſur l'apparition de quelques *Amazones*. Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur ce ſujet, pourront conſulter l'Ouvrage de ce Savant. Je me contenterai ici de rapporter ce que diſent les Hiſtoriens ſur ce ſujet, laiſſant à chacun la liberté de donner telle créance qu'il lui plaîra à l'avanture d'*Orellana*, & à l'exiſtence actuelle des *Amazones*.

Pluſieurs, en ſuppoſant comme indubitable l'avanture d'*Orellana* avec les *Amazones*, & repréſentant celles-ci comme des *Viragos* en valeur & en courage, ont nié la particularité de leur République, & qu'elles n'admiſſent point d'homme parmi elles. Ceux qui ſont de ce ſentiment, prétendent avec aſſez de raiſon que les femmes contre qui *Orellana* combattit étoient de la Nation d'*Yurimagua*, qui occupoit alors le plus de terrain ſur le *Marannon*, & ſe faiſoit reſpecter de toutes les autres par ſa valeur. Or, diſent-ils, il étoit aſſez naturel que les femmes participaſſent

à

à la valeur peu commune de leurs maris, & prissent les armes pour les accompagner à la guerre, comme cela arrive en divers autres Pays des *Indes*.

Le troisiéme nom de ce Fleuve, est celui d'*Orellana*, qui lui fut donné à-cause de *F. d'Orellana*, qui y navigua le premier, & combattit les *Indiens* qui habitoient sur ses bords. Quelques-uns ont voulu distinguer diverses distances dans son cours, & ont donné un nom à un certain espace. Ainsi ils l'appellent *Orellana* à l'endroit où ce Capitaine descendit avec son Brigantin, jusqu'à l'endroit où il eut à combattre les *Amazones* avec tant de mauvais succès. C'est-là qu'ils lui donnent le nom d'*Amazones*, qu'ils lui conservent jusqu'à la Mer. A l'égard du troisiéme nom, qui est celui de *Marannon*, ils le lui donnent depuis ses sources du *Pérou* jusques fort au-delà du *Pongo* en descendant, alléguant pour raison que ce fut par-là que *Pedro Orsua* entra dans le Fleuve, & s'appuyant de cette étymologie incertaine dont nous avons parlé, qui est que *Marannon* est dérivé des dissentions de ses gens. Ce qu'il y a de certain en tout cela, c'est que la Riviere des *Amazones*, celle du *Marannon*, & celle d'*Orellana*, ne sont qu'un seul & même Fleuve; & que ce qu'on entend par ces trois noms, n'est autre chose que ce grand & vaste Canal, où se rendent toutes ces grandes Rivieres qui contribuent à la grandeur de ce Fleuve, & qu'au premier nom de *Marannon* on a ajoûté les autres par les raisons déjà rapportées. L'opinion dont je parle ici, a surtout été fomentée par les *Portugais*, qui n'ont donné à ce Fleuve que le seul nom de Riviere des *Amazones*, & ont transporté celui de *Marannon* à une des Capitainies du *Brésil*, qui est entre celle du *Gran-Para*, & celle de la *Siara*, dont la Ville de *St. Louis* du *Marannon* est la Capitale.

§. II. *Premieres Découvertes & Navigations entreprises en divers tems pour reconnoître le* Marannon.

Après avoir traité du cours, & des noms qu'on donne à ce fameux Fleuve, il convient de dire de quelle maniere, & par qui il fut découvert, & quelles navigations y ont été entreprises. *Vincent Yannez Pinzon*, l'un de ceux qui avoient accompagné l'Amiral *Don Christophle Colomb* dans son premier voyage, découvrit l'embouchure de ce Fleuve dans l'Océan, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il arma au Port de *Palos* quatre Vaisseaux à ses dépens pendant le mois de *Décembre* 1499, & résolut de les employer à faire de nouvelles découvertes aux *Indes*; c'étoit alors le goût dominant. Dans cette vue il fit voile ves les *Canaries*, d'où il doubla les Iles du *Cap Verd*; & naviguant ensuite à l'Occident, il découvrit terre le 26 de *Janvier*

vier 1500 ; & comme c'étoit après une furieuſe tourmente, il nomma cette Terre *Cabo de Conſolation*, & elle eſt connue aujourd'hui ſous le nom de *Cap St. Auguſtin.* Après être deſcendu à cette Terre, & l'avoir reconnue, il ſe rembarqua, & la côtoya vers le Nord ; s'éloignant & la perdant quelquefois de vue, il ſe trouva tout-à-coup au milieu d'une Mer dont l'eau étoit douce. Curieux de ſavoir d'où cela pouvoit provenir, il gouverna de ce côté-là, & arriva à l'embouchure du *Marannon*, dont les Iles lui parurent extrêmement agréables. Il fit-là quelque ſéjour traitant amicalement avec les *Indiens* du voiſinage, qui ſe montroient pacifiques & point ennemis des étrangers. Il continua à s'avancer dans le Fleuve pour le reconnoître, à-meſure que de nouvelles terres lui montroient le chemin qu'il devoit tenir pour en découvrir d'autres.

Cette découverte par mer fut ſuivie de celle que fit par terre en 1540 *Gonzale Pizarre*, qui fut chargé de cette entrepriſe par ſon frere le Marquis D. *Franciſco Pizarro*, en lui conférant le Gouvernement de *Quito.* Ce Général avoit conçu l'idée de cette découverte ſur le rapport que *Gonzale Dias de Pineda* avoit fait du Pays de la Canéle en 1536. *Gonzale Pizarre* arriva en ce Pays, & ſuivit le cours d'une Riviere, on ne ſait pas bien laquelle, ſi ce fut le *Napo* ou la *Coca.* Il eſt vraiſemblable que c'étoit la premiere. *Gonzale Pizarre* rencontra des difficultés & des travaux infinis ; & ſe voyant dans une diſette totale d'alimens, & que ſes gens réduits à manger des feuilles, des écorces d'arbres, des ſerpens de toute eſpéce, périſſoient tous les uns après les autres, il fit travailler à la fabrique d'un Brigantin pour paſſer à un endroit où cette Riviere ſe joignoit avec une autre, & où les *Indiens* l'avoient aſſuré qu'il trouveroit des vivres en abondance. Le Brigantin étant achevé, il en donna le commandement à ſon Lieutenant-Général D. *Fr. de Orellana*, perſonnage digne de toute ſa confiance, lui enjoignant de faire diligence pour le tirer de l'extrémité où il étoit. *Orellana* s'embarque & deſcend environ 80 lieues ſur la Riviere, juſques au confluent de l'autre ; mais n'ayant pas rencontré ce qu'il cherchoit, & ne voyant aucune eſpéce de fruits ſauvages, ſoit que les Arbres ne fuſſent pas propres à en produire, ſoit que les *Indiens* les euſſent épuiſés, il lui parut bien difficile de remonter la Riviere pour rejoindre *Pizarre*, ne croyant pas que le Brigantin pût ſurmonter la rapidité du courant. D'ailleurs il étoit fâché de s'en retourner ſans avoir exécuté ſa commiſſion, & de voir que tant de peines & de travaux alloient devenir inutiles. Tout cela bien conſidéré, ſans rien témoigner à ſes compagnons, il réſolut de s'abandonner au courant de l'eau & de deſcendre juſqu'à la Mer. Ce deſ-

ſein

ſein ne put être entiérement caché. Ses gens s'en douterent quand ils virent remettre les voiles. Quelques-uns s'oppoſerent au projet de leur Chef. Il ſe forma entre eux deux partis, qui furent ſur le point de s'égorger. Mais enfin *Orellana* trouva moyen d'appaiſer les mécontens par de belles promeſſes, & ils ceſſerent de lui être contraires. Tous réſolurent de ſuivre le Général par-tout où il les voudroit mener. *Orellana* voulut bien oublier leur mutinerie; il excepta ſeulement de ce pardon *Hernand Sanchez de Vargas*, qui avoit paru un des plus obſtinés mutins. Pour le punir on le mit à terre, & on l'abandonna à la faim & aux bêtes féroces.

Pizarre ne voyant point revenir ſon Lieutenant-Général, deſcendit par terre juſqu'au confluent des deux Rivieres où il penſoit le trouver; mais il n'y rencontra que le malheureux *Vargas*, de qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé. Alors *Pizarro* rebuté de tant de malheurs, dénué de vivres, la plupart de ſes gens morts de faim & de fatigue, le reſte ſi excédé de travail & exténué de faim, qu'à chaque pas il en mouroit quelqu'un, & le peu qui reſtoit reſſembloit plutôt à des ombres qu'à des corps; *Pizarre*, dis-je, réſolut de s'en retourner. Il exécuta cette réſolution avec des peines pires que tout ce qu'il avoit ſouffert juſques-là; mais enfin il arriva à *Quito* en 1542 avec un très-petit nombre de gens, ſans avoir fait autre choſe que de reconnoître ces Rivieres & le Pays aux environs: foible triomphe pour tant de travaux, tant de peines, & tant de morts.

Telle fut la premiere entrepriſe qui fut faite formellement pour découvrir le *Marannon*; & ſi *Gonzale Pizarre* n'eut pas tout le ſuccès qu'il deſiroit, il fut du-moins cauſe que le projet fut entiérement exécuté par un autre. C'eſt à ſa fermeté à ne pas céder aux difficultés & à tout tenter pour ſortir du cruel embarras où il étoit, qu'on doit attribuer le ſuccès qu'eut *Orellana* qui lui étoit ſubordonné; car celui-ci dans ſa navigation reconnut le fameux Fleuve des *Amazones* dans toute ſon étendue, cette infinité d'Iles qu'il forme dans la longueur de ſon cours, & une prodigieuſe diverſité de Nations qui habitoient ſur ſes bords. C'eſt ſur quoi je crois qu'il eſt à propos d'entrer dans quelque détail.

François d'*Orellana*, déterminé à deſcendre le Fleuve juſqu'au bout, ſuivit ſa route au commencement de 1541, & rencontrant diverſes Nations ſur les bords, il fit amitié avec pluſieurs, & les diſpoſa à reconnoître le Roi d'*Eſpagne* pour leur Souverain, après quoi il fit la cérémonie de prendre poſſeſſion du Pays, du conſentement des *Caciques*. Il ne trouva pas la même docilité chez quelques autres, il lui falut combattre contre une infinité de Canots, chargés d'*Indiens*, qui venoient lui barrer le paſ-

ſage du Fleuve, pendant que ceux qui paroiſſoient en armes ſur les rives empêchoient ſes gens d'aborder. Parmi les Nations il y en avoit une ſi belliqueuſe, que les femmes mêmes avoient pris les armes & combattoient pêle-mêle parmi les hommes, ſe ſervant de l'arc & des fléches avec une adreſe infinie, & attaquant avec une audace extrême; c'eſt ce qui engagea *Orellana* à nommer ce Fleuve *Riviere des Amazones*. Par tout ce qu'il lit lui-même dans ſa rélation, on peut juger à vue de pays qu'il rencontra ces femmes guerrieres un peu au-delà de l'endroit où le *Negro* ſe jette dans le *Marannon*. *Orellana* continua ſon voyage; le 26 *Août* de la même année il rencontra une prodigieuſe quantité d'Iles au-travers desquelles il entra dans la Mer. Il ſe rendit à l'Ile de *Cubagua*, ou ſelon d'autres à celle de la *Trinité*, dans le deſſein de paſſer en *Eſpagne* pour y ſolliciter le titre de Gouverneur de ces Pays. Selon ſon calcul il avoit navigué l'eſpace de 1800 lieues ſur le Fleuve.

Cette entrepriſe fut ſuivie d'une autre en 1559 ou 1560, faite par les ordres de D. *André Hurtado de Mendoza* Marquis *de Cannete*, & confiée à *Pedro de Orſua*, qui fut revêtu des titres pompeux de Gouverneur & de Conquérant des Pays le long du *Marannon*; mais à peine y eut-il mis le pied qu'il fut tué en trahiſon avec la plupart de ſes gens par les Naturels du Pays, ſans qu'il pût s'en prendre qu'à ſon imprudence. On perdit par-là tous les fraix de cet armement.

En 1602 le *P. Raphaël Ferrer* de la Compagnie de *Jéſus*, ayant entrepris la Miſſion des *Cophanes*, deſcendit le *Marannon*, & reconnut le Pays juſques au confluent des deux Rivieres où *Orellana* avoit abandonné le malheureux *Sanchez de Vargas*. Ce Religieux retourna à *Quito*, où il fit rapport de tout ce qu'il avoit vu, & des Nations différentes qu'il avoit découvertes.

En 1616 vingt Soldats *Eſpagnols* de la Ville de *Santiago* des montagnes dans la Province d'*Yaguarſongo*, pourſuivant quelques *Indiens* qui avoient commis un meurtre dans cette Ville & s'étoient ſauvés à travers champ, s'enbarquerent ſur le *Marannon* dans des Canots, & ſe laiſſant aller au courant, arriverent à la Nation des *Maynas*, qui les reçut comme amis, & parurent diſpoſés à ſe ſoumettre aux Rois d'*Eſpagne* & à demander des Miſionaires. De retour à *Santiago* ces Soldats firent leur rapport de tout cela, ſur quoi il en fut donné avis au Viceroi du *Pérou*, *Don François Borgia* Prince d'*Eſquilache*; & en 1618 *D. Diego Baca de Vega* fut fait Gouverneur du Pays de *Maynas* & du *Marannon*. Ce nouveau Gouverneur étoit habitué à *Loja*, & il fut le premier qui obtint cet emploi dans les formes; car

car quoique *Gonzale Pizarre*, *Francisco de Orellana*, *Pedro de Orsua* en eussent reçu le titre, ils ne prirent jamais possession de la chose même, n'ayant pu réussir à faire des conquetes solides sur ce Fleuve, ce qui étoit essentiel pour réaliser ce titre.

En 1635 & 1636 deux Religieux *Franciscains* partis de *Quito* en compagnie d'autres Religieux de leur Ordre, & dans la résolution d'aller prêcher l'Evangile aux *Indiens* du *Marannon*, prirent la route de ce Fleuve; mais la plupart de ces Peres ne purent résister aux fatigues, & rebutés du peu de succès de leur zéle, après avoir quelque tems erré dans ces Bois, ces Montagnes & ces Déserts, reprirent la route de *Quito*, desorte qu'il ne resta dans ces Contrées que les deux dont nous parlons ici, l'un nommé *Fr. Dominique de Brieda*, & l'autre *Fr. André de Tolède*, tous les deux *Laïcs*. Ces deux Freres plus zélés, plus courageux, & peut-être aussi plus curieux, entreprirent d'entrer plus avant dans ces vastes Pays, accompagnés de six Soldats d'une Compagnie qui avoient été envoyés sous les ordres du Capitaine *Juan de Palacios*, pour soutenir les Missionaires. Le Capitaine étoit resté avec ces six Soldats, le reste de sa troupe étoit retourné à *Quito* avec les Missionaires. Ce brave homme fut tué quelques jours après dans un combat contre les *Indiens*.

Les six Soldats & les deux Freres laïcs, pleins d'une généreuse résolution, & bravant les périls qu'ils rencontroient dans des endroits habités par une Nation barbare, lieux inconnus & environnés de précipices, se mirent dans une espèce de Pirogue, & s'abandonnerent au courant du Fleuve, & après bien des peines & des soufrances ils vinrent à bout de leur entreprise, & arriverent à la Ville de *Para*, alors dépendante de la Capitainie du *Marannon*, ou unie à cette Capitainie dont le Gouverneur faisoit sa résidence à *St. Louis*. Nos Avanturiers s'y rendirent, & lui firent un fidéle rapport de tout ce qu'ils avoient découvert & observé dans leur voyage.

Dans ce tems-là le *Portugal* n'avoit qu'un même Roi avec l'*Espagne*, & ces deux Couronnes ceignoient la tête du même Monarque. La Capitainie du *Marannon* étoit gouvernée alors par *Jacome Reymond de Noronna*, qui ne négligeoit rien pour la découverte de ces Pays, persuadé qu'il y alloit du véritable service de son Maître. Dans cette idée il équipa une Flottille de Canots, dont il confia le commandement au Capitaine *Pedro Texeyra*, afin que remontant le Fleuve il examinât toutes choses avec plus d'attention. Cette Flottille partit des environs de *Para* le 28 d'Octobre 1637, & les deux Religieux avec les six Soldats s'y étant embarques, on navigua avec les peines qu'on peut se figurer, ayant continuellement

le courant du Fleuve à ſurmonter. Après des fatigues infinies, ils arriverent au Port de *Payamino* le 24 de Juin de l'année ſuivante 1638. Ce lieu étoit de la Juriſdiction du Gouvernemeut de *Quixos*. De-là *Texeyra* ſe rendit avec les deux Religieux & les ſix Soldats à *Quito*, où il fit ſon rapport à l'Audience, qui donna avis de tout au Viceroi du *Pérou*, (c'étoit alors *D. Jérôme Fernandez de Cabrera* Comte de *Chinchon*), qui donna de nouveaux ordres pour le ſuccès de l'entrepriſe.

Les ordres du Comte de *Chinchon* portoient que la Flottille *Portugaiſe* retourneroit à *Para*, & prendroit à bord des perſonnes d'une capacité reconnue, zélées pour le ſervice du Roi, leſquelles examinaſſent à loiſir tout ce qui concernoit le *Marannon* & les Pays qu'il arroſe, & qu'enſuite ils paſſaſſent en *Eſpagne* pour informer directement Sa Majeſté par ſon Conſeil Royal des *Indes* de tout ce qu'ils auroient obſervé touchant ces Contrées, afin qu'on pût prendre des meſures en conſéquence pour réduire ces Nations. On choiſit avec un applaudiſſement général les P. P. *Chriſtoval de Acunna* & *André d'Artieda* Jéſuites, leſquels partirent de *Quito* le 16 de *Février* de 1639, & vinrent s'embarquer ſur l'Armadille, entrerent dans le *Marannon*, & arriverent au *Grand-Para* le 12 *Décembre* de la même année, d'où ils continuerent leur voyage en *Eſpagne*, où ils firent une rélation digne de la confiance qu'on avoit eue en eux.

A la fin du ſiécle paſſé on répéta le reconnoiſſement de ce grand Fleuve: mais il étoit déjà ſi connu, que la plus grande partie de ſes terres étoient défrichées par l'établiſſement des Miſſions des P. P. Jéſuites. Le Gouvernement de *Maynas* s'étend actuellement ſur pluſieurs Nations, qui ayant reçu la Religion *Catholique*, graces à la ferveur du zéle de ces *Peres*, ont rendu obéiſſance aux Rois d'*Eſpagne*; & les bords du Fleuve habités autrefois par des *Indiens* plus féroces que les Bêtes, ſont aujourd'hui parſemés de Villages, bien ſitués, bien réglés, & peuplés d'hommes raiſonnables. Un de ceux qui a le plus contribué à ce changement, ç'a été le P. *Samuel Fritz*, qui commença à prêcher à ces Peuples en 1686, avec tant de ſuccès qu'en peu de tems il convertit pluſieurs Nations; mais tant de travaux & de fatigues lui cauſerent une maladie, qui l'obligea de ſe faire transporter à *Para* plutôt qu'à *Quito*, où le voyage eût été plus difficile. Il partit le dernier jour de *Janvier* 1689, & arriva à *Para* le 11 *Septembre* de la même année. Il fut obligé de s'y arrêter, non ſeulement jusqu'à l'entier rétabliſſement de ſa ſanté, mais encore jusqu'à ce qu'il eût fini certaines affaires qui étoient ſurvenues, & ſur leſquelles il falloit attendre la réponſe de la Cour de *Lisbonne*.

Le

Le 8 de *Juillet* 1691 le Pere *Samuel Fritz* partit de *Para* pour retourner dans ſes Miſſions, qui s'étendoient déjà alors depuis l'embouchure du *Napo* juſqu'au-delà de celui de *Négro*, & comprenoient les *Indiens Omaguas*, *Yurimaguas*, *Ayſuares*, & autres Nations voiſines les plus nombreuſes de tout le *Marannon*. Le 13 *Octobre* de la même année il arriva au Village nommé *Notre Dame des Néges*, Chef-lieu de la Nation *Yurimagua*; & ayant parcouru tous les autres au nombre de 41, fort grands & bien peuplés, qui étoient ſous ſa direction, il paſſa pour d'autres affaires au Village de la *Lagune*, qui eſt le Chef-lieu & comme la Capitale de toutes les Miſſions du *Marannon*, où réſidoit le Supérieur-Général. De-là il ſe rendit à *Lima*, pour informer de l'état de ce Pays le Comte *de la Moncloa*, qui étoit alors Viceroi du *Pérou*. Il fit ce voyage par la Riviere de *Guallaga*, d'où il entra dans le *Paranapura*, delà il paſſa à *Moyabamba*, à *Chachapoyas*, *Caxamarca*, *Truxillo* & *Lima*.

Le P. *Fritz* ayant fini ſes affaires à *Lima*, retourna dans ſes Miſſions au mois d'Août 1693, & prit ſa route par la Ville de *Jaen de Bracamoros*, dans la vue de mieux s'inſtruire du cours & des ſituations des Rivieres qui viennent du Sud pour ſe joindre au *Marannon*. Les lumieres qu'il acquit par-là & celles qu'il avoit déjà, le mirent en état de donner au Public une Carte de ce fameux Fleuve, laquelle fut gravée à *Quito* en 1707. Elle étoit moins exacte qu'on ne l'auroit ſouhaité, à-cauſe que ce Pere n'avoit pas les inſtrumens néceſſaires pour obſerver les latitudes & les longitudes des principaux Lieux, connoître la direction des Rivieres, & déterminer les diſtances que leurs eaux parcourent: malgré cela cette Carte ne laiſſa pas d'être fort eſtimée, parce qu'il n'en avoit encore point paru d'autre, où l'origine & le cours des Rivieres qui ſe jettent dans le *Marannon*, & le cours de celui-ci juſques à la Mer, fuſſent marqués.

§. III. *Où il eſt traité des Conquêtes faites ſur le* Marannon, *des Miſſions qui y ſont établies, des Nations qui habitent ſur les bords de ce Fleuve, avec d'autres particularités dignes de l'attention du Lecteur.*

La découverte de ce fameux Fleuve, l'examen des Pays qu'il arroſe, & des Nations qui habitent ſur ſes bords, furent ſuivis de la conquête de ces mêmes Pays & des Iles formées par les eaux du Fleuve. Nous avons vu le mauvais ſuccès de l'expédition de *Gonzale Pizarre*, & de celle d'*Orellana*. *Orſua* fut encore plus malheureux, il y périt & pluſieurs de ſes compagnons: il eſt tems de parler un peu plus au long de l'heureuſe entrepriſe de D. *Diego Baca de Vega*, dont nous avons déjà dit un mot en paſſant.

Baca de Vega ayant été revêtu du Gouvernement de *Maynas* & du *Ma-*

rannon, déjà assuré de l'affection des *Indiens Maynas*, laquelle il avoit cultivée depuis que les Soldats de *Santiago* en eurent jetté les fondemens, entra dans leurs terres, accompagné de quelque monde, & fonda la Ville de *San Francisco de Borja* en 1634, qu'il érigea en Capitale de tout ce Gouvernement; titre qu'elle méritoit, tant parce que c'étoit le premier établissement des *Espagnols* dans ce Pays, que parce que les *Indiens* qui l'habitoient s'étoient distingués par leur amitié envers eux depuis leur arrivée dans le Païs. Le nouveau Gouverneur, naturellement judicieux & pénétrant, remarqua bientôt que l'humeur de ces Nations n'avoit besoin pour être gouvernée que de la prudence & de la douceur accompagnées de fermeté pour rendre l'autorité respectable, mais qu'il ne faloit user ni de sévérité ni de rudesse. C'est ce qu'il eut soin de faire entendre à l'Audience de *Quito* & aux *Jésuites*. Ces derniers envoyerent les P. P. *Gaspar de Cuxia* & *Lucas de Cuebas*, qui entrerent dans le Pays de *Maynas* en 1637. Leurs prédications furent si efficaces, qu'ils demanderent des Compagnons pour les soulager dans leurs travaux; & ce fut ainsi que peu à peu le nombre des Missionaires s'accrut, à mesure que le nombre des *Néophytes* augmenta, & cette Conversion étoit toujours suivie de l'obéissance aux Rois d'*Espagne*.

Mais les plus grands progrès de la Religion & de l'obéissance au Roi d'*Espagne*, sont dus au P. *Samuel Fritz* en 1688. Il se rendit directement chez les *Omaguas*. Ce Peuple avoit été informé par les *Cocamas* de la bonté avec laquelle les Missionnaires *Jésuites* leur enseignoient des Loix justes & équitables & une Police inconnue jusqu'alors parmi eux, au moyen de quoi leur Nation devenoit meilleure, ainsi que les autres qui écoutoient leurs préceptes. Animée par ce récit, cette Nation avoit envoyé des Députés au Village de la *Laguna* appartenant aux *Cocamas*, pour demander des Missionnaires au Pere *Laurent Lucero*, alors Supérieur des Missions; ce que ce Pere ne put leur accorder pour lors, tous les Missionnaires étant occupés ailleurs; mais il leur promit qu'aussi-tôt qu'il en arriveroit de *Quito*, il leur en enverroit un pour les civiliser & les policer.

Les *Omaguas* ne donnerent pas le tems au P. *Lucero* d'oublier sa promesse; car ayant appris qu'il étoit arrivé à *Laguna* de nouveau Missionnaires de *Quito*, & entre autres le P. *Samuel Fritz*, ils le solliciterent de tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & peu contens de cela, ils vinrent au Village de *Laguna* au nombre de plus de trente Canots, pour recevoir le P. *Samuel Fritz*, & l'emmener dans leur Pays, lui témoignant une si grande vénération qu'ils le portoient sur leurs épaules, & que c'étoit même

me

me un privilége réſervé aux *Caciques* de le porter ainſi. Les ſuccès des prédications du Pere répondirent à l'eſtime qu'on lui témoignoit, deſorte que dans peu toute cette Nation fut convertie & devint *Chrétienne*; & qu'ayant ouvert les yeux de l'entendement & reconnu le vrai Dieu, elle ne lui rendit plus qu'un culte légitime, ſecoua la férocité & l'ignorance où elle vivoit, & embraſſa des Loix juſtes, ſeules propres à faire le bonheur des hommes. Pluſieurs autres Nations voiſines ſuivirent l'exemple de celle-là, entre autres les *Yurimaguas*, les *Ayſuares*, les *Banames*, qui venoient de leur propre mouvement prier le P. *Samuel Fritz* de leur venir enſeigner auſſi à bien vivre, ſelon la bonne méthode qu'il avoit enſeignée aux *Omaguas*. C'eſt ainſi que ces Nations ſe ſoumirent à la Souveraineté de nos Rois, & que nous conquîmes tous les Pays depuis le *Napo* juſqu'au-deſſous du *Négro*, ſans qu'il fût néceſſaire d'employer la force des armes dans toute cette étendue qui compoſe le Gouvernement de *Maynas*. Le nombre des Nations qui ſe ſoumirent ſe trouvoit ſi grand ſur la fin du ſiécle paſſé, que le P. *Samuel Fritz* pouvoit à peine dans l'eſpace d'une année faire la viſite de chaque Village de celles qui étoient ſous ſa direction, ſans compter les autres Nations dirigées par d'autres Miſſionnaires, telles que les *Maynas*, les *Xebares*, les *Cocames*, les *Panes*, les *Chamicures*, les *Agurans*, les *Muniches*, les *Otanabes*, les *Roamaynas*, les *Gaes*, & autres dont nous omettons les noms, comme étant moins conſidérables.

Nous avons dit que la Ville de *San Franciſco de Borja* eſt la Capitale du Gouvernement de *Maynas*, à quoi il faut ajoûter que cette Ville eſt ſituée par les 4 deg. 28 min. de Latitude Auſtrale à l'Orient du *Méridien* de *Quito* 1 deg. 54 min. Elle ne differe point dans la grandeur, ni dans la ſtructure de ce que nous avons dit des Villes du Gouvernement de *Jaen*; & le peuple qui l'habite, quoique compoſé de *Métifs* & d'*Indiens*, & quoique la Ville ſoit la réſidence du Gouverneur de *Maynas* & du *Marannon*, eſt moins nombreux encore que celui de *Jaen de Bracamoros*. Le principal Village des Miſſions, celui où doit toujours réſider le Supérieur, c'eſt *Santiago* de la *Laguna*, comme il a déjà été dit. Ce Village ou Bourg eſt ſitué ſur le bord oriental de la Riviere de *Guallaga*; les autres Villages que contiennent ces Miſſions, & qui dépendent du Gouvernement de *Maynas* pour le Temporel, & de l'*Evêché* de *Quito* pour le Spirituel, ſont:

Sur le *Napo*.

I. *Saint Barthelemi de Necoya.*
II. *San Pedro d'Aguarico.*
III. *San Staniſlas d'Aguarico.*
IV. *St. Louis de Gonzague.*
V. *Santa Cruz.*
VI. *Le Nom de Jéſus.*

VII.

VII. *St. Paul de Guajoya.*
VIII. *Le Nom de Ste. Marie.*
IX. *St. Xavier d'Jaoguates.*
X. *St. Jean Batiſte de los Encabellados.*
XI. *La Reine des Anges.*
XII. *St. Xavier d'Urarines.*

Sur le *Marannon*, ou Riviere des *Amazones*.

I. La Ville de *St. François de Borgia.*
II. . . . . .
III. *St. Ignace de Maynas.*
IV. *St. André de l'Alto.*
V. *St. Thomas* Apôtre d'*Andoas.*
VI. *Simigaes.*
VII. *St. Joſeph de Pinches.*
VIII. *La* Conception de *Caguapanes.*
IX. La Préſentation de *Chayabitas.*
X. La Conception de *Xebaros.*
XI. L'Incarnation de *Panapuras.*
XII. *St. Antoine de la Laguna.*
XIII. *St. Xavier de Chamicuro.*
XIV. *St. Antoine* Abbé des *d'Aguanos.*
XV. *Notre Dame des Néges Yurimaguas.*
XVI. *St. Antoine de Padoue.*
XVII. *St. Joachim* de la grande *Omagua.*
XVIII. *St. Paul* Apôtre de *Naptanos.*
XIX. *St. Philippe de Amaonas.*
XX. *St. Simon de Nahuapo.*
XXI. *St. François Regis d'Yameos.*
XXII. *St. Ignace de Pevas y Caumares.*
XXIII. *Notre Dame des Néges.*
XXIV. *St. François Regis du Baradero.*

Outre ces Villages qui ſubſiſtent depuis long-tems, il y en a pluſieurs autres qui commencent à ſe peupler d'*Indiens* de Nations différentes de celles que nous venons de nommer. Il y en a auſſi d'autres en grand nombre ſur le bord des Rivieres qui ſe jettent dans le *Marannon*, ou un peu loin des bords de ce Fleuve. Quelques-unes de ces Nations vivent en amitié avec les Miſſionnaires *Eſpagnols* & les habitans des Bourgades des *Indiens* convertis, avec leſquels ils trafiquent, de-même qu'avec les *Eſpagnols* & les *Métifs* établis à *Borja* & à la *Laguna.*

Les Coutumes de toutes ces Nations, quoiqu'aſſez ſemblables les unes aux autres, ne le ſont pas au point qu'il n'y ait quelque différence, mais ſurtout dans leurs langages, chacune ayant le ſien à part, quoique pluſieurs de ces langages ſe reſſemblent aſſez, & que quelques-uns ne ſoient pas auſſi différens entr'eux que le ſont d'autres dialectes de la langue générale du *Pérou.* La langue des *Indiens Yameos* eſt la plus difficile de toutes à entendre & à prononcer. Celle des *Omaguas* au-contraire eſt la plus aiſée, & la plus douce. A l'égard des diſpoſitions & du génie de ces Nations, on a remarqué une diverſité proportionnée à celle du langage. Ainſi les *Omaguas* même avant de ſe ſoumettre témoignoient avoir de la pénétration & du jugement, & les *Yarimaguas* paroiſſoient encore plus ſpi-

ſpirituels. Ceux-là vivoient avec quelque eſpéce de police, habitoient enſemble dans des *Bourgades*, & obéiſſoient à des Chefs qu'ils nommoient *Curacas*. Ils n'étoient pas plongés dans les ténébres d'une ſi affreuſe barbarie; leurs mœurs n'étoient ni déréglees, ni licentieuſes, comme il eſt ordinaire chez les *Indiens*. Les *Yurimaguas* faiſoient un Corps de nation formant une eſpéce de République, fondée ſur les principes du Gouvernement, & obſervant des Loix Politiques. On prétend néanmoins qu'en fait de Police les *Omaguas* l'emportoient ſur ces derniers: car outre qu'ils vivoient unis & en ſociété, ils obſervoient plus de décence, & couvroient leur nudité avec plus de ſoin que les autres *Indiens*, qui ſembloient avoir entiérement étoufé tout ſentiment de modeſtie. Ces foibles diſpoſitions où ſe trouvoient ces deux Nations, pour ſe rapprocher des coutumes civiles & d'une vie raiſonnable, furent ce qui contribua le plus à les déterminer à admettre les Loix Divines & Humaines que leur prêchoient les Jéſuites: car par leurs lumieres naturelles il leur fut aiſé de juger de la vérité des choſes qu'on leur propoſoit, de l'avantage qui leur en reviendroit, & de reconnoître pour mal ce qu'ils pratiquoient dans une genre de vie peu différent de celui des Bêtes.

Parmi les coutumes ſingulieres que chacune de ces Nations a, celle des *Omaguas* frappe le plus: ce Peuple croit que c'eſt une grande beauté d'avoir la tête en talus, & en conſéquence de cette belle idée, les Meres ne manquent pas d'applatir le front aux Enfans, & l'occiput, de maniere qu'ils en deviennent monſtrueux: car leur front s'éléve à-meſure qu'il s'applatit, & continuant ainſi depuis le commencement du nez jusqu'au toupet, cet eſpace eſt beaucoup plus grand que du commencement du nez en bas juſqu'au bout du menton; il en eſt de-même à l'égard de la partie poſtérieure de la tête. Les côtés en ſont fort étroits, par un effet de la preſſion, qui faiſant allonger la tête la retrecit, deſorte qu'elle perd dans la circonférence ce qu'elle gagne dans la longueur. Cette mode eſt ancienne parmi eux; ils n'ont pu ſe réſoudre à la changer, & l'obſervent encore avec tant de prévention, qu'ils ſe moquent des autres Nations qui ne la pratiquent pas, les appellant par dériſion *Têtes de Citrouille* *. Pour applatir leurs têtes, ils mettent le front des Enfans, dès leur naiſſance, entre deux planchettes en forme de preſſoir, & de tems en tems ils preſſent

* Peut-être veulent-ils déſigner par-là des têtes legeres & éventées, c'eſt du-moins le double ſens du mot *Eſpagnol Cabezas de Calabazo*. R. d. T.

ſent un peu davantage; deſorte qu'ils viennent à bout de leur donner la forme qu'ils deſirent.

Il y a une autre Nation parmi ces *Indiens* qui pouſſe la bizarrerie juſqu'à ſe remplir les lévres, tant inférieure que ſupérieure, les côtés du nez, les mâchoires & le menton de trous, dans lesquels ils fourrent des plumes d'Oiſeaux, & de petites fléches de huit à dix pouces de long, qui les font reſſembler à des Diables, ou du-moins à des Porcs-épics. D'autres ſe diſtinguent par leurs grandes oreilles, qu'ils font croître de telle ſorte que le lobe inférieur touche presque aux épaules; ce Peuple eſt appellé à cauſe de cela les *Grandes-Oreilles*. Pour allonger leurs oreilles, ils y font un petit trou & y attachent un petit poids, qu'ils augmentent tous les jours, & peu à peu l'oreille ſe tire & reſte allongée au point que nous l'avons dit. Quelques-uns ſe peignent le corps en partie, les autres entiérement. Enfin ils ont diverſes modes & coutumes aſſez différentes les unes des autres, mais tout-à-fait étranges par rapport aux nôtres.

Après avoir donné la deſcription de ce grand Fleuve, des Villages, & des Nations qui ſont aux environs, il me ſemble que je ne dois pas ômettre quelques eſpéces extraordinaires de Poiſſon qu'on trouve dans ſes eaux, ni les Oiſeaux & autres animaux qui vivent ſur ſes bords. Parmi es Poiſſons, il y a deux amphibies, qui ſont les *Caymans* & les Tortues, dont les bords & les Iles abondent; les Tortues y ont ſi bon goût qu'on les préfére à celles de la Mer. Le *Pexa Buey*, ou Veau-marin, eſt un Poiſſon qui a quelque reſſemblance avec le Veau ordinaire, & c'eſt le plus gros qu'on puiſſe trouver dans aucun Fleuve, puiſqu'il a communément trois à quatre aunes de long. Sa chair eſt fort bonne, & a, ſelon l'avis de ceux qui en ont mangé, le goût approchant de la chair de Bœuf. Il ſe nourrit de l'herbe qui croît ſur les bords du Fleuve, ſans ſortir de l'eau, la ſtructure de ſon corps ne le lui permettant pas. La femelle a des mammelles pour nourrir ſes petits; & quoique quelques Voyageurs ayent étendu encore plus loin la reſſemblance avec l'eſpéce qui vit ſur terre, il eſt certain que ce Poiſſon n'a ni cornes ni pieds, mais ſeulement deux nageoires qui lui ſervent pour nâger & pour ſe tenir au bord de l'eau quand il veut paître.

Les *Indiens* ne connoiſſent d'autre maniere de pêcher que par le moyen des herbes qui ennivrent le Poiſſon, de la maniere que le pratiquent les *Indiens* de *Guayaquil*. Ils ſe ſervent auſſi de fléches empoiſonnées: & l'activité du poiſon eſt telle, qu'il ſuffit que la fléche pique & tire un peu de ſang, pour que l'Animal meure ſur le champ. Ils en uſent de-même à la chaſ-

chaſſe, & ſont ſi adroits qu'il eſt rare qu'ils manquent leur coup. Ce poiſon n'eſt autre choſe que le jus d'une *Liène* ou *Béjuque* de quatre doigts de large, pllatte des deux côtés, de couleur brunâtre, qui croît dans les lieux humides & marécageux. Ils la coupent en piéces qu'ils écachent un peu, & la font enſuite bouillir. Après qu'ils ont retiré le vaſe du feu, la liqueur ſe fige, & forme une eſpéce de gelée dont ils frottent la pointe de leurs fléches; & ſi après quelques jours elle ſe trouve séche, ils ne font que l'humecter avec de la ſalive. Ce poiſon eſt ſi froid, qu'en touchant le ſang il le fait tout retirer vers le cœur, dont les vaiſſeaux ne pouvant le contenir crévent néceſſairement: mais ce qui doit le plus étonner, c'eſt que la chair de l'Animal mort de ce poiſon, ni le ſang même coagulé par ſa qualité exceſſivement froide, ne fait aucun mal à ceux qui en mangent. L'antidote le plus efficace contre ce poiſon, c'eſt le ſucre, quand on en avale immédiatement après la bleſſure. Mais ce reméde n'eſt pourtant pas ſi aſſuré, qu'il n'ait manqué en diverſes occaſions, après avoir réuſſi en beaucoup d'autres, tant il eſt dangereux d'étre atteint d'un venin ſi deſtructeur.

Les bords & les campagnes de ce fameux Fleuve & de celles des Rivieres qui mélent leurs eaux aux ſiennes, ſont remplis d'une infinité d'Arbres de diverſes couleurs, forts, grands & beaux, les uns tirant ſur le blanc, les autres ſur le brun; quelques-uns rouges, quelques autres jaſpés. Il y en a d'où découlent des réſines d'une odeur agréable, ou des gommes médécinales & rares, & d'autres qui portent des fruits exquis. Sans aucun ſoin ni culture de la part des hommes, & par la ſeule diſpoſition du terroir, les Champs produiſent le *Cacao Silveſtre*, & il n'y eſt ni moins abondant, ni moins bon que dans les Juriſdictions de *Jaen* & de *Quixos*. On y recueille auſſi beaucoup de Salſepareille, de Vanille, & d'une certaine Ecorce appellée *Clavo*, parce que, quoiqu'elle ait la même figure que la Canéle, ſi ce n'eſt que la couleur en eſt un peu plus foncée, elle a le même goût & la même odeur que le Clou de gérofle des *Indes Orientales*.

Quant aux Quadrupédes, Oiſeaux, Reptiles & Inſectes, ces Montagnes ont à-peu-près les mêmes que ceux dont il a été parlé à l'égard des Pays chauds; & ceux qui ſe trouvent dans les Campagnes de *Jaen* & de *Quixos*, y ſont auſſi communs. Mais avant de terminer mes remarques ſur le *Marannon*, il faut que je parle d'un Reptile le plus extraordinaire dont on ait jamais ouï parler en aucun autre Pays, ſi ce n'eſt dans les Provinces de la *Nouvelle Eſpagne*, où il s'en trouve auſſi. C'eſt par la deſcription de cet Animal que je finirai ce que j'avois à dire ſur le *Marannon*.

Dans les Pays que le Fleuve des *Amazones* arroſe, on trouve un Serpent auſſi affreux par ſa groſſeur & ſa longueur, que par les propriétés que quelques-uns lui attribuent. Pluſieurs, pour donner une idée de la grandeur de cette Couleuvre, diſent qu'elle a le goſier & la gueule ſi large qu'elle avale un animal entier, & qu'elle fait de-même d'un homme. Mais ce qu'on en conte de plus fort, c'eſt qu'elle a dans ſon haleine une vertu ſi attractive, que ſans ſe mouvoir elle attire à ſoi quelque animal que ce ſoit qui ſe trouve dans un lieu où ſon haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à croire. Ce monſtrueux Reptile s'appelle en angue du Pays *Yacu-Mama*, *Mere de l'eau*, parce que comme il aime les lieux marécageux & humides on peut le regarder en quelque ſorte comme amphibie. Tout ce que je puis dire ſur ce ſujet, après m'en être informé avec toute l'exactitude, c'eſt qu'il eſt d'une grandeur extraordinaire. Quelques perſonnes graves & dignes de toute créance, qui ont vu cet animal dans la *Nouvelle Eſpagne*, m'en ont parlé ſur le même ton, & tout ce qu'ils m'ont dit de la groſſeur prodigieuſe de ce Serpent s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du *Marannon*, mais differe à l'égard de la vertu attractive.

En ſuppoſant, comme je crois qu'on peut le faire ſans témérité, que l'on peut ſuſpendre ſon jugement, & ne pas ajoûter foi à toutes les particularités que le Vulgaire raconte de cet Animal; particularités d'autant plus ſuſpectes, qu'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la ſurpriſe qui adoptent aſſez communément les plus grandes abſurdités ſans examiner le degré de certitude des choſes, il me ſera permis d'examiner ici la cauſe en changeant ſeulement un peu les accidens, afin que par-là on puiſſe parvenir à la connoiſſance des propriétés dont il eſt difficile de s'aſſurer quand elles ne ſont pas appuyées de certaines expériences. Je ne prétends pourtant pas que mon opinion décide, & je laiſſe à la prudente pénétration de chacun de ſe ranger au ſentiment qui lui paroîtra le plus ſûr. J'ajoûte que je ne parle ici que par ouï-dire & ſur le témoignage de témoins oculaires, ſans qu'il m'ait été poſſible de vérifier leur rapport par ma propre expérience.

Premiérement, dit-on, dans ſa longueur & dans ſa groſſeur cette Couleuvre reſſemble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, & qui ne tire plus aucune nourriture de ſes racines. Secondement, elle a tout autour de ſon corps une eſpéce de barbe ou de mouſſe pareille à celle qu'on voit autour des Arbres ſauvages: cette mouſſe eſt apparemment un effet de la pouſſiere ou de la boue qui s'attache à ſon corps, s'humecte par l'eau, & eſt ſéchée par le Soleil. De-là il ſe forme une croute ſur les écailles de

de ſa peau, laquelle croute d'abord mince va toujours en augmentant & s'épaiſſiſſant, & ne contribue pas peu à la pareſſe & au mouvement lent de cet Animal: car à-moins qu'il ne ſoit preſſé de la faim, il reſte ſans mouvement pendant pluſieurs jours dans le même endroit; & quand il veut changer de place, ſon mouvement eſt preſqu'imperceptible, & ſon corps fait dans la terre où il paſſe une traînée, comme feroit un mât ou un gros arbre que l'on traîneroit.

Troiſiémement, le ſoufle que ce Serpent pouſſe hors de ſoi, eſt ſi venimeux qu'il étourdit la perſonne ou l'animal qui paſſe par l'endroit par où il le dirige, & lui fait faire un mouvement qui le méne vers lui malgré ſoi, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez près pour qu'il le puiſſe dévorer. Voilà ce que le Vulgaire raconte, ajoûtant que le moyen d'éviter un ſi grand péril, c'eſt de couper ce ſoufle, c'eſt-à-dire, de l'arrêter par l'interpoſition d'un corps étranger, qui ſe mettant promptement entre deux, rompe le fil de cette haleine, & que celui qu'on veut ſauver puiſſe profiter de cet inſtant pour prendre une autre route, & ſortir de ce péril. Toutes ces choſes bien conſidérées paroiſſent fabuleuſes, & n'ont pas même l'apparence de la vérité, comme le même Mr. *de la Condamine* déjà cité le fait aſſez connoître dans ſa rélation. En effet les circonſtances dont on orne toute cette hiſtoire, la rendent peu vraiſemblable. Mais pour peu qu'on change ces circonſtances, il me ſemble qu'on ſera moins choqué de la choſe même; car ce qui paroiſſoit extrêmement fabuleux ſous un certain point de vue, devient naturel ſous un autre.

On ne peut pas nier abſolument que l'haleine de ce Serpent n'ait la vertu de cauſer une eſpéce d'ivreſſe à une certaine diſtance, puiſque nous voyons que l'urine du Renard fait le même effet: & que fort fréquemment les bâillemens des Baleines ſont ſi puans qu'on ne peut les ſupporter. Je ne vois donc pas de difficulté à convenir que l'haleine de ce Serpent a la propriété qu'on lui attribue, & qu'il ſupplée par-là à la lenteur de ſon corps, pour ſe procurer les alimens dont il a beſoin; car les Animaux frappés de cette odeur putride & envenimée, peuvent bien perdre la préſence d'eſprit & le ſang froid néceſſaire pour fuir, ou pour continuer leur chemin. Ils ſont tout étourdis, ils perdent les ſens, ils tombent, & la Couleuvre par ſon mouvement tardif s'approche, juſqu'à le ſaiſir & le dévorer. A l'égard de ce qu'on raconte du coupement de l'haleine, & que le chemin contre lequel le Serpent dirige ſon ſoufle, eſt le ſeul endroit dangereux, & où il peut nuire, ce ſont des hiſtoires auxquelles on ne ſauroit ajoûter foi, à-moins d'ignorer l'origine & le progrès des odeurs.

La plupart de ces circonſtances ont été inventées par ces Nations Barbares, & les autres les ont crues de bonne foi ; parce que perſonne pour ſatisfaire ſa curioſité, n'a voulu s'expoſer au danger de l'examen.

CHAPITRE VI.

Génie, Coutumes, & Qualités des Indiens *de la Province de* Quito.

CE qui va faire le ſujet de ce Chapitre eſt de nature, & les circonſtances en ſont telles, qu'en le liſant, on pourra bien ſe rappeller dans la mémoire ce qu'on trouve répandu dans les anciennes Hiſtoires, mais on s'appercevra en même tems du peu de reſſemblance. En effet il y a une ſi grande différence entre ce qu'elles rapportent & ce que je vais dire ici, que quand je jette moi-même les yeux ſur les tems paſſés, je ne ſai que penſer en voyant les choſes ſi changées. D'un côté je vois des débris de Monumens, des reſtes de ſuperbes Edifices, & autres Ouvrages magnifiques qui ont ſignalé la police, l'induſtrie, les Loix des *Indiens du Pérou*, & qui ne permettent pas à ma raiſon de douter de ce qu'en rapporte l'Hiſtoire : de l'autre je vois une Nation plongée dans les ténébres de l'ignorance, pleine de ruſticité, & peu éloignée d'une barbarie totale & ſemblable à celle des Sauvages qui vivent à peu près comme les Bêtes féroces, répandus çà & là dans les champs, & ſe tenant le plus ſouvent dans les Bois. A cet aſpect je ne puis preſqu'ajoûter foi à ce que j'ai lu. En effet comment concevoir qu'une Nation aſſez ſage pour faire des Loix équitables, pour établir un Gouvernement auſſi ſingulier que celui ſous lequel elle vivoit, ne donne aujourd'hui aucun ſigne de ce fond d'eſprit & de capacité qu'il a fallu avoir pour régler avec tant de ſuccès toute l'économie de la Société Civile, quoiqu'elle ſoit ſans-doute la même Nation, peu différente encore aujourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois quant à certaines qualités & coutumes. Je laiſſe donc à chacun la liberté de raiſonner ſur ce ſujet, & de trouver le nœud de cette énigme de la maniere qu'il jugera la plus probable : quant à moi, ſans m'arrêter davantage à ces réflexions, je vais parler de ce qu'on obſerve aujourd'hui du Génie, des Mœurs, & des Uſages des *Indiens*, ſelon les lumieres que m'ont fourni plus de dix années de ſéjour parmi eux. On trouvera qu'en quelques occaſions ils reſſemblent encore à leurs Ancêtres, & qu'en d'autres ils manquent des lumieres qu'on dit qu'ils ont eues ſur certaines Sciences

ces, & qu'ils n'ont plus la même ſageſſe dans leur conduite, ni les mêmes diſpoſitions qu'ils avoient pour le Gouvernement, ni la même exactitude dans l'obſervance des Loix.

C'eſt une entrepriſe bien difficile que celle que je forme de décrire les coutumes & les inclinations des *Indiens*, & de définir exactement les véritables qualités de leur génie & de leur humeur. Si on les enviſage comme des hommes, les bornes de leur eſprit ſemblent incompatibles avec l'excellence de l'Ame, & leur imbécillité eſt ſi viſible, qu'à-peine en certain cas on peut ſe faire d'eux un autre idée que celle qu'on a des Bêtes, encore n'ont-ils pas quelquefois la prérogative de l'inſtinct naturel. D'un autre côté il n'y a pas de gens qui ayent plus de compréhenſion, ni de malice plus réfléchie. Cette inégalité peut jetter dans le doute l'homme le plus habile: car s'il ne juge que par les premieres actions qu'il leur verra faire, peu s'en faudra qu'il ne les prenne pour des gens d'un eſprit vif; mais s'il fait attention à leur barbarie, à leur ruſticité, à l'extravagance de leurs opinions, & à leur maniere de vivre, il ne ſera point étonnant que les voyant s'écarter ſi fort du bon-ſens & de la raiſon il ne les croie que très-peu éloignés de l'eſpéce des *Brutes*.

L'humeur des *Indiens* eſt telle, que ſi leur indifférence pour les choſes de ce Monde ne s'étendoit pas juſqu'aux choſes Eternelles, on pourroit dire que le Siécle d'or des Anciens ne s'étoit jamais mieux trouvé que parmi eux. Rien n'altere la tranquillité de leur âme également inſenſible aux revers & aux proſpérités. Quoiqu'à demi-nuds ils ſont contens comme le Roi le plus ſomptueux dans ſes habillemens; & non ſeulement ils n'envient jamais les habits meilleurs que le hazard offre à leurs yeux, mais même ils n'ambitionnent pas d'allonger un peu celui qu'ils portent quelque court qu'il ſoit. Les richeſſes n'ont pas le moindre attrait pour eux; & l'autorité & les dignités où ils peuvent prétendre ſont ſi peu des objets d'ambition pour ces Peuples, qu'un *Indien* recevra avec la même indifférence l'emploi d'Alcalde & celui de Bourreau, ſi on lui ôte l'un pour lui donner l'autre; ainſi chez eux certains emplois ne rendent pas plus honorable, ni certains autres moins eſtimable. Dans leurs repas ils ne ſouhaitent jamais au-delà de ce qu'il leur faut pour ſe raſſaſier, & ils ſont tout auſſi contens de leurs mêts groſſiers & ruſtiques, que ſi on leur préſentoit les mêts les plus exquis; je crois pourtant que ſi on leur ſervoit également des uns & des autres, ils préféreroient peut-être ces derniers. Quoi qu'il en ſoit, ils témoignent ſi peu d'empreſſement pour la bonne che-

chere & les commodités de la vie, qu'il ſemble que plus une choſe eſt ſimple & chetive, plus elle eſt conforme à leur goût naturel.

Rien ne peut les émouvoir ni les changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir ſur eux, & ſouvent ils refuſent de rendre un petit ſervice quand ils voyent une groſſe récompenſe. La crainte ne fait aucun effet ſur eux, le reſpect n'en produit pas davantage: humeur d'autant plus ſinguliere qu'on ne peut la fléchir par aucun moyen, ni la tirer de cette indifférence par où ils ſemblent défier les plus ſages perſonnages, ni leur faire abandonner cette groſſiere ignorance qui met en défaut les perſonnes les plus prudentes, ni les corriger de leur négligence par laquelle ils rendent inutiles les efforts & les ſoins des perſonnes les plus vigilantes. Mais pour donner une plus juſte idée du génie de ces Peuples, nous rapporterons quelques traits particuliers de leur génie & de leurs coutumes, ſans ce ſecours il ſeroit impoſſible de rien comprendre à leur caractere.

Généralement les *Indiens* ſont fort lents, & mettent beaucoup de tems à faire quelque choſe; c'eſt ce qui paroît par les ouvrages qu'ils font: de-là vient le Proverbe qu'on applique aux choſes qui peu conſidérables de ſoi requierent beaucoup de tems & de patience, *Il n'y a qu'un Indien qui puiſſe faire un tel ouvrage.* Dans leurs Fabriques de tapis, de rideaux & de couvertures de lit, & autres ſemblables étoffes, toute leur induſtrie conſiſte à prendre chaque fil l'un après l'autre, à les compter chaque fois, & à y faire enſuite paſſer la trame, deſorte que pour fabriquer une piéce de quelqu'une de ces étoffes, ils employent juſques à deux ans ou même davantage. Il n'eſt pas douteux que leur peu d'adreſſe & d'invention ne contribue autant que leur lenteur naturelle à cette longueur; & il eſt certain que ſi on leur enſeignoit les inventions qui abrégent le travail, ils y feroient de grands progrès, ayant naturellement beaucoup de conception & de facilité à exécuter ce qu'on leur montre dans toute ſorte d'ouvrages de mains: c'eſt ce qui paroît viſiblement dans les ruines de divers Ouvrages anciens, qui ſe ſont conſervées juſques à préſent dans le *Pérou*, & dont nous parlerons ailleurs plus au long.

Au génie lent & grave des *Indiens* ſe joint la pareſſe, qui en eſt la compagne ordinaire. Cette pareſſe eſt chez eux ſi enracinée, que ni leur propre intérêt, ni celui de leurs Maîtres ne les touchent, ni ne peut les porter au travail. S'il faut qu'ils faſſent quelque choſe pour eux-mêmes, ils en laiſſent le ſoin à leurs femmes. Celles-ci filent, font les chemiſettes & les caleçons, unique vêtement des maris. Elles préparent le *Matelotage*, c'eſt le nom général qu'ils donnent à leur nourriture. On les voit mou-

moudre l'Orge pour la *Machca*, faire griller le Maïs pour la *Camcha*, & leur préparer la *Chicha*: pendant ce tems-là, à-moins que ſon Maître ne l'anime au travail, l'*Indien* eſt acroupi (c'eſt la poſture ordinaire de tous les *Indiens*) & regarde travailler ſa femme: en attendant il boit ou ſe tient près de ſon petit foyer, ſans ſe remuer, jusqu'à ce qu'il ſoit obligé de ſe lever pour chercher à manger ou pour accompagner ſes amis. La ſeule choſe qu'ils faſſent pour leur propre compte, c'eſt de labourer le terrain qui forme leur *Chacarite*; mais ce ſont encore les femmes & leurs enfans qui l'enſemencent, & qui font tout ce qu'il faut de plus pour la culture de cet eſpace de terre. Quand une fois ils ſont dans la poſture que j'ai dit, nul motif d'intérêt ou de lucre ne les fait remuer, deſorte que quand un Voyageur s'égare, ce qui arrive aſſez ſouvent, & qu'il s'achemine vers une cabane pour prier qu'on lui montre le chemin, l'*Indien* ſe cache dès qu'il l'entend à la porte, & envoye ſa femme répondre qu'il n'eſt pas au logie, aimant mieux reſter dans ſon oiſiveté, que de faire un quart de lieue pour gagner une réale, qui eſt ce qu'on leur donne ordinairement pour cette ſorte de ſervice. Si le Voyageur met pied à terre, & entre dans la cabane, il ne lui eſt pas aiſé de trouver l'*Indien*, parce que ces cabanes étant tout-à-fait obſcures, à un peu de lumiere près qui entre par un trou de porte, on n'y ſauroit diſtinguer les objets quand on vient du grand jour. Mais ſuppoſé qu'il vienne à bout de le découvrir, il n'en eſt pas plus avancé pour cela; car ni offres, ni promeſſes, ni prieres ne peuvent l'engager à le venir guider jusqu'à une petite diſtance. Il en eſt de-même à l'égard des autres occupations où l'on veut les employer.

Pour engager un *Indien* à faire l'ouvrage que ſon Maître lui preſcrit, & pour lequel il le paye, il ne ſuffit pas que le Maître lui diſe ce qu'il doit faire, mais il faut qu'il ait continuellement les yeux ſur lui. S'il tourne le dos pour un moment, l'*Indien* s'arrête & ceſſe de travailler juſqu'à ce qu'il entende revenir celui dont il craint les reprimandes. La ſeule choſe qu'ils ne refuſent jamais, & à quoi ils ſont toujours diſpoſés, c'eſt de ſe divertir: ils ne ſe font jamais tirer l'oreille pour aller aux fêtes où il y a des danſes, ni à aucune autre occaſion de ſe réjouir: mais il faut que la boiſſon ſoit de toutes ces parties; c'eſt-là le comble de leurs divertiſſemens; c'eſt par-là qu'ils commencent la journée & par-là qu'ils la finiſſent, ne ceſſant de trinquer qu'après qu'ils ont perdu le ſens.

Leur panchant à l'Ivrognerie eſt ſi grand, qu'il n'y a ni Dignité de *Cacique*, ni Emploi d'*Alcalde* qui tienne, tous accourant également aux fêtes ſolemnelles, & c'eſt à qui boira davantage, jusqu'à ce que la *Chicha*

ait fait perdre la raiſon au Magiſtrat comme au Manant. Mais ce qui paroîtra le plus ſingulier, c'eſt que les perſonnes du ſexe, ſoit femmes ou filles, de-même que les jeunes garçons, ſont entiérement exempts de ce défaut: car ſelon leurs mœurs, il n'eſt permis qu'à un Pere de famille de boire à outrance & de s'enivrer; parce qu'il n'y a que les Peres de famille qui ayent quelqu'un qui prenne ſoin d'eux quand ils ſont hors de ſens. La maniere dont ils célébrent leurs ſolemnités eſt ſinguliere, & mérite qu'on en faſſe mention.

Celui qui donne la fête, ou qui la fait célébrer, fait inviter chez lui toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, & tenir prête une quantité de *Chicha* proportionnée au nombre des Conviés, deſorte qu'il y en ait environ une cruche pour chacun, la cruche contenant au moins trente chopines. Dans la cour du logis, ſi c'eſt en une grande Bourgade, ou devant la cabane, ſi c'eſt à la campagne, ils mettent une table couverte d'un tapis de *Tucuyo* réſervé pour ces occaſions. Tout le repas ſe réduit à la *Camcha*, & à quelques herbes ſauvages qu'on a fait bouillir avec de l'eau dans un petit pot. Les Conviés s'aſſemblent; on leur donne à chacun deux ou trois feuilles de cette décoction, à quoi l'on joint dix à douze grains de *Camcha*, & voilà le repas fini. Auſſi-tôt les femmes accourent & donnent à boire à leurs maris dans des Gourdes ou *Totumos* ronds qu'ils appellent *Pilches*, ce qu'elles réiterent jusqu'à ce qu'ils ſoient gais. Alors quelqu'un de la compagnie touche du tambourin d'une main, & de l'autre joue du flageollet *, tandis que les autres forment leurs danſes, qui conſiſtent à ſe mouvoir tantôt d'un côté tantôt de l'autre ſans ordre ni cadence. Pendant ce tems-là quelques *Indiennes* chantent des chanſons dans leur propre Langue, & c'eſt par-là que l'on continue la réjouiſſance & la fete, le tout accompagné de grands coups de *Chicha*, qui ſe ſuivent de près. Le plus beau de l'affaire, c'eſt que ceux qui ne danſent pas, ſe tiennent à croupetons, en attendant que leur tour vienne. La table n'eſt-là que pour la parade, car il n'y a rien à manger deſſus, & les Convives n'y ſont point aſſis autour. Quand à force de boire ils ſe ſont tous enivrés à ne pouvoir plus ſe tenir ſur leurs jambes, ils ſe couchent là pêle-mêle hommes & femmes, ſans ſe ſoucier ſi l'un eſt auprès de la femme de l'autre, de ſa propre ſœur, ou de ſa propre fille, ou une autre d'une parenté plus éloignée; de maniere qu'ils oublient tout devoir dans ces occaſions qui durent

* Les Provençaux ſe ſervent auſſi de ces deux inſtrumens & en jouent à la fois avec beaucoup d'adreſſe, pendant que les autres danſent. R. d. T.

rent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés prennent le parti de s'y transporter en personne, de répandre la *Chicha*, & de les emmener eux-mêmes de peur qu'ils n'en aillent acheter d'autre.

Le lendemain de la fête est appellé *Concho*, c'est-à-dire, *le Jour* où l'on boit ce qui est resté de la veille au fond du pot. C'est par ces restes qu'ils recommencent, & dès qu'ils sont bus, chaque Convié court à sa maison chercher les cruches qu'on y tient toutes prêtes, ou ils en achettent à frais communs. Ainsi il reste un nouveau *Concho* pour le lendemain, & successivement d'un jour à l'autre, si on les laisse faire, leur coutume étant de ne finir que quand il n'y a plus de *Chicha* à vendre, ou plus d'argent pour en acheter, & qu'on ne veut plus en donner à crédit.

Leur maniere de pleurer les Morts, c'est de bien boire. La maison où l'on méne deuil est remplie de cruches. Ainsi non seulement ceux qui sont dans l'affliction, & ceux qui les accompagnent, boivent; mais même ces derniers sortent dans la rue & arrêtent tous les passans de leur Nation, sans distinction de sexe, les font entrer dans la maison du deuil, & les obligent de boire à l'honneur du défunt. Cette cérémonie dure quatre à cinq jours, quelquefois davantage; car leur plus grand souci, l'objet qui les occupe le plus, c'est la boisson; c'est-là qu'aboutissent tous leurs vœux, tous leurs desirs.

Autant que les *Indiens* sont enclins à l'Ivrognerie, autant sont-ils indifférens pour le Jeu, qui paroît pourtant une suite de l'autre passion. On ne remarque pas en eux le moindre goût pour cet amusement, il ne paroît pas qu'ils ayent jamais connu d'autre jeu que celui qu'ils nomment *Posa*, qui signifie *cent*, parce qu'il faut atteindre ce nombre pour gagner. Ce jeu s'est conservé parmi eux depuis le tems de la *Gentilité*. Pour le jouer ils se servent de deux instrumens; l'un est un aigle de bois & à deux têtes, avec dix trous de chaque côté, où l'on marque par dizaine, & au moyen de quelques clous, les points que chacun fait; l'autre est un osselet taillé en maniere de dez & à sept facettes, dont l'une distinguée par une certaine marque se nomme *Guayro*; cinq autres sont nommées selon leur nombre & rang, & la septiéme reste blanche. La maniere de jouer c'est de jetter l'osselet en l'air, & en retombant on compte les points marqués par la facette de dessus: si c'est celle qu'ils nomment *Guayro*, on marque dix points, & on en perd autant si c'est la blanche. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, il est rare qu'ils le jouent, si ce n'est quand ils commencent à boire.

La Nourriture ordinaire des *Indiens*, c'est, comme nous l'avons dit, le

Maïz changé en *Camcha* ou *Moté*, & la *Machca*. La maniere de préparer celle-ci, c'eſt de faire griller l'orge & de le réduire en farine, & ſans autre apprêt ni ingrédient ils la mangent à cueillerées, ils en mangent deux ou trois & avec une certaine quantité de *Chicha* qu'ils boivent là-deſſus, voilà leurs repas finis; au défaut de *Chicha* il boivent de l'eau. Dans leurs voyages il ne leur faut pas de grands frais; toutes leurs proviſions ſont renfermées dans un petit ſac qu'ils nomment *Gicrita*, lequel eſt rempli de farine d'orge grillé, ou *Machca*, avec une cuillier, ce qui leur ſuffit pour un voyage de 50 & même de 100 lieues. Pour repaître ils font halte près d'une cabane, ou autre lieu où il y a de la *Chicha*, ou près d'un ruiſſeau. Là ils puiſent avec la cuillier un peu de leur farine hors du ſachet, & la mettent dans la bouche, où ils la tiennent quelque tems avant de la pouvoir avaler. Après avoir pris ainſi deux ou trois cuillerées, ils boivent une grande quantité de *Chicha*, ou d'eau, moyennant quoi ils ſe remettent en route auſſi contens que s'ils avoient fait la meilleure chere.

Leurs Habitations ſont auſſi petites qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer. Elles conſiſtent en une chaumine au milieu de laquelle on allume le feu, & c'eſt-là qu'ils demeurent eux & leurs animaux domeſtiques, tels que les Chiens, que les *Indiens* aiment beaucoup, & dont ils ont toujours trois ou quatre; un ou deux Cochons, des Poules & des *Cuyes*. C'eſt-là leur plus grand fond, & leurs principaux meubles; car d'ailleurs ils ont à-peine au-delà de quelques vaiſſeaux de terre, des pots, des cruches, des *Pilches*, de brocs; à quoi il faut ajoûter le coton que leurs femmes filent, & vous aurez tout l'inventaire des richeſſes d'un *Indien*. Leurs lits conſiſtent en une ou deux peaux de Mouton, étendues à terre, ſans couſſin ni autre choſe quelconque. Communément ils ne ſe couchent point, mais dorment à croupetons ſur ces peaux; ils ne ſe deshabillent & ne s'habillent jamais, deſorte qu'ils ſont toujours dans le même état.

Quoique les *Indiens* élévent des Poules & autres animaux dans leurs chaumines, jamais elles ne les mangent. Leur affection pour ces bêtes va ſi loin qu'elles ne peuvent ſe réſoudre à les tuer, ni à les vendre. Si un Voyageur eſt forcé de paſſer la nuit dans une des chaumines, il a beau offrir de l'argent pour avoir une poule ou une poulet à manger, il ne l'obtiendra pas volontairement. Le ſeul parti eſt de le tuer ſoi-même; alors l'*Indienne* jette les hauts cris, pleure, ſe déſole, comme ſi elle avoit perdu ſon fils ou ſon mari; mais enfin voyant qu'il n'y a point de reméde, elles ſe conſolent, & reçoivent le prix de la volaille morte.

Dans leurs voyages pluſieurs m enent avec eux toute leur famille à pied.

Les

Les Meres portent leurs petits enfans ſur les épaules. La cabane reſte fermée; & comme il n'y a point de meuble à voler, une ſimple courroye ſuffit pour toute ſerrure. Les animaux domeſtiques de la famille voyageuſe ſont confiés à un *Indien* ami ou voiſin, ſuppoſé que le voyage doive durer quelques jours, ſinon on s'en remet à la garde des Chiens. Ces animaux ſont ſi fidéles, qu'ils ne laiſſent approcher perſonne de la cabane que leur Maître. Sur quoi je remarquerai en paſſant comme une choſe extraordinaire, que les Chiens élevés par les *Eſpagnols* ou par des *Métifs*, ont une haine ſi furieuſe contre les *Indiens*, que ſi quelqu'un de cette Nation entre dans une maiſon où il ne ſoit pas particuliérement connu, ils s'élancent deſſus à l'inſtant & le déchirent à-moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté les Chiens élevés par les *Indiens* ont la même haine contre les *Eſpagnols* & les *Métifs*, qu'ils ſentent d'auſſi loin que les *Indiens* eux-mêmes ſont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les *Eſpagnols*.

En général les *Indiens* qui ne ſont pas nés dans quelque Ville ou grande Bourgade ne parlent d'autre Langue que la leur propre, qu'ils appellent *Quichua*, laquelle fut établie & répandue par les *Incas* dans toute l'étendue de leur vaſte domination, afin qu'il y eût une Langue générale que tout le monde entendît & parlât; c'eſt de-là que cette Langue a pris le nom de *Lengua del Inga*. Il y a néanmoins quelques-uns de ces *Indiens* qui entendent l'*Eſpagnol*, & le ſavent même parler; mais rarement ils ont la complaiſance de répondre en cette Langue, quoiqu'ils ſachent que la perſonne à qui ils ont affaire n'entend pas la *Quichua*. Il eſt inutile de s'amuſer à les prier de s'expliquer en *Eſpagnol*, on ne viendra pas à bout de les y réſoudre. Les *Indiens* élevés dans les Villes ou les Bourgs, n'ont pas cette ridicule opiniâtreté; bien loin de-là, ils répondent en *Eſpagnol* même à ceux qui leur parlent en *Quichua*.

Tous les *Indiens* ſont ſuperſtitieux, & ſe piquent de connoître l'avenir. C'eſt un reſte de leur ancienne Religion, dont leurs Curés, ni l'expérience qu'ils font tous les jours eux-mêmes de leur aveuglement, n'ont pu encore les guérir radicalement. Ils employent quantité de compoſitions diaboliques, & d'artifices, pour être heureux, pour réuſſir dans tel & tel deſſein. Leurs eſprits ſont ſi infatués de ces folles erreurs, qu'il eſt très-difficile de les deſabuſer & de les obliger à embraſſer ſincérement le *Chriſtianiſme*, dont ils n'ont que quelques foibles notions, & dans lequel ils ne ſont rien moins qu'affermis; car s'ils aſſiſtent les Dimanches & les Fêtes à la Meſſe & à la Doctrine, c'eſt qu'ils y ſont forcés, & qu'ils craignent le châtiment por-

té contre eux, ſans quoi il n'y en auroit pas un qui y allât; & pour preuve de ce que j'avance, je rapporterai entre une infinité d'autres exemples que je pourrois citer, ce qui m'a été raconté à ce propos par un Curé de Village. Un *Indien* avoit manqué à la Meſſe & à la Doctrine: le Curé ayant ſu des autres *Indiens* que c'étoit pour s'être amuſé à boire de bonne heure, chargea ceux-ci de ſon châtiment & le condamna à être fuſtigé; c'eſt la punition ordinaire en ces ſortes de cas pour les *Indiens* de tout âge & de tout ſexe, & c'eſt peut-être la plus convenable pour des eſprits ſi bornés. L'*Indien* après avoir été fouëtté, vint trouver le Curé, & le remercia de la bonté qu'il avoit eu de le faire châtier. Le Curé lui fit une reprimande, & l'exhorta lui & les autres à ne jamais négliger leurs devoirs de *Chrétiens*. A-peine il avoit fini de parler, que l'*Indien* s'approchant lui dit d'un air humble & naïf, qu'il le prioit de lui faire appliquer encore un pareil nombre de coups de fouët pour le Dimanche ſuivant, parce qu'il avoit deſſein de ne pas venir à la Meſſe, & de ſe divertir encore à boire. On voit par-là le peu de progrès qu'ils font dans la Doctrine *Chrétienne*, dans laquelle on les inſtruit pourtant continuellement, depuis que leur jugement commence à ſe former avec l'âge juſques à leur mort, ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient d'une ignorance inconcevable ſur les principaux points de la Religion.

Leur indifférence à cet égard eſt ſi grande, qu'on peut dire qu'ils ne ſe mettent pas plus en peine de leurs âmes que de leurs corps. Je ne prétens pas nier qu'il ne s'en trouve qui ſont auſſi ſoigneux d'éclairer leurs eſprits & leurs conſciences des vérités de la Religion, que les perſonnes les plus ſages, mais le plus grand nombre eſt plongé dans une ignorance craſſe qui les rend ſourds pour tout ce qui a rapport à l'Eternité. Leur méchanceté les aveugle tellement qu'ils ſont inſenſibles aux exhortations *Chrétiennes*. Ce n'eſt pas qu'ils diſputent: au-contraire ils accordent tout, & ne rejettent jamais rien de ce qu'on leur propoſe; mais ils ſe défient de tout, & dans le fond ils ne croyent rien. Je ne m'aviſerois pas dans une matiere ſi délicate de reprocher de tels défauts à cette Nation, s'ils n'étoient bien avérés; & pour qu'on voye quelles ſont leurs diſpoſitions à cet égard, & qu'on ne puiſſe m'accuſer de prévention, je rapporterai encore quelques autres exemples.

Les Curés Doctrinaires employent tous les Dimanches de l'année à inſtruire leurs Paroiſſiens *Indiens* avec un zéle infatigable. Dès-qu'ils apprennent qu'il y en a quelqu'un qui eſt malade & en danger, ils le vont voir & l'exhortent à ſe préparer à bien mourir, ajoûtant tout ce qu'ils

jugent

jugent néceſſaire pour lui faire ouvrir les yeux de l'entendement: il lui parle des attributs du Créateur, & du danger où il eſt de mourir: il l'exhorte à appaiſer ce juſte Juge par un repentir ſincere de ſes péchés, à deſarmer ſon bras déjà levé pour le punir éternellement, à demander pardon à Dieu, à implorer ſa miſéricorde pour n'être point l'objet de ſa colere & éviter le ſupplice dont ſon âme ſera punie dans l'éternité: pendant cette exhortation, l'*Indien* écoute tout ſans donner le moindre ſigne de ſenſibilité; & quand le Curé a ceſſé de parler, le malade répond froidement, *vous avez raiſon, Pere.* Faiſant entendre par-là que les choſes arriveront comme le Curé le dit, mais que lui *Indien* ne comprend pas en quoi conſiſte le malheur qu'on lui annonce. Ce que je dis-là, c'eſt ce que diſent les Curés de ce Peuple à qui veut l'entendre, & ces Curés ſont gens de mérite & ſavans. Cette ignorance prodigieuſe eſt cauſe qu'il y a très-peu d'*Indiens* que l'on admette à la communion du Corps de *Jéſus-Chriſt*, la plupart n'ayant pas la capacité néceſſaire. Au-reſte ceux d'une habitation où il y a un malade, n'en avertiroient jamais le Cure s'ils n'y étoient forcés par la crainte du châtiment; encore malgré cela négligent-ils ſouvent de le faire, & laiſſent mourir le malade ſans Sacremens.

Dans leurs Mariages ils ont le préjugé le plus extravagant qu'on puiſſe imaginer, vu que contre toute raiſon ils eſtiment ce que les autres Nations déteſtent; ſe perſuadant que ſi la perſonne qu'ils choiſiſſent pour épouſe n'a point été connue par d'autres hommes avant eux, c'eſt une preuve qu'elle a peu de mérite.

Dès-qu'un Jeune-homme a demandé une Fille en mariage au Pere, & que celui-ci l'a accordée, les deux Fiancés commencent à vivre enſemble ni plus ni moins que s'ils étoient mariés; l'un & l'autre aident le Beaupere dans le petit travail de ſa *Chacare*. Après trois ou quatre mois, quelquefois un an, le Fiancé dégoûté de ſa promiſe l'abandonne, diſant pour raiſon, ou qu'elle ne lui plaît pas, ou plus clairement qu'elle n'a point de mérite, & que perſonne ne s'eſt ſoucié d'elle avant lui; ſe plaignant de ſon Beaupere qui l'avoit voulu tromper, & l'engager avec une fille ſi peu eſtimable. Si après avoir vécu trois ou quatre mois enſemble, ce qu'ils appellent entre eux *Amannarſe* *, ce repentir ne vient point, il ſe marie avec elle. Cette coutume eſt ſi commune parmi eux, que les plus vives remontrances des Curés & des Evêques, n'ont encore pu parvenir à la déraciner: deſorte qu'actuellement la premiere queſtion que font les Curés à ceux qui ſe préſentent pour être mariés, c'eſt s'ils ſe ſont *Amannados*, afin

* S'éprouver, ſe rendre habile, faire ſon apprentiſſage.

afin de les abſoudre de ce péché avant de leur donner la bénédiction nuptiale. Ils ne croyent pas qu'un mariage ſoit bon, quand il n'eſt pas ſolemnel: ſuivant eux tout conſiſte dans la bénédiction nuptiale, qu'il ne faut pas négliger de leur donner le jour même qu'ils ſe donnent la main; car ſi on la differe ils ſe ſéparent quand la fantaiſie leur en prend, & il n'y a pas moyen de leur faire entendre qu'ils ſont engagés & mariés. On ne peut les châtier pour aucun de ces abus, dans la vue de les corriger; parce qu'aucun châtiment n'imprimant chez eux rien de honteux, il n'y en a point qui faſſe effet. C'eſt une meme choſe pour eux de les expoſer à la riſée publique, ou de leur permettre de danſer à quelque fête, qui eſt ce qu'ils eſtiment le plus. Ils ſont ſenſibles aux châtimens corporels pendant qu'ils durent, mais un moment après qu'ils ſont finis, ils ne ſemblent pas avoir été touchés, & s'en mettent peu en peine; de-là vient qu'on leur paſſe bien des choſes, & qu'on tâche d'y remédier par d'autres voyes.

Il arrive aſſez ſouvent qu'ils changent de femme, ſans autre traité ni convention, que d'avoir eu des familiarités enſemble, deſorte que ſous ce prétexte une femme ſe donne à un autre homme. La femme de celui-ci céde la place à ſa rivale, & va ſe venger avec ſon mari de l'affront qu'on leur fait à tous les deux; & quand on les reprend de cette démarche, ils alléguent pour raiſon qu'il falloit bien qu'ils ſe vengeaſſent: ſi on les ſépare, on n'y gagne rien; car ils retournent bientôt au meme genre de vie. Les Inceſtes ſont très-fréquens parmi eux, tant par une ſuite de leur ivrognerie, comme nous l'avons fait voir, que parce que ne connoiſſant ni honneur ni deshonneur, il n'eſt aucun motif qui retienne leurs plus honteux appétits.

Si des Mœurs & des Coutumes pareilles paroiſſent extraordinaires, la maniere dont ce Peuple confeſſe ſes péchés ne le paroîtra pas moins. Car outre que la plupart poſſédent aſſez peu la Langue *Eſpagnole*, ils n'ont aucune méthode qu'ils puiſſent ſuivre pour ſe confeſſer. Dès-qu'ils entrent dans le Confeſſionnal où le Curé les a fait venir, il faut que celui-ci leur enſeigne exactement tout ce qu'ils doivent faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor* d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, l'*Indien* s'arrête auſſi. Après cela il ne ſuffit pas que le Confeſſeur lui demande s'il a commis tel & tel péché, mais il faut qu'il affirme qu'il l'a commis lorſqu'il s'agit d'un de ces péchés ordinaires, ſans quoi l'*Indien* nieroit tout, & le Prêtre inſiſtant, diſant même qu'il ſait la choſe pour certain, & qu'il en a des preuves, l'*Indien* preſſé de la ſorte avoue, s'imaginant que le Prêtre ſait tout par quelque moyen ſurnaturel, & alors il découvre toutes les cir-

circonſtances mêmes ſur leſquelles il n'a pas été interrogé. S'il eſt difficile non ſeulement de leur faire déclarer leurs fautes, mais même de les empêcher de les nier quand elles ſont publiques, il ne l'eſt pas moins de les engager à en déterminer le nombre, & ce n'eſt que par des ruſes & des ſtratagêmes qu'on en vient à bout, non ſans beaucoup d'obſcurité, & encore ne peut-on gueres ſe fier à ce qu'ils diſent.

La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime naturellement dans tous les hommes, a beaucoup moins de force ſur les *Indiens*, que ſur aucune autre Nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus d'impreſſion ſur les eſprits ne ſauroit aller plus loin, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie, qu'étonnés de ſe voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de pluſieurs Curés, & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce ſont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les conſciences des *Indiens* malades, quand ils les exhortent à ſe diſpoſer à bien mourir, ils répondent avec une ſérénité & une tranquillité, qui ne laiſſent aucun lieu de douter que les diſpoſitions intérieures ne ſoient les mêmes que celles du dehors dont elles ſont le principe & la cauſe. Ceux de cette Nation que l'on méne à la mort pour leurs crimes, témoignent un égal mépris pour ce terrible paſſage. Entre pluſieurs exemples que j'en ſai, je rapporterai celui dont je fus moi-même témoin oculaire. Il y avoit de mon tems à *Quito* deux Criminels prêts à être exécutés; l'un, je ne ſai s'il étoit *Métif* ou *Mulatre*, l'autre étoit *Indien*. Tous les deux ayant été amenés dans la Chapelle de la priſon, je fus les voir la nuit avant l'exécution. Le premier que pluſieurs Prêtres exhortoient en *Eſpagnol*, faiſoit beaucoup d'actes de foi, d'amour de Dieu & de contrition: on voyoit en lui toute la frayeur que peut cauſer un ſort pareil à celui qui l'attendoit. L'*Indien* avoit dans le même endroit autour de lui d'autres Prêtres, qui le préparoient en ſa Langue naturelle. La tranquillité de ſon eſprit qui ſe peignoit ſur ſon viſage, ſurpaſſoit celle des aſſiſtans; il paroiſſoit plutôt labourer une *Chacare*, ou garder un Troupeau, qu'être à la veille de perdre la vie. L'approche de la mort bien loin de lui ôter l'appétit, comme à ſon Compagnon d'infortune, ne faiſoit que l'animer à profiter du dégoût de celui-ci à manger ſa portion; & on avoit aſſez de peine à le contenir & à l'empêcher de donner dans la gourmandiſe en une pareille extrémité. Le Criminel parloit à tout le monde avec la même liberté qu'il s'il avoit joué une farce: ſi on l'exhortoit il répondoit ſans ſe trou-

bler ; quand on lui disoit de s'agenouiller, il le faisoit ; & dans la ferveur des prieres il répétoit tout mot pour mot, regardant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un Enfant vif, qui ne fait qu'une médiocre attention à cequ'on lui fait faire ou dire. Il demeura dans cet état jusqu'à ce qu'on le conduisît au gibet où étoit déjà son Compagnon, & tant qu'il eut un soufle de vie on ne remarqua pas la moindre altération en lui.

Ce caractere des *Indiens* se manifeste en bien d'autres occasions ; c'est par exemple encore avec la même audace qu'ils s'exposent au devant d'un Taureau, sans autre ruse que de s'en laisser frapper à plein, & par-là le Taureau les fait voler en l'air ; ils tombent d'assez haut pour se tuer, si c'étoit tout autre qu'un *Indien*. Mais celui-ci n'étant pas même blessé se reléve fort content de sa victoire, qu'on pourroit encore mieux nommer la victoire du Taureau. Quand ils se joignent par troupes pour combattre contre d'autres Hommes, ils les attaquent, sans avoir égard à la supériorité des armes du parti contraire, & sans faire attention au monde qu'ils perdent ni aux blessés : intrépidité qui chez une Nation plus cultivée pourroit passer pour un effort de valeur, mais qui n'est dans ce Peuple qu'un effet de sa barbarie & un manque de réflexion. Ils sont fort adroits à passer un laqs à un Taureau, en courant à toute bride ; & comme ils ne craignent point le danger, ils s'y exposent inconsidérément. C'est avec la même dextérité qu'ils poursuivent les Ours. Un *Indien* sur son cheval, sans autres armes qu'un laqs, attaque ce furieux animal & triomphe de toutes ses ruses. Il porte dans sa main une courroye si menue que l'animal ne puisse la saisir avec ses pattes, & si forte qu'elle ne puisse rompre à l'effort de la course du cheval & de la résistance de la bête. Dès-qu'il apperçoit l'Ours il pousse à lui, & celui-ci s'assied pour s'élancer sur le cheval. L'*Indien* arrivant à portée de l'Ours lui jette le laqs, & le saisit au col ; en même tems il passe l'autre bout du laqs deux ou trois fois à la selle du cheval avec la plus grande promtitude, & pousse sa monture à toute bride : pendant ce tems-là l'Ours occupé à défaire le nœud coulant qui l'étrangle ne peut suivre le cheval, & tombe enfin roide mort ; action vraiment hardie, & adroite. Dans la Province d'*Alausi* vers la Cordillere Orientale, qui est le Pays où ces animaux abondent le plus, on voit fréquemment de semblables cas.

La rusticité qu'on remarque dans l'esprit des *Indiens* vient en partie de ce qu'ils ne sont point cultivés ; car en quelques endroits on en voit qui ayant reçu une bonne éducation sont aussi raisonnables que les autres hommes ; & s'ils ne sont pas aussi polis que les Nations cultivées, du-

moins

moins ſont-ils capables de diſcerner les choſes & de les connoître. On en voit des exemples aſſez frappans; il faut ranger dans cette claſſe les *Indiens* des Miſſions du *Paraguay* dirigées par le zéle des R. P. *Jéſuites*, qui en peu d'années ſont parvenus à former une République de gens raiſonnables. Le moyen le plus efficace qu'ils ayent employé pour cela, a été d'enſeigner la Langue *Eſpagnole* aux Enfans, & même la Langue *Latine* à ceux qui ont paru avoir de la diſpoſition pour cela. Ils ont des Ecoles publiques dans chaque Village des Miſſions, ils y enſeignent à lire, à écrire, & les Arts méchaniques, où les *Indiens* de ces Miſſions ſe ſont rendus ſi habiles, qu'ils ne le cédent point aux Ouvriers d'*Europe*. Enfin ces *Indiens* ſont tout-à-fait différens de ceux dont nous venons de parler; ils ont plus de lumieres & plus de raiſon, ils vivent en un mot comme des hommes, deſorte qu'il ſemble qu'ils ſoient d'une autre nature que les autres Peuples de ce Continent; car c'eſt une remarque que j'ai faite dans le *Pérou*, que les *Indiens* des différentes & vaſtes Provinces que je parcourois, n'étoient pas différens entre eux; que ceux de *Quito* n'étoient pas plus ſots que ceux des Vallées ou de *Lima*; ni ceux de cette Province plus intelligens que ceux du *Chily* ou d'*Arauco*.

Sans ſortir de la Province de *Quito*, nous avons des exemples qui confirment ce que j'ai avancé plus haut: c'eſt que les *Indiens* élevés dans les Villes, & dans les grands Bourgs, qui exercent quelque métier & parlent *Eſpagnol*, ont plus d'eſprit que ceux de la Campagne ou qui habitent dans de petites Bourgades; & leurs mœurs ne ſont pas ſi approchantes de celles de la *Gentilité*. Ils ont de l'adreſſe, de l'habileté, & ne ſont point ſujets à tant d'erreurs; c'eſt pourquoi auſſi on les appelle *Ladinos* *; & s'ils conſervent quelques uſages ou coutumes des autres *Indiens*, c'eſt par communication, & par le faux préjugé qu'il faut conſerver les coutumes de ſes Ancêtres comme un héritage. Ceux d'entre eux qui exercent le métier de Barbiers, ſont les plus ſpirituels de tous; ils ſaignent auſſi, & ſi adroitement, au jugement même de Mr. *de Juſſieu*, & de Mr. *Seniergues* Chirurgien Anatomiſte de Mrs. les Académiens *François*, qu'ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomiſtes d'*Europe*. Le commerce que leur profeſſion leur procure avec les perſonnes bien élevées leur aiguiſe l'eſprit, & c'eſt par-là qu'ils ſe diſtinguent de leurs compatriotes. Il paroît certain que ſi dans les Villages il y avoit des Ecoles où l'on enſeignât la Langue *Eſpagnole* aux *Indiens*, comme il eſt ordonné dans les Ré-

* Comme qui diroit *Prudhommes*.

Réglemens concernant les *Indes*, il paroît, dis-je, certain que ce Peuple pouvant converſer davantage avec les *Eſpagnols*, ſe guériroit d'un grand nombre d'erreurs, & s'inſtruiroit d'une infinité de choſes qui n'ont point de nom dans leur Langue. Auſſi remarque-t-on que les *Cholos* (c'eſt ainſi qu'on nomme les petits garçons *Indiens*) qui ſavent l'*Eſpagnol*, ſont beaucoup plus éclairés que ceux qui ne le ſavent pas, & qu'ils traitent de *Barbares*, pendant qu'ils ſe donnent hardiment à eux-mêmes l'épithéte de *Ladinos*.

Je ne prétens pas dire par-là que la Langue *Eſpagnole* ait de ſoi la propriété de donner de l'eſprit aux *Indiens*; je veux ſeulement prouver que l'uſage de cette Langue les mettroit plus ſouvent à même de pouvoir converſer avec les *Eſpagnols*, ce qui contribueroit à les tirer de l'ignorance où ils croupiſſent: car ou ils parlent entre eux, & en ce cas que peuvent-ils apprendre les uns des autres? ou ils parlent avec les *Eſpagnols* qui entendent la *Quichua*; mais ce ne peut être que pour des néceſſités indiſpenſables, & tout le diſcours ne conſiſte qu'en deux ou trois queſtions; car quel eſt l'homme qui ira faire de longs diſcours pour inſtruire des gens ſi groſſiers & ſi peu cultivés. Mais s'ils poſſédoient l'*Eſpagnol* ils pourroient profiter des diſcours des Voyageurs qu'ils voiturent ou accompagnent, de ceux des Citoyens quand ils vont dans les Villes, des Curés, des Corrégidors, & autres perſonnes qu'ils ſervent ou qu'ils fréquentent. Pouvant entendre tout ce qui ſe dit, peu à peu ils profiteroient, & enfin ſeroient moins idiots & moins groſſiers qu'ils ne ſont; car chaque jour on apprend quelque choſe de nouveau, quand on vit avec des hommes raiſonnables, & à la fin on ſait des choſes dont on ne ſe doutoit pas même auparavant.

Ne voyons-nous pas parmi nous-mêmes un Enfant, ſans autre ſecours que ſa Langue maternelle, acquérir tous les jours de nouvelles lumieres à meſure qu'il entend parler des perſonnes éclairées? Mais ne voyons-nous pas en même tems l'avantage qu'a ſur celui-là, celui qui s'applique à l'étude des autres Langues? Combien de lumieres & de connoiſſances n'a-t-il pas au-deſſus de l'autre, par cela même qu'il eſt plus cultivé? Les Gens de la Campagne ſimples & idiots quand ils ne ſont jamais ſortis de leur Village, deviennent plus habiles à meſure qu'ils fréquentent les Villes, & retournent toujours chez eux avec un degré de connoiſſance qui les rend les oracles du Village. Il en eſt de-même des *Indiens*, & je ſuis d'avis que la Langue *Eſpagnole* leur procureroit bien des lumieres qu'ils n'ont pas, & que ç'a été le but des *Ordonnances* faites au ſujet des *Indes*, dans leſquelles on inſiſte tant ſur cet article.

Les *Indiens* ſont naturellement vigoureux & robuſtes. Le Mal Vénérien

rien ſi commun dans ce Pays, ne les attaque pas beaucoup, & il eſt même rare qu'on puiſſe le remarquer dans quelqu'un d'eux. La principale cauſe de cette différence vient ſans-doute de la diſpoſition de leurs humeurs peu ſuſceptibles du venin de cette maladie. Pluſieurs l'attribuent au fréquent uſage de la *Chicha*, que l'on croit avoir cette propriété. La maladie qui fait le plus de ravage parmi les *Indiens*, c'eſt la Petite-Vérole, dont il en échappe fort peu; auſſi-la regarde-t-on dans le Pays comme la plus grande peſte qu'il y ait. Cette maladie ne régne pas continuellement, il ſe paſſe quelquefois ſept à huit ans & même au-delà ſans qu'on en entende parler; mais dès-qu'une fois elle commence, elle déſole les Villages. La cauſe de cette mortalité, c'eſt ſans-doute la malignité extrême de cette maladie, mais en partie auſſi parce qu'ils n'ont point de Médecin qui les aſſiſte, ni perſonne qui les ſoigne comme il faut ſoigner des malades: auſſi dès-qu'ils ſe ſentent attaqués ils font avertir le Curé pour qu'il vienne les confeſſer, & pour l'ordinaire ils crévent faute de quelque reméde qui aide la nature. La même choſe arrive dans toutes leurs autres maladies, & ſi elles étoient frequentes elles cauſeroient les mêmes ravages. La preuve que ces mortalités ne viennent que du manque de ſoin & de ſecours, c'eſt qu'au même tems que la Petite-Verole les attaque; elle attaque auſſi les *Créoles*, & quoiqu'il en meure pluſieurs de ceux-ci, la plupart échappent pourtant, & ſe rétabliſſent parce qu'ils ſont ſoignés & ſecourus. Mais pour les *Indiens*, ils manquent de tout; on a déjà vu comme ils ſont vêtus & logés. Leur lit ne change jamais, qu'ils ſoient malades ou en ſanté: leurs alimens ſont toujours les mêmes quant à l'eſpéce, on ne change que la maniere de les prendre. Le tout ſe réduit à un peu de *Machca* miſe dans un *Pilche* & diſſoute en *Chicha*, que l'on donne à boire au malade; ils ne connoiſſent pas d'autres cordiaux, ni de meilleurs conſommés. Par où l'on voit que ceux des *Indiens* qui ſont attaqués de cette maladie, & qui en échappent, ne doivent leur ſalut qu'à la force de leur tempérament, & nullement à des ſecours extérieurs.

Ces Peuples ſont auſſi fort ſujets au *Mal de la Vallée*, ou *Bicho*; mais ils s'en guériſſent en peu de tems. Quelquefois, mais rarement, ils ſont attaqués de fiévres malignes, ou *Tabardilles*, dont la guériſon eſt auſſi fort promte & ſinguliere: ils approchent le malade du feu, & le poſent ſur les deux peaux de Mouton qui lui ſervent de lit: ils mettent tout près de lui une jatte de *Chicha*. La chaleur de la fiévre & celle du feu lui cauſent une ſoif qui le fait boire à chaque inſtant, ce qui lui procure une abon-

dante éruption, deſorte que le lendemain, ou il eſt guéri ou il empire & meurt en peu de tems.

Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques vivent long-tems: on en voit, ſoit hommes, ſoit femmes, qui ont plus de cent ans. J'en ai connu pluſieurs, qui dans un âge auſſi avancé étoient encore robuſtes & ingambes. Il n'eſt pas douteux que leur nourriture ſimple & toujours la même ne contribue beaucoup à fortifier leur tempérament. Outre les alimens dont nous avons parlé, ils mangent de l'*Agi* avec beaucoup de ſel: pour cet effet ils cueillent de gros morceaux d'*Agi*, mettent pluſieurs grains de ſel dans la bouche, & de l'*Agi* en même tems, & enſuite ils avalent de la *Machca*, ou de la *Camcha*, & ainſi alternativement jusqu'à ce qu'ils ſoient raſſaſiés. Ils aiment tant à manger le ſel de cette maniere *, qu'ils en préferent deux ou trois grains à tous les autres méts. On remarque le goût qu'ils ont pour cette matiere, dans le ſoin qu'ils prennent à la recueillir quand ils la trouvent répandue quelque part.

Après avoir décrit les mœurs & le génie des *Indiens*, il eſt à propos que je parle de leurs occupations; mais avant que d'entrer en matiere, j'avertis que ce que je vais dire ne regarde point les *Indiens* des Villes & des Bourgs qui exercent quelque emploi ou quelque métier, & qui travaillant pour l'utilité publique, vivent bourgeoiſement.

Les autres ſont occupés dans le Royaume de *Quito*, ou aux Fabriques, ou aux Plantations, ou aux Bergeries. Pour cet effet chaque Village eſt obligé de fournir tous les ans aux *Haciendas* de ſa Juriſdiction un certain nombre d'*Indiens*, auxquels le Propriétaire de la *Hacienda* paye tant pour ſa part, ſelon ce qui a été réglé par les Ordonnances de nos Rois. Après une année de ſervice, ces *Indiens* retournent dans leurs Villages, & il en vient d'autres à leur place. Cette repartition s'appelle *Mita*. A l'égard des Fabriques, quoiqu'on dût obſerver la même choſe on ne le fait point, parce que tous n'étant pas Tiſſerans de profeſſion, on ne prend que ceux qui ſavent ce métier, leſquels ſe fixent avec leurs familles dans ces Fabriques, & enſeignent leur métier à leurs enfans, qui deviennent Ouvriers à leur tour. Les Tiſſerans ſont de tous ces *Indiens* ceux qui gagnent le plus, comme exerçant une profeſſion qui demande plus de capacité. Outre le ſalaire annuel, leurs Maîtres leur donnent encore des fonds de terre & des bœufs, pour les faire valoir. Alors ils labourent ces terres, y ſément

* Le Sel & l'*Agi* enſemble devroient bruler les entrailles d'un cheval; car l'*Agi* eſt plus fort que le plus fort Poivre. N. D. T.

ment des grains pour le beſoin de leurs familles, & ces terres ainſi défrichées s'appellent *Chacaras*; ils bâtiſſent des cabanes autour de la *Hacienda*, ou Métairie, qui devient bientôt Maiſon Seigneuriale, parce que les cabanes ſe multiplient au point de former un Village, dont il y a tel qui contient cent cinquante familles.

CHAPITRE VII.

Deſcription Hiſtorique des Montagnes & Bruyeres les plus remarquables des Cordilleres *des* Andes; *des Rivieres qui en viennent; & la maniere de les paſſer.*

JE viens maintenant aux Montagnes les plus connues du Royaume de *Quito*, & aux Rivieres qui y ont leur ſource, & traverſent ce Pays, qui n'eſt pas moins remarquable par-là que par la diſpoſition du terrain, où s'élévent de prodigieuſes pyramides de neige.

Nous avons déjà vu que tout ce qui appartient aux Corrégimens de cette Juriſdiction, eſt ſitué entre les deux *Cordilleres* des *Andes*, où l'air eſt plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion que les Montagnes ſont plus ou moins élevées. Celles qui ſont les plus arides ſont déſignées par le nom de *Paramos* *; car quoiqu'elles ſoient toutes arides, il y en a pourtant qui le ſont plus que d'autres, & quelques-unes où le froid, cauſé par la neige continuelle, eſt ſi aigu, qu'elle ſont inhabitables, & qu'on n'y voit même ni Plantes, ni Animaux.

Il y en a entre autres qui élévent leurs ſommets au-deſſus de toutes les autres, & dont la prodigieuſe étendue eſt couverte de neige juſqu'à la cime: c'eſt de ces dernieres que nous parlerons, comme étant les plus remarquables.

Le *Paramo* de l'*Aſuay*, qui eſt formé par l'union des deux Cordilleres, n'entre point dans cette claſſe; car quoiqu'il ſoit fameux dans la Contrée, à cauſe de ſon aridité & du froid qu'il y fait, il n'eſt pourtant pas plus élevé que la Cordillere en général, & beaucoup moins que la *Pichincha* & le *Corazon:* ſa hauteur eſt le degré où commence & ſe maintient la congélation, comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur: mais à meſure que les Montagnes ſont plus élevées, elles ſont la plupart continuellement couvertes de neiges; deſorte que d'un point déterminé, par exem-

* Qui veut dire *Bruyeres.*

exemple, *Caraburu*, ou la ſuperficie de la Mer, on voit la congélation dans toutes les Montagnes à une même hauteur. Par les expériences faites avec le Barométre à *Pucaguaico* ſur la Montagne de *Cotopaxi*, le Mercure s'y ſoutenoit à la hauteur de 16 pouces $5\frac{1}{3}$ lignes, & par-là nous concluons dans le Tome des *Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques*, que la hauteur de ce lieu-là eſt de 1023 toiſes ſur le Plan de *Caraburu*. Celle que ce même Lieu a à l'égard de la ſuperficie de la Mer, comme on pourra le voir dans l'Ouvrage déjà cité, eſt de 1268 à peu de choſe près; par conſéquent la hauteur de *Pucaguayco* au-deſſus de la ſuperficie de la Mer, eſt de 2291 toiſes. Le ſignal que nous avions placé ſur cette Montagne, ſe trouvoit à 30 ou 40 toiſes au-deſſous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace juſqu'à la crête de la Montagne on peut compter, par une ſupputation fondée ſur quelques obſervations des Angles de hauteur pris à cet effet, que la hauteur perpendiculaire eſt d'environ 800 toiſes: donc la cime de *Cotopaxi* eſt élevée au-deſſus de la ſuperficie de la Mer de 3126 toiſes, qui font 7280 aunes de *Caſtille*, un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le ſommet de *Pichincha* de 639 toiſes. C'eſt de cette eſpéce de Montagnes que je vais traiter. Celles dont je ferai mention ſont toutes d'une hauteur a peu près égale à celle-là.

La plus méridionale de toutes celles de ces Cordilleres, eſt la Montagne de *Macas*, appellée plus proprement *Sangay*, quoique plus connue dans le Pays ſous le premier nom, parce qu'elle eſt dans la Juriſdiction de *Macas*. Elle eſt d'une hauteur conſidérable, & preſque par-tout couverte de neige dans toute ſa circonférence. Elle vomit de ſon ſommet un feu continuel, accompagné d'un fracas épouvantable que l'on entend à pluſieurs lieues à la ronde. On l'entend de *Pintau*, comme ſi on en étoit tout près, quoique ce Village, de la Juriſdiction du Corrégidor de *Quito*, ſoit à près de quarante lieues plus bas, & ſouvent quand le vent eſt favorable on l'entend de *Quito* même. Les Campagnes voiſines de ce terrible Volcan ſont tout-à-fait ſtériles, par la quantité de cendres dont elles ſont couvertes. C'eſt de ce *Paramo* que vient la Riviere de *Sangay*, qui n'eſt pas petite, & qui après avoir reçu celle d'*Upano* change de nom pour prendre celui de *Payra*, qui ſe jette dans le *Marannon*.

Dans la même *Cordillere* Orientale, presqu'Eſt-Ouëſt de la Ville de *Riobamba* à environ ſix lieues de cette Ville, eſt une haute Montagne dont le ſommet eſt diviſé en deux crêtes, toutes les deux couvertes de neige. Celle qui eſt au Nord s'appelle *Collanes*, & celle qui eſt au Sud ſe nomme *Altar*. L'eſpace que la neige y occupe, n'eſt pas comparable à celui de *Sangay* & aux au-

autres de cette classe: aussi cette Montagne est-elle moins haute que celles-là.

Au Nord de la même Ville environ à sept lieues de distance est la Montagne de *Tunguragua*. De quelque côté qu'on la regarde, elle a la figure d'un cône, également escarpé par-tout. Le terrain par où elle commence à s'élever est un peu plus bas que celui de la *Cordillere*, singuliérement du côté du Nord, où il semble qu'elle commence à croître dès la plaine où sont les Bourgades. C'est-là qu'est le Village de *los Bagnos*, dans une petite plaine entre la croupe de la Montagne & la *Cordillere*. Le nom de *los Bannos* lui est venu des eaux chaudes qui y sont, & qui ont tant de réputation qu'on y accourt de toute la Contrée pour s'y baigner. Au Sud de *Cuenca*, & non loin d'un autre Village appellé aussi *los Bannos* appartenant à ce Corrégiment, il y a aussi d'autres Bains chauds au haut d'une Colline, ou par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamétre on voit sourdre l'eau à gros bouillons, & si chaude que les œufs s'y durcissent en moins de tems qu'il n'en faut pour les durcir dans de l'eau bouillante au feu. Cette eau forme, en sortant de ces différentes sources, un ruisseau qui jaunit les pierres & la terre par où il coule, & a un goût fomache. Toute cette Colline est crevassée, & exhale une fumée continuelle; ce qui prouve qu'elle enserre dans ses entrailles beaucoup de matieres sulphureuses & nitreuses.

Le *Chimborazo* est au Nord de *Riobamba*, en tirant de quelques degrés vers le Nord-Ouëst. Le chemin de *Quito* à *Guayaquil* passe par la croupe de cette Montagne, soit qu'on la laisse au Nord ou au Sud. Lorsque les *Espagnols* voulurent pénétrer dans le Royaume de *Quito*, ils traverserent les longs & fâcheux déserts des côtes de cette Montagne; plusieurs y périrent, & resterent *emparamados**. Mais aujourd'hui plus familiarisés avec ce Climat, ils n'éprouvent plus un si triste sort, parce qu'ils ont d'ailleurs la précaution de ne passer par-là, que quand ils voyent qu'il fait beau, & que le vent s'est un peu appaisé.

Le *Carguayrasso* est au Nord du *Chimborazo*. Nous en avons suffisamment parlé ailleurs.

Le *Cotopaxi* est une Montagne au Nord de *Latacunga* à environ cinq lieues de ce Bourg. Elle dépasse les autres Montagnes au Nord-Ouest, & au Sud, comme pour retrecir l'espace que laissent entre elles les deux Cor-

* Mot factice qui vient de *Paramo*, bruyere ou lieu plein de bruyeres, & c'est comme qui diroit en *François embruyéré*, pour *resté mort dans les bruyeres*. N. d. T.

Cordilleres. J'ai déjà rapporté comme il avoit crevé dans le tems que les *Eſpagnols* entrerent dans le Pays. En 1743 il creva de nouveau, après avoir fait quelques jours auparavant un fracas terrible dans ſes concavités. Il s'y fit une ouverture au ſommet, & trois ſur le panchant qui étoit tout couvert de neige. Les cendres qu'il pouſſa ſe mêlant avec une prodigieuſe quantité de glace & de neige fondue par les flammes qu'il vomit, furent entraînées avec une étonnante rapidité. La plaine fut inondée depuis *Callo* jusqu'à *Latacunga*, & dans un moment tout ce terrain devint une mer dont les ondes troubles firent périr une infinité de gens, ſans qu'il échappât que ceux qui eurent aſſez de légéreté, & aſſez de préſence d'eſprit pour s'enfuir au plus vite, tant l'eau fondit avec violence & rapidité. Les caſes des *Indiens* & des pauvres gens furent renverſées & emportées par les ondes épaiſſes. La Riviere qui paſſe à *Latacunga*, fut le canal par où s'écoulerent ces eaux, autant que ſon lit & la hauteur de ſes bords en pouvoient contenir. Mais comme cette coulée ne ſuffiſoit pas pour contenir la nouvelle mer, elle déborda du côté des habitations, & emporta les maiſons auſſi loin que l'eau put s'étendre. Les habitans ſe retirérent ſur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maiſons. Tout le Bourg ne fut pourtant pas détruit, il n'y eut que les maiſons qui ſe trouverent ſur le paſſage de l'eau qui en furent emportées. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant leſquels le Volcan continua à pouſſer des cendres fort loin, & les flammes à faire couler la glace & la neige qu'elles fondoient. Peu à peu cela diminua, & ceſſa enfin tout-à-fait; mais le feu continua encore pluſieurs jours, ainſi que le fracas cauſé par le vent qui entroit par l'ouverture du Volcan, & qui faiſoit bien plus de bruit que l'air qui étoit comprimé dans les concavités de la Montagne. Enfin le feu ceſſa auſſi; on ne vit plus même de fumée, ni on n'entendit de bruit, jusqu'à l'année ſuivante 1744, au Mois de *May*, tems auquel les flammes ſe renforcerent, & s'ouvrirent pluſieurs paſſages, même par les flancs de la Montagne; deſorte que pendant les nuits où il ne faiſoit pas de brouillards, la lumiere des flammes réfléchie par les glaces formoit une illumination des plus belles qu'on pût voir. Tout cela n'étoit que le prélude d'une grande éruption, qui arriva en effet le 30 *Novembre*, avec tant de violence qu'elle jetta dans une nouvelle conſternation les habitans de *Latacunga*. Il fit les mêmes ravages que l'année précédente, pouſſant une prodigieuſe quantité de flammes & de cendres, & cauſant de terribles inondations. Ce ne fut pas un petit bonheur pour nous que cela n'arrivât

pas

pas durant les deux occaſions où nous fûmes obligés de camper aſſez de tems ſur la croupe de cette Montagne, comme il a été dit au Chapitre III, du Livre précédent.

Le Mont *Eléniſa* eſt à cinq lieues à l'Occident du précédent, ſon ſommet diviſé en deux eſt auſſi toujours couvert de neige. Pluſieurs ruiſſeaux y ont leurs ſources. Ceux qui viennent du ſommet Boréal prennent leurs cours vers le Nord, & ceux qui deſcendent du ſommet Auſtral courent au Sud. Ces derniers ſe rendent par le *Marannon* dans la Mer nommée *Mer du Nord*, & ceux-là vont dans la *Mer du Sud* par la Riviere des *Emeraudes*.

La Montagne de *Chinchilagua* au Nord de *Cotopacſi* & inclinant de quelques degrés au N. E. eſt couverte auſſi de neige. Elle n'eſt guere différente de la précédente, & aucune des deux ne peut être comparée aux autres en grandeur.

Au Nord de *Quito*, tirant un peu vers l'Orient, eſt le *Cayamburo*, qui eſt de la premiere grandeur, environ à 11 lieues de cette Cité, & tirant de quelques degrés vers l'Orient. On n'a pas d'idée que cette Montagne ait jamais crevé. Pluſieurs Rivieres ont leur ſource dans cette Montagne. Celles qui viennent de l'Ouëſt & du Nord ſe jettent les unes dans la Riviere des *Emeraudes*, les autres dans celle de *Mira*, & ſe rendent toutes dans la Mer du Sud. Celles qui viennent de l'Orient ſe vont perdre dans le *Marannon*.

Outre les ruiſſeaux qui deſcendent des Montagnes couvertes de neige, il y en a d'autres qui ont leurs ſources dans des Montagnes moins élevées, & tous enſemble forment en s'uniſſant des Rivieres fort profondes, qui ſe rendent ou dans la Mer du Nord ou dans celle du Sud.

Toutes les ſources qui viennent des Montagnes près de *Cuenca* du côté de l'Occident & du Sud jusqu'à *Talqui*, ainſi que celles de la *Cordillere* Orientale, ſe joignent à celles qui viennent du Nord environ à une demie lieue à l'Occident d'un petit Village nommé *Judan*, qui eſt une annexe de la Paroiſſe de *Paute*, & forment une Riviere qui coule près de ce Village & en prend le nom. Elle arrive ſi profonde à *Paute*, que quoique le lit en ſoit fort large, on ne peut la paſſer à gué. Elle ſe perd dans le *Marannon*.

Des Montagnes de *Yaſuay* & de *Bueron* vient une Riviere conſidérable qu'on paſſe ſur des ponts; elle prend le nom de *Cannar*, du Village ainſi nommé près duquel elle coule. Elle paſſe enſuite près de *Yocon*, & ſe va perdre dans la Riviere de *Guayaquil* au golfe de ce nom.

Du côté ſeptentrional du *Paramo d'Aſuay* deſcendent auſſi pluſieurs Rivieres, qui s'uniſſant avec d'autres qui viennent de la Montagne de *Sénegualap* & de la *Cordillere* Orientale du côté de l'Ouëſt, forment la Riviere d'*Alauſi*, qui va ſe jetter dans le même golfe.

Au haut du *Paramo* de *Tioloma*, non loin du ſignal que nous y plaçâmes, il y a quatre Marais ou Lagunes, dont trois qui étoient les plus proches du ſignal ſont moins conſidérables que la quatriéme qui en étoit plus éloignée. Cette derniere eſt nommée *Colay*, & a environ une demi-lieue de long. Les noms des trois autres ſont *Pichavinnon*, *Cubillu*, *Muchallan*. C'eſt de ces trois petits lacs que ſe forme la Riviere des *Cébadas*, qui paſſe aſſez près du Village de ce nom, & à laquelle ſe joint une autre Riviere formée des ruiſſeaux qui deſcendent du *Paramo* de *Lalanguſo*, & des eaux qui s'écoulent de la Lagune de *Colta*. Après avoir coulé par *Pungala* en tirant un peu du Nord vers l'Orient, & environ à une lieue du Village de *Puni*, elle reçoit la Riviere de *Riobamba*, qui prend ſa ſource au *Paramo* de *Sifapongo*. Une autre Riviere qui deſcend du *Chimborazo*, coule près du Village de *Cobigies*, & prenant d'abord ſon cours au Nord, tourne à l'Orient dès-qu'elle eſt arrivée à l'Eſt-Oueſt de la Montagne de *Tunguragua*, & ſe perd enfin dans le *Marannon*. Mais avant que d'arriver-là elle paſſe par le Village de *Pénipe*, & eſt ſi profonde en cet endroit qu'on ne peut la traverſer que ſur un pont de Liéne. Elle reçoit avant d'arriver à *los Bannos* les Rivieres de *Latacunga* & de *Hambato*, & toutes celles qui viennent de l'une & de l'autre *Cordillere*, ainſi que de la pointe auſtrale du Mont *Elémiſa*, & du côté méridional de *Ruminnavi* & de *Cotopacſi*.

Les eaux qui deſcendent de la pointe ſeptentrionale du Mont *Eléniſa*, vont, comme je l'ai déjà dit, vers le Nord, & ſe joignent avec celle de la même *Cordillere*, & celles qui deſcendent de la partie ſeptentrionale & de l'occidentale de la Montagne de *Ruminnavi*, ainſi que d'autres qui viennent de *Paſuchua*, & toutes ces eaux enſemble forment la Riviere d'*Amaguanna*. Ces deux dernieres Montagnes ſont Nord & Sud dans l'eſpace qui eſt entre les deux *Cordilleres*. De la partie ſeptentrionale de *Cotopacſi*, du *Paramo* de *Chinchulagua*, qui eſt auſſi couvert de neige, & de la *Cordillere* de *Guamani* deſcendent d'autres Rivieres qui par leur réunion forment celle d'*Ichubamba*, qui ſe joint vers le Nord avec la Riviere d'*Amaguanna*, à peu de diſtance au Nord du Village de *Cono-coto*, eſt enſuite groſſie des torrens qui deſcendent du côté Ouëſt de la *Cordillere* Orientale, & prend le nom de *Rio* de *Cuayllabambo*. Les eaux qui viennent du Mont de *Cayam-*

Luro

buro du côté occidental, celles qui deſcendent de la partie méridionale du Mont de *Moxanda* ſont une autre Riviere appellée le *Piſque*, qui court d'abord à l'Occident, & ſe joignant à celle de *Guayllabamba* prend le nom d'*Alchipichi*. Cette Riviere devient ſi profonde & ſi large au Nord du Village de *St. Antoine* de la Juriſdiction du Corrégidor de *Quito*, qu'on eſt obligé de la paſſer ſur une *Tarabite*. Elle continue à couler vers le Nord, & va ſe perdre dans la Riviere des *Emeraudes*.

La Montagne de *Mojanda* eſt dans l'eſpace que les *Cordilleres* laiſſent entre elles; la cime de cette Montagne ſe diviſe en deux, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. De chacune de ces cimes part une chaîne de Montagnes ou *Cordillere*, qui ferme ce vallon & en fait une eſpéce de cul-de-ſac en ſe joignant.

Deux torrens deſcendent du côté ſeptentrional de cette Montagne, entrent dans la Lagune de *St. Paul*, d'où ſort une Riviere, qui jointe avec d'autres torrens & avec un grand ruiſſeau qui vient des hauteurs de *Pézillo*, forme la Riviere qui paſſe à *St. Michel de Ibarra*; & prend enſuite le nom de *Mira*, laquelle ſe rend dans la Mer du Sud, au Nord de la Riviere des *Emeraudes*.

Quand ces Rivieres ſont trop profondes pour être paſſées à gué, on y jette des ponts dans les endroits néceſſaires. Il y a trois ſortes de ponts dans ce Pays-là; ceux de pierres, qui ſont en très-petit nombre; ceux de bois, qui ſont les plus communs; & ceux de Liéne ou *Béjuque*. Pour jetter un pont de bois, on choiſit l'endroit le plus étroit de la Riviere entre quelques hauts rochers: on met en travers quatre grandes poutres, & voilà le pont tout conſtruit: il a environ une aune & demie de large, c'eſt-à-dire pas plus qu'il ne faut pour qu'une perſonne puiſſe paſſer avec ſa monture, non ſans grand riſque de tomber & de ſe perdre ſans retour avec tout ce qu'on a de bien. On fait des ponts de Liène, quand la trop grande largeur des Rivieres ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui de quelque longueur qu'elles fuſſent, ne ſauroient atteindre de l'un à l'autre bord. Pour cet effet on tord pluſieurs Liénes ou *Béjuques* enſemble, dont on forme de gros palans ou cordes de la longueur dont on a beſoin. On les tend de l'un à l'autre bord au nombre de ſix pour chaque pont; les deux palans qui ſont les premiers de chaque côté, ſont plus élevés que les autres quatre, & ſervent comme de gardefous ou d'appui. On attache en travers ſur les quatre palans de gros bâtons, & par deſſus on ajoûte des branches d'arbres; c'eſt-là le ſol où l'on marche. Les deux palans qui ſervent de gardefous ſont amarrés à ceux qui forment le pont, afin

que ceux qui paſſent puiſſent s'y appuyer, ſans cela on courroit riſque de tomber à chaque pas à-cauſe du balancement continuel du pont, balancement aſſez ſemblable au jeu de l'eſcarpolette. Il n'y a que les hommes qui paſſent ſur ces ponts, & quant aux bêtes de charge il faut qu'elles paſſent à la nage. Pour cet effet on les décharge & les débâte, & on les fait paſſer à environ une demi-lieue au-deſſus du pont, afin qu'elles puiſſent ſortir de l'eau près de-là; car le courant les fait dériver conſidérablement. Des *Indiens* en attendant portent la charge & les bâts des Mules ſur les épaules, & les charrient ſur le pont juſqu'à l'autre bord. Il y a des ponts de Liéne dans le *Pérou*, ſi larges que les Mules y peuvent paſſer toutes chargées: tel eſt celui qui eſt ſur la Riviere d'*Apurimac*, par où paſſent toutes les marchandiſes & autres effets, en quoi conſiſte le Commerce entre le *Pérou* & les Provinces de *Lima*, de *Cuzco*, *la Plata*, & autres Contrées méridionales.

Il y a des Rivieres où au-lieu de pont de *Béjuque* on paſſe par des *Tarabites*; c'eſt ce qui arrive quand on veut paſſer la Riviere d'*Alchipichi*; & non ſeulement les perſonnes & les charges traverſent la Riviere par *Tarabites*, mais même les Mules; parce que l'extrême rapidité de l'eau, & les gros cailloux qu'elle roule, ne permettent pas qu'elles paſſent à la nage.

La *Tarabite* n'eſt autre choſe qu'une corde de Liéne ou de courroyes de cuir de Vache, compoſée de pluſieurs fils de ſept à huit pouces d'épaiſſeur, laquelle eſt tendue d'un bord à l'autre & fortement attachée des deux côtés à des pilotis, à l'un desquels eſt une roue ou un tour pour donner à la *Tarabite* le degré de tenſion que l'on juge à propos. La maniere de paſſer eſt unique. Pour la bien comprendre, il faut ſavoir que ſur ce gros Palan ou *Tarabite* pendent deux grands crocs, l'un d'un côté l'autre de l'autre, lesquels on fait courir tout le long du palan. A ces deux crocs pend un grand manequin de cuir de Vache, aſſez large pour pouvoir recevoir un homme & pour qu'il puiſſe s'y coucher. Celui qui veut paſſer ſe met dans le manequin, & d'une pouſſade qu'on lui donne de la rive d'où il part, il coule tout le long de la *Tarabite* avec d'autant plus de viteſſe, que par le moyen de deux cordes attachées au manequin on le tire de l'autre bord.

Pour paſſer les Mules il y a deux *Tarabites*. On ſerre avec des ſangles le ventre de l'animal, le cou & les jambes, pour qu'il ne puiſſe pas faire de mouvement violent. Dans cet état on la ſuſpend à un gros croc de bois courant entre les deux *Tarabites*, par le moyen d'une groſſe corde où il eſt attaché. Cela fait on pouſſe l'animal qui part avec tant de viteſſe

J. Punt delin. et Sculp.

1. Brücke von Bindweiden od. Stricken. 2. Ueberfuhrt für Thiere.
3. Ueberfuhrt für Menschen.

N

teſſe qu'en un tour de main il eſt de l'autre côté. Les Mules qui ſont accoutumées à paſſer de cette maniere, ne font pas le moindre mouvement, & s'offrent d'elles-mêmes pour être attachées: mais celles qui ſont neuves s'effarouchent de façon qu'on a bien de la peine à les tenir, & quand elles perdent terre & ſe voyent précipiter de cette maniere, elles s'élancent dans l'air. La *Tarabite* d'*Alchipichi* a d'une rive à l'autre 30 à 40 toiſes, ou 70 à 90 aunes, & elle eſt élevée au-deſſus de l'eau de 20 à 25 toiſes, 47 à 60 aunes, ce qui eſt ſuffiſant pour faire friſſonner d'horreur à la premiere vue.

Les chemins de ce Pays ſont à l'avenant des ponts: car quoiqu'il y ait de grandes Plaines depuis *Quito* juſqu'à *Riobamba*, & auſſi en partie de *Riobamba* à *Alauſi*, & de-même au Nord de cette Ville ; ces Plaines ſont néanmoins coupées de terribles coulées, dont les deſcentes & les montées ſont non ſeulement incommodes, & d'une longueur infinie, mais auſſi fort dangereuſes. Dans quelques endroits il faut paſſer par des *Laderes** ſi étroites, qu'il y a des endroits où le chemin peut à-peine contenir les pieds d'une monture, dont le corps & celui du Cavalier ſont perpendiculaires à l'eau d'une Riviere qui coule 50 ou 60 toiſes au-deſſous. Il n'y a que la néceſſité indiſpenſable de paſſer par-là qui puiſſe diminuer l'horreur d'un ſi grand péril. Il n'arrive que trop ſouvent que des Voyageurs périſſent dans ces profondes abîmes, en traverſant ces dangereux chemins, où l'on n'a d'autre garant de ſa vie & du bien qu'on porte avec ſoi, que l'adreſſe & la bonté des Mules, tandis qu'un faux pas eſt ſuffiſant pour faire périr la monture & le Cavalier. Ce danger eſt récompenſé par la ſureté où l'on eſt des voleurs; deſorte qu'on voit-là ce qui ſe voit en peu de Pays du Monde, des Voyageurs chargés d'or & d'argent marcher ſans armes, avec autant de ſureté que s'ils étoient accompagnés d'une nombreuſe eſcorte. Si la nuit ſurprend le Voyageur dans un Déſert, il s'y arrête & y dort ſans la moindre crainte; ſi c'eſt dans un *Tambo* ou Auberge, il y couche avec la même quiétude d'eſprit, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Perſonne ne le trouble non plus dans ſa route, ſans qu'il ait beſoin d'autre défenſe que la confiance avec laquelle il voyage: choſe extrêmement commode, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qui ſe rencontrât ainſi dans tous les autres Pays du Monde.

* Les côtes ou flancs des Montagnes, la partie au-deſſous du ſommet.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Continuation des particularités des Paramos *ou Bruyeres. Animaux & Oiseaux qu'on y trouve; & autres particularités de cette Province, desquelles il n'a point encore été fait mention.*

POur achever les remarques que j'ai encore à faire touchant les *Paramos*, & que j'ai été obligé d'interrompre pour parler des Rivieres, des Ponts & des Chemins, je dirai que quand les Montagnes sont assez peu hautes pour que la congélation n'y parvienne pas, elles sont toutes couvertes d'une espéce de petit jonc assez semblable à l'*Esparto* *, mais plus mou & plus souple, lequel croît en si grande abondance que toute la terre en est couverte. Il a environ trois quarts d'aune de hauteur, & quand il est cru à ce point il a la même couleur que l'*Esparto* sec. Là où la neige se soutient quelque tems sans se fondre, on ne voit aucune des Plantes qui croissent dans les Climats habitables; mais des Plantes sauvages quoiqu'en petit nombre, & seulement jusqu'à une certaine hauteur de la Montagne; mais de-là jusqu'au commencement de la congélation, ce ne sont que sables & que pierres.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve un Arbre que les gens du Pays nomment *Quinual*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est médiocrement haut, houpé, d'un bois fort; la feuille même dans sa longueur, est épaisse, & d'un verd foncé. Quoiqu'il porte le même nom que la Graine appellée *Quinua*, dont nous avons parlé ailleurs, & qui croît en abondance en ce Pays, ce n'est pourtant pas cet arbre qui la produit, & la plante où elle naît n'a rien de commun avec lui.

Le climat propre à l'Arbre de *Quinual*, l'est aussi à une petite Plante que les *Indiens* nomment *Palo de Luz* †. Elle est haute ordinairement d'environ deux pieds. Elle consiste en plusieurs tiges, qui sortent de terre & ont la même racine. Ces tiges sont droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort menues. Elles montent presque toutes à une même hauteur, excepté les plus extérieures, qui sont plus petites. On coupe cette Plante rez-terre, où elle a environ trois lignes de diamétre; on l'allume pendant qu'elle

* Espéce de Genête ou de Jonc particulier en *Espagne*, dont on fait des cabas & même des souliers. C'est de quoi l'on fait les nattes & les cordes. N. d. T.

† *Bâton de Lumiere.*

qu'elle eſt verte, & elle répand une lumiere pareille à celle d'un flambeau; & cela dure juſqu'au bout, pourvu qu'on ait ſoin d'en ſéparer le charbon qu'elle fait en brulant au-lieu de lumignon.

On trouve dans les mêmes lieux la Plante que les mêmes *Indiens* appellent *Achupalla*, compoſée de diverſes côtes peu différentes de celles de la *Subilla* ou *Sabine;* & à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres vieilliſſent & ſe deſſéchent. De ces côtes il ſe forme une eſpéce de tronc garni de feuilles horizontales, & creux au milieu. Ce tronc étant petit eſt bon à manger comme celui des *Palmites*.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc & où le froid commence à être plus ſenſible, on trouve des Oignons ou *Pains* appellés dans la Langue du Pays *Puchugchu*; ils ſont formés d'une herbe dont les feuilles ſont rondes & ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles forment comme une bulbe fort unie, au dedans de laquelle il n'y a que les racines, leſquelles à meſure qu'elles groſſiſſent, élargiſſent ce paquet de feuilles juſqu'à ce qu'elles forment enſemble la figure d'un pain arrondi, lequel a environ deux pieds de haut & à peu près autant de diamétre. Quand il eſt bien verd il eſt ſi dur, que le pied d'un homme ni d'un cheval ne peut l'écraſer; mais quand il eſt ſec il s'égruge aiſément. Quand il eſt entre verd & ſec, ſes racines jouent comme des reſſorts, deſorte qu'en le comprimant il s'applatit, & s'arrondit enſuite quand on ceſſe de le preſſer.

Là où croiſſent les *Puchugchus* on trouve auſſi la *Canchalagua*, connue en *Europe* pour ſes vertus. Cette plante reſſemble aux plus petits joncs ou au chaume fort mince, ſans aucune feuille, mais ſeulement de la graine aux extrémités. Elle eſt fort médicinale, & excellente pour la guériſon des fiévres. Elle eſt un peu amere, & donne le même goût à l'eau, ſoit qu'on la faſſe infuſer, ou en décoction. Elle purifie le ſang, & l'on s'en ſert pour cet effet dans le Pays, quoiqu'on la croye d'une qualité chaude. Elle croît-là en abondance, & on en trouve parmi les *Puchugchus*, & ailleurs ſur les bruyeres où il ne fait pas extrêmement froid.

Une autre Plante non moins recommandable eſt la *Calaguela* ou *Calaguala*, qui croît dans les lieux que le froid & les neiges continuelles rendent ſtériles, ou dont le ſol eſt de ſable. Elle a ſept à huit pouces de haut, & conſiſte en divers petits troncs; on la trouve dans le ſable, ou parmi les pierres. Ses petits rameaux reſſemblent aux racines des autres plantes, & n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur; ils ſont remplis de nœuds à peu de diſtance les uns des autres, & couverts d'une eſpéce de pellicule, qui ſe détache de ſoi-même quand elle eſt ſéche. Cette plante

eſt excellente pour diſſiper les apoſtêmes tant au-dehors qu'au-dedans du corps. Elle les guérit en très-peu de tems. On la prend en décoction, ou en l'écachant & la faiſant infuſer dans du vin. Trois ou quatre priſes par jour ſuffiſent pour qu'elle faſſe ſon effet, ſans compter qu'étant chaude au ſouverain degré, elle pourroit être nuiſible ſi on en prenoit ſans néceſſité. C'eſt pour cela auſſi que trois ou quatre morceaux de la longueur de trois ou quatre pouces ſuffiſent, & on prend la quantité de vin qu'il faut pour diſſiper ſon amertume. Celle qui croît ſur ces *Paramos* n'eſt pas à beaucoup près de ſi bonne qualité que celle des autres Provinces du *Pérou*, auſſi cette derniere eſt-elle beaucoup plus eſtimée. Les feuilles en ſont fort petites; elle en a peu, & elles ſont attachées immédiatement au tronc.

C'eſt encore ſur les bruyeres que croît la *Contra-Yerva*, ſi fameuſe en *Europe* pour ſon efficace contre le poiſon. Cette plante s'éléve peu de terre, mais s'étend beaucoup plus à proportion. Ses feuilles ſont longues de trois à quatre pouces, ſur un peu plus d'un pouce de large, épaiſſes & veloutées en dehors. Elles ſont d'un verd pâle; en dedans elle eſt liſe & d'un verd plus vif que ſur le revers: de ſes bourgeons naiſſent de grands fleurons compoſés d'autres petites fleurs, tirant un peu ſur le violet. Ces fleurs & autres qui croiſſent-là en abondance avec des propriétés différentes, ſelon la diverſité du climat, ſont fort eſtimées dans le Pays, & ne coutent que la peine de les envoyer couper ſur la plante.

Quoique l'air des *Paramos* ſoit ſi rude qu'aucun animal n'y puiſſe ſubſiſter à parler en général, il y a cependant quelques animaux dont le tempérament s'y accommode: tels ſont les Chevreuils qui y vont paître la paille dont nous avons parlé, & qui eſt une herbe particuliere à ces lieux-là. On rencontre quelquefois de ces animaux au plus haut des Montagnes, où l'air eſt le plus rude.

Parmi la paille on trouve beaucoup de Lapins & quelques Renards, qui dans leur eſpéce & propriétés ne different pas de ceux de *Carthagéne*, & des autres Contrées des *Indes*.

Les Oiſeaux qu'on rencontre en ces lieux ne ſont pas nombreux dans leur eſpéce: ce ne ſont guere que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres* * & des *Zumbadores* ou *Bourdonneurs*. Les Perdrix de ce Pays ne ſont pas exactement pareilles à celles d'*Europe*, elles reſſemblent plutôt aux Cailles. Elles ne ſont pas non plus en abondance.

Le

* *Garcilaſſo de la Vega* parle auſſi de cet Oiſeau monſtrueux, dont il dit n'en avoir vu qu'un à *Quito*, qui étoit encore fort jeune. N. d. T.

Le *Condor* eſt ſans-contredit le plus grand Oiſeau de l'*Amérique*. Il reſſemble aux *Gallinazos* pour la couleur & pour l'encolure. Il s'éléve au-deſſus des Montagnes les plus hautes, & à perte de vue. On ne le voit jamais dans les lieux bas, & il ſemble que ſa complexion demande un air fort ſubtil pour vivre commodément; ce qui n'empêche pas qu'on n'en puiſſe apprivoiſer dans les Villages & les *Haciendas*. Ils ſont carnaciers autant que les *Gallinaces*. On les voit ſouvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paiſſent au bas des Montagnes. C'eſt dequoi je fus moi-même témoin oculaire un jour que j'allois du Signal de *Lalanguſo* à la *Hacienda* de *Pul*, qui eſt au bas de cette Montagne; car ayant remarqué ſur une colline voiſine de celle où je paſſois, une grande confuſion dans un troupeau de Brebis, j'en vis partir tout-à-coup un *Condor* qui enlevoit un agneau dans ſes ſerres, lequel il laiſſa tomber quand il fut à une certaine hauteur, & fondant de-nouveau deſſus il l'enleva encore & le jetta deux fois de la même maniere, & à la troiſieme je le perdis de vue, parce qu'il s'éloigna de cet endroit, fuyant les *Indiens* qui étoient accourus aux cris des garçons qui gardoient le troupeau, & aux japemens des chiens.

Il y a des Montagnes où cet Oiſeau eſt plus commun qu'en d'autres, & comme il fait de grands ravages dans le bétail, les *Indiens* lui tendent des piéges pour le prendre. Pour cet effet ils tuent quelque vache ou autre animal inutile, & en frottent la chair du jus de quelques herbes fortes qu'ils ôtent enſuite; car il eſt ſi ruſé & ſi ſoupçonneux que ſans cette précaution il ne toucheroit pas à la chair: & pour qu'il ne puiſſe diſtinguer le jus-même de l'herbe par ſon odorat, on enterre la bête morte, jusqu'à ce qu'elle tourne à la pourriture; alors on la déterre, & auſſitôt les *Condors* accourent, la dévorent & s'enivrent, de maniere qu'ils reſtent longtems ſans mouvement, & dans cet état les *Indiens* les aſſomment. D'autres fois, quand ceux-ci en rencontrent près d'une charogne, ils leur tendent des lacs & les prennent. Cet Oiſeau eſt ſi fort que d'un coup d'aîle donné à plein il terraſſe un homme, & eſtropie quelquefois du même coup celui qui l'attaque. Leurs aîles ſont leur plus grande défenſe, ils les préſentent comme un bouclier pour recevoir les coups qu'on leur porte, & les rendent par-là inutiles.

Le *Zumbador* eſt un Oiſeau nocturne qui ne ſe trouve que dans ces Montagnes, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, tant par ſon chant, que par un bourdonnement extraordinaire qu'il cauſe dans l'air par la violence de ſon vol, & que l'on diſtingue à plus de cinquante toiſes de diſtance. Ce bourdonnement eſt plus fort à meſure qu'on

eſt plus près, & ſurpaſſe le bruit que fait une fuſée volante en s'élevant dans l'air par la force de la poudre allumée. De tems en tems il pouſſe un ſiflement aſſez ſemblable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. Pendant les clairs de Lune, qui eſt le tems où il ſe fait le plus entendre, nous nous mettions aux aguets, pour obſerver ſa groſſeur & la violence de ſon vol; & quoiqu'il en paſſât aſſez près de nous, il nous fut toujours impoſſible de diſtinguer leur figure; nous n'appercevions autre choſe que la route qu'ils tenoient, & qu'ils traçoient dans l'air comme une ligne blanche par l'impreſſion de leurs aîles. Cette ligne étoit aiſée à appercevoir quand on n'étoit pas trop éloigné du lieu où l'Oiſeau voloit.

Curieux d'examiner un Oiſeau ſi ſingulier, nous chargeâmes quelques *Indiens* du ſoin de nous en procurer. Ceux-ci en eurent bientôt trouvé une nichée, qu'ils nous apporterent. Les petits qui étoient dans le nid commençoient à peine à avoir des plumes, & neanmoins ils étoient gros comme des Perdrix. Les plumes étoient mouchetées de deux couleurs griſes, l'une foncée & l'autre claire, le bec bien proportionné & droit, les narines beaucoup plus grandes que dans les autres Oiſeaux, la queue petite & les aîles aſſez grandes. Si on en croit les *Indiens*, c'eſt par l'ouverture des narines qu'il fait le bourdonnement en queſtion. Mais quoique cette ouverture ſoit conſidérable, elle ne me paroît pas ſuffiſante pour cauſer un ſi grand bruit, particuliérement au moment qu'il ſifle; car il fait l'un & l'autre en même tems. Je ne voudrois pourtant pas nier qu'elle n'y contribue beaucoup.

Dans les *Cannades* ou vallons que forment ces Montagnes, & qui ſont remplis de marécages à cauſe des eaux qui s'extravaſent des ſources, on trouve un Oiſeau que les gens du Pays nomment *Canelon*, nom qui exprime aſſez bien la nature du chant de cet animal. Il eſt ſemblable à la *Bandurrie*, gros comme une Oye, le cou long & épais, la tête aſſez approchante de celle de l'Oye, le bec droit & gros, les pieds & les jambes à proportion du corps, les plumes de ſes aîles griſes au-deſſus & blanches au-deſſous. A l'endroit où les deux ſe joignent il a deux éperons qui ſortent en dehors d'environ un pouce & demi, dont il ſe ſert pour ſe défendre. Le mâle & la femelle volent toujours enſemble, ſans s'éloigner l'un de l'autre ſoit dans l'air, ſoit à terre où ils ſont preſque toujours, ne volant que pour paſſer d'un vallon à l'autre, ou pour fuir quand on les pourſuit. On mange la chair de cet Oiſeau, qui eſt même aſſez bonne quand elle eſt un peu mortifiée. Ces Oiſeaux ſe tiennent auſſi dans d'autres lieux moins froids que les Montagnes, mais ils y ſont un peu différens.

rens, ayant ſur le front une petite corne calleuſe & molle, & les uns & les autres ont une crête de plumes, ou petit panache ſur la tête.

Dans les jardins de ce Pays-là on trouve communément un Oiſillon ſingulier par ſa petiteſſe & le coloris de ſes plumes. Le nom ſous lequel il eſt le plus connu eſt celui de *Béquefleurs*, parce qu'en effet il s'occupe inceſſamment à voltiger ſur les fleurs, & à en ſucer le jus avec tant de légereté qu'il ne les dérange ni ne les gâte. Son nom eſt proprement *Quinde*, & on lui donne encore ceux de *Robilargue*, & de *Liſongere*. Tout le volume de ſon corps avec les plumes n'eſt pas plus gros qu'une petite noix ou noix-muscade, la queue eſt trois fois plus longue que le corps, le cou court, la tête proportionnée au corps, les yeux vifs, le bec eſt blanc vers la racine & noir au bout, il eſt long & fort mince, ſes aîles ſont longues & déliées; le plumage verd tacheté de jaune & de bleu preſque par-tout. Cet Oiſeau eſt diſtingué en diverſes eſpéces, qui different un peu en groſſeur & dans la couleur des taches de leur plumage. On croit que c'eſt le plus petit de tous les volatiles connus, comme on en peut juger par ce que nous avons dit. La femelle ne pond que deux œufs petits comme des pois: il fait ſont nid ſur les arbres, & le fait des plus petites & menues pailles qu'il peut trouver.

Dans le reſte du Pays où le terroir n'eſt ni de Bruyeres ni de Montagnes, on ne voit d'autres animaux que des animaux domeſtiques, par où l'on peut juger qu'avant l'arrivée des *Eſpagnols* les eſpéces particulieres au Pays étoient en très-petite quantité, puiſque la plupart de ceux qu'on y voit y ont été amenés d'*Eſpagne*, à l'exception des *Llamas*, auxquelles les *Indiens* avoient encore donné le nom de *Runa*, qui en leur Langue ſignifie *Brebis*. *Llama* eſt un nom général qui ſignifie animal brute, & aujourd'hui on entend par *Runa Llama* une *Brebis* des *Indes*. La *Llama* eſt un animal qui a beaucoup de rapport avec le Chameau; elle en a la tête, la figure & le poil, mais non pas la boſſe: d'ailleurs elle eſt plus petite; elle a le pied fourchu; & toutes ne ſont pas de la même couleur. Il y en a de brunes, beaucoup de blanches, d'autres qui ſont noires, d'autres tigrées. Elles marchent comme le Chameau, & leur corps n'eſt pas plus haut qu'un Anon d'un an ou un peu plus. Les *Indiens* les employent à porter des charges du poids de quatre-vingts à cent livres. La Juriſdiction de *Riobamba* eſt la Contrée où l'on en voit davantage. Là preſque tous les *Indiens* en ont pour leur petit trafic d'un Village à l'autre. Avant la conquête ces Peuples mangeoient la chair de cet animal, & ils en uſent encore ainſi à l'égard de celles qui ſont trop vieilles pour continuer leurs

ſervices. Ils diſent que leur chair a le goût de celle du Mouton ordinaire, ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus fade. Ces bêtes ſont extrêmement dociles & faciles à entretenir. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où elles lancent une humeur visqueuſe, qui, à ce qu'on aſſure, fait venir la gale à ceux qu'elle touche.

Dans les Provinces de *Cuzco*, *la Pas*, *la Plata*, & autres Contrées méridionales du *Pérou*, on trouve deux autres eſpeces d'Animaux aſſez ſemblables à la *Llama*, ſavoir la *Vicunna* ou *Vicogne* & le *Guanaco*. La *Vicunna* ne differe de la *Llama* qu'en ce qu'elle eſt plus petite, ſa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps à l'exception du ventre qui eſt blanchâtre. Le *Guanaco* au-contraire eſt plus grand, a le poil plus rude & plus long; à cela près toute leur figure eſt ſemblable. Les *Guanacos* ſont d'une grande utilité dans les Minieres pour charrier le minerais par des chemins ſi âpres & ſi mauvais qu'aucun autre animal n'y ſauroit paſſer.

On trouve dans les maiſons de ce Pays-ci un animal appellé *Chucha*, & dans les autres Provinces méridionales du *Pérou Muca-Muca*, qui eſt le nom *Indien*. Il a la figure d'un Rat, mais il eſt plus gros qu'un gros Chat. Son muſeau eſt comme le grouïn d'un petit Cochon & fort long, ſes pieds & ſon dos ont comme ceux d'un Rat. Il eſt couvert d'un poil plus long & plus noir. Cet animal a une bourſe qui s'étend depuis le commencement de l'eſtomac juſqu'à l'orifice des parties naturelles, & conſiſte en deux peaux membraneuſes, qui tiennent aux côtes inférieures, & ſe joignent au milieu du ventre, dont elles ſuivent la configuration & qu'elles enveloppent. Cette bourſe a une ouverture au milieu qui occupe environ les deux tiers de ſa longueur, & que l'animal ouvre & ferme à ſon gré par le moyen des muſcles que la nature lui a donnés pour cet effet. Après qu'elle a mis bas elle renferme ſes petits dans cette bourſe, & les porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'ils ſoient grands & qu'elle les veuille ſevrer: alors elle âche ſes muſcles & met ſes petits dehors. Mr. *de Juſſieu* & *Mr. Seniergue* firent pendant qu'ils étoient à *Quito* une expérience à ce ſujet à laquelle nous aſſiſtâmes *Don George Juan* & moi. Il y avoit déjà trois jours que la mere étoit morte, & dans une telle corruption qu'elle puoit extrêmement; néanmoins l'orifice de la bourſe étoit encore ſerré ſuffiſamment, & les petits s'y maintenoient encore tout vivans; chacun d'eux tenoit une mamelle dans ſa gueule, & il ſortit de ces mamelles quelques goûtes de lait lorſqu'on en arracha les petits. Je n'ai jamais vu le mâle, mais j'ai ouï dire dans le Pays qu'il eſt de la même grandeur & de la même figure que la femelle, à la bourſe près qu'il n'a point; & qu'il

a deux teſticules gros comme des œufs de Poule, ce qui eſt monſtrueux à proportion du corps de cet animal. Au-reſte la *Chucha* ou *Muca-Muca*, mâle & femelle, eſt ennemi mortel de la Volaille & de tout Oiſeau domeſtique. Non ſeulement il vit dans les maiſons, mais auſſi aux champs, où il fait un grand dégat dans les Maïz. Les *Indiens* mangent ces animaux autant qu'ils en peuvent attraper, & diſent que ſa chair n'eſt pas mauvaiſe; mais les ſentimens de cette Nation en fait de goût, ſont toujours fort ſuſpects, & ſujets à caution.

CHAPITRE IX.

Phénoménes ſinguliers ſur les Paramos *& dans le reſte de la Province. Maniere de courre le Chevreuil, & adreſſe des Chevaux de ce Pays.*

AU commencement les Phénoménes dont nous fûmes témoins ſur ces *Paramos* nous cauſerent un étonnement infini, mais à force d'en voir nous nous y accoutumâmes. Le premier que nous vîmes ce fut ſur *Pambamarca*, la premiere fois que nous montâmes ſur cette Montagne. Il conſiſtoit en un Arc-en-ciel entier & triple, formé de la maniere ſuivante.

Ce fut un matin au point du jour que toute cette Montagne ſe trouvant enveloppée de nuages épais, qui diſſipés par les premiers rayons du Soleil, ne laiſſerent que de légeres vapeurs que la vue ne pouvoit diſcerner: nous apperçûmes, du côté oppoſé à celui d'où le Soleil ſe levoit, & à environ dix toiſes de diſtance de l'endroit où nous étions, comme un miroir où la figure de chacun de nous étoit repréſentée, & dont l'extrémité ſupérieure étoit environnée de trois Arcs-en-ciel, ayant tous les trois un même centre, & les dernieres couleurs ou les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du ſuivant, & hors de ces Arcs-en-Ciel on voyoit à quelque diſtance un quatriéme Arc de couleur blanchâtre. Tous les quatre étoient perpendiculaires à l'horizon; quand un de nous alloit d'un côté à l'autre, le Phénoméne le ſuivoit entierement ſans ſe déranger & dans la même diſpoſition. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'eſt que nous trouvant-là ſix ou ſept perſonnes enſemble, chacun voyoit le Phénoméne en ſoi & ne l'appercevoit pas dans les autres. La grandeur du diamétre de ces Arcs varioit ſucceſſivement à-meſure que le Soleil s'élevoit davantage ſur l'horizon, en même tems les couleurs diſparoiſſoient, & l'image de chaque corps devenant peu à peu imper-

perceptible, le Phénoméne s'évanouïſſoit entierement. Le diamétre de l'Arc intérieur, pris à ſa derniere couleur, étoit d'abord de $5\frac{1}{2}$ deg. ou environ, & celui de l'Arc blanc extérieur ſéparé des autres, étoit de 67 degrés. Quand le Phénoméne commençoit les Arcs paroiſſoient de figure ovale ou elliptique comme le diſque du Soleil, mais enſuite ils devenoient peu à peu parfaitement circulaires. Chaque petit Arc étoit rouge ou incarnat, mais cette couleur ſe paſſoit & la couleur d'orange ſuccédoit, & à celle-ci le jaune, enſuite le jonquille, & enfin le verd; la couleur extérieure de tous reſtoit rouge. Tout cela ſe pourra mieux comprendre par l'eſtampe ci-jointe.

En diverſes occaſions nous remarquâmes dans ces Montagnes les Arcs que formoit la clarté de la Lune. J'en vis un bien ſingulier le 4 d'*Avril* 1738, dans la Plaine de *Turubamba* ſur les 8 heures du ſoir; mais le plus extraordinaire de tous fut obſervé par *Don George Juan* ſur la Montagne de *Quinoa-Loma* le 22 de *Mai* 1739 à 8 heures du ſoir. Ces Arcs ne ſont compoſés d'autre couleur que du blanc, & ſe forment en s'appuyant à la croupe de quelque Montagne. Celui que nous vîmes étoit compoſé de trois Arcs réunis dans un même point. Le diamétre de celui du milieu étoit de 60 degrés, & l'épaiſſeur de la couleur blanche occupoit un eſpace de 5 degrés. Les deux autres Arcs étoient ſemblables à celui-là.

L'air de cette athmoſphere & les exhalaiſons de ce terroir paroiſſent plus propres qu'en aucun autre lieu à allumer les vapeurs qui s'y élévent. C'eſt pourquoi l'on y voit plus ſouvent ces Phénoménes, qui quelquefois ſont très-grands, & durent davantage qu'ailleurs. Un de ces feux, ſingulier par ſa grandeur, parut à *Quito* dans la nuit, pendant que nous étions dans cette Ville. Je n'en ſaurois bien fixer la date, parce que les Papiers où elle étoit marquée ſe perdirent quand je fus pris par les *Anglois*; mais voici ce qui m'en eſt reſté dans l'idée, autant que ma memoire peut me le rappeller.

Sur les 9 heures du ſoir il s'éleva du côté du Mont *Pichincha*, à ce qu'il ſembloit, un Globe de feu enflammé & ſi grand qu'il éclaira toute la partie de la Ville qui eſt de ce côté-là. Les fenêtres de la maiſon où je logeois donnoient préciſément vers cette Montagne, & quoiqu'elles fuſſent fermées à contrevents, la lumiere fut aſſez forte pour pénétrer à-travers les fentes, & me faire remarquer une clarté extraordinaire. Cela joint au tintamarre que les gens faiſoient dans la rue, me fit promtement ouvrir mes fenêtres, & je vins aſſez à tems pour voir ce Phénoméne, au milieu

Fig 1. Montagne de Cotopaxi négée comme il parut lorsqu'elle créva en 1743. Fig 2. Phenomène de trois Arcs en ciel observés pour la premiere fois à Pambamarca et ensuite sur plusieurs autres Montagnes. Fig 3. Phenomène de l'Arc de la Lune comme il se présentoit sur le penchant de la Montagne.

Fig. 1. Schneeberg, Cotopaxi, wie solcher ausgesehen, als er sich im Jahre 1743 spaltete. Fig. 2. Lufterscheinung von drey Regenbogen, die zum erstenmale in Pamba marca beobachtet und hernach in verschiedenen andern Gebirgen wiederholet worden.
Fig. 3. Lufterscheinung von dem Kreise um den Mond, wie sich solcher an den Abhængen der Berge entwirft.

milieu de ſa courſe, qui étoit de l'Occident au Sud, juſqu'à ce que je le perdis de vue, m'ayant été intercepté par le *Panecillo*, qui eſt de ce côté-là. Ce feu étoit de figure ronde, & il me parut avoir environ un pied de diamétre. J'ai dit qu'il ſembloit venir de la croupe du *Pinchincha*: j'en jugeai ainſi par la route qu'il tenoit, & il me parut qu'il s'étoit formé derriere cette Montagne. Après qu'il eut fait la moitié de ſa courſe viſible, il commença à perdre conſidérablement de ſon éclat, & ne répandit plus que fort peu de lumiere.

Reſte à parler, pour terminer ce Chapitre, de la maniere dont on court les Chevreuils en ce Pays; c'eſt le plus grand plaiſir que l'on ait à la Campagne, & un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné. Il eſt remarquable par la hardieſſe & l'intrépidité qu'on y fait paroître, & qu'on pourroit nommer témérité, ſi on ne voyoit des hommes ſages s'en mêler auſſi, après en avoir eſſayé une fois, ſe confiant à la bonté de leurs chevaux, ce qui fait qu'on ne le regarde que comme une occaſion de faire briller ſon adreſſe & comme un ſimple divertiſſement. A cet égard on peut dire que les Chevaux & les Cavaliers d'*Europe* les plus fameux ne ſont rien en comparaiſon de ceux de ce Pays, & que la légereté la plus vantée de ceux-là n'eſt que lenteur au prix de la viteſſe avec laquelle ceux-ci courent au-travers des Roches & des Montagnes.

Cette courſe ſe fait entre pluſieurs perſonnes à la fois diviſées en deux claſſes, l'une de gens à cheval, l'autre d'*Indiens* à pied. Ces derniers ſont deſtinés à faire lever la bête, & les autres à courre. Les uns & les autres ſe rendent à la pointe du jour au lieu dont on eſt convenu, & pour l'ordinaire au haut des *Paramos* ou Montagnes. Chacun méne un levrier en leſſe. Les Cavaliers ſe poſtent ſur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, faiſant tout le bruit qu'ils peuvent pour faire partir les Chevreuils. On embraſſe de cette maniere un eſpace de trois à quatre lieues, ſi l'on a aſſez de monde pour cela. Dès-que la bête part le cheval le plus proche s'en apperçoit auſſitôt par le bruit qu'elle fait, & part après elle ſans que le Cavalier puiſſe ni le retenir, ni le gouverner quelque effort qu'il faſſe. Il court par des deſcentes ſi escarpées, qu'un homme à pied n'y pourroit paſſer qu'avec beaucoup de précaution & de riſque. Une perſonne qui pour la premiere fois verroit un de ces chevaux porter ſon Cavalier à-travers ces précipices, ne pourroit s'empêcher de juger qu'il vaudroit mieux ſe laiſſer cheoir de la ſelle & couler en-bas de la deſcente, que de confier ſa vie au caprice d'un ani-

mal qui ne connoît ni frein, ni péril qui l'arrête. Cependant le Cavalier eſt emporté jusqu'à ce que le Chrevreuil ſoit pris ou que le cheval fatigué de l'exercice commence à s'affoiblir & à céder la victoire à la bête qui fuit, après l'avoir pourſuivie l'eſpace de quatre à cinq lieues. Ceux qui ſont dans les autres poſtes voyant courre celui-ci ſe mettent en mouvement, & ſe débandent ſucceſſivement après le Chevreuil, les uns tâchant de lui couper chemin, les autres à le prendre de front, le pourſuivant de maniere qu'il eſt rare qu'il puiſſe échapper. Ces chevaux n'ont pas beſoin pour courre que les Cavaliers les animent, ni qu'ils les mettent en train en ſecouant la bride; il leur ſuffit pour s'élancer de voir le mouvement de celui qui eſt ſur la Montagne voiſine, d'entendre les cris des Chaſſeurs & le japement des chiens; ou ſeulement d'appercevoir le mouvement d'un des levriers qu'on méne en leſſe, au moment que celui-ci par ſon odorat découvre la bête. Le meilleur parti qu'on puiſſe prendre alors, c'eſt de le laiſſer courre & de l'animer de l'éperon, afin qu'il franchiſſe mieux ces précipices: mais en même tems il faut être bien ferme ſur l'arçon, ſans quoi dans des deſcentes ſi perpendiculaires la plus légere inattention ſuffit pour faire ſauter le Cavalier par deſſus la tête du cheval, & alors la comédie ſe change en tragédie; car il eſt ſûr qu'il en coute la vie à celui à qui ce malheur arrive, ſoit par le coup qu'il ſe donne en tombant, ſoit parce que le cheval qui pourſuit ſa courſe l'écraſe ſous ſes pieds. On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parce qu'à peine ils ſont, pour ainſi dire, nés, qu'on les exerce à courre dans les *Paramos*, ou Montagnes eſcarpées. Ils ſont tous troteurs ou traquenards; mais il y en a d'autres qu'on appelle *Aguililas*, qui ne ſont ni moins fermes, ni moins agiles. Ces *Aguililas* ne vont que le pas tout ſimple, mais un pas ſi vif qu'il égale le plus grand trot des autres, & même il y en a pluſieurs qui ſont ſi agiles qu'il n'y a point de cheval qui puiſſe les paſſer ni les atteindre. J'en avois un de cette race, qui ſans être des plus vites me portoit en 29 minutes du *Callao* à *Lima*, ce qui fait deux grandes lieues & demie meſurées Géométriquement, & d'un chemin pierreux & mauvais; & en 28 ou 29 autres minutes me reportoit au *Callao* ſans débrider: c'eſt une expérience que j'ai faite pluſieurs fois. Ordinairement ces chevaux ne ſavent ni troter ni galoper, & ne peuvent l'apprendre quelque ſoin qu'on prenne pour le leur enſeigner, & il eſt au-contraire fort aiſé d'accoutumer au pas les Troteurs. Le pas des *Aguililas* conſiſte à lever en même tems le pied de devant & celui de derriere du même

me côté; & au-lieu de porter, comme les autres chevaux qui vont le pas, le pied de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pied de devant, ils le portent plus avant & vis-à-vis du pied de devant du côté opposé, ou même plus loin. Par-là leur mouvement est double de celui d'un cheval ordinaire, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier.

Ce que ces Chevaux font naturellement, s'enseigne à d'autres chevaux qui ne sont pas de cette race; pour cet effet il y a des gens exprès, des espéces d'Ecuyers, chargés du soin de les dresser. Dès-qu'ils l'ont une fois appris ils vont aussi bien que ceux aux quels cette allure est naturelle. Les uns & les autres ne sont pas beaux; mais ils sont pour l'ordinaire fort doux & fort dociles pour le manége, & en même tems pleins de courage.

CHAPITRE X.

Courtes Remarques sur les Minieres d'Argent & d'Or dont la Province de Quito *abonde. Maniere d'extraire le Métal de quelques Mines d'Or.*

Chacun sait qu'une des plus grandes richesses des Provinces & Royaumes du *Pérou*, & même de toutes les *Indes* Occidentales, ce sont les précieux Métaux, qui en une infinité de ramifications pénétrent toute l'étendue de ces Contrées. Ce n'est pas la fertilité du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité de pâturages qui font qu'on estime quelqu'un de ces Pays, c'est le nombre des Mines qu'il renferme dans ses entrailles, c'est-là-dessus qu'on mesure le plus ou le moins d'attention qu'on y donne. Les autres bienfaits de la Nature, qui sont réellement les plus excellens, n'entrent point en considération, si les veines de la terre ne produisent d'abondantes portions de fin argent. Telle est la bizarrerie de l'esprit-humain: une Province est appellée riche quand on en tire beaucoup d'or ou d'argent, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés aux travaux des Mines, & qu'il faut faire venir d'ailleurs les vivres dont elle a besoin; & on appelle pauvres, celles qui ne le sont qu'en apparence, & qui produisent beaucoup de bétail, des fruits en abondance, dont le climat est doux, où l'on trouve toutes les commodités de la vie, mais où il n'y a point de Mines, & où, s'il y en a, elles sont négligées & abandonnées. Il seroit inutile de s'arrêter davantage sur ce sujet, puisque la chose parle d'elle même. Ces

Pays ſont comme des lieux d'entrepôt, l'or & l'argent qui ſort de ſon ſein, n'en ſort que pour être envoyé ailleurs: à peine a-t-il reſté là un peu de tems, qu'on ſe hâte de l'emporter dans des Pays lointains; le Pays qui le produit eſt celui où il fait le moins de ſéjour. C'eſt une preſſe générale dans toutes les *Indes :* il n'y a ni Ville, ni Village, ni Province qui ne paye le tribut de ſes richeſſes à l'*Europe*, parce que ne pouvant ſe paſſer des marchandiſes que l'on fabrique dans cette partie du Monde, il faut y envoyer l'or & l'argent que l'*Amérique* produit pour avoir ces mêmes marchandiſes.

Dans une Province où l'on n'exploite aucune Mine, on ne remarque point la fertilité du terroir, quelque grande qu'elle ſoit; parce que la rareté de l'argent eſt cauſe que les denrées y ſont à ſi bas prix, que le Laboureur n'étant point animé par l'eſpoir d'un honnête ſalaire, ceſſe d'enſemencer autant de terre qu'il le pourroit, & ſe contente de ce qui eſt néceſſaire pour la conſommation ordinaire, & pour ſon entretien. Tout ce qu'on donne en échange de ces denrées, quand le bonheur veut qu'on en livre hors du Pays, conſiſte en marchandiſes d'*Europe*, la rareté de l'argent ſubſiſte toujours, & le Laboureur eſt toujours pauvre n'ayant ſouvent pas de quoi ſe procurer le néceſſaire. Il n'en eſt pas de-même dans les autres Provinces qui abondent en Mines, qui ſont l'objet de l'attention des habitans: à meſure qu'on en emporte les richeſſes, il en ſort de nouvelles du ſein de la terre, & à meſure qu'on les en retire ſucceſſivement, on ne manque ni de marchandiſes d'*Europe*, ni de denrées, quoique l'aridité du terroir & la rigueur du climat ne permettent pas qu'on y en recueille. On y accourt de toutes parts pour partager les richeſſes des Mines, & pour troquer contre de l'or ou de l'argent tout ce qu'on peut ſouhaiter, ou du-moins tout ce qui eſt néceſſaire pour les beſoins de la vie. Il n'eſt pas douteux qu'une Province qui réuniroit l'avantage des Mines avec la fertilité du terroir, ne fût plus floriſſante que celles où l'un de ces deux avantages manque. La Province de *Quito* peut être miſe dans la premiere claſſe, étant la plus fertile, la plus peuplée d'*Indiens* & d'*Eſpagnols*, la plus abondante en Troupeaux, la mieux pourvue de Fabriques, & ſinon la plus riche du *Pérou* en Mines, du moins auſſi avantagée à cet égard qu'aucune de celles où la Nature a prodigué cette ſorte de bienfaits. Mais il ſemble que le Deſtin ait réſolu d'empêcher qu'aucune ne ſoit parfaitement heureuſe, en refuſant à celle-là le concours des Nations qui auroient pu profiter de tous les biens dont la Nature l'a dotée: car il n'eſt

pas

pas aiſé de trouver une autre raiſon qui puiſſe juſtifier les habitans de cette Province de leur négligence à fouiller dans les Mines. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & qu'on ait tout lieu de croire que ces *Cordilleres* en contiennent encore une infinité d'autres, il y en a très-peu qui ſoient exploitées, ſurtout dans l'étendue des Corrégimens: ainſi les richeſſes du Pays reſtant comme enterrées, la fertilité du terroir ne ſuffit pas pour rendre la Province auſſi brillante que les autres du *Pérou* où l'argent circule, au moyen de quoi chacun vit à l'aiſe & dans le luxe.

Anciennement on exploitoit dans la Province de *Quito* des Mines qui ſont aujourd'hui abandonnées. Alors les habitans connoiſſoient mieux leurs intérêts, mais préſentement il ne leur reſte plus que le ſouvenir de leur opulence paſſée. Dans ce tems-là la Capitale & les autres Villes étoient plus peuplées qu'à cette heure, & les richeſſes de quelques-uns de leurs habitans étoient fameuſes dans tout le *Pérou*. Les riches Minieres de la Juriſdiction de *Macas* furent perdues par le ſoulévement des *Indiens*, & on n'a fait aucun effort pour les recouvrer, deſorte que par le laps des tems on a perdu même le ſouvenir des lieux précis où elles étoient. Les Mines de *Zaruma* ſont tout-à-fait tombées, parce qu'on y a oublié l'art de bénéficier le minerais, & qu'on n'a pas l'application néceſſaire pour y réuſſir. La même décadence s'eſt fait ſentir dans toutes les autres Mines de la Province, qui ſans rien perdre de ſa fertilité naturelle à ſon terroir, & qui eſt un effet du climat dont elle jouït, eſt ſi déchue à l'égard de ſon ancienne magnificence, qu'elle n'eſt pas même l'ombre de ce qu'elle a été autrefois. A meſure qu'on y envoye de *Lima* & des Vallées de l'argent pour ſes étoffes & ſes denrées, elle eſt obligée de s'en priver pour avoir des marchandiſes d'*Europe*; & c'eſt pour cela qu'on n'y voit point, comme je l'ai remarqué ailleurs, l'or & l'argent que l'on voit ordinairement dans les autres Provinces méridionales.

Le Gouvernement de *Popayan* jouit encore aujourd'hui de toutes les richeſſes auparavant générales dans toute la Province de *Quito*. Ce Gouvernement eſt rempli de Minieres d'or, & le nombre de celles qu'on y exploite eſt très-conſidérable: mais afin que la curioſité du Lecteur n'ait rien à déſirer à cet égard, je parlerai des plus remarquables, & de la maniere d'y bénéficier l'or, laquelle eſt différente de ce qui ſe pratique dans les Mines de *Cava*, & j'ajoûterai quelques particularités touchant les autres Mines connues dans l'étendue de cette Province.

Tout le Pays compris dans le Gouvernement de *Popayan* abonde en

Mines d'or, deſorte qu'il n'y a point de Bailliage où l'on ne tire de ce précieux métal plus ou moins, & chaque jour on y découvre & exploite quelque nouvelle Mine, ce qui rend le Pays peuplé, nonobſtant l'incommodité du climat en quelques endroits. Les *Partidos* ou Bailliages de *Cali*, *Buga*, *Almaguer* & *Barbacoas*, ſont de tous ceux de la Province de *Quito* les plus abondans en or, & on ne ceſſe d'y exploiter les Mines; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt que l'or n'y eſt mêlé avec aucun corps étranger, ce qui en rend l'exploitation plus ſimple & plus facile, puiſqu'on n'a pas beſoin d'y employer le mercure. Auſſi eſt-il appellé *or* en ſortant du lavoir réduit en poudre.

On appelle Mines de *Caxa* celles où le minerais eſt renfermé entre des pierres, comme entre des murailles naturelles. Les Mines du Pays de *Popayan* ne ſont pas de cette eſpéce. Le minerais y eſt mélé & répandu dans la terre, & le gravier de la méme maniere que le ſable ſe trouve mélé avec diverſes ſortes de terre. Toute la difficulté conſiſte donc à ſéparer les grains d'or de la terre parmi laquelle ils ſont; ce qui ſe fait facilement par le moyen des rigoles, ſans leſquelles il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout. Cette précaution eſt auſſi néceſſaire dans les Mines de *Caxa* que dans celles dont il eſt ici queſtion: la raiſon en eſt que quand on a tiré le minerais, ſoit or ou argent, avec les corps étrangers auxquels il eſt uni, & qu'on y a appliqué le mercure, il faut le mettre au lavoir pour ſéparer encore l'écume & autres ordures, après quoi le minerais reſte pur & compoſé de mercure d'or ou d'argent ſelon l'eſpéce de métal qu'on a tiré.

La maniere d'extraire l'or dans toute la Juriſdiction de *Popayan* conſiſte à creuſer la terre de la Miniere & à la charrier dans un grand réſervoir, qu'ils appellent *Cocha*, deſtiné à cet effet juſqu'à ce qu'il y en ait une quantité proportionnée à ſa capacité, enſuite on y fait entrer l'eau par un conduit juſqu'à ce que le reſervoir ſoit plein. Alors ils rémuent la terre déjà changée en boue, & par ce moyen les parties les plus legeres ſortent par un autre conduit par où l'on fait écouler l'eau. Ils continuent cet exercice juſqu'à ce qu'il ne reſte plus au fond que les parties les plus peſantes, le ſable, le gravier & l'or. Cela fait ils entrent dans la *Cocha* avec des baquets de bois faits exprès où ils mettent ces matieres enſemble, & les remuent circulairement par un mouvement promt & uniforme; & changeant l'eau ils ſeparent le plus léger du plus peſant, & enfin il ne reſte plus que l'or au fond des baquets, & un or purgé de tous les corps étrangers avec leſquels il étoit melé. Pour l'ordinaire il ſe trouve en poudre, mêlé quelquefois de

Pe-

Pepites ou grains plus ou moins gros, mais ordinairement petits. L'eau de la *Cocha* s'arrête dans un autre réſervoir pratiqué un peu au-deſſous du premier, & où l'on fait la même choſe qu'au précédent, afin de ſéparer le plus ſubtil de l'or qui peut avoir été emporté par le mouvement de l'eau dans ce ſecond baſſin. Enfin il y a une troiſiéme *Cocha*, où l'on fait encore la même leſſive, & dont on ramaſſe encore quelque peu de poudre d'or.

Ce travail ſe fait dans toutes les Minieres de la Juriſdiction de *Popayan* par des Eſclaves *Négres*, que chaque Proprietaire des Mines tient pour cet effet. Une partie de ces Eſclaves eſt employée aux lavoirs, pendant que l'autre remue la terre des Minieres; de cette maniere les lavoirs vont continuellement. L'aloi de cet or eſt pour l'ordinaire de 22 carats, quelquefois il va au-delà & jusqu'à 23 carats, & quelquefois au-contraire il eſt au-deſſous de 22, mais très-rarement moins de 21. Dans le Bailliage de *Choco*, outre beaucoup de Mines de lavoir, comme celles dont nous venons de parler, il y en a auſſi quelques-unes où le minerais ſe trouve enveloppé dans d'autres matieres métalliques, des pierres & des ſucs bitumineux, deſorte qu'on eſt obligé d'y employer le mercure. Quelquefois il s'y trouve des Minieres où la *Platine* eſt cauſe qu'on eſt obligé de les abandonner. On appelle *Platine*, une pierre ſi dure qu'on ne peut la briſer ſur une enclume d'acier, ni la réduire par la calcination, ni par conſéquent en extraire le minerais qu'elle enferre, qu'avec un travail infini & beaucoup de fraix. Parmi ces Mines il s'en trouve quelques-unes où l'or eſt mêlé avec un tombac auſſi fin que celui d'Orient, & avec la proprieté ſinguliere de ne jamais engendrer le verdet, comme cela arrive au cuivre ordinaire & de reſiſter aux acides.

La plus grande partie de l'or que l'on tire des lavoirs dans la Province de *Quito*, circule dans le Pays, mais peu de tems, parce que bientôt il prend la route de *Lima*; c'eſt neanmoins par cette circulation momentanée que cette Province ſe ſoûtient, & c'eſt même ce qui l'empeche de choir entierement. L'autre partie de cet or paſſe à *Santa-Fé* ou à *Carthagéne*, & rarement à *Quito*.

Dans le Bailliage de *Zaruma*, qui eſt du Corrégiment de *Loxa*, il y a pluſieurs Mines d'or exploitées, & quoique l'or en ſoit de bas aloi, puiſqu'il n'eſt qu'à 18 & quelquefois à 16 carats, il eſt néanmoins ſi abondant, qu'affiné à 20 carats il apporte plus de profit aux Proprietaires que les autres Mines où l'or eſt naturellement de cet aloi, mais moins abondant.

dant. Autrefois on trouvoit beaucoup de veines d'or dans ce Bailliage, mais les habitans ſont tombés dans une ſi grande négligence à cet égard, qu'ils n'en exploitent plus guere. Toutes les Minieres de ce Diſtrict ſont de *Caxa*, & l'on applique le mercure au minerais. Dans le Gouvernement de *Jaën de Bracamoros* il y a des Mines d'or de la même eſpéce, d'où l'on tiroit une quantité conſiderable de ce précieux Metal, il y a 80 à 100 ans; mais depuis que les *Indiens* de cette Contrée, à l'imitation de ceux de *Macas*, ſe ſont ſoulevés, on a entiérement oublié ces Mines, & jamais on n'a pris la peine de les rechercher depuis. L'or qu'on en tiroit, quoique d'un aloi inférieur à celui de la Jurisdiction de *Popayan*, ſurpaſſoit de beaucoup celui de *Zaruma*. Les *Indiens* en tirent encore quelque petite quantité, quand la néceſſité de payer les tributs les oblige à avoir recours à ce moyen: alors ils s'acheminent vers quelque Ruiſſeau ou Riviere, & attendent que l'eau ſe déborde, & quand elle s'eſt retirée ils ramaſſent le ſable, le lavent dans le Ruiſſeau ou la Riviere, & en ſeparent l'or, obſervant de n'en tirer que bien préciſément ce qu'il leur en faut, & finiſſant-là leur corvée. Dans la Jurisdiction du Bourg de *Latacunga*, près du Village d'*Angamarca*, il y avoit autrefois une Mine dont le Proprietaire étoit un habitant de ce Village, nommé *Sanabria*. On tiroit une ſi grande abondance d'or, que pour ne pas perdre de tems il y faiſoit travailler la nuit par des *Negres*, & le jour par des *Indiens*: malheureuſement cette Mine s'abîma par l'effet d'un orage terrible; & il ne fut pas poſſible depuis de decouvrir la veine, juſqu'à ce qu'enfin un homme plus heureux que ceux qui avoient fait juſques-là des efforts inutiles, la découvrit en partie en 1743, par un accident ſemblable à celui qui l'avoit fait perdre; car ce fut par un orage, & une chute épouvantable d'eau, que cette Mine fut rouverte, & cet heureux ſuccès a engagé cet homme à continuer ſon travail.

Il paroît à diverſes marques qu'il y a encore bien d'autres Mines dans la vaſte Province de *Quito*, qui ont été exploitées en divers tems, & dont on a tiré une bonne quantité de métal; & quoique la nature ou diſpoſition du Pays paroiſſe plus propre aux Mines d'or, il y a neanmoins aſſez de veines d'argent, qui ont toutes les marques de richeſſe & d'abondance, comme il paroît par les Régîtres des Caiſſes Royales & de l'Audience de *Quito*; particulierement quelques-unes qui ont été exploitées dans ces derniers tems, quoiqu'avec peu de progrès. De ce nombre on peut compter la Mine appellée *Guayaca* dans la Jurisdiction de *Zicchos*, fron-

tie-

tiere de *Latacunga*, & une autre Mine d'argent qui n'eſt qu'à environ deux lieues de celle-là. On a travaillé à l'une & à l'autre, mais jamais au-delà de leur ſuperficie, parce que les Entrepreneurs manquoient de fond ſuffiſant pour cela. La plus fameuſe de toutes les Mines d'argent qu'il y a dans ce Bailliage, eſt celle de *Sarapullo* à 18 lieues du Village de *Zicchos*, que l'on avoit commencé à faire valoir, mais dont l'exploitation a été ſuſpendue, faute de fond de la part de l'Entrepreneur.

On ne trouve pas moins d'indices de riches Mines dans les autres Corregimens que dans celui de *Latacunga*, quoiqu'on n'y en ait point decouvert un ſi grand nombre que dans ce dernier Corregiment. Dans la Juriſdiction du Corrégiment de *Quito* la Montagne de *Pichincha* a encore la réputation de renfermer de grandes richeſſes, & quelques grains qu'on trouve dans les ſables des Ruiſſeaux qui y ont leur ſource, autoriſent aſſez cette opinion, quoiqu'on n'y trouve aucun veſtige qui denote qu'il y a eu des Mines formelles, ni qu'on en ait decouvert ni exploité aucune. A-la-verité cela ne prouve rien, puiſque les orages & le laps des tems ſuffiſent pour défigurer tellement ces ſortes de choſes qu'il n'en reſte plus aucun indice. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt que par le travail & l'application qu'on peut parvenir à découvrir ces richeſſes. Au ſurplus on trouve les mêmes indices de riches Mines dans toute cette *Cordillere* dont le *Pichincha* fait partie, & encore dans la *Cordillere* Orientale de *Guamani* & autres endroits & coulées de cette Juriſdiction.

En examinant les Bailliages d'*Otabalo* & de *St. Michel de Ibarra*, on trouve dans le diſtrict du Village de *Cayambe* entre les côtes de la haute Montagne de *Cayambure* qu'il y a eu des minieres fort riches, dont on conſerve encore le ſouvenir, & les veſtiges, comme ayant été exploitées du tems de la *Gentilité* avec un ſuccès infini. Pluſieurs Montagnes aux environs du Village de *Mira* ont la même réputation, entre autres celle qu'on nomme *Pachon*, qui outre le préjugé général a encore l'exemple d'un habitant du même Village, qui, il n'y a pas long-tems, en a tiré de grandes richeſſes. Aucune de ces Mines n'eſt exploitée, ce qui ne paroîtra pas étrange, ſi l'on conſidere combien on néglige les Mines déjà découvertes & connues depuis long-tems.

Tout le Pays de *Pallactanga* dans la Juriſdiction de *Riobamba* eſt rempli de Minieres d'or & d'argent. Le nombre en eſt ſi grand, qu'une ſeule perſonne de celles que j'ai connues dans cette Ville, & qui ſe diſtingua le plus par les politeſſes qu'elle fit à nous & aux Académiciens *Fran-*

çois, avoit fait enrégîtrer pour ſon compte dans les Caiſſes Royales* de *Quito* 18 veines d'argent & d'or toutes riches & de bon aloi. J'ai moi-même entre les mains un Certificat original, par lequel l'Eſſayeur-Général *Don Juan Antonio de la Mota y Torres* certifie en date du 27 *Décembre* 1728, que les minerais d'une de ces veines, eſſayés à *Lima* pour le compte de la même perſonne, & de l'eſpéce de ceux que les Mineurs appellent *Negrillos*, rendoient 80 marcs d'argent par caiſſon, ce qui eſt une choſe étonnante; puiſque pour l'ordinaire on tient pour fort riches les Mines qui rendent huit à dix marcs d'argent par caiſſon, le caiſſon contenant cinquante quintaux de minerais; c'eſt du-moins ce qui ſe voit dans les Mines du *Potoſi* & de *Lipes*, qui malgré les fraix du charroi du minerais de la Mine à d'autres endroits plus commodes où il ſe bénéficie, enrichiſſent encore les Entrepreneurs. En revanche il y a des Mines où le caiſſon de minerais ne rapporte pas cinq à ſix marcs d'argent, & baiſſe même quelquefois juſqu'à trois. On peut néanmoins les exploiter, parce que c'eſt dans des Pays commodes où les vivres ſont à grand marché & en abondance, & où il y a beaucoup de gens pour les faire valoir, moyennant un modique ſalaire.

Par une tradition venue des anciens *Indiens*, on croit que les Montagnes de la Juriſdiction de *Cuenca* ſont autant de Minieres d'or & d'argent, mais on n'en a pas d'autres preuves; toutefois il y a des endroits où il y a des Mines découvertes qu'on exploitoit il n'y a pas long-tems, quoiqu'avec moins de ſoin qu'il n'en faloit pour en retirer tout le profit que l'on pouvoit. Il y en avoit une dans le Bailliage d'*Alauſi* à environ ſix lieues d'une *Hacienda* appellée *Suſna*; le Maître de cette *Hacienda* en faiſoit tirer le minerais, qui lui rapportoit beaucoup; mais comme il manquoit de fonds pour continuer ce travail ſans que ſa plantation en ſouffrît, il ne put jamais en tirer une quantité d'argent proportionnée à ce que la Mine promettoit. Tout ce Pays eſt ſi rempli de Mines, que ſi les habitans vouloient s'adonner à ce travail, il ne le céderoit point à cet égard à aucun autre, pas même aux Provinces méridionales du *Pérou* qui ſont devenues ſi célébres; mais ils ſont d'une nonchalance, dont on ne peut attribuer la cauſe qu'à l'abondance des denrées, & au peu qu'il en coute pour ſe nourrir dans ce Pays-là; car les habitans pouvant à peu de fraix vivre à leur aiſe, ne ſe ſoucient guere de fouiller dans les entrailles de la terre

* Bureau des Finances.

terre pour y trouver de l'or. De-là vient auſſi que n'y ayant pas dans les Villes des gens qui ayent de grands fonds, il ne ſe trouve point d'habitant qui ſoit en état de faire les avances qu'il faut pour ces ſortes d'entrepriſes, qui demandent de grandes dépenſes. Ajoûtez à cela le préjugé, ou plutôt la crainte des difficultés, qui fait que quand un homme témoigne avoir deſſein de fouiller dans quelque Mine, les autres le regardent comme un extravagant qui court à ſa perte, & qui riſque une ruine certaine pour des eſpérances éloignées & très-douteuſes. Ils tâchent de le détourner de ſon deſſein, & s'il n'y peuvent réuſſir, ils le fuyent en l'évitant, comme s'ils craignoient qu'il ne leur communiquât ſon mal. Il ne doit donc pas paroître étrange que ces Mines, quoique riches ſelon toutes les apparences, ſoient négligées, chacun ayant une averſion pour ces entrepriſes qu'on n'a pas dans le *Pérou*, où les Entrepreneurs ſont gens de poids, des premieres maiſons du Pays, & puiſſamment riches, ſans compter un grand nombre d'autres moins conſidérables qui s'intéreſſent ſelon leurs facultés dans l'exploitation des Mines.

Les Gouvernemens de *Quijos* & de *Macas* foiſonnent de Minieres, & celui de *Jaen* en a d'une grande valeur, de-même que ceux de *Maſnas* & d'*Atacames*. A l'égard du premier, il eſt certain que les *Indiens* du *Marannon* tiroient de l'or du ſable de quelques Rivieres qui déchargent leurs eaux dans ce Fleuve; & comme il faut aſſigner une ſource à cet or, il eſt naturel de la ſuppoſer dans les Mines de ce Pays. Quant au ſecond on ne doute point que les rives des Rivieres de *Santiago* & de *Mira* ne ſoient remplies de veines d'or, comme l'expérience le prouve, puiſque les Métifs & les Mulâtres trouvent ſouvent des parties de ce métal dans le ſable; mais perſonne ne s'étant appliqué à la recherche de ces Mines, on ne ſe met point en devoir de les exploiter.

Outre ces Mines d'or & d'argent la Province de *Quito* en a d'autres métaux, ainſi que des Carrieres de pierres en abondance. Il ſemble que la Nature ne lui ait rien refuſé de ce qui eſt néceſſaire aux commodités de la vie, & à l'opulence; puiſqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les autres métaux qui ſont néceſſaires pour ſéparer ceux-ci de leur Mine. On y trouve des Mines de mercure dans la partie méridionale, dans le diſtrict du Village d'*Azogue* qui en tire ſon nom*, dans le reſſort du Corrégiment de *Cuenca*. C'eſt de cette Mine qu'on tiroit autrefois

* Ce mot ſignifie *Vif-argent* ou *Mercure*.

fois le mercure qu'on employoit dans les Mines de la Province; mais cela a été défendu, & il n'eſt plus permis dans tous ces Royaumes d'employer d'autre mercure que celui de *Guanca Velica*, afin de prévenir les fraudes qui ſe commettoient dans les *Quints* ou cinquiémes du produit des Mines qu'on payoit au Roi, en employant du mercure de contrebande au-lieu de celui qu'on doit tirer des Caiſſes Royales de la Ville où les Mines appartiennent, ou de l'*Aſſiento* principal. Cette Ordonnance a en partie remédié à ces abus; mais il eſt certain en même-tems qu'elle contribue à faire déchoir le travail des Mines d'argent dans toute la Province de *Quito*, en fermant celle de Mercure. Peut-être qu'en faiſant là-deſſus de ſérieuſes réflexions on trouvera le moyen de les remettre en vigueur, ſans préjudicier aux droits de Sa Majeſté.

Selon le témoignage de quelques perſonnes intelligentes, & les marques qui s'offrent aux yeux avec évidence, on ne ſauroit douter que le terrain où eſt bâtie la Ville de *Cuenca* ne ſoit une Miniere de fer, dont les veines ſe découvrent dans les fonds des coulées, & les morceaux de minerais que l'on tire quelquefois de leurs fondrieres ne laiſſent point douter que ce ne ſoit de ce métal, tant à cauſe de la couleur & du poids, que parce qu'étant caſſé les fragmens de cette matiere ont la propriété d'être attiré par l'Aiman: & des gens bien au fait de ces choſes prétendent non ſeulement que c'eſt du fer, mais que la Mine en ſeroit très-abondante; c'eſt ce qu'on ne peut pourtant prouver que par l'expérience.

On ne peut douter non plus que ſi les habitans étoient plus laborieux dans ces ſortes de choſes, il ne ſe trouvât dans ces Contrées des Mines de cuivre, d'étaim, & de plomb, quoiqu'on n'en connoiſſe pas préſentement: mais on ſait aſſez que là où il y a des Mines d'or & d'argent il y a auſſi du cuivre, & du plomb; le contraire eſt regardé comme une choſe étonnante. Je parlerai dans le Chapitre ſuivant de quelques autres Mines, particuliérement des Carrieres & des Pierres qui embelliſſent cette Province, afin de n'omettre rien des choſes propres à faire connoître un Pays ſi célébre.

CHA-

CHAPITRE XI.

Monumens des anciens Indiens *dans la Province de* Quito, *& Remarques ſur quelques Pierres curieuſes qui ſe trouvent dans les Carrieres.*

Quoique les Nations qui habitoient anciennement les vaſtes Contrées du *Pérou* n'euſſent pas fait de grands progrès dans les Sciences avant l'arrivée des *Eſpagnols*, ils en avoient néanmoins quelques connoiſſances, mais ſi foibles qu'elles ne ſuffiſoient pas pour donner à leurs eſprits toutes les lumieres qu'ils auroient pu acquérir. Il en étoit de-même à l'égard des Arts mécaniques; le peu qu'ils en ſavoient étoit mêlé de tant de groſſiéreté, qu'ils ne s'écartoient jamais de ce qu'ils avoient vu pratiquer, à-moins qu'ils n'y fuſſent forcés par la néceſſité. L'induſtrie qui ſert de directrice à tous les hommes, eſt celle qui leur enſeigne les Arts utiles; & chez eux le travail ſuplée à la Science; deſorte qu'à force de tems & d'application ils font des ouvrages, qui malgré leurs défauts ne laiſſent pas d'exciter l'attention & l'admiration de ceux qui les voyent & qui penſent aux circonſtances où ils ont été faits. Tels ſont quelques-uns de leurs ouvrages, dont il reſte encore des veſtiges aſſez conſidérables, pour exciter l'étonnement, ſi l'on fait réflexion à la grandeur du travail, & au peu d'inſtrumens qu'ils ont eu pour ces ſortes d'ouvrages. Si on n'y remarque pas cette élégance, cet art, cette diſpoſition qui ſont une ſuite des progrès des Beaux-arts, ils ont d'autres perfections qui les font admirer, malgré la ruſticité qu'on y découvre.

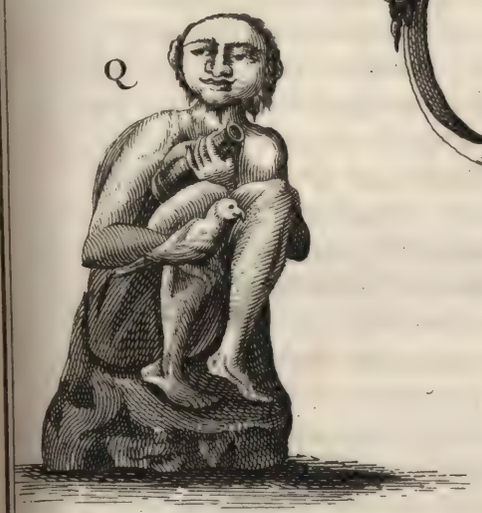
Les *Péruviens* conſacroient des ouvrages à la poſtérité; les Campagnes en ſont pleines, ſoit près des Villes & des Bourgades, ſoit dans les Plaines, ſur les Montagnes & ſur les Collines. Ils aimoient, comme les anciens *Egyptiens*, à être inhumés dans des lieux remarquables. On ſait que ceux-ci ſe bâtiſſoient des pyramides au milieu desquelles étoient leurs ſépulcres, où l'on dépoſoit leurs corps enbaumés: de-même les *Indiens*, après avoir porté le corps dans le lieu où il devoit repoſer, ſans l'enterrer, ils l'entouroient de beaucoup de pierres & de briques dont ils lui bâtiſſoient une maniere de mauſolée, ſur lequel ceux qui étoient de la dépendance du defunt jettoient une ſi grande quantité de terre, que le mauſolée étoit changé en une eſpéce de colline artificielle qu'ils appelloient *Guaque*. La figure de ces *Guaques* n'eſt pas exactement pyramidale. Il paroît plutôt que ces Peuples avoient en vue d'imiter la Nature dans la figu-

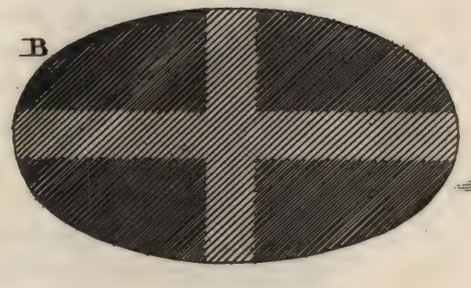
figure des Montagnes & des Collines. Leur hauteur ordinaire eſt de huit à dix toiſes, qui ſont 23 aunes. Leur longueur eſt de 20 à 26 toiſes, ou 47 à 58 aunes, ſur un peu moins de largeur. Il y en a pourtant qui ſont plus grandes de beaucoup. Quoique, comme je l'ai déjà dit, on trouve de ces ſortes de monumens dans tout le Pays, il y en a néanmoins une plus grande quantité dans le diſtrict du Village de *Cayambe*, dont les plaines en ſont toutes ſemées, à cauſe que ces Peuples avoient-là un de leurs plus grands *Adoratoires* ou Temples, & qu'ils regardoient comme ſanctifiées toutes les Campagnes qui en étoient voiſines: c'eſt pourquoi auſſi les Rois & Caciques de *Quito* y vouloient être inhumés, & à leur imitation les Caciques des Villages voiſins.

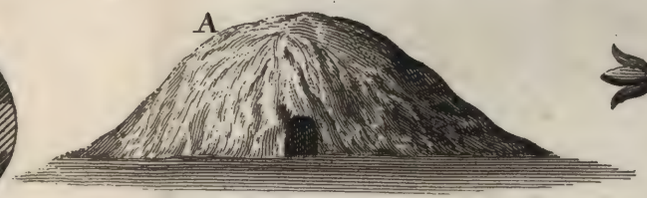
La différence qu'on remarque dans la grandeur de ces monumens donne lieu de croire qu'ils étoient proportionnés à la dignité, au rang & aux richeſſes des perſonnes; n'étant pas douteux que les *Guaques* des Caciques du premier ordre qui avoient ſous leur domination un grand nombre de vaſſaux, qui aſſiſtant à leurs funerailles devoient naturellement contribuer tous à lui faire une *Guaque* plus conſidérable que celle d'un Particulier, qui n'avoit que ſa famille & ſes amis pour lui jetter de la terre. Tous étoient enſevelis avec leurs meubles & effets à leur uſage tant d'or que de cuivre, de pierre & d'argile; c'eſt ce qui excite aujourd'hui la curioſité, ou, ſi l'on veut, la cupidité des *Eſpagnols*, dont pluſieurs paſſent leur tems à fouiller dans ces monumens, pour y chercher les richeſſes qu'ils imaginent y devoir trouver; trompés par l'appas de quelques effets d'or qu'ils ont trouvés dans quelques-unes, ils s'acharnent ſi fort à cette recherche qu'ils y perdent leur tems & leurs biens. Il y en a quelquefois qui à force de fouiller, trouvent enfin la récompenſe de leur confiance. La choſe arriva ainſi deux fois pendant que nous étions dans ce Pays, la premiere un peu avant notre arrivée à *Quito*, & ſe paſſa près du Village de *Cayambe* dans la Plaine de *Peſillo*, de laquelle on tira beaucoup d'effets d'or, dont on voyoit encore quelques-uns dans les Caiſſes Royales qu'on y avoit porté pour payer le *Quint*. La ſeconde arriva ſur la fin de notre ſéjour dans cette Contrée, & ce fut un Religieux Dominicain qui fit cette trouvaille dans la Juriſdiction de *los Paſtos*. Ce Religieux, après avoir employé à cette recherche preſque tout le tems de ſa vie & un argent infini, trouva, à ce qu'on diſoit, des richeſſes conſidérables. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en envoya quelques morceaux à ſon Provincial & à quelques perſonnes de *Quito*. Dans la plupart des *Guaques* on ne trou-

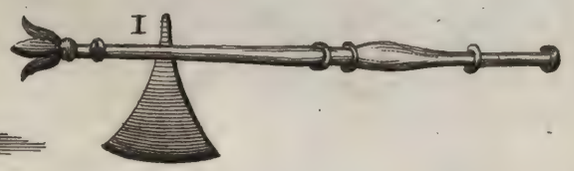
Explication des ouvrages des anciens Indiens, que l'on trouve encore dans leurs Guaques ou Tombeaux.

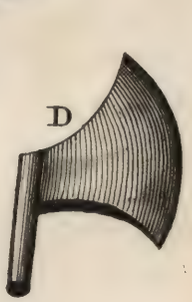
A . Guaques ou l'on enterroit les anciens Indiens.
B . Plan de la Guaque ouverte en Croix.
C . Pendans d'oreille d'or et d'argent.
D . Haches de Cuivre de differentes façons.
E . Miroirs concaves faits de pierre de Gallinace, appellés en Indien Inca-rirpo.
F . Inca-rirpo, ou mirvir de pierre d'Inca tout plat.
G . Inca-rirpo, ou mirvir convexe.
H . Coignée de pierre a feu et d'autres pierres.
I . Haches d'arme avec sa hampe de bois, dont ils se servoient à la guerre.
K . Sunga-tirana, ou pincettes dont les Indiens se servoient pour arracher le peu de poil qu'ils avoient au menton.
L . Tupu dont les Indiennes se servoient pour pendre l'Anac sur leurs epaules.
M . Tupus sorte d'aiguille avec quoi les Indiennes pendent au coû la Pliella qu'elles mettent sur l'Anac.
N . Grands Gobelets où les Indiens buvoient la Chicha.
O . Guainacaba Cruches ou Jarres de terre où ils tenoient leur boisson.
P . Ingamullus ou pierres pour faire des colliers et des Bracelets
Q . Idole d'or ou statue de quelque Indien distingué.

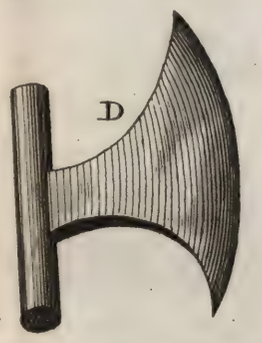


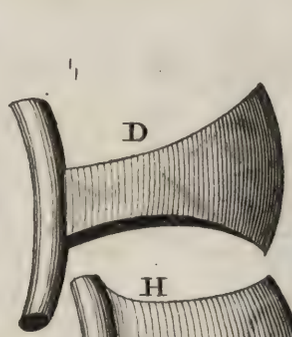


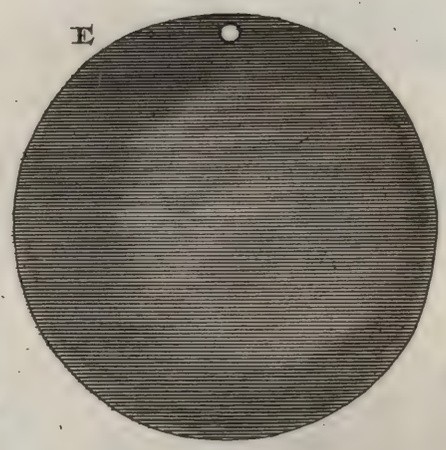


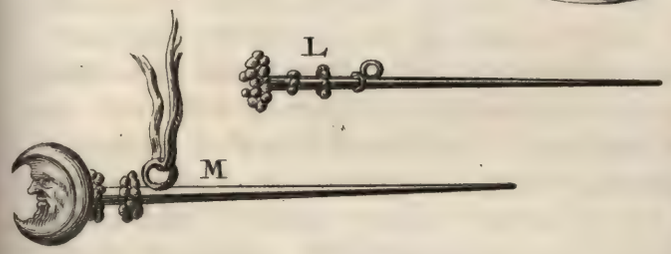


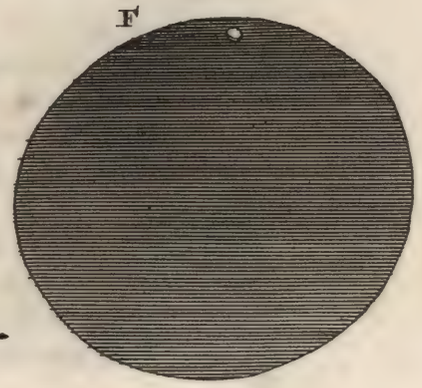


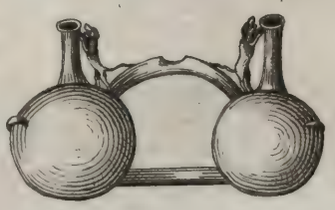


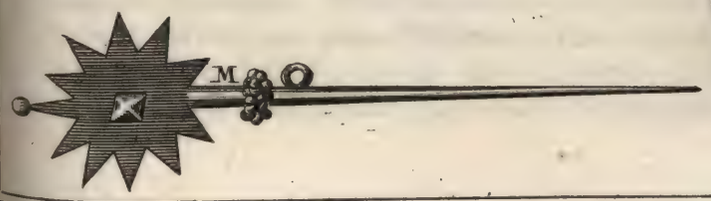












trouve que le ſquelette de celui qui avoit été enſéveli, les vaſes de terre où il buvoit la *Chicha*, leſquels on nomme à-préſent *Guaqueres*, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'*Inca*, & autres pareilles choſes de peu de valeur, quoique curieuſes d'ailleurs, & dignes d'attention pour leur antiquité, & pour avoir été faites par une Nation ſi peu cultivée.

Pour ouvrir les *Guaques* on les perce par en-bas en long & en travers, de ſorte que les deux croiſées ſe joignent au centre de la *Guaque*, & c'eſt-là que ſe trouvent le corps entier & les meubles.

On trouve dans les *Guaques* deux ſortes de miroirs de pierre, les uns de pierre d'*Inca*, & les autres de pierre de *Gallinace*. Celle-là eſt molle & n'eſt point tranſparente, elle a la couleur du plomb. Ordinairement ces miroirs ſont ronds; l'une des ſurfaces eſt platte, & auſſi lice que celle d'un miroir de criſtal; l'autre eſt ovale, ou un peu ſphérique, moins lice & moins polie. Quoiqu'ils ſoient de différente grandeur, communément ils ont trois à quatre pouces de diamétre: j'en ai vu un qui avoit environ un pied & demi: la principale ſuperficie en étoit concave, & groſſiſſoit beaucoup les objets, auſſi polie d'ailleurs que le ſauroit faire parmi nous le plus habile Ouvrier. Cette pierre a le défaut d'avoir des veines & des pailles qui gâtent ſa ſuperficie, & rendent la pierre ſi caſſante qu'au moindre coup elle ſe fend. Bien des gens ſont perſuadés, ou du-moins ſoupçonnent que c'eſt une compoſition & non pas une pierre; & en effet il y a quelque apparence à cela, mais on n'en a aucune preuve ſolide. Au-contraire il y a des Coulées où l'on trouve des mineraux de cette eſpéce de pierre, & dont on en tire encore quelques-unes, quoiqu'on ne les travaille plus pour l'uſage que les *Indiens* en faiſoient. Cependant cela n'empêcheroit pas qu'on n'ait pu les fondre comme les métaux, pour les perfectionner tant pour la qualité que pour la figure.

La Pierre de *Gallinace* eſt extrêmement dure, & caſſante comme la pierre-à-feu. Son nom vient de ſa couleur noire, comme celle du *Gallinazo*. Les *Indiens* la travailloient également des deux côtés, & l'arrondiſſoient auſſi. Ils la perçoient en haut, & paſſoient une ficelle dans ce trou pour la pendre à quelque crochet. Ils ſavoient lui donner un poli ſemblable à celui de la Pierre d'*Inca*, & dans cet état elle réfléchiſſoit ſuffiſamment les objets. Parmi les miroirs de cette derniere eſpéce, on en trouve qui ſont tout plats, d'autres qui ſont concaves, & d'autres convexes. J'en ai vu pluſieurs de toutes les ſortes, & j'en ai eu même quelques-uns auſſi bien travaillés que ſi cette Nation avoit eu les inſtrumens

les

les plus propres à ces ſortes d'ouvrages, & une grande connoiſſance de l'Optique. On trouve encore des Carrieres de ces pierres, qui ſont entierement négligées; & dont on ne fait aucun cas, quoique ſa couleur, ſa transparence & ſa dureté la rendent fort luiſante & fort belle, ayant rarement des veines & des pailles qui en gâtent la ſuperficie.

Les Haches de cuivre des *Indiens* ne different guere des nôtres pour la façon. Il paroît qu'ils travailloient la plupart de leurs ouvrages avec ces haches; puiſque ſi ce n'eſt pas le ſeul inſtrument tranchant qu'ils euſſent, c'eſt au-moins celui que l'on trouve le plus communément chez eux, n'y ayant d'autre différence ſinon que les unes ſont plus grandes que les autres. Il y en a qui ont le tranchant rond, & plus ou moins long; quelques-unes ſont échancrées, quelques autres ont une pointe du côté oppoſé au tranchant, avec un manche tors, par où ils les manioient. Le cuivre eſt la matiere la plus ordinaire de ces inſtrumens; on en trouve pourtant de pierre de *Gallinace*, ou d'une autre pierre aſſez ſemblable à la pierre-à-feu, quoique moins dure & moins nette. De cette pierre & de celle de *Gallinace*, on trouve des pointes taillées à deſſein dont ils ſe ſervoient en guiſe de lancettes. C'étoit-là les deux inſtrumens, & peut-être les ſeuls qui fuſſent uſités parmi eux. S'ils en ont eu d'autres, il eſt aſſez ſurprenant qu'on n'en trouve point dans ce grand nombre de *Guaques* où l'on a fouillé & où l'on fouille encore tous les jours.

Les *Guaqueres* ou Vaſes pour la boiſſon, ſont d'une argile fort fine & de couleur noire. On ignore abſolument d'où ils la tiroient. Ces vaſes ont la figure d'une cruche ſans pied, & ronde avec une anſe au milieu, & d'un côté l'ouverture pour boire & de l'autre la tête d'un *Indien*, dont les traits ſont ſi bien imités, que je défie nos Potiers de rien faire qui en approche. Quelques-unes de ces cruches, ſans différer de celles-là quant à la forme, ſont d'une argile rouge, & l'on trouve de ces deux matieres divers autres vaſes grands & petits dont on ſe ſervoit pour faire la *Chicha* & pour la garder.

Parmi les Meubles d'or on trouve des *Naſieres*, ſemblables aux patènes de calice, mais plus petites, leſquelles ils avoient coutume de pendre au cartilage du nez qui ſepare les deux narines; des coliers ou carcans, des bracelets, des pendans-d'oreille preſque ſemblables aux *Naſieres*, & des idoles, le tout d'un or minçe comme du papier. Les idoles ſont des figures qui repreſentent toutes les parties du corps. Elles ſont creuſes en-dedans, & juſqu'aux moindres traits tout eſt évuidé; & comme ces figures

res ſont toutes d'une pièce; puiſqu'il n'y a pas la moindre trace de ſoudure, il eſt difficile de comprendre comment ils ont fait pour les évuider. Je prévois qu'on dira qu'ils les jettoient en fonte; mais cela ne réſout point la difficulté, puiſqu'il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'ils ayent pu faire des moules aſſez fragiles pour pouvoir les rompre ſans endommager des ouvrages ſi minces & ſi deliés.

Le Maïz ayant toujours été la principale nourriture des *Indiens*, qui leur ſervoit outre cela pour faire la *Chicha*, ils en repréſentoient les épics en pierres fort dures, avec tant d'art, qu'en mettant une de ces figures vis-à-vis de l'original il eſt difficile de les diſtinguer à la vue. Ils n'étoient pas moins habiles à imiter les couleurs; les unes imitent le Maïz jaune, les autres le Maïz blanc, & les autres celui dont les grains paroiſſent enfumés à force d'avoir reſté dans leurs cabanes.

Le plus ſurprenant en tout cela, c'eſt la maniere dont ils faiſoient ces ouvrages, qui devient une énigme quand on conſidere le peu d'outils qu'ils avoient, & combien ils étoient mal faits. D'ailleurs il faut convenir que c'étoient ou des outils de cuivre; & comment accorder la flexibilité de ce metal avec la dureté des pierres qu'ils travailloient, & avec le poli qu'ils donnoient à leurs ouvrages? ou enfin des outils d'autres pierres. Mais quel travail, quel tems, quelle patience ne faudroit-il pas pour faire un foret d'une pierre de *Gallinace*, & un foret propre à faire un trou pareil à celui qu'on voit à leurs miroirs, ou un autre inſtrument propre à polir ces miroirs au point de les rendre auſſi unis & auſſi beaux qu'une glace? Je crois qu'on embaraſſeroit le plus habile Artiſan d'*Europe*, ſi on le chargeoit de faire de pareils ouvrages avec un morceau de cuivre, ou des pierres, ſans lui permettre d'employer aucun autre outil. C'eſt ce qui prouve qu'il faloit que ces Peuples euſſent dans leur imagination des reſſources que les autres n'ont pas, puiſque ſans autre ſecours que celui de leur propre génie ils venoient à bout de pareilles choſes.

L'habileté des *Indiens* à travailler les Emeraudes ſurpaſſoit tout ce que nous venons de dire. Ils tiroient ces pierres de la côte de *Manta*, & d'un quartier du Gouvernement d'*Atacames* appellé *Coaquis* ou *Quaques*. Ces Emeraudes dont on n'a pu retrouver les Mines, ſans-doute faute de ſoin & d'attention, ſe trouvent dans les tombeaux des *Indiens* de *Manta* & d'*Atacames*; elles ſont ſuperieures en dureté & en beauté à celles que l'on tire de la Juriſdiction de *Santa Fé*. Ce qui étonne, c'eſt de les voir taillées les unes en figure ſphérique, les autres en figure cilindrique, & les

autres en cône, & de diverſes manieres. On ne conçoit pas qu'un Peuple qui n'avoit aucune connoiſſance du fer ni de l'acier, ait pu tailler & percer une matiere auſſi dure que celle de ces pierres précieuſes. Cependant ils les perçoient avec autant de délicateſſe qu'il eſt poſſible de le faire aujourd'hui: la diſpoſition des pertuis n'eſt même pas un petit ſujet d'étonnement, les uns traverſant diamétralement, les autres ne pénétrant que juſqu'au centre de la pierre, & ſortant par les côtés pour former un triangle à peu de diſtance les uns des autres. La figure de la pierre n'étoit pas moins variée que celle des pertuis.

Après avoir donné la deſcription des *Guaques* de ces Peuples idolâtres dont l'uſage à cet égard n'étoit pas moins commun chez les habitans des Provinces méridionales du *Perou*, je paſſe aux Edifices ſomptueux qu'ils ont bâtis, tant pour ſervir à leur Culte, que pour loger leurs Souverains, & ſervir de barriere à leurs Pays. Et quoique ces Edifices ayent été moins magnifiques dans le Royaume de *Quito* qu'à *Guzco*, qui étoit la Capitale de l'Empire, & la réſidence des Empereurs *Incas*, il en reſte néanmoins encore aſſez pour faire juger de la grandeur de la Nation, & de ſon inclination à l'Architecture, comme ſi elle avoit voulu réparer par la ſomptuoſité & la magnificence ce qui lui manquoit du côté du goût & de la ſcience.

On voit encore la plus grande partie d'un de ces ouvrages dans la Ville de *Cayambe*: ce ſont les reſtes d'un Adoratoire ou Temple de briques crues. Il eſt ſitué ſur un terrain élevé du même Village, lequel forme une eſpéce de monticule aſſez peu haute. La figure de l'Edifice eſt ronde & d'une grandeur ſuffiſante, puiſqu'il a environ huit toiſes de diamétre, qui ſont 18 à 19 aunes ; ſur environ 60 aunes de circonference. Il ne reſte de cet Edifice que les ſimples murailles, qui ſe maintiennent encore, hautes d'environ deux toiſes & demie, ou cinq à ſix aunes, ſur quatre à cinq pieds d'épaiſſeur. Les briques ſont jointes avec de la terre même dont elles ont été faites; & le tout enſemble forme un mur auſſi ſolide que s'il étoit de pierre, puiſqu'il réſiſte aux injures du tems, auxquelles il eſt expoſé faute de couvert.

Outre la tradition par laquelle on ſait que cet Edifice a été un Temple, la maniere dont il eſt conſtruit ne permet pas d'en douter; en effet ſa forme ronde, & ſans aucune ſéparation au-dedans, fait aſſez voir que c'étoit un lieu d'aſſemblée publique, & non une demeure particuliere. La porte qui eſt fort petite, donne lieu de penſer que les Rois *Incas* entroient ici

A. *Vue de l'Adoratoire, ou temple des anciens Indiens qui Subsiste encore près du Village de Cayambe, jurisdiction du Corregiment d'Otabalo dans la Province de Quito.*

B. *Guaques, ou tombeaux des anciens Indiens tant sur les hauteurs que dans les Plaines.*

C. *Pucares ou retranchemens qu'on trouve encore sur les montagnes de la même Province, et que les mêmes Indiens élevoient pour se defendre contre les Invasions de leurs voisins avec qui ils étoient en guerre.*

D. *Maisons ou Cafés du Village de Cayambe.*

C.

Abriß von dem Pallaste der Koenige Yngas, Callo *genannt, wovon das Mauerwerk auf der Ebene steht, welche eben so heißt und gegen Norden von dem Sitze Latacunga, in der Provinz Quito, gefunden wird.*

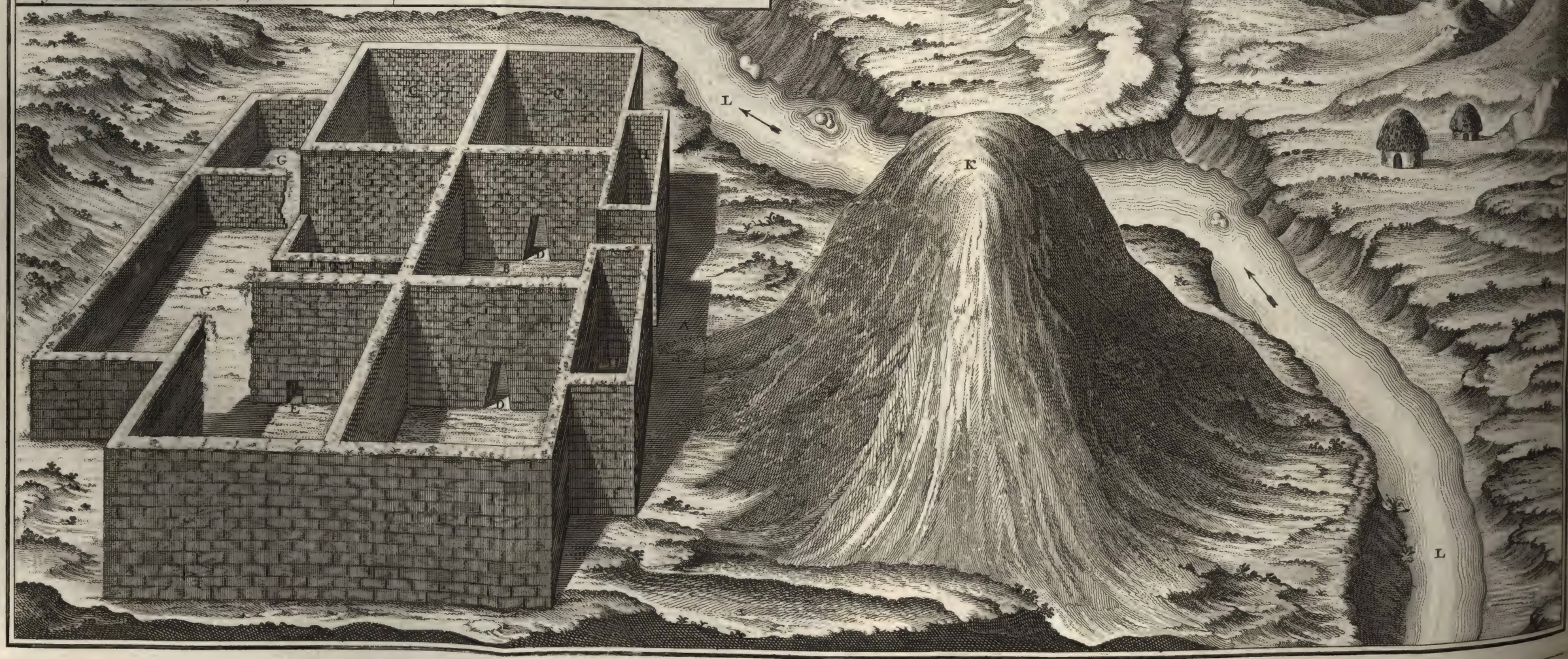
Erklærung.

A. Eingang in den Pallast, gleich einer engen Straße, welcher fast gerade gegen Norden steht.
B. Der vornehmste Hof des Pallastes.
C. Zimmer oder Sele, welche zum Aufenthalte der Koenige Yngas dieneten, und zu der zeit, da sie dazu bestimmet, wiederum in kleinere Zimmer abgetheilet waren.
D. Thüren, welche den Einlaß zu den Koeniglichen Wohnzimmern gaben, und hoch genug waren, daß die Baaren oder Tragen dadurch gehen konnten, auf welchen der Fürst auf den Schultern der Edelleute getragen wurde.
E. Verschiedene Zimmer, die vor Alters wiederum in kleinere Gemæcher zur Wohnung der Familie abgetheilet waren.
F. Eben dergleichen für die geringern Bedienten.
G. Werkstæte, die zum Dienste des Fürsten gehoereten, nebst einigen Abtheilungen, die zum Theile noch stehen, worinnen sie einige wilde und andere Thiere begruben.
H. Gemæcher, worinnen sich, wie es scheint, die Wachen aufhielten, welche den Koenig begleiteten.
K. Hugel, el Panecillo oder das Broedtchen genannt, auf dessen Gipfel Wache gehalten wurde, wenn sich die Koenige Yngas in dem Pallaste befanden.
L. Fluß, welcher aus der Wüste von Catopaxi koemmt.

Vuë du Palais des Incas *appellé* Callo, *dont les Murailles subsistent encore dans la plaine qui porte le même nom, et se trouve au Nord du Bourg de Latacunga en la Province de Quito.*

Explication.

A. Entrée du Palais en maniere de Ruelle qui regarde presque au Nord.
B. Cour principale du Palais.
C. Apartemens des Incas, distribués en petites chambres dans le tems que ces Princes les occupoient.
D. Portes par où l'on entroit aux appartemens du Prince les quelles etoient aſsés haute pour que le Brancar ou Palanquin ou le Prince étoit porte sur les épaules de ses Gentilshommes pusſent paſser.
E. Pluſieurs pièces qui anciennement étoient subdiviſées en petits appartemens pour loger la famille Royale.
F. Autres dans le même goût pour les moindres Domestiques.
G. Officines convenables au service du Prince, avec quelques petits bouges où l'on gardoit des Animaux feroces et curieux.
H. Appartemens qui semblent avoir servi de Salle des gardes ou de logement aux Soldats qui gardoient le Prince.
K. Colline appellée Panecillo qui servoit de Beſroi pendant que le Roi étoit dans ce Palais.
L. Riviere qui vient du Paramo de Cotopaxi.



ici à pied par reſpect pour le lieu, quoique dans leur Palais & par-tout ailleurs ils entraſſent & allaſſent toujours en chaiſe, comme on le verra ci-après. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, il eſt certain que dans le voiſinage de *Cayambe* il y avoit un de leurs plus grands Adoratoires ou principaux Temples, il ſemble donc que ce ne peut être que celui-ci.

Dans la plaine qui s'étend depuis *Latacunga* vers le Nord, on voit encore, comme il a été dit ailleurs en paſſant, les murailles d'un des Palais des Empereurs *Incas* & Rois de *Quito*, lequel ſe nommoit *Callo*, nom qui lui eſt reſté depuis. Il ſert aujourd'hui de Maiſon de campagne aux P. P. *Auguſtins de Quito*, qui ont là une Plantation. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des Edifices des *Egyptiens*, des *Romains* ou autres Peuples; mais eu égard aux connoiſſances bornées des *Indiens*, & en comparaiſon de leurs autres habitations, on ne laiſſe pas d'y appercevoir de la grandeur, de la ſomptuoſité, & quelque choſe enfin qui annonce la majeſté des Monarques qui y faiſoient leur demeure. On y entre par une ruelle de cinq à ſix toiſes de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle ſont trois grands ſalons, qui en forment le quarré occupant les trois côtés. Dans chacun de ces ſalons il y a des ſéparations, & derriere celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroiſſent avoir été des fourrieres, excepté un qui ſervoit de ménagerie; car on voit encore les ſéparations où tenoit chaque animal. L'ouvrage ancien eſt un peu défiguré, quoique les principales parties ſubſiſtent encore comme elles étoient; mais dans ces derniers tems on y a bâti des habitations, & on a changé la diſpoſition des appartemens qu'il y avoit.

Ce Bâtiment eſt tout d'une pierre, qui reſſemble pour ſa dureté à la pierre-à-fuſil, & d'une couleur preſque noire, ſi bien jointes qu'on ne ſauroit faire entrer entre deux la pointe d'un couteau, les jointures étant plus minces qu'une feuille du plus fin papier, & ne paroiſſant qu'autant qu'il le faut pour faire juger que la muraille n'eſt pas toute d'une ſeule piéce. On n'y remarque ni mortier, ni ciment qui les joigne; & au-dehors elles ſont toutes convexes, mais à l'entrée des portes elles ſont plattes. On voit de l'inégalité non ſeulement dans les rangs des pierres, mais dans les pierres-mêmes; & c'eſt ce qui rend l'ouvrage d'autant plus ſingulier, parce qu'une petite pierre eſt immédiatement ſuivie d'une grande & mal quarrée, & celle de deſſus eſt néanmoins accommodée aux inégalités de ces deux-là, de-même qu'aux ſaillies & irrégularités de leurs faces, le tout ſi parfaitement, que de tous les côtés qu'on les regarde on les voit jointes avec la

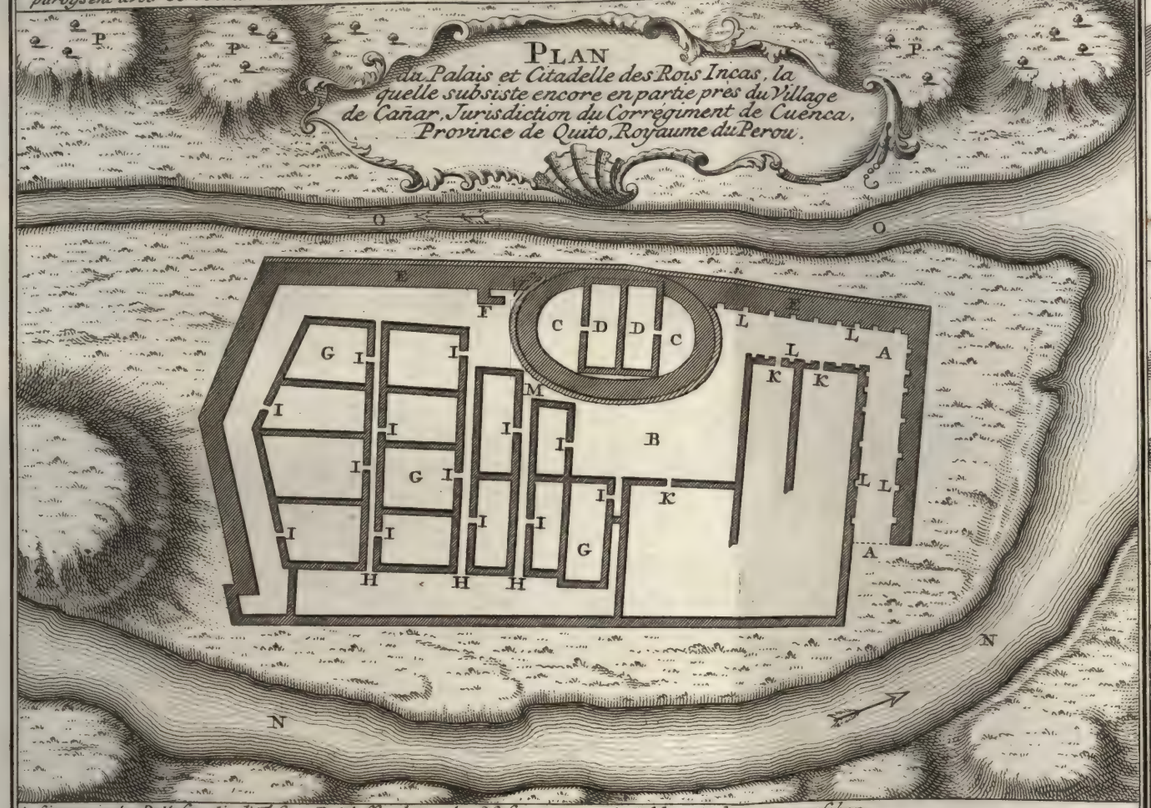
même exactitude & la même longueur. Ces murailles ſont hautes comme celles de l'Adoratoire de *Cayambe*, de deux toiſes & demie ſur trois ou quatre pieds d'épaiſſeur; & les portes de deux toiſes de haut, qui ſont environ cinq aunes, ſur trois à quatre pieds de large par en-bas, & vont en ſe retreciſſant par le haut juſqu'à deux pieds & demi. Ils leur donnoient cette hauteur exceſſive, afin que le Monarque pût y paſſer dans ſa chaiſe, dont les brancars étoient portés ſur les épaules des *Indiens*, & qu'il pût entrer de cette maniere dans ſon appartement, qui étoit le ſeul lieu où il marchât ſur ſes pieds. On ignore ſi ce Palais & les autres de la même eſpéce avoient un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée, & de quelle maniere ils étoient couverts. Ceux que nous avons examinés, ou n'avoient point de toit, ou avoient été couverts par les *Eſpagnols*; il paroît néanmoins certain que leurs toits étoient en terraſſe, & faits de bois, ſoutenu par des poutres qui traverſoient d'une muraille à l'autre; car il n'y a aucune marque aux principales murailles qui puiſſe faire croire qu'elles ont ſoutenu des combles. ſur ces toits faits ainſi en terraſſe, ils pratiquoient apparemment quelque pente pour faire écouler l'eau. La raiſon pourquoi ils retreciſſoient leurs portes par en-haut, c'eſt qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de l'uſage des cintres, & qu'ils étoient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une ſeule pierre; & comme ils n'avoient aucune idée ni des voûtes, ni de la coupe des pierres qui ſervent de clé aux voûtes, on ne trouve parmi leurs ouvrages rien qui ſoit cintré ou fait en arc.

A cinquante toiſes environ de ce Palais vers le Nord, qui eſt le côté où eſt la porte, il y a une Colline appellée *Panecillo de Callo* au milieu de la plaine, ce qui paroît aſſez extraordinaire: elle eſt haute de 25 à 30 toiſes, ou 58 à 70 aunes. Elle eſt ronde comme un pain de ſucre, ſi égale de tous les côtés qu'on croit qu'elle a été faite à la main, d'autant plus que le bas de ſa pente pris de tous les côtés forme parfaitement le même angle avec le terrain où il eſt. On croit que c'eſt un Monument où gît quelque *Indien* d'un rang diſtingué, & cette opinion eſt d'autant plus probable qu'ils étoient fort portés à élever des *Guaques* quand les occaſions s'en préſentoient: on ajoûte encore que la terre en a été tirée de la coulée voiſine, par laquelle coule une petite Riviere, au pied de la colline du côté Nord; mais il n'y a aucune preuve de cela. Il ſe pourroit bien auſſi que cette colline n'ait été autre choſe qu'un béfroi, pour découvrir ce qui ſe paſſoit dans la campagne, & pouvoir mettre le Prince en ſure-

A. Entrée du Palais et Forteresse. B. Place d'Armes ou Cour.
C. Tourillon en forme de Donjon.
D. Commodités qui servoient de Corps de Garde.
E. Mur principal avec son apentis exterieur, comme au Tourillon.
F. Escalier pour monter à la Muraille, et f. autre pour monter au Tourillon.
G. Salles qui composent les apartemens et où il n'y a qu'une porte à chacune.
H. Ruelles, ou donnent les portes des Salles et des apartemens.
I. Hautes portes plus étroites par le haut que par le bas.
K. Portes basses par où l'on entre dans quelques logemens, qui paroissent avoir servi à des Soldats.
L. Niches pratiquées dans le Mur, qui semblent avoir servi de querites pour poser des Sentinelles.
M. Place au pied de la Tour, ou doit avoir été l'entrée au chemin par où cette Forteresse communiquoit avec celle de Pomallacta.
N. Petite Riviere qui environne l'Edifice d'un côté.
O. Autre Riviere qui acheve d'environner la Forteresse du côté du Donjon et de la Muraille principale.
P. Montagnes plus éloignées, dont le penchant aboutit près de la Muraille et forme une espèce de Fossé.

PLAN

du Palais et Citadelle des Rois Incas, laquelle subsiste encore en partie près du Village de Cañar, Jurisdiction du Corregiment de Cuenca, Province de Quito, Royaume du Perou.



A. Eingang in den Pallast und in die Festung. B. Waffenplatz oder Hof.
C. Großer Thurm in eyr runder Gestalt, welcher gleichsam ein Callo machet.
D. Gemaecher, welche zu Wachhœuser auf dem Thurme dieneten.
E. Hauptmauer mit ihrer Abdachung, die eben so wie bey dem Thurme von außen war.
F. Treppe auf die Mauer und f. von der Mauer auf den Thurm, welcher etwas höeher ist, als solche.
G. Sœle, welche die Wohnzimmer ausmachen, wo nicht mehr als eine Thüre heraus geht.
H. Enge Gaßchen, in welche die Thüren von den Sœlen od. Gemaechern gehen.
I. Sehr höhe Thüren, die oben enger als unten sind.
K. Niedrige Thüren, wodurch man in einige große Zimmer koemt, die wie Soldaten wohnungen aussehen.
L. Boegen, die in der dicken Mauer gemacht sind, nach Art der Schilderhœuserchen, um Schildwachten auszustellen.
M. Lager an dem Fuße des Thurmes, wo der Eingang zu dem Wege gewesen seyn soll, wodurch diese Festung mit der zu Pomallacta Gemeinschaft hatte.
N. Mittelmæßiger Fluß, welcher das Gebœude auf der einen Seite umgiebt.
O. Fluß, welcher zur Einschließung dienet, gegen dem der Thurm und die Hauptmauer steht.
P. Entfernte Hügel, deren Abhang die tiefe Einschließung machte, welche mit der Mauer der Festung gleich lief und ihr gleichsam zum Graben diente.

VUE

du Palais et Citadelle que les Rois Incas avoient près du Village de Cañar, et dont on voit encore les Murs.

F. de Bakker Sculp.

ſureté à la premiere allarme de l'attaque imprévue de quelque Nation ennemie; ce qui arrivoit très-ſouvent, comme je le prouverai en parlant des lieux forts bâtis pour la défenſe du Pays.

Au Nord-Eſt du Village d'*Atun-Cannar* ou grand *Cannar*, à environ deux lieues de diſtance, eſt une Fortereſſe & Palais des Rois *Incas*. C'eſt la plus entiere, la plus grande & la mieux bâtie de tout ce Royaume. Du côté par où l'on y entre paſſe une petite Riviere qui lui ſert de foſſé, & à l'oppoſite elle s'éléve ſur une colline par une haute muraille, qui auſſi bien que la pente de la colline en rend l'approche difficile. Au milieu eſt un tourillon de figure ovale, lequel s'éléve du terrain intérieur de l'édifice à la hauteur d'une & demie ou deux toiſes, mais du côté extérieur il s'éléve au-deſſus de la colline ſix à huit toiſes. Du milieu du tourillon s'éléve un quarré en maniere de Donjon formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonférence de l'Ovale, & ferment le paſſage entre deux, ne laiſſant qu'un paſſage étroit du côté oppoſé, qui répond à l'intérieur du tourillon. Au milieu du Donjon il y a deux petits réduits ſéparés, dans leſquels on entre par une porte à l'oppoſite de l'eſpace qui les ſépare. Ces deux réduits ſont deux manieres de guérite, ayant de petites fenêtres par où les Sentinelles avoient la vue ſur la campagne, & le tourillon même ſervoit de corps de garde.

Du côté de la ſuperficie extérieure du tourillon, la muraille de la Fortereſſe s'étend à environ 40 toiſes à gauche, & à 25 toiſes à droite. Cette muraille ſe replie enſuite, & formant divers angles irréguliers embraſſe un terrain ſpacieux. On n'y entre que par une porte vis-à-vis du tourillon, & fort près de la petite coulée qui ſert de lit à la Riviere. De cette porte on entre dans une ruelle étroite où deux perſonnes peuvent à peine paſſer de front, & qui méne droit à la muraille oppoſée, d'où elle ſe replie vers le tourillon, reſtant toujours dans la même largeur; & de-là continuant à s'incliner vers la coulée, & s'élargiſſant, elle forme une petite place devant le tourillon. On a pratiqué de trois en trois pas dans l'épaiſſeur de la muraille de la Fortereſſe, tout le long de cette ruelle, des niches en maniere de guérite; & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle, deux portes, qui ſervoient d'entrée à deux corps de logis, qui paroiſſent avoir ſervi de cazernes aux Soldats de la garniſon. Dans l'enceinte intérieure à la gauche du tourillon, étoient divers appartemens, dont la hauteur, la diſtribution, & les portes, font aſſez voir que c'étoit le Palais du Prince. Dans tous ces appartemens il y a des enfoncemens

en maniere d'armoires, de-même que les deux réduits du tourillon, les niches de la ruelle, & le Donjon, ont des pierres en saillie de 6 à 8 pouces de long, sur trois ou quatre de diamétre. Ces pierres servoient vraisemblablement à pendre les armes usitées parmi ces Peuples.

Toute la muraille principale qui est sur le panchant de la colline, & qui descend latéralement depuis le tourillon, est fort épaisse & escarpée par dehors, avec un terre-plein en-dedans & un parapet d'une hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régne tout autour, il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Toutes les murailles, tant en-dehors qu'en-dedans, sont d'une pierre aussi dure, aussi polie & aussi bien jointe que celles du *Callo*; & de-même que dans ce Palais tous les appartemens sont découverts, & sans plancher, ni marque d'en avoir eu.

On prétend qu'il y avoit à *Pomallacta*, dans la Jurisdiction de *Guasuntos*, une Fortereſſe pareille à celle-là; & l'opinion vulgaire veut que ces deux Fortereſſes communiquassent de l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre; ce qui n'est pas vraisemblable, vu que l'une étant au Nord, l'autre au Midi, il y a une distance de près de six lieues d'un terrain coupé de Montagnes des *Cordilleres* & de coulées où passent divers torrens: mais on n'ôteroit pas cela de l'esprit de ces gens, dont quelques-uns assuroient que peu d'années avant notre arrivée un homme étoit entré dans ce souterrain par la bouche, qui est dans la Fortereſſe de *Cannar*; mais que les chandelles qui l'éclairoient s'étant éteintes, il n'avoit pu continuer sa route. Ils disent que cette bouche est au pied du tourillon en-dedans de la Fortereſſe. Nous y vîmes en effet une espéce de trappe bouchée avec la terre, laquelle servoit sans-doute à quelque usage; mais ce n'est pas à dire qu'il y eût une communication d'une Fortereſſe à l'autre, puisqu'il auroit fallu des soupiraux pour donner de l'air & du jour au souterrain; & ces soupiraux n'étoient pas praticable à cause des Montagnes dont le terrain est coupé.

On trouve beaucoup d'autres murailles & ruines dans tout ce Pays, tant dans les plaines que sur les hauteurs, mais particuliérement dans les lieux déserts, sans aucun vestige de Village ou autre lieu habité. Elles sont toutes, à l'exception des trois dont nous venons de parler, de briques crues, ou de pierres ordinaires de maçonnerie: ce qui fait croire que c'est l'ouvrage des *Indiens* avant qu'ils fussent soumis à l'obéissance des Empereurs *Incas*; au-lieu que les murailles de *Callo* & des deux Fortereſſes, dont nous avons fait mention, furent bâties depuis, & sur de meilleurs idées

idées que ces Princes leur fournirent, de-même qu'à l'égard du Gouvernement & de la Police, introduiſant les Arts avec les Loix, chez tous les Peuples qu'ils réduiſoient à leur obéiſſance. Les *Indiens* donnent à tous ces reſtes d'Edifices antiques le nom d'*Inca-Pirca*, qui ſignifie *Murailles d'Inca*.

Ces Peuples avoient encore une autre maniere de ſe fortifier, dont il reſte quelques veſtiges. C'étoit de creuſer tout autour d'une Montagne eſcarpée, & élevée non pas juſqu'au degré de congélation, mais néanmoins fort haute, & d'y pratiquer trois ou quatre redans, à quelque diſtance les uns des autres, & au-dedans deſquels ils élevoient une petite muraille à hauteur d'appui pour ſe couvrir contre l'ennemi & le repouſſer avec moins de danger. Ils donnoient à ces fortifications le nom de *Pucaras*. Au fond de ces foſſés ils bâtiſſoient des caſes de briques crues, ou de pierres qui ſervoient apparemment pour loger les Soldats deſtinés à garder ces poſtes. Ces ſortes de fortifications étoient ſi communes, qu'il y a peu de Montagnes où l'on n'en trouve : ſur les pointes de la Montagne de *Pambamarca* il y en a trois ou quatre dont l'une étoit ſur la hauteur où nous avions placé le ſignal qui ſervoit pour la meſure de notre méridienne ; & nous en trouvions ſur preſque toutes les autres Montagnes. Nous remarquions quelquefois que le premier foſſé étoit ſi ſpatieux dans ſa circonférence, qu'il formoit une circonvallation de plus d'une lieue ; chaque foſſé avoit conſtamment par-tout la même profondeur & la même largeur ; ils differoient néanmoins les uns à l'égard des autres, y en ayant qui avoient deux toiſes de large, & d'autres qui en avoient moins d'une. Au-reſte ils faiſoient toujours enſorte que le bord intérieur fût plus élevé que l'extérieur au-moins de trois à quatre pieds pour avoir plus d'avantage ſur les attaquans.

Tout ce qu'on trouve de ruines de murailles bâties par les *Indiens*, & où l'on admire les jointures & la poliſſure, font ſuffiſamment connoître que ces Peuples ſe ſervoient de pierres pour polir d'autres pierres en frottant les unes contre les autres ; car il n'eſt pas probable qu'ils ayent pu en venir à bout avec le peu d'outils qu'ils avoient. Il paroît hors de doute qu'ils n'ont point connu l'art de travailler le Fer. Cela eſt démontré, parce qu'ayant chez eux des Mines de ce métal il n'y a aucun veſtige qui puiſſe ſeulement faire ſoupçonner qu'ils les ayent exploitées, ni qu'ils en ayent jamais rien tiré en aucun tems : on ne lit nulle part qu'il ſe ſoit trouvé un morceau de fer chez eux à l'entrée des *Eſpagnols* ; on voit au-contraire que dans ce tems-là ils faiſoient grand cas de quelques bagatelles faites de ce métal. Pour avoir une idée complette de ces Edifices, on pourra conſul-

ſulter les figures qu'on en donne ici. Cependant je vais terminer ce Chapitre par quelques remarques ſur diverſes Pierres précieuſes & Mineraux qu'on trouve dans ce Royaume, & par quelques obſervations ſur les *Indiens* guerriers qui habitent dans le voiſinage de ſes Provinces.

J'ai déjà dit qu'il y avoit dans le Royaume de *Quito* des Carrieres des deux eſpéces de pierres dont les *Indiens* fabriquoient leurs miroirs. J'ajoûte qu'outre celles-là il y en a d'autres, qui dans un Pays où l'or & l'argent ſeroient moins communs, s'attireroient plus d'attention & d'eſtime. Au Sud de *Cuenca*, dans la Plaine de *Talqui*, il y a une Carriere d'où l'on tire de fort grandes & belles piéces d'Albâtre blanc & aſſez transparent. Le ſeul défaut qu'il ait, c'eſt d'être un peu trop mou, quoique cela n'empêche pas qu'on n'en faſſe toute ſorte d'ouvrages, puiſqu'au-contraire ſa flexibilité fait qu'on le travaille avec plus de ſuccès, & ſans craindre qu'il en ſaute des éclats qui gâtent ſouvent toute une piéce. On ne connoît pas d'autre Carriere de cette pierre que celle de *Cuenca*; mais il y en a beaucoup de criſtal de roches. J'en ai vu des morceaux fort grands, fort clairs, transparens, & d'une dureté particuliere. On ne fait aucun uſage de cette pierre dans le Pays, & elle n'y eſt point eſtimée. Le hazard ſeul en fait quelquefois rencontrer de gros morceaux.

Dans la même Juriſdiction de *Cuenca*, à environ deux lieues de cette Ville près des Villages de *Racan* & de *Sayanſi*, il y a une petite colline toute couverte de pierres-à-feu grandes & petites, la plupart noires, quelques-unes rougeâtres, & quelques autres blancheâtres; mais faute de ſavoir la maniere de les couper, les gens du Pays n'en profitent point; & il y a des tems que les pierres-à-fuſil & à piſtolets coutent à *Cuenca*, comme à *Quito* & dans tout ce Pays, juſqu'à deux réales & communément une réale, parce qu'il n'y en a pas d'autres que celles qu'on apporte d'*Europe*: deſorte qu'ayant une Carriere de ces pierres, il faut que les habitans les achetent à ſi haut prix faute d'induſtrie.

Nous avons déjà remarqué que les Juriſdictions d'*Atacames* & de *Manta* abondoient anciennement en Emeraudes ſupérieures à celles qu'on tire des Mines de la Juriſdiction de *Santa-Fé*. Au commencement les *Eſpagnols* n'en briſerent pas une petite quantité, ſe figurant follement que ſi c'étoient des pierres fines, elles devoient reſiſter au marteau. Une autre Mine non moins recommandable que les Emeraudes oubliées d'*Atacames*, & que les Mines d'or & d'argent que la negligence a fait abandonner, c'eſt celle des Rubis dans la Juriſdiction de *Cuenca*, de laquelle on n'a à la

la-vérité que des ſignes, mais des ſignes qui valent des preuves. Ces ſignes ſont des fragmens de Rubis fins, ſelon le témoignage de perſonnes intelligentes, leſquels on trouve parmi le ſable qu'une Riviere médiocre, qui coule aſſez près du Village des *Azogues*, entraîne dans ſon lit. Les habitans de ce Village, *Indiens* & autres, s'occupent quelquefois à laver ce ſable, & en tirent des Rubis tantôt petits, tantôt gros, quelques-uns comme des grains de lentille, & quelques autres encore plus gros; & il n'eſt pas douteux que ces petits grains ne ſoient des fragmens que l'eau détache peu à peu de la Mine, & emporte avec le ſable qu'elle roule. Ces marques, quoiqu'évidentes, n'ont pu encore engager les habitans du Pays à chercher la Mine de ces pierres précieuſes pour l'exploiter formellement. J'ai vu quelques fragmens de ces Rubis bruts, me trouvant dans le Village des *Azogues*, & je puis aſſurer que leur eau & leur dureté en garantiſſoit ſuffiſamment la fineſſe.

Il y a une autre eſpéce de Pierre que tout ce Pays produit en abondance, & qui eſt auſſi peu priſée que les précédentes. Elle eſt d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre ſans être transparente; on en fait quelques petits ouvrages.

Il s'y trouve auſſi des Mines de ſouffre que l'on tire en pierres, des Mines de vitriol en quelques endroits; mais on n'en fait que ce que la Nature veut bien en découvrir; car du reſte on ne s'en met point en peine, peut-être parce qu'on n'en a pas beſoin; mais plus vraiſemblablement, parce qu'on hait dans ce Pays tout ce qui demande du travail.

Du côté ſeptentrional de *Quito* entre deux *Haciendas* qui ſont au pied de la Montagne de *Talangua*, l'une deſquelles porte le nom de la Montagne, & l'autre celui de *Conrogal*, paſſe une fort grande Riviere qui pétrifie tout le bois qu'on y jette, juſqu'aux feuilles des arbres, & autres matieres aiſées à ſe corrompre. J'ai eu des branches entieres qui ſe ſont changées en pierres; & non ſeulement on y appercevoit encore la poroſité des troncs, & les fibres du bois & l'écorce, mais juſqu'aux plus petites veines des feuilles, tout auſſi exactement qu'on les diſtingue dans les feuilles que l'on coupe d'un arbre. J'ai eu auſſi de grandes buches, qui au premier abord, avant de les toucher, paroiſſoient être du bois fort ſec, quoiqu'elles fuſſent pétrifiées, mais elles n'avoient fait que changer de couleur & non de figure.

Malgré tout cela je ne puis me perſuader que le même bois, les feuilles, & autres choſes ſemblables que l'on met dans la Riviere, ſe convertiſſent

en pierre d'une dureté pareille à celle que l'on voit: mais comme il n'y a pas moyen de nier le fait, il faut tâcher d'expliquer cette métamorphoſe. Pour cet effet je ſuppoſe, comme on le remarque ſur les lieux, que les rocs, & tout ce que cette Riviere baigne de ſes eaux, eſt couvert d'une croute auſſi dure que la pierre même, laquelle écorce augmente le volume des pierres, rocs, ou cailloux, dont la couleur eſt différente de celle de cette eſpéce d'écorce qui eſt jaunâtre: de-là nous pouvons inférer que les eaux de cette Riviere ſont mélées de quelques matieres ou parties fort ſubtiles, pétrifiantes, viſqueuſes & gluantes, qui s'uniſſent au corps qu'elles touchent; & à-meſure que par leur légereté elles s'introduiſent dans ſes pores, elles occupent la place des fibres que la même humidité pourrit, & détache peu à peu, juſqu'à ce qu'enfin tout ce qui étoit feuille ou bois ſe trouve remplacé par cette matiere pétrifiante conſervant toujours l'impreſſion de la premiere, c'eſt-à-dire, les fibres & les veines; parce qu'en même tems que celle-là s'introduit, leurs conduits lui ſervent de moule & lui font prendre leur figure. Une obſervation faite ſur quelques branches me confirma dans cette opinion; car en les rompant il en ſauta quelques feuilles & quelques morceaux de la ſuperficie; tandis que le dedans étoit auſſi ferme que s'il eût été véritablement de pierre, ſans qu'il reſtât rien de leur premiere ſubſtance que la figure. Dans quelques autres branches ce qui étoit déjà conſolidé par la matiere pierreuſe ſautoit, & les fibres qui n'avoient pas eu aſſez de tems pour ſe corrompre tout-à-fait paroiſſoient comme du bois, les unes plus ou moins pourries. J'avois quelques feuilles, qui n'étoient que légerement couvertes d'une crépine de la matiere pétrifiante, & qui étoient feuilles partout en-dedans, excepté qu'en quelques endroits elles avoient commencé à ſe corrompre.

Il faut noter que cette matiere ſe cole & s'unit avec bien plus de facilité à tout ce qui eſt corruptible, qu'à ce qui eſt plus ſolide, comme les roches & les pierres; & il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit parce que les corps corruptibles ont plus de pores par où cette matiere s'inſinue & reſte fixe, au-lieu que les pierres en ayant peu, elle n'y pénétre point, & l'eau qui paſſe continuellement deſſus enléve le peu qui s'attache à leur ſuperficie, deſorte que quoiqu'on y voye quelques croutes, elle ne ſauroit jamais augmenter de beaucoup le volume d'une pierre. La couleur des feuilles pétrifiées, tant au-dedans qu'au-dehors, eſt d'un jaune pâle tirant ſur le blanc. Il en eſt de-même à l'égard du bois, qui néanmoins conſerve toujours quelque choſe de ſa couleur naturelle, comme quand il eſt ſec.

Dans

Dans toute l'étendue du Royaume de *Quito* du Nord au Sud il n'y a point d'*Indiens* guerriers ou idolâtres qui le menacent d'invaſion; mais on ſait qu'ils n'en ſont pas fort éloignés du côté des Gouvernemens de *Quixos*, de *Macas*, de *Jaën*, & de *Maynas*, qui ſont environnés & entrecoupés de différentes Nations de ces *Indiens*, comme nous l'avons remarqué ailleurs: auſſi n'a-t-on qu'à paſſer la *Cordillere* Orientale des *Andes* de ce côté-là, pour voir de divers endroits de ces hauteurs la fumée de leurs feux. C'eſt ſurtout de la *Cordillere* derriere laquelle eſt le Village de *Cayambe* qu'on peut ſe procurer ce ſpectacle, & en ſuivant tout du long juſqu'au nord du Village de *Mira* appartenant à la Juriſdiction de la Ville de *St. Michel d'Ibarra*. Ceux qui prennent le divertiſſement de la Chaſſe au Chevreuil ont ſouvent occaſion de voir cette fumée, tant de ce côté-là, que depuis la Juriſdiction de *Riobamba* juſqu'à celle de *Cuenca* dans la même *Cordillere*. Dans le Village de *Mira* on a vu ſubitement paroître quelques-uns de ces *Indiens*, qui y étant venus de leurs Terres ſe ſont retirés avec la même promtitude. Quelques *Indiens* de ces Corrégimens déſertent leurs Villages pour ſe retirer chez ces Barbares, & s'abandonner à l'idolâtrie, au libertinage, à toute ſorte de vices, & à la pareſſe, n'ayant d'autre avantage que d'être ſervis par leurs femmes, qui ſont obligées de les ſoigner & de les nourrir. Quant à eux ils ne font rien que chaſſer quand la néceſſité les y oblige, ou que la fantaiſie leur prend de ſortir de leur profonde oiſiveté. Du-reſte ils vivent honteuſement ſans Loix, ſans Religion, exemts de toute obligation & de toute correction, ce qui eſt préciſément ce que leur inclination corrompue déſire le plus, & à quoi leur génie les porte.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE
FAIT AU ROYAUME
DE PEROU,
SECONDE PARTIE.

Dans le deſſein de vérifier la valeur des degrés terreſtres du Méridien, & de parvenir à la connoiſſance de la véritable

FIGURE DE LA TERRE:

CONTENANT

CE QUI S'EST PASSÉ À LIMA,

CAPITALE DU PEROU, ET AU

ROYAUME DE CHILI,

AVEC LA DESCRIPTION DE CES PAYS,

Celle des Côtes & de la Navigation, notre retour en *Eſpagne* par le Cap de *Horn*, & les événemens qui nous ſont ſurvenus dans ce retour.

VOYAGE
FAIT AU ROYAUME
DE PEROU,

LIVRE PREMIER.

Contenant les motifs de notre Voyage à *Lima*. Relation de ce Voyage. Deſcription des Peuplades qui ſe rencontrent ſur la route, & de la Ville de *Lima*.

CHAPITRE I.

Voyage par terre de Quito à Truxillo. *Raiſons de notre départ pour* Lima. *Relation de la Route & des Peuplades, avec la maniere de voyager en ces Pays.*

LA variété des accidens auxquels les entrepriſes & diſpoſitions humaines ſont expoſées, influant avec une inconſtante mais admirable harmonie ſur l'ordre de nos actions, n'y répand pas moins de variation & de changement. C'eſt cette variété qui dans le Monde viſible & végétable embellit la Nature, & rend plus recommandable la Puiſſance; & la Science infinie du Suprême Artiſan ne brille pas moins, dans

dans le Monde Politique, où l'on admire la diverſité des événemens, la multitude & la différence des actions, & les effets divers de la Politique, qui ſe ſuccédant les uns aux autres avec un enchaînement continuel, forment ce beau ſpectacle que nous voyons briller dans les agréables Champs de l'Hiſtoire. L'inconſtance que l'on obſerve même dans les choſes les plus ſolides & les plus ſtables, n'eſt ſouvent pas un des moindres obſtacles qui empêche qu'on ne retire tout l'avantage qu'on ſe promet des ouvrages de quelque durée. Quelque grands que l'eſprit les ait conçus & entrepris, ils tombent en décadence, & ſont ruinés par les viciſſitudes des tems, & par l'inconſtance des choſes, qui s'oppoſent à leur perfection. Tantôt c'eſt faute de protection & d'appui qu'on eſt forcé d'en abandonner l'exécution; tantôt ce ſont les délais, les difficultés, & mille embarras qui rebutent l'eſprit, le découragent, & le mettent dans l'impoſſibilité de continuer. Notre principale entrepriſe, qui conſiſtoit à meſurer les degrés du Méridien près de l'Equateur, conſidérée en idée & dépouillée des difficultés de l'exécution paroiſſoit aiſée; mais l'expérience nous deſabuſa, & nous fit reconnoître qu'elle ne demandoit pas ſeulement de notre part du travail & de l'application, mais auſſi qu'un ouvrage de cette importance, où toutes les Nations étoient intéreſſées, ne manquoit ni d'embarras, ni de retardemens, ni d'obſtacles, qui devoient en augmenter le mérite. Car outre les difficultés qui naiſſoient de l'entrepriſe même, par rapport à l'exactitude néceſſaire dans les obſervations, le tems qu'il falloit pour parvenir au point déſiré, les interruptions cauſées par les nuages, par les Montagnes & le terrein, tout cela s'oppoſoit à la briéveté de l'entrepriſe, & donnoit lieu de craindre que s'il ſe joignoit à ces difficultés des obſtacles extérieurs, ils ne rendiſſent la choſe imparfaite, ſinon tout-à-fait, du-moins pour quelque tems, & ne fuſſent interrompues de notre part par quelque accident imprévu.

J'ai déjà dit dans le 2 *Chap. du V. Livre Part.* 1. qu'étant arrivés à *Cuenca* pour terminer nos obſervations Aſtronomiques à cette extrémité de la Méridienne, nous reçûmes inopinément des Lettres par leſquelles le Marquis de *Villa Garcia*, Viceroi du *Pérou*, nous appelloit dans ſa Capitale. La maniere preſſante dont il nous y exhortoit, n'admettoit point de délai; & toujours prêts d'ailleurs à ſignaler notre zéle pour le ſervice du Roi, nous ne voulions pas différer d'obéir: nous fûmes donc obligés de ſuſpendre pour lors notre ouvrage, quoiqu'il n'y manquât pour le terminer que la ſeconde obſervation Aſtronomique à la partie du Nord où finiſſoit la ſuite des triangles.

Le

Le ſujet qui porta le Viceroi à nous appeller auprès de lui, venoit de ce qu'il avoit reçu avis que la guerre étant déclarée entre l'*Eſpagne* & l'*Angleterre*, cette derniere avoit réſolu de ſe prévaloir de cette circonſtance pour envoyer une grande armée navale dans ces Mers, avec des vues ſecrettes, dont la principale étoit de faire quelque entrepriſe importante ou ſur les côtes, ou ſur les ports de ce Païs. On avoit propoſé diverſes précautions néceſſaires pour s'oppoſer à ces deſſeins; & le Viceroi croyant peut-être que nous pourrions être de quelque utilité dans cette conjoncture, voulut bien confier à notre conduite une partie des meſures qu'il falloit prendre, nous faiſant entendre que le choix qu'il faiſoit de nous étoit une preuve de ſon eſtime particuliere, à laquelle il ſe flattoit que nous ſerions d'autant plus ſenſibles, que 400 lieues de diſtance n'avoient pas empêché que nous ne fuſſions préſens à ſon ſouvenir, dont il nous donnoit une ſi glorieuſe marque dans cette occaſion.

Le 24 de *Septembre* 1740. les Lettres du Viceroi nous furent remiſes, & immédiatement après nous prîmes la route de *Quito*, où nous voulions nous pourvoir des choſes néceſſaires pour le voyage. Nous partîmes de cette Ville le 21 d'*Octobre*, prenant notre route par *Guaranda* & *Guayaquil*; car quoiqu'on puiſſe faire le chemin par terre en paſſant par *Cuenca* & *Loja*, l'autre route nous parut plus commode, tant parce qu'on n'y eſt pas expoſé à être ſi long-tems retardé par les mauvais chemins, qu'à cauſe qu'on a avec plus de facilité & de ponctualité les montures néceſſaires, n'étant pas expoſés à être retenus dans les différentes Bourgades, ſans compter les autres accidens qu'on éprouve communément dans cette route; & qui ſont cauſés par les Rivieres, les torrens & les débordemens des eaux.

Le 30 d'*Octobre* nous arrivâmes aux *Bodegas* ou Magazins de *Baba-hoyo*, & prenant un Canot léger nous continuâmes notre route par la Riviere juſqu'à *Guayaquil*, où nous étant embarqués ſur une petite Fregate qui partoit pour le Port de *Puna*, nous y vinmes donner fond le 3 de *Novembre*. Là nous fretâmes une grande Balze, & nous fîmes route au-travers de ce Golfe juſqu'à *Machala*. Mais quoique communément & réguliérement on gouverne par le *Saut* de *Tumbez*, nous fûmes obligés de dériver, le Pilote ne connoiſſant pas bien l'entrée de cet *Eſtero* ou Bras de Mer, qu'on appelle de *Jambéli*, où ſe trouve le Saut. Enfin le 5 *Novembre* 1740. au matin notre Balze approcha de la plage de *Machala*, dont le Bourg, où nous nous rendîmes par terre, eſt diſtant d'environ deux petites lieues.

Le jour ſuivant 6 nous fimes partir nos équipages dans un grand Canot, pour le *Saut* de *Tumbez* ou *Bonque*; je me mis ſur ce Bâtiment, me trouvant extrêmement indiſpoſé d'une rude chute que j'avois faite dans le Bourg. *Don George Juan* & les domeſtiques ſuivirent à cheval par terre, chemin qu'on ne peut faire qu'en défilant un à un; car le terrein étant fort uni, il eſt rempli de marais ſalés, qui ſont inondés à chaque marée.

Le *Saut* où j'arrivai le 7 dans la nuit, eſt un endroit qui ſert de port aux petits Bâtimens, comme bateaux, balzes &c. Il eſt ſitué dans l'intérieur de quelques *Eſtéros*, ou Bras de Mer, & en particulier de celui qu'on nomme *Jambéli*, diſtant de la plage de 14 à 15 lieues. Cet endroit n'eſt abſolument point habité, parce que ni là, ni à une grande diſtance aux environs il ne ſe trouve pas une goute d'eau douce, & ainſi ce lieu n'eſt bon qu'à ſervir d'entrepôt aux marchandiſes que l'on charge ſur ces petits Bâtimens: de-là elles ſont tranſportées à *Tumbez* par des mules, qu'on y tient prêtes pour cet effet, & c'eſt-là tout le commerce que fait le Bourg dont nous avons parlé. Non ſeulement le Saut eſt inhabité, mais on n'y trouve pas même de couvert; tous les bagages & marchandiſes qui y arrivent, ſont mis dans un petit endroit en plein air; & comme il eſt fort rare qu'il tombe de la pluye en ce climat, il n'eſt pas à craindre que ces effets ſe gâtent en attendant qu'on les tranſporte à *Tumbez*.

Dans cet endroit, ainſi que partout ſur le bord de la Mer, les Arbres appellés Mangles ou Mangliers ſont ſi épais, que leurs racines & rameaux entrelaſſés le rendent tout-à-fait impénétrable, & extrêmement incommode par la quantité prodigieuſe de *Mosquites* qui s'y aſſemblent, & contre leſquels il n'y a pas d'autre moyen de ſe défendre que d'étendre une groſſe toile dans l'endroit où l'on arrive, & de ſe mettre deſſous juſqu'à ce que les montures ſoient prêtes, & qu'on puiſſe ſe remettre en chemin. L'intérieur du terrein où la marée ne parvient pas, eſt entrecoupé de collines & couvert d'arbriſſeaux ſauvages où l'on trouve beaucoup de Daims & de Tigres. Les piquures continuelles & inſuportables des *Moſquites*, ne laiſſant aucun repos aux voyageurs, leur procurent l'avantage de ne pouvoir être ſurpris par les Tigres, animaux dangereux dont on ne peut ſe garantir que par une attention continuelle; & l'on a de triſtes & lamentables exemples du riſque que l'on court de leur part dans ces contrées.

Le 9 au matin j'arrivai au Bourg de *Tumbez*, qui eſt à ſept lieues de dis-

distance du Saut; & comme tout le chemin est inhabité & dans un terrein en partie noyé, & en partie couvert de sables stériles, il arrive que le Soleil par sa reverbération cause une si grande incommodité, qu'on est obligé d'aller la nuit, afin que les mules ou les chevaux puissent supporter la fatigue: car y ayant sept lieues pour aller, & autant pour revenir, sans eau douce, ni rien à manger, c'est assurément une grande journée pour ces animaux; mais ce seroit encore bien pis s'ils la faisoient de jour. C'est aussi pour cela que jamais les montures ne partent de *Tumbez* pour le Saut sans être précédées par un Exprès, qui fait préparer tout ce qui est nécessaire; à quoi on destine d'ordinaire un homme de l'équipage du Vaisseau; sans cette précaution ce chemin seroit impraticable, n'étant pas possible de s'arrêter en cet endroit.

Don George Juan étoit arrivé à *Tumbez* le 8, & quelque mouvement qu'il se donnât pour avoir promtement des mules pour continuer notre voyage, il ne put si bien faire que nous ne fussions retenus quelque tems. Nous en profitâmes pour mesurer le 9 la latitude de cette Bourgade au moyen d'un Quart-de-cercle, & nous la trouvâmes de 3 deg. 33 min. 16 sec. vers le Sud.

Il y a dans le voisinage de *Tumbez* une Riviere du même nom qui se jette dans le Golfe de *Guayaquil*, presque vis-à-vis de l'Ile de l'*Amortajado*, ou *Ste. Claire*. Les Barques, Batteaux, Balzes & Canots, la peuvent remonter jusques au Bourg, ayant environ 3 brasses d'eau de profondeur, & 25 toises de large. Mais en Hiver il est dangereux de la remonter à cause de la rapidité du courant, qui est augmenté par les eaux qui descendent de la *Sierra* ou Montagnes en abondance dans cette saison. A peu de distance de ces Montagnes, à un des bords du Fleuve, se trouve la Bourgade, sur un terrein fort sablonneux, & tant soit peu inégal à cause des petites éminences de sable assez semblables aux dunes. Le Bourg consiste en 70 maisons de cannes, couvertes de chaume, & bâties çà & là sans ordre ni simétrie, qui servent de demeure à 150 familles de *Métifs*, *Indiens*, *Mulâtres*, & quelque peu d'*Espagnols*. Outre ces familles, il y en a encore d'autres qui habitent le long des bords du Fleuve, & qui jouissent de quelque agrément dans leurs terres, par la commodité qu'ils ont de les arroser.

L'air y est extraordinairement chaud & sec, desorte qu'il y pleut rarement, & quand cela arrive, ce n'est qu'au bout de plusieurs années, & alors la pluye dure tout l'Hiver. Depuis le Bourg de *Tumbez* jusqu'à

Lima tout ce Pays eſt connu dans la partie qui s'étend depuis le panchant de la *Cordillere* des *Andes* juſqu'à la Mer, ſous le nom de *Vallées*: & ainſi on ne ſera pas ſurpris s'il en eſt parlé quelquefois ſous ce nom dans divers articles de cette Hiſtoire.

Ce fut à *Tumbez* que les *Eſpagnols* aborderent pour la premiere fois à cette partie de l'*Amérique Méridionale*, ſous la conduite de *Don Franciſco Pizarro* en 1526, traitant alors paiſiblement avec les *Caciques* Seigneurs de la Contrée, & déjà Vaſſaux des *Incas*. Si les *Indiens* furent étonnés de voir les *Eſpagnols*, ceux-ci ne le furent pas moins de voir les grandes richeſſes des habitans, les Palais, les Temples, & les Forteresſes bâties de pierre, & dont il ne reſte aujourd'hui aucun veſtige.

Sur les rives agréables de ce Fleuve, auſſi loin qu'on peut tirer des canaux pour arroſer & humecter la terre, on recueille du Maïz en abondance, & les autres Fruits & Racines qui croiſſent dans les Pays chauds. Dans l'intérieur des terres où l'on ne jouit pas de cet avantage, il y a une eſpéce d'Arbre légumineux nommé *Algarrobale*, qui porte un haricot fort réſineux avec quoi on nourrit toute ſorte de Bétail. Ce légume n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui que l'on connoît en *Eſpagne* ſous le nom de *Valencia*: ſes coſſes ont quatre à cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Sa couleur eſt blancheâtre entremêlée de petites taches jaunes. C'eſt une nourriture qui fortifie les bêtes de ſomme, & qui engraiſſe extrêmement les troupeaux, & donne à leur chair un très-bon goût, par lequel elle ſe diſtingue.

Le 14 ayant pourſuivi mon voyage j'arrivai à la Ville de *Piura*, où je fus obligé de m'arrêter, tant pour y attendre *Don George Juan*, que pour me rétablir de ma chute; & à cette occaſion j'éprouvai l'efficace du Simple nommé *Calaguéle* dont il a été parlé ailleurs, qui me procura un ſi prompt ſoulagement que je trouvai que ce reméde méritoit bien la réputation où il eſt en *Eſpagne* & dans toute l'*Europe*.

De la Bourgade de *Tumbez* juſqu'à la Ville de *Piura*, il y a ſoixante & deux lieues, que nous fimes en cinquante-quatre heures, non compris le tems où nous nous repoſâmes. Le grand pas des mules, & leur continuité à marcher, ſont cauſe qu'elles font plus d'une lieue par heure. On compte quarante-huit lieues juſqu'au Bourg d'*Amotapé*, qui eſt le ſeul lieu habité dans toute cette route, le reſte étant entiérement déſert: c'eſt pour cela qu'on ne donne que deux ou trois heures de repos aux montures, quand elles en ont beſoin, ou qu'on eſt à portée de leur faire boire un peu

peu d'eau ſalée & bourbeuſe, les ſeules qu'on rencontre dans toute cette route. En ſortant de *Tumbez* on traverſe la Riviere dans des *Balzes*, on entre enſuite dans une épaiſſe Forêt d'*Algarrobales*, & d'autres arbres, qui dure environ deux lieues; après quoi on commence à côtoyer le rivage de la Mer juſqu'à *Mançora*, diſtant de *Tumbez* de 24 lieues ou environ. Pour aller à un *Mançora*, il faut tâcher de profiter du juſſant ou reflux pour paſſer un endroit nommé *Malpaſſo* à 6 lieues environ de *Tumbez*. C'eſt un rocher eſcarpé que la marée bat quand elle monte; & comme il n'y a aucune trace de chemin au-deſſus à cauſe des roches, des crevaſſes & des précipices dont il eſt entrecoupé, il faut paſſer par-enbas dans toute ſa longueur qui eſt d'environ demie-lieue, & ne pas attendre le tems où la marée monte; parce qu'alors cet étroit eſpace eſt entiérement fermé & inondé, & qu'il eſt même dangereux de s'y trouver quand le montant arrive. Il eſt encore à propos de profiter dans ce même voyage, de l'occaſion où la Mer n'eſt point dans ſon flux; car toute cette Contrée étant couverte de dunes, les montures y enfonceroient, & ſe fatigueroient tellement dès les premieres lieues, qu'elles ne pourroient continuer le voyage. Il faut donc être attentif à paſſer avant que le flot vienne, & prendre ſon chemin le plus proche qu'il eſt poſſible du rivage, où les ondes ſe briſent, & où le ſable eſt plus ferme qu'à une plus grande diſtance de la Mer. *Mançora* eſt un lieu où coule en Hiver un petit ruiſſeau d'eau douce, où l'on peut abreuver les mules; mais en Eté, à peine reſte-t-il dans ſon lit un peu d'eau croupiſſante & ſaumache, que la néceſſité ſeule peut faire boire, tant elle a un goût deſagréable de ſel. Les bords du ruiſſeau rendus fertiles par ſon humidité, ſont couverts & bordés de cet arbre, qu'on nomme *Algarrobale*, en ſi grande quantité, & ſi épais, qu'il forme comme une ſombre Forêt.

Depuis *Mançora* on continue à marcher encore 14 lieues parmi des Collines un peu éloignées du rivage, deſorte qu'il faut tantôt monter & tantôt deſcendre, juſqu'à un lieu nommé *la Crevaſſe de Parignas*, qui eſt le ſecond ſéjour, & où il faut obſerver la même choſe qu'à *Mançora*. De-là on fait encore dix lieues par des Plaines de ſable juſqu'au Bourg d'*Amotapé*, toujours à une petite diſtance de la Mer.

Ce Bourg, dont la Latitude Auſtrale eſt par les 4 deg. 51 min. 43 ſec. eſt une annexe de la Cure de *Tumbez*, & fait partie de ſa Lieutenance, qui pour le Civil en eſt une du Corrégiment de *Piura*. Le Bourg conſiſte en 30 maiſons de cannes, couvertes de chaume, & habitées par

des *Indiens* & des *Métifs*. A un quart de lieue de-là coule une Riviere du même nom que le Bourg, & dont les eaux rendent le terroir fort fertile: c'eſt pourquoi auſſi il eſt tout enſemencé & cultivé, & l'on y recueille en abondance du grain, des racines, & des fruits convenables à un climat chaud tel que celui-ci; qualité qui l'aſſujettit, ainſi que *Tumbez*, au fléau continuel des *Moſquites:* en Eté on traverſe la Riviere à gué, mais en Hiver qu'il pleut ſur les Montagnes, il faut la paſſer en *Balze*, car alors ſa profondeur & ſa rapidité augmèntent de beaucoup. On eſt obligé de la paſſer quand on veut aller à *Piura*, & après qu'on l'a paſſée on marche environ quatre lieues dans des Forêts d'*Algarrobales* extrêmement hauts. Après cela le terrein s'éclaircit & devient ſi ſablonneux, que les plus habiles Voituriers & les meilleurs Routiers *Indiens* perdent ſouvent la trace du chemin; car le vent impétueux pouſſe le ſable, détruit les dunes qui pourroient diriger les guides, & efface juſqu'au moindre ſentier. Dans cet horizon terreſtre il faut régler ſa route & la diriger par l'orient du Soleil, ſi c'eſt de jour, & ſi c'eſt de nuit par certaines Etoiles: c'eſt à quoi les *Indiens* font peu d'attention, auſſi s'égarent-ils fréquemment & ne peuvent retrouver le vrai chemin qu'avec bien de la peine.

On peut juger, par ce qui a été dit, de l'incommodité de cette route, où il faut porter, juſqu'à *Amotapé*, tout ce dont on a beſoin pour manger, & de l'eau pour boire, & avoir la précaution de prendre de l'amadou, & tout ce qu'il faut pour faire du feu, ſans quoi il faudroit manger la chair toute crue. Dans le voiſinage d'*Amotapé* il y a une Mine d'une eſpéce de bitume nommé *Copé*, dont on ſe ſert au-lieu de goudron. On en envoye une grande quantité à *Callao*, & autres Ports: mais il a le défaut de bruler les amarres & cordages, toutefois on s'en ſert parce qu'il eſt à bon marché, mais en y mélant du goudron.

La Ville de *Piura*, qui eſt aujourd'hui le Chef-lieu de cette Sénéchauſſée, fut la premiere Peuplade des *Eſpagnols* au *Pérou*. Elle fut fondée en 1531 par *Don Franciſco Pizarro*, qui y fit bâtir la premiere Egliſe. On lui donna d'abord le nom de *St. Michel de Piura*, & on la bâtît au commencement dans la Vallée de *Targaſala*, mais elle n'y ſubſiſta pas longtems; l'air y parut ſi malſain, qu'on jugea à propos de la transférer là où elle eſt préſentement. Elle eſt aujourd'hui ſituée ſur un terrain fort élevé & ſablonneux. Sa Latitude Auſtrale eſt par les 5 dég. 11 min. 1 ſec. & l'on obſerve que l'aiguille y varie de 8 deg. 13 min. Nord-Eſt. Ses maiſons ſont bâties de briques crues, car on en employe peu d'autres dans

ces

ces Contrées, ou d'une eſpéce de roſeaux qu'on appelle *Quinchas*; communément elles ſont fort baſſes. Le Corrégidor, ou Sénéchal, y fait ſa réſidence; ſa Juriſdiction s'étend partie dans le Pays des Vallées, partie dans celui des Montagnes. Il y a dans *Piura* un Bureau des Finances du Roi, avec un *Contador* ou *Controlleur*, & un Tréſorier, qui ſe relévent tous les ſix mois, l'un faiſant ſa réſidence au Port de *Payta*, l'autre à *Piura*. Celui-là eſt prépoſé pour percevoir les droits d'entrée ſur les marchandiſes qui débarquent dans ce Port pour prendre cette route, & eſt auſſi chargé de veiller à empêcher la contrebande. Celui-ci doit faire la même choſe à l'égard des marchandiſes qui paſſent par *Piura*, ſoit qu'elles viennent des Montagnes vers *Loja*, ſoit qu'elles ayent paſſé par *Tumbez* pour aller à *Lima*.

Piura contient environ 15000 habitans *Eſpagnols*, *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. Parmi les premiers il y a des Familles diſtinguées. L'air y eſt chaud, & fort ſec, attendu qu'il y pleut encore moins qu'à *Tumbez*, mais il eſt ſain. Il y paſſe une Riviere qui baigne les maiſons, & qui fertiliſe les terres; & comme le Pays eſt ſablonneux & uni, on peut mener l'eau & la diſtribuer comme on veut par le moyen des canaux. En Eté l'eau y manque ſi abſolument qu'on ne voit pas même la moindre trace de ſon paſſage, & le peu d'eau qui vient des Montagnes ſe perd dans ſon lit; deſorte que la Ville n'a pas d'autre reſſource pour remédier à cet inconvénient, que de creuſer des puits profonds à proportion de la ſéchereſſe de l'année, & d'en tirer toute l'eau qu'il lui faut pour les divers beſoins de la vie.

Il y a à *Piura* un Hôpital deſſervi par des Religieux *Bethléemites*. On y guérit toute ſorte d'infirmités & de maladies, ſur-tout le mal de *Naples*, dont la cure eſt admirablement aidée par la qualité du climat: ceux qui ſont infectés de ce vilain mal y accourent de toutes parts, & l'on remarque qu'on y employe en moindre quantité, que dans d'autres Pays, le ſpécifique convenable, & que ſans tant incommoder le malade on le rétablit dans ſa premiere ſanté.

Comme tout le terroir de ce Corrégiment, compris ſous le nom de *Vallées*, ne produit que des *Algarrobales*, du Maïz, du Coton, du Grain, quelque peu de Fruits & de Racines, dont les habitans ſe nourriſſent, leurs plus grandes richeſſes conſiſtent dans les pâturages, où ils engraiſſent de grands troupeaux de chévres, & de chevreaux, dont les boucheries ſont toujours fournies, tandis que de leurs peaux on fait du maroquin, & de

leur

leur graiſſe du ſavon, dont il ſe conſomme une grande quantité à *Lima*, *Quito*, & *Panama*, où l'on en fait des envois conſidérables. Une autre branche du commerce de *Piura*, c'eſt la *Cabuye* ou *Pite* *, dont il croît une prodigieuſe quantité dans la partie montagneuſe de cette Juriſdiction. A quoi il faut encore ajoûter un autre commerce actif, qui n'eſt pas moins avantageux; je veux parler des troupeaux de mules dont les habitans de cette Ville & de ſon diſtrict, retirent un grand profit; car toute ſorte d'effets ou de marchandiſes qu'on tranſporte de *Quito* à *Lima*, ou qui venant d'*Eſpagne* débarquent au Port de *Payta*, ne peuvent être remiſes à leur deſtination que par les mules de cette Ville & de ſon diſtrict. Ces envois ſont ſi fréquens, qu'il eſt aiſé de comprendre quelle quantité de mules doivent être employées à ce travail, qui dure ſans discontinuer, mais plus ou moins fortement ſelon les ſaiſons; car il eſt bien plus fort quand les Rivieres ſont à ſec, ou qu'il n'y a que très-peu d'eau.

Dès que *Don Jorge Juan* fut arrivé à *Piura*, nous fîmes préparer les montures qui nous étoient néceſſaires, & le 21 nous continuâmes notre route. Le lendemain nous arrivâmes au Bourg de *Séchura*, à dix lieues comptées d'après le tems que l'on met à les faire. Toute cette route eſt déſerte, & le Pays fort uni, mais couvert de ſable, qui fatigue raiſonnablement les montures.

Quoique d'ordinaire le voyage au *Perou* ſe faſſe ſur des mules, à cauſe du mauvais état des chemins, qui ne permet pas qu'on ait d'autres voitures, on peut pourtant avoir l'agrément d'aller en litiere depuis *Piura* juſqu'à *Lima*. Au-lieu de brancard, ces litieres ſont ſuſpendues à deux cannes d'une groſſeur pareille à celles de *Guayaquil*, & elles ſont tellement diſpoſées qu'elles ne touchent point l'eau quand on paſſe les Rivieres, ni ne heurtent contre aucun embaras d'un chemin inégal. Soit qu'on monte ou qu'on deſcende, ſoit que l'on paſſe une Riviere, on ne ſent pas le moindre cahot.

Comme les montures que l'on prend à *Piura* font tout le voyage juſqu'à *Lima* ſans être relayées, & que dans cet eſpace de chemin il faut traverſer pluſieurs déſerts, non moins fatigans par leur longueur, que par la qualité du chemin tout de ſable, il eſt à propos de donner quelque repos à ces animaux pendant le cours du voyage, particuliérement à *Sechura*, parce que de-là on entre immédiatement dans le déſert qui porte le mê-

* Sorte d'Aloes dont on fait du fil fort & délié. N. d. T.

même nom. Ce fut le motif qui nous y retint deux jours, pendant lequel tems nous obſervâmes que ce lieu eſt par les 5 deg. 32 min. 33½ ſec. de latitude auſtrale.

Le Bourg de *Sechura* fut d'abord bâti tout proche de la Mer, peu éloigné d'une pointe nommée *Aguja*. Mais ayant été ſubmergé & englouti par la Mer, on l'établit à environ une lieue, qui eſt la diſtance qui ſe trouve aujourd'hui entre le Bourg & la Mer. Il y a dans le voiſinage une Riviere du même nom que le Bourg, à laquelle il arrive la même choſe qu'à celle de *Piura*. Quand nous la paſſâmes il ne paroiſſoit pas y avoir jamais eu d'eau; mais depuis les mois de *Fevrier*, *Mars*, juſqu'à celui d'*Août* & même de *Septembre*, elle en eſt ſi bien fournie, qu'il n'y a pas moyen de la guéer, mais il faut la paſſer en Balze; c'eſt ce que nous éprouvâmes dans notre ſecond & troiſiéme voyage à *Lima*. Quand elle eſt à ſec, on peut auſſi creuſer dans ſon lit des puits qui fourniſſent de l'eau, mais une eau épaiſſe & ſaumache. *Sechura* contient environ deux cens maiſons de cannes, avec une Egliſe fort grande & bâtie de briques: ſes habitans ſont tous *Indiens*, au nombre de quatre cens familles, presque tous Voituriers ou Pêcheurs.

Les maiſons de toutes ces *Bourgades* ſont ſi ſimples, & il y a ſi peu d'art, que leurs parois ne ſont que de roſeaux fichés en terre & même aſſez peu avant; le toit qui eſt plat, eſt auſſi de roſeaux, qui n'étant pas bien joints enſemble, donnent des ouvertures de partout, & le ſoleil & le vent pénétrent facilement dans l'intérieur des maiſons. Leurs Habitans *Indiens* ont une Langue différente de celle des autres *Indiens* de *Quito*, & du reſte du *Perou*; c'eſt ce qu'on remarque principalement dans pluſieurs endroits des *Vallées*; & non ſeulement leur langage differe dans les mots, mais auſſi dans l'accent; car outre qu'ils donnent à leurs paroles un ſon aſſez ſemblable à un chant triſte & élégiaque, ils mangent la moitié des ſillabes finales, comme s'ils manquoient d'haleine pour les achever.

L'Habillement des Femmes *Indiennes* de ces Contrées, differe auſſi en quelque choſe de celui des autres. Il conſiſte en un *Anac*, comme celui que portent les Femmes de *Quito*, mais ſi long qu'il traîne par terre: il eſt auſſi beaucoup plus large, & ſans manches; il n'eſt point attaché par une ceinture; quand elles marchent elles le relévent un peu, & le retrouſſent ſous les bras. Elles ſe couvrent la tête d'une *Pagne* de coton blanc, brodée, ou brochée de diverſes couleurs; avec cette différence, que les Veuves en portent de noires. L'état de chacune ſe diſtingue par leur maniere de ſe

coifer; les Vierges & les Veuves diviſent leur chevelure en deux treſſes qui pendent ſur chaque épaule, & les Femmes mariées ne portent qu'une treſſe. Elles ſont généralement laborieuſes: leur occupation ordinaire eſt de faire des ſerviétes, & autres ouvrages de coton. Les Hommes vivent à l'*Eſpagnole*, & par conſéquent portent des chauſſures; mais les femmes vont nuds-pieds: ils ſont naturellement fiers, altiers, & intelligens; leurs mœurs different un peu des mœurs de ceux de *Quito*. On voit parmi eux la preuve de ce qui a été dit au Chap. 6. Liv. 6. de la premiere Partie de cet Ouvrage, que la connoiſſance de la Langue *Caſtillane* les rend plus habiles en une infinité de choſes: il n'y a perſonne d'entre eux qui ne poſſéde cette Langue; ils la parlent communément, & la mêlent indifféremment avec la leur. Ils réuſſiſſent fort bien dans tout ce qu'ils entreprennent; ne ſont ni ſi ſuperſtitieux, ni ſi ſujets au deſordre & aux vices que les autres *Indiens*; & enfin à la couleur & aux autres accidens corporels près, ils ſont très-différens du reſte de leurs compatriotes. Même dans le panchant à la boiſſon, & dans les autres paſſions caractériſtiques des *Indiens*, ils témoignent une certaine modération, & quelque amour de l'ordre. Au-reſte pour éviter des redites ennuyeuſes, je dirai en deux mots que tous les *Indiens* des *Vallées* depuis *Tumbez* juſqu'à *Lima*, ſont généralement tels que nous venons de les repreſenter, adroits, ſages, & civils, plus qu'on ne ſe l'imagineroit.

Sechura eſt le dernier Bourg de la Juriſdiction de *Piura* de ce côté-là. Ses habitans non ſeulement refuſent de fournir des mules à ceux qui en demandent, mais même ne laiſſent paſſer perſonne de quelque qualité qu'on ſoit, ſi on n'eſt muni d'un paſſeport du Corrégidor; c'eſt une précaution que l'on prend dans la vue d'empêcher le commerce illicite. En ſortant du Bourg, il n'y a que deux chemins, celui du déſert, & un autre nommé le *Rodéo*. Il faut opter entre ces deux routes. Si l'on prend celle du déſert, il faut, outre les montures, prendre des mules à *Sechura* pour porter de l'eau, dont on abreuve à la moitié du chemin les bêtes de charge. On emplit d'eau des outres, ou de grandes calebaſſes; pour quatre bêtes de charge, il y a une mule chargée d'eau, & une autre pour les deux mules qui portent la litiere. Quand on va en chaiſe roulante, on charge l'eau ſur la chaiſe-même dans des outres faits exprès. Soit qu'on aille en litiere, en chaiſe, ou à cheval, il faut que chaque voyageur faſſe ſa propre proviſion d'eau pour boire, ſans quoi il riſque de périr de ſoif; car dans toute cette route on ne voit que ſable, que tourbillons

lons que le vent forme du ſable, quelques pierres de ſel fort clair ſemées, mais ni arbre, ni herbe, ni quoi que ce ſoit de verd.

Le 24 nous partîmes de *Sechura*, & entrant dans le déſert nous marchâmes ſans nous arrêter que pour prendre quelque repos & abreuver nos mules; & le jour ſuivant ſur les cinq heures du ſoir nous arrivâmes au Bourg de *Morropé*, ayant fait 28 à 30 lieues, qui eſt la diſtance de ce Bourg à celui de *Sechura*; & ſi ceux du Pays en comptent davantage, il ne faut pas les en croire. Le terrain eſt ſi égal, ſi uni, & d'une ſi vaſte étendue, qu'il eſt aiſé de ſe tromper de chemin; d'ailleurs le ſable eſt ſi continuellement remué par le vent, que les plus habiles routiers perdent la trace & ſont dans un moment hors des voyes. L'habileté des guides conſiſte à revenir ſur la voye & à retrouver le chemin dans ces ſortes d'occaſions. Pour cet effet on ſe ſert de deux moyens; le premier, c'eſt d'obſerver ſi l'on a le vent en face quand on va vers *Lima*, & au dos quand on en revient: avec cette régle on eſt ſûr de ne point s'égarer, parce que les vents de Sud régnent conſtamment dans cette Contrée. Le ſecond moyen de reconnoître la voye, pratiqué par les *Indiens*, c'eſt de prendre dans leurs mains, en diverſes places, des poignées de ſable, & de le flairer; ils diſtinguent par l'odorat ſi des mules ont paſſé par-là, peut-être parce que le crotin de ces animaux laiſſe quelque impreſſion dans le ſable. Ceux qui n'ont pas une connoiſſance ſuffiſante de ce Pays, & qui s'arrêtent pour repoſer & pour dormir, s'expoſent à un grand danger; car ils courent riſque à leur réveil de ne ſavoir quelle route tenir, & pour ainſi dire où donner de la tête: or, dès-qu'une fois on a perdu la tramontane dans ce déſert, il faut périr de miſere ou de fatigue, comme cela eſt arrivé à pluſieurs perſonnes.

Le Bourg de *Morropé* a environ 70 à 80 maiſons bâties comme celles des Bourgs précédens, & à peu près 160 familles toutes *Indiennes*. Il eſt ſitué auprès d'une Riviere appellée *Pozuélos*, à qui il arrive dans l'Eté la même choſe qu'à celles dont il a été déjà parlé; cependant on voit le long de ſes bords beaucoup d'Arbres, & de *Chacaras* ou Champs labourés. C'eſt une choſe admirable que l'inſtinct des bêtes qui font cette route: car découvrant par la force de leur odorat l'eau de la Riviere à plus de quatre lieues de diſtance, elles henniſſent & ſe déménent ſi fort qu'il ſeroit difficile de les retenir; auſſi coupent-elles à travers champ pour arriver plutôt à la Riviere, & on n'a qu'à les laiſſer faire, on eſt ſûr d'abréger le chemin, & de terminer bientôt la journée.

Le 26 nous paſſâmes de *Morropé* à la Bourgade de *Lambayéque*, qui n'eſt qu'à quatre lieues de-là. Nous y ſéjournâmes tout le jour du 27, & obſervâmes que ſa latitude auſtrale étoit de 6 deg. 41 min. 37 ſec. Ce Bourg eſt compoſé d'environ 1500 maiſons de toute eſpéce: quelques-unes ſont de briques, d'autres de *Bajaréques*, c'eſt-à-dire que les parois en ſont de cannes, mais recrepies en dedans & en dehors de terre graſſe. Celles où les *Indiens* habitent ne ſont que de cannes ou de roſeaux. Le nombre des Chefs de famille eſt d'environ 3000 perſonnes, parmi leſquelles il en a quelques-uns de diſtinction & fort à leur aiſe, le reſte conſiſte en *Eſpagnols* pauvres, en *Métifs*, *Indiens*, & *Mulâtres*. L'Egliſe paroiſſiale eſt bâtie de pierres & de chaux. Elle eſt grande, fort belle en dehors, & ornée convenablement en dedans. Elle renferme quatre Chapelles, qu'ils nomment *Ramos*, deſſervies par autant de Curés, qui ſont chargés alternativement de la conduite ſpirituelle des *Indiens*, & des autres Habitans.

Ce qui a rendu ce Bourg ſi conſidérable & ſi peuplé, c'eſt qu'il a été augmenté par les familles qui habitoient ci-devant dans la Ville de *Sagna*, laquelle fut ruinée & ſaccagée en 1681 par le Pirate *Edouard David*, Anglois de nation, & quelques années après, la même Ville ayant été ſubmergée par un débordement de la Riviere du même nom, ce dernier malheur acheva de la détruire. Elle fut entiérement abandonnée par ſes habitans, qui vinrent tous s'établir à *Lambayéque*. Il y a dans ce dernier endroit un Corrégidor, dont la Juriſdiction s'étend ſur divers Bourgs, & en particulier ſur celui de *Morropé*. Il y a auſſi un Officier Royal, qui y eſt envoyé de *Truxillo*. A peu de diſtance du Bourg coule la Riviere nommée auſſi *Lambayéque*: quand les eaux ſont hautes, comme elles l'étoient alors, on la paſſe ſur un pont de bois; mais quand elles ſont baſſes on la paſſe à gué. Il arrive quelquefois qu'elle eſt entiérement à ſec.

Le terroir de *Lambayéque*, autant que peut s'étendre l'humidité de la Riviere, & l'induſtrie des canaux, eſt fertile en toute ſorte de Fruits; quelques-uns pareils à ceux d'*Europe*, & quelques autres qui tiennent de la nature des fruits de l'une & de l'autre région, ayant été greffés aux *Indes*. A environ dix lieues delà il y a des treilles, dont les raiſins fourniſſent quelque peu de vin, mais il n'eſt ni ſi abondant, ni ſi bon que dans quelques autres Contrées du *Perou*. Les pauvres habitans gagnent leur vie à faire des ouvrages de coton, *courtes-pointes piquées*, *manteaux* &c.

Le

Le 28 nous partîmes de *Lambayéque*, & prenant notre route par le Bourg de *Monſefu*, qui eſt à quatre à cinq lieues de-là, nous vinmes nous repoſer près du rivage de la Mer, à un endroit nommé *las Lagunas* (*les Marais*), ainſi appellé à-cauſe des mares que forment près de-là les eaux extravaſées de la Riviere de *Sagna*; & le 29 nous étant remis en route, nous paſſâmes à gué la Riviere de *Xéquétépéque*, laiſſant le Bourg du même nom à un quart de lieue de diſtance, & nous finîmes notre journée au Bourg de *San Pédro* à vingt lieues de *Lambayéque*, & le dernier de ſa Juriſdiction. La latitude de *San Pédro* fut trouvée de 7 deg. 25 min. 49 ſec.

Ce Bourg contient environ 130 maiſons, bâties de *bajaréques*, c'eſt-à-dire, de cannes recrepies & enduites de terre graſſe dedans & dehors. Ses habitans conſiſtent en 130 Familles *Indiennes*, 30 de *Blancs* ou *Métifs*, & 10 à 12 de *Mulâtres*. Il y a un Couvent d'*Auguſtins* qui n'a que trois Religieux, le Prieur, le Curé du Bourg, & ſon Secondaire ou Vicaire. La Riviere qui coule auprès s'appelle *Pacaſmoyo*. Tout le terroir eſt fertile & abonde en fruits. Le chemin de *Lambayéque* à *San Pédro* ſe fait le long de la plage, par retailles ou coupures, & l'on en eſt aſſez près lorſqu'on s'en éloigne le plus.

Le 30 de *Novembre* continuant notre voyage, nous paſſâmes par le Bourg de *Payjan*, qui eſt le premier de la Juriſdiction du Corrégidor de *Truxillo*; & le 1 de *Décembre* nous arrivâmes au Bourg de *Chocopé* à 13 à 14 lieues de *San Pédro*. Sa latitude eſt de 7 deg. 46 min. 40 ſec. Le voiſinage de la Riviere nommé *Chicama* fertiliſe ſon terroir, qui produit en abondance des Cannes de Sucre, des Raiſins, & des Fruits de toute eſpéce tant d'*Europe* que des *Indes*. Le Maïz, qui eſt la ſemence la plus générale des Vallées, y vient auſſi en abondance. Depuis les bords de la Riviere de *Lambayéque* juſqu'ici, les Cannes de Sucre croiſſent près de toutes les autres Rivieres, mais nulle part ſi abondamment ni de ſi bonne qualité que ſur les bords de la *Chicama*.

Le Bourg de *Chocopé* conſiſte en 80 à 90 maiſons de *bajaréques*, couvertes de terre cuite. Il a pour habitans 60 à 70 familles, la plupart *Eſpagnoles*, & le reſte *Indiennes* au nombre de 20 à 25. L'Egliſe, bâtie de briques, eſt grande & décente. On remarque dans ce Bourg comme une choſe fort ſinguliere dans ces climats, qu'en 1726 il y plut durant quarante jours continuels, avec cette particularité, que la pluye commençoit le ſoir ſur les quatre à cinq heures, & finiſſoit le lendemain matin à la même heure, le Ciel étant ſerein tout le reſte du jour. Cet acci-

dent imprévu ruina & détruiſit toutes les maiſons, n'étant reſté que quelques débris des parois de l'Egliſe, qui réſiſta davantage étant bâtie de briques. Mais ce qui dut paroître le plus étrange aux yeux de ces pauvres habitans, c'eſt que pendant tout ce déluge les vents de Sud, non ſeulement ne varierent point, mais ſoufflerent avec tant de force qu'ils agitoient le ſable changé en limon. Au bout de deux ans il y plut pendant onze ou douze jours, mais non pas avec la même force. Et depuis lors on n'a pas vu de pareil phénoméne, & on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir jamais vu de ſemblable auparavant.

CHAPITRE II.

Arrivée à Truxillo. *Deſcription abrégée de cette Ville, & continuation du Voyage juſqu'à* Lima.

NOus ne nous arrêtâmes à *Chocopé* qu'autant de tems qu'il en falloit pour donner quelque repos à nos montures, après quoi nous continuâmes notre voyage, & arrivâmes heureuſement à *Truxillo*, qui en eſt à onze lieues, & dont la latitude ſelon les obſervations que nous y fîmes, eſt de 8 deg. 6 min. & 3 ſec. Cette Ville fut bâtie en 1535 dans la Vallée de *Chimo* par *Don Franciſco Pizarro*. Elle eſt agréablement ſituée, quoique ſur un terrain ſablonneux, défaut général des Villes de ces Vallées. Elle eſt enceinte d'une muraille de brique, & quant à ſa grandeur on peut la compter parmi les Villes du troiſiéme rang. Elle eſt à environ demie lieue du rivage de la Mer, & elle a deux lieues au nord: le Port de *Guanchaco* lui ſert pour ſon Commerce maritime. Les maiſons n'y ſont pas ſans apparence: les principales ſont de briques avec de beaux balcons, & des portails qui font un bel effet. Celles qui ſont moins conſidérables ſont de *bajaréques;* les unes & les autres très-peu exhauſſées, & il y en a même fort peu qui ayent un étage au-deſſus du rez-de-chauſſée, le tout à-cauſe des tremblemens de terre.

Il y a à *Truxillo* un Corrégidor qui gouverne tout ce Département, un Evêque dont le Diocéſe commence à *Tumbez*, avec un Chapitre conſiſtant en trois Dignités, celle de Doyen, d'Archidiacre, & de Chantre, quatre Chanoines, & deux Prébendiers. Il y a un Tréſor Royal & deux Officiers des Finances du Roi, le *Contador* & le Tréſorier, dont l'un, comme

comme je l'ai déjà dit, paſſe à *Lambayéque* pour y réſider, pendant que l'autre réſide à *Truxillo*. Il y a dans cette derniere Ville divers Couvens de différens Ordres; un Collége de *Jéſuites*, un Hôpital de *Notre Dame de Bethlehem*, & deux Monaſteres de Filles, l'un de *Ste Claire*, & l'autre de Religieuſes de *Ste. Théréſe* ou *Carmélites* déchauſſées.

Les habitans ſont mêlés d'*Eſpagnols* & de gens de toute race. Parmi les *Eſpagnols*, il y a des familles très-diſtinguées. En général ils ſont tous civils, bien réglés, & aſſez inſtruits. Les femmes y ſont habillées à peu près comme celles de *Lima*, dont on parlera plus amplement ci-après. Elles ont preſque les mêmes uſages. Toutes les familles tant ſoit peu aiſées ont leurs caléches, ſans leſquelles il eſt difficile de marcher dans les rues à cauſe de la quantité de ſable qu'il y a, & c'eſt ce qui a fait multiplier extraordinairement ces voitures.

Dans ce Climat on remarque une différence ſenſible de l'Hiver à l'Eté, depuis cette Ville juſqu'au-delà; car dans la premiere de ces deux ſaiſons le froid ſe fait ſentir, & le chaud dans la ſeconde. Les campagnes de toute cette *Vallée* ſont extrêmement fertiles: elles produiſent beaucoup de Cannes de ſucre, de Maïz, toute ſorte de Verdures & de Fruits, une partie eſt plantée de Vignes & l'autre d'Oliviers. Les terres qui ſont les plus voiſines des Montagnes, produiſent du Froment, de l'Orge, & autres ſemblables denrées, non ſeulement aſſez pour la nourriture des habitans, mais auſſi pour en envoyer à *Panama*, ſurtout de la Farine de froment, & du Sucre qu'ils ont de reſte. La grande fertilité de la terre rend le Pays fort agréable. La Ville eſt remplie & environnée d'arbres touffus; les uns forment des rues pour le plaiſir de la promenade, les autres forment des vergers & des jardins; on y jouit toujours d'un beau Ciel, ce qui eſt un agrément pour les habitans, & une conſolation pour les étrangers. A une lieue de la Ville coule une Riviere qui fertiliſe les campagnes par le moyen des canaux. Nous la paſſâmes à gué le 4, & continuant notre voyage nous paſſâmes par le Bourg de *Moche*, & le jour ſuivant nous arrivâmes à celui de *Bira*, à 10 lieues de *Truxillo*. Au Bourg de *Moche*, il faut exhiber aux Alcades le paſſeport qu'on a reçu du Corrégidor de *Truxillo*, ſans quoi ils ne vous laiſſent pas paſſer non plus qu'à *Sechura*.

Moche eſt ſitué par les 8 deg. 24 min. 59 ſec. de latitude auſtrale. Ce Bourg conſiſte en 50 maiſons de *bajaréques*, habitées par 70 familles d'*Eſpagnols*, d'*Indiens* & de *Mulâtres*. A demie lieue au nord du Bourg on trouve un ruiſſeau, d'où l'on a tiré divers canaux pour arroſer les terres qui

qui en dépendent, & qui ne ſont pas moins fertiles que celles de *Truxillo*; il en eſt de-même des autres Bourgs que l'on rencontre en remontant la Riviere. Le même jour 5 nous nous remîmes en chemin, & côtoyant de tems en tems la plage, & quelquefois nous en éloignant, quoique jamais plus d'une à deux lieues, nous vinmes le 6 faire alte à un lieu déſert, nommé le *Tambo de Chao*, d'où nous vinmes ſur les bords de la Riviere de *Santa*, que nous paſſâmes avec le ſecours des *Chimbadores*, pour entrer dans la Ville du même nom, qui en eſt à environ un quart de lieue, & à 15 lieues de *Biru*. Cette route offre de vaſtes campagnes de ſable, & deux côtes qui les coupent.

Le Fleuve de *Santa* s'élargit dans l'endroit où on le paſſe ordinairement à gué l'eſpace d'environ un quart de lieue, & forme cinq branches principales, par leſquelles il coule en toute ſaiſon avec beaucoup de profondeur. Pour le guéer, il y a ſur ſes bords des hommes entretenus pour cela, & montés ſur des chevaux fort hauts, dreſſés à ce manége, & à réſiſter au courant de l'eau, qui eſt toujours fort conſidérable. Ces hommes ſont appellés en langage du Pays *Chimbadores*. Ils ſont chargés de reconnoître les gués pour conduire à l'autre bord les voyageurs & leurs effets; ſans cette précaution il ne ſeroit pas poſſible d'en venir à bout, vu que les gués changent fréquemment, & qu'il eſt difficile en arrivant de les découvrir. Il arrive même quelquefois à ces *Chimbadores*, que les gués changeant tout d'un coup dans quelqu'un des bras du Fleuve, ils ſont entraînés par la violence du courant & périſſent dans les ondes. En Hiver quand il pleut dans les Montagnes, le Fleuve s'enfle de maniere qu'il n'y a pas moyen de le guéer nulle part pendant pluſieurs jours, tellement que les voyageurs ſont obligés d'attendre que les eaux ayent diminué, ſurtout s'ils ont des marchandiſes avec eux. Quand on n'eſt point embaraſſé de bagages, on ſe ſert de *Balzes* de calebaſſes jointes enſemble, & l'on commence à paſſer en louvoyant à ſix ou huit lieues au-deſſus du Bourg, mais aſſurément ce n'eſt jamais ſans danger; car quelquefois le courant eſt ſi fort qu'il emporte la *Balze* avec ſa charge dans la Mer. Lorſque nous le traverſâmes il étoit extrêmement bas, toutefois par trois expériences que nous fimes ſur ſes bords, & qui s'accordoient toutes, nous trouvâmes qu'en 29½ ſecondes de tems l'eau parcouroit 35 toiſes, & par conſéquent 4271 toiſes dans une heure, ce qui fait une lieue & demie marine. La violence de cette eau eſt néanmoins un peu moins grande que celle que Mr. *de la Condamine* remarque dans la rélation de ſon Voyage au Fleuve de

Ma-

Maragnon au *Pongo*, ou Détroit de *Manceriche*. Je ne doute pourtant pas que quand le Fleuve de *Santa* eſt parvenu à ſon plus haut degré de profondeur, il ne ſurpaſſe en célérité l'eau du *Pongo*; & ce qui me le fait croire, c'eſt que lorſque nous fîmes cette obſervation il étoit auſſi bas qu'il puiſſe l'être.

Santa Maria de la Parilla (car c'eſt ainſi que cette Ville s'appelle proprement) fut d'abord bâtie ſur la plage, dont elle eſt éloignée préſentement d'un peu plus d'une demie lieue. Elle étoit dans ce tems-là fort conſidérable, & très-peuplée; elle avoit divers Couvens, & un Corrégidor; mais ayant été détruite par le Pirate Anglois *Edouard David* en 1685. les habitans l'abandonnerent, & ceux qui n'avoient pas les moyens de ſe tranſporter dans des lieux plus ſurs, s'établirent dans l'endroit où eſt préſentement la Ville, ſi l'on peut appeller ainſi 25 à 30 maiſons de *bajaréque*, ou de chaume, habitées par des gens fort pauvres, diviés en cinquante familles d'*Indiens* & de *Mulâtres*. Nous obſervâmes ſa latitude par le moyen de quelques étoiles, n'ayant pu le faire par le Soleil, & nous trouvâmes qu'elle étoit ſituée par les 8 deg. 17 min. 36 ſec.

Pendant que nous faiſions ces obſervations, il parut dans l'air un Phénoméne éclatant, comme une grande vapeur enflammée, ou un globe de feu, ſemblable à celui dont nous avons parlé dans la premiere Partie de cet Ouvrage, qui fut remarqué à *Quito*, quoique moins grand & moins éclatant. Celui dont il eſt ici queſtion, parcourut un grand eſpace à l'Oueſt, & étant arrivé au bord de la Mer, il diſparut en faiſant un bruit pareil à celui du canon. Ceux qui ne l'avoient point obſervé prirent l'alarme, & croyant que ce coup annonçoit l'arrivée de quelque vaiſſeau dans le port, tous les habitans prirent les armes & monterent à cheval, accourant pour border le rivage de la Mer & s'oppoſer aux deſcentes, au cas que ce fuſſent des ennemis; mais n'ayant rien apperçu, ils s'en retournerent chez eux, laiſſant ſeulement des ſentinelles ſur la côte pour être avertis de tout ce qui arriveroit. Dans tout ce Pays des *Vallées* ces ſortes de Phénoménes ne ſont point rares. On en a même vu pluſieurs dans l'eſpace d'une nuit, dont quelques-uns étoient fort grands & fort brillans, & durent aſſez long-tems.

Les habitans de ce lieu ſont affligés d'un fléau inſupportable, ce ſont les *Moſquites*, qui les déſolent, quoiqu'ils duſſent y être accoutumés. Il y a des tems où le nombre en diminue de beaucoup; quelquefois même, mais rarement, on n'en voit point du tout. Communément ils foiſonnent dans

toûtes ces Contrées, excepté quand on a paſſé *Piura*; car alors on ne voit guere de ces inſectes, ſi ce n'eſt dans les Bourgs ſitués près des Fleuves, mais nulle part en ſi grande quantité qu'à *Santa*. Nous partîmes de cette Ville le 8, & arrivâmes à *Guaca-Tambo* à huit lieues de *Santa*. *Guaca* n'eſt qu'une *Hacienda* près de laquelle eſt le *Tambo*, ou Auberge conſiſtant en un ſimple couvert pour loger les voyageurs; un Ruiſſeau médiocre coule près de-là.

Le 9 nous arrivâmes à une autre Hacienda nommée *Manchan*, après avoir paſſé par le Bourg appellé *Caſma-la-Baxa* à environ une lieue de la Hacienda. Ce Bourg n'eſt compoſé que de dix à douze maiſons avec une Egliſe, & dans l'eſpace qui eſt entre le Bourg & *Manchan* coule un Ruiſſeau aſſez peu conſidérable. La Hacienda de *Manchan* eſt éloignée de 8 lieues de la précédente. Le 10 nous continuâmes notre voyage par un chemin fort pierreux, & incommode particuliérement pour les litieres. Ce chemin eſt appellé *Cueſtas de Culebras*; le 11 nous arrivâmes au Bourg de *Guarmey* à 16 lieues de *Manchan*. Nous ne nous y arrêtâmes pas & allâmes giter à trois lieues au-delà pour faire la *Peſcana*, c'eſt ainſi qu'ils nomment les couchées ou pauſes que l'on fait en chemin dans des *Tambos*, ou chaumieres qu'ils nomment auſſi *Culebras*, & qui ſont les gites ordinaires. Le Bourg de *Guarmey* eſt peu conſidérable, n'étant compoſé que de quelque quarante maiſons bâties comme celles des autres Bourgs. Il y a environ 70 familles, parmi leſquelles on compte peu d'*Eſpagnoles*: le reſte eſt *Indiens*, *Mulâtres* &c. La latitude de ce lieu eſt de 10 deg. 3 min. 53 ſecondes. Le Corrégidor qui demeuroit autrefois à *Santa*, fait à-préſent ſa réſidence ordinaire dans *Guarmey*.

Le 13 après avoir marché par des chemins affreux, par le ſable continuel, les côtes & les collines, nous arrivâmes à un endroit nommé *Callejones* à 13 lieues de *Guarmey*. Parmi les mauvais chemins de cette journée, il y en a un ſurtout nommé le *Salte d'El-Frayle* ou *Saut du Moine*, qu'on ne paſſe pas ſans danger; c'eſt un rocher vif fort élevé & très-eſcarpé: vers la Mer il faut néceſſairement paſſer ſur la pente de ce rocher, au riſque de tomber dans un précipice qui fait frémir les hommes & les animaux. Le jour ſuivant nous paſſâmes par *Guamannayo*, Hameau ſitué ſur le bord de la Riviere de *Barranca*, & appartenant au Bourg de *Pativilca*, diſtant d'environ huit lieues de *Callejones*. Ce Bourg eſt le dernier du reſſort du Corrégidor de *Santa*, ou plutôt de *Guarmey*.

Le Bourg de *Pativilca* eſt médiocre, n'étant compoſé que de 50 à 60 mai-

maiſons, & d'un nombre proportionné d'habitans, parmi leſquels on compte quelques familles *Eſpagnoles*; la plupart des habitans ſont de race mêlée, mais il y a fort peu d'*Indiens*. Sur le bord de la Mer, laquelle n'eſt qu'à trois quarts de lieue de *Guamannayo*, on voit les reſtes d'un ancien Edifice des *Indiens*. Ce ſont des murailles de briques, dont la grandeur fait aſſez voir que ce ſont les ruines du Palais des anciens *Caciques* de ce quartier, & je ne doute pas que la ſituation de ce Palais n'ait été choiſie à deſſein, la vue s'étendant de-là ſur la campagne qui eſt fort fertile & fort agréable, & ſur la Mer.

De *Pativilca* nous partîmes le 15 pour *Guaura*. Nous paſſâmes la *Barranca* à gué, à l'aide des *Chimbadores*; cette Riviere étoit alors fort baſſe, & ſe partageoit en trois branches; le fond en eſt fort pierreux, & par-là même dangereux en tout tems. A une lieue en-delà eſt le Bourg de la *Baranca*, où commence la Juriſdiction de *Guaura*. Il contient 60 à 70 maiſons. Il eſt fort peuplé, particuliérement d'*Eſpagnols*. Le même jour nous arrivâmes à *Guaura*, ayant fait neuf lieues depuis *Guamannayo*.

Toute la Ville de *Guaura* conſiſte en une rue de près d'un quart de lieue de long, & de 150 ou 200 maiſons, les unes de briques, les autres de *bajaréques*, & quelques cabanes d'*Indiens*. Outre l'Egliſe Paroiſſiale il y a un Couvent de *Franciſcains*. Avant que d'entrer dans la Ville, on paſſe par les plus beaux champs qu'on puiſſe voir, & en ſi grande quantité, qu'ils s'étendent le long du chemin à plus d'une lieue, ce qui rend cette avenue extrêmement agréable; car auſſi loin que la vue peut s'étendre vers l'Orient on ne voit que des Cannes de ſucre, & vers l'Occident que du Froment, du Maïz, & autres ſemblables grains, qui couvrent non ſeulement les campagnes autour de la Ville, mais toute cette vallée qui eſt fort ſpatieuſe.

Au bout méridional de la rue de *Guaura*, eſt une grande tourelle avec une porte, au-deſſus de laquelle eſt une eſpéce de *Donjon*. Cette tourelle donne entrée à un pont de pierre, ſous lequel paſſe la Riviere de *Guaura*, laquelle eſt paſſablement profonde, & ſi proche de la Ville qu'elle en baigne les fondemens ſans pouvoir les endommager, parce qu'ils ſont bâtis ſur le roc. En delà de la Riviere eſt une eſpéce de Fauxbourg de la même Ville, dont les maiſons, un peu éloignées les unes des autres, s'étendent le long du chemin à une bonne demie lieue. Les arbres & les jardins, qui rempliſſent les intervalles des maiſons, rendent ce chemin fort gai. Ayant obſervé par le Soleil la latitude de *Guaura*, nous la trouvâmes de 11 deg. 3 min. 36 ſec. auſtrales.

Le climat de cette Ville eſt fort agréable & fort ſain; car quoiqu'on y ſente la différence des Saiſons, il eſt très-vrai que le froid n'y eſt point incommode en Hiver, ni le chaud en Eté.

A quelque diſtance de *Guarmey* on trouve pluſieurs veſtiges des anciens Edifices des *Incas*. Les uns ſont des murailles de Palais, les autres des ruines de murs bâtis de groſſes briques, lesquels murs formoient des Chemins Royaux d'une largeur ſuffiſante. Enfin on voit les reſtes des Forteresſes ou Châteaux, bâtis dans les lieux convenables pour réſiſter à leurs Ennemis & aux Nations avec qui ils étoient en guerre. Un de ces derniers monumens ſe trouve à deux ou trois lieues au nord du Bourg de *Pativilca*, pas loin d'un ruiſſeau, & ſur une colline médiocrement haute, à peu de diſtance de la Mer. Ce ne ſont que des débris de vieilles murailles.

De *Guaura* nous nous rendîmes à *Chancay*, qui en eſt à 14 lieues, quoiqu'on n'en compte communément que 12. Cette Ville eſt par les 11 deg. 33 min. 47 ſec. de latitude auſtrale. Elle eſt compoſée d'environ trois cens maiſons, les unes de briques, les autres de torchis, & pluſieurs de cannes. Elle eſt fort peuplée, contient grand nombre de familles *Eſpagnoles*, dont quelques-unes ſont de grande diſtinction; le reſte eſt mêlé de toute ſorte de Races, comme dans les autres Villes. Outre l'Egliſe Paroiſſiale il y a un Couvent de *Franciſcains*, & un Hôpital deſſervi par les habitans mêmes. Cette Ville eſt la plus conſidérable du Corrégiment de ſon nom. Le Corrégidor y fait ſa réſidence ordinaire. Il nomme un Grand-Juſticier, qu'il envoye réſider à *Guaura* pour y être comme ſon Subdélégué, car *Guaura* reſſortit à cette Sénéchauſſée. Les Campagnes de *Chancay* ſont fertiles & arroſées des eaux de la Riviere de *Paſſamayo*, que l'on diſtribue par le moyen des canaux. Cette Riviere coule au ſud de la Ville, à environ une lieue & demie de diſtance. Le terroir produit force Maïz, dont on engraiſſe dans les champs de grands troupeaux de Cochons, qu'ils vont vendre à *Lima*; & le profit qu'ils font dans ce commerce, eſt cauſe qu'ils ne ſément preſque que du Maïz.

Le 17, jour auquel nous arrivâmes à *Chancai*, nous en partîmes, & ayant paſſé le *Paſſamayo* à gué, quoiqu'il fût aſſez haut, à une lieue de-là nous trouvâmes le *Tambo*, qui porte le nom de cette Riviere. C'eſt-là que commence une Montagne de ſable qu'il faut paſſer, & qui eſt fort incommode, tant parce qu'on y enfonce, qu'à cauſe de ſa longueur & de la difficulté de la monter; c'eſt pourquoi on choiſit ordinairement la nuit pour la paſſer, afin de diminuer un peu la fatigue. Le 18 nous arrivâmes à

Tambo

Tambo de Inga, & le même jour nous nous rendîmes à *Lima*, ayant fait ce jour-là 12 lieues depuis *Chancai*.

On voit par le Journal de ce Voyage, que de *Tumbez* à *Piura* il y a 62 lieues, de *Piura* à *Truxillo* 89, & de *Truxillo* à *Lima* 113, en tout 264. Ordinairement ce chemin ſe fait de nuit, à cauſe que tout le Pays étant couvert de ſable, la reverbération des rayons du Soleil y eſt telle que les mules n'en pourroient jamais ſupporter la chaleur durant le milieu du jour: d'ailleurs on n'y rencontre, ni eau, ni herbes, ni rien de ſemblable. Auſſi tout le chemin ſe reconnoît plutôt aux oſſemens des mules qui paroiſſent y avoir péri de fatigue, qu'aux traces de leurs pieds; car quoique la route ſoit ſi fréquentée qu'il ne ceſſe en aucune ſaiſon d'y paſſer du monde, le vent empêche bien qu'on ne puiſſe diſtinguer les veſtiges des pas, & à-peine les mules ont achevé de paſſer, qu'il remue le ſable & efface entierement l'impreſſion de leurs pieds. La verdure & les arbriſſeaux y ſont ſi rares, que dès-qu'on en voit on peut être aſſuré qu'on n'eſt pas loin d'une Bourgade, ou de quelqu'autre lieu habité: la raiſon en eſt que ces lieux ſont ſitués près des Rivieres dont l'humidité produit ces ſortes de choſes; car les lieux inhabités ne ſont tels que parce qu'ils manquent d'eau, & que ſans ce ſecours les Peuples ne peuvent, ni ſubſiſter, ni faire valoir les terres.

Dans tous les lieux habités on trouve en abondance les choſes néceſſaires à la vie, de la volaille, du pain, du vin, des fruits, le tout très-bon & même délicat & à un prix ordinaire: tout ce qu'il y a, c'eſt qu'un Voyageur eſt obligé de s'apprêter à manger lui-même, ou de le faire apprêter par ſes domeſtiques; car envain chercheroit-il dans la plupart des Villages des gens capables de bien faire à manger. Ce n'eſt que dans les grands Bourgs que ceux qui ont la direction des *Tambos* vous préparent à manger. Dans les petits endroits les *Tambos*, ou *Logemens*, ne ſont que des chaumieres où l'on ne trouve que les quatre murailles, & un méchant couvert, ſans autre choſe quelconque; deſorte qu'il faut qu'un Voyageur porte avec ſoi d'un lieu à l'autre l'eau, le bois, la viande, & ſes propres uſtencilles pour la préparer. On trouve à-la-vérité en abondance dans les plus petits lieux, des poules, des poulets, des pigeons, des coqs d'*Indes* & des oyes, une grande quantité de tourterelles qui ſe nourriſſent de Maïz & de la graine des Plantes, & qui ſe multiplient extrémement: les Voyageurs ſe divertiſſent à la chaſſe de ces Oiſeaux, pendant qu'ils s'arrêtent dans les Bourgades; mais à cela près, & à la réſerve de quelques

petits Oiſeaux, il n'y a dans toute cette route ni animaux ſauvages & malfaiſans, ni reptiles.

Les canaux au moyen deſquels les Rivieres fertiliſent le terroir, ſont des ouvrages dont on eſt redevable aux ſoins & à l'induſtrie des *Incas*, & une de leurs premieres attentions à gratifier leurs Sujets, leur enſeignant par-là les moyens de ſe procurer tout ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance, & aux agrémens de la vie. Parmi ces Rivieres il y en a pluſieurs qui ſont à ſec quand il ceſſe tout-à-fait de pleuvoir dans les Montagnes, mais la *Santa*, la *Barranca*, la *Guaura*, le *Paſſamayo*, & d'autres non ſeulement ne manquent jamais d'eau, mais même ſont fort profondes dans la plus grande ſéchereſſe.

Les premieres commencent à avoir de l'eau réguliérement dans les mois de *Janvier* ou de *Février*, juſqu'au mois de *Juin*, que l'Hiver régne dans les Montagnes, au-lieu que c'eſt l'Eté dans les Vallées. Là il pleut, & ici le Soleil darde ſes rayons avec force. Depuis le mois de *Juin* l'eau commence à manquer, deſorte qu'en *Novembre* & *Décembre* c'eſt le tems de la plus grande ſéchereſſe, & il eſt alors Hiver dans les Vallées, & Eté dans les Montagnes. Cette oppoſition dans une ſi petite diſtance, marque bien la différence de climat & de température.

CHAPITRE III.

Deſcription de la Ville de Lima *Capitale du* Pérou, *& réſidence de ſes Vice-rois; ſon admirable ſituation, ſon étendue, & la majeſté de ſes Tribunaux.*

IL ſemble que les événemens que le hazard produit, méritent quelquefois qu'on les eſtime aſſez pour qu'on les mette au rang des plus heureux ſuccès, telle eſt la raiſon imprévue qui nous a appellé à *Lima*; ſans elle l'Hiſtoire de notre Voyage, bornée aux obſervations faites dans la Province de *Quito*, perdroit une partie de ſon prix. Pour qu'elle plaiſe & inſtruiſe davantage, il faut qu'elle renferme auſſi ce qu'il y a de plus remarquable dans la Province de *Lima*. En préſentant aux yeux du Lecteur un champ ſi vaſte & ſi agréable, notre rélation lui fera connoître à combien juſte titre la Ville qui porte ce nom, a mérité d'être la Capitale du *Pérou*, & la Reine des Villes des Contrées Méridionales de l'*Amérique*. Suprimer un article ſi important, ce ſeroit rendre notre Ouvrage impar-

Imparfait. Le Lecteur y trouveroit à dire des choſes qu'il s'étoit flatté d'avance d'y lire touchant cette grande & fameuſe Ville, & ſeroit fruſtré de l'eſpérance de pouvoir s'inſtruire en même tems de ce qu'il y a de plus remarquable dans la plus importante Province de ce Continent; & nous, nous ſerions privés du plaiſir d'en faire la deſcription, & de dire comment nous avons porté nos ſpéculations à des objets ſi dignes d'attention, & qui avec de ſi grands avantages peuvent infiniment rehauſſer la gloire de nos travaux, déjà enrichis d'Obſervations Aſtronomiques, & de Spéculations Nautiques, jointes à l'examen d'un vaſte Pays. Il eſt donc raiſonnable que nous donnions un détail d'autres Contrées encore plus éloignées, détail qui peut répandre plus de variété dans la rélation de notre Voyage, dont l'entrepriſe étant grande dans ſes principes, doit être telle juſqu'à la fin.

Mon deſſein n'eſt pas dans ce Chapitre de repréſenter la Ville de *Lima* telle qu'elle eſt préſentement. Au-lieu de décrire des choſes grandes & magnifiques, ce ſeroit remplir cette Hiſtoire de ſcénes des plus triſtes & des plus tragiques, en décrivant les ruines de ſes Palais, le bouleverſement de ſes Egliſes, de ſes Tours élevées, & enfin de tout ce qui rendoit cette Ville ſi recommandable. Tous ces Ouvrages & Edifices, grands médiocres & petits, qui compoſoient cette grande Cité, & en formoient un Corps ſi bien proportionné, ont été renverſés & détruits par les ſecouſſes violentes du tremblement qui a bouleverſé tout le terrein qu'elle occupoit le 28 d'*Octobre* de l'année derniere 1746. Il ſera parlé ailleurs de ce triſte événement. Cette funeſte nouvelle arriva en *Europe* avec cette célérité naturelle aux malheurs, & à l'occaſion qui termine cette ſeconde Partie avec la récapitulation des proſpérités de ces Royaumes. Je ne repréſenterai donc point ici *Lima* comme la proye déplorable des tremblemens de terre, mais comme la merveille de cette partie de l'*Amérique*. Je ne parlerai que de ſa gloire éclipſée, de ſa magnificence, de ſon opulence, & de tout ce qui la rendoit célébre dans le Monde, & en donnoit l'idée ſous laquelle nous la connoiſſons; ſon ſouvenir augmente dans nos eſprits la peine que nous font ſes cruels revers. Après cet avertiſſement on ne trouvera pas étrange que je parle de cette Ville & de ſes Edifices, comme ſi elle exiſtoit encore; cette rélation ſe rapportant au tems précédent, où la Ville ſe trouvoit telle que je vais la décrire, & où elle n'avoit pas encore eſſuyé ce terrible tremblement.

La Ville de *Lima*, autrement *la Ville des Rois*, fut fondée par *Don Fran-*

Franciſco Pizarro en 1535 le Jour *des Rois*. Selon *Garcilaſſo* dans ſon *Hiſtoire des Incas*, les opinions ne ſont pas uniformes ſur ce ſujet; quelques-uns prétendent que ce fut le 18 de *Janvier*, & ce ſentiment eſt confirmé par un Acte ou Mémoire de fondation qui ſe conſerve dans les Archives de cette Ville. Quoi qu'il en ſoit, *Lima* eſt ſituée dans la grande & agréable vallée de *Rimac*, mot *Indien* qui ſignifie *celui qui parle*, & qui eſt le véritable nom de la Ville même, les *Eſpagnols* l'ayant nommée *Lima* par corruption de *Rimac*, qui eſt encore le nom de la Vallée & du Fleuve. On prétend que ce nom vient d'une Idole à qui les *Indiens* ſacrifioient les naturels du Pays, depuis que les *Incas* eurent étendu juſques-là les bornes de leur Empire. On aſſure que cette Idole ayant répondu aux prieres qu'on lui adreſſoit, fut appellée *Rimac*, c'eſt-à-dire *celui qui parle*; ce qui doit s'entendre rélativement à leurs autres faux-Dieux. *Lima* eſt par les 12 deg. 2 min. 31 ſec. de latitude auſtrale. Sa longitude eſt de 299 deg. 27 min. $7\frac{2}{3}$ ſec. à la compter depuis le méridien de *Ténérife*, ſelon ce qui nous parut par les différentes obſervations que nous fîmes à ce ſujet. A *Lima* l'aiguille varie de 9 deg. $2\frac{1}{2}$ min. au Nord-Eſt.

La ſituation de la Ville eſt des plus avantageuſes qu'on puiſſe imaginer; car ſe trouvant au milieu de cette grande & ſpacieuſe vallée elle la domine entiérement ſans que rien empêche la vue: cette vallée eſt bornée du côté du Nord, mais à une aſſez grande diſtance, par la *Cordillere* de *los Andes*; quelques collines & monticules détachées de cette *Cordillere* s'avancent jusqu'à la plaine. Celles de ces collines qui s'en approchent le plus, ſont celles de *San Chriſtoval* & d'*Amancaes*. Les premieres, ſelon la meſure Géométrique priſe par *Don George Juan* & par Mr. *de la Condamine* en 1737, s'élévent au-deſſus du terrain qui leur ſert de baſe, à 134 toiſes, qui ſont 312 aunes *Caſtillanes*. Le Pere *Feuillée* les avoit meſurées, & leur avoit donné 146 toiſes & un pied de hauteur. Cette différence ne vient ſans-doute, que de n'avoir pas meſuré avec une égale préciſion la baſe ſur laquelle ils fondent leurs calculs. Les collines d'*Amancaes*, quoique moins hautes que celles-là, n'en different pas de beaucoup, & ne ſont qu'à un quart de lieue plus ou moins de la Ville. C'eſt du côté du Nord que coule la Riviere du même nom que la vallée, tout près de la Ville; & quoiqu'on la puiſſe aiſément guéer lorsqu'il ne tombe pas d'eau ſur les Montagnes, il eſt des tems où elle croît ſi fort qu'il ſeroit dangereux de l'entreprendre, tant à cauſe de ſa profondeur, que de ſa rapidité. On la paſſe ſur un beau & large pont de pierres, au bout duquel eſt une arcade

1. Pallast des Vnter koeniges.
2. Domkirche.
3. Rath und Versamlungs hæuser.
4. Die Verlassenen, ein Professhaus.
5. St Domnicus.
6. Sta Rosa Conv.to
7. Sta Rosa Beat.a
8. H.eil. Geists hospital.
9. Monserrate.
10. Pfarrkirche St Sebastian.
11. St Augustin.
12. Pfarrkirche St Marcello.
13. St Franciscous de Paula.
14. Kloster Christi od die Nazarener.
15. La Merced od. der Gnaden.
16. Jesus Maria.
17. St Johann de Dios.
18. Die Bethlemiter.
19. Die Dominicaner.
20. Die Menschwerdung od la Encarnation.
21. Dreyeinigkeits kloster.
22. St Joseph.
23. Arme Weiber haus.
24. Novciat haus der Jesuiten.
25. Guadalupe.
26. los Huerfanos oder die Waisen.
27. Die Carmeliterinnen.
28. St Paul.
29. St Martins collegium.
30. Kloster der Empfængniß.
31. Inquisitions gericht.
32. St Franciscus.
33. St Ildefonsus.
34. Priester hospital.
35. St Petri.
36. Die Dreyeinigkeits schwestern od. Trinitarierinnen.
37. St Philippi.
38. Die Universitaet.
39. La Caridad od. Armen haus.
40. Weiberhaus od Collegio de Mugeres.
41. St Thomas collegium.
42. St Rosen kloster.
43. St Pedro Nolasco.
44. St Catharinen kloster.
45. St Andreas hospital.
46. St Annen hospital.
47. St Bartholomæus hospital.
48. Brüderschaft der Empfængniß.
49. Carmeliter kloster.
50. St Claren kloster.
51. Baarfüßer kloster.
52. Die Nonnen del Prado.
53. El Cercado. Collegium.
54. St Peter von Alcantara.
55. Die Unheilbaren los Yncurables.
56. Die Genesung. la Convalecencia.
57. Kloster der Barmherzigerinnen od. las Mercedarias.
58. Sta Rosa de Viterbo.
59. Munzhaus.
60. Seminarum St Toribii.
61. Vns I. Fr. von Cocharcas.
62. St Lazari.
63. V.I. Fr. von Copa cavana.
64. Die kleine Bank.
65. V.I. Fr. de las Cavezas.
66. Los Peines od. die Kæmme.
67. Erlengang. 68. Pulvermühle.
69. Spatziergang.
70. St Christophs hügel.

SCENOGRAPHISCHER ABRISS VON DER STADT de los REYES (KOENIGSSTADT) oder LIMA, Hauptstadt in dem Koenigreiche PERU,

in dem 12 G. 2 M. 31 S. Süderbreite und in dem 299 G. 27 M. 7½ S. der Længe gegen Abend von dem Tenerissischen Meridian so wie sie vor dem letzten Erdbeben ausgesehen hat.

Echelle de 500 Vares ou Aunes.
100 200 300 400 500
Maaßstab von 500 Vares od. Ellen.
Echelle de 200 Toises.
50 100 150 200
Maaßstab von 200 Toisen.

PLAN SCENOGRAPHIQUE DE LA CITE DES ROIS ou LIMA, Capitale du Royaume DE PEROU,

Située par les 12 Deg. 2 M. 31 S. de Latitude Meridionale, et par les 299 D. 27. M. 7½ S. de Longitude à l'Occident du Meridien de Teneriffe, telle quelle étoit avant qu'elle fut détruite par le derniers tremblemens de terre.

1. Palais du Vice roi.
2. Cathedrale.
3. Maisons de l'Ayuntamento.
4. los Desamparados. Mays Profsse.
5. Dominicains et Jesuites.
6. Ste Rose. Monastere.
7. Ste Rose Beaterie.
8. Hopital du St Esprit.
9. Monserrat.
10. Paroisse de St Sebastien.
11. Augustins.
12. Paroisse de St Marceau.
13. St François de Paule. Couvent.
14. Monastere de St Christ ou les Nazaréenes.
15. La Merci. 16. Jesus Maria.
17. St Juan de Dios.
18. Recollection de Bethléem.
19. Recollection de St Dominique.
20. l'Incarnation.
21. La Trinité.
22. St Joseph. Beaterie.
23. Maison des pauvres femmes.
24. Noviciat des Jesuites.
25. La Gadaloupé.
26. Les Orfelins.
27. Les Carmelites. 28. St Paul.
29. St Martin. Collége.
30. La Conception.
31. l'Inquisition.
32. St François.
33. St Ildefonse.
34. Hopital des Prêtres.
35. St Pedro.
36. Les Trinitaires. Religieuses.
37. St Philippe Couvent Royal.
38. l'Université.
39. La Charité.
40. College des femmes. Collegio de las Mugeres.
41. College de St Thomas.
42. Monastere de Ste Rose.
43. St Pédro Nolasco.
44. Monastere de Ste Catherine.
45. Hopital de St André.
46. Hopital de Ste Anne.
47. Hopital de St Barthelemi.
48. La Conception. Confrerie.
49. El Carmen.
50. Monastere de Ste Claire.
51. Monastere de las Descalzas.
52. Religieuses du Prado.
53. College du Cercado.
54. St Pierre d'Alcantara.
55. Les Incurables.
56. Hopital des Convalescens, ou la Convalecencia.
57. Monastere des filles de la Merc.
58. Ste Rose de Viterbo.
59. Hotel de la Monnoye.
60. Seminaire de St Toribio.
61. Ntre Dme de Cocharcas.
62. St Lazare.
63. Ntre Dme de Copacavana.
64. Le Baratillo, ou la Friperie.
65. Ntre Dme de las Cavezas.
66. Los Peynes, ou les Peignes.
67. La Alameda, ou le Promenoir.
68. Moulin a poudre.
69. Promenade de l'Acho.
70. Colline de St Christofle.

de d'une architecture assortissante au reste de l'ouvrage. Cette arcade sert d'entrée ou de porte à la Ville & à la Grand-place ou Place Royale, qui en est tout proche. Cette Place est de figure quarrée, fort spacieuse & fort ornée. Il y a au centre une magnifique Fontaine, non moins remarquable par sa grandeur & par sa beauté, que par une Statue de la Renommée dont elle est surmontée. Cette figure est toute de bronze, ainsi que quatre petites conques qu'elle a autour d'elle. L'eau jaillit en abondance de la trompe de cette Renommée, ainsi que de la gueule de huit lions aussi de bronze, lesquels relèvent beaucoup la beauté de tout cet ouvrage.

Le côté de cette Place qui fait face à l'Orient est occupé par l'Eglise Cathédrale & par le Palais *Archiépiscopal*, qui s'éléve au-dessus de tous les édifices de la Ville; sa façade, ses colonnes, ses pilastres, & ses fondemens sont de pierres de taille: l'Eglise est bâtie sur le modéle de la Cathédrale de *Séville*, si ce n'est qu'elle est moins grande. Elle est ornée en dehors d'un magnifique frontispice, au milieu duquel est le portail, accompagné de deux tours qui en relévent la beauté. Tout autour de cet ouvrage régne un large escalier garni de balustrades d'un bois qui imite le bronze pour la couleur, & à quelque distance les unes des autres s'élévent sur le sol des pyramides de grandeur médiocre, qui font un fort bel effet. Le côté de la Place qui fait face au Nord, est occupé par le Palais du Viceroi, dans lequel tous les Tribunaux civils, criminels, & de police, ainsi que le Bureau des finances tiennent leurs séances. C'est aussi-là que sont les Prisons Royales. Anciennement cet édifice étoit d'une grande magnificence; mais un furieux tremblement de terre arrivé en 1687 le 20 d'*Octobre*, en ayant ruiné la plus considérable partie, ainsi que presque toute la Ville, il fut rebâti, ou plutôt on y substitua des appartemens bas, qui sont ceux qui servent de demeure au Viceroi & à sa famille.

Au côté occidental, qui fait front à la Cathédrale, sont l'Hôtel de Ville & les Prisons de la Ville. Le côté méridional est occupé de maisons de particuliers, qui n'ont qu'un seul étage, mais dont les deux façades sont ornées de portails de pierres, qui par leur uniformité, leurs arcades, & leur dégagement rehaussent la beauté des Edifices & de la Place, dont chaque côté à 80 toises de long, ou 186½ aunes *Castillanes*.

La Ville forme un triangle, dont la base ou le grand côté se prolonge le long du Fleuve; & a de longueur 1920 toises, ou 4471½ aunes *Castillanes*, qui font précisément deux tiers de lieue, ou deux milles maritimes; & sa plus grande largeur du Nord au Sud, c'est-à-dire, depuis le pont

juſqu'à l'angle oppoſé à la baſe, eſt de 1080 toiſes, égales à 2515 aunes *Caſtillanes*, ou les deux cinquiémes d'une lieue. Toute la Ville eſt environnée de murailles de brique ſuffiſamment larges pour le but dans lequel elles ont été bâties, mais fort irrégulieres dans leurs proportions. Cet ouvrage fut entrepris & fini par le Duc *de la Palata* en l'an 1688. Il eſt flanqué de 34 baſtions ſans terre-plein, ni embrazures; parce qu'on n'a eu en vue que de fermer la Ville, & de la mettre à couvert d'une ſurpriſe de la part des *Indiens*. Dans toute cette enceinte il y a ſept grandes portes & trois poternes ou fauſſes portes, par où l'on ſort dans la Campagne.

En-delà de la Riviere, à l'oppoſite de la Ville, eſt un Fauxbourg aſſez étendu nommé *San Lazaro*, qui s'eſt fort acru depuis quelques années. Les rues, ainſi que celles de la Ville, en ſont fort larges, tirées au cordeau dans leur longueur, & paralléles les unes aux autres; de maniere que les unes vont du Nord au Sud & les autres de l'Orient à l'Occident, formant des quarrés de maiſons de 150 aunes chacun, qui eſt la grandeur ordinaire de ces ſortes de quarrés dans toutes ces Contrées, quoiqu'à *Quito* elle ne ſoit que de 100 aunes. Les rues y ſont pavées, traverſées par les canaux tirés du Fleuve, dont les eaux paſſent par des voûtes ſouterraines & ſervent à ſa propreté ſans cauſer aucune incommodité.

Les maiſons, quoique fort baſſes pour la plupart, ſont en dehors très agréables à voir. Elles ſont toutes bâties de *Bajaréque*, ou de *Quinchas*, & à les voir on les croiroit bâties de matériaux beaucoup plus ſolides; car par l'épaiſſeur dont les parois ſemblent être, & par les feintes corniches dont ils les ornent, on diroit qu'elles ſont maſſives. Voici comme ils s'y prennent pour tromper les yeux, & pour prévenir en même-tems autant qu'en eux eſt les terribles effets des tremblemens de terre dont cette Ville eſt toujours menacée. D'abord ils conſtruiſent le corps de la maiſon de piéces de bois emmortoiſées avec les ſolives du toit; ils couvrent enſuite ces piéces de bois de cannes ſauvages en dedans & en dehors, ou d'oſier, pour mieux cacher la boiſerie, ou charpente; ils recrépiſſent bien le tout, & y mettent une couche de chaux pour le bien blanchir, après quoi ils peignent tout l'extérieur, imitant autant qu'ils peuvent les pierres de taille. Ils en uſent de-même aux corniches, & aux portes de charpente, leur donnant la couleur de pierre. De cette maniere ceux qui ne ſont pas au fait de cette tromperie, croyent que ces maiſons ſont bâties des matériaux qu'elles repréſentent. Les toits ſont tous plats & unis, & n'ont

n'ont que l'épaiſſeur néceſſaire pour empêcher les rayons du Soleil & le vent de pénétrer dans la maiſon. Sur les planches qui forment ces toits, & qui préſentent en dedans un travail, & des moulures aſſez curieuſes, ils mettent en dehors une couche de terre graſſe, qui eſt ſuffiſante pour émouſſer les rayons du Soleil; & comme jamais en ce Pays il ne pleut avec force, ni abondance, ils n'ont pas beſoin de plus de précautions, ni d'avoir des couverts plus ſolides. De cette maniere les maiſons ne ſont pas à beaucoup près ſi dangereuſes, que quand elles étoient conſtruites de matériaux moins fragiles; parce que leurs parties liées enſemble cédent aux ſecouſſes des tremblemens, & en ſuivent tous les mouvemens, & que faiſant moins de réſiſtance, elles ne ſont qu'un peu endommagées, mais ne tombent & ne croûlent pas ſi aiſément.

Les cannes ſauvages dont ils forment la ſuperficie des parois, ſont de la groſſeur & de la longueur de celles d'*Europe*, avec cette différence qu'elles ſont maſſives, & ſans aucune concavité; c'eſt un bois fort & extrêmement ſouple, peu ſujet d'ailleurs à la corruption. L'Oſier eſt un arbriſſeau ſauvage qui croît ſur les Montagnes & ſur les bords des Rivieres; il n'eſt ni moins fort ni moins pliant que les cannes. On le nomme dans le Pays *Chagllas*. C'eſt de ces deux ſortes de matériaux que ſont bâties les maiſons de toutes les Bourgades des Vallées, deſquelles nous avons parlé ci-devant

Vers l'Orient, le Midi & l'Occident de *Lima*, dans les quartiers reculés, mais pourtant dans l'enceinte de ſes murailles, il y a des Vergers remplis de toute ſorte d'arbres fruitiers, & d'herbages; & dans l'enclos des principales maiſons il y a des Jardins qu'on peut toujours arroſer, l'eau conduite par des canaux étant à portée.

Toute la Ville eſt partagée en cinq Paroiſſes, qui ſont 1 le *Sagrario*, deſſervie par trois Curés; 2 *Santa Ana*, & 3 *San Sebaſtian*, deſſervies par deux chacune; 4 *San Marcelo*, & 5 *San Lazaro*, qui n'ont qu'un Curé chacune. Cette derniere Paroiſſe comprend encore tout ce qui eſt entre *Lima* & la Vallée de *Carabaillo*, ce qui fait la diſtance d'environ cinq lieues, & par conſéquent toutes les vaſtes & nombreuſes Campagnes qui occupent cet eſpace lui appartiennent. Il y a des Chapelles où les Prêtres de cette Paroiſſe ſont tenus d'aller dire la meſſe les jours de précepte, afin que les habitans ne ſoient pas contraints de faire un voyage pour ſatisfaire à ce devoir. Il y a pareillement deux Succurſales, qui ſont *San Salvador* & *Santa Ana*; & la Chapelle des Orphelins de la Paroiſſe de *Sagrario*, & une

Paroiſſe d'*Indiens* dans le *Cercado*, qui eſt un des quartiers de la Ville. Cette Paroiſſe eſt deſſervie par des *Jéſuites*.

Lima abonde en Couvens de Religieux. Il y en a quatre de l'Ordre de *St. Dominique*, ſavoir, *la Caſa grande*, *la Recolleccion de la Magdalena*, le Collége de *Santo Thomas*, où l'on enſeigne les Sciences, & *Santa Roſa*. Les *Franciſcains* en ont trois, *Caſa grande*, *Recoletos de Nueſtra Segnora de los Angéles* ou *Guadalupe*, & *los Deſcalzos de San Diégo*, ſitué dans le Fauxbourg de *San Lazaro*. Trois autres Couvens d'*Auguſtins*; *Caſa grande*, *San Idelphonſo* qui eſt un Collége, & *Nueſtra Segnora de Guia* qui leur ſert de Noviciat. Les Peres de *la Merci* y en ont auſſi trois, la *Caſa grande*, ou *grand Couvent*, le Collége de *San Pédro Nolaſco*, & une Recollection avec le nom de *Bethléhem*.

Les *Jéſuites* ont ſix Colléges, ou Maiſons; *San Pablo*, qui eſt le grand Collége; *San Martin*, Collége pour les Séculiers; *San Antonio*, qui eſt le Noviciat; la Maiſon Profeſſe nommée *los Deſemperados*, ſous l'invocation de *Nueſtra Segnora de los Dolores*; le Collége du *Cercado*, qui eſt en même tems une Paroiſſe où l'on inſtruit les *Indiens*, & où on leur adminiſtre la nourriture ſpirituelle; enfin celui de la *Chacarilla*, deſtiné aux *Exercices de St. Ignace*. On admet à ces Exercices tous les Séculiers qui demandent à y être admis. Ils peuvent les entreprendre quand ils en ont le tems & l'occaſion, & ſont bien traités aux dépens du Collége pendant les huit jours que les Exercices durent. Nous ſommes obligés d'avertir le Lecteur qu'à l'égard de tous ces Couvens il n'y a guere que les *Caſas grandes*, ou Couvens principaux qui ſoient conſidérables, les autres ſont peu de choſe, & contiennent peu de Religieux.

Outre les 19 Monaſteres & Colléges rapportés ci-deſſus, il y a encore un Oratoire de *San Phelipe de Néri*, & un Monaſtere de l'Ordre de *Saint Benoit*, ſous le nom de *Nueſtra Segnora de Monſerrat*, où il n'y a d'ordinaire que l'Abbé qu'on y envoye d'*Eſpagne*; & quoique ce Monaſtere ſoit une des plus anciennes fondations de la Ville, la modicité de ſes revenus eſt cauſe qu'il y a ſi peu de ſujets; un Couvent de Religieux de *Nueſtra Segnora de la Buéno Muerte*, plus connus ſous le nom de Religieux des *Agonizans*. Ces Religieux eurent d'abord un Hoſpice dans cette Ville en 1715, lequel fut fondé par les P P. *Juan Mugnos* & *Juan Fernandez*, qui paſſerent d'*Eſpagne* en *Amérique* accompagnés d'un *Frere Laïc*, pour exécuter ce deſſein; & en 1736 ayant obtenu privilége du Suprême Conſeil des *Indes* le Couvent fut fondé pour une Communauté dans toutes les formes; un Couvent

vent de *St. François de Paule*, fondé auſſi depuis peu au Fauxbourg *St. Lazare*, ſous le nom de *Nueſtra Segnora del Soccoro*; ce Couvent n'étoit point achevé lors de la ruine de la Ville.

Il y a encore à *Lima* trois Couvens Hoſpitaliers, qui ſont *San Juan de Dios*, deſſervi par les Religieux de cet Ordre, deſtinés au ſervice des Convaleſcens. Deux de *Bethléhémites*; l'un qui eſt le plus conſidérable, ou *Caſa grande*, eſt ſitué hors de la Ville, & eſt pour les *Indiens* Convaleſcens qui ont été guéris à *Santa Ana*; l'autre eſt dans la Ville ſous le nom d'*Hôpital des Incurables*, pour les perſonnes affligées de ces ſortes de maux. Il fut fondé, comme il a été dit au Livre V. Chapitre III. de la premiere Partie, dès l'an 1671. Outre ces Hôpitaux il y en a neuf autres, chacun desquels a ſa deſtination particuliere. En voici la liſte.

1. *Saint André* de fondation Royale, où l'on ne reçoit que des *Eſpagnols*.
2. *San Pédro* pour les pauvres Eccléſiaſtiques.
3. *Le St. Eſprit* pour les Matelots qui ſervent ſur les Vaiſſeaux qui ſont dans ces Mers: les Equipages de ces Vaiſſeaux payent une certaine contribution pour l'entretien de cet Hôpital.
4. *Saint Barthélémi* pour les *Négres*.
5. *Segnora Santa Ana* pour les *Indiens*.
6. *San Pédro de Alcantara* pour les Femmes.
7. Un autre deſſervi par les Peres de *Bethléhem*, ſitué vis-à-vis de leur *Caſa grande*.
8. *La Charité*, auſſi pour les Femmes.
9. *San Lazaro*, pour les Lépreux; & ainſi douze Hôpitaux en tout.

Il y a outre cela quatorze Couvens de Filles, dont on pourroit former une petite Ville eu égard au nombre des perſonnes qu'ils renferment. Les cinq premiers ſont Réguliers, & les neuf autres de *Recolétes*:

1. *L'Incarnation.*
2. *La Conception.*
3. *Ste. Catherine.*
4. *Ste. Claire.*
5. *La Trinité.*
6. *Les Carmélites.*
7. *Ste. Théréſe.*
8. *Las Deſcalzas de San Joſeph.*
9. *Les Capucines.*
10. *Les Nazarénes.*
11. *Las Mercedarias.*
12. *Ste. Roſe.*
13. *Las Trinitarias Deſcalzas.*
14. *Las Monjas del Prado.*

Enfin il y a encore quatre Maiſons conventuelles de Sœurs de Tiers-Ordre, qui ne ſont pas toutes recluſes, quoique la plupart de ces Sœurs tiennent la clôture. Ces Maiſons ſont *Santa Roſa de Viterbo*; *Nueſtra*

Segnora del Patrocinio; Nueſtra Segnora de Copacabana pour les Demoiſelles *Indiennes*; & *San Joſeph.* Cette derniere eſt pour les femmes qui veulent être ſéparées de leurs maris. A quoi il faut ajoûter une autre Maiſon, qui eſt auſſi une eſpéce de Couvent pour les Femmes pauvres, où elles trouvent un azyle contre la miſere, & qui eſt dirigée par un Eccléſiaſtique nommé par l'Archevêque, qui eſt auſſi leur Aumônier.

L'Incarnation, la Conception, Ste. Claire & *Ste. Cathérine* ſont les plus peuplés de tous ces Couvens. Les *Recolétes* ménent une vie fort réglée & fort auſtere, & ſont en exemple à toute la Ville.

Il y a auſſi une Maiſon d'Orphelins partagée en deux Colléges, l'un pour les Garçons & l'autre pour les Filles, outre diverſes Chapelles répandues dans la Ville, ſous divers noms. La liſte ſuivante fera mieux comprendre tout ce que nous avons dit des Paroiſſes, Hôpitaux, Egliſes & Monaſteres de *Lima.*

Recapitulation des Paroiſſes, Couvens d'Hommes de chaque ordre, Hôpitaux, Monaſteres de Filles & Confrairies de tiers ordre qui ſont à Lima.

Paroiſſes 6

Couvens de *Saint Dominique*	4
—— de *Saint François.*	3
—— de *Saint Auguſtin.*	3
—— de *la Merci*	3
Colléges de *Jéſuites.*	6
Oratoire de *Saint Philipe de Neri.*	1
Couvens de *Bénédictins.*	1
—— de *Saint François de Paule.*	1
—— des *Agonizans.*	1
—— de *San Juan de Dios.*	1
—— de *Bethléémites.*	2
Monaſteres de Filles réguliers.	5
Monaſteres de *Récolétes.*	9
Refuge de Femmes pauvres.	1
Maiſons d'Orphelins, ou des Enfans trouvés.	1
Hôpitaux.	12

Toutes les Egliſes, tant Paroiſſiales que Couvens & Chapelles, ſont grandes, bâties en partie de pierres, enrichies de peintures & d'ornemens de prix; particulierement la Cathédrale, celles de *Saint Dominique*, de *Saint*

Saint François, de *Saint Auguſtin*, de *la Merci* & des *Jéſuites*, dont les richeſſes ſont incomprehenſibles pour quiconque ne les a pas vues. C'eſt ſurtout aux Fêtes ſolemnelles que l'opulence & la magnificence de cette Ville ſont étalées. On y voit les autels, depuis leur baſe juſqu'aux eſcabelons des retables, couverts d'argent maſſif, travaillé en diverſes ſortes d'ornemens: les murailles des Egliſes cachées ſous des tentures de velours, ou autres tapiſſeries auſſi précieuſes, garnies de franges & de houpes d'or & d'argent, & ornées de diſtance en diſtance de meubles émaillés de ce dernier métal, & arrangés avec une ſimétrie qui flatte agréablement la vue. Mais on ceſſe bientôt de regarder les voûtes, les cintres, & les colonnes, pour jetter les yeux plus bas & pour conſidérer les chandeliers d'argent maſſif de ſix à ſept pieds de haut rangés ſur deux files le long du principal vaiſſeau de l'Egliſe, dont ils occupent toute la longueur, avec des tables garnies du même métal dans les intervalles, ſervant à porter des piedeſtaux d'argent, chargés de figures d'Anges de ce métal. Enfin tout ce qu'on voit dans ces Egliſes eſt du plus fin argent, ou de quelque matiere auſſi précieuſe. Ce qui fait que le Culte Divin ſe célébre à *Lima* avec une pompe difficile à ſe figurer; & l'on peut dire que les ornemens dont on ſe ſert même les jours ouvriers ſont en ſi grand nombre & ſi riches, qu'ils ſurpaſſent ceux que dans pluſieurs grandes Villes d'*Europe* on employe pour les Fêtes de la premiere claſſe.

On peut juger par-là de la richeſſe des meubles qui ſervent plus immédiatement au Service Divin, tels que les vaſes ſacrés, les ciboires, les châſſes où l'on met le St. Sacrement; tout cela eſt d'or couvert de perles & de diamans, en ſi grande quantité que les yeux en ſont éblouis. Deſorte qu'en aucune Ville du Monde le Culte Divin ne ſe fait avec plus de décence & de pompe, & la majeſté ſuprême de Dieu ne peut être plus révérée que par le zéle *Catholique* des habitans de *Lima*. Les Vêtemens Sacerdotaux ſont toujours d'étoffes d'or ou d'argent des plus nouvelles & des plus précieuſes qu'apportent les Flottes, & les Vaiſſeaux de régître. Enfin tout ce qui ſert à ces Egliſes eſt du plus grand prix & de la derniere magnificence.

Les principaux Couvens ſont fort grands, & les logemens en ſont ſpacieux. En dehors ils ſont la plupart de brique crue ou ſeulement durcie au Soleil, mais les murs intérieurs ſont de *Bajaréques* ou de *Quinchas*, comme le reſte de la Ville. Les voûtes des Egliſes ſont quelques-unes de brique, quelques autres de *Quinchas*, avec une architecture ſi bien imitée qu'elle maſque, pour ainſi dire, entiérement ces matériaux. Leurs frontiſpi-

tiſpices, leurs principales portes, ont de la grandeur au moyen de cette invention. Les colonnes, les friſes, les chapiteaux, les ſtatues, & les corniches ſont de bois ſculpté, qui imite ſi parfaitement la pierre, qu'on ne peut éviter de s'y méprendre qu'en les touchant. Ce n'eſt pas par économie que l'on bâtit ainſi, mais pour prévenir autant que l'on peut les triſtes effets des tremblemens de terre, qui ne permettent pas ſans un danger évident de ſe loger dans des maiſons compoſées de matériaux peſans qu'il faut joindre par d'autres qui ne le ſont pas moins.

Au-deſſus de ces édifices s'élévent de jolis tourillons par où le jour ſe communique dans l'intérieur du bâtiment, & qui font un fort bel effet avec les clochers dont ils ſont accompagnés. Et quoique ces tourillons ne ſoient que de bois, on ne s'en douteroit pas, ſi l'on n'en étoit inſtruit. Les clochers ſont de pierres juſqu'à la hauteur d'une & demie ou deux toiſes, de-là au-deſſus ils ſont de brique juſques à la fin du premier corps de l'édifice, & le reſte eſt de bois déguiſé en pierres-de-taille. La hauteur de ces clochers, ſelon la meſure Géométrique que nous prîmes de celui du Couvent de *St. Dominique*, n'excéde pas 50 à 60 aunes, ce qui n'eſt proportionné ni à leur baſe, ni à leur groſſeur; mais qui eſt une précaution néceſſaire contre les tremblemens de terre, & contre le poids & le nombre des cloches, qui ſurpaſſent de beaucoup à cet égard celles qu'on a en *Eſpagne*, & qui font un carrillon qui n'eſt pas deſagréable dans les ſonneries générales.

Outre l'eau de la Riviere qui paſſe par la Ville par les conduits ſouterrains dont il a été parlé, il y a encore une ſource dont l'eau coule par des tuyaux dans la Ville, & eſt portée dans les Couvens, & dans les maiſons des habitans. Les Communautés d'hommes & de femmes ſont obligées d'entretenir une fontaine dans leur rue, pour la commodité des pauvres gens qui n'ont pas d'eau dans leur maiſon.

Les Vicerois du *Perou* font leur demeure ordinaire à *Lima*. L'Audience & Province de *Quito* a été depuis peu ſoustraite à leur Juriſdiction, comme il a été dit. Leur gouvernement n'eſt que triennal, mais il dépend du Souverain de les continuer dans leur emploi. L'autorité du Viceroi eſt ſi grande, qu'il recueille ſeul les fruits de la confiance & de la ſatisfaction du Prince. Il eſt abſolu dans les affaires politiques, militaires, civiles & criminelles, & dans les finances. Il diſpoſe de tout à ſon gré, & comme il trouve le plus convenable. Il eſt à la téte de tous les Tribunaux dont il ſe ſert pour l'expédition des affaires. Son emploi eſt ſi éminent, qu'après la Dignité Ro-

Royale, on n'en connoît pas d'autre qui en approche. Toute ſa pompe extérieure répond à l'étendue de ſon autorité. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval de 160 Maîtres, un Capitaine & un Lieutenant. Leur uniforme eſt bleu, avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent, & des bandolieres de-même. Toute cette Compagnie eſt compoſée d'*Eſpagnols*, tous gens choiſis. L'emploi de Capitaine de cette troupe eſt conſidérable, & très-diſtingué. Ils montent la garde à la principale porte du Palais, & toutes les fois que le Viceroi ſort il eſt accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précédent, & les quatre autres le ſuivent. L'autre Compagnie eſt compoſée de 50 Hallebardiers auſſi *Eſpagnols*, habillés de bleu, paremens & veſtes de velours cramoiſi galonnés d'or. Ils font la garde à la porte des ſalons par où l'on entre pour aller à l'audience publique, & aux appartemens du Viceroi. Ils l'accompagnent auſſi toutes les fois qu'il ſort, ou qu'il paſſe dans les ſales où ſe tiennent les Tribunaux, & ils le reconduiſent de-même à ſon retour. Cette Compagnie eſt commandée par un Capitaine, dont l'emploi eſt très-diſtingué, & tous ces Officiers ſont nommés par le Viceroi. Outre ces deux troupes, il y a encore dans l'intérieur du Palais un détachement d'Infanterie, tiré de la Garniſon de *Callao*, de cent Soldats, un Capitaine, un Lieutenant & un Sous-Lieutenant: cette troupe eſt employée à faire exécuter les ordres du Viceroi, & tout ce qui a été réglé & décidé dans les Tribunaux.

Non ſeulement le Viceroi aſſiſte aux délibérations des Cours de Juſtice, des Conſeils des Finances & de Guerre, mais encore il donne journellement audience à toute ſorte des perſonnes. Pour cet effet il y a dans ſon Palais trois beaux ſalons. Dans le premier, qui eſt orné des portraits de tous les Vicerois, il reçoit & entend les *Indiens* & *Mulâtres*; dans le ſecond les *Eſpagnols*; & dans le troiſieme, où l'on voit ſous un dais magnifique les portraits du Roi & de la Reine actuellement régnans, il donne audience aux Dames qui ſouhaitent lui parler ſans être connues.

Les affaires concernant le Gouvernement ſont expédiées par un Sécretaire d'Etat, de l'avis d'un Aſſeſſeur, lequel choiſit & nomme la perſonne qui lui paroît la plus propre à cet emploi. C'eſt dans ce Bureau que s'expédie l'ordre pour les paſſeports que les Voyageurs doivent recevoir des Corrégidors. Dans toute l'étendue de ſa Juriſdiction il pourvoit pour deux ans aux Charges de Judicature vacantes, & à celles des Magiſtrats, qui ayant fini leur tems n'ont point été remplacés, après un certain tems,

par quelqu'un nommé par le Roi. Enfin tout ce qui concerne la Guerre & le Gouvernement paſſe par ce Bureau.

Les affaires concernant l'adminiſtration de la Juſtice ſe jugent au Tribunal appellé *Audience*. Elles y ſont décidées en dernier reſſort, & ſans qu'on puiſſe appeller au *Conſeil ſuprême des Indes*, excepté dans le cas d'une injuſtice notoire, ou de déni de juſtice. Le Viceroi préſide à toutes les délibérations. L'*Audience* eſt le principal Tribunal qu'il y ait à *Lima*. Il eſt compoſé de huit Auditeurs, & d'un Fiſcal Civil. Elle s'aſſemble au Palais du Viceroi, dans trois ſales deſtinées à cet uſage: dans l'une on délibere, & dans les deux autres on plaide publiquement ou à huis clos. Le Doyen des Auditeurs en eſt le Préſident. Les Affaires Criminelles ſe jugent dans une quatriéme ſale, ou chambre compoſée de quatre *Alcaldes de Corte*, & d'un Fiſcal au Criminel. Outre ces Officiers il y a un Fiſcal protecteur des *Indiens*, & quelques Officiers ſurnuméraires.

Après le Tribunal de l'*Audience* vient la Chambre des Comptes, compoſée d'un Régent, qui préſide, de cinq Maîtres de Comptes généraux, deux des *Reſultats*, & les deux autres *Ordonnateurs*, auxquels il faut ajoûter quelques ſurnuméraires de chacune de ces deux claſſes. Dans ce Tribunal on expoſe, on examine, & l'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés de la perception des tributs. On y régle les diſtributions des Finances du Roi, & leur adminiſtration.

Enfin il y a un Tribunal de la *Caiſſe Royale*, compoſé d'un Facteur, d'un Maître des comptes & d'un Tréſorier avec titre d'Officiers Royaux, leſquels ont l'inſpection de tous les biens du Roi dans preſque tout ce Royaume, puiſque tout ce qui doit entrer dans les cofres du Roi quant au *Pérou* eſt remis à *Lima*, qui en eſt la Capitale, auſſi-tôt qu'on a prélevé ce qu'il faut pour les penſions & les gages des Officiers; & dans ces remiſes ſont compris les Tributs des *Indiens*, de-même que les *Alcavalas*, c'eſt-à-dire, le quint, ou cinquiéme du produit des Mines.

Le Corps de Ville eſt compoſé de Régidors, ou *Echevins*, d'un *Alferez Real*, qui eſt une eſpéce de Lieutenant-Général de Police, & de deux *Alcaldes* qui ſont les Juges Royaux, le tout tiré dans la principale Nobleſſe de la Ville. Dans le Gouvernement économique, ou adminiſtration ordinaire de la Juſtice, les *Alcaldes* ordinaires préſident alternativement, chacun pendant un mois, ſelon leur rang. Car cette Ville ayant des priviléges particuliers, la Juriſdiction de ſon Corrégidor ne s'étend que ſur les *Indiens*.

Le

Le Tribunal *de la Caiſſe des Morts* eſt compoſé d'un Juge Supérieur, (c'eſt ordinairement un *Auditeur* qui exerce cette charge par commiſſion) d'un Avocat, & d'un Tréſorier. Ce Tribunal connoît de toutes les cauſes concernant les biens des perſonnes mortes *ab inteſtat* ſans laiſſer d'Héritier légitime, ou qui ont été chargées des deniers d'autrui.

Les Négocians ont auſſi un Tribunal pour les affaires du Commerce, c'eſt le Tribunal du *Conſulat*, compoſé d'un Prévôt des Marchands & de deux Conſuls, élus par le Corps des Négocians parmi les plus apparens de ce Corps. Ces trois Juges ſecondés d'un Aſſeſſeur décident les cauſes litigieuſes qui ſont de leur reſſort, ſuivant les mêmes réglemens que les Conſuls de *Cadix* & de *Bilbao*.

Il y a auſſi à *Lima* un Corrégidor, dont la Juriſdiction s'étend ſur tous les *Indiens du Cercado*, & autres de cette Nation qui habitent dans la Ville & à cinq lieues à la ronde. Les principales Bourgades qui le reconnoiſſent pour leur Juge Supérieur ſont *Surco*, *Los Chorillos*, *Miraflores*, *La Magdalena*, *Lurigancho*, *Late*, *Pachacama*, *Lurin*, & les *Indiens* habitués dans les Fauxbourgs de *Callao*, appellés le nouveau & le vieux *Pitipiti*. Le nombre infini d'*Indiens* qui habitoient cette Vallée avant & dans le tems de la Conquete, eſt préſentement réduit à ces petites Peuplades, parmi leſquelles on ne connoît aujourd'hui que deux *Caciques*, qui ſont celui de *Miraflores*, & celui de *Surco*, leſquels ſont ſi pauvres & ſi miſérables qu'ils ſont réduits, pour vivre, à enſeigner à *Lima* à jouer de quelque inſtrument.

Le Chapitre de la Cathédrale, à la tête duquel eſt l'Archevêque, eſt compoſé de cinq Dignités, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Tréſorier; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours, & les autres cinq par préſentation, de ſix Prébendiers, & de ſix Demi-Prébendiers. Le Tribunal Eccléſiaſtique eſt compoſé ſeulement de l'Archevêque & de ſon Official. Les Sufragans de ce Prélat ſont les Evêques de *Panama*, de *Quito*, de *Truxillo*, de *Guamanga*, d'*Arequipa*, de *Cuzco*, de *Santiago*, & de la *Conception*. Ces deux derniers ſont dans le Royaume de *Chili*.

Le Tribunal de l'Inquiſition eſt compoſé de deux Inquiſiteurs & d'un Fiſcal, leſquels, ainſi que les Miniſtres ſubalternes, ſont à la nomination de l'Inquiſiteur-Général; mais pendant la vacance de cet emploi, c'eſt le Conſeil Suprême de l'Inquiſition qui nomme ces Officiers.

Le Tribunal de la *Cruzada* eſt compoſé d'un Commiſſaire ſubdélégué,

d'un Tréſorier & d'un Maître des Comptes. Il eſt aſſiſté dans ſes délibérations du Doyen des *Auditeurs* de l'*Audience*. Enfin il y a à *Lima* un Hôtel des Monnoyes, où l'on marque la Monnoye d'or & d'argent. Cet Hôtel contient un nombre ſuffiſant d'Officiers.

Les Ecoles publiques de l'Univerſité, & les Colléges de cette Ville, cultivent & perfectionnent dans les Lettres divines & humaines les eſprits ſubtils des naturels du Pays, qui, comme je le dirai ailleurs, commencent bientôt à faire briller le ſavoir qu'ils ont acquis dans peu de tems; ce qui eſt plutôt l'effet de leur diſpoſition naturelle, que de la culture & de l'art; & s'ils ne ſe diſtinguent pas également dans d'autres genres d'étude, ce n'eſt aſſurément ni négligence, ni manque de génie de leur part, mais c'eſt faute d'avoir d'habiles gens qui les dirigent dans cette carriere; car on peut juger par leur facilité à ſaiſir ce qu'on leur enſeigne, de celle qu'ils auroient à apprendre ce qu'on ne leur enſeigne pas. L'Univerſité de *Saint Marc*, les Colléges de *Santo Toribio* & de *St. Philippe*, ont des chaires où l'on profeſſe toutes les Sciences, & qui ſont occupées par les plus ſavans hommes de la Ville, parmi leſquels il y en a eu dont les Ouvrages ont fait aſſez de bruit, pour mériter l'eſtime des Européens, nonobſtant l'immenſe diſtance des deux Continens.

Le Bâtiment de l'Univerſité a de la grandeur en dehors, & eſt très-beau en dedans. La cour en eſt quarrée, ſpacieuſe, ornée de pilaſtres & d'arcades. Tout autour ſont les ſales où les Profeſſeurs de chaque Faculté font leurs leçons. A l'un des angles eſt le ſalon où ſe font les exercices publics & littéraires. On y voit les portraits des grands-hommes que cette Univerſité a produits. Ces portraits ſont dans des cadres d'une belle ſculpture & dorés. Autour du ſalon il y a deux rangs de ſiéges auſſi ſculptés & dorés.

Par tout ce qu'on vient de dire il eſt aiſé de juger que *Lima* n'eſt pas ſeulement une Ville grande par ſon étendue, magnifique par les ouvrages qu'elle renferme, capitale d'un vaſte Empire, le ſiége & la réſidence du Viceroi qui le gouverne; mais qu'elle a auſſi l'avantage ſur les autres Cités de cultiver les facultés de l'eſprit, & par une prérogative propre au climat, de pouſſer les Sciences au plus haut degré de perfection. Reſte à parler de quelques autres avantages, qui ſuffiront pour faire avouer qu'à cet égard, encore moins qu'à tout autre, aucun des Lieux qui lui cédent la primatie ne peut s'égaler à elle.

On a déjà vu la richeſſe des Egliſes, & avec quelle ſomptuoſité on y fait le

le Service Divin. La magnificence des habitans dans les fonctions publiques répond à celle du Culte Divin. Et la maniere dont ils se distinguent à cet égard, montre bien jusques à quel point ils aiment la gloire, & combien ils surpassent en effet dans les solemnités du premier ordre, les habitans des autres Villes qui reconnoissent *Lima* pour leur Capitale, quelque effort que ceux-ci fassent pour briller.

L'Entrée des Vicerois des *Indes* est la plus grande de toutes les solemnités que l'on célébre dans ces Contrées, & où chacun s'empresse le plus d'étaler sa magnificence. C'est surtout dans ces occasions que *Lima* paroît l'emporter de haute lute sur toutes les autres Villes. On ne voit que carosses, que voitures, qu'équipages magnifiques, que bijoux, que pierreries. Les Seigneurs se distinguent par la magnificence de leurs livrées faites des plus richesses étoffes. Cette fête en un mot est si célébre, que je ne puis m'empêcher d'entrer dans quelque détail sur ce sujet, & c'est aussi ce que je ferai dans l'article suivant, persuadé que le Lecteur m'en saura bon-gré.

CHAPITRE IV.

De la Réception que la Ville de Lima *fait à ses Vicerois. Pompe & somptuosité de cette Cérémonie, & d'autres qui reviennent tous les ans.*

Aussi-tôt que le Viceroi a debarqué au Port de *Payta*, à 204 lieues de *Lima*, il dépêche une Personne de la premiere distinction, ou quelque Officier de sa suite, qui se rend à *Lima* revêtu du caractere de son Ambassadeur; & lui remet des Lettres pour le Viceroi qui est en possession, par lesquelles il lui donne avis de son arrivée, & de la bonté que le Roi a eue de lui conférer le gouvernement de ce Royaume. Dès que l'Ambassadeur est arrivé à *Lima* & qu'il a remis ces Lettres à l'ancien Viceroi, celui-ci fait partir un *Chasqui* ou Courier, pour complimenter le nouveau Viceroi sur son arrivée. Ensuite il congédie l'Ambassadeur & le régale de quelque joyau de prix, & d'un ou deux Corrégimens qui se trouvent alors vacans, lui laissant la liberté de les faire exercer en son nom par des substituts, au cas qu'il ait d'autres occupations qui ne lui permettent pas d'en faire lui-même les fonctions. Le Corrégidor de *Piura* reçoit dans le même Port de *Payta* le Viceroi, lui fournit les litieres né-

ceſſaires pour ſa perſonne & pour ſa famille, & toutes les voitures dont il a beſoin pour tranſporter ſes effets juſqu'à la Juriſdiction d'un autre Corrégidor. Il a ſoin auſſi de faire preparer des ramees dans les lieux déſerts où le Viceroi doit ſe repoſer; il l'accompagne, & le défraye juſqu'à ce qu'il ſoit relevé par le plus proche Corrégidor. Etant enfin arrivé à *Lima* le Viceroi traverſe cette Ville ſans s'arréter, & comme incognito, & ſe rend au Port de *Callao* qui eſt le plus proche, & à deux lieues & demie de *Lima*. Là il eſt reçu, & reconnu par un des *Alcaldes* ordinaires de *Lima* nommé à cette fin, & par les Officiers militaires. On le loge dans les Palais qu'occupent les Vicerois, & qui eſt meublé avec beaucoup de magnificence dans cette occaſion. Le jour ſuivant tous les Tribunaux Séculiers & Eccléſiaſtiques le viennent complimenter, & il les reçoit aſſis ſous un dais. Ils viennent en cet ordre: premierement l'*Audience*, enſuite la Chambre des Comptes, le Clergé, le Corps de Ville, le *Conſulat*, l'*Inquiſition*, le Tribunal de la *Cruzada*. Enfin les Supérieurs d'Ordres, les Colléges, & les Perſonnes de marque. Le même jour les *Auditeurs* l'accompagnent au magnifique repas que l'Alcalde lui fait ſervir, & toutes les perſonnes de diſtinction font de-même à l'égard de ſa famille, & groſſiſſent ſon cortége. Le ſoir il y a Comédie pour le Viceroi: & il eſt permis aux femmes de qualité & autres, d'y venir ſelon leur coutume, & de voir le nouveau Viceroi.

Le lendemain, qui eſt le ſecond jour de ſon arrivée, il ſort dans le caroſſe que la Ville tient tout prêt pour lui, & ſe rend à la *Chapelle de la legua*, ainſi nommée parce qu'elle eſt à moitié chemin de *Callao* à *Lima*, où ſe trouve auſſi dans le même tems le Viceroi qu'il vient relever. Tous les deux ſortent de leur voiture, & ce dernier remet à l'autre le bâton de commandement, pour marquer que l'autorité doit paſſer dans ſes mains. Il accompagne cette cérémonie d'un compliment que la politeſſe lui dicte; après quoi ils ſe ſéparent, & chacun s'en retourne par le même chemin.

Si le nouveau Viceroi veut faire ſon entrée publique à *Lima* dans peu de jours, il retourne au *Callao*, où il demeure juſqu'au jour préfixé; mais comme d'ordinaire il donne un eſpace de tems convenable aux préparatifs de cette fête, en ce cas il ne revient pas au *Callao*, & ſe rend tout de ſuite à *Lima*, où il va loger dans ſon Palais, que le plus jeune des Auditeurs a ſoin de faire préparer conjointement avec le plus jeune des Alcaldes ordinaires.

Le jour de l'Entrée publique étant arrivé, les rues bien nettéiées, & ten-

tendues de tapiſſeries avec des arcs de triomphe de diſtance en diſtance, où l'art & la richeſſe brillent également, le Viceroi ſe rend incognito à deux heures après midi à l'Egliſe du Monaſtere de *Monſerrat*, qui eſt ſéparé de la rue, où il doit commencer ſa marche, par un arc de triomphe, & par une porte. Dès que ſon Cortége eſt raſſemblé, le Viceroi & toute ſa famille montent ſur les chevaux que la Ville leur fournit pour cette cérémonie. On ouvre les portes, & la marche commence dans cet ordre. D'abord on voit défiler les Compagnies de milice, enſuite les Colléges, l'Univerſité, dont les Docteurs ſont vétus ſelon l'uſage de l'Univerſité. Après ceux-là vient la Chambre des Comptes, l'*Audience* ſur des chevaux bien enharnachés, & le Corps de Ville vétus de robes de velours cramoiſi, doublées de brocard de la même couleur, & avec de grands bonnets ſur la tête, habillement réſervé à cette ſeule occaſion. Quelques membres du Corps de Ville marchent à pied & portent le dais ſous lequel marche le Viceroi. Deux Alcaldes ordinaires auſſi à pied lui ſervent de palfreniers, & tiennent chacun un côté de la bride de ſon cheval. Au-reſte cette cérémonie eſt défendue par les loix des *Indes*, ce qui n'empêche pas qu'elle ne s'obſerve de la façon que nous venons de la décrire; car cette coutume eſt ſi ancienne, que les Magiſtrats n'ont pas jugé à propos d'y toucher, pour ne point diminuer le reſpect dû aux Vicerois, & perſonne n'a voulu prendre ſur ſoi une pareille innovation.

La marche que le Viceroi fait dans cet ordre dure un peu long-tems, attendu qu'il paſſe dans pluſieurs rues juſqu'à ce qu'étant arrivé ſur la Place, où le Cortége ſe range faiſant face à la Cathédrale devant laquelle le Viceroi met pied à terre. L'Archevêque à la tête de ſon Chapitre le reçoit à la porte. Le Viceroi entre dans l'Egliſe où l'on entonne le *Te Deum*, & ſe place avec les Tribunaux ſur les ſiéges qui leur ſont deſtinés. Le *Te Deum* fini, le Viceroi remonte à cheval & ſe rend à ſon Palais, où il eſt accompagné juſqu'au Cabinet par le Tribunal de l'*Audience*. Là on ſert une magnifique colation, à laquelle toute la Nobleſſe qui ſe trouve dans les ſalons eſt admiſe.

Le lendemain matin il retourne à la Cathédrale dans ſon caroſſe avec la ſuite & la pompe accoutumée dans toutes les fêtes ſolennelles & fonctions publiques. Il eſt précédé de la Compagnie de ſes Gardes à cheval, des Tribunaux en caroſſe, après quoi il vient lui-même avec ſa famille, & eſt ſuivi de ſes Hallebardiers. L'Egliſe eſt ornée auſſi richement qu'il eſt poſſible: l'Archevêque officie pontificalement dans la Meſſe d'actions de

de grace; & l'un des meilleurs Orateurs du Chapitre prononce un Sermon, après quoi le Viceroi retourne à ſon Palais ſuivi de toute la Nobleſſe, qui n'oublie rien pour briller dans cette occaſion. Le ſoir de ce jour & les deux ſuivans, on ſert des rafraîchiſſemens en abondance, & avec toute la delicateſſe imaginable. Les confitures & les glaces ſont préſentées aux Dames & aux Cavaliers dans de la vaiſſelle d'argent. Il eſt permis aux Femmes de qualité & aux Bourgeoiſes de la Ville de venir alors au Palais, dans les ſalons, les galeries, & les jardins. Là elles peuvent briller par la fineſſe de leur eſprit, par la vivacité de leurs reparties, & par des converſations animées qui marquent le caractere de leur génie, dont la ſubtilité met quelquefois en défaut, & étonne les Etrangers les plus ſpirituels.

A toutes ces fêtes ſuccédent les Courſes de Taureaux que la Ville donne, & qui durent cinq jours; les trois premiers pour le Viceroi, & les deux autres pour l'Ambaſſadeur qui a apporté la nouvelle de ſon arrivée, & de l'honneur que le Souverain lui a fait de le revêtir du Gouvernement. Il eſt bon d'ajoûter à ce qui a déjà été dit de cet Ambaſſadeur, qui, je le répéte, eſt une perſonne de diſtinction; que le même jour de ſon arrivée à *Lima* il fait ſon Entrée publique, & que la Nobleſſe va le recevoir & l'accompagne juſqu'au Palais du Viceroi, d'où elle le conduit au logement qu'on lui a fait préparer. Les fetes de ſa réception devroient ſuccéder immédiatement à ſon Entrée; mais pour éviter ce double embaras, on les renvoye juſqu'à celles qui doivent ſuivre la réception du Viceroi, & on donne les unes avec les autres tout de ſuite.

Après les fêtes des Taureaux ſuit la cérémonie que font l'Univerſité, les Colléges, les Couvens de Religieux & de Religieuſes, de reconnoître le Viceroi comme *Vice-Protecteur-Royal*. Cette cérémonie ne ſe fait pas avec moins de magnificence que les autres. On diſtribue des prix à ceux qui ont le mieux réuſſi à célébrer les louanges du Viceroi. Et comme ce qui ſe pratique à cette occaſion donne une plus juſte idée de la ſplendeur de cette Ville, & n'eſt pas fort connu en *Europe*, j'eſpere qu'on me pardonnera ſi j'entre dans un plus grand détail ſur ce ſujet.

L'Univerſité commence la cérémonie, & pour cet effet le Recteur prépare un *Jeu* ou *Combat poëtique*, dont l'idée eſt auſſi ſinguliere que propre à faire briller l'érudition des Auteurs; & après en avoir publié les ſujets, & les prix qui ſeront donnés à ceux qui réuſſiront le mieux, il ſe rend chez le Viceroi pour lui en faire part, & lui demander quel jour il lui plaît d'honorer ce jeu de ſa préſence. Cependant les prix ſont arrangés dans la prin-

principale ale; les ſujets ſont affichés aux piliers dans ces cadres ſculptés, & ſont magnifiquement imprimés.

Le Viceroi arrivé, entre dans la ſalle, & ſe place dans le ſiége Rectoral, qu'on a eu ſoin d'orner autant qu'il eſt poſſible. Vis-à-vis eſt un autre ſiége occupé par le Recteur, ou à ſon défaut par une perſonne des plus diſtinguées de ce ſavant Corps. Il prononce un Diſcours éloquent, dont le but eſt de marquer le déſir qu'a l'Univerſité de mériter la protection d'un tel Patron; après quoi le Viceroi retourne à ſon Palais, où le lendemain le Recteur vient lui apporter le Livre du *Jeu Poëtique* relié en velours avec des cornieres d'or, & accompagné de quelque meuble de la valeur à peu près de mille écus.

Le principal but de l'Univerſité dans tout ceci étant d'honorer le Viceroi & ſa famille, le Recteur a ſoin que les Poëmes pour les premiers prix ſoient faits au nom des plus diſtingués de ſa maiſon, afin que ces prix qui ſont les plus conſidérables leur ſoient réſervés & diſtribués. Et comme il y a douze ſujets propoſés & trois prix pour chaque contendant, les deux moins conſidérables ſont réſervés pour les meilleurs génies de l'Univerſité. Les meubles qui compoſent ces prix ſont tous d'argent, & d'un prix conſidérable, tant pour la matiere que pour le travail qui eſt très-beau.

Les Colleges de *San Phelippe*, & de *San Martin*, obſervent les mêmes cérémonies, excepté qu'ils n'ont point de *Jeu Poëtique public.*

Après cela viennent tous les Ordres Religieux ſelon l'ancienneté de leur établiſſement aux *Indes.* Ils dédient au Viceroi des Théſes publiques, ſoutenues par les plus habiles Lecteurs en Philoſophie ou Théologie, qui veulent obtenir les degrés de Maîtres. Le Viceroi aſſiſte à toutes, & chaque oppoſant lui adreſſe un long éloge avant que de commencer ſes objections.

Les Supérieures des Couvens de Religieuſes envoyent féliciter le Viceroi; & quand il les va voir, elles lui donnent un concert magnifique où ſe font entendre les plus belles voix; & enfin elles le régalent de toutes les choſes qu'on fabrique dans les Couvens, autant que leur Inſtitut le permet.

Outre ces cérémonies ſolemnelles qui ſont les plus grandes qui ſe faſſent à *Lima*, il y en a d'autres toutes les années, qui ne ſont pas une moindre preuve de la grandeur de la Ville. Le jour du nouvel-an, par exemple, les Alcaldes ayant été élus, & confirmés par le Viceroi, ſortent le même ſoir à cheval, accompagnant ſon caroſſe de chaque côté. Ils ſont

vétus de golilles à manches d'étofe brochée, parés de joyaux de prix, & proportionnellement leur cheveux bien enharnachés. Cette marche publique eſt fort pompeuſe, étant précédée des deux Compagnies de Gardes-du-corps, & de Hallebardiers du Viceroi, de tous les Tribunaux en caroſſe, & fermée par le Viceroi-même accompagné de la Nobleſſe & des Dames.

Le matin du Jour des Rois, & le ſoir auparavant, le Viceroi fait une promenade par la Ville à cheval, faiſant porter devant ſoi l'Etendard Royal, en mémoire de la fondation de la Ville, qu'on croit, comme il a déjà été dit, avoir été fondée à pareil jour. On chante ſolemnellement les vêpres à la Cathédrale, & on y célébre la meſſe, & le ſoir la cérémonie eſt terminée par une promenade à cheval pareille à celle du jour de l'an.

Les nouveaux Alcaldes élus pour l'année donnent chacun un feſtin public dans leurs maiſons pendant trois nuits conſécutives; & pour ne pas ſe nuire l'un à l'autre, comme cela arriveroit s'ils régaloient tous les deux à la fois, ils s'arrangent de maniere que l'un régale les trois jours immédiatement après l'Election, & l'autre le jour des Rois & les deux ſuivans. Par-là ils ont tous les deux un plus grand nombre de Convives, & les dépenſes ſont plus conſidérables & plus éclatantes. Toutes les autres Fêtes qui ſe donnent dans le cours de l'année ſont ſemblables à celle-ci; il ne s'en fait aucune où il y ait un moindre concours de monde, & qui ſoit moins diſpendieuſe. En voilà aſſez pour juger juſqu'où l'on pouſſe la magnificence à *Lima*.

CHAPITRE V.

Du nombre des Habitans de Lima; *leur Race, leur humeur, leurs uſages, leur richeſſe, avec leur maniere de s'habiller.*

Comme dans toutes les Deſcriptions que nous avons faites juſques ici des lieux par où nous avons paſſé, il ne ſera pas cependant hors de propos de dire encore ici ce que nous ſavons du nombre des habitans de *Lima*, & d'en faire un article particulier, en y joignant des obſervations ſur leurs coutumes, aſſez différentes de celles des autres Villes, pour mériter qu'on en faſſe mention. Car quoiqu'il ſoit vrai qu'il y a toujours quelque reſſemblance entre les uſages des Peuples

1. Eine Mulattin, wie sie reutet. 2. Calesche, nach der Art zu Lima.
3. Vicuña, oder eine Art von wilden Ziegen. 4. Huanaco, oder Taruga.
5. Llama oder Landschaf.

ples voiſins, il eſt pourtant certain qu'il s'y rencontre toujours quelque différence, & nulle part au monde on ne s'en apperçoit mieux que dans ce Continent, où la variété à cet égard ne peut être attribuée qu'au grand éloignement qu'il y a ſouvent d'une Ville à la plus proche.

Les habitans de *Lima* ſont mêlés de Blancs ou *Eſpagnols*, de Négres & de race de Négres, d'*Indiens*, de *Métifs*, & d'autres races ou eſpéces, qui proviennent du mêlange de ces trois.

Les Familles *Eſpagnoles* ſont en grand nombre; on les fait monter juſqu'à 16 à 18 mille perſonnes ſelon les calculs les plus exacts. Dans ce nombre on compte un tiers ou une quatriéme partie de Nobleſſe la plus diſtinguée & la plus avérée du *Perou*. Pluſieurs ſont décorés de titres de *Caſtille* anciens & modernes, & parmi ceux-là on compte quarante-cinq tant Comtes que Marquis. Le nombre des Chevaliers des Ordres Militaires eſt à proportion. Dans le reſte de la Nobleſſe il y a des Familles non moins conſidérables, & non moins illuſtres. On compte parmi elles 24 Majorats ſans titre, mais dont la plupart ſont d'ancienne fondation, ce qui ne prouve pas peu l'ancienneté des Familles. Il y en a une entre autres qui tire ſon origine des *Incas*, ou Rois du *Perou*, c'eſt celle d'*Ampuero*, ainſi nommée du nom d'un des Capitaines *Eſpagnols* qui ſe trouverent à la conquête, & qui ſe maria avec une *Coya* (c'eſt ainſi que les *Incas* appelloient les Princeſſes de leur Sang Royal.) Les Rois d'*Eſpagne* ont accordé à cette Famille divers honneurs & des prérogatives diſtinguées, dont elle jouit comme une marque de ſa haute qualité. Pluſieurs Familles des plus illuſtres de la Ville ſe ſont alliées avec celle-là. Les Familles forment dans chaque maiſon une peuplade. Elles ſont toutes une figure convenable à leur rang, & à leur opulence. Elles ont un grand nombre de Domeſtiques & d'Eſclaves. Les plus diſtinguées ont des caroſſes autant pour le luxe que pour leur commodité; celles qui ne ſe piquent pas de tant de magnificence, ſe contentent d'avoir des caléches. Ces dernieres voitures y ſont ſi communes, que les habitans tant ſoit peu aiſés en ont pour leur uſage: & il faut avouer qu'elles ſont peut-être plus néceſſaires à *Lima* qu'en aucun autre lieu, à cauſe du charroi continuel, & de la quantité de chevaux & de mules qui entrent ou qui ſortent de la Ville, qui gâtent ſi fort les rues & les rempliſſent de tant de fiente, qui ſe convertit en une pouſſiere ſi inſupportable, dès que le Soleil l'a ſechée, qu'il n'y a pas moyen d'aller à pied ſans s'incommoder conſidérablement & ſans riſquer de ſe faire mal à la poitrine. Les caléches qui ne ſont tirées

que par une mule, & qui n'ont que deux roues, avec un ſiége au fond & ſur le devant, peuvent contenir quatre perſonnes. La façon en eſt fort agréable, mais elles ſont exorbitamment cheres, puiſqu'elles coutent 800 & même 1000 écus; du-reſte elles ſont toutes dorées, & ſont beaucoup de parade. On en fait monter le nombre juſqu'à 5 à 6000, & quoique celui des caroſſes ne ſoit pas ſi grand il ne laiſſe pas d'être conſidérable.

Les Majorats établis dans les Familles empêchent qu'elles ne tombent dans la décadence, qui ſans cela ſeroit inévitable, vu la dépenſe qu'elles font pour vivre avec une magnificence & ſplendeur qu'il ne ſeroit pas poſſible de ſoutenir dans tout autre Pays. Elles ont des Terres conſidérables, des Emplois Politiques & Militaires; & ceux des Nobles qui n'ont ni revenus de Majorats, ni Terres libres, ſe ſoutiennent par des avantages non moins réels que leur procure le Négoce, auquel ils s'adonnent ſans déroger, quoiqu'ils ſoient des premieres maiſons de la Ville. Car à *Lima* le Commerce n'eſt point incompatible avec la Nobleſſe. J'entens le Commerce en gros, & non pas celui qui conſiſte uniquement à acheter & à revendre en détail dans une boutique. De cette maniere les familles ſe ſoutiennent, ſans éprouver ces ruïnes ſi fréquentes en *Eſpagne* dans les familles qui ne joüiſſent pas de Majorats très-conſidérables. Non ſeulement on n'a pas honte de commercer à *Lima*, mais même les plus grandes richeſſes ne s'y acquierent que par cette voye. Il eſt vrai qu'il s'y trouve aſſez de gens qui faute de fonds en argent comptant, ou par pareſſe, ne prennent pas ce parti. Cette reſſource qui ſe trouve-là, & qui s'y eſt établie ſans peine, & ſans fin déterminée, puiſque les *Eſpagnols* n'avoient au commencement qu'un déſir vague de ſe rendre riches, eſt le moyen qui ſoutient la ſplendeur où ces Maiſons ſe maintiennent. La Déclaration Royale donnée dès le commencement de la Conquête, étoit fort propre à les guérir de la répugnance qu'ils pouvoient avoir pour le Commerce. Il y eſt porté expreſſément qu'on pouvoit ſans déroger & ſans craindre d'être exclu des Ordres Militaires, être *Cargador*, ou Commerçant aux *Indes:* réſolution ſi heureuſe que l'*Eſpagne* en reſſentiroit bientôt de plus grands avantages, ſi elle étoit commune à tous ſes Royaumes.

A *Lima* comme à *Quito* parmi les Familles diſtinguées il y en a qui y ſont établies depuis longtems, & d'autres qui ne le ſont que depuis peu: ce qui vient de ce que cette Ville étant le centre de tout le Commerce du *Pérou*, il y aborde beaucoup plus d'*Européens* qu'en aucune autre, les uns pour commercer, les autres pour y exercer les emplois dont on les a gratifiés

A. *Limanerinn, in ihrer Kleidung, wenn sie ausgeht.* B. *In ihrer Haus kleidung.*
C. *Ein Spanier, in Peruanischer Tracht.* D. *Eine Mulattinn.*
E. *Ein Negro bedienter.*

tifiés en *Eſpagne*. Parmi les uns & les autres il y a des gens de beaucoup de mérite, & fort diſtingués. Pluſieurs à-la-vérité s'en retournent chez eux après avoir fini leurs affaires, ou le tems de leurs emplois, mais la plupart y reſtent, charmés de la fertilité & de la bonté du Climat; ils épouſent des Demoiſelles qui aux dons de la fortune joignent encore ceux de l'eſprit; & c'eſt ainſi qu'il s'établit tous les jours de nouvelles familles.

Les Négres, Mulâtres & leurs enfans ſont le plus grand nombre des habitans, & ſont ceux qui exercent les Arts Mécaniques, à quoi les *Européens* s'adonnent auſſi, ſans ſe ſoucier, comme à *Quito*, ſi la même profeſſion eſt exercée par des Mulâtres; car chacun cherchant à gagner, & les moyens de parvenir à ce but étant différens à *Lima*, on ne ſonge guere aux obſtacles.

La troiſiéme & derniere eſpéce d'habitans ſont les *Indiens* & les Métifs, dont le nombre eſt fort petit à proportion de la grandeur de la Ville, & de la quantité de Mulâtres. Leur occupation ordinaire eſt d'enſemencer les terres, de faire des ouvrages de potterie, & d'aller vendre les denrées au Marché; car dans les maiſons tout le ſervice ſe fait par des Négres, ou par des Mulâtres, libres ou eſclaves, mais plus de ces derniers que des premiers.

Les vêtemens que les hommes portent à *Lima* ne ſont pas fort différens de ceux qui ſont en uſage en *Eſpagne*, & la différence n'eſt pas non plus fort grande entre les diverſes conditions. Toutes les étofes ſont communes, & qui peut les acheter peut les porter, deſorte qu'il n'eſt pas étonnant de voir un Mulâtre qui exerce un métier, vétu d'une étofe riche, pendant qu'une perſonne de la premiere diſtinction n'en trouve pas de plus belle pour ſe diſtinguer. Tous donnent dans le plus grand luxe, & l'on peut dire ſans exagération, que les étofes qui ſe fabriquent dans les Pays où l'induſtrie invente tous les jours quelque choſe de nouveau, ne brillent nulle autre part autant qu'à *Lima*, l'uſage en étant tout-à-fait ordinaire & général. C'eſt ce qui fait que celles que les Gallions & les Vaiſſeaux de Régître apportent, ſont bientôt débitées; & quoique ce qu'elles coutent-là ſoit incomparablement au-deſſus du prix qu'elles ont en *Europe*, on ne les achéte ni plus ni moins; on ſe pique même d'avoir les plus belles, & on les porte avec plaiſir & oſtentation, ſans même en avoir le ſoin que ſemble exiger leur cherté. Mais à cet égard les femmes l'emportent de beaucoup ſur les hommes, & leur luxe va ſi loin qu'il mérite bien un article à part.

C'eſt une choſe étonnante que l'attention & le goût que ces femmes apportent dans le choix des dentelles, dont elles chargent leur ajuſtement; c'eſt une émulation générale non ſeulement parmi les Femmes de qualité, mais parmi toutes les autres excepté les Négreſſes, qui ſont celles du plus bas étage. Les dentelles ſont couſues à la toile ſi près à près, qu'on ne voit qu'une petite partie de celle-ci, & même dans quelques piéces de leur habillement elle en eſt ſi couverte, que le peu qu'on voit, paroît être plutôt pour l'ornement que pour l'uſage. Au-reſte il faut que ces dentelles ſoient des plus fines de *Brabant*, les autres ſont regardées comme trop communes.

Leur habillement eſt bien différent de celui des femmes d'*Europe*, & il n'y a que l'uſage du Pays qui le puiſſe rendre ſupportable. Au commencement il ne laiſſe pas de choquer les *Eſpagnols*, qui le trouvent peu décent. Cet habillement ſe réduit à la chauſſure, la chemiſe, une jupe de toile nommée *Fuſtan*, & que nous appellons en *Eſpagne* Jupe blanche ou de deſſous. Enſuite une jupe ouverte, & un pourpoint blanc en Eté, & d'étofe en Hiver. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoûtent à cela une eſpéce de mante autour du corps, qui d'ordinaire n'eſt point ſerrée. La différence de cet ajuſtement à celui des femmes de *Quito*, quoique compoſé des mêmes piéces, conſiſte en ce que celui des femmes de *Lima* eſt beaucoup plus court, de maniere que le jupon attaché au-deſſous du ventre ne deſcend que juſqu'au milieu des mollets, & de-là juſqu'à un peu au-deſſus de la cheville pend la dentelle fine qui eſt autour de la *Fuſtan*. Au travers de cette dentelle on voit pendre les bouts des jarretieres bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de perles. Mais cela n'eſt pas commun: le jupon qui eſt ou de velours, ou d'étofe riche, n'eſt pas moins chargé d'ornemens que ceux dont nous avons parlé dans la 1. Partie; mais elles cherchent toujours les plus rares, & le garniſſent encore de franges, de dentelles, ou de rubans. Les manches de la chemiſe, qui ont une aune & demi de long, & deux de large, ſont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & attachées diverſement enſemble. Par deſſus la chemiſe elles mettent le pourpoint, dont les manches, qui ſont fort grandes, forment une figure circulaire; ces manches ſont de dentelles, avec des bandes de batiſte ou de linon très-fin entre deux. Les manches de la chemiſes quand elles ne ſont pas des plus belles, ſont faites de même; la chemiſe eſt arrêtée ſur les épaules par des rubans qu'elles ont pour cet effet à leur corſet. Enſuite elles retrouſſent les manches rondes du pourpoint ſur les épau-

épaules, & ſont de-même de celles de la chemiſe, qui reſtent ſur celles-là, & les ayant arrêtées-là, ces quatre rangs de manche forment comme quatre aîles qui deſcendent juſqu'à la ceinture. Celles qui portent la mante, s'en ceignent le corps, ſans ceſſer pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En Eté elles s'affublent d'un voile, ou *Pagne*, aſſez ſemblable à la chemiſe & au corps du pourpoint; il eſt fait de batiſte ou de linon très-fin, garni de dentelles, les unes en l'air, comme elles diſent, c'eſt-à-dire attachées par un côté ſeulement, & les autres rangées alternativement avec les bandes de toile, comme il a été dit des manches. En Hiver dans leurs maiſons elles s'enveloppent d'un *Rebos*, qui n'eſt autre choſe qu'un morceau de *Bayéte*, ou de *Flanelle*, ſans façon; mais quand elles ſortent dans tous leurs atours, ce *Rebos* eſt orné & garni comme le jupon: quelques-unes le garniſſent de franges tout autour, quelques autres de paſſemens de velours noir d'un tiers de large, ou peu s'en faut. Au-deſſus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne paſſe pas le bord de celui-ci. On peut juger de tout cela combien doit couter un habillement où l'on employe plus de matiere pour les garnitures que pour le fond: & après cela il ne paroîtra pas étrange que la chemiſe d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choſes dont ces Femmes ſe piquent le plus, c'eſt d'avoir le pied petit; car dans ce Pays-là la petiteſſe du pied eſt une grande beauté, & c'eſt un reproche qu'on y fait aux *Eſpagnoles*, qui en comparaiſon de ces femmes-là ont le pied grand: & comme elles ont accoutumé, dès leur enfance, de porter des ſouliers extrêmement étroits, il n'eſt pas rare d'y voir des femmes avec des pieds qui ont à peine $5\frac{1}{2}$ à 6 pouces de long, meſure de *Paris*. La façon des ſouliers eſt toute plate. Il n'y a preſque pas de ſemelle, ou plutôt il n'y en a point du tout: une piéce de *maroquin* ſert d'empeigne & de ſemelle en même tems. Ils ont la pointe auſſi large & auſſi ronde que le talon, deſorte qu'ils ont la figure d'un 8 allongé. Cette forme de ſoulier n'eſt pas commode, mais le pied reſte plus régulier. Elles les ferment avec des boucles de diamans, ou d'autres pierres, ſelon les facultés de chacune, plutôt pour l'ornement que pour l'uſage; car ces ſouliers ſont faits de façon qu'ils n'ont pas beſoin de boucles pour reſter fermes au pied, étant tout-à-fait plats, & les boucles n'empêchant point qu'on ne puiſſe les ôter aiſément. Ce n'eſt pas leur coutume de les orner de perles, & il eſt difficile d'en deviner la raiſon, vu qu'elles en mettent à tous leurs ajuſtemens, & qu'elles regardent les per-

perles comme choſe fort ordinaire. Les Cordonniers qui connoiſſent le foible que ces femmes ont de faire briller leurs pieds, ont coutume d'y faire des arriere-points, & de les piquer de maniere qu'ils ne durent pas longtems. Ils les vendent ordinairement un écu & demi la paire: ceux qui ſont brodés d'or ou d'argent coutent huit à dix écus; mais ceux de cette ſorte ſont peu en uſage, parce qu'ils ſont peu propres à faire briller la petiteſſe du pied, vu que ces ornemens le font paroître gros.

Elles portent ordinairement aux jambes des bas de ſoye blancs & fort déliés, pour que la jambe paroiſſe d'autant mieux faite: quelquefois ces bas ſont de couleur avec des coins brodés, mais la couleur blanche eſt le plus à la mode, comme étant moins propre à cacher les défauts de la jambe, qui eſt preſque toute découverte, & expoſe ces défauts à la vue. Prévenues de cette idée elles n'ont garde de charger leurs jambes d'ornemens qui les empêcheroient de paroître telles qu'elles ſont naturellement. Ces ſortes de choſes ſont ſouvent le ſujet de leurs converſations, & ce n'eſt pas un petit amuſement que de les entendre critiquer les défauts qu'elles remarquent les unes aux autres.

Juſqu'ici nous n'avons parlé que de l'habillement des Dames, & de leur chauſſure. Il y auroit de la négligence à ne rien dire des autres atours qu'elles employent quand elles ſortent du logis pour faire des viſites, pour ſe promener, ou pour quelque autre fonction publique. Nous commencerons ce tableau par leur coifure, qui étant toute naturelle leur ſied extrêmement; & de tous les préſens que leur a fait la Nature, leur chevelure n'eſt certainement pas le moindre. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & ſi longs qu'ils leur deſcendent juſqu'au-deſſous de la ceinture. Elles les relévent & les attachent à la partie poſtérieure de la tête en ſix treſſes, qui en occupent toute la largeur, & dans leſquelles elles paſſent une aiguille d'or un peu courbe, qu'elles appellent *Polizon*. Elles donnent le même nom à deux boutons de diamant gros comme de petites noiſettes, qui ſont aux deux extrémités de l'aiguille. La partie des treſſes qui n'eſt point attachée à la tête, retombe ſur les épaules, formant la figure d'un cercle applati. Elle n'y mettent ni rubans, ni aucun autre ornement, pour en laiſſer paroître d'autant plus la beauté. Au devant & au derriere de la tête, elles mettent des aigrettes de diamans. Des cheveux de devant elles font de petites boucles qui deſcendent de la partie ſupérieure des tempes juſqu'au milieu des oreilles, & ſur chaque tempe elles mettent un petit emplâtre de velours noir, de la mê-

même maniere que nous l'avons déjà dit ailleurs, & qui ne leur ſied pas mal.

Les Pendans d'oreille ſont des brillans, accompagnés de glands ou houpes de ſoye noire, qu'elles nomment auſſi *Polizons*, de la même maniere qu'il a été dit ailleurs, leſquels glands elles ornent de perles. Cet ornement eſt même ſi commun parmi elles, qu'outre les Carcans de perles qu'elles portent autour du cou, elles y pendent encore des Roſaires, dont les grains ſont de perles fines ainſi que les dizaines, qui ſont de la groſſeur d'une noiſette. Celles qui compoſent la croix du Roſaire ſont même un peu plus groſſes.

Outre les bagues, anneaux de diamans & bracelets de perles les plus groſſes & de la meilleure qualité qu'on puiſſe trouver, il y a pluſieurs Dames qui portent des diamans enchaſſés dans de l'or, ou, pour plus grande ſingularité, dans du tombac, de la largeur d'un pouce & demi ou davantage, où le metal n'eſt-là que pour ſoutenir les pierreries. Enfin elles portent au deſſous de l'eſtomac un affiquet rond & fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps : il eſt garni & enrichi de diamans en grand nombre. Si l'on ſe repréſente une de ces femmes toute vétue de dentelles au lieu de linge, & des plus riches étoffes, toute brillante de Perles & de Diamans, on n'aura pas de peine à croire que lorſqu'elle eſt dans ſes plus beaux atours, elle ait ſur ſon corps pour la valeur de 30 à 40 mille écus, plus ou moins ſelon ſes facultés; magnificence d'autant plus ſurprenante, qu'elle régne même chez les femmes des particuliers.

Mais ce qu'on aura plus de peine à comprendre, c'eſt la généroſité & la façon libre dont ces perſonnes uſent de ces riches joyaux : le peu de ſoin qu'elles en ont, eſt cauſe qu'ils ne durent pas autant qu'ils devroient, & qu'il y a toujours quelque réparation à faire, ſurtout aux Perles qui étant plus fragiles, ſont plus ſujettes à ſe gâter.

Elles ont deux façons de ſe mettre à l'ordinaire pour ſortir. L'une conſiſte en un voile de tafetas noir & une longue jupe, l'autre en une cape & une jupe ronde. La premiere eſt pour aller à l'Egliſe, l'autre pour la promenade & les parties de plaiſir. Ces deux habillemens ſont brodés d'or, d'argent ou de ſoye ſur un fond de toile, qui ne répond guere à ces ornemens.

C'eſt ſurtout le Jeudi Saint qu'elles ſe mettent de la premiere façon. Elles vont ce jour-là viſiter les Egliſes, & ſe font accompagner de trois ou

quatre femmes Eſclaves, Négreſſes ou *Mulâtres*, vétues de livrées comme les laquais, & en tout cela il y a beaucoup d'oſtentation.

A l'égard de leur figure, toutes les femmes de *Lima* en général ſont d'une taille moyenne, fort jolies, & fort agréables; elles ont la peau d'une grande blancheur, ſans aucun fard. Communément la Nature leur donne en partage de beaux cheveux, comme nous l'avons déjà dit, de la vivacité, des yeux charmans, & un tein admirable. A ces avantages corporels ſe joignent ceux de l'eſprit. Elles ont de la pénétration, penſent avec juſteſſe, s'expriment avec élégance, leur converſation eſt douce & amuſante, en un mot elles ſont très-aimables. De-là vient auſſi que tant d'*Européens* forment des attachemens, & ſe fixent dans cette Ville par les nœuds du mariage.

On pourroit leur reprocher, qu'un peu trop prévenues de leur mérite, elles ont un certain orgueil qui ne leur permet pas de ſe ſoumettre à la volonté d'autrui, ni même à celle de leurs maris. Mais comme elles ſont inſinuantes & habiles, elles ſavent s'emparer de l'eſprit de leurs Maîtres, & parviennent à les gouverner. Un ou deux exemples contraires ne détruiſent pas cette obſervation, on ſait bien que les talens ne ſont pas égaux. Ce ſeroit auſſi envain qu'on pourroit tirer de ce que je viens de dire des conſéquences injurieuſes au beau-ſexe de ce Pays-là; car ſi on les accuſe d'être plus dépenſieres que les autres femmes, je répondrai que cela vient du prix exorbitant où les choſes ſont dans ce Pays-là; & à l'égard de l'indépendance qu'elles affectent: la raiſon en eſt fort ſimple, c'eſt que c'eſt un uſage établi dans le Pays; ajoûtez que ces Femmes y étant nées, & non leurs maris pour l'ordinaire, il eſt naturel que ceux-ci ſoient un peu regardés comme étrangers, que leur autorité en ſouffre, & que les abus ſubſiſtent. Les maris s'y conforment, parce qu'ils les trouvent établis; & d'ailleurs ils en ſont bien dédommagés pour les attentions & les complaiſances de leurs femmes, qui à cet égard n'ont pas leurs pareilles dans le Monde.

Elles aiment beaucoup les ſenteurs, & portent toujours de l'ambre ſur elles. Elles en mettent derriere les oreilles, dans leurs robes & leurs autres affiquets. Elles en mettent même dans les bouquets, comme ſi les fleurs n'étoient pas aſſez odoriférantes. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus belles, & celles auſſi qui ſont plus recherchées pour leur odeur que pour leur beauté. Elles en garniſſent leurs manches; de-

ſorte

ſorte qu'à une aſſez grande diſtance l'odorat eſt ſaiſi du parfum qu'elles répandent. Une des fleurs qu'elles aiment le plus, c'eſt celle qu'elles nomment *Chirimoya*, qui, comme on l'a déjà dit ailleurs, a une odeur très-agréable, ſans plaire fort à la vue. La grand'Place eſt journellement comme un jardin par l'abondance des fleurs qui y ſont étalées, & qui recréent la vue ainſi que l'odorat. Les Dames y vont dans leurs caléches acheter les fleurs qui leur plaiſent le plus, ſans avoir égard au prix. Il y a toujours un grand concours de monde ſur cette Place, & l'on a le plaiſir d'y voir les perſonnes les plus diſtinguées, quand des affaires domeſtiques ne les empêchent pas de s'y rendre.

Chaque femme dans ſa ſphere tâche d'imiter les Dames dans leurs ajuſtemens. Il n'y en a aucune qui aille à pied, pas même les Négreſſes, en cela bien différentes des femmes de *Quito*. Ici elles veulent toutes imiter les Femmes de qualité dans la chauſſure; comme elles, elles preſſent leurs pieds & les mettent à la gêne dans de petits ſouliers qui en cachent la grandeur naturelle, & elles ne ſouffrent pas peu avant d'être arrivées à ce point de perfection. L'envie de primer par la parure eſt ſi générale, qu'elles vont toujours enmitouflées de dentelles, dont elles étalent les feuillages qu'elles en font ſur leurs corps. Elles ſe piquent d'une très-grande propreté, & prennent grand ſoin que tout ſoit de la derniere netteté dans leurs maiſons.

Elles ſont naturellement gayes, badines & railleuſes; leur bonne humeur eſt néanmoins toujours accompagnée de décence, & leurs railleries d'agrément. La muſique eſt une de leurs plus grandes paſſions, juſques-là que parmi les gens du commun on n'entend que chanſons ingénieuſes & agréables; ils font des concerts enſemble où les meilleures voix ſe font entendre, & quelques-unes même avec tant de ſuccès qu'elles ſe font admirer. Les bals ſont fort fréquens; on y voit danſer avec une légéreté qui étonne, & à cet égard on peut dire que l'humeur du Beau-ſexe de *Lima* ne le porte point à la mélancolie, mais panche plutôt à tout ce qui s'appelle paſſe-tems & divertiſſement.

Outre la vivacité, & la pénétration naturelle des habitans de cette Ville, tant hommes que femmes, ils ont beaucoup d'acquis, s'inſtruiſant dans la converſation avec des perſonnes éclairées qui paſſent d'*Eſpagne* à *Lima*. La coutume qu'ils ont de former entre eux de petites aſſemblées, eſt auſſi fort propre à éguiſer leurs eſprits, par l'émulation qu'on a de ne pas vouloir paroître moins ſpirituels que les autres: ces aſſemblées ſont d'aſſez bonnes écoles, quoiqu'elles ne ſoient pas inſtituées par l'autorité publique.

Le caractere de ces habitans quoiqu'un peu fier, eſt néanmoins docile; ils n'aiment pas à être commandés avec hauteur, mais pour peu qu'on ménage leur amour-propre à cet égard, on les trouve toujours diſpoſés à l'obéiſſance; car ils aiment fort les manieres douces, & les bons exemples font grande impreſſion ſur leurs eſprits. Du reſte ils ſont courageux, & ont un certain point-d'honneur qui ne leur permet ni de diſſimuler un affront, ni d'être querelleurs; deſorte qu'ils vivent tranquillement entre eux, & qu'ils ſont fort ſociables. Les Mulâtres étant moins bien élevés, & moins éclairés, ſont plus ſujets aux défauts contraires. Ils ſont rudes, altiers, inquiets, ont ſouvent des démêlés les uns avec les autres; cependant on n'en voit pas réſulter des deſaſtres, & les malheurs que ces vices cauſent d'ordinaire n'y ſont pas fréquens à proportion de la grandeur de la Ville, & du grand nombre de peuple qu'elle contient.

Les mœurs de la Nobleſſe ſont parfaitement convenables au rang qu'elle tient. La politeſſe brille dans toutes ſes actions. Sa prévenance envers les Etrangers eſt ſans bornes. Elle leur fait accueil ſans fierté & ſans baſſeſſe, & tous les *Européens* qui négocient avec elle ne peuvent que ſe louer de ſes manieres.

CHAPITRE VI.

De la température dont jouït la Ville de Lima *ainſi que tout le Pays des Vallées. Diviſion des Saiſons de l'Année.*

IL ſeroit difficile de déterminer la température de la Cité de *Lima* & ſes changemens, ſi l'on devoit en juger par ce qui s'expérimente dans une égale latitude à la partie Nord de l'Equinoxial; car en ce cas on concluroit que *Lima* eſt une autre *Carthagéne*, vu que les hauteurs de ces deux Villes, l'une à l'hémiſphere Boréal, l'autre à l'hémiſphere Auſtral, ne different que fort peu entre elles. Mais on ſe tromperoit, car autant que le climat de *Carthagéne* eſt chaud & fâcheux, autant celui de *Lima* eſt agréable; & quoique les quatre ſaiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui ſoit incommode.

Le Printems commence à *Lima*, peu de tems avant la fin de l'année, à peu près à la fin de *Novembre*, ou au commencement de *Décembre*: ce qui pourtant ne doit s'entendre que de l'air; car alors les vapeurs dont il

a été

a été chargé pendant tout l'Hiver, venant à ſe diſſiper, le Soleil recommence à paroître & à réjouir la terre par la chaleur de ſes rayons, dont la privation l'avoit plongée dans un état de langueur. Enſuite vient l'Eté, qui quoique chaud, par la grande impreſſion que le Soleil fait ſur la terre, n'eſt pourtant point ennuyeux à l'excès; parce que la chaleur eſt tempérée par les vents de Sud, qui ſouflent, quoiqu'avec moins de force, en cette ſaiſon. L'Hiver commence au mois de *Juin*, ou au commencement de *Juillet*, & dure juſqu'en *Novembre* ou *Décembre*, avec un peu d'automne entre deux. C'eſt à la fin de l'Eté que les vents de Sud commencent à ſoufler avec plus de force, & à répandre le froid; non pas un froid pareil à celui qu'il fait dans les lieux où l'on voit la neige & la glace, mais aſſez fort pour obliger les gens à quitter leurs habits legers, & à ſe vétir de drap, ou de quelque étoffe ſemblable.

Il y a deux cauſes qui produiſent le froid qu'on éprouve dans ce Pays. La Nature toujours ſage en aſſigne deux autres, qui produiſent le même effet à *Quito*. Le froid eſt produit à *Lima*, premierement par les vents qui venant des froids climats du Pole Auſtral, conſervent l'impreſſion qu'ils reçoivent des glaces & des neiges, de maniere qu'ils la rendent ſenſible; mais peut-être ne la conſerveroient-ils pas pendant un ſi grand voyage que celui qu'ils ſont depuis la Zone glaciale de leur hémiſphere, juſqu'à la Zone torride, ſi la Nature n'y avoit remédié (& c'eſt ici la ſeconde cauſe); car pendant que l'Hiver dure, la terre ſe couvre d'un brouillard épais, qui eſt comme un voile qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer juſqu'à la terre, deſorte que les vents ſouflant ſous ce voile conſervent le froid qu'ils ont contracté en paſſant par ces Pays qui ſont naturellement froids. Ce brouillard ne comprend pas ſeulement tout le terroir de *Lima*, mais il s'étend encore vers le Nord dans toutes ſes Vallées, & ne ſe borne pas à la terre, puiſqu'il couvre auſſi l'atmoſphere maritime, comme nous le dirons en ſon lieu.

Le brouillard ſe maintient ſur la terre régulierement toute la matinée, & à dix ou onze heures avant midi au plutôt, ou au plus tard à midi, il commence à s'élever, ſans ſe diſſiper entierement; cependant il n'offusque plus la vue, & cache ſeulement le Soleil durant le jour, & les Etoiles pendant la nuit; car le Ciel eſt ſans-ceſſe couvert, ſoit que les vapeurs s'élévent dans l'air, ſoit qu'elles s'étendent ſur la terre. Quelquefois néanmoins elles ſe diſſipent un peu, & laiſſent appercevoir l'image du Soleil, ſans laiſſer ſentir la chaleur de ſes rayons.

C'eſt une obſervation aſſez ſinguliere pour ne devoir pas être paſſée ſous ſilence, qu'à deux ou trois lieues de *Lima*, depuis midi juſqu'au ſoir, les vapeurs ſe diſſipent beaucoup plus que dans cette Ville; puiſqu'elles laiſſent voir le Soleil à plein & ſentir ſes rayons, qui moderent le froid dans ces lieux-là. Au *Callao*, par exemple, qui n'eſt qu'à deux lieues & demie de *Lima*, les Hivers ſont beaucoup moins deſagréables, & le Ciel y eſt moins enbrumé dans cette ſaiſon-là. Les jours de *Lima*, comme nous l'avons déjà remarqué, ſont en Hiver triſtes & ennuyeux, tant à cauſe de l'obſcurité continuelle qu'il y fait, que parce qu'il arrive ſouvent que les vapeurs ſe maintiennent tout le jour dans la même denſité, ſans ſe ſéparer, ou s'élever au deſſus de la terre.

Ce n'eſt que dans cette ſaiſon que ces vapeurs ſe réſolvant en une bruïne fort menue, ou une eſpéce de roſée, la terre eſt humectée également par-tout. Ils appellent cette roſée *Garua*. Au moyen de cette humidité on voit ſe couvrir de verdure les collines & les côteaux qui avoient paru arides tout le reſte de l'année, on les voit, dis-je, émaillés des diverſes fleurs que chaque plante produit, & qui recréent la vue des habitans. Ceux-ci, dès que le fort de l'Hiver eſt paſſé, vont à la campagne ſe divertir, & jouir du plaiſir que leur offrent ces objets agréables. Jamais ces *Garua*, ou roſées, ne ſont aſſez fortes pour rendre les chemins impraticables; à peine peuvent-elles pénétrer l'habit le plus léger qui leur auroit été expoſé un aſſez long eſpace de tems, & cependant elles ſuffiſent pour pénétrer la terre, & pour fertiliſer le plus aride & le plus ſtérile de ſa ſuperficie, parce que le Soleil ne peut la deſſécher. Par la même raiſon elles rempliſſent de boue les rues de *Lima*, en détrempant cette fiente qui cauſe tant d'incommodité en Eté.

Les vents qui régnent en Hiver ne ſont pas préciſément ceux de Sud, quoiqu'ils leur donnent ordinairement ce nom; mais ils ſe tournent un peu vers le Sud-Eſt, & ſoufflent continuellement entre Sud-Eſt & Sud. C'eſt du-moins ainſi que nous le remarquâmes pendant le cours de deux Hivers que nous paſſâmes l'un à *Lima*, l'autre au *Callao*; le premier en 1742, & le ſecond l'année ſuivante 1743. Ce dernier fut des plus rigoureux que l'on ait jamais ſenti, & en général dans toute cette partie de l'*Amérique* juſques au Cap *Hornes*. Dans le *Chili*, à *Valdivia*, à *Chiloé*, le froid y fut proportionné à leur hauteur du Pole, & à *Lima* il cauſa des conſtipations & des fluxions qui emporterent beaucoup de monde, & qui parurent contagieuſes: & quoiqu'elles y ſoient aſſez communes dans cette Saiſon, elles ne furent jamais ſi dangereuſes.

Une

Une ſingularité auſſi grande que celle qu'on remarque dans les Vallées du *Pérou* où il ne pleut jamais, ou, pour parler plus proprement, où les nuages ne ſe réſolvent point en eaux formelles, a donné occaſion à pluſieurs Philoſophes d'en rechercher la cauſe, & leur a fait imaginer diverſes ſolutions pour expliquer les moyens que la Nature employe pour opérer un effet ſi peu commun. Les uns ont cru les trouver dans les vents de Sud, qui ſoufflant conſtamment & ſans diſcontinuation, tiennent dans une agitation continuelle vers le même côté les vapeurs qui s'élévent ſoit de la terre, ſoit de la mer. Et comme elles ne s'arrêtent en aucun lieu de l'une ni de l'autre, faute d'autre vent qui les repouſſe, ils concluent que le tems ne leur fournit point d'occaſion de ſe condenſer, & de s'unir les unes aux autres, ni par conſéquent de former des goutes d'eau par l'union d'une quantité ſuffiſante de leurs particules, deſorte que ces mêmes vapeurs converties en pluye puiſſent ſe précipiter ſur la terre par leur propre poids. D'autres ont prétendu que le froid naturel que les vents de Sud portent avec ſoi, tenant dans un certain & égal degré cette atmoſphere pendant toute l'année, à-meſure qu'ils groſſiſſent les particules de l'air par les particules ſalines dont ils les pénétrent, & dont ils ſe chargent en paſſant par l'atmoſphere maritime, ainſi que par les particules nitreuſes des Minéraux dont ce Pays abonde, ces vents n'ont pas un mouvement aſſez fort pour unir les vapeurs de la terre, deſorte qu'elles puiſſent former des goutes d'eau dont le poids ſurpaſſe celui des particules de l'air: à quoi il faut ajoûter que les rayons du Soleil n'ayant pas l'activité néceſſaire pour mettre ces vapeurs en mouvement, & pour les unir, vu que le même froid de ces vents diminue trop leur chaleur, elles ne ſauroient ſe réſoudre en pluye parfaite, puiſque tant que le poids de la nue n'excéde pas celui de l'air qui la ſoutient, il eſt impoſſible que celle-là ſe précipite, ni par conſéquent ſe forme en pluye.

Je ne m'efforcerai pas à réfuter ces ſolutions, ni pluſieurs autres qu'on a données ſur le ſujet que je vais traiter, n'étant pas moi-même bien ſûr d'en avoir trouvé la vraye cauſe; je me contenterai de dire mon ſentiment ſur une matiere ſi difficile, laiſſant aux Philoſophes le champ libre pour exercer leurs conjectures. On me permettra d'abord de poſer quelques principes préalables, qui pourront ſervir de fondement à ceux qui ſe dévoueront à cette recherche, & de guide à ceux qui voudront juger de la ſolidité des différentes ſolutions qui ont été propoſées ſur ce ſujet.

Premierement il faut ſuppoſer que dans tous les Pays des *Vallées* il ne régne d'autres vents en toute l'année, que ceux qui viennent du Pole Auſtral,

ſtral, c'eſt-à-dire, du Sud au Sud-Eſt, tant ſur la terre que juſqu'à une certaine diſtance des côtes ſur la mer. Il me paroît évident que ces vents ſont entre Sud & Sud-Eſt; & à l'égard de ce que diſent quelques Ecrivains, qui prétendent qu'ils viennent entre le Sud & le Sud-Oueſt, il me ſemble qu'ils ſe trompent. On doit encore ſuppoſer, malgré ce qui a été dit, qu'il eſt des occaſions où ces vents ſe calment totalement, & qu'alors on ſent du côté du Nord une certaine moiteur dans l'air, quoique très-foible, dont ſe forme le brouillard. Secondement, les vents de Sud ſoufflent avec plus de violence & de force en Hiver qu'en Eté, ce qui doit s'entendre à l'égard de la terre. Troiſiémement, quoiqu'on ne voye point de pluye formelle dans les Vallées, on y éprouve de petites bruïnes qu'ils nomment *Garuas*, & cela eſt preſque continuel en Hiver, & n'arrive jamais en Eté. Quatriémement, toutes les fois qu'il fait des *Garuas*, les nuages, brouillards, ou vapeurs qui s'élévent de la terre y reſtent comme colés & attachés, & le même brouillard qui ſe réſout en *Garuas*, commence par la moiteur, ou air humide, & peu à peu l'humidité devient plus ſenſible, juſqu'à ce que le brouillard étant arrivé à ſa plus grande condenſation, on diſtingue les goutelettes qui s'en ſéparent. Cela eſt ſi naturel qu'on le remarque dans tous les Pays froids, & par-là même il ne faut pas s'étonner qu'il arrive dans le Pays dont il s'agit ici.

J'appelle *nuage*, *brouillard*, ou *vapeurs*, ce qui produit la *Garua*, ou petite bruïne; car, quoiqu'il puiſſe y avoir entre ces trois eſpéces des différences accidentelles, je ne crois pas devoir m'y arrêter. En effet ce qui dans ſon principe ſe nomme vapeur, devient brouillard en ſe condenſant; & le nuage n'eſt qu'un brouillard plus élevé & plus denſe que la vapeur & que le brouillard proprement dit. Dans le fond il faut les regarder tous trois comme une même choſe, ne différant entre eux que du plus ou du moins de denſité; & il importe peu à notre ſujet lequel de ces trois noms on lui donne.

Cinquiémement, en Eté l'action des rayons du Soleil ſur la terre dans toutes ces Vallées, fait ſentir une très-grande chaleur; d'autant plus que ces rayons agiſſent ſur le ſable, où la reverbération étant très-forte, & le vent fort foible, la chaleur augmente de beaucoup. D'où il paroît que les motifs expoſés dans la ſeconde opinion rapportée ci-deſſus, ne peuvent avoir lieu, du-moins quant à ce tems-là. En effet ſi la force & l'agitation des vents de Sud eſt ce qui empêche les vapeurs de s'élever juſqu'à la hauteur néceſſaire pour former la pluye, il ſuit que cette raiſon ceſ-

ſant

ſant pendant la plus grande partie de l'Eté, il doit pleuvoir dans cette ſaiſon : mais c'eſt tout le contraire, puiſque la *Garua* n'eſt pas même alors réguliere. Sixiémement, dans les Vallées il y a eu des occaſions où la nature du climat ſortant de ſon train ordinaire, on a eu des pluyes formelles, comme il a été rapporté dans le Chapitre I. de cette ſeconde Partie, en parlant du Bourg de *Chocopé*, de *Truxillo*, de *Tumbez* & autres lieux : avec cette particularité que non ſeulement les vents n'avoient point varié, mais que s'étant maintenus au Sud, ils avoient été beaucoup plus forts quand les pluyes ſurvinrent, qu'ils ne le ſont d'ordinaire en Eté & en Hiver.

Les ſix principes que je viens de poſer, ſont ſi propres à ce Climat, qu'on peut les appliquer à tous les lieux dont il eſt fait mention dans ce Chapitre. Nous paſſerons maintenant aux raiſons pourquoi il n'y pleut pas avec la même force qu'en *Europe*, ou, pour mieux dire, avec la force ordinaire ſous la Zone torride : nous tâcherons de donner une ſolution, qui s'accorde de tout point avec l'expérience.

Il nous paroît tout ſimple de ſuppoſer pour principe conſtant, que le vent ſouffle avec plus de force dans certains eſpaces ou régions de l'atmoſphere que dans d'autres. On le prouve par l'expérience qui ſe fait tous les jours ſur les Montagnes élevées, au ſommet deſquelles le vent ſouffle avec violence, pendant qu'au bas on s'apperçoit à peine du moindre mouvement : c'eſt ce que nous expérimentâmes ſur toutes les Montagnes de la *Cordillere*, la grande force des vents ayant été une des incommodités que nous y ſouffrîmes. Cette expérience ſe peut faire par-tout. On n'a qu'à monter au haut d'une tour, on y ſentira bientôt la différence en queſtion ; & quoique pluſieurs prétendent prouver que cela vient des inégalités de la Terre, comme montagnes, collines & autres obſtacles, qui empêchent les vents de ſouffler avec la même force dans la plaine & autres lieux bas, que ſur les lieux élevés, comme ce que nous avons dit de la Terre arrive auſſi ſur Mer, ainſi que l'expérience le démontre & qu'on le voit tous les jours ſur les vaiſſeaux, il paroît décidé que ce n'eſt pas immédiatement ſur la ſurface de la Terre que le vent a ſa plus grande force. Ce point accordé, nous pourrons poſer, ce me ſemble, avec quelque certitude, que les vents de Sud portent leur plus grande force par un intervalle de l'atmoſphere un peu ſéparé de la Terre, mais non pas au point de ſurpaſſer celui où ſe forme la pluye, ou dans lequel les particules d'eau que les vapeurs enferrent, ſe réuniſſant enſemble, compoſent des

goutes de quelque poids. Ainſi dans ce Pays on voit que les nuages ou vapeurs qui s'élévent au-deſſus de cet eſpace, c'eſt-à-dire, celles qui s'élévent le plus, ſont mues beaucoup plus lentement, que celles qui ont les vents au deſſous d'elles. Souvent en d'autres Climats hors des Vallées, ces nuages ſe meuvent dans un ſens contraire à celui que ſuivent les gros nuages, qui ſont au deſſous. Il me paroît donc que ſans courir riſque de ſuppoſer une choſe irréguliére, on peut tomber d'accord, que l'eſpace de l'atmoſphére où ordinairement les vents ſouflent avec le plus de force, eſt le même où ſe forme la groſſe pluye, ou celle à qui d'ordinaire on donne ce nom.

Maintenant pour expliquer ce phénoméne de la Nature, je dis qu'en Eté l'atmoſphere étant plus raréfiée, le Soleil par l'influence de ſes rayons attire les vapeurs de la Terre & les raréfie dans le même degré qu'eſt l'atmoſphere; parce que dardant ſes rayons plus perpendiculairement il a plus de force pour faire lever les vapeurs, qui venant à toucher la partie inférieure à la région de l'atmoſphere par où les vents ſouflent avec le plus de force, ſont emportées par ces mêmes vents, qui ne leur donnent pas le tems de s'élever dans cette même région, & par-là de s'unir & ſe joindre enſemble au moyen de l'atmoſphere, pour former des goutes: or cette circonſtance manquant, il ne peut y avoir de pluye. D'ailleurs, à meſure que les vapeurs s'élévent de la Terre, elles prennent leur cours par cette partie inférieure de l'atmoſphere, ſans s'arrêter nulle part; & comme les vents ſont continuels & conſtans dans cette partie auſtrale, il eſt tout ſimple que dans leur viteſſe ils emportent ces vapeurs raréfiées à proportion de l'action que la chaleur du Soleil leur imprime. La trop grande activité de cet Aſtre les empêche auſſi de s'unir, & de-là vient qu'en Eté l'atmoſphere eſt claire & dégagée de vapeurs.

En Hiver les rayons du Soleil ne tombant qu'obliquement ſur la Terre l'atmoſphere reſte condenſée; & l'air qui vient des parties auſtrales l'eſt encore bien davantage, vu qu'il eſt chargé de cette congélation naturelle que les glaces lui communiquent, & qu'il communique à ſon tour aux vapeurs à meſure qu'elles ſortent de la Terre; de-là vient qu'elles ſont plus *denſes* qu'en Eté, ce qui les empêche de s'élever avec cette promptitude qu'elles ont dans cette derniere ſaiſon.

A cela il faut ajoûter deux autres raiſons: l'une, que les rayons du Soleil n'ayant pas tant d'activité, à proportion qu'il les diſſipe moins, les vapeurs ont en Hiver plus de difficulté à s'élever: l'autre, que la région

de

de l'atmoſphere où l'air a le plus de viteſſe, s'approchant de la Terre dans cette ſaiſon, ne permet pas aux vapeurs de s'élever beaucoup; deſorte qu'elles reſtent attachées à la Terre, & ſuivant le même rumb du vent, elles ſe changent en brouillards humides, tels qu'on les voit alors; & comme dans cette ſituation elles ont moins d'eſpace pour ſe répandre & s'étendre, que quand elles s'élévent davantage, il eſt tout ſimple qu'elles ayent la facilité de ſe joindre & de former la *Garua*, peu de tems après qu'elles ont commencé à ſe condenſer, ou à ſe changer en brouillard.

Vers le milieu du jour, la *Garua* ceſſe, & les vapeurs ſe diſſipent, ce qui provient de ce que le Soleil ayant alors plus d'activité, rarefie l'atmoſphere, & peut en même tems attirer les vapeurs à une plus grande hauteur: par où non ſeulement il les rend plus ſubtiles, mais les retenant dans un eſpace plus étendu, où elles peuvent ſe mouvoir, il en ſépare ces parties plus foibles, juſqu'à ce qu'il les écarte, les diſſipe, & les rend tout-à-fait imperceptibles.

Malgré tout cela, il faut convenir que tant en Eté qu'en Hiver, quelques vapeurs doivent vaincre la difficulté de la rapidité du vent dans cet eſpace où il court avec le plus de viteſſe, & ſurmontant cet obſtacle, doivent s'élever à une hauteur ſupérieure au vent; non pas préciſément dans cette partie où elles ont commencé à rencontrer & vaincre la difficulté, mais beaucoup plus en avant, deſorte que nous devons conſidérer ces vapeurs ſuivant d'un côté le cours de l'air, & de l'autre s'élevant à proportion de la raréfaction où les rayons du Soleil les ont miſes. Dans cette ſuppoſition, il eſt clair que ces vapeurs ne doivent pas être celles qui ſont le plus condenſées, puiſque plus elles le ſeroient, plus elles auroient de difficulté à s'élever, & plus il leur conviendroit par leur trop grand poids de céder à l'agitation du vent. Par conſéquent les vapeurs en queſtion devant être les plus ſubtiles, dès qu'elles ſont parvenues au-deſſus de cette région de l'atmoſphere, diminuent l'accélération par laquelle elles étoient emportées auparavant; & ainſi pluſieurs ſe joignant enſemble forment ce nuage élevé, qu'on apperçoit après que le brouillard eſt entiérement diſſipé. Ce nuage ne peut ſe changer en pluye, parce qu'ayant outre-paſſé la région qui eſt propre à la formation de la pluye, toutes ſes parties ſont congelées: or comme elles ne peuvent acroître aſſez leur poids pour vaincre la réſiſtance de l'air qui les ſoutient, celles qui pourroient ſurmonter cette difficulté, n'étant pas en quantité, il ne leur eſt pas aiſé de ſe joindre à de nouvelles vapeurs pour remédier à la diſſi-

pation continuelle où l'activité du Soleil les expoſe. Auſſi peu peuvent-elles ſe précipiter changées en neige, ou en grêle, qui eſt ce qui répond à leur état actuel. Joignez à cela, que tenant, quoiqu'avec plus de lenteur, la même route que le vent, celui-ci les empêche de s'unir & de former une nue épaiſſe, ainſi qu'on le remarque, puiſque ces nuages ſont ſi déliés & ſi tranſparens qu'on peut les diſtinguer à travers la figure du Soleil pendant le jour, & les étoiles quand il fait nuit, quoique confuſément.

Reſte à ſatisfaire à une difficulté, pour que ce que nous avons expoſé juſqu'ici s'accorde entiérement avec l'expérience: c'eſt que ces nuages élevés ne ſe font voir qu'en Hiver, & point en Eté: mais cela même eſt ce qui doit naturellement arriver ſelon mon ſentiment; car outre cette raiſon générale, que le Soleil diſſipe ces mêmes nuages par ſa trop grande activité, en Hiver les vents courent par un eſpace plus contigu à la Terre qu'en Eté, & à proportion de la contiguité de la partie inférieure de cette région à la Terre, la partie ſupérieure de la même région ſe trouve plus baſſe. En Eté au-contraire ſa partie ſupérieure eſt d'autant plus élevée que l'inférieure l'eſt davantage. On doit ſuppoſer d'ailleurs avec tous les Philoſophes, que les vapeurs de la Terre peuvent ſeulement s'élever juſqu'à cette hauteur où les globules de vapeur péſent moins que les globules d'air: or les vents conſervant en Eté leur rapidité juſqu'à cette hauteur, il n'eſt pas poſſible que les vapeurs évitent la violente agitation avec laquelle ils les emportent, ni conſéquemment qu'elles ſe condenſent, puiſqu'il les empêche de s'unir, ni qu'elles forment ce nuage viſible, ſi ordinaire en Hiver. Car dans cette ſaiſon les vents ſouflant avec plus de violence par un eſpace plus contigu à la Terre à raiſon de la contiguité de la partie inférieure du même eſpace, ſont plus foibles vers la partie ſupérieure, c'eſt-à-dire, au-deſſous du terme où les vapeurs peuvent s'élever, deſorte qu'elles occupent un eſpace plus élevé que celui où les vents courent avec le plus de force & de célérité. Tout cela eſt naturel & conforme à l'expérience, qui montre qu'en Hiver les vents de Sud ſont plus forts ſur la Terre qu'en Eté. Ce qui ſuit pourra encore ſervir de preuve.

Nous avons dit qu'au Bourg de *Chocopé* on avoit eu en deux occaſions des pluyes très-fortes & continues, & qu'encore plus fréquemment la même choſe arrive inopinément à *Tumbez* au bout de quelques années: ce qui eſt extraordinaire, vu que *Tumbez* & *Chocopé* étant dans les Vallées, & par conſéquent dans un Climat peu différent de *Lima*, il ne doit pas y pleu-

pleuvoir davantage qu'en cette derniere Ville. Cependant j'entrevois deux cauſes qui peuvent occaſionner cette irrégularité, leſquelles naiſſent l'une de l'autre. Je vais commencer à expoſer la premiere, dont la ſeconde n'eſt qu'une ſuite.

On doit conclure de tout ce qui a été dit ci-deſſus, que dans un Pays, ou Climat, où le même vent régne conſtamment, il ne peut y avoir de pluye formelle; & pour qu'il y en ait, ou il faut que le vent ceſſe totalement, ou qu'il y en ait un autre qui ſoufle du côté oppoſé, & qui uniſſant les vapeurs qui ſe ſont élevées à une certaine hauteur avec celles que la Terre exhale actuellement, les condenſe à meſure qu'elles ſont attirées par le Soleil, juſqu'à ce qu'ayant acquis une peſanteur ſupérieure à celle de l'air qui les ſoutient, elles puiſſent tomber changées en goutes d'eau.

Si l'on fait attention aux circonſtances rapportées à l'égard de ce qui s'eſt paſſé à *Chocopé*, on remarquera que durant tout le jour l'air étoit ſerein, & que la pluye ne commençoit que vers les cinq heures du ſoir, & avec elle la force du vent: d'ailleurs il eſt bon d'avertir, que quand les vents d'Eſt régnent dans les Climats où ils ſont réguliers, ils ne ſouflent avec force que depuis le coucher du Soleil juſqu'à l'aurore, & cela continue depuis *Décembre* en-çà, qui eſt le tems d'Eté dans les Vallées; & alors les jours ſont clairs, & l'air toujours ſerein. C'eſt ainſi que la choſe étoit à *Chocopé* au tems de cette pluye: car quoique les habitans ne fiſſent pas préciſément mention de la ſaiſon, ils donnoient ſuffiſamment à entendre que c'étoit en Eté, & que les vents de Sud régnoient alors avec plus de force qu'ils n'en ont ordinairement dans cette ſaiſon: ce qui n'auroit pas paru étrange en Hiver, où il vente avec beaucoup d'inégalité, mais le plus ſouvent avec force. Nous pouvons donc établir avec ſureté, que ces accidens arriverent en Eté, & conclure de leurs circonſtances que les vents d'Eſt étant plus forts qu'à l'ordinaire, & s'avançant cette année-là plus que de coutume ſur le continent, couroient par cet eſpace ſupérieur, où les vents de Sud paſſent avec le plus de violence & de rapidité; & les premiers faiſant effort contre les ſeconds, les contraignoient à changer de rumb: & comme il n'étoit pas praticable qu'en rebrouſſant ils priſſent celui qu'ils avoient tenu, parce qu'ils en étoient empêchés par la continuité des mêmes vents qui les ſuivoient, il falloit qu'ils quittaſſent cette région pour la céder à un plus grand poids, & que deſcendant de-là au deſſous des vents d'Eſt ils s'approchaſſent de la Terre. Alors les va-

peurs qui ſe levoient de ſon ſein pendant tout le cours du jour, après avoir couru avec le vent le plus près de la Terre une certaine diſtance, s'élevoient juſqu'à la région où l'autre vent régnoit, & refoulées par celui-ci elles avoient le moyen & le tems de ſe condenſer: car dans cette région où ſe forme la pluye, c'eſt-à-dire, où une infinité de goutelettes imperceptibles compoſent une quantité innombrable de goutes qui ont plus de corps & de poids, s'avançoient les vapeurs, étant élevées par l'effet de leur diſſipation cauſée par l'activité du Soleil; & cela juſqu'à ce que cet Aſtre commençant à décliner ſenſiblement, & ſon influence à ceſſer, les vapeurs recommençoient à s'épaiſſir, & ne pouvant plus ſe ſoutenir retomboient par leur propre poids, changées en une pluye d'autant plus groſſe, que les vapeurs étoient plus condenſées par la force ou la viteſſe avec laquelle les vents d'Eſt les rechaſſoient. Ces vents s'affoibliſſoient pour l'ordinaire dès qu'il commençoit à faire jour, & dès lors la pluye ceſſoit. Les vents de Sud au-contraire ſoufloient pendant tout le jour, & n'y ayant dans la partie ſupérieure de l'atmosphere aucun vent qui leur fit obſtacle, ils emportoient avec eux les vapeurs à meſure qu'elles s'élevoient, & par ce moyen l'air reſtoit ſerein & paiſible.

Voilà ce qui eſt arrivé à *Chocopé*, qui eſt beaucoup plus éloigné des lieux juſqu'où les vents d'Eſt ſouflent, que *Tumbez*, *Piura*, *Séchura*, & autres Bourgades où cela arrive plus fréquemment, ſelon qu'ils ſont plus près de l'Equinoxial, ſans qu'on expérimente néanmoins les vents d'Eſt ou de Nord dans cet eſpace de l'atmosphere qui eſt le plus proche de la Terre. Il eſt donc vraiſemblable, & ce paroît être une choſe réguliere, qu'il eſt plus facile aux vents de Nord de ſoufler dans le tems qu'ils régnent, juſqu'aux lieux les plus proches de l'Equinoxial, qu'à ceux qui en ſont plus éloignés, quoique ce ne ſoit pas ſi près de la Terre qu'ils s'y faſſent ſentir, mais en courant par un eſpace plus élevé. Conſequemment il eſt naturel qu'il pleuve plus dans ces lieux qu'en d'autres, où il eſt rare que ces vents parviennent, ſoit par l'eſpace de l'atmosphere le plus contigu à la Terre, ſoit par celui qui en eſt plus éloigné, & où le vent porte ſa plus grande force & ſa plus grande rapidité.

Je l'ai d'abord déclaré; je ne ſuis pas ſi perſuadé que les raiſons que je viens d'expoſer ſoient ſi déciſives, qu'il ne puiſſe y en avoir de plus convainquantes, & de plus conformes à l'expérience; mais comme il eſt difficile de trouver d'abord des raiſons qui conviennent à toutes les circonſtances, qui laiſſent l'eſprit ſatisfait de leur probabilité, & que celles qu'on peut

peut chercher ne ſont pas toutes également propres à s'accorder avec les particularités auxquelles il faut qu'elles s'accommodent, il me ſuffit d'avoir dit ce que je penſe, & qui me paroît le plus plauſible; laiſſant une entiere liberté aux Philoſophes d'exercer leurs ſpéculations pour trouver la véritable cauſe, & de rejetter mon opinion, que je vais achever d'expoſer.

Si, régulièrement parlant, il ne pleut jamais à *Lima*, il n'y fait non plus jamais d'orage, & ſes habitans qui n'ont jamais voyagé, ni dans les Montagnes, ni à *Guayaquil*, ni au *Chili*, ni en d'autres lieux, ne ſavent ce que c'eſt que tonnerres, & n'ont jamais vu d'éclair, puiſqu'il n'en fait jamais à *Lima*: auſſi ſont-ils fort étonnés & épouvantés quand ils entendent les uns & voyent les autres pour la premiere fois. Mais c'eſt une choſe admirable, que ce qui eſt ſi inconnu à *Lima*, ſoit ſi fréquent à trente lieues, ou un peu moins à l'orient de cette Ville (car c'eſt la diſtance des Montagnes de ce côté-là). Les pluyes & les orages y ſont auſſi réguliers qu'à *Quito*. Les vents quoique conſtans à *Lima*, ainſi qu'il a été dit, varient néanmoins un peu, mais preſqu'imperceptiblement, comme nous l'expliquerons tout à l'heure. Ils ſont d'ailleurs fort modérés en toute ſaiſon, puiſqu'ils ne ſoufflent jamais avec aſſez de force pour incommoder, pas même en Hiver; & ſi cette Ville n'étoit pas ſujette à d'autres inconvéniens, ſes habitans n'auroient rien à déſirer pour les commodités de la vie: mais la Nature a balancé ces avantages par des inconvéniens qui en diminuent fort le prix, & qui peuvent bien conſoler les autres Peuples qui ne jouiſſent pas des mêmes prérogatives.

Nous avons déjà obſervé, que les vents qui ſe font généralement ſentir dans les Vallées viennent des parties auſtrales. Cette expreſſion eſt générale, & ſouffre quelque exception, qui ſans rien changer au fond de la choſe, fait voir qu'il y a des occaſions où il régne des vents de Nord, mais ſi foibles & ſi imperceptibles, qu'à peine ils ont la force de mouvoir les girouettes & banderolles des Vaiſſeaux. C'eſt une foible agitation de l'air, un peu plus que le calme, & qui ſuffit pour faire remarquer que les vents de Sud ne régnent pas. Cela arrive régulierement en Hiver, & c'eſt par cette foible agitation que les brouillards commencent, ce qui paroît conforme en quelque maniere à ce qui a été dit auparavant de la raiſon pourquoi il ne fait pas de pluye proprement dite à *Lima*. Ce ſouffle de vent, comme l'appellent les Gens de mer, eſt ſi particulier que dès qu'il commence, même avant que le brouillard ſoit condenſé, les habitans le ſentent; parce qu'il leur cauſe des maux de tête, ou migraines ſi fortes,

fortes, qu'ils peuvent facilement deviner quel tems il fera, même avant de ſortir de leurs lits, & de voir ce qui ſe paſſe dehors.

CHAPITRE VII.

Fléaux auxquels la Ville de Lima *eſt ſujette. Particularités des Tremblemens de terre. Maladies dont les Habitans de cette Ville ſont affligés.*

UN des Fléaux de *Lima*, ce ſont les Puces & les Punaiſes. Il n'y a pas moyen de ſe garantir de ces deux engeances, quelque ſoin que l'on prenne, & quelque préſervatif qu'on employe. Ce qui contribue le plus à les faire pulluler, c'eſt ce crotin dont les rues ſont toujours pleines, & la maniere dont les toits des maiſons ſont conſtruits, qui étant tout plats, comme nous l'avons dit, ſont toujours couverts de ce crotin pulvériſé que le vent emporte, deſorte qu'on voit continuellement tomber à travers les ais puces & punaiſes, dont les maiſons ne ſont jamais exemtes. A ces deux fléaux ſe joignent les *Moſquites*, qui néanmoins ne ſont pas ſi incommodes que les deux précédens.

Toutes ces playes ne ſont pourtant rien en comparaiſon des Tremblemens de terre. Ce Pays y eſt ſi ſujet que ſes habitans vivent dans des allarmes continuelles. Les ſecouſſes ſont ſubites, & ſe ſuivent de près, & les trémouſſemens de la terre ſurprennent & étonnent les plus braves, les frappent de terreur, & leur font craindre avec juſtice d'être enſévelis dans les ruines de leurs habitations. Ces funeſtes & lamentables accidens n'ont que trop été réitérés pour le malheur de cette Ville, qui vient enfin d'être entierement détruite par ce fléau. Les tremblemens n'y ſont pas toujours continus: il eſt des occaſions où ils ſont réitérés plus fréquemment qu'en d'autres, & où les ſecouſſes ne ſont pas égales, ou du-moins d'une égale durée, y ayant quelquefois de la différence. Cependant il n'y a jamais un intervalle aſſez conſidérable pour que l'eſprit puiſſe ſe tranquilliſer; au-contraire il eſt plus inquiet & plus agité au bout de quelques jours, quand la ſecouſſe eſt paſſée, dans la juſte appréhenſion que celle qui va ſurvenir ne ſoit plus violente & plus longue. En 1742 j'eus la curioſité, pendant un certain tems, de marquer l'heure des tremblemens de terre qu'on y eſſuya. Voici le réſultat de mes obſervations. I. Le 9 de *Mai* à 9 ¾ du matin. II. Le 19 du même mois vers le minuit.

nuit. III. Le 27 à 5 heures 35 minutes du ſoir. IV. Le 12 de *Juin* à 5 ¼ du matin. V. Le 14 d'*Octobre* à 9 heures du ſoir. Je ne pris pas davantage la peine de les marquer. Mais je dois avertir que je n'ai noté que les plus conſidérables, & ceux qui ont duré pour le moins environ une minute. Celui du 27 *Mai* en dura même deux, ayant commencé par une grande ſecouſſe, qui fut ſuivie par différens petits trémouſſemens, juſqu'à ce qu'il ceſſa entierement: dans les intervalles de ceux que j'ai marqués, il en arriva d'autres moins conſidérables qui ne ſe firent pas tant ſentir.

Ces tremblemens, tout inopinés & ſubits qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'avoir des avant-coureurs qui annoncent leur approche. Un peu auparavant, c'eſt-à-dire environ une minute avant les ſecouſſes, on entend un bruit ſourd qui ſe fait dans les concavités de la terre, & qui ne s'arrête pas du côté où il ſe forme, mais court de côté & d'autre ſous terre; à quoi il faut ajoûter les aboyemens des chiens, qui preſſentant les premiers le tremblement, ſe mettent à japer, ou plutôt à hurler d'une façon extraordinaire. Les bêtes de charge & autres qui vont dans les rues, s'arrêtent tout court, & par un inſtinct naturel écartent leurs jambes pour ſe cramponer, & ne pas tomber. Au premier de ces ſignaux, les pauvres habitans, tout effrayés & la terreur peinte ſur le viſage, quittent leurs maiſons, & ſe répandent dans les rues pour y chercher la ſureté qu'ils ne trouvent pas dans leurs habitations. Tout cela ſe fait avec tant de précipitation, que ſans faire réflexion en quel état ils ſont, ils courent tout comme ils ſe trouvent. Deſorte que ſi c'eſt de nuit pendant qu'ils repoſent, il leur eſt ordinaire de ſortir tout nuds, la terreur & la hâte ne leur permettant pas même de ſe couvrir d'une robe. Ainſi les rues préſentent une ſcéne de figures ſi étranges & ſi ſingulieres, que le ſpectacle ne ſeroit pas peu comique pour quiconque pourroit être de ſang froid dans une frayeur ſi générale & au milieu des plus juſtes tranſes. A cette affluence ſubite ſe joignent les criailleries des petits enfans, qui ayant été tirés du plus profond ſommeil ſemblent ſe plaindre qu'on les ait interrompus, pendant que leurs meres & toutes les femmes en général pouſſent des cris & des lamentations, invoquant tous les Saints du Paradis, & augmentant par-là la crainte & l'épouvante. D'un autre côté les hommes, guere moins effrayés, ne peuvent non plus garder le ſilence, & les hurlemens des chiens ſe mêlant à tout ce fracas, ce n'eſt plus qu'un cahos, & une confuſion qui dure longtems après que le tremblement eſt fini: la raiſon en eſt que, chacun craignant avec raiſon qu'il ne ſe réitere, perſonne

n'a la hardieſſe de ſe retirer chez ſoi, ayant éprouvé pluſieurs fois que les malheurs qui n'étoient point arrivés par les premieres ſecouſſes avoient été cauſés par les ſecondes, celles-ci achevant de renverſer ce que les autres avoient ébranlé.

Par le ſoin que j'ai pris de marquer l'heure préciſe où ſe firent les tremblemens de terre rapportés ci-deſſus, il paroît qu'ils ſont arrivés indifféremment, ou lorſque la marée étoit au milieu de ſon décroiſſement, ou lorſqu'elle étoit au milieu de ſon regorgement, & jamais en ſon flux parfait, ni en ſon reflux total; au-contraire de ce que quelques-uns ont prétendu que les tremblemens de terre n'arrivoient que durant les ſix heures de reflux, ou de baſſe-marée, & non durant les ſix autres heures de flux ou de haute marée. Cela convient au ſyſtême qu'ils ont imaginé pour en expliquer les cauſes; lequel ſyſtême, à mon avis, ne s'accorde point aſſez avec les obſervations pour qu'on ſoit obligé d'y ſouſcrire.

La nature de ce Pays eſt ſi propre aux tremblemens de terre, que de tout tems on y en a ſenti dont les effets ont été bien déplorables. Et pour que la curioſité du Lecteur n'ait rien à déſirer à cet égard, j'ai jugé à propos de parler ici des anciens tremblemens, en attendant que j'aye occaſion de faire une plus particuliere mention du dernier, qui a achevé de détruire cette grande Ville.

Le premier des plus conſidérables tremblemens de terre depuis l'établiſſement des *Eſpagnols* dans ce Pays-là, arriva quelques années après la fondation de *Lima* en 1582. La Ville ne reçut alors aucun dommage. Tout le mal tomba ſur la Ville d'*Arequipa*, qui ſe trouvant ſituée du côté où il paroît que le mouvement de la terre fut le plus fort, ne put éviter ſa ruine.

II. En 1586 le 9 *Juillet* on ſentit un nouveau tremblement de terre, qui eſt compté parmi les plus conſidérables. La Ville en fait la commémoration le jour de la *Viſitation de Ste. Eliſabeth.*

III. En 1609 il y en eut un pareil au précédent.

IV. Le 27 *Novembre* 1630, il y eut un tremblement qui cauſa beaucoup de mal, & qui fit craindre la ruine entiere de la Ville. En reconnoiſſance de ce qu'elle fut préſervée, on y célébre tous les ans la Fête de *Nueſtra Segnora del Milagro* (*Notre Dame du Miracle*).

V. En 1655 le 13 *Novembre* un terrible tremblement de terre renverſa les plus grands édifices & pluſieurs maiſons. Sa violence contraignit les habitans d'aller vivre pluſieurs jours dans les Campagnes, fuyant le péril qui les menaçoit dans la Ville.

VI. En

VI. En 1678 le 17 de *Juin* un autre tremblement endommagea beaucoup les Egliſes, & renverſa diverſes maiſons.

VII. Parmi les plus grands tremblemens, on compte celui du 20 *Octobre* 1687. Il commença à 4 heures du matin, & ruina un grand nombre d'édifices & de maiſons, où beaucoup de perſonnes furent écraſées. Ces malheurs firent preſſentir ce qui devoit ſuivre, & ce fut ce qui empêcha le reſte des habitans d'être enſévelis ſous les ruines de la Ville. En effet les ſecouſſes ayant recommencé d'une maniere affreuſe à ſix heures du matin, les maiſons qui avoient réſiſté juſques-là furent renverſées, les habitans s'eſtimant encore fort heureux de n'être que ſpectateurs de leur ruine, & de les pouvoir conſidérer des rues & des places où le premier avertiſſement les avoit conduits. Dans cette ſeconde ſecouſſe la Mer ſe retira ſenſiblement de ſes bornes, & voulant revenir les occuper en élevant des montagnes d'eau, excéda tellement ſes limites qu'elle inonda *Callao* & autres lieux, & noya toutes les perſonnes qui s'y trouverent.

VIII. Le 29 de *Septembre* de l'année 1697, on ſentit de grandes ſecouſſes.

IX. Le 14 *Juillet* 1699, on en ſentit d'autres, qui cauſerent de grands dommages aux maiſons.

X. Le 6 de *Février* de l'année 1716, autre tremblement de terre.

XI. Le 8 de *Janvier* 1725 le tremblement de terre endommagea divers édifices.

XII. Le 2 de *Décembre* 1732, autre ſemblable au précédent. Dans les années 1690, 1734 & 1743, on en compte trois, non pas de la même force & durée que les précédens; enfin il n'y en eut jamais d'égal au dernier dont nous allons parler.

XVI. Le 28 d'*Octobre* 1746, ſur les dix heures & demie du ſoir, cinq heures & trois quarts avant la pleine Lune, les ſecouſſes commencerent avec tant de violence, qu'en un peu plus de trois minutes tous les édifices grands & petits, ou du-moins la plus grande partie, furent détruits, & les habitans enſévelis dans leurs ruines, ceux, s'entend, qui ne ſe hâterent pas de ſortir promptement de leurs maiſons, & de préſerver leur vie en ſe ſauvant dans les rues, où dans les places, les ſeuls aſiles qu'il y ait dans ces occaſions. Les premieres ſecouſſes de cet affreux tremblement de terre ayant ceſſé, il ſembloit que les malheurs devoient finir; mais cette tranquilité ne fut pas longue, & les ſecouſſes ayant recommencé, on en compta juſqu'à deux cens dans les premieres 24 heures,

ſelon une rélation particuliere: & juſqu'au 24 *Février* de l'année ſuivante 1747, jour de la date de la rélation, on en avoit compté 451, dont pluſieurs n'avoient pas été moins fortes que les premieres, quoiqu'elles n'euſſent pas tant duré.

La Fortereſſe de *Callao* dans le même tems éprouva une égale infortune, mais le dommage cauſé à ſes édifices & maiſons par le tremblement de terre fut peu de choſe en comparaiſon de ce qui s'en ſuivit; car la Mer s'étant retirée de ſes bords, comme il étoit arrivé dans d'autres cas ſemblables, revint furieuſe en élevant des montagnes d'écume, & tomba ſur *Callao* qu'elle changea en un abîme d'eau. Cela n'arriva pas du premier coup: car la Mer s'étant retirée encore une fois, revint bientôt plus furieuſe qu'auparavant, & élevant plus haut ſes ondes, cette infortunée Ville, qui avoit réſiſté à la premiere inondation, fut entiérement engloutie, ſans qu'il en reſtât d'autre veſtige qu'un pan de la muraille du Fort de *Santa Cruz*, qui ſembla n'avoir été préſerve que pour ſervir de monument à la poſtérité du malheur de cette Ville. Il y avoit alors 23 Vaiſſeaux à l'ancre dans le Port; 19 furent ſubmergés, les quatre autres, parmi leſquels il y avoit une Fregate nommée *San Fennin*, furent enlevés par la force des eaux, & reſterent embourbés dans la terre, à une diſtance conſidérable de la côte.

Les autres Ports de cette côte eurent le même ſort que *Callao*, entre autres *Cavalla* & *Guanapé*. Les Villes de *Chancay* & *Guaura*, & les Valléés de la *Barranca*, de *Supé* & *Pativilca*, furent ravagées par le tremblement de terre auſſi-bien que *Lima*. Le nombre des cadavres qu'on découvrit ſous les ruines de cette derniere Ville juſqu'au 31 du même Mois d'*Octobre*, montant à 1300 perſonnes, outre les eſtropiés qui n'étoient pas en petit nombre, & qui ſembloient avoir été réſervés pour finir leur vie dans des douleurs plus vives & plus dignes de compaſſion. A *Callao* de quatre mille perſonnes qui s'y trouvoient, il n'en échappa que 200, & de ce nombre 22 furent conſervés par ce pan de muraille dont nous avons parlé.

Selon des avis reçus à *Lima* après ces funeſtes accidens, il y eut la même nuit à *Lucanas* un Volcan qui creva tout à coup, & dont il ſortit une ſi grande quantité d'eau que toutes les campagnes voiſines en furent inondées; & il en creva trois autres dans la Montagne appellée *Convenſiones de Caxamarquilla*, leſquels inonderent tout le Pays aux environs, de la même maniere qu'il arriva à *Carguayraſo*, dont il a été fait mention dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

Quel-

DER HAFEN VON CALLO

in dem STILLEN MEERE oder MER del SUR
nebst der Küsten
an denen unter- und über dem Winde liegenden
Eylanden und den Sandbænken in dem Hafen,
wie auch der nach Faden gerechneten Meeres-tiefen
Auf Befehl Sr. Koeniglichen Majestæt in Spanien
im Jahre 1744 aufgenommen.

LE PORT DE CALLAO

dans la MER PACIFIQUE ou MER del SUR
avec les Côtes voisines des Isles. Récifs
tant dessus que sous vent, ainsi que les
fonds mesurés avec la Sonde et Marqués par le nombre des Brasses.
Levé par ordre
du Roi notre Maître en 1744

Erklærung der Buchstaben

A. Sonnen Fels.
B. China Hafen.
C. Ufer des Moenchs sprunges
D. Dorf de los Chorrillos.
E. Dorf Surco.
F. Dorf Miraflores.
G. Dorf Magdalena.
H. Stadt Lima die Haupt stadt in Peru.
Y. Festung und Besatzung von Callao.
I. Der Fels Oradada.
K. Die gekrümmte oder hoeckerichte.
L. Insel el Fronton.
M. El. Sombrerete.
N. Thurm der Gezeiten genen.
O. Hafen der Alten.
P. Insel der Fr. Pancha.
Q. Insel der Fr. Francisca.
R. Insel St. Petri.
S. Die Witbe.
T. Die zwo Schwestern.
V. Spitze der Mulatten.
X. Spitze Tomeayo.
ô. Chacaras Felder.

Expliation Des Lettres.

A. Morne du Soleil.
B. Port de la Chine.
C. Plage du Saut du Moine
D. Village de los Chorrillos
E. Village de Surco.
F. Village de Miraflores.
G. Village de la Madelaine
H. Ville de Lima Capitale du Perou.
Y. Forteresse du Callao.
I. La Piedra Oradada.
K. El Corcobado.
L. Isle appellée le Fronton.
M. El Sombrerete.
N. Tourillon des Forcats.
O. Port des Vieillards.
P. Isle de Doña Pancha
Q. Isle de Dª Francesca.
R. Isle de St. Pierre.
S. La Veuve.
T. Les deux Sœurs.
V. Pointe des Mulates.
X. Pointe de Tomeayo.
ô. Chacares.

Maaß-stab von 6000 Toisen.
Echelle de 1000 Toises.
Maaß-stab von 12000 Castilianischen Ruthen.
Echelle de 12000 verges Castillannes.

Quelques jours avant ce terrible tremblement de terre, on entendit à *Lima* un bruit ſouterrain, tantôt comme des mugiſſemens, tantôt comme des coups de canon. On les entendoit même après le tremblement de terre, pendant la nuit, lorsqu'ils ne pouvoient être confondus avec d'autres bruits: ſigne évident que la matiere inflammable n'étoit pas entiérement éteinte, & que la cauſe des mouvemens de la terre n'étoit pas finie.

Les fréquens tremblemens de terre auxquels l'*Amérique* méridionale, & ſurtout *Lima* & les Pays des Vallées, eſt plus ſujette qu'aucune autre Contrée, n'eſt pas un champ moins vaſte aux raiſonnemens & aux découvertes que le ſujet que nous avons traité ci-deſſus. Les Philoſophes ont raiſonné différemment ſur les cauſes des tremblemens de terre. La plupart s'accordent néanmoins, & ce ſentiment eſt aſſez vraiſemblable, à attribuer ces mouvemens extraordinaires à l'effort que les vents font en ſe dilatant, tant ceux qui ſont renfermés dans des matieres ſulphureuſes, ou autres minéraux, que ceux qui ſont répandus dans les poroſités de la terre, où étant comprimés, & trop à l'étroit dans l'eſpace reſſerré de ſes veines, tâchent de ſortir pour s'étendre davantage. Il ne paroît aucune contradiction dans ce ſentiment, & outre la raiſon naturelle qui le perſuade, il eſt encore appuyé de l'expérience. Néanmoins il ſe préſente une difficulté, c'eſt qu'on ne comprend pas comment les veines de la terre recommencent à s'emplir d'air après qu'un tremblement de terre eſt fini, lequel doit avoir épuiſé la quantité qui y étoit renfermée & comprimée, deſorte qu'il ſemble que de longtems il ne devroit pas y avoir de tremblement de terre. La queſtion eſt encore de ſavoir pourquoi un Pays eſt plus ſujet qu'un autre à ces ſortes d'accidens. Quoique tout cela ait été traité par d'autres Auteurs, je ne me crois pas diſpenſé d'en dire mon ſentiment ſelon ma portée, & ce qui me paroît le plus probable.

L'expérience nous montre, & en ce Pays-là plus qu'en nul autre, par les fréquens Volcans qui ſont dans les *Cordilleres*, Montagnes qui le traverſent, que quand un de ces Volcans créve nouvellement, il donne une ſi furieuſe ſecouſſe à la terre, que les Villages les plus à portée en ſont renverſés & détruits, comme cela arriva à la Montagne de *Carguayraſo*, ainſi qu'on le peut voir dans la 1. Partie. Cette ſecouſſe que nous pouvons, ſans courir riſque de parler improprement, appeller tremblement de terre, n'arrive pas ſi ordinairement dans les éruptions où l'ouverture eſt déjà faite; ou s'il ſe fait alors ſentir quelque trémouſſement, c'eſt peu de cho-

ſe. D'où l'on infére que dès que la bouche ou le ſoupirail du Volcan eſt ouvert, les ſecouſſes ceſſent, quoique la matiere s'enflamme à diverſes repriſes. Et la raiſon en paroît naturelle; car nonobſtant que la réitération ſubite de cet accident augmente de beaucoup le volume de l'air en le raréfiant, comme il trouve une iſſue facile ſans qu'il ſoit contraint de faire effort vers la terre pour s'ouvrir le paſſage, il n'y cauſe d'autre mouvement que celui que doit cauſer l'éclat d'une grande quantité d'air, qui paſſe par une iſſue étroite en comparaiſon de la grandeur de ſon volume.

On ſait très-bien aujourd'hui de quelle maniere ſe forment les Volcans, & qu'ils ſont cauſés par les parties ſulphureuſes, nitreuſes, & autres matieres combuſtibles renfermées dans les entrailles de la terre; ces matieres s'étant unies & formant une eſpéce de pâte, préparée par les eaux ſouterraines, fermentent juſqu'à un certain point, s'enflamment enſuite; & alors le vent, ou l'air qui rempliſſoit leurs pores, ſe dilate, & ſon volume s'acroît exceſſivement en comparaiſon de celui qu'il avoit avant l'inflammation, & produit le méme effet que la poudre qu'on allume dans l'eſpace étroit d'une mine: avec cette différence pourtant, que la poudre diſparoît auſſi-tôt qu'elle eſt en feu, au-lieu que le Volcan étant une fois allumé, ne ceſſe de l'étre qu'après qu'il a conſumé toutes ces matieres huileuſes & ſulphureuſes qu'il contenoit en abondance, & qui de plus étoient liées avec ſa maſſe.

On doit ſe figurer deux ſortes de Volcans; les uns contraints ou gênés, & les autres dilatés. Ceux-là ſeront là où dans un petit eſpace il y a une grande quantité de matiere inflammable; & ceux-ci là où une certaine quantité de matiere ſe trouve répandue dans un eſpace large; les premiers ſont propres à étre contenus dans le ſein des Montagnes, qui ſont depoſitaires légitimes de cette matiere. Les ſeconds, quoique nés des premiers, en ſont néanmoins indépendans. Ce ſont des rameaux qui s'étendent à droite & à gauche ſous les plaines ſans aucune union ou correſpondance avec la mine principale. Cela poſé, il reſte certain que le Pays où les Volcans, c'eſt-à-dire, les dépôts de ces matieres ſont plus communs, & comme minéraux propres de ce même Pays, s'en trouvera plus veiné & plus ramifié dans ſes plaines: car il ne faut pas s'imaginer que les matieres de cette nature n'exiſtent que dans le cœur des Montagnes, & qu'elles ſoient ſéparées du reſte du terrain qui les avoiſine. Le Pays dont nous parlons étant donc plus abondant qu'aucun autre en ces ſortes de matieres, il eſt tout ſimple qu'il ſoit plus expoſé aux tremblemens de ter-

re

re par la continuelle inflammation qui ſurvient, lorsqu'elles ont aſſez fermenté pour en être ſuſceptibles.

Outre la raiſon naturelle qui dicte, qu'un Pays qui contient beaucoup de Volcans, doit contenir auſſi beaucoup de rameaux de la matiere qui les forme, l'expérience le démontre au *Pérou*, vu qu'on rencontre à tout moment dans ce Pays-là du ſalpêtre, du ſouphre, du vitriol, du ſel, & autres matieres combuſtibles; c'eſt ce qui fait que je n'ai aucun doute ſur la juſteſſe de mes conſéquences.

Le terrain tant de *Quito*, que des Vallées, & celui-ci plus que celui-là eſt ſpongieux & creux; deſorte qu'il a plus de concavités & de pores, que n'en a d'ordinaire le terroir des autres Pays. C'eſt pourquoi il eſt humecté par beaucoup d'eaux ſouterraines: d'ailleurs, comme je l'expliquerai plus au long, les eaux des glaces qui ſe fondent continuellement dans les Montagnes, en tombant de-là, ſe filtrent par les poroſités de la terre, & courent dans ſes concavités. Là, elles humectent, uniſſent, & convertiſſent en pâte ces matieres ſulphureuſes & nitreuſes; & bienque celles-ci ne ſoient pas-là en ſi grande quantité que dans les Volcans, néanmoins elles ſont ſuffiſantes pour s'enflammer, & pouſſer l'air qu'elles contiennent; lequel ayant la facilité de s'incorporer dans celui qui eſt renfermé dans les pores, cavités, ou veines de la terre, & le comprimant par ſon extenſion, fait effort pour le dilater, en lui communiquant la raréfaction dont il participe, & qui eſt une ſuite naturelle de l'inflammation. Cet air, ou vent ſe trouvant trop à l'étroit dans la priſon qui le renferme, fait effort pour ſortir, & dans ce moment même il ébranle tous les eſpaces par où il tâche de s'échapper, & ceux qui y ſont attenans, juſqu'à ce qu'enfin il ſort par l'endroit où il trouve moins de réſiſtance, & le laiſſe quelquefois fermé par le mouvement même de la ſecouſſe, quelquefois auſſi ouvert, ainſi que l'expérience le fait voir dans tous ces Pays. Quand il ſort par divers endroits, comme cela arrive lorſqu'il trouve par-tout une égale réſiſtance, les ouvertures qu'il ſe fait ſont d'ordinaire plus petites, & l'on n'en trouve aucun veſtige après la ſecouſſe. D'autres fois, quand les concavités de la terre ſont ſi grandes qu'elles forment des cavernes ſpacieuſes, non ſeulement il crevaſſe le terrain, & le gerſe à chaque tremblement de terre, mais même l'enfonce en partie. C'eſt ce qu'on a ſouvent obſervé, & que je remarquai moi-même près du Bourg de *Guaranda*, Juriſdiction du Corrégidor de *Chimbo*, dans la Province de *Quito*, où par un tremblement de terre tout le terrain s'enfonça d'environ une

aune

aune de profondeur d'un côté de la crevaſſe, laiſſant le terrain de l'autre côté plus haut de la même quantité ou meſure, mais pourtant avec quelques inégalités, étant plus ou moins haut en quelques endroits. Une pareille circonſtance n'avoit jamais été remarquée auparavant dans ce lieu-là.

Le bruit qui précéde les tremblemens de terre, qui reſſemble à celui du tonnerre, & qu'on entend à une grande diſtance, s'accorde fort bien avec leur cauſe & leur formation: puiſqu'il ne peut provenir que de cet air enflammé & raréfié, qui dès-que la matiere s'eſt allumée, commence à courir par les concavités de la terre, pouſſant & dilatant en même-tems celui qu'elles contiennent déjà, juſqu'à ce que ne pouvant trouver la prompte iſſue qu'il cherche, après les avoir toutes remplies, fait effort pour ſe mettre plus au large, & cauſe de cette maniere la ſecouſſe par où il finit.

Il faut remarquer que dans le tems que la terre s'ouvre, & que cette quantité d'air comprimé dans ſes entrailles s'échappe, on ne voit ni le feu ni la lumiere que répandent les Volcans. La raiſon en eſt, que ce feu ou lumiere n'exiſte qu'au moment de l'inflammation de la matiere, & l'air ſe répandant par toutes les veines de la terre s'évanouit par ſa dilatation, & la lumiere reſte imperceptible. Il eſt néceſſaire de ſuppoſer que depuis l'inflammation juſqu'à l'effet, il y a un intervalle de tems, quoique court. La flamme n'eſt pas non plus de durée, parce que la matiere qui s'enflamme contient moins de parties ſolides & huileuſes que les Volcans, qui en ont une quantité prodigieuſe en comparaiſon de la matiere dont il s'agit. Quoique celle-ci en ait quelques-unes qui s'allument effectivement, & ſe maintiennent un court eſpace de tems en cet état, elles ne ſuffiſent pourtant pas pour s'élever du lieu où elles s'enflamment juſqu'à la ſuperficie de la terre. Ajoûtez à cela que ce lieu n'étant pas celui où la matiere étoit renfermée, mais celui par où elle ſe fait ouverture pour chaſſer la quantité d'air qu'elle raréfie, la lumiere ſe perd dans les eſpaces de la terre où elle ſe répand, deſorte qu'il n'eſt pas poſſible de la voir quand le vent vient à s'échapper. Cependant il y a eu des occaſions où l'on a apperçu la lumiere, mais plus ſouvent la fumée, bien-qu'il ſoit aſſez ordinaire que cette fumée ſe confonde avec la pouſſiere qui ſe léve de la terre pendant le tremblement.

Les tremblemens de terre ſont répétés à peu de diſtance l'un de l'autre, & ſe renouvellent peu de jours après s'être ſuccédé les uns aux autres. Cela vient de ce que la matiere étant répandue en divers lieux, en diver-

diverſes portions, & avec différens degrés d'aptitude à s'enflammer, une portion s'allume avant l'autre, & ainſi de ſuite, ſelon que chaque portion eſt plus ou moins préparée. De-là vient la différence des ſecouſſes, qui ſe ſuivent à différente diſtance, les unes plus fortes que les autres. En effet d'abord la quantité de matiere qui a acquis avant les autres la derniere diſpoſition à s'enflammer, s'enflamme, & la chaleur de ſon feu hâte la diſpoſition des autres quantités, qui ne l'avoient pas encore; deſorte que celles qui ne ſe ſeroient enflammées qu'au bout de quelques jours ou d'un mois, ont été rendues propres à faire leur effet en peu d'heures par le ſecours du feu qui les touche & les perfectionne. Les ſecondes ſecouſſes ſont toujours plus fortes, & font bien plus de ravage que les premieres: c'eſt que le feu de la premiere matiere qui s'enflamme, quoique peu conſidérable, ſuffit pour hâter la fermentation d'une grande quantité. Et par conſéquent celle qui s'enflamme après la premiere, doit avoir plus de force, & faire plus d'effet.

Quoiqu'en Eté ce Pays ſoit chaud avec la modération dont nous avons parlé, on n'y voit pourtant aucune eſpéce d'Animaux ni de Reptiles venimeux, & on y vit dans une grande tranquillité à cet égard. C'eſt la même choſe dans toutes les Vallées, quoiqu'il y ait quelques endroits, comme *Tumbez* & *Piura*, où la chaleur eſt preſqu'auſſi ſenſible qu'à *Guayaquil*. Il ne peut y avoir d'autre raiſon à cela, que la ſéchereſſe naturelle du climat.

Les Maladies qui ſont communément le plus de ravage à *Lima*, ſont les Fiévres malignes, intermittentes & catarrales, les Pleuréſies, Conſtipations, & autres, qui y ſont ſi fréquentes que les habitans en ſont continuellement affligés. La Petite-vérole y régne comme à *Quito:* elle n'eſt pas annuelle, mais quand elle s'y met, elle emporte beaucoup de monde.

Les *Paſmes* ſont fort communs à *Lima*. Cette maladie inconnue à *Quito*, eſt ordinaire dans toutes les Vallées, mais plus dangereuſe en un lieu que dans l'autre. Nous en avons dit quelque choſe dans la Deſcription de *Carthagéne;* nous ajoûterons encore ici quelques particularités.

On diviſe cette maladie en *Paſme commun* ou *partial*, & en *Paſme malin* ou *d'arc;* l'un & l'autre ſurviennent dans la criſe de quelque autre maladie aigue. La différence qu'il y a entre ces deux *Paſmes*, c'eſt que les malades que le *Paſme commun* attaque, échappent ſouvent. Le plus grand nombre pourtant meurt le quatriéme ou cinquiéme jour, qui eſt le tems de ſa durée. Quant au *Paſme malin*, ou *Paſme d'arc*, ceux qui en ſont atteints peuvent compter de ne pas languir longtems: c'eſt l'affaire

de deux ou trois jours, & il eſt très-rare que la nature triomphe de ce mal. Il eſt plus ordinaire de voir mourir les gens dans ce court eſpace de tems.

Le *Paſme* conſiſte en général à mettre tous les muſcles dans une inaction totale, à racourcir tous les nerfs du corps en commençant par ceux de la tête. Comme c'eſt par le moyen de ces nerfs que le corps reçoit la ſubſtance qui lui ſert de nourriture, cette ſubſtance étant arrêtée par le reſſerrement de ſes conduits, chaque partie du corps ſouffre ſucceſſivement. Et comme les muſcles en perdant leur activité ne peuvent contribuer aux fonctions des mouvemens des nerfs, ceux-ci à force d'être comprimés ne peuvent du tout point ſe les procurer. Joignez à cela une humeur mordicante qui ſe répand dans toutes les membranes, & y cauſent des douleurs inſupportables par les piquures dont elle les bleſſe, & qui font ſouffrir au malade un martyre intolérable, mais bien plus douloureux encore quand on veut le remuer de l'un ou de l'autre côté. Le goſier ſe reſſerre ſi fort par les mouvemens convulſifs, qu'il n'eſt pas poſſible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les machoires ſont ſi preſſées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force. C'eſt ainſi que le malade reſte ſans aucun mouvement, & avec une angoiſſe intérieure continuelle, cauſée par les douleurs que tout ſon corps éprouve. De maniere que la nature affoiblie, ne pouvant combattre contre un ſi furieux ennemi, prend le parti de céder & de ſe laiſſer emporter à la force du mal.

Dans le *Paſme partial*, le pouls n'eſt pas plus élevé que dans la maladie qui la précéde; & il n'eſt même pas étranger de voir diminuer la fiévre; mais dans le *Paſme d'arc* elle augmente, parce que le mal accélere la circulation; & ſoit par l'effet de l'humeur maligne qui circule dans toutes les parties du corps, ou des douleurs cauſées par les bleſſures, ou déchirement des membranes, & par l'émouſſement des muſcles, il arrive réguliérement dans l'un & l'autre *Paſme*, que le malade tombe dans une létargie, mais qui ne l'empêche pas de ſentir les douleurs des piquures tantôt à une partie du corps, tantôt à l'autre avec tant de violence & d'activité qu'elles le tirent de ſon aſſoupiſſement, pour lui faire pouſſer de lamentables gémiſſemens.

Le *Paſme malin*, ou *Paſme d'arc*, eſt ainſi nommé par les habitans du Pays, à-cauſe que dès le commencement de cette maladie la malignité

en

en eſt ſi grande, qu'elle commence à cauſer une contraction de nerfs qui accompagnent les vertébres de l'épine du dos, depuis le cerveau en bas; & à meſure que la maladie augmente & que l'humeur maligne s'acroît, cette contraction gagne de maniere que le corps du malade ſe courbe contre nature en arriere comme un arc, & a tous les os disloqués. On peut juger quelle douleur une pareille révolution doit cauſer. A cela ſe joignent encore les maux communs aux deux *Pasmes*, & la violence en eſt telle que bientôt le malade perd tout ſentiment & toute reſpiration.

Ordinairement les convulſions commencent avec la maladie: elles affectent toutes les parties du corps; & pendant qu'elles durent, le malade eſt privé de tout ſentiment. Elles ſont plus fréquentes & plus longues à proportion que la maladie augmente, juſqu'à ce qu'enfin la nature ſoit entiérement épuiſée: alors elles ceſſent, mais les accès de létargie ſe ſuivent, & c'eſt ordinairement dans un de ces accès que le malade expire.

La maniere ordinaire de traiter cette maladie, c'eſt d'empêcher autant qu'on peut l'air de pénétrer dans le lit du malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours du feu, afin que la chaleur ouvre les pores, & facilite la tranſpiration. On applique des lavemens pour modérer le feu intérieur, pendant qu'on frotte extérieurement avec divers onguens, que l'on met des cataplâmes pour adoucir les parties, & aſſouplir les nerfs; on employe les cordiaux, les breuvages diurétiques, & quelquefois le bain pour débaraſſer la maſſe du ſang de l'humeur maligne & en empêcher les progrès. Le bain n'a lieu que dans le commencement, lorſque le mal n'a que peu d'activité; mais quand il eſt dans ſa force, comme dans le ſecond jour, on ne l'employe jamais.

Les femmes de *Lima* ſont ſujettes à une fâcheuſe infirmité, qui eſt preſqu'incurable, & fort contagieuſe. C'eſt un Cancer à la matrice, qui dès le commencement leur cauſe des douleurs ſi aigues, qu'elles ne font que gémir & ſe plaindre. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues; elles maigriſſent, tombent dans un état de langueur & meurent. Cette maladie dure ordinairement pluſieurs années, avec des intervalles de repos, durant leſquels, ſi l'évacuation ne ceſſe pas tout-à-fait, elle eſt du-moins ſuſpendue en partie: les douleurs ſemblent s'aſſoupir, & les malades ſont en état d'agir, d'aller & de venir. Mais tout d'un coup la maladie recommence plus fort que jamais, & la malade eſt ſoudain abattue, & rendue incapable de rien faire. Ce mal eſt ſi traître qu'il ne s'anonce ni par le changement des traits du viſage, ni par l'altération

du pouls, ni par aucun autre ſymptôme, juſqu'à ce qu'il ſoit à ſon dernier période. Il eſt ſi contagieux qu'il ſe communique pour s'être aſſis ſur la chaiſe ordinaire de la perſonne qui en eſt affligée ou pour avoir porté un de ſes habits: mais cela ne regarde que les femmes, & ſa contagion ne s'étend pas jusqu'aux hommes, puiſque pluſieurs femmes qui en ſont affligées ne laiſſent pas de vivre avec leurs époux, juſqu'au moment où le mal les jette dans cet état d'anéantiſſement dont nous avons parlé. On attribue cette dangereuſe maladie à deux cauſes entre autres; à l'abondance des odeurs dont les femmes ſont toujours munies, ce qui en effet peut y contribuer beaucoup, & au continuel mouvement qu'elles ſe donnent dans leurs caléches. Cette derniere cauſe ne paroît pas ſi naturelle que la premiere; & pour prouver qu'elle eſt véritable, il faudroit que toutes les femmes qui vont en caroſſe, & celles qui dans d'autres Pays vont beaucoup à cheval, fuſſent ſujettes à cette incommodité.

Les Fiévres lentes, ou Phtiſies, ſont aſſez fréquentes dans cette Ville. Elles ſe communiquent auſſi, mais plus faute d'attention que par la qualité du Climat.

La Maladie Vénérienne eſt auſſi commune dans cette Contrée, que dans celles dont nous avons parlé; car elle eſt générale dans toute cette partie des *Indes*. On apporte auſſi peu de ſoin à *Lima* que dans les autres Pays de l'*Amérique* Méridionale, à ſe guérir de cette maladie avant qu'elle prenne racine, deſorte qu'il ſeroit inutile d'en faire encore ici mention.

CHAPITRE VIII.

Fertilité du terroir de Lima. *Eſpéces & abondance de Fruits qu'il produit, avec la maniere de cultiver les Terres.*

IL ſemble qu'un Pays que la pluye n'arroſe jamais, doive être abſolument ſtérile. Mais c'eſt ici tout le contraire, & ce terroir eſt ſi fertile qu'il n'a pas ſujet de porter envie aux autres. Il y vient toute ſorte de Grains, & autant d'eſpéces de Fruits qu'on en peut déſirer. L'induſtrie ſuplée à l'humidité que le Ciel ſemble lui refuſer, & par ce moyen il eſt rendu ſi fertile qu'on eſt étonné de l'abondance & de la variété de ſes productions.

Nous avons déjà obſervé qu'un des ſoins des *Incas*, & peut-être ce qui

qui fait le plus d'honneur à leur Gouvernement, fut d'imaginer & de faire creuſer des canaux par le moyen desquels l'eau des Rivieres ſervît à rendre fécondes toutes les Terres où elle pourroit atteindre, & facilitât à leurs Sujets les moyens de cultiver leurs *Chacaras*, ou Champs. Les *Eſpagnols* ont trouvé ces ouvrages tout faits, & ils les ont conſervés dans le même ordre où les *Indiens* les avoient diſtribués. C'eſt par-là que l'on arroſe encore aujourd'hui les Champs de Froment & d'Orge, les Luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vaſtes quarrés de Cannes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les Jardins de toute eſpéce, & l'on y fait d'abondantes recoltes de toutes ces choſes, chacune dans leur ſaiſon. Il n'en eſt pas de *Lima* comme de *Quito*, où les Fruits n'ont aucune ſaiſon déterminée. Ici les champs produiſent leurs fruits dans un certain tems, & la recolte ſe fait au mois d'*Août*. Les arbres ſe dépouillent de leurs feuilles, autant que leur nature l'exige: car ceux qui ne ſont propres qu'aux Climats chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne ſe dépouillent de leurs feuilles, que lorſqu'il en vient d'autres à la place qui chaſſent les premieres. Il en eſt de-même des Fleurs; elles ont auſſi leurs ſaiſons. Deſorte que ce Pays, où l'on diſtingue l'Hiver & l'Eté, comme ſous la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des Arbres, des Fleurs, & des Fruits.

Avant le tremblement de terre arrivé en 1687, qui cauſa tant de dommage à la Ville, les recoltes de froment & d'orge étoient extrêmement abondantes, & les habitans n'avoient que faire d'en tirer d'ailleurs; mais après cet accident le terroir ſe trouva ſi altéré, que les ſemences de froment s'y pourriſſoient avant que de germer, ce qu'on attribue à la quantité de vapeurs ſulphureuſes qui avoient été exhalées, & aux particules nitreuſes qui étoient reſtées répandues ſur la terre. Cela engagea les Propriétaires des champs devenus ſages à leurs dépens, d'employer leurs terres à d'autres uſages; ils ſe contenterent d'y ſemer de la Luzerne, d'y planter des Cannes de Sucre, & autres choſes qui y réuſſiſſoient mieux. Cette ſtérilité dura quarante ans, & au bout de ce tems les Laboureurs s'apperçurent que la terre s'amélioroit, ſur quoi ils recommencerent à ſemer comme auparavant, mais en moindre quantité au commencement, ſe contentant de petites recoltes, juſqu'à ce que voyant la terre rétablie dans ſa premiere force, ils ſemerent & recueillirent le froment dans la même quantité; mais quant aux autres plantes qui avoient été ſuprimées dans ces mêmes terres, on n'en a plus tant ſemé, ſoit à cauſe de quelque mau-

vais ſuccès, ſoit par quelque défiance de la part des Laboureurs, ou des Propriétaires. Après le dernier tremblement de terre, il eſt naturel de croire que la terre eſt redevenue ſtérile; mais préſentement cela ne ſera pas d'une ſi grande conſéquence, parce que depuis ce tems-là il s'eſt établi un Commerce de Grains avec la Province de *Chili*.

La choſe dont on ſéme le plus aux environs de *Lima*, c'eſt la Luzerne, dont il ſe conſomme une quantité prodigieuſe; car cette plante étant fort propre à la nourriture des Bêtes, on en nourrit les mules qui ſervent à tirer les caroſſes & les caléches, & celles qui ſervent au tranſport des marchandiſes de *Callao* à *Lima*, & enfin toutes les montures comme chevaux, & autres, dont le nombre eſt immenſe, & dont on pourra ſe faire une idée, ſi l'on conſidere qu'il n'y a perſonne ſans diſtinction de qualité ni de ſexe, s'il en a les moyens, qui ne tienne équipage. Ceux même qui ne ſont pas aſſez aiſés pour avoir carcſſe ou caléche, ont du-moins toujours un cheval ou une mule.

Le reſte du terroir eſt occupé par les trois autres ſemences dont j'ai parlé, parmi leſquelles les Cannes douces d'où l'on tire des Sucres exquis, ne ſont pas les moindres. Tous ces champs ſont cultivés par des Eſclaves *Négres*, que l'on achette à cet effet; toutes les perſonnes des Vallées, qui ont quelque bien, ont auſſi de pareils Eſclaves.

Les Oliviers reſſemblent à des forêts, à cauſe de leur épaiſſeur; car outre que ces arbres ſont plus hauts, plus touffus & plus gros de tronc que ceux d'*Eſpagne*, comme on ne les taille point d'ailleurs, ils pouſſent tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres le jour ne peut pénétrer leurs houpes. Jamais la charrue ne paſſe dans le champ où ſont ces arbres. La ſeule culture qu'ils leur donnent, c'eſt de curer les rigoles qui conduiſent l'eau des canaux au pied de chaque Olivier, & de nettéier tous les trois ou quatre ans la terre de tous ces petits rameaux, qui croiſſent tout autour, pour pouvoir cueillir les fruits de l'arbre. Il ne leur en coute pas davantage pour avoir en abondance de très-belles olives, dont ils font de l'huile, ou qu'ils conſervent; & elles ſont très-propres à cet uſage, tant par leur groſſeur & leur beauté, que par la douceur de leur jus, & leur facilité à ſe détacher de leurs noyaux; qualités que celles d'*Eſpagne* n'ont pas: auſſi l'huile de *Lima* eſt-elle ſupérieure à la nôtre.

Le terroir autour de la Ville eſt rempli de Jardins où croiſſent toutes les eſpéces de Verdures que l'on connoît en *Eſpagne*, & qui ſont ſi belles & ſi bonnes, qu'elles ne laiſſent rien à déſirer ni pour la vue ni pour le

le goût. Les fruits des arbres ne cédent en rien aux herbages pour la beauté & pour le goût, tant ceux qui ont été apportés d'*Europe* & plantés dans le Pays, que ceux qui ſont particuliers aux *Indes*: avantage fort rare dans ces Pays-là: & je ne crois pas que dans tout le reſte du *Pérou* on puiſſe rien trouver en fait de fruit, qui égale ceux de *Lima;* du-moins ne l'avons nous pas remarqué, quoiqu'il nous en ait beaucoup paſſé par les mains. Il n'eſt donc pas étrange de les voir en ſi grande abondance dans cette Ville, & que les rues & les carrefours en ſoient remplis.

Mais un avantage non moins conſidérable que celui-là, c'eſt que toute l'année eſt la ſaiſon de fruits, puisqu'on peut les manger frais en tout tems, par la raiſon que les ſaiſons étant alternativement dans les Montagnes & dans les Vallées, quand les fruits ceſſent de croître dans celles-ci, ceux des Montagnes ſe mûriſſent; & comme *Lima* n'eſt qu'à 25 à 30 lieues des Montagnes, on y apporte de-là toute ſorte de fruits, excepté quelques-uns qui ſemblent exiger un terroir plus chaud que celui des Montagnes, & qui par cette raiſon n'y viennent pas bien; tels ſont les Raiſins, les Melons, les Melons d'eau, & autres eſpéces.

Les Raiſins ſont de diverſes eſpéces à *Lima*, & entre autres il y en a une qu'ils appellent *Raiſin* d'*Italie*, lequel eſt fort gros & de très-bon goût. Tous ces raiſins ſont raiſins de treilles, & ces treilles s'étendent ſur la terre où elles viennent fort bien, parce qu'elle eſt pierreuſe & ſablonneuſe. On les taille & les arroſe dans le tems qu'il faut & ſans autre culture on les laiſſe produire. On ne fait pas plus de cérémonie aux Vignes dont les fruits ſont deſtinés à faire du vin. A *Ica*, à *Piſco*, à *Naſca*, & autres lieux ces Vignes ſont des ceps. On ne fait pas de vin des raiſins qui croiſſent dans le terroir de *Lima*, mais on les vend tels qu'on les a cueillis, & il s'en conſomme ainſi une grande quantité.

La qualité de ce terroir eſt pierreuſe & ſablonneuſe, c'eſt-à-dire, qu'il eſt compoſé de petites pierres à fuſil ou de cailloux liſſes, qui y ſont en ſi grande quantité, qu'on peut dire que ſi d'autres terroirs ſont entierement de ſable, de pierre vive, ou de terre, celui-ci eſt tout de ce petit caillotage. C'eſt ce qui rend certains chemins fort incommodes pour les paſſans, ſoit qu'ils aillent à pied, à cheval, ou en voiture. Les endroits où l'on ſéme ont un pied & demi ou deux de bonne terre au deſſus, mais dès qu'on creuſe au-delà ce n'eſt plus que pierres. Par cette circonſtance, & parce que toute la plage n'a pas d'autre fond que de cette ſorte, on peut penſer qu'anciennement la Mer couvroit tout cet eſpace, & qu'elle s'étendoit

doit en divers endroits à trois, quatre lieues, ou même davantage au-delà de ce qui eſt aujourd'hui le rivage. Ce qui ſe voit dans un petit Golfe à environ 5 lieues au Nord de *Callao*, qu'on nomme plage de *Marqués*, confirme la conjecture. Il n'y a pas bien longtems, ſelon toute apparence, que la Mer rempliſſoit ce golfe ou baſſin, & que par conſéquent elle entroit au-moins à demie lieue dans l'intérieur de ce que nous appellons aujourd'hui *terre ferme*, & environ à une lieue & demie le long de la côte. Mais laiſſant ce baſſin à ſec, & ſon terroir plein de cailloux, la Mer ne fait plus qu'élever la plage par la terre qu'elle y pouſſe, & rend le terrain plus ſpacieux. Les roches vives, qui ſe trouvent dans la partie la plus intérieure de cette plage, ſont percées & lavées tout-de-même que celles que la Mer bat. Marque certaine que la Mer a dû venir juſques-là, & qu'elle y a demeuré aſſez longtems pour avoir pu ouvrir les concavités des unes, & en abattre d'autres fort grandes qui ſont tombées à terre, effet du continuel battement des eaux. Cela étant, il eſt tout ſimple que la même choſe ſoit arrivée au terroir de *Lima*, & que tout le terrain qui eſt couvert de cailloux ſemblables à ceux du fond de la Mer, en ait été occupé dans un autre tems.

Une autre particularité de ce terroir, c'eſt qu'il eſt rempli de Sources, & qu'on y trouve l'eau pour peu que l'on creuſe; quatre à cinq pieds de profondeur ſuffiſent quelquefois pour donner de l'eau. Cela peut venir de deux cauſes: l'une, que la terre devant être fort poreuſe, comme il paroît par les matieres qu'elle contient, l'eau de la Mer s'y inſinue aiſément & ſe filtre par ces pores: l'autre, que divers ruiſſeaux & torrens qui coulent des Montagnes, & ſe perdent dans ces plaines ou vallées, avant que d'avoir pu ſe jetter dans quelque Riviere, inondent cette terre, en paſſant par ſes veines, & ſe répandent intérieurement dans ſon ſein; car il eſt probable que cette qualité pierreuſe du terroir en queſtion, n'eſt que ſuperficielle, ou du-moins n'eſt pas fort profonde, & que ce qui eſt deſſous eſt ſolide: ainſi l'eau devant couler par où elle trouve moins de réſiſtance, s'introduit dans les pores & conduits de la partie pierreuſe de ce terrain, laiſſant la ſuperficie à ſec. On a vu dans le premier Chapitre de cette ſeconde Partie, que pluſieurs Rivieres des Vallées, qui durant l'Eté de la *Sierra*, ou Pays des Montagnes, ſont à ſec ſuperficiellement, & que les habitans des Bourgs & Villages font leur proviſion d'eau en pratiquant des puits dans le lit même par où paſſe la Riviere en Hiver. On paſſe auſſi d'autres Rivieres qui ne paroiſſent pas, & le terrain étant pier-

pierreux; dès-qu'un animal y remue ſes pieds, il en ſait ſourdre l'eau: ce qui ne vient abſolument que de ce que l'eau, qui couloit auparavant par deſſus la ſuperficie, coule alors un peu par-deſſous. Je ne doute point que cela n'arrive de-même dans toutes ces Vallées, avec cette différence qu'il y aura plus d'eau en un lieu qu'en l'autre, & qu'elle ſera plus ou moins profonde.

Cette abondance d'eaux ſouterraines contribue plus que toute autre choſe à la fertilité du Pays, ſurtout à l'égard des hautes Plantes, dont les racines entrent plus avant dans la terre. Tout cela paroît un effet de la ſageſſe de l'Auteur de la Nature, qui pour remédier à la ſtérilité qu'auroit cauſé le manque de pluye dans ces Vallées, a voulu que les Montagnes y ſuppléaſſent ou par des Rivieres, ou par des Torrens dont les eaux coulent par des conduits ſouterrains.

Pour rechauffer les terres de la Juriſdiction de *Chancay*, on a recours à ce qui ſe pratique dans pluſieurs autres Contrées des côtes du *Pérou*, c'eſt-à-dire à la fiente de certains Oiſeaux de mer qui ſont extraordinairement abondans dans cette Contrée, & qu'ils appellent *Guanaes*, & leur fiente *Guano*, nom général de la Langue *Indienne*, qui ſignifie tout excrément en général. Ces Oiſeaux, après avoir paſſé tout le jour à la pêche ſur les côtes de la Mer, vont ſe gîter pendant la nuit dans les Iles voiſines de la côte. Le nombre en eſt ſi grand qu'ils couvrent la terre de ces Iles, & y laiſſent une quantité proportionnée de fiente, dont la chaleur du Soleil forme une eſpéce de croute, qui s'augmente journellement. Ce fumier eſt ſi abondant, que quelque quantité qu'on en tire, on ne l'épuiſe jamais, parce que ces animaux en ont bientôt remis d'autre à la place de celui qu'on enléve. Quelques-uns ont prétendu que ce *Guano* n'étoit que de la terre, mais une terre qui avoit la propriété de rechauffer les autres. Ils appuyoient leur opinion ſur la quantité prodigieuſe qu'on employoit de cette matiere, ſans l'épuiſer; & ſur ce que l'expérience faiſoit voir, que quoiqu'on creuſât profondément elle étoit la même au fond du creux qu'à ſa ſuperficie: d'où ils concluent que telle eſt la qualité de cette terre, que de ſa nature elle peut tenir lieu de fumier ou *Guano*. Ces raiſonnemens perſuaderoient aſſez, ſi la vue & l'odorat ne faiſoient connoître que c'eſt véritablement le fumier en queſtion. J'ai été dans ces Iles lorſque quelques Barques venoient y charger de ce fumier, & je puis dire que l'odeur qu'il répandoit étoit inſupportable, & ne laiſſoit pas le moindre doute ſur la nature de la choſe. Toutefois je ne nierai point qu'il

qu'il ne puiſſe y avoir de la terre mêlée avec ce fumier, ou que la partie la plus ſuperficielle de la terre où il ſe trouve, participant un peu de ſa nature, ne puiſſe avoir à peu près les mêmes propriétés que lui. Quoi qu'il en ſoit, on employe ce *Guano* dans les champs où l'on ſéme le Maïz. Il ne contribue pas peu à procurer une abondante recolte conjointement avec les arroſemens. Enfin il eſt bon pour diverſes autres ſemences excepté le Froment & l'Orge, & toutefois il s'en conſume beaucoup.

Outre les Vergers, les Jardins, & les Semences dont les Campagnes ſont variées, & par où elles réjouiſſent & amuſent dans le tems des recoltes, il y a des lieux où la Nature toute ſeule a ſoin de produire ſans aucun ſecours étranger, & de fournir aux habitans un ſpectacle agréable, & une nourriture abondante à leurs Troupeaux. Les Collines de *San Chriſtoval* & d'*Amancaes* ſemblent par leur verdure & la variété des fleurs dont elles ſont couvertes au Printems, inviter les habitans du voiſinage à venir joüir des plaiſirs qu'elles offrent à la vue. Les lieux voiſins de la Ville, juſqu'à 6 ou 8 lieues de diſtance, offrent les mêmes agrémens, & ne ſont pas moins fréquentés par beaucoup de familles que les lieux les plus à portée; on y vient joüir d'innocens plaiſirs, & changer d'air.

Le Mont d'*Amancaes*, dont nous avons déjà parlé, tire ſon nom d'une fleur qui y croît. Elle eſt jaune, de la figure d'une clochette, d'où ſortent quatre feuilles qui ſe terminent en pointe; la couleur en eſt très-vive, mais la fleur ne ſent rien, & n'eſt eſtimée que pour ſa beauté extérieure.

Outre ces promenades, la Ville en a encore une publique au bout du Fauxbourg *San Lazaro*, laquelle ils appellent *Alameda*; elle eſt formée par cinq allées d'Orangers & de Citronniers, d'environ 200 toiſes de long. Leur feuillage toujours verd ſert de recréation aux habitans, ainſi que les allées de l'*Acho* ſur les bords de la Riviere, & d'autres encore où l'on voit tous les jours une foule de caroſſes, & de chaiſes ou caléches.

Dans le voiſinage de *Lima* on ne voit plus d'autres Monumens d'Antiquité que les *Guacas*, ou Sépulcres des anciens *Indiens*, & quelques Murailles qui bordoient les chemins, & qu'on remarque dans toutes ces Campagnes. Mais à trois lieues de la Ville vers le Nord-Eſt, eſt une Vallée appellée *Guacachipa*, où ſubſiſtent encore les murailles d'une grande Bourgade; & quoique je ne les aye jamais vues, n'en ayant pas ouï parler alors, je n'ai pas laiſſé d'en être inſtruit auſſi particulierement que ſi je les avois vues. J'en ai l'obligation à *Don Gaſpard de Munive, y Tello*, Marquis de *Valde Lyrios*, perſonnage de grand mérite & doué de talens eſtimables,

mables, lequel ayant examiné avec beaucoup de ſoin ces ruines, remarqua que les rues qui compoſoient cette Bourgade étoient fort étroites: les maiſons, qui ſelon la maniere de ce tems-là n'avoient point de toit, & dont les murailles n'étoient que de bauge, formoient par leur diſpoſition trois appartemens petits & quarrés. Les portes qui donnoient ſur la rue n'étoient pas ſi hautes que la ſtature ordinaire d'un homme, la hauteur des murailles étoit d'environ trois aunes à peu près. Parmi toutes les maiſons qui compoſoient cette grande Bourgade, qui étoit ſituée au pied d'une Colline il y en a une dont les murailles s'élévent fort au-deſſus de celles des autres, ce qui la rend fort remarquable, & fait ſoupçonner que ce pourroit bien avoir été la Maiſon du *Cacique* de ce Diſtrict. Mais il n'eſt pas poſſible de porter un jugement déciſif là-deſſus. Ceux qui habitent cette Vallée, que la Riviere de *Rimac* traverſe non loin de cette Bourgade, lui donnent le nom de *Caxamarca la vieille;* mais on ignore ſi elle a porté ce nom du tems de la *Gentilité*, puiſqu'outre qu'il n'y a perſonne ſur les lieux qui ait conſervé aucune idée de cette Tradition, les Hiſtoriens qui ont écrit de ce Royaume, comme l'*Inca Garcilaſſo* & *Herrera* dans ſes *Décades*, n'en font aucune mention: & tout ce qu'on en ſait, c'eſt que pour diſtinguer cette Bourgade de la Ville de *Caxamarca*, on lui donne aujourd'hui le ſurnom de *vieille.*

Une choſe qui frappe, tant dans ces murailles, que dans celles qu'on rencontre dans les Vallées voiſines, c'eſt qu'elles ſont bâties ſur la ſuperficie de la terre, ſans mortier ni ciment; & néanmoins elles réſiſtent & ont réſiſté inébranlablement aux violentes ſecouſſes des grands tremblemens de terre, tandis que les plus ſolides édifices de *Lima* & de tous les lieux conſidérables bâtis par des Architectes *Eſpagnols* ont ſuccombé. Ces maiſons bâties par les *Indiens* Gentils n'ont ſouffert d'autre dommage que d'avoir été abandonnées, ou que celui que les Bergers y ont fait en y retirant leurs Troupeaux pendant qu'ils les font repoſer en les menant à *Lima.*

Par cette maniere de bâtir on doit conclure que l'expérience ſervoit de maître aux naturels du Pays, & leur enſeignoit que dans une Contrée ſi ſujette aux tremblemens de terre il ne convenoit point d'employer le mortier pour rendre les maiſons plus fermes. Auſſi aſſure-t-on que quand les *Indiens* nouvellement conquis virent les *Eſpagnols* employer le mortier & le ciment pour élever des édifices, ils dirent, en ſe moquant d'eux, que les *Eſpagnols* ſe creuſoient des tombeaux pour s'enterrer, voulant inſinuer

finuer que les tremblemens de terre les enſévéliroient ſous ces murailles qu'ils bâtiſſoient. Mais ce qui ne ſurprendra pas moins, c'eſt qu'après tant de fâcheux exemples, & après avoir vu la méthode des *Indiens*, & la Ville trois à quatre fois changée en ruines, on ne ſe ſoit pas corrigé dans l'eſpace de plus de deux cens ans; & cela parce qu'on a toujours voulu avoir des maiſons ſpacieuſes & hautes, afin que les appartemens en fuſſent plus beaux & plus commodes, & qu'on ne pût en bâtir de pareilles qu'en liant les matériaux par du mortier ou par quelqu'autre ciment convenable à la grandeur de l'ouvrage, & au poids qu'il devoit ſoutenir.

CHAPITRE IX.

Abondance de nourriture à Lima; *différentes eſpéces d'alimens & maniere de s'en pourvoir.*

LA fertilité de la terre d'un côté, la bonté du climat de l'autre, & la ſituation commode & agréable de cette Ville, contribuent également à l'entretien & à la nourriture de ſes habitans. On a déjà vu qu'elle ne manquoit ni de Fruits, ni d'Herbages; reſte à dire un mot des Viandes & du Poiſſon qu'on y mange.

Le Pain que l'on fait à *Lima* eſt le meilleur que l'on puiſſe manger dans cette partie de l'*Amérique*, tant à-cauſe de ſa blancheur, que par le bon goût qu'il a, à quoi contribuent la bonté des farines, & la maniere de le faire. Il n'eſt pas cher pour le Pays; c'eſt ce qui fait que les habitans n'en mangent pas d'autre, étant d'ailleurs trop accoutumés à celui-là. Ce pain eſt de trois ſortes; l'un qu'ils appellent *Criollo*, qui eſt fort percillé en dedans & fort leger; l'autre qu'ils nomment *pain à la Françoiſe*; & enfin *le pain mollet*. Ce ſont les *Négres* qui fabriquent tous ces pains pour le compte des Boulangers, & les boulangeries en ſont toujours bien fournies. Ces Boulangers ſont gens fort riches, & le nombre d'Eſclaves qu'ils poſſédent, fait une partie conſidérable de leurs Biens. Outre ces Eſclaves à eux, ils reçoivent encore tous ceux que les Maîtres, n'étant pas ſatisfaits de leur conduite, veulent faire châtier, auquel cas, outre la nourriture de l'Eſclave le Boulanger paye ſon travail journalier au Maître en argent ou en pain. Ce châtiment eſt le plus grand qu'on puiſſe leur infliger, & véritablement les plus cruelles peines des Galeres n'égalent

lent

lent point ce que ces miſérables ſouffrent. Ils y ſont forcés à travailler inceſſamment tout le jour & une partie de la nuit: on leur donne peu à manger, & encore moins de tems pour dormir: deſorte qu'en peu de jours l'Eſclave le plus vigoureux & le plus alerte, eſt tout-à-fait abattu & affoibli. Auſſi n'ont-ils point de repos qu'ils n'ayent fait leur paix avec leurs Maîtres, ſoit par promeſſes ou par ſoumiſſions, ne déſirant rien tant que de ſortir de ce lieu, pour lequel ils ont une telle crainte, qu'il n'eſt pas douteux que l'idée ſeule ne contribue à contenir la multitude d'Eſclaves qu'il y a tant dedans que dehors la Ville.

Le Mouton eſt la viande la plus ordinaire à *Lima*. Il a très-bon goût à cauſe des ſels répandus dans les pâturages dont il s'engraiſſe. La viande de Bœuf y eſt auſſi très bonne, mais il s'en conſomme peu, & deux ou trois bœufs par ſemaine ſuffiſent pour toute la Ville, n'y ayant guere que les *Européens* qui en mangent. Il y a de la Volaille en abondance & de très-bonne: on y a auſſi du Gibier, comme Perdrix, Tourterelles, Sarcelles & autres de cette eſpéce, mais en petite quantité. On y conſomme auſſi beaucoup de chair de Porc qui eſt fort bonne, mais moins délicate qu'à *Carthagéne*. On y accommode toutes les viandes & le poiſſon avec de la graiſſe de cet animal, & l'on n'employe l'huile que dans les ſalades & autres mets ſemblables; tous les autres s'apprêtent avec du ſaindoux, ou du vieux oing; & cet uſage vient apparemment de ce qu'au commencement il n'y avoit point d'huile, & que ce que la néceſſité avoit enſeigné eſt paſſé en coutume, même depuis qu'on a de l'huile du cru du Pays. Ce fut en 1560, qu'*Antonio de Rivera*, habitant de *Lima*, planta le premier Olivier qu'on eût vu au *Pérou*, & c'eſt de-là que ſont venus ces vergers nombreux d'Oliviers qu'il y a préſentement.

On apporte quelquefois des Montagnes du Veau gelé, comme un grand régal, & en effet c'en eſt un. On y tue les veaux, & on les laiſſe dans la bruyere un ou deux jours à l'air pour qu'ils ſe gélent, après quoi on les apporte à *Lima*, & ils ſe maintiennent ainſi autant qu'on veut ſans la moindre corruption.

Les Poiſſons que l'on mange ſont de diverſes eſpéces. On en apporte journellement des Ports de *Chorillos*, de *Callao*, & d'*Ancon*, dont les habitans *Indiens* s'occupent à ce petit négoce. Les plus délicats ſont le *Cordudo*, & les Poiſſons Rois, ou *Pége-Reyes*. Les plus abondans ſont les Anchois, leſquels ſont auſſi délicieux. Les *Cordudos* ſont ici beaucoup plus délicats qu'en *Eſpagne*; & les *Pége-Reyes* ſont meilleurs & plus gros,

ayant ordinairement ſix à ſept pouces, pied de *Paris*, en longueur: ce poiſſon eſt une eſpéce de Gradeau, appellé *Poiſſon-Roi*, ou *Roi des Poiſſons*, à-cauſe de ſa délicateſſe. Cependant on prétend que ceux que l'on pêche dans la Riviere de *Buénos-Ayres*, l'emportent encore ſur ceux-là. Au-reſte c'eſt un poiſſon d'eau ſalée, mais il n'eſt pas different quant à la figure, de celui qu'on pêche ſous ce nom dans les Rivieres d'*Eſpagne*. Il y a d'autres eſpéces de Poiſſon dans la Riviere de *Lima*, entre autres les Chevrettes de deux ou trois pouces de largè, & nommées plus proprement Ecreviſſe, parce qu'elles en ont la figure.

Les Anchois ſont en ſi grande abondance ſur ces côtes, qu'il n'y a point d'expreſſion qui puiſſe en repréſenter la quantité. Il ſuffira de dire qu'ils ſervent de nourriture à une infinité d'oiſeaux qui leur font la guerre, & dont toutes ces Iles ſont peuplées. Ces oiſeaux ſont communément appellés *Guanaés*, nom dérivé peut-être de *Guano*, ou Fumier dont il a été parlé au Chapitre précédent. Parmi ces oiſeaux il y a beaucoup d'*Alcatraz*, qui ſont une eſpéce de Cormorans; mais tous ſont compris ſous le nom général de *Guanaés*. Quelquefois ils s'élévent de ces Iles, & forment comme un nuage qui obſcurcit le Soleil. Ils employent ſouvent une heure & demie ou deux heures de tems pour paſſer d'un endroit à l'autre, ſans qu'on voye diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-deſſus de la Mer & occupent un grand eſpace, après quoi ils commencent leur pêche d'une maniere fort divertiſſante: car ſe ſoutenant dans l'air en tournoyant à une hauteur aſſez grande, mais proportionnée à leur vue, auſſitôt qu'ils apperçoivent un poiſſon ils fondent deſſus la tête en bas, ſerrant les ailes au corps, & frappant avec tant de force qu'on apperçoit le bouillonnement de l'eau d'aſſez loin. Ils reprennent enſuite leur vol en l'air en avalant le poiſſon. Quelquefois ils demeurent un long eſpace de tems ſous l'eau, & en ſortent loin de l'endroit où ils s'y ſont précipités; ſans-doute parce que le poiſſon fait effort pour échapper, & qu'ils le pourſuivent diſputant avec lui de légereté même à nâger. Ainſi on les voit ſans-ceſſe dans l'endroit qu'ils fréquentent; les uns ſe laiſſant chévir dans l'eau, les autres s'élevant; & comme le nombre en eſt fort grand, c'eſt un plaiſir que de voir cette confuſion. Quand ils ſont raſſaſiés ils ſe repoſent ſur les ondes, & au coucher du Soleil ils ſe réuniſſent, & toute cette nombreuſe bande va chercher ſon gite.

On a obſervé à *Callao*, que tous les Oiſeaux qui ſe gîtent dans les Iles & Ilots qui ſont au Nord de ce Port, vont dès le matin faire leur peche, du

du côté du Sud, & reviennent sur le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils commencent à traverser le Port, on n'en voit ni le commencement ni la fin, & ils s'arrêtent aussi longtems que nous l'avons dit.

Quoique cette côte n'ait que très-peu de Coquillages, le Port de *Callao* ne laisse pas d'en fournir quelque peu. On y prend beaucoup d'un certain Poisson à écaille, qui quoiqu'il ressemble aux moules quant à l'extérieur, est beaucoup plus gros, & le poisson même ressemble plutôt aux huitres, & en a à-peu-près le goût.

Les Vins sont de différentes qualités à *Lima*, les uns blancs, les autres fort couverts, & les autres rouges, & parmi ce nombre il y en a d'excellens. Il y en a qui viennent de la Côte de *Nasca*, d'autres de *Pico*, de *Lucumba* & du *Chili*; de ce dernier viennent les plus exquis, & on compte parmi ce nombre quelque peu de Muscat. Celui de la *Nasca* est blanc & de peu de débit, les autres lui étant fort supérieurs. Celui dont on boit le plus est celui de *Pisco*, dont on fait aussi toutes les Eaux-de-vie qui se consomment à *Lima*, & qui sont même portées plus loin; on ne fait ici aucune Eau-de-vie de Cannes, & cette Boisson n'y est point en usage.

Les Fruits secs viennent du *Chili*, & par le Commerce entre ce Royaume & celui du *Pérou*, on y a tout ce qu'on peut avoir en *Espagne*, comme Amandes, Noix, Noisettes, Poires, Pommes &c. en si grande abondance, qu'il est aisé de juger de la bonne chere qu'on fait dans un Pays où l'on peut joindre les Fruits d'*Europe* à ceux des *Indes*.

Mais quoique les Vivres y soient si abondans, ils ne laissent pas d'être chers dans chaque espéce, y ayant à cet égard une différence considérable entre *Lima* & *Quito*. Dans la premiere de ces deux Villes les Denrées sont quatre à cinq fois plus cheres que dans l'autre. Les Vins, les Huiles, les Fruits secs, sont celles qui coutent le moins. Les gens pauvres, comme les *Négres* & autres, ne se nourrissent pourtant point mal. Ils mangent le poisson le moins estimé, & qui par cette raison est à fort bas prix. Il en est de-même des issues de Mouton & de Bœuf, dont les gens aisés ne font aucun cas.

Les Confitures n'y sont pas en moindre quantité que dans les autres Villes des *Indes*, quoiqu'il s'y en fasse un usage plus modéré, & qu'on n'en mange ordinairement qu'au dessert. Le Chocolat y est peu à la mode; on y prend du *Maté* à la place, qu'on prépare deux fois par jour; & quoique cette boisson y ait le même défaut qu'on a déjà observé, on la sert avec beaucoup plus d'apparat qu'en aucun autre endroit.

CHA-

CHAPITRE X.

Commerce de Lima, *tant en Marchandiſes d'*Europe, *que de celles du cru du* Pérou, *& de la Nouvelle* Eſpagne.

LA Ville de *Lima* ſeroit moins fameuſe & moins conſidérable, ſi à l'avantage d'être la Capitale du *Pérou* elle ne joignoit encore celui d'être l'entrepôt de toutes les Marchandiſes de ce Royaume. Ainſi tout comme le Viceroi y fait ſa réſidence & que les Tribunaux ſuprêmes y tiennent leurs ſiéges, de-même il y a une Factorerie générale pour le Commerce dont elle eſt le centre. C'eſt-là que ſe raſſemble tout ce qui ſe fabrique dans les autres Provinces, & toutes les Marchandiſes que les Galions & les Vaiſſeaux de Régître apportent. C'eſt de-là qu'elles ſe répandent enſuite dans la vaſte étendue de cet Empire, dont *Lima* eſt comme la mere commune.

Le Tribunal du Conſulat, dont nous avons parlé plus haut, eſt à la tête du Commerce de ce Royaume. On tire de ce Corps des Députés Commiſſaires pour réſider dans les autres Villes dépendantes de ce Gouvernement, & qui renfermées dans les bornes du Royaume du *Pérou*, reconnoiſſent ce Tribunal pour ſupérieur, & comme le ſeul qui ſoit établi pour cette ſorte d'affaires.

Toutes les richeſſes de ces Provinces Méridionales ſe dépoſent à *Lima*, pour être embarquées ſur la Flottille qui part du Port de *Callao*, pour aller à *Panama* dans le tems de l'arrivée des *Gallions*. Les Propriétaires de ces fonds en donnent la direction aux Commerçans de *Lima*, & ceux-ci les vont trafiquer à la Foire conjointement avec les leurs propres. La même Flottille ſe rend enſuite au Port de *Payta*, où tous les Négocians prennent terre, & font débarquer les Marchandiſes d'*Europe* dont ils ont fait emplette, & qui, pour éviter les longueurs de la Navigation, ſont voiturées par terre juſques à *Callao*, au moyen des nombreuſes mules qui ſont dans cette Sénéchauſſée. Les Marchandiſes les moins précieuſes continuent cependant le voyage par mer juſqu'à ce Port.

Auſſi-tôt que tous ces effets ſont arrivés à *Lima*, les Commerçans expédient chaque portion à leurs Correſpondans qui leur ont confié leurs deniers, & ſerrent dans des Magazins celles qui ſont pour leur propre compte,

te, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs qui ne manquent pas de se rendre à *Lima* dans ce tems-là. Ou bien ils ont des Commis ou Caissiers dans les Provinces intérieures auxquels ils en font des envois, & à mesure que ceux-ci les débitent ils font tenir à leurs Maîtres ou l'argent comptant, ou les lettres de change qu'ils ont reçues, & ceux-ci leur font de nouveaux envois de leurs Marchandises, jusqu'à ce qu'ils s'en soient défaits, desorte que le commerce d'une Flottille dure assez longtems, n'étant pas possible que tout se débite si promtement.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du Pays consiste en Argent en barre, en Pignes *, ou en Argent travaillé. Tout cela est ensuite frappé & converti en espéces dans la Maison de la monnoye à *Lima*. De cette maniere les Commerçans ne gagnent pas seulement sur leurs marchandises, mais aussi sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. On voit par-là que tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres; car celui qui vend des Etoffes par exemple, convient avec l'Acheteur tant à l'égard du prix de la marchandise qu'à l'égard de celui de l'Argent en barre, ou en Pignes, desorte qu'à le bien prendre ce commerce est en même-tems une vente de marchandises & une vente d'argent.

Les deniers qu'on fait remettre à *Lima* dans l'intervalle d'une Flottille à l'autre, sont employés par les Propriétaires en étoffes du cru du Pays qui viennent de la Province de *Quito*, observant la même méthode avec cette marchandise-là qu'avec les autres; car comme il s'en consomme une égale quantité & même davantage, elle n'est pas moins nécessaire dans les Provinces que celles d'*Europe*, vu que les gens pauvres & de basse condition s'en vêtissent, leurs facultés n'allant pas jusqu'à leur permettre l'usage de celles qui sont plus magnifiques, & auxquelles ils donnent le nom général d'*Etoffes de Castille*. Les Commerçans qui avec des fonds médiocres font leurs emplettes à *Lima*, se pourvoyent également de ces étoffes & de celles d'*Europe*, afin d'avoir un assortiment qui puisse contenter tout le monde.

Outre ce commerce, qui est sans-doute le plus considérable, & qui se fait tout par la voye de *Lima*, il y a celui que cette Ville fait avec tous les

* Ce qu'on nomme *Pignes* au *Pérou* & au *Chili* sont des Masses d'argent poreuses & legeres, faites d'une pâte desséchée, & qu'on fait par le mêlange du Mercure & de la Poudre d'argent tirée des Minieres. N. d. T.

les Pays méridionaux & ſeptentrionaux de l'*Amérique* : la denrée dont elle tire le plus de la partie ſeptentrionale, c'eſt le Tabac en poudre, qui transporté de la *Havane* au *Mexique* y eſt préparé & accommodé, & de-là envoyé à *Lima*, d'où il paſſe dans les autres Contrées. Ce commerce ſe fait à peu près comme celui de *Panama*. Mais les Marchands qui le font, ne ſe mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, comme Ambre, Muſc &c. & de la Porcelaine de la *Chine* : les uns ſont établis à *Lima*, les autres n'y ſont qu'en paſſant, & ils ſont tous pour l'ordinaire des Correſpondans des Marchands *Mexiquains*. Des Ports de la nouvelle *Eſpagne* il vient à *Lima* de la Poix, du Goudron, & du Fer avec de l'Indigo, mais en petite quantité.

Il vient du Royaume de *Tierra Firme* beaucoup de Tabac en feuille, & des Perles, dont il ſe fait un grand débit, vu qu'outre la quantité que les Dames en employent dans leur parure, il n'y a point de femme mulâtre qui n'en ait quelque affiquet. Quand l'*Aſſiento*, c'eſt-à-dire la traite des *Négres* n'eſt point interrompue, ce commerce ſe fait auſſi par la voye de *Panama*, & il s'en fait un grand débit.

Il y a a *Lima* une mode ſi enracinée & ſi générale, qu'elle eſt commune à toutes les femmes ſans diſtinction ; c'eſt qu'elles portent dans la bouche un *Limpion* de Tabac. L'origine de cette coutume, fut ſans-doute le deſir de maintenir les dents propres, comme le témoigne le nom-même de la choſe ; car *Limpion* vient de *limpiar*, qui ſignifie nettéier. Ces *Limpions* ſont de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long ſur neuf lignes de diamétre, enveloppé dans du fil de lin fort blanc, qu'elles défont à meſure qu'elles uſent le Tabac. Elles mettent ce *Limpion* dans la bouche par un bout, & après en avoir un peu mâché, elles s'en frottent les dents, & les maintiennent par-là belles & propres. Les gens du commun qui changent en vice les meilleures choſes, pouſſent cette coutume à l'excès. Les femmes ſont horribles à voir avec un rouleau de tabac d'un pouce & demi de diamétre continuellement dans la bouche. Il ſemble qu'elles veuillent ſe défigurer, en renchériſſant ſi prodigieuſement ſur les *Limpions* des Dames. Cet uſage, & celui du Tabac à fumer, qui eſt auſſi à la mode parmi les hommes, fait qu'il ſe conſomme une grande quantité de Tabac en feuilles. Les *Limpions* ſont faits de Tabac de *Guayaquil* mêlé d'un peu de celui qui vient de la *Havane* par *Panama* ; & celui qu'on employe à fumer vient de *Sagna*, de *Moyabamba*, de *Jaën de Bracamores*, de *Llulla*, & de *Chillaos* où il s'en recueille en grande quantité, & qui paſſe pour fort bon pour cet uſage.

Tout

Tout le Merrein qu'on employe à *Lima* dans la bâtiſſe des maiſons vient de *Guayaquil*, ainſi que celui qu'on employe au *Callao* dans le carenage des Vaiſſeaux & la fabrique des petits Bâtimens. On en tire auſſi du Cacao, mais en petite quantité, la conſommation de cette denrée étant peu conſidérable à *Lima* en comparaiſon des autres Villes des *Indes*; ce qui vient de l'uſage général qu'on y fait de l'Herbe du *Paraguay*. Les Maîtres des Vaiſſeaux font le Commerce du Bois. Ils l'apportent pour leur propre compte, & en font des Magazins au *Callao*, où ils le vendent quand l'occaſion s'en préſente.

Des côtes de *Naſca* & de *Piſco* on tire des Vins, des Eaux-de-vie, des Olives, des Huiles, des Raiſins ſecs. De celles du *Chili*, du Froment, des Farines, des Cordouans, des Amarres de chanvre, des Vins, des Fruits ſecs, & quelque peu d'Or. Outre ces Marchandiſes, on en trouve de toutes les ſortes dans les Magazins du *Callao*, deſtinés à recevoir les marchandiſes dont les unes appartiennent aux Négocians qui les y envoyent pour y être débitées, les autres ſont pour le compte des Maîtres de Navire, qui les vont acheter ſur les lieux où elles croiſſent. Tous les Lundis de l'Année il y a une Foire au *Callao*, où les Vendeurs & les Acheteurs ſe rendent de toutes parts pour leurs affaires. Les effets achetés à ces Foires ſont tranſportés dans les lieux reſpectifs par des mules que les Vendeurs tiennent à cet effet, qui n'ont d'autre profit dans le loyer de ces animaux que le ſervice qu'ils rendent.

Les Denrées que l'on envoye à *Lima* ne ſont pas toutes conſommées par les habitans de cette grande Ville. Une partie paſſe à celles de la Province de *Quito*, dans les Vallées & à *Panama*, où il s'en fait des remiſes de toutes les eſpéces. On tire de *Coquimbo*, & de la côte de ce nom, du Cuivre & de l'Etaim en barre & en abondance. Des Montagnes de *Caxamarca* & de *Chachapoyas*, des Toiles de Coton & de Pite, pour les voiles de Navire; des Vallées, du Cordouan ſorte de Maroquin, & du Savon. Des Provinces Méridionales, ſavoir, *la Plata*, *Oruro*, *Potoſi* & *Cuzco*, la Laine de Vicogne pour la fabrique des Chapeaux, & quelques Etoffes fines. Du *Paraguai*, l'Herbe du même nom, dont il ſe fait à *Lima* une grande conſommation, & qui paſſe de-là dans les autres Provinces juſques à *Quito*. Enfin il n'eſt Contrée ni Lieu dans tout le *Pérou*, qui n'envoye les marchandiſes de ſon cru dans cette Ville pour la vente, & qui ne s'y pourvoye de celles qui lui manquent, & par conſéquent *Lima* eſt le centre d'un Commerce où toutes les Nations ſont intéreſſées. De-là vient

auſſi que le trafic & l'abord des Etrangers y ſont continuels; & que les Familles de conſidération peuvent, par le moyen du Négoce, fournir aux fraix de la figure qu'elles font, & dont nous avons parlé. Sans cette reſſource elles ſeroient bientôt à l'Hôpital.

Il ſemble d'abord qu'un Commerce ſi grand & ſi étendu, devroit enrichir prodigieuſement les habitans de cette Ville qui y ont part; il ſemble, dis-je, qu'ils devroient faire des profits immenſes. Il en eſt bien quelque choſe; mais ſi l'on y fait attention, on trouvera qu'il y a à peine depuis dix juſqu'à quinze maiſons commerçantes, dont les Capitaux de Commerce, en Argent ou en Marchandiſes (à part les Biens fonds & les Majorats) aillent chacun à 5 ou 600000 écus. On en trouvera à-la-vérité dans ce nombre quelques-uns qui vont au-delà, mais il y en a auſſi dont les Capitaux ne vont pas ſi haut. Ceux qui poſſédent des fonds moyens, comme depuis 100 juſqu'à 300000 piaſtres, ſont en grand nombre, & c'eſt entre les mains de ceux-ci qu'eſt le fort du Commerce; auxquels ſe joignent les petits, dont les fonds ſont depuis 50 juſqu'à 100000 piaſtres. Ce qui provient ſans-doute des dépenſes exorbitantes que ces gens font; ſans compter que les dotes des filles & l'établiſſement des fils emportent une bonne partie du Capital; deſorte que ſouvent l'opulence de la famille finit avec celui qui l'a commencée, & que de ſon Capital il s'en forme pluſieurs médiocres qui le réduiſent preſqu'à rien, à-moins que ſes héritiers n'ayent le bonheur de faire valoir avec profit ce qu'ils ont eu en partage.

Les Citoyens de *Lima* ont beaucoup de talent & de diſpoſition pour le Négoce. Ils ſavent parfaitement pénétrer les ruſes des Acheteurs, & les ramener aux leurs. Ils ont le don de perſuader, & de ne pas ſe laiſſer perſuader. Ils affectent, en achetant, de mépriſer & de ravaler ce qui attire le plus leur attention & qu'il ſouhaitent le plus; & par cette ruſe ils obtiennent plus facilement ce qu'ils marchandent, que ceux qui achétent d'eux. Ils ont la réputation d'être fort économes dans leurs achats, mais exacts & fidéles à remplir les conditions des marchés conclus.

Il y a des boutiques où l'on vend en détail toute ſorte d'Etoffes; il y en a auſſi pour le Tabac, & c'eſt dans celles-ci que l'on trouve l'Argent travaillé, que l'on envoye acheter dans les Villes ſituées près des Mineres où il ſe fabrique.

Les Commerçans en gros qui ont des magazins de marchandiſes, ne laiſſent pas d'avoir une boutique dans leurs maiſons, où ils vendent eux-mêmes en détail, ou font vendre par un de leurs Commis en qui ils ſe confient

fient le plus. Ils en uſent ainſi pour ne pas céder à d'autres les profits ordinaires dans cette ſorte de Commerce. Au-reſte cela ne les dégrade en aucune maniere, & l'on y eſt trop accoutumé pour y trouver à redire; ce qui fait voir, combien le Commerce eſt eſtimé & favoriſé dans cette Ville. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Familles illuſtres, qui, comme nous l'avons dit, ſe ſoutiennent dans leur éclat à la faveur des Majorats, & par les revenus de leurs Biens fonds ſans ſe mêler aucunement de trafic. Mais il y en a encore davantage, qui quoiqu'elles ayent auſſi des Majorats, ont beſoin de cette reſſource pour ſe ſoutenir dans leur luſtre, de maniere que par la ſuite du tems elles ne tombent pas en décadence. Elles s'intéreſſent en gros aux Foires des Gallions & autres trafics, & ne ſoupçonnent pas même que ce Commerce puiſſe déroger à l'éclat de leur nobleſſe. Elles ont entierement perdu ces idées que leurs Ancêtres avoient apportées d'*Eſpagne*, & s'en trouvent très-bien.

CHAPITRE XI.

Etendue de la Viceroyauté du Pérou. *Audiences qui y ſont contenues. Evêchés dépendans de chacune. Corrégimens ou Sénéchauſſées ſelon leur rang, & en particulier de celles qui appartiennent à l'Archevêché de* Lima.

TOut ce que nous venons d'expoſer nous méne naturellement à parler de l'étendue de la Juriſdiction de l'Audience Royale de *Lima*, & de celle du Viceroi du *Pérou*. Mais comme pour en donner une connoiſſance auſſi exacte que celle qu'on a vu dans la premiere Partie, au ſujet de *Quito*, il ſeroit néceſſaire d'avoir parcouru en perſonne toutes les Provinces particulieres ou Corrégimens de ce Royaume, & d'en faire un Livre à part, je me contenterai d'en donner une idée générale, ſuffiſante pour connoître en gros tout ce que renferment à cet égard les vaſtes Domaines de ce Pays. Je puis aſſurer d'avance que pour m'acquiter de cette tâche avec plus d'utilité, j'ai conſulté diverſes perſonnes ſur le ſujet que je vais traiter, dont quelques-uns ayant gouverné ce vaſte Royaume, étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui le regarde, & quelques autres qui étant du Pays même, & s'étant appliqué à le connoître, pouvoient nous donner des lumieres telles que nous les déſirions, & diriger nos jugemens par leur prudence & leur expérience. Nous avons été obli

gés de nous ſervir de ce moyen faute d'avoir eu l'occaſion de pénétrer dans les Provinces intérieures du *Pérou;* & ſi nous voulions entrer dans un grand détail, tout ce que nous aurions pu apprendre à *Lima* ne ſuffiroit pas pour nous faire parler avec aſſurance, vu la grande diſtance qui eſt entre la Capitale & pluſieurs Provinces & Corrégimens, deſorte qu'on n'en peut guere attendre que des idées générales. On ne ſera donc pas ſurpris ſi nous paſſons légerement ſur quelques-uns; car en nous conformant à la méthode que nous nous ſommes propoſée dès le commencement de cette rélation, nous n'admettrons que ce qui nous paroît certain & bien avéré, eſtimant qu'il vaut mieux dire peu & vrai, que de courir riſque d'alléguer faux en nous étendant davantage.

Pour mieux réuſſir dans la deſcription des Pays dépendans du Gouvernement du *Pérou*, ſans nous écarter de l'ordre que nous avons ſuivi juſqu'ici, nous diviſerons toute ſa Juriſdiction dans celles des Audiences qui le compoſent, & les Audiences dans les Evéchés qu'elles renferment, & & chaque Evêché ou Archevéchés dans les Corrégimens ou Sénéchauſſées. Cet ordre nous paroît propre à rendre cette deſcription plus utile, & facilitera notre rélation générale de l'état actuel de ces Provinces.

Le Gouvernement ou Viceroyauté du *Pérou* dans l'*Amérique Méridionale* s'étend ſur ces vaſtes Pays qui ſont ſous la Juriſdiction des Audiences de *Lima*, de *Los Charcas*, & du *Chili*, ſous leſquelles ſont encore compris les Gouvernemens de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Paraguay*, de *Tucuman* & de *Buénos-Ayres*, bienque ces trois dernieres Provinces, ainſi que le Royaume de *Chili*, ayent leurs Gouverneurs particuliers, qui ont une autorité convenable à leur caractere, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont abſolus tant dans les Affaires Politiques, que Civiles & Militaires, toutefois en certaines choſes ils reconnoiſſent la ſupériorité du Viceroi, qui, par exemple, a le droit de nommer à leurs Gouvernemens par proviſion, en cas de mort de leur part; & ainſi à l'égard de quelques autres cas non moins importans. Avant l'an 1739 qu'on érigea pour la ſeconde fois la *Nouvelle Grenade* en Viceroyauté, celle du *Pérou* s'étendoit, comme il a déjà été dit, ſur tous les Pays compris dans les Audiences de *Tierra-Firme* & de *Quito*. Mais celles-ci en ayant été ſéparées, cette Viceroyauté ſe trouva bornée au nord à ce qui eſt renfermé dans le Corrégiment de *Piura*, qui confine à ceux de *Guayaquil*, de *Loxa*, & de *Chacapoya*, qui finit au Gouvernement de *Jaën de Bracamoros*. Deſorte que la Viceroyauté du *Pérou* commence au Golphe de *Guayaquil*, & s'étend depuis la côte de *Tumbez*,

Tumbez, par les 3 deg. 25 min. de Latitude Auſtrale, juſqu'aux Terres *Magellaniques* environ 54 degrés de la hauteur du même Pole, qui font 1012 lieues marines. A l'Orient il confine en partie au *Bréſil*, étant borné de ce côté-là par la fameuſe *Ligne* ou *Meridienne de Démarcation*, qui diviſe les Domaines des Couronnes de *Caſtille* & de *Portugal*, & en partie à la *Mer du Nord*. A l'Occident c'eſt la *Mer du Sud* qui lui ſert de limites.

L'Audience Royale de *Lima* érigée en 1542, quoiqu'elle ne commençât à s'aſſembler qu'en 1544, comprend dans ſa Juriſdiction un Archevêché & quatre Evêchés, qui ſont:

L'Archevêché de Lima.

Evêchés.

I. *Truxillo.*
II. *Guamanga.*
III. *Cuzco.*
IV. *Arequipa.*

L'Archevêché de *Lima* doit à juſte titre précéder les autres Prélatures, & faire le ſujet de ce Chapitre. Nous traiterons dans le ſuivant des quatre Evêchés ſuffragans de cet Archevêché. Le Diocéſe de celui-ci comprend quinze Corrégimens ou Provinces. Nous traiterons d'abord des Corrégimens d'auprès de *Lima*, en continuant toujours par le plus proche, & ainſi de ſuite juſqu'aux plus éloignés. Et cette méthode ſera obſervée à l'égard des autres Diocéſes.

Corrégimens ou Provinces de l'Archevêché de Lima.

I. *Le* Cercado de *Lima.*

II. *Chancay.*
III. *Santa.*
IV. *Canta.*
V. *Cagnéte.*
VI. *Ica*, *Piſco*, & *Naſca.*
VII. *Guarechiri.*
VIII. *Guanuco.*
IX. *Tauyos.*
X. *Caxatambo.*
XI. *Tarma.*
XII. *Jauxa.*
XIII. *Conchucos.*
XIV. *Guaylas.*
XV. *Guamalies.*

I. II. III. Ici le Lecteur nous permettra de le renvoyer aux Chapitres II. & III. où il a été parlé des trois premiers Corrégimens: ce ſeroit abuſer

ſer de ſa patience, que de répéter ce qui a déjà été dit du *Cercado* de *Lima*, de *Chancay*, & de *Santa*.

IV. Après les trois Corrégimens notés ci-deſſus, vient celui de *Cauta*, à cinq lieues au Nord-Nord-Eſt de *Lima*, deſorte qu'il confine au Corrégiment du *Cercado*. Son étendue eſt de plus de trente lieues, dont la plus grande partie occupe les premieres branches des Montagnes connues ſous le nom de *Cordillere Royale des Andes*; c'eſt pourquoi auſſi le climat en eſt divers ſelon la diſpoſition du Pays. Le climat de la partie baſſe ou des vallées, eſt chaud. Celui de la partie haute, c'eſt-à-dire, qui eſt entrecoupée de collines, eſt tempéré, & froid ſur les collines-mêmes. De cette diverſité de température il réſulte un grand avantage pour les ſemences & les pâturages: parce qu'étant maîtres de choiſir le terroir ſelon ſes propriétés, les habitans font des recoltes d'autant plus abondantes. Parmi les Fruits qu'ils recueillent, les *Papas* ſont les meilleurs. On en porte les racines à *Lima* pour les y vendre, & il s'y en fait une grande conſommation. Les vaſtes campagnes de *Bombon* appartiennent en partie à cette Province; & comme elles ſont dans la partie élevée, elles ſont toujours froides. Elles nourriſſent de nombreux Troupeaux de Brebis & de Moutons. Au-reſte ces campagnes ont diverſes *Haciendas*, ou terres qui appartiennent aux principales familles de la Nobleſſe de *Lima*.

A *Guamantangua*, Bourgade de cette Sénéchauſſée, on révere une Image d'un *Santo Chriſto*, & les habitans de *Lima*, & ceux des environs y vont en pélérinage aux Fêtes de la Pentecôte pour aſſiſter à la fête qu'on y célébre.

V. La Ville de *Cagnéte* eſt le Chef-lieu de la Sénéchauſſée, à laquelle elle donne ſon nom. Sa Juriſdiction commence à ſix lieues au Sud de *Lima*, & s'étend par le même rumb à plus de trente lieues le long de la côte. Le climat y eſt ſemblable à celui des vallées de *Lima*, & les terres en ſont fertiliſées par une Riviere & par divers ruiſſeaux qui les traverſent. Elles produiſent force Froment & Maïz. Une partie de ces terres eſt plantée de Cannes douces, dont on tire beaucoup de Sucre. Les Familles nobles de *Lima* en ſont auſſi propriétaires. Dans le voiſinage du Bourg de *Chilca*, ſitué dans cette Sénechauſſée, à environ dix lieues de *Lima*, on trouve beaucoup de Salpétre, dont on ſe ſert dans cette Ville pour faire de la Poudre à canon. Outre ces avantages, cette Province a encore celui de la Pêche, à laquelle la plupart des *Indiens*, habitans des Bourgs s'adonnent, ſurtout ceux qui demeurent près de la Mer; des Fruits, des Légumes, des Oiſeaux do-

domeſtiques des *Indes*, & le commerce qu'elle fait de toutes ces Denrées avec *Lima* eſt conſidérable.

VI. *Ica*, *Piſco*, & *Naſca*, ſont trois Villes qui donnent leur nom au Corrégiment dont nous allons parler, & dont la partie antérieure s'étend le long de cette côte vers le Sud. Sa Juriſdiction comprend plus de ſoixante lieues de pays en longueur, entrecoupé de quelques déſerts; & comme le terroir en eſt ſablonneux, ces campagnes reſtent incultes par-tout où les Rivieres & les Canaux ne peuvent atteindre; toutefois il faut excepter certains quartiers, qui ſans pouvoir être arroſés n'en ſont pas moins plantés de vignes, dont les ceps ſe maintiennent par l'humidité intérieure de la terre, & donnent beaucoup de raiſins; on en fait du Vin qui eſt tranſporté à *Callao*, d'où il paſſe à *Guayaquil* & à *Panama*. *Guamanga*, & les autres Provinces intérieures s'en pourvoient auſſi, & l'on en fait beaucoup d'Eau-de-vie. Enfin il y a des endroits plantés d'Oliviers, dont les olives ſervent également à l'huile, & à être mangées. Les terroirs où l'eau peut atteindre produiſent beaucoup de Froment & de Maïz, & quantité de toute ſorte de Fruits. Dans la Juriſdiction d'*Ica* il y a des Forêts d'*Algarrobales*, dont on nourrit une prodigieuſe quantité d'Anes; article qui augmente beaucoup le commerce des habitans, vu qu'on employe grand nombre de ces animaux à la culture des champs, tant aux environs de *Lima*, que des autres Provinces. Les *Indiens* qui habitent le long des côtes ou dans les Ports, ont ſoin de la pêche. Ils ſalent le Poiſſon qu'ils prennent, & l'envoyent dans les Montagnes, où il eſt de bon débit.

VII. La Sénéchauſſée ou Corrégiment de *Guarachiri* renferme dans les terres de ſa dépendance la premiere branche des Montagnes & partie de la ſeconde de la *Cordillere des Andes*, & s'étend par l'une & l'autre à plus de quarante lieues: cette Province commence à ſix lieues à l'Orient de *Lima*. La ſituation des terres qu'elle renferme, eſt cauſe qu'il n'y a guere que les vallons & autres lieux bas qui ſoient peuplés & fertiles. Ils abondent en Froment, Orge, Maïz, & autres Grains, de-même qu'en Fruits. Les Montagnes de ſa dépendance ont des Minieres d'argent, dont quelques-unes ſont exploitées, mais le nombre en eſt petit, ce métal n'y étant pas des plus abondans.

VIII. *Guanuco* eſt le Chef-lieu du Corrégiment de ſon nom à quarante lieues Nord-Eſt de *Lima*. C'a été anciennement une des principales Villes de ces Contrées, dans laquelle s'établirent pluſieurs des premiers Conquérans. Aujourd'hui elle eſt dans un état bien différent, & les mai-

ſons principales, où ces grands-hommes vivoient alors, ſemblent n'y ſubſiſter encore que pour ſervir de monument à ſon ancienne opulence. Du reſte elle égale à peine à-préſent une Bourgade *Indienne* des plus médiocres. Le climat des terres de ſa Juriſdiction eſt doux & tempéré, & les campagnes ſont fertiles en Grains & en Fruits. On y fait différentes ſortes de Confitures & de Gelées, qui ſont eſtimées & recherchées dans les autres Provinces.

IX. Le Corrégiment de *Yauyos* commence à environ vingt lieues de *Lima* vers le Sud-Eſt. Il comprend partie de la premiere & ſeconde branche des Montagnes de la *Cordillere*, & le climat en eſt inégal. Sa Juriſdiction dans ſa plus grande longueur a plus de trente lieues d'étendue. On y recueille du Froment, de l'Orge, du Maïz, & autres Grains, ainſi que les Fruits ordinaires dans ces Pays. Ses champs ſont toujours couverts d'herbes où vont paître le gros & le menu Bétail, qui ſont le principal article de ſon Commerce, & que l'on méne vendre à *Lima*.

X. La Juriſdiction du Corrégiment de *Caxa-Tambo* commence à 35 lieues au Nord de *Lima*. Sa plus grande étendue eſt d'environ vingt lieues, dont une partie eſt ſituée dans les Montagnes. Tout ſon territoire eſt fertile en Grains. Il y a auſſi des Minieres d'argent, mais peu abondantes, avec quelques Fabriques de *Bayétes* établies par les *Indiens*: ces fabriques ſont partie du Commerce de cette Sénéchauſſée.

XI. Le Corrégiment de *Tarma* eſt un des plus conſidérables de tout le Diocéſe de cet Archevêché. Sa Juriſdiction commence à quarante lieues de *Lima* au Nord-Eſt, & confine à l'Orient aux *Indiens* Sauvages ou Gentils nommés dans le Pays *Maran-Cochas*, leſquels inſultent ſouvent les habitans de cette frontiere. Cette Province eſt fertile en Froment, Orge, & Maïz dans ſa partie tempérée; dans la partie froide, elle nourrit quantité de gros & de menu Bétail. Elle a de riches Mines d'argent auxquelles on travaille, ce qui rend le Pays riche à proportion. Outre ces ſources de commerce elle a des Fabriques de *Bayétes* & autres groſſes étoffes, qui occupent une bonne partie du grand nombre d'*Indiens* qu'il y a dans cette Province.

XII. Le Corrégiment de *Jauxa* commence à quarante lieues à l'Eſt de *Lima*. Son étendue eſt du même nombre de lieues. Il occupe les vaſtes Vallées & Plaines qui ſe trouvent entre les deux *Cordilleres* Orientale & Occidentale des *Andes*. Il eſt traverſé par la Riviere auſſi appellée *Jauxa*, qui prend ſa ſource dans le Lac *Chiçay-Cocha*, qui eſt dans la Province de *Tarma*, & forme un des bras du *Maragnon*. Toute la Juriſdic-

diction de cette Sénéchauſſée eſt diviſée en deux parties par la Riviere même. Elle eſt remplie de belles Bourgades bien peuplées d'*Eſpagnols*, de *Métifs* & d'*Indiens*. Son terroir eſt fertile en Grains & en Fruits; & ſon commerce conſidérable, à cauſe que c'eſt la grande route pour aller dans les Provinces de *Cuzco*, de la *Paz* & de la *Plata*, & les autres Contrées méridionales que l'on appelle ici *Tierra de Arriba*, *Provinces d'en haut* ou *hautes Provinces*. Elle confine, comme la précédente, aux *Indiens* ſauvages de la Montagne, parmi leſquels les Religieux de l'Ordre de *St. François* ont commencé à établir des Miſſions, dont la premiere eſt dans le Bourg d'*Ocopa*. Il y a dans la Sénéchauſſée de *Jauxa* quelques Mines d'argent qui contribuent à enrichir cette Province.

XIII. Le Corrégiment de *Conchucos* commence à quarante lieues de *Lima* vers le Nord-Nord-Eſt, & s'étend par le centre des Montagnes, d'où vient que le climat y eſt inégal à proportion de la diverſité de la ſituation des lieux. Le Pays abonde en Grains & en Fruits. Le terroir moins propre aux ſemences, nourrit quantité de Beſtiaux. Il y a dans cette Juriſdiction beaucoup de Tiſſerands & de Drapiers *Indiens* qui font des *Bayétes*, des Droguets de laine & autres Draps groſſiers, dont ce Pays fait un bon commerce avec les autres Provinces.

XIV. Le Corrégiment de *Guaylas* occupe comme le précédent le centre des Montagnes, & commence à cinquante lieues de *Lima*, & s'étend vers le même côté. Sa Juriſdiction eſt aſſez étendue, & le terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit quantité de Beſtiaux, qui font la plus grande partie du commerce que ce Corrégiment fait avec les autres Provinces.

XV. Le Corrégiment de *Guamalies* eſt le dernier de l'Archevêché de *Lima*. Sa ſituation eſt auſſi dans le centre des *Cordilleres*, & le climat n'y eſt pas moins inégal. Sa Juriſdiction commence à 80 lieues de *Lima* vers le Nord-Eſt. Le froid y eſt plus ordinaire que le chaud, c'eſt pourquoi auſſi le terroir en eſt peu fertile dans l'eſpace de plus de quarante lieues qu'il renferme. Les *Indiens* qui habitent dans les Bourgades de ſa Juriſdiction s'appliquent aux Métiers de Tiſſerands, de Cardeurs & de Drapiers, fabriquant des *Bayétes*, & des Serges, que l'on vend dans les Provinces où il n'y a pas de telles fabriques.

Tous ces Corrégimens, ou Provinces, de-même que ceux qui ſe trouvent dans les Diocéſes de l'Audience Royale de *Lima*, & des Evêchés de celle de *Charcas*, ſont remplis de Peuplades, Bourgs, Villages & Ha-

meaux, habités par des *Eſpagnols*, des *Métifs*, & des *Indiens*. Ces derniers ſont en quelques endroits moins nombreux que les précédens, & dans quelques autres c'eſt tout le contraire. Comme le lieu où le Corrégidor fait ſa réſidence, lequel eſt appellé à cauſe de cela *la Capital del Corregimiento*, *la Capitale de la Province*, ou Sénéchauſſée, eſt ſouvent fort éloigné des extrémités du Pays de ſa Juriſdiction, & que par conſéquent il ne peut veiller de ſi loin au maintien de la Police & de la Juſtice, on a jugé à propos de ſubdiviſer ces Provinces en divers départemens, chacun de trois à quatre peuplades, plus ou moins ſelon leur grandeur & leur diſtance de l'une à l'autre. Dans chacun de ces départemens il y a un Subdélégué du Corrégidor.

Les grandes Peuplades ont ordinairement chacune leur Curé particulier pour la direction des âmes. Quand les lieux ſont petits, on en joint deux, trois, ou même davantage ſous un même Curé. Quand ils ſont trop éloignés, ce Curé les fait diriger par ſes ſecondaires. Au-reſte les Curés ſont ou Séculiers, ou Réguliers, ſelon le droit que chacune de ces deux claſſes a acquis ſur la Cure, pour avoir été employés à la réduction & à la converſion des *Indiens* dans le tems de la Conquête. Paſſons maintenant aux Corrégimens des Evêchés.

CHAPITRE XII.

Où l'on traite des Corrégimens contenus dans les Diocéſes de Truxillo, Guamanga, Cuzco *&* Arequipa.

TRUXILLO. Premier Evêché de l'Audience Royale de *Lima*.

AU Nord de l'Archevêché de *Lima* eſt l'Evêché de *Truxillo*, dont le Diocéſe de ce côté-là eſt le terme où finit la Juriſdiction de l'Audience de *Lima* & de la Viceroyauté du *Pérou*. Il s'étend même au-delà, puiſqu'il comprend le Gouvernement de *Jaën de Bracamoros*, qui touche, comme on l'a déjà dit dans la I. Partie, à la Province & Audience de *Quito*. Ainſi laiſſant ce Gouvernement à part, nous ne parlerons que des ſept *Corrégimens* de cet Evêché appartenant à l'Audience & au Gouvernement du *Pérou*.

Cor-

Corrégimens de l'Evêché de *Truxillo.*

I. *Truxillo.*

II. *Sagna.*
III. *Piura.*
IV. *Caxamarca.*
V. *Chachapoyas.*
VI. *Llulla & Chillaos.*
VII. *Pataz* ou *Caxamarquilla.*

I. II. III. Il a déjà été fait ſuffiſamment mention des trois Corrégimens de *Truxillo*, de *Sagna* & de *Piura* aux Chapitres I. & II. Reſte à parler des quatre autres.

IV. *Caxamarca* eſt ſitué à l'Orient de *Truxillo.* Sa Juriſdiction s'étend fort loin par l'eſpace que laiſſent entre elles les deux *Cordilleres des Andes.* Le terroir eſt fertile en Grains, Fruits, & Légumes, & nourrit du gros & du menu Bétail, mais principalement il abonde en Haras. Les Propriétaires des champs des vallées s'y viennent pourvoir de chevaux & de mules, qu'ils engraiſſent avec du Maïz, & revendent enſuite dans les grandes Villes. C'eſt ainſi qu'on en uſe dans la Vallée de *Chancay* & autres, d'où l'on envoye ces animaux à *Lima*, *Truxillo* &c. Les *Indiens* de toute cette Juriſdiction ſont Tiſſerands, & font beaucoup de toiles de coton pour des voiles de Navire, pour des pavillons & des couvertures de lit & autres ſemblables ouvrages, dont on fait un bon débit dans les Villes, & c'eſt un des meilleurs articles de ſon commerce. Il y a auſſi quelques Mines d'argent, mais de peu de conſéquence.

V. Vers le même côté, mais plus à l'Orient, eſt le Corrégiment de *Chachapoyas.* Le climat y eſt chaud, parce que ce Pays étant ſitué hors des *Cordilleres* & à l'orient de ces Montagnes, eſt fort bas. Son étendue eſt conſidérable, mais la plus grande partie eſt un Déſert. Les Fruits ſont proportionnés à ſa température. Les *Indiens* s'y occupent auſſi à faire des Toiles de coton, principalement pour des tapiſſeries & autres meubles, qui font un fort bel effet à la vue par la fineſſe des couleurs qu'ils mêlent dans le tiſſu de leurs ouvrages, en quoi ils ſont fort habiles. Cet article, à quoi il faut ajoûter les Canevas qu'ils fabriquent pour les voiles de Navire, fait le fond du commerce qu'ils entretiennent avec quelques autres Provinces où leurs ouvrages ſont recherchés.

VI. A l'extrémité méridionale du Corrégiment de *Chachapoyas*, & à l'orient de la *Cordillere* des *Andes* on trouve le Corrégiment de *Llulla* & *Chillaos*, où le climat eſt chaud & humide, parce que le terrain eſt bas;

de-là vient auſſi qu'il y a beaucoup de Forêts, ce qui rend une grande partie de cette Jurisdiction inhabitée. Au-reſte elle confine à la Riviere de *Moyobamba*, qui commençant à couler de ces Provinces méridionales du *Pérou* forme le Fleuve de *Marannon*, comme il a été dit dans la premiere Partie. La principale Denrée de ce Diſtrict c'eſt le Tabac, à quoi il faut ajoûter les Amandes connues ſous le nom des *Andes*, & quelques autres Fruits qui ſont le fond du commerce de cette Contrée avec celles des environs.

VII. Le Corrégiment de *Patas*, ou de *Caxamarquilla*, eſt le dernier de ce Diocéſe. Son terroir eſt diverſement ſitué, & le climat y eſt différent, ainſi que les Fruits, par la même raiſon. Le Pays produit de l'Or, & le principal commerce conſiſte à troquer ce métal contre de la monnoye courante, ſurtout pour des eſpéces d'argent, qui y ſont plus eſtimées que l'or, pour être plus rares.

II. Evêché de l'Audience de *Lima*.

Guamanga.

La Ville de *Guamanga*, où eſt le Siége Epiſcopal, fut fondée par *Don Franciſco Pizarro* en 1539 dans le même lieu où ſe trouvoit un Village d'*Indiens* qui avoit le même nom. Les *Eſpagnols* en bâtiſſant la Ville lui donnerent celui de *Saint Jean de la Victoire*, en mémoire de la retraite de l'*Inca Manco*, qui n'ayant oſé accepter la bataille que *Pizarre* lui préſentoit, abandonna la campagne & ſe retira dans les Montagnes. Cette Ville fut fondée dans la vue de faciliter le commerce entre *Lima* & *Cuzco*: car dans cette vaſte étendue de chemin il n'y avoit aucune autre Ville, ce qui expoſoit les Voyageurs aux courſes des *Indiens* de l'Armée de *Manco*. Ce fut cette raiſon qui fit choiſir le lieu où étoit le Village en queſtion; lieu incommode pour les beſoins de la vie, étant proche de la *Cordillere* des *Andes*. Mais auſſitôt qu'on eut exterminé le parti de l'*Inca Manco*, & que la guerre fut finie avec ce Prince, on changea la ſituation de la Ville, & on la bâtît dans l'emplacement où elle eſt aujourd'hui. Sa Jurisdiction, telle qu'elle fut réglée dès ſa fondation, commençoit où finit le Corrégiment de *Jauxa*, & s'étendoit juſqu'au pont de *Vilcas*. A-préſent elle a pour bornes les Provinces qui l'environnent, & elle renferme le Bourg ou Bailliage d'*Anco*, qui n'eſt qu'à trois lieues de la Ville. Celle-ci eſt ſituée ſur le panchant de quelques collines, qui s'éten-

tendant vers le Sud enferment une plaine qui eſt à l'Orient de la Ville. Une Riviere qui prend ſa ſource dans ces collines traverſe la même plaine; ce qui n'empêche pas que la Ville ne ſouffre quelque diſette d'eau, étant ſituée dans un terrain plus élevé que celui de la plaine; de maniere que les habitans n'ont d'autre reſſource que quelques petites Fontaines qu'elle renferme dans ſon enceinte. On compte parmi les Citoyens de *Guamanga* environ vingt Familles de Nobles, qui occupent le centre de cette Ville, dont les maiſons ſont la plupart hautes, bâties de pierres, bien travaillées, & généralement couvertes de tuiles. L'eſpace qu'elles occupent ne ſe borne pas aux appartemens pour loger les propriétaires à leur aiſe, mais leur offre un terrain ſuffiſant pour des vergers & des jardins, difficiles à entretenir à cauſe de la diſette d'eau. Les grands Fauxbourgs habités par les *Indiens*, dont la Ville eſt environnée, ajoûtent beaucoup à ſa grandeur: les maiſons de ceux-ci, quoique baſſes, ſont auſſi bâties de pierres, & couvertes de tuiles, ce qui rend la Ville fort agréable à voir. Au-reſte cette façon de bâtir eſt généralement uſitée dans les lieux éloignés des côtes.

L'Egliſe Cathédrale eſt bien ornée. Son Chapitre eſt compoſé outre l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, de deux Chanoines dont les Canonicats s'obtiennent par concours, de deux Prébendiers, & d'un Pénitencier. Il y a un Séminaire pour le ſervice de l'Egliſe ſous le nom de *St. Chriſtoval.* L'Egliſe de ce Séminaire eſt la Paroiſſe des *Eſpagnols*, & l'Egliſe de *Ste. Anne* la Paroiſſe des *Indiens*, qui a pour Succurſales les Chapelles *del Carmen* vulgairement *Carmenca*, de *Bélen*, de *San Sebaſtian*, & *San Juan Baptiſta.* La Paroiſſe de la *Madeleine*, compoſée auſſi d'*Indiens*, eſt deſſervie par les *Dominicains*, dont l'un a le titre de Curé. Enfin il y a une Univerſité avec les revenus néceſſaires pour des Profeſſeurs en Philoſophie, Théologie & Juriſprudence. Cette Univerſité jouit des mêmes prérogatives que celle de *Lima*, étant auſſi de fondation Royale. Le Magiſtrat ou *Cabildo Secular* de cette Ville eſt compoſé des Nobles, & a pour Préſident le Corrégidor. Tous les ans on élit parmi les Régidors les Alcaldes qui doivent veiller à la police & au bon ordre.

Outre les Paroiſſes il y a encore dans l'enceinte de cette Ville les Couvens de *St. Dominique*, des *Cordeliers*, de la *Merci*, de *St. Auguſtin*, de *St. Juan de Dios*, un Collége de *Jéſuites*, & un Hoſpice de *St. François de Paule*, les Religieuſes de *Ste. Claire* & celles d'*El Carmen*, & une Communauté de Dévotes.

Les

Les Corrégimens compris dans le Diocéſe de *Guamanga*, ſont:

I. Guamanga.

II. *Guanta.*
III. *Vilcas-Guaman.*
IV. *Andaguaylas.*
V. *Guanca-Bélica.*
VI. *Angaraés.*
VII. *Caſtro-Virreyna.*
VIII. *Prima-Cocha.*
IX. *Lucanas.*

I. Le Corrégiment de *Guamanga* jouit d'un bon climat dans toute ſon étendue, auſſi eſt-il bien peuplé, & fertile en Grains, Fruits & autres denrées, ſans compter les Troupeaux, qui ſont partie de ſon commerce; l'autre partie conſiſte en Cuirs & dans les Semelles de ſouliers qui y ſont coupées & préparées, outre les Confitures en conſerves & en gelées que l'on tranſporte dans les autres Provinces.

II. La Juriſdiction du Corrégiment de *Guanta* eſt à l'Ouëſt-Nord-Ouëſt de *Guamanga*, & commence à un peu plus de quatre lieues de cette Ville. Il s'étend à plus de 25 ou 30 lieues au long. L'air y eſt bon preſque par-tout, & le terroir abondant en Grains & en Fruits. Il y a des Mines d'argent, qui autrefois rapportoient beaucoup, mais qui préſentement ſont extrêmement déchues. La Riviere de *Jauxa* forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayacaxa*, une Ile où croît en abondance la *Coca*, dont nous avons parlé dans la I. Partie de cet Ouvrage. Cette Herbe & le Plomb que l'on tire des Mines de ce métal qui ſont dans cette Juriſdiction, ſont les principales branches de ſon commerce avec les autres Provinces, à quoi il faut ajoûter les Denrées qu'elle fournit pour la nourriture ordinaire des habitans de *Guamanga*.

III. Au Sud-Eſt de *Guamanga* à ſix ou ſept lieues de cette Ville commence le Corrégiment de *Vilcas Guaman*, qui a plus de trente lieues d'étendue. L'air y eſt tempéré, & le terroir produit quantité de Grains, Fruits, & nourrit beaucoup de Bétail gros & menu. Les *Indiens* qui habitent les Villages de ce Corrégiment s'occupent à fabriquer des *Bayétes*, des *Cordellats* & autres étoffes de laine que l'on tranſporte a *Cuzco* au *Potoſi*, & en d'autres Provinces. Ce commerce eſt pénible à-cauſe de la grande diſtance des lieux. On trouve dans cette Juriſdiction une Forteresſe des anciens *Indiens*, en la maniere décrite dans la I. Partie au ſujet de celle qui eſt près du Village de *Cannar*. Le Bourg même de *Vilcas-Guaman* en avoit une

une autre fort fameuſe, qui a été ruinée pour bâtir l'Egliſe de ſes débris.

IV. A l'Orient de *Guamanga*, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'*Andaguaylas*, dont la Juriſdiction s'étend vers l'Orient par l'eſpace que laiſſent entre eux deux rameaux de Montagnes de la *Cordillere* à un peu plus de vingt lieues. Son terroir arroſé de quelques petites Rivieres, en eſt rendu extrêmement fertile. L'air y eſt en partie chaud & en partie tempéré. Les terres y produiſent, à proportion de l'arroſement qu'elles reçoivent, des Cannes de Sucre, du Maïz, du Froment, & autres denrées en abondance. Le Pays eſt un des plus peuplés de ces Contrées. Les Familles Nobles de *Guamanga* y ont des *Haciendas*, qui produiſent conſidérablement de Sucre.

V. Le Gouvernement de *Guanca-Bélica* commence à trente lieues au Nord de *Guamanga*. La Ville de *Guanca-Bélica* fut fondée à l'occaſion de la fameuſe & riche Mine de vif-argent qui eſt dans le voiſinage. Elle ne ſubſiſte que de l'exploitation de cette Mine; car d'ailleurs l'air y eſt ſi rude que la terre n'y produit rien, & il faut tout tirer du dehors. Il y a dans cette Ville une Fontaine dont l'eau eſt pétrifiante, & les habitans employent les pierres qu'elle produit à bâtir leurs maiſons & autres ouvrages.

Les Mines de vif-argent qu'on exploite en ce lieu-là, ſont les ſeules dont on tire celui qu'on employe dans les Mines d'argent du *Pérou*. Et malgré la quantité qu'elles en fourniſſent actuellement & qu'elles en ont fourni, on ne s'apperçoit pas qu'elles diminuent. Elles furent découvertes ſelon quelques-uns en 1556 par un *Portugais* nommé *Enrique Garcès*, qui rencontra par hazard en ce lieu un *Indien* avec quelques pierres de Cinabre, que les *Indiens* appelloient *Llimpi*, & dont ils ſe ſervoient pour ſe peindre le viſage. D'autres, tels qu'*Acoſta*, *de Laëtt*, & *Eſcalona*, prétendent que la Mine de *Guanca-Bélica* fut découverte par un *Indien* nommé *Navincopa*, domeſtique d'*Amador Cabrera*, & qu'avant l'an 1564 *Pedro Contréras* & *Enrique Garcés* en avoient découvert une à *Pataz*. Mais quoi qu'il en ſoit la Mine de *Guanca-Bélica* eſt celle qu'on a toujours exploitée, & le mercure n'a été mis en uſage pour raſſembler l'argent des minerais qu'en 1571 par *Pedro Fernandez Vélaſco*. Les Rois d'*Eſpagne* ſe ſont réſervés & appropriés cette Mine dès le tems de ſa découverte. Autrefois la Ville de *Guanca-Bélica* étoit gouvernée par un des Auditeurs de l'Audience de *Lima* avec titre de Surintendant; au bout de cinq ans un autre Auditeur venoit relever celui qui étoit en place, au bout de ce tems un autre relevoit celui-ci, & ainſi tour à tour de cinq en cinq ans. Mais en 1735 le Roi

Philippe V. jugea à-propos d'envoyer un Gouverneur particulier avec le même titre de Surintendant de cette Mine, & jetta les yeux sur un sujet bien au fait de la maniere dont il faut exploiter ce métal, s'en étant instruit aux Mines d'*Almaden* où il avoit été longtems. Le nouveau Gouverneur a si bien rempli les vues du Monarque, qu'on ne doute pas qu'en suivant la méthode qu'il a établie, la Mine ne subsiste beaucoup plus longtems & avec moins de fraix. Le vif-argent qu'on tire de cette Mine se vend en partie sur les lieux aux Exploiteurs des Mines d'argent, & le reste est envoyé aux Caisses Royales de tout le *Pérou*, pour que ceux qui exploitent des Mines éloignées puissent s'en pourvoir plus commodément.

VI. Le Corrégiment d'*Angaraës* est dépendant du Gouvernement de *Guanca-Bélica*, sa Jurisdiction commence à environ vingt lieues de la Cité de *Guamanca* vers l'Ouëst-Nord-Ouëst. L'air y est bon & le terroir fertile en Froment, Maïz & autres Grains & Fruits, & nourrit beaucoup de gros & de ménu Bétail.

VII. Le Corrégiment de *Castro-Virreyna* est à l'Occident de *Guamanga*, & a plus de trente lieues d'étendue. Le terroir y est fertile, quoique de différente nature. Dans les Bruyeres, qui sont les lieux les plus froids, il y a beaucoup de ce Bétail que les Gens du Pays nomment *Vicunnas*, dont la laine fait la meilleure partie du commerce de cette Contrée. Cet animal étoit autrefois commun dans les Pays de *Jauxa*, de *Guanuco* & de *Chiquiabo*: mais depuis la conquête chacun s'étant mêlé de leur donner la chasse pour en avoir la laine, ils sont devenus si rares qu'on ne les trouve plus que sur les Montagnes, où il est bien difficile de les joindre.

VIII. A environ vingt lieues de la Ville de *Guamanga* vers le Sud on entre dans le Corrégiment de *Parina-Cocha*, dont la Jurisdiction a 25 lieues d'étendue. On y nourrit quelques Troupeaux, & on y recueille des Fruits & des Grains en abondance. Il y a aussi plusieurs Mines d'or & d'argent plus abondantes aujourd'hui que jamais; & ce sont ces deux précieux Métaux qui sont la principale branche de son commerce actif; quant au commerce passif il est sur le même pied que celui du Corrégiment dont nous allons parler.

IX. A vingt-cinq à trente lieues de *Guamanga* entre l'Occident & le Sud, est le Corrégiment de *Lucanas;* le climat y est froid ou tempéré. On y recueille abondamment des Fruits & des Grains, & il s'y nourrit de grands Troupeaux de Bétail gros & menu. Ce Pays est très-abondant en Mines d'argent si riches, qu'on les compte parmi celles qui contribuent le plus

plus aux richeſſes du *Pérou*: de-là vient que le commerce qui s'y fait eſt des plus conſidérables; car il s'y rend un grand nombre de Commerçans avec des Marchandiſes; d'autres y apportent des Denrées que ce Pays ne produit point, & ils prennent en échange de l'argent en barre & en *pignes*.

III. Diocéſe de l'Audience de Lima.

Cuzco.

La Ville du *Cuzco* eſt la plus ancienne de toutes les Villes du *Pérou*. Elle fut fondée en même-tems que le vaſte Empire des *Incas* par *Manco-Capac*, premier Empereur de cette Monarchie. Il la peupla des premiers *Indiens* qui ſe rangerent volontairement ſous ſon obéiſſance, & la diviſa en deux parties, appellées *Hanam-Cozco* & *Hurin-Cozco*, c'eſt-à-dire, en *Haut-* & *Bas-Cuzco*. Celui-là fut peuplé des *Indiens* que *Manco-Capac* avoit attirés à ſoi, & celui-ci de ceux que ſon Epouſe *Mama-Oëllo* avoit réduits & raſſemblés des champs où ils vivoient répandus çà & là. Le *Haut-Cuzco* eſt la partie ſeptentrionale de la Ville, & le *Bas-Buzco* en eſt la partie méridionale. Les maiſons au commencement étoient petites & ſemblables à des cabanes, mais à meſure que l'Empire s'agrandiſſoit, la Ville s'étendoit & s'embelliſſoit; de maniere que quand les *Eſpagnols* pénétrerent jusques-là, ils ne furent pas peu ſurpris de trouver une Cité de cette importance. Ils admiroient la ſomptuoſité des Temples du Soleil, la magnificence des Palais des *Incas*, & cet air de grandeur qui annonce une Ville digne d'être la réſidence d'un puiſſant Monarque & la Capitale d'un grand Empire. *Don Francisco Pizarro* y entra au mois d'*Octobre* de l'an 1534, & en prit poſſeſſion au nom de *Charles-Quint*, Empereur & Roi d'*Eſpagne*. Bientôt après l'*Inca Manco* en vint faire le ſiége, & la réduiſit preſque toute en cendres, ſans pouvoir néanmoins venir à bout d'en chaſſer entiérement les *Eſpagnols*, quoiqu'il eût imaginé ce moyen comme le ſeul propre à forcer à ſe retirer une poignée d'hommes dont toutes les forces de ſa formidable Armée n'avoient pu, dans diverſes batailles ni durant le cours d'un long ſiége, laſſer la conſtance ni abattre le courage.

Cette Ville eſt ſituée dans un terrain fort inégal, & ſur le panchant de pluſieurs collines, dont le voiſinage ne pouvoit offrir d'emplacement plus commode. On voit encore ſur une de ces collines au Nord de la Ville les ruines de la fameuſe Fortereſſe que les *Incas* avoient fait bâtir pour la défenſe de la Place. Ces ruines font juger que ces Princes avoient eu deſſein d'enfermer cette hauteur d'un grand mur taluté, pour fermer le paſſage à l'Ennemi qui

voudroit pénétrer jusqu'à la Ville, & afin de faciliter la défense de ceux du dedans en augmentant la difficulté de la montée aux Ennemis du dehors, qui n'auroient pas eu peu à faire à escalader une si haute muraille. Ce rempart étoit tout de pierres bien travaillées, comme dans tous les ouvrages des *Incas*, dont il a été parlé dans la premiere Partie; mais il étoit encore plus remarquable par la grandeur des pierres, qui sont de différente figure & grosseur. Celles qui font la principale partie du mur, sont si grandes qu'il n'est pas aisé de comprendre comment des hommes ont pu, sans le secours d'aucune machine, les amener des carrieres d'où on les tiroit jusqu'au lieu où elles sont. Dans les creux que forment les irrégularités de ces grandes pierres, on en a introduit de petites si bien ajustées, & liées ensemble, qu'on ne peut les appercevoir que par une attention particuliere. Il y a une de ces grandes pierres couchée à terre & qui paroît n'avoir pas été employée, laquelle est d'une grosseur si prodigieuse qu'on ne peut concevoir par quel moyen ils ont pu la charrier jusques-là. Cette Pierre est vulgairement nommée *la Cansada* *, par allusion apparemment à sa prodigieuse grosseur, & à la peine qu'on a eue à l'amener en cet endroit. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont en partie détruits & ruinés, mais ceux du dehors existent encore.

Cuzco est une Ville grande à peu près comme *Lima*. Au Nord & à l'Occident elle est environnée de collines qui forment un arc auquel ils donnent le nom de *Senca*. Au Sud-Est elle a une plaine, où aboutissent plusieurs allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges, qui font un joli effet. Les appartemens en sont bien distribués, les moulures des portes sont dorées, & les autres ornemens ainsi que les meubles répondent à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble beaucoup à celle de *Lima*, tant par rapport à la grandeur, qu'à l'égard de la disposition & de l'ordonnance. Celle de *Lima* est peut-être plus grande, mais en revanche celle-ci est toute de pierres & d'un meilleur goût d'Architecture. La Chapelle du *Sagrario*, sous le titre de *Nuestra Sennora del Triunfo*, est desservie par trois Curés, l'un desquels en particulier est pour les *Indiens* de cette Paroisse, & les autres deux pour les *Espagnols*. Au-reste cette Chapelle a été dédiée à *Notre Dame*, parce que ce fut-là que les *Espagnols* se retirerent lors du siége que *Manca* mit devant la Place, laquelle il brula presqu'entierement, sans

* *La Fatiguée.*

ſans que les flammes pénétraſſent à l'endroit où étoient les *Eſpagnols*, ce que ceux-ci attribuerent au puiſſant ſecours de la Sainte Vierge. Outre ces Paroiſſes, il y en a encore huit, ſavoir:

I. *Bélen.*
II. *L'Egliſe de l'Hôtel-Dieu.*
III. *Santa Anna.*
IV. *Santiago.*
V. *San Blas.*
VI. *San Chriſtoval.*
VII. *San Sebaſtian.*
VIII. *San Gerouymo.*

Ces deux dernieres, quoiqu'éloignées l'une d'une lieue, l'autre de deux, ne laiſſent pas d'être Paroiſſes de la Ville.

Le Couvent des *Dominicains* de *Cuzco* a pour murailles principales celles du Temple du Soleil, & le Saint Sacrement eſt placé au même endroit où les *Indiens* avoient mis la figure d'or de cet Aſtre. Il y a un Couvent de *Franciſcains*, de qui dépendent tous les autres Couvens du même Ordre dans la Province, un d'*Auguſtins* & un de *la Merci*, qui jouiſſent de la même prérogative. Il y a auſſi un Collége des P. P. de la Compagnie de *Jéſus*. Les Couvens de St. *Jean de Dios* & des *Bethléémites* ſont des Hôpitaux: ce dernier eſt deſtiné en particulier pour les *Indiens* malades, qui y ſont traités avec toute la charité & tout le ſoin poſſible. Les Monaſtéres des Religieuſes ſont, *Ste. Claire*, *Ste. Catherine*, les *Carmélites*, & une Communauté de Dévotes nommées *Nazaréennes*.

Le Corrégidor eſt le Chef de la Régence de la Ville; il a ſous lui les Régidors qui ſont tirés de la premiere Nobleſſe. C'eſt du Corps des Régidors qu'on élit tous les ans les *Alcaldes* ordinaires, comme il ſe pratique généralement dans toutes les Villes des *Indes* de la domination *Eſpagnole*. Le Chapitre eſt compoſé outre l'Evêque de cinq Dignitaires, ſavoir d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, & d'un Tréſorier: il y a deux Chanoines qui obtiennent leurs Canonicats par *oppoſition*, Magiſtral, & Pénitencier, deux autres de *Préſentation*, & deux Prébendiers. Il y a trois Colléges pour l'étude des Sciences: l'un ſous le nom de *St. Antoine*, où il y a des chaires fondées pour enſeigner le Latin, la Philoſophie, & la Théologie aux Séminariſtes qui aſſiſtent au ſervice de l'Egliſe Cathédrale: l'autre ſous le nom de *St. Bernard*, où les *P. P.* de la *Compagnie* régentent & enſeignent les Humanités à ce qu'il y a de plus diſtingué parmi les jeunes-gens de la Ville: & le troiſiéme ſous le nom de *St. François de Borgia*, appartenant auſſi aux *Jéſuites*, & deſtiné à l'éducation des jeunes *Indiens* enfans des *Caciques*. Dans les deux premiers on confere tous les Degrés juſqu'au Doctorat, ayant été érigés en Univerſité.

Parmi les Tribunaux il y en a un pour les Droits Royaux, composé de deux Juges Officiers des Finances du Roi : un Commissariat de l'Inquisition composé des Commissaires & Officiers subalternes, & un autre Commissariat de *la Croisade*, comme dans les autres grandes Villes dont nous avons fait mention. Autrefois la Ville de *Cuzco* étoit peuplée d'une grande quantité d'*Espagnols*, parmi lesquels on comptoit diverses familles nobles, mais le nombre en est fort diminué à l'heure qu'il est.

Corrégimens de l'Evêché de Cuzco.

I. *Cuzco.*
II. *Quispicanchi.*
III *Avancay.*
IV. *Paucartambo.*
V. *Calcaylares.*
VI. *Chilques, & Masques.*
VII. *Cotabamba.*
VIII. *Canas & Chanches* ou *Tinta.*
IX. *Aymaraës.*
X. *Chumbi-Vilcas.*
XI. *Lampa.*
XII. *Carabaya.*
XIII. *Asangaro & Asilo.*
XIV. *Apolo-bamba.*

I. La Jurisdiction du Corrégiment de *Cuzco* s'étend à deux lieues aux environs. L'air y est tempéré, excepté sur quelques Montagnes où il fait plus froid que chaud, & ou l'on éléve des Troupeaux, tandis que dans les lieux bas il croît du Grain & des Fruits en abondance.

II. Le Corrégiment de *Quispicanchi* commence presque aux portes de la Ville de *Cuzco* du côté du Sud, & s'étend d'Orient à l'Occident un peu plus de vingt lieues. Les terres de cette Jurisdiction sont des possessions des Familles Nobles de *Cuzco;* on y recueille du Froment, du Maïz & autres denrées; & l'on y fabrique des *Bayétes* & des Droguets de laine. Une partie de ce Corrégiment confine aux Forêts habitées par les *Indios Brabos* ou Sauvages; & c'est dans cette partie que l'on recueille beaucoup de *Coca*, herbe qui fait un des principaux articles du commerce du Pays.

III. A quatre lieues au Nord-Est de *Cuzco* commence le Corrégiment d'*Avancay*, qui a plus de 30 lieues d'étendue. La température du l'air y est différente selon la différente situation des lieux: en général il est plus chaud que tempéré: là où la chaleur se fait plus sentir l'on voit de vastes Plantations de Cannes douces, dont on tire des Sucres d'une qualité supérieure. Les endroits moins chauds produisent abondamment de Froment, du Maïz & autres denrées, qui se débitent à *Cuzco*. C'est dans cet-

cette Jurisdiction que se trouve la Vallée appellée *Xaquijaguana*, & par corruption *Xajaguana*, où se donna ce fameux combat où *Gonzalo Pizarro* * fut défait & fait prisonnier par le Président *Pedro de la Gasca*.

IV. Le commencement de la Jurisdiction du Corrégiment de *Paucartambo* est à huit lieues à l'Orient de *Cuzco*. Elle est d'une assez grande étendue, & le terroir produisoit du tems des *Incas* plus de *Coca* qu'aucun autre, mais cela est fort diminué aujourd'hui, cette Herbe étant cultivée en diverses autres Provinces qui se sont emparées de ce commerce. Du-reste il produit assez d'autres Denrées.

V. A quatre lieues à l'Occident de *Cuzco* on entre dans la Juriediction du *Calcaylares*, qui l'emporte sur toutes les autres Provinces par la douceur de son climat, ce qui rend le terroir extraordinairement fertile en toute sorte de Grains & en Fruits délicats. Il y a des endroits que les habitans du Pays nomment *Lares*, qui étant plus exposés que les autres aux rayons du Soleil, produisoient autrefois beaucoup de Sucre; mais faute de gens pour les cultiver, cette denrée y est aujourd'hui si diminuée qu'on en tire à peine 30000 arrobes, au-lieu de 60 à 80000 qu'on en tiroit autrefois. Ce Sucre est d'ailleurs excellent, & sans autre apprêt que celui qu'on lui donne communément sur les lieux; il est aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des Rafineries d'*Europe*. La diminution de cette denrée a diminué le commerce de cette Jurisdiction, dont elle étoit la principale branche.

VI. Le Corrégiment de *Chilques* & *Masqués* commence à 7 à 8 lieues au Sud-Ouëst de *Cuzco*, & s'étend à plus de 30 lieues. Le terroir y produit des Grains & nourrit beaucoup de Bestiaux, & les *Indiens* y fabriquent diverses Etoffes de laine.

VII. A vingt lieues au Sud-Ouëst de la même Ville on entre dans le Corrégiment de *Cotabamba*, qui s'étend entre les deux Rivieres d'*Arancay* & d'*Apurimac*, à plus de trente lieues. L'air y est divers selon la différente situation des lieux. Le terroir nourrit beaucoup de gros & de menu

* *Gonsale Pizarre* s'étoit fait donner la Viceroyauté du *Pérou* par l'Audience de *Lima*, & avoit défait & tué dans une bataille le véritable Viceroi *Blasco Nunnez*. Huit mois après, c'est-à-dire la même année 1546, *Pierre de la Gasca*, envoyé par la Cour d'*Espagne* pour remettre toutes choses en ordre, arriva à *Panama*, où il fit publier une amnistie, & ayant rassemblé des forces il marcha contre *Gonsale Pizarre*, qui s'obstinoit dans sa desobéissance; il le vainquit dans cette Vallée, le fit prisonnier, & lui fit trancher la tête. Ce *Gasca* étoit Prêtre du Conseil Souverain de l'Inquisition. Not. du Trad.

nu Bétail, & là où le climat eſt tempéré ou un peu chaud on recueille force Froment, Maïz, & Fruits. Il y a auſſi beaucoup de Mines d'argent & d'or; & autrefois on en tiroit quantité de ces métaux qui enrichiſſoient le Pays, mais aujourd'hui on en tire beaucoup moins.

VIII. La Juriſdiction du Corrégiment de *Canas* & *Canches*, ou *Tinta*, commence à environ vingt lieues au Sud de *Cuzco*, & s'étend tant du Nord au Midi, que de l'Eſt à l'Oüeſt, à vingt lieues de chaque côté. La *Cordillere* la diviſe en deux parties; l'une qui eſt haute, & ſituée dans ces Montagnes, s'appelle *Canas*; & l'autre qui eſt baſſe, ſe nomme *Canches*. Celle-ci jouit d'un air tempéré, & produit toute ſorte de Grains; celle-là plus expoſée au froid ne produit guere que des Pâturages, où l'on nourrit quantité de Beſtiaux, & l'on compte que dans les grandes Prairies qui ſont entre les collines il paît tous les ans 25 à 30000 Mules qu'on y améne du *Tucuman*. On vend ces Mules à une Foire qui ſe tient pour cela, & à laquelle ceux des autres Provinces de ce Diocéſe viennent acheter les Mules dont ils ont beſoin, & s'il en reſte on les envoye vendre dans d'autres Provinces plus eloignées. Dans la Partie nommée *Canas* il y a une célébre Mine d'argent connue ſous le nom de *Condonoma*.

IX. Le Corrégiment d'*Aymaraës* commence à quarante lieues au Sud-Oüeſt de *Cuzco*, & s'étend à trente lieues. Il produit beaucoup de Grains, de Sucre, nourrit force Troupeaux, & renferme des Mines d'or & d'argent, qui étoient autrefois fort abondantes, mais qui rendent peu aujourd'hui faute de gens pour les exploiter.

X. A l'Occident de *Cuzco*, à un peu plus de quarante lieues de cette Ville, commence la Juriſdiction du Corrégiment de *Chumbi-Vilcas*, laquelle s'étend à trente lieues ou environ. On y recueille beaucoup de Grains, & on y nourrit quantité de Beſtiaux. Il y a auſſi par-ci par-là quelques Mines d'or & d'argent.

XI. A trente lieues au Sud de la même Cité, on entre ſur les Terres du Corrégiment de *Lampa*, qui eſt la Province principale parmi celles qui ſont compriſes ſous le nom de *Collao*. Le Pays eſt mêlé de plaines & de collines, couvertes les unes & les autres d'abondans pâturages, où l'on voit toujours paître un grand nombre de Troupeaux. Au-reſte comme c'eſt un climat froid, il n'y croît d'autres fruits que des *Papas* & des *Quinoas*. En revanche il y a des Mines d'argent, qui ſont en bon état, & qui rendent beaucoup.

XII. Le Corrégiment de *Caravaya* commence à ſoixante lieues Sud-Eſt de

de *Cuzco*, & a plus de cinquante lieues d'étendue. L'air y eſt froid, excepté dans quelques lieux bas & plus expoſés au Soleil, dans leſquels on recueille quelque peu de *Coca*. A cela près ils abondent en Grains, Fruits, Légumes, & Pâturages. Tout le Pays eſt rempli de Mines d'or, & c'eſt-là que ſont les fameux Lavoirs appellés *Lavaderos de San Juan del Oro, y Pablo Coya*, de-même que celui qu'on nomme *Monte de Ananea*, qui eſt à deux lieues du Bourg de *Poto*, où réſident les Officiers des Deniers du Roi pour percevoir les Quints qui reviennent à Sa Majeſté. Il y a une Riviere qui ſépare cette Province des *Indiens* Gentils qui habitent dans les Montagnes. Cette Riviere charrie tant d'or avec ſoi, qu'en certains tems de l'année les *Caciques*, ou Chefs des Villages *Indiens*, font partir quantité de leurs gens qu'ils envoyent par bandes ſur les bords de la Riviere, pour amaſſer l'or qui ſe trouve parmi le ſable & le gravier, juſqu'à ce qu'ils en ayent aſſez pour payer le tribut qu'ils doivent au Roi. Ils appellent cette eſpéce de Corvée *Chichina*. Outre les Mines d'or, il y a encore beaucoup de Mines d'argent dans cette Province ou Corrégiment, leſquelles ſont exploitées fort diligemment. En 1713 ſur la Montagne appellée *Ucuntaya* on découvrit une grande croute d'argent preſque maſſif qui rendit pluſieurs millions, mais qui fut bientôt épuiſée, & cela fait eſpérer qu'on en trouvera encore de pareilles, qui rendront encore davantage. Entre autres Minieres d'or contenues dans cette Juriſdiction, il y en a une fameuſe nommée *Aporoma* qui eſt fort abondante: l'or qu'on en tire a ving-trois carats d'aloi.

XIII. A cinquante lieues au Sud de *Cuzco* on trouve le Corrégiment d'*Aſangaro* & *Aſilo*, où l'air eſt froid, & le terroir ne produit que des Pâturages, dans leſquels on nourrit de nombreux Troupeaux qui font le principal commerce de cette Contrée. Au Nord-Eſt il y a quelques Mines d'argent aſſez négligées. Les Racines propres aux climats froids viennent en abondanee dans ce terroir, telles ſont les *Papas*, la *Quinoa*, la *Cannagua*; les habitans ſe ſervent de ces deux dernieres pour faire de la *Chicha*, de la même façon qu'on la fait avec le Maïz. Ce Corrégiment eſt du reſſort de l'Audience de *Charcas*.

XIV. A ſoixante lieues de *Cuzco* ſur les frontieres des *Moxos*, qui ſont des Miſſions des *Jéſuites*, on trouve celles qui appartiennent à l'Ordre de *St. François*. Ces dernieres conſiſtent en ſept Villages d'*Indiens* de diverſes Nations nouvellement convertis, & qui s'étant ſoumis à la Foi *Chrétienne* ont renoncé à leur vie ſauvage. Pour donner plus d'autorité aux

Miſſionaires, les faire reſpecter & les défendre contre les entrepriſes des *Indiens* idolâtres, il y a-là un *Maeſtre de Campo*, qui eſt Magiſtrat & Officier, commandant les Milices formées des habitans mêmes de ces Villages.

IV. *Evêché de l'Audience de* Lima.

Arequipa.

La Ville d'*Aréquipa* fut fondée dans un lieu qui portoit déjà ce nom. Ce fut le fameux *François Pizarre* qui fit jetter les premiers fondemens de cette Cité. Dans la ſuite cette ſituation n'ayant pas paru aſſez avantageuſe aux habitans, ils choiſirent un autre emplacement dans la Vallée de *Quilca* à vingt lieues de la Mer. *Maita-Capac, IV. Inca*, avoit conquis ce Pays & l'avoit ajoûté à ſon Empire. Il en trouva l'air ſi agréable, & le terroir ſi bon, qu'il y fit venir 3000 familles des Provinces voiſines qui étoient moins fertiles, & par cette augmentation d'habitans il fonda quatre à cinq Bourgades bien peuplées.

Cette Ville eſt une des plus grandes qu'il y ait au *Pérou*. Elle eſt avantageuſement ſituée dans un terrain uni, bien bâtie de pierres; les appartemens des maiſons bien entendus, logeables, & commodes; les meubles fort beaux & de bon goût. Le climat y eſt fort doux; jamais on n'y ſent de froid exceſſif, quoique le givre y tombe quelquefois; la chaleur n'y eſt non plus jamais incommode; deſorte que pendant toute l'année la Campagne eſt émaillée de Fleurs & offre aux yeux un Printems éternel. Un air ſi doux ne ſauroit qu'être favorable à la ſanté, auſſi n'y voit-on point régner de ces maladies fâcheuſes qui ſont ſouvent l'effet du mauvais air. Tout près de la Ville coule une Riviere, dont les eaux par le moyen des canaux ſont conduites dans les rues où elles entraînent toutes les immondices qui pourroient infecter l'air.

Tous ces agrémens & ces avantages ſont néanmoins bien diminués, par la fâcheuſe circonſtance des tremblemens de terre auxquels cette Ville eſt ſujette, comme toutes les autres Villes de cette partie de l'*Amérique*. On compte quatre de ces tremblemens de terre qui l'ont tout-à-fait ruinée. Le premier arriva en 1582, le ſecond en 1600 le 24 de *Février*. Celui-ci fut accompagné du crévement d'un Volcan nommé *Guayna-Putina*, qui eſt tout près de la Ville. Le troiſiéme tremblement arriva en 1604, le quatriéme en 1725, & quoique ces trois derniers fiſſent moins de ravage, ils ne laiſſerent pas de renverſer les grands édifices & beaucoup de maiſons.

La

La Ville eſt fort peuplée. On y compte grand nombre de Familles Nobles, parce que c'eſt le lieu où il s'eſt établi le plus d'*Eſpagnols*, attirés par les avantages que nous avons touchés ci-deſſus, & par la commodité du commerce qui peut ſe faire par le Port d'*Aranta* qui n'en eſt qu'à vingt lieues. Le Chef du Gouvernement Civil & Militaire eſt le Corrégidor, qui a ſous lui les Régidors, qui ſont choiſis parmi la premiere Nobleſſe de la Ville, & parmi leſquels on élit tous les ans à la pluralité des voix les Alcaldes ordinaires, comme cela ſe pratique dans les autres Villes.

Autrefois la Ville d'*Aréquipa* étoit du Diocéſe de l'Evêché de *Cuzco*; mais en 1609 elle en fut ſéparée, & on y établit un Siége Epiſcopal le 20 de *Juillet* de la même année. Le Chapitre eſt compoſé, outre l'Evêque, de cinq Dignités, le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre, le Tréſorier & de cinq Canonicats. Outre la Paroiſſe *del Sagrario*, deſſervie par deux Curés pour les *Eſpagnols*, il y a encore celle de *Santa Marta* pour les *Indiens* qui habitent dans la Ville. Il y a un Couvent d'*Obſervantins*, ou de *l'Etroite Obſervance*, & un de *Récollets*, qui ſont de la Province de *Cuzco*. Un de *Dominicains* & un d'*Auguſtins*, qui ſont de la Province de *Lima*; il y en a auſſi un de *la Merci*, appartenant à celle de *Cuzco*. Le Collége des *Jéſuites* & l'Hôpital de *San Juan de Dios* ſont de celle de *Lima*. Il y a un Séminaire pour les Eccléſiaſtiques qui ſont employés au ſervice de la Cathédrale. On n'y compte que deux Couvens de Filles, ceux des *Carmélites* & de *Ste. Catherine*; mais on avoit commencé à en bâtir un pour les Religieuſes de *Ste. Roſe*. Le Tribunal des Deniers Royaux établi à *Aréquipa*, eſt compoſé d'un *Contador* ou Controlleur & d'un Tréſorier. Enfin il y a auſſi des Commiſſaires de l'Inquiſition & de la Croiſade, comme dans les autres Villes.

*Corrégimens de l'Evêché d'*Aréquipa.

I. *Aréquipa.*
II. *Camana.*
III. *Condéſuyos d'Aréquipa.*
IV. *Caylloma.*
V. *Moquegua.*
VI. *Arica.*

I. Le Corrégiment d'*Aréquipa* ne s'étend pas au-delà des Villages des environs, où le climat n'eſt pas différent de celui de la Ville. Le terroir n'y éprouve jamais la ſtérilité de l'Eté: ils ſont toujours couverts de Fleurs, de Fruits, de Grains & de Verdure. Les Pâturages y ſont ſi abondans, que les Troupeaux toujours gras ne peuvent les conſumer.

II. En ſuivant les côtes de la Mer du Sud, à quelque diſtance pourtant

tant des plages, on traverſe le Corrégiment de *Camana*, dont la Juriſdiction renferme pluſieurs déſerts le long de la côte. Il s'étend vers l'Orient juſqu'aux premieres Montagnes de la *Cordillere*: ſon principal commerce conſiſte en Bourriques, & quelque peu d'Argent qu'on tire de quelques Mines aſſez négligées, & qui ſe trouvent dans la partie montagneuſe.

III. Au Nord d'*Aréquipa*, environ à cinquante lieues de diſtance, on entre dans le Corrégiment de *Condeſuyos de Arequipa*, lequel a quelque trente lieues d'étendue. L'air y eſt différent ſelon la ſituation des lieux, & le terroir eſt plus ou moins fertile par la même raiſon. C'eſt dans ce terroir qu'on trouve la Cochenille ſauvage, dont les *Indiens* font quelque commerce avec les autres Provinces, qui ont des Fabriques d'Etoffes de laine. Il réduiſent cette Cochenille en poudre en la faiſant moudre, & en mêlent quatre onces avec douze de Maïz violet; ils paitriſſent le tout enſemble, & en font de petits pains quarrés de quatre onces piéce, auxquels ils donnent le nom de *Magno*. C'eſt dans cette forme qu'ils débitent leur Cochenille, à un piaſtre la livre. C'eſt le prix ordinaire. On trouve dans le Pays beaucoup de Mines d'or & d'argent que l'on exploite encore actuellement, mais non pas avec tant de ſoin qu'autrefois.

IV. Le Corrégiment de *Caylloma* eſt à trente lieues Nord-Eſt d'*Aréquipa*. Ce Pays eſt fameux à-cauſe des Mines d'argent qu'il renferme, & d'une Montagne nommée auſſi *Caylloma*. Quoique ces Mines n'ayent pas ceſſé d'être exploitées depuis leur découverte qui eſt très-ancienne, on continue encore à en tirer beaucoup de ce précieux métal: c'eſt pourquoi auſſi dans le principal lieu du Pays, lequel lieu ſe nomme auſſi *Caylloma*, il y a des Officiers des Finances du Roi pour la perception des Quints, & pour la diſtribution du Vif-argent, & un Gouverneur. La plus grande partie de ce Pays eſt ſi froide, qu'elle ne produit ni Grains, ni Fruits, & qu'il faut faire venir ces Denrées du dehors. Sur les pentes des Montagnes & dans les eſpaces qui ſont entre elles, où le climat eſt un peu plus tempéré, il croît quelques Denrées, mais en fort petite quantité. On y voit dans certains Cantons paître quantité d'Anes ſauvages, comme ceux dont il a été fait mention dans la I. Partie.

V. Le Corrégiment de *Moquégua* commence à quarante lieues au Sud d'*Aréquipa*, & s'étend à 16 lieues des côtes de la Mer du Sud. Le principal Bourg qui donne ſon nom à la Province, eſt tout peuplé d'*Eſpagnols*, parmi leſquels on compte quelques familles nobles, qui ſont fort à leur aiſe. Cette

te Jurisdiction a environ 40 lieues d'étendue: l'air y eſt fort doux, & le terroir eſt rempli de Vignobles qui donnent beaucoup de Vin & d'Eau-de-vie, qui font tout le commerce du Pays, d'où on les tranſporte par terre dans les Provinces des Montagnes & juſqu'au *Potoſi*, & par mer juſqu'à *Callao*. Il produit auſſi force *Papas* & quelque peu d'Olives.

VI. *Arica* eſt le dernier Corrégiment de cet Evêché. Il eſt ſitué le long de la côte de la Mer du Sud. L'air y eſt chaud & mal ſain, & la plus grande partie du terroir ſtérile excepté en *Ayi* ou *Piment*, qui y croît en abondance; & cet article ſeul ſuffit pour procurer un commerce conſidérable aux habitans, cette épicerie étant extrêmement en uſage dans toute l'*Amérique* méridionale. On la vient enlever des Provinces intérieures des Montagnes, & l'on tient qu'il s'en recueille tous les ans dans ces campagnes pour plus de ſoixante mille écus. L'*Ayi* ou *Agi* a environ un quart d'aune de long. Après qu'on l'a cueilli on le fait ſecher au Soleil, & on le met enſuite dans de grands ſacs de jonc; chaque ſac en contient un arrobe. Cette Drogue entre dans tous les mets qu'on apprête dans l'*Amérique Eſpagnole* excepté dans les Confitures, comme il a été remarqué dans la I. Partie. Dans quelques parties du terroir de cette Jurisdiction il croît beaucoup d'Oliviers, dont les olives groſſes comme un petit œuf de poule, ſont auſſi délicates qu'aucunes d'*Europe*: on en fait quelque peu d'huile, dont une partie eſt tranſportée dans les Pays des Montagnes, & l'autre partie eſt employée en ſaumure, dont on tranſporte quelque peu à *Callao*.

CHAPITRE XIII.

Audience de Charcas. *Evêchés Suffragans de cet Archevêché, & Corrégimens compris dans ce Diocéſe.*

SI l'on conſidere la Province de *Charcas* dans toute l'étendue de la Jurisdiction de ſon Audience, on trouvera qu'elle ne céde guere à la Province de *Lima* en grandeur; avec cette différence néanmoins, que celle-ci eſt bien peuplée, & que celle-là eſt d'un côté entre-coupée de Déſerts, de Montagnes couvertes de Bois épais qui les rendent impénétrables; & de l'autre traverſée par les hautes Montagnes de la *Cordillere des Andes* & par les vaſtes *Pampas* ou Plaines qu'elles laiſſent entre elles. An-

ciennement on comprenoit ſous le nom de *Charcas* diverſes Contrées ou Provinces habitées d'un nombre prodigieux d'*Indiens*, dont le V. *Inca*, *Capac Tupanqui*, entreprit la conquête: mais ſes progrès ne s'étendirent pas au-delà des Provinces appellées *Tutyras* & *Chaqui*, & *Collaſuyo* fut le terme de ſes conquêtes. Après ſa mort l'*Inca Roca* ſon fils, qui lui ſuccéda, pourſuivit ſes projets, & tourna ſes armes de ce même côté. Il ſoumit toutes ces Nations juſqu'à la Province de *Chuquiſaca*, où fut fondée depuis la Ville de la *Plata*, qui eſt aujourd'hui Capitale de la Province de *Charcas*. La Juriſdiction de cette Ville commence du côté du Nord à *Vilcanota*, lieu appartenant à la Province ou Corrégiment de *Lampa* dans le Diocéſe de *Cuzco;* de-là elle s'étend vers le Sud juſqu'à *Buénos-Ayres*. A l'Orient elle touche au *Bréſil*, n'ayant d'autres bornes de ce côté-là que la fameuſe *Ligne de ſéparation*. A l'Occident elle touche à la côte de la Mer du Sud par la Province d'*Atacames* qui eſt du reſſort de cette Audience; le reſte de la Province de *Charcas* confine au Royaume de *Chili*. On compte dans cette vaſte étendue de Pays un Archevêché & cinq Evêchés, ſçavoir:

Archevêché de la Plata.

Evêchés Suffragans.

I. *La Paz*
II. *Santa Cruz de la Sierra.*
III. *Tucuman.*
IV. *Paraguay.*
V. *Buénos-Ayres.*

Ce Chapitre traitera de l'Archevêché de *la Plata*, & les ſuivans contiendront les notices des Evêchés Suffragans.

Archevêché de l'Audience de Charcas *ou* Chuquiſaca.

La Plata.

Après que les *Eſpagnols* eurent ſubjugué presque tous les Pays qui s'étendent depuis *Tumbez* juſqu'à *Cuzco*, & qu'ils eurent appaiſé les différends qui s'étoient élevés entre les Conquérans, ils tournerent toutes leurs vues vers les Nations les plus éloignées, & ne ſongerent qu'à les ſoumettre. Dans ce deſſein *Gonzalo Pizarro*, & quelques autres Capitaines avec un bon Corps de Troupes *Eſpagnoles* partirent de *Cuzco* l'an 1538, s'avancerent juſqu'à *los Charcas*, & attaquerent les Nations qui habitoient ce Pays

&

& celui des *Carangues:* il trouva une ſi grande réſiſtance dans divers combats qu'il leur livra, qu'il n'eut pas peu de peine à les réduire. Mais tout cela n'étoit rien en comparaiſon du courage que firent paroître les *Chuquiſaques*; car *Gonzalo Pizarro* ayant pénétré après pluſieurs combats juſqu'à leur principale Bourgade, il s'y trouva tout d'un coup aſſiégé par ces Barbares, qui le ſerrerent de telle ſorte que ſi ſon Frere *Franciſco Pizarro* n'avoit eu la précaution de faire partir de *Cuzco* en toute diligence un bon ſecours de Troupes, c'étoit fait du peu d'*Eſpagnols* qui reſtoient encore des combats précédens. Ce renfort étant arrivé avec bon nombre de Volontaires de diſtinction, les *Indiens* furent mis en déroute, & obligés de plier ſous le joug, & de reconnoître les Rois d'*Eſpagne* pour leurs Maîtres & Souverains. L'année ſuivante 1539 le Marquis *Franciſco Pizarro* voyant combien il étoit néceſſaire de former en ces lieux un établiſſement ſolide, donna commiſſion au Capitaine *Pédro Anzures* d'y bâtir une Ville, ce que celui-ci exécuta, choiſiſſant pour cet effet le Bourg même de *Chuquiſaca*. Pluſieurs de ceux qui avoient aſſiſté à la conquête s'établirent dans la nouvelle Ville, pour être à portée de ſoumettre les autres Nations voiſines. A une petite diſtance de cette Ville eſt une Montagne appellée *el Porco*, où il y a quelques Mines d'argent que les Empereurs du *Pérou* faiſoient exploiter pour leur compte par un certain nombre d'*Indiens*, & d'où ils tiroient beaucoup de ce métal: par alluſion à cette circonſtance les Fondateurs de la nouvelle Ville voulurent qu'elle fût appellée *Ciudad de la Plata* *; mais le premier nom du Bourg a prévalu, & la Ville eſt encore aujourd'hui plus connue ſous le nom de *Chuquiſaca* que ſous celui de *la Plata*.

La Plata ou *Chuquiſaca* eſt ſituée dans une petite Plaine environnée de Montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En Eté l'air n'y eſt point trop chaud, & il eſt tempéré preſque toute l'année. En Hiver, ſaiſon qui commence dans ce Pays en *Décembre* & dure juſqu'en *Mars*, les pluyes y ſont extrêmement fréquentes, & preſque toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs, à cela près l'air eſt tranquile & ſerein le reſte de l'année. Les Maiſons de la grand' *Place* & des environs ont un étage ſans le rez-de-chauſſée. Elles ſont couvertes de tuiles; les appartemens en ſont grands & bien diſtribués, & elles ſont accompagnées de Jardins & de Vergers remplis d'arbres fruitiers d'*Europe* pour le plaiſir des habitans. L'eau courante y eſt aſſez rare, il n'y en a que bien préciſément la quantité néceſſaire pour la conſommation des habitans. Elle y eſt diſtribuée

* *Cité d'argent.*

buée par des Fontaines publiques, pratiquées en divers quartiers. On compte environ quatorze mille âmes dans la Ville, ſoit *Eſpagnols* ou *Indiens*.

La Grande Egliſe a trois nefs. Elle eſt paſſablement grande, ornée de beaux tableaux, & de dorures. Elle eſt deſſervie par deux Curés Recteurs, l'un deſquels eſt pour les *Eſpagnols*, l'autre pour les *Indiens*. Il y a encore une autre Paroiſſe ſous le nom de *St. Sébaſtien* à l'une des extrémités de la Ville; les Paroiſſiens en ſont preſque tous *Indiens*, & montent au nombre d'environ trois mille âmes. Les Couvens de Religieux ont des Egliſes magnifiques, & des appartemens très-grands. Ces Couvens ſont; les *Cordeliers*, les *Dominicains*, la *Merci*, les *Auguſtins*, un Collége de la *Compagnie*, un Hôpital de *St. Jean de Dios*, entretenu aux dépens du Roi; deux Couvens de Filles, *Ste. Claire*, & *Ste. Monique*.

Il y a dans la même Ville une Univerſité dédiée à *St. François Xavier*, dont le Recteur eſt un *Jéſuite*, qui eſt en même tems Recteur du Collége de la *Compagnie*, & les Profeſſeurs des Prêtres Séculiers, & des Perſonnes Laïques. On fait des leçons publiques en toute Faculté, dans deux Colléges; celui de *St. Jean* où les *Jéſuites* régentent, & celui de *St. Chriſtoval* qui eſt un Séminaire ſous l'inſpection d'un Eccléſiaſtique nommé par l'Archevêque.

A deux lieues de la *Plata* coule une Riviere nommée *Cachimayo*, dont les bords ſont remplis de Maiſons de campagne où les Citadins vont ſe divertir. La Riviere de *Pilco-Mayo* coule à ſix lieues de la Ville ſur le chemin de *Potoſi*; on traverſe cette Riviere ſur un grand pont de pierre. Elle fournit du poiſſon à la Ville pendant pluſieurs mois de l'année. On y en pêche de diverſes ſortes & de très-bon goût, entre autre ceux qu'on nomme *Dorades*, qui ſont ſi grands qu'ils péſent pour l'ordinaire 20 à 25 livres. Les autres vivres, Pain, Viande, Légumes & Fruits y ſont apportés de toutes les Provinces voiſines.

L'Audience Royale établie à *Plata* eſt le premier des Tribunaux de cette Ville. Elle y fut établie en 1559 & a pour Chef un Préſident, qui eſt en même tems Gouverneur & Capitaine-Général de toute la Province, à la réſerve des Gouvernemens de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, de *Paraguay*, & de *Buénos-Ayres*, qui ſont indépendans & abſolus dans les Affaires Militaires: outre le Préſident elle eſt compoſée de cinq Auditeurs, d'un Fiſcal, d'un autre Fiſcal Protecteur des *Indiens*, ſans compter deux Auditeurs ſurnuméraires.

Le

Le Corps de Ville eſt compoſé, comme dans toutes les autres, de Régidors, qui ordinairement ſont des perſonnes des plus diſtinguées de la Ville, ayant pour Chef le Corrégidor; & tous les ans on élit deux *Alcades* ordinaires pour veiller au bon Ordre & à la Police.

L'Egliſe de *la Plata* fut érigée en Siége Epiſcopal l'année 1551, la Ville ayant déjà alors le titre de Cité; & en 1608 elle fut érigée en Métropole. Le Chapitre eſt compoſé outre l'Archevêque des cinq Dignités ordinaires & de treize Chanoines. L'Archevêque & ſon Official forment le Tribunal Eccléſiaſtique.

Le Tribunal de la Croiſade eſt compoſé d'un Commiſſaire ſubdélégué & autres Officiers ordinaires. Le Tribunal de l'Inquiſition eſt compoſé de même, & dépend de l'Inquiſition de *Lima*. Enfin il y a auſſi un Tribunal des Biens des Défunts, comme dans les autres Villes dont il a été parlé.

Les Corrégimens du Diocéſe de *la Plata* ſont au nombre de 14. En voici les noms.

I. *La Plata* & la Ville Impériale de *Potoſi*.

II. *Tomina*.
III. *Porco*.
IV. *Tarija*.
V. *Lipes*.
VI. *Amparaës*.
VII *Oruro*.
VIII. *Pilaya, & Paſpaya*.
IX. *Cochabamba*.
X. *Chayantas*.
XI. *Paria*.
XII. *Carangas*.
XIII. *Cicacica*.
XIV. *Atacama*.

I. La Juriſdiction du Corrégiment de *la Plata* eſt ſi étendue vers l'Occident, qu'elle comprend la Ville Impériale de *Potoſi*, dans laquelle le Corrégidor fait toujours ſa réſidence, ainſi que le Tribunal des Finances du Roi compoſé d'un Controlleur & d'un Tréſorier. Ce Tribunal a été établi dans cette Ville, afin qu'il fût à portée d'enrégiſtrer l'argent qui ſe tire des Mines.

La fameuſe Montagne de *Potoſi*, au pied de laquelle eſt ſituée du côté du Sud la Ville du même nom, eſt une ſource inépuiſable d'argent, & ce précieux métal que l'on tire de ſes entrailles, en circulant dans toutes les parties du Monde y a rendu célébre le nom de *Potoſi*. Ces Mines furent découvertes en 1545 par un pur hazard, comme cela étoit arrivé auparavant & eſt arrivé depuis en divers lieux. Un *Indien* nommé ſelon quel-

quelques-uns *Gualpa*, & ſelon d'autre *Hualpa*, pourſuivant des chevreuils juſqu'au haut de la Montagne, ſe trouva près d'un rocher un peu eſcarpé; & voulut s'acrocher à la branche d'un arbriſſeau pour mieux eſcalader le roc; mais cet arbriſſeau n'ayant pas de racines aſſez profondes pour réſiſter à ce poids, fut arraché, & fit voir dans le trou où avoit été la racine un lingot d'argent fin, qui paroiſſoit au-travers d'une croute de terre qui le couvroit. L'*Indien* ſe contenta pour lors des fragmens de ce métal qui étoient reſtés mêlés avec la terre autour de la racine, & s'étant retiré à *Porco* où il faiſoit ſa demeure, il nettéia ſécrettement les fragmens d'argent qu'il avoit ramaſſés: & depuis ce jour il continua à aller ſur la Montagne toutes les fois qu'il vouloit avoir de l'argent. Un de ſes plus intimes amis auſſi *Indien*, nommé *Guanca*, s'appercevant du changement avantageux arrivé à ſa fortune en voulut ſavoir la cauſe, & le pria avec tant d'inſtance que celui-ci eut la foibleſſe de lui avouer ſon ſecret. Ils continuerent quelque tems à tirer de l'argent enſemble; mais *Gualpa* ou *Hualpa* n'ayant jamais voulu découvrir à ſon ami comment il s'y prenoit pour nettéier le minerais, la diviſion ſe mit entre eux, & *Guanca* alla tout découvrir à ſon Maître nommé *Villarroël*, qui étoit un *Eſpagnol* habitant de *Porco*. *Villaroël* alla auſſi-tôt, c'eſt-à-dire le 1 *Avril* 1545, reconnoître la Miniere, qui dès-lors fut exploitée, & d'où l'on a tiré des richeſſes immenſes.

Cette premiere Mine fut appellée la *Découvreuſe*, parce qu'elle fut cauſe qu'on découvrit d'autres ſources de richeſſes que la Montague renfermoit dans ſon ſein. En effet peu de tems après on découvrit une ſeconde Miniere, à laquelle on donna le nom de *Mina del Eſtanno* ou de l'Etain, enſuite une troiſieme, qui fut ſurnommée la *Riche*, & enfin une quatrieme qu'on appella *Mendieta*. Ce ſont-là les quatre principales Mines d'argent de cette fameuſe Montagne, qui en renferme encore beaucoup d'autres moins conſidérables qui la traverſent de tous côtés. La ſituation des premieres eſt dans la partie ſeptentrionale de la Montagne, & leur direction eſt du Nord au Sud, inclinant un tant ſoit peu vers l'Occident. J'ai ouï dire aux plus habiles gens du *Pérou* dans ces ſortes de matieres, que les Mines les plus riches étoient celles qui ont cette ſorte de direction.

Dès que le bruit de cette découverte ſe fut répandu, on vit accourir des gens de toutes parts, & en particulier de la Ville de *la Plata*, d'où cette Montagne eſt éloignée de 20 à 25 lieues. De cette maniere la Ville de *Potoſi* devint extrémement opulente, & peuplée au point qu'on lui don-

donne deux lieues de circuit. Pluſieurs familles nobles intéreſſées aux Mines s'y établirent. L'air de la Montagne eſt froid & ſec, c'eſt ce qui fait que le terroir de la Ville eſt aride & ſtérile, ne produiſant ni Grains, ni Fruits, ni pas une Herbe: malgré cela & la quantité d'habitans, la Ville ne manque de rien; les vivres y viennent en abondance de toutes les autres Provinces. Le Commerce qui s'y fait eſt plus grand que dans aucune autre Ville du *Pérou*, excepté *Lima*. Les Provinces fertiles en Grains & en Fruits trouvent à s'en défaire à *Potoſi*; celles qui abondent en Troupeaux ne ceſſent d'y en envoyer; & celles qui ont des Fabriques y trouvent le débit de leurs étoffes: des Marchands qui négocient en Marchandiſes d'*Europe* font un trafic conſidérable avec cette Ville. Les payemens s'y font par troc de marchandiſes contre de l'argent en barres, ou en *pignes*.

Outre ces Commerces il y a encore celui des *Aviadores*, qui ſont des Marchands qui avancent certaines ſommes d'argent monnoyé aux Maîtres des Mines pour ſubvenir aux fraix néceſſaires pour l'exploitation de ces Mines, leſquelles ſommes ſont enſuite payées en argent en barres ou en *pignes*. Le Commerce du Vif-argent pour extraire le métal, eſt auſſi fort important. C'eſt un article réſervé au Tréſor Royal; & l'on peut juger de la quantité qu'on en conſomme, par la quantité de l'argent que l'on tire de ces Mines. Avant qu'on eût perfectionné la maniere d'appliquer le mercure au minerai d'argent, c'eſt-à-dire, avant qu'on ſût faire la même opération avec moins de vif-argent, on employoit un marc de mercure pour un marc d'argent net, ſouvent même on en employoit davantage, quand les Ouvriers manquoient d'habileté. Il ſuffira de rapporter ce que quelques Auteurs ont écrit ſur ce ſujet pour comprendre juſqu'où va la conſommation du mercure, & les richeſſes qu'on a tirées de cette Montagne. *Alvan Alonſo Barba*, qui avoit été Curé à *Potoſi*, & qui a écrit ſur les Métaux en 1637, dit que depuis l'an 1574, que l'on commença à appliquer le mercure à l'argent, juſqu'au tems où il écrivoit, on avoit apporté aux Caiſſes Royales de *Potoſi* deux cens quatre mille ſept cens quintaux de mercure, ſans compter ce qui étoit entré par contrebande; & comme cet eſpace de tems étoit de 63 ans, il s'enſuit que la quantité de vif-argent employé à ces Mines montoit à 3249 quintaux par année. *Don Gaſpar de Eſcalona*, qui écrivoit un an après, aſſure dans ſon *Gazophilacio Péruvico*, pag. 193, qu'on avoit tiré de cette Montagne juſqu'à cette année trois cens quatre-vingts-quinze millions, ſix cens & dix-neuf mille

piaſtres: or comme il y a préciſément l'eſpace de 93 ans, depuis la découverte de la Miniere juſqu'à ce tems-là, il ſuit qu'on a tiré par an quatre millions deux cens cinquante-cinq mille quarante-trois piaſtres d'argent net: par où l'on peut encore juger quel doit être le Commerce de cette Ville, puiſqu'il en ſort des ſommes ſi conſidérables en échange de ce qu'on y apporte & qui s'y conſomme; car tout ſon commerce actif eſt en argent. L'Argent eſt ſon unique Denrée: les recoltes n'en ſont pas à-la-vérité aujourd'hui auſſi abondantes qu'autrefois, mais elles ne laiſſent pourtant pas d'être encore ſur un fort bon pied. Il y a près de *Potoſi* des Eaux minérales chaudes, dont les bains ſont bons pour la ſanté: on les nomme *bains de Don Diégo*; pluſieurs perſonnes les prennent par goût, pluſieurs autres par reméde.

II. Le Corrégiment de *Tomina* commence à dix-huit lieues au Sud-Ouëſt de la Ville de *la Plata*, & confine aux *Indiens Brabos* ou Sauvages de la Montagne, appellés autrement *Chiriguans*, dont les terres ſont à l'Orient. L'air de ce Corrégiment eſt chaud, & le terroir produit des Grains, des Fruits, quelque peu de Vin, & beaucoup de Sucre. On y nourrit auſſi du gros & menu Bétail. Sa Juriſdiction a environ 40 lieues d'étendue. Le voiſinage des *Indiens Chiriguans* tient les Villages de cette Province en de continuelles allarmes, & la Ville même de *la Plata* craint leurs fréquentes courſes, d'autant plus qu'ils ont pluſieurs fois tenté de la ſurprendre.

III. Le Corrégiment de *Porco* commence tout près de la Ville Impériale de *Potoſi*, à 25 lieues de *la Plata*; & s'étend vers l'Occident environ 20 lieues. L'air y eſt froid, & par-là même peu propre aux Semences & aux Fruits; mais fort bon pour les Troupes pour leſquelles le terroir produit aſſez de pâturages. C'eſt dans ce Diſtrict qu'eſt la Montagne de *Porco*, d'où, comme il a déjà été dit, les *Incas* tiroient tout l'argent dont ils avoient beſoin pour leur ſervice & leurs ornemens; & ce fut la premiere Mine que les *Eſpagnols* exploiterent après la conquête.

IV. Au Sud de la *Plata* à environ trente lieues de cette Ville, on trouve le Corrégiment de *Tarija* ou de *Chichas*, qui a environ 35 lieues d'étendue. L'air eſt chaud dans une partie, & froid dans l'autre, & le terroir produit à proportion. Il nourrit beaucoup de Bétail, & on y trouve par-tout des Mines d'or & d'argent, ſurtout dans cette partie appellée *Chocayas*. A l'extrémité du Pays, & ſur les confins des *Indiens* Idolâtres, coule le Fleuve *Tipuanys*, dont le ſable eſt mêlé de beaucoup d'or, &

& où l'on envoye des *Arpailleurs*, comme à la Riviere de *Caravaya*.

V. Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouëſt de *la Plata*, eſt le Corrégiment de *Lipes*, qui a auſſi 35 lieues d'étendue. L'air y eſt fort froid, & le terroir n'y produit que des Pâcages où paiſſent diverſes Troupes de *Vicunnas*, d'*Alpacas* ou *Tarugas*, & de *Llamas*. Ces Animaux ſont d'ailleurs aſſez communs dans toutes les autres Provinces de *Panas*, c'eſt-à-dire les Provinces où il y a des Montagnes hautes où le froid eſt continuel. Le Pays de *Lipes* a des Mines d'or qui ſont aujourd'hui abandonnées, mais qui témoignent avoir été travaillées autrefois, particulierement dans une des Montagnes voiſines de *Colcha*, à laquelle on a donné le nom d'*Abitanis*, qui dans la Langue du Pays ſignifie Mine d'or. La Montagne de *St. Chriſtofle d'Acochala* a été une des plus fameuſes du *Pérou* pour la richeſſe de ſes Mines d'argent. Ce Métal y étoit en telle quantité qu'on l'y coupoit avec le ciſeau. Aujourd'hui elles ſont fort déchues en comparaiſon de ce qu'elles ont été autrefois, quoiqu'on ne ceſſe de les exploiter; mais avec trop peu de monde, ſans quoi il n'y a pas de doute que cette Mine ne rendît autant que par le paſſé.

Le Corrégiment d'*Amparaës* commence à peu de diſtance à l'Orient de *la Plata*, & s'étend juſqu'aux Corrégimens de l'Evêché de *Santa Crux de la Sierra*, & entre autres juſqu'à celui de *Misque Pocona*. Le Corrégidor de cette Province d'*Amparaës* a ſous ſa Juriſdiction les *Indiens* qui demeurent à *la Plata*. Le froid domine dans certains endroits de cette Province, la chaleur dans d'autres; elle nourrit quelques Troupeaux, & produit beaucoup de Grains, particulierement de l'Orge, dont elle fait ſon principal Commerce.

VII. Au Nord de *la Plata* on trouve la Province d'*Oruro*, dont la Capitale eſt appellée *San Philipe de Auſtria de Gruro*, & eſt ſituée à environ 40 lieues de *la Plata*. Le Pays eſt ſtérile, excepté en pâturages, ou paiſſent beaucoup de *Vicunnas*, *Guanacos*, & *Llamas*. On y trouve beaucoup de Mines d'or & d'argent: les premieres, quoique découvertes dès le tems des *Incas*, ont été peu exploitées, mais les ſecondes ont produit de grandes richeſſes: toutefois elles ſont aujourd'hui un peu déchues s'étant remplies d'Eau, ſans qu'on ait pu venir à bout de les ſaigner, quelques ſoins que les Mineurs ayent pris pour cela. Il n'y a plus que celles de *Popo*, qui ſont des Montagnes à 12 lieues de la Ville, leſquelles rendent encore conſidérablement. Cette Ville d'*Oruro* eſt grande, bien peuplée, & fait un fort grand Commerce, que les Mines y ont attiré. Il y a des Officiers

des Finances du Roi pour la perception des Droits de Sa Majeſté ſur le produit des Mines.

La Province de *Pilaya* & *Paſpaya* ou *Cinti* commence au Sud de *la Plata* environ à 40 lieues de diſtance. La plus grande partie du Pays eſt ſituée dans des Coulées, où l'air eſt fort bon, & qui produiſent toute ſorte de Denrées, Grains, Fruits, Légumes, & même du Vin en quantité. De tout cela il ſe fait un Commerce avantageux avec les Provinces voiſines.

IX. *Cochabamba* eſt un autre Corrégiment, qui commence au Sud-Eſt, à 50 lieues de *la Plata*, & à 56 de *Potoſi*. La Capitale eſt une des plus conſidérables Villes du *Pérou*, & ſa Juriſdiction s'étend en certains endroits à plus de 40 lieues. La Ville eſt ſituée dans une Plaine fertile & délicieuſe; & tout le reſte du Pays étant arroſé de diverſes Rivieres & Ruiſſeaux, produit une ſi grande quantité de Grains, qu'on l'appelle le Grenier de tout le Diocéſe de l'Archevêché de *la Plata*, & de celui de l'Evêché de *la Paz*. L'air y eſt très-bon preſque par-tout, & dans quelques endroits on y trouve des Mines d'argent.

X. Au Nord-Eſt de la même Ville de *la Plata* à 50 lieues de diſtance, on entre dans le Corrégiment de *Chayautas*, qui s'étend à 40 lieues ou environ. C'eſt un Pays fameux par ſes Mines d'or & argent. Celles d'or ſont négligées aujourd'hui, quoiqu'elles ayent été exploitées autrefois, comme il paroît par les *Socabons* * qu'on y voit encore. La Province eſt traverſée par une Riviere que les habitans nomment *Grande*, laquelle roule & des grains & des ſables d'or. Quant aux Mines d'argent, elles ſont exploitées avec ſoin & rendent conſidérablement. Le terroir nourrit des Troupeaux de gros & menu Bétail qui ſuffiſent pour la nourriture des habitans.

XI. Vers le même côté de Nord-Eſt à quelque 70 lieues de *la Plata*, commence le Corrégiment de *Paria*, qui a plus de 40 lieues d'étendue: l'air y eſt froid, & le terroir n'y produit que des Pâturages où ſe nourriſſent de grands Troupeaux de gros & de menu Bétail. Il s'y fait une grande quantité de Fromage qu'on tranſporte dans tout le *Pérou*, où ils ſont fort eſtimés. On y rencontre par-ci par-là quelques Mines d'argent. Au-reſte cette Province tire ſon nom d'un grand Lac qu'elle renferme, & qui eſt

* Les *Socabons* ſont des Mines perdues, que l'on fait pour ſaigner la Miniere, qui eſt noyée d'eau. Not. du Trad.

eſt formé de l'écoulement des eaux du Lac de *Titi-caca*, ou *Chacuito*.

XII. Le Corrégiment de *Carangas* commence à 70 lieues à l'Occident de *la Plata*, & a plus de 50 lieues d'étendue. L'air y eſt fort froid, & par cette raiſon le terroir n'y produit que des *Papas*, des *Quinoas*, & des *Cannaguas*, & nourrit beaucoup de Bétail. Il y a auſſi beaucoup de Mines d'argent qui ſont continuellement exploitées. Celle de *Turco* eſt la plus fameuſe de toutes, parce qu'elle eſt entiérement de *Métal machacado*, c'eſt ainſi que les Mineurs appellent le minerais, où les filons du Métal forment un tiſſu admirable avec la pierre dans laquelle ils ſont incorporés. Les Mines de cette eſpéce ſont pour l'ordinaire les plus riches. Il y a d'autres Minieres dans cette Contrée, qui, ſi elles ne ſont pas plus riches, ſont du-moins plus ſingulieres. Elles ſe trouvent dans les Déſerts ſablonneux qui s'étendent vers les côtes de la *Mer du Sud*. Ce n'eſt ni dans des Rocs, ni dans des Montagnes qu'il faut creuſer, mais dans le ſable même. On n'a qu'à y faire un trou pour en tirer des morceaux d'argent ſans autre mêlange que de quelque peu de ſable qui s'y eſt attaché. Les gens du Pays appellent ces morceaux d'argent *Papas*, parce qu'on les tire de la terre comme les *Papas*, qui ſont une racine dont nous avons parlé ailleurs. A-la-vérité il n'eſt pas aiſé de comprendre comment ces morceaux d'argent ſe peuvent trouver dans le ſable mouvant, ſans ſoutien, ſans être enchaſſés dans rien. A mon avis il y a deux moyens d'expliquer cette énigme. Le premier en admettant la reproduction continuelle des Métaux dont il y a tant de preuves, tels que ſont les Minerais appellés *Criaderos de Oro y Plata*, qui ſe trouvent dans diverſes Minieres du *Pérou*; les Minieres mêmes qui abandonnées durant un certain tems, ont été repriſes avec grand profit; & plus que tout cela, les oſſemens des *Indiens* qui ont été écraſés & enſévelis dans les Mines où ils travailloient. Dans la ſuite on eſt venu refouiller dans ces Mines, & l'on a trouvé dans les cranes & les os des filets d'argent, qui les pénétroient comme la veine même. Cela ſuppoſé comme inconteſtable, il eſt à croire que la matiere dont ſe forme l'argent court avant de ſe fixer; & que quand elle a acquis un certain degré de perfection, il s'en filtre quelques parties entre les poroſités du ſable, juſqu'à ce que s'arrêtant-là où elles arrivent avec toute la diſpoſition néceſſaire pour ſe fixer, elles reſtent entierement converties en argent, & unies à ces parties de terre qu'elles ont ramaſſées dans leur courſe, juſqu'à l'endroit où la matiere s'eſt arrêtée, & le tout enſemble conſolidé.

Quoique cette opinion ſoit aſſez probable, je ſuis plus porté pour celle qui

qui ſuit, & qui me paroît plus ſimple & plus naturelle. Les feux ſouterrains étant très-communs dans cette partie de l'*Amérique*, comme je l'ai obſervé en parlant des tremblemens de terre, il n'eſt pas douteux qu'ils n'ayent aſſez d'activité pour fondre les Métaux qui ſe trouvent dans les endroits où ils s'allument, & pour communiquer à la matiere liquéfiée une chaleur qui puiſſe durer longtems. Or une portion de l'argent ainſi fondu doit néceſſairement couler, & s'inſinuant dans les plus grands pores de la terre, continuer à courir, juſqu'à ce que s'étant refroidi il ſe condenſe & reprenne ſa premiere conſiſtance, conjointement avec les corps étrangers qu'il a rencontré. A cela on peut faire deux objections; la premiere, que le métal paſſant du lieu où il s'eſt fondu à un autre, doit ſe refroidir auſſitôt qu'il change de place & ſe figer dans un lieu froid. La ſeconde, que les poroſités de la terre étant fort étroites, particulierement là où il y a du ſable, dont les parties ſe conſolident davantage, le métal devroit paroître en filets ou ramifications déliées & minces, & non pas en gros morceaux comme il arrive ici. Je vais tâcher de répondre à ces deux difficultés.

Avant que l'argent commence à courir du lieu où il s'eſt fondu, le feu ſouterrain court par les poroſités de la terre, leſquelles s'élargiſſent à-meſure que le corps de l'air contenu dans les mêmes pores ſe dilate. Le métal ſuit immédiatement, & rencontrant un paſſage déjà ſuffiſant pour s'introduire, il achéve de comprimer les particules de terre les plus voiſines de celles qu'il emporte avec ſoi, & continue ainſi ſans obſtacle. Le feu ſouterrain qui précéde le métal, communique à la terre une chaleur ſuffiſante pour en chaſſer la froidure, & le métal trouvant la terre dans cette diſpoſition, il eſt tout ſimple qu'il ne perde pas la chaleur qu'il a contractée, & qu'il ne s'arrête qu'après avoir couru un fort long eſpace au bout duquel enfin il ſe fige & s'arrête. Une choſe qui contribue encore à lui faire conſerver ſa chaleur, c'eſt que n'y ayant aucun ſoupirail aux conduits de la terre, il eſt bien difficile qu'elle perde ſitôt la premiere chaleur que le feu ſouterrain lui a communiquée, par conſéquent le métal peut bien ne s'arrêter qu'à une grande diſtance du lieu où il eſt devenu fluïde. Les premieres parties de ce métal s'arrêtant à un endroit où le froid qu'elles ont enfin contracté les condenſe & les fige, celles qui ſuivent ſe joignent à elles & forment comme un dépôt; & le tout étant entierement coagulé fait une maſſe, qui eſt partie argent, partie ſcories, qu'elle a tiré du minéral même dont elle eſt ſortie.

Ces

Ces *Papas* d'argent ſont différens du minerai des Minieres; car à la vue ils paroiſſent comme de l'argent fondu ; & quiconque n'aura aucune connoiſſance de la maniere dont on les trouve, ne doutera point que ce ne ſoit de l'argent fondu. Dans ces *Papas* l'argent forme une maſſe, & les parties terreſtres ſont ſur la ſuperficie, ne pénétrant que peu ou point ladite maſſe; au-lieu que l'argent qu'on tire des Minieres eſt pénétré & mêlé de terreſtréités & de parties hétérogénes, qui ont une couleur noire, & qui paroiſſent en tout ſens de véritables calcinations; avec cette différence pourtant, que quelques-unes le paroiſſent moins que d'autres, & qu'il y en a qui ſont moins pénétrées de parties terreſtres que d'autres. Si cela doit arriver ainſi, dès lors que les *Papas* ſe forment par la fonte du métal, il eſt clair que la derniere opinion a un degré de probabilité qui approche de l'évidence, ou que du-moins elle eſt plus naturelle que la premiere.

Ces *Papas*, ou Maſſes, ſont de différentes groſſeur & figure. Il y en a qui péſent deux marcs, d'autres moins, d'autres plus. Dans le tems que j'étois à *Lima* j'en vis deux des plus groſſes qu'on ait jamais tirées de ces ſablonnieres; l'une peſoit 60 marcs, & étoit pourtant petite en comparaiſon de l'autre, qui en peſoit 150 & quelque choſe au-delà. Elle avoit plus d'un pied de *Paris* de long, ce qui fait à peu près trois huitiémes d'une de nos aunes de *Caſtille*. Ces morceaux d'argent ſe trouvent répandus en divers lieux du même terrain. Il eſt rare d'en trouver pluſieurs près à près, parce que le métal en coulant ſuit diverſes routes, & s'introduit par les poroſités où il trouve plus d'eſpace. C'eſt auſſi du plus ou moins de largeur des pores de la terre, que vient le plus ou moins de groſſeur des *Papas* qui ſe forment.

Le Corrégiment de *Cicacica* eſt au Nord & à 90 lieues de *la Plata*, mais ſeulement à 40 de *la Paz*. Le Bourg principal eſt appellé *Cicacica*, & donne ſon nom à toute la Province. Ce Bourg, ainſi que tout ce qui eſt ſitué au Sud, appartient à l'Archevêché de *la Plata*; mais la plus grande partie de ce qui eſt au Nord eſt du Diocéſe de l'Evêché de *la Paz*. Le Pays s'étend à plus de cent lieues, & dans les endroits où l'air eſt fort chaud, il produit de la *Coca* en grande abondance, & en fournit les principaux lieux des Mines de toute la Province de *Charcas* juſqu'à *Potoſi*, ce qui fait un commerce conſidérable. On met cette herbe dans des corbeilles, qui ſelon l'Ordonnance doivent en contenir le poids de 18 livres. Chaque corbeille ſe vend à *Oruro*, *Potoſi*, & autres lieux près des Minie-

res, avant & après les récoltes, 9 à 10 écus, & quelquefois davantage. Le terroir où l'air eſt froid, eſt tout de pacages, où l'on nourrit du Bétail gros & menu, & où l'on trouve des *Vicunnas*, *Guanacos*, & autres Beſtiaux ſauvages. Il y a auſſi quelques Mines d'argent qui n'égalent pas celles dont nous avons parlé ci-deſſus.

XIV. *Atacama* eſt un Bourg à plus de cent vingt lieues de *la Plata*, lequel donne ſon nom à la derniere Sénéchauſſée de la Province de *Charcas*. Cette Sénéchauſſée s'étend le long des côtes occidentales de la *Mer du Sud*, à une diſtance aſſez conſidérable. Le Pays eſt fertile, mais mêlé de quelques Déſerts, particulierement vers le Sud, où il y en a un qui ſépare le *Pérou* du *Chili*. On pêche ſur les côtes de ce Corrégiment une grande quantité de poiſſon appellé *Tollo*, que l'on tranſporte dans toutes les Provinces intérieures, pour proviſions de Carême & d'autres Jours d'abſtinence. Il s'en fait un fort grand commerce.

CHAPITRE XIV.

Notices des trois Evêchés de la Paz, Santa Cruz *de la* Sierra, *&* Tucuman, *& des Corrégimens qu'ils contiennent.*

LA Province, où la Cité de la *Paz* eſt ſituée, a été anciennement connue ſous le nom de *Chuquiyapu*, & par corruption *Chuquiabo*, qui ſelon la plus commune opinion ſignifie en langage du Pays la même choſe que *Chacra*, qui veut dire *Héritage d'or*. *Garcilaſſo de la Vega* prétend que *Chuquiyapu* eſt la même choſe que *Lanza Capitana* en *Eſpagnol* *. Cela peut être dans la Langue générale des *Incas*, & au moyen d'un changement dans la pénultiéme ſillabe, n'étant pas rare qu'un mot prononcé un peu différemment ſignifie diverſes choſes dans chaque Langue. *Mayta-Çupac*, IV. *Inca*, fit le premier la conquête de ce Pays. Les *Eſpagnols* y étant entrés s'en rendirent maîtres, & les différends ſurvenus entre eux ayant été étouffés, le Licentié *Pedro de la Gaſca* fit bâtir la Ville de *la Paz*, ainſi nommée en memoire de cet événement occaſionné par la défaite & le ſupplice de *Gonzalo Pizarro*, & la ruine de ſon Parti. La *Gaſca* voulut que la Ville par ſa ſituation contribuât à la ſureté & à la commodi-

* *La principale Lance.*

dité des Négocians que le commerce attire d'*Aréquipa* à *la Plata*, & de *la Plata* à *Aréquipa*, Villes éloignées à 170 lieues l'une de l'autre, ſans qu'il y en eût d'autres entre deux. *Gaſca* chargea du ſoin de cette fondation *Alonſo de Mendoza*, lui enjoignant de bâtir la nouvelle Ville à michemin entre *Cuzco* & *Charcas*, qui ſont diſtantes l'une de l'autre de 160 lieues. Enfin il lui ordonna de lui donner le nom de *Nueſtra Sennora de la Paz*. On choiſit pour emplacement une Vallée du Pays appellé *los Pacaſas*, Pays fertile, & bien peuplé d'*Indiens*. Les premiers fondemens de la nouvelle Ville furent jettés le 20 d'*Octobre* 1548.

A travers la Vallée de la *Paz* coule une Riviere médiocre, qui s'enfle conſidérablement quand il pleut dans les Montagnes. Ces Montagnes ne ſont éloignées que de douze lieues de la Ville, & leur voiſinage rend la plus grande partie du Pays froide, & l'expoſe aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats. La Ville toutefois par ſa bonne ſituation eſt exemte de ces deſagrémens. Il y a auſſi quelques lieux bas où il fait aſſez chaud pour qu'il y croiſſe des Cannes de ſucre, de la *Coca*, du Maïz &c. Les Montagnes ſont couvertes d'arbres dont le bois eſt fort bon, & dans ces Forêts on trouve des Ours, des Tigres, des Léopards, des Daims; & dans les Bruyeres des *Guanacos*, des *Vicunnas*, des *Llamas*, & beaucoup de Bétail d'*Europe*, comme on le verra dans le détail de chaque Corrégiment.

La Paz eſt une Ville médiocrement grande, bâtie dans les coulées formées par la *Cordillere*, & ſur un terrain inégal. Elle ſi environnée de collines que la vue en eſt bornée de tous côtés excepté vers la Riviere, encore ne s'étend-elle pas au-delà du lit de cette même Riviere. Quand les eaux de celle-ci s'enflent ou par les pluyes ou par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, & roulent des morceaux d'or que l'on trouve quand le débordement eſt paſſé; & par-là on peut juger des richeſſes que renferment les Montagnes voiſines. En 1730 un *Indien* étant allé par hazard ſe laver les pieds au bord de cette Riviere, trouva un morceau d'or ſi extraordinairement gros, que le Marquis de *Caſtel-Fuerte* l'acheta douze mille piaſtres, & l'envoya en *Eſpagne* comme une piéce digne de la curioſité du Souverain.

La Ville eſt gouvernée par un Corrégidor avec les Régidors & les Alcaldes ordinaires, comme dans toutes les autres. Outre l'Egliſe Cathédrale, & la Paroiſſe du *Sagrario* deſſervie par deux Curés, il y en a encore trois, qui ſont, *Ste. Barbe*, *St. Sébaſtien*, & *St. Pierre:* un Couvent de *Cordeliers*, un autre de *Dominicains*, un troiſieme de *la Merci*, & un quatrie-

me d'*Auguſtins*; à quoi il faut ajoûter un Collége des P. P. de la Compagnie de *Jéſus*, un Hôpital de *Saint Jean de Dios*, & deux Monaſteres de Filles de la *Conception*, & de *Ste. Théréſe*: enfin un Séminaire ſous l'invocation de *St. Jérôme*, où l'on éléve les jeunes gens qui ſe deſtinent à l'Egliſe, & où l'on enſeigne les Sciences tant aux Eccléſiaſtiques qu'aux Séculiers qui y veulent étudier.

L'Egliſe de *la Paz* fut érigée en Cathédrale en 1608, ayant été ſéparée du Diocéſe de *Chuquiſaca*, pour former un nouvel Evêché. Son Chapitre eſt compoſé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, & de ſix Chanoines. D'ailleurs la Ville étant ſur le même pied que celles dont nous avons parlé, il ſeroit ſuperflu d'entrer dans un plus grand détail; c'eſt pourquoi je paſſe aux notices des Corrégimens compris dans ce Diocéſe.

I. *Evêché de l'Audience de* Charcas.

La Paz.

Le Diocéſe de *la Paz* contient ſix Corrégimens, y compris celui de cette Ville. En voici les noms.

I. *La Paz.*
II. *Omaſuyos.*
III. *Pacajes.*
IV. *Laricaxas.*
V. *Chicuito.*
VI. *Paucar-Colla.*

La Juriſdiction du Corrégiment de *la Paz* eſt fort bornée, & n'a guere d'autre lieu que cette Ville même. A environ quatorze lieues à l'Orient il y a dans la même *Cordillere* une Montagne fort haute appellée *Illimani*, qui renferme de grandes richeſſes. Il y a environ 50 ans qu'un coup de tonnerre en détacha une roche, qui étant tombée ſur d'autres Montagnes, qui ſont toutes baſſes au prix de celle-là, y apporta tant d'or que l'once de ce précieux métal ne valoit que huit piaſtres dans la Ville de *la Paz*, tant on en tira de cette roche. On n'exploite aucune Mine dans cette Montagne, attendu qu'elle eſt toujours couverte de neige, à peu près comme celles de *Quito*, dont nous avons fait mention dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Toutes les tentatives qu'on y a faites ont été inutiles.

II. Le Corrégiment d'*Omaſuyos* commence preſque aux portes de *la Paz* vers le Nord-Ouëſt de cette Ville. Il a quelque vingt lieues d'étendue, étant borné à l'Occident par le fameux Lac de *Titi-Caca*, ou *Chuquito*, dont nous parlerons ci-après. L'air de ce Pays eſt plutôt froid que tempéré; c'eſt pourquoi auſſi le terroir ne produit point de Grains, mais ſeu-

ſeulement des pâturages où l'on nourrit force Bétail. Les *Indiens* qui habitent près du Lac s'adonnent à la pêche, & font commerce du Poiſſon qu'ils prennent.

III. Au Sud-Ouëſt de *la Paz* on rencontre le Corrégiment de *Pacajes*; l'air & le terroir y ſont comme au précédent. A cela près le Pays abonde en Minieres d'argent, quoiqu'il n'y en ait qu'un petit nombre qui ſoient exploitées, & que celui de celles qui ne le ſont pas, ou qu'on n'a pas encore découvertes, ſoit beaucoup plus grand. On ſait pour certain que même dès le tems des *Incas* ces Mines étoient exploitées. On y trouve auſſi des Mines de talc, appellé dans le Pays *Jaspe Blanco de Vérenguéla*. Ce talc eſt fort blanc & fort tranſparent. On en fait commerce dans tout le *Pérou*, où l'on s'en ſert au-lieu de glaces aux fenêtres des Maiſons & des Egliſes, à-peu-près comme dans la *Nouvelle Eſpagne* on employe la pierre appellée *Técali*. Enfin on y trouve des Carrieres de marbre de diverſes couleurs, & une Mine d'émeraudes bien connue, mais dont on ne tire aucun profit parce qu'on n'y travaille pas. C'eſt dans les Minieres de ce Corrégiment que ſe trouve le fameux Minerai d'argent appellé de *Vérenguéla*, & les Montagnes de *Santa Juana*, de *Tampaya* & autres, d'où l'on a tiré tant de richeſſes.

IV. A peu de diſtance des terres de *la Paz*, au Nord de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de *Laricaxas*, qui s'étend de l'Orient à l'Occident à 118 lieues, & à 30 du Nord au Sud. Ce Pays jouit de toute ſorte de climats, & produit à peu près les mêmes Denrées que la Province de *Carabaya*, à laquelle il confine du côté du Nord. Il abonde en Mines d'or: & ce métal y eſt de ſi bon aloi, que ſon titre ordinaire eſt de 23 carats & trois grains. C'eſt dans cette Contrée qu'eſt la fameuſe Montagne de *Sunchuli*, où l'on découvrit il y a quelque cinquante ans une abondante Mine d'or, d'où l'on tira des ſommes immenſes de ce métal au même titre dont nous venons de parler: malheureuſement dans la ſuite cette Mine s'eſt remplie d'eau: on a tenté de la ſaigner par le moyen d'un *Socabon*, c'eſt-à-dire, en perçant le pied de la Montagne; mais après bien des dépenſes on n'a pu y réuſſir, parce que le travail a été mal dirigé.

V. Le Corrégiment de *Chiquito* commence à quelque vingt lieues à l'Occident de *la Paz*. Comme il touche d'un côté au Lac de *Titi-Caca*, il lui communique ſon nom; car on le nomme ſouvent Lac de *Chicuito*. Cette Juriſdiction s'étend du Nord au Sud vingt-ſix à vingt-huit lieues, & de l'Orient à l'Occident à plus de quarante. L'air y eſt en général fort

froid; la moitié de l'année il y géle, & l'autre moitié il y nége, d'où l'on peut juger de la ſtérilité du terroir, qui en effet ne produit guere que des *Papas* & de la *Quinoa*. On y engraiſſe une grande quantité de Bétail tant d'*Europe* que du Pays. Il s'y fait un grand commerce de Viandes ſalées, pour leſquelles on reçoit des Eaux-de-vie & des Vins en échange. Cette marchandiſe, ainſi que les *Papas* & autres Denrées des climats froids, étant tranſportée à *Cochabamba*, procure des Farines de retour. Toutes les Montagnes de cette Juriſdiction ont des Mines d'argent, qui ont beaucoup rendu autrefois, mais qui ſont aujourd'hui dans une entiere décadence.

La Province de *Chicuito* touche au bord occidental du Lac de *Titi-Caca*; ce Lac eſt trop fameux, pour que nous le paſſions ſous ſilence. Il eſt ſitué dans les Provinces compriſes ſous le nom de *Collao*. C'eſt le plus grand de tous les Lacs que l'on connoiſſe dans cette partie de l'*Amérique*, puiſqu'il a 80 lieues de circuit, formant une figure un peu ovale du Nord-Ouëſt au Sud-Eſt. Il a 70 à 80 braſſes de profondeur. Dix à douze grandes Rivieres, ſans compter les petites, s'y déchargent continuellement. L'eau du Lac n'eſt ni amere, ni ſalée; mais elle eſt ſi épaiſſe, & ſi dégoûtante, qu'on ne peut la boire. On y prend deux ſortes de Poiſſons, les uns fort gros & très-bons, que les *Indiens* nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les *Eſpagnols* ont donné le nom de *Bogas*. On y trouve auſſi beaucoup d'Oyes & d'autres Oiſeaux. Ses bords ſont remplis d'une eſpéce de Glayeul & de Joncs qui ont ſervi à faire le pont dont nous parlerons tout à l'heure.

Le territoire qui borde ce Lac du côté oriental ſe nomme *Omaſayo*, & celui qui eſt à l'Occident s'appelle *Chicuito*. Le Lac renferme pluſieurs Iles dans ſon ſein, entre autres une qui eſt remarquable par ſa grandeur, & qui anciennement formoit une Colline qui fut applanie par ordre des *Incas*. Cette Colline s'appelloit *Titi-Caca*, qui en Langue du Pays ſignifie *Colline de Plomb*: c'eſt de-là que le Lac a pris ſon nom général. Cette même Ile donna lieu à la fable inventée par le premier *Inca Manco-Capac*, Fondateur de l'Empire du *Pérou*, qui publioit que le Soleil ſon Pere l'avoit mis lui & ſa ſœur & ſa femme *Mama Oëllo Huaco* dans cette Ile, & leur avoit commandé de donner des Loix raiſonnables & juſtes à tous ces Peuples, de les tirer de leur barbare ruſticité, & de les policer par de bons Reglemens, & par un Culte Religieux. Cette fable fut cauſe que les *Indiens* regarderent toujours cette Ile comme ſacrée, & les *Incas*

y voulant faire bâtir un Temple conſacré au Soleil, firent applanir le terrain, afin qu'il fût plus commode & plus agréable.

Ce Temple fut l'un des plus ſomptueux de tout l'Empire ; les murailles étoient entiérement couvertes de plaques d'or & d'argent. Ces richeſſes n'égaloient pourtant point encore celles qui étoient amoncelées hors du Temple ; car toutes les Provinces ſoumiſes à l'Empire viſitoient une fois l'an le Temple, & y apportoient par maniere d'offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuſes. On croit communément que les *Indiens* voyant que les *Eſpagnols* s'emparoient de leur Pays, & qu'ils s'approprioient tout ce qu'ils trouvoient, jetterent toutes ces richeſſes dans le Lac. C'eſt ce qu'ils exécuterent auſſi à l'égard d'une partie de celles qui étoient à *Cuzco*, & entre autres de la fameuſe chaîne d'or que l'*Inca Huayna-Capac* avoit commandée pour la fête où l'on devoit donner un nom à ſon fils aîné : on dit que tout cela fut jetté dans un autre Lac de la Vallée d'*Orcos* à ſix lieues au Sud de *Cuzco ;* quelques *Eſpagnols* tenterent de ſauver ces richeſſes, mais inutilement : le Lac ſe trouva trop profond ; car quoiqu'il n'ait pas plus de demi-lieue de circuit, il a en beaucoup d'endroits 23 à 24 braſſes d'eau ; à quoi il faut ajoûter la mauvaiſe diſpoſition du fond, qui eſt de bourbe ou fange déliée, ce qui rendoit encore l'entrepriſe plus difficile.

Les bords du Lac de *Titi-caca* ſe retreciſſent & forment vers le Sud une eſpéce de Golfe, au bout duquel coule une Riviere nommée le *Deſaguadéro* * : laquelle va former le Lac de *Paria*, d'où il ne ſort pas à-la-vérité de Riviere viſible ; mais par les tournoyemens que l'eau fait, on juge avec raiſon qu'elle a une iſſue par quelques conduits ſouterrains. Sur le *Deſaguadéro* on voit encore le Pont de Joncs & de *Totoras* ou Glayeul que le V. *Inca*, *Capac Yupanqui*, inventa pour paſſer de l'autre côté avec toute ſon Armée, & pouvoir faire la conquête des Provinces de *Collaſuyo*. Le *Déſaguadéro* a environ 80 à 100 aunes de large ; & quoique ſes eaux paroiſſent dormantes à leur ſuperficie, elles coulent au-deſſous d'une grande rapidité. L'*Inca* étant arrivé-là, envoya couper de cette paille, que l'on trouve en abondance ſur toutes les collines & monticules des Bruyeres du *Pérou*, & que les *Indiens* nomment *Ichu*. Il en fit faire quatre gros palans, qui ſont le fondement de tout le pont. Deux de ces palans ayant été tendus au-deſſus de l'eau, il fit mettre en travers une grande quantité de botes ou fagots de Joncs, & de *Totora* ſéche, bien liés les uns aux

* L'égoût, le canal par où l'eau s'écoule.

aux autres, & bien amarrés aux palans; & ſur le tout on mit les deux autres palans bien tendus, que l'on couvrit encore des mêmes matériaux, mais plus petits, & non moins bien amarrés & arrangés; ce fut par-là que défila toute l'Armée. Ce pont ſingulier a environ cinq aunes de large, & n'eſt élevé au-deſſus de l'eau que d'une aune & demi; on le conſerve toujours en y faiſant les réparations néceſſaires, ou en le renouvellant tous les ſix mois, à quoi les Provinces voiſines ſont obligées de pourvoir & de contribuer également, par une Loi que le même *Inca* publia dès-lors, & qui depuis a été confirmée par les Rois d'*Eſpagne*. C'eſt ainſi que les Provinces que le *Deſaguadèro* ſépare, peuvent commercer enſemble par le moyen de ce pont.

VI. La Ville de *Puno* eſt la Capitale du Corrégiment de *Paucar-colla*, le dernier de cet Evêché. Sa Juriſdiction confine au Sud avec celle de *Chicuito*, & ſon climat eſt à-peu-près le même que celui de cette derniere. Auſſi la terre n'y produit-elle rien, & il faut tirer des Provinces voiſines les Denrées néceſſaires pour la nourriture des habitans. Mais on y nourrit quantité de Beſtiaux, tant de l'*Europe* que de ceux du Pays, dont les *Indiens* employent la laine à faire des ſacs, en quoi conſiſte une partie de leur commerce. Les Montagnes du Pays renferment d'abondantes Minieres d'argent, témoin celle de *Layca-cota*, qui appartenoit à *Joſeph Salcédo*, où l'on coupoit ſouvent l'argent au ciſeau. Les grandes richeſſes qu'on en tiroit, furent cauſe de la mort prématurée du Propriétaire. Cette Mine ayant été noyée, on a fait beaucoup de dépenſe pour la remettre à ſec, mais on n'a pu y réuſſir, & il a falu l'abandonner. Les autres ſont négligées, ainſi que la plupart de celles de la Juriſdiction de cette Audience, & en particulier du Diocéſe de l'Archevêché de *Charcas*, & de l'Evêché de *la Paz*.

II. Evêché de l'Audience de Charcas.

Santa Cruz de la Sierra.

La Province *de Santa Cruz de la Sierra* eſt un Gouvernement & Capitainie-Générale: & quoique d'une vaſte étendue, il y a peu d'*Eſpagnols*, la plus grande partie du petit nombre de Bourgs qu'il y a, étant des Miſſions auxquelles on donne le nom de Miſſions de *Paraguay*. La Capitale fut érigée en Siége Epiſcopal l'an 1605. Le Chapitre de la Cathédrale n'eſt compoſé que de l'Evêque, d'un Doyen & d'un Archidiacre, ſans au-

autres Dignités, ni Prébendes. L'Evêque fait ſa réſidence ordinaire dans la Ville de *Misque Pocona*, qui eſt à 80 lieues de celle de *Santa Cruz de la Sierra*.

La Juriſdiction de *Misque Pocona* a plus de 30 lieues d'étendue; & quoique la Ville ſoit preſque déſerte, les autres lieux ſont bien peuplés. L'air y eſt chaud, ce qui n'empêche pas que le Pays ne produiſe des raiſins. La Vallée où la Ville eſt ſituée a plus de 8 lieues de circonférence; elle produit toute ſorte de Denrées. Les Bois, les Montagnes fourniſſent du Miel & de la Cire, qui font partie du commerce du Pays.

Les Miſſions que les P. P. *Jéſuites* ont dans le Diocéſe de cet Evêché, ſont celles qu'ils nomment des *Indiens Chiquitos*; nom que les *Eſpagnols* donnerent à ce Peuple, parce qu'ils remarquerent que les portes de leurs maiſons étoient fort petites *. Le Pays qu'ils habitent s'étend depuis *Santa Cruz de la Sierra* juſqu'au Lac *Xarayes*, d'où ſort la Riviere du *Paraguay*, qui ſe joignant à d'autres Rivieres devient le Fleuve ſi connu ſous le nom de *Rio de la Plata*. Les *Jéſuites* commencerent à prêcher dans ce Pays à la fin du dernier ſiécle, & avec un tel ſuccès qu'en 1732 ils avoient formé ſept Peuplades ou Villages de plus de ſix cens familles chacun. Cette même année ils penſoient à former d'autres Peuplades, des *Indiens* qui ſe convertiſſoient continuellement. Les *Chiquitos* ſont bien faits & vaillans, comme ils l'ont fait voir dans les occaſions où ils ont été obligés de ſe défendre contre les *Portugais*, qui faiſoient des courſes ſur leurs terres, pour enlever les habitans & les emmener comme eſclaves dans leurs Colonies. Les armes de ce Peuple ſont les fuſils, les ſabres, & les fléches empoiſonnées. Leur Langue eſt différente de celle des autres Nations du *Paraguay*, mais quant à leurs uſages ils ne different guere des autres *Indiens*.

Une autre Nation d'*Indiens* idolâtres nommés *Chiriguans*, ou *Chériguanes*, confine à celle-là, & ne veut point entendre parler d'embraſſer la Foi *Catholique*. Cela n'empêche pas que les *Jéſuites* n'entrent dans leur Pays, en menant avec eux quelques *Indiens Chiquitos* pour leur ſureté: ils y prêchent & gagnent de tems en tems quelque ame à Dieu, & quelques ſujets à leurs Peuplades. C'eſt ce qui arrive ordinairement quand dans les guerres continuelles qu'ils ſoutiennent contre les *Chiquitos*, ils ont reçu quelque échec conſidérable: alors craignant que ceux-ci ne profitent de leur victoire, ils ont recours aux Miſſionnaires & demandent à ſe convertir; mais

* *Chiquito* ſignifie *petit, bas.*

mais ceux-ci ne ſont pas plutôt arrivés dans le Pays qu'ils les congédient, ſous prétexte qu'ils n'aiment pas qu'on châtie ceux qui s'écartent des régles de la raiſon *. Ce qui fait voir qu'ils ſont incapables de diſcipline, & qu'ils n'ont du goût que pour la vie licencieuſe qu'ils ménent.

Santa Cruz de la Sierra eſt à quelque 80 ou 90 lieues à l'Orient de la Ville de *la Plata*. Elle étoit autrefois ſituée plus au Sud près de la *Cordillere* des *Chiriguans*. Le Capitaine *Nuſſo de Chaves* en jetta les premiers fondemens l'an 1548, & lui donna le nom de *Santa Cruz* en mémoire du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un Bourg du même nom près de *Truxillo* en *Eſpagne*. La Ville de *Santa Cruz de la Sierra* ayant été ruinée, fut rebâtie dans le lieu où elle eſt préſentement. Elle eſt médiocrement grande, mal bâtie, & n'a rien qui la rende digne du titre de Cité dont elle jouit.

III. Evêché de l'Audience de *Charcas*.

Tucuman.

Le Gouvernement de *Tucma*, que les *Eſpagnols* appellent *Tucuman*, eſt au centre de cette partie de l'*Amérique*, & commence au Sud de *la Plata* au-delà des Villages de *Chichas*, qui fourniſſent des *Indiens* aux Mines de *Potoſi*. Il s'étend depuis le *Paraguay* & *Buénos-Ayres* à l'Orient juſqu'au Royaume de *Chili* à l'Occident, & au Sud juſqu'aux *Pampas*, ou Plaines de la *Terre Magellanique*. Le Pays, quoiqu'uni autrefois à l'Empire des *Incas*, n'avoit point été ſoumis par leurs armes; car avant qu'ils en vinſſent à la force, les *Curacas* † de *Tucma* envoyerent des Ambaſſadeurs à *Viracocha*, *VIII. Inca*, pour le prier de les recevoir au nombre de ſes Sujets, & de vouloir bien leur envoyer des Gouverneurs qui réformaſſent le Pays par les ſages Loix & la Police établie dans les autres Provinces de l'Empire. Les *Eſpagnols* ayant pénétré dans le *Pérou*, & achevé la conquête de preſque tout cet Empire, paſſerent à celle de la Province de *Tucuman* l'an 1549. Le Préſident *Pedro de la Gaſca* chargea de cette entrepriſe le Capitaine *Nunnez de Prado*, qui trouva de grandes facilités dans l'exécution; car ce Peuple étant d'un naturel docile conſentit ſans peine à ſe ſoumettre, & l'on bâtit quatre Villes dans le Pays. La premiere fut *Santiago*

* Cela paroît une énigme: on le comprendra mieux quand on lira ce que l'Auteur dira ci-après de la police des Miſſions des *Jéſuites*. Not. du Trad.

† La même choſe que *Caciques*, Chefs de certains Diſtricts.

tiago del Eſtéro, ainſi appellée parce qu'elle fut fondée près d'une Riviere du même nom, dont les débordemens dans le tems des avalanges fertiliſent beaucoup les terres. Cette Ville eſt à plus de 160 lieues au Sud de *la Plata*. La ſeconde fut *San Miguel* de *Tucuman*, ſituée à 25 ou 30 lieues à l'Occident de *Santiago*. La troiſiéme *Nueſtra Sennora de Talavéra*, à un peu plus de 40 lieues au Nord de *Santiago:* & la quatriéme *Cordoue* de la *Nouvelle Andalouſie*, à plus de 80 lieues au Sud de *Santiago*.

Le Pays compris dans ce Gouvernement eſt ſi vaſte qu'il a plus de 200 lieues du Sud au Nord, & plus de 100 en quelques endroits de l'Orient à l'Occident; c'eſt ce qui a fait ſonger à augmenter les Peuplades d'*Eſpagnols;* & pour cet effet on y a bâti encore deux Villes, qui ſont la *Rioja* à plus de 80 lieues au Sud-Ouëſt de *Santiago*, & *Salta* au Nord-Eſt & à un peu plus de 60 lieues de la même Ville. A quoi il faut ajoûter une Villote qui eſt *San Salvador*, ou *Xuxuy*, à un peu plus de 20 lieues au Nord de *Salta*. Toutes ces Villes ſont petites, mal conſtruites, & bâties ſans ordre ni ſymétrie. Le Gouverneur ne fait point ſa réſidence à *Santiago*, quoique la plus ancienne, mais à *Salta*; & l'Evêque & ſon Chapitre à *Cordoue*, qui eſt la plus grande de toutes ces Villes: les autres ont leurs Corrégidors particuliers qui gouvernent les *Indiens* de leurs Diſtricts. Le nombre n'en eſt pas bien grand, une partie du Pays étant compoſée de Déſerts inhabitables, tant à cauſe des hautes & ſpacieuſes Montagnes qui l'occupent & du manque d'eau, qu'à cauſe des courſes continuelles des *Indiens* ſauvages.

L'Egliſe de *Tucuman*, qui, comme je l'ai dit, eſt établie à *Cordoue*, fut érigée en Evêché l'an 1570. Son Chapitre eſt compoſé, ſans compter l'Evêque, de cinq Dignités, Doyen, Archidiacre, Chantre, Ecolâtre, & Tréſorier, ſans autres Chanoines ni Prébendiers.

Le terroir eſt fertile par-tout où l'on peut conduire l'eau des Rivieres; les terres ainſi arroſées produiſent des Grains & des Fruits ſuffiſamment pour la nourriture des habitans. Dans les Bois on trouve du Miel ſauvage & de la Cire. Dans les lieux chauds on recueille du Sucre & du Coton dont on fait des toiles, qui avec quelques étoffes de laine fabriquées dans le Pays ſont une partie de ſon commerce. Mais la branche la plus conſidérable, ce ſont les Mules que l'on nourrit dans les Vallées où il y a des pacages en abondance. On envoye des troupeaux innombrables de ces animaux au *Pérou*, où ils ſont de bon débit, les Mules de *Tucuman* étant renommées dans toutes ces Contrées, comme les meilleures & les plus fortes qu'il y ait.

CHAPITRE XV.

Notice des deux derniers Gouvernemens de l'Audience de Charcas, le Paraguay & Buénos-Ayres, *& des Miſſions que les* Jéſuites *y ont établies, avec la maniere dont ils les gouvernent, & la Police qu'ils y font obſerver.*

IV. Evêché de l'Audience de *Charcas*.

Le Paraguay.

LE Gouvernement du *Paraguay* comprend les Pays qui ſont au Sud de *Santa Cruz de la Sierra* & à l'Orient des Terres du *Tucuman*. Vers le Sud il confine au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, à l'Orient il s'étend juſqu'à la Capitainie de *St. Vincent* du *Bréſil*, dont *St. Paul* eſt la Capitale. *Sébaſtien Gaboto* fut le premier qui entreprit la découverte du *Paraguay*. Il entra dans le *Rio de la Plata* l'an 1526, & rencontra dans des Barques la Riviere de *Parana*, & entra par-là dans le *Paraguay*. Dix ans après *Jean de Ayolas* fut nommé par *Don Pedro de Mendoza* premier Gouverneur de *Buénos-Ayres*, dont il reçut commiſſion avec le monde néceſſaire pour la même expédition; & par l'ordre du même *Mendoza*, *Jean de Salinas* bâtit la Ville de *Nueſtra Sennora de la Aſſuncion*, qui eſt la Capitale de toute la Province. Et comme ces Capitaines n'avoient point découvert tout le Pays, ni ſoumis les Peuples qui l'habitoient, *Alvar Nunnez*, ſurnommé *Tête de vache*, y fit une nouvelle expédition. Cet *Alvar Nunnez Cabéza de Baca* fut nommé depuis au Gouvernement de *Buénos-Ayres*, où il ſuccéda à *Don Pedro de Mendoza*.

Les Peuplades d'*Eſpagnols* qui ſont dans le Gouvernement du *Paraguay* ſe réduiſent à la Ville de *l'Aſſomption*, celle de *Villa Rica*, & autres lieux, dont les habitans ſont *Eſpagnols*, *Métifs*, & quelque peu d'*Indiens*; mais le plus grand nombre eſt de race mêlée. Les deux Villes ſont très-médiocres, & les Villages à l'avenant. Les maiſons de celles-là & de ceux-ci ſont ſéparées par des jardins & par des arbres, ſans aucun ordre. *L'Aſſomption* a le titre de Cité; c'eſt le lieu de la réſidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois ſous ſa Juriſdiction une partie des Peuplades des Miſſions du *Paraguay*; mais depuis quelques années elles en ont été ſéparées, & unies au Gouvernement de *Buénos-Ayres*; mais quant au Gouvernement ſpirituel les choſes ſubſiſtent ſur le pied qu'elles ont tou-

toujours été. Il y a une Egliſe Cathédrale à l'*Aſſomption*, dont le Chapitre eſt compoſé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Tréſorier, & de deux autres Chanoines. Les *Franciscains* ſont Curés de toutes les Paroiſſes, excepté dans les Miſſions où il n'y a d'autres Curés que les *Jéſuites*; & comme les Peuplades de ces Miſſions ſont le plus grand nombre des habitans de cette Province, nous en parlerons dans un article à part, obſervant la même briéveté avec laquelle j'ai parlé des Corrégimens.

Les Miſſions du *Paraguay* ne ſe bornent pas au territoire de la Province de ce nom, mais s'étendent en partie ſur celui de *Santa Cruz de la Sierra*, de *Tucuman*, & de *Buénos-Ayres*. Depuis environ un ſiécle & demi qu'elles ont commencé, elles ont au giron de l'Egliſe quantité de Nations d'*Indiens*, qui répandus dans les terres de ces quatre Evêchés, vivoient dans les ténébres de l'Idolâtrie & dans les mœurs barbares qu'ils avoient hérité de leurs ancêtres. Les P. P. de la Compagnie de *Jéſus* pouſſés par leur Zéle Apoſtolique commencerent cette conquête ſpirituelle en prêchant les *Indiens Guaranies*, qui habitoient les uns ſur les Rivieres d'*Uruguay* & de *Parana*, & les autres à cent lieues plus haut dans les terres qui ſont au Nord-Ouëſt du *Guayra*. Les *Portugais*, qui ne ſongeoient qu'à l'avantage de leurs Colonies faiſoient des courſes continuelles ſur ces Peuples, en enlevoient autant qu'ils pouvoient, & les menoient en eſclavage pour les faire travailler aux Plantations; mais pour ne point expoſer les Néophytes à ce malheur, on jugea à propos de les tranſplanter au nombre de plus de douze mille, tant grands que petits, dans le *Paraguay*: outre ceux-là on en amena un pareil nombre du *Tapé*, afin qu'ils vécuſſent avec plus de ſureté & de tranquillité.

Ces Peuplades groſſies encore de tems en tems de nouveaux convertis, ſe multiplierent ſi fort, que ſelon une rélation que j'ai eue de bonne main pendant que j'étois à *Quito*, en 1734, il y avoit trente-deux Bourgs ou Villages d'*Indiens Guaranies*, & l'on y comptoit au-delà de trente mille familles; & comme leur nombre augmentoit tous les jours, on ſongeoit alors à fonder trois nouveaux Bourgs. Une partie de ces 32 Peuplades eſt du Diocéſe de l'Evêché de *Buénos-Ayres*, l'autre partie eſt du Diocéſe de celui du *Paraguay*. Cette même année il y avoit ſept Peuplades de la Nation des *Chiquitos* dans le Diocéſe *de Santa Cruz de la Sierra*, & l'on penſoit à augmenter le nombre des Villages à cauſe de l'accroiſſement des habitans.

Les Miſſions du *Paraguay* ſont environnées d'*Indiens* idolâtres: les uns

vivant en amitié avec les nouveaux convertis, & les autres les menaçant ſans-ceſſe de leurs incurſions. Les P. P. Miſſionnaires ſont de fréquens voyages chez ces derniers, les prêchent, & tâchent de leur faire connoître la Loi de *Jeſus-Chriſt*. Leurs peines ne ſont pas toujours inutiles, les plus raiſonnables de ces Barbares ouvrent quelquefois les yeux, & reconnoiſſent le vrai Dieu: alors ils quittent leur Pays, & paſſent dans les Villages des *Chrétiens*, où après avoir été duement catéchiſés ils reçoivent le Baptême.

A environ cent lieues des Miſſions il y a une Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Guanoas*, qu'il eſt bien difficile d'amener à la lumiere de l'Evangile, tant parce qu'ils aiment la vie licentieuſe, que parce que pluſieurs *Métifs* & quelques *Eſpagnols*, pour éviter le châtiment dû à leurs crimes, ſe ſont réfugiés parmi eux. Le mauvais exemple de ceux-ci ſont cauſe que ces *Indiens* ſe moquent de ce qu'on leur prêche. D'ailleurs ils ſont fort portés à l'oiſiveté & à la fainéantiſe, ne cultivant pas même leurs terres & ne vivant que de la chaſſe; & comme ils ſentent qu'en ſe convertiſſant & ſe ſoumettant aux Miſſionnaires, ils ſeront obligés de travailler, ils aiment mieux reſter *Payens* & jouir de leur oiſiveté. Cependant il en vient quelques-uns chez les *Chrétiens* pour viſiter leurs parens, & voir comment ils vivent, & il s'en trouve pluſieurs d'entre eux qui embraſſent la vraye Religion.

Il en eſt de-même des *Charruas*, Peuple qui habite entre les Rivieres de *Parana* & d'*Uraguay*. Ceux qui habitent les bords de la *Parana* depuis le Bourg du *St. Sacrement* en haut, & qui ſont appellés *Guagnagnas*, ſont plus traitables, & les Miſſionnaires les prêchent avec plus de ſuccès, parce que ce Peuple eſt laborieux, & qu'il cultive ſes terres; outre qu'ils n'ont point de commerce ni de communication avec les fugitifs. Non loin de la Ville de *Cordova* il y a une autre Nation d'*Indiens* idolâtres appellés *Pampas*, leſquels ſont difficiles à convertir, bien-qu'ils viennent ſouvent dans la Ville vendre leurs Denrées. Ces quatre Nations vivent en paix avec les *Chrétiens*.

Dans le voiſinage de *Santa Fé*, Ville de la Province de *Buénos-Ayres*, il y a divers autres Peuples qui ſont continuellement en guerre, pouſſant leurs excurſions ſi loin qu'ils viennent ſouvent juſqu'aux environs de *Santiago* & de *Salta* dans le Gouvernement de *Tucuman*, faiſant de grands ravages dans les Biens des Campagnes & dans les Villages. Les autres Nations qui habitent depuis les confins de ceux-là juſqu'à ceux des *Chiquitos*, & juſqu'au

qu'au Lac de *Xarayes*, ſont peu connues. Dans ces derniers tems il y eut des Miſſionnaires *Jéſuites* qui pénétrerent juſques chez ces Peuples par la Riviere de *Pilcomayo*, qui coule depuis le *Potoſi* juſqu'à *l'Aſſomption*, ſans avoir pu les découvrir; ce qu'il faut attribuer à la vaſte étendue du Pays, & à l'humeur errante de ces Peuples, qui n'ont jamais de demeure fixe, ſans compter qu'ils ne ſont pas en fort grand nombre.

Vers le Nord de *l'Aſſomption* il y a un petit nombre d'*Indiens* Gentils. Quelques-uns d'eux ayant été rencontrés des Miſſionnaires qui voyageoient pour les découvrir, les ont ſuivis ſans répugnance aux Villages *Chrétiens*, & embraſſé la Religion *Chrétienne*. Les *Chiriguans*, dont nous avons déjà parlé, habitent auſſi de ce côté-là, & n'aiment guere qu'on leur parle de mener une vie moins libre que celle dont ils jouiſſent dans leurs Montagnes.

Il eſt aiſé de juger par ce qui a été dit ci-deſſus, que les Miſſions du *Paraguay* occupent un Pays aſſez conſidérable. L'air y eſt en général aſſez tempéré & humide, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des endroits plus froids que tempérés. Le terroir y eſt fertile & abondant en toute ſorte de Denrées tant du Pays que d'*Europe*. On y recueille en particulier beaucoup de Coton, dont on fait un grand commerce. Les récoltes en ſont ſi abondantes, qu'il n'y a point de Village qui n'en amaſſe plus de deux mille arrobes. Les *Indiens* en fabriquent des toiles, & autres choſes ſemblables que l'on tranſporte hors du Pays. On y plante beaucoup de Tabac, quelque peu de Sucre, & une quantité prodigieuſe de cette Herbe appellée *Herbe du Paraguay*, qui ſeule fait un article conſidérable du Commerce de cette Province; car elle ne croît que là, & c'eſt de-là qu'elle paſſe dans toutes les Provinces du *Pérou* & dans le *Chili*, où il s'en fait une grande conſommation, ſurtout de celle qu'on nomme *Camini*, qui eſt la feuille toute pure; car celle qu'on appelle *Palos*, eſt moins fine, & n'eſt pas ſi propre pour faire le *Maté*, ni ſi eſtimée.

Ces marchandiſes ſont envoyées pour être vendues à *Santa-Fé* & *Buénos-Ayres*, où les P. P. *Jéſuites* ont un Commis particulier qui a ſoin de la vente; car le peu d'intelligence & d'adreſſe des *Indiens*, ſurtout des *Guaranies*, les rend incapables de ce ſoin. Ces Commis reçoivent ce qu'on leur envoye du *Paraguay*, & après s'en être défaits ils en employent le montant en marchandiſes d'*Europe*, ſelon la quantité dont les Peuplades ont beſoin, tant pour l'entretien des habitans, que pour l'ornement des Egliſes, & ce qui eſt néceſſaire aux Curés qui les deſſervent. On a

ſoin

ſoin avant d'employer ainſi cet argent, d'en prélever le tribut que chaque Village, ou plutôt chaque *Indien* doit payer. Ces ſommes ſont envoyées aux Caiſſes Royales, ſans autre retranchement ou décompte que ce qui revient aux Curés pour leurs appointemens, & les penſions des *Caciques*.

Les autres Denrées que le terroir produit, & le Bétail qu'on y nourrit, ſervent à la nourriture des habitans; le tout leur eſt diſtribué avec un ordre ſi admirable, que ce ſeroit faire tort à la ſage conduite de ceux qui dirigent ces Miſſions, que de ne pas parler de la police qu'ils y font régner.

Chaque Peuplade des Miſſions du *Paraguay* a, à l'exemple des Cités & autres grandes Peuplades des *Eſpagnols*, un Gouverneur, des Regidors & des Alcaldes. Les Gouverneurs ſont élus par les *Indiens* mêmes, & confirmés par les Curés, afin qu'on ne puiſſe élever à cet emploi une perſonne incapable d'en bien remplir toutes les fonctions. Les Alcaldes ſont nommés tous les ans par les Corrégidors, & conjointement avec eux le Gouverneur veille au maintien du bon ordre parmi les habitans; & pour que ces Magiſtrats, dont les lumieres ſont fort bornées, ne puiſſent abuſer de leur autorité, & commettre des injuſtices en ſe laiſſant emporter à la vengeance contre les autres *Indiens*, il leur eſt défendu d'infliger aucun châtiment ſans en avoir auparavant donné part au Curé, qui examine d'abord l'affaire, & s'il trouve que l'accuſé eſt véritablement coupable, il le laiſſe prendre & châtier ſur le champ ſelon l'exigence du cas; quelquefois c'eſt la priſon, quelquefois le jeûne. Si le délit eſt grand, le coupable reçoit quelques coups de fouët: c'eſt-là la plus grande peine, vu que parmi ces gens il n'arrive jamais de cas aſſez grave pour mériter une plus ſévre punition: car dès l'établiſſement de ces Miſſions, les Néophytes furent endoctrinés de maniere à n'avoir que de l'horreur pour le meurtre, les aſſaſſinats & autres crimes ſemblables. Les châtimens ſont toujours précédés d'une remontrance de la part du Curé au coupable. Il lui repréſente doucement ſa faute, lui en inſpire de l'horreur, & le fait tomber d'accord de la juſtice du châtiment, le diſpoſant à le recevoir plutôt comme une correction fraternelle que comme une punition, deſorte que par-là le Curé ſe met à couvert des effets de la haine & de la vengeance de celui qu'il fait châtier: & bien loin même d'être haïs, ces P. P. ſont au-contraire ſi chéris, ſi reſpectés de leurs Paroiſſiens, que quand même ils les feroient châtier ſans raiſon, ils croiroient l'avoir mérité, ſuppoſant par un effet de l'eſtime & de la confiance qu'ils ont pour eux, qu'ils ne font jamais rien ſans cauſe légitime.

Cha-

Chaque Peuplade a un Arſenal particulier où l'on renferme toutes les armes tant fuſils qu'épées & bayonnettes, dont on arme les Milices, quand le cas arrive de ſe mettre en campagne, ſoit contre les *Portugais*, ſoit contre les *Indiens* infidéles du voiſinage; & pour ſe mettre au fait du maniement des armes, ils font l'exercice tous les ſoirs des jours de Fête ſur les Places des Villages, lesquelles ſont ſuffiſamment ſpacieuſes pour cela. Tous les hommes en état de porter les armes forment diverſes Compagnies dans chaque Village: on choiſit pour Officiers ceux d'entre eux qui ont le plus d'intelligence; ils ſont vétus d'uniformes galonnés d'or ou d'argent, avec la deviſe de leur Canton. C'eſt dans cet équipage qu'ils paroiſſent les jours de Fête, & quand ils aſſiſtent aux Exercices Militaires. Le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes ont auſſi des habits de Cérémonie differens de ceux qu'ils portent journellement.

Dans chaque Village il y a des Ecoles publiques pour apprendre à lire & à écrire: il y en a pour la Danſe & pour la Muſique, où l'on enſeigne les jeunes-gens, & où l'on fait d'excellens éléves, parce que l'on conſulte l'inclination & les talens de chacun d'eux, avant de les pouſſer dans quelqu'un de ces Arts. On enſeigne le Latin à pluſieurs en qui l'on remarque du génie, & ils s'y rendent fort habiles. Dans la cour de la maiſon que le Curé occupe dans chaque Village, il y a divers atteliers, ou boutiques de Peintres, de Sculpteurs, de Doreurs, d'Orfévres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tiſſerans, d'Horlogers, & de toute ſorte de Profeſſions & Métiers néceſſaires, où ceux qui les exercent travaillent journellement pour tout le Village, ſous la direction des Vicaires ou Secondaires du Curé. Les jeunes-gens fréquentent ces atteliers pour y apprendre les profeſſions pour leſquelles ils ont le plus de goût.

Les Egliſes des Villages ſont grandes & très-bien ornées, & ne le cédent en magnificence à aucune du *Pérou*. Les maiſons des *Indiens* ſont ſi bien diſpoſées, ſi commodes, & ſi bien fournies d'ornemens & des ameublemens néceſſaires, qu'il ſeroit bien à ſouhaiter que dans pluſieurs Bourgs de l'*Amérique* celles des *Eſpagnols* les égalaſſent. La plupart ne ſont pourtant bâties que de bauge, quelques-unes de briques crues, & quelques autres de pierres; mais toutes ſont couvertes de tuiles. Tout eſt ſur un ſi bon pied dans ces Villages, qu'il y a juſqu'à une maiſon particuliere où l'on fabrique de la poudre à canon, pour qu'on n'en manque jamais quand il eſt queſtion de prendre les armes, & de faire les feux d'artifice avec leſquels on ſolemniſe les Fêtes de l'Egliſe ou autres, dont ils n'omettent pas

une de celles qui ſe ſolemniſent dans les grandes Villes. A la proclamation des Rois d'*Eſpagne*, tous les Officiers Civils & Militaires ſont habillés de neuf & magnifiquement, conformément au deſir qu'ils ont de témoigner leur affection au Monarque qui vient de monter ſur le Trône.

Chaque Egliſe a ſa Chapelle de Muſique, compoſée de Chanteurs & de nombre d'Inſtrumens de toute eſpéce. Le Service Divin s'y célébre avec la même pompe & la même dignité que dans les Egliſes Cathédrales. La même choſe s'obſerve dans les Proceſſions publiques, & ſurtout à celle du *St. Sacrement*, où aſſiſtent le Gouverneur, les Régidors, les Alcaldes en habits de Cérémonie, & les Milices en Corps de troupes; le reſte du Peuple porte des flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre & avec beaucoup de reſpect. Ces Proceſſions ſont accompagnées de fort belles danſes, bien différentes de celles dont j'ai parlé dans la premiere Partie, à l'Article de *Quito*. Il y a des habits particuliers & fort riches pour ces ſortes d'occaſions.

Dans chaque Village il y a une Maiſon de force, où l'on met les femmes de mauvaiſe vie. Cette Maiſon eſt en même-tems une *Béaterie*, où les femmes qui n'ont point de famille ſe retirent, quand leurs époux ſont abſens. Pour l'entretien de cette Maiſon, pour la ſubſiſtance des Vieillards, des Orfelins, & de ceux qui ſont hors d'état de gagner leur vie, les habitans de chaque Village ſont obligés de travailler deux jours de la ſemaine pour enſemencer & cultiver en commun un eſpace de terre convenable, ce qui s'appelle *Travail de la Communauté*. Si le produit ſurpaſſe les beſoins, on applique le ſurplus à l'ornement des Egliſes, & à l'habillement des Vieillards, des Orphelins, & des Impotens, & par-là nul des habitans ne manque du néceſſaire. Les Tributs Royaux ſont payés ponctuellement, ſans rabais ni déchet. Enfin il ſemble que ces lieux ſoient le ſéjour de la félicité, effet de la paix & de l'union des habitans; & tout cela eſt dû à la vigilance, & à l'exactitude avec laquelle on obſerve les ſages réglemens établis dans cette nouvelle République.

Les PP. *Jéſuites*, Curés de ces Miſſions, ont ſoin de faire vendre les marchandiſes qui ſe fabriquent dans les Villages, & les denrées que les champs produiſent principalement, à cauſe que les *Indiens Guaranies* ſont ſi portés à l'oiſiveté & à la diſſipation de leurs effets, que ſans l'attention de ces Peres ils s'abandonneroient à la pareſſe, & ſe laiſſeroient manquer de tout. Il n'en eſt pas de-même des *Chiquitos*. Ils aiment le travail & ſont fort bons ménagers. Les Curés des Villages de cette Nation ne ſont point entre-

entretenus par le Roi. Ce ſont les *Indiens* mêmes qui pourvoyent à leur entretien. Pour cet effet ils cultivent tous enſemble une Plantation remplie de toute ſorte de Grains & de Fruits pour le Curé, qui ſuffit pour ſa nourriture ordinaire & même au-delà.

Pour que rien de ce qui eſt néceſſaire ne manque aux *Indiens*, les Curés ont ſoin de faire proviſion de Ferremens, d'Etoffes, & d'autres marchandiſes; & quand ceux-là en ont beſoin, ils s'adreſſent à eux, & leur donnent en échange de la Cire & autres Fruits du Pays, obſervant de part & d'autre dans ces trocs une bonne-foi inviolable. Les Curés remettent ce qu'ils ont reçu de cette maniere au Supérieur des Miſſions, qui n'eſt pas le même que celui des *Guaranies*. Ce Supérieur fait vendre tout cela, & du produit on achéte de nouvelles marchandiſes pour les beſoins des Communautés. De cette maniere on empêche que les *Indiens* ne ſortent de leurs Cantons pour ſe pourvoir de ces effets; & l'on prévient l'inconvénient qu'en paſſant chez d'autres Peuples, ils ne contractent des vices dont ils ſe ſont préſervés.

Le Gouvernement Spirituel de ces Peuplades n'eſt pas moins extraordinaire que le Gouvernement Politique. Chaque Village a ſon Curé particulier, qui eſt aſſiſté d'un autre Prêtre de la même Société, ſouvent même de deux, ſelon que le Village eſt plus ou moins peuplé. Ces deux ou trois Prêtres ſervis par ſix jeunes garçons, qui font l'office de Clercs à l'Egliſe, forment une eſpéce de petit Collége dans chaque Village, où toutes les heures d'exercice ſont réglées comme dans les Colléges des grandes Villes. Les plus pénibles fonctions des Curés, ſont de viſiter en perſonne les Plantations des *Indiens*, pour voir s'ils ne les négligent point; car la pareſſe des *Guaranies* eſt telle, que ſans une continuelle attention de la part des Curés, ils abandonneroient la culture des terres, & ne prendroient pas la moindre peine pour les faire valoir. Le Curé aſſiſte auſſi régulierement à la Boucherie publique, où l'on tue des Beſtiaux pris parmi ceux que les *Indiens* élévent. On en diſtribue la viande par rations, à proportion du nombre de perſonnes dont une famille eſt compoſée, de maniere que le néceſſaire ne manque à perſonne, & qu'en même-tems il ne ſe trouve rien de ſuperflu. Il viſite auſſi les malades, pour voir s'ils ſont ſervis avec charité. Tout cela l'occupe preſque tout le jour, & lui laiſſe à peine le tems de concourir aux autres offices ſpirituels dont ſon Vicaire eſt chargé. Celui-ci doit catéchiſer dans l'Egliſe tous les jours de la ſemaine, à l'exception des Jeudis & des Samedis, pour inſtruire les jeu-

nes garçons & les jeunes filles, dont il y a un ſi grand nombre qu'on en compte plus de deux mille de l'un & de l'autre ſexe dans chaque Village. Le Dimanche tous les habitans ſe rendent au Catéchiſme. Enfin il faut aller confeſſer les malades, leur porter le Viatique, & faire toutes les autres fonctions dont un Curé ne peut ſe diſpenſer.

A la rigueur ces Curés devroient être nommés par le Gouverneur comme Vice-Patrons de ces Egliſes, enſuite admis par l'Evéque aux Fonctions Curiales: mais comme parmi les trois ſujets qui devroient être préſentés au Vice-Patron à chaque nomination, il s'en trouveroit toujours un plus propre que les autres, & que perſonne ne connoît mieux le mérite des ſujets que les Provinciaux de l'Ordre, les Gouverneurs, & les Evêques, ont bien voulu leur céder leurs droits, de maniere que c'eſt le Provincial qui nomme, & qui pourvoit les Curés ſelon ſon gré.

Les Miſſions des *Guaranies* ont un Supérieur-Général, qui nomme les Secondaires de tous les autres Villages. Il fait ſa réſidence dans le Bourg de la *Candelaria*, qui eſt au centre de toutes les Miſſions; de-là il va viſiter les autres Peuplades pour voir ce qui s'y paſſe, & envoyer en même-tems des Miſſionnaires chez les *Indiens* Gentils, pour les attirer & gagner leur confiance. Il eſt ſoulagé dans ſes fonctions par deux Vice-Supérieurs, qui réſident l'un près de la *Parana* & l'autre près de l'*Uruguay*, de maniere que toutes ces Doctrines forment un Collége fort étendu & diſperſé, dont le Supérieur eſt Recteur, & chaque Village une famille bien chérie, & ſoignée par ſon Pere ſpirituel, qui eſt le Curé.

Le Roi donne la portion congrue aux Curés des Miſſions *Guaranies*, laquelle monte à 300 piaſtres par an, y compris le ſalaire de ſon Adjoint ou Secondaire. Cette ſomme eſt remiſe à la diſpoſition du Supérieur, & celui-ci fournit tous les mois à chaque Curé, ce qui eſt néceſſaire pour leur nourriture & leur veſtiaire; & toutes les fois qu'ils ont beſoin de quelque choſe de plus que l'ordinaire, ils s'adreſſent à lui, & il le leur fournit exactement.

Les Miſſions des *Indiens Chiquitos* ont un Supérieur à part, comme nous l'avons déjà dit, dont les fonctions ne different pas de celles du précédent; mais ces Peuples étant plus laborieux que les *Guaranies*, les Curés n'y ſont pas ſi occupés à les exciter au travail.

Tous ces *Indiens* ſont ſujets à des maladies contagieuſes telles que la petite vérole, des fiévres malignes, & autres auxquelles ils donnent vulgairement le nom de peſte, à cauſe des ravages qu'elles font; c'eſt ce qui fait

fait que ces Peuplades ne multiplient pas à proportion du nombre de perſonnes qu'il y a, du tems qui s'eſt écoulé depuis leur établiſſement, du repos & de la tranquillité dont elles jouiſſent. Quand ces maladies régnent les Curés & leurs Adjoints ont bien de la peine à ſurvenir à ce ſurcroit de travail, c'eſt pourquoi auſſi on a ſoin de leur envoyer des Aides.

Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais qu'aucun habitant du *Pérou*, de quelque nation qu'il ſoit, *Eſpagnol*, ou *Métif*, ou autre, entre dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au *Paraguay*; non pour cacher ce qui s'y paſſe, ni par crainte que l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y recueille, ni pour aucune des raiſons avancées gratuitement par des perſonnes envieuſes; mais pour que les *Indiens* qui ne ſont que de ſortir de leur barbarie, & d'entrer dans les voyes de la lumiere, ſe maintiennent dans cet état d'innocence & de ſimplicité, ne connoiſſant d'autres vices que ceux qui ſont communs entre eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination grace aux exhortations & aux conſeils de leurs Directeurs. Ces *Indiens* ne connoiſſent ni l'inobéiſſance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres paſſions qui cauſent tant de maux dans le Monde. Si les Etrangers venoient chez eux, à peine ils y ſeroient arrivés que leurs mauvais exemples leur apprendroient des choſes qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modeſtie, & au reſpect qu'ils ont pour les inſtructions de leurs Curés, on expoſeroit le ſalut de tant d'âmes qui rendent à Dieu un véritable culte; & l'on priveroit le Souverain d'une infinité de ſujets, qui le reconnoiſſent volontairement pour leur ſeul Seigneur naturel.

Ces *Indiens* vivent aujourd'hui dans la parfaite croyance que tout ce que le Curé dit eſt bien, & que tout ce qu'il blâme eſt mal. Ils perdroient bientôt cette idée, s'ils voyoient des *Chrétiens* moins touchés des vérités de l'Evangile, & dont les actions ſeroient oppoſées à leur croyance. Aujourd'hui ils ſont perſuadés que la vente & les achats doivent ſe faire de bonne foi, & avec droiture; ils ne connoiſſent ni les ruſes, ni la mauvaiſe foi. Or il eſt certain que s'il étoit permis à chacun de venir trafiquer avec eux, la premiere maxime qu'ils apprendroient, ſeroit qu'il faut toujours acheter à bas prix, & vendre le plus cher qu'on peut; & cette méchanceté en attireroit beaucoup d'autres qui en ſont les ſuites naturelles, & dont il n'y auroit plus moyen de les retirer ſi une fois ils s'y laiſſoient entraîner. Je ne prétens point par-là diminuer en aucune façon la bonne réputation des *Eſpagnols*, ni des autres Nations qui ſont à portée de trafiquer avec les Miſſions du *Paraguay*; mais on conviendra que dans le

grand nombre, il y a toujours quelqu'un entaché de quelque vice: un ſeul homme de cette eſpéce ſuffit pour infecter tout un Pays; & qui peut aſſurer, que ſi l'on permettoit aux Etrangers l'entrée libre des Miſſions, il n'y viendroit pas parmi le nombre quelqu'un dont les mœurs corromproient celles de ces heureux habitans? Qui ſait même ſi ce ne ſeroit pas le premier qui y viendroit? C'eſt donc avec raiſon que les P. P. *Jéſuites* ont toujours refuſé & refuſent encore d'admettre aucun Etranger dans le Pays. Rien n'eſt plus propre à les confirmer dans cette conduite, que les exemples déplorables du dépériſſement des Doctrines du *Pérou*.

Quoiqu'il n'y ait pas de Mine d'or ni d'argent dans cette partie du *Paraguay* que les Miſſions ont toujours occupée, il y en a dans les terres qui y appartienent, & dans les domaines des Rois d'*Eſpagne*, dont les *Portugais* retirent ſeuls les avantages. Cette Nation a ſu s'introduire juſqu'au Lac *Xarayes*, dans le voiſinage duquel on découvrit il y a un peu plus de vingt ans quelques Minieres abondantes d'or qu'elle s'eſt appropriées ſans autre titre que leur convenance, & s'y eſt maintenue, les Miniſtres d'*Eſpagne* n'ayant pas jugé à propos d'employer des remédes violens, pour ne point altérer la paix entre deux Nations ſi voiſines & ſi alliées.

V. *Evêché de l'Audience de* Charcas.

Buénos-Ayres.

La Juriſdiction Eccléſiaſtique de l'Evêque de *Buénos-Ayres* s'étend auſſi loin que le Gouvernement de ce nom; lequel s'étend depuis les Côtes maritimes à l'Orient juſqu'au Pays de *Tucuman* à l'Occident, & depuis les Terres *Magellaniques* au Midi juſqu'au *Paraguay* au Nord. Les Terres que le *Rio de la Plata* arroſe ſont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par *Don Juan Dias de Soliz*, qui étant parti en 1515 d'*Eſpagne* avec deux Vaiſſeaux arriva ſur les bords de ce Fleuve, & prit poſſeſſion des Pays voiſins au nom du Roi d'*Eſpagne*. Ce Capitaine ayant été tué par les *Indiens* du Pays à qui il s'étoit trop fié, on envoya en 1526 *Sébaſtien Gaboto*, qui entrant dans le Fleuve, découvrit l'Ile, qu'il nomma de *St. Gabriel*; & paſſant plus avant il découvrit une autre Riviere qui ſe jette dans *Rio de la Plata*, & à laquelle il donna le nom de *San Salvador*: il y fit entrer ces Vaiſſeaux, & mettre ſes troupes à terre; puis ayant bâti un Fort où il mit garniſon, il continua à naviguer par la Riviere de *Parana* environ 200 lieues, & découvrit le *Paraguay*. *Gabato* ayant reçu quel-

quelques lingots d'argent des *Indiens* qu'il avoit rencontrés, particuliérement des *Guaranies*, qui les avoient apportés des autres Provinces du *Pérou*, s'imagina qu'ils les avoient tirés des environs du Fleuve; c'eſt ce qui le porta à donner à ce Fleuve le nom de *Rio de la Plata* *: & ce nom a prévalu ſur celui de *Rio de Soliz*, qu'on lui avoit donné en mémoire de celui qui l'avoit découvert. Il n'y a plus qu'une petite Riviere qui eſt à ſept ou huit lieues à l'Occident de la Baye de *Maldonado*, qui ait retenu le nom de *Soliz*.

La Ville Capitale de ce Gouvernement eſt appellée *Nueſtra Sennora de Buénos-Ayres*. Elle fut bâtie en 1535, par *Don Pedro de Mendoza*, qui fut le premier Gouverneur. Les fondemens en furent jettés dans un lieu nommé *Cabo Blanco* ſur la côte méridionale de *Rio de la Plata*, & tout près d'une petite Riviere qui coule par-là. La Ville, ſelon le Pere *Feuillée* eſt par les 34 deg. 34 min. 38 ſec. de Latitude Méridionale. Elle a été appellée *Buénos-Ayres*, parce qu'en effet l'air y eſt meilleur qu'en aucun autre lieu de cette partie de l'*Amérique*. *Buénos-Ayres* eſt bâtie ſur une plaine un peu élevée au-deſſus du plan par où paſſe la petite Riviere en queſtion. C'eſt une Ville aſſez grande, puiſqu'on y compte juſqu'à trois mille maiſons habitées par des *Eſpagnols*, & gens de race mêlée. Sa figure eſt longue & étroite; les rues droites, & médiocrement larges; la grande Place eſt fort ſpacieuſe, aboutiſſant à la petite Riviere, vis-à-vis de laquelle eſt un Fort où le Gouverneur fait ſa réſidence ordinaire: la Garniſon de ce Fort, & des autres qui défendent la Ville, eſt de 1000 hommes de Troupes réglées. Les maiſons n'étoient autrefois que de bauge, couvertes de paille, & fort baſſes: aujourd'hui elles ſont de chaux & de brique, & preſque toutes ſont couvertes de tuiles, & d'un étage ſans le rez-de-chauſſée.

L'Egliſe Cathédrale eſt bien bâtie. C'eſt la Paroiſſe de la plupart des habitans; car quoiqu'il y en ait une autre à l'extrémité de la Ville, elle n'eſt guere que pour les *Indiens*. Le Chapitre eſt compoſé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre, & de deux Canonicats, dont l'un s'obtient par oppoſition, & l'autre par préſentation. Outre ces deux Egliſes il y a pluſieurs Couvens, & une Chapelle Royale dans la Citadelle. Du-reſte la Ville eſt gouvernée ſur le même pied que les autres dont nous avons parlé.

Le climat de *Buénos-Ayres* n'eſt pas différent de celui d'*Eſpagne*. Les fai-

* *Riviere d'argent.*

ſaiſons y ſont diſtinguées de la même maniere qu'ici. Les orages y ſont fréquens en Hiver, & en Eté la chaleur y eſt tempérée par quelques vents agréables qui ſouflent dès les huit ou neuf heures du matin.

La Ville eſt environnée de vaſtes campagnes toujours vertes, & où rien n'empêche la vue. Leur fertilité procure une ſi grande abondance de Viandes, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où elles ſoient à meilleur marché, ni de meilleur goût: le cuir des Beſtiaux eſt preſque la ſeule choſe que l'on paye; toute la viande ſe donne pour rien, ou peu s'en faut. Il n'y a pas plus de vingt ans que les Campagnes près de *Buénos-Ayres*, vers l'Occident, le Sud & le Nord, foiſonnoient de Bœufs & de Chevaux ſauvages, deſorte qu'ils ne coutoient que la peine de les prendre; un Cheval ſe vendoit un écu, & un Bœuf choiſi ſur un Troupeau de deux ou trois cens ſe vendoit quatre réaux. Quoique ces animaux ne manquent pas aujourd'hui, ils ne ſont plus en ſi grande abondance depuis les tueries que les *Eſpagnols* & les *Portugais* en ont fait pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du Pays.

Le Gibier n'y eſt pas moins abondant que la Viande de boucherie; & la Riviere fournit de très-bons Poiſſons, ſurtout des *Péges-Reyes*, qui y ont une demi-aune & plus de longueur. Les Fruits d'*Europe* & du Pays viennent très-bien dans ce terroir, & on y en recueille beaucoup. En un mot c'eſt le Pays de la bonne chere, & ce qui vaut mieux encore l'air y eſt fort ſalubre.

Buénos-Ayres eſt éloignée du Cap *Sainte Marie*, qui eſt à l'entrée de *Rio de la Plata* par la Côte du Nord, de 77 lieues; & comme le Fleuve n'a pas aſſez de fond pour que les grands Vaiſſeaux remontent jusqu'à *Buénos-Ayres*, ils mouillent dans une des deux Bayes qu'il y a à cette même Côte. La plus orientale de ces Bayes eſt éloignée du Cap *Sainte Marie* de neuf lieues: on la nomme *Baye de Maldonado*, & l'autre eſt appellée *Monté Video*, du nom d'une haute Montagne qui n'en eſt pas loin, & environ à vingt lieues de ce Cap.

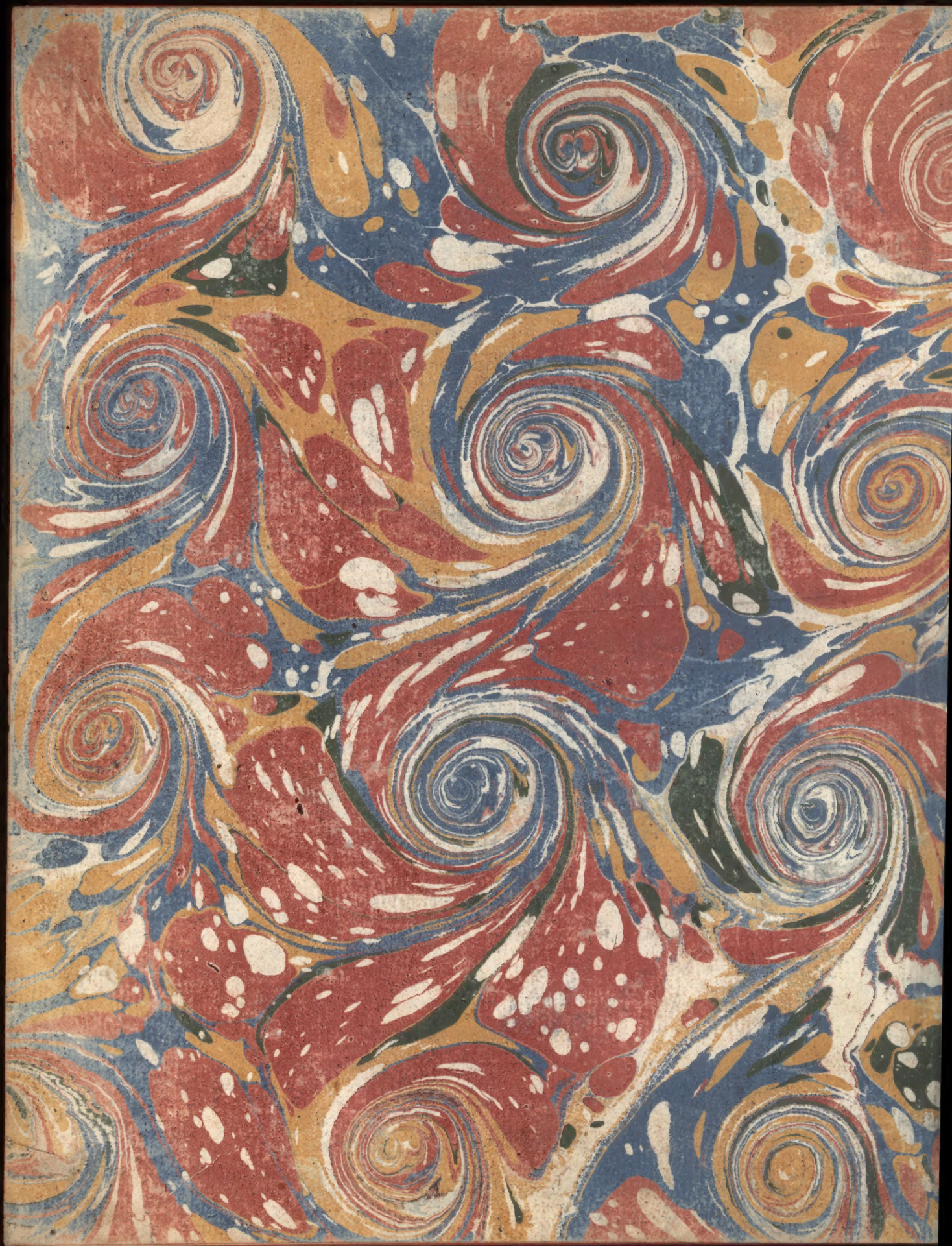
Les Villes de *Santa Fé*, *las Corrientes*, & *Monté Video* appartiennent au Gouvernement de *Buénos-Ayres*. *Monté Video* a été bâtie il n'y a que quelques années: elle eſt ſituée ſur le bord de la Baye dont elle porte le nom. *Santa Fé* eſt à 90 lieues au Nord-Ouëſt de *Buénos-Ayres*. Elle eſt ſituée entre *Rio de la Plata* & *Rio Salado*, Riviere qui paſſant par les Terres de *Tucuman* ſe jette dans celle-là. Cette Ville eſt petite, mal bâtie, & a été ſouvent ruinée par les *Indiens* infidéles, qui la tiennent encore

core dans des allarmes continuelles. C'eſt par la voye de cette Ville que ſe fait le commerce de l'Herbe *Camini*, & de *Palos*, entre le *Paraguay* & *Buénos-Ayres*. La Ville de *las Corrientes* eſt entre *Rio de la Plata* & la Riviere de *Parana*, à cent lieues de *Santa Fé*. Cette Ville n'eſt proprement Ville que de nom, tant elle eſt petite & mal bâtie. Dans ces deux dernieres il y a un Corrégidor particulier, qui eſt Lieutenant du Gouverneur; leurs habitans & ceux de la Campagne forment des milices deſtinées à réſiſter aux *Indiens* dans leurs incurſions. Une partie des Villages des Miſſions du *Paraguay* appartiennent, comme il a été dit, au Diocéſe de *Buénos-Ayres*; & quant à la Juriſdiction Royale elles ſont à-préſent toutes dépendantes du Gouvernement de *Buénos-Ayres*, celles qui appartenoient autrefois au Gouvernement du *Paraguay* en ayant été ſéparées.

Après ce détail des deux Audiences de *Lima* & de *Charcas*, il ne nous reſte plus, pour finir tout ce qui concerne la Viceroyauté du *Pérou*, que de parler du Royaume & de l'Audience de *Chili:* mais comme il me ſemble que ce ſujet mérite d'être traité un peu au long, j'ai cru devoir le réſerver pour le Livre ſuivant. Je ſerai plus court que dans les précédens articles, qui étoient en effet d'une tout autre importance; car par ce que j'ai dit dans la Premiere Partie de la Province de *Quito*, on peut juger de la différence des deux Provinces dont je vais traiter, d'avec celles que je viens de décrire. En effet, la Province de *Quito* n'a qu'un ſeul Evêché, & celle de *Lima* a un Archevêché & quatre Evêchés, & celle de *Charcas* un Evêché plus que celle de *Lima*. La Province de *Quito* n'a que très-peu de Mines, encore ſont-elles négligées; au-lieu que les Provinces de *Lima* & de *los Charcas* abondent en Minieres actuellement exploitées avec des profits immenſes; ce qui y attire beaucoup de monde, rend le Pays plus peuplé, plus opulent, & y occaſionne un plus grand commerce. Cependant le nombre des habitans de ces Provinces n'eſt point proportionné à l'étendue du Pays qu'ils occupent, deſorte qu'on a raiſon de dire qu'il y a beaucoup de déſerts; & il n'importe qu'un Corrégiment contienne vingt Villages, ſi ſes terres s'étendent à trente lieues & au-delà, & à quinze là où il a le moins d'étendue; puiſque ſi l'on forme un quarré long de toutes ces proportions, il contiendra quatre-cens-cinquante lieues quarrées de Pays, & dans cette ſuppoſition il ſe trouvera que chaque Village aura un terroir de vingt-deux lieues & demie quarrées. Ce calcul eſt pris ſur les moindres diſtances, car nous avons vu des Corrégimens beaucoup plus étendus, & d'autres qui ſans l'être moins, n'ont pas même vingt Villages.

A l'égard de ce que j'ai dit des Productions & des Fabriques de chaque Corrégiment, on comprend que je n'en ai parlé qu'en général, & qu'outre cela il y a des choſes particulieres qui croiſſent ou ſe fabriquent dans un Village, qui ne ſont pas communes aux autres. Cela ſoit dit en paſſant, pour ſervir de régle au Lecteur qui veut ſe former une juſte idée de ces Pays, qui ſont dignes de toute attention, non ſeulement par leurs richeſſes, leur fertilité, leur immenſe étendue; mais par diverſes autres conſidérations, qui ont du rapport à la Religion, & à la grandeur de la Monarchie, vu que ces Pays ont toujours été les plus fidéles à la Couronne. Quoi de plus glorieux pour nos Rois que d'avoir établi la vraie Religion, le Culte de Dieu, & l'Obéiſſance au Pontife Romain dans ces Contrées, & retiré tant d'âmes des ténébres de l'Idolâtrie?

FIN DU TOME PREMIER.



SPECIAL 93-B
9188
v. 1
GETTY CENTER LIBRARY

VOYAGE
AU
PEROU

TOM I